



La création de l'identité nationale en Grèce et au Japon aux XVIIIème et XIXème siècles

Maria Eugenia de La Nuez Pérez

► To cite this version:

Maria Eugenia de La Nuez Pérez. La création de l'identité nationale en Grèce et au Japon aux XVIIIème et XIXème siècles. Linguistique. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2013. Français. NNT : 2013BOR30050 . tel-01338127

HAL Id: tel-01338127

<https://theses.hal.science/tel-01338127>

Submitted on 28 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Michel de Montaigne Bordeaux 3

École doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN

LANGUE ET LITTÉRATURE NÉO-HELLÉNIQUES

La création de l'identité nationale en Grèce et au Japon aux XVIIIème et XIXème siècles

Présentée et soutenue publiquement le 27 juin 2013

Maria Eugenia DE LA NUEZ PÉREZ

Sous la direction de

Mme Renée-Paule DEBAISIEUX-ZEMOUR et M. Alain ROCHER

Membres du jury

Mme le Professeur Laurence CAILLET, Université de Paris Ouest Nanterre-La Défense-Paris X.

Mme le Professeur Renée-Paule DEBAISIEUX-ZEMOUR, Université Michel de Montaigne
Bordeaux 3.

Mme le Professeur Odile GANNIER, Université de Nice-Sophia Antipolis.

M. le Professeur Alain ROCHER, École Pratique d'Hautes Études (EPHE), Paris.

Systèmes de transcription

Pour le japonais nous avons adopté el système Hepburn modifié. Les noms de personne sont cités suivant l'usage japonais où le nom de famille précède le prénom.

Pour le grec nous avons adopté le système de transcription ISO 843 (orthographe moderne) avec le système monotonique pour les accents.

Remerciements

Tout au long de ces années de recherche, nombreuses sont les personnes qui nous ont aidées et que nous tenons à remercier ici. D'abord nous voudrions exprimer notre reconnaissance envers Mme Debaisieux-Zemour et M. Rocher nos directeurs pour avoir accepté de codiriger nos recherches et pour être à nos côtés pour nous conseiller chacun dans son domaine et pour contribuer par leurs remarques et leurs critiques à mieux préciser notre projet.

Nous sommes ensuite redevables aux rencontres que nous avons faites lors de nos séjours en Grèce et au Japon. Les sages conseils et les recommandations bibliographiques des professeurs Immanuel Varvounis, Vasilios Dalkavoukis, Elpida Volgi et Konstantinos Hatzopoulos de la faculté d'Histoire et d'Ethnologie de l'Université Démocrite de Thrace ont contribué à nuancer nos appréciations dans les domaines historiques, ethnologique et idéologique. Egalement, les conseils et les intéressantes conversations avec les professeurs de la faculté de Philologie de la même université, Vasiliki Kondogianni et Nikolaos Mavrelas nous ont éclairées dans le domaine littéraire, et le professeur Konstantinos Tsouris dans le domaine byzantin. Que soit également reconnue l'aide précieuse des bibliothécaires de la faculté d'Histoire (Mmes Athanasia Naoumidou et Ioanna Keramitsi) et de Philologie pour leur amabilité et disponibilité.

Nous tenons également à remercier les professeurs Abiko Shin (Université de Hosei), Ichikawa Shin'ichi et Yamazaki Shinji (Université de Waseda) pour son aide lors de mon séjour à Tōkyō. Ainsi, c'est grâce au professeur Abiko que nous avons pu obtenir le statut de chercheur visitant dans le HIJAS (Hosei University Center for International Japanese Studies) qui nous a permis de compléter nos recherches dans le domaine japonais. Le professeur Yamazaki quant à lui, nous a accueillie dans son université et nous a permis l'accès au fonds de sa bibliothèque. Les conversations que nous avons eues avec eux se sont avérées également très intéressantes pour nuancer nos théories.

Dans un autre domaine, nous voulons remercier l'Ecole doctorale Humanités pour les aides financières à la mobilité qui nous ont permis de réaliser nos séjours à l'étranger.

Que soient également remerciés mes collègues de la section d'Etudes Japonaises avec lesquels j'ai travaillé depuis le commencement de cette recherche.

Enfin, merci infiniment à mes parents qui ont toujours été là, même à travers la distance en m'épaulant dans toutes mes décisions.

Table de matières

Systèmes de transcription.....	I
Remerciements	II
Table de matières	IV
INTRODUCTION.....	7
PARTIE I.....	15
CHAPITRE 1: LE CONTEXTE HISTORIQUE	17
1. La Grèce et le Japon à “l’ombre” des Empires.	17
1.1. L’Empire ottoman et l’Empire du Milieu.	18
1.2. Les aspects culturels.....	25
1.2.1. Rapports établis avec les Européens.	26
1.2.2. Rapports établis avec les Grecs et les Japonais.....	30
2. La Grèce et le Japon face aux Occidentaux.	32
2.1. Les voyageurs : les premiers contacts culturels.	33
2.2. Les intérêts politiques et économiques des puissances extérieures.....	41
2.2.1. La Russie.	41
2.2.2. L’Angleterre.	44
2.2.3. La France.....	45
2.2.4. La Hollande.	47
2.2.5. Les Etats-Unis.	47
3. Vers l’État-nation.	48
3.1. Nouvelles théories politiques.	49
3.1.1. « Le despotisme éclairé ».	50
3.1.2. Le constitutionalisme.	52
3.1.3. Le nationalisme.	54
3.2. « Révolution/Restauration » - « Révolution/Indépendance ».	56
CHAPITRE 2 : LE CONTEXTE SOCIAL.....	61
1. Grèce et Japon du point de vue social.	62
1.1. Des sociétés « traditionnelles »	62
1.2. Les changements des XVIII ^e -XIX ^e siècles.....	71
2. Diaspora, voyageurs, “invités”	74
2.1. La perception de l’Autre et du Soi.	74
2.2. Nouveaux besoins intellectuels face aux changements extérieurs.	82
3. Les élites savantes et leur entourage	87
3.1. Hétérogénéité face à la réception des innovations.	88
3.2. Entre la collaboration et la révolte.	94
CHAPITRE 3: LE CONTEXTE IDÉOLOGIQUE.....	100
1. Les courants.....	100
1.1. Lumières.....	102
1.2. Romantisme.....	109
1.3. Les courants chinois	116
2. Les principaux débats et leurs implications en Grèce et au Japon.	119
2.1. Le “Régionalisme” et l’“Universalisme”	119
2.2. La langue et le langage.....	125
2.3. Rationalisme-Sentiments.....	129
CHAPITRE 4 : LES PREMIERS PAS AUTOUR DE L’IDENTITE	131

1. La langue	133
1.1. Quelle est la « vraie » langue ?	134
1.2. Problèmes de la langue, limitations, essai de résolution.	143
1.3. L'opposition langue ancienne-langue moderne.	149
2. La littérature	153
2.1. La poésie : « l'esprit du peuple ».	154
2.2. Les traductions et le réveil de la conscience nationale.	158
3. L'appropriation du passé.	160
3.1. Les héritiers des temps anciens : quelle Antiquité ?	161
3.2. Les origines : mythes et réalités.	171
4. Le fait religieux	173
4.1. Importance dans la vie du peuple.	174
4.2. La position des intellectuels face à la religion	175
5. Vers la première définition de l'identité	181
5.1. Critères employés.	181
5.2. Le résultat.	181
PARTIE II	183
CHAPITRE 1: LE JAPON ET LA GRÈCE FACE A LA NOUVELLE SITUATION ...	185
1. Les nouvelles élites.	187
2. Des nouvelles conditions politiques ; des nouveaux problèmes.	197
2.1. Les politiques diplomatiques : politique extérieure.	198
2.2. Les politiques de « modernisation » : politique intérieure.	206
CHAPITRE 2: LA RECEPTION DES IDEES OCCIDENTALES ET LES PREMIERS PAS DU PROCESSUS DE CREATION IDENTITAIRE NATIONALE (JUSQU'EN 1880)	218
1. Vers une identité linguistique : quelle langue pour la nation ?	220
1.1. Les courants « vernaculaires »	224
1.2. Les courants « continueurs »	236
2. Le fait religieux	241
2. 1. Rapports religion/État : vers une « religion officielle ».	242
2. 2. La « religion » comme pilier de l'identité	252
3. L'Histoire comme « patrimoine ancestral »	259
3.1. Une nouvelle façon de comprendre l'histoire.	261
3.2. La création d'une science historique propre : à la recherche de la continuité....	267
4. La littérature comme vecteur des changements.	278
4. 1. L'arrivée des nouveaux courants et le problème de l'adoption.	279
4. 2. Les premières réflexions sur la « littérature nationale »	289
CHAPITRE 3: LA DECENNIE DES ANNEES 1880.....	294
1. Les nouveaux contextes.	294
2. La réinterprétation de l'identité.	308
2.1. Le débat linguistique se radicalise	309
2.2. Les nouvelles perspectives de l'Histoire.	324
2.3. Religion et politique	341
2.4. L'entrée en jeu des « traditions populaires »	352
CHAPITRE 4: LA REACTION EXTERIEURE FACE AUX CHANGEMENTS	359
1. Le « paradis perdu » : les voyageurs confrontés aux changements.	360
2. La « raison d'Etat » : les diplomates et les employés publics face à la création des nouvelles circonstances politiques.	373
PARTIE III.....	387
CHAPITRE 1 : DE NOUVELLES CONDITIONS	389

1. La Grèce et le Japon face à l'extérieur	389
2. La situation intérieure.....	400
CHAPITRE 2: L’AFFIRMATION DES SIGNES IDENTITAIRES	409
1. La langue : vers une langue « nationale »	409
1.1. Encore une oscillation entre la langue vernaculaire et la langue « archaïsante »	409
1.2. Les milieux prioritaires : l'éducation et les journaux.....	420
1.3. La réponse du gouvernement : une langue « nationale »	425
2. L'histoire : enjeu politique et légitimateur.....	429
2.1. L'écriture de l'histoire.....	430
2.2. Histoire et politique : les théories identitaires et leur application.....	439
3. La littérature : image de l'unité nationale.....	449
3.1. Les styles.....	450
3.2. La littérature et le peuple (nouveaux courants).....	452
3.3. L'histoire de la littérature.....	459
4. Les croyances : unité du peuple ?.....	470
4.1. Les croyances face à l'intérieur : une unité ?	471
4.2. Les croyances face à l'extérieur : reflet de la situation interne.....	483
5. Les traditions populaires : affirmation des particularités.....	491
5.1. Nikolaos G. Politis et Yanagita Kunio : fondateurs de la discipline des Etudes folkloriques.....	492
5.2. Les « Sciences sociales » et les caractéristiques des peuples.....	501
5.3. D'autres contributions à l'étude des traditions populaires et des origines.....	506
CHAPITRE 3: L’INSTITUTIONNALISATION DE L’IDENTITE.....	514
1. Les symboles nationaux.....	515
1.1. Les hymnes et drapeaux nationaux.....	515
1.2. Les Musées. Le patrimoine artistique.....	521
1.3. Les fêtes nationales.....	530
2. L'utilisation à l'extérieur.....	535
2.1. Les Expositions universelles.....	535
2.2. Les Jeux Olympiques.....	542
CONCLUSION	549
BIBLIOGRAPHIE	565
1. Grèce	565
2. Japon.....	577
3. D'autres aires géographiques	598
ANNEXES	607
Annexe 1 : Tableaux chronologiques.....	609
Annexe 2 : Textes.....	621
INDEX	625

INTRODUCTION

Dans un petit essai intitulé *Comparer l'incomparable* publié en 2000, Marcel Detienne (helléniste connu et comparatiste) soutient l'idée très intéressante de faire travailler ensemble les historiens et les anthropologues tout en mettant en valeur l'utilité d'un comparatisme « constructif » qui aidera à mieux saisir les phénomènes culturels, sociaux, historiques... Or, ce comparatisme qui existait peut-être déjà avant la lettre dans les travaux des savants de la Renaissance, qui était le fondement de la science anthropologique dans ses origines au XIX^e siècle, qui continue à être important même maintenant, aurait en quelque sorte perdue sa capacité d'oser comparer ce qui semble être « incomparable ». En effet, si avant l'invention de l'Etat-nation les comparaisons entre civilisations aussi éloignées que la Grèce et les tribus de l'Amérique semblaient possible ; si même lors du processus de création de celui-ci, les anthropologues songeaient encore que ce comparatisme était possible, après cela deviendra plus ou moins impossible non seulement dans les pensées des idéologues du moment mais également de nos jours. Impossible parce que chaque Etat-nation naît de la volonté d'être unique et d'être différent des autres qui affichent leurs élites. Et cette différence se bâtit en employant le « Nous » face aux « Autres ». Particulièrement touchés, les historiens ne semblent pas disposés à réaliser un tel exercice qui néanmoins peut être très salutaire puisqu'il peut nous aider à nous remettre en question.

L'idée de Detienne reste d'autant plus intéressante qu'il s'appuie sur son expérience d'helléniste et que la Grèce, comme il le signale avec raison, a été mise sous une sorte de boule de cristal pour essayer d'éloigner toute comparaison possible. Etant nous même helléniste de formation, nous ne pouvons pas rester indifférentes à cette suggestion qui nous a paru plus que pertinente. L'ouvrage en question avait également un deuxième point de réflexion qui nous a paru intéressant et qui s'insère très bien dans un courant né dans les années 1980, étude qui s'intéresse à l'étude de la nation, du nationalisme dans une perspective différente de celles qui existaient auparavant. Se démarquant des théories qui considèrent l'Etat-nation comme la forme politique la plus naturelle et les sentiments nationalistes comme quelque chose d'inné dans les communautés, les chercheurs de ce courant croient, au contraire, qu'il s'agit d'un phénomène non seulement récent mais également qu'il est le produit d'un processus de création et/ou d'invention se développant au long du XIX^e siècle et même,

parfois de nos jours. Les travaux de Eric Hobsbawm (*The invention of tradition*, 1983 édité avec Terence Ranger ; *Nations and Nationalism since 1780*, 1990), de Benedict Anderson (*Imagined Communities*, 1983), de Ernest Gellner (*Nations and Nationalism*, 1983) même en employant des arguments différents sont d'accord sur le fait que nous sommes face à des créations. Et de ce fait, il est possible d'établir des comparaisons, tous les ouvrages le font en effet) entre des communautés qui « a priori » seraient « incomparables ». C'est avec ce point de vue que coïncide la pensée de Detienne, avec le concept de création et donc, avec la possibilité de comparer bien sûr, à condition d'avoir créé des bases qui le rendent faisable.

Aussi bien les idées de Detienne que celles de Hobsbawm et Benedict nous ont paru claires et évidentes et nous avons donc souhaité les appliquer à nos deux domaines de spécialisation : la Grèce et le Japon. Nous sommes donc dans cette logique de « comparer l'incomparable » parce que, à première vue tout semble séparer les deux territoires. Géographiquement et culturellement d'abord et ces différences sautent aux yeux même si l'on ne regarde qu'un atlas. Il existe également un deuxième élément, cette fois-ci moins évident mais plus intéressant qui semble réaffirmer cette impossibilité de comparaison. Il s'agit du fait que les intellectuels étrangers considèrent les deux territoires « différentes » des Autres et cela de façon évidente depuis le XIX^e siècle. Dans l'exemple de la Grèce, il s'agit d'abord d'une idée défendue par les Occidentaux désireux de « sauvegarder » les « origines » de leur civilisation. Or, cette idée sera petit à petit acceptée par les élites grecques au fur et à mesure que nous avançons dans le XIX^e siècle. Les Japonais, quant à eux, vont créer leur image ayant l'Occident comme miroir (mais pas seulement) et vont aussi développer une idéologie de différence qui deviendra de plus en plus importante tout au long du XX^e siècle. Néanmoins, tout en affichant ces « différences » ils ne sont pas « différents » des Autres car, fils de leur époque, les idéologues japonais et grecs vont suivre, en les adaptant bien sûr, les mêmes idées qui dominaient en Occident, où, de façon paradoxale, les Etats-nations étaient elles aussi en train de se définir.

Nous sommes également dans une logique de création puisque même si la situation de départ est différente dans un territoire et dans un autre, dans aucun des deux n'existait auparavant ni l'idée d'Etat-nation, ni bien évidemment, le sentiment d'appartenance à celui-ci. Il s'agit là d'une création qui est intervenue au XIX^e siècle et donc les résultats seront visibles et fixés au début du siècle suivant. Certes, il faudra encore définir certains détails, mais les théories identitaires que nous trouvons toujours vivantes des nos jours dans les deux pays (spécialement les théories du *Nihonjinron* au Japon) trouvent leurs fondements dans les

travaux des idéologues du XIX^e siècle. Cette particularité, montre encore la possibilité de faire une comparaison entre les deux pays.

Un troisième élément permet de comprendre notre démarche : l'état des études sur ce domaine. En effet, il est évident que la question « nationale », que la question des « signes d'identité » est bien représentée aussi bien dans la Grèce qu'au Japon. Néanmoins, précisément parce qu'il s'agit de porter un regard sur ce que « l'on est », les ouvrages manquent parfois du recul nécessaire pour bien comprendre le processus. Il y a bien sûr des exceptions, comme les travaux de T. Fujitani pour le Japon ; des travaux qui suivent les idées de Hobsbawm et des anthropologues en ce qui concerne les traditions. Mais en tout cas, il s'agit d'ouvrages qui se concentrent sur un élément ou un autre. De même pour le cas des études réalisées par des chercheurs étrangers ou par des chercheurs japonais et grecs mais résidant et travaillant à l'extérieur. Il existe beaucoup d'ouvrages mais aucun à notre connaissance ne fait la synthèse de cette création et des éléments qui sont intervenus.

C'est donc pour essayer de contribuer à combler ce vide aussi bien du côté grec que du côté japonais et même du côté occidental que nous avons décidé de consacrer notre recherche à l'étude du processus de création de l'identité nationale en Grèce et au Japon aux XVIII^e et XIX^e siècles. Précisons dès à présent que ce n'est pas l'idée de nation ou le nationalisme qui nous intéressent mais le processus qui a permis que les Grecs et les Japonais se voient comme faisant partie d'une communauté appelée Grèce et Japon et se reconnaissent comment tels grâce à toute une série de signes externes et internes qui servent à les différencier face à l'extérieur et à les unir de façon interne.

Un processus de création donc, mais cela implique un certain nombre de questions auxquelles nous allons essayer de répondre tout au long de notre recherche. D'abord, il faut répondre à la question de savoir pourquoi et quand l'on a ressenti le besoin de créer des signes distinctifs valables aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Ces questions sont liées à une autre : qui a ressenti ce besoin ? Il faut donc s'interroger sur les raisons, sur le moment, sur les acteurs de ce processus. Mais ce n'est pas suffisant, il faut également s'interroger sur la nature des éléments employés en tant que signes distinctifs et de suivre leur évolution. Finalement nous pouvons également nous interroger sur les résultats visibles de ce processus dans le double visage (interne-externe) qu'il présente.

Pour essayer donc de répondre à ces questions, nous avons suivi un plan qui est une sorte d'hybridation entre l'organisation chronologique et l'organisation thématique. En effet, étant donné que nous considérons la création de l'identité comme un processus, la ligne chronologique semblait être un choix qui s'imposait de soi même malgré le fait que l'utilisation d'un tel élément et d'un autre (la langue, l'histoire, etc.) ne suit pas parfois cette logique linéaire et que nous trouvons des mouvements d'avance et de recul, les créateurs travaillant selon méthode « essai-erreur » sans avoir un plan prédéfini depuis le début. Le découpage chronologique a été délimité par des événements historiques qui ont favorisé des changements importants ayant des reflets sur le processus identitaire et qui sont en générale assez synchroniques. Ainsi, la première partie est consacrée à l'époque antérieure à la création des l'Etats-nation grec et japonais, une étape qui dure plus au moins un siècle (entre la moitié du XVIII^e siècle et la moitié du XIX^e siècle) et dans laquelle nous trouvons déjà des réalisations et des signes de changements intéressants par rapport aux époques antérieures et qui seront utilisés dans les époques postérieures. La deuxième partie concerne la période comprise entre la date de cette création et la fin de la décennie des années 1880. Certes, il s'agit d'une partie d'une durée inégale (cinquante ans du côté grec et vingt du côté japonais) mais dont les réalisations identitaires sont parfois presque parallèles. Finalement, la troisième partie est parfaitement synchronique dans les deux territoires (entre 1890 et 1912) ayant comme toile de fond historique un panorama assez semblable mais avec des conclusions radicalement opposées.

Si nous avons décidé de réaliser ce découpage suivant les événements politiques c'est parce qu'ils marquent bien des moments de changements importants ; des changements politiques bien sûr, mais pas seulement (il y a aussi des changements sociaux, économiques) qui ont eu leur influence dans les processus de création identitaire et qui nous servent d'arrière fond pour mieux saisir son évolution.

A l'intérieur de chaque partie nous avons consacré un chapitre à faire un exposé rapide des conditions politiques, sociales, économiques de chaque période. La première partie fait exception puisque, sur quatre chapitres, trois sont consacrés à cette présentation qui est, également, déjà une première analyse de la situation dans nos territoires dans l'époque qui précède leur organisation en Etat-nation. Ce choix est dû à l'importance qu'auront, pour l'évolution postérieure de notre recherche, certaines réalités qui se sont développées dans cette période (surtout dans le contexte européen). Il s'agit de chapitres éminemment descriptifs mais dont l'objectif est d'établir le cadre (aussi bien interne qu'externe) dans lequel évolueront les créations identitaires.

Une fois le cadre établi nous avons décidé d'exposer le processus en employant pour cela un partage fondé dans les différents éléments utilisés par les créateurs à savoir : la langue et la littérature, l'histoire, les croyances et les « traditions ». Ce choix peut paraître conventionnel mais il a été fait compte tenu de nos sources et du contexte de notre recherche. En effet, au XIX^e siècle, il y avait de domaines, notamment la langue et la religion (croyances) qui étaient considérés comme essentiels dans l'identité et donc qui ont été privilégiés par rapport à d'autres. Néanmoins, nous avons dû bien réfléchir aux catégories parce que les termes parfois n'étaient pas bien adaptés aux réalités japonaises. Cette difficulté est particulièrement visible dans le domaine de la religion qui avait des connotations différentes à celles que les non Japonais peuvent avoir. A côté de l'étude de la situation interne nous nous sommes également intéressées aux réactions et aux jeux de miroir établis avec les « Autres », c'est-à-dire avec les Occidentaux qui suivent de près ou de loin les évolutions et les changements qui étaient en train de se produire dans nos territoires. En effet, étant donné que les créations identitaires se font face à deux publics (interne et externe), il est intéressant de voir les opinions extérieures parce que celles-ci vont avoir aussi leur reflet dans le processus qui nous occupe. Ainsi, il nous a paru pertinent de consacrer un chapitre dans la troisième partie au développement des signes matériels de cette identité ; signes (musées, hymnes, drapeaux) qui seront utilisés bien sur face à l'extérieur lors des grands événements mais qui ont aussi une grande signification face à l'intérieur puisqu'ils servent à montrer les liens unissant les citoyens et pour favoriser l'identification avec l'Etat-nation voulue par les gouvernements. Les témoignages des étrangers qui ont assisté aux changements sont également considérés parce qu'ils nous donnent, en partie la mesure des réactions de l'Occident face à des processus qui ont été favorisés par lui même.

Compte tenu que le corps principal de la thèse est conçu comme une analyse chronologique du processus, la conclusion sera envisagée en même temps comme une synthèse et comme une conclusion. En effet, ce n'est qu'en arrivant à la fin de notre période d'étude que nous pouvons établir une vision complète du processus, de son évolution, des points communs et des différences existant entre nos territoires.

Les annexes et la bibliographie quant à eux, ont été conçus pour aider les lecteurs à mieux saisir notre sujet et sa complexité. Ainsi nous avons conçu les tableaux pour donner l'image la plus synthétique et la plus complète possible de la situation dans les trois aires géographiques impliquées dans notre étude : la Grèce et le Japon bien sûr mais également l'Occident (Europe et les Etats-Unis) qui sera un référent constant pour les deux autres.

Certes, il a fallu faire vraiment un travail de synthèse et nous n'avons retenu que des événements et des publications ayant marqué les esprits et les développements postérieurs d'une façon durable et effective surtout en ce qui concerne l'Occident.

Après ce qui vient d'être dit, nous pouvons comprendre que pour développer une étude complexe comme la nôtre il a fallu adapter des instruments méthodologiques appartenant à différentes traditions notamment l'histoire et les sciences humaines. Donc, nous avons essayé de faire travailler ensemble « l'historien et l'anthropologue » tout en sachant que nous sommes historienne de formation, mais intéressée par l'anthropologie suite à notre pratique d'enseignement.

Les Sciences humaines nous ont fourni des outils terminologiques importants pour mieux saisir notre sujet : culture et civilisation d'abord, ensuite de termes plus récents comme « glocal » qui fait allusion à la synthèse entre des éléments généraux (globales) et des éléments particuliers (locaux) pour donner naissance à une nouvelle réalité qui n'est pas tout à fait ni générale ni locale mais quelque chose de nouveau. Les deux premiers (culture et civilisation) sont des termes clés car présents dès le début dans les études des sciences humaines. Or, ils sont également importants car, dans les premiers moments, c'est-à-dire dans l'époque que nous allons étudier, ils étaient utilisés aussi dans les études historiques. De là notre intérêt pour eux et pour leur évolution postérieure. L'intérêt même de l'anthropologie et de l'ethnologie (créées toutes les deux comme disciplines scientifiques dans notre période d'étude) dans la création des idées identitaires et des processus de création, dans l'étude des traditions et des rapports entre celles-ci et les sociétés auxquelles elles appartiennent étant en rapport étroit avec notre recherche nous avons essayé d'utiliser certaines de leurs méthodes, notamment la perspective comparative. Bien sûr, il a fallu créer les bases de cette comparaison ; des bases qui ne touchent pas la présence ou l'absence d'un élément ou d'un autre mais l'évolution dans leurs propres contextes et la signification qu'ils y ont eu. C'est cette signification, exprimée par des moyens différents, qui peut être comparée.

En ce qui concerne la méthode de recherche historique, elle est évidente en ce qui concerne l'interrogation des sources, leur analyse, leur contextualisation et également une demande d'objectivité et donc de détachement par rapport à la réalité étudiée. Certes, l'objectivité historique est très difficile à atteindre mais concernant notre sujet de recherche n'appartenant à aucun des territoires étudiés nous pouvons apporter un point de vue plus neutre parce qu'il n'a pas été influencé par des idées reçues.

Ainsi, il nous semble claire l'intérêt qui peut avoir une recherche comme la notre. En effet, grâce à elle nous ouvrons une voie de réflexion non seulement sur la façon dans laquelle la Grèce et le Japon ont créé leurs signes d'identité en tant qu'Etats-nations mais également et de façon plus générale sur des événements qui ont eu lieu en Occident au XIX^e siècle, des événements qui sont essentiels pour comprendre l'histoire contemporaine et dont les effets se trouvent présents même de nos jours.

PARTIE I

CHAPITRE 1: LE CONTEXTE HISTORIQUE

Le sentiment d'appartenance à une communauté spécifique n'est pas quelque chose d'innée chez les individus de cette communauté, il s'agit d'une création dont les éléments qui la composent appartiennent à une époque et à une aire géographique concrètes. Cette création a également des « antécédents » et des éléments « novateurs » qui vont se combiner pour donner le jour à une réalité différente. Ainsi, pour mieux saisir cette processus de création et les implications qu'il a eu dans le développement postérieur des communautés au sein desquelles il est apparu, il est nécessaire de connaître, même brièvement le contexte histoire qui sert de toile de fond au début de la réflexion qui mènera à la création de l'identité nationale. Nous commençons donc notre thèse par un aperçu historique de nos deux territoires (la Grèce et el Japon) dans la période comprise entre la deuxième moitié du XVIII^e siècle et le moment où ils sont devenus des Etats-nations dans l'acception que le terme a pour les nous. Cet aperçu ne se limite néanmoins à nos territoires, il s'intéresse également aux nations voisines puisqu'elles jouent un rôle important et dans le début de la réflexion identitaire et dans l'évolution de celle-ci au XIX^e siècle.

1. La Grèce et le Japon à “l'ombre” des Empires.

Au XVIII^e siècle trois grands Empires marquent le devenir historique en Orient. L'un d'entre eux est complètement « oriental » : l'Empire Qing (Chine), les autres deux sont partagés entre « l'Orient » et « l'Occident » : l'Empire ottoman et l'Empire russe. En raison de leur projection extérieure et des rapports complexes qu'ils vont entretenir entre eux et avec les autres Etats, ils vont occuper en grande mesure la scène politique du moment. Par contre, aussi bien la Grèce que le Japon semblent « effacés » face à eux. Le prestige culturel des Qing dont la culture semble « être à la mode » en Occident employé parfois comme miroir des institutions européennes ; le déclin de l'Empire ottoman qui va devenir l'une des questions politiques les plus brûlantes du XIX^e siècle (que l'on connaît sous la dénomination de « question d'Orient ») et les intérêts expansionnistes russes sont autant d'éléments nécessaires pour comprendre le contexte dans lequel la Grèce et le Japon continuent leur développement particulier et commencent à s'interroger sur leur identité.

Dominée par l'activité des Empires, la vision que l'on a d'eux est celle de deux territoires « isolés » du reste du monde. Or, ce « isolement » qui, comme nous auront le temps de voir, n'était qu'apparent, sera « rompu » dès le XVIII^e siècle lorsque les voyageurs occidentaux commenceront à arriver avec des intérêts plus ou moins transparents. Le développement des transports (notamment les bateaux à vapeur), les transformations intellectuelles et les besoins économiques vont jouer un rôle très important dans cette découverte que l'Occident fera des territoires « orientaux » (et la Grèce moderne en faisait partie en tant que sujet de l'Empire ottoman). Néanmoins, les rapports établis entre ceux-ci et l'Occident ou, plus concrètement, les idées occidentales, se feront, d'un côté, grâce aux livres arrivés sur place et traduits ensuite, et, de l'autre, grâce à l'intérêt porté par les Grecs et les Japonais à ces idées nouvelles. Idées qui les amèneront à se poser des questions en ce qui concerne l'identité et qui, finiront par les aider à devenir des États-nations suivant les modèles occidentaux.

Dans les pages suivantes nous allons donc établir la toile qui sert de fond à ces premières réflexions autour de l'identité en faisant la synthèse, dans un premier temps, de la situation des Empires qui dominent le monde politique et/ou culturel de la Grèce et du Japon pour nous consacrer ensuite aux rapports établis entre nos territoires, ces Empires et le reste des puissances occidentales. Finalement, une analyse des nouvelles idéologies politiques et du rôle joué par l'influence extérieure dans le processus de création des États-nations grec et japonais servira pour mieux cadrer ce moment fort de l'histoire des deux territoires.

1.1. L'Empire ottoman et l'Empire du Milieu.

La période historique qui nous occupe est, de fait, la période des Empires. Ainsi, au XVIII^e siècle, trois régimes impériaux vont être impliqués dans les jeux diplomatiques compliqués aussi bien en Asie qu'en Europe : l'Empire russe, l'Empire ottoman et l'Empire chinois. À côté de ceux-ci, le XIX^e siècle va voir naître des Empires européens, d'abord celui – éphémère – de Napoléon, et puis, surtout, celui de l'Angleterre et celui de l'Autriche-Hongrie. C'est au travers de leurs plans aussi bien politiques et économiques, entre eux et avec le reste des puissances occidentales, que va se jouer, en partie, l'avenir de la Grèce et du Japon. Ainsi, même s'il ne s'agit pas ici de faire une analyse de la complexe histoire de cette époque, il est nécessaire pour notre sujet de brosser un aperçu, même bref, de la position

occupée par les Ottomans et les Chinois dans le contexte historique général, aperçu qui va nous aider à bien comprendre le processus de la création identitaire dans nos territoires.

Après un XVII^e siècle placé, en général, sous le signe de la prospérité, l'Empire du Milieu et l'Empire ottoman devront affronter dans les siècles suivants les conséquences d'un déclin qui s'était annoncé dans la période antérieure. Les problèmes vont éclater dans tous les domaines : politique, économique, social, culturel et vont avoir les effets les plus visibles, à l'intérieur sous forme de révoltes, et, à l'extérieur prenant le visage d'innombrables pressions de la part des puissances européennes, notamment la Russie dont l'expansion territoriale spécialement intense dans cette période va arriver jusqu'au Nord du Japon.

Malgré l'image d'immobilisme que l'Empire ottoman offrait aux yeux étrangers, en réalité, il avait évolué dès les premiers moments de sa création jusqu'à atteindre le sommet de sa splendeur au XVI^e siècle avec Soliman le Magnifique ; une splendeur qui se manifestait non seulement dans les conquêtes mais aussi dans les domaines culturels¹. L'une des difficultés auxquelles nous sommes confrontés lorsqu'il faut étudier l'Empire ottoman (et ce sera la même chose pour l'Empire chinois) c'est sa composition interne. En effet, il s'agit d'un empire dans lequel se trouvent englobées des populations qui proviennent d'horizons historiques et culturels très différents et, par voie de conséquence, les relations par rapport à l'Etat central seront aussi différentes. Le premier critère employé pour partager la population est celui de la religion. Ainsi, nous avons d'un côté la « communauté des fidèles », c'est-à-dire les musulmans qui constituent la classe supérieure même si entre eux il y avait toutes sortes de différences (non seulement entre les Ottomans mais aussi dans le reste des provinces musulmanes de l'Empire). Elle est gouvernée suivant les principes de la loi musulmane, la *cheri'a*². D'autre côté se trouvent les « infidèles » qui, néanmoins, jouissent de certains privilèges puisque, étant des membres des « religions du Livre » ils sont considérés comme « protégés » (*dhimi*) par l'islam. Il s'agit des communautés chrétiennes (dans toutes leurs branches) et des communautés juives qui ont été intégrées à l'Empire après les conquêtes du XV^e siècle. Etant donné que ces communautés étaient soumises à une capitation qui était une source de ressources importante pour l'Empire, le gouvernement ne va pas encourager une politique d'islamisation ; ou contraire, il va respecter les différentes

¹ Malgré l'image de « barbare » que l'Europe avait renvoyée de lui, Mehmed II, le conquérant de Constantinople veilla à la préservation de la culture byzantine et de la langue grecque en adoptant toute une série de mesures parmi lesquelles se trouvait la création d'un scriptorium où l'on copiait les manuscrits : SOLNON, J. F. *Le turban et la stamboulina. L'Empire ottoman et l'Europe, XIV^e-XX^e siècle, affrontement et fascination réciproques*, Perrin, Paris, 2009, p. 62.

² MANTRAN, R. (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Fayard, Paris, 1989, p. 137.

institutions des ces communautés tout en imposant des restrictions et contraintes. Il s'agit d'une solution pragmatique qui servait aussi pour prévenir des troubles à l'intérieur de l'Empire. Ainsi, les populations non musulmanes seront regroupées en trois *millet*s (orthodoxe, arménien et juif), à l'intérieur desquels les coutumes, la langue, la religion, l'organisation sociale seront respectées. Très tôt, même juste après la chute de Constantinople, le *Rum millet* (le *millet* orthodoxe), où les Grecs sont une majorité, devient l'un des plus actifs non seulement dans le domaine culturel mais aussi dans le domaine économique. Ainsi, ce sont des Grecs qui vont avoir le monopole du commerce aussi bien intérieur qu'extérieur, et qui vont occuper des postes de responsabilité dans l'administration des principautés danubiennes et à la cour du sultan (les membres du Phanar constituent les viviers des *drogmans*, les interprètes officiels, par exemple)³. Cette activité contraste avec le traditionalisme des couches musulmanes qui vont rester cantonnées dans l'agriculture et l'armée ; activités qui étaient les seules à être approuvées par la loi islamique. Bien sûr, les populations non musulmanes (résidant surtout dans les Balkans) vont travailler aussi les champs, mais elles ne pouvaient pas se consacrer au métier des armes⁴. Ainsi, petit à petit, l'écart entre les deux communautés va devenir de plus en plus important du point de vue économique et du point de vue culturel aussi, car les *dhimni* sont en contact plus au moins direct avec les changements qui sont en train de se produire en Europe.

Ces différences, qui vont devenir visibles à la fin du XVIII^e siècle, ne passeront plus inaperçues des élites ottomanes, en particulier de certains sultans. En effet, après la défaite face aux Autrichiens et la signature des traités de Karlowitz en 1699 et de Passarowitz en 1718, les Ottomans comprennent le besoin d'établir des réformes (notamment dans le domaine militaire) nécessaires pour faire face à la menace extérieure. C'est ainsi que, pendant tout le XVIII^e siècle et une partie du XIX^e siècle nous assistons à différents essais de réforme et modernisation qui ne se concrétiseront de façon effective qu'à partir de 1839 (époque du Tanzimat). Les premiers signes d'ouverture vers l'Occident se trouvent dans le domaine de la diplomatie et ils sont entrepris sous le règne d'Ahmed III (1703-1730) fidèlement secondé par son vizir Dâmad Ibrâhim Pacha (qui occupe le poste entre 1718 et 1730)⁵. Ainsi, entre 1719 et 1730, des représentants diplomatiques sont envoyés à Vienne, Paris et Moscou. Parmi ces

³ DALÈGRE, J. *Grecs et Ottomans : 1453-1923. De la Chute de Constantinople à la disparation de l'Empire Ottoman*, L'Harmattan, Paris, 2003, p. 45-9. Pour les Phanariotes : CASTELLAN, G. *Histoire des Balkans*, Fayard, Paris, 2000, 138.

⁴ DALÈGRE, J. *Grecs et Ottomans*, op. cit. p. 43.

⁵ Ahmed III était un homme cultivé et amant des Beaux Arts. Sa passion pour les tulipes qu'il fait paraître par tout a servi pour donner un nom à son règne qui est connu comme « l'ère des tulipes » : MANTRAN, R. (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, op. cit. p. 272.

« ambassades » celle de Paris aura une importance majeure non seulement dans l'Empire (introduction des manières françaises dans les constructions, dans les techniques) mais aussi en France où les *Turqueries* deviennent une mode⁶. Néanmoins, les idées de réforme de Dâmad qui visaient surtout à une affirmation de l'autorité du sultan, au respect des règlements, à une lutte contre les abus, se heurtèrent de front avec la corruption, les habitudes indépendantistes des provinces musulmanes et donc restèrent sans effet⁷.

Le fils aîné d'Ahmed III, Mustafâ III (au trône en 1757) essaie de continuer la ligne réformiste de son père en s'intéressant à la justice, domaine dans lequel il effectue certaines avancées, en même temps que les « ambassadeurs » de la Porte contribuent à entretenir des rapports amicaux avec les puissances européennes.

Or, parmi toutes les réformes, ce qui semblait la plus urgent à la Porte était celle de l'armée dont les insuffisances sont montrées dès 1683, année de la défaite lors du siège de Vienne. Cette date marque le début du recul ottoman en Europe, un recul qui continue jusqu'en 1774, date de la paix de Küçük-Kaynardja⁸. En vertu de cette paix, les Détroits des Dardanelles, donc la mer Egée sont ouverts à la Russie, qui devient un acteur de premier ordre dans les affaires européennes. Il s'agit également de la date d'ouverture de la « question d'Orient », qui va marquer les rapports des puissances européennes jusqu'aux premières décennies du XX^e siècle⁹. C'est dans ce domaine que sont focalisées les réformes de Sélim III (règne : 1789-1807) qui crée en 1794 le *nizâm-i djedîd*, un nouveau corps de l'armée, entraîné et organisé selon les idées et les règles occidentales, essayant, en même temps, de mieux contrôler les troupes traditionnelles des janissaires¹⁰. Or, ceux-ci vont s'y opposer et causer la chute du sultan en 1807. Il aura, néanmoins le temps de mener d'autres réformes dont la plus importante est celle qui a lieu dans le domaine diplomatique. En effet, c'est sous son règne que de légations permanentes vont être établies dans les principales capitales européennes,

⁶ LEWIS, B. *The emergence of Modern Turkey*, Oxford University Press, Oxford, 1968, p. 46. C'est, par exemple dans ce moment que l'on fonde la première imprimerie ottomane.

⁷ MANTRAN, R. (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, op. cit. p. 276.

⁸ Le repli commence au XVII^e siècle et continue progressivement dans les siècles suivants : WEIBEL, E. *Histoire et géopolitique des Balkans de 1800 à nos jours*, Ellipses, Paris, 2000, p. 49-50.

⁹ WEIBEL, E. *Histoire et géopolitique*, op. cit., p. 56 ; HITZEL, F. *L'Empire Ottoman. XV^e-XVIII^e siècles*, Paris, 2001, p. 45. La paix de Küçük-Kaynardja finit la guerre entre l'Empire russe et l'Empire ottoman qui avait commencé en 1768 et dont le *casus belli* est une affaire interne de la Pologne : TÓTH, F. *La guerre russo-turque (1768-1774) et la défense des Dardanelles. L'extraordinaire mission du baron de Tott*, Éd. Economica, Paris, 2008, Col. Campagnes et stratégies, n° 64, p. 41. En fait, les enjeux de la guerre surtout pour les Russes étaient plus importants parce qu'entre les objectifs de la politique extérieure de Catherine II se trouvait la nécessité de garantir l'accès à la mer Noire : HELLER, M. *Histoire de la Russie et de son empire*, Plon, Paris, 1997, p. 575.

¹⁰ MANTRAN, R. (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, op. cit. p. 426.

bien que dès 1798 et jusqu'en 1821 ces représentants ne soient que simples chargés d'affaires (au lieu d'ambassadeurs)¹¹.

Malgré la réaction des janissaires, le nouveau sultan Mahmud II (règne : 1808-1839) comprend le besoin de ces réformes et de la modernisation de l'armée et, avant la suppression des janissaires, il va s'assurer le soutien d'une partie des élites aussi bien militaires que civiles et religieuses. Néanmoins, ces efforts ne porteront pas leurs fruits dans l'immédiat comme le montrent les défaites face aux Russes et aux Egyptiens, arrivées dans la dernière décennie de son gouvernement¹².

Les défaites dans les guerres extérieures, reflet du retard technologique interne et des oppositions à une ouverture vers l'Occident et ses techniques modernes, ont leur reflet aussi dans l'agitation des populations aussi bien musulmanes que *dhimnis*. Ainsi, les paysans musulmans vont se rebeller contre les impôts excessifs dont l'emploi ne s'avérerait pas fructueux (étant donné les défaites militaires). En profitant de la faiblesse des sultans, certains seigneurs (par exemple le bey d'Egypte) commencent à se présenter comme des concurrents de ceux-ci, dont la capacité de gouvernement est mise en cause par leurs défaites successives¹³. A ce mécontentement, il faut ajouter les soulèvements des populations non musulmanes, notamment dans les Balkans, qui, en contact avec les idées venues d'Europe (celles de la Révolution Française par exemple) commencent à développer des idées « nationales ». Des soulèvements importants sont connus dans la Serbie au début du XIX^e siècle¹⁴. Quant à la révolte de la Morée de la fin du XVIII^e siècle, elle est considérée comme un « essai » de l'insurrection grecque de 1821.

Il est clair que la politique suivie par les différents sultans pendant le XVIII^e siècle vise d'avantage les domaines militaire et diplomatique, c'est-à-dire ceux qui peuvent leur être d'une grande utilité dans leur politique extérieure de façon à maintenir leur position comme puissance au sein de la communauté européenne. Cependant, les Ottomans avaient un handicap très sérieux qui conditionnait, dès le départ, tous leurs rapports avec l'Occident (handicap que n'auront ni la Chine ni le Japon) : ils sont considérés comme l'ennemi à vaincre : ils sont non seulement des « barbares » mais aussi – et cela était plus grave – des

¹¹ *Ibid.* p. 428. Nous trouvons également une évolution en ce qui concerne l'origine de ces représentants : si dans un premier moment il s'agit de Phanariotes (c'est-à-dire des Grecs appartenant aux élites habitant dans le quartier du Phanar à Istanbul), après nous trouvons des Ottomans.

¹² MANTRAN, R. (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, op. cit. p. 445.

¹³ SOLNON, J. F. *Le turban et la stambouline*, op. cit. p. 405.

¹⁴ Pour les révoltes serbes : CASTELLAN, G. *Histoire des Balkans*, 257-258. Pour la révolte de Morée de 1770 : DRIAULT, E. et LHERITIER, M. *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours. Tome I. L'insurrection et l'indépendance*, PUF, Paris, 1925, p. 22.

« infidèles »¹⁵. Ainsi, malgré les quelques opinions positives des voyageurs avisés, et malgré la tolérance religieuse affichée par les philosophes des Lumières, l'un des arguments dans la lutte des puissances européennes contre l'Empire ottoman va être, justement, l'argument religieux. Ainsi, la guerre d'indépendance grecque sera considérée, idéologiquement, comme une guerre réalisée pour « libérer nos frères orthodoxes du joug de l'islam ».

Aussi hétérogène que l'Empire ottoman, l'Empire Céleste ou Empire du Milieu, vit aux XVIII^e et XIX^e siècles une période très compliquée qui présente un parallèle presque parfait avec la situation des Ottomans. La dynastie Mandchou (ou Ch'ing) étant à la tête de l'Empire dès le milieu du XVII^e siècle, les problèmes internes et les conflits extérieurs vont être à l'ordre du jour pendant cette période. La situation intérieure, déjà compliquée, étant donné l'étendue de l'Empire et les différences entre les provinces, s'était aggravée lorsque les Mandchous, provenant de la Mongolie (et donc, non chinois) s'étaient emparés du trône. Certes, ils étaient sinisés, ils avaient gardé en place toutes les institutions et la culture. Cependant, des lois très strictes furent promulguées pour éviter tout rapport entre les Mandchous et les Chinois¹⁶. Les premiers deviennent la nouvelle élite créant ainsi des conflits avec les anciens mandarins et les anciens fonctionnaires. De la même façon, les nouveaux maîtres de l'Empire Céleste essaient de centraliser l'administration et d'éviter que les fonctionnaires des provinces puissent se rendre forts dans leurs fiefs et se soulèvent contre le pouvoir¹⁷. Il faut néanmoins tenir compte de la grande hétérogénéité existante à l'intérieur de l'empire. Les différences commencent dans les provinces de la Chine « propre » (18 au début du XIX^e siècle) où celles-ci étaient trop visibles entre les provinces du nord et celles du sud (surtout parce que ces dernières seront plus en contact avec les étrangers qui vont s'y installer dès le XVI^e siècle) même si l'administration était la même pour toutes¹⁸. Pour ce qui est des nouveaux territoires (la Mandchourie, la Mongolie, le Tibet, la région de l'Asie central connue comme *Sinkiang*), en raison de leur éloignement par rapport au centre, ils seront placés sous l'administration d'un gouverneur militaire et d'une garnison qui assurent, entre autres, le prélèvement des taxes en laissant plus ou moins d'autonomie aux territoires¹⁹. En

¹⁵ *Ibid.* p. 13

¹⁶ Mc LEAVY, M. *The Modern History of China*, Weidenfeld and Nicolson, New York- Washington, 1967, p. 25.

¹⁷ *Ibid.* p. 27.

¹⁸ FAIRBANK, J. K. *La Grande Révolution chinoise. 1800-1989*, Flammarion, Paris, 1989 (trad. de l'anglais par S. Dreyfus), p. 57.

¹⁹ Ainsi, la Mandchourie, largement sinisée entre dans les schémas de l'Empire chinois ; la Mongolie gardera dans les grandes lignes une certaine autonomie ; les territoires de l'Asie central conserveront quant à eux leurs coutumes, organisation, institutions ; pour ce qui est du Tibet, il s'agit de la région la plus autonome avec un gouvernement local laissé entre les mains des élites autochtones : TWITCHETT, D. and FAIRBANK, J. K.

général, tout comme dans l'Empire ottoman, les divers peuples qui composaient l'Empire chinois pouvaient garder leurs coutumes, leurs langues et leurs religions. Or, dans le cas religieux, la rencontre avec l'islam suppose un problème puisqu'il opposé à la vision du monde et du gouvernement émanant des principes confucéens qui sont la base de l'empire chinois. En fait, les territoires islamiques sont un « Etat » à l'intérieur d'un Etat²⁰.

Dès le milieu du XVII^e jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'Empire du Milieu connaît une période de maximale expansion et, en même temps de croissance aussi bien économique que démographique²¹. Ainsi, on assiste à la création de nombreuses guildes au milieu du XVIII^e siècle qui témoignent de l'essor du commerce et de son organisation bien avant l'arrivée massive des Occidentaux au XIX^e siècle²². Cet essor témoigne également de la maîtrise de certaines techniques commerciales qu'on a associée normalement avec la présence étrangère en Chine.

Le XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle sont également le moment de certains essais de modernisation menés par des fonctionnaires provinciaux visant à résoudre des problèmes rencontrés dans leurs territoires d'exercice. Mais qui semblent plutôt des activités privées que parrainées par le gouvernement. Parmi ceux qui essaient d'introduire des changements se trouvent le gouverneur de Fukien (Hsu Chi-yü) qui approfondit les connaissances des pays étrangers ou encore Hung-chang (1823-1901) qui se montra favorable à l'introduction de certaines innovations venues de l'extérieur comme le navire à vapeur²³.

Même si l'on essaie d'introduire des nouveautés, la croissance démographique (surtout) va devenir un problème au début du XIX^e siècle lorsque toute une série de famines et de catastrophes naturelles va se manifester. Celles-ci étaient dues à la façon dans laquelle s'était faite l'expansion agricole. En effet, on avait déforesté le territoire, cause de dangers réels futurs. Ainsi, certaines provinces de l'Empire aux limites de leurs ressources deviennent la scène de mouvements de révolte et de soulèvements des populations, qui vont troubler le bon fonctionnement du gouvernement dans la capitale qui dépendait des envois des provinces.

Si à l'intérieur, les empereurs doivent faire face à divers troubles toujours liés aux conditions de vie, précaires, des agriculteurs (par exemple la révolte du Lotus blanc : 1795-

(éds.), *The Cambridge History of China. Vol. 10. Late Ch'ing, 1800-1912, part 1*, Cambridge University Press, Cambridge, 1978, p. 49 (Mongolie), p. 59 et 77 (*Sinkiang*), p. 90 (Tibet).

²⁰ FAIRBANK, J. K. *La Grande Révolution chinoise, op. cit.* p. 136.

²¹ GERNET, J. *El mundo chino*, Crítica, Barcelona, 2005, éd. Revisada. (trad. Par Dolors Folch de l'éd. Révisée de 2003, *Le monde chinois*, Paris), pp. 249-250.

²² FAIRBANK, J. K. *La Grande Révolution chinoise, op. cit.* pp. 89-90.

²³ *Ibid.* p. 166. Même s'il était un fin diplomate et un homme curieux, il se refusa à l'introduction un chemin de fer et du télégraphe car il considérait que cette introduction porterait préjudice à la Chine.

1804), à l'extérieur surtout à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, ils devront faire face à la présence de plus en plus active et menaçante des Occidentaux²⁴. Ainsi, nous trouvons au nord la présence des Russes dont l'expansion vers l'est (vers la Sibérie) avait commencé sous le règne d'Ivan IV (1547-1584)²⁵ et dont la présence se fait de plus en plus évidente au cours du XVIII^e et du XIX^e siècle. Ainsi, afin de fixer les limites de l'expansion vers le sud de la Sibérie, Nicolas I^{er} signe un traité avec les Mandchou en se donnant le fleuve Amour comme frontière²⁶. C'est également au XIX^e siècle que nous trouvons l'arrivée des Anglais au sud de la Chine en provenance de l'Inde. Bientôt, pris entre les uns et les autres, gouverné par un souverain faible, l'Empire Céleste connaîtra la défaite face aux Anglais en 1842 (première guerre de l'Opium) et en 1856 (deuxième guerre de l'Opium). Deux défaites lourdes de conséquences, car elles signifient non seulement l'ouverture de l'Empire aux puissances occidentales – qui vont disposer de lui, presque comme d'une colonie –, et la cession de territoires (parmi lesquels Hong-Kong), mais aussi le danger que représentaient les Occidentaux²⁷ pour les territoires de l'Extrême-Orient. Ainsi, c'est après la guerre de 1842 que les Japonais vont commencer à radicaliser leurs positions envers les étrangers. Plus tard, lors de la signature des traités avec des puissances occidentales, celles-ci prendront comme modèle celui des « traités inégalitaires » que la Chine avait été obligée de signer avec les Anglais lors des guerres de l'Opium.

Ainsi, battus par les Occidentaux à l'extérieur, presque paralysés par des problèmes internes, l'Empire ottoman et l'Empire du Milieu perdent leur position de force (politique dans un cas, idéologique dans l'autre) face aux Grecs et aux Japonais qui vont se libérer petit à petit de leur tutelle et commencer un processus qui devait les conduire à une reconnaissance « officielle » sur un pied d'égalité avec les autres puissances mondiales.

1.2. Les aspects culturels

L'importance accordée par les Occidentaux aux aspects culturels et « civilisateurs » dans leurs rencontres avec les réalités non occidentales, et les influences que ces aspects

²⁴ Il peut s'agir d'une présence directe ou indirecte, en aidant les territoires périphériques de l'empire à récupérer leur indépendance mais en répondant à leurs propres intérêts. C'est l'exemple du Tibet et de la Mongolie où nous trouvons la présence des Anglais et des Russes.

²⁵ HELLER, M. *Histoire de la Russie et de son empire*, op. cit. p. 254.

²⁶ CHTCHETKINA-ROCHER, N. *La tentation de l'Orient dans la pensée russe. Des préfigurations médiévales à la figuration philosophique de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle*, thèse de doctorat soutenue à l'université Michel de Montaigne Bordeaux 3, le 12 novembre 2008, p. 100.

²⁷ *Ibid.* pp. 48-55.

auront dans l'évolution postérieure des théories identitaires chez les Grecs et les Japonais, nous imposent de nous arrêter un peu sur la situation existant dans les deux Empires qui leur servent soit de référence (la Chine), soit d'opposition (l'Empire ottoman). Tout en partageant des éléments communs (hétérogénéité, culture propre, « retard » par rapport à l'Europe), les rapports qu'ils vont avoir aussi bien avec les étrangers qu'avec les territoires qui nous intéressent sont placés sous des signes opposés. Ainsi, l'Empire du Milieu jouit, comme nous le verrons, des sympathies des Européens et sert, encore, de modèle au Japon, tandis que l'Empire ottoman est durement critiqué par les Occidentaux et il est renié par les Grecs.

1.2.1. Rapports établis avec les Européens.

Ces rapports doivent être considérés sous le double signe de l'admiration et du rejet, et cela aussi bien dans un sens (Empires-Occident) que dans un autre (Occident-Empires). En effet, bien que, pour des raisons différentes, les mêmes réactions face à « l'autre » apparaissent dans les deux aires, objet de notre intérêt il faut toujours introduire des nuances, car si l'opinion des Européens par rapport à la Chine va changer radicalement entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, l'image de l'Empire ottoman va rester inchangée : il s'agira toujours de « barbares et d'infidèles » même si ce dernier jouira d'une partie de la fascination pour l'Orient présente chez les Occidentaux.

Au XVIII^e siècle, les voyageurs tout en s'intéressant à la Grèce et au Japon et en sillonnant leurs territoires, comme nous aurons l'occasion de le voir, vont avoir aussi des contacts plus intenses avec les Empires que ceux-ci avaient comme référent ou dont ils subissaient la domination. La présence des étrangers résidant sur le sol de l'Empire du Milieu devient un fait dès le XVI^e siècle, lors de l'envoi des premières missions de christianisation par les royaumes ibériques (l'Espagne et le Portugal) ; des missions qui sont l'ouvrage de la nouvellement créée ordre de la Compagnie de Jésus²⁸. Si le fondateur (Francisco Javier) n'a pas le temps de séjourner en Chine, Alessandro Valignani y installera définitivement la Compagnie en 1573 et sera suivi, entre autres, par Matteo Ricci, italien comme lui et l'autre grand référent des Jésuites en Chine. Ricci y restera entre 1582 et 1610 ouvrant le chemin à d'autres missionnaires, créant l'organisation nécessaire à la création d'une église chrétienne en Chine et contribuant grandement à la connaissance de l'Empire du Milieu grâce à

²⁸ La Compagnie de Jésus, ou les Jésuites, est fondée par Francisco Javier en 1540 et la première mission en Extrême Orient du fondateur est datée en 1542 (séjour en l'Inde). En 1549 Francisco Javier visite le Japon mais il meurt en 1552 lors qu'il se rendait en Chine : SCOTT-LATOURETTE, K. *A history of Christians missions in China*, Ch'eng-wen publishing Company, Taipei, 1970, p. 86.

l'approche réalisée avec la réalité chinoise²⁹. En effet, loin de condamner les pratiques autochtones, Ricci (et les Jésuites à sa suite) s'intégreront dans la vie de la cour, apprendront le chinois, observeront les coutumes et les rites, essaieront de comprendre sa pensée...³⁰. Pendant un siècle et demi, à peu près, ce sont les Jésuites d'origine méridionale qui vont avoir une sorte de « monopole » en ce qui concerne les rapports avec la Chine. Or, en 1685, les Jésuites français arrivent eux aussi, envoyés par des raisons stratégiques. En effet, la mission (financée entièrement par la cassette privée de Louis XIV) avait été pensée par Colbert comme un moyen de contrer le monopole portugais dans la région³¹. Connus sous le nom des « mathématiciens du roi », les six jésuites envoyés en mission, dont le père J. de Fontenay (1643-1710), vont bientôt se faire une place à la cour de l'empereur K'ang-hi, grâce surtout à la continuité de la politique de l'ordre instaurée par Ricci (politique aristocratique, haut niveau scientifique et adaptation habile aux mœurs chinoises). C'est, spécialement, le deuxième aspect (niveau scientifique) qui va être apprécié par les empereurs chinois³². Un aspect qui, à priori, était la raison première de la mission. Ainsi, dans une lettre datée du 15 février 1703, le père de Fontenay raconte l'origine de celle-ci comme le besoin d'envoyer des savants en Extrême-Orient afin d'avoir les informations de première main nécessaires pour le bon déroulement d'un travail de réforme des études géographiques³³. A la fin des années du XVII^e siècle, sur ordre de l'empereur K'ang-hi, de Fontenay rentre en France afin de « recruter » d'autres savants pour en emmener en Chine. Ceux-ci partiront du port de la Rochelle en 1698 à bord du vaisseau « l'Amphitrite » qui, après son retour en 1700, fera encore en deuxième voyage en 1701³⁴. Mis à part la travail de missionnaire de ces envoyés, c'est surtout leurs travaux intellectuels qui sont les plus importants parce que, grâce à leurs connaissances, à leurs qualités d'adaptation, ils peuvent se faire une place à la cour de l'Empire Céleste et, depuis cette place privilégiée (ils pouvaient, par exemple, voyager sans problèmes à l'intérieur de l'Empire), ils peuvent envoyer en Occident des informations destinées à servir aux philosophes comme base pour leurs théories sur les civilisations. Si l'ouvrage du père Bouvet (l'un des « mathématiciens du roi ») *L'Etat présente de la Chine*

²⁹ *Ibid.* p. 91.

³⁰ Il s'agit d'ailleurs de la même politique qui sera suivie au Japon et qui aura également les mêmes résultats : ceux d'inaugurer la connaissance de première main de la langue et la civilisation japonaises en Occident. Ainsi, le premier dictionnaire japonais-langue occidentale (portugais) est l'ouvrage d'un jésuite installé au Japon.

³¹ *Lettres édifiantes et curieuses de Chine par les missionnaires jésuites. 1706-1776*, Chronologie, introduction, notices et notes par Isabelle et J.-M. VISSIERE, Garnier-Flammarion, Paris, 1979, p. 18.

³² En effet, les Jésuites envoyés étaient non seulement des hommes d'église mais, peut-être avant tout, des savants (astronomes, géographes, physiciens...) :

³³ *Ibid.* p. 18.

³⁴ PELLISOT, P. *L'origine des relations de la France avec la Chine. Le premier voyage de « l'Amphitrite » en Chine*, Librairie Orientaliste, Paris, 1930, pp. 7-8.

paru en 1697 en France avait signifié le point de départ de l'engouement français pour la Chine³⁵, d'autres textes lus par les philosophes contribueront à la création de l'image (mirage) de la Chine en Europe. Ainsi, les *Lettres édifiantes et curieuses de Chine par les missionnaires jésuites* (1702) seront lues par Voltaire (1694-1778) et Montesquieu (1689-1755) qui se serviront de l'image que les textes des Jésuites offrent de la Chine, pour faire d'elle le miroir dans lequel refléter la France contemporaine³⁶. Ils vanteront le service judiciaire, l'organisation étatique (dans laquelle le suzerain doit veiller au bien de ses sujets), la moralité³⁷... Chez eux, la Chine devient le modèle à suivre, même s'ils remarquent aussi son retard, évident déjà, en ce qui concerne les sciences³⁸. C'est, en effet, ce retard qui va être mis en avant au XIX^e siècle, lorsque, malgré les efforts de certains intellectuels chinois, la différence entre les techniques traditionnelles chinoises et les nouvelles techniques occidentales seront devenues trop importantes pour être ignorées. La défaite de l'Empire Céleste dans la guerre de l'Opium marque un point de non retour dans l'opinion des Occidentaux envers les Chinois, qui seront considérés comme un peuple arriéré, en proie aux pires vices et donc, « barbares »³⁹. L'intervention occidentale est alors justifiée aux yeux des européens au nom de la « civilisation » qu'ils peuvent apporter aux Chinois. C'est le même discours qu'ils vont employer, d'une façon plus mitigée, au Japon et en Grèce, comme nous verrons un peu plus loin. Parmi la production des savants français du XVIII^e siècle, il faut également signaler l'ouvrage de M. Deguines, membre de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres et traducteur du Roi dans le domaine des langues orientales, *Histoire Générale des Huns, des Turcs, des Mogols et d'autres Tartares occidentaux* publiée dans la deuxième moitié du siècle. Il s'agit d'un ouvrage de longue haleine dans lequel se trouvent réunis tous les peuples de l'Asie, y compris le Japon dont il est question dans le livre seizième du troisième volume.

Présent dans l'histoire européenne dès la moitié du XV^e siècle, l'Empire ottoman est considéré aux yeux des Occidentaux sous un double regard. D'un côté, il est l'ennemi à

³⁵ TING TCHAO-TS'ING, *Les descriptions de la Chine par les Français (1650-1750)*, Librairie Orientale, Paris, 1928, p. 9.

³⁶ *Lettres édifiantes et curieuses*, op. cit. p. 13. Rousseau va les lire également mais en fera une lecture critique de la situation en Chine : *ibid.* p. 39.

³⁷ KYLE-CROSSLEY, P. *Los Manchús*, Ariel, Barcelona, 2002 (trad. De José Reche Navarro; 1^{re} éd. *The Manchu*, Oxford, Oxford University Press, 1997), p.155; GERNET, J. *El mundo chino*, op. cit. pp. 464-465; BAI, Z. *Les voyageurs français en Chine aux XVII^e et XVIII^e siècles*, L'Harmattan, Paris 2007, Col. Recherches Asiatiques, p. 71.

³⁸ BAI, Z. *Ibid.* p. 377.

³⁹ Le changement s'était produit un peu avant, vers la fin du XVIII^e siècle suite à une affaire commerciale entre le gouvernement anglais, la Compagnie des Indes Orientales et la Cour mandchoue : KYLE-CROSSLEY, P. *Los Manchús*, op. cit. p. 158.

vaincre (surtout à cause de la religion) et dans les textes de Montesquieu il sera considéré comme l'un des exemples du régime despotique qui, pour l'auteur est le système politique par excellence de l'Asie⁴⁰. Et d'un autre côté, l'Europe tombera sous le charme de son « exotisme » grâce non seulement aux informations rapportées par les voyageurs mais aussi par le contact plus direct grâce à la présence des représentants officiels de la Porte dans les différentes capitales européennes, et cela dès le début du XVIII^e siècle. Ainsi, les « Turqueries » deviennent une mode et l'on trouve des décors « à la Turquie », des costumes « turcs »... Et, si au départ le Grand Tour s'arrêtait aux frontières de l'Italie, dès 1730 il va inclure également les rives de la Méditerranée, c'est-à-dire des territoires faisant partie de l'Empire ottoman (la Grèce, la Syrie, l'Égypte, l'Anatolie...) ⁴¹. Comme fruit de ces voyages, nous commençons à avoir une grande collection de récits de voyage dans l'Empire, par exemple celui de Lady Mary Wortley Montagu (1689-1762) qui visitera Constantinople, accompagnant son mari (diplomate à la Porte)⁴².

Malgré l'engouement pour les aspects extérieurs de la civilisation ottomane, les avis sur le régime politique de l'empire ne vont pas changer et les Turcs continueront d'être considérés comme un peuple « barbare ». Plus tard, au XIX^e siècle, afin de justifier leur intervention dans les affaires ottomanes, les Puissances européennes vont employer aussi la différence de religion. Ainsi, la guerre d'indépendance grecque sera considérée en Europe comme une « guerre de religion » pour aider les « frères » chrétiens grecs à secouer le joug des « barbares musulmans » qui, en plus, ont commis le « délit » de ne pas respecter les « vieilles pierres » de la Grèce ancienne⁴³.

Néanmoins, malgré les prescriptions de l'islam, malgré le mépris des Occidentaux, certains sultans, dès la fin du XVIII^e siècle, se rendent compte du besoin de connaître les nouveautés de l'extérieur, surtout pour se défendre des attaques de leurs ennemis et, envoient d'abord des « étudiants » en Europe et puis essaient d'appliquer des réformes (principalement militaires) dans l'Empire.

⁴⁰ Montesquieu, *L'esprit des Lois*, XVII, 6 dans *Œuvres complètes*, vol II, texte présenté et annoté par R. CAILLOIS, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, 1951, p. 527. Certes, les critères employés par Montesquieu pour justifier la présence du régime despotique en Asie sont questionnables mais l'idée du despotisme asiatique (qui inclut aussi la Chine, la Perse, l'Inde) sera persistante dans les mentalités européennes.

⁴¹ APOSTOLOU, I. *L'Orientalisme des voyageurs français au XVIII^e siècle. Une iconographie de l'Orient méditerranéen*, PUPS, Paris, 2009, Col. Imago Mundi, p. 18.

⁴² Pour le séjour de Lady Mary à Constantinople : SOLNON, J.-F. *Le turban et la stambouline*, op.cit. p. 279.

⁴³ Dès la prise de Constantinople, les Européens ont considéré les Turcs comme les responsables de la perte des monuments anciens. Au XIX^e siècle on va les accuser aussi de permettre l'spoliation de ce qui restait encore debout. Or, il faut rappeler que ce sont les Européens (notamment les Anglais et les Français) qui, au nom de l'intérêt « scientifique » ont pillé la Grèce dès le XVIII^e siècle. Bien que les activités de Lord Elgin soient les plus connues, elles n'étaient pas une exception mais une attitude courante : SOLNON, J.-F. *Le turban et la stambouline*, op. cit. pp. 346-351.

Face à cette position des Ottomans, les Chinois n'éprouvent pas le besoin, du moins d'une façon immédiate, de s'intéresser aux nouvelles techniques européennes. Certes, dès le début du XIX^e siècle, certains intellectuels, surtout dans les provinces, commencent à se poser des questions, mais leurs essais restent sans grand effet, et ce fait s'avère être une erreur d'abord au sein des rapports de la Chine avec le Japon et plus tard dans le cadre de la survivance de l'Empire lui-même. Ce n'est qu'après la défaite dans la guerre de l'Opium que les réformes se feront plus nécessaires, mais, malgré quelques essais, la réception des idées occidentales, qui avait été soutenue par les empereurs à la fin du XVII^e et au XVIII^e siècle, ne sera pas une priorité du pouvoir impérial et sera poursuivie principalement par les gouverneurs provinciaux⁴⁴.

1.2.2. Rapports établis avec les Grecs et les Japonais.

Si les rapports établis entre les deux Empires et les Occidentaux oscillaient entre l'admiration et le mépris, ceux qu'Ottomans et Chinois vont avoir avec les Grecs et les Japonais sont surtout placés sous le signe de l'inégalité. En effet, ils vont considérer les Grecs et les Japonais comme des peuples inférieurs et ils ne vont donc pas s'intéresser à leurs développements culturels. Cette idée semble partagée par les Grecs relativement aux musulmans (qui restent des « infidèles ») et, petit à petit aussi par les Japonais par rapport aux Chinois. Ainsi, si, jusqu'au XVIII^e siècle, la civilisation chinoise était le référent (surtout littéraire et idéologique), à partir de ce moment, et appuyé par les nouveautés arrivées d'ailleurs, des nouveaux courants de pensée verront le jour au Japon, courants de pensée pour lesquels le référent ne sera plus la Chine mais le Japon.

Cette image générale doit, cependant, être nuancée. En effet, au contraire des chrétiens, tout à fait intransigeants, les musulmans, dans ce cas les Ottomans, avaient un rapport différent avec les populations non musulmanes. Ainsi, les « gens du Livre », c'est-à-dire, les juifs et les chrétiens, étaient protégés par la loi islamique et, en tant que protégés *dhimnis*, ils jouissaient de certains droits, notamment celui de pouvoir garder leur religion, leurs coutumes, leur langue et même leur organisation sociale⁴⁵. Certes, ils devaient

⁴⁴ Sur le soutien des empereurs comme Kangxi (règne 1662-1722), voir : BAI, Z. *Les voyageurs français*, op. cit., p. 52-3. Sur le besoin des réformes : GERNET, J. *El mundo chino*, op. cit. p. 500. Sur les réformes après la guerre de l'Opium : HSÜ, I. C. Y. *The Rise of Modern China*, Oxford University Press, Oxford, 1975, pp. 350-60. Dès 1872, Li Hung-Chang (gouverneur provincial) mène une politique de réformes et d'adoption des idées occidentales pour renforcer l'Empire et pouvoir faire face à l'Occident : FAIRBANK, J. K. *Historia de China* (ss. XIX-XX), Alianza Editorial, Madrid, 1990 (1ère. ed *The Great Chinese Revolution 1800-1985*, New York, 1986), pp. 129-137.

⁴⁵ WEIBEL, E. *Histoire et géopolitique des Balkans*, op. cit. p. 41.

payer des impôts, parfois onéreux ; respecter toujours la prééminence des « croyants » ; se faire « petits » face aux « maîtres » ottomans ; cependant, ils vivaient dans leurs communautés, avaient leurs écoles et leurs lieux de culte, leurs dirigeants religieux se chargeaient de régler leurs différends...⁴⁶. Les musulmans, surtout les élites, avaient, certes, un horizon culturel différent, mais les gens du commun pouvaient cohabiter sans trop de problèmes et, en fait, comme le constateront certains voyageurs, Grecs et Ottomans vénéraient les mêmes saints, jouissaient des mêmes fêtes et croyaient dans les pouvoirs curatifs des mêmes sources⁴⁷.

Malgré cette situation plus ouverte, les élites musulmanes vont rester très longtemps réticentes aux nouveautés venues de l'extérieur, et cela est dû, en partie, à la loi islamique qui dirige tout dans un Etat musulman. Ainsi, même si les différents *millet*s (rum, juif et arménien) vont se doter très tôt d'imprimeries pour leurs besoins, les Ottomans n'auront la première qu'en 1727⁴⁸. La calligraphie était en effet considérée comme sacro-sainte⁴⁹. En outre, l'arrivée des nouveautés passait d'abord par les Grecs qui avaient le monopole du commerce intérieur et un rôle fondamental (à côté des Européens) dans le commerce extérieur, car cette activité était interdite à tout bon musulman⁵⁰. De même pour les langues étrangères, ce sont surtout les Grecs qui constituent la majeure partie des *drogmans* (les interprètes) de la Porte⁵¹.

De son côté, la culture chinoise continue à jouer son rôle de modèle par rapport aux Japonais pendant le XVIII^e siècle, qui est un siècle de grande activité culturelle. En effet, avec les Mandchous, on assiste d'abord au retour des textes classiques aussi bien en poésie qu'en pensée. Ainsi, quiconque voulait faire une carrière politique devait les connaître car il

⁴⁶ DALÈGRE, J. *Grecs et Ottomans*, op. cit. p. 43.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ La première imprimerie du *millet* juif fut créée à Istanbul à la fin du XV^e siècle et plus tard on ouvrira d'autres dans diverses villes notamment à Thessalonique tandis que les Arméniens fondent la sienne à Istanbul en 1567 : LEWIS, B. *The Emergence of Modern Turkey*, Oxford University Press, London, 1968, p.50. Pour ce qui est de l'imprimerie du *Rum millet* elle est fondée à Istanbul en 1627 par le Patriarche Kirilos Loukaris, néanmoins elle est fermée un an après : KEKRIADIS, S. N. *Εκκλησία και Λογοκρισία στην οθωμανική αυτοκρατορία (1700-1850)*, Εκ. Παρουσία, Καβάλα, 1995, Σειρά Δευτέρα Εκκλησία και θεολογία, n° 7, p. 45. Pour ce qui est de la première imprimerie ottomane, elle fut fondée en 1727 par Sa'id Mehmed Efendi, fils de Mehmed Efendi (le représentant diplomatique de la Sublime Porte à Paris) grâce à l'aide d'Ibrahim Müteferrika (Hongrois converti à l'islam et connaisseur du maniement des imprimeries). Malheureusement, comme dans le cas de l'imprimerie grecque, son histoire fut courte et à la mort d'Ibrahim en 1745 elle fut fermée : MANTRAN, R. (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Éd. Fayard, Paris, 1989, p. 274.

⁴⁹ SOLNON, J.-F. *Le turban et la stambouline*, op. cit. p. 357.

⁵⁰ *Ibid.* p. 174.

⁵¹ DALÈGRE, J. *Grecs et Ottomans*, op. cit. pp. 88-92.

s'agissait d'un prérequis indispensable⁵². D'une façon parallèle, on assiste à la naissance des écoles qui vont introduire des changements importants, notamment dans l'interprétation des études en sciences humaines. Les intellectuels se montrent de plus en plus attirés par une connaissance empirique qu'ils vont appliquer aussi bien à la littérature, qu'à la philologie ou à l'histoire⁵³. Parmi leurs postulats se trouvait un retour aux sources d'origine, en dehors des études et interprétations postérieures, pour essayer de trouver leur signification première, défendue par des chercheurs comme Dai Zhen (1723-1777) ou Wang Zhong (1745-1794)⁵⁴. Dans le domaine de la recherche historique, à côté des textes, les membres de l'école des études critiques vont employer aussi l'archéologie, l'épigraphie, la paléographie et d'autres sciences nécessaires pour une connaissance plus exacte du passé⁵⁵. Ces idées nous allons les retrouver dans l'école de Mito, qui va appliquer l'empirisme à l'écriture de l'histoire du Japon et dans les études philologiques faites par Keichū 契沖 (1640-1701), d'abord et Motoori Norinaga 本居宣長 (1730-1801) après. Cependant, ce rôle de référent de la Chine va perdre de l'importance au XIX^e siècle, et les Japonais, grâce à l'arrivée des idées de l'Occident et au développement de leurs propres écoles, commencent à douter de son image comme centre intellectuel. Ainsi, des nombreuses écoles de pensée voient le jour : *Kogaku* 古学, *Kokugaku* 国学, *Rangaku* 蘭学 et facilitent cet éloignement. En plus, on fait la différence entre la Chine ancienne (servant encore de référent) et la Chine contemporaine (considérée étrangère et traditionnaliste).

2. La Grèce et le Japon face aux Occidentaux.

Nous venons de le voir : les changements opérés en Europe pendant la période qui nous intéresse ici vont la mettre en contact avec des réalités nouvelles, différentes que sont, généralement, considérées comme inférieures aux réalités européennes. Ainsi, les Occidentaux vont se nommer eux mêmes les diffuseurs et les maîtres de la civilisation (occidentale bien entendu). Même la Grèce, reconnue comme le berceau de cette même civilisation avait besoin de l'aide des Occidentaux. En effet, d'après l'opinion des intellectuels européens, sa soumission aux Turcs depuis 1453, l'avait fait sombrer dans la

⁵² PETERSON, W. J. (ed), *The Cambridge History of China. Vol. 9, part One, The Ch'ing Empire to 1800*, Cambridge University Press, Cambridge, 2002, p. 369.

⁵³ *Ibid.* pp. 394-5.

⁵⁴ GERNET, J. *El mundo chino, op. cit.* pp. 455-6.

⁵⁵ *Ibid.* p. 447. L'école des études critiques se considère fondée par Gu Yanwu (1613-1682).

« barbarie » et oublier son « glorieux » passé. C'est donc leur tâche à eux de lui apporter la « lumière » des connaissances afin qu'elle puisse redevenir celle qu'elle avait été par le passé. Dans le cas du Japon, lointain et inconnu, cette tâche « civilisatrice » était considérée d'autant plus nécessaire qu'il fallait bien lui faire quitter ses coutumes « barbares » et sa « fausse religion ». Même les intellectuels les plus admirateurs des peuples grec et japonais vont laisser entrevoir une certaine « condescendance » envers ceux qui, tout en étant admirés, n'étaient pas moins considérés à l'occasion comme moins « civilisés ».

Or, si les Lumières et les théories sur l'évolution qui se sont développées pendant le XVIII^e et le XIX^e siècle servent à expliquer l'état d'esprit qui va animer les premières rencontres directes entre l'Europe, la Grèce et le Japon, elles ne servent pas à elles seules à expliquer les raisons qui vont mener les premiers voyageurs dans les deux territoires. Certes, les intérêts disons « intellectuels » vont jouer un rôle important, surtout dans le cas des voyageurs au Japon, mais, derrière ces intérêts, il y en a d'autres plus importants pour comprendre le rôle joué par l'Occident dans « l'entrée » dans l'histoire de ces deux territoires. Ainsi les intérêts économiques et politiques vont expliquer non seulement les activités russes aussi bien en Grèce qu'au Japon (car la Russie a la particularité d'être intéressée par les deux territoires, qui se trouvent de part et d'autre de l'Empire) mais aussi celles des Etats-Unis et de la Hollande (au Japon) et de l'Angleterre et de la France (en Grèce).

2.1. Les voyageurs : les premiers contacts culturels.

Parmi tous les moyens possibles de rencontre, le plus évident est le voyage. Bien sûr, il y a eu des voyageurs depuis toujours : des marchands, des aventuriers, des missionnaires vont être des personnes privilégiées qui, grâce à leur mobilité, vont agir comme facteurs d'échanges entre les différentes civilisations. Au XVIII^e siècle nous nous trouvons face à une nouvelle étape dans l'univers des voyages, qui présente des nouveautés non seulement en ce qui concerne les buts mais aussi en ce qui concerne les voyageurs. Pour ce qui est des premiers, l'objectif pédagogique est assuré dans la définition du « Grand Tour » faite au début du siècle. On considère l'ouvrage de Joseph Addison *Remarks on Several Parts of Italy* publié en 1705 comme le point du départ de l'ère du Grand Tour⁵⁶. Ce voyage, entrepris par les fils de l'aristocratie (britannique dans un premier temps) avait comme but de parachever leur formation en leur permettant de connaître de nouveaux endroits qui au départ étaient

⁵⁶ BRILLI, A. *Quand voyager était un art. Le roman du Grand Tour*, Gérard Montfort Éd., Saint Pierre de Salerne, 2001, p. 23.

circonscrits à l'Europe (France, Italie, les Etats germaniques et Hollande). Pour ce faire, ils étaient accompagnés de toute une suite de serviteurs dont le plus important était le *governor* (précepteur) qui devait assurer non seulement tous les aspects matériels du voyage mais aussi les aspects éducatifs de celui-ci⁵⁷. Le Grand Tour se « démocratisera » au fur et à mesure que le siècle avance pour intéresser à la fin aussi les fils de la riche bourgeoisie des villes.

Vers la moitié du siècle nous assistons à un changement de mentalités chez les intellectuels qui désormais vont s'intéresser aux cultures autres que la culture européenne en essayant de mieux comprendre l'évolution de l'humanité, de mieux comprendre le fonctionnement de la nature⁵⁸... Ainsi, le nombre d'expéditions scientifiques en Amérique, en Afrique, en Asie va augmenter considérablement. Même, à l'intérieur de l'Europe, les voyageurs commencent à sillonner la Méditerranée intensément. Le but de tous ces voyages, financés par des sociétés savantes privées (les Dilettanti, par exemple) ou par les gouvernements (ce qui est le cas de la plus grande partie) est principalement double : d'un côté recueillir des informations scientifiques (plantes, animaux, cartographie...) et, de l'autre, se faire une idée fondée sur tous les aspects de la vie (gouvernement, traditions, religion, administration, etc.) en vue de possibles relations diplomatiques et ou commerciales et de combler la soif de connaissances d'un public d'intellectuels avides de nouveautés⁵⁹.

Sans abandonner ce type de voyages, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, la nature des voyages change encore. Les intérêts se tournent dès 1780 environ vers le pittoresque et glissent progressivement vers les descriptions empreintes de mystère et de la « couleur » locale des voyageurs romantiques⁶⁰.

Si l'ouverture des esprits favorisait l'étude des nouvelles réalités, les changements techniques favorisaient, quant à eux, la partie logistique des déplacements. La création des bateaux à vapeur et d'autres innovations sont à considérer aussi dans le développement des voyages. Des voyages qui, pour la plus grande partie, sont faits de l'Europe et des Etats Unis vers le reste du monde.

⁵⁷ Ainsi, parmi les qualités requises pour occuper ce poste se trouvaient non seulement de solides connaissances théoriques mais encore des connaissances pratiques (calligraphie, langues et même chirurgie) : *Ibid.* p. 75.

⁵⁸ Le voyage était, en effet, le moyen choisi pour « vérifier » des postulats des Lumières : HAFID-MARTIN, N. *Voyage et connaissance au tournant des Lumières (1780-1820)*, Voltaire Foundation, Oxford, 1995, *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 334, p. 1.

⁵⁹ Dans toutes ces modalités, cependant, les voyageurs s'arrogent toujours le rôle de « civilisateurs », ce qui montre déjà la nature de ces rencontres qui, en aucun cas, ne sont faites d'égal à égal. Pour le rôle civilisateur voir : HAFID-MARTIN, *Voyage et connaissance au tournant des Lumières*, *op. cit.* p. 5.

⁶⁰ BRILLI, A. *Quand voyager était un art*, *op. cit.* pp. 42-3. En ce qui concerne la Grèce, par exemple, on considère la période entre 1782 et 1825 comme l'âge d'or du voyage pittoresque. Une période ouverte par le *Voyage pittoresque de la Grèce* publié en 1782 par Choiseul-Gouffier : PELTRE, Chr. *Retour en Arcadie. Le voyage des artistes français en Grèce au XIX^e siècle*, Klincksieck, Paris, 1997, pp. 17-21.

Dans ce contexte, les exemples de la Grèce et du Japon sont en même temps typiques de l'esprit de l'époque et atypiques par la façon dans laquelle les rencontres se sont produites. En effet, aux yeux des voyageurs extérieurs, les deux territoires semblent être, aux XVIII^e et XIX^e siècles, une terre « fermée » aux étrangers, surtout, pour des raisons politiques. La Grèce, parce qu'elle faisait partie de l'Empire ottoman et, donc, malgré l'importance que les Européens lui accordaient en tant que « berceau » de la civilisation, elle appartenait à une autre réalité qui, dans ce moment, était opposée aux nations « civilisées ». Le Japon en raison d'une politique commencée au milieu du XVII^e siècle. En effet, depuis le 1640, date de l'expulsion des derniers missionnaires hispaniques, les Japonais ne vont pas permettre aux étrangers (occidentaux ou orientaux) d'entrer dans leur territoire à l'exception d'une petite enclave, l'île artificielle de Deshima, dans le port de Nagasaki⁶¹. Cette présence rendra l'existence d'interprètes de plus en plus nécessaire or, étant donné que les Hollandais ne montrent pas d'intérêt à apprendre le japonais ce sont les Japonais qui commencent à apprendre le hollandais. Ainsi, très tôt, même avant que la Compagnie des Indes soit transférée de Hirado à Deshima, un corps d'interprètes va être créée ; puis, lors du transfert, onze d'entre eux deviendront des interprètes officiels et seront les créateurs des familles qui de façon héréditaire exerceront ce métier, organisées comme une corporation⁶². A la fin du XVII^e siècle lorsque Kaempfer visite le Japon, il y avait environ cent-cinquante traducteurs divisés en plusieurs degrés allant du *tōtsūjimetsuke* (唐通詞目付), c'est-à-dire le superviseur à *keikotsūji* (稽古通詞), l'apprenti⁶³. Au début du XIX^e siècle son nombre était de cinquante-deux divisés en trois rangs⁶⁴. Malgré les difficultés que l'étude du hollandais supposait pour les Japonais dans un premier temps (manque de manuels, des grammaires, des dictionnaires), petit à petit on édita tout le matériel nécessaire et les Japonais deviennent des interprètes

⁶¹ Il s'agit un endroit créé par les Portugais et où vont déménager les Hollandais en 1641. La factorerie de la Compagnie des Indes Orientales (VOC) et les quelques bateaux chinois qui étaient autorisés à entrer à Nagasaki seront les contacts du Japon avec l'extérieur jusqu'au milieu du XIX^e siècle. De ce fait, Nagasaki va devenir un centre d'échanges culturels de premier ordre, surtout dès la fin du XVII^e siècle. Pour le rôle de Nagasaki voir : JANSEN, M. B. *The Making of modern Japan*, Belkap Press of Harvard University, London, 2000, pp. 80-93; KEENE, D. *The Japanese Discovery of Europe, 1720-1830*, Stanford University Press, Stanford, 1969 (1^{ère} éd. 1952), pp. 7-15.

⁶² GOODMAN, G. K. *The Dutch Impact on Japan (1640-1853)*, E. J. Brill, Leiden, 1967, p. 39. Un peu plus tard, ils seront une vingtaine de familles qui exerceront le métier d'interprète : JANSEN, M. B. *The Making of Modern Japan*, op. cit. p. 81. Parmi ces familles se trouvaient celles des Nishi, Sihuzi ou Namura : HOSHONO, M. *Nagasaki prints and the early copper plates* (trad. Lloyd R. Craighill), Kodansha International, Tōkyō, 1978, p. 24.

⁶³ GOODMAN, G. K. *The Dutch Impact*, op. cit. p. 37. Les autres degrés étaient: *ōtsūji* (大通詞): grand interprète, *kotsūji* (小通詞): petit interprète, *kotsūjinami* (小通詞並): petit interprète moyen; *kotsūjimasseki* (小通詞末席): petit interprète petit et *naitsūji* (内通詞): interprète pour les ventes annuelles.

⁶⁴ JANSEN, M. B. *Cambridge History of Japan*, vol. 5. *The nineteenth century*, Cambridge University Press, Cambridge, 1993, p. 90.

capables au XVIII^e siècle⁶⁵. Ainsi, le métier d'interprète devient très important pas seulement dans des fonctions commerciales, ils servaient aussi comme espions parfois et, jusqu'en 1850 environ toutes les négociations avec les étrangers se feront en hollandais⁶⁶. Ces interprètes du hollandais seront également à l'origine de l'école *Rangaku*. Leur nom officiel était celui d'*Orandatsūji* pour les différencier des autres interprètes qui se chargeaient de faire les traductions pour le reste de l'Asie et qui étaient connus comme *Tōtsūji*⁶⁷. Il s'agit donc, d'un métier important non seulement dans le domaine économique mais aussi politique et culturel.

Comme nous venons de voir, la « fermeture » de nos territoires reste relative parce que la présence d'étrangers sur le sol grec et japonais est bien attestée dans la période qui nous intéresse. Néanmoins, l'intensité des rencontres et leur importance dans le débat identitaire grec et japonais doit être comprise et nuancée en tenant compte de toute une série de facteurs parmi lesquels les plus importants sont les buts du voyage, la durée du séjour, les problèmes linguistiques et les limitations imposées par les gouvernements des endroits visités.

D'abord les intentions des voyageurs. Que ce soit en Grèce ou au Japon, les buts du voyage peuvent être classés en deux grands groupes : des intérêts intellectuels (propres ou par compte d'un tiers) et des intérêts commerciaux et politiques bien qu'il soit, parfois, difficile d'établir des limites entre les uns et les autres. Ainsi, parmi les visiteurs de la Grèce, la plus grande partie sont des intellectuels, issus des enseignements des Lumières, qui cherchent à découvrir dans la Grèce moderne les vestiges de la Grèce ancienne, « berceau » de la civilisation occidentale⁶⁸. Même ceux qui sont envoyés en mission « militaire » vont se laisser prendre par cette illusion. En effet, il est difficile de savoir où s'achève la mission intellectuelle et où commence le travail d'information pour le gouvernement, surtout lorsque la situation en Grèce devient une affaire de politique européenne⁶⁹. Au Japon, par contre, les intérêts commerciaux sont les plus nombreux et, relativement, les moins intéressants pour

⁶⁵ NUMATA, I. « The Introduction of Dutch Language », dans *Acceptance of Western Cultures in Japan from the sixteenth to the mid-nineteenth century*, The Center for East Asian Cultural Studies, Tōkyō, 1964, pp. 9-19, pp. 10-11. A partir du début du XIX^e siècle, le nombre de grammaires et dictionnaires monte rapidement et cela aide à la progression de l'étude.

⁶⁶ MIYOSHI, M. *As We Say Them. The First Japanese Embassy to the United States*, Kodansha International, New York, Tōkyō, 1979. L'étude et l'emploi de l'anglais sera introduit au début du XIX^e siècle et les premiers interprètes seront des Japonais qui, après avoir eu une éducation occidentale à l'étranger rentrent au Japon. Tel est le cas de Nakamura Manjirō et de Hanada Hikozaō. Parmi les interprètes d'hollandais se trouvait Moriyama Takichiro qui fut le traducteur lors des conversations entre Harris et le shōgun.

⁶⁷ JANSEN, M. B. *China in the Tokugawa World*, Harvard University Press, Harvard, 1992, p. 13.

⁶⁸ D'une certaine façon, le voyage en Grèce, devenu une mode au XVIII^e siècle, est un voyage d'initiation que les voyageurs commencent avec les ouvrages des Anciens (*Iliade*, *Periegesis*, etc.) dans leurs poches. Sur le sujet voir l'ouvrage de R. EISNER, *Travelers to an Antique Land. The History and Literature of travel to Greece*, Ann Arbor, 1991.

⁶⁹ En effet, malgré les voix qui s'élevaient dès la fin du XVIII^e siècle en réclamant l'indépendance de la Grèce, aucune puissance européenne ne voulait pas rompre l'équilibre de forces existant entre elles en amputant l'Empire ottoman du territoire grec.

notre sujet parce, les Hollandais étant seulement autorisés sur l'île de Deshima, leurs rapports avec la réalité japonaise sont presque inexistants. Cependant, leur existence est la condition *sine qua non* pour permettre au peu de voyageurs vraiment intéressés par le Japon (à peine quatre noms à retenir) d'y entrer et de parvenir à établir des rapports très importants pour les deux parties possibles, grâce à la curiosité des certains intellectuels japonais pour ce qui venait d'Occident (à exception faite du christianisme, strictement interdit) et à l'état d'esprit des voyageurs. Ainsi, même s'ils sont très restreints, ces contacts vont donner naissance à un type d'enseignement nouveau connu comme *Rangaku*.

Pour bien venir au bout de ces objectifs (avoués ou non), les voyageurs vont consacrer une période de temps qui, dans la plus grande partie des cas, reste insuffisante pour établir un véritable contact avec les habitants, qui soit profitable pour ceux-ci. Chateaubriand (1768-1848) ne restera que dix-neuf jours en Grèce, représentant le cas extrême de ce passage « éclair ». D'autres voyageurs comme J. Pitton de Tournefort (1656-1708), M.-G.Choiseul-Gouffier (1752-1817) ou E. Quinet (1803-1875) restent quelques mois. Le groupe le moins nombreux est celui de ceux qui restent plus longtemps. Tel est le cas de R. Chandler (1738-1810) qui y restera un an, de E. Dodwell (1801-1832) deux ans, ou le cas extrême de F. Pouqueville qui résida en Grèce pendant onze ans, d'abord en tant que consul de la France en Epire et puis comme agent consulaire à Patras⁷⁰. Pour ce qui est des voyageurs au Japon, E. Kaempfer (1651-1716), Ch.-P. Thunberg (1743-1828), et P. F. von Siebold (1796-1866) résidèrent entre dix-huit mois et quelques années au Japon en tant que médecins officiels de la colonie de la Compagnie Orientale Hollandaise à Nagasaki. Pour sa part, I. Titsingh (1745-1812) en tant que capitaine de la même colonie y résidera dans la décennie 1780 et H. Doeff, lui aussi capitaine y sera présente entre 1804 et 1817⁷¹. A ces noms, il faut ajouter ceux des voyageurs russes dont l'importance réside dans le fait qu'ils ont visité le Japon sans avoir de rapports directs avec la Compagnie Orientale Hollandaise. Certes, une fois au Japon, ils devront passer d'une façon ou d'une autre par Nagasaki, puisque c'est là qu'étaient centralisées les affaires en rapport avec les étrangers. Le premier de ces voyageurs qui doit attirer notre attention est le baron Moritz Alader von Benyowsky (Binioski) d'origine hongroise. En 1771, après son exil en Kamchatka, il accoste au Japon et parcourt plusieurs ports (Awa, Tosa, Ōshima)⁷². Au cours de son voyage, il enverra une lettre aux Hollandais en révélant une possible attaque russe dans les Kouriles ; lettre qui sera interceptée par les

⁷⁰ Pour avoir une idée de ces séjours : DUCHÊNE, H. *Le voyage en Grèce. Anthologie du Moyen Age à l'époque contemporaine*, Robert Laffont, Bouquins, Paris, 2003.

⁷¹ JANSEN, M. B. *The Making of modern Japan*, op. cit. p. 84.

⁷² KEENE, D. *The Japanese discovery of Europa*, op. cit. p. 34.

Japonais. D'une nature différente est le voyage d'Adam Laxman qui a lieu en 1792. Il s'agit d'un voyage officiel organisé par Catherine II ayant comme but d'abord le retour au Japon de trois naufragés japonais (dont Kōdayō, le plus de ses rescapés et professeur de japonais à Saint-Petersbourg) et puis, l'établissement de rapports commerciaux⁷³. Laxman qui arrive à Ezo et qui est reçu par Matsudaira Sadanobu est renvoyé vers Nagasaki où il devait faire sa demande pour l'établissement des rapports commerciaux ; demande qui est acceptée même si les Russes ne s'en serviront qu'en 1804. Dans cette année, l'ambassadeur russe Rezamov voyage à bord du bateau Nadezhda commandé par le capitaine Krusenstern, jusqu'à Nagasaki pour demander l'effectivité des accords obtenus par Laxman. Or, un changement dans la politique du gouvernement japonais est survenu entre temps et il est expulsé en termes si outrageux que certains intellectuels Japonais (par exemple Shiba Kōkun) vont exprimer de sévères critiques à l'encontre du gouvernement⁷⁴. Moins heureux, le capitaine Golovnin envoyé en voyage d'exploration en 1807 à bord de son vaisseau la Diane sera fait prisonnier lors de son naufrage et restera enfermé jusqu'en 1813. A son retour en Russie, il publiera *Narration d'une captivité au Japon* dans laquelle il raconte ses pénibles années de prison⁷⁵. Certes, l'expérience des voyageurs russes est différente que celle des Occidentaux qui sont arrivés « voie Nagasaki » mais leurs témoignages restent eux aussi importants pour ce qui est des rapports établis entre les Japonais et les étrangers.

Si nous retournons aux problèmes dérivés de la longueur des séjours des voyageurs, il faut tenir compte du fait que, dans la plus grande partie des cas, la durée de ceux-ci et la restriction des mouvements des voyageurs n'étaient pas de leur entière responsabilité. Elle était liée à la mission dont ils étaient chargés ainsi qu'à la situation existante dans les territoires qu'ils visitaient. Par exemple, la politique de contrôle menée par les Japonais en ce qui touchait les étrangers (aussi bien occidentaux qu'orientaux), réduisait leurs allers-retours à la petite île artificielle de Deshima, située à l'entrée du port de Nagasaki. C'est là qu'avaient lieu les échanges commerciaux autorisés entre le Japon et la Compagnie des Indes-Orientales (du côté occidental) et les commerçants chinois (du côté oriental) suivant un strict protocole et sous une stricte vigilance, qui est mise en évidence par les voyageurs qui, sans être commerçants, ont eu le change de pouvoir y séjourner. Or, malgré cette vigilance, établie non contre les étrangers mais contre le christianisme, les membres de la légation de la VOC, avaient l'obligation de se rendre à Edo chaque année pour rendre hommage au shōgun. Ce fait,

⁷³ *Ibid.* p. 52.

⁷⁴ *Ibid.* p. 57.

⁷⁵ SANSOM, G. B. *The Western World and Japan. A Study in the Interaction of European and Asiatic Cultures*, Charles E. Tuttle Company, Tōkyō, 1950, p. 244.

qui représentait un grand honneur pour les Hollandais, car en cela ils étaient, d'une certaine façon, assimilés aux *daimyōs*, offrait une bonne opportunité pour les esprits ouverts de mieux connaître la réalité japonaise. En effet, le trajet entre Nagasaki et Edo parcourait tout le Japon du sud jusqu'à la capitale de l'est, empruntant l'ancienne route du Tōkkaidō, et permettait également de connaître l'ambiance dans la capitale du Shōgun. Ainsi, aussi bien Kaempfer que Thunberg ou Siebold vont profiter du voyage d'abord pour accroître leurs connaissances et puis, une fois arrivés à Edo, pour entrer en contact avec leurs homologues (les médecins officiels de la cour) et échanger des connaissances⁷⁶. Malgré tout, il y avait de grandes parties du Japon qui restaient inaccessibles aux étrangers et cela même après « l'ouverture » du pays, suite aux traités de 1854 et 1858.

Sans quitter le Japon, il faut encore signaler que ce contrôle de mouvements ne s'exerçait pas seulement sur les étrangers. En effet, dès 1637, les Japonais étaient également interdits de sortir du Japon sous peine de mort et cela jusqu'à 1868. Il est donc aisé comprendre les problèmes qui pouvaient être posés pour le retour de ceux qui avaient été recueillis par les étrangers lors des naufrages (nous trouvons des rescapés de ce type non seulement en Russie mais également aux Etats-Unis). Et néanmoins, ceux-ci pouvaient apporter des connaissances très importantes concernant ce qui se passait à l'extérieur du Japon. Des connaissances qui furent utilisées dans le cas de Kōdayō, par exemple.

En Grèce, même si la liberté de mouvements était plus grande, du moins théoriquement, les problèmes pratiques n'étaient pas moindres. D'abord parce qu'il fallait se munir de sauf-conduits pas toujours faciles à obtenir parce qu'ils étaient conditionnés par l'évolution des relations diplomatiques établies entre l'Empire ottoman et les pays des voyageurs. Or, les Ottomans vont avoir une attitude plutôt méfiante envers ces étrangers qui, prétextant des raisons archéologiques, dressaient des plans, faisaient des dessins... De ce fait, les visiteurs étaient suivis de près par les autorités turques⁷⁷. Ensuite, elle était conditionnée, et plus que dans le cas du Japon, par les objectifs des visiteurs. En effet, ayant normalement en vue la recherche des antiquités, la plus grande partie d'entre eux privilégient le Péloponnèse, Athènes, Delphes et quelques îles en délaissant toute la partie nord et une grande partie des îles (notamment la Crète, Rhodes...).

De cette façon, aussi bien les visiteurs du Japon que ceux de la Grèce, même si cela est dû à des raisons différentes, vont avoir un contact limité avec la réalité des territoires visités et des autochtones. Un contact qui est encore plus limité en raison des problèmes

⁷⁶ Pour le voyage à Edo: GOODMAN, G. K. *The Dutch impact on Japan*, op. cit. pp. 27-34.

⁷⁷ SOLNON, J. -F. *Le turban et la stambouline*, op. cit. pp. 343.

linguistiques parce qu'aussi bien le grec moderne que le japonais restent des langues méconnues lors de l'organisation des premiers voyages dans la période que nous étudions. Les voyageurs en Grèce s'y rendaient avec ses connaissances de grec ancien, qui, une fois qu'ils étaient arrivés, montrait son inefficacité face à des populations dont la langue avait évolué depuis les temps de Périclès ; ceux qui arrivaient au Japon n'avaient pas eu l'occasion d'accéder au japonais⁷⁸. Alors, les rencontres entre les uns (les visiteurs) et les autres (les autochtones) se faisaient par le recours à des interprètes qui étaient, dans leur grande majorité, soit des Grecs soit des Japonais. Ce fait montre déjà les attitudes des uns et des autres, des attitudes importantes pour mieux comprendre les influences de ces rencontres. Ainsi, les visiteurs montraient un mépris plus ou moins avoué pour les habitants des territoires qu'ils visitaient, tandis que les hôtes révélaient leur intérêt pour ce que les étrangers pouvaient leur offrir. Certes, on trouve aussi des exceptions comme l'exemple de Siebold qui va s'établir au Japon et qui va apprendre la langue de façon à s'entretenir avec ses correspondants japonais sans avoir besoin d'interprète ou du comte Marcellus qui apprend le grec moderne avec des Grecs habitant en Europe avant d'aller en Grèce. Cependant, surtout dans le cas du Japon, les rencontres vont se nouer par l'intermédiaire des interprètes qui, dans l'exemple japonais, vont être à l'origine des courants de pensée ouvertes vers l'extérieur, et porteuses de nouveautés qui seront adaptées, adoptées et puis employées dans le développement des idées identitaires comme nous le verrons plus tard.

Liée au phénomène des voyages, il y a une autre réalité qui aura plus importance dans le débat identitaire : l'arrivée des livres (apportés par les voyageurs) qui introduisent de nouvelles idées dans les territoires. Certes, cette introduction est différente en Grèce et au Japon. Mais, elle est très importante, plus que la présence des voyageurs. Nous reparlerons d'elle dans le chapitre suivant, ainsi que des voyages entrepris à partir de la Grèce et du Japon à destination de l'Europe et des Etats-Unis. Ces deux moyens seront les plus efficaces, et privilégiés par les Grecs et les Japonais pour établir un contact avec les étrangers et profiter de leurs enseignements.

⁷⁸ Comme nous avons déjà signalé, ce sont les interprètes japonais qui se chargent de tout, laissant dans l'ignorance et la dépendance la plus complète les visiteurs. Certes, les Hollandais n'étaient pas non plus intéressés pour le pays. Mais ceux qui montraient un intérêt quelconque, arrivaient toujours à se faire initier dans la langue par les interprètes qui, dès leur arrivée, leur étaient assignés. Pour ce qui est des voyageurs en Grèce, étant donné l'état d'esprit avec lequel ils entreprenaient le voyage, on peut comprendre leur indifférence pour la langue parlée, mais cela les rendait eux aussi dépendants des interprètes et des guides locaux dont ils parlaient dans leurs narrations.

2.2. Les intérêts politiques et économiques des puissances extérieures.

Des voyages et des livres, donc, mais y a-t-il d'autres intérêts en dehors de ceux qu'affichent ouvertement les voyageurs ? Toute laisse à penser que oui. Ainsi, la Russie, la France et l'Angleterre – auxquelles il faut ajouter la Hollande et les Etats-Unis pour le cas du Japon – vont être présentes sur nos territoires d'une façon plus ou moins continue et plus ou moins intense suivant leurs propres programmes politiques ou économiques. Cette présence va à jouer un rôle dont l'importance varie d'un endroit à un autre, aussi bien dans le déclenchement des mouvements qui mènent à la création de l'Etat-nation que dans la diffusion des idées servant d'appui et renfort aux développements concernant l'identité. Il nous paraît donc nécessaire de passer en revue ces nations et l'évolution de leurs intérêts dans la Grèce et le Japon pour mieux comprendre les développements postérieurs. Nous allons commencer par les trois puissances européennes qui sont présentes dans les deux territoires (la Russie, l'Angleterre et la France) et nous allons finir par celles qui ne sont présentes qu'au Japon, bien que le cas des Etats-Unis doive être nuancé, comme nous aurons le loisir de le voir.

2.2.1. La Russie.

Le XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle constituent une période d'expansion et d'effervescence culturelle très importante en Russie. Ainsi, c'est grâce aux réformes de Pierre I^{er} (1672-1725) que l'Empire des Romanov devient une puissance « occidentale » même si elle devra attendre encore un peu avant d'être acceptée au sein du système de la pentarchie européenne⁷⁹. Catherine II (1762-1796), nommée elle aussi la « Grande », continuera également cette politique et sera la représentante de l'Absolutisme des Lumières en Russie⁸⁰. Mis à part l'importance des deux souverains en ce qui concerne les changements politiques vécus dans l'Empire russe, ils le sont aussi par leurs rapports d'abord avec les Chinois et les Turcs et puis avec les Japonais et les Grecs. Pour ce qui est de l'Empire du Milieu, établir des rapports avec lui serait l'un des objectifs de la politique orientale de Pierre ; des rapports diplomatiques puisque l'Empire ne menaçait pas les terres les plus orientales (les Russes

⁷⁹ DUCHHARDT, H. *La época del Absolutismo* (version espagnole de J. L. Gil Aritsu), Alianza Editorial, Madrid, 1992 (édition originale *Das Zeitalter des Absolutismus*, München, 1989), pp. 137-38.

⁸⁰ *Ibid.* pp. 206-8.

étaient déjà présents en Sibérie) mais des rapports qui devaient servir à polir les frontières⁸¹. Catherine quant à elle, suit une politique extérieure centrée surtout dans les territoires européens qui va la mener à affronter l'Empire turc à maintes reprises⁸². Parmi les raisons invoquées de cette politique se trouve le rêve de ressusciter l'Empire byzantin et de faire devenir Moscou « la troisième Rome » (après Rome et Constantinople)⁸³.

Etant donné la proximité, non seulement géographique mais aussi culturelle, les intérêts russes dans la Méditerranée du sud et dans les Balkans vont être plus intenses et plus importants que ceux qu'ils pouvaient développer au Japon. Ainsi, sous couvert de défendre les « frères orthodoxes », la politique de la Russie vise l'Empire ottoman avec d'autant plus de force que cela lui permet d'avoir une sortie sur la mer Egée et donc, d'avoir accès au commerce méditerranéen. Les Russes peuvent donc se proclamer les défenseurs des Grecs et, plus encore, les héritiers de l'Empire byzantin. Ainsi, au XVIII^e siècle, la tsarine Catherine II établit un plan d'attaque de l'Empire ottoman (à partir de 1778), au nom de ses droits à l'héritage de la couronne de Byzance⁸⁴. Cette politique, connue dans l'histoire comme le « rêve grec » de Catherine, visait à anéantir l'Empire ottoman et à partager ses territoires entre les diverses puissances européennes afin de rétablir l'Empire byzantin à son profit. Dans ce rêve, la Grèce devait devenir un royaume indépendant, mais étroitement lié à la Russie, défenseur de l'orthodoxie⁸⁵. Ce n'est pas un hasard si, à la même époque, il y a une prophétie qui commence à circuler et qui prévoit la libération de Constantinople par des « hommes du nord ». Tout en se faisant passer pour une ancienne prophétie, elle était sortie des bureaux russes, mais personne n'en était dupe. Or, l'Empire des tsars a fait plus que combattre l'Empire ottoman, il a envoyé aussi des militaires, ou donné sa permission pour partir en Grèce pour venir à l'aide des Grecs. C'est le cas de la révolte en Morée vers 1770⁸⁶. Certes, il employait des raisons idéologiques pour justifier ses mouvements, cependant, les vraies raisons étaient stratégiques et économiques ; ainsi, la sortie vers la mer Egée grâce aux Détroits et aux ports comme Odessa (qui deviendra une florissante colonie grecque). Cette

⁸¹ HELLER, M. *Histoire de la Russie et de son empire*, op. cit. pp. 462-3. Les Russes avaient rencontré les Chinois pour la première fois au milieu du XVII^e siècle lorsqu'ils atteignent les terres de l'Amour mais ils vont perdre ce territoire à la fin du même siècle. Ce n'est qu'en 1850 que la région de l'Amour sera incorporée définitivement à l'Empire russe : *Ibid.* p. 367-8 et 741.

⁸² *Ibid.* pp. 573-593.

⁸³ CASTELLAN, G. *Histoire des Balkans*, op. cit. pp. 199-204.

⁸⁴ DRIAULT, E. et LHERITIER, M. *Histoire diplomatique de la Grèce*, op. cit. p. 19.

⁸⁵ SOLNON, J. F. *Le turban et la stamboulina*, op. cit. p. 371. Le rôle de défenseur de l'orthodoxie est présent dans les traités aussi. Par exemple, dans celui de 1774, Catherine s'assurait en même temps que le contrôle des Détroits, la protection de chrétiens orthodoxes : WEIBEL, E. *Histoire et géopolitique*, op. cit. p. 56.

⁸⁶ Cependant, très peu après, les Russes se retireront en abandonnant les Grecs : CASTELLAN, G. *Histoire des Balkans*, op. cit. p. 202.

expansion russe vers le sud ne pouvait, néanmoins, laisser indifférentes les autres puissances européennes ayant des intérêts en Méditerranée (notamment l'Angleterre). En effet, une hypothétique indépendance de la Grèce ou une influence trop grande de l'Empire russe dans la région en affaiblissant l'Empire ottoman pouvait contribuer à rompre l'équilibre entre les puissances européennes. Et c'était une éventualité à éviter. Alors, la Russie devait jouer le jeu.

Plus libres dans l'autre extrême, ses rapports avec le Japon sont, cette fois-ci de nature économique, mais ils seront conditionnés par les développements occidentaux. Une fois en Sibérie, il ne restait qu'un petit pas pour arriver aux territoires du nord du Japon. Ainsi, après 1789, la présence des bateaux russes dans les eaux des Sakhalin devient de plus en plus intense. Un premier contact s'était déjà produit au début du siècle, or il n'avait eu pour effet que d'éveiller un certain intérêt, minoritaire, de quelques savants, pour le japonais et pour sa civilisation⁸⁷. Ce sont les expéditions continues dès la fin du XVIII^e siècle qui ont plus de valeur. En effet, malgré le peu d'attention prêté à ces rencontres, ce sont elles qui ont mis en contact les Japonais et les Occidentaux, en dehors de Nagasaki, pour la première fois⁸⁸. Et ce sont les nombreuses expéditions russes dans le nord qui suscitent une première réaction des Japonais qui, dès le début du XIX^e siècle sont obligés d'envoyer des expéditions au Nord afin d'affirmer leur souveraineté sur les territoires septentrionaux⁸⁹. Souvent amicales, parfois sous forme de *razzia*, les rencontres entre les Japonais et les Russes, ont eu toujours derrière elles des intérêts économiques (commerce) de la part des derniers. La connaissance mutuelle devient presque de la même nature que celle établie avec les Hollandais jusqu'au point de faire penser, lors des conversations de 1853, à la possibilité de leur accorder des droits de commerce favorables, en échange de leur accord à faire renoncer les autres Occidentaux à leurs prétentions d'établir des relations commerciales avec le Japon⁹⁰. Cependant, les intérêts stratégiques vont avoir aussi leur valeur dans ces rencontres surtout lors de la guerre de Crimée contre l'Angleterre (1853-1856). A ce moment, les Anglais présentent aux Japonais

⁸⁷ SANSOM, G. *History of Japan. 1615-1867*, Stanford, 1963, 202. JANSEN, M. B. (éd.), *The Cambridge History of Japan. Vol. 5. The Nineteenth Century*, Cambridge University Press, Cambridge, 1993, (1^{ère} éd. 1989), pp. 94-95.

⁸⁸ Les premières rencontres vont provoquer, cependant, une attitude de peur et de refus chez les Japonais. Après, la présence russe sera celle d'une « vieille » connaissance et donc préférable à celles des Anglais ou des Américains. Pour les rencontres et leurs problèmes : WHITNEY-HALL, J. *Takuma Okitsugu, 1719-1788. Forerunner of Modern Japan*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1955, pp. 100-105.

⁸⁹ JANSEN, M. B. *The Making of Modern Japan*, *op. cit.* pp. 259-61.

⁹⁰ MITANI, H. (translated by D. Noble), *Escape from Impasse. The Decision to open Japan*, I-House Press Tōkyō, 2006, p. 165.

un traité commercial dans lequel on essaie d'exclure les navires de guerre russes de leurs ports⁹¹.

2.2.2. L'Angleterre.

Même si les intérêts politiques et économiques de la présence anglaise en Grèce se manifestent nettement au XIX^e siècle, ceux-ci étaient déjà présents dans les missions « d'étude » du XVIII^e siècle. Ainsi, Chandler, envoyé par la Société des Dilettanti devait non seulement « dessiner » mais aussi prendre toutes les informations possibles. Pour rendre plus claire la nature du voyage, il portait des lettres de « l'un des premiers secrétaires d'État de Sa Majesté » et de « la Compagnie de Turquie »⁹². En ce qui concerne les objectifs du voyage, ceux-ci étaient de « recueillir des documents et de faire des observations sur l'ancien état de ces contrées ainsi que sur les monuments d'antiquités qu'elles peuvent posséder »⁹³. La Société espérait aussi de lui « que vous rapporterez pour son instruction tout ce qui peut fixer l'attention des voyageurs curieux qui ne laissent rien échapper de ce qui mérite d'être recueilli »⁹⁴. Or, cet intérêt stratégique se manifeste de façon claire lorsque les Anglais se voient attribuer la tutelle de la République de l'Heptanèse, créée en 1804, sous la protection de diverses puissances européennes⁹⁵. Bien que censée n'être que protectrice, la Grande Bretagne va établir un régime presque d'occupation et ne va abandonner le territoire qu'en 1865 lorsqu'elle le cède au royaume de Grèce⁹⁶. Cette position si ferme dans l'Heptanèse était due au fait que l'Angleterre s'était rendu compte de l'importance d'avoir une base détachée dans la Méditerranée orientale pour pouvoir protéger les routes commerciales qui menaient par voie maritime à ses possessions orientales, notamment à l'Inde⁹⁷. Sa présence dans la mer Egée lui assurait également un contrôle du commerce de cette partie, qui était réalisé, principalement, par les Grecs⁹⁸.

Si sa présence en Grèce est évidente dès le début, l'Angleterre ne va s'intéresser au Japon qu'après la guerre de l'Opium (1842) et cela de façon plutôt prudente. En effet,

⁹¹ BEASLEY, W. G. *Great Britain and the opening of Japan. 1834-1858*, Japan Library, London, 1995 (1^{ère} éd. 1951), pp. 113 et 122, ss.

⁹² CHANDLER, R. *Voyage Dans l'Asie Mineure et en Grèce*, Paris, 1806, xviii.

⁹³ *Ibid.* xvii

⁹⁴ *Ibid.* xxi.

⁹⁵ La république de l'Heptanèse fut reconnue indépendante en 1804 par Napoléon, et située sous protectorat de la Russie et de la Porte : DRIAULT, E. et LHERITIER, M. *Histoire diplomatique de la Grèce*, op. cit. p. 59. Sous protectorat britannique dès 1815.

⁹⁶ *Ibid.* p. 73.

⁹⁷ *Ibid.* p. 48.

⁹⁸ SOLNON, J. F. *Le turban et la stambouline*, op. cit. p. 174.

l'Angleterre n'avait pas besoin d'établir des contacts commerciaux, car elle avait déjà l'Inde et des enclaves dans la Chine⁹⁹. Ainsi, elle ne va pas trop s'inquiéter des refus essuyés par les diverses missions envoyées au Japon entre 1842 et 1858. En plus, lorsque Perry arrive à faire signer le traité de Kanagawa en 1854, le gouvernement anglais va se montrer prudent vis-à-vis de la politique d'ouverture du pays¹⁰⁰. Néanmoins, au début de la guerre de Crimée, comme nous l'avons signalé, elle va être attirée par la situation stratégique du Japon. Elle va alors signer aussi un traité en 1858 pour pouvoir commercer avec le Japon¹⁰¹.

2.2.3. La France.

De toutes les puissances européennes, la France, même si elle est présente dès le début du XVIII^e siècle en Grèce, semble être la moins « active ». Ainsi, son intérêt pour le Japon et sa présence là-bas ne sont attestés qu'à partir de la moitié du XIX^e siècle. En effet, la première mission est celle de 1858 pour signer un traité comme celui des autres puissances et cela, sans doute, pour éviter de rester en retrait de l'expansion en l'Asie orientale¹⁰². Certes, au début du siècle, quelques bateaux étaient arrivés jusqu'au Japon mais sans conséquences apparentes¹⁰³. Et cependant, tout comme dans le cas anglais, la France va s'intéresser de plus en plus au Japon. Ainsi, une invitation sera envoyée pour participer à l'exposition universelle de 1867 organisée à Paris. Or, ce fait montre que les connaissances françaises sur la situation internes japonaises n'étaient encore très solides puisque, en même temps que l'on reçoit la représentation officielle (shogunale), on accueille une représentation des han de Chōshū et de Satsuma, ce qui est presque à l'origine d'un incident diplomatique¹⁰⁴. En fait, ce n'était pas la première fois qu'une représentation japonaise participait à une Exposition Universelle : nous la trouvons déjà présente en 1862, lors de l'Exposition de Londres à laquelle elle participe sur l'invitation de Sir Rutherford Alcock (le premier « ministre » britannique au Japon). Même si l'intérêt français dans le domaine artistique est important, celui-ci n'est pas le seul.

⁹⁹ Sanghai, Xiamien, Canton : GERNET, J. *El mundo chino*, op. cit. p. 515.

¹⁰⁰ BEASLEY, W. G. *Great Britain and the opening of Japan*, op. cit. p. 93.

¹⁰¹ *Ibid.* p. 64.

¹⁰² CALVET, R. C. « La faiblesse de la présence française dans le Japon du XIX^e siècle » dans RAIBAUD, M. et SOUTY, F. (éds.), *Europe-Asie. Echanges, éthiques et marchés (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Actes des colloques organisés à La Rochelle (13 décembre 1999 et 11-12 décembre 2000), Les Indes savantes, Paris, 2004, 91-101, spécialement 97 ; CORNAILLE, A. *Le premier traité franco-japonais. Son application au vu des dépêches diplomatiques du Duchesne de Bellecourt*, POF, Paris, 1994, p. 15.

¹⁰³ BEILLEVAIRE, P. *Le voyage au Japon. Anthologie de textes français. 1858-1908*, Robert Lafont Bouquins, Paris, 2001, xii.

¹⁰⁴ KORNICKI, P. F. "Public Display and Changing Values. Early Meiji Exhibitions and Their Precursors", *Monumenta Nipponica*, Vol. 49, No. 2 (Summer, 1994), pp. 167-196, p. 169.

Ainsi, la France participe à l'envoi d'armes au shōgun pendant la période du Bakumatsu pour faire face aux soulèvements et aux conflits armés avec les han de Chōshū et de Satsuma¹⁰⁵.

Pour ce qui est de la Grèce, sa présence dans l'Heptanèse n'est que momentanée, mais elle essaie de jouer le rôle de « défenseur » de la Grèce¹⁰⁶ et nombreux sont les philhellènes qui se sont enrôlés en France pour lutter, dès 1821, à côté des Grecs pour les aider dans leur guerre d'indépendance¹⁰⁷.

Avant de finir, il faut signaler que la Russie, l'Angleterre et la France vont agir activement dans la guerre d'indépendance grecque et que ce sont elles qui, grâce à leur intervention en 1827, vont mettre un terme à la guerre et vont permettre à la Grèce de gagner son indépendance¹⁰⁸. Or, cette action, dictée par les jeux politiques et d'équilibre de forces entre les puissances européennes, n'est pas gratuite et, tout en gagnant leur indépendance, les Grecs vont compromettre leur futur et cette indépendance qui leur avait coûté si cher. En effet, ces mêmes puissances vont s'arroger le droit de faire et de défaire dans le nouvel Etat¹⁰⁹.

Par contre, elles vont s'abstenir de participer aux troubles qui mèneront à la constitution du Japon comme Etat-nation en 1868. Certes, elles vont aider un camp et un autre avec des armes, en les aidant à construire une armée, des bâtiments, des fabriques...¹¹⁰ cependant, il n'y aura pas d'intervention étrangère (officielle) ni pour appuyer le shogun ni pour appuyer les royalistes¹¹¹. C'était le seul moyen d'être assurées de pouvoir jouir de leur droit de rester dans un territoire qui, par l'action des extrémistes, leur avait montré qu'elles n'étaient pas toujours les bienvenues¹¹².

¹⁰⁵ BEASLEY, W. G. *Japan Encounters the Barbarians. Japanese travellers in America and Europe*, Yale University Press, New York-London, 1995, 114. Pour les armes : DE TOUCHET, E. *Quand les Français armaient le Japon. La création de l'arsenal de Yokosuka. 1865-1882*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2003, pp. 23-24.

¹⁰⁶ DRIAULT, E. et LHERITIER, M. *Histoire diplomatique de la Grèce*, p. 31 : la politique française en opposition à la politique russe (car ils étaient des ennemis). Ainsi, Napoléon, une fois la paix signée avec la Russie, reconnaît l'indépendance de la république de l'Heptanèse sous protectorat de la Russie et de la Porte.

¹⁰⁷ BARAU, D. *La cause des Grecs. Une histoire du mouvement philhellène (1821-1829)*, Honoré Champion, Paris, 2009, 37 : des trois vagues de philhellènes, celle de 1825 (la plus importante) a son origine à Paris.

¹⁰⁸ *Ibid.* pp. 22-23.

¹⁰⁹ GALLAT, Th. W. *Modern Greece*, Bloomsbury Publishing, London, 2001, p.26. Elles décident le régime et le roi.

¹¹⁰ Pour les affaires militaires : ARIMA, S. « The Western Influence on Japanese Military Science, Shipbuilding and Navigation » dans *Acceptance of Western Cultures in Japan from the Sixteenth to the mid Nineteenth Century*, The Center for East Asian Cultural Studies, Tōkyō, 1964, 118-145, spécialement pp. 134-39. L'Angleterre arme des daimyō : DANIELS, G. *Sir Harry Parkes. British representation in Japan. 1865-1883*, Japan Library, Folkestone, 1996, 52. Pour les affaires industrielles : MORRIS-SUZUKI, T. *The Technological transformation of Japan (XVII-XXth centuries)*, Cambridge University Press, Cambridge, 1996, (1^{ère} éd. 1994), p. 65.

¹¹¹ DANIELS, G. *Sir Harry Parkes, op. cit.* p. 73.

¹¹² MUTEL, J. *La fin du Shōgunat et le Japon Meiji. 1853-1912*, Hatier, Paris, 1970, p. 32 : début des faits violents en 1860 avec l'assassinat d'Ii Naosuke. AKAMATSU, P. *Meiji 1868. Révolution et contre-révolution au*

L'attitude montrée par les puissances occidentales par rapport aux luttes des Grecs et des Japonais peut être la clé pour comprendre la façon dans laquelle ces derniers, une fois devenus Etats-nations, se sont approchés de l'Occident, ont adopté et adapté ses idées.

2.2.4. La Hollande.

Présente dès le XVII^e siècle, elle est le seul pays occidental à pouvoir rester sur le sol japonais après l'édit d'expulsion des Espagnols et des Portugais en 1635¹¹³. La factorerie de la VOC à Deshima dont les intérêts étaient seulement commerciaux va devenir, malgré elle, un endroit clé pour l'introduction des idées et des innovations de l'Occident au Japon. C'est donc grâce aux Hollandais et aux facilités qu'ils vont offrir aux intellectuels intéressés d'aller au Japon, que les ponts entre les Japonais et le monde extérieur ne se seront jamais coupés. Cela ne sera qu'au milieu du XIX^e siècle, avec la disparition de leur Etat, qu'ils vont disparaître du Japon¹¹⁴.

2.2.5. Les Etats-Unis.

Le rôle joué par les Etats-Unis dans « l'ouverture » du Japon est considéré comme capital et, cependant, en étudiant le contexte, on est tenté de penser que cette importance est due plutôt à l'audace de Perry et à l'existence d'une politique volontariste d'ouverture. En effet, les Etats-Unis montrent leur intérêt pour les territoires du Pacifique dès le début du XIX^e siècle, où des baleinières commencent à être vues dans le Pacifique nord¹¹⁵. Cependant, la politique dans le Pacifique ne va se développer qu'à partir de la conquête de la Californie en 1846. A ce moment-là, les Etats-Unis possèdent des ports aptes pour le commerce à longue distance et, comme le rappelle le président Fillmore dans sa lettre à l'empereur du Japon, les deux pays ne sont distants que « eighteen days » de voyage¹¹⁶. Or, pour les Américains, le

Japon, Calmann-Lévy, Paris, 1968, 161-66 (affaire Ii Naosuke), 176-80 (assassinats et attaques des légations étrangères).

¹¹³ JANSSEN, M. B. *The Making of Modern Japan*, op. cit. p. 80. En 1641, ils occuperont l'emplacement bâti par les Portugais à Deshima : GOODMAN, G. K. *The Dutch Impact on Japan*, op. cit. p. 19.

¹¹⁴ MANTIENNE, F. « Commerce occidental et sociétés asiatiques, XVII^e-XVIII^e siècles : les marchands européens au contact des pratiques commerciales et des sociétés locales », dans RAIBAUD, M. et SOUTY, F. (éds.), *Europe-Asie*, pp. 59-82, spécialement p. 62.

¹¹⁵ KONISHI Shirō 小西四郎, *Kaikoku to Jōi 開国と攘夷*, Tōkyō, Chūō Kōronsha 中央公論社, *Nihon no rekishi 日本歴史* 19, 1994, p. 16 ; MITANI, H. *Escape from Impasse*, op. cit. pp. 91-93.

¹¹⁶ BEASLEY, W. G. *Select Documents on Japanese Foreign Policy, 1853-1868*, Oxford University Press, London, 1967 (1^{ère} éd. 1955), pp. 99-100.

Japon n'était pas un objectif en soi ; ils voulaient seulement l'employer comme base pour se ravitailler. Telle est la mission qui a été donnée à Perry et qui est regardée de façon sceptique par les Anglais. Envoyé avec des ordres plus ou moins précis de ne pas employer la violence (elle lui était autorisée seulement comme dernière ressource), le Commodore Perry ignore ces recommandations et sa démonstration de force, sa menace, le tout uni à la victoire des Anglais en Chine en 1842, amènent les Japonais à signer le traité de Kanagawa en 1854, et plus tard celui qui est connu comme « traité de commerce et d'amitié » en 1858¹¹⁷. Une fois les traités signés, le consul américain établi à Shimoda et le reste des européens installés plus ou moins au Japon, les Etats-Unis vont « disparaître » de l'horizon japonais. D'abord absorbés par leurs problèmes internes (la guerre de Sécession commence en 1863), puis par d'autres affaires¹¹⁸. Et cependant, ils vont rester toujours un référent pour les Japonais.

Des intérêts commerciaux, donc. Ces mêmes intérêts vont les amener à être présents dans la Méditerranée au moment de la guerre d'indépendance grecque¹¹⁹. On ne saurait comment qualifier cette présence, mais elle est là. Néanmoins, malgré l'existence d'un mouvement philhellène important, les Etats-Unis ne reconnaîtront l'indépendance de la Grèce qu'en 1837¹²⁰.

3. Vers l'État-nation.

Dans ce contexte de changements, l'un de plus importants est la naissance des nouvelles théories politiques qui, dès le XVIII^e siècle, préfigurent des horizons nouveaux non seulement en Europe mais aussi dans le reste du monde, où elles vont arriver de la main des Européens. C'est parce que la Grèce et le Japon vont subir cette influence au moment de se constituer en Etats-nations qu'il est important de rappeler les principes essentiels de ces idéologies. Tout d'abord, au XVIII^e siècle, celles qui aideront à la naissance des monarchies parlementaires et du despotisme éclairé. Il s'agit du premier pas d'un chemin qui, malgré les

¹¹⁷ Pour le traité de 1854 : TREAT, P. J. *Japan and the United States, 1853-1921*, Stanford University Press, Stanford, 1921, p. 25 ; KONISHI Shirō 小西四郎, *Kaikoku to Jōi 開国と攘夷*, op. cit. pp. 50-61 ; JANSEN, M. B. (éd.), *The Cambridge History of Japan*, op. cit. pp. 269-271 Pour le traité de 1858 : AKAMATSU, P. *Meiji 1868*, op. cit. p. 143 ; JANSEN, M. B. (éd.), *The Cambridge History of Japan*, op. cit. pp. 271-284.

¹¹⁸ La guerre de sécession eut lieu entre 1862 et 1865.

¹¹⁹ HATZOPOULOS, K. K. « The US Navy in the Aegean during the Greek War of Independence, 1821-1829 » dans VACALOPULOS, A. E.- SVOLOPOULOS, C. D.- KIRÁLY, B. K. (éds.), *Southeast European Maritime commerce and naval policies from the mid-eighteenth century to 1914*, Proceedings of the XVIIIth Conference on War and Society in East Central Europe, Thessaloniki, 6-8 June 1985, Thessaloniki, 1998, pp. 343-361, spécialement p. 343.

¹²⁰ HATZOPOULOS, K. K. dans VACALOPULOS, A. E.- SVOLOPOULOS, C. D.- KIRÁLY, B. K. (éds.), *Southeast European Maritime commerce and naval policies from the mid-eighteenth century to 1914*, op. cit. p. 351.

détours, semble sans retour. Ensuite, au cours du XIX^e siècle, le développement des idées qui mèneront à la création des Etats-nations. Cette création, qui suit une chronologie différente dans chaque territoire, avait des traits déjà suffisamment définis en 1830, moment où la Grèce gagne son indépendance, pour mettre d'accord les grandes puissances sur le destin du nouvel Etat. Ces traits et sa signification (approximative) seront repris par les Japonais en 1868, lors de la chute du régime du Bakufu.

3.1. Nouvelles théories politiques.

Au XVIII^e siècle, l'Europe est encore un espace dominé par l'Absolutisme monarchique, pratique qui continuera en territoire européen jusqu'au XX^e siècle¹²¹. Cependant, ce régime monarchique n'est le seul modèle d'Etat connu à cette époque. A ses côtés, se trouvent les républiques (la Hollande en est un exemple) et le cas particulier de la monarchie parlementaire ou constitutionnelle anglaise qui, enracinée dans la tradition du pays, reçoit sa formulation moderne après la Révolution Glorieuse de 1688¹²². Dans l'effervescence philosophique et intellectuelle du moment, de nouvelles idéologies et théories politiques vont voir le jour ou vont être développées et poursuivies au siècle suivant. Ainsi, la monarchie constitutionnelle, dont le modèle est l'Angleterre, gagnera du terrain pour devenir le modèle par excellence au XIX^e siècle. De son côté, le nationalisme, dont les origines peuvent être fixées aussi au XVIII^e siècle, deviendra l'idéologie dominante au siècle suivant, comme base pour la création des nouveaux Etats. Il reste encore un troisième mouvement qui, lui, ne passera pas l'épreuve de la Révolution Française. Il s'agit du despotisme éclairé. Bien sûr, ces théories sont étayées aussi par les changements économiques (libéralisme, physiocratie) et culturels pour créer la mosaïque diverse que représente l'Europe du XVIII^e siècle.

Le XIX^e siècle se présente en politique comme la lutte entre le régime hérité du siècle précédent (l'Absolutisme) et le nouveau modèle né des besoins socio-économiques existant après la Révolution Française et l'indépendance des Etats-Unis. Un modèle où la souveraineté appartient au peuple ou est partagée avec le monarque. Ainsi, les républiques et les monarchies constitutionnelles vont être les nouvelles aspirations. En même temps, ces

¹²¹ BERENGER, J. –CONTAMINE, P. –DURAND, Y. –RAPP, F. *L'Europe du début du XIV^e à la fin du XVIII^e siècle*, PUF, Paris, 1980, Col. Histoire Générale de l'Europe (dirigée par G. Livet et R. Mousnier), vol. 2, p. 540.

¹²² RAYNAUD, Ph. « Monarquía » dans RAYNAUD, Ph. et RIALS, S. (éds.), *Diccionario Akal de Filosofía política*, Akal, Madrid, 2001 (Edition original *Dictionnaire de Philosophie politique*, Paris, 1996), 516-525, spécialement 524 ; PINCUS, S. « British 'Glorious Revolution' (1688-1689) » dans GOLDSTONE, J. A. (éd.) *The Encyclopedia of political Revolutions*, Fitzroy Dearborn, Chicago, London, 1998, pp. 52-55.

nouveaux Etats essaient de se constituer en communautés solidaires et unies, aussi bien face à l'intérieur que face à l'extérieur. De là la montée des développements nationalistes et la création des Etats-nations.

Nous allons donner ici les lignes directrices des trois théories déjà citées afin de mieux comprendre les développements postérieurs dans nos territoires.

3.1.1. « Le despotisme éclairé ».

Bien que le terme « despotisme éclairé » soit employé de façon courante pour décrire la politique menée dans certaines cours européennes dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, nous avons également celui « d'absolutisme éclairé » dont l'existence semble être contemporaine du phénomène politique . Or, ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'elle sera « inventée » par l'allemand W. Roscher, comme l'une des étapes de l'absolutisme monarchique, et adoptée finalement en 1931 par Fritz Hartung considéré comme le théoricien du terme¹²³. Ici, nous allons l'employer pour nous conformer à la pratique courante et parce que ce ne pas à nous d'ouvrir un débat sur ce sujet. Dans ses lignes les plus générales, le « despotisme éclairé » peut être considéré comme une pratique politique d'après laquelle les monarques absolus, sans renoncer à leur statut, essaient d'appliquer dans leur royaume les théories sociales prônées par les philosophes des Lumières¹²⁴. En fait, les rapports établis entre ceux-ci et les monarques dits « éclairés » repose sur une sorte de paradoxe, car si les premiers veulent un Etat au service des Lumières, les deuxièmes mettent celles-ci à contribution pour le « bien » de l'Etat¹²⁵. Certes, tous les souverains vont faire des déclarations plus ou moins emphatiques concernant leur attachement aux préceptes des philosophes (telle que le *Nakaz* promulgué par Catherine II de Russie en 1768) mais, en réalité ils se serviront des théories seulement dans la mesure où celles-ci pouvaient leur être des outils dans la consolidation de leur pouvoir¹²⁶. De ce fait, il n'est pas facile d'établir une

¹²³ Au XVIII^e siècle l'expression est présente à deux reprises : en 1758 et en 1767 (dans la *Correspondance littéraire* du baron Grimm) et dans les deux exemples elle est employée pour parler du monarque parfait tout en reconnaissant qu'il s'agit là d'un « *rara avis* » : BLUCHE, F. *Le despotisme éclairé*, Hachette Littératures, Paris, 1969, p. 348. En 1847, W. Roscher publie son ouvrage *Umriss zur Naturlehre der drei Staatsformen* dans lequel il parle pour la première fois du « despotisme éclairé » comme une forme différente de gouvernement politique : VOVELLE, M. et alii *Le siècle des Lumières. L'apogée 1750-1789*, tome 2, PUF, Paris, 1997, pp. 209-10.

¹²⁴ DOMÍNGUEZ ORTÍZ, A. *Las claves del Despotismo Ilustrado (1715-1789)*, Planeta, Barcelona, 1990, 4; SCOTT, H. M. "The problem of Enlightened" dans SCOTT, H. M. (éd.), *Enlightened Absolutism. Reform and Reformers in later Eighteenth-Century Europe*, MacMillan, Hampshire, London, 1990, p. 18.

¹²⁵ BLUCHE, F. *Le despotisme éclairé*, op. cit. p. 337.

¹²⁶ Le *Nakaz* (ou *Instruction pour la commission chargée de dresser le projet d'un nouveau code de lois*) de Catherine est considéré comme la « chartre » des monarques éclairés. On trouve des idées puisées chez

unité dans les réformes entreprises notamment par les monarchies de l'Europe centrale parce que, tout en ayant comme modèle plus ou moins avéré le règne de Louis XIV, les idées philosophiques et les réalités sur lesquelles celles-ci ont été appliquées sont des plus disparates. En fait, le petit royaume hérité par Frédéric II de Prusse (considéré par ses contemporains comme le paradigme du souverain éclairé) a très peu à voir avec la Russie de Catherine II ou avec l'empire multiculturel de Marie Thérèse et de Joseph II. Certes, nous trouvons des idées partagées : le roi doit être le premier serviteur de l'Etat, le bonheur des sujets doit être la fin du bon gouvernement des monarques – mais aussi de profondes différences. Ainsi, en ce qui concerne les rapports entre l'Etat et la religion, si Frédéric II se montre tolérant voire indifférent envers la question, Marie-Thérèse et Joseph II sont profondément attachés au catholicisme¹²⁷. Et s'ils vont réaliser (ou essayer de le faire) toute une série de réformes visant à améliorer les conditions de vie de leurs sujets (des lois à l'éducation en passant par les sciences ou économie)¹²⁸ tout doit être mis sur le compte d'une affirmation de la monarchie centralisée. Ce sont les intérêts de l'Etat qui guident les politiques des monarques éclairés même si les réformes devaient être l'origine d'une amélioration des conditions de vie des sujets, comme il était prôné par les déclarations d'intentions faites par les monarques en accord avec les idées des philosophes. Ainsi, l'un des collaborateurs de Léopold, Grand Duc de la Toscane, disait que le meilleur gouvernement était celui où le roi était le meilleur et savait comment atteindre le bonheur de ses sujets grâce à la législation et l'administration¹²⁹. On peut voir, donc, une sorte de rôle « paternaliste » dans certains de ces monarques tandis que d'autres se considéraient comme des « bureaucrates » mis au service du peuple. C'est l'exemple de Frédéric le Grand de Prusse¹³⁰. Le problème de ces réformes c'est que, prises de façon trop brusque et imposées de façon arbitraire dans plusieurs cas (dont celui de Joseph II), elles finirent par un échec. Ainsi, la phrase « tout pour le peuple mais sans le peuple » résume la situation de ces monarchies.

Montesquieu, Beccaria et Le Mercier de la Rivière entre autres penseurs : BLUCHE, F. *Le despotisme éclairé*, op. cit. p. 177-9. On sait que parmi les lectures de Catherine en 1767 se trouvent les ouvrages de Beccaria et, il est possible qu'elle ait lu également *L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques* écrit par Le Mercier de la Rivière et publié cette même année. Un autre texte considéré comme fondamental dans la conception théorique du despotisme éclairé est l'ouvrage *Système social ou principes naturels de la morale et de la politique* d'Holbach (1772-3) : GERSHOY, L. *L'Europe des princes éclairés (1763-1780)*, Gérard Montfort, Paris, 1966 (1ère éd. 1944 anglaise), trad. J. Fleury, p. 71.

¹²⁷ *Ibid.* pp. 56-7, pp. 130-32.

¹²⁸ DUCHHARDT, H. *La época del Absolutismo*, op. cit. pp. 196-7.

¹²⁹ SCOTT, H. M. « The Problem of Enlightened » dans SCOTT, H. M. (ed), *Enlightened Absolutism*, op. cit. p. 19.

¹³⁰ BLACK, J. *Eighteenth-Century Europe*, St. Martin Press, Hampshire, London, 1999 (1ère éd. 1990), p. 475.

Si nous regardons la géographie du mouvement, nous pouvons voir qu'il s'est développé quasi exclusivement dans les royaumes et les principautés de l'Europe centrale et orientale et dans certains Etats du sud¹³¹. Dans l'Angleterre « constitutionnelle » malgré un essai de Georges III pour donner plus de pouvoir à la monarchie, le courant ne va pas avoir d'échos et la France n'est pas concernée non plus¹³². Ainsi, les exemples les plus significatifs sont ceux de Frédéric Ier de Prusse (qui règne entre 1740-86), de Catherine II la Grande de Russie (qui règne entre 1762-96), de Joseph d'Autriche (qui règne entre 1740-90) ... Tous vont inviter des philosophes des Lumières à leur cour, vont adopter des programmes de réformes (économiques, sociales...) qui les aideront à placer leurs royaumes dans le sillon des autres puissances¹³³. Or, les monarques éclairés continuent d'être maîtres absolus de leurs territoires.

Dans cette optique, nous pouvons comprendre pourquoi Voltaire et Montesquieu adressent des louanges au régime chinois. En effet, la figure de l'empereur comme dépositaire du « mandat du Ciel » et responsable du développement harmonieux de ses sujets ressemblait à leur idée du gouvernant. En outre, l'empereur qui devait être vertueux, juste, pouvait être dépossédé de sa charge au cas où il ne remplirait pas ses fonctions correctement.

Cet absolutisme éclairé ne survivra pas à la Révolution Française, or certaines de ses lignes seront visibles encore en 1868 dans la figure de l'empereur Meiji au Japon dont certaines lignes politiques peuvent être considérées comme celles d'un monarque éclairé.

3.1.2. Le constitutionalisme.

Face à une Europe dominée par l'Absolutisme (et ses variantes), l'Angleterre (devenue Grande Bretagne en 1701 après la signature de la Loi d'Union avec l'Ecosse), présente une alternative qui va devenir peu à peu la norme. Il s'agit de la monarchie constitutionnelle qui s'appuie sur les théories constitutionnalistes dont les énoncés fondamentaux (limitation des pouvoirs du monarque, séparation des pouvoirs) sont présents

¹³¹ DEYON, F. *L'Europe du XVIII^e siècle* (2nde éd.), Hachette supérieur, Paris, 2000, Col. Les fondamentaux, p. 74

¹³² *Ibid.* pp. 94-7.

¹³³ La correspondance de Catherine II de Russie avec Voltaire et Montesquieu est l'un des meilleurs exemples : DUCHHARDT, H. *La época del Absolutismo*, p. 207. Mais nous avons aussi l'exemple de l'amitié entre Frédéric II de Prusse et Voltaire, une amitié commencée avant la montée du prince au trône qui malgré les problèmes durera presque quarante ans : QUASTANA, F. *Voltaire et l'absolutisme éclairé (1736-1778)*, Presse universitaires d'Aix-Marseille, Aix-en-Provence, 2003, p. 23.

déjà dans les écrits de Th. Hobbes (1581-1679) et J. Locke (1632-1704)¹³⁴. Dans les régimes constitutionnels, la Constitution devient le texte le plus important et celui qui contient les normes d'organisation et de fonctionnement de l'Etat. Or ce texte, en tant que norme écrite est une création du XVIII^e siècle, des Etats-Unis, car la sienne (datée de 1787) est la première Constitution écrite, la constitution anglaise n'étant pour le moment qu'une norme transmise comme une coutume¹³⁵. Bien sûr, les pères de l'indépendance américaine ont eu comme modèle la monarchie constitutionnelle anglaise, c'est-à-dire, celle qui était née de la Révolution « Glorieuse » de 1689, mais ils vont pousser les limites un peu plus loin pour établir un régime républicain et constitutionnel qui sera le modèle, entre autres, pour les idéologues de la Révolution Française¹³⁶.

En application des principes du constitutionalisme, les monarchies voient leurs pouvoirs limités par des textes fondamentaux. Parmi les premiers exemples de monarchies constitutionnelles, datant du début du XIX^e siècle et encore imparfaites, et ceux datant de la deuxième moitié du siècle, se trouvent les monarchies limitées qui sont nées de la Restauration : celles qui appartiennent au régime des Chartres données. Les lois fondamentales ne sont pas faites par le peuple mais « données gracieusement » par des monarques « absolus »¹³⁷. Ce type de régime est le premier que nous allons trouver au Japon en 1868, lorsque l'empereur Meiji « donne » la Charte de Cinq Points (*Gokajō no Goseimon* 五箇條の御誓文)¹³⁸. L'Etat japonais ne deviendra monarchie constitutionnelle qu'en 1890 lorsque l'on approuve sa Constitution. L'Etat grec est créé avec les idées de la Restauration ; c'est donc monarchie absolue qui, bientôt devra se doter d'une Constitution (1844). En 1864,

¹³⁴ BLANCO, R. « Revolución liberal y constitucionalismo » dans ARTOLA, M. (dir.), *Historia de Europa*, tomo 2, Alianza Editorial, Madrid, 2007, pp. 247-371, spécialement pp. 303-4. Parmi les textes de Locke qui jouent un rôle important dans la transformation des mentalités qui mèneront au constitutionalisme se trouve son *Essai sur l'entendement humain* dans lequel il « libère » les hommes de leurs rapports avec le surnaturel en ce qui concerne la réalisation de leurs buts dans la vie: GERSHOY, L. *L'Europe des princes éclairés*, op. cit. p. 65.

¹³⁵ BEAUD, O. « Constitución y Constitucionalismo », dans RAYNAUD, Ph. et RIALS, S. (éds.), *Diccionario de Filosofía política*, op. cit. pp. 137-148, spécialement p. 139.

¹³⁶ La monarchie constitutionnelle anglaise est la première de ce modèle et sa constitution va être aussi l'inspiratrice de quelques idées de Montesquieu : PORTILLO-VALDÉS, J. M. « Ilustración y Despotismo Ilustrado » dans ARTOLA, M. (dir.), *Historia de Europa*, op. cit. tomo 2, pp. 239-296, spécialement p. 257. Parmi les influences de la Révolution Américaine sur la Révolution Française on peut compter le fait d'établir la Constitution écrite comme la « loi fondamentale » de l'Etat, la parution de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen dont le précédent peut être la déclaration des Droits du peuple de Virginie ajoutée à la Constitution américaine de 1787, de façon à régler les aspects sociaux du nouvel Etat... Sans oublier l'aide française aux colons lors de la guerre d'indépendance : MANN, G. *De la Reforma a la Revolución*, Madrid, 1988, Col. Historia Universal VII, 2 (éd. Española revisada por J. M. Roldán Hervás), pp. 637-42.

¹³⁷ BLANCO, R. « Revolución liberal y constitucionalismo » dans ARTOLA, M. (dir.), *Historia de Europa*, op. cit. p. 333.

¹³⁸ Ce document devient le guide directeur de la politique du gouvernement dès ce moment. Quelques-uns de ses articles font penser aux objectifs des monarques éclairés, notamment celui qui concerne la permission donnée à tous les sujets de poursuivre leurs aspirations afin d'atteindre le bonheur et celui qui concerne l'assimilation des connaissances (surtout occidentales) grâce auxquelles le pays pouvait progresser. A côté de ce document, un autre (le *Seitaishō*) fut approuvé en reconnaissant la division des pouvoirs (législatif, exécutif et judiciaire).

après l'arrivée du nouveau roi (élu par le Parlement), elle deviendra une « démocratie princière »¹³⁹.

3.1.3. Le nationalisme.

Actuellement, le mot « nation » et le courant théorique qu'il y a derrière (le nationalisme) ont acquis des connotations plutôt négatives dues, en grande partie, aux phénomènes qui se sont produits au XX^e siècle. Cependant ces concepts ont leur propre évolution et signification. Ainsi, à l'origine, une « nation » était « un groupe d'individus liés par de liens de sang, langue ou culture partageant (généralement mais non nécessairement) le même territoire¹⁴⁰. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que le concept va changer radicalement. En général, les spécialistes considèrent qu'il existe deux grands types idéaux de nation : le « civique » et « l'ethnique ». Le premier est celui dans lequel la nation est identifiée aux institutions politiques et civiques. Il serait le premier à apparaître et ses exemples les plus importants seraient la Révolution Glorieuse en Angleterre (1688), la « Révolution » américaine ou guerre d'indépendance (1776-1782) et la Révolution Française (1789). Le second est celui dans lequel les membres de la nation se reconnaissent comme appartenant à une même communauté en raison des liens de sang, d'une langue, d'une histoire et de coutumes communes. Il s'agirait d'un modèle créé dans les terres allemandes, plus tardif et employé surtout dans l'Europe de l'Est, du Sud et central¹⁴¹. J. G. Herder (1744-1803) a été considéré comme un des idéologues de ce courant qui sera si important dans les conceptions grecques, surtout par ses ouvrages dans lesquels il réunissait le « peuple » et la « nation »¹⁴². Néanmoins, le sens d'appartenance à une nation qui apparaît dans les travaux de Herder est encore loin du sens que le « nationalisme » aura au XIX^e siècle. Surtout parce que, pour Herder, il existe une grande différence entre « Etat » et « nation », le premier étant une

¹³⁹ VEREMIS, Th. *Historical Dictionary of Greece*, op. cit. s.v. "Georges I (1845-1913),

¹⁴⁰ SOSOE, L. K. « Nación », dans RAYNAUD, Ph. et RIALS, S. (éds.), *Diccionario Akal de Filosofía política*, op. cit. pp. 535-540, spécialement p. 535.

¹⁴¹ SOSOE, L. K. « Nación », dans RAYNAUD, Ph. et RIALS, S. (éds.), *Diccionario Akal de Filosofía política*, op. cit. pp. 535-540, spécialement 535-6; BAYCROFT, Th. Et HEWITSON, M. "What is a Nation in 19th Century Europe?" dans BAYCROFT, Th. et HEWITSON, M. (éds.) *What is a Nation?*, Oxford University Press, Oxford, 2006, pp. 1-13, spécialement, p. 2.

¹⁴² SCHULZE, H. *Etat et nation dans l'histoire de l'Europe*, Éd. Seuil, Paris, 1996, Col. « Faire l'Europe », p. 181. Pour l'importance en Grèce: KITROMILIDES, P. M. "Enlightened and Nationalism" dans LEOUSSI, A. S. (ed.) *Encyclopaedia of Nationalism*, Academic Press, New York, Brunswick, London, 2001, pp. 56-60, spécialement p. 57.

« construction » artificielle et morte, et la seconde une « production » naturelle et vivante¹⁴³. Une différence qui, évidemment a tendance à disparaître dans les formes politiques dominantes au XIX^e siècle. Si Herder met l'accent sur la « nation » en tant que communauté humaine partageant des traits culturels, I. Kant (1724-1804) considère que l'Etat est « une société d'êtres humains à laquelle nul ne peut commander et dont nul ne peut disposer si ce n'est cet Etat lui-même »¹⁴⁴. En fait, l'homme serait fait pour l'Etat et donc son bonheur dépendrait des institutions¹⁴⁵. C'est peut-être en raison de cet intérêt pour l'Etat que Kant a été considéré aussi comme l'un des idéologues du nationalisme avec Herder¹⁴⁶.

Au présent, on a nuancé toute coupure claire entre un modèle et un autre car on trouve des caractéristiques du premier dans des exemples classés dans le deuxième et vice-versa, mais il est important de signaler les points de départ à partir desquels ils se sont développés, car nos territoires vont suivre des modèles différents dus, en partie, à la différence de leurs modèles.

Le modèle « civique » de nation est celui qui est le modèle prééminent car il est à l'origine de la création de « l'Etat-nation ». Dès la Renaissance, les théoriciens politiques essaient de définir le concept d'Etat. En effet, dès le début, les textes révolutionnaires français assurent que la France est « un Etat-nation »¹⁴⁷. Et de ces textes naît la définition moderne de « nation » : un groupe de personnes qui, en établissant des rapports contractuels mutuels, montrent leur volonté de vivre sous les mêmes lois. Suivant cette logique, la nation est définie non pas par les liens du sang, le territoire, l'ethnie, c'est-à-dire par l'histoire, mais par leur volonté, par leur libre adhésion aux principes de la communauté politique¹⁴⁸.

Comme dans l'exemple antérieur, il est important de faire ces précisions car, encore une fois, les modèles suivis par nos territoires sont différents, en général, et ces différences peuvent, en partie, nous aider à comprendre les chemins empruntés en Grèce et au Japon.

¹⁴³ DEKENS, O. *Herder*, Les Belles Lettres, Paris, 2003, Col. Figures du savoir, n° 32, p. 155.

¹⁴⁴ KANT, I. *Pour la paix perpétuelle. Projet philosophique*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 1985, Le livre de poche, n° 4669, p. 50.

¹⁴⁵ DEKENS, O. *Herder*, *op. cit.* p. 155.

¹⁴⁶ HUNTCHINSON, J. « Cultural Nationalism » dans LEOUSSI, A. S. (éd.), *Encyclopedia of Nationalism*, *op. cit.* pp. 40-3, p. 40.

¹⁴⁷ Ainsi, dans l'article 3 de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen (1789) est dit que « Le principe de toute souveraineté réside dans la Nation » : JAUREGUI ADELL, J. *El Estado-Nación*, Ediciones 29, San Cugat del Vallès, 2004, p. 73.

¹⁴⁸ SOSOE, L. K. « Nación », dans RAYNAUD, Ph. et RIALS, S. (éds.), *Diccionario Akal de Filosofía política*, *op. cit.* p. 535.

3.2. « Révolution/Restauration » - « Révolution/Indépendance ».

Une fois que nous avons passé en revue les idéologies qui vont être employées non seulement en Occident, mais aussi dans nos territoires lorsqu'ils « entreront » dans la communauté des « nations », il convient de dire deux mots sur les processus par lesquels ils sont montés à ce rang. Aussi bien la Grèce que le Japon vont le faire après un conflit armé qui, malgré un développement et un contexte différent, présente des caractéristiques communes. Tout d'abord, il s'agit d'un soulèvement contre le pouvoir établi (le gouvernement du sultan dans le cas grec, le gouvernement du Bakufu dans le cas japonais). Or l'allure de ces conflits est différente. Ainsi, en Grèce, il a été considéré comme une guerre d'indépendance, comme une guerre de libération ou encore comme une révolte ; tandis qu'au Japon, la confrontation après le changement de pouvoir est considérée comme une guerre civile. Ensuite, il s'agit un moment fort dans l'histoire des deux territoires ; un fait qui a été employé plus tard pour les idéologues du nouvel Etat pour marquer le début de celui-ci et le « changement » par rapport à ce qui existait auparavant. Ainsi, dans les livres de textes employés dans les écoles, on établira de façon très nette « l'avant » et « l'après » de ces conflits, en mettant l'accent sur la bonté des régimes qui leur ont succédé. Or, cette vision, plutôt manichéenne ne tient pas compte du fait que les idées et les conditions qui ont rendu possible ce changement étaient déjà présentes dans la période antérieure et qu'il y a, parfois, plus d'éléments de continuité que l'on ne veut pas reconnaître. Ainsi, il est vrai que l'on peut employer les dates de 1830 et de 1868 comme dates symboliques, mais il faut nuancer leur importance dans l'évolution des idées aussi bien politiques et culturelles des deux territoires.

A côté des parallélismes, il faut, bien sûr, signaler les différences existant dans les deux processus, différences qui sont importantes pour comprendre la suite des événements. La première de toutes, la plus évidente est la durée et l'étendue des combats. En effet, le mouvement grec va s'étendre pendant neuf longues années, au terme desquelles le pays est littéralement épuisé physiquement et économiquement ; tandis qu'au Japon, en comptant avec la guerre civile qui suit l'abdication du shōgun, les activités se déroulent durant un an¹⁴⁹. Certes, dès 1864, les affrontements entre les deux bandes étaient fréquents, mais en aucun cas avec la même intensité que dans le cas grec. De la même façon que pour la durée des combats,

¹⁴⁹ De 1821 à 1830 en Grèce; l'année de 1868 au Japon.

les participants ne sont pas les mêmes non plus. En Grèce, bien que les idées soient venues des Grecs de la diaspora, les combattants vont être, en général, des Grecs résidant en Grèce. La tactique employée va être une sorte de « guérilla » et la préparation collective presque inexistante. Ainsi, il n'est pas inhabituel de trouver des « capetans » luttant contre d'autres « capetans » au lieu de le faire contre l'ennemi commun¹⁵⁰. Les combats vont avoir lieu dans tout le territoire, menés aussi par les haines particulières de certains, incluant toute la population, pas seulement les combattants. Les actions menées au Japon, même celles des activistes des années 60 du XIX^e siècle, semblent plus organisées et vont avoir lieu entre unités plus ou moins « entraînées » suivant les modèles occidentaux¹⁵¹. De ce fait, en général, la population sera un peu plus épargnée. En plus, les mêmes « idéologues » vont participer à la lutte d'une façon active aussi bien dans une bande que dans l'autre.

Un troisième point important est celui de l'intervention extérieure dans les conflits. Ainsi, si la guerre en Grèce va finir en faveur de celle-ci, c'est grâce à l'intervention des puissances européennes (Russie, Grande Bretagne, France) dans la partie finale du conflit. Or, cette intervention n'était pas guidée par leurs sympathies envers les Grecs ou leur cause. Au départ l'Angleterre considérait le soulèvement comme hors droit. Ainsi Metternich voyait l'insurrection grecque comme un acte des libéraux, qui étaient derrière différentes insurrections en Europe, et voulait laisser les choses telles qu'elles étaient¹⁵². Les raisons des autres États étaient d'ordre pratique : chacune défendait ses intérêts en Méditerranée¹⁵³. Ce sont ces mêmes intérêts qui les mèneront à créer un Etat grec monarchique et avec un territoire amoindri, allant à l'encontre des idées que les Grecs avaient eux-mêmes de leur propre Etat (ils l'avaient souhaité une république, avec des prétentions territoriales plus amples). De cette différence de points de vue et de la dépendance économique et politique du nouvel Etat, vont naître tous les mouvements idéologiques et politiques qui vont marquer la vie grecque pendant tout le XIX^e siècle¹⁵⁴.

Au Japon, au contraire, malgré l'intention des puissances étrangères d'intervenir que ce soit du côté du shōgun que du côté des partisans de l'empereur, finalement

¹⁵⁰ Pour l'ambiance interne pendant la guerre de l'indépendance voir BARAU, D. *La cause des Grecs*, op. cit. chapitre consacré à la présence des philhellènes dans les combats.

¹⁵¹ Il ne faut pas oublier que, dès 1860 environ, les Japonais (aussi bien les daimyō que les shōgun) vont s'armer et s'équiper suivant le modèle d'Occident. Ainsi, des instructeurs britanniques vont être engagés, des ingénieurs français seront invités pour établir des poudrières...

¹⁵² LOWE, J. *The Concert of Europe. International Relations. 1814-1870*, Hodder Arnold H and S, London, 1991, Col. Access to History, p. 84; SOLNON, J.-F. *Le turban et la stambouline*, p. 535.

¹⁵³ LOWE, J. *The Concert of Europe*, op. cit. p. 83.

¹⁵⁴ AUGUSTINOS, G. « Greek War of Liberation (1821-1832) », dans GOLDSTONE, J. A. (éd.), *The Encyclopedia of Political Revolutions*, op. cit. pp. 204-5, spécialement, p. 205.

on restera neutre. L'auteur de cette décision fut S. Harry Parkes qui, après de lourdes négociations avec les représentants des autres nations, arriva à faire signer une déclaration commune de non intervention¹⁵⁵. C'était, peut être, la seule mesure possible afin d'assurer leur présence au Japon où celle-ci n'était pas la bienvenue.

Lorsque l'historiographie européenne parle des deux événements, on emploie souvent le terme de « révolution » pour les qualifier. Un terme qui semble les inclure dans la liste des « révolutions » politiques qui se sont produites tout au long du XIX^e siècle (avec le référent de la « Glorious Revolution » anglaise, de la révolution américaine et de la Révolution Française) et qui sont considérées comme étant à l'origine des nouveaux Etats-nations. Cependant, il nous semble que ce terme a été trop employé et que, dans les cas que nous étudions, il faut le nuancer. En effet, il est souvent appliqué aux changements de l'époque Meiji et parfois à la lutte des Grecs pour atteindre l'indépendance et aux changements de l'époque Meiji. Mais, aussi bien dans un exemple que dans un autre il ne semble pas s'adapter très bien à la réalité. En effet, le terme de « révolution » indique une rupture, un changement radical avec le passé et cela ne s'est pas produit, ou, du moins, pas complètement, dans nos exemples. Certes, le terme japonais pour parler de la période Meiji est *Ishin* (維新) un concept d'origine confucéen qui peut être traduit comme « mettre en avant les nouveautés » ou encore comme « rénovation »¹⁵⁶ cependant, tout en gardant une idée de changement, il y a aussi beaucoup de continuité avec le passé. Ainsi, en ce qui concerne les dirigeants des processus, on perçoit une continuité, que ce soit de caractère personnel ou que ce soit idéologique. En effet, les mêmes personnages qui se sont impliqués d'abord dans le débat avant la chute du Bakufu, puis dans le conflit armé, seront les mêmes qui vont mener le Japon dans les formulations politiques occidentales. En Grèce, où le terme employé pour parler du conflit est επανάσταση (qui peut être traduit soit comme « révolte », soit comme « révolution »), cette continuité des personnes est moins visible, étant donné la nature du conflit, l'intervention directe des puissances européennes et le résultat de la lutte. Ainsi, les

¹⁵⁵ DANIELS, G. *Sir Harry Parkes, op. cit.* p. 73

¹⁵⁶ C'est cette dernière traduction qui est retenue dans le *Dictionnaire historique du Japon* (*op. cit.*) s.v. « Meiji Ishin », vol. 2, p. 1779. Les chercheurs contemporains ont interprété de façons différentes aussi bien les causes que les résultats de la Meiji Ishin. Les interprétations les plus suivies sont trois : celle qui considère la « restauration » comme un simple coup d'État, celle qui la considère du point de vue économique (sorte de révolution bourgeoise), et finalement celle qui la considère du point de vue du matérialisme historique et voit donc, en elle l'institution d'une sorte d'absolutisme : BEASLEY, W. G. *La Restauración Meiji*, Satori Ediciones, Gijón, 2007 (traducción de Marian Bango), p. 15. Il faudra ajouter également, la théorie interprétative qui voit dans l'évolution du peuple japonais et de son histoire le moteur de la « restauration ». Parmi les défenseurs de l'interprétation « absolutiste » se trouve Toyama Shigeki ; Paul Akamatsu suit la ligne économique ; Carol Gluck et Irokawa Daikichi suivent la dernière interprétation : JANSEN, M. B. « The Meiji Restoration », dans *Cambridge History of Japan*, vol. 5, *op. cit.* pp. 308-66, p. 362.

élites qui ont été à la base du mouvement et la plus grande partie des acteurs, tout en gardant les mêmes idées, vont être éloignées du pouvoir. Néanmoins, nous trouvons une sorte de continuité dans la façon de comprendre les rapports personnels et politiques (notamment le clientélisme qui va être l'un des maux les plus importants du nouvel Etat grec)¹⁵⁷. Egalement, une partie des Phanariotes (qui étaient les élites grecques dans l'Empire ottoman) vont se déplacer à Athènes où ils occuperont de postes de responsabilité en créant une sorte de transfert d'élites.

Les termes employés par désigner ces événements en Grèce et au Japon doivent nous servir pour réfléchir aussi à deux autres concepts appliqués par l'historiographie extérieure à nos processus. L'un est celui de « restauration » appliqué au résultat du conflit au Japon. Si « révolution » essaie de montrer les changements et innovations visibles dans le Japon après 1868, « restauration » met l'accent sur les présupposés contraires. C'est-à-dire que l'on met en avant le rattachement avec le passé. Cependant, ici aussi, les choses ne sont pas claires, car le résultat de cette « restauration » est nettement différent du régime impérial connu au Japon auparavant.

L'autre concept à nuancer est celui d'indépendance appliqué à la Grèce. Car, pendant les premières décennies après 1830, elle a été mise sous la tutelle des puissances européennes l'ayant aidé dans la lutte (la France, l'Angleterre et la Russie)¹⁵⁸. Ce qui nous semble encore plus significatif, c'est le manque de respect de ces mêmes puissances envers les choix faits par les Grecs eux-mêmes pour la forme de leur gouvernement. En effet, la Grèce s'était déclarée indépendante en 1821, en se constituant en république¹⁵⁹. Pendant les années de guerre, elle s'était dotée d'organes de gouvernement, d'une constitution, d'institutions.... L'indépendance avait été reconnue sous forme tacite par l'Angleterre en 1823¹⁶⁰. Or, en 1829, lors de la signature de la paix, imposée aux Grecs et aux Ottomans, les puissances garantes se sont arrogé le droit de décider du sort des Grecs, considérés comme incapables de se gérer par eux-mêmes et leur ont imposé aussi bien la forme de gouvernement que leur gouvernant, et même les limites géographiques¹⁶¹. Dans ce contexte, il faut se poser la question de savoir si l'indépendance a été vraiment « indépendante ».

¹⁵⁷ AUGUSTINOS, G. dans GOLSTONE, J. A. (éd.), *The Encyclopedia of Political Revolutions*, op. cit. p. 205.

¹⁵⁸ Pour les influences des puissances dans la politique grecque des premières décennies après l'indépendance : GAUTHIER, G. *Les aigles et les lions. Histoire des monarchies balkaniques*, France-Empire, Paris, 1996, pp. 92-97.

¹⁵⁹ GALLANT, Th. W. *Modern Greece*, op. cit. pp. 22.

¹⁶⁰ DRIAULT, E. et LHERITIER, M. *Histoire diplomatique de la Grèce*, op. cit. p. 202.

¹⁶¹ Le nouveau royaume de Grèce était un petit territoire qui laissait en dehors des frontières des régions grecques comme la Crète et les Iles ioniennes. Ces limites, imposées par les Puissances, et le rêve des Grecs de réunir tous les territoires ayant une présence hellénique sont des éléments qui interviendront dans la création de

Comme nous avons vu, au moment de la création des États-nations grec et japonais, les deux territoires vont devoir résoudre aussi bien des problèmes internes et des problèmes externes afin d'être acceptés dans la communauté des « nations ». Et, malgré l'accent qui a été mis sur les interventions extérieures, celles-ci, tout en ayant un rôle significatif, ne sont pas les raisons ultimes des changements qui vont s'y produire. Comme nous aurons l'occasion de le voir dans les chapitres suivants, l'évolution interne, aussi bien dans les idéologies que chez les acteurs des changements, est plus importante pour comprendre la création de l'État-nation et la création de l'identité.

la « Megali Idea » qui se développera dès 1844 : PSOMIADES, H. J. *The Eastern Question : the last phase*, Institut for Balkan Studies, Thessaloniki, 1968, p. 18.

CHAPITRE 2 : LE CONTEXTE SOCIAL

Comme nous l'avons signalé dans le premier chapitre, le contexte interne grec et japonais est très important pour bien comprendre les changements qui vont se produire à partir du XVIII^e siècle et pendant toute la période que nous sommes en train d'étudier. De la même façon que le contexte idéologique, le contexte social présente un intérêt particulier, dû à son complexité et à ses implications dans les développements extérieurs. En fait, l'évolution qui se produit en Grèce et au Japon est un reflet des changements internes et des diverses réponses données aux idées arrivées de l'extérieur des territoires. Dans l'historiographie qui s'intéresse à ces changements on trouve, en général, deux courants opposés qui correspondent aux pays qui les ont créés. Ainsi, en Grèce et au Japon on met l'accent sur les mouvements internes, tout en essayant de montrer la vitalité propre comme le véhicule de ces nouvelles réalisations qui vont mener les pays à la « modernité ». Dans les pays occidentaux, on a tendance à souligner, par contre, le rôle joué par les puissances étrangères dans ces processus. Des courants à mi-chemin existent aussi bien dans un domaine que dans un autre, mais ils sont minoritaires. Néanmoins, comme nous essayons de le montrer, ces derniers courants sont ceux qui sont le plus proches de la réalité. Des changements et des créations comme ceux que nous sommes en train d'étudier ne peuvent s'expliquer sans le concours aussi bien des facteurs internes et que des facteurs externes.

Ainsi, nous allons d'abord étudier la situation sociale en Grèce et au Japon afin de mieux comprendre le milieu dans lequel vont naître les divers courants de pensée et les réactions des différents groupes face aux nouveautés qui vont arriver de l'extérieur et avec lesquelles ils doivent cohabiter dès qu'ils apparaissent. Nous verrons ensuite la façon par laquelle ces groupes vont entrer en contact avec elles et finalement les diverses réponses qui vont être proposées et qui vont être à la base de la création du débat identitaire.

1. Grèce et Japon du point de vue social.

Bien que nous nous trouvions face à des cultures différentes, dans des contextes historiques différents, il existe des caractéristiques semblables dans la façon de comprendre la société et des évolutions parallèles qui peuvent, en partie, expliquer le fait de trouver de réponses semblables au moment d'ouvrir et de développer le débat identitaire. Bien sûr, il existe aussi des différences significatives comme on aura l'occasion de le voir dans les pages suivantes. Aussi bien les unes que les autres sont importantes pour notre objectif car, en partant de situations différentes, au XVIII^e siècle on assiste à un phénomène parallèle qui va mener aux changements postérieurs.

1.1. Des sociétés « traditionnelles »

Pour parler de l'organisation sociale grecque et japonaise, il faut prendre en compte l'inadéquation qui existe entre l'image idéale et théorique de celle-ci et la réalité. Ainsi, on trouve un système de couches sociales plus ou moins fermées qui, en général, n'évolue pas avec le temps. Cet immobilisme sera, aussi bien dans un territoire que dans l'autre, une source de problèmes sociaux dès que les différences deviennent substantielles, ce qui va se produire au XVIII^e siècle.

Dès 1453, date de la prise de Constantinople par les Turcs, tous les territoires byzantins intègrent l'Empire ottoman, à l'intérieur duquel ils feront partie des populations connues comme *dhimnis*, c'est-à-dire, protégées par la communauté islamique en tant que « peuples du Livre » (*ahl-al kitab*)¹⁶² ; l'autre étant la communauté juive. Toutes les populations protégées étaient organisées autour d'une institution connue comme *millet* dont le principe n'était pas la « nation » mais la religion. Ainsi, il existe trois *millet* : le *millet* des orthodoxes connu aussi comme *Rum millet*, celui des Arméniens (chrétiens catholiques) et celui des juifs¹⁶³. Dans le premier, les Grecs sont ceux qui ont la prééminence (cela est dû surtout au fait que le grec était la langue liturgique et que la culture grecque était la culture

¹⁶² SACHARIADOS, E. A. *Δέκα τουρκικά έγγραφα για την μεγάλη εκκλησία (1483-1567)*, Εθνικό Ιδρυμα Ερευνών, Ινστιτούτο Βυζαντινών Ερευνών, Αθήνα, 1996, Πήγες 2, p. 52.

¹⁶³ DALÈGRE, J. *Grecs et Ottomans*, op. cit. p. 46

véhiculaire de l'église) mais ils n'étaient ni les seuls membres ni les plus nombreux¹⁶⁴. C'est donc, ce *millet* qui nous intéresse le plus. Pour ce qui est de son organisation interne, étant donné que l'essence du *millet* était religieuse, le principal administrateur était le Patriarche de Constantinople qui était un « fonctionnaire » de l'Empire ottoman car, suivant les traditions byzantines, il était élu par le Sultan. Ainsi, après la conquête de Constantinople, Mehmed II nomma à ce poste un moine anticatholique, Gennadios¹⁶⁵. Du fait de cette particularité, aussi bien le Patriarche que le haut clergé, résidant à Constantinople, tout en étant les chefs des orthodoxes étaient, en même temps, des « serviteurs » de la Porte ce qui explique la politique et l'idéologie oscillant entre ces deux pôles, qui vont être celles de cette partie de la société¹⁶⁶. Certes, le titre officiel du Patriarche au XVIII^e siècle (Patriarche des Romains de Constantinople et des terres sujettes, en turc *Istanbul ve tevabi'i Rumiyan patriği*) ne laisse pas apparaître ces rapports, or ils sont clairs si l'on tient compte du fait que celui-ci a besoin de la confirmation du sultan pour pouvoir monter sur le trône œcuménique. Une confirmation qui avait la forme de *berat* (brevet qui, dans notre cas, inclut la régulation du fonctionnement du poste de patriarche) délivré non seulement avec l'arrivée de chaque nouveau Patriarche ou évêque, mais aussi à chaque changement de sultan¹⁶⁷. A ce moment, on assiste à un changement important dans les rapports entre la Sublime Porte et le Patriarcat, en effet, ceux-ci passent au régime de *malikane*, c'est-à-dire que les Patriarches « achètent » leurs droits pour accéder au poste¹⁶⁸.

A côté du Patriarcat et des hauts membres du clergé, la couche privilégiée de la société grecque était formée par des notables, dont les origines étaient très différentes. D'un côté étaient ceux qui résidaient à Constantinople, plus tard connus sous le nom commun de Phanariotes, de l'autre, les notables des provinces. Les Phanariotes, qui tirent leur nom du

¹⁶⁴ En effet, dans le *Rum millet* il y avait aussi les autres peuples orthodoxes : Bulgares, Serbes...

¹⁶⁵ GOODWIN, J. *Los señores del Horizonte. Historia del Imperio Otomano*, Alianza Editorial, Madrid, 2006 (título original, *Lords of the Horizons. A History of the Ottoman Empire*, 1998, trad. G. Alonso García), p. 78.

¹⁶⁶ Cette ambiguïté deviendra une source de problèmes pour le Patriarcat lorsque les idées indépendantistes commencent à se répandre. Egalement, lors de la révolte d'Alexandros Ypsilantis en 1821, le Patriarche Grigorios sera obligé de l'anathématiser pour montrer à la Porte son obéissance : GOODWIN, J. *Los señores del Horizonte*, 362. D'autre côté, les Grecs ont fait du légendaire appel du Patriarche Germanos le 25 mars 1821, le vrai début de la « révolution » : DRIAULT, E. *La Grèce d'aujourd'hui et la Grèce éternelle*, Figuière, Paris, 1934, p. 3.

¹⁶⁷ KONORTAS, P. *Οθωμανικές θεωρήσεις για το Οικουμενικό Πατριαρχείο. 17^{ος} αρχές 20^{ός} αιώνα*, Εκ. Αλεξάνδρεια, Αθήνα, 1998, σειράς Νεότερη και σύγχρονη ιστορία, p. 302, 320-1. Ainsi, nous le trouvons dans le *berat* daté le 30 octobre 1757 et écrit à l'occasion de l'ascension du sultan Mustafa II (pour la traduction en grec du texte voir *Ibid.* pp. 374-390). Le titre du Patriarche n'est pas néanmoins le même tout au long de la domination ottomane. Ainsi, dans le premier *berat* de 1525 il est nommé « Patriarche de groupes des infidèles : *teva'if-i keferi*), puis entre les XVI^e-XVII^e siècles il est « Patriarche des infidèles de Constantinople et des territoires sujets : *Istanbul ve tevabi'i keferi patriği*, en 1696 il change encore pour devenir « Patriarche de Constantinople et des terres sujettes : *Istanbul ve tevabi'i patriği*. Les *berat* supposaient la preuve officielle de la nomination à un poste fait par le sultan. Ils incluaient la description du même ainsi que la rétribution : MANTRAN, R. (dir.), *Histoire de l'empire ottoman, op. cit.* p. 168.

¹⁶⁸ Néanmoins, il s'agit d'un régime *malikane* spécial qui n'est pas cité dans les *beratia* : *Ibid.* p. 349.

quartier du Phanar où ils résidaient, se créent une idéologie propre dès la deuxième moitié du XVII^e siècle, grâce à laquelle vont répandre l'idée qu'ils sont les descendants des familles nobles qui avaient survécu à la conquête ottomane¹⁶⁹. Or, en réalité, ses membres provenaient des familles de notables de province installées dans la capitale (Grecs mais aussi Arméniens et Roumains) et des familles de riches commerçants. Eduqués dans les traditions de la culture byzantine, les Phanariotes vont savoir se rendre utiles à la Porte qui les emploiera, en effet, pour des tâches d'une grande importance pour l'Empire. Ainsi, ils vont monopoliser les charges d'interprète officiel (*drogman*) dès le XVII^e siècle, d'Amiral de la Flotte et de prince (*hospodar*) des principautés danubiennes, c'est-à-dire de la Moldavie et de la Valachie¹⁷⁰. Les Phanariotes vont occuper également le poste de grand secrétaire du Patriarcat (*Megalos logothetes*)¹⁷¹ Comme nous avons déjà signalé, le groupe des Phanariotes était formé par des notables installés à Constantinople, or, ces notables ne constituaient pas une « aristocratie », car, entre leurs membres, il y avait aussi de riches commerçants qui avaient su gagner, soit par leur argent soit par leurs mérites, l'entrée dans ce groupe. Il est important de savoir que, même au début, l'accès n'était pas restreint. On peut donc y trouver des commerçants influents. Surtout lorsque ceux-ci deviennent de plus en plus importants en exerçant le monopole d'un métier qui était interdit aux musulmans par l'islam. Ainsi, ils vont abandonner cette activité aux Grecs, aussi bien le commerce intérieur qu'extérieur¹⁷². Au dessous des Phanariotes et du haut clergé, toujours à Constantinople, on trouve les membres des autres couches sociales, depuis les petits commerçants, jusqu'au prolétariat en passant par les artisans et les professions libérales. Certes, la plus grande partie des intellectuels et des artistes avaient fui avant la chute de la Ville pour trouver refuge en Europe, notamment en Italie, mais d'autres étaient restés.

Dans les provinces, l'organisation de la population était, en partie, différente de celle de la Ville et perpétuait les modèles byzantins, sauf qu'après la conquête l'autorité la plus importante correspondait aux représentants du sultan : le gouverneur civil (*kadi*) et le

¹⁶⁹ MAKRIDIS, M. « Phanariots », dans SPEAKE, G. (éd.), *Encyclopedia of Greece and Hellenic Tradition*, vol. 2 L-Z, Fitzroy Dearborn, London-Chicago, 2000, p. 1294. Alexandros Mavrokordatos est le premier, au milieu du XVIII^e siècle à se considérer comme appartenant à une couche différente et la créer une conscience de classe qui se développera avec le temps : DIMARAS, C. Th. *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, 1969, pp.19-21.

¹⁷⁰ GOODWIN, J. *Los señores del Horizonte*, op. cit. p. 359-60. Les Phanariotes furent élevés aux rangs les plus hauts de l'administration ottomane dès le XVII^e siècle dû à leur préparation intellectuelle mais ce fait produit leur séparation du reste du monde grec : WOODHOUSE, C. M. *Modern Greece. A Short History*, Faber and Faber, London-Boston, 1986, p. 117. Le titre d'*hospodar* (terme russe) est rendu en turc par celui de *bey*, en grec par celui de *hegemon* et en slave par celui de *voevod*.

¹⁷¹ ΚΟΥΚΚΟΣ, Ε. Ε. *Διαμορφώσεις της Ελληνικής κοινωνίας κατά την Τουρκοκρατίαν*, Εθνικον κεντρον κοινωνικών Ερευνών, Αθήνα, 1971, p. 74.

¹⁷² SOLNON, J.-F. *Le turban et la stamboulina*, op. cit. p. 174.

gouverneur militaire (*beylerbeyilik*)¹⁷³. Ceux-ci devaient assurer l'ordre à l'intérieur du territoire, et la collecte des impôts¹⁷⁴. Pour les questions internes, chaque *millet* devait se rendre chez l'autorité ecclésiastique correspondante. En effet, les évêques avaient des compétences en justice, affaires civiles, éducation, médecine...¹⁷⁵ A côté de l'évêque, des notables locaux, sortis soit de la couche des commerçants, soit de celle des paysans (paysans riches), contrôlaient la vie dans les villes et les villages. Dans ces derniers, le « conseil d'anciens » était l'institution la plus importante, car les communautés agricoles étaient considérées comme un tout et la communauté entière était responsable aussi bien de la collecte des impôts que des fautes commises dans leur sein. Ainsi, le conseil était l'intermédiaire entre les paysans et les autorités¹⁷⁶.

Les notables, surtout ceux issus des couches commerçantes, tout comme leurs pairs à Constantinople, vont devenir de plus en plus importants, rendant plus grande la différence avec leur peu d'importance politique. Sur le plan idéologique, ce sont eux aussi qui vont ouvrir le chemin pour les changements postérieurs. Et cela grâce, non seulement à leurs activités mais aussi à leurs établissements en Europe et à leurs contacts avec les communautés de la diaspora, installées en Italie, en France dès le XV^e siècle¹⁷⁷.

Or, la situation dans les provinces n'était pas homogène. Ainsi, à côté des populations situées à l'intérieur des terres, dont la principale activité est l'agriculture et dont l'isolement est très prononcé, nous trouvons les populations des îles, qui en vivant du commerce, sont plus ouvertes aux influences. De plus, la situation de celles-ci est différente en raison de la présence des étrangers sur leur sol. Ainsi, la Crète ne tombera entre les mains turques qu'au XVII^e siècle et la présence italienne dans les îles de l'Heptanèse va imprimer des caractéristiques propres dans leur population¹⁷⁸. Et à l'intérieur des diverses couches, la

¹⁷³ Il existe en outre deux sortes de gouverneurs militaires : ceux qui ont sous leur commandement les grands circonscriptions comme l'Anatolie ou la Roumélie sont appelés *beylerbeyilik* ; ceux qui commandent sur des circonscriptions plus petites sont appelés *sandjak* ou *liva* : MANTRAN, R. (dir), *Histoire de l'empire ottoman*, op. cit. pp. 207-8.

¹⁷⁴ Dans ces certaines régions grecques les Turcs vendirent le fermage des impôts à ses riches locaux qui sont connus par la suite comme *kodjabachis* : SVORONOS, N. *Histoire de la Grèce moderne*, PUF, Paris, 1964, Col. Que sais-je ?, p. 21.

¹⁷⁵ DALÈGRE, J. *Grecs et Ottomans*, op. cit. p. 45.

¹⁷⁶ ASPAKI, G. "Village society", dans *Encyclopedia of Greece and Greek Hellenism*, op. cit. vol. 2 L-Z, p. 1706.

¹⁷⁷ Pour leur installation en Italie dès 1453 : DALÈGRE, J. *Grecs et Ottomans*, op. cit. p. 81 et ss. Le nombre de ses établissements monte au XVIII^e siècle et ceux d'Autriche (Vienne notamment) prennent la relève des centres italiens comme foyers de diffusion de la culture grecque et comme centres de réunion des intellectuels. Au milieu du XVIII^e siècle la communauté grecque de Marseille était l'une des plus riches d'Europe avec 615 vaisseaux où travaillaient 37.525 personnes d'après les calculs faits par le consul français en 1764 : GOODWIN, J. *Los señores del Horizonte*, op. cit. p. 358.

¹⁷⁸ Pour les différents types de communautés grecques sous les Ottomans : FORSTER, E. S. *A Short History of Modern Greece (1821-1940)*, Methuen and Co. London, 1941, p. 6. Parmi toutes les différentes communautés, celle de l'Heptanèse est, sans doute, l'une des plus originales car elle a été sous l'influence européenne dès

situation non plus n'était pas homogène ; et cette différence deviendra de plus en plus importante au siècle suivant.

Il est donc très compliqué d'établir un tableau général de la société grecque après la conquête turque. Néanmoins, nous pouvons signaler certains traits importants : l'existence d'une élite politique installée à Constantinople et composée du haut clergé orthodoxe et des notables dont la richesse provient de la propriété foncière et du commerce ; l'existence dans les provinces d'une élite locale issue des couches commerçantes et des paysans riches qui ont le pouvoir économique mais non le politique ; l'existence des villes qui fonctionnent de façon presque indépendante ; et l'existence d'une majorité paysanne, vivant dans les campagnes et isolée en partie des mouvements extérieurs. A côté de ces couches présentes sur le sol grec, il faut ajouter l'existence des communautés établies en Europe composées, dans sa plus grande partie d'intellectuels, artistes, artisans, représentants des professions libérales, commerçants. Ceux-ci, vont aider non seulement à la conservation de l'image de la Grèce en Europe mais aussi à la création des foyers de création culturelle, surtout dans la période que nous intéresse. Pour ce qui est des chiffres, il est difficile de quantifier la population grecque avant la création du royaume grec en 1832 surtout parce que les registres qui existaient, sans doute, ont été perdus pendant la guerre. On a calculé la population chrétienne du Péloponnèse en 458.000, celle des îles en 235.000 et celle de la région de l'Attique et Béotie en 539.000¹⁷⁹. Nous avons plus d'éléments sûrs dès 1832. Ainsi, le premier recensement de la population fait en 1834 donne le chiffre de 650.000 habitants¹⁸⁰. Egalement, les premiers chiffres sûrs concernant l'emploi de la population montrent qu'au début du règne d'Othon, environ 80% des Grecs étaient des paysans¹⁸¹. Le commerce et l'industrie qui s'étaient développés dans les îles et d'autres territoires sous domination ottomane restent en 1832 en dehors du royaume grec ce qui entraîne un pas en arrière au niveau économique¹⁸².

toujours. Ainsi, les îles appartenaient aux Italiens jusqu'en 1797, après elles seront sous domination française, russe et finalement anglaise jusqu'en 1864 date de leur cession définitive au royaume de la Grèce. Pour la période la plus complexe de cette longue occupation : YANNOULOPOULOS, G. « State and Society in the Ionian Islands 1800-1830 », dans CLOGG, R. (éd.), *Balkan Society in the Age of Greek Independence*, London, 1981, pp. 40-63.

¹⁷⁹ PAPAGEORGIOU, S. P. *To ελληνικό κράτος (1821-1909). Οδηγός απχειακών πηγών της νεοελληνικής ιστορίας*, Εκ. Παπαζήση, Αθήνα, 1988, p. 94. or, dans le nombre des chrétiens il faut inclure également les Arméniens, donc les chiffres ne sont pas très sûrs pour nous donner le nombre des Grecs.

¹⁸⁰ VIKELAS, D. "Statistics of the Kingdom of Greece", *Journal of the Statistical Society of London*, Vol. 31, No. 3 (Sep., 1868), pp. 265-298, p. 268.

¹⁸¹ CONTOGEORGIS, C. *Histoire de la Grèce moderne*, op. cit. p. 358. Ce chiffre est supérieur à celle avancée par N. Svoronos et calculée en 60%: *Histoire de la Grèce moderne*, PUF, Paris, 1964, Col. Que sais-je ?, p. 50.

¹⁸² Des villes comme Thessalonique et celles du nord qui disposaient où développeront des industries importantes restent soumises à l'empire jusqu'au début du XX^e siècle. Les îles de l'Heptanèse, foyer

Face à cette situation, celle du Japon semble un peu plus claire même si elle va devenir plus fermée dès le début du XVII^e siècle lors de la victoire des Tokugawa. Ainsi, les fondateurs du nouveau bakufu vont établir une organisation sociale suivant la classification de Confucius¹⁸³. Une classification qui situait les samurai à l'échelon le plus haut de la hiérarchie, suivaient après les paysans, les artisans et finalement les commerçants. Dans la partie la plus basse se trouvaient ceux qui n'avaient même pas le droit d'être considérés comme appartenant à cette division : c'est-à-dire les exclus, les *eta* ou *hinin* 非人¹⁸⁴. Au-dessus de ces quatre classes, se trouvaient la Cour et l'Empereur ainsi que la famille du Shōgun, les *daimyō* 大名 et leurs serviteurs¹⁸⁵. Ils formaient l'élite de la société de l'époque Edo¹⁸⁶. Or, la situation intérieure des membres est loin d'être homogène. Ainsi, la Cour et les nobles, tout en jouissant d'une position de privilège aussi bien symbolique que culturelle et religieuse, étaient complètement éloignés des affaires politiques¹⁸⁷. En effet, dès l'époque de Muromachi 室町 (1334-1573) ce sont les shōgun qui ont le contrôle politique, fonction qu'ils exercent, bien sûr, au nom de l'empereur¹⁸⁸. Ainsi, au départ, ils étaient confirmés par celui-ci dans leurs fonctions, mais cette « illusion » disparaîtra avec le temps. Après la victoire de Tokugawa Ieyasu 徳川家康 (1543-1617) à Sekigahara (1600), le régime shogunal

économique et culturel important (puisque établi le pont entre la Grèce et l'Europe) ne seront incorporées qu'en 1865.

¹⁸³ Il s'agit de la classification idéale connue comme *shinōkōshō* 士農工商 : TOTMAN, G. *A History of Japan*, Oxford, 2005 (1^{ère} éd. 2000), Col. The Blackwell History of World, p. 229.

¹⁸⁴ MIKISO, H. *Peasants, Rebels, Women, and outcastes. The underside of modern Japan* (2^{de} éd.), Rowman and Littlefield publishers Inc. Lanham-Boulder- New York- Oxford, 2003, p. 5.

¹⁸⁵ Les *daimyō* ont fait leur parution lors de la période Heian 平安 (794-1185), en désignant les propriétaires terriens indépendants de la cour. Par la suite, ils vont devoir s'armer pour défendre leurs terres et à l'époque de Kamakura 鎌倉 (1185-1330) ils étaient des chefs guerriers (propriétaires des grands domaines) avec de l'influence dans une région. Ce n'est que pendant la période des dynasties du nord et du sud qu'ils deviennent des « seigneurs féodaux ». Ceux qui existaient avant la guerre d'Ōnin 応仁の乱 (1467-77) seront substitués par les grands *daimyō* de l'époque Sengoku 戦国 (1477-1577). A l'époque Tokugawa 徳川 (1600-1868) ils étaient divisés en plusieurs catégories créées par rapport à leurs liens avec la famille des shōgun. Ainsi, nous trouvons les *shinpan* 親藩, *kamon* 家門 ou *renshi* 連枝 : c'est-à-dire les des chefs des branches cadettes des Tokugawa, les *fudai daimyō* 譜代大名 : les fidèles à la famille depuis des générations ; les *tozama* 外様 : ceux qui ont fait soumission après la bataille de Sekigahara (1600) qui suppose l'accession au pouvoir de la famille Tokugawa.

¹⁸⁶ TOTMAN, G. *A History of Japan*, op. cit. p. 230.

¹⁸⁷ KONDO, A. *Japón. Evolución histórica de un pueblo (hasta 1650)*, Nerea, Guipúzcoa, 1999, p. 196.

¹⁸⁸ La fonction de shōgun (ou de *seii-taishōgun*) existe dès les temps anciens mais elle a évolué avec le temps. Ainsi, si au départ il s'agit d'une fonction ponctuelle concernant le commandant de l'armée qui luttait contre les barbares, dès l'époque de Kamakura il s'agit d'une fonction qui devient héréditaire et qui désigne celui qui a le pouvoir militaire au Japon. Après les shōgun issus de la famille Minamoto, ceux-ci perdent du pouvoir et ce n'est qu'avec les Ashikaga ils retrouvent leur influence et leur pouvoir politique. Pour justifier ce changement, les Ashikaga vont s'appuyer sur les idées confucéennes concernant le bon gouvernement. Ainsi, sans s'opposer à l'empereur on accuse les aristocrates d'avoir soumis le pays dans le chaos et l'on justifie l'ascension des militaires (avec le shōgun à leur tête) qui seront les artifices du retour à la paix du Japon. Le texte de la restauration de Kemmu (1336) et le document connu comme *Tōji-in goisho* (1353) sont des exemples de cette ligne de pensée : HALL, W. « The Muromachi Bakufu » dans YAMAMURA, K. (éd.), *The Cambridge History of Japan*, vol 3 : *Medieval Japan*, Cambridge University Press, Cambridge, 1990, pp. 175-230, p. 190.

prend la forme d'une « dynastie » dont le pouvoir va s'étendre pendant deux siècles et demi, jusqu'en 1868. A partir de ce moment, les membres de la classe samurai vont être classés compte tenu de leurs rapports avec la famille Tokugawa en trois groupes qui étaient eux-mêmes divisés en différentes catégories par rapport à la production de leurs terres¹⁸⁹. Cette proximité était parallèle à leur influence politique : plus proche on était de la famille Tokugawa, plus de pouvoir on avait. Ainsi, les *daimyō*, qui s'étaient soumis après Sekigahara tout en gardant leurs terres, étaient relégués dans les territoires les plus éloignés des centres de pouvoir et sévèrement contrôlés¹⁹⁰.

La fin de la période des guerres civiles et le début d'une époque de paix vont produire des changements importants dans le sein de la première classe sociale de la classification théorique de Confucius. En effet, les *bushi* 武士 (guerriers ou samurai) doivent laisser de côté leur rôle militaire pour s'adapter aux temps de paix. Ainsi, la plus grande partie d'entre eux vont devenir des administrateurs, des « fonctionnaires » et ceux qui ont perdu leurs seigneurs, les rônin, seront obligés de trouver d'autres moyens de survivre. Ainsi, une majorité d'entre eux deviendront maîtres, enseignants, même paysans¹⁹¹. Et cela servait à faire encore plus grand la différence au sein d'une couche qui, ayant le pouvoir politique, ne représentait, au XIX^e siècle, qu'un 5% de la population du Japon¹⁹².

Juste derrière les samurai, se trouvaient les paysans qui formaient la couche la plus nombreuse. On a considéré qu'elle comportait le 80% de la population¹⁹³. Leur fonction était celle de travailler pour assumer les besoins économiques des élites et, malgré le fait qu'ils fussent considérés comme inférieurs aux guerriers, ils étaient considérés comme supérieurs aux marchands et aux artisans car ces derniers étaient vus comme des « parasites »¹⁹⁴. Cette population paysanne est organisée en communautés qui, comme dans le cas de la Grèce, constituaient un ensemble face à la collecte d'impôt, des hommes pour la guerre et des

¹⁸⁹ KONDO, A. *Japón, op. cit.*, p. 194.

¹⁹⁰ Parmi les mesures pour contrôler les *daimyō*, les Tokugawa vont instituer la politique du *sankinōtai* dont les principes n'étaient pas entièrement étrangers dans les usages militaires. En effet, la pratique des otages était connue dans les époques antérieures et c'est en tant qu'otages que les familles des *daimyō* et leurs vassaux les plus fidèles étaient obligés à résider à Edo tandis que les *daimyō* eux-mêmes étaient obligés à y résider par des périodes alternes (qui variaient d'après le cas) suivant normalement un rythme annuel. Cette pratique qui était d'abord exigée seulement aux *tozama* devient générale pour tous en 1642 sous le shogunat d'Iemitsu : WHITNEY HALL, J. (éd.), *The Cambridge History of Japan, vol. 4 : The Early modern Japan*, Cambridge University Press, Cambridge, 1991, p. 158. La pratique ne sera abolie qu'en 1862 même si au XVIII^e siècle (entre 1722 et 1730) pour faire face aux problèmes économiques de certains *daimyō* les périodes d'alternance seront assouplies. Un bon travail sur le particulier est celui de G. Tsukaida : *Feudal control in Tokugawa Japan : The Sankin kōtai system*, Harvard East Asian Monographs, n° 20, 1966.

¹⁹¹ *Dictionnaire historique du Japon*, s.v. « rônin », p. 2276.

¹⁹² BEASLEY, W. G. *La Restauración Meiji*, Gijón, 2007 (éd. originelle *The Meiji Restoration*, Stanford, 1972), trad. M. Bango Amorín, p. 32.

¹⁹³ HANE, M. *Modern Japan. A Historical Survey*, One world, Colorado, 2001, p. 34.

¹⁹⁴ *Ibid.* p. 35.

châtiments des délits¹⁹⁵. De cette façon, tous devaient travailler pour le bien commun et veiller à chaque membre de la communauté. Le chef du village (*nanushi* ou *shōya*) était l'intermédiaire entre les paysans et l'autorité du *daimyō* et, en même temps, le responsable de la communauté. Au départ s'agissait d'un poste soit électif (au sein des familles de notables du village) soit nommé par le *daimyō*, mais il finit par devenir héréditaire au sein de ces familles riches¹⁹⁶. Une autre forme de pouvoir dans les communautés paysannes qui peut être combinée avec la première sont les « assemblées » de notables qui sont connues sous différents noms mais qui ont un même principe de fonctionnement et qui sont formées par les même type de membres¹⁹⁷.

Il faut, néanmoins tenir compte aussi du fait que la situation à l'intérieur de la couche paysanne n'était pas homogène et qu'il existait de tout petits paysans dont les terres n'étaient parfois pas capables de leur faire vivre et d'autres qui disposaient de beaucoup des terres ce qui faisaient possible une stratification importante à son intérieur. Ces difficultés peuvent expliquer, en partie la création d'autres formes de regroupement au sein de la communauté paysanne qui vont constituer de véritables groupes non seulement à des fin d'aide et d'assistance en cas de détresse mais aussi politiques. Tel est le cas des *ikki* 一揆, des *sō* 惣 et des *kō* 講¹⁹⁸. Comme dans le cas grec, l'assistance et l'éducation sont entre les mains des institutions religieuses (normalement bouddhistes : *terakoya*, mais aussi *shintō*)¹⁹⁹. Ces communautés qui restent, en général isolées, sont complètement éloignées des décisions politiques et des changements extérieurs en développant une culture propre et différente les unes aux autres.

Les deux dernières couches, celle des artisans et celle des commerçants, peuvent être mises en parallèle car elles se développent dans le sein des villes et sont nommées

¹⁹⁵ BORSA, G. *La nascita del mondo moderno in Asia Orientale. La penetrazione europea e la crisi delle società tradizionali in India, China e Giappone*, Rizzoli Editore, Milan, 1977, p. 328.

¹⁹⁶ *Ibid.* p. 328.

¹⁹⁷ Ainsi, par exemple dans la région de Kinki, ces conseils de notables sont connus sous le nom de *kabuza* et se chargent, entre autres d'organiser les cérémonies religieuses : FURUSHIMA, T. « The village and agriculture during the Edo period » dans WHITNEY HALL, J. (éd.), *The Cambridge History of Japan*, op. cit. pp. 478-518, p. 478.

¹⁹⁸ Les *ikki* sont plus connus comme les mouvements de révolte paysanne si fréquents à l'époque Tokugawa, mais en réalité ils sont plutôt de ligues ou des coalitions créées par des individus ayant les mêmes idées dans le but d'atteindre un objectif commun. Ces groupes sont donc dotés de tout un cérémoniel et des règlements précis dont la caractéristique la plus importante est celle de la prise de décisions « à l'unanimité » : KATSUMATA, S. *Ikki. Coalitions, ligues et révoltes dans le Japon d'autrefois*, CNRS Éd. Paris, 2011 (1ère éd. Iwanami Shoten, Tōkyō, 1982), p. 60. Pour ce qui est des *sō* il s'agit plutôt de « communes » indépendantes créées par les villageois et dirigées par des conseils de village (*miyaza*) dans lesquels siègent non seulement les notables du village mais aussi les petits paysans. Ils se gèrent de façon autonome en ayant même des fonctions de police : *Dictionnaire historique du Japon. Op. cit. vol. 2*, s.v. « *sō* », p. 2539. En ce qui est de *kō*, il s'agit des associations, normalement à des fins religieux dont l'un des principaux objectifs est l'organisation des pèlerinages. Néanmoins ils ont aussi des fonctions d'assistance auprès de leurs membres.

¹⁹⁹ HANE, M. *Modern Japan*, op. cit. p. 233.

génériquement *chōnin* 町人 (habitants des villes). Certes, les activités commerciale et artisanale sont présentes dès les époques anciennes mais c'est à partir de l'époque Kamakura et surtout à la fin de Muromachi et pendant Momoyama qu'elles acquièrent une importance croissante. En effet, leur rôle économique devient de plus en plus important de façon parallèle à la création des nouvelles villes en dehors de la capitale, un processus qui se développe surtout à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle. A ce moment, les *daimyō* vont commencer à établir leurs châteaux-résidences au sommet des collines aux pieds desquels vont s'installer toute une série de corps de métier nécessaires pour subvenir à leurs besoins : marchands, artisans, commerçants, colporteurs... Ces nucleus d'habitation sont connus comme *jōkamachi* 城下町²⁰⁰. Développées dès le départ avec un but économique puisque les *daimyō* y vont installer des marchés libres (*rakuichi-rei* 楽市例) comme à Azuchi par décision d'Oda Nobunaga, elles deviendront petit à petit aussi des centres culturels et culturels²⁰¹. A l'intérieur de ces villes les artisans et les commerçants commencent dès très tôt à s'organiser et à se différencier d'une façon hiérarchique. Ainsi, au sommet nous allons trouver une « élite » qui est formée par les fournisseurs directs des *daimyō*, c'est-à-dire les *goyō shōnin* 御用商人 (commerçants) et les *goyō shokunin* 御用職人 (les artisans) qui vont se voir conférer des privilèges et des exemptions de taxes entre autres²⁰². Ce sont eux qui petit à petit vont devenir le nucleus de la « bourgeoisie » urbaine qui dans le XVIII^e siècle sera en mesure de « rivaliser » à niveau économique avec les couches supérieures de la société et qui sera l'inspiratrice de nouvelles voies d'expression culturelle. Pour ce qui est de l'organisation des activités commerciales et artisanales, les professionnels sont groupés en guildes ou *za* dont les objectifs sont semblables à ceux des guildes médiévales en Occident : organisation du travail, assurance des monopoles, assistance aux membres²⁰³.

La création des *jōkamachi*, d'économie monétaire et industrielle, des nouveaux goûts des *daimyō* va aider ces couches à prendre conscience de leur importance. Or, tout en

²⁰⁰ Littéralement, «ville sous un château». Il ne s'agit pour autant du seul exemple de villes de ce moment : il existe aussi les *monzenmachi* 門前町 c'est-à-dire les villes nées autour d'un marché installé devant les portes (normalement d'un sanctuaire ou d'un temple). Les *jinaimachi* 寺内町 quant à elles sont les villes-temples. Par la suite, on trouvera aussi des *zaigōmachi* 在郷町 : des villes « locales » toujours centrées sur un marché.

²⁰¹ WAKITA, O. "The social and economic consequences of unification" dans WHITNEY HALL, J. (éd.), *The Cambridge History of Japan, op. cit.*, pp. 96-128, p. 112; NAKAI, N. "Commercial change and urban growth in early modern Japan", dans WHITNEY HALL, J. (éd.), *The Cambridge History of Japan, op. cit.* pp. 519-95, p. 520.

²⁰² NAKAI, N. "Commercial change" *op. cit.* p. 530 et 565.

²⁰³ TOYODA, T. *A History of pre-Meiji commerce in Japan*, Kokusai Bunka Shinkokai (Japan Cultural Society), Tōkyō, 1969, Japanese Life and Cultural Series, pp. 25-28. Les *za* sont connus dès la fin de l'époque Heian et vont être spécialement importantes à l'époque Muromachi. Pendant la période Momoyama, les *daimyō* vont commencer à les supprimer afin d'avoir un contrôle plus direct sur les activités commerciales, néanmoins de nouveaux *za* seront formés à l'époque Tokugawa : les *Kabu-nakama*. Or, ils seront contrôlés par le gouvernement suivant une nouvelle politique qui se trouve dans les réformes de Kyōhō : Ibid. pp. 70-80.

devenant importants sur un plan économique, cette importance n'était pas accompagnée de la même reconnaissance politique. Et ce processus qui commence au XVII^e siècle deviendra plus important au siècle suivant comme nous verrons un peu plus loin.

La mobilité entre les quatre couches qui, avant l'époque Tokugawa, était plus ou moins possible va devenir après presque nulle, en vertu des différentes lois approuvées par les shōgun. Ainsi, l'appartenance aux couches sociales se fait héréditaire ; indépendamment de la fortune : si l'on naît samurai on continue à l'être même si l'on est ruiné. En plus, dès 1700, chaque couche devait suivre un code de conduite, une façon de s'habiller, une façon de bâtir sa demeure, qu'il fallait respecter²⁰⁴ Or, ce code pouvait être contourné par différents moyens, par exemple grâce à l'éducation et, dès le XVIII^e siècle, lorsque la situation des samurai devient plus complexe en raison des crises, et celle des commerçants devient plus favorable, il ne sera pas bizarre de trouver des changements et des échanges entre les divers groupes sociaux.

Ainsi, aussi bien dans un cas que dans un autre, nous trouvons une société divisée en catégories qui ne sont pas homogènes et dont les rapports entre l'importance nominale et l'importance réelle ne sont pas en consonance. Et le rapport entre elles non plus. L'évolution historique qui se produit au XVIII^e siècle va agir sur cette situation et donnera lieu à de nouvelles formulations grâce auxquelles le débat identitaire sera possible.

1.2. Les changements des XVIII^e-XIX^e siècles

En partant de la situation existant au siècle antérieur, la société continue sa progressive évolution, une évolution qui va être aidée par le contexte extérieur. Ainsi, malgré les différences que nous avons déjà signalées, les changements des siècles qui nous intéressent à présent vont tous dans une direction concrète : la consolidation de la couche des commerçants-artisans qui, de façon parallèle à l'affirmation de l'importance de son rôle économique face à l'intérieur, voit l'affaiblissement de l'hégémonie politique d'une partie des couches supérieures. C'est dans les jeux de ces parties minoritaires de la population que va se jouer le destin des deux territoires sans que les couches inférieures (paysannes) soient concernées. En fait, les changements ne vont pas avoir de reflets dans leur organisation et

²⁰⁴ TOTMAN, G. *A History of Japan*, op. cit., p. 265.

ceux-ci continueront, même après la création des Etats-nations, en la reproduisant. Il s'agit donc, d'une affaire des classes privilégiées.

Dans les deux cas, un élément clé à prendre en compte est l'importance croissante du commerce (interne et aussi externe). Au XVIII^e siècle, les Grecs contrôlaient la plus grande partie du commerce intérieur de l'Empire ottoman et ils avaient une participation active et vitale dans le commerce extérieur qu'ils partageaient avec les Européens, notamment avec les Anglais²⁰⁵. Cette montée commerciale a son reflet dans la vitalité des centres de la diaspora établis à Vienne, à Odessa, dans certains ports français et italiens. Ces endroits n'étaient pas seulement des endroits où situer les bureaux de commerce pour être proches des produits demandés mais aussi des foyers d'échanges culturels d'une grande vitalité. Parmi les membres célèbres de la diaspora on peut compter Adamantios Korais (1748-1833) -fils d'un commerçant établi à Chios-, Dionysos Solomos (1798-1857) -de Zante-, Nikolaos Piccolo.

Or, à l'intérieur de cette couche commerçante, tout au long du XVIII^e siècle vont se produire des différences entre les grandes fortunes appartenant aux Phanariotes et, donc au service du sultan, et les moyennes et petites fortunes, plus libres et importantes pour le sujet qui nous occupe. En effet, ce sont elles qui vont être les plus liées aux changements de mentalité et, donc, celles qui fourniront des acteurs dans le débat identitaire. Et cela grâce, comme nous le verrons, à leur contact avec les courants de pensée qui parcouraient l'Europe à cette époque.

Cependant, il ne s'agit pas seulement de changements dans les couches commerçantes, les élites politiques vont évoluer elles aussi comme nous le voyons parmi les membres du haut clergé et des Phanariotes. Ainsi, certains des gouverneurs des Principautés danubiennes vont agir comme des despotes éclairés dans leurs terres plus que comme des serviteurs de la Porte. Tel est le cas de la famille Ypsilantis et des Mavrokordatos. Nommés à la tête des Principautés de Moldavie et Valachie, ce sont eux qui vont promouvoir des politiques réformatrices, qui vont ouvrir des écoles et des institutions d'enseignement qui propagent la culture en général et la culture grecque en particulier²⁰⁶. C'est sous leur gouvernement que va être créée l'académie de Jassy, centre intellectuel de premier rang dans lequel vont se trouver des enseignants aux idées progressistes et qui va ouvrir ses portes à tous ceux qui étaient intéressés au savoir, appartenant à toutes les couches sociales (il existait un

²⁰⁵ Surtout dès le XIX^e siècle moment où les Anglais sont intéressés par la Méditerranée pour des raisons économiques. Pour eux il était important d'avoir des territoires dans cet endroit pour protéger la route qui menait jusqu'à l'Inde. Jusqu'en 1797, c'étaient les Italiens (notamment les Vénitiens) qui avaient eu le monopole du commerce dans la Méditerranée orientale grâce à leurs possessions (en particulier les Îles Ioniennes).

²⁰⁶ MAKRIDIS, M. dans Speake, G. (éd.), *Encyclopedia of Greece, op. cit.* p. 1295.

système de bourses) et à tous les horizons²⁰⁷. Dans un tel environnement nous allons trouver Rhigas Féraios (1757-1797), l'un des grandes figures du débat identitaire grec. Celui-ci était le secrétaire du prince Ypsilantis et grâce à ce poste, il va avoir accès aux nouvelles idées aussi bien des Lumières que celles de la Révolution Française²⁰⁸. C'est un contemporain de Koraïs, mais ils appartiennent tous les deux à des horizons de pensée différents. Ainsi, Rhigas était plus actif du côté politique tandis que Koraïs songeait, avant tout, à l'éducation du peuple.

Au Japon on assiste également à des changements internes qui s'expliquent aussi bien par l'évolution sociale que par la nouvelle situation extérieure. En ce qui concerne la première, tout comme en Grèce, la couche des commerçants devient de plus en plus importante non seulement dans le contexte économique mais aussi culturel. Pour ce qui est du premier, il faut considérer, d'une façon parallèle à son ascension, la situation chaque fois plus préoccupante de la couche des samurai. En effet, ceux-ci, dans un pays en paix vont continuer à mener le même train de vie qu'auparavant, or les occasions de s'enrichir étant moindres. Au XVIII^e siècle une grande partie d'entre eux étaient endettés envers leurs fournisseurs (commerçants pour la plus grande partie)²⁰⁹. Pour sortir de l'impasse, plusieurs solutions s'imposaient dont la plus logique était de réduire les dépenses. C'est dans ce sens qu'allaient les réformes de Kyōhō 享保 (1710-20)²¹⁰. Or, obligés par leur statut et les obligations que celui-ci leur imposait et par l'interdiction de travailler, la plus grande partie voyait s'amoindrir de plus en plus ses revenus. D'autres, moins respectueux de la loi, vont s'allier avec les commerçants (par mariage ou par adoption), vont devenir eux mêmes des commerçants et les moins fortunés vont devenir même des paysans. De cette façon, les différences entre les diverses couches sociales vont s'effacer petit à petit sous certaines conditions. Cependant, la fiction va se maintenir jusqu'à la fin de la période, en rendant plus grandes les différences entre la réalité et la théorie, et entre ceux qui avaient le pouvoir politique et ceux qui avaient le pouvoir économique.

Regroupant entre un 5% et un 7% de la population en 1700 (face à un 2% en Europe), les villes représentent un foyer important non seulement à niveau économique mais

²⁰⁷ Pour l'activité des princes phanariotes: VITTI, M. *Histoire de la Littérature grecque moderne*, Athènes, 1989, pp. 129-31.

²⁰⁸ LOPÉZ VILLALBA, M. *Traducir la Revolución. La nueva Constitución política de Rigas de Veleslino*, Madrid, 2003, Col. Nueva Roma, n° 18, p. 18.

²⁰⁹ Les réformes entreprises dès le milieu du XVIII^e siècle pour essayer de résoudre la situation en demandant plus de sobriété n'eurent pas de succès (réformes Kansei et Tenpō : HANE, M. *Modern Japan*, pp. 46-7).

²¹⁰ NAKAI, N. "Commercial change" *op. cit.* p. 573.

aussi culturel²¹¹. En effet, les habitants des villes, pour la plus grande partie des commerçants et des artisans dont l'importance économique s'est développée dès le début de l'époque Tokugawa, vont également construire une culture propre à eux, qui aura son expression la plus épurée dans la culture de l'époque Genroku 元禄 (1688-1704). Cette culture va s'étendre aussi aux couches supérieures pour constituer, plus tard, l'un des éléments distinctifs de la culture japonaise. Le kabuki 歌舞伎, le bunraku 文楽, l'ukiyo 浮世 sont des expressions de cette culture des *chōnin* qui seront adoptées par les couches supérieures et intégrées à l'image qui se formera après de ce qui est japonais.

Parmi les villes, Nagasaki sera le foyer le plus important de création des nouveaux courants de pensée grâce à l'établissement dans l'île de Deshima du comptoir hollandais. En effet, malgré le peu d'efforts des Occidentaux, les Japonais vont montrer très tôt leur intérêt pour les nouveautés venues de l'extérieur sous la forme de livres et, dans une moindre mesure, grâce aux quelques voyageurs intéressés par le Japon. Au XVIII^e siècle, Thunberg, et, au début du XIX^e siècle, Siebold sont les plus importants comme nous le verrons plus tard.

Ainsi, dans les deux territoires des changements sociaux accompagnent la création des nouveaux courants de pensée.

2. Diaspora, voyageurs, “invités”

Nous venons d'évoquer l'importance des éléments extérieurs dans l'évolution sociale et des idées ; nous allons à présent nous attarder un peu plus sur eux, sur les moyens par lesquels ils ont entrés dans nos territoires, sur les contextes dans lesquels ils se sont développés. Nous allons également étudier l'étendue de leurs influences sur l'image que les Grecs et les Japonais se sont faite d'eux-mêmes et des Autres et les besoins que les élites vont créer pour répondre aux changements qui étaient en train de se produire autour d'eux.

2.1. La perception de l'Autre et du Soi.

Dans le chapitre précédent, nous avons parlé des voyageurs qui, arrivés dans nos territoires, vont aider à introduire des nouveautés procédant du monde extérieur. Mais, comme nous l'avons aussi signalé, l'action de ces voyageurs reste limitée aussi bien en raison

²¹¹ *Ibid.* p. 519.

de la courte durée, en général, de leur séjour et par d'autres circonstances (par exemple la restriction de leurs mouvements à l'intérieur des territoires). Certes, ils vont être, en partie, responsables de l'idée que les Grecs et les Japonais vont se faire des Autres, mais ils ne sont pas les seuls ni les plus importants. En effet, les moyens employés et choisis dans nos territoires sont fondamentalement au nombre de deux : les livres et les voyages à l'extérieur. C'est à travers les premiers que les Grecs et les Japonais ont établi les premiers contacts avec les « Occidentaux » et ce sont fait une image de l'extérieur et de leur position dans le monde. Cette image sera corrigée ultérieurement lorsque l'on fera des voyages à l'étranger. Ce panorama est spécialement clair au Japon et, visible en partie pour la Grèce. Cependant, les stratégies suivies par les uns et les autres tout en se ressemblant, diffèrent un peu en raison des situations extérieures particulières.

Etant donné les problèmes auxquels étaient confrontés les voyageurs dans nos territoires, les livres vont devenir le principal moyen pour introduire les nouveautés extérieures car ils étaient plus faciles à transporter et à faire entrer. Mais cela ne se faisait pas sans difficultés. D'abord, il fallait les faire parvenir à destination, ensuite les traduire. Les difficultés linguistiques sont semblables à celles auxquelles étaient confrontés aussi bien les hôtes (Japonais, Grecs) que les visiteurs (Français, Anglais surtout en Grèce ; les mêmes plus les Hollandais et les Russes au Japon) et qui avaient été résolues normalement grâce aux interprètes locaux. Ceux-ci vont devenir aussi des traducteurs comme dans le cas du Japon. Ainsi, les livres vont devenir un élément important des cargaisons des bateaux commerçants.

Nous savons que, parmi les marchandises des cales des bateaux de la VOC à Nagasaki, il y en avait une quantité non dédaignable, dont une partie était offerte au shogun lors de la visite annuel à Edo²¹². Cependant, en raison des édits promulgués au XVII^e siècle, leur entrée sur le territoire devait être autorisée après un examen rigoureux d'un comité de censure. En effet, si un livre faisait une seule allusion à la foi chrétienne, il était brûlé et, ce faisant, on perdait une grande quantité d'information. Ce n'est qu'en 1720 que le huitième shogun, Tokugawa Yoshimune 徳川吉宗 (1684-1751), va à assouplir l'interdiction et les livres occidentaux vont arriver de plus en plus. Cette mesure est parallèle à la capacité effective des interprètes de traduire ces ouvrages, presque entièrement en provenance de Hollande, dont les avances scientifiques en médecine et astronomie étaient très importantes à

²¹² HOSONO, M. *Nagasaki prints and early copper plates*, op. cit. p. 22.

cette époque²¹³. Ainsi, il ne sera pas étrange de trouver un échange de livres entre les visiteurs et leurs hôtes comme dans le cas de Siebold²¹⁴.

En Grèce, cette arrivée est importante elle aussi, même si la nature des rapports établis entre les destinataires et les personnes qui les envoient est un peu différente. En effet, ce que nous trouvons ici ce sont les livres envoyés par les Grecs résidant en Europe à leurs amis ou familiers résidants en Grèce même²¹⁵. Ces ouvrages, normalement sont des traductions tirées des ouvrages écrits par des savants européens, dans lesquels étaient exposées des idées nouvelles qui ne seraient pas arrivées d'une autre façon en Grèce. Il n'est pas exclu que ces Grecs de la diaspora aient envoyé des ouvrages en langue originale à leurs correspondants.

Parmi les préférences, les Japonais étaient férus surtout d'ouvrages scientifiques, notamment médicaux, astronomiques, botaniques, qu'ils commencèrent à traduire en japonais très tôt. Ce choix avait été établi par les Japonais eux-mêmes qui, tout en se méfiant du christianisme des Occidentaux, considèrent peu à peu que leur savoir technique pouvait leur être utile. Certes, ce ne sont pas tous les intellectuels et politiciens qui sont d'accord avec cette ouverture d'esprit, mais l'influence venue de l'extérieur grandit petit à petit dès 1720 et devient évidente après le retour de l'ambassade japonaise de 1860 aux Etats Unis²¹⁶.

Pour ce qui est des Grecs, les ouvrages sont des plus variés : histoire, philosophie, littérature, sciences... Mais le contenu littéraire est plus évident et aura une influence directe sur les pensées des destinataires.

L'importance des livres repose surtout sur l'expansion des connaissances qu'ils contenaient, des connaissances pratiques (comme celles qui étaient cherchées par les Japonais), mais l'image qu'ils donnaient des autres pays pouvait être faussée par les récepteurs comme dans le cas du Japon. Seulement, une approche de la réalité pouvait aider à modifier cette idée. Cela va être obtenu lors des voyages des Grecs et des Japonais à l'extérieur.

²¹³ Pour les interprètes et leur capacité pour la traduction: GOODMAN, G. K. *The Dutch impact on Japan*, op. cit. pp. 35-55.

²¹⁴ L'échange finit, cependant, très mal, car parmi les livres, Siebold reçut une copie de la carte de la partie Nord du Japon que l'on avait établi très récemment et cela dans un moment où le Japon était sensible à la « menace » russe. Alors, son correspondant fut emprisonné et torturé jusqu'à la mort et lui même, emprisonné d'abord et sommé d'abandonner le Japon après.

²¹⁵ P. ex. les lettres que A. Korais adresse à leurs amis en leurs racontant ses idées et ses espoirs.

²¹⁶ Il s'agit d'une ambassade pour demander la révision du traité de 1858, révision qui n'est évidemment pas accordée. Cependant, ce premier contact des Japonais avec le monde extérieur a la vertu de montrer les carences et le chemin à suivre s'ils voulaient être acceptés dans la communauté des puissances mondiales.

Des voyages qui, à différence de ceux entrepris par les Occidentaux, sont dès le début des voyages d'études. Ainsi, suivant l'adage oriental d'après lequel pour vaincre l'ennemi, il faut le connaître, les Japonais vont commencer à envoyer des missions diplomatiques dès 1860 en Europe et aux Etats-Unis. Entre 1860 et 1867 sept voyages seront organisés aussi bien par le Bakufu que par les *daimyō*. Les premières missions avaient un caractère politique car s'il s'agissait d'obtenir une révision des traités signés en 1858, mais elles vont servir aussi à ses membres comme voyages d'études de façon à observer la réalité des puissances étrangères (les Etats-Unis, la France, l'Angleterre)²¹⁷. L'envoi des missions par certains *daimyō* en bravant l'interdiction qui existait dès le XVII^e siècle montre le changement des mentalités chez ces seigneurs. On pourrait considérer la participation du Japon dans l'Exposition Universelle de Paris en 1867 comme une manifestation de cette ligne d'ouverture et de soif de connaissances²¹⁸.

L'exemple des Grecs est encore plus clair et plus significatif aussi bien par sa durée que par les implications dans le débat identitaire. En effet, la présence grecque en Europe est attestée dès le XV^e siècle, à la suite de la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. Ces Grecs de la diaspora vont établir bientôt des colonies prospères qui servent des référents pour ceux qui, restés dans l'Empire ottoman, vont commencer à sortir au XVIII^e siècle à la recherche de nouvelles connaissances. Ainsi, Venise, Vienne, Paris, Odessa deviennent des endroits privilégiés pour les rencontres entre les Grecs et les intellectuels européens. Parmi les exemples de ces Grecs sortis de Grèce avec l'objectif de faire des études ailleurs se trouvent deux noms très importants pour le développement des idées identitaires : Koraïs et Solomos. Tous les deux sortis de la couche des commerçants, après avoir réalisé leurs premières études en Grèce, ils vont partir pour achever leur formation ailleurs. Ainsi, Koraïs restera attaché à la France et Solomos à l'Italie. Ce n'est pas le moment, ni notre objectif de dresser un tableau des apports faits par eux et par d'autres (Moustaxidis, Rhigas p. ex.) mais, il faut quand même signaler que de leur rencontre avec les Lumières, les idées de Herder (1744-1803) et les idées de la Révolution Française vont naître des réflexions très importantes en ce qui concerne la langue comme signe identitaire du peuple grec, l'importance de l'héritage historique et des

²¹⁷ Une première mission est envoyée aux Etats-Unis en 1860 et sera suivie par une autre à destination de l'Europe en 1862. Pour cette dernière, dont l'interprète était Fukuzawa Yukichi, un ardent défenseur de l'ouverture voir: SIEFFERT, R. « La mission japonaise de 1862 : « Fukuzawa Yukichi » dans, *Le Japon et la France. Images d'une découverte*, Paris, 1974, pp. 44-7. Entre 1860 et 1867, on envoya sept missions à l'étranger, c'est-à-dire, une par an en moyenne.

²¹⁸ L'art japonais était devenu une « passion » en Europe, spécialement en France dès 1850 environ ; on peut bien comprendre alors sa présence à Londres en 1862 et à Paris en 1867 (sa première grande participation) : KOYAMA-RICHARD, B. *Japon rêvé. Edmond Goncourt et Hayashi Tadamasa*, Hermann, Paris, 2001, p. 13 et 41.

traditions. Plus qu'à l'intérieur des frontières, on peut dire que c'est grâce aux Grecs de la diaspora et à ceux qui sont sortis et puis rentrés en Grèce que le développement des idées identitaires a pu avoir lieu.

Avec les informations arrivées par ces deux moyens, les intellectuels vont commencer à se créer une image d'eux-mêmes, en tant que membres d'une communauté, et des Autres, qui est le reflet des divers sentiments envers ceux qui sont différents. Ainsi, au Japon, tout en se considérant en retard dans le domaine scientifique et en considérant les techniques étrangères comme les seules capables de faire avancer le pays, ils vont considérer également que les Occidentaux, et quelques-unes de leurs idées étaient un danger pour « l'essence » japonaise. Pour les Japonais, cette situation ne représentait pas une contradiction car ils étaient habitués dès le début aux adaptations partielles des aspects des autres cultures (comme la chinoise). Il faut avoir en tête cette façon de penser si l'on veut comprendre un contre-sens apparent comme celui qui se produit chez les partisans de l'expulsion des étrangers et de la consigne *jōi* 攘夷²¹⁹. En effet, celle-ci était née dans le fief de Mito, dans le courant Mitogaku 水戸学 qui voyait dans les étrangers un danger pour le Japon²²⁰. Or, les *daimyō* et les partisans de ce courant ne vont pas hésiter à envoyer des missions à l'étranger pour mieux apprendre ses techniques. Tel est l'exemple des fiefs de Satsuma et de Chōshū. Ceux-ci vont suivre l'adage japonais de « connaître l'ennemi pour le vaincre ». Ainsi, ils vont employer les « Occidentaux » pour combattre les « Occidentaux ». Pour ce qui est du christianisme, malgré la ferme opposition envers lui, certains intellectuels vont l'employer dans leurs théories religieuses.

L'image que les Japonais vont avoir de l'Occident, était véhiculée par les Hollandais, mais, dès 1860, ils vont découvrir que celle-ci était erronée et vont commencer à la modifier. La présence des étrangers sur leur sol va contribuer aussi à ce changement. En effet, jusqu'au XIX^e siècle, ils étaient convaincus que le hollandais était la langue parlée à l'extérieur par tous, que les nouvelles qui arrivaient grâce au comptoir de Nagasaki étaient les seules ; or, avec l'arrivée sur les côtes du Nord des Russes, et puis, progressivement, des bateaux français, américains, les Japonais vont découvrir une variété plus ample, des nouvelles langues... Ils vont se rendre compte que leurs progrès n'étaient pas si complets qu'ils croyaient, et les voyages à l'extérieur vont leur montrer des cultures qui étaient, certes,

²¹⁹ C'est-à-dire: expulsion des barbares. Il s'agit de la deuxième partie du slogan des radicaux pro-impériaux ; la première étant *sonnō* : vénérer l'empereur.

²²⁰ KRACHT, K. "Mito School" dans *Kodansha Encyclopaedia of Japan*, Tōkyō, 1983, p. 205. pour la politique de *sonnō jōi*: MOTOYAMA, J. "The Political thought of the late Mito School", *PSJ 11*, pp. 95-119.

très avancées techniquement mais qu'ils considéraient comme inférieures culturellement (exemples tirés des journaux de voyages japonais). Ainsi, l'image qu'ils se sont faite aussi bien d'eux que des autres a un double visage : d'un côté les Japonais voient les Occidentaux comme un modèle à suivre dans le domaine scientifique et technique où ils excellent. Ainsi, il fallait apprendre d'eux aussi bien en invitant des étrangers au Japon (ce qui arrivera dès 1860 environ) qu'en voyageant à l'extérieur pour apprendre. Entre les premiers étrangers à être « invités » au Japon se trouvent les spécialistes dans le domaine militaire (instructeurs, ingénieurs) qui vont aider aussi bien le Bakufu et les seigneurs à créer des structures militaires modernes²²¹. D'une façon parallèle, les pays choisis comme lieu d'apprentissage (les États-Unis et la Grande Bretagne) étaient, à cette époque, à la pointe de la technologie et, en même temps des nouvelles idéologies. On connaît des élèves de Satsuma et Chōshū dans des institutions britanniques de prestige, dès 1862, parmi lesquels se comptait Itō Hirogumi, l'un des « pères » de la Constitution de 1889²²². Certes, leur séjour ne va pas être très long mais, grâce à lui, ils pourront acquérir des connaissances qu'ils essayeront d'appliquer au Japon lors de la construction du nouvel État après 1868. En effet, ce sont ceux qui ont eu la possibilité de voyager à l'étranger qui vont avoir des postes de responsabilité dans le nouveau Japon.

Néanmoins, même si les Japonais se voient comme des inférieurs en ce qui concerne la technique, ce sentiment ne va pas plus loin. Certes, ils vont entrer en contact avec les idées politiques, mais ils ne les accepteront pas complètement ; ils vont apprendre tant bien que mal des langues étrangères (le hollandais d'abord et puis l'anglais, le français) pour pouvoir accéder aux connaissances qu'ils considèrent comme importantes pour le développement du pays. Cependant pour ce qui concerne les mœurs et les croyances, ils vont les refuser car ils considèrent comme barbares²²³. Ce refus de la religion chrétienne a ses origines au début du XVII^e siècle et va se maintenir jusqu'à la deuxième moitié du XIX^e siècle²²⁴. Cependant, des idées chrétiennes vont entrer malgré tout au Japon et seront employées par Hirata Atsutane 平田熱篤胤 (1776-1843) pour créer sa théorie du shintō et

²²¹ Parmi des Occidentaux se trouvent les Français qui vont aider à construire l'arsenal de Yokosuka, les Hollandais, les Anglais qui aideront à créer des armées suivant les modèles européens. Pour les Français voir : DE TOUCHET, E. *Quand les Français armaient le Japon*, op. cit. Rennes, 2003.

²²² MIYOSHI, M. *As We say Then*, op. cit. p. 175. Il s'agit néanmoins de voyages risqués puisque l'interdiction de quitter le Japon promulguée lors de la « fermeture » du pays en 1634 n'avait pas encore été abrogée.

²²³ On trouve ces idées par exemple dans les nombreux journaux que les voyageurs ont laissés de leurs séjours à l'étranger. Bien que dans un contexte différent, les Japonais ont, eux aussi, une tradition et une littérature de voyage très importante qui va s'accroître dès le XVIII^e siècle lorsque les voyages, d'abord internes, deviennent plus nombreux (notamment les pèlerinages).

²²⁴ L'un des chapitres de la Charte « donnée » de 1868 reconnaît la liberté religieuse. Les Japonais, pour s'approcher de l'Occident vont devoir accorder ce principe au nouvel État.

par les créateurs de l'Etat du Japon pour faire devenir le shintō une sorte de religion « officielle » de l'Etat comme nous aurons l'occasion de voir plus tard.

Si la vision des « Occidentaux » change avec les nouvelles connaissances, celle de la Chine change elle aussi. Jusqu'à la fin du XVII^e siècle la Chine était le référent absolu en ce qui concerne la culture et les normes politiques et morales. Cependant, dès le début du XVIII^e siècle, le panorama commence à changer. Ainsi, la création de l'école *Kogaku* suppose un pas vers la mise en valeur de la culture japonaise. En effet, tout en étant un courant de pensée à l'intérieur des études confucéennes, son étude des textes anciens dans la version originelle (sans tenir compte des commentaires postérieurs) sera employée par des intellectuels comme Keichū ou Kamo no Mabuchi pour mettre en valeur la poésie écrite en japonais et contenue dans les ouvrages des époques anciennes²²⁵. A côté de ce courant qui était né de la propre réflexion des intellectuels japonais, d'autres vont se développer grâce à l'arrivée des idées occidentales et vont servir pour relativiser l'importance de la Chine comme modèle à suivre. L'école des Etudes Hollandaises (*Rangaku*) fondée au XVIII^e siècle, dont les membres les plus représentatifs commencent à écrire dès le milieu de ce siècle est la plus importante²²⁶. Des voix commencent à s'élever contre elle et l'on fait la différence entre la Chine contemporaine qui perd son rôle de référent (surtout après la défaite face aux Anglais en 1842) et la Chine ancienne qui, malgré tout, continue d'être un modèle culturel. Les Japonais vont développer petit à petit un sentiment de supériorité vis-à-vis de leur voisin qui sera surtout développé par l'école Nativiste des *Kokugaku*. Ainsi, Motoori Norinaga dans le *Tamakushige* 玉くしげ (1787) peut affirmer : « La Voie de la Vérité, s'étendant entre le Ciel et la Terre, est la même dans tous les pays. Cependant cette Voie s'est transmise correctement seulement dans notre terre impériale. Dans les autres pays, cette transmission s'est perdue dès les temps anciens »²²⁷

²²⁵ Le courant *Kogaku* reçoit ce nom au XIX^e siècle, mais il ne constituait à proprement parler une école. Ses membres avaient été rapprochés car ils partageaient plus ou moins les mêmes idées concernant le retour aux textes anciens. Parmi les membres les plus significatifs se trouve Ogyū Sorai dont quelques idées étaient proches de celles de Motoori Norinaga. Pour le courant *Kogaku* : *Dictionnaire historique du Japon*, s.v. « Kogakuha », Paris, 2002, p. 1569.

²²⁶ Parmi ces premiers membres ce trouvent Sugita Gempaku 杉田玄白 (1737-1817), Ōtuski Gentaku 大槻玄沢 (1757-1827), Shimazu Shigehide 島岡茂秀 (1745-1800). Ils appartenaient à des milieux différents mais ils voulaient employer les nouvelles idées pour le bien du Japon. Ainsi, il y avait des *daimyō*, des médecins, des lettrés....

²²⁷ *Motoori Norinaga zenshū* 8 本居宣長全集, 第八卷, Tōkyō, 1993, p. 309 : *Makoto no michi wa, tenchi no aida ni watarite, dare no kuni made mo, onajiku tada hitosuji nari, saru ni kono michi, hitori mikuni ni nomi tadashiku tsutaharite, gaikoku ni wa mina, jōko yori sude ni sono denrai wo ushinaheri* (まことの道は、天地の間にわたりて、何れの国までも、同じくただ一すちなり、然るに此道、ひとり皇国にのみ正しく傳はりて、外国にはみな、上古より既にその傳來を失へり、)。

Le fait d'être le seul pays où la Voie s'est transmise correctement fait que le Japon est vu comme supérieur aux autres pays. En 1825, le Japon devient le centre idéologique, en remplaçant la Chine. Une image culturelle et morale supérieure est créée, qui sert aussi bien dans le contexte « asiatique » qu'« occidental ».

Pour ce qui est de la Grèce, les rapports avec l'Occident établis très tôt, comme nous l'avons déjà signalé, vont avoir une profonde influence dans l'image que les intellectuels vont se faire d'elle. En effet, dès la Renaissance, l'héritage grec va être considéré comme l'un des piliers de la civilisation occidentale et pour cela, on va le considérer comme le patrimoine de tous, excepté peut-être des Grecs qui, soumis aux Turcs, sont vus comme retournés à un stade de barbarie. En effet, aussi bien les Français que les Allemands vont se considérer comme les légitimes héritiers de la Grèce ancienne²²⁸. Les Grecs de la diaspora vont entrer en contact avec les ouvrages concernant les époques les plus anciennes de la Grèce grâce aux travaux historiques qui se développent en Europe surtout dès le XVIII^e siècle et vont « redécouvrir » leur passé qui, pendant l'époque byzantine avait été « effacé » pour des raisons idéologiques²²⁹. En effet, à l'exception des élites connaissant la culture byzantine, les « Romains » avaient perdu le lien de continuité avec les « Hellènes » qui étaient considérés comme « païens ». Certes, on conservait certains noms, certaines légendes, certaines traditions dont celle de « Megalexandros » était la plus importante, cependant on avait perdu la dimension historique. C'est grâce au contact avec les Occidentaux que les Grecs des XVIII^e-XIX^e siècles se considèrent à nouveau comme les héritiers des temps anciens. Or, cette « redécouverte » va être à l'origine de tous les problèmes et mésententes qui vont accompagner les rapports entre les Européens et la Grèce dès le XVIII^e siècle. En effet, les Grecs vont essayer de récupérer leur héritage et, petit à petit, vont essayer de se l'approprier, à travers la langue, la littérature, les faits du passé. De là l'emploi des noms grecs anciens à la fin du XVIII^e siècle, des références continues aux hauts faits de l'Antiquité... Cependant, ils ne pouvaient pas oublier tout le passé historique : les Grecs contemporains étaient aussi fils de Byzance et de la domination turque. Alors, tous les changements faits dans ce sens seront à peine considérés par les Européens – ceux-ci voulant l'impossible, retrouver dans les Grecs

²²⁸ Pour les Allemands: SCHULZE, M. *Etat et nation dans l'histoire de l'Europe*, Éd. Du Seuil, Paris, 1996, 192. Les Français vont prendre ce rôle dès la fin du XVIII^e siècle et, surtout au XIX^e siècle. Cependant, plus que les héritiers ils se considéreront leurs gardiens et protecteurs.

²²⁹ En effet, on considère cette époque (comme tout le Moyen Âge européen) comme une période obscure et décadente. Il faudra attendre au milieu du XIX^e siècle (travaux de Zambélios et puis de Paparrigopoulos) pour que les Grecs mettent en valeur cette partie de leur histoire : AGRYROPOULOS, R. *Les intellectuels grecs à la recherche de Byzance*, Institut de recherche Néohelléniques, Athènes, 2001, pp. 17-19.

modernes l'image « ressuscitée » des Anciens. Ainsi, tout en essayant de répondre à l'image que les « Occidentaux » s'étaient faits d'eux, ils vont montrer également les grandes différences existantes entre l'idéal et la réalité. D'un côté, les élites de la diaspora, assimilées aux populations des villes qui les accueillent se sont « occidentalisées » jusqu'à se fondre avec leurs voisins, d'un autre côté, les Grecs habitant dans l'Empire ne gardent pas de traces de l'image idéale et sont des membres de la communauté orthodoxe. Certes, ils parlent grec, mais le grec moderne est loin du grec ancien et on va la considérer comme une langue barbare, décadente.

Les Grecs doivent donc recréer une image d'eux-mêmes qui assimile les contradictions apparentes. D'un côté, ils essayeront de montrer qu'ils vont les « vrais » héritiers des Grecs classiques, mais d'un autre côté ils ne peuvent pas nier leur appartenance à l'orthodoxie qui est, à cette époque, leur « essence identitaire ». L'importance de ces deux pôles opposés se trouve dans les ouvrages des précurseurs du débat identitaire. Ainsi, Koraïs parle des Grecs comme des Hellènes mais en ce qui concerne la langue, il aspire à une langue, donc la base est la langue parlée, mais dépouillée des éléments qui ont été ajoutés au cours des siècles²³⁰. Rhigas montre aussi la fusion des deux éléments²³¹. Et si les Européens vont s'intéresser aux chansons grecques dans la ligne de Herder c'est parce que les Grecs vont être derrière eux pour les encourager et les aider dans leur recherches²³². Ainsi, bien qu'influencés par l'extérieur, les Grecs de la diaspora vont avoir une image propre et mixte d'eux-mêmes en tant que communauté.

2.2. Nouveaux besoins intellectuels face aux changements extérieurs.

Les Lumières, le premier romantisme, les révolutions libérales (dont la Révolution Française), changent aussi bien la vision culturelle que politique, sociale et même économique en Europe. Les mouvements rationalistes qui sont en lutte avec les courants plus conservateurs renouvellent la pensée chinoise. Le monde des XVIII^e-XIX^e siècles en dehors des frontières de nos territoires devient progressivement différent à celui des siècles antérieurs

²³⁰ DIMARAS, C. Th. *Histoire de la Littérature néo-hellénique*, op. cit. p. 225.

²³¹ Ainsi, dans ses ouvrages inspirés des idées révolutionnaires venues de France et visant le monde contemporain, il réalise un portrait d'Alexandre le Grand pour pousser les populations grecques à la lutte, et dans le préambule de sa « Constitution » il dessine le gourdin d'Héraclès comme symbole : LÓPEZ VILLALBA, M. *Traducir la Revolución*, op. cit. p. 30.

²³² Ainsi, le noyau du recueil de Cl. Fauriel est composé par les chansons recueillies par Koraïs; celui de Haxthausen par celles de Manoussis... Ce sont eux qui encouragent et aident les intellectuels européens dans leurs connaissances en faveur des Grecs.

en produisant aussi des changements dans les rapports avec les autres. Afin de pouvoir répondre à la nouvelle situation née dans ce contexte, les intellectuels grecs et japonais vont créer des stratégies différentes au sein desquelles va s'ouvrir un débat intéressant en ce qui concerne l'image de soi-même, l'identité et les rapports avec le monde extérieur. Il est vrai que l'influence de tous ces courants de pensée n'est pas la même dans un territoire que dans un autre et, par conséquent, la réponse va varier aussi. Cependant, tous sont nécessaires pour mieux comprendre les évolutions postérieures.

L'esprit rationaliste des Lumières va se répandre tôt entre les Grecs de la diaspora dont l'un des principaux centres se trouvait à Vienne, l'un des foyers du « despotisme éclairé » sous Joseph II. Néanmoins, tout en acceptant les idées concernant l'éducation et son importance pour le développement aussi bien de la personne que de la communauté, les membres de la diaspora grecque vont rester attachés à leurs traditions religieuses. Et cela est dû au fait que les idées éclairées vont être diffusées en partie par certains éléments de l'Eglise particulièrement intéressés à l'éducation. Il ne faut pas oublier qu'une grande partie de celle-ci reste entre les mains du clergé. Il est vrai aussi que l'éducation supérieure dépend surtout des initiatives privées et celles-ci sont entre les mains des couches privilégiés, que ce soient les Phanariotes (dans leurs principautés danubiennes) ou les riches commerçants qui consacrent leur fortune (en totalité ou en partie) pour fonder des écoles, des imprimeries et des institutions, afin de diffuser l'enseignement des matières considérées comme nécessaires. Ainsi, les sciences (mathématiques, physique, chimie), les lettres et les langues feront partie des programmes éducatifs²³³. Et l'importance de l'éducation amène à se poser le problème de la langue, notamment dans le cas grec. En effet, jusqu'au XVIII^e siècle (à quelques exceptions près), la langue employée était le grec de l'époque byzantine, peut-être celle de l'époque classique; en tout cas, une langue qui n'était plus parlée par les Grecs dans la vie quotidienne (même pas par les intellectuels). La question va donc se poser de dispenser l'éducation dans une langue compréhensible de tous et, même les membres du clergé les plus conservateurs vont commencer à changer un peu leurs positions. Néanmoins, il ne faut pas penser que le changement va se produire du jour au lendemain. Au contraire, le problème linguistique va durer jusqu'au XX^e siècle. Ce ne sera qu'en 1975 que la langue parlée, la démotique sera reconnue comme la langue de l'Etat grec.

Nous trouvons aussi ce même souci au Japon où l'arrivée des nouvelles sciences « occidentales » grâce au commerce établi à Nagasaki va ouvrir une fenêtre vers

²³³ MACKRIDGE, P. « The Greek Intelligentsia 1780-1830: A Balkan Perspective », dans Clogg, R. (éd.) *Balkan Society*, 63-84, en spécial pp. 63-4.

l'extérieur. Afin de répondre à cette arrivée, on fondera l'école *Rangaku* qui, d'abord promise aux traductions des ouvrages étrangers ne va pas tarder à créer ses propres ouvrages et à introduire des sciences qui jusqu'alors étaient peu développés sur le territoire. Ainsi, la géographie va bénéficier des ouvrages introduits au XVIII^e siècle. L'histoire naturelle, l'astronomie, la médecine (en particulier l'anatomie) vont se développer aussi²³⁴. Certes, il ne s'agit pas ici des enseignements dispensés à tout le monde, et ceux qui vont les recevoir seront capables de faire la synthèse entre l'éducation formelle qu'ils avaient suivie enfants (suivant les modèles confucéens) et les nouveautés « occidentales ». Et cette synthèse, différente d'un intellectuel à un autre, sera après mise au service soit du Bakufu soit des seigneurs opposés à lui. Ainsi, Motoori Norinaga, par exemple, étudiera la médecine occidentale. Parmi les ouvrages des *Rangaku* certaines seront importantes dans les politiques postérieures du gouvernement notamment celles qui font référence aux méthodes pour accroître la puissance militaire du territoire. En effet, dès la fin du XVIII^e siècle et coïncidant avec la présence chaque fois plus intense des vaisseaux étrangers (en particulier dans les territoires du nord), les intellectuels vont écrire des ouvrages en faisant des recommandations au Bakufu afin de se préparer pour une possible attaque extérieure en employant, parfois des réflexions tirées des idées occidentales. Or, ces ouvrages qui, circulant de forme non officielle, pouvaient servir pour le bien du pays, s'ils sont édités sont considérés comme dangereux pour le gouvernement (car ils comportaient des critiques à l'égard de sa politique) et leurs auteurs sont châtiés²³⁵. Les réflexions linguistiques vont naître aussi de l'arrivée des ouvrages occidentaux car, tout en préparant des traductions, des dictionnaires et des méthodes, les *Rangakusha* vont se rendre compte des différences linguistiques et des avantages d'avoir un système d'écriture plus simple.

Or les Lumières vont aussi aider au développement des idées « nationalistes » qui seront développées après par le romantisme. Ainsi, les idées de Herder et d'E. Kant en Allemagne vont avoir un grand écho surtout en Grèce. En effet, l'importance de l'histoire commune va avoir sa réponse chez les intellectuels grecs lorsqu'ils commenceront à revendiquer leur histoire passée, jusqu'à ce moment entre les mains des puissances européennes. Certes les élites n'avaient perdu la conscience d'appartenir à une lignée

²³⁴ GOODMAN, G. K. *The Ducth Impact, op. cit.* p. 43; JANSEN, M. B. (éd.), *The Cambridge History of Japan. Vol. 5. The Ninetheen Century*, Cambridge University Press, Cambridge, 1993, p. 91.

²³⁵ Tel est l'exemple de Hayahsi Shihei (1738-1793), dont l'ouvrage *Kaikoku Heiden* publié en 1791 fut considéré comme une insulte au Bakufu. L'auteur fut emprisonné et les exemplaires détruits : KEENE, D. *The Japanese Discovery of Europe. 1720-1830*, Stanford University Press, Stanford, 1969 (1ere. éd. 1952), pp. 39-43. D'autres intellectuels écrivirent des ouvrages contenant des idées semblables mais ne les éditèrent pas, comme Honda Toshiaki (1744-1821) ou Kudō Heisuke (1739-1800).

historique ; cependant la connaissance de l'Antiquité avait été faite par le biais de l'optique byzantine ce qui avait mené à la perte d'une partie de cette réalité historique²³⁶. Cette partie « perdue » est justement celle que les Européens s'étaient appropriée et que les Grecs vont devoir « reconquérir ». Le problème que vont rencontrer les savants se trouve dans la nature de ce qui avait été « rejeté » : la démocratie, les écrivains, la philosophie, l'art même. Les Byzantins n'avaient gardé de l'Antiquité que ce qui pouvait leur être utile. Bien sûr, le reste avait été rejeté comme la culture des païens²³⁷. Or, de ce fait, ils avaient pu garder et employer une partie de la culture ancienne qui, s'ils avaient agi d'une autre manière, aurait été rejetée en bloc par l'orthodoxie. La synthèse entre l'Antiquité et le monde orthodoxe qui s'était produite à Byzance va continuer sous la Turcocratie car on n'y trouvait pas de contradiction. Mais, avec les idées des Lumières et des Philhellènes, avec l'exaltation de la culture classique ancienne, cette contradiction va se faire plus évidente et va être une source de problèmes pour les intellectuels qui essaient de concilier les deux afin de montrer que les Grecs modernes sont les vrais héritiers des Grecs anciens.

L'une des stratégies suivies va être la continuité linguistique dont les exemples seront puisés, entre autres, dans les chansons populaires, suivant en cela les idées de Herder. Certes, nous n'avons pas de témoignages directs de cette activité des intellectuels grecs, mais des témoignages indirects nous montrent qu'ils étaient derrière l'intérêt porté aux chansons populaires par certains intellectuels européens. Ainsi, Claude Fauriel, dans la préface de son recueil de chansons grecques, nous informe que le noyau de celui-ci était une collection de chansons qu'avait été fait par Koraïs. Celui-ci l'aurait donnée à Piccolo qui l'aurait cédée à son tour à Klonaris. Finalement, ce dernier l'aurait donnée à Fauriel pour son recueil²³⁸. Le noyau d'un recueil de Haxthausen appartenait à Théodore Manoussis (Grec de Corfou : 1795-1858) qui habitait à Vienne et qui était l'ami, parmi d'autres, de Kopitar²³⁹. Le reste provenait des informations des Grecs qui habitaient eux aussi à Vienne et dont les régions

²³⁶ DUCÉLIÈRE, A. *Le drame de Byzance. Idéal et échec d'une société chrétienne*, Hachette littératures, Paris, 1997 (1^{ère} éd. 1976), p. 74 (méconnaissance de l'Histoire grecque et romaine) ; pp. 88-92 (emploi de l'Histoire ancienne, du peu que l'on connaissait).

²³⁷ En général la culture classique de l'Antiquité était considérée païenne et donc, située en dehors du monde byzantin. On le donne tout les vices, cependant, une partie sera « sauvée » par son utilitarisme. Pour le rejet : DUCÉLIÈRE, A. *Le drame de Byzance*, op. cit. p. 62-3 ; pour l'acceptation partielle : *Ibid.* pp. 70-5.

²³⁸ FAURIEL, Cl. *Chants populaires de la Grèce Moderne, tome I*, Paris, 1824, p. ii : les chansons de Koraïs obtenues grâce à Piccolo, un ami intime de Fauriel, qui les avait reçues du Klonaris auquel Koraïs les avait confiées; PETROPOULOS, D. *Ellinika dimotika tragoudia*, Athènes, 1958, introduction p. 9 (1^{er}) ; GALLEY, J. B. *Claude Fauriel membre de l'Institut (1772-1843)*, Honoré-Champion, Paris, 1909, p. 285.

²³⁹ IBROVAC, M. *Claude Fauriel et la fortune européenne des poésies populaires grecque et serbe. Etude d'Histoire romantique suivi du Cours de Fauriel professé en Sorbonne (1831-1832)*, M. Didier, Paris, 1966, Col études de littératures étrangères et comparées 52, pp. 84-85. Theodor Kind connaissait de l'existence de ce recueil de Manoussis car il le cite dans son édition des chansons grecques de 1827.

d'origine étaient des plus variées (Crète, Thessalie, Pinde..) ²⁴⁰. De la même façon, Solomos va s'intéresser aux chansons après son retour d'Italie ²⁴¹. Les chansons vont être employées de deux façons différentes : dans le domaine linguistique pour montrer la continuité du vocabulaire et des formes d'expression et dans le domaine des idées pour montrer que les sentiments qui animaient les chansons étaient plus ou moins les mêmes. Néanmoins, cet emploi des chansons pour montrer la continuité sera plus accusé dès 1830 pour faire face aux théories de Falmerayer. En effet, les premiers recueils écrits en grec seront publiés au milieu du XIX^e siècle ²⁴².

L'intérêt pour l'Antiquité va se manifester aussi dans les traductions des classiques faites par les intellectuels grecs pour les contemporains, dans les éditions des ouvrages anciens, dans la publication des inscriptions anciennes ²⁴³.

Dans un autre domaine, il est intéressant de voir la réponse donnée aux idées issues de la Révolution Française et adoptées surtout par Rhigas Féraios. Celui-ci à côté de ses travaux de géographie, va développer des idées politiques concernant un État grec indépendant. Ainsi, il traduira la Marseillaise (le Thourios), rédigera une constitution de la République Hellénique (Ελληνική δημοκρατία) et une Déclaration des Droits de l'Homme ²⁴⁴. Même si le modèle reste français, en lisant ces documents, on se rend compte d'un profond attachement aux liens culturels et à la situation balkanique contemporaine. En un mot, en réponse à la création des différents États-nations, Rhigas va créer ses propres idées en employant à son gré différents éléments présents dans les divers courants de l'époque. Sa tâche politique et de la même façon, la tâche culturelle de Koraïs vont être les piliers pour les développements postérieurs qui mèneront à l'indépendance de la Grèce.

Pour finir, il faut parler de la réponse donnée par les Japonais au courant rationaliste chinois. En effet, au XVIII^e siècle, un certain nombre de savants suivant les enseignements de Gu Yanwu (1613-1682) vont commencer à questionner certaines méthodes reçues et développer leur propre idée de la recherche littéraire et scientifique. Ainsi, en

²⁴⁰ HAXTHAUSEN, W. von *Neugriechische Volkslieder*, herausgeben von K. Schulte-Hemminghausen und G. Gonter, Münster, 1935, p. 19.

²⁴¹ IBROVAC, M. *Claude Fauriel*, op. cit. pp. 234-5

²⁴² Le premier connu est celui de T. Eulampio de 1843 : PETROPOULOS, D. *Ellinika dimotika tragoudia*, op. cit. Introduction p. 10.

²⁴³ Les traductions des ouvrages classiques commencent vers 1750 dans les centres de Vienne et de Venise. Parmi les auteurs on compte Thucydide, Hérodote, Homère, Aristote, Xénophon, Hippocrate : KNÖS, B. *Histoire de la Littérature néogrecque*, op. cit. p. 554 et p. 594. Pour les éditions du roman d'Alexandre : DIMARAS, C. Th. *La Grèce au temps des Lumières*, op. cit. p. 114 ; pour l'épigraphie : *Ibid.* p. 109.

²⁴⁴ Pour une étude préliminaire de la Constitution et du Thourios : LÓPEZ VILLALBA, M. *Traducir la Constitución*, op. cit. Le terme utilisé par Rhigas est *helliniki dimokratia* (ελληνική δημοκρατία). Ainsi, dans le premier article de la Constitution il déclare : «la république hellénique est une, avec toute la différence de peuple et culte qui comprend dans son sein (η ελληνική δημοκρατία είναι μία, με όλο οπου συμπεριλαμβάνει εις τον κόλπον της διάφορα γένη και θρησκείας) : Πήγας, Αθήνα, 1955, Βασική βιβλιοθήκη Αέτου, 10, p. 377.

littérature, ils prônent le retour aux classiques sans avoir recours aux interprétations postérieures afin de mieux comprendre le message des Anciens. En effet, celui-ci se serait perdu à travers le temps en raison de ces interprétations. On développe donc l'étude philologique des textes. Wang Zhong (1745-1794) est l'un des premiers à développer cette étude²⁴⁵. Après, la méthode va s'appliquer à toutes les études : l'histoire en est un domaine privilégié. Ainsi, à côté des textes, on emploie d'autres sciences (l'archéologie, l'épigraphie...) pour mieux éclairer et compléter les textes²⁴⁶. Certes, il s'agit d'un courant minoritaire mais il est important car les Japonais vont appliquer les mêmes méthodes plus ou moins en même temps. Tel est le cas de l'école Mito en histoire ou des recherches linguistiques de Keichū et puis de Kamo no Mabuchi 賀茂真淵 (1697-1769). Grâce à eux, la méthode va se transmettre aux *Kokugakusha*, notamment à Motoori Norinaga. Et ceux-ci vont l'employer pour se séparer de la tradition chinoise et créer un courant qui signale la propre particularité et, même la supériorité du Japon.

Ainsi, face aux changements extérieurs, Grecs et Japonais, vont éprouver le besoin de commencer des réflexions qui sont en même temps une réponse contre ce qui se disait d'eux et un reflet des idées qu'ils vont employer comme modèle pour faire ces mêmes réflexions.

3. Les élites savantes et leur entourage

Jusqu'à présent, nous avons parlé de l'organisation de la société et des réactions face aux changements. Maintenant nous allons nous intéresser d'un peu plus près aux élites savantes car ce sont elles qui vont développer le débat identitaire dans ses différentes manifestations. Néanmoins, il ne faut pas s'attendre à trouver une réponse unique aux innovations venues d'ailleurs et aux développements intérieurs. En effet, malgré l'existence de certaines lignes communes, le plus remarquable est la grande variété des courants qui vont se développer. Ceux-ci oscillent entre l'acceptation la plus enthousiaste et le refus le plus profond en laissant au milieu toute une série de combinaisons possibles. Cette variété dépend en grande mesure de l'entourage et de l'ambiance dans lesquels vont travailler ces élites. Dans

²⁴⁵ GERNET, J. *El mundo chino, op. cit.* p. 456.

²⁴⁶ Méthode employée entre autres par Zhang Xuecheng (1738-1801) : GERNET, J. *El mundo chino, op. cit.* p. 458.

ce domaine, les différences entre la Grèce et le Japon sont considérables car même si dans les deux cas, les élites vont être en contact avec l'extérieur, la modalité de ces contacts diffère. Ainsi, la plus grande partie de la réflexion grecque va être développée en dehors de l'Empire, par les Grecs de la diaspora, tandis qu'au Japon, c'est à l'intérieur que cette réflexion va se développer, dans ces fiefs éloignés du pouvoir, certes, mais dans le même territoire. La position des élites intellectuelles par rapport au pouvoir politique est un autre élément à prendre en compte au moment d'étudier leur façon de réagir face aux nouveautés.

3.1. Hétérogénéité face à la réception des innovations.

Dans une société agricole, normalement les couches paysannes sont les plus conservatrices car, en préservant l'ordre établi, elles préservent leur façon de vivre. Alors, même si les changements acceptés sont les moindres, on peut dire que les couches les plus aisées sont des agents novateurs. Ce qui change est le degré d'acceptation. Ainsi, en Grèce nous pouvons compter jusqu'à trois groupes différents dont les réactions, cependant, vont évoluer dans le temps. D'un côté les Phanariotes, d'un autre côté les Grecs de la diaspora et, finalement, les *dunatoi* (les puissants) des provinces. Pendant le XVIII^e siècle, les idées des Lumières vont être acceptées par les trois groupes mais pas dans leur intégralité et pas d'une façon continue. Ainsi, les Phanariotes des principautés danubiennes vont accepter les idées du despotisme éclairé dans la mesure où elles pouvaient leur être utiles pour affirmer leur pouvoir sur leurs territoires. Dans un premier temps, les membres du haut clergé et le Patriarcat vont se montrer aussi favorables à ces idées en ce qui concerne l'éducation. Des institutions d'enseignement vont profiter de cet intérêt qui cependant, va être bientôt abandonné. En effet, les Lumières se montrant opposées à l'Eglise, celle-ci ne pouvait pas continuer dans une ligne qui mettait en danger sa position privilégiée. De cette façon, le Patriarcat, d'abord favorable, va condamner les idées éclairées comme des hérésies. Tel est l'exemple de Voltaire qui va être condamné, entre autres, par Katartzis²⁴⁷. L'Eglise va également condamner les ouvrages de l'Antiquité et le retour à celle-ci que l'on avait entrepris dès la fin du XVIII^e siècle comme une façon de s'opposer aux Lumières²⁴⁸.

Les idées de la Révolution Française vont suivre un chemin semblable. Elles seront acceptées par les membres de la diaspora, mais les élites (les Phanariotes, le haut clergé) qui avaient montré, auparavant, leur ouverture d'esprit, vont devenir « conservatrices ». En effet,

²⁴⁷ DIMARAS, C. Th. *La Grèce au temps des Lumières*, op. cit. p. 71.

²⁴⁸ *Ibid.* p. 13.

les idées révolutionnaires sont vues comme une menace pour leur situation, si elles sont employées pour changer la situation de la Grèce par rapport à l'Empire ottoman²⁴⁹. La réaction entre les membres de la diaspora est différente car, ils vont se livrer presque entièrement aux nouvelles idées qu'ils vont appliquer à la situation de la Grèce. Les imprimeries, les premiers journaux, les premiers cercles de discussion vont être créés à l'étranger, notamment dans les centres les plus actifs aux XVIII^e-XIX^e siècles. A Vienne, plusieurs journaux sont fondés ; à Paris, à Odessa des institutions sont créées également à des fins culturelles²⁵⁰. A Vienne où résidait une communauté grecque très importante on pouvait trouver des étudiants, des professeurs, des commerçants... bref, il s'agissait d'un endroit privilégié pour des rencontres et des échanges d'information. Goethe, les Frères Grimm, Kopitar, Haxthausen, Piccolo, Müller, Karadzic, Mme Talvj, tous se sont rencontrés là ; ils y ont vécu pendant plus ou moins de temps. Et, certainement ils connaissaient les Grecs aisés qui y résidaient. Il s'agit d'un cercle intéressé par la philologie (grecque, slave), les traditions populaires ; quelques-uns étaient favorables à la cause grecque (Goethe, Müller, Piccolo). La production d'ouvrages d'érudition, de traductions aussi bien des classiques grecs que des ouvrages divers était très intense. Et les études slaves avançaient en parallèle avec celles consacrées à la Grèce. A Paris nous trouvons Koraïs et ses connaissances, Fauriel, Mary Clarke, Manzoni. Solomos, grâce à ses rapports avec ces derniers peut être inclus dans ce cercle. Ici, on travaille aussi sur les études philologiques mais elles sont plus concentrées sur la Grèce.

Malgré une sorte de rivalité entre les deux centres, ils n'étaient pas fermés et tous les membres se connaissaient, soit directement, soit à travers leur correspondance ou des connaissances communes. Tous partageaient des intérêts et des idées qui les rapprochaient les uns des autres en dehors des nationalités, du milieu social et des études réalisées²⁵¹. Ils étaient d'abord favorables aux idées de création d'une identité nationale dont les manifestations se trouveraient dans la littérature populaire. Ils suivaient les théories de Herder en ce qui concerne « l'âme du peuple ». Puis, ils étaient gagnés, pour des raisons diverses, par le philhellénisme et par le romantisme qui dominaient la scène politico-littéraire des premières décennies du XIX^e siècle. Certes, le philhellénisme en France n'était pas compris de la même façon qu'en Allemagne (où le fait de la religion était très important) ou qu'en Russie (qui était

²⁴⁹ MAKRIDIS, m. dans SPEAKE, G. (éd.), *Encyclopedia of Greece, op. cit.* p. 1295.

²⁵⁰ Le premier journal grec fut édité à Vienne par un des amis de Rhigas en 1784 ; la *Filiki Heteria* fut fondée en 1814 à Odessa, l'*Hellenion Xenodochio* à Paris en 1810.

²⁵¹ En effet, parmi les membres il y avait des médecins (Haxthausen, Piccolo), des philologues, des commerçants....

considérée comme la protectrice naturelle de l'orthodoxie et donc, comme celle qui pourrait le mieux aider les Grecs)²⁵². Ce philhellénisme est un mélange de divers éléments où le politique avait aussi son importance car la situation de l'Empire Ottoman était le grand problème pour les nations européennes : la question d'Orient comme elle était connue. Et dans cette lutte pour obtenir quelques rives de ce territoire toutes les nations avaient des choses à dire²⁵³.

Il faut aussi prendre en compte la façon de voir la Grèce qui change avec le temps. Dans un premier moment, elle ne va intéresser que par ses ruines, vestiges de l'Illustre Antiquité adorée par les Néo-classiques du XVIII^e siècle. Même en voyageant dans la Grèce moderne, on ne regardait rien qu'à travers le miroir de l'Antiquité. Résultat évident, en faisant la comparaison entre la Grèce moderne et l'ancienne idéalisée, la première a le mauvais rôle. Elle est considérée comme une nation « barbarisée », comme les restes décadents de la Glorieuse Grèce. Cette idée servira en partie de base aux théories de Fallmerayer, publiées en 1830, d'après lesquelles, après des siècles d'invasions, les Grecs modernes n'étaient pas les descendants des Grecs anciens mais une population slavisée²⁵⁴. L'autre intérêt était son exotisme, cher aux romantiques. Elle faisait partie du monde « oriental » mystérieux, exotique, tout comme les Ottomans, les musulmans et l'Espagne.

D'autre part, les travaux de traductions et d'édition de livres, bien qu'existant dès la Renaissance, montent en nombre à cette époque au sein des communautés de la diaspora²⁵⁵. Grâce à ces réponses, des livres arrivent en Grèce, chez les familles des membres de la diaspora, chez les *dunatoi* et aident à créer aussi des cercles d'opinion en Grèce propre. On pourra signaler, parmi d'autres, les institutions créées dans les îles Ioniennes, à Chios, à Leucade²⁵⁶. Or, il faut également signaler les différences existant à l'intérieur du territoire grec. On a parlé des Phanariotes dont le domaine d'action s'étend entre Constantinople et les

²⁵² Cette idée a pu, cependant être créée à ce moment-ci pour justifier les intérêts politiques qu'avait la Russie dans le territoire grec.

²⁵³ Les Anglais pour le commerce; les Russes pour les positions stratégiques tout comme les Allemands; les Français pour des raisons militaires....

²⁵⁴ Vuk Karadzic soutiendra cette idée avant Fallmerayer dans sa publication des chansons serbes en 1812. La recherche dans les chansons comme une façon de lutter contre cette théorie : J. NIEHOFF, « Vom Paradigmenwechsel in der griechischen Volksliedforschung (zugleich Bespr. Von Walter Puchner, Studien zum griechischen Volkslied. Wien, Selbstverlag der österreichischen Museums für Volkskunde, 1996, p. 319 S. Raabser Märchenreihe, 10) », *Jahrbuch für Volksliedforschung*, 44 Jahrg. (1999), pp.138-145, spécialement p. 138.

²⁵⁵ Venise jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et Vienne pendant le premier quart du XIX^e siècle sont les centres les plus actifs dans l'édition des ouvrages en grec dont la production entre 1750 et 1821 était de 2.500 livres : DIMARAS, C. Th. *La Grèce au temps des Lumières*, op. cit. p. 126. Leake, dans son ouvrage de 1814, en faisant la liste de livres publiés entre 1760 et 1811 nous donne aussi les lieux d'édition. Effectivement ces deux villes sont en tête. Pour la liste voir : *Researchs in Greece*, 1814, pp. 77-96.

²⁵⁶ DALÈGRE, J. *Grecs et Ottomans*, op. cit. p. 85. Quelques-unes des écoles avaient été fondées dès le XVI^e siècle.

principautés danubiennes. Dans le reste du territoire, surtout dans les îles, la nature de la réponse aux nouveautés dépend d'abord des rapports avec les étrangers et, ensuite de la présence d'une élite réceptive. On ne doit donc pas s'étonner de trouver les noyaux les plus actifs dans les îles Ioniennes (l'Heptanèse) et dans certaines îles comme Chios où l'on connaît l'existence de familles commerçantes très actives. Ainsi, même s'ils étaient originaires de Smyrne, les parents de Korais vont s'établir à Chios et c'est là que l'intellectuel enverra des livres et de l'argent pour les fondations éducatives²⁵⁷. Les îles de l'Heptanèse, très longtemps sous domination italienne avant de tomber entre les mains des Français et puis des Anglais, forment un centre novateur où les habitants reçoivent une éducation bilingue (grec démotique-italien) et où les idées européennes vont être reçues avec bonheur²⁵⁸. Ce n'est pas un hasard que ce soit là que Moustaxidis réside et travaille, où l'école la plus novatrice de littérature a son berceau, où Solomos développe une partie de son œuvre...

Pour ce qui est de leur origine sociale, on peut dire que, parmi les membres des élites culturelles on va trouver des représentants des deux groupes principaux entre lesquels est partagée la société grecque : celui des *dunatoi* et celui des *penitai*²⁵⁹. Les Phanariotes et les membres du haut clergé ainsi que les grands propriétaires fonciers des provinces et les riches commerçants en forment le premier. Le reste est englobé dans le deuxième. On a beaucoup discuté sur la position d'une couche « bourgeoise » qui se serait créée à ce moment et qui aurait joué un rôle important dans le renouveau social et politique de la Grèce. Cependant, il n'est pas si clair que cette « bourgeoisie » soit « progressiste » surtout si l'on tient compte du fait que les riches marchands sont plus proches des élites traditionnelles que ces nouvelles élites²⁶⁰. En tout cas, c'est dans la couche des *penitai* qu'il faut chercher les membres les plus actifs du renouveau intellectuel.

Le panorama au Japon est aussi complexe que celui de la Grèce bien que les raisons de cette complexité soient différentes. La première chose qu'il faut signaler est l'homogénéité, sauf quelques exceptions, des membres de cette élite savante et politique. En effet, ils appartiennent à la couche de samurai et de ce fait, ils ont été élevés suivant le modèle confucéen. Cela veut dire, qu'ils connaissent et emploient le chinois comme langue d'échange ; ils connaissent les doctrines culturelles et politiques et ils les utilisent, en les

²⁵⁷ DALÈGRE, J. *Grecs et Ottomans, op. cit.* pp. 145-148.

²⁵⁸ VITTI, M. *Histoire de la Littérature grecque moderne, op. cit.* p. 143.

²⁵⁹ C'est-à-dire : celui des « puissants » et celui des « faibles ».

²⁶⁰ CLOGG, R. "The Greek mercantile Bourgeoisie: 'progressive' or 'reactionary'?" dans Clogg, R. (éd.), *Balkan Society*, pp. 83-110.

adaptant à leur contexte précis. Néanmoins, et cela fait devenir le panorama plus complexe, à l'intérieur de cette couche sociale il y a aussi de grandes différences qui dérivent de la position par rapport au gouvernement du Bakufu, et qui a donc des conséquences sur les revenus dont chacun dispose. Ainsi, ceux des seigneurs qui étaient les familiers et les alliés des Tokugawa avant Sekigahara vont avoir des rôles significatifs et actifs dans le gouvernement, tandis que ceux qui étaient dans les rangs opposés et qui ont été soumis après la bataille vont être relégués dans des fiefs extérieurs, éloignés de la politique²⁶¹. Bien que tous les *daimyō* soient contrôlés à travers toute une série de mesures politiques et économiques, les seigneurs extérieurs seront toujours vus avec méfiance. Paradoxalement, leur éloignement des centres de pouvoir va leur permettre de développer des stratégies propres de survie qui les mènent à être en rapport avec les étrangers. Tel est le cas des seigneurs de Satsuma qui vont faire du commerce une source de revenus importante²⁶². Ce n'est pas un hasard non plus de trouver parmi eux les membres les plus actifs du mouvement qui va mettre fin au gouvernement Tokugawa et qui donnera le pouvoir à l'empereur. Les exemples de Chōshū et Satsuma sont les plus connus, mais à leurs côtés vont combattre aussi des membres des fiefs de Tosa et de Mito, malgré l'appartenance de ce dernier à la famille Tokugawa²⁶³. Ce serait néanmoins une erreur que de considérer que ces fiefs et ceux qui sont fidèles au Bakufu, vont suivre une ligne droite de conduite. Les élites vont s'adapter aux circonstances sans que cela soit pour elles une contradiction ; et l'appartenance à une école de pensée particulière ne signifie pas non plus que l'on suit aveuglément les enseignements des maîtres. De cette façon, on voit évoluer l'image que l'on se fait des étrangers et de leurs apports entre le XVIII^e et le XIX^e siècle. Pour voir cette évolution on va prendre les exemples des écoles qui sont nées dans cette période : *Mitogaku*, *Rangaku*, *Kokugaku*. La première, qui d'abord, ne s'était intéressée qu'à l'élaboration de la Grande Histoire de Japon suivant les modèles chinois, va développer une tendance contre les étrangers très poussée et dont les premiers signes apparaissent à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle²⁶⁴. D'après eux, les étrangers étaient un danger pour ce qu'ils considéraient être « l'essence » japonaise dont la figure symbolique était l'empereur et tout ce qu'il représentait. Les *Mitogakusha* et ses théories vont être derrière les idées les plus radicales du nationalisme postérieur (symbolisé

²⁶¹ Il s'agit des *tozama daimyō*.

²⁶² TOTMAN, G. *A History of Japan*, op. cit. p. 226.

²⁶³ BEASLEY, W. G. *La Restauración Meiji*, op. cit. p. 141.

²⁶⁴ KRACHT, K. « Mito School » dans *Kodansha Encyclopedia of Japan*, p. 205.

dans le *kokutai* 国体²⁶⁵ et derrière l'un des slogans les plus répétés des dernières années du Bakufu : *jōi* (expulsion des étrangers)²⁶⁶. Ces théories vont être adoptées aussi bien par les défenseurs du Bakufu que par les partisans de l'empereur par des raisons politiques. Car la présence des étrangers près du Japon devient un problème à considérer surtout après la défaite chinoise dans la guerre de l'Opium en 1842. La fermeture du pays et l'expulsion des étrangers deviennent des mesures de défense face à une présence qui était considérée un danger potentiel pour l'intégrité du territoire²⁶⁷.

Malgré cette ligne de pensée, dès la création de l'Ecole d'Etudes hollandaises (*Rangaku*) au début du XVIII^e siècle, d'autres intellectuels avaient découvert les avantages que l'on pouvait tirer des enseignements étrangers au bénéfice du Japon. On trouve, cependant, un changement dans les enseignements demandés. Ainsi, si au XVIII^e siècle c'étaient surtout la médecine, les sciences et la géographie qui étaient prisées, dès le milieu du XIX^e siècle ce sont les techniques militaires, l'armement et les connaissances nautiques qui vont être recherchées. Il s'agissait de renforcer le pays afin de pouvoir lutter contre les étrangers à armes égales. Contribuer à renforcer leur territoire était l'aspiration de tous les membres des élites, au-dessus des différences politiques. Que ce soit en acceptant ouvertement les connaissances extérieures, que ce soit en le faisant avec plus de circonspection, la fin était la même ; c'étaient les moyens qui changeaient. Cette attitude apparaît aussi bien chez les défenseurs du Bakufu que chez les défenseurs de l'empereur car tous cherchent à défendre le territoire de la menace étrangère. Ainsi, on peut comprendre pourquoi les seigneurs de Chōshū et Satsuma vont envoyer des missions à l'étranger pour apprendre des techniques utiles à leurs fins en même temps que certains de leurs partisans, suivant la consigne *jōi*, s'adonnaient, dès 1860, à des actes de terrorisme contre les étrangers résidents au Japon et même contre des Japonais favorables à ceux-ci.

Les rapports complexes entre les écoles et les étrangers sont aussi visibles dans l'évolution des idées *Kokugaku*. Il s'agit de l'école la plus liée à la recherche des valeurs japonaises grâce à un retour à la langue japonaise, à la littérature des époques anciennes et aux valeurs « traditionnelles ». Or il y aura des membres, adeptes de ces idées, qui n'hésiteront pas, pour lutter contre les idées venues de Chine, en employer des théories arrivées de l'Occident, non seulement techniques mais aussi appartenant au monde de la religion

²⁶⁵ Le terme *Kokutai* est difficile à traduire dû au grand nombre de connotations qu'il a derrière. Il est conventionnellement traduit comme « essence nationale ».

²⁶⁶ MOTOYAMA, Y. « The political thought of the late Mito School » principalement pp. 99-113.

²⁶⁷ JANSEN, M, B. *The Making of Modern Japan*, op. cit. p. 269.

chrétienne si persécutée au Japon dès le XVII^e siècle. Le cas le plus extrême est celui de Hirata Atsutane dont la théorie du monde de l'au-delà s'est inspirée du monde de l'enfer chrétien²⁶⁸.

Ainsi, les réponses, aussi bien en Grèce qu'au Japon, ne sont ni univoques ni continues, et les divers groupes vont les employer compte tenu du contexte politique et des besoins du moment. Car, il ne faut pas oublier que le débat identitaire, même s'il reste, dans un premier temps, dans le domaine culturel, ne va pas tarder à être lié aux mouvements politiques qui mèneront nos territoires à devenir des États-nations dans la ligne des puissances européennes de l'époque.

3.2. Entre la collaboration et la révolte.

De ce que nous venons de dire, il est facile déduire que les élites intellectuelles aussi bien en Grèce qu'au Japon vont agir entre les deux extrêmes, marqués par la collaboration avec le pouvoir et la révolte contre celui-ci. Mais, leurs positions, loin d'être continues, vont s'adapter au contexte du moment et à leurs intérêts. L'exemple le plus frappant est celui des Phanariotes en Grèce qui vont passer d'un extrême à l'autre. Au XVIII^e siècle, ils étaient proches au pouvoir du sultan pour lequel ils étaient des fonctionnaires fort utiles. En effet, les drogmans sortaient de leurs rangs ; ils servaient aussi comme gouverneurs des principautés danubiennes... Même en adoptant les idées des Lumières, ils restaient fidèles dans leurs postes car ces idées ne nuisaient en rien à leurs rapports avec la Porte. On connaît des exemples de familles qui se sentaient en même temps grecques et ottomanes et revendiquaient les deux appartenances²⁶⁹. Il n'y avait pas de contradiction dans cette position. Cependant, au XIX^e siècle, l'arrivée des idées nationalistes va changer ce panorama et les Phanariotes vont se trouver dans une position très inconfortable car ils seront obligés de choisir dans quel camp ils vont se ranger. C'est à cette époque que les différences commencent à être visibles. D'abord dans la haute hiérarchie ecclésiastique. Les Patriarches, comme nous l'avons déjà signalé, étaient des fonctionnaires de la Porte, élus par les sultans, ils se devaient donc à leurs « maîtres » qui assuraient également leur statut privilégié. Leur salut résidait donc dans la continuité de l'Empire et de l'appartenance de la Grèce à celui-ci. Dans cette perspective, on peut comprendre leur rôle dans les premiers moments de l'insurrection grecque. En effet, le

²⁶⁸ Même si les parallélismes avec des sources chrétiennes sont évidents, il est vrai également que l'enfer chrétien et ceux du Bouddhisme sont, parfois semblables et donc, il est difficile de bien saisir d'où viennent les influences : KEENE, D. *The Japanese Discovery of Europe*, op. cit. pp. 164-69, en particulier p. 166.

²⁶⁹ DALÈGRE, J. *Grecs et Ottomans*, op. cit. p. 87.

Patriarche, loin de la favoriser, va essayer de la stopper. Mais ses actions ne vont servir à rien et les prêtres du haut clergé et le Patriarche seront exécutés à Constantinople²⁷⁰. Or, s'ils se devaient de rester fidèles à la Porte, ils n'étaient pas moins les représentants de la communauté orthodoxe et donc, un modèle pour les fidèles et les gardiens de la foi. Ainsi, une fois que les rapports avec la Porte vont être coupés en raison de la méfiance de celle-ci, ils vont se tourner de l'autre côté. Il est possible que ce soit à ce moment qu'est né le mythe de l'Eglise comme défenseur de la révolte qui mènera à l'indépendance de la Grèce²⁷¹. Certes, il est vrai qu'il y aura des prêtres qui vont agir sur le terrain et lutter contre les Ottomans, mais il ne faut pas pour autant faire de l'Eglise la « championne » de l'insurrection. Du côté des princes de la Valachie et de la Moldavie, ils avaient aussi beaucoup à perdre mais, leur position face à la Porte était un peu différente de celle des hiérarchies de l'Eglise. Ils étaient continuellement menacés de perdre leur poste, et, pis encore, la vie. Alors, ils se devaient d'être prudents pour le bien-être des leurs et de leurs sujets. Or, justement cette position difficile faisait d'eux des candidats à la révolte afin de se consolider dans leur gouvernement. Ils étaient les plus proches des idées occidentales et c'est dans les principautés danubiennes que commence à naître le sentiment qui mènera à l'indépendance. L'insurrection elle-même commencera dans les territoires du nord, menée par les armées commandées par Alexandros Ypsilantis qui était au service du Tsar. Ce n'est que dans un deuxième temps que les Grecs du Péloponnèse vont profiter du climat créé par les révoltes des princes et d'Ali Pacha pour se révolter eux aussi. De cette façon, le groupe qui pouvait être le plus proche de la Porte, celui qui, dans le passé et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, était une sorte « d'allié » va se situer dans le camp opposé.

En ce qui touche les élites intellectuelles de la diaspora et celle ces provinces, le panorama est différent. Parmi les premières, l'opposition à l'Empire devient une norme dès le XIX^e siècle, lorsque ses intérêts se mêlent de la politique. En effet, elles vont considérer l'Empire comme un oppresseur des Grecs et donc, l'ennemi de la civilisation. Dans certains discours et ouvrages de Korais, les Ottomans présentent les traits d'oppresseur, d'un tyran. Ainsi, dans le *Chant guerrier* (Ἕσµα πολεµιστήριον) de 1800, il se demande : « Mes amis compatriotes,/jusqu'à quand serons-nous esclaves/des infâmes Musulmans/des tyrans de la

²⁷⁰ En effet, le Patriarche Grigorios va anathématiser Alexandros Ypsilantis : GOODWIN, J. *Los señores del Horizonte*, op. cit. p. 363. Pour l'exécution du patriarche : CONTOGÉORGIS, G. *Histoire de la Grèce*, op. cit. p. 348.

²⁷¹ Ainsi, le moment dans lequel le Patriarche Germanos lance l'appel à l'insurrection le 25 mars 1821 est l'un de plus répétés dans les représentations de l'époque. Ainsi comme ses mots : « Préparons-nous, par nous seuls et pour nous seuls, aux grands combats de l'Indépendance. Toute notre histoire et tout notre avenir sont dans ces trois mots : Foi, Liberté, Patrie » : DRIAULT, D. *La Grèce d'aujourd'hui et la Grèce éternelle*, Paris, 1934, p. 3.

Grèce ? » Et dans le refrain du chant, il continue de s'interroger : « Jusqu'à quand la tyrannie ?/ Vive la liberté ! »²⁷².

Il n'est pas le seul à penser de la sorte. Des membres des cercles de Vienne, Odessa, etc. tiennent des propos semblables. Et nous les trouvons aussi parmi les élites des îles de l'Heptanèse. Or, si tous semblent s'accorder sur le rôle négatif des Ottomans, ils ne sont pas unanimement d'accord sur la façon de mettre un terme à cette situation. Les uns se montrent favorables à une lutte armée comme le seul moyen d'appliquer les idées de liberté pour les Grecs, tandis que d'autres pensent que d'abord il est nécessaire d'éduquer le peuple afin qu'il puisse de l'intérieur mener une « révolution » pacifique qui, d'une façon plus lente mais, d'après eux, plus sûre, aiderait la Grèce à devenir un Etat-nation de plein droit. C'est dans ce sens qu'il faudrait interpréter le refus de Korais d'accepter le commandement de la *Filiki Heteria* et sa prise de distance par rapport aux idées combatives de celle-ci. Ainsi, il écrit en 1818 : « La nation a besoin encore de cinquante ans d'instruction pour être en état de réussir quelque chose par elle-même ». Et encore : « Il est aisé de détruire ; il l'est moins de reconstruire »²⁷³.

Nous avons moins d'informations sur les opinions des élites grecques des provinces mais il semble que tout en travaillant pour la Porte, surtout les commerçants, ils étaient plus proches des idées venant de l'extérieur. Et ici encore il faut faire la différence entre les territoires qui ont été plus exposés aux Européens et ceux qui ont subi plus longtemps la domination ottomane. Les îles de l'Heptanèse, étant plus libres, leurs intellectuels vont montrer une tendance plus favorable à la lutte contre les Ottomans, même si leur problème était qu'elles subissaient une autre domination : celle des Européens. Ainsi, même si la liberté de pensée était garantie, pour ce qui est de la politique, celle-ci était largement compromise. Du fait de leur position stratégique pour la domination des routes commerciales, elles ne seront rendues à la Grèce qu'en 1864²⁷⁴.

Ce fait est important car, en parlant de la période qui nous occupe, on pense toujours à une Grèce sous la domination ottomane alors qu'elle était aussi dominée par les Européens et parfois, cette domination était plus pénible pour les Grecs que celle des musulmans.

²⁷² Pour le texte : DIMARAS, K. Th. (éd.) *Ο Κοραΐς και η εποχή του*, Αθήνα, 1974, βασική βιβλιοθήκη Αετου 9, p. 84: « Φίλοι μου συμπατριώται, / δούλοινάμεθα ως πότε/ των αχρείων Μουσουλμάνων/ της Ελλάδος των τυράννων; ». Pour le refrain: « έως πότε τυραννία;/ ζήτω η ελευθερία! ». On trouve aussi l'image des Turcs comme des tyrans dans son *Trompette guerrière* (Σάλπισμα πολεμιστήριον) de 1801.

²⁷³ Cité par KNÖS, B. *Histoire de la Littérature néogrecque*, op. cit. p. 596.

²⁷⁴ En effet, les Anglais cèdent les Iles Ioniennes à la Grèce par le traité de Londres signé le 29 mars 1864 : CONSTANTOPOULOU, P. (éd.) *The foundation of the Modern Greek State. Major Treaties and Conventions (1830-1947)*, Ministry of foreign affairs of Greece, Service of Historical Archives, Athènes, 1999, pp. 45-56.

Nous allons trouver une situation pareille au Japon où les intellectuels vont adopter des positions différentes selon l'évolution politique. Que ce soient ceux qui sont plus proches du Bakufu ou ceux qui sont plus proches des seigneurs, ils montrent une flexibilité de pensée qui, en Occident peut sembler étonnante et même hypocrite. Certes, il y a aussi des intellectuels qui vont rester cantonnés dans leurs idées, normalement ceux qui sont les plus radicaux dans un sens que dans un autre. Or, il existe une différence très importante : tandis que les Grecs sont soumis à un pouvoir étranger et ne possèdent pas d'Etat propre, au Japon, on est constitué en « Etat » dès les époques anciennes même si leur idée d'Etat est différente de celle des Européens. Néanmoins, le problème qui se pose aux intellectuels n'est pas seulement culturel mais aussi politique. Et les développements dans le premier domaine seront de plus en plus employés dans le deuxième comme façon de donner de la légitimité et de la solidité aux nouvelles idées « nationalistes ». Il faut savoir que le Japon avait une situation politique complexe, presque duelle, dans laquelle, bien que l'Empereur soit la tête et le symbole du pays, son intervention en politique était limitée pour ne pas dire presque inexistante. Enfermé dans le Palais impérial, il exerçait des fonctions en rapport avec le culte et des fonctions symboliques qui servaient pour maintenir l'unité du territoire²⁷⁵. De son côté, le Bakufu, ou gouvernement militaire (créé à l'époque de Kamakura) exerçait pleinement les fonctions du gouvernement (politique, économie,...). Dès la victoire de Tokugawa Ieyasu, ce système atteint son apogée. Il va se créer une dualité plus accusée, que les Occidentaux vont interpréter comme l'existence de deux Empereurs : l'un civil (le shōgun) et l'autre « ecclésiastique » (l'Empereur)²⁷⁶. Les intellectuels, par référence aux premières époques, avant l'arrivée des influences de l'extérieur, vont mettre en avant la figure de l'empereur comme chef de l'Etat. On trouve des idées non seulement entre les opposants du Bakufu mais aussi entre les propres partisans. Ainsi, dans l'entourage de l'école Mito s'est créé l'un des slogans le plus utilisé dans les derniers moments du gouvernement Tokugawa : *sōnno* (révérence à l'Empereur) qui très tôt fera pendant à *jōi*²⁷⁷. Il est curieux de signaler que les idées les plus politiques et contraires au Bakufu soient sorties de leur propre milieu car, les

²⁷⁵ Sur le rôle religieux de l'empereur: RODRÍGUEZ ARTACHO, S. *La Monarquía japonesa*, Centro de Estudios Políticos y Constitucionales, Madrid, 2001, pp. 34-6.

²⁷⁶ On trouve cette différence dès les écrits de Kaempfer (fin du XVII^e siècle). Elle sera répétée par d'autres voyageurs et même par les premiers diplomates occidentaux. N'ayant pas des moyens de vérifier la véracité de cette différence, les Occidentaux auront du mal à comprendre la situation japonaise et elle sera la source de beaucoup des problèmes dans les premiers contacts entre les uns et les autres.

²⁷⁷ Au départ, il n'était pas question de finir avec le Bakufu, au contraire, ces idées devaient servir à affirmer la loyauté de celui-ci envers l'empereur. Cependant, avec le devenir des affaires politiques, la consigne *sonnō* sera transformée en slogan contre le Bakufu.

idées employées par les *Kokugakusha* n'avaient pas au départ de visions politiques ou peu. Il est vrai que, en réfléchissant sur la poésie, ils vont entrer aussi dans un débat politique, qui pour autant ne sort pas du milieu théorique. Ainsi, ils vont débattre de la relation entre la poésie et le gouvernement suivant les arguments confucéens²⁷⁸. D'un autre côté, leurs études concernant la figure de l'Empereur, son rôle en tant que descendant d'Amaterasu et l'importance donnée à celle-ci face aux croyances venues d'ailleurs seront employés dès le XIX^e siècle par les partisans de l'Empereur pour cimenter leur lutte contre le Bakufu. Et plus tard, elles seront employées pour donner une base idéologique au nouveau régime de Meiji. Ainsi, les recherches sur la culture ancienne sont employées aussi bien pour soutenir le Bakufu 幕府 (affirmant sa loyauté envers l'Empereur) que par ceux qui étaient contre lui.

Les réflexions issues des connaissances de l'Occident seront utilisées dans cette double voie également. Certains intellectuels proches du gouvernement ont essayé de les employer pour moderniser la politique et les techniques militaires afin de pouvoir défendre le pays des interventions étrangères. Tel est le cas de Takashima Shūnan 高島周南 (1798-1866) ou de Takuma Shōzan 琢磨小算 (1811-1864)²⁷⁹. Certes, la position de ceux-ci n'était pas majoritaire, mais elle montre la volonté novatrice de leurs partisans et la volonté d'aider le gouvernement. Cette ouverture va faire d'eux les cibles des représentants du courant radical qui avait fait sa bannière de l'expulsion des étrangers. Et, il n'est pas rare de trouver des Japonais assassinés pour cette raison. L'exemple le plus connu est celui d'Ii Naosuke (responsable de la signature des traités de 1858) tué en 1860 par les vassaux de Mito et Satsuma, assassinat qui ouvre la période la plus violente de la fin du Bakufu²⁸⁰. Paradoxalement, les fiefs opposés au Bakufu vont eux-mêmes employer les idées occidentales et leurs techniques (appries aussi bien à l'extérieur qu'au Japon), pour lutter d'abord contre les étrangers (guerre de 1863-4) et puis contre le Bakufu²⁸¹.

Comme on peut voir, même si les intellectuels ne prennent pas parti directement dans des questions politiques, leurs idées seront reprises et réélaborées par les élites politiques afin de les utiliser comme base idéologique pour cimenter leurs activités et la création d'un État

²⁷⁸ On voit ce débat dès le début, par exemple dans la réunion *Kokka Hachiron* 国家八論.

²⁷⁹ Pour la figure de Shōzan voir: CHANG, R. T. *From Prejudice to tolerance* ; pour celles de Takashima et Sakuma: SANSOM, G. B. *Japan and the Western World*, op. cit. pp. 248-51 et pp. 253-60 respectivement.

²⁸⁰ AKAMATSU, P. *Meiji 1868*, op. cit. p. 169.

²⁸¹ Cet affrontement est connu comme la "guerre" de Shimonoseki et fut un échec pour les fiefs de Chōshū et de Satsuma ce qui contribua à augmenter la haine ces radicaux envers les Occidentaux mais aussi envers le Bakufu qui dut reconnaître la défaite et payer des indemnités de guerre aux Anglais et aux Français. Pour le développement de la guerre : KONISHI Shirō 小西四郎 *Kaikoku to Jōi* 開国と攘夷, op. cit. pp. 274-98; pour les indemnités de guerre: DANIELS, G. *Sir Harry Parkes*, op. cit. pp. 47 et ss.

suivant le modèle imposé par les puissances européennes de l'époque. En outre, le contexte humain dans lequel se développe le débat identitaire, se présente en même temps comme complexe et homogène. Ainsi, même s'il existe de différences, nous trouvons aussi des couches sociales semblables dans les deux territoires ; des couches qui laissent au dehors les membres de celle qui est la plus nombreuse : celle des paysans. C'est-à-dire, la réflexion sur l'identité ainsi que ses applications dans le domaine culturel et/ou politique appartient aux couches qui sont les plus influentes, que ce soit par leur position politique ou par leur position économique.

CHAPITRE 3: LE CONTEXTE IDÉOLOGIQUE

Après avoir situé notre processus de création de l'identité dans son époque historique et son contexte social, il est le temps de voir le dernier facteur sans lequel il ne pourrait être compris : le contexte idéologique. Il ne s'agit pas de retracer tous les courants qui vont se développer dans les territoires voisins des nôtres, mais de signaler les caractéristiques les plus importantes de ces courants qui vont avoir une influence directe sur les courants de pensée qui sont à l'origine de la réflexion identitaire en Grèce et au Japon. C'est grâce à ces courants que nous allons assister à un changement d'optique sur des sujets qui sont essentiels dans le développement postérieur des identités et qui seront adoptés et adaptés aux besoins propres de chaque territoire. Finalement, en employant des éléments semblables, mais en les considérant de façon différente, nos deux pays vont voir se créer des courants propres à eux. Ceux-ci, soit par opposition soit par complémentarité, vont aider à la création d'un climat de débats dont les fruits seront les premières réflexions autour de l'identité.

1. Les courants

Comme nous venons de le dire, ce n'est pas l'objet de notre travail de retracer l'histoire et toutes les implications des courants qui se vont se développer en Europe et Chine tout au long des XVIII^e et XIX^e siècles ; d'autres l'ont fait mieux que nous ne pourrions le faire. Il s'agit simplement de tracer les lignes générales de ceux qui, traversant l'époque qui nous intéresse, vont servir de base idéologique aux mouvements qui, de façon parallèle ou avec un peu de retard, vont voir le jour en Grèce et au Japon. Ainsi, tout en signalant d'ores et déjà qu'ils ne sont pas les seuls courants européens, nous allons nous occuper des Lumières et du romantisme en Europe et du mouvement rationaliste en Chine. Et cela parce que tous les trois vont témoigner des inquiétudes nouvelles au sujet de la langue, de l'histoire, de la littérature, même des croyances, c'est-à-dire des éléments employés par les Grecs et les Japonais pour aborder leurs réflexions identitaires. Ainsi, les idées et les nouveautés, nées au sein de ces trois mouvements, vont avoir leurs reflets dans nos territoires.

Toutefois, même en réduisant ces courants aux plus significatifs, l'étude que nous allons entreprendre reste complexe et pleine de questions ouvertes. Ces questions concernent d'abord la problématique afin d'établir des dates précises de début et de fin de ces

mouvements, surtout dans le cas européen. La réflexion faite par Ooms dans le contexte de la création de l'idéologie des Tokugawa nous paraît toute à fait pertinente dans notre contexte. En effet, il pense que: "Beginnings thus mark retrospective victories of identities over time and history"²⁸². Le problème des origines aussi bien des Lumières que du romantisme relève de la même situation. Et si l'on tient compte des témoignages de ceux qui, aujourd'hui, sont considérés comme les « créateurs » de ces courants, nous découvrons que, presque aucun d'entre eux ne se considère comme tel. En outre, chaque pays va développer ces mouvements à un moment différent. Ainsi, si en Angleterre on considère que le romantisme commence à la fin du XVII^e siècle, en France ce ne sera qu'au début du XIX^e siècle qu'il va faire son apparition. Il en est de même pour les éléments constitutifs des mouvements. Chaque pays prêterait plus d'attention à l'un qu'à un autre et, même en employant les mêmes éléments, comme les interprétations seront différentes, les résultats seront eux aussi très divers. Ainsi, si les Lumières semblent plus ou moins homogènes, pour ce qui est du romantisme et des courants chinois, il vaut mieux de parler de romantismes et d'écoles.

Un autre problème qui se présente au début de cette étude des courants de pensée est celui de l'interaction entre eux. En effet, ne s'agissant pas d'ensembles fermés, leurs membres vont profiter des enseignements des uns, pour enrichir les autres, pour les approfondir, pour les changer, donnant naissance à des interprétations diverses. C'est cette interconnexion qui rend, par exemple, particulièrement difficile à suivre l'évolution des courants japonais, entre autres. Mais tel est aussi le cas des Lumières et surtout, du romantisme.

Nous allons retracer les lignes générales des courants déjà signalés, en considérant, après un bref aperçu des problèmes des origines, leurs caractéristiques spécifiques, leurs objectifs, leurs méthodes, le milieu duquel sont sortis leurs membres et leurs implications à leurs époques respectives.

²⁸² OOMS, H. *Tokugawa Ideology. Early constructions, 1570-1680*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1998, p. 5.

1. 1. Lumières

Lorsque nous pensons aux Lumières, nous les associons à une forme presque contemporaine du XVIII^e siècle, qui est donc devenu un synonyme du mouvement. Et, de ce fait, le XVIII^e siècle est aussi connu comme « l'âge de la raison » ou encore « l'âge du progrès », deux appellations qui font allusion à deux concepts clés de ce mouvement. Cependant, cette appellation qui n'est pas entièrement erronée, ne s'en tient pas entièrement à la vérité non plus. En effet, elle donne l'impression que le mouvement est quelque chose de fermé, qui est né un matin et s'est répandu par toute l'Europe devenant ainsi « éclairée » pendant ce siècle avant de devenir « romantique » au siècle suivant. La réalité, comme nous pouvons le supposer, est plus complexe que cela. D'abord parce que les limites chronologiques acceptées de façon « officielle » ont été choisies non en fonction d'une coupure véritable dans les esprits des élites, « penseurs » de l'époque, mais en fonction des faits historiques marquant eux, certes, des coupures importantes pour l'histoire de la France d'abord (car les Lumières sont considérées comme un mouvement éminemment français) et pour le reste de l'Europe ensuite. Ainsi, 1715, date « consacrée » du début des Lumières (littéraires et culturelles), est celle de la mort de Louis XIV tandis que 1789, date supposée de la fin du mouvement est celle de la Révolution Française²⁸³. Or, cette date est encore débattue et les spécialistes proposent également 1799, date du consulat de Napoléon²⁸⁴.

Ensuite parce que les Lumières sont un mouvement à multiples facettes (philosophiques, culturelles, historiques), qui suivent des développements parfois indépendants et, donc, sans coïncidences dans le temps. Et ce fait est généralement oublié. Pour être plus précis, il fallait anticiper le début du XVIII^e siècle parce que les premiers signes évidents de changement sont visibles déjà à la fin du XVII^e siècle en Angleterre qui, à cette époque-là était considérée en France comme un modèle²⁸⁵. En général, les spécialistes considèrent que les Lumières restent « anglaises » jusqu'en 1750, moment dans lequel elles deviennent « françaises » et commencent un certain procès de radicalisation²⁸⁶.

²⁸³ GOULEMOT, J.-M. *La littérature des Lumières*, Armand, Colin, Paris, 2005, pp. 9-10.

²⁸⁴ *Ibid.* p. 12 ; BOUQUET, D. *Les Lumières en France et en Europe*, Pocket, Paris, 2004, col. « Les guides Pocket Classiques », p. 25.

²⁸⁵ *Ibid.* p. 23.

²⁸⁶ JACOB, M. C. *The Enlightenment. A Brief History with Documents*, Belford/St. Martin's- Boston- New York, 2001, col. "The Bedford series in History and Culture", pp. 50-51.

Finalement, parce que ce mouvement n'est pas le seul dans le panorama intellectuel du XVIII^e siècle puisqu'il y a des parties de la culture qui ne sont pas entièrement affectées par lui²⁸⁷.

Une fois spécifiés ces aspects préliminaires, la première question à laquelle nous sommes confrontés semble évident : dans une ambiance si fragmentaire, si différente, existe-t-il une définition des Lumières applicable à tous les contextes ? Il sera, peut-être bon de laisser parler un des contemporains du mouvement, Emmanuel Kant (1724- 1804). Celui-ci dans son essai *Qu'est-ce que les Lumières ?* (1784) répondait à la question de la façon suivante :

Si on pose à présent la question : vivons-nous maintenant à une époque *éclairée* ? La réponse est : non, mais bien à une époque de *Lumières*. Il s'en faut encore beaucoup que les hommes dans leur ensemble, en l'état actuel des choses, soient déjà, ou puissent seulement être mis en mesure de se servir dans les choses de la religion de leur entendement avec assurance et justesse sans la conduite d'un autre. Cependant nous avons des indices évidents qu'ils ont le champ libre pour travailler dans cette direction et que les obstacles à la généralisation des Lumières, ou à la sortie de cet état de tutelle dont ils sont eux-mêmes responsables se font de moins en moins nombreux. A cet égard, cette époque est l'époque des Lumières²⁸⁸

Comme nous pouvons le voir, Kant ne répond pas directement à la question cependant il explique l'essence du mouvement. Un mouvement qui est, plutôt un processus qu'un concept. En effet, il s'agit de s'affranchir progressivement des conventions antérieures et d'employer leurs propres moyens (la raison) pour comprendre le monde dans ses diverses manifestations (politiques, naturelles, culturelles ou scientifiques). En allemand, le terme *Aufklärung* donné au courant implique, en effet, un processus : « éclairer », « éclaircir » quelqu'un qui est, en même temps, « éclairé »²⁸⁹.

Un processus, donc, dans lequel quelques personnes privilégiées vont jouer le rôle « d'éclaireurs », qui vont transmettre le savoir, les « Lumières », aux autres de façon à leur permettre de réfléchir par eux mêmes. Ces élites « éclairées » vont se nommer philosophes suivant la tradition classique la plus pure. Ainsi, le concept « philosopher » signifie, comme en Grèce ancienne, « aimer la vérité » ou « posséder un savoir, pratiquer la science, étudier, produire une œuvre pour la réflexion ». Et la philosophie serait la prise de position critique et libre sur tous les problèmes et tous les sujets²⁹⁰. Ainsi, les philosophes vont s'intéresser avec

²⁸⁷ HERMANN, Chr. *Initiation au siècle des Lumières*, Ellipses, Paris, 2008, Col. Initiation à..., p. 3.

²⁸⁸ KANT, E. *Vers la paix perpétuelle ; Que signifie s'orienter dans la pensée ; Qu'est-ce que les Lumières ? ; et d'autres textes*, Introduction, notes, bibliographie et chronologie par F. Proust ; traduction de J.-F. Poirier et F. Proust, Paris, GF Flammarion, 2006, p. [49].

²⁸⁹ BOUQUET, D. *Les Lumières en France et en Europe*, op. cit. p. 44.

²⁹⁰ IM HOF, U. *L'Europe des Lumières*, Editions du Seuil, Paris, 1993, p. 163.

une passion égale aux Sciences et aux Savoirs humains et même divins. Tout est l'objet de curiosité et d'étude rationnelle. La découverte de nouvelles cultures, des diverses formes de voir le monde vont aider aussi à ces réflexions.

Or, qui étaient ces philosophes qui allaient créer des nouvelles formes de pensées, sans pour autant, s'éloigner beaucoup, comme nous le verrons, des référents antérieurs ? En général, il s'agit de personnes dont la caractéristique commune semble être l'amour au savoir. Ainsi, Voltaire (1694-1778) était fils d'un notaire du Châtelet ; Diderot (1713-84) était issu d'une famille où les membres étaient par tradition soit artisans, soit prêtres ; Montesquieu (1689-1755), quant à lui, était baron. Malgré les différences de conditions sociales dans lesquelles ils étaient nés, les philosophes partageaient une éducation dont les principes étaient plus ou moins les mêmes, que ce soit en Angleterre, en France ou dans le Saint-Empire. Ainsi, dans le domaine linguistique, c'est le latin qui est la langue académique tandis que le français devient celle de la diplomatie. Dans le domaine historique, c'est le schéma né de la tradition biblique qui est suivi. En littérature, ce sont les créations issues du classicisme qui ont la prééminence.

C'est dans ce contexte idéologique qu'ont grandi ceux qui vont changer la façon de penser, d'organiser et de comprendre le monde. Cependant, ils ne vont pas rester trop loin de certaines des idées et de la façon d'agir qui étaient celles de l'Europe avant eux. Tel est le cas de l'importance de l'Antiquité comme modèle de la société. Dès la Renaissance, la Grèce et la Rome antique étaient devenues les « maîtres créateurs » de la culture occidentale. Or, face à l'imitation faite par les classicistes français du XVII^e siècle, les philosophes du siècle suivant prendront l'Antiquité nouvellement « redécouverte » (la Grèce mais aussi Rome) comme modèle à suivre²⁹¹. La « Querelle des Anciens et des Modernes » sert, en quelque sorte, de pont entre le classicisme et les Lumières parce que, toujours en réfléchissant sur les rapports entre l'Antiquité et le monde contemporain, elle marque le point de départ d'une nouvelle théorie du devenir historique, qui rompt avec la tradition antérieure (cyclique et considérant que chaque période d'apogée est suivie d'une période de déclin) et ouvre le chemin à la vision linéaire qui sera adoptée dès ce moment pour parler d'histoire. Les savants en effet, à la lumière des découvertes, des inventions nouvelles songent à un progrès indéfini de la civilisation malgré l'existence de certains moments peu brillants. Certes, l'évolution n'est pas la même dans tous les domaines en même temps, mais elle est toujours là. Le premier à poser

²⁹¹ SCHLOBACH, J. « Anciens et Modernes (Querelle des) », dans DELON, M. (sous la direction de), *Dictionnaire européen des Lumières*, PUF, Paris, 1997, pp. 75-79, spécialement, p. 75 ; ABATTISTA, G. « Temps et espace », dans FERRONE, E. et ROCHE, D (sous la direction de), *Le monde des Lumières, op. cit.* Fayard, Paris, 1997, pp. 155-168, en spécial p. 159.

les bases de cette théorie du progrès linéaire est Fontenelle dans son essai *Digression sur les Anciens et les Modernes* publié en 1688. Plus tard, il introduira des nuances intéressantes dans son ouvrage *Sur l'histoire*, écrit probablement entre 1691 et 1699, mais édité seulement en 1758²⁹². Même si, dans un premier temps, cet intérêt pour les Anciens semble théorique et reste dans le domaine de la littérature, très tôt, il sera suivi des découvertes archéologiques qui vont rétro-alimenter les connaissances des Européens²⁹³. Et, il servira aussi de base idéologique pour « dépouiller » la Grèce moderne de son histoire et de se « l'approprier ». De cette façon, les Français et les Allemands vont se considérer, non seulement comme les « héritiers » de la Grèce mais comme de « vrais Grecs ».

Les objectifs des philosophes étaient, parfois, trop utopiques, mais ils ont essayé, tout de même de les accomplir à travers diverses méthodes, comme nous le verrons. Ces objectifs étaient : former un homme nouveau et meilleur ; vivre dans un monde meilleur et, bien sûr, « éclairer » leur époque²⁹⁴. Ces idées étaient nées de leur désir de changer le monde dans lequel ils vivaient. Pour les réaliser, il fallait bien introduire des changements dans la société, dont celui de l'éducation n'était pas le moindre. Associé à celui-ci se trouvait le changement de la diffusion du savoir. Le XVIII^e siècle devient donc une époque où la production des livres, leur diffusion et les facilités pour y accéder s'accroissent. Parmi les nouveautés se trouve, par exemple la création des premières bibliothèques qui permettraient aux usagers de lire des ouvrages sans avoir à les acheter. Nous trouvons certes, une multiplication des moyens mais nous n'assistons pas à des changements radicaux en ce qui concerne les rapports entre l'écrit et l'oral. En effet, la Culture (celle qui est transmise par médiation des livres imprimés) reste toujours l'apanage des élites minoritaires même si, dans certaines circonstances, des membres appartenant aux couches inférieures vont avoir accès à une éducation soignée et donc à cette culture livresque. On constitue alors, en élargissant le public, une élite culturelle de lecteurs qui reste néanmoins toujours restreinte²⁹⁵. La création et publication, vers 1750 des revues scientifiques périodiques sert à diffuser les nouveautés et les découvertes dans les domaines les plus divers et également à renforcer les liens de cette élite savante en dehors des frontières nationales. Mais cette situation ne doit pas nous tromper, pour la plus grande partie de la population l'oralité restait le seul moyen de produire ou de transmettre des connaissances.

²⁹² SCHLOBACH, J. « Anciens et Modernes (Querelle des) », *op. cit.* p. 76

²⁹³ Les fouilles en Pompéi et Herculaneum ont été organisées par le roi Charles III de la dynastie Bourbon espagnole.

²⁹⁴ IM HOF, U. *L'Europe des Lumières*, *op. cit.* p. 159 et 217.

²⁹⁵ GOULEMONT, J. M. *La littérature des Lumières*, *op. cit.* p. 23 et 26.

En rapport au monde de la culture imprimée mais aussi grâce à un regard attentif posé sur les civilisations non européennes, les savants des Lumières vont développer des études linguistiques universalistes qui les aident à situer leur langue et celle des autres dans un plan cohérent d'évolution. Ainsi, ils vont s'intéresser à l'origine des langues et à leur rapport avec la pensée²⁹⁶. Dans cette ligne, J.-J. Rousseau écrit son *Essai sur l'origine des langues* ; Condillac s'efforce de faire du langage la condition de la pensée rationnelle. En effet, le rapport entre la langue et la civilisation va se trouver aussi au cœur des réflexions des philosophes surtout lorsque les (ré)découvertes des territoires lointains situés en dehors de l'Europe les placent face à d'autres cultures et d'autres civilisations. Or, ces (ré)découvertes vont avoir un double effet selon le territoire duquel on parle. Ainsi, si les découvertes en Afrique et en Océanie servent à renforcer l'image d'une Europe située au centre de la civilisation, la redécouverte de cultures comme celles du Proche-Orient et encore de l'Extrême-Orient (Inde, Chine, Japon) ont la vertu d'aider à la création et au développement d'une vision universaliste, cosmopolite du monde. L'Europe doit relativiser son opinion sur elle-même puisque sans arriver aux niveaux que l'on entendait comme le sommet de la «civilisation», les peuples orientaux montraient qu'ils étaient également «civilisés». Si, pendant un certain moment, on pouvait encore se reconnaître dans la phrase « ex Occidente lux », le siècle avançant, on revient à l'idée ancienne « ex Oriente lux ». Ainsi, lorsque J. G. Herder publie en 1785 *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité* sa description commence dans les pays de l'Extrême-Orient. Et Voltaire commence son histoire universelle par la Chine²⁹⁷. Pour ce qui est de l'idée universaliste, on pense que l'homme est égal partout, simplement il représente diverses périodes de l'évolution dont le sommet se trouve en Europe. Il est donc possible grâce à l'éducation de mener tous les peuples au même stade de progrès qui serait la porte pour entrer dans un monde meilleur.

Ce progrès dans lequel croyaient les philosophes éclairés sera identifié dès 1780 à un autre terme très cher aux intellectuels de l'époque, celui de civilisation²⁹⁸. Issu de l'adjectif « civilisé », le substantif « civilisation » apparaît pour la première fois dans l'ouvrage du marquis de Mirabeau *L'ami des hommes ou Traité de la population* publié en 1757. Ici, le mot est imprégné d'une signification religieuse, car il est le synonyme d'évangélisation, cependant, avec le temps il gagnera une autre signification plus riche. Ainsi,

²⁹⁶ AUROUX, S. « Langue », dans DELON, M. (sous la direction), *Dictionnaire européen des Lumières*, op. cit. pp. 641-643, spécialement, p. 642.

²⁹⁷ Ainsi, dans le livre VI (premier de la deuxième partie de son ouvrage) il est question de la Chine, du Japon, de l'Inde, de la Perse (entre autres).

²⁹⁸ LÜSEBRINK, H.-J. « Civilisation » dans FERRONE, E. et ROCHE, D. *Le monde des Lumières*, op. cit. pp. 169-176, pp. 171-2.

la civilisation serait le processus grâce auquel on pourrait améliorer la culture et/ou la morale des hommes²⁹⁹. Les différences retrouvées entre les diverses cultures qui sont découvertes à cette époque sont interprétées en fonction du degré de civilisation atteint mais aussi en fonction de la situation géographique. En effet, les philosophes pensaient qu'un endroit déterminé servait à expliquer les caractéristiques spécifiques des divers peuples. Ainsi, Montesquieu disait dans le livre XVII, 3 de *Esprit des lois* :

ces faits posés, je raisonne ainsi : l'Asie n'a point proprement de zone tempérée ; et les lieux situés dans un climat très froid y touchent immédiatement ceux qui sont dans un climat très chaud, c'est-à-dire la Turquie, la Perse, le Mongol, la Chine, la Corée et le Japon (...) De là suit qu'en Asie, les nations sont opposées aux nations de fort au faible ; les peuples guerriers, braves et actifs touchent immédiatement des peuples efféminés, paresseux, timides : il faut donc que l'un soit conquis et l'autre conquérant .

Néanmoins, malgré la croyance dans ce déterminisme, l'une des idées les plus chères aux philosophes était le cosmopolitisme qui se retrouve, comme une constante, chez quelques-uns de leurs représentants. Ainsi, en 1700 P. Bayle disait de lui : « je suis citoyen du monde, je ne suis pas ni au service de l'empereur, ni au service du roi de France, mais au service de la vérité ». Et, à la fin du siècle F. Schiller affirmera : « J'écris en tant que citoyen du monde, qui ne sers à aucun prince. Très tôt j'ai perdu ma patrie, pour la changer contre le monde »³⁰⁰. Il sera vraiment à la « mode » entre 1730 et 1760 grâce à une ambiance favorable qui permet de réaliser des voyages aussi bien en Europe qu'ailleurs avec une certaine sécurité. Mais ce cosmopolitisme n'est pas dû seulement aux conditions favorables du XVIII^e siècle. En effet, nous trouvons déjà une idée qui peut être considérée comme un précédent chez certains auteurs de l'antiquité bien que les contextes ne soient pas, bien évidemment les mêmes³⁰¹. Et les intellectuels de la Renaissance s'étaient aussi fait écho de cette idée³⁰². Or, le contexte du XVI^e siècle et celui du XVIII^e sont différents car, dans le premier cas, on parle de cosmopolitisme à l'intérieur de la « communauté chrétienne », tandis que, dans le deuxième, c'est tout le monde qui est concerné.

Un autre élément à tenir en compte est le rapport établi entre les philosophes et la religion. Les philosophes ne luttent pas contre les croyances mais contre les dogmes et contre les institutions ecclésiastiques. Cette opposition est née, en partie, de l'application de la raison à l'étude des textes sacrés, en l'occurrence la Bible. En effet, en étudiant les textes du côté

²⁹⁹ LÜSEBRINK, H.-J. *Ibid.* p. 170.

³⁰⁰ Cités par IM HOF, U. *L'Europe des Lumières, op. cit.* p. 102.

³⁰¹ Ainsi, Cicéron consigne dans *Tusc.* I, 108, un commentaire attribué à Socrate dans lequel il se dit « citoyen du monde ». Le mot employé par l'auteur latin est « mundanus ». Diogène quant à lui, il se dira « cosmopolite ».

³⁰² FRISJHOFF, W. « Cosmopolitisme », dans FERRONE, E. et ROCHE, D. *Le monde des Lumières, op. cit.* pp. 31-40, spécialement p. 31.

philologique, historique, on arrive à la conclusion qu'il ne s'agit pas de textes révélés³⁰³. Néanmoins, grâce à ces études, les philosophes aspiraient à revenir aux origines, à l'essence des croyances en laissant de côté toutes les interprétations créées par la théologie pendant des siècles. Nous assistons, en effet, à un mouvement de retour à une religion plus individuelle et plus proche de la religion naturelle³⁰⁴. Or, cette critique, qui était plus facile chez les protestants que chez les catholiques, puisque c'est cela qu'avait demandé Luther au XVI^e siècle lors du mouvement de la Réforme, va impliquer la réponse des théologiens qui vont établir des catégories pour englober les nouveaux mouvements « déviés ». Ainsi, les « déistes » seront ceux qui ne croient pas dans la Trinité et qui refusent l'autorité institutionnelle de la religion ; les « athées » sont ceux qui ne croient pas dans un Dieu unique antérieur et distinct au monde qu'il a créé³⁰⁵. Pour leur part, les « panthéistes » sont ceux qui croient à l'unicité de Dieu et la nature. Le terme « panthéisme » ayant été créé par Whing John Taland pour définir la croyance d'après laquelle Dieu et la nature sont un et le même³⁰⁶.

Malgré ce discours, nous voyons bien qu'il a des sujets pour lesquels les anciennes habitudes demeurent. Tel est le cas du débat concernant la tolérance. Il s'agit là d'une affaire assez problématique ayant plusieurs visages. Car si les savants semblent d'accord en lui reconnaître une valeur importante pour ce qui touche la tolérance civile, les choses deviennent plus complexes lorsque l'on parle de tolérance religieuse. Certes, certaines nations vont se dire « laïques » (l'Allemagne de Joseph II vers 1780, les Etats-Unis en 1786)³⁰⁷ et vont comprendre cette tolérance non seulement comme le respect des croyances des sujets mais aussi comme un effort pour comprendre les croyances différentes de celles de la majorité³⁰⁸. Mais dans la pratique, les superstitions, les déviations par rapport à ce que l'on considère comme l'orthodoxie institutionnalisée par l'Eglise seront durement réprimées parfois à l'excès. En France nous avons deux bons exemples de ce climat de répression dans les affaires de Calas et du chevalier de La Barre, dont le dénouement sera condamné par Voltaire qui agira activement dans la réhabilitation des condamnés et qui s'en inspirera pour écrire ses ouvrages *Traité sur la tolérance à l'occasion de la mort de Jean Calas* (1763) et

³⁰³ HERMANN, Chr. *Initiation au siècle des Lumières*, op. cit. p.65.

³⁰⁴ FORESCHLÉ-CHOPARD, M.-H. "Religion", dans FERRONE, E. et ROCHE, D. *Le monde des Lumières*, op. cit. pp. 229-238, en spécial p. 231-232.

³⁰⁵ HERMANN, Chr. *Initiation au siècle des Lumières*, op. cit. p. 69.

³⁰⁶ JACOB, M. C. *The Enlightenment. A Brief History with Documents*, op. cit. p. 17

³⁰⁷ HERMANN, Chr. *Initiation au siècle des Lumières*, op. cit. p. 98.

³⁰⁸ IM HOFF, U. *L'Europe des Lumières*, op. cit. p. 174.

Cri du sang innocent (1775)³⁰⁹. Un autre vient de Hollande qui, étant une terre de tolérance dans la première moitié du XVIII^e siècle, change radicalement dans la seconde partie et réagit contre une tolérance qu'elle considère dangereuse³¹⁰. Ainsi, même si l'on constate des avancées dans ce qui touche les aspects politiques, dans le domaine religieux cette tolérance ne sera, en réalité, qu'une belle déclaration d'intentions.

Comme nous voyons, le siècle ne laisse pas de côté les problèmes religieux, au contraire, il les envisage sous une autre perspective, celle de la raison, du rationalisme qui est appliqué à tous les savoirs et à la compréhension du monde. Une raison qui doit, comme l'insinuait Kant, mener les hommes droits à la liberté. « Sapere aude », disait Horace, et les philosophes des Lumières vont en faire leur devise.

A l'intérieur de ces lignes générales que nous venons d'esquisser, les Lumières vont se développer dans chaque pays suivant leur propre rythme et leurs propres spécificités. Cependant, il faut signaler que, vers la moitié du siècle, ce qui était né comme un mouvement en faveur de l'homme et de la rationalité va tomber dans des excès contre lesquels vont se révolter certains intellectuels. Ceux-ci, tout en travaillant pendant le dernier quart du XVIII^e siècle, vont devenir les « idéologues » du courant qui va accompagner, durant une bonne partie du XIX^e siècle, tous les développements politiques et culturels de l'Europe : le romantisme.

1.2. Romantisme

De la même façon que pour les Lumières, les dates de début et de fin du mouvement romantique sont difficiles à définir. Non seulement parce que le courant n'est pas synchronique mais parce que, à différence du premier, nous ne pouvons pas parler d'âge du romantisme. Ainsi, par exemple, l'Angleterre du XIX^e siècle, tout en ayant des écrivains romantiques, n'est pas « romantique » mais « victorienne »³¹¹, bien que l'adjectif « romantique » apparaisse pour la première fois dans des ouvrages anglais du début du XVIII^e siècle, porteur d'une signification nouvelle par rapport à celle qu'il avait jusqu'alors.

³⁰⁹ PORRET, M. "Introduction", dans PORRET, M. (sous la direction), *Sens des Lumières*, Georg Editeur, Genève, 2007, L'Equinoxe, coll. de sciences humaines, pp. 13-39, pp. 19-21.

³¹⁰ HERMANN, Chr. *Initiation au siècle des Lumières*, op. cit. p. 81.

³¹¹ GUSDORF, G. *Le romantisme. Vol. I. Le savoir romantique*, Éd. Payot et Rivages, Paris, 1993, Col. Grande Bibliothèque Payot, p. 17.

Cette signification, appliquée aux jardins principalement, était celle de « pittoresque » et marque le renouveau esthétique qui sera celui des romantiques³¹². Si le mot existe déjà avec des connotations proches à celles que l'on prête aux romantiques, les signes les plus évidents du changement idéologique arrivent dans la seconde moitié XVIII^e. En effet, en Prusse, les adeptes du mouvement *Sturm und Drang* (parmi lesquels Novalis, les frères Schlegel ou Goethe) travaillent sur les nouvelles idées romantiques tandis que les bourgeois et les gouvernants suivent les enseignements des Lumières. A ces noms nous pourrions ajouter aussi celui de Herder pour trouver ceux qui ont été considérés comme romantiques « avant la lettre », grâce à leurs théories aussi bien littéraires que culturelles. Nous pourrions donc fixer le début du mouvement vers 1770, moment où le cercle du *Sturm und Drang* commence ses activités. Pour ce qui est de la date finale, traditionnellement on la fixe vers 1830. Néanmoins, elle est encore débattue car elle laisse en dehors quelques-uns des grands romantiques français, surtout si l'on tient compte du fait que la date qui marque le début du romantisme en France est fixée dans la première moitié du XIX^e siècle.

A l'intérieur de ce créneau chronologique, chaque pays a développé le mouvement à son rythme, avec des connotations et des intérêts un peu différents les uns par rapport aux autres, ce qui doit nous amener à penser à des romantismes plutôt qu'au romantisme. Néanmoins, il y aura des éléments communs qui serviront à donner une sorte d'unité au mouvement. Tout comme pour les Lumières nous pouvons nous poser la question de savoir ce qu'est le romantisme. Et tout comme pour les Lumières, nous trouverons des réponses diverses.

Ainsi, Frédéric Schlegel dans une lettre adressée à son frère Wilhelm lui exprimait sa peine à lui envoyer une définition du mot romantisme parce que « elle s'étend sur cent vingt-cinq feuilles d'imprimerie »³¹³. F. Schlegel a, cependant, une idée propre de la façon de percevoir le monde ; une idée où la poésie est la clé de voûte. Tout doit être passé par le filtre de la poésie qui, comme chez Novalis, devient progressive et universelle³¹⁴. Pour Stendhal « Le romantisme est l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible »³¹⁵. Ainsi, le romantisme, bien qu'il se manifeste dans tous les domaines des sciences humaines, reste profondément lié à la littérature, spécialement à la poésie qui est

³¹² *Ibid.* p. 21.

³¹³ Von WALZEL, O. (Hgg.) *Briefe von Friedrich Schlegel und August Wilhelm Schlegel*, Berlin, 1890, p. 317.

³¹⁴ BOTET, S. *Le premier romantisme allemand*, Honoré-Champion, Paris, 2009, Col. Unichamp- Essentiel 22, p. 22.

³¹⁵ Cette définition est donnée dans son ouvrage *Racine et Shakespeare* ou *Réponse au Manifeste contre le Romantisme* par M. Angor, publié en 1824.

considérée comme essentielle pour comprendre le monde. Le poète devient le « porte parole » du monde³¹⁶.

Avant de passer aux éléments communs du mouvement, à ses objectifs, il faut se poser la question de savoir qui étaient ces romantiques. Tout comme les représentants des Lumières, ils appartiennent en général à ce qu'aujourd'hui on peut considérer comme les couches moyennes : c'est-à-dire des fonctionnaires, des membres de la petite noblesse, des commerçants et des membres du clergé. Cependant, ils ont tous en commun une chose : le besoin de rompre avec la situation que les entoure ; de façon que, surtout dans leur jeunesse, ils vont être, en quelque sorte des « faiseurs d'émeutes », des êtres vivant en marge de la société, des incompris... Or, bien sûr, cette situation changera avec le temps et les romantiques qui ont vécu assez de temps finiront dans certains cas, pour se « ranger »³¹⁷.

Cet esprit de « révolte » nous le trouvons déjà dans les propos du « groupe d'Iéna », ceux qui ont été considérés plus tard comme les « premiers romantiques » ou les romantiques avant la lettre. C'est-à-dire dans les membres du mouvement *Sturm und Drang*. Ainsi, Novalis, qui passe avec Friedrich Schlegel, pour l'artisan et diffuseur du romantisme, affirme « la lumière dure et froide du rationalisme qui veut supprimer avec une docilité mathématique (...) tout merveilleux et tout mystère »³¹⁸. Et l'idéologie du mouvement *Sturm und Drang* serait « aussi sauvage, aussi libre, aussi génial que possible, et non médiocre et gentil comme les vieux des Lumières »³¹⁹. Ainsi, face à une société trop rétrécie pour le carcan rationaliste, les romantiques vont essayer de rompre les liens et laisser libre cours aux différences, aux sentiments, à la liberté. Or, les romantiques, surtout les premiers, ne sont curieusement pas si éloignés des philosophes des Lumières et ils vont employer, parfois, certaines terminologies et expressions qui avaient été déjà avancées par les membres des Lumières de la première génération. Tel est le cas de l'universalisme, de l'importance de l'homme dans le monde, de certaines croyances (dont le panthéisme)... Et, cependant, les romantiques vont établir leurs propres interprétations sur ces points. En effet, pour eux, le monde est un tout mais composé de « fragments » qui ont tous la même valeur ; l'homme sera le centre de référence mais dans

³¹⁶ MAULPOUX, J.-M- «L'identité lyrique» dans BOUR, I. DAYRE, E. et NEE, P. (éd.) *Modernité et Romantisme*, Honoré-Champion, Paris, 2001, pp. 111-119, spécialement p. 112.

³¹⁷ GUSDORF, G. *Le romantisme*, op. cit. p. 14.

³¹⁸ Cité en IM HOF, U. *L'Europe des Lumières*, op. cit. p. 269.

³¹⁹ *Ibid.* p. 269.

la ligne des penseurs grecs ou des hommes de la Renaissance, pour lesquels il était le centre et la mesure de toutes les choses³²⁰.

Dans un contexte de changement politique et social issu de l'expérience des révolutions du XVIII^e siècle (en France, aux Etats-Unis), les romantiques vont développer des argumentations qui serviront plus tard de base pour les mouvements nationalistes qui s'échelonnent tout au long du XIX^e siècle aussi bien en Europe que dans le reste du monde.

Comme nous venons de dire, le débat entre le « tout » et la « partie » est l'un des principes des romantiques. Ainsi, tout en valorisant chaque partie, les intellectuels rêvent de reconstituer l'unité perdue. Ils vont considérer le devenir universel comme un état intermédiaire entre l'unité originelle et l'unité retrouvée. Cela explique leurs réflexions autour de *la* langue à partir de laquelle se sont développées toutes les langues, autour de *la* religion originelle ; de *la* société dont la dissociation a créé les croyances multiples et les Etats³²¹. De cette façon, les études philologiques vont essayer de trouver des familles des langues qui seraient issues d'une langue originelle dont l'identification était aussi une préoccupation des philosophes des Lumières. F. Schlegel croit la trouver dans le sanscrit, langue qui sera l'objet de certaines de ses études. Cependant, c'est l'étude des langues qui va préoccuper surtout les romantiques. D'après Herder, la première langue que doivent apprendre les enfants est leur langue maternelle car c'est celle qu'ils emploient pour apprendre à penser et celle qu'ils emploieront pour réfléchir une fois devenus adultes³²². En effet, pour les romantiques, la langue est une des caractéristiques de l'homme et l'accompagnement de sa raison. Herder, dans son traité *L'origine du langage (Abhandlung über der Ursprung der Sprache)* défendait la théorie, qui a prévalu par la suite, d'après laquelle le langage était le produit de l'action spontanée de toutes les facultés humaines³²³. Ainsi, le langage serait présent dès la création de l'homme et, en faisant un pas en plus, Herder pense que les premières manifestations de ce langage se trouveraient dans la poésie. Pour lui, « la poésie est la langue primitive de l'humanité »³²⁴. On comprend, alors, son intérêt pour les chants populaires et les traductions faites avec Goethe des chants d'Ossian qui avaient été publiés par MacPherson quelques années auparavant. Et également son recueil de chansons de diverses nations. En même temps, la poésie des romantiques est une manière de connaître le monde ; une « intuition

³²⁰ Pour le tout et la part : BOTET, S. *Le premier romantisme allemand, op. cit.* p. 11. Pour l'interprétation de l'humanisme : BEGUIN, A. *L'âme romantique et le rêve*, Le livre de Poche, Paris, 1991, Col. Biblio Essais, n° 4170, p. 65.

³²¹ BEGUIN, A. *Ibid.* p. 92.

³²² BOSSERT, A. *Herder. Sa vie et son œuvre*, Librairie Hachette, Paris, 1916, p. 40.

³²³ *Ibid.* p. 68.

³²⁴ *Ibid.* p. 68.

immédiate et synthétique de l'unité qui rassemble la diversité de formes »³²⁵. Le poète serait l'être choisi dont la mission est de parler pour la nature ; il devient la langue de ceux qui ne peuvent pas parler³²⁶. Employés comme les documents les plus anciens de l'existence d'une communauté, les recueils de chansons seront vus plus tard comme les « preuves » des origines des diverses nations et comme le résultat du « génie » de celles-ci. Ainsi, un élément qui n'était au départ que culturel, deviendra avec le temps, un argument politique dans la définition du sentiment national. Les implications de la théorie romantique du langage ont une deuxième composante : la rupture avec la littérature des salons dont la langue est considérée comme « artificielle » face à la « vraie » langue parlée par le peuple. C'est vers le monde de la nature, des hommes (peuple) que les romantiques vont se tourner pour trouver leur inspiration. Faisant partie de l'expression humaine, les légendes, les contes, les mythes prennent une nouvelle valeur et sont considérés comme des manifestations culturelles à part entière. Certes, il faut savoir les interpréter mais ce ne sont plus des histoires folles et dépourvues de sens : ils expriment des vérités de la seule façon selon laquelle celles-ci peuvent être exprimées³²⁷. Ils montrent également que si des différences existent, il y a aussi des traits communs aux êtres humains et qui sont exprimés de la même façon.

Un autre domaine dans lequel les romantiques vont établir leurs propres théories est celui du devenir historique. Suivant leur volonté de mettre en valeur les parties qui forment le tout, ils vont introduire une nouvelle façon de comprendre l'histoire. Désormais, même si l'Antiquité classique reste l'exemple le plus parfait de la civilisation, chaque étape historique est importante en elle-même, sans être considérée comme un chaînon dans la ligne de l'évolution de l'humanité. Ces idées sont présentes dès les premiers moments chez les représentants du cercle d'Iéna. Mais, surtout chez Herder qui, dans son ouvrage *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité* (1784-1791) établit la nouvelle théorie du devenir historique. Déjà dans *Une autre philosophie de l'histoire* (1773), Herder défendait la même idée. Il y disait : « Toute époque de la culture forme en elle-même une unité interdépendante ; une morphologie culturelle s'attache à mettre en lumière l'essence significative des moments du devenir de la civilisation »³²⁸. Cette idée de revalorisation des époques – outre l'Antiquité – a comme conséquence le respect envers les cultures anciennes d'autres traditions comme celles des Celtes ou celle des tribus allemandes, et surtout, le

³²⁵ GERARD, A. *L'idée romantique de la poésie en Angleterre. Etudes sur la théorie de la poésie chez Coleridge, Wordsworth, Keats and Shelley*, Les Belles Lettres, Paris, 1955, p. 71.

³²⁶ MAULPOUX, J.-M., "L'identité lyrique", *op. cit.* p. 112.

³²⁷ BEGUIN, A. *L'âme romantique et le rêve*, *op. cit.* p. 65.

³²⁸ Cité par Gusdorf, G. *Le romantisme*, *op. cit.* p. 299.

respect pour le Moyen Age qui avait été si décrié par les philosophes des Lumières. Ce respect qui prend le visage de la tradition « gothique » (car il débute par la mise en valeur de l'art gothique), sert dans les premiers moments à faire opposition à la tradition « hellénique » qui était considérée comme celle de l'ordre établi³²⁹. Cependant, l'Antiquité n'est pas laissée de côté. Au contraire, elle est encore considérée comme un référent. De cette façon Herder encore pouvait dire : « Enfin, sur les côtes de la Méditerranée, la beauté du corps humain trouva un endroit où elle put s'unir à l'esprit et se manifester avec toutes les charmes de la beauté terrestre et céleste non seulement aux yeux mais aussi à l'âme, c'est la triple Grèce en Asie, et dans les îles, en Grèce elle-même et plus loin sur les côtes des Occidentaux (...) La forme humaine entra dans l'Olympe et se revêtit de beauté divine »³³⁰

Et, toujours d'après lui, si l'Orient pouvait être considéré comme l'enfance de l'humanité, la Grèce serait la jeunesse³³¹. En allant plus loin, les romantiques anglais du début du XIX^e siècle, comme Lord Byron ou Percy Shelley, vont être parmi ceux qui créent un mouvement de sympathie envers les Grecs, à une époque où les fouilles à Pompéi continuent, les marbres de l'Acropole arrivent en Angleterre et la Grèce devient une étape presque obligatoire du « Grand Tour ». Ainsi, Shelley pourrait dire : “We are all Greeks, ours laws, our literature, our religion, our art have their roots in Greece”³³²

A côté de l'Antiquité et des étapes historiques « renouvelées », les romantiques manifestent encore deux autres idées en ce qui concerne l'histoire et la civilisation. La première est développée encore par Herder, d'après laquelle tous les peuples de l'humanité ont leurs origines dans un seul couple. Ainsi, « un seul et même genre humain s'est adapté sur toute la terre »³³³. Cependant, après, ils vont se différencier et « chaque peuple est un peuple, il a sa conformation nationale comme il a sa langue »³³⁴. De cette façon, on s'inscrit encore dans le rapport entre le tout et la partie. La deuxième est l'importance accordée à l'Orient comme le berceau de la civilisation. Un Orient qui, même récréé, a certaines connotations positives. Ainsi, F. Schlegel dira : « C'est en Orient qu'il nous faut chercher le romantisme

³²⁹ *Ibid.* p. 40.

³³⁰ HERDER, J.G. *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, introduction, traduction, notes par M. ROUCHE, Paris, 1962, Col. Bilingue de classiques étrangers, p. 121.

³³¹ BOSSERT, A. *Herder. Sa vie et son œuvre*, op. cit. p. 84.

³³² SHELLEY, P. B. *Hellas*, London, 1821, préface. (Nous sommes tous Grecs, nos lois, notre littérature, notre religion, notre art sont leurs racines en Grèce)

³³³ HERDER, J. G. *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, op. cit. p. 129 (livre 7, 2).

³³⁴ *Ibid.* p. 127 (livre 7, 1).

suprême »³³⁵. Et même si, l'intérêt de Schlegel pour la civilisation de l'Inde va se refroidir peu de temps après avoir écrit son ouvrage sur celle-ci, les rapports entre les romantiques et l'Orient deviendront très étroits tout au long du XIX^e siècle et auront comme résultat le plus visible la création du mouvement connu comme « Orientalisme ».

Si les conceptions sur le devenir historique et les origines de la civilisation changent avec les romantiques, les sources employées pour établir celles-ci vont connaître également des changements. Nous avons déjà signalé que les chants commencent à être employés comme documents « historiques », nous allons trouver par la même occasion, les mythes, les légendes, les épopées qui sont incorporés dans les récits historiques comme moyen de connaître ce qui se passait dans les moments les plus reculés. Nous trouvons cet emploi chez Michelet appliqué à l'histoire de France, par exemple.

Toute cette réflexion sur l'homme, sur l'humanité, sur l'histoire ne laisse pas à l'écart le domaine de la religion. Au contraire, elle sera très présente chez les romantiques qui vont retourner, d'une certaine façon, à un monde spirituel qui avait été décrié par les philosophes des Lumières. Or, ce « retour » sera toujours placé sur leurs propres interprétations. De cette façon, les idées les plus répandues sont celles de l'existence d'un Dieu créateur, mais situé à l'extérieur de son œuvre de sorte que, une fois le monde (l'homme inclus) créé, il se situe par-dessus ses conflits et son évolution.

« Sois mon image, un dieu sur terre. Commande et règne. Ce que par ta nature tu peux créer de noble et de bon, produis-le ; il ne m'est pas permis de te venir en aide au moyen de miracles puisque j'ai mis entre tes mains humaines ton destin d'homme ; mais toutes les saintes lois éternelles de la Nature t'aideront ». Voici les mots que, d'après Herder, la Divinité aurait adressés à l'homme après sa création³³⁶. Ils illustrent clairement cette existence d'un Dieu qui reste en dehors du devenir de ses créatures et, par la même occasion, une autre idée chère aux romantiques : celle qui considère que chaque créature (et même la nature) garde une partie de la divinité ce qui la fait devenir une sorte de déité. Ces deux tendances, nous les avons déjà trouvées pendant le siècle précédent : la première est le déisme, la deuxième le panthéisme. La différence est que, auparavant, elles étaient considérées comme déviations tandis qu'au XIX^e siècle elles sont considérées comme des chemins légitimes pour connaître le monde et la divinité, parce qu'elles sont considérées comme des manifestations de la

³³⁵ SCHLEGEL, F. *Ueber die Sprache und Weisheit der Inder*, Heidelberg, 1808, p. 219.

³³⁶ HERDER, J. G. *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, op. cit. p. 273 (livre 15, 1)

religion naturelle³³⁷. La religion des romantiques voit Dieu partout, même en dehors de la création. Elle est une religion de la nature et, en même temps de l'humanité. Et, cependant, les romantiques, tout comme les philosophes des Lumières vont critiquer les dogmes religieux, les dévotions de toute espèce ; ils vont confronter l'homme et Dieu et vont affronter Satan lui-même. Celui-ci avait été oublié par les siècles antérieurs, mais il est rétabli comme étant la partie « obscure » présente dans les hommes³³⁸. Malgré les tendances signalées plus haut, les romantiques vont donner à Dieu toute sa puissance et sa transcendance. Or, cette transcendance divine doit être transmise aux hommes à travers un médiateur, un agent car, d'après Novalis « la vraie religion est celle qui admet le médiateur comme médiateur, et le considère en quelque sorte comme l'organe et la manifestation sensible de la divinité »³³⁹ Ce médiateur est le poète parce que, toujours suivant Novalis : « poète et prêtre, à l'origine ne faisaient qu'un ; seules les époques tardives les ont séparés, mais le vrai poète est toujours prêtre, comme le vrai prêtre est toujours resté poète. L'avenir ne devrait-il pas ramener cet ancien ordre des choses ? »³⁴⁰

Ainsi, nous nous retrouvons face à l'importance de la poésie comme moyen de connaître non seulement le monde mais aussi Dieu et l'expérience divine et transcendante. Une poésie qui sert également pour transmettre les sentiments, les pensées et créations des hommes.

1.3. Les courants chinois

A la fin du XVII^e siècle on assiste à un renouveau dans les courants de pensée à l'intérieur de l'empire chinois qui vient de changer de dynastie grâce à un coup de force. En effet, à la dynastie Ming se substitue la dynastie Qing dont les origines sont étrangères³⁴¹. Tout en affichant une sorte de continuité avec les coutumes et institutions antérieures, la nouvelle dynastie établit néanmoins ses propres us et coutumes en donnant naissance à un mouvement de mécontentement et résistance chez certains fonctionnaires et intellectuels qui vont essayer de s'opposer au nouveau régime. Nous assistons à une crise d'identité culturelle

³³⁷ RUSTON, S. *Romanticism*, Continuum, London-New York, 2007, Col. Introduction to British Literature and Culture, p. 32.

³³⁸ GUSDORF, G. *Le romantisme*, op. cit. p. 498.

³³⁹ NOVALIS, *Grains de pollen*, p. 63.

³⁴⁰ *Ibid.* p. 71.

³⁴¹ Elle était d'origine mandchoue. Et donc, tout en affichant une sorte de continuité avec les coutumes et institutions antérieures, la nouvelle dynastie établit ses propres us et coutumes en donnant pied à un mouvement de mécontentement et résistance chez certains fonctionnaires et intellectuels qui vont essayer de résister au nouveau régime.

qui conduira les lettrés à se retourner vers l'Antiquité (avant l'arrivée du bouddhisme) pour redécouvrir l'esprit confucéen. Ce retour, cependant, se fera en étudiant les textes d'une façon rationnelle, en employant des méthodes d'analyse et de comparaisons qui laissent en dehors les méthodes traditionnelles de l'exégèse. Il faut agir d'une façon pratique, en s'appuyant sur des faits concrets³⁴². Les trois figures les plus significatives de cette période (début des Qing) sont Huang Zongxi (1610-1695), Gu Yanwu (1613-1682) et Wang Fuzhi (1619-1692). Tous les trois vont établir les lignes fondamentales pour les développements postérieurs, au XVIII^e siècle. Ainsi, Huang Zongxi qui était membre de la Société du Renouveau de Nankin va réaliser des analyses historiques qui prônent un retour à l'Antiquité tout en critiquant la politique des Ming et en montrant son hostilité aux Qing. Tel est l'esprit de son ouvrage *Plan pour un prince* daté en 1663³⁴³. Gu Yanwu, membre aussi de la Société du Renouveau et hostile aux Mandchous est considéré comme le fondateur de l'école de critique textuelle qui dominera le XVIII^e siècle grâce à ses théories concernant le retour au concret, aux connaissances pratiques et scientifiques³⁴⁴. Pour lui, l'étude historique doit s'appuyer sur les faits et doit procéder par la critique des sources. Cet esprit critique se sert de la philologie, phonologie et la critique textuelle.

On pourrait ajouter un quatrième nom aux trois précédents, celui de Yan Yuan (1635-1704) qui était un ardent défenseur des « études pratiques ». Pour lui, la culture antique était éminemment pratique. Son idéal peut se résumer de la façon qui suit : « Pour le Saint, étudier, enseigner et gouverner sont une seule et même chose »³⁴⁵.

Ces théories de critique textuelle, de retour à l'antiquité et d'emploi des connaissances pratiques vont se développer surtout au XVIII^e siècle. En effet, à ce moment, la géographie, de l'astronomie, de l'épigraphie et d'autres sciences vont être mises au service de l'analyse textuelle. L'histoire, la littérature, la langue et même les croyances vont être interprétées sous l'angle du rationalisme. Dans cet esprit, nous assistons à toute une série de grands projets qui semblent les dignes homologues des études des Lumières. Ainsi, sous le règne de Kangxi (r. 1662-1723) on finit, entre autres, *Ming shi* (*Histoire des Ming*), *Gujin tushu jicheng* (*Enorme encyclopédie illustrée*) et *Quan Tang shi* (*Grande Anthologie de la poésie Tang*).

³⁴² CHENG, A. *Histoire de la pensée chinoise*, Éd. Du Seuil, Paris, 1997, Col. Points Essais, p. 566.

³⁴³ *Ibid.* p. 568.

³⁴⁴ *Ibid.* p. 571.

³⁴⁵ *Ibid.* p. 587.

A côté des projets réalisés par des lettrés au service du gouvernement, nous trouvons le développement des académies et de centres « privés » concentrés surtout dans la région du bas Yangzi, en spécial en Suzhou. Dans ces centres qui se consacrent à l'étude de divers domaines (histoire, géographie, astronomie), nous allons trouver des interprétations différentes du savoir et de la critique textuelle.

Leur objectif principal était de soumettre à une analyse factuelle les textes considérés comme classiques et cela en réaction aux études trop subjectives qui avaient caractérisé la période antérieure (c'est-à-dire, la dynastie Ming). Ainsi, on commence à analyser les textes à la lumière d'autres disciplines comme la géographie, l'astronomie, les mathématiques... Dans ce processus, l'épigraphie, la paléographie et la philologie deviennent de sciences essentielles dans l'étude des textes car, avant de commencer l'étude, il faut pouvoir s'approcher des sources et pour ce faire il nécessaire de pouvoir les lire. Car, effet, l'un des principes du mouvement est un retour aux textes premiers tels qu'ils avaient été écrits avant les Ming et les Song et laissant donc, de côté les exégèses et commentaires faits dans des époques postérieures³⁴⁶. Ce retour était justifié aux yeux des intellectuels par le fait que seuls les textes anciens contenaient la vérité concernant la Voie. Ainsi pour Dai Zhen (1724-1777), l'un des représentant les plus significatifs du courant de critique textuelle, « Les Classiques sont employés pour comprendre la Voie »³⁴⁷. Cependant, pour pouvoir avoir une connaissance aisée, il faut s'approcher de langue employée par les anciens grâce aux études philologiques. Celles-ci ne sont donc pas un objectif en soi mais un moyen pour comprendre les enseignements des Anciens. D'après Zhang Xuecheng (1738-1801), Dai Zhen aurait dit : « Pour moi, l'étymologie, la phonétique, l'astronomie et la géographie sont comme les quatre porteurs d'une chaise, et le Dao que je cherche à comprendre est le grand personnage que se fait porter dans la chaise »³⁴⁸

Le problème de la langue s'était aussi posée aux lettrés de la fin du XVII^e siècle. Or, il s'agissait d'un débat centré sur le retour à la « vraie langue » du peuple chinois avant que celle-ci ne se morcèle dans les nombreux dialectes existant à ce moment. Il s'agirait donc du

³⁴⁶ PETERSON, W. J. (éd.), *The Cambridge History of China. Vol. 9 part one. The Ch'ing dynasty to 1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 394.

³⁴⁷ *Ibid.* p. 395.

³⁴⁸ CHENG, A. *Histoire de la pensée chinoise, op. cit.* p. 599.

retour à la langue « mère » ; langue « nationale ». Cette préoccupation est présente, par exemple, dans les écrits de Gu Yanwu³⁴⁹.

Le domaine historique est également analysé suivant les idées du mouvement du retour aux connaissances factuelles. Ainsi, pour Zhang Xuecheng, historien, l'histoire est « l'étude pratique » par excellence. De la même façon, d'après lui le « Dao n'est rien d'autre que les faits et les faits rien d'autre que le Dao ».

2. Les principaux débats et leurs implications en Grèce et au Japon.

Une fois dressé le tableau général des courants idéologiques qui se trouveront à la base de la réflexion identitaire en Grèce et au Japon, le moment est venu regarder d'un peu plus près les débats qui se sont produits au sein des domaines qui seront utilisés dans cette réflexion et la façon avec laquelle ils seront considérés dans nos territoires. Il s'agit d'éléments qui se trouvent présents d'une façon ou d'une autre dans les courants déjà cités et dont l'interprétation différente et changeante est l'une des clés dans l'histoire de la création des idées.

2.1. Le “Régionalisme” et l’“Universalisme”

L'une des idées qui aident à la création d'une identité collective poussée est la pensée d'être « différent » des voisins ; une différence qui doit s'exprimer non seulement par des aspects physiques et géographiques mais aussi idéologiques, historiques... Jusqu'au XVIII^e siècle, en Europe, tous les peuples qui l'intégraient étaient considérés comme partie d'un tout dont les racines étaient, d'un côté, la tradition classique (Grèce et Rome) et, d'un autre, le christianisme. Certes, il existait des différences, mais ces idées unificatrices étaient plus importantes ; surtout la considération d'appartenance à la communauté chrétienne. Une situation semblable pourrait être trouvée en Orient où la transmission de la Voie (Tao) semble avoir été l'idée de base de l'universalisme.

Cependant, les découvertes de plus en plus fréquentes vont changer ce panorama dès le XVIII^e siècle. Que ce soit en Europe ou en Orient, les deux mondes vont

³⁴⁹ BARTLETT, Th. « Gu Yanwu » dans CUA, A. (éd.), *Encyclopedia of Chinese Philosophy*, Routledge, London, New-York, 2003, pp. 272-276, spécialement, p. 276.

découvrir d'autres formes de civilisation en dehors de leurs conceptions. Cette découverte servira pour ouvrir les esprits des intellectuels et des personnes concernées ; pour établir une nouvelle vision du monde qui commence à tenir compte de la présence de l'Autre comme quelqu'un de respectable sous certaines conditions. En découvrant les civilisations éloignées, les Européens commencent à prendre conscience aussi de leurs différences. Certes, les recueils des chansons tendent à montrer encore une certaine unité mais aussi des différences. Les similitudes seraient dues à la nature humaine qui est partout la même ; les différences, au développement de chaque communauté. Et comme disait Herder : « Toutes les œuvres de Dieu ont ceci de particulier que, bien que faisant toutes partie d'un seul et même ensemble que le regard ne peut embrasser, chacune néanmoins constitue également un tout à part et porte en elle le caractère divin de la destination (...) Tel est ainsi le cas pour les plantes, les animaux et également pour l'homme »³⁵⁰

Dans le développement du débat entre le « tout » et la « partie » il est important de considérer les rapports que les différents courants vont établir entre eux. En effet, les deux extrêmes sont présents dans les diverses théories idéologiques mais dans des mesures normalement inversées. Ainsi, les penseurs du XVIII^e siècle avaient tendance à considérer toutes les manifestations vérifiables dans ce qu'elles avaient d'ensemble intégré. De cette façon, il était facile d'appliquer les mêmes règles d'interprétation aux phénomènes naturels qu'aux phénomènes humains. Les deux mondes sont régis par des systèmes semblables et donc, on peut parler aussi bien de sciences naturelles (astronomie, mathématique, physique, etc.) et des sciences humaines (géographie, histoire). Ils seraient formés par les éléments quantitatifs et mesurables qui peuvent donc être employés comme principes explicatifs³⁵¹.

Sans oublier cette idée, suivie par la plus grande partie des philosophes du XVIII^e siècle, d'autres penseurs qui développent leurs travaux dans le dernier quart du siècle et pendant le siècle suivant, vont créer des visions différentes. Ainsi, pour eux, la réalité, tout en appartenant à un « tout » plus ample, peut être décomposée en « fragments » ; des « fragments » qui ont une valeur en soi-même et, donc, qui peuvent être considérés pour eux seuls : « Tout finalement n'est que nuance d'un seul et même grand tableau qui se répand à travers tous les lieux et les temps de la terre »³⁵². Certes, ils s'entremêlent pour composer le tableau du monde mais en ayant tous la même importance. Cette idée du « fragment », chère

³⁵⁰ HERDER, J. G. *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, op. cit. p. 147 (livre 9, 1).

³⁵¹ HERMANN, Chr. *Initiation au siècle des Lumières*, op. cit. p. 32.

³⁵² HERDER, J. G. *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, op. cit. p. 129 (livre 7, 1).

aux romantiques, nous la trouvons déjà dans les travaux des membres du cercle d'Iéna ; c'est-à-dire chez les « romantiques » – avant la lettre – allemands de la fin du XVIII^e siècle.

L'idée du « fragment » est important pour nous parce qu'elle est appliquée, entre autres, à la compréhension des faits historiques. La diversité n'est pas considérée comme l'identité changée après un processus historique ; au contraire, elle coexiste avec l'identité³⁵³. A différence d'une histoire linéaire dont l'objectif serait le progrès, marquée par les moments « forts » de civilisation et, en même temps marquée par une sorte de répétition de cycles (moment de « gloire », chute, retour au moment glorieux), la conception historique devient entièrement linéaire, soulignant la valeur intrinsèque de toutes les époques et leurs apports au résultat final. Or, ce résultat n'est qu'un point d'arrivée, il est aussi un nouveau point de départ parce que l'histoire (comme le reste des choses) est un devenir continu. Grâce à cette idée, les périodes qui avaient été considérées comme « noires » dans les schémas historiques précédents se retrouvent reconnues dans leur valeur. Tel est le cas du Moyen Âge dont les réalisations sont mises en avant par les romantiques, mais aussi du passé « préromain » des différents peuples, notamment les Allemands, les Gaulois, etc., mais pas d'eux seulement. Il ne s'agit certes pas de nier l'importance du legs de l'Antiquité classique mais de reconnaître l'existence d'autres formes de civilisations aussi valables que celle de l'Antiquité (encore et toujours considérée comme un référent). Ainsi, pour F. Schlegel, l'antiquité grecque est considérée comme le moment dans lequel l'homme était encore en harmonie avec la nature et avec sa propre nature. Et cela sert d'exception à sa conception de l'histoire d'après laquelle, l'homme, une fois issu de son état de nature originel, aurait perdu sa pureté et sa bonté³⁵⁴.

Le fait de reconnaître les différences aide, donc, à sortir du carcan imposé par l'appartenance à l'univers culturel antérieur, dont les deux piliers étaient la tradition gréco-romaine et le christianisme. Ce deuxième pilier va lui aussi être remis en question grâce aux connaissances de plus en plus précises des autres systèmes de croyances, notamment de celles qui proviennent de l'Orient. Celui-ci va être considéré à nouveau comme le point de départ de la civilisation. À une différence près : l'Orient s'est élargi et, à présent, il commence dans les contrées de l'Extrême-Orient, notamment en Chine. Ainsi, lorsque Herder entreprend son Histoire, il commence avec la description de l'empire du Milieu. Et, un peu avant pour justifier ce commencement en Orient, il affirme : « La marche de la civilisation et de l'histoire fournit des preuves historiques montrant que le genre humaine est apparu en

³⁵³ BOTET, S. *Le premier romantisme allemand*, op. cit. p. 12.

³⁵⁴ *Ibid.* p. 18-19.

Asie »³⁵⁵. Cette réflexion concernant les origines de la civilisation, en considérant non seulement les éléments européens mais aussi les extra-européens, suppose le changement fondamental dans la pensée historique car l'on passe des histoires à l'Histoire³⁵⁶.

Le débat n'est pas seulement historique, il a également son reflet dans le domaine des croyances. Ainsi, ce n'est pas une coïncidence de trouver des grandes études de religions et de mythologies comparées à cette époque. Etant donné l'importance accordée aux mythes comme expressions des premières époques des civilisations, il devient indispensable de les connaître et même des les comparer car, malgré leurs différences, ils auraient des traits semblables qui seraient les marques de cette origine commune qui est le « tout » auquel appartiennent les « fragments » divers et semblables en même temps.

On pourrait aussi associer à ce débat entre « l'universalisme » et le « régionalisme » les idées déterministes qui sont appliquées au devenir historique et au caractère des peuples et qui se manifestent donc dans les différentes formes de civilisation. Des idées déterministes qui, malgré le changement de mentalité concernant le « tout » et la « partie », sont un trait de continuité. En effet, aussi bien au XVIII^e qu'au XIX^e siècle, les philosophes et les intellectuels semblent d'accord sur le fait que les conditions géographiques ont une grande influence sur la création de la civilisation. Ainsi, pour Montesquieu, la configuration géographique de l'Asie est dans la base de la création des grands empires et de son régime despotique³⁵⁷. Une idée du même ordre se trouve chez Herder pour qui la Méditerranée est l'endroit où l'homme a pu s'épanouir dans toute sa beauté³⁵⁸. Même s'ils appartiennent à des milieux de réflexions différents, ils ne sont pas moins contemporains et ils ont donc reçu une éducation semblable. Cette idée sert bien les objectifs de leurs auteurs, à savoir, de reconnaître la supériorité européenne, même si cette supériorité est entendue de façons différentes. Ainsi, tout en considérant que les cultures de l'Afrique ou de l'Amérique comme appartenant à des peuples « sauvages », cette condition n'est pas considérée comme défavorable chez certains romantiques qui font de ces peuples l'image des « origines » de la civilisation. Et donc, ils sont valorisés comme étant quelque chose de « pur » et en vertu de cette pureté, comme étant proches du « paradis »³⁵⁹.

³⁵⁵ HERDER, J. G. *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, op. cit. p. 165 (livre 10, 3).

³⁵⁶ FOUCAULT, M. *Les mots et les choses. Une archéologie des Sciences humaines*, Éd. Gallimard, Paris, 1966, Col. Bibliothèque des sciences humaines, p. 231.

³⁵⁷ MONTESQUIEU, *L'esprit des Lois*, livre XVII, 3-6.

³⁵⁸ Il s'agit de l'endroit où s'est développée la civilisation grecque : HERDER, J. G. *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, op. cit. p. 121, livre VI, 3.

³⁵⁹ NEE, P. « L'ailleurs en question », dans *Modernité et romantisme*, textes réunis par I. BOUR, E. DAYRE et P. NEE, Honoré-Champion, Paris, 2001, Actes du colloque *Romantisme et modernité*, 5-7 juin 1997, université de Versailles-Saint Quentin-en-Yvelines, pp. 211-33, p. 217.

Plus intéressant est ce qui se passe pour les considérations relatives aux territoires situés à l'intérieur de l'Europe. En effet, les différences et les traits plus saillants de chaque peuple seront mis aussi en rapport avec la situation géographique et ce fait est tout à fait remarquable dans le cas de la Grèce. Ainsi, de par sa situation, elle serait amenée à être le pays des « arts » et de la « pensée » mais aussi, un pays de marins, « peu fiable ». En un mot, le « génie » grec reposerait dans la nature où ont grandi les Grecs et qui les a poussés à devenir ce qu'ils sont.

Ce déterminisme qui sera largement employé a un danger important : celui de ne pas reconnaître que les peuples sont le produit d'une évolution et d'un mélange d'apports provenant d'horizons différents. Et si, pour le moment, ce fait semble ne pas être trop important, plus tard, lorsque les idées nationalistes se développeront jusqu'aux extrêmes les plus radicaux, il deviendra, malheureusement, un instrument employé pour justifier les « purifications raciales » et les « exterminations » de ceux qui ne s'adaptent aux canons créés pour définir la nation.

En Europe, entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, nous assistons à un passage de l'universalisme au régionalisme concernant notamment les conceptions historiques mais qui finit pour toucher toute l'organisation de pensée et de vision du monde – un changement qui peut être bien suivi dans les idées concernant la création de l'Etat grec auquel rêvaient les idéologues dès la moitié du XVIII^e siècle. En effet, dans les projets de Rhigas Féraios nous trouvons une conception plutôt universaliste dans laquelle la « République Hellénique » serait formée par des citoyens de tous les horizons sans que la langue, la religion ou les développements historiques soient un problème en soi. Certes, la langue officielle de cette République était bel et bien le grec (parlé) mais, l'appartenance en tant que citoyen est donnée par la résidence et par l'attitude envers la « civilisation grecque » (article 2 de sa Constitution). Il s'agit d'un texte rédigé en 1793 dont le modèle a été celui de la Constitution républicaine française de 1792 (qui ne fut d'ailleurs jamais appliquée) mais qui marque bien cette idée universaliste. Une trentaine d'années plus tard, en 1821, les Grecs soulevés, réunis à l'Assemblée d'Epidaure, rédigent la première Constitution de l'État grec et là les termes sont différents : on est déjà dans une logique de « régionalisme ».

Ce changement est plus évident dans les diverses idées que les Puissances européennes considéraient pour le nouvel État grec. En effet, deux d'entre elles penchaient encore pour une « pan-Grèce », proche de l'empire byzantin englobant tous les territoires où il y avait des Grecs. Une troisième, celle qui sera adoptée par la suite, réduisait le nouvel Etat aux bornes géographiques de la péninsule de Morée et les îles avoisinantes. C'est-à-dire, ce

que les Puissances européennes considèrent comme la Grèce « historique »³⁶⁰. Cependant, cette réduction est faite sans tenir compte que les territoires du nord (par ex. la Thrace, la Macédoine), les territoires de l'Asie Mineure et toutes les îles de la mer Egée faisaient eux aussi partie de la Grèce « historique ». Il est donc évident que leur amputation laissait la porte ouverte à d'importants problèmes de définition de l'Etat grec, problèmes dont les suites vont être manifestes dès la deuxième moitié du XIX^e siècle. Néanmoins, elles répondent aussi à l'idée d'associer un territoire à un peuple et à une évolution historique précise.

Au Japon, le changement est aussi visible même s'il se produit dans des termes différents. En effet, au contraire de la Grèce, ce n'est pas dans le contexte de la création d'un Etat (le Japon a ce statut depuis très longtemps) mais dans un contexte d'affirmation de son indépendance vis-à-vis des pressions culturelles chinoises et des pressions politiques et culturelles aussi de l'Occident. En effet, les idées universalistes chinoises font reposer la création du monde sur les principes du Ciel et de la Terre, c'est-à-dire sur la Voie. Voie qui n'aurait été gardée et suivie que sur le territoire chinois. Etant donné ce fait, il était logique de la considérer comme le centre du monde. Or, ce rôle central qui pourrait lui être reconnu dans les temps historiques n'est, au XVIII^e et, surtout, au XIX^e siècle, qu'un souvenir. D'abord, le climat intellectuel chinois a changé et, maintenant des écoles questionnent les textes qui étaient étudiés pendant des générations pour prôner un retour aux origines véritables. Ensuite, en raison de facteurs internes dont nous avons déjà parlé, le Japon commence à créer sa propre vision du monde. Certes, les penseurs restent fidèles aux idées de la Voie, des principes du Ciel et de la Terre, mais ils vont élaborer une théorie propre qui, tout en les rattachant à un certain « universalisme », défend le « particularisme » japonais. Ainsi, ces penseurs proposent l'idée de faire du Japon le seul endroit où la Voie s'est correctement transmise et cela du fait que, depuis l'époque des dieux, le territoire jouit de la même famille impériale loin des problèmes d'usurpateurs et de changements de dynastie qui s'étaient produits en Chine au cours de l'histoire. En énonçant cette théorie, Motoori Norinaga et ses proches accentuent le syncrétisme entre les croyances existant au Japon car la lignée impériale sera également associée au shintō qui passera pour être la « religion » la plus ancienne du Japon. Et cette association se trouvera à la base des théories identitaires nationalistes développées une fois que le Japon décide d'adopter l'organisation d'Etat-nation à l'allure occidentale.

³⁶⁰ C'est-à-dire celle d'Athènes et de Sparte, de Delphes...

Cette décision, dont les débuts doivent se situer dans les années antérieures à 1868, devient pour le territoire capitale, car il y en allait de sa survie. Conscients de la menace occidentale dès la défaite chinoise dans la Guerre de l'Opium de 1842, une partie des intellectuels, qu'ils soient pro-shōgun ou pro-impériaux, vont ressentir le besoin d'apprendre à « jouer » comme les Occidentaux pour pouvoir vaincre les Occidentaux. L'objectif final aussi bien des uns que des autres était de protéger le pays contre la menace étrangère. Aussi bien dans un camp que dans l'autre nous trouverons des extrémistes, des problèmes internes (ainsi, dans le camp favorable au shōgun certains seront incarcérés pour leurs ouvrages ; dans celui des individus favorables à l'empereur il y aurait des assassinats entre ceux qui étaient favorables à l'ouverture) cependant, dès 1868 c'est le parti de l'ouverture qui triomphe. Et le Japon se doit, donc, de devenir « Etat-nation » suivant les paramètres du moment, c'est-à-dire, suivant la tendance « régionaliste ». Pour lui, c'était plus facile que pour d'autres pays en raison de son statut insulaire. Cependant, pour ce faire, les idéologues vont être obligés de se confronter à l'existence de populations considérées comme non japonaises notamment les Aïnou, habitants de l'île de Hōkkaidō, la plus septentrionale des principales îles japonaises. Egalement, ils devront recréer toute l'histoire lors que l'annexion du royaume des Ryū-kyū.

2.2. La langue et le langage.

Les théories autour de la langue et du langage sont un des éléments qui vont avoir une grande importance pour nos territoires parce qu'elles embrassent diverses réalités, notamment celle de la création des langues « nationales ». Les réflexions linguistiques ont plusieurs centres d'intérêt qui sont en rapport direct avec les idées générales des divers mouvements. Ainsi, les philosophes du XVIII^e siècle croyaient que, de la même façon que les sciences naturelles ou l'histoire avaient leurs propres lois internes, le langage avait les siennes aussi. C'est le moment d'éclosion des grammaires, des lexiques, des syntaxes dans la ligne des tableaux dont on se servait pour ordonner les espèces naturelles. De cette façon, vers la moitié du siècle, l'alphabet apparaît comme un ordre arbitraire mais efficace des mots³⁶¹. La Grammaire sert comme système pour ordonner le langage et, en cela, il a un caractère universel. Cependant, les philosophes se rendent compte aussi que cet ordre n'est pas le même dans toutes les langues. Et, de là, on arrive à la conclusion que le langage est quelque chose

³⁶¹ FOUCAULT, M. *Les mots et les choses*, op. cit. p. 53.

de spontané, irréfléchi et, d'une certaine façon, naturel³⁶². Il est la connaissance sous forme irréfléchie et, en même temps, le langage, les mots servent à représenter les pensées des hommes. Ainsi, Locke affirmait : « C'est des idées de celui qui parle que les mots sont les signes et personne ne peut les appliquer immédiatement comme signes à autre chose qu'aux idées qu'il a lui-même dans l'esprit »³⁶³. Et un peu plus tard, Diderot écrivait dans l'Encyclopédie : « La langue d'un peuple donne son vocabulaire, et son vocabulaire est une bible assez fidèle de toutes les connaissances de ce peuple ; sur la seule comparaison du vocabulaire d'une nation en divers temps on se formerait une idée de ses progrès »³⁶⁴. Ainsi, le plus important comme mémoire d'un peuple ne seraient pas les textes mais les vocabulaires et les syntaxes. On rationalise donc le langage.

En partant de cette idée, que la langue sert à représenter les pensées des hommes, les romantiques vont développer leur propre théorie. Une théorie qui fera de la langue le dépositaire et le transmetteur non seulement des pensées mais aussi des sentiments des hommes. Pour Herder, le langage est inhérent à l'homme ; il accompagne sa raison. Ainsi, même seul, l'homme parlerait³⁶⁵ car « un peuple n'a pas d'idée pour laquelle il n'ait un mot : l'intuition la plus vive reste un sentiment obscur jusqu'à ce que l'âme trouve une caractéristique et, au moyen du mot l'incorpore à la mémoire, au souvenir, à l'intelligence et même finalement à l'intelligence des hommes, la tradition : une raison pure sans langage est sur terre une utopie »³⁶⁶.

En allant, un peu plus loin, dans son traité sur *L'origine du langage* (1772), il exprime l'idée que « la poésie est la langue primitive de l'humanité ». Nous pouvons alors comprendre l'importance qu'aura la poésie pour les romantiques.

Dans les études linguistiques des romantiques nous allons trouver également une discussion entre le « tout » et la « partie ». Ainsi, d'un côté les intellectuels recourent à nouveau à l'idée des rapports « familiaux » entre les langues. D'après eux, il existerait des langues « mères » qui seraient à l'origine de toutes les autres³⁶⁷. Et, en raison de cela, il serait aisé de retrouver en chacune d'elles des « fragments », des « souvenirs » de cette origine commune. Or d'un autre côté, face à cet « universalisme » les romantiques affirment que chaque langue est différente et appartient à un peuple différent. Ainsi, d'après Herder, « la

³⁶² *Ibid.* p. 97.

³⁶³ LOCKE, J. *Essai sur l'entendement humain*, trad. Coste, 2^{nde}. Edition, Amsterdam, 1724, pp. 320-321.

³⁶⁴ DIDEROT, s.v. "Encyclopédie" de l'*Encyclopédie*, t. V, p. 637.

³⁶⁵ BOSSERT, A. *Herder. Sa vie et son œuvre*, op. cit. p. 68.

³⁶⁶ HERDER, J. G. *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, op. cit. p. 151 (livre 9, 2).

³⁶⁷ FOUCAULT, M. *Les mots et les choses*, op. cit. p.104.

Providence sépare aussi les peuples par des éléments géographiques et (...) en particulier par des idiomes »³⁶⁸. C'est cette différence qui permet de donner des bases « scientifiques » à la « création » des langues nationales et à la « régularisation » et consolidation de celles qui avaient déjà commencé leur processus de création. En effet au XIX^e siècle, certaines nations possédaient déjà une langue « nationale » unifiée plus ou moins acceptée de toute la population dont on se servait depuis parfois des siècles³⁶⁹. La constitution de l'Etat-nation sert donc pour consolider leur statut. Or ces cas étant minoritaires, nous pouvons considérer les XVIII^e-XIX^e siècles comme ceux de la « création » des langues nationales. Bien sûr, il s'agit d'un processus qui se produit toujours du haut vers le bas, et qui répond à des besoins très clairs de la part du gouvernement : se doter d'outils pour mieux assurer son contrôle. Au milieu de la période et dans les territoires gagnés par le « despotisme éclairé », il faudra ajouter le souci de formation du peuple, grâce à une langue qui sera identique pour tous. Pour commencer ce processus, les gouvernements doivent choisir une langue considérée comme la langue véhiculaire qui sera, dans la plus grande partie des cas, une langue écrite, employée certes par le pouvoir et les hommes de lettres, mais éloignée de celle qui est parlée dans les rues et qui touche aux activités quotidiennes et qui présente des particularismes de région à région. On arrive donc à la création d'une langue plutôt « artificielle » car en principe écrite et parlée par peu de personnes, hautement codifiée et considérée comme un système d'éléments avec des lois internes propres, qui va être imposée au reste de la population par le pouvoir. Cette langue a, certes, des éléments qui peuvent être communs à tous mais qui, au départ, reste étrangère à la masse du peuple.

Face à elle, se trouve la langue vivante, fragmentée, la langue de tous les jours et des activités quotidiennes, la langue dans laquelle les mères parlent à leurs enfants. C'est vers cette langue que les représentants du romantisme vont se tourner pour rompre avec le carcan des conventions trop rigides des grammairiens du XVIII^e siècle. Ils vont voir en elle la « vraie » langue, celle qui sert à exprimer les sentiments, les pensées, le génie des peuples. La langue prend alors des contours plus étendus que les simples notions grammaticales ; le

³⁶⁸ HERDER, J. G. *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, op. cit. p. 145 (livre 8. 5).

³⁶⁹ Tel est le cas de l'Espagne, la France ou l'Angleterre. En effet, la première grammaire du castillan (la *Gramática* de Antonio de Nebrija) a été publiée en 1492 (la même année de la découverte de l'Amérique et de la conquête du royaume de Grenade) ; en France, l'ordonnance de Villers-Cotterêts datée de 1539 enjoint à employer seulement le français dans les documents officiels ; en Angleterre un anglais « standard » commence à se développer petit à petit en partant de la langue parlée dans la région de Londres à partir du XIV^e siècle : WOLFF, P. *Les origines linguistiques de l'Europe occidentale*, éd. Revue e mise au jour, Association des publications de l'université de Toulouse-Le Mirail, Toulouse, 1982, pp. 137 et 140. Ainsi, vers la fin du XV^e siècle ces langues (qui avaient été parlées pendant très longtemps avant de devenir des « langues écrites ») sont en processus de « régularisation » : *Ibid.* p. 145.

langage sert à montrer les caractères des peuples et, donc, il se fragmente comme s'était fragmentée l'histoire. Et chacun dans son territoire prend de l'importance.

Cette réflexion linguistique présente en Chine des caractères semblables. Ainsi, d'un côté, nous avons vu les problèmes autour de l'existence d'une langue « commune » antérieure à la fragmentation en divers dialectes, qu'il faudrait retrouver pour retrouver la vraie « essence » chinoise face aux nouveaux arrivants. Et, de l'autre, le besoin de connaître la langue ancienne dans laquelle ont été écrits les Classiques qui enferment les vraies connaissances. Ces travaux linguistiques, ce besoin de retour à l'antiquité, nous allons les retrouver au Japon dans les travaux d'Ogyū Sorai 荻生徂徠 (1666-1728) qui est le principal représentant de l'école *Kogaku* 古学 (Etudes Anciennes). Pour lui, comme pour les intellectuels chinois du courant de critique textuelle, il faut connaître la langue ancienne (chinoise) pour pouvoir accéder à l'étude des Classiques et pour pouvoir retrouver aussi l'esprit des hommes anciens³⁷⁰. Ainsi, il affirme : « J'ai étudié et étudie (les classiques). A force de temps, j'ai été en eux transformé. Je suis devenu leurs mots et leur esprit »³⁷¹.

Ainsi, ce qui s'est produit est un changement dans la façon de concevoir la langue et le langage. Elle passe d'un simple exercice de reproduction d'un objet au moyen par lequel la pensée humaine se manifeste et crée des représentations complexes du monde visible et invisible, de tout ce qui l'entoure.

En Grèce comme au Japon, ce changement a eu ses échos aussi et leurs développements vont concerner directement la création de l'identité, comme nous aurons l'occasion de le voir plus loin. Nous voudrions signaler seulement que, peut-être plus que dans les exemples des autres pays européens, la distance entre la langue employée dans les affaires officielles et reconnue comme telle, et celle qui est employée dans la vie quotidienne est plus frappant dans nos deux cas d'étude. En Grèce parce que les cercles du pouvoir politique et religieux continuent d'employer une langue archaïsante qui se veut celle qui était utilisée dès les temps anciens et qui ne tient pas compte des changements qui ont été opérés pendant des siècles grâce aux apports d'autres langues. Au Japon parce que les élites utilisent une langue étrangère, le chinois, bien qu'adapté à la phonétique japonaise, comme moyen de communication courant. Une langue bien trop difficile et éloignée des besoins quotidiens du peuple. La place que les deux langues, la « vraie » et « l'artificielle », doit avoir au sein du

³⁷⁰ ANSART, O. *L'Empire du rite. La pensée politique d'Ogyū Sorai (1666-1728)*, Librairie Drotz, Genève-Paris, 1998, p. 199.

³⁷¹ OGYŪ Sorai 荻生徂徠, *Gakusoku* 学則 (*Règles de l'étude*), II, dans *Ogyū Sorai, Nihon shisō taikai* 荻生徂徠, 日本思想体系, Iwanami Shoten 岩波書店, Tōkyō, 1993, p. 74 : *no wo narabi no wo narabi, hisashi ushite no kore to kashite, jiki shinshi, mina ayakatari* (之を習ひ之を習ひ、久しうして之れと化して、辭氣神志、皆な肖たり。).

processus de création d'identité donnera naissance à un débat très complexe et plein de connotations comme nous le verrons par la suite.

2.3. Rationalisme-Sentiments.

Il s'agit du dernier point que nous voulons évoquer, car il est à la base de plusieurs des mouvements que nous venons de voir. En effet, ce binôme est essentiel pour comprendre les changements opérés aussi bien en Europe qu'en Chine dans le domaine idéologique. Le point de départ est la croyance, affichée aussi bien par les philosophes des Lumières que par les membres du courant des « études pratiques », dans la nécessité de tout soumettre à l'analyse de la raison. Or, la raison ne peut pas se fier à des intuitions, ou à des sentiments, elle a besoin de preuves matérielles. Ainsi, le savoir est conçu en s'appuyant sur ces preuves et sur des conclusions obtenues par expérimentation directe. Tout ce qui ne peut pas être confirmé par ce moyen est mis en doute.

En Chine, ce rationalisme qui, comme en Europe, sert à développer des domaines de savoir tels que l'astronomie, les mathématiques, la géographie, est un refus de la situation existant pendant la période Ming, situation que l'on rend responsable de la défaite de la dynastie face aux Ch'ing. En effet, en se consacrant au subjectivisme (inspiré des théories bouddhiques de l'impermanence du monde), les intellectuels Ming auraient provoqué la ruine des hommes, de la société et de l'Etat³⁷². Pour changer cette situation il fallait donc retourner à l'antiquité donc la façon d'agir était éminemment pratique et fondée dans les faits. Or, en employant des méthodes pour s'approcher des « Classiques », porteurs de la vérité, les intellectuels vont, parfois, obtenir des résultats surprenants, comme le questionnement de ces mêmes « classiques » et des canons officiels.

En Europe, les Lumières vont se révéler comme un bon moteur pour les études des sciences, surtout dans le domaine de la physique, la chimie, la géographie, les mathématiques, bref, ce qui relève du monde de l'expérience et de l'observation. Et cela grâce à la création des tableaux, des lois, qui pouvaient être appliqués pour développer ces connaissances. Plus problématique était son emploi dans le domaine des « sciences humaines », même si les compilations des vocabulaires, la rédaction des dictionnaires et des grammaires est un labeur nécessaire pour le développement des études philologiques réalisées au XIX^e siècle.

³⁷² CHENG, A. *Histoire de la pensée chinoise*, op. cit. p. 575.

Au milieu de ces mouvements, les sentiments semblent être considérés comme un facteur de moindre importance. Il s'agit certes, d'une faculté humaine mais elle n'est pas comparable à la raison grâce à laquelle les hommes peuvent tout appréhender. En Europe, il faudra attendre le XIX^e siècle pour voir les sentiments mis en avant comme une réaction à la radicalisation du mouvement rationaliste des Lumières. Or, cette réaction se produit presque exclusivement dans le domaine littéraire parce que, dans les autres, le chemin suivi reste proche de celui du rationalisme. Ainsi, cette opposition entre les sentiments et le rationalisme peut être suivie dans le domaine poétique. En effet, la poésie peut être employée de façons diverses par les partisans d'un extrême et de l'autre. Dans l'Europe du XVIII^e siècle, elle est employée comme un moyen d'éduquer les hommes en leur transmettant des principes et normes moraux (poésies moralisantes, fables en vers). En Chine et au Japon où la poésie a un rôle normatif depuis très tôt, elle continuera à jouer ce rôle. Or, le débat du *Kokka Hachiron* qui se déroule au Japon au début du XVIII^e siècle, tout en montrant cette tendance politique de la poésie, exprime, en même temps, les nouvelles idées existantes ; des idées qui faisaient de celle-ci le moyen privilégié pour exprimer les sentiments du peuple, et donc, son essence.

Cette même idée est soutenue par les romantiques, à commencer par MacPherson et Herder. Ainsi, la poésie et les chansons deviennent l'une des manifestations les plus importantes des sentiments humains. Et, plus tard, elles deviendront un des piliers pour la création de l'identité lorsque le peuple sera devenu un synonyme d'entité politique.

Tout les idées, les débats et les réflexions que nous venons de décrire brièvement auront leurs échos plus ou moins directs, plus ou moins profonds dans le processus de création de l'identité en Grèce et au Japon. Il est donc utile de les connaître pour mieux comprendre les évolutions que nous allons voir dans les chapitres suivants.

CHAPITRE 4 : LES PREMIERS PAS AUTOUR DE L'IDENTITE

Prenant comme référence les courants de pensée déjà cités, et dans un contexte qui offrait de nouvelles visions du monde, les intellectuels grecs et japonais vont commencer à se poser des questions touchant des domaines tels que la langue, la religion, l'histoire... Que ce soit au sein de leurs recherches scientifiques ou dans le cadre plus ample de l'élargissement culturel, leurs réflexions touchant les aspects philologiques, religieux ou historiques vont ouvrir un chemin qui, débutant avec l'identité culturelle, va finir en donnant naissance aux réflexions sur l'identité nationale ; identité qui atteindra toute sa signification lorsque la Grèce et le Japon deviendront des Etats-nations suivant les principes existants en Occident.

De la panoplie d'aspects dont les peuples disposent pour établir leur identité, les Grecs et les Japonais semblent accorder, à cette époque, une place privilégiée à la langue et à la littérature, dont la problématique est, à maints égards, semblable. Ainsi, les études des textes anciens vont servir à des intellectuels comme Motoori Norinaga ou Koraïs de point de départ pour leurs études philologiques et pour leurs théories concernant la « vraie » langue de leur peuple. Ces textes étant aussi une source d'information sur les époques les plus anciennes, ils sont employés aussi bien dans les recherches littéraires que dans les recherches historiques. Car, à côté de la langue et la littérature, l'histoire et les croyances vont être les autres aspects privilégiés dans la quête identitaire.

Grâce à l'étude des textes anciens, les intellectuels entrent en contact avec une Antiquité parfois mythique qui, par leurs soins, va être codifiée et (ré) intégrée à la réalité du XVIII^e siècle. De cette façon, nous assistons à la redécouverte des ancêtres, qui vont devenir l'un des signes distinctifs et créateurs d'identité. L'Antiquité classique dans l'exemple grec, les temps des dieux dans l'exemple japonais, seront des référents clés quand il s'agit d'interpréter le passé à partir des réflexions de cette période.

Toujours problématique, le domaine religieux présente dans notre étude une autre difficulté, celle des différences de conception entre la réalité grecque et la réalité japonaise. Etant donnée que le mot « religion » n'a pas les mêmes connotations (au Japon il n'existait pas une notion équivalente au terme occidental), nous avons décidé d'employer le terme « croyances », même s'il pose aussi problème. Cependant, il demeure compréhensible dans les deux réalités. Malgré les différences, notre période nous montre aussi une volonté des intellectuels d'essayer d'employer les croyances comme élément identitaire et différenciateur. C'est ainsi que doivent être compris les études concernant le shintō au Japon et le passage

progressif d'une idée d'orthodoxie universelle à l'appropriation de celle-ci par la Grèce, comme signe identitaire propre. Au XIX^e siècle, lorsque les deux territoires deviendront Etats-nations, les croyances respectives d'être les élus des dieux vont être l'une des clés qui nous permettra d'expliquer l'expansionnisme de l'un et de l'autre.

Les rapports intimes existant entre les divers domaines qui vont être considérés comme constitutifs de l'identité sont visibles non seulement dans les résultats des recherches mais aussi chez les intellectuels, qui vont jouer un rôle déterminant dans le processus de création. Ainsi, par exemple, les noms de Motoori Norinaga et de Koraïs, dont les travaux fondamentaux sont consacrés à la question de la langue (en effet, ils sont considérés, chacun dans son pays respectif, comme les premiers philologues dans le sens moderne du terme), sont également importants pour comprendre les progrès faits par rapport à l'histoire et à la littérature. Ils sont, peut-être, les intellectuels les plus connus dans leurs contextes respectifs parmi ceux qui vont commencer les réflexions concernant l'identité ; aussi peut-on les considérer comme étant un point charnière dans la construction de l'identité. En effet, ils sont le point d'arrivée de la première « vague » de recherches sur l'identité, une identité qui se veut plutôt culturelle que nationale puisque dans les premiers moments il n'est pas question de remettre en cause la situation politique existante. Ainsi, avant eux, Keichū, Kamo no Mabuchi, Dimitrios Katartzis... avaient déjà émis des idées telles que l'utilisation de la langue vernaculaire, considérée comme la vraie langue des Grecs et des Japonais, l'importance de la poésie pour découvrir « l'âme » des peuples ou l'opposition entre la poésie ancienne considérée comme « naturelle » et celle qui est « artificielle » car créée par des lettrés. Mais ils sont, également, le point de départ d'une seconde « vague » qui commence un peu avant la création des territoires en Etats-nations et qui devient plus évidente après cette création. Les savants vont se servir des idées énoncées par Koraïs et par Motoori pour établir leurs propres théories qui, parfois, mènent à l'extrême les pensées de ceux-ci.

Le XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e siècle constituent donc un moment fondamental dans ce processus de création de l'identité et cela pour une double raison ; d'abord parce qu'il s'agit du départ du processus ensuite parce que c'est ici que vont prendre leur origine des idées et des théories qui vont se développer et se perfectionner dans la période suivante.

1. La langue

Nous l'avons déjà signalé, l'un des aspects qui réclame l'attention des savants était le problème de la langue. En effet, aussi bien en Grèce qu'au Japon, la situation linguistique pendant la période qui nous occupe était d'une grande complexité aussi bien à l'oral (avec l'existence d'un grand nombre de variations régionales) qu'à l'écrit. A cela il faut ajouter l'existence d'une diglossie entre les couches les plus élevées et les couches les plus humbles de la population. En effet, tandis que ces dernières employaient la langue vernaculaire, fruit de l'évolution naturelle de la langue au cours de l'histoire³⁷³, les élites pouvaient utiliser à leur gré soit la langue vernaculaire que, bien évidemment, ils connaissaient soit la langue savante. Une langue savante restait incompréhensible pour la plus grande partie de la population soit parce qu'il s'agissait d'une langue étrangère (le chinois dans le cas du Japon), soit parce qu'elle était une langue archaïsante ou ancienne (le grec ancien, le byzantin dans le cas de la Grèce, le japonais classique dans le cas du Japon) dont la structure et le vocabulaire étaient si différentes de ceux de la langue contemporaine qu'elle restait inintelligible³⁷⁴. Cette langue savante était employée dans la rédaction des documents officiels (par exemple les actes et les lettres du Patriarcat et en Grèce, les documents émanant du gouvernement au Japon), parfois dans la correspondance privée des couches aisées et dans les affaires commerciales et en grande mesure dans la production culturelle. C'est-à-dire, dans ce que nous pouvons considérer comme l'univers « public ». Or, en « privé » ces mêmes élites pouvaient s'en servir et, en fait se servaient de la langue vernaculaire non seulement lorsqu'il s'agissait de résoudre des problèmes de la vie quotidienne mais également pour leur plaisir personnel. Ainsi, nous savons qu'Alexandros Mavrokordatos (1641-1709), membre de l'une des familles phanariotes les plus connues et grand *drogman* de la Sublime Porte, bien qu'utilisant le grec archaïque dans ses ouvrages d'érudition, se servait de la langue vernaculaire dans ses notes intimes et dans quelques unes de ses lettres³⁷⁵. Ainsi, si la tendance générale, avant le XVIII^e

³⁷³ Pour le cas de la Grèce voir : VITTI, M. *Histoire de la Littérature grecque moderne*, Athènes, 1989 (éd. française), 1989, p. 143 ; pour le cas du Japon : TAKEUCHI, C. *The Structure and History of Japanese from Yamatokotoba to Nihongo*, Longman, London, New York, 1999, pp. 16-27.

³⁷⁴ Dans les cas grec, il est vrai que nous avons affaire à la même langue, néanmoins, les changements produits au cours du temps sont de telle nature que les Grecs du XIX^e siècle vont ressentir la différence entre la langue vernaculaire et les formes archaïsantes comme une sorte de diglossie. Tel est le cas de Psycharis pour qui la diglossie est en même temps « diglossie » et bilinguisme » : SEATOS, M., « Ο Ψυχάρης και η κοινή νέα ελληνική » dans FARINOU-MALAMATARI, G. (éd.), *Ο Ψυχάρης και η εποχή του. Ζητήματα γλώσσας, λογοτεχνία και πολιτισμού*, ΙΑ' επιστημική συνάντηση του τομέα μεσαιωνικών και νέων ελληνικών σπουδών του Τμήματος Φιλοσοφίας του Αριστοτελείου Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης, Ινστιτούτο Νεοελληνικών Σπουδών/Ίδρυμα Μανόλη Τριανταφυλλάδη, Θεσσαλονίκη, 2005, pp. 45-51, pp. 46-7.

³⁷⁵ DIMARAS, C. Th. *Histoire de la littérature néohellénique*, op. cit. p. 112. Parmi ses ouvrages, il faut signaler son *Histoire sacrée (Ιστορία ιερά ήτοι τα Ιουδαϊκά)*, publiée en 1716 lorsqu'il était le « logothetes » du Patriarcat et dédiée au prince de Moldavie. Son fils Nicolas (1680-1730) également grand *drogman* et le premier

siècle, était de considérer cette langue vernaculaire comme un parler dégénéré, propre aux rustres, pendant le XVIII^e siècle, les savants, partant de l'étude des textes anciens, employant de nouvelles idées concernant ce qui est « naturel » et ce qui est « artificiel », réfléchissant aux besoins d'instruction du peuple vont commencer à se poser des questions autour de la langue, de son utilisation correcte... Cette réflexion, dont les origines sont purement intellectuelles, deviendra par la suite une clé dans la création de l'identité. Et, dans ce débat, les réponses vont être des plus variées et vont parcourir tout le spectre des possibilités comprises entre les deux extrêmes les plus radicaux (d'un côté l'archaïsme coûte que coûte, et de l'autre la langue vernaculaire comme seule expression acceptable).

1.1. Quelle est la « vraie » langue ?

Dialectes divers, différents registres de langue, diglossie entre les élites et le reste de la population, grand écart entre la langue écrite et la langue parlée... Au XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e siècle, la situation linguistique dans les deux territoires est loin d'être claire. Sans tenir compte des changements produits au cours des siècles, les élites continuent d'employer dans l'administration, les ouvrages d'érudition et même parfois entre eux, une langue dont la légitimation vient de l'ancienneté de leur emploi, mais qui est de plus en plus éloignée de la langue employée dans la communication quotidienne. Le grec des Phanariotes et du Patriarcat perpétuait la tradition classique, utilisant des formules et des mots dont le sens était déjà inconnu et avec une prononciation hypothétique, parce que personne ne savait comment se prononçait le grec ancien. Les Japonais, de leur côté, employaient soit le chinois classique (donc une langue étrangère) soit le *kanbun* ou la lecture japonaise (japonais classique) des mots et des textes chinois³⁷⁶. Face à eux, le reste de la population parlait une langue qui était le résultat de l'évolution naturelle du langage ; une langue pleine de mots empruntés, des dialectes et des variations locales.

C'est en toute connaissance de ce panorama, et guidés par le souci de mieux interpréter les textes anciens – nécessaires au bon gouvernement – et de mieux répandre

phanariote à occuper le trône dans les principautés danubiennes, emploiera la langue populaire lorsqu'il écrira des poèmes, mais il emploiera également la langue savante comme lors de la rédaction de son « roman » *Les plaisirs de Philotée* (*Φιλοθεού παρέργα*) écrit pendant sa captivité en Transylvanie et édité en 1800 à Vienne par Grigorios Konstantas : N. MAVROCORDATOS, *Φιλοθεού παρέργα*, texte établi, traduit et commenté par Jacques Bouchart, Association pour les études des Lumières en Grèce et Presses de l'université de Montréal, Athènes-Montréal, 1989, p. 61.

³⁷⁶ TAKEUCHI, C. *Ibid.* p. 8 et ss. GRIOLET, P. *La modernisation du Japon et la réforme de l'écriture*, POF, Paris, 1985, p. 23-25.

l'éducation, que les intellectuels grecs et japonais vont inaugurer un débat autour de leurs langues respectives. Débat autant plus nécessaire que la langue est considérée comme un outil pour diffuser les connaissances et pour mieux connaître les enseignements des maîtres du passé. Or, tout en affichant les mêmes intentions, les savants grecs et japonais vont présenter des réponses différentes qui dépendent de leurs positions par rapport à la langue employée par leurs contemporains et par rapport à celle qui était parlée par leurs ancêtres.

Dans ce contexte, certains savants grecs, issus même de l'Eglise qui contrôlait l'éducation, vont ressentir le besoin, par souci de rendre universel leur enseignement, d'employer la langue parlée dans leurs écrits et leurs cours³⁷⁷. Ainsi, en 1759, Timotheos Kyriacopoulos écrivait dans le prologue de son ouvrage *Promotion de l'enseignement de la religion chrétienne* (*Προαγωγή της χριστιανικής κατηχήσεως*) : « Celui qui lit ton livre ne le lit pas pour voir si tu es un savant en grec, mais pour apprendre ce qui est utile à son salut. Quand tu écris un ouvrage de théologie, de philosophie, ou quelque autre ouvrage destiné aux lecteurs instruits, écris comme il te plaît ; mais quand tu vises au salut du peuple, il est nécessaire d'écrire et de parler de sorte que le peuple t'entende »³⁷⁸. En effet, Kyriacopoulos, n'écrit pas pour les personnes instruites mais pour les simples chrétiens sans instruction, et, pour cela, il n'écrit dans la langue savante, mais dans « le dialecte commun et simple, dans lequel parlent aussi les plus instruits hommes de l'administration »³⁷⁹. Cette déclaration montre que, si, dans la langue écrite, les différences étaient importantes, dans la langue parlée aussi bien les élites que le peuple employaient la même langue.

Ils vont donc promouvoir la défense de cette langue qu'ils considèrent comme la langue naturelle des Grecs. C'était déjà le cas de précurseurs comme Dimitrios Katartzis (c. 1720-1807). Le titre de son premier essai publié nous montre la ligne que suivront ses idées : « Que la langue roméïque, écrite comme elle est parlée, possède en prose l'harmonie, en poésie le rythme et en rhétorique la passion et la persuasion : qu'étant telle, elle est meilleure

³⁷⁷ Le besoin d'écrire en langue vernaculaire est déjà présente au XVI^e siècle comme le montrent certains ouvrages imprimés à Venise dont le public était les couches humbles et les couches commerçantes : VITTI, M. *Histoire de la littérature grecque moderne*, Éd. Kaufman, Athènes, 1989, p. 52. Pour le besoin au XVIII^e siècle : DIMARAS, C. Th. *Histoire de la littérature Néohellénique dès origines à nos jours*, Institut Français Athènes, Athènes, 1965, p. 116. En général, ce souci doit être lié à l'esprit des Lumières qui va être connu des intellectuels grecs dès 1750.

³⁷⁸ AMANTOS, A. «Ο Τιμοθέος Κυριακόπουλος και το γλωσσικό ζήτημα», *Ημερολόγιο της Μεγάλης Ελλάδος*, 1934, pp. 89-92, p. 92: Εκείνος οπού διαβάζει το βιβλίο σου, δεν το διαβάζει δια να είδη αν εσύ ήσαι τα ελληνικά σπουδαίος, αλλά δια να μάθη εκείνοι, οποίοι του αναγκάια δια να σώθη. Όταν εσύ γράφης Θεολογικά κι 'αλλά επιστήμης βιβλία να τους φιλομάθεις και τους σπουδαίους, γράφαι κάτι σου είναι αρεστόν, αλλά όταν γράφης δια την σωτηρία του λαού, πρέπει να γράφης και η λάλης κάτι όπου δύναται ο λάος να σε γραικήση.

³⁷⁹ Ibid. p. 91: κοινήν και απλήδιαλέκτου, εις την οποίον λαλούσι κα οι πλέον παιδευμένοι άνθρωποι της πολιτείας.

que toutes les autres langues ; et que l'étude du roméïque et la rédaction d'ouvrages en cette langue constituent une formation générale et complète du peuple grec »³⁸⁰. En effet, Katartzis pose le problème de la langue en termes d'éducation, car, d'après lui, le but de celle-ci est la propagation des connaissances : « La langue a été créée pour nous transmettre des idées entre nous et pour nous comprendre »³⁸¹. Et pour lui, la langue roméïque est « notre langue patrie »³⁸². Un peu plus loin, Katartzis affirmera : « Ainsi, je vénère sans idolâtrie la langue commune des Hellènes libres et autonomes et je recommande son étude avec toute mon âme »³⁸³. Et il fait la différence entre le grec ancien (ελληνική), le latin (λατινική) et le grec moderne (ρωμαϊκά), certes il reconnaît qu'il y a des affinités mais également des différences³⁸⁴. Favorable au grec « moderne », il devient l'un des premiers savants à entreprendre sa défense convaincu comme il l'était que la langue parlée était la « langue naturelle » des Grecs. En effet, d'après ses mots, sa langue naturelle est celle « dans laquelle j'écris, je parle, je pense »³⁸⁵. Cette défense est claire dans le passage suivant :

Mais nous, pour nous distinguer de notre peuple, qui est soi-disant tombé dans la barbarie, nous avons séparé notre langue de celle du peuple et ainsi ce que nous écrivons (avec l'aide de Dieu) et ce que nous disons ne lui est pas accessible. Bien plus, nous raillons le peuple parce qu'il parle la langue naturelle, avec son accent, ses flexions, sa morphologie et sa syntaxe. Quant à nous autres, nous nous vantons de ne pas souiller notre langue en employant sa forme naturelle. Et nous parlons une langue de type grec ancien que nous prétendons prononcer comme le grec ancien dont nous ignorons la prononciation exacte³⁸⁶.

Et encore, il dira que personne « n'a le pouvoir de faire subir à un mot des modifications que celui-ci n'a pas dans la bouche du peuple »³⁸⁷. Or, cette position va lui rendre hostile la communauté des savants et, vers la fin de sa vie, Katartzis devra nuancer ses opinions. Malgré ce renoncement final, c'est grâce à ces idées que nous pouvons commencer à parler de *démoticisme*.

Nous trouvons une réflexion semblable chez Daniil Filippidis (1758-1820) et Grigorios Konstantas (1753-1844), disciples de Katartzis, qui vont aller un peu plus loin en

³⁸⁰ Le titre en grec est *Σχέδιο ότ'η ρωμαϊκία γλώσσα, όταν καθός λαλιέται και γράφει'χει στα λαογραφικά της τη μελωδία, και στα ποιητικά της ρυθμό, και το πάθος και την πειθώ στα ρητορικά της. Ότι τέτοια, είναι σαν την ελληνική, κατά καλύτερ'απ'όλαις ταις γλώσαις. Κι ότ'η καλλιέργιά της, κ'η συγγραφή βιβλίων σ'αυτήνα, είναι γενική και ολική αγωγή τους έθνους*. Le texte est recueilli dans DIMARAS, K. Th. (éd.), *Καταρτζής. Δοκιμία*, Ερμης, Αθήνα, 1974, NEB Σπ 28, pp. 6-22.

³⁸¹ *Ibid.* p. 9: η γλώσσα εφεθρέθηκε για να κοινολογούμε της ιδέαις μας αναμεταξύ μας, και για καταλαβαίνομε μ'ευκολία ένας το άλλον.

³⁸² *Ibid.* p. 9: της ρωμαϊκίας που'ν'η πάτρια γλώσσα μας.

³⁸³ *Ibid.* p. 11: Οθεν, την κοινή γλώσσα των ελευθέρων και αυτονόμων Ελλήνων την τιμώ μέχρι ειδωλατρείας, και ρεκομμανδάρω την σπουδή της μ'όλη μου τη ψυχή.

³⁸⁴ *Ibid.* p. 13.

³⁸⁵ *Ibid.* p. 4: μια φυσική μου γλώσσα που είναι στην οποία γράγω, λαλώ, νοώ.

³⁸⁶ Cité par DIMARAS, C. Th. *Histoire de la littérature Néohellénique des origines à nos jours, op. cit.* p. 170.

³⁸⁷ Cité par DIMARAS, C. Th. *Ibid.* p. 168.

demandant la simplification de l'orthographe, l'utilisation de l'orthographe phonétique et critiquant les archaïsants qui, malgré leurs objectifs de perpétuation du passé glorieux des Grecs, se trompaient de langue pour le faire puisque la langue classique n'était pas la plus adéquate pour diffuser la culture dans la masse du peuple³⁸⁸. Dans leur *Nouvelle géographie* (*Γεωγραφία Νεωτερική*) publiée à Vienne en 1791, ils consacrent une partie de leur analyse de la Grèce contemporaine à la langue et après avoir passé en revue les divers théories concernant les origines de celle-ci, ils affirment : « La langue que nous parlons aujourd'hui a une parenté avec la grande langue grecque (Ελληνική μεγάλη) et peut être appelée en toute justice le cinquième dialecte de la langue grecque ; un dialecte qui est cependant subdivisé en autres dialectes »³⁸⁹

Comme nous voyons bien, l'enjeu principal pour ces premiers savants favorables à l'utilisation de la langue parlée était l'éducation du peuple suivant les idées des « Lumières », un enjeu qui, petit à petit, va prendre de l'importance et qui glissera dans d'autres considérations de plus en plus proches de la revendication « nationale » selon que nous nous approchons du début de la guerre d'indépendance. C'est un premier pas dans ce changement que nous trouvons dans les écrits de Rhigas Féraios (1757-1798) pour qui la langue de la nouvelle « République hellénique » devait être le grec, bien que ce choix soit d'ordre « culturel » (le grec jouit du prestige de l'antiquité) et que sa *Constitution* respecte les langues des autres peuples inclus dans l'hypothétique nouvel Etat hellénique³⁹⁰. Néanmoins, il sera plus évident dans les écrits de Dionysios Solomos (1798-1858) et plus tard dans ceux des partisans de l'emploi de la langue vernaculaire en littérature comme les membres de l'école dite de l'Heptanèse.

Cependant, cette progression n'est pas sans difficultés. En effet, à côté de la ligne qui veut voir dans la langue parlée la vraie langue du peuple grec, se trouve une autre qui réclame cette position pour le grec ancien, qui reçoit ses lettres de noblesse de son antiquité. Ainsi, même au risque de s'éloigner de la réalité contemporaine, bercée, peut-être, par les images

³⁸⁸ CAMARIANO-CIORAN, A. *Les Académies principales de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Institut for Balkans Studies, Thessaloniki, 1974, p. 626. Et néanmoins, Philippides écrira également deux ouvrages sur la Roumanie en langue savante.

³⁸⁹ KOUMARIANOS, A. (éd.), *Γεωγραφία Νεώτερη*, Ερμης, Αθήνα, 1988, ΝΕΒ, Σπ. 45, p. 114: Η γλώσσα οπου ομιλούμεν τώρα έχει μία συγγένεια με την Ελληνική μεγάλη, και ημπορεί να ονομασθή πέμπτη διαλέκτος της Ελληνικής, μια διαλέκτος οπου υποδιαιρείται εις άλλαις διαλέκτους.

³⁹⁰ En effet, l'article 2 de la Constitution affirme le « peuple grec » (ελληνικός λαός) est celui qui vit dans le territoire de l'Etat (βασίλειος = κράτος, επικρατεία) sans exclusion par langue ou religion : *Πήγας*, Αθήνα, 1955, Βασική βιβλιοθήκη Αέτου, 10, p. 377 : Ο ελληνικός λαός, τουτέστιν ο εις το βασίλειον κατοικών, χωρίς εξαίρεσιν θρησκείας και γλώσσης. Egalement, dans la *Déclaration des droits de l'homme*, article 22, Rhigas reconnaît le droit à l'éducation pour tous sans exceptions, et affirme que le grec devra être obligatoire tandis que le français et l'italien seront enseignés aussi dans les grandes villes : *ibid.* p. 374 : εις δε τας μεγάλας πόλεις παραδίδεται η γαλλική και η ιταλική γλώσσα, η δε ελληνική να είναι απαραίτητος.

créées en Occident, une partie des intellectuels va défendre la position du grec ancien face au grec vernaculaire. Des auteurs comme Eugenios Voulgaris (1716-1806) vont donc s'opposer aux idées de Katartzis. En effet, celui-ci considérait que la langue populaire était incompatible avec la philosophie et il employait la langue savante dans ses écrits d'érudition³⁹¹. Et, néanmoins, tout comme Alexandros Mavrokordatos, il utilisera une langue plus proche de la langue parlée lorsqu'il écrit des ouvrages non philosophiques. En 1796, N. Theotokis (1731-1800) publie à Moscou un ouvrage intitulé *Dans le recueil des sermons du dimanche* (Στο Κυριακοδρόμιον) dans lequel il utilise une langue qui peut être considérée comme le précurseur de la « *katharevousa* », employée avec le sens que celle-ci aura par la suite³⁹². Theotokis, Phanariote et ami de Voulgaris, cherchait de s'approcher du grec ancien en partant de la langue parlée dans la Polis (Constantinople) qui était inévitablement un mélange de grec avec des expressions et des mots d'origine turque et d'autres, et en la soumettant à un processus de « nettoyage ». Il s'agit donc, d'un procédé proche à celui qui sera employé par Koraïs plus tard.

De cette façon, même si la parution de grammaires du grec vernaculaire et de traductions dans cette langue montre la reconnaissance des deux langues, elle montre aussi l'écart existant entre elles. Un écart qui signale le débat naissant entre les deux conceptions de l'identité, qui vont accompagner la Grèce dès ce moment jusqu'à nos jours : la conception « hellénique » dont le référent est l'Antiquité et la conception « roméïque » dont l'image est un modèle composite mélange de traditions chrétiennes (orthodoxie) et de réalités contemporaines, et dont la langue est considérée comme n'étant que l'évolution naturelle du grec ancien.

Il est intéressant de signaler également que le débat au tour de la langue se développe autour de foyers culturels situés en dehors du territoire « grec ». En effet que ce soient les partisans de la langue vernaculaires ou ceux qui sont pour l'emploi du grec ancien ou archaïsant, tous ont complété une partie de leur éducation soit en Italie, soit à Vienne, soit dans les principautés danubiennes (dans les Académies princières de Jassy ou de Bucarest). Et si les deux premiers sont ces centres d'édition fondamentaux, les Académies des principautés sont des centres de formation essentiels. En effet, Katartzis, Kodricas, Misioudax, Filippidis, Konstantas... et tant d'autres ont eu de forts rapports avec celles-ci, soit parce qu'ils ont été

³⁹¹ KNÖS, B. *L'histoire de la littérature néo-grecque. La période jusqu'en 1821*, Almqvist and Wiksell, Stockholm, 1962, pp. 512-3.

³⁹² *Ιστορία της Ελληνικής γλώσσας*, Ελληνικό Λογοτεχνικό και ιστορικό αρχείο, Αθήνα, 2000, p. 225.

des élèves, soit parce qu'ils y ont dispensé leurs enseignements³⁹³. Il s'agit donc d'un débat concernant les élites culturelles installées soit à l'étranger soit dans des territoires frontaliers de l'Empire ottoman et qui, pour le moment n'a aucun intérêt politique.

Suivant un sentiment analogue, mais cherchant en même temps à établir des études centrées sur leur propre culture, leurs homologues japonais, vont commencer à s'interroger sur l'utilité des études chinoises qui sont la partie la plus importante de l'éducation mais qui ne sont pas moins pour autant étrangères au Japon. En effet, pendant l'époque Tokugawa (et même avant), le programme éducatif dispensé aussi bien dans les écoles des temples que dans les institutions privées reposait sur l'étude des textes classiques chinois aussi bien en littérature qu'en histoire et dans d'autres matières. Et cela supposait, également, la connaissance des kanji et de leurs lectures chinoises et japonaises. Or, dès la fin du XVII^e siècle commence à se faire jour l'idée que l'empire chinois est une entité à admirer mais pas à envier³⁹⁴. Cette nouvelle situation a son reflet dans la création d'une ligne d'études nommée *Wagaku* 和学 dont l'objectif était d'étudier les textes anciens japonais³⁹⁵ suivant en partie l'école *Kogaku* qui étudiait les anciens textes chinois avec une méthode philologique.

Parmi les sujets qui font l'objet des études des savants *Wagaku* se trouve celui de la langue dont l'importance est grande parce qu'il s'agit de l'un des piliers de l'école des études japonaises des *Kokugaku* 国学 fondée en 1728 par pétition de Kada no Azumamaro 荷田春満 (1669-1736)³⁹⁶. Parmi les raisons de cette pétition se trouve le fait que la «dernière étude japonaise est en train de tomber en ruine et elle est un dixième de ce qu'elle était»³⁹⁷. L'auteur affirme : « Les écrits concernant la loi ont disparu (...), la voie des chants est tombée dans l'oubli (...), ceux qui aujourd'hui traitent du shintō tous suivent le théorie du yin-yang ou des Cinq Eléments. Ceux qui interprètent les chants ont adopté l'explication de la doctrine Tendai et des Quatre Disciplines »³⁹⁸. Ainsi, parmi les éléments anciens qui sont l'objet de

³⁹³ CAMARIANO-CIORAN, A. *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy*, op. cit. p. 502.

³⁹⁴ NOSCO, P. *Remembering Paradise. Nativism and Nostalgia in Eighteenth-Century Japan*, Harvard University Press, Cambridge (Massachusetts)-London, 1990, p. 49.

³⁹⁵ NOSCO, P. "Nature, Invention and National Learning: the Kokka hachiron Controversy", *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 41, n° 1 (June 1981), 75-91, p. 76.

³⁹⁶ L'autorité de cette pétition, écrite dans un chinois classique parfait, a été néanmoins l'objet d'une controverse important et cela depuis la fin du XIX^e siècle où l'on émettra des doutes sur l'auteur. De nos jours, il a été cependant accepté que Azumamaro est son auteur : NOSCO, P. *Remembering Paradise. Nativism and Nostalgia in Eighteenth-Century Japan*, op. cit. pp. 90-1.

³⁹⁷ KADA AZUMAMARO, "Pétition pour l'établissement de l'école l'Etudes Nationales" traduction partielle dans TSUNODA, R., BARY, Th. de, KEENNE, D. (éd.), *Sources of Japanese Tradition*, vol. II, Introduction to Oriental Civilization, Columbia University Press, New York, 1969, pp. 1-6, p. 7. Pour une traduction complète: KADA AZUMAMARO et DUMOULIN, H. « So-Gakko-Kei. Kada Azumamaro's Gesuch um die Errichtung einer Kokugaku-Schule », *Monumenta Nipponica*, vol. 3, n° 2 (jul. 1940), pp. 590-609.

³⁹⁸ KADA AZUMAMARO et DUMOULIN, H. « So-Gakko-Kei », op. cit. p. 603. Le terme employé pour parler des livres des loi est *kakuritsu no sho* (格律之書) et pour parler des chants : *eika no michi* (詠歌之道). Le

son intérêt se trouvent la poésie et les croyances. Mais pas seulement car l'objectif auquel Kada compte consacrer sa vie est une étude philologique, « une étude des anciens mots »³⁹⁹. Il demande donc, l'institution d'une école d'études Nationales (*Kokugakkō* 国学校) convaincu que « la montée ou la chute de cette science (études japonaises) dépend de la réception ou du refus de cette entreprise (la fondation de l'école) »⁴⁰⁰.

Dans le contexte d'une culture dominée par les modèles chinois, l'« école d'études japonaises » doit être comprise donc comme celle qui s'intéresse aux manifestations de la culture japonaise et à son étude. Les domaines d'étude de l'école seront répertoriés en partie un demi-siècle plus tard par Motoori Norinaga dans son ouvrage *Uiyamabumi* うひやまぶみ (1798). Ainsi, ceux qui intéressent à l'étude (entendu comme étude des productions japonaises) ont plusieurs choix : « la voie des dieux » (*shintō* 神道), l'étude des bureaux gouvernementaux, des cérémonies et des codes légaux (*kanshoku.gishiki.ritsurei* 官職儀式律令), l'étude des traditions anciennes, habillements et ustensiles (*kojitsu.sōzoku.chōdo* 故実装束調度), celui de l'histoire (fondé dans les *Six histoires nationales Rikukokushi* 六国史 et les écrits anciens) et celui de la poésie (*uta* 歌 fondé dans les anciens recueils de poésie)⁴⁰¹. Il s'agit là de manifestations qui sont considérées comme faisant partie de l'esprit japonais (*yamato damashi* 山跡魂/大和魂) mais qui ont été presque oubliés du à la présence des études venues de la Chine⁴⁰². En fait, Motoori pense que les *Kokugaku* devaient s'appeler tout simplement *Gaku* ou *manabi* étant donné qu'il est plus logique que le savoir d'un pays se réfère en préférence aux traditions autochtones et qu'il emploie un adjectif pour parler des études concernant les pays étrangers⁴⁰³.

Certes, plus que d'une école (avec des maîtres reconnus, des disciples, une organisation structurée) les premiers *Kokugakusha* sont plutôt de savants intéressés dans les études japonaises et dans l'affirmation que l'« essence » japonaise qui se trouve présente dans les manifestations littéraires, linguistiques des temps anciens et qui continue en vie dans les productions qui leur étaient contemporaines était supérieure à la civilisation chinoise (qui était

premier fait allusion aux codes des lois des IX^e et X^e siècles et le deuxième aux poèmes (mi-poésie, mi-chant) comme ceux qui sont recueillis dans le *Man.yō-shū*.

³⁹⁹ *Ibid.* p. 609. Le terme employé pour philologie est *gogaku* (語学).

⁴⁰⁰ *Ibid.* p. 609.

⁴⁰¹ MOTOORI, N. « Uiyamabumi » *Monumenta Nipponica* Vol. 42, n° 4. (Winter, 1987), pp. 456-93, pp. 456-7. Pour le texte originel: *Uiyamabumi* うひやまぶみ dans *Motoori Norinaga zenshū* 本居宣長全集 9 (dans les notes prochaines cité comme *MNZanc*), Tōkyō, 1926, pp. 479-505, p. 479 (pour le texte principal) et p. 483 (pour les notes). A différence de la traduction consultée, dans l'originel les notes (du propre Motoori) sont données à la fin de l'ouvrage.

⁴⁰² *Ibid.*

⁴⁰³ *Ibid.*

étrangère au Japon). Provenant de milieux sociaux différents, ayant des rapports de nature divers entre eux, ils étudient donc la langue, la littérature (surtout la poésie), les croyances et, dans une moindre mesure l'histoire du Japon. Et bien qu'ils essaient de lutter contre la situation de prééminence des études chinoises (le nom de *Kokugaku* 国学 est adopté pour faire pendant aux *Kangaku* 漢学 : études chinoises), certaines idées fondatrices de l'école sont prises aux intellectuels confucéens. Ainsi, l'intérêt pour l'étude de la langue du passé sera adopté par les membres des *Kokugaku* en partant des écrits d'Ogyū Sorai, qui préconisait l'étude de la langue ancienne comme essentielle pour mieux comprendre les textes classiques des maîtres confucéens. D'après lui si, à son époque, les textes n'étaient pas compris, c'était parce que l'on s'était éloigné de la langue d'origine : En effet, pour lui : « une société change, véhiculant avec elle sa langue, la langue change, véhiculant avec elle la Voie ; c'est principalement de là que vient notre incompréhension de cette dernière »⁴⁰⁴.

Certes, les objectifs n'étaient pas les mêmes, mais le résultat en ce qui concerne la langue si. Ainsi le retour à la langue ancienne qui est considéré comme la « vraie » langue. Les similitudes entre le *Kokugaku* et les idées de Ogyū Sorai seront si évidentes que Motoori Norinaga, dans un essai de nier tout rapprochement entre eux, écrit dans son ouvrage *Ce que racontent certains gens* (*Aru hito no ieru koto* ある人の言える事) : « Il y a des gens qui racontent que ce sont les travaux des confucéens s'adonnant à l'étude des anciens mots et des anciennes phrases qui sont à l'origine des études anciennes : cela est faux. Notre école des études anciennes doit son existence à Keichū »⁴⁰⁵. Il existe néanmoins une différence importante : si Ogyū considère que la langue change avec la société et donc que chaque étape est différente et doit être étudiée avec des paramètres différents, Motoori et les *Kokugakusha* essaient au contraire de montrer la continuité entre l'antiquité et le présent que ce soit par rapport à la langue, à l'histoire ou aux croyances.

Ainsi, compte tenu du contenu de ses études (il consacra ses travaux à l'étude de la langue japonaise) Keichū sera considéré comme le précurseur des *Kokugakusha*⁴⁰⁶. Ainsi, il

⁴⁰⁴ MARUYAMA, M. *Essais sur l'histoire de la pensée politique au Japon*, PUF, Paris, 1996 (trad. du japonais par J. Joly), p. 113. Pour le texte originel voir : *Ogyū sensei gakuzoku* 荻生先生学則 dans *Ogyū Sorai zenshū, dai ichi kan Gakumon ronshū* 荻生徂徠全集第一巻学問論集, Misuzu Shobō みすず書房, Tōkyō, 1994, pp. 71-113, p. 74 : *yo wa koto wo nosete motte utsuri, koto ha michi wo nosete motte utsuru. Michi no akanarazaru wa, shoku to shite zeni kore yoru* (世は言を載せて以て遷り、言は道を載せて以て遷る。道の明かならざるは、職として是に之れ由る).

⁴⁰⁵ MARUYAMA, M. *Ibid.* p. 192. Pour le texte originel: MNZ 1, *Tamakatsuma* (玉勝間), 8, p. 257 : *Aru hito no, kogaku wo, ju no kobun ie no koto ni sasoharete idekitaru mono nari to iheru wa, higa kotose, waga kogaku wa, Keichū hayaku sono hashi wo hirakeri*, (ある人の、古学を儒の古文 家の言にさそはれていできたる物なりといへるは、ひがことせ、わが古学は、契沖はやくそのはしをひらけり、). *Tamakatsuma* a été publié entre 1793 et 1801.

⁴⁰⁶ Keichū était prêtre de la secte Shingon et qui entretenait des rapports avec Tokugakawa Mitsukuni (le fondateur de l'école Mito comme nous verrons plus tard).

s'intéresse d'abord aux poèmes du *Recueil des dix milles feuilles* (*Man.yō-shū* 万葉集) auxquels il consacre la *Chronique du remplaçant du Man.yō-shū* (*Man.yō daishōki* 万葉代匠記) de 1690⁴⁰⁷. Cinq ans plus tard, c'est la langue ancienne qui est au cœur de son ouvrage *Traité sur la forme correcte d'écrire les mots japonais* (*Wajishoranshō* 和字正濫抄). Il s'agit d'une analyse philologique de celle-ci⁴⁰⁸ que Keichū écrit entièrement en *kana* (à l'exception de quelques *kanji*). Il existe néanmoins une différence : l'introduction de *furigana* c'est-à-dire la lecture des *kanji* donnée en *kana*. Il s'agit d'une pratique que nous trouvons dans tout l'ouvrage pour les mots dont la lecture est considérée difficile ou controversée pour les lecteurs. L'ouvrage a, néanmoins, d'une introduction écrite en *kanbun* mais pas dans le style pur (en chinois) mais dans un autre qui introduit les prépositions japonaises notées en *kana*. Dans son analyse de l'écriture ancienne il inclut un tableau dans lequel sont recueillis les sinogrammes qui sont à la base du syllabaire en *hiragana*⁴⁰⁹.

Suivant la logique de ces idées, le japonais « classique », celui des poèmes du *Man.yō-shū* et plus tard, des ouvrages de l'époque Heian, commence à être considéré comme la langue « véritable » des Japonais, une langue « naturelle » opposée au chinois « artificiel ».

Ces prises de position autour de la langue qui, au départ, se situaient dans un contexte savant et intellectuel, vont venir, au cours du siècle, se mélanger à des idées de contenu politique lorsque la langue sera considérée comme un élément constitutif de l'identité de la « nation ». Ainsi, le grec ancien, héritage des ancêtres, et le japonais classique (substitué au chinois) vont être considérés comme les langues propres à la nation par quelques courants de pensée. Certes, toutes les deux sont des langues qui n'existent désormais que dans les textes et dont on ignore même la façon de les prononcer, mais elles ont le prestige que leur confère le temps. Motoori Norinaga et Koraïs, à travers leurs études philologiques, vont essayer, chacun de son côté, de vivifier des langues du passé pour en faire le signe d'identité de leur nation. Ce fait nous amène au début du XIX^e siècle, à un moment où la question identitaire va prendre des dimensions importantes.

⁴⁰⁷ KEENE, D. *World within walls. Japanese Literature of the Pre-modern Era 1600-1867*, New York, 1976, p. 308.

⁴⁰⁸ TAKEUCHI, C. *The Structure and History of Japanese from Yamatokotoba to Nihongo*, op. cit. p. 28.

⁴⁰⁹ KEICHŪ 契沖, *Wajishoranshō ichi* 和字正濫抄 一, 1695, pp. 14-5.

1.2. Problèmes de la langue, limitations, essai de résolution.

Parmi les problèmes que les intellectuels vont trouver dans l'emploi de la langue, celui de sa compréhension et des possibilités d'être utilisée dans les domaines considérés comme nécessaires pour le bon développement de la nation va être une constante. Ainsi, en Grèce, le débat pour ou contre l'emploi de la langue parlée, tout au long du XVIII^e siècle, tourne autour de ce problème. Les intellectuels vont considérer, en général, que la langue parlée est incapable d'exprimer les notions scientifiques et philosophiques qui composaient une bonne partie des programmes de recherche de l'époque. D'après eux, seul le grec ancien, reconnu déjà comme une langue de prestige, pouvait rendre justice aux idées abstraites de la pensée philosophique. Dans le meilleur des cas, ils reconnaissaient à la langue parlée sa capacité de transmettre des sentiments et donc, la possibilité d'être employée dans les belles lettres ; dans le pire des cas, elle était rejetée et considérée comme un parler indigne des ancêtres. En effet, elle est vue comme une langue dégénérée dans laquelle il est presque impossible de reconnaître son original. C'est dans un souci de conserver le prestige de la langue « pure » et dans la croyance que seule une langue élevée pouvait amener la Grèce aux cimes intellectuelles où se trouvent d'autres pays de l'Europe que les « traditionalistes » ont fait l'apologie du grec ancien, dont le problème le plus important était l'éloignement de la réalité historique et l'absence de normes de prononciation.

Ayant comme objectif le même souci de donner à la Grèce sa place dans l'environnement intellectuel du moment, un autre courant, le courant « démotique » (le *démotisme*), va employer l'argument contraire. Etant donné que le futur des peuples dépend de l'éducation reçue, il faut tout faire de façon à ce que celle-ci parvienne à tout le monde. Et, pour ce, il faut commencer par employer une langue compréhensible à tous. Cette langue ne peut pas être le grec ancien, que personne ne parle et sur laquelle on ne s'accorde même pas pour la prononciation, mais le grec vernaculaire, le grec parlé et compris de tous. Certes, il s'agit d'une langue éloignée de son ancêtre, mais elle est aussi la langue grecque. Le principal problème qui implique son utilisation est la diversité de dialectes, l'absence des normes codifiées car il s'agit éminemment d'une langue orale. Pour essayer de surmonter ces difficultés, certains savants se sont adonnés à la tâche d'écrire des grammaires, des dictionnaires et même des traductions en grec vernaculaire. Les premiers signes d'intérêt pour établir normes et traductions en langue vernaculaire commencent au XVI^e siècle. Ainsi, Nikolaos Sofianos, considéré le premier humaniste grec, écrit une grammaire de la langue vernaculaire (jamais publiée) dont l'objectif était d'amener les jeunes et les femmes à l'étude

du grec ancien⁴¹⁰. Il faudra cependant attendre jusqu'au XVIII^e siècle pour trouver un vrai développement de cette ligne de pensée. Dès 1750, les traductions en langue vernaculaire d'ouvrages d'érudition (grecs ou étrangers) et la production d'ouvrages dans cette langue visant à l'éducation deviennent de plus en plus nombreuses. Cette attitude est surtout due au changement de valeur accordé à la langue parlée. Les traductions d'ouvrages étrangers sont faits soit selon une initiative individuelle soit sur l'ordre des membres de l'élite politique. Katarztis avait déjà signalé le besoin et l'existence de ces traductions aussi bien des langues occidentales vers le grec moderne que du grec ancien vers le grec moderne⁴¹¹. Parmi les premiers traducteurs nous trouvons entre autres Panagiotis Kodricas (1760-1827), secrétaire du prince Michail Soutsos, qui traduira en 1794 en langue vernaculaire les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle par ordre du prince⁴¹². Iosipos Misioudax (c. 1730-1800) quant à lui, sera le premier à traduire un ouvrage philosophique en néo-grec et à créer la terminologie philosophique qui n'existait pas en grec parlé⁴¹³. Un peu plus tard, au début du XIX^e siècle, ce besoin continue à être présent. Ainsi, nous trouvons les traductions faites par Grigorios Konstantas (1753-1844) et Konstantinos Koumas (1777-1836) d'ouvrages scientifiques. Koumas traduira le *Résumé de Chimie* du français P.A. Adet qui sera publié à Vienne en 1808⁴¹⁴ et Konstantas *Eléments de philosophie* (*Στοιχεία της φιλοσοφίας*) de Fr. Soave dont la première édition est faite en quatre volumes à Venise en 1804⁴¹⁵. Ce dernier ouvrage est intéressant pour les déclarations qui fait le traducteur dans l'introduction concernant la langue : « La langue employée dans ma traduction est la langue commune, celle qui est comprise de tout le peuple parce que mon but aspire à l'éclaircissement de tous »⁴¹⁶. En cela, il brise l'idée reçue que « notre langue est inapte à la philosophie » parce qu'il croit que « toutes les langues sans exception sont aptes à la philosophie, la géométrie, la physiologie et simplement pour tous les enseignements »⁴¹⁷. Ainsi, « toutes les mots, techniques et autres dont j'avais besoin pour traduire les idées de mon écrivain, j'ai planifié de les prendre de la

⁴¹⁰ VITTI, M. *Histoire de la littérature grecque moderne*, op. cit. p. 51.

⁴¹¹ *Σχέδιο της αγωγής των παιδιών Ρωμηών και Βλάχων, που πρέπει να γίνεται μετά λόγου στα κοινά και σπιτικά σχολεία*, dans DIMARAS, K. Th. *Δοκίμια*, op. cit. pp. 22-41, p. 35.

⁴¹² CAMARIANO-CIORAN, A. *Les Académies princière de Bucarest et de Jassy*, op. cit. p. 324.

⁴¹³ *Ibid.* p. 582.

⁴¹⁴ DIMARAS, K. Th. *Ο Κοραΐς και η εποχή του*, op. cit. pp. 332 et ss.

⁴¹⁵ *Ibid.* p. 25.

⁴¹⁶ KOSTANTAS, G. *Eléments de logique* (*Στοιχεία της λογικής*), dans *Ibid.*, pp. 78-82, p. 78: γλώσσαν εις την μετάφρασίν μου μετεχειρίσθην την κοινήν, τουτ'έστιν εκείνην, οπού καταλαμβάνει όλον το γένος μου, επειδή ο σκοπός μου αποβλέπει εις φωτισμόν του όλου.

⁴¹⁷ *Ibid.*: η γλώσσα μας είναι ανεπιτηδεία εις Φιλοσοφίαν.

langue grecque, la mère de notre spécificité »⁴¹⁸. Le travail de Konstantas a donc un objectif clair : contribuer à l'éducation du peuple et, en même temps donner à la langue contemporaine un statut réservé auparavant au latin en ce qui concerne les sciences.

De façon parallèle aux traductions, nous assistons au développement des grammaires du grec moderne ; développement qui suppose un pas en avant vers la reconnaissance de la langue parlée. Ainsi, en 1805, Athanasios Christopoulos (1772-1847) publie à Vienne sa *Grammaire de l'éolodorien ou de la langue parlée des Grecs* (*Γραμματική της αιολοδορικής ητοι της ομιλουμένης τωρινής των Ελλήνων γλώσσας*). Dans cet ouvrage, l'auteur défend l'existence de différents dialectes dans l'antiquité pour montrer que le grec ancien n'était pas seulement le grec parlé à Athènes (celui qui va s'ériger en koiné) et donc qu'il « n'est pas étrange donc que notre langue ne ressemble pas la langue attique »⁴¹⁹. Pour lui, l'origine du grec moderne se trouve dans l'ancien dialecte « éolico-dorien ». Ainsi, il affirme « A la fin, ô Grecs, notre langue est (...) l'éolico-dorien »⁴²⁰. Puis, il essaie de démontrer sa théorie à travers différents exemples. Il est vrai qu'au présent aussi bien la grammaire de Christopoulos que sa grammaire sont presque inconnues, mais à son époque, toutes les deux pouvaient aider dans le débat linguistique et étayer les idées de ceux qui étaient favorables à la langue parlée⁴²¹.

Plus radical, Ioannis Vilaras (1771-1823) publie en 1814 son ouvrage *La langue roméïque* (*Η ρομεϊκή γλώσσα*) qui, écrit dans un grec phonétique présente d'abord un rappel de l'alphabet grec et de l'orthographe pour présenter ensuite des fragments d'ouvrages anciens traduits dans cette langue roméïque. Ainsi, nous trouvons des poèmes d'Anacréon, des fragments de Thucydide, un dialogue de Platon⁴²².

Du côté des partisans de la langue archaïsante, nous trouvons également des grammaires comme la *Grammaire gréco-latine* (*Γραμματική ελληνο-λατινής*) de Grigorios Dimitrios publiée à Vienne en 1785 et dédiée à Alexandros Mavrokordatos, alors prince de Moldavie et Valachie⁴²³.

⁴¹⁸ *Ibid.*: όλαι αι γλώσσαι χωρίς εξαίρεσιν είναι επιτήδεια και εις Φιλοσοφίαν, και εις Γεωμετρίαν, και εις Φυσιολογίαν, και απλώς εις κάθε μάθησιν.

⁴¹⁹ CHRISTOPOULOS, A. *Γραμματική της αιολοδορικής ητοι της ομιλουμένης τωρινής των Ελλήνων γλώσσας*, Vienne, 1805, p. 5: δεν είναι λοιπόν παραξένο αν η γλώσσα μας δεν ομοιζει την Αττική.

⁴²⁰ *Ibid.* p. 58 : η γλώσσα μας είν'Αιολοδορική. Le terme employé pour nommer les Grecs est *hellines* ('Ελληνες).

⁴²¹ Pour une étude de l'œuvre de Christopoulos : CAMARIANO, N. *Athanasios Christopoulos. Sa vie, son œuvre littéraire et ses rapports avec la culture roumaine*, Institut for Balkan Studies, 192, Thessaloniki, 1981. Pour la grammaire, voir pp. 86-129.

⁴²² Les fragments traduits sont en eux mêmes symboliques. Ainsi le *Criton* de Platon (sur les bons usages), le fragment du livre 2 de la *Guerre du Péloponnèse* de Thucydide.

⁴²³ DIMITRIOS, G. *Γραμματική ελληνο-λατινής*, Vienne, 1785.

Guidés, eux aussi, par un souci éducatif et intellectuel, certains savants japonais vont réfléchir aux problèmes posés par la langue employée sur leur territoire et vont essayer de leur trouver des solutions. Si le cas de la Grèce semble complexe, celui du Japon l'est encore plus, parce que la langue de l'élite contre laquelle vont se battre les intellectuels n'est pas un stade antérieur de sa propre langue mais une langue étrangère même si elle fait partie de l'univers japonais depuis le VII^e siècle. Il s'agit, bien sûr, du chinois, origine des syllabaires employés pour écrire le japonais mais aussi source de la diglossie existant sur l'archipel⁴²⁴. Nous avons déjà signalé les efforts des *Kokugakusha* pour la défense d'un retour à la langue des ancêtres, considérée comme la langue « naturelle » japonaise et, donc, préférée à d'autres. Cependant, ce retour, si simple dans une première approche, n'en reste pas moins problématique. En effet, pour les premiers *Kokugakusha* (Keichū, Kada no Azumamaro, Kamo no Mabuchi), cette langue « naturelle » est celle des poèmes, notamment du *Man.yo-shū* qui est considéré comme un ouvrage qui, d'après Azumamaro, est « l'essence de notre tempérament national »⁴²⁵. Il faut néanmoins faire une distinction importante en ce qui concerne cette langue « naturelle » entre langue parlée et langue écrite. En effet, depuis les études de Keichū, l'accent est mis sur l'oralité, donc c'est la langue parlée (les sons, la façon de prononcer les mots transcrits par les *kanji* ou les *kana*)⁴²⁶. Cet intérêt explique le grand nombre d'études qu'ils ont consacré à la poésie étant donné que celle-ci est considérée comme l'expression des sentiments humains.

Même si Motoori Norinaga suit la même ligne, le référent c'est la *Mémorial des faits anciens* (*Kojiki* 古事記) qui d'après lui « comme elle emploie la langue ancienne et aussi le style de la langue de la période ancienne est une très belle chose »⁴²⁷. En effet, il était persuadé que le *Kojiki* transcrivait la langue qui s'était transmise de génération en génération depuis l'âge des Dieux ; une langue qui serait le produit de la communauté sans intervention extérieure⁴²⁸. Pour mieux marquer l'importance de cet « héritage » divin, Motoori publie en

⁴²⁴ TAKEUCHI, C. *The Structure and History of Japanese from Yamatokotoba to Nihongo*, op. cit., p. 8.

⁴²⁵ KEENE, D. *Within walls. Japanese Literature of the Pre-modern Era 1600-1867*, op. cit. p. 311.

⁴²⁶ HAROOTUNIAN, H. D. *Things Seen and Unseen. Discourse and Ideology in Tokugawa Nativism*, University of Chicago Press, Chicago and London, 1988, p. 44. Dans son ouvrage *Uiyamabumi* Motoori utilise une distinction dans l'emploi des différents systèmes d'écriture qui sera répétée par la suite. Ainsi étant donné que les hommes emploient habituellement le *kanji* celui-ci devient une « écriture masculine » tandis que les femmes en employant les *kana* celles-ci deviennent une « écriture féminine » : MOTOORI, N. « *Uiyamabumi* » *Monumenta Nipponica*, op. cit. p. 468 ; pour le texte original : *Uiyamabumi* うひ山ふみ dans *MNZanc* 9, op. cit., p. 489.

⁴²⁷ *Motoori Norinaga zenshū* 本居宣長全集 (cité après comme MNZ) 9, Chikuma shobō 筑摩書房, Tōkyō, 1993, p. 6 : *Kogen no mama naru ga yue ni, jōdai no koto no aya mo, ito uruha shiki mo no wo ya*, (古言のままなるが故に、上代の言の文も、いと美麗しきものをや、) Le *Kojiki* est une compilation des faits historiques situés entre la création du monde et le règne de l'impératrice Suiko c. 628) écrite en 712. Pour une traduction à l'anglais : WEHMEYER, A. (trad.), *Kojikiden. Book 1*, New York, 1997, p. 22.

⁴²⁸ BURNS, Susan L. *Before the Nation. Kokugaku and the imagining of community in Early Modern Japan*, Duke University Press, Durham and London, 2003, pp. 75-6.

1789 *La vraie langue de l'époque des Dieux* (*Kamiyo masagoto* 神世真言) une version en *kana* de la section « l'âge des Dieux » du *Kojiki*⁴²⁹. Or, cette langue ancienne se serait « corrompue » avec le devenir historique et donc, la langue parlée contemporaine à Motoori n'était pour lui que « l'ombre » pleine d'erreurs de cette langue ancienne. Il va donc prôner non pas l'emploi de la langue parlée contemporaine mais le retour à la langue ancienne telle qu'elle était transcrite dans les textes (dont le *Kojiki*). Ainsi, il va créer un style (le *gikobun*) à lui dans lequel il employait le vocabulaire du XVIII^e siècle (avec la lecture ancienne) et la structure syntactique de l'ancien japonais⁴³⁰. Motoori fait néanmoins la différence entre *koto* (事) et *koto* (言): le premier pouvant être assimilé au signifié et le second au signifiant⁴³¹. Il s'agit donc d'un rapport entre un concept et sa représentation graphique. Etant donné qu'il croit aux rapports entre eux, il semble persuadé que l'étude de la langue ancienne rend possible la connaissance des faits du passé et également la connaissance de l'âme, du cœur (*kokoro* 心) des personnes qui l'emploient⁴³². De là l'importance des études philologiques. Dans cette logique ils deviennent essentiels pour la compréhension de l'essence japonaise.

Hirata Atsutane quant à lui, il ira un peu plus loin dans ce raisonnement et fera de la langue parlée à son époque l'héritière de celle qui parlaient les Dieux. La langue vernaculaire devient donc un moyen pour connaître les temps anciens. En effet, elle aurait conservé « l'esprit de la langue » (*kotodama*) à travers les siècles⁴³³. En fait, Hirata introduit des éléments et des expressions de la langue parlée certains de ses ouvrages comme *Tamadasuki* 玉だすき (1829) ou comme *Ibuki oroshi* 伊吹於呂志 (1813)⁴³⁴. Ce dernier ouvrage est un essai d'approcher les études japonaises au peuple (le terme employé par Hirata est *zoku* 俗) qui ne sait pas lire ou que n'a pas le temps pour le faire. Ainsi, non seulement il emploie un

⁴²⁹ Dans la même année, il publie *Uiyamabumi* dans lequel il recommande à ceux qui sont intéressés par l'étude du shintō de commencer leurs lectures par cet ouvrage-ci parce que c'est plus accessible au public : MOTOORI, N. « Uiyamabumi » *Monumenta Nipponica*, op. cit., p. 464 ; pour le texte original: *Uiyamabumi* うひ山ぶみ dans *MNZanc* 9, op. cit., p. 481.

⁴³⁰ BURNS, Susan L., *Before the Nation*, op. cit. p. 72. C'est dans ce style qu'il écrit son *Commentaire au Kojiki* (*Kojikiden* 古事記伝).

⁴³¹ KOYASU Nobukuni 子安宣邦, *Hirata Atsutane no sekai* 平田篤胤の世界, Perikansha ぺりかん社, Tōkyō, 2001 p. 83.

⁴³² Cette réflexion sur les rapports entre « l'essence de l'écrit » et la « trace écrite » nous la trouvons déjà dans les ouvrages de certains savants du XVII^e siècle. Ainsi, par exemple, Nakae Tōju 中江藤樹 (1608-1648) s'était intéressé à ce problème dans son commentaire du dixième chapitre des *Entretiens* (*Rongo kyōtō keimō yokuden* 論語郷党啓蒙翼伝) composé entre 1639 et 1640. Pour lui, il était important de faire la différence entre le fond (l'esprit) et la forme (la lettre) et d'étudier les textes pour connaître les vérités transmises par les anciens. Il traitera également ce problème dans son ouvrage *Okina mondō* 翁問答 (1640) : SOUM, J.-F. *Nakae Tōju (1608-1648) et Kumazawa Banzan (1619-1691). Deux penseurs de l'époque d'Edo*, Collège de France, Institut des Hautes Etudes Japonaises, Centre d'Etudes Japonaises de l'INALCO, Paris, 2000, pp. 95-6.

⁴³³ HAROOTUNIAN, H. D. *Things Seen and Unseen*, op. cit. p. 188.

⁴³⁴ HAROOTUNIAN, H. D. « Late Tokugawa culture and thought », dans JANSEN, M. B. (éd.), *Cambridge History on Japan*, vol. 5, Cambridge University Press, Cambridge, 1993, pp. 168-258, p. 200.

langage plus facile à comprendre mais aussi il souligne l'importance d'employer la langue japonaise (ōkoku kotoba 皇国言) et signale le fait que le *kanbun* soit un style « masculin »⁴³⁵. Il dénonce également que les « savants confucéens n'utilisent pas la beauté de la langue de notre terre impériale »⁴³⁶ et qu'au lieu de cela ils utilisent le chinois qui est une langue « barbare »⁴³⁷.

Néanmoins, tous les *Kokugakusha* ne seront pas d'accord avec l'importance de cette oralité. Ueda Akinari montrera son désaccord avec Motoori en ce qui concerne la langue : non seulement il n'accepte pas l'idée que le *Kojiki* soit une transcription de la tradition orale (Akinari pense qu'il s'agit d'un recueil de textes fait par le compilateur) mais aussi il pense qu'il faut étudier la langue comme elle a été écrite parce que c'est en la mettant par écrit que l'on a fixé la phonétique⁴³⁸. Et tout en acceptant l'idée que le japonais est une langue unique depuis l'âge des Dieux, il refuse de voir dans la langue contemporaine une « dégradation » de celle qui était parlée dans les premiers temps. Pour lui, l'évolution linguistique est quelque chose de naturel⁴³⁹.

En résumé, que ce soit ayant recours à la langue vernaculaire (Hirata) ou à la langue parlée dans les époques anciennes (Motoori) Ce qui est clair c'est la volonté de s'éloigner du chinois classique considéré comme étranger au Japon.

Si le débat sur la langue parlée reste dans un domaine purement intellectuel, celui ouvert au sujet de la langue écrite, prône sa réforme dans un souci éducatif semblable à celui des Grecs : si l'on veut que le Japon soit un pays comme les autres, il faut établir une éducation accessible à tous dans une langue comprise de tous. Et pour cela il faut en finir avec le domaine du chinois dans l'enseignement. Le premier à préconiser l'emploi exclusif des *kana* fut Monnō 文雄 (1700-1763) dans son traité *Extraits de la grande observation de l'écriture japonaise* (*Waji taikan shō* 和字大観抄) de 1754⁴⁴⁰. Plus tard, Motoori Norinaga dénonce le pédantisme de ceux qui emploient le chinois classique et vante les qualités de l'écriture en *kana* suivant les modèles « classiques ». Mais ce sont les membres de l'école des

⁴³⁵ HIRATA Atsunane 平田篤胤, *Ibuki oroshi* 伊吹於呂志 dans MUROMATSU Iwao 室松岩雄 et alii (comp.), *Hirata Atsutane zenshū dai 1 kan* 平田篤胤全集第一巻, Itchidō shoten 一致堂書店, Tōkyō, 1911. L'ouvrage est le dernier du recueil et la pagination est faite par rapport à chaque ouvrage (il n'y a pas de pagination générale), pp. 4-5 et pp. 8-9.

⁴³⁶ Ibid, p. 8: *Sate mata yo no seijushara. Kore utsukushiki teikokugo wo ba mochi hazu* (さてまた世の生儒者等。此美しき帝国語をば用はず。).

⁴³⁷ Ibid. p. 4.

⁴³⁸ BURNS, Susan L.. *Before the Nation*, op. cit. pp. 205-13. Les différences entre Akinari et Motoori se trouvent dans l'ouvrage *Kakaika* publié par Akinari c. en 1790.

⁴³⁹ Ibid. p. 205.

⁴⁴⁰ GRIOLET, P. *La modernisation du Japon et la réforme de l'écriture*, op. cit. p. 24.

Études Hollandaises (*Rangaku* 蘭学) qui vont appuyer clairement cette réforme de la langue écrite. Grâce à leurs connaissances des cultures occidentales, ils comprennent les avantages de l'écriture phonétique, plus simple dans son apprentissage sans limiter pour autant la capacité d'expression des idées complexes. Ainsi, Maejima Hisoka 前島密 (1835-1919) qui a étudié la médecine hollandaise et qui a été membre de la légation chargée des négociations avec les Américains en 1853, pose le problème de la différence entre la langue écrite et la langue parlée en termes d'éducation. Il faut accorder la première à la seconde, de façon à faciliter l'accès de tous à celle-ci. Dans ce but il se montrera favorable à la suppression des kanji comme nous le verrons dans la deuxième partie. Suivant cette idée, il est proche des *démoticistes* grecs. Et comme eux, il ouvre une voie qui finira avec la reconnaissance de la langue parlée comme langue de la nation, dans un processus qui va durer jusqu'au XX^e siècle. De son côté, la ligne des *Kokugakusha*, tout en prônant le retour à la langue ancienne, sont plus proches des archaïsants grecs, défendant l'utilisation d'une langue dont la prononciation et les us étaient déjà inconnus des Japonais.

1.3. L'opposition langue ancienne-langue moderne.

Les problèmes que nous avons énoncés et leurs solutions vont acquérir un visage nouveau selon que l'on s'approche du moment des conflits armés qui mèneront à la constitution des deux nouveaux Etats-nations. Les ouvrages politiques de Rhigas Féraios, à la fin du XVIII^e siècle, étaient déjà des précurseurs du chemin que, au début du XIX^e siècle, devaient prendre les discussions concernant la langue grecque. A un moment où les idées de Herder et de la Révolution Française avaient eu leur écho dans les esprits des intellectuels grecs de la diaspora et dans les esprits des couches les plus entreprenantes, notamment les commerçants ; à un moment où les Puissances européennes se demandaient que faire avec l'Empire ottoman en songeant à leurs propres intérêts politiques et économiques, le débat sur la langue en Grèce se teinte des couleurs identitaires dans le sens d'un signe de reconnaissance d'un peuple (qui deviendra nation par la suite). Et, lorsque l'on prend conscience du problème de la langue en tant qu'élément identitaire, on commence à se demander quelle est la langue la plus convenable pour la nation. Au présent, il ne s'agit plus de savoir quelle est la langue la plus appropriée pour l'enseignement, mais de savoir quelle langue doit être considérée comme véritablement grecque. Il s'agit d'un débat qui va plus loin

que les luttes théoriques entre ceux qui sont favorables au maintien de la langue ancienne (traditions) et ceux qui sont favorables à l'emploi de la langue moderne (donc parlée). Ce débat montre la profonde fracture existant entre les élites « politiques » et les couches qui avaient le pouvoir économique et culturel.

Pour essayer de trouver une solution, Koraïs établit au début du XIX^e siècle, une position intermédiaire entre ceux qui sont favorables à l'utilisation du grec ancien et ceux qui sont favorables à l'emploi du grec vernaculaire. Cet essai de concilier les deux extrêmes avait, avant tout, une finalité éducative. En effet, Koraïs (et les membres de son cercle à Paris) avaient investi beaucoup pour améliorer les conditions d'enseignement en Grèce. Ainsi, ils avaient envoyé des livres, avaient fondé des écoles, avaient envoyé de l'argent pour l'engagement de professeurs... Koraïs, dans une lettre envoyée depuis Paris aux habitants de Smyrne en 1803, écrivait :

Voulez-vous que votre école réussisse ? En dehors des professeurs de sciences, il faut que vous trouviez le moyen d'avoir un bon professeur pour la langue grecque. Le grec doit être surtout pour nous Grecs, la base et le fondement de toute science. Si les étrangers tiennent la langue grecque en si haute estime, combien plus ne devons-nous pas nous-mêmes cultiver cet héritage de nos ancêtres !⁴⁴¹

En cela, il ne se différencie pas des savants du XVIII^e siècle. Or, tout cet intérêt pour l'éducation du peuple avait des objectifs non seulement culturels mais également politiques puisque Koraïs pensait que, avant de penser à l'indépendance de la Grèce, il fallait songer à l'éducation des Grecs. Seulement lorsque ceux-ci auraient atteint un niveau d'instruction convenable il serait envisageable de penser à leur indépendance. Pour rendre accessible à tous l'éducation il fallait donc une langue commune. Ainsi, tout en étant fin connaisseur du grec ancien, il apprécie à sa juste valeur le grec parlé ; ainsi il considère celui-ci comme « fille et héritière de la langue ancienne »⁴⁴². Cette appréciation est soulignée dans la déclaration suivante en parlant de l'éducation primaire : « Toutes les nations éclairées d'Europe aujourd'hui apprennent à lire dans la langue commune qu'elles parlent et, non contents de cela, tous les chefs de chaque nation honorent et récompensent par de présents les professeurs qui inventent encore de nouvelles méthodes pour faciliter cette première instruction »⁴⁴³.

Ainsi, il essaie de convaincre ceux qui employaient le grec ancien d'abandonner la prononciation introduite par Erasme en Occident, en faveur de la prononciation moderne car

⁴⁴¹ *Lettre de l'immortel Coray aux habitants de Smyrne dont l'originel à été trouvé parmi les papiers de feu Constantin Petritzi, Smyrne, 1838, dans Lettres de Coray au protopsalte de Smyrne Dimitris Lotos sur les événements de la Révolution Française (1782-1793), traduites du grec pour la première fois par le marquis de Saint-Hilaire, Paris, 1870, p. 216.*

⁴⁴² KNÖS, B. *L'Histoire de la Littérature néo-grecque*, op. cit. p. 598.

⁴⁴³ *Lettre de l'immortel Coray aux habitants de Smyrne dont l'originel à été trouvé parmi les papiers de feu Constantin Petritzi, Smyrne, 1838, dans Lettres de Coray au protopsalte de Smyrne, op. cit. p. 219.*

le grec vernaculaire « est la langue que les enfants parlent entre eux et que parlent leurs parents à la maison »⁴⁴⁴.

Plus proche, donc, de ceux qui demandent l'emploi de la langue parlée, Koraïs ne peut cependant abandonner complètement la langue classique. Pour lui, « il est seulement possible de porter [la langue moderne] vers la perfection en écrivant dans la langue ancienne »⁴⁴⁵. Et encore il s'écrit : « De quelle malédiction Dieu a-t-il donc frappé les malheureux Grecs pour qu'ils aient négligé ainsi cette possession héréditaire et pour qu'ils ne comprennent plus les écrits de leurs aïeux »⁴⁴⁶ Il propose alors, faire des « corrections » dans la langue parlée pour la dépouiller des « barbarismes » qui se sont ajoutés avec le temps⁴⁴⁷. Pour ce faire, il suit une méthode de travail qui consiste à faire « le parallèle entre l'ancienne langue grecque et la moderne, celle que nous parlons aujourd'hui »⁴⁴⁸ d'après ses mots dans le prologue de son édition des *Éthiopiennes* d'Héliodore, publié en 1804. Il s'agit de quelque chose de « banal » d'après lui mais également d'« utile »⁴⁴⁹. Il serait cette langue « épurée » qui devrait être employée. Cette solution est connue comme le « chemin du milieu » (μέσος όδος).

Bien qu'elle se présente comme un essai pour résoudre le conflit entre les partisans de la langue « ancienne » et ceux de la langue « moderne », en cherchant une sorte d'équilibre, les excès qui vont être commis par les partisans de Koraïs vont susciter des réactions de plus en plus violentes contre cette idée d'épuration. Tel est le cas, des débats croisés entre le *Mercure Savant* (Έρμης Λόγιος) fondée à Vienne et organe des partisans de Koraïs et *Calliope* (Καλλίοπη) la revue de Panagiotis Kodricas (1762-1827). Ce dernier, était l'un des rivaux les plus acharnés de la théorie de Koraïs mais, comme lui, il semble être conscient de la valeur de la langue parlée. Ainsi, dans la dédicace de son ouvrage *Etude du dialecte commun de la langue grecque* (Μελέτη της κοινής Ελληνικής διαλέκτου) au Tzar Alexandre 1^{er}, il affirme :

La Nation grecque, au milieu des plus cruelles vicissitudes de la fortune, a toujours su conserver son intégrité et son nom comme Nation en conservant sa Religion et sa Langue, sans l'une ou sans l'autre, elle aurait cessé d'exister. Mais la Langue Grecque d'aujourd'hui paraît ne plus être la même que celle d'autrefois, on la

⁴⁴⁴ KNÖS, B. *L'Histoire de la Littérature néo-grecque*, op. cit. p. 598.

⁴⁴⁵ *Lettre au roi Alexandre* (Επιστολή προς Αλεξάνδρος Βασιλείου) dans DIMARAS, K. Th. (éd.), *Ο Κοραΐς και η εποχή του*, Βασική Βιβλιοθήκη Αέτου, Αθήνα, 1955, p. 114-5: (la langue moderne) την οποίαν μόνην είναι δυνατόν να φέρωμεν εις τελειότητα, γράφοντες εις την παλαιάν.

⁴⁴⁶ *Lettre de l'immortel Coray aux habitants de Smyrne dont l'originel a été trouvé parmi les papiers de feu Constantin Petritzi, Smyrne, 1838*, dans *Lettres de Coray au protopsalte de Smyrne*, op. cit. p. 217.

⁴⁴⁷ DIMARAS, C. Th. *Histoire de la littérature Néohellénique*, op.cit. p. 225.

⁴⁴⁸ « Lettre au roi Alexandre » (Επιστολή προς Αλέξανδρον βασιλέου), introduction à l'édition des *Éthiopiennes*, recueillie dans DIMARAS, K. Th. (éd.), *Ο Κοραΐς και η εποχή του*, op. cit. pp. 95-123, p. 112: τον παραλληλισμού της αρχαίας Ελληνικής γλώσσας και της νέας ταύτης, την οποίαν λάλομεν την σήμερον.

⁴⁴⁹ *Ibid.*: μικρόν ωσαύτος, αλλ'ίσως ωφελιμώτερον.

croit corrompue ; et cette thèse purement Grammaticale devient une Cause Nationale dès qu'on l'envisage sous le rapport de l'influence du langage sur les mœurs et l'esprit de la Nation. Il était donc nécessaire de développer les principes de ce langage, et de remonter à son origine pour démontrer son identité avec le Grec ancien⁴⁵⁰

Ce passage de Kodricas est intéressant à maints égards. D'abord parce qu'il semble confirmer une impression que nous avons eue depuis le début : à savoir que les piliers de l'identité grecque sont la langue et la religion ; puis parce qu'il signale le changement qui, en son temps, s'est produit dans le débat linguistique : d'intellectuel il est devenu un enjeu politique ; finalement parce qu'il montre la position de l'auteur par rapport à la langue « moderne ». Ainsi, contre ceux qui la considèrent comme « corrompue », il croit convenable de montrer qu'il se trompent. En effet, dans l'introduction Kodricas signale la différence entre la langue savante (considérée comme quelque chose d'artificiel) et la langue du peuple (considérée comme quelque chose de naturel). Néanmoins, dans le prologue il affirme que « la langue est une aussi bien dans la bouche du peuple que dans la bouche du « bien né ». Cependant l'un s'exprime avec certains mots et phrases et l'autre avec d'autres »⁴⁵¹. Or, que ce soit un registre de langue ou un autre, d'après Kodricas « pour notre peuple, le dialecte commun nationale continue est la langue du peuple laquelle par tradition successive arrive inaltérée jusqu'à nous »⁴⁵². Il défend donc la continuité de la langue, mais celle-ci n'est pas ni l'éolico-dorien de Christopoulos, ni l'attique mais la langue de la première église et celle dans laquelle étaient écrits les textes sacrés⁴⁵³.

Ainsi, même si les théories de Korais et de Kodricas semblent formulées dans des termes semblables, comme leur idée de langue commune est différente, leurs positions le sont également. Le « chemin du milieu » donc ne sert pas à résoudre le problème de la langue mais plutôt à lui rendre plus complexe. Néanmoins après 1830, celui-ci arrive à ses dernières conséquences, donnant naissance à une langue nouvelle, tout à fait éloignée de la langue parlée qui deviendra la langue « officielle » du nouvel Etat grec sous le nom de *katharevousa*.

Si en Grèce, l'événement qui sert de détonateur aux débats semble être le besoin de trouver une langue identitaire pour le peuple grec, au Japon il nous semble que ce détonateur

⁴⁵⁰ KODRICAS, P. *Etude du dialecte commun de la langue grecque* (Μελέτη της κοινής Ελληνικής διαλέκτου), Paris, 1818, dédicace. Lorsqu'il écrit cet ouvrage, Kodricas était le secrétaire du prince de Moldavie et Valachie. C'est-à-dire, il était proche à l'élite phanariote.

⁴⁵¹ *Ibid.* p. κβ' : Η γλώσσα είναι μία και η αυτή και εις το ζώμα του χυδαίου και εις το ζώμα του ευγένους. Με άλλαις όμως λέξεως, και φράσεις εκφράζει ο ένας και μ'άλλαις ο άλλος.

⁴⁵² *Ibid.* p. ι'-ια' : λοιπόν εις το Γένος μας κοινή Εθνική Διαλέκτος είναι η Γλώσσα του λαού, η οποία κατα παρροπαράδοτον διαδοχὴν διεσώθη ἕως εις ημάς αναλλοιώντως.

⁴⁵³ *Ibid.* p. μα' : Η γλώσσα λοιπόν του Ευαγγελίου είναι προς ημάς Πάτριος Γλώσσα, καθ'οτι είναι Γλώσσα της Εκκλησίας. Και η Γλώσσα της Εκκλησίας είναι η Γλώσσα του Έθνους.

peut être trouvé dans les contacts avec les Occidentaux. Ces contacts, qui sont connus dès la fin du XVIII^e siècle (notamment dans les territoires du nord, les plus proches de la Sibérie, donc de l'empire Russe), deviennent de plus en plus nombreux au cours de la première moitié du XIX^e siècle et vont être ressentis comme dangereux, une fois vu ce qui s'est passé en Chine lors des guerres de l'Opium. Mais, ce qui était considéré comme une menace du point de vue politique, se présentait comme un modèle à suivre en ce qui concernait les aspects culturels. Certes, ce sont surtout les études des techniques et des sciences qui vont intéresser les membres de l'école *Rangaku*, mais le contact avec les réalités montre des possibilités nouvelles pour le développement du territoire et pour éviter de finir comme l'empire chinois. Il fallait bien se mettre au même niveau que les Occidentaux, et, parmi les avantages repérés, se trouve une langue plus simple. Alors va s'ouvrir une ligne de pensée qui va essayer de substituer les langues employées jusqu'à ce moment dans les milieux officiels et dans la littérature pour ce que ses membres considèrent comme la vraie langue japonaise : celle qui est notée grâce aux syllabaires *kana*. Ce qui simplifierait l'apprentissage et donc augmenterait les chances de devenir aussi puissants que les autres nations. Pour ces penseurs, donc, ni le *kanbun* ni la langue classique ne seraient en mesure de remplir l'équivalent d'une langue « nationale » qui sert à unir tous les japonais. Au contraire de la langue vernaculaire notée en *kana*. Cette position qui peut être considérée comme « nationaliste » puisqu'elle essaie d'employer la langue comme un élément identitaire de la communauté présente néanmoins des graves inconvénients. En effet, en essayant supprimer tous les *kanji* on doit faire face au problème des nombreux homonymes. Outre le fait que leur emploi faisait déjà partie de la langue écrite japonaise à part entière. On verra par la suite la façon dont le problème sera résolu. Il suffit ici de remarquer que, c'est vers la moitié du XIX^e siècle, que commence le débat identitaire au autour de la langue.

2. La littérature

Etroitement liées à la langue, les questions posées dans ce domaine vont avoir leur reflet dans le monde littéraire. Les intellectuels vont s'intéresser en particulier à la poésie et aux traductions au travers desquelles, comme nous verrons ultérieurement, ils vont commencer à récréer une image de leur identité ; image qui trouve ses racines dans le passé, mais dont les aspirations visent le futur.

2.1. La poésie : « l'esprit du peuple ».

En 1773 J. G. Herder (1744-1803), intellectuel autrichien, publie un essai très important pour les développements postérieurs de la question nationale. Il s'agit d'un *Extrait d'une correspondance littéraire sur Ossian et les chants des anciens peuples*. Dans cet ouvrage, Herder affirme que « L'âme de la nation réside dans le génie de la langue ». Et un peu plus loin, en parlant des chants des peuples, il continue : « Cette poésie n'est pas un art mort des lettrés c'est la langue du cœur et l'esprit de la nature chante en elle »⁴⁵⁴.

C'est lui encore qui va créer le terme *Volksgeist*, c'est-à-dire « l'esprit du peuple » pour parler de l'esprit créateur qui serait derrière les créations propres des peuples (dans le sens d'une communauté d'individus). Cet esprit ne se manifesterait pas dans les compositions littéraires des salons et de ce que l'on considère d'habitude comme la « haute littérature », mais dans les compositions spontanées, chantées hors des cabinets des savants, dans les rues, dans les champs... Des compositions qui seraient d'autant plus importantes qu'elles sont transmises de génération en génération, gardant le souvenir, les pratiques, les paroles des temps anciens. Certes, Herder et ses « disciples » semblent oublier que ces traditions sont le produit d'une évolution historique et que, même en gardant des éléments anciens, elles ont évolué avec les chants et avec la société tout au long de leur histoire. Ainsi, ce qui pouvait paraître « traditionnel » au XVIII^e siècle n'était que le résultat des apports différents et leur réélaboration au fil des siècles. Cependant, l'idée de l'existence d'une âme du peuple créatrice va se répandre dans toute l'Europe, servant d'argument pour lutter contre le classicisme culturel imposé, d'une certaine façon, par la France. Il me semble, donc, que toute la somme des publications concernant les chants populaires que l'on voit apparaître en Europe doit être interprétée, d'abord, comme une sorte de rébellion contre la situation culturelle existante. Les intellectuels ne discutent pas encore en termes politiques (identités nationales) mais en termes culturels (identité culturelle). Ce ne sera que plus tard que ce mouvement prendra une autre tournure.

Comme dans le reste de l'Europe, en Grèce, le XVIII^e siècle est considéré comme un moment important pour le développement de la chanson populaire. Des chansons qui vont être imitées par les lettrés jusqu'au point de « tromper » les savants qui commencent à s'intéresser à leur étude et qui vont inclure parfois des réalisations de lettrés dans des recueils

⁴⁵⁴ Cité par THIESSE, A.-M. *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XIX^e siècles*, Éd. du Seuil, Paris, 2001, p. 38.

consacrés aux chansons populaires. Si bien que cette étude systématique des chansons ne commence qu'au début du XIX^e siècle, de façon parallèle à la montée de l'importance de la question de la langue. Ainsi, les intellectuels favorables à l'emploi de la langue vernaculaire comme signe d'identité culturelle, vont s'intéresser aux chansons dans la lignée des idées de Herder. Koraïs, par exemple, va à établir une collection qui servira de base au recueil de Claude Fauriel, publié en 1824. Solomos, dès qu'il sera rentré en Grèce va, lui aussi, s'intéresser aux chansons et à la poésie en langue populaire car d'après lui : « Le maître des mots est le peuple »⁴⁵⁵.

Le choix de la langue du peuple et de la poésie « populaire » représente donc un visage de cette quête identitaire qui combat contre les modèles culturels « étrangers »

Un combat proche de celui que nous voyons se développer au Japon où la culture chinoise est le référent depuis des siècles. Nous avons vu comment, au XVIII^e siècle, des intellectuels commencent à opposer aux Etudes chinoises des Etudes japonaises, études qui sont fondamentalement philologiques et qui s'appuient sur les textes « classiques » écrits en japonais, et non chinois. Ainsi, dès la fin du XVII^e, nous trouvons de personnages comme Keichū qui vont se consacrer à l'étude de la poésie ancienne. Parce que, au Japon, surtout à l'époque Heian, c'est la poésie (et les journaux, romans de cour) qui vont être écrits en japonais (c'est-à-dire, en employant des *kana*, le système d'écriture créé à partir des idéogrammes chinois pour noter la langue japonaise). C'est donc vers la poésie que l'on va se tourner pour essayer de trouver une culture spécifiquement japonaise, opposée aux idéaux chinois.

Les paroles de Kamo no Mabuchi dans son ouvrage *Dans le concept de nation* (*Kokuikō* 国意考) publié en 1765 sont proches de celles de Herder. Ainsi, en parlant de la poésie, il signale que le principal rôle de celle-ci, à différence de ce que pensaient les Confucéens, n'est pas de servir à diffuser les principes moraux mais qu'elle est « quelque chose qui exprime le cœur humain »⁴⁵⁶. Le texte lui même est écrit en employant les *kana* avec une écriture cursive.

Puis, en parlant de la poésie ancienne, il dit : « Cette poésie exprime les signifiants et les mots de l'antiquité. A travers la poésie ancienne nous pouvons arriver à connaître les anciens signifiants et les mots, et grâce à eux nous pouvons donc connaître la situation du

⁴⁵⁵ *Dialogue*, dans TOMADAKIS, N. B. (comp.), . *Διονύσος Σολωμός*, Αθήνα, Αέτος, 1959, pp. 156-171, p. 161 : ο διδάσκαλος των λέξεων είναι ο λαός.

⁴⁵⁶ Le texte a été traduit par FLUECKIGER, P. "Reflections on the Meaning of Our Country, Kamo no Mabuchi's *Kokuikō*", *Monumenta Nipponica*, vol. 63, n° 2, 2008, pp. 211-63, p. 244.

monde dans les temps anciens »⁴⁵⁷. L'idée est très proche à celle de Motoori, mais à différence de celui-ci, Kamo utilise le terme *kokoro* (意) pour « signifiant » et *kotoba* (詞) pour « mot ». Et encore, en comparant la poésie japonaise à la chinoise il affirme : « Par conséquent ce qu'ils produisent n'exprime pas le vrai cœur (*makoto no kokoro* 真の心) et n'est pas de la poésie authentique. Toutefois, puisque le cœur doux a été employé dès les anciens temps, même si la poésie actuelle peut être mauvaise, l'ancien doux cœur continue à imprégner le monde »⁴⁵⁸.

Ainsi, pour Kamo no Mabuchi, la connaissance du passé doit être cherchée dans les temps anciens et dans l'expression poétique, libre, d'après lui des influences chinoises, et donc, reflet fidèle de la sensibilité japonaise et de sa culture.

Cette vision est d'autant plus importante qu'elle essaie de briser non seulement la tradition poétique chinoise mais aussi le système philosophique qui se trouve derrière et qui sert d'appui aux enseignements confucéens. La lutte est conçue comme un combat entre ce qui est « inventé » et ce qui est « naturel », et son issue est importante pour mieux comprendre la position que vont adopter ensuite d'autres nativistes, notamment Motoori Norinaga. En effet, il affirmera, dans son premier essai que l'essence de la poésie n'était pas « autre chose que l'expression des sentiments de son propre cœur »⁴⁵⁹.

Ainsi, même si le débat sera par la suite employé avec des vues nationalistes, dans un premier moment, il est considéré comme une dispute dans le sein de la recherche littéraire et c'est dans cette perspective que doit être comprise la dispute du *Kokka hachiron* de 1740⁴⁶⁰. Il s'agit d'un débat concernant les rapports entre la poésie, l'Etat et les hommes auquel participent Kamo no Mabuchi, Kada no Azimaro et Tayasu Munetake 田安宗武. Ce dernier, second fils du Shōgun Yoshimune, demande à Azimaro (représentant des *Wagaku*) de lui écrire une « voie de la poésie » ; après beaucoup d'hésitations celui-ci lui écrit les « Huit théories de la poésie japonaise » (*Kokka hachiron* 国歌八論). Mécontent du contenu, Munetake requiert l'opinion de Kamo qui écrit son essai *Mes idées sur les huit théories de la poésie japonaise* (*Kokka hachiron yogon shūi* 国歌八論よごん拾遺) présenté trois mois après l'essai d'Azimaro. En 1746, l'affaire est close avec la fin de l'essai de Munetake

⁴⁵⁷ *Ibid.* p. 249.

⁴⁵⁸ *Ibid.* p. 259.

⁴⁵⁹ NOSCO, P. "Nature, Invention and National Learning: the Kokka hachiron Controversy", *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 41, n° 1 (June 1981), pp. 75-91, p. 80.

⁴⁶⁰ *Ibid.* p. 77.

Résumé de poésie (*Katai yakugen* 歌體約言)⁴⁶¹. Dans ce débat, Azimaro défendait une position qui sera reprise après par les nativistes, à savoir que la poésie n'a pas de valeur normative, elle a seulement une valeur artistique. Position qui s'opposait à celle de Munetake qui, suivant les enseignements confucéens concevait la poésie, non seulement comme l'un des six principes à respecter, mais aussi comme une partie du Principe universel (*ri* 理). Elle entretiendra alors des rapports étroits avec le gouvernement. La posture de Kamo no Mabuchi semble être un chemin intermédiaire car, tout en reconnaissant qu'elle est l'expression de la « vraie émotion », il affirme aussi son importance dans le gouvernement, précisément grâce à l'influence bénéfique qu'elle pouvait avoir dans le cœur des sujets⁴⁶². Pour tout cela, la poésie est considérée comme un élément « naturel », non « inventé », appartenant à l'homme. Elle est créée de façon spontanée (*onazukara*, lecture japonaise des caractères 自然 dont la lecture sino-japonaise est *jizen*). C'est cette idée qui sera reprise après par les nativistes de façon que Kamo puisse être considéré comme un pont entre les études *Wagaku* et les *Kokugaku*.

Motoori, dans *Uiyamabumi* suit de près les idées de Kamo en ce qui concerne la poésie et, comme lui, il pense que celle-ci exprime les sentiments d'une personne et que lorsqu'un poème touche les autres a atteint son objectif. Alors « l'essence de la composition poétique » est justement de transmettre les sentiments humains⁴⁶³.

Il existe donc des affinités entre les conceptions suivies par les Japonais et celles de Herder, adoptées en Europe et en Grèce aussi. Cependant il existe aussi une différence importante : cette façon de considérer la poésie, les chansons, se fait du point de vue littéraire. Tandis qu'en Grèce on va chercher l'esprit créateur de la culture dans les manifestations populaires contemporaines, au Japon cette recherche passe d'abord pour un retour à la littérature ancienne. C'est en étudiant les textes anciens que l'on pense trouver le véritable esprit du peuple.

A travers, donc, l'étude des chansons, ces poésies considérées comme manifestations de « l'âme du peuple », les deux territoires ont commencé à établir une certaine identité qui sera amenée plus tard à devenir identité nationale.

⁴⁶¹ *Ibid.* p. 84.

⁴⁶² *Ibid.* p. 86.

⁴⁶³ : MOTOORI, N. « Uiyamabumi » *Monumenta Nipponica*, *op. cit.*, p. 481 ; pour le texte originel: *Uiyamabumi* うひ山ぶみ dans *MNZanc* 9, *op. cit.* pp. 494-5.

2.2. Les traductions et le réveil de la conscience nationale.

A côté des réflexions sur la poésie et leurs rapports avec l'identité culturelle, il y a un autre aspect important dans le domaine littéraire. Il s'agit des traductions qui, depuis la moitié du XVIII^e siècle, vont connaître une augmentation considérable aussi bien en Grèce qu'au Japon. Dès le moment où les contacts entre les intellectuels des deux territoires et les courants extérieurs se font plus constants, une partie de ceux-là vont ressentir le besoin de traduire des ouvrages dans leurs langues respectives dans un but commun : aider au développement de leur peuple, développement qu'ils ressentent comme nécessaire pour arriver au même niveau que les nations européennes qu'ils vont prendre comme modèle.

Dans cette perspective, ce sont les livres scientifiques (mathématiques, physique, médecine, sciences de la terre...) qui vont être les premiers traduits. Les théories qu'ils contenaient ouvraient d'autant plus de fenêtres aux intellectuels grecs et japonais que leurs propres connaissances étaient ancrées dans un courant traditionnel qui demeurait presque immuable après des siècles et des siècles. Privilège des membres de l'église et les élites phanariotes en Grèce ; des lettrés (instruits dans les connaissances chinoises) au Japon, la science commence à échapper à cette tutelle pour devenir le patrimoine d'un cercle plus ample de personnes. En effet, les traductions de ces ouvrages ne servaient plus seulement à prendre conscience du besoin d'apprendre des autres, mais elles servaient aussi à des fins pédagogiques. C'est avec un réel souci pédagogique que les intellectuels grecs ont commencé à traduire. Si l'on voulait progresser, il fallait bien éduquer le peuple auparavant. Il s'agit là d'une manifestation de l'esprit des Lumières. Et, en le suivant, les traducteurs vont aussi se heurter au problème de la langue. Ainsi, la question posée était soit d'employer la langue vernaculaire soit d'employer la langue savante. Et toutes les deux vont être utilisées, compte tenu que pour les courants que les soutenaient, aussi bien l'une comme l'autre, étaient de droit la langue des Grecs. Une réflexion un peu différente s'effectuait chez leurs homologues japonais. Ceux-ci ont découvert, en contact avec les ouvrages étrangers, l'avantage que supposait l'utilisation d'un système d'écriture moins complexe et qui, cependant, permettait d'exprimer toutes les idées possibles aussi bien en sciences que dans les belles lettres. Alors, beaucoup d'entre eux se sont demandé si ce n'était pas une bonne idée de renoncer au système chinois d'écriture et d'employer les *kana*, donc, un système spécifique japonais pour écrire la langue japonaise. Simplifier le système d'écriture ne signifiait pas appauvrir la langue, parce que les deux syllabaires étaient suffisants pour tout exprimer. Et, au contraire,

cela pourrait servir à favoriser l'éducation du peuple. Parmi les partisans de cette réforme se trouve Maejima dont nous avons déjà parlé.

Les traductions posent également un autre problème, celle de la création de termes nouveaux pour rendre les mots qui n'existent pas dans la langue de réception. La création de néologismes, présente aussi bien en Grèce qu'au Japon, sert à enrichir la langue mais en même temps permet de jouer avec elle pour les trouver. Ce n'est qu'après une longue réflexion et de solides connaissances que les néologismes apparaissent, créant ainsi un enrichissement de la langue.

Cependant, les problèmes ne se posent pas seulement lorsque l'on doit traduire en partant d'une langue étrangère, ils sont présents aussi lorsqu'il faut « verser » en langue contemporaine les ouvrages classiques. Un classicisme qui, pour les Japonais, se situe dans les périodes Nara et Heian, et qui, pour les Grecs, correspond à l'Antiquité, sans trop préciser la période. Ainsi, nous trouvons les études philologiques d'ouvrages anciens considérés comme essentiels dans la connaissance de la production japonaise des premiers moments. Ainsi, nous avons des commentaires sans être tout à fait des traductions de *Chroniques du Japon* (*Nihon shoki* 日本書紀), du *Kokiji*, du *Man.yoshū*, du *Recueil de poésie d'hier et d'aujourd'hui* (*Kokinshū* 古今集) réalisés au Japon tout au long du XVIII^e siècle par les intellectuels tels que Keichū, Kamo no Mabuchi, Kada no Azumamaro ou Motoori Norinaga chez les Japonais ; et une activité aussi intense chez les Grecs avec les éditions des auteurs comme Aristote, Xénophon, Homère, réalisés par Korais, ou de traductions en langue vernaculaire. Cependant, à cette époque, ce sont les ouvrages à contenu religieux qui sont le plus souvent traduits en langue vernaculaire pour les membres du clergé afin de mieux faire comprendre les mystères de la foi.

Certes, les ouvrages choisis révèlent beaucoup des intérêts de chaque intellectuel, mais ils montrent déjà un certain point de référence culturel vers lequel se tourner pour essayer de mieux comprendre sa propre identité. En effet, les raisons qui ont poussé les traducteurs à les choisir sont dirigées dans ce sens. Par ce choix, on essaie de recueillir des textes qui sont considérés comme significatifs pour se définir face à un autre (Chine, dans le cas Japonais ; les populations voisines chez les Grecs).

En un mot, les traductions se situent dans deux sens : extérieurs, intérieurs et expriment déjà une sorte d'éveil de l'identité culturelle si nous tenons compte des problèmes qu'elles essaient de résoudre et des choix faits par les traducteurs pour y arriver.

3. L'appropriation du passé.

Toute cette activité littéraire implique également une réflexion sur les origines des Grecs et des Japonais en tant que peuples différents de leurs voisins. C'est dans les ouvrages des époques les plus reculées que les intellectuels vont essayer de trouver les réponses à leurs questions sur l'identité, questions qui ont été suscitées d'abord par le contact avec les courants de pensée extérieurs, et puis par une quête de différenciation par rapport à une culture dominante mais perçue comme étrangère.

Même si c'est à ce moment qu'ils commencent à s'approprier leur passé et qu'ils vont employer, parfois, des stratégies semblables, les problèmes auxquels les Grecs et les Japonais devaient faire face étaient un peu différents. Ainsi, pour les premiers, il fallait bien récupérer une histoire qui avait été « usurpée », dans une certaine mesure, par l'Europe dès la Renaissance. En effet, en faisant de la Grèce ancienne le berceau de la civilisation occidentale, son histoire la plus reculée a été employée par diverses nations européennes pour justifier leur propre histoire ou leurs régimes politiques. Au XVIII^e et au début du XIX^e siècle, aussi bien la France que l'Allemagne se disputaient l'honneur d'être les « successeurs » des anciens Grecs, en dépit de l'existence de ceux qui étaient leurs vrais descendants. Les Grecs, soumis aux Turcs, devaient donc « reconquérir » leur histoire.

Pour les Japonais, l'enjeu a une nature un peu différente et, cependant, ils vont arriver à une situation presque semblable de « reconquête ». A une époque qui privilégie l'élément culturel chinois au détriment de l'élément japonais, il fallait bien montrer la supériorité de ce dernier en cherchant des témoignages de cette importance dans les moments plus reculés et donc, moins exposés à l'influence du continent. Certains intellectuels vont donc réclamer la suprématie des origines autochtones, origines qui vont être fixées dans les époques mythiques.

Les démarches menées par les uns et les autres vont les conduire à la recreation de leur passé, une recreation qui sera, par la suite, révisée et employée à des fins politiques, alors que, à l'origine, ces démarches avaient des fins plutôt culturelles.

3.1. Les héritiers des temps anciens : quelle Antiquité ?

L'un des aspects les plus importants des groupes humains est la filiation, le fait de partager des expériences communes, non seulement dans le présent mais aussi, et surtout, dans le passé. Mémoire de ces faits, l'histoire devient donc essentielle pour se définir comme une communauté. Ainsi, dans toutes les cultures on trouve des narrations expliquant leurs origines et leur devenir à travers le temps. Ces récits peuvent adopter formes très variées, aussi bien à l'écrit qu'à l'oral, car il ne faut pas oublier que, avant d'être fixés par écrit, les récits étaient transmis oralement. Les narrations mythiques vont laisser la place à des récits factuels, aux annales, aux chroniques, aux biographies, et, finalement, l'historiographie deviendra une science avec des méthodes critiques de recherche. Il s'agit là d'un parcours qui avait été suivi par les historiens anciens (aussi bien Grecs que Romains), par les Occidentaux dès le XVIII^e siècle, par les Chinois et aussi par les Japonais dans la même période.

On est donc « fils » de ses « ancêtres ». Or, au moment qui nous intéresse, l'établissement de cette filiation n'est pas une tâche évidente ni en Grèce ni au Japon. Dans le premier cas, il existe un problème de départ considérable : à savoir, qu'une partie des Grecs vivant sous domination ottomane, semblent avoir perdu la conscience de leur passé. Certes, les élites phanariotes à Constantinople et dans les principautés danubiennes, les Grecs de la diaspora étant cultivés étaient conscients de ce passé, mais il s'agit là d'une minorité. La plus grande partie de la population grecque avait perdu ce souvenir. Ainsi, les Grecs du Péloponnèse, ceux de l'Attique étaient liés entre eux par la langue et par la religion, les deux piliers qui ont servi d'armature à la population pendant la domination. Certes, les échos d'une période antérieure se maintiennent dans les légendes, dans certains ouvrages, cependant, ce temps « antérieur » s'est comme perdu. En effet, dans certaines croyances populaires du XIX^e siècle, le temps des Hellènes est une période même antérieure à Adam donc située dans une antiquité très éloignée qui est considérée parfois comme barbare⁴⁶⁴. Pour ce qui est des Grecs (Hellènes) ils étaient très grands, très forts, immortels (ou presque). Mais, rien ne les lie à leurs réalisations historiques.

Les Grecs sont, à cette époque, des *Romioi*, c'est-à-dire descendants des habitants de l'empire romain d'Orient (empire byzantin et orthodoxe). Cette idée nous la trouvons exprimée par exemple dans la *Nouvelle Géographie* de Filippidis et Konstantas⁴⁶⁵ Cependant, les intellectuels en contact avec le reste de l'Europe vont « découvrir » ce passé caché qui leur

⁴⁶⁴ KAKRIDIS, I. Th. *Οι αρχαίοι Έλληνες στη νεοελληνική λαϊκή παράδοση*, Β' έκδοση, Μορφωτικά ίδρυμα εθνικής τραπέζης, Αθήνα, 1979, p. 18. L'information a été recueillie en Thessalie.

⁴⁶⁵ KOUMARIANOS, A. (éd.), *Γεωγραφία Νεώτερη*, op. cit. p. 120.

appartient mais qui est, à ce moment-là, entre les mains des Occidentaux qui ont fait de lui leur apanage. C'est alors un mouvement de « reconquête » qui s'entame. Les intellectuels grecs vont essayer de récupérer ce passé qu'ils considèrent comme leur propriété. Si, pendant le XVII^e siècle et la première moitié du XVIII^e siècle, les livres d'histoire étaient rares et traitaient, normalement, de l'histoire de l'église, dès 1750 leur nombre va augmenter grâce, d'abord, aux traductions des ouvrages historiques rédigés dans d'autres langues et puis grâce à la rédaction d'ouvrages en grec portant surtout sur la période contemporaine⁴⁶⁶. Ainsi, l'un des premiers ouvrages à être traduits est *l'Histoire Ancienne* de Charles Rollin (Venise 1750), traduite par A. Kankellarios et dédiée « à la nation célèbre des Grecs » pour répandre des connaissances sur leur « glorieux passé »⁴⁶⁷. Egalement, les éditions des auteurs classiques (parmi lesquels les historiens et les géographes) vont augmenter, permettant aux intellectuels grecs de « reconquérir » une partie de leur passé. En effet, à partir de ces premières traductions qui donnaient aux Grecs la version de leur histoire à travers les yeux de l'Occident, on voit grandir chez eux un courant d'appropriation de l'histoire ancienne, et spécialement de la période classique (qui est considérée comme l'un des moments fondateurs de la culture européenne) et l'époque d'Alexandre (qui est le personnage historique ancien dont la mémoire s'est maintenue le plus longtemps en Grèce). En 1800, P. Goudelas écrit une *Histoire d'Alexandre le Grand* qui est suivie, en 1806, par le *Miroir hellénique*, écrit par D. Alexandridis (traducteur en grec vernaculaire de *l'Histoire de la Grèce* de O. Goldsmith) et, en 1807, par *l'Abrégé de l'histoire de la Grèce* de G. Paliouritis, et *l'Archéologie grecque* du même auteur, parue en 1815⁴⁶⁸. Peu avant le début de l'insurrection, les ouvrages mettant l'accent sur le passé classique des Grecs augmentent, comme le montrent les ouvrages d'A. Stagiritis ou de S. Kafireus.

Il faut signaler néanmoins, l'existence d'une périodisation de l'histoire grecque dans la *Nouvelle Géographie* de Filippidis et Konstantas qui sert à montrer la continuité de l'histoire grecque dès temps les plus reculés jusqu'à l'époque des auteurs. En effet, ils partagent en quatre époques les faits historiques : la première époque dès premiers temps jusqu'à la guerre de Troie ; la deuxième de la chute de Troie jusqu'en 490 av. J.C. ; la troisième jusqu'à la mort

⁴⁶⁶ KNÖS, B. *L'Histoire de la Littérature néo-grecque*, op. cit. pp. 355 et 476. Il faut signaler que dans cette période, les ouvrages écrits en grec et/ou pour des Grecs ne sont pas édités en Grèce mais ailleurs. D'abord à Venise qui est un foyer de culture grecque très important et cela depuis le XV^e siècle (les intellectuels byzantin y ayant trouvé un refuge même avant la chute de Constantinople en 1453), ensuite à Vienne, à Paris où vont se créer de communautés grecques très nombreuses et influentes aussi bien dans le domaine culturel que dans le domaine économique.

⁴⁶⁷ *Ibid.* p. 359.

⁴⁶⁸ *Ibid.* pp. 568-9.

d'Alexandre, et la quatrième jusqu'à la chute de Constantinople en 1453⁴⁶⁹. Si nous faisons attention au partage des époques, ce sont toujours des événements qui marquent la confrontation entre l'Orient et l'Occident, qui servent de charnière, et qui, par la même occasion, peuvent servir à renforcer la place de la Grèce entre les deux univers.

Ces ouvrages vont contribuer à faire évoluer les référents identitaires chez les Grecs. Si, jusqu'à ce moment-là, ils se voient comme des *Romioi*, désormais les rapprochements avec les Grecs anciens (Hellènes) vont être constants. Ainsi, Rhigas Féraios à la fin du XVIII^e siècle considère les *Romioi* (Grecs contemporains) comme les héritiers des Grecs anciens (*Hellènes*) et des Romains. Miltiade, Léonidas, Thémistocle, Aristide, Epaminondas, Alexandre... deviennent les exemples à suivre ; les Grecs modernes sont les « apogonoi » (« descendants ») des héros immortels⁴⁷⁰. Parmi tous ces noms, il faut néanmoins retenir celui d'Alexandre le Grand qui, vu déjà comme un modèle en ce qui concerne l'organisation politique aussi bien par Filippidis et Konstantas dans leur *Nouvelle Geographie* que par Rhigas dans sa *Carte de la Grèce*, connaîtra un vrai engouement au milieu du XIX^e siècle⁴⁷¹. En 1801, Koraïs écrit *Σάλπισμα πολεμιστήριον* (« La Trompette guerrière »), ouvrage dans lequel il exhorte les Grecs au combat dans les termes suivants : « Luttez, alors, ô magnanimes et courageux fils des anciens Hellènes, tous unis contre les Barbares, tyrans de l'Hellade. Le travail est moindre en le comparant à la renommée qui veut vous égaler aux héros de Marathon, de Salamine, de Platée, des Thermopyles, à vos ancêtres invincibles »⁴⁷².

Le combat contre les Turcs est considéré comme une réédition des luttes des Grecs contre les Perses chez d'autres auteurs grecs, par ex. chez Nikolopoulos⁴⁷³. Et elle a son écho dans la mode de donner aux enfants des noms de l'Antiquité au lieu des noms des saints

⁴⁶⁹ KOUMARIANOS, A. *Γεωγραφία Νεότερη*, op. cit. pp. 95-106.

⁴⁷⁰ K. Nikolopoulos (1786-1841) commence son ouvrage *Exhortation patriotique au peuple des Grecs*, par l'exhortation suivante : « Amis patriotes ! La Grèce prend à son compte sa liberté » et continue son texte en s'adressant aux « descendants des héros immortels ». Texte recueilli par DIMARAS, K. Th.. (éd.), *Ο Κοραΐς και η εποχή του*, op. cit. pp. 297-311, p. 297. Mais, en même temps, Nikolopoulos à la fin de son discours affirme que « la voix de la patrie est la voix de Dieu », *ibid.* p. 311. Nous sommes donc en présence du double héritage grec qui va se manifester de façon plus claire après 1850 : d'un côté l'héritage de l'antiquité et d'autre l'héritage du christianisme.

⁴⁷¹ Pour la figure d'Alexandre dans l'œuvre de Rhigas: PANTAZOPOULOS, N. I. *Ρήγας Βελεστίνλης. Η πολιτική ιδεολογία του ελληνισμού προάγγελος της επανάστασεως*, Οι θεμελιώται του Νεοελληνικού δικαίου, Παρουσία, Θεσσαλονίκη, 1964, p. 16.

⁴⁷² DIMARAS, K. Th.. (éd.), *Ο Κοραΐς και η εποχή του*, op. cit. pp. 88-94, p. 93 : *πολήσατε λοιπόν, ω μεγαλόνηχα και γενναία τέκνα των παλαιών Ελλήνων, όλοι ενωμένοι τους βαρβάρους της Ελλάδος τυράννους. Ο κόπος είναι μικρός παραβαλλόμενος με την δόξαν, η οποία θέλει σας εξισώσει με τους ήρωας του Μαραθώνος, της Σαλαμίνας, των Πλαταιών, των Θερμοπυλών, τους ακαταμαχητούς προγόνους σας*.

⁴⁷³ *Ibid.* p. 308.

chrétiens, ce qui, jusque là, était la norme⁴⁷⁴. En 1815, N. Papadopoulos considérait ses contemporains comme de « vrais Grecs, véritables descendants de nos aïeux illustres ».

Les Grecs vont donc s'approprier leur propre Antiquité, non par leur propre expérience, mais par le biais du regard occidental. Ainsi, l'image qui va se dresser face à eux c'est le fantôme créé et récréé dès la Renaissance en Europe : une Antiquité centrée sur l'Athènes classique. Et, cependant, cette image vient se heurter à celle qui s'était transmise dans le peuple grâce aux traditions orales : celle d'Alexandre. En effet, c'est le roman d'Alexandre, qui est le plus édité dès le XVIII^e siècle. En outre, c'est la tradition du Macédonien et l'existence de son empire suivi par Byzance qui va être, en partie, à la base des idées politiques de Rhigas comme nous avons signalé.

L'Antiquité « héritée » des Occidentaux se heurte donc à une idée propre et aussi au refus des hiérarchies ecclésiastiques qui, jusqu'alors, avaient contrôlé le savoir. De plus, tout cet engouement pour le passé, semble laisser dans l'oubli le reste de l'histoire grecque.

Le problème de la « réappropriation » du passé au Japon reflète aussi une réflexion sur ce qui est propre par rapport à ce qui ne l'est pas. Cependant, l'enjeu est différent, car il s'agit plutôt de dégager ce qui est « autochtone » de ce qui est importé ; c'est-à-dire d'essayer de dégager l'essence japonaise, dans la culture syncrétique qui s'est formée dès l'arrivée de la culture chinoise au Japon. Il s'agit certes, d'une démarche compliquée car, toute étrangère qu'elle soit, la culture chinoise, adaptée aux besoins japonais va constituer une partie de la propre culture japonaise.

Ainsi, presque la totalité des ouvrages historiques produits sont fortement influencés par l'historiographie chinoise. Pendant l'époque Tokugawa, les historiens vont appliquer les principes basiques de l'historiographie confucéenne mais de façons différentes, comme nous pouvons le voir dans les travaux de Hayashi Razan 林羅山(1583-1657), de Arai Hakuseki 新井白石 (1627-1725) et des premiers membres de l'école de Mito 水戸学⁴⁷⁵. Celle-ci fut fondée au XVII^e siècle et aura comme objectif principal l'écriture de *l'Histoire du grand Japon* (*Dai nihon shi* 大日本史) en employant et perfectionnant la méthode rationaliste qui avait été employée par Hayashi Razan pour la première fois dans son ouvrage *Histoire*

⁴⁷⁴ L'affaire est évoquée dans une lettre envoyée par le Patriarche Grigorios V à ses évêques (publiée en 1819 dans la revue *Kalliope*). VITTL, M. "Hellénisme, mythe et/ou tradition", *Mythes et Hellénisme* (Colloque des 24-25 novembre 1995, université Michel de Montaigne), Paris, 1997, pp. 9-18, p.11.

⁴⁷⁵ WILDMAN NAKAI, K. "Tokugawa Confucian Historiography. The Hayashi, Early Mito School and Arai Hakuseki" dans NOSCO, P. (éd.), *Confucianism and Tokugawa culture*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1989, pp. 61-91, pp. 62-3.

générale de notre royaume (*Honchō Tsugan* 本朝通鑑)⁴⁷⁶. En effet, Tokuwaga Mitsukuni 徳川光圀 (fondateur de l'école) va être le premier à réunir la vieille façon d'écrire l'histoire (à la façon chinoise : annales et biographies) avec des méthodes novatrices comme la confrontation des textes (jusqu'à ce moment les seules sources pour connaître les faits du passé) aux témoignages matériels. Il s'agit, certes d'une innovation dans la méthodologie historique mais il faut également signaler qu'aussi bien Mitsukuni que Hayashi étaient des néo confucéens proches du gouvernement et que leur conception de l'histoire restait celle qui était traditionnelle, c'est-à-dire celle qui considère que le passé sert de « miroir » et d'exemple pour le présent⁴⁷⁷.

Arai Hakuseki, quant à lui, bien que néo confucéen et attaché également au pouvoir, il va introduire une nouveauté dans la façon de concevoir l'écriture de l'histoire qui peut-être sera importante après. En effet, même en ayant la même conception de l'histoire que les membres de l'école de Mito et que Razan, il n'essaie pas d'écrire une histoire officielle, mais plutôt une interprétation personnelle. Et pour ce faire, à la différence des autres, il emploie la langue japonaise⁴⁷⁸. Il s'agit d'une différence intéressante parce que l'écriture de l'histoire sera toujours considérée comme une tâche officielle et de ce fait on utilisera le *kanbun* et cela jusqu'à la fin du XIX^e siècle comme nous aurons l'occasion de le voir.

Le fruit de la rationalisation de l'histoire est la négation de la valeur historique de l'âge des dieux qui, jusqu'à ce moment, était plus ou moins acceptée comme constituant les origines du Japon. Ce rationalisme, bien qu'il n'ait pas de rapports avec l'anthropologie puisqu'il s'agissait uniquement d'une interprétation des textes anciens, reste néanmoins proche du discours de celle-ci. Ainsi, Razan déclarait. « Dans les temps anciens lorsque le Ciel et la Terre s'ouvraient, les humains furent créés. Ils tuaient des oiseaux et des bêtes, mangeaient leur chair, buvaient leur sang, employaient leur peau comme vêtement (...). Il n'existait pas encore de rituels concernant le vêtement et la nourriture »⁴⁷⁹

Mitsukuni connaissait ce point de vue et dans, son ouvrage, il essayera aussi de montrer que l'âge des dieux n'est qu'une narration, mais pas un fait historique. C'est une idée qui sera également soutenue par Yamagata Bantō 山片蟠桃 (1748-1821) et Arai Hakuseki qui sont considérés comme les représentants du rationalisme pur. Si Bantō se montre radical

⁴⁷⁶ BROWNLEE, J. S. *Japanese historians and the National Myths 1600-1945. The Age of the Gods and Emperor Jinmu*, Tōkyō, 1997, pp. 15-28, p. 24.

⁴⁷⁷ WILDMAND NAKAI, K. "Tokugawa Confucian Historiography" op. cit. pp. 63-4.

⁴⁷⁸ Ibid. p. 78.

⁴⁷⁹ HORI Isao 堀勇雄, *Hayashi Razan 林羅山*, Yoshikawa Kōbunkan 吉川弘文館, Tōkyō, 1964, p. 357 : cité par BROWNLEE, J. S. *Japanese historians and the National Myths*, op. cit. p. 24.

dans ses affirmations – en effet d’après lui les dieux n’existaient pas⁴⁸⁰ – Arai est plus conciliateur même si ses idées révèlent dans le fond une pensée semblable. Ainsi, dans son ouvrage *Compréhension de l’histoire ancienne* (*Koshitsū* 古史通) de 1715 Arai étudie l’histoire ancienne, c’est-à-dire l’étape connue comme « âge des dieux » en essayant de montrer que les dieux n’étaient que des hommes et donc que les événements de l’âge des dieux n’étaient que des actes humains⁴⁸¹. Ce même esprit rationnel nous le trouvons dans un autre ouvrage *Mes réflexions sur l’histoire* (*Tokushi yoron* 読史余論) daté d’environ 1723. Ici, Arai se livre plutôt à une interprétation personnelle de l’histoire japonaise dans laquelle les périodes sont partagées suivant une organisation complexe qui divise les événements d’abord en neuf périodes dans lesquelles le pouvoir appartenait à la cour et puis en cinq autres périodes dans lesquelles ce sont les familles militaires qui ont le pouvoir effectif. La première partie (qui s’intéresse donc à la cour) est considérée entre les règnes de Ninmyō 仁明 (833-850) et de Godaigo 後醍醐 (1318-1339)⁴⁸². La seconde, qui se superpose en partie à la première commence avec Minamoto Yoritomo 源頼朝 (1123-1160) et finit avec le gouvernement établi par les Tokugawa⁴⁸³.

Or, au même moment que les historiens publient leurs théories, les *Kokugakusha* vont également laisser entendre leurs opinions en ce qui concerne l’histoire japonaise. Certes, il ne s’agissait là de son premier intérêt, mais dans leurs essais d’établir une « essence » japonaise, ils seront amenés à penser aux origines et à l’évolution du Japon. Ici, comme dans le cas de la langue, chaque savant aura ses idées et ses théories propres mais ce qui est commun à tous est la croyance dans l’historicité de la période des dieux. Ainsi, qu’il soit chez Kamo, chez Motoori, chez Akinari ou chez Hirata l’origine du Japon se situe toujours dans « l’âge des dieux ». C’est grâce à cette conviction que Motoori Norinaga peut écrire un ouvrage comme *La vraie langue de l’époque des Dieux* dont nous avons déjà parlé, qu’il peut affirmer que « l’homme réfléchit à l’âge des dieux au moyen des faits humains ; nous, nous connaissons les faits humains au moyen de l’âge des dieux »⁴⁸⁴. C’est dans l’âge des dieux qu’il faut

⁴⁸⁰ BROWNLEE, J. S. *Japanese historians and the National Myths*, op. cit. p. 50-51.

⁴⁸¹ Ce rationalisme l’amène à affirmer que les dieux étaient des hommes : *Kami to ha hito nari* (神とはひとなり) : HERAIL, F. “Arai Hakuseki, interprète des récits de l’Age des divinités” *Cipango. Cahier d’études japonaises* 2, 1993, pp. 165-189, p. 170.

⁴⁸² ARAI Hakuseki 新井白石, *Tokushi yoron* 読史余論 dans *Arai Hakuseki zenshū dai 3 kan* 新井白石全集 第三卷, Tōkyō, 1906, pp. 339-584, p. 399.

⁴⁸³ *Ibid.* p. 399.

⁴⁸⁴ *Kojiki den dai ikkan* 古事記伝第一巻, MNZ 9, p. 294. il s’agit d’une affirmation faite dans le commentaire du passage de la naissance d’Amaterasu, Susanoo et Tsukiyomi. Motoori soutient l’idée de l’existence de dieux bons (Tsukiyomi par exemple) et des dieux méchants (Susanoo par exemple) et cette notion de bien et de mal

chercher non seulement l'origine du Japon (créé par les divinités) mais également du système impérial. Motoori exprime l'origine divine de l'empereur à plusieurs reprises : ainsi, dans *Tamakushige* 玉くしげ (écrit en 1787 et publié 1851) il affirme : « la divinité du Soleil envoie la divinité Ninigi afin d'établir l'autorité de l'empereur dans la Terre centrale des Plaines de roseaux » et la dynastie par lui établie devait perdurer pour toujours⁴⁸⁵. Encore, dans *L'esprit de la rectification* (*Naobi no mitama* 直毘靈) de 1771, il affirme qu'Amaterasu « décréta que le Japon devait être la terre dans laquelle ses descendants devraient régner pour toujours »⁴⁸⁶.

Dans son ouvrage *Koshiden* (古史伝) de 1811, Hirata Atsutane soutient certaines idées qui se rapprochent de l'importance donnée par Motoori à l'âge des dieux. Une importance qui commence par le fait que les dieux sont considérés comme les créateurs du monde et bien sûr, des humains. Ce lien entre les hommes et les dieux fait que Hirata affirme qu'« étudier les affaires des dieux est étudier les affaires des hommes »⁴⁸⁷ et encore que le peuple était né à l'âge des dieux⁴⁸⁸.

En outre, ils vont créer un modèle différent pour étudier les changements produits dans l'histoire japonaise. Plutôt que d'employer le système d'annales de l'école chinoise, ils emploient un partage en époques qui sont déterminées en employant divers paramètres qui font rapport à des changements culturels ou politiques. Kamo no Mabuchi dans son ouvrage *Engishiki norito kai jō* établit un partage de l'histoire en cinq périodes : haute antiquité (*jōko* 上古) de la création jusqu'en 628 ; antiquité (*jōsei* 上世) jusqu'en 793 ; moyen âge (*chūsei* 中世) jusqu'en 930 ; période tardive (*gesei*) jusqu'en 1072 ; période finale (*kosei*) jusqu'à son

appliquée aux divinités semble pouvoir être appliquée également aux affaires humaines. De là l'utilité de connaître l'âge des Dieux. *Tamakushige* a été écrit en 1786 sans intention de le publier. Le *Kojiki den* fut fini en 1798.

⁴⁸⁵ MOTOORI, N. "Tamakushige", traduit par BROWNLEE, J. S. *Monumenta Nipponica*, vol. 43, n° 1 (Spring 1988), pp. 45-61, p. 46 ; pour le texte original : *Tamakushige* (玉くしげ) dans MNZ 8, pp. 307-24, p. 310 : *Sate kono Amaterasu Ōkami no, Sumemima no mikoto ni, Ashihara no nakatsu kuni wo shiroshimese to arite, Ama ue yori kono do ni kudashi katematsuri tamafu*, (さて此天照大御神の、皇孫尊に、葦原中国を所知看せとありて、天上より此土に降し奉りたまふ、). Le terme utilisé pour parler de Ninigi est : « petit-fils impérial » (*ōmago-sumemima- no mikoto* 皇孫尊).

⁴⁸⁶ NISHIMURA, S. et MOTOORI, N. « The Way of the Gods. Motoori Norigana's Naobi no Mitama », *Monumenta Nipponica*, vol. 46, n° 1 (Spring, 1991), pp. 21-41, p. 27. Pour le texte original : *Kojiki den dai ichi kan* 古事記伝第一巻, MNZ 9, *Naobi no mitama* (直毘靈), pp. 49- 63, p. 49: *Yorōjichi aki no naga aki ni, agamiko no shiroshi mesamu kuni nari to, koto yosashi tamaheri shima ni*, (萬千秋の長秋に、吾御子のしろしめさむ国なりと、ことよさし賜へりしに、). Encore, le terme employé est *ōmago-sumemima- no mikoto* 皇孫尊 mais dans la variante: 皇御孫命.

⁴⁸⁷ MUROMATSU Iwao 室松岩雄 et alii (comp.), *Hirata Atsutane zenshū* 平田篤胤全集 (cité après comme HAZ) 7, *Koshiden dai san kan* 古史伝第三巻, p. 42. *Kami nara he aohitogusa nara wa me ya* (神ならへ青人草ならはめや).

⁴⁸⁸ HAZ 7, *Koshiden dai ni kan* 古史伝第二巻, p. 8.

époque⁴⁸⁹. Motoori pour sa part fait un partage en trois étapes : la première est nommée « l'âge des dieux » (*kamitsuyo* 神代) et s'étend entre la création du monde et le règne de Ojin (moment de l'arrivée de la civilisation chinoise au Japon avec l'arrivée de l'écriture) ; la deuxième est connue comme « l'âge moyen » (*nakatsuyo* 中代) et est comprise entre la fin de la période antérieure et le gouvernement de Oda Nobunaga ; la dernière étape est « l'âge présente » (*tōji* 当時) et arrive jusqu'aux temps de Motoori⁴⁹⁰.

L'histoire du Japon, alors, est vue comme une succession de périodes où les événements politiques et sociaux sont à la base des changements suivant une logique interne et différente à celle de la Chine.

Pour ce qui est des sources pour l'histoire (surtout pour l'histoire ancienne), les deux textes essentiels sont le *Kojiki* et *Nihonshoki* avec une prééminence du premier sur le second, surtout chez Motoori, en raison du fait que même écrit en *kanbun* il s'agit « d'une vraie narration des anciennes traditions » et donc il est plus proche de l'essence japonaise⁴⁹¹. Bien sûr, les faits qui apparaissent dans les récits du *Kojiki* sont considérés comme historiques (même ceux de l'âge des dieux qui auraient été transmis de façon orale avant être consignés par écrit) et l'ouvrage est donc considéré également comme étant une source fiable pour l'étude des temps les plus anciens. Pour lui, « le sens de ce qui est rapporté dans ces deux classiques est très clair et rien n'est mis en question »⁴⁹². Et encore plus important : c'est dans les événements de l'âge des dieux que se trouvent les principes qui expliquent le monde⁴⁹³. Avant lui, Kamo no Mabuchi soutient la même idée en affirmant que « le *Kojiki* est l'histoire

⁴⁸⁹ YAMAMOTO Yutaka (comp.) 山本饒, *Kōhon Kamo no Mabuchi zenshū: shisō hen (KKMZ :SH)* 校本賀茂真淵全集思想編, Kōbundō 弘文堂, Tōkyō, 1942, (2 vol.), vol. 1, p. 442 cité dans NOSCO, P. *Remembering Paradise*, op. cit. p. 120. Il ne s'agit pas néanmoins d'un ouvrage historique mais d'un commentaire des rites shintō.

⁴⁹⁰ Nous trouvons ce partage dans l'ouvrage *Tamakushige* (玉くしげ), MNZ 8, op. cit. Il est fait en fonction de l'adaptation du gouvernement à la voie établie par les divinités, surtout par Amaterasu. Ainsi, l'âge des Dieux est l'origine de tout (p. 310 et ss.) ; pendant le moyen Âge on s'éloigne de la voie et après avec les Tokugawa on en revient (p. 319). *Tōji* (当時) est traduit normalement comme « à ce moment, dans cette époque-ci » mais il peut être employé dans le sens de « époque présente » comme dans notre texte.

⁴⁹¹ MOTOORI, N. « Uiyamabumi » *Monumenta Nipponica* Vol. 42, n° 4. (Winter, 1987), pp. 456-93, p. 467. Pour le texte originel: *Uiyamabumi* うひ山ぶみ dans MNZanc 9, Tōkyō, 1926, pp. 479-505, p. 488: *Sate kono fumi ha kodensetsu no mama ni shiruseru sho naru ni* (さて此記は古伝説のままにしるせる書なるに). A différence de la traduction consultée, dans l'original les notes (du propre Motoori) sont données à la fin de l'ouvrage qui est paru en 1798.

⁴⁹² MOTOORI, N. «Tamakushige», traduit par BROWNLEE, J. S. op. cit. p. 47 ; pour le texte originel : *Tamakushige* (玉くしげ) dans MNZ 8, op. cit. p. 310 : *Sate kono futafumi ni shirusaretaru omomuki wa , ito akiraka ni shite, utagahi mo naki koto naru wo*, (さて此二典に記されたる趣は、いと明らかにして、疑ひもなき事なるを、).

⁴⁹³ *Ibid.* p. 47 et 310.

nationale par excellence ». Et puisqu'elle est écrite en japonais il n'y a pas un meilleur ouvrage et pour apprendre les mots anciens et pour connaître les coutumes du passé⁴⁹⁴.

Néanmoins, Motoori ne se contente pas de citer le *Kojiki* et le *Nihonshoki* comme lectures utiles à ceux qui veulent se consacrer à l'étude de l'histoire. En effet, il conseille également de lire les *Six Histoires Nationales* et même la *Dai Nihon Shi*⁴⁹⁵. Il se montre donc un bon connaisseur non seulement de ce qui avait été fait dans le passé mais également de ce qui faisaient ses contemporains.

Les choses étant ainsi, nous trouvons au début du XIX^e siècle un changement intéressant dans l'école de Mito. En effet, tandis qu'au XVIII^e siècle, l'image du passé véhiculée par celle-ci est plutôt culturelle et son interprétation faite suivant les modèles historiques traditionnels (c'est-à-dire des modèles provenant de la Chine)⁴⁹⁶, au siècle suivant cette vision se modifie. En effet, dès 1790, on remarque un changement dans le discours de l'école qui, en oubliant, en partie, son rationalisme, retourne à des positions « traditionalistes », faisant du Japon à nouveau le « Pays des Kami », dans lequel la lignée impériale est établie par Amaterasu lorsqu'elle envoie son petit-fils Ninigi sur terre. Egalement, les membres de la dernière école de Mito parmi lesquels nous pouvons citer Fujita Yūkoku 藤田幽谷 (1774-1826), son fils Fujita Tōko 藤田東湖 (1805-1855) et, surtout Aizawa Seishisai 会沢正志斎 (1781-1863) vont essayer de définir un contexte culturel et de l'associer une forme de gouvernement spécifique⁴⁹⁷. Ainsi, la forme de gouvernement adéquate pour le Japon serait le respect de la « Voie » établie depuis le temps des Dieux étant donné que ce sont eux qui ont fondé le pays. Ainsi, Aizawa commence son ouvrage *Nouvelles Thèses* (*Shinron* 新論) qui fut écrit en 1825 mais qui ne fut pas publié jusqu'en 1848⁴⁹⁸ de la façon suivante : « Notre divin royaume se trouve où se lève le soleil. Il est la source de la force vitale primordiale soutenant toute vie et tout ordre. Nos Empereurs, descendants de la

⁴⁹⁴ YAMAMOTO Yutaka (comp), *Kōhon Kamo no Mabuchi zenshū: shisō hen op. cit.* vol. 1, p. 442 cité dans NOSCO, P. *Remembering Paradise, op. cit.* p. 120.

⁴⁹⁵ MOTOORI, N. « Uiyamabumi » *Monumenta Nipponica, op. cit.* pp. 469-70; Pour le texte original: *Uiyamabumi* うい山ぶみ dans *MNZanc* 9, *op. cit.* p. 481 et 490.

⁴⁹⁶ En fait, nous pouvons différencier trois lignes différentes à l'intérieur des membres de la première école de Mito : celle de Hayashi Razan et son fils, celle de Hakuseki Arai et celle de Tokugawa Mitsukuni. Même s'il existe de différences entre elles, il existe également de caractéristiques communes puisqu'elles suivent plus ou moins les idées de la ligne Chu Hsi du néoconfucianisme : WILDMAN NAKAI, K. « Tokugawa Confucian Historiography », *op. cit.* p. 63.

⁴⁹⁷ HAROOTUNIAN, H. D. « Late Tokugawa culture and thought », dans JANSEN, M. B. (éd.), *Cambridge History of Japan, vol. V*, Cambridge University Press, Cambridge, 1993, pp. 168-258, p. 182.

⁴⁹⁸ Il s'agit d'une édition sans la permission de l'auteur qui fut suivie en 1851 d'une version en japonais vernaculaire (l'original était rédigé en chinois classique) sous le titre de *Yūhiron*. Finalement, Aizawa éditera son ouvrage en 1857 : HIROSHI, M. *Escape from Impasse, op. cit.* pp. 81 et 84.

déesse du Soleil, Amaterasu, ont accepté le trône de génération en génération, un fait unique qui n'a jamais changé »⁴⁹⁹. C'est pour cela que le Japon, par droit « constitue la tête et les épaules du monde et contrôle toutes les nations ». Il consacrerait également le premier les cinq essais qui composent l'ouvrage au *Kokutai* c'est-à-dire à « l'essence de la nation » ou plutôt à ce qui est essentiel pour la nation. Ici, il développe son idée que « Amaterasu a fondé la nation sur les préceptes de la loyauté et de la piété filiale »⁵⁰⁰.

C'est cette essence, identité que l'on va essayer de protéger face à la menace qui supposait l'arrivée de plus en plus d'étrangers au large des côtes japonaises même si ceux-ci n'avaient pas les moyens d'influencer d'une quelconque façon, pour le moment, la situation interne du Japon. Néanmoins, les membres de l'Ecole vont ressentir une situation de danger réelle et vont devenir plus radicaux dans la défense de ce qu'ils considèrent comme l'identité japonaise. Ainsi, Aizawa exprimerait également dans son *Shinron* la consigne *sonnō jōi* 尊皇攘夷 (« honorer l'empereur, expulser les étrangers »)⁵⁰¹ qui sera après employée lors des mouvements de la restauration Meiji⁵⁰².

Cette position « conservatrice » de l'école de Mito s'approche donc de celle des savants nativistes. D'après eux, l'âge des dieux est la période de référence, le miroir de l'essence japonaise. Telle est l'opinion de Motoori Norinaga, qui déclare dans son essai *Tamakushige* : « Alors, pour la plus grande partie, les principes de l'univers et de la Voie des hommes ont été fondés dans les événements des étapes successives de l'âge des Dieux. Rien n'est omis. Une personne qui désire connaître la Voie doit réfléchir profondément aux événements de l'âge des dieux et chercher leurs traces dans chaque chose. Elle pourra donc arriver à connaître les principes de toutes les choses »⁵⁰³.

⁴⁹⁹ AIZAWA Seishisai 会沢正志斎, *Shinron jō* 新論上, 1825, p.1: 謹按 神州者太陽之所出、元氣之所始、之嗣、世御宸極、終古不易、固大地之元首、而萬國之綱紀也。 Pour la traduction : WAKABAYASHI, B. *Anti-Foreignism and Western Learning in Early-Modern Japan*, Harvard University Press, Cambridge, 1991, p. 149. est intéressant de signaler que nous trouvons la même idée exprimée avec presque les mêmes mots dans l'ouvrage de Kumazawa Banzan 熊沢蕃山 (1619-1691), *Miwa monogatari* 三輪物語 qui traitait entre autres sujets celui du shintō : SOUM, J.-F. *Nakae Tōju (1608-1648) et Kumazawa Banzan (1619-1691)*, op. cit. p. 263. Pour l'ouvrage de Kumazawa : *ibid.* pp. 182-85.

⁵⁰⁰ AIZAWA Seishisai 会沢正志斎, *Shinron jō* 新論上, 1825, p.2. : 神聖以忠孝建国; WAKABAYASHI, B. *Anti-Foreignism and Western Learning in Early-Modern Japan*, op. cit. p. 150.

⁵⁰¹ MOTOYAMA, Y. "The political Thought of the Mito School", *PSJ* 11 (1975), 95-119, pp. 98-99.

⁵⁰² Pour les implications politiques de l'école de Mito voir: YAMAGUCHI, M. 山口宗之 *Bakumatsu seiji shisō shi kenkyū* 幕末政治思想史研究, Perikansha ベリカン社, Tōkyō, 1982, pp. 261-307.

⁵⁰³ MOTOORI, N. "Tamakushige", traduit par BROWNLEE, J. S. op. cit., p. 46 ; pour le texte originel: MNZ, vol. 8 *Tamakushige* (玉くしげ), op. cit. p. 310 : *Kakute ōki kata yo no naka no yorozu no shinri, hito no michi wa, kamitsuyo no dandan no omomuki ni, koto guku sonaharite, kore ni moretaru koto nashi, sareba koto no michi ni kokoro zashi aran hito wa, kamitsuyo no shidai wo yoku kufūshite, nani koto mo sono ato wo tazunete, mono no michi wo ba shirubeki nari*, (かくて大かた世の中のものつ神理、人の道は、神代の段々のおもむきに、ことごとく備はりて、これにもれたる事なし、さればことの道に志あらん人は、神代の次第をよく工夫して、何事もその跡を尋ねて、物の道をば知べきなり、).

En même temps, nous trouvons également une méthode d'écrire l'histoire proche de celle des *Kokugaku*. Ainsi, en 1848, Date Chihiro 伊達千広 (1802-1877) publie son ouvrage *Trois étapes de l'histoire du Japon* (*Taisei Santenkō* 大勢三転考) dans lequel il établit un partage en trois époques des faits historiques japonais, dont l'originalité réside dans le fait de s'appuyer sur les critères différents à ceux qui avaient été employés jusqu'à ce moment⁵⁰⁴. La première étape est nommée *kabane* (骨の代) ou « époque des clans » et correspond à une période comprise entre le règne de Jinmu et la fin du VII^e siècle ; la seconde est appelée *tsukana* (職の代) ou « âge des bureaux du gouvernement impérial » et se déroule entre le VIII^e siècle et 1185 (établissement du bakufu de Kamakura) ; la dernière connue comme *na* (名の代) appellation qui fait allusion au statut dans la société « féodale » arriverait jusqu'à l'époque de Date (c'est-à-dire jusqu'en 1848)⁵⁰⁵.

Dans les deux cas, l'Antiquité considérée est une période récréée : en Grèce, il existait d'autres réalités en dehors d'Athènes, d'autant plus différentes que la civilisation grecque était déjà présente dans toute la Méditerranée ; et, au Japon, les périodes considérées sont déjà fortement influencées par la culture chinoise qui, dans le devenir historique, fera partie aussi de la culture japonaise.

3.2. Les origines : mythes et réalités.

De ce que nous avons dit jusqu'à présent une idée peut être dégagée : le problème des origines des Japonais et des Grecs ; un problème qui pour le moment se pose en termes différents. Ainsi, au Japon, malgré le rationalisme établi principalement par l'École Mito et par la pratique d'utiliser d'autres sources, en dehors des textes, dans les recherches sur les origines des Japonais (archéologie, inscriptions...)⁵⁰⁶, celui-ci va être oublié très tôt à la faveur des narrations mythiques, des narrations telles qu'elles apparaissent dans le *Kojiki*,

⁵⁰⁴ Date était membre de l'école de Mito et disciple de Motoori Ōhira 本居大平 (1756-1833) qui était le fils adoptif de Norinaga et son successeur.

⁵⁰⁵ ISHIDA Ichirō 石田一良, *Nihon shisō shi kairon* 日本思想史根概論, Yoshikawa Kōbunsha 吉川弘文館 Tōkyō, 1963, p. 208.

⁵⁰⁶ Par exemple, en 1692, Mitsukuni fouille un tertre funéraire dans l'intention de vérifier l'identité du défunt : MACÉ, F. "De l'inscription de l'histoire nationale dans le sol : à la recherche des tombes impériales à partir de la seconde moitié d'Edo", *Japon au pluriel. Actes du 3eme. Colloque de la société française des études japonaises* (campus Michel-Ange du CNRS, Paris 17-19 décembre 1998), publiées sous la direction de J.-P. Berthon et A. Gossot, Philippe Picquier, Paris, 1999, 173-9, p. 176. Plus tard, Hakuseki, Ekikon et même Motoori vont faire des recherches pour trouver et identifier les tombeaux impériaux (*Ibid.* p. 178.)

Nihonshoki, voire dans les *Récits du vent et de la terre* (*Fūdoki* 風土記). En Grèce, la méthode rationaliste n'est pas encore non plus employée pour essayer d'établir les origines du peuple. Certes, dès le XVIII^e siècle, les fouilles réalisées par les premiers « archéologues » ont mené les intellectuels occidentaux à s'intéresser à la culture grecque, mais ces fouilles n'avaient pas été effectuées en Grèce mais en Italie. Il faudra bien attendre la fin du XIX^e siècle pour avoir les premières fouilles sur le sol grec. Les textes restent donc les seuls « outils » employés, ici aussi pour établir les origines. Les vestiges trouvés au ras du sol sont interprétés normalement à la lumière des légendes circulant dans le peuple. Un problème vient s'ajouter à la situation grecque ; l'aspect religieux. En effet, pour l'Eglise chrétienne, les vestiges, aussi bien que les légendes qui peuvent les expliquer, ne sont que les fables des païens, et donc tout à fait écartés des sources du savoir.

Nous nous trouvons alors face à une situation où les origines sont étudiées grâce aux textes, des textes qui sont déjà trop éloignés des personnes qui les étudient, et puis qui sont créés dans des contextes historiques et idéologiques divers. En effet, les textes japonais ont été consignés par écrit à l'époque de Nara dans le but précis de doter de légitimité la famille impériale et le système de gouvernement établi suivant les modèles chinois. Cet « âge des dieux » qui façonne l'univers mythique japonais est une recreation du pouvoir à de fins politiques. Pour ce qui est de la situation en Grèce, les origines *hellènes* semblent plutôt éloignées du ressenti général, car les Grecs de cette époque se disent *Romioi* et leur univers de référence est celui de l'orthodoxie : donc, on se dit un peuple créé par Dieu et aidé, ou non, par lui, selon sa volonté. Or, cette situation les rapproche, curieusement du cas japonais de sorte que les deux peuples se trouvent confrontés, pour le moment, à des théories qui attribuent à leurs origines une volonté divine qui est au-dessus d'eux et qui leur donne une certaine supériorité sur leurs voisins. Ainsi, Motoori Norigana affirmera dans son *Esprit de la rectification* (*Naobi no Mitama* 直毘靈) : « Les pays étrangers ne sont pas les pays de la déesse du Soleil, alors ils n'ont pas de rôles prédestinés »⁵⁰⁷.

Cette idée de la prédestination, que nous trouvons également en Grèce, va être très importante dans le futur parce qu'elle servira de fondement aux idées expansionnistes des deux puissances, une fois constituées en Etats-nations.

⁵⁰⁷ Pour la traduction: NISHIMURA, S. "The Way of the Gods. Motoori Norigana's *Naobi no Mitama*", *Monumenta Nipponica*, vol. 46, n° 1 (Spring 1991), pp. 21-41 (traduction pp. 27-41), p. 29; pour le texte originel: MNZ 9, *Naobi no mitama* 直毘靈, pp. 49-62, p. 50.

4. Le fait religieux

Si parler de langue, de littérature ou d'histoire, même malgré des différences, est un exercice plus ou moins aisé, parler du fait religieux devient une autre affaire. En effet, dans le domaine des croyances, et de leur organisation, les choses sont plus complexes et les termes employés ne contribuent pas à nous faciliter la tâche. Ainsi, le terme « religion » dans son sens le plus courant, celui de système de croyances qui lie les fidèles à une instance supérieure, ne sera employé au Japon qu'à l'époque Meiji. Et le mot employé aujourd'hui (*shūkyō* 宗教), jusqu'à ce moment inconnu, sera créé vers 1873, comme tant d'autres termes philosophiques, économiques ou sociaux⁵⁰⁸. Dans la période que nous intéresse, le terme employé pour nommer cette réalité est *kyō* (教), enseignement. Et cela marque une première différence par rapport à la situation en Grèce (et en Occident) : les rapports avec le divin sont conçus en terme d'enseignement, de doctrine. Telle est le cas du Bouddhisme, du Confucianisme et même du Taoïsme. Le cas du Shintō est tout à fait différent, comme nous allons voir car, faute de doctrine à transmettre, il repose sur toute une série de croyances et de rituels⁵⁰⁹.

En Grèce, le terme *thriskia* (θρησκεία) est plus proche du latin « religion » et les rapports entre les fidèles et le divin se font plus ou moins de la même manière qu'en Occident. Cependant, le monde orthodoxe est aussi différent du catholicisme.

En dehors des différences de nom et de signification, les croyances vont subir, dans la période qui nous occupe, toute une série de transformations au niveau théorique, dont les auteurs sont les élites intellectuelles. Le résultat, visible à la fin de la période, est d'une importance capitale car, suivant la nouvelle définition qu'on va leur prêter, elles deviennent un des éléments principaux pour définir l'identité des deux peuples ; identité d'abord culturelle et plus tard nationale.

⁵⁰⁸ KISALA, R. "Japanese Religions" dans SWANSON, P. L. et CHILSON, Cl. (éds.), *Nanzan Guide of Japanese Religions*, University of Hawaii Press, Hawaii, 2006, pp. 3-13, p. 6.

⁵⁰⁹ Le débat sur la définition du shintō comme une religion est très ancienne et continue encore. Pour les dernières tendances voir : HAVENS, N. "Shintō" dans SWANSON, P. L. et CHILSON, Cl. (éds.), *Nanzan Guide of Japanese Religions*, *op. cit.* pp. 14-37.

4.1. Importance dans la vie du peuple.

Dès leur naissance jusqu'à leur mort, aussi bien en Grèce qu'au Japon, les individus sont accompagnés par des célébrations, des rites, des enseignements qui ponctuent tous les moments de leur existence. Populations éminemment agricoles, les rites et fêtes autour des labours des champs marquent le rythme des saisons mais aussi le passage d'un âge à un autre ; pour leur part, les rituels accomplis dans les bâtiments de culte servent à faire approcher les fidèles de la divinité, suivant les enseignements des prêtres, des moines, c'est-à-dire, ceux qui connaissent le chemin.

Or, ce système de croyances du peuple, canalisé par le clergé est un phénomène complexe et, en aucun cas, homogène. Ainsi, en Grèce, tout en étant orthodoxe (et là il faut tenir compte aussi de l'hétérogénéité des habitants du sol grec), l'imaginaire des gens est peuplé d'êtres fantastiques, habitants des forêts, des champs, de la mer qui sont issus des croyances de l'Antiquité, croyances, parfois à peine transformées avec l'arrivée du christianisme, et qui ont continué d'exister dans les contes, ou dans certains rites. Outre l'identification de Charon (l'ancien batelier des Enfers) avec la Mort, on trouve des Néréïdes, des Lamia...⁵¹⁰ Certes, les prêtres vont lutter contre ces croyances là, cependant, elles font aussi partie du peuple et de l'héritage reçu à travers le temps. C'est la même chose du côté du Japon, où les croyances du peuple sont un mélange des divers éléments présents dans les quatre systèmes de rapport avec la divinité : les croyances antérieures à l'arrivée du bouddhisme (nommées après shintō), le bouddhisme (dans ses différentes branches), le confucianisme et le taoïsme. Tous les quatre fusionnées au cours des temps vont consolider un système propre dans lequel le bouddhisme est la clé de voûte. En effet, plus solide en organisation aussi bien matérielle que spirituelle, il sera la base des croyances des Japonais dès son arrivée au VII^e siècle, surtout après son syncrétisme avec les croyances déjà existantes sur le sol japonais⁵¹¹.

Si les institutions religieuses sont présentes dans ce système mixte de croyances à travers leur rôle de représentants de la divinité, il ne s'agit pas de leur seul rôle. En effet, aussi bien en Grèce qu'au Japon, ce sont les écoles établies dans les enceintes des églises et des monastères qui vont se charger de l'éducation de ceux qui ne pouvaient pas se payer une éducation privée. Cette tâche éducative sera assumée au Japon par les *terakoya* gérés par les communautés bouddhistes, tandis qu'en Grèce ce sont les écoles des églises qui vont se

⁵¹⁰ Ainsi, on le voit dans les traditions des villages: SAKELLAROPOULOS, N. *Λαογραφικά Βερσίστιον Καλαβρυτών*, Αθήνα, 1974, pp. 108-9

⁵¹¹ Ce syncrétisme est connu sous le terme de *honji suijaku* 本地垂迹 : HAVENS, N. « Shinto », *op. cit.* p. 24.

charger de ce travail. Or, les enseignements transmis dans ces institutions, qui se veulent gardiennes d'une certaine « orthodoxie » culturelle, sont parfois en contradiction avec les croyances les plus profondes et les pratiques les plus courantes des fidèles. On a déjà vu les problèmes posés par la langue dans le domaine de l'enseignement ; dans l'univers religieux les difficultés ne sont pas moindres.

Cette situation va changer au XVIII^e siècle, lorsqu'un processus de laïcisation va voir le jour progressivement dans les deux territoires. Ainsi les réflexions sur les croyances vont commencer à être menées par des intellectuels laïcs, bien qu'ils aient suivi, parfois, leur formation dans des institutions religieuses. Ce sont ces intellectuels qui vont ouvrir le débat concernant les rapports entre le fait religieux et l'identité.

4.2. La position des intellectuels face à la religion

La situation de départ pour ouvrir le débat qui va conduire à considérer le fait religieux comme un signe identitaire est, à cette époque, différente et semblable à la fois. Semblable en ce que aussi bien la Grèce que le Japon essaient d'établir un système de croyances qui soit considéré comme leur étant propre ; différente par le fait que les Grecs, tout en cherchant à s'identifier avec l'orthodoxie ont une vision universaliste, tandis que les Japonais essaient de se détacher des courants « universalistes » pour mettre l'accent sur la différence, sur « le particularisme » qui les fait être uniques.

En effet, c'est dans un contexte « universaliste » ou quand même « non exclusif » qu'il faut situer la situation des croyances au XVIII^e siècle, aussi bien chez les uns que chez les autres. Ainsi, les Grecs faisaient partie du millet des Rum, qui regroupait tous les sujets chrétiens de l'empire ottoman. Et cela signifie qu'il n'y avait pas seulement les orthodoxes mais aussi les arméniens, des catholiques et autres chrétiens. Et, à l'intérieur même de la communauté orthodoxe, les Grecs n'étaient pas la majorité car il y avait aussi des orthodoxes venus d'ailleurs. Certes, ils jouissent d'une sorte de prééminence due au fait que la liturgie, suivant les traditions byzantines, continuait à être célébrée en langue grecque et au fait que le pouvoir spirituel et administratif du millet était entre les mains du Patriarche de Constantinople. Cependant, l'orthodoxie ne pouvait pas, pour le moment, être un signe propre aux seuls Grecs.

A côté de cette vision universaliste, l'Eglise peut compter avec un autre élément grâce auquel devenir un pilier de l'identité grecque : la langue. En effet, aussi bien la liturgie que les textes sacrés étaient écrits en grec et cela sera un fait que les intellectuels grecs n'oublieront

pas de souligner, surtout dans les années proches de la guerre d'indépendance. Déjà à la fin du XVIII^e siècle, le presbytre Konstantinos s'était intéressé à la prononciation du grec dans un ouvrage adressé aux fidèles Russes⁵¹². Kodricas, en 1818, écrivait au Tzar Alexandre 1^{er} : « La doctrine de cette Sainte Religion n'a été répandue dans le monde que par l'organe de la Langue grecque : la Langue de Platon et de Démosthène est devenue la Langue de l'Évangile et de l'Eglise primitive. Cette Langue divine, qui unit l'homme à Dieu, est inséparable de la Religion Chrétienne »⁵¹³. L'année suivante, c'est le Patriarche Grigorios V qui va affirmer : « La connaissance de la langue grecque est nécessaire (...) parce que les livres de tous les théosophes (..) et des maîtres de notre Eglise et tous les lois et canons (...) ont été écrits dans cette langue »⁵¹⁴.

Au Japon, la situation est semblable en ce qui concerne cette « non exclusivité ». Ainsi, les grands courants de pensée et des croyances, bien que transformés dès leur arrivée sur le sol japonais, étaient loin de lui être propres. Ainsi, le bouddhisme (base de la pensée dès son introduction au VI^e siècle), le confucianisme et, en moindre mesure, le daoïsme sont interconnectés d'une façon si étroite qu'il est impossible de parler des uns sans le faire des autres. Les diverses écoles qui vont se développer vont, en effet, adopter des éléments puisés dans les uns ou dans les autres. Et, bien que le résultat soit « japonais » puisque développé au Japon pour répondre à des problèmes typiquement japonais, les références premières restent toujours extérieures au Japon. Certes, il existe des croyances propres qui étaient là avant l'arrivée des courants étrangers, mais elles vont être très vite intégrées et syncrétisées de façon à ce que leur aspect premier reste, même aujourd'hui, un mystère et l'objet d'un débat qui sera ouvert, justement, au XVIII^e siècle, lorsque les intellectuels commenceront à chercher les éléments « autochtones » qui pourront les différencier du reste de leurs voisins.

Dans cette situation de « non exclusivité », les intellectuels, sortis aussi bien des rangs du clergé que de ceux des élites laïques, vont ouvrir un chemin d'appropriation qui se terminera au XIX^e siècle lorsque l'orthodoxie et le shintō seront considérés comme les référents propres respectivement de la Grèce et du Japon, en ce qui concerne les croyances. Cette identification subira un sort différent dans un territoire et dans l'autre car l'orthodoxie n'aura pas de problèmes pour être acceptée telle quelle, tandis que le shintō, malgré les efforts

⁵¹² KONSTANTINOS PRESBITEROS, *Περί της γνήσιου προφοράς της Ελληνικής γλώσσης*, Πετρόπολεις, 1830.

⁵¹³ KODRICAS, P. *Etude du dialecte commun de la langue grecque*, op. cit. Dédicace.

⁵¹⁴ GRIGORIOS V, « Ἐγκυκλίος » dans, DIMARAS, K. Th. *Κοράης και η εποχή του*, op. cit., pp. 291-6, p. 293 : *είναι αναγκαία η γνώσις της Ελληνικής γλώσσης... κατ'αυτήν ὄντων συγγεγραμμένων ὅλων των θεοσόφων βιβλίων των πνευματεμφόρων Πατέρων και διδασκάλων της Εκκλησίας μας, και ὅλων των ἱερῶν νόμων και κανόνων ...* Le texte a été publié pour la première fois dans *Kalliopi* (la revue de Kodricas) en 1819.

du gouvernement, se montrera incapable de fonctionner par lui-même, une fois séparé du bouddhisme.

L'intérêt pour les textes « classiques » et la création de *Kokugaku* sont à l'origine de ce courant concernant les croyances car les savants vont trouver dans ces textes non seulement les témoignages des croyances arrivées du Continent mais aussi les traces d'autres formes de religiosité plus anciennes qui vont être employées pour se différencier de la Chine notamment. Or, tout comme Keichū est considéré le « précurseur » des *Kokugaku* en ce qui concerne la critique philologique des textes anciens, on considère Masuho Zankō 増穂残口 (1655-1742) comme le précurseur des études du shintō⁵¹⁵. Dans ses idées on trouve des influences des trois traditions du shintō les plus importantes de son époque (le Yoshida shintō 吉田神道, l'Ise shintō 伊勢神道 et le Suika shintō 垂加神道) et également il est proche du discours tenu par la suite par les *Kokugakusha* lorsqu'il affirme que la Voie japonaise (qu'il appelle de plusieurs façons dont : voie de dieux *-kami michi* 神道- ou encore voie de notre pays ou voie du Japon) est supérieure aux autres deux (celle de l'Inde : bouddhisme et celle de la Chine : confucianisme)⁵¹⁶.

Même si l'on signale la figure de Kada no Azumamaro comme étant la plus intéressée par le shintō à l'intérieur des *Kokugakusha*, Keichū et Kamo vont également formuler leurs opinions à ce sujet. Ainsi, le premier tout étant prêtre de la secte Shingon, dans son ouvrage *Chronique du remplaçant du Man.yōshū* considère le Japon comme « la terre des dieux » et le shintō comme la croyance de l'époque ancienne du Japon⁵¹⁷. Pour sa part, Kamo bien qu'intéressé surtout par les problèmes de la composition poétique, devra écrire pour Munetake une *Explication des liturgies shintō dans l'Engishiki* (1746)⁵¹⁸.

Kada Azumamaro quant à lui, était lui-même issu d'une famille de prêtres qui desservait le culte d'Inari dans le sanctuaire de Kyōto. Suivant la méthode philologique appliquée par Keichū aux textes poétiques, il va faire de même avec les textes anciens pour essayer de trouver les racines anciennes du shintō. Ainsi, Azumamaro considère que le shintō était la croyance de base du Japon et un enseignement très ancien et distinctif des Japonais⁵¹⁹. Déjà dans sa *Pétition* pour la fondation de l'école d'études japonaises, il montrait sa préoccupation face à l'interprétation qui faisaient du shintō ses contemporains en s'appuyant

⁵¹⁵ NOSCO, P. "Masuho Zankō (1655-1742): A Shinto popularizer between Nativism and National Learning" dans NOSCO, P. (éd.) *Confucianism and Tokugawa culture*, op. cit. pp. 166-87, p. 169.

⁵¹⁶ *Ibid.* pp. 179-82.

⁵¹⁷ NOSCO, P. *Remembering Paradise*, op. cit. p. 61.

⁵¹⁸ *Ibid.* p. 118. Il s'agit de son premier travail au service de Munetake.

⁵¹⁹ *Ibid.* p. 82.

sur des théories d'origine bouddhique ou confucéenne. En 1798, Motoori exprime une préoccupation semblable. Ainsi, pour lui tout d'abord pour affirmer que le bouddhisme et le confucianisme sont étrangers au Japon⁵²⁰ et ensuite il critique ses contemporains qui suivent les théories du Yin et du Yang, et d'autres pour étudier le shintō. Pour lui, « la vraie voie des dieux est totalement différente, dissociée des enseignements du confucianisme, du bouddhisme et de toute autre doctrine n'ayant rien en commun avec eux »⁵²¹

Un peu plus tard, dans quelques-uns de ses ouvrages les plus importants, fruits de ses recherches philologiques dans les *Chroniques anciennes*, Motoori Norinaga donne un sens plus ample aux affirmations de Azumamaro : Amaterasu devient la divinité la plus importante, ancêtre de l'empereur et donc, du Japon. Sa théorie, esquissée dès le début de ses études, trouve son expression la plus épurée dans *Naobi no Mitama* :

Ce passage est une théorie sur la Voie.

Le Japon est l'endroit où est apparue la magnifique Amaterasu Omikami, l'ancêtre de tous les Dieux

C'est pour cela que le Japon est supérieur aux autres pays, par conséquent les autres pays reçoivent son abondante bienveillance.

La grande déesse porte dans ses divines mains les trésors du ciel.

A travers les temps, ce sont les trois trésors sacrés qui avaient été transmis par la Cour

Elle avait décrété que le Japon devait être la terre où ses descendants régneraient pour toujours.

Alors, dans le commencement, le trône impérial a été établi ici en même temps que le rapport entre le Ciel et la Terre⁵²²

Le culte aux kami devient donc, spécifique du Japon. Et « le culte des Dieux est, à la fin, la même chose que la Voie »⁵²³.

Cependant ce ne sera qu'avec Hirata Atsutane, prêtre shintō que l'appropriation sera finie. A l'aide, paradoxalement, des sources chrétiennes (arrivées au Japon grâce aux traductions chinoises des traités des jésuites), Atsutane crée tout un système théologique, visible surtout dans sa conception de la vie de l'au delà⁵²⁴, qui permet au Shintō de devenir un courant de pensée dans la ligne du bouddhisme ou du Confucianisme, mais tout en étant « japonais ». Dans sa conception, l'âme du défunt une fois arrivée au monde de l'au delà doit obéir aux ordres d'Ōkuninushi (大国主), le dieu du monde infernal, comme elle obéissait en

⁵²⁰ : MOTOORI, N. « Uiyamabumi » *Monumenta Nipponica*, op. cit, p. 461 ; pour le texte original: *Uiyamabumi* うひ山ぶみ dans *MNZanc* 9, op. cit., p. 484.

⁵²¹ Ibid., p. 462 (traduction) et p. 485 (texte originel).

⁵²² Traduction. NISHIMURA, S. "The Way of the Gods. Motoori Norinaga's *Naobi no Mitama*", op. cit. p. 27. Texte originel : *MNZ*, vol 9, op. cit., p. 49. Pour le texte originel, voir annexe 2 : textes, partie b) Japon, n° 1.

⁵²³ Ibid. p. 36 ; texte originel : *MNZ*, vol 9, op. cit., p. 58 : : *Sareba tada kami wo itsuki matsuri tamafu koto wo iwamu mo, ihi mote yukeba ichi muneni atareri*, (さればただ神をいつき祭りたまふことをいはむも、いひもてゆけば一むねあたり、).

⁵²⁴ DEVINE, Chr. "Hirata Atsutane and the Christian Sources", *Monumenta Nipponica*, vol. 36, n° 1 (Spring 1981), pp. 35-54, p. 42 et ss.

vie les ordres de l'empereur et en arrivant elle est jugée, châtiée ou récompensée d'après la vie qu'elle a vécue⁵²⁵. Le problème ainsi exposé, nous pouvons faire le rapprochement certes avec la loi des rétributions et châtiments du bouddhisme et avec le jugement dernier des sources chrétiennes mais, en analysant la représentation physique où Hirata situe ce monde, nous avons l'impression d'être plus proche de l'idée que avaient les Grecs anciens de l'au-delà, situé lui aussi sous terre, ayant un dieu-roi, des juges et des récompenses ou châtiments pour les âmes.

Il va consacrer plusieurs ouvrages au problème des croyances, que ce soit dans une forme plus théorique comme dans *Tama no mihashira* (霊能真柱) de 1812 ou dans une forme plus proche de ressenti populaire comme dans le cas de *Tamadasuki* (玉だすき). Si le premier ouvrage est la présentation de son système cosmologique dans lequel le monde serait divisé en trois parties (le ciel 天, la terre 地 et le monde souterrain 泉) et créé grâce à la force de deux des trois divinités existantes avant tout : Takami musubi no kami 高皇産霊神 et Kami musubi no kami 神皇産霊神 (la troisième étant Ame no minakanushi no kami 天之底立神)⁵²⁶, le deuxième essaie de faire approcher le peuple de la connaissance de la Voie des Dieux en insistant sur des pratiques rituelles pratiquées par celui-ci. Ainsi, Hirata affirme l'importance du culte des ancêtres⁵²⁷ qui sert de lien solide pour relier les deux mondes qui existent d'après lui : celui des « choses vues » (顕明事 *arawanigoto*) révélant du monde des humains et celui des « choses non vues » (*kamigoto* 幽冥事) apanage des dieux, des âmes et des défunts qui seraient présentes de façon constante dans le monde. En effet, ces ancêtres une fois morts deviennent des divinités⁵²⁸ et donc, vénérer aux ancêtres est également vénérer les dieux. Hirata affirme ainsi la présence divine partout et donc la validité des pratiques rituelles pour les apaiser ou les honorer⁵²⁹. De là l'importance du culte aux *ujigami* (氏神) qui est central dans la vie des communautés rurales. Et, il ne faut pas oublier que les villages contemporains deviennent petit à petit dans les théories des nativistes l'image de l'habitat

⁵²⁵ *Koshiden* 古史伝, dai 23 kan, dans HAZ 7, op. cit. pp. 44-5.

⁵²⁶ *Tama no mihashira* (霊能真柱), dans HAZ 2, op. cit. p. 9. En effet, dans le temps de ces divinités « n'existaient pas encore le ciel et la terre » : *Kono toki mada ama mo chi no mo aru koto naku* (この時いまだ天も地も有ることなく). Pour le partage en trois : ibid., p. 5. Cette théorie de la création est présente aussi dans l'ouvrage *Ibuki oroshi* : *Hirata Atsutane zenshū dai 2 kan*, op. cit. pp. 27-8. Ces deux divinités après avoir créé le monde vont créer les humains pour « s'amuser ».

⁵²⁷ *Tamadasuki* (玉だすき), dans HAZ 4, op. cit. p. 405

⁵²⁸ Ibid. p. 410: *Fubō wa waga uchi no arahitogumi naru zo* (父母は我が家の現人神なるぞ).

⁵²⁹ HAROOTUNIAN, H. D. *Things Seen and Unseen*, op. cit. p. 152.

inchangé des époques anciens⁵³⁰. Et donc, la vénération rendue aux ancêtres est vue comme la manifestation la plus pure du sentiment japonais.

Or, le principal problème des croyances shintō, c'était qu'elles n'avaient jamais eu par elles-mêmes de textes ou de doctrines écrites. Elles se sont accordées avec les autres courants pour avoir une forme concrète. Tenant compte des efforts réalisés au Moyen Âge, notamment à Ise, les travaux de Motoori d'abord et de Hirata ensuite ouvrent la voie de la reconnaissance du shintō comme étant la « religion autochtone » du Japon ; reconnaissance qui aura lieu dès le début de l'époque Meiji.

Les Grecs, quant à eux, ne vont considérer l'orthodoxie comme la religion exclusive de leur nation qu'au début du XIX^e siècle. Cependant, au XVIII^e siècle, elle était, au contraire, un trait d'union entre les Grecs et d'autres peuples des Balkans comme ceux des Principautés de Valachie, de Moldavie... Là, les Phanariotes menaient à bien leur tâche de « princes des lumières », en créant des écoles, des académies dont la langue était le grec et où l'orthodoxie était liée à la culture grecque. Le Patriarcat de Constantinople, pour sa part, jouait son rôle « œcuménique » sans montrer de penchant du côté grec. Même, à la fin du XVIII^e, dans l'ouvrage de Rhigas Féraios, l'orthodoxie ne semble pas être un signe distinctif pour identifier un Grec. Ainsi, dans l'article 1 de sa *Constitution* il est spécifié que ni la langue ni la religion ne seront indiquées, si l'on veut devenir citoyen de la « république hellénique »⁵³¹. Certes, son projet était une utopie, mais il montre une partie des courants existant à ce moment-là⁵³². D'autres défendaient déjà l'idée d'une Grèce orthodoxe, comme si ce trait avait été quelque chose de particulier à elle. C'est cette tendance qui va s'accentuer tout au long du XIX^e siècle. Ainsi, on commence à voir circuler des prophéties, réputées anciennes, qui annoncent la libération de Constantinople du joug Turc⁵³³. Certes, il s'agit de créations modernes, mais qui servent, d'abord à justifier l'intervention de la Russie dans les affaires grecques, puis à faire de l'orthodoxie l'un des piliers de la lutte contre le Turc, une lutte qui devient alors une guerre de libération mais aussi une guerre de « religion ». Ainsi, en Europe, on lancera des appels pour sauver les pauvres « frères chrétiens » des mains des Turcs.

⁵³⁰ HAROOTUNIAN, H. D. *Things Seen and Unseen*, op. cit. p. 326.

⁵³¹ VILLALBA, M^a. J. *Traducir la revolución. La Nueva Constitución Política de Rigas de Velesino*, Madrid, 2003, p. 55.

⁵³² KOLIOPOULOS, J. S. et VEREMIS, Th. M. *Greece. The Modern Sequel: From 1821 to present*, C. Hurst, London, 2002, p. 219.

⁵³³ CLOGG, R. *Anatolica. Studies in the Greek East in the 18th and 19th Centuries*, Aldershot, 1996, p. 259.

5. Vers la première définition de l'identité

5.1. Critères employés.

D'après ce que nous venons d'exposer, on peut déjà signaler les critères qui vont être employés et développés postérieurement pour créer l'identité nationale, des critères culturels, certes, mais transformés au gré des besoins politiques, ce qui va amener à des problèmes d'interprétation/adaptation.

Ces critères sont par ordre d'importance dans le XVIII^e- début XIX^e siècle : la langue, les croyances, la littérature et l'histoire.

5.2. Le résultat.

En suivant nos informations, nous croyons qu'il est possible d'arriver à la création d'une première définition de ce que c'est qu'être Grec ou être Japonais.

Ainsi, en reprenant les critères déjà cités, au début du XIX^e siècle, un Grec est celui qui est orthodoxe, qui parle grec et qui est le descendant des Grecs de l'Antiquité. Et cette identité, qui ne tient pas compte du lieu de naissance ni de résidence, montre déjà une contradiction fondamentale qui sera d'une importance capitale à la période suivante : l'existence de deux critères qui appartiennent à des univers culturels opposés : d'un côté l'orthodoxie, de l'autre l'Antiquité. La première est le signe le plus important de la *Romiosyni*, l'identité créée pendant la période byzantine et qui était celle des Grecs dès ce moment. La deuxième, prise seulement dans ses éléments littéraires, linguistiques et historiques, est l'idée que l'Europe s'était faite de la Grèce dès la Renaissance et, en même temps, une partie de l'Hellénisme, de l'identité grecque des temps anciens. Or, les valeurs de l'une et de l'autre étant parfois contradictoires (surtout en ce qui concerne les référents religieux et linguistiques), les intellectuels essayeront ultérieurement de trouver des moyens de concilier les deux, tandis que le gouvernement suivra une position plus rigide, et, en même temps, ambiguë par rapport à l'identité de la nouvelle nation.

La situation au Japon est plus complexe et plus qu'une définition du Japonais, à notre avis, c'est une image de l'esprit japonais qui est donnée. Un esprit dont les signes distinctifs se trouveraient dans les textes anciens qui, interprétés convenablement, montreraient la véritable essence japonaise. Ainsi, les sentiments et formulations du *Man'yōshū*, la littérature de Heian (en spécial le *Genji Monogatari*), les croyances telles qu'elles sont décrites dans les premières chroniques anciennes et surtout l'idée que les Japonais et l'institution impériale

sont les œuvres des dieux, sont les éléments qui servent pour définir ce qui est japonais. Pour ce qui est de la langue, il s'agirait de ce l'on connaît surtout maintenant comme le « japonais classique », c'est-à-dire la langue employée pendant la période Heian. De toute cette situation, le trait le plus clair et le plus important pour l'avenir, c'est l'idée que les Japonais sont les descendants des divinités, surtout d'Amaterasu.

PARTIE II

CHAPITRE 1: LE JAPON ET LA GRÈCE FACE A LA NOUVELLE SITUATION

Dans la première partie nous avons vu l'importance qu'ont eu les rapports établis (de force ou de gré) entre la Grèce et le Japon et l'Occident dans la création d'une conscience identitaire nouvelle ; création qui a été possible également grâce au fait de trouver des réflexions issues de la tradition propre de ces deux territoires. Or, ces rapports comme nous l'avons également vu, ne se bornaient pas seulement au plan théorique ; au contraire ils ont eu leur application pratique dans les différents mouvements qui étaient appelés à changer l'histoire des deux territoires. En effet, après la guerre d'indépendance grecque et de la « Restauration » japonaise nous assistons à l'établissement de nouveaux régimes étatiques suivant le modèle occidental ; c'est-à-dire, suivant le modèle des Etats-nations comme il était compris au XIX^e siècle. Il s'agit d'un changement fondamental dans les deux territoires car, même si le Japon était déjà un Etat, la nouvelle organisation adoptée pour des besoins de conservation est si étrangère à sa tradition politique et à son système de pensée que nous pouvons dire qu'il s'agit d'un Etat nouveau. Le cas de la Grèce est plus clair, car après quatre-cents ans de domination ottomane, le nouvel Etat doit être créé de toutes pièces, en commençant par son territoire. Or cette construction étatique n'est pas seulement politique, elle est aussi idéologique et intellectuelle. Et même si les deux domaines sont étroitement liés, nous pouvons appliquer aussi bien à la Grèce qu'au Japon la phrase de Cavour après la « réunification » italienne : « Nous avons fait l'Italie ; maintenant nous devons faire les Italiens ». En effet, dans ce type de constructions, il est plus facile de mettre en route toutes les institutions et toutes les allures d'un Etat occidental que de faire changer les habitudes et les référents culturels du peuple. Cet exercice demande du temps. Les référents politiques et culturels quant à eux suivent aussi leurs propres traditions. La Grèce, même si elle est considérée comme le berceau de la civilisation occidentale, suit les modèles orientaux dictés par sa domination par les Ottomans ; le Japon suit les modèles issus de la tradition asiatique. Et cependant, comme nous l'avons vu, ces modèles différents ont des parallélismes avec les nouveaux modèles occidentaux, avec lesquels sont entrés en contact avant la création du XIX^e siècle avec eux ce qui rend plus facile la transition des uns vers les autres. Une transition qui ne se fera pour autant dans problèmes ni sans conflits.

En outre, les différences entre les modèles (politiques, intellectuels, sociaux) de l'Occident et de ceux de nos territoires sont perçues par les Occidentaux, spécialement par les Européens, du point de vue de l'eurocentrisme (qui dans ce moment fait référence à l'Europe « occidentale »). C'est-à-dire, outre le fait géographique (le Japon, bien sûr, mais aussi la Grèce se trouvent situés à l'Est), ils sont considérés d'après des critères idéologiques et symboliques. En effet, « l'Orient » du XVIII^e et du XIX^e siècle est une création des savants européens aux frontières idéologiques changeantes, mais qui situe les limites « politiques » dans le territoire grec (jadis occupé par la Sublime Porte). Et les Grecs, aussi bien que les Occidentaux, joueront avec cette position ambiguë qui fait d'eux tantôt des « Orientaux » tantôt des Occidentaux au gré des changements politiques et idéologiques. On pourrait dire de façon générale que l'Occident finit là où commence l'Empire ottoman et que l'Orient se répand à partir celui-ci jusqu'aux territoires asiatiques. Ainsi, dans cet « Orient » la Grèce serait située à l'Extrême Occident et le Japon à l'Extrême-Orient. Cette conception est importante parce qu'elle nous offre le cadre dans lequel sont établis les rapports entre les trois territoires et dans lequel ils continueront de l'être. En effet, les « Occidentaux » au XIX^e siècle continuent de se dire les détenteurs de la « civilisation » condamnant donc à la « barbarie » à tous ce qui n'ont pas atteint leur même niveau de développement. Certes, il s'agit d'une affirmation tout à fait partielle, mais elle est essentielle pour comprendre l'évolution de nos territoires dès le moment où ils se sont « constitués » en Etats-nations.

Encore plus que dans notre première partie, la connaissance du contexte politique et social est nécessaire pour mieux comprendre les changements idéologiques qui mèneront à une nouvelle définition d'identité ; identité qui cette fois-ci se veut nationale. Bien que ce soit d'un point de vue intellectuel que nous nous intéressons à ce processus de création, il est inévitable de parler de politique à l'époque qui nous occupe à présent et cela pour deux raisons principalement : la première est que ce sont les élites qui vont conduire le processus ; or ces élites, à la différence de ce que nous avons vu auparavant étaient en même temps intéressés par le milieu intellectuel et par la politique. La deuxième raison est l'étroit rapport entre les idéologies nouvelles et la création de l'Etat-nation.

Nous allons donc dans un premier temps nous intéresser aux « responsables » de ces changements, c'est-à-dire, à ceux qui dès leur position de prééminence (politique, mais aussi intellectuelle et idéologique) sont capables de prendre la tête du mouvement de création de l'Etat-nation et avec elle celle de l'identité nationale. Une fois définie cette élite dirigeante, nous allons retracer les lignes principales de la politique ces nouveaux Etats aussi bien dans l'organisation intérieure que dans la politique extérieure de façon à établir le cadre dans lequel

vont se développer les nouvelles idéologies parmi lesquelles les gouvernements choisiront les éléments pour bâtir leur identité.

1. Les nouvelles élites.

Avec les ouvrages écrits aussi bien autour de la « Restauration » de Meiji de 1868 qu'autour de la Guerre d'Indépendance grecque nous pourrions remplir des volumes et des volumes tellement les deux affaires ont été considérées comme le tournant d'une page dans l'Histoire des deux pays. En effet, il s'agit de la fin d'une époque et du commencement d'une autre, différente, dans laquelle les deux territoires vont vouloir devenir « modernes ». Or, les changements, bien qu'importants, ne sont aussi radicaux que normalement on veut le croire d'une façon un peu simpliste. Il est impossible de se coucher « soumis dans la 'barbarie des Tokugawa' » et de se réveiller « éclairés dans la société Meiji » pour prendre l'exemple du Japon. Ce n'est pas au lendemain de 1868 ou de 1827 qu'il faut trouver les vrais changements que ce soit politiques ou idéologiques mais quelques décennies plus tard ; au moment où nous assistons à un renouvellement générationnel. Même ceux qui ont vécu le déroulement de 1821-27 et 1868 vont changer leurs positions avec les années car la pensée humaine n'est pas monolithique et qu'elle a la faculté d'évoluer.

C'est en ayant présente cette idée que nous devons affronter la question des origines des responsables du mouvement de création des nouveaux Etats-nations. Il faut également tenir compte du fait qu'à côté des représentants éminemment politiques, nous trouvons des membres de l'univers intellectuel qui, à différence de la période antérieure sont eux aussi responsables des décisions prises par le pouvoir quand même ceux qui sont proches du gouvernement.

Lorsque nous essayons de répondre à la question de savoir qui sont les responsables des changements, le premier fait qui frappe nos esprits est celui de leur appartenance aux élites (intellectuelles, sociales, politiques). La création des nouveaux Etats ne suppose pas un changement dans les couches privilégiées qui sont elles mêmes les instigatrices du changement. Certes, pendant les mouvements qui donneront naissance au royaume grec et au Japon de Meiji, nous trouvons aussi la présence des membres d'autres couches sociales à côté des couches privilégiés, une présence intéressante mais qui ne sert pas, néanmoins, à justifier l'épithète de « révolution » que l'on a appliquée à la guerre grecque de 1821 et à la « restauration » Meiji. Il ne s'agit pas comme dans la Révolution Française ou dans la Révolution Glorieuse, d'un remplacement des couches privilégiées par

d'autres que ne l'étaient pas. Ainsi, tout se joue entre membres de la couche des samouraïs au Japon, et de celle des Phanariotes, des membres de la diaspora et des riches commerçants dans le cas de la Grèce. Or, il ne faut pas supposer qu'il s'agit là d'un groupe homogène. Au contraire, bien que réunis sous la bannière d'un rêve commun (l'indépendance dans le cas de la Grèce, la préservation de l'intégrité du Japon face à la menace extérieure et son renforcement), ses membres appartiennent à des horizons différents et parfois opposés. Ainsi, en Grèce, plusieurs forces forment la mosaïque des raisons des rebelles. D'un côté se trouvent les membres de la Filiki Heteria commandés par Alexandros Ypsilantis dont le référent se trouve dans les Principautés Danubiennes et dont l'objectif est la libération de la Grèce d'après les documents constitutifs de la Société. En effet, il est dit que « l'objectif est l'amélioration du peuple et, si Dieu nous aide, sa liberté »⁵³⁴. D'un autre, nous trouvons les forces des îles, sous les commandements des commerçants enrichis entre outre, par le commerce maritime et dont les référents se trouvent dans l'Europe éclairée. Nous avons en outre, les forces existantes à l'intérieur de la Grèce propre, représentées par les armatoles dont les référents se trouvent dans l'orthodoxie, la famille et la patrie⁵³⁵. Nous trouvons finalement, le groupe extérieur des philhellènes qui combattront ou prêteront leur appui aux forces grecques « officielles » dans les combats⁵³⁶.

Au Japon, nous trouvons également différentes modalités opératives pour atteindre le but final qui avait réunit les « Ishishin », c'est-à-dire des partisans de la « restauration impériale ». D'un côté nous trouvons le cœur « dur » de la Restauration composé par des membres des fiefs de Chōshū (長州), Satsuma (薩摩) et Tosa (土佐) dont les objectifs n'étaient pas seulement politiques mais aussi économiques⁵³⁷. Nous trouvons ensuite certains membres de la Cour pour qui les idées de « restaurer » le pouvoir impériale étaient un espoir de récupérer une position privilégiée dans la politique. Et finalement, les membres appartenant aux Tokugawa mais qui ne voyaient pas de contradiction à travailler pour l'empereur puisqu'il était en dernière instance la tête du Japon.

⁵³⁴ ZOIDIS, T. Η Φιλική Εταιρεία και του Εκοισιένα, dans *Η Επανάσταση του εικοσιένα*, Επιστιμονικό symposio 21-23 Μαρτη 1981, Κέντρο Πορξιστικών Ερευνών, Εκ. Συγχρονή εποχή, Αθήνα, 1988, pp. 74-92, p.76 : ο σκοπός των μελών αυτής είναι η καλύτερευσις του έθνους, και αν ο θεός το συγχωρέσει η ελευθερία του.

⁵³⁵ Les armatoles étaient, au début ces groupes armées chargés de combattre les kleftes mais après ils vont intégrer les forces qui combattent dans la guerre. Entre ces familles d'armatoles se trouvait celle de Theodoros Kolokotronis : KOKKINOS, A. D. *Η Ελληνική Επανάστασις*, Δευτέρα εκ., τόμος πρώτος, Μέλισσα, Αθήνα, 1940, p. 44.

⁵³⁶ Or, dans un panorama si complexe comme celui de la guerre d'indépendance grecque, ces étrangers vont se sentir dans beaucoup d'occasion perdus et déroutés.

⁵³⁷ SAKATA, Y. et WHITNEY-HALL, J. "The Motivation of political Leadership in the Meiji Restoration", *The Journal of Asian Studies*, vol 16, n.1 (Nov. 1956), pp. 31-50.

Toutes ces forces qui se sont alliées sous une bannière assez large au départ, afin de permettre leur union, montreront leurs différences une fois les conflits commencés (dans le cas de la Grèce : guerre civile) ou juste après (dans le cas du Japon où le conflit effectif a une durée très courte). Les rangs desquels sont sortis les nouveaux « maîtres » de nos deux Etats n'étant pas homogènes, il faut nuancer l'affirmation trop pressée qui veut voir en eux le triomphe des insurgés. Certes, ce sont eux qui constituent la base des nouvelles élites. Mais ils ne sont pas tous présents ni tous ont la même influence. Il y a aussi de « vainqueurs » et des « vaincus » entre leurs files.

Ainsi, au Japon, si nous jetons un coup d'œil aux membres des nouveaux organes du gouvernement établis dès le lendemain du « coup d'Etat » nous trouvons à côté des membres appartenant aux fiefs qui ont été en tête de la « restauration » des personnages appartenant à la Cour et même aux fiefs des Tokugawa. Parmi les premiers il faut citer Yamagata Aritomo 山県有朋 (1838-1922) et Ōkubo Toshimichi 大久保利通 (1830-1878) de Chōshū, Saigō Takamori 西郷隆盛 (1828-1873) et Kido Takayoshi 木戸孝允 (1833-1877) de Satsuma et Gotō Shōjirō 後象二郎 (1838-1897) de Tosa. Parmi les membres de la Cour il faut signaler des noms comme Iwakura Tomomi 岩倉具視 (1825-1883) ou Sanjō Sanetomi 三条実美 (1837-1891). Si nous regardons du côté des composants des nouveaux organes de gouvernement, sur un total de 102 *sanyo* (conseillers), 49 appartenaient à la Cour et 53 aux fiefs (dont 14 de Chōshū et Satsuma, 16 d'autres fiefs anti Tokugawa, 15 de Tōsa et d'autres fiefs qui étaient partisans d'une entente entre le Bakufu et l'empereur et 8 d'autres fiefs mineurs)⁵³⁸.

En Grèce la situation est à peu près la même. Parmi les leaders qui sont arrivés vivants à 1827 et qui vont avoir des postes de responsabilité par la suite (qu'il soit dans le gouvernement de Capodistrias ou dans celui d'Othon) nous trouvons des membres des différents groupes appartenant aux élites. Nous trouvons donc des représentants des Phanariotes qui vont s'installer à Athènes, surtout après l'arrivée d'Othon et la création du royaume grec dont Alexandros Mavrokordatos (1791-1865), des membres des familles « autochtones » du Péloponnèse comme Théodoros Kolokotronis (1770-1843), des personnalités « éclairées » de l'Eglise comme Theophanis Farmakidis (1784-1860). Et cela pour ne citer que quelques-uns.

⁵³⁸ BEASLEY, W. G. “ Councilors of samurai origin in the Early Meiji Government. 1868-69“, *Bulletin of the School of Oriental and African Studies university of London*, vol. 20, No. 1/3, Studies in Honor of Sir Ralph Turner, Director of the School of Oriental and African Studies, 1937-57 (1957), pp. 89-103, p. 90.

Dans le cas grec, il faut tenir compte aussi du fait de la filiation extérieure ; une filiation faite avec l'une des trois Puissances qui vont avoir la destinée de la Grèce entre leurs mains : l'Angleterre, la Russie et la France. Même, si le système de partis est propre à la période qui s'ouvre en 1832, nous trouvons déjà son embryon pendant la guerre d'indépendance⁵³⁹. Ainsi, Mavrokordatos est la tête visible des forces anglophiles ; Kolokotronis de celles proches des Russes tandis que Koletis est le chef du parti francophile⁵⁴⁰. C'est cette relation avec les Puissances étrangères qui sera la plus importante à l'heure de devenir un homme du pouvoir. Et les changements se feront plutôt en tenant compte des besoins de la politique extérieure. Surtout en considérant que la Grèce sera sujette à l'intervention des Puissances dans sa politique extérieure (et cela a de répercussions dans la politique intérieure) en vertu des traités et des conventions de paix qui ont mis un terme à la guerre de 1821⁵⁴¹.

Appartenant à des horizons divers, malgré le partage d'une idée commune, il est évident que les lignes de conduite des membres de l'élite politique ne pouvaient pas être les mêmes et cela aura son reflet dans les premières années de la nouvelle étape même s'il s'agit des membres les plus modérés qui sont au pouvoir. C'est dans ce contexte que nous pouvons comprendre mieux deux faits qui semblent étranges. Le premier est le procès ouvert contre Kolokotronis, le héros de la guerre en 1843. Dans une affaire pas trop claire, il sera accusé d'avoir essayé de tuer le roi, trouvé coupable et exécuté⁵⁴². L'autre est la « rébellion » et la fin « tragique » de Saigō Takamori qui était lui aussi l'un des héros de la « restauration » et l'une des figures importantes du nouvel Etat. Or, il finira par se situer en face de ses anciens amis, mécontent de la politique suivie par ceux-ci ; une politique qui semblait ne pas s'accorder à l'esprit qui les avait animés au départ⁵⁴³.

⁵³⁹ DAKIN, D. *Η ενοποίηση της Ελλάδας. 1770-1923*, Αθήνα, 1982 (trad. Ε. Π. Παπανούτσος), Μ.Ι.Ε.Τ. p. 113.

⁵⁴⁰ Koletis tête du parti francophile : DAKIN, D. *Η ενοποίηση της Ελλάδας*, *op. cit.* p. 111 ; Mavrokordatos, représentant du parti anglophile : LOUKOS, Ch. « Οι τύχες του Αλέξανδρου Μαυροκορδάτου στην Νεοελληνική συνείδηση » dans *Η Επανάσταση του 1821. Μελέτες στην Μνήμη της Δέσπονας Θεμελη-Καταφόρη*, Εταιρεία Μελετήs νέου Ελληνισμού, Αθήνα, 1994, p. 101 ; Kolokotronis et le parti russophile : KORATOS, G. *Μεγάλη Ιστορία της Ελλάδος*, Εκ. 21 αιώνας, Αθήνα, 1958, τόμος XI, p. 34.

⁵⁴¹ En effet, la Russie, l'Angleterre et la France dans leur rôle de puissances « garantes » de la Grèce interviendront dans la politique du nouvel Etat (surtout en politique extérieure) mais normalement elles sont plus soucieuses de leurs intérêts respectifs que de l'intérêt de la Grèce dont les ambitions expansionnistes s'heurtent de face à « la question d'Orient » (de là l'intervention des Puissances).

⁵⁴² Il était la tête visible du parti russe dans un moment où le crédit du tsar était dans le point le plus bas car ses idées dans les Balkans étaient opposées à celles des Anglais et des Français et dont le fondement entraînait en conflit avec les propres idées grecque concernant son rôle dans la région.

⁵⁴³ YATES, Ch. L. « Saigō Takamori in the Emergence of Meiji Japan », *Modern Asian Studies*, Vol. 28, No. 3 (Jul., 1994), pp. 449-474, p. 449. Tout comme Kolokotronis en Grèce, Saigō deviendra avec le temps l'un des héros de la Restauration à côté de Ōkubo Toshimichi et Kido Takayoshi.

Un autre point en commun est le fait d'avoir combattu plus ou moins activement dans les affrontements armés. Ainsi, en Grèce Alexandros Mavrocordatos, Andreas Metaxas (1790-1860), l'évêque Ignatios (1780-1839) faisaient partie de la Filiki Heteria fondée au début du XIX^e siècle et ayant comme objectif la libération de la Grèce et, comme membres de celle-ci, ils ont participé aux combats de la guerre de 1821. Au Japon, Saigō Takamori, entre autres ont eu un rôle actif dans les combats postérieurs au « coup d'État ». Tandis que Kido Takayoshi ou Ōkubo travaillaient la voie « diplomatique ». Une fois les nouveaux gouvernements formés, ces leaders vont se réserver le rôle principal dans cette formation, comme dans le cas du Japon ou vont être appelés par les nouveaux « maîtres » pour faire partie du gouvernement comme dans le cas de la Grèce. Tel est le cas de Mavrocordatos, Farmakidis, Georgios Psillas (1794-1878), Georgios Glarakis (1789-1855) lesquels ayant eu une activité politique et/ou idéologique pendant la guerre (éditeurs des journaux demandant la liberté, politiciens dans le « gouvernement » établi en 1823) obtiendront des postes de responsabilité (ministères, secrétariats) dans le royaume d'Othon⁵⁴⁴.

Or, c'est sans doute une dernière caractéristique des nouvelles élites qui est l'élément le plus important pour la réflexion sur l'identité. Celle-ci concerne leur formation, qui se trouve à mi-chemin entre l'éducation « traditionnelle » et les nouvelles idées provenant de l'Occident. En effet, que ce soit pendant leur formation ou après, tous (ou presque tous) ont fait de séjours d'études à l'étranger. Ainsi, Ioannis Capodistrias, fils d'un notable de Corfou étudiera à Padoue et dans d'autres centres européens⁵⁴⁵, Ōkubo visite l'Angleterre en bravant l'interdiction des Tokugawa de voyager à l'étranger en 1862 tout comme Fukuzawa Yukichi ; Itō Hirogumi, Kido Takayoshi, Kume Kunitake font partie de la mission Iwakura et amènent leurs connaissances à leur retour, pour ne citer que quelques unes des personnalités. A côté de ces séjours à l'étranger il faut aussi considérer le rôle important des étrangers qui, invités par les gouvernements, notamment au Japon, vont contribuer à la propagation des nouvelles idées et à renforcer les nouvelles élites. Ainsi, nous trouvons par exemple toute une série de spécialistes qui arriveront pour donner des cours à l'université impériale comme E. Morse

⁵⁴⁴ Ainsi, Farmakidis avait été « éphore » d'éducation (le premier), en 1824 : *Ιστορία του Ελληνικού Κράτους*, Βραδείο Ακαδημίας Αθηνών, 1976, Εκδοτική Αθηνών Α. Θ. Τόμος ΙΒ', p. 588, pour devenir après une figure importante dans la politique religieuse du conseil de régence : DAKIN, D. *Η ενοποίηση της Ελλάδας*, op. cit. p. 111. Mavrocordatos sera « secrétaire » d'économie pendant la régence d'Othon avant de devenir premier ministre en 1841: PETRIDIS, P. B. *Νεοελληνική πολιτική ιστορία, 1828-1843*, τόμος Α', Θεσσαλονίκη, 1981, Εκ. Παρατηρήτης, θέματα νεοελληνικής ιστορίας, 1, p. 161.

⁵⁴⁵ GRIMSTED, P. K. "Capodistrias and a "New Order" for Restoration Europe: The "Liberal Ideas" of a Russian Foreign Minister, 1814-1822, *The Journal of Modern History*, Vol. 40, No. 2 (Jun., 1968), pp. 166-192, 173.

(zoologie), L. Riess (histoire), B. H. Chamberlain (littérature)... En Grèce ce sont surtout les régents et leur entourage qui ont ce rôle. Tous, d'une façon ou d'une autre, étaient convaincus du besoin d'employer des idées occidentales dans leurs projets politiques.

Cette continuité dans les postes de responsabilité montre parfois la versatilité et l'évolution idéologique de nos personnalités. En effet, compte tenu qu'une partie nombreuse d'entre eux (surtout au Japon) étendent leurs activités pendant toute la période qui nous intéresse, elles peuvent changer leurs visions pour les adapter aux circonstances politiques et/ou idéologiques.

Face à cette continuité des élites politiques, ceux qui sont appelés à être les têtes visibles du changement et leurs « responsables » symboliques, c'est-à-dire l'empereur Meiji Mutsuhito 明治天皇 睦仁 et le roi Othon le I^{er} sont encore des adolescents au moment où ils sont établis dans leurs fonctions. Le premier avait seize ans au moment du « coup d'Etat » de 1868 ; le deuxième, né en 1815, en avait dix-sept lors de son arrivée à Nauplie en 1832. Cette circonstance est d'une grande importance politique, surtout dans le cas de la Grèce, car les souverains devront s'entourer de personnes plus expérimentées qui, organisées dans divers conseils, auront la tâche effective de gouverner. Ainsi, un conseil de régence est organisé en Grèce entre 1833 et 1835 et laissé entre les mains des régents étrangers (Bavarois) qui seront les premiers à créer les institutions et les réformes nécessaires pour transformer le territoire en Etat- nation ⁵⁴⁶. Malgré la Régence, le roi sera âgé de vingt ans lors qu'il commence à régner par lui-même ; le même âge qu'a Georges I^{er} lorsqu'il arrive en Grèce en 1865⁵⁴⁷. Au Japon, où la majorité était fixée à quinze ans pour les garçons, le jeune empereur est entouré de divers conseils qui se chargent de la politique de renouveau en son nom et qui, petit à petit commencent à designer les contours d'un système politique qui, dans les premiers moments est inspiré des formes politiques traditionnelles et qui, dans la décennie des années 80 évoluera vers le système occidental le plus répandu dans la deuxième moitié du XIX^e siècle ; c'est-à-dire, une monarchie constitutionnelle.

Il existe donc, une certaine continuité entre ceux qui étaient au pouvoir avant, les dirigeants des mouvements de révolte, et les bâtisseurs des nouveaux Etats car ce que l'on cherchait n'était pas un changement social ou économique. Nous ne sommes pas en présence

⁵⁴⁶ Cette Régence qui connaît deux étapes différentes laisse le pouvoir effectif entre les mains des ministres bavarois même si ceux-ci vont s'appuyer sur des politiciens grecs issus des familles connues et actifs participants dans la guerre de 1821 d'abord et dans le gouvernement éphémère de Capodistria après.

⁵⁴⁷ En effet il est né en 1845. En 1863 il est élu par les grandes Puissances garantes du Royaume grec pour devenir le nouveau roi de la Grèce.

« de révolutions ». Les mêmes familles qui avaient auparavant des ressources continuent à les avoir après ; les systèmes d'alliances familiales seront les mêmes dans les nouveaux Etats ; certes, les noms changent mais l'essence reste. Et cela nous montre déjà une première adaptation du sol autochtone aux conditions venues de l'extérieur et différentes des conditions préexistantes. Or, cette continuité de classe sociale doit être nuancée car d'abord la classe dirigeante n'est pas homogène, ensuite parce que avec le changement des circonstances, les visions de celle-ci changent aussi pour s'adapter. En effet, ce n'est pas la même chose d'être dans l'opposition cherchant à renverser l'ordre établi que de se trouver dans la position de force chargée de bâtir un nouvel ordre. Même si les idées qui ont animé le premier mouvement restent là, la possibilité de les faire devenir une réalité est plus difficile que son énoncé théorique. Pour réaliser seulement une petite partie il fallait bien « capituler », c'est-à-dire, faire de concessions que les membres les plus exaltés sont loin d'accepter. Peut-être pour cela, ils sont les premiers à être écartés. Bien sûr, ceux qui ont survécu à la guerre, car nombreux sont ceux qui sont morts durant les combats.

Nous avons donc une partie des nouveaux dirigeants qui est issue des rangs des anciennes élites aussi bien politique qu'intellectuelle, des élites qui essaient de mettre en pratique les idées qui les avaient poussées à renverser l'ordre existant.

Or, il existe aussi des nouveaux arrivants qui ayant un petit rôle (ou aucun rôle) sur la scène publique avant les conflits se trouvent en première ligne après, soit par leurs affinités avec le nouveau système soit pour d'autres raisons. Le cas de la Grèce est instructif dans cette question en raison des caractéristiques du processus de formation du nouvel Etat. En effet, dans un premier moment, et même après (peut-être jusqu'en 1844), la scène politique est dominée par des étrangers : les régents bavares et leur alliés. Cette présence est tellement puissante que la période du règne d'Othon est connue dans l'historiographie grecque comme « bavaro-cratie ». Or, en dehors du fait d'être imposée aux Grecs, nous ne pouvons pas présupposer qu'il s'agit d'une injonction tyrannique ou mauvaise. Certes, le problème majeur était la non appartenance de ces premiers « architectes » du royaume grec (le roi compris) à la même sphère politique, culturelle, idéologique que le peuple gouverné. Même si les Régents vont s'entourer d'idéologues et de politiciens grecs, l'image la plus visible des premières années du royaume grec est celle d'un gouvernement occidental, d'une élite plus ou moins occidentalisée exerçant leur pouvoir sur un peuple aux coutumes et aux référents orientaux. Donc, une rupture verticale entre les uns et les autres. C'est peut-être pour cela que le travail, complexe, délicat et voire presque utopique des Régents est considéré d'un œil si sévère par les Grecs. Et, néanmoins, malgré les abus commis, les idées que suivaient Maurer et les autres

n'étaient pas loin des idées des idéologues grecs. Ainsi, par exemple, la réforme de l'enseignement, l'affaire ecclésiastique souhaitées par les Régents avaient été déjà commencées sous de gouvernement de Capodistrias⁵⁴⁸.

Après 1844, le problème entre la « nouvelle » et la « vieille » élite continue mais cette fois-ci, elle se développe au sein même des groupes grecs. C'est l'affrontement entre les « autochtones » et les « hétérochtones » c'est-à-dire, entre ceux qui sont nés dans le territoire « libre » de Grèce et ceux qui sont nés dans les territoires considérés grecs mais sous contrôle ottoman. Il s'agit certes, d'un débat qui venait de loin, mais qui prendre des allures importantes en 1844, juste au moment dans lequel les Grecs rédigent sa Constitution. L'enjeu est, bien sûr politique : savoir qui est et qui n'est pas citoyen en vue d'occuper des postes dans le gouvernement et dans l'administration⁵⁴⁹. Or, cela va plus loin puisque la définition de « citoyen » est faite aussi sur la base d'une notion d'appartenance, donc d'identité (nationale) qui laisse en dehors une grande partie de la « population » grecque et, bien sûr, une grande partie de ceux qui ont joué un rôle de premier ordre au niveau idéologique dans les moments antérieurs à la guerre de 1821. Ainsi, tous les Phanariotes, tous les membres de la diaspora, tout en étant Grecs ne sont pas considérés comme de citoyens, ce qui ouvre le chemin à de nouvelles personnalités avec des idées nouvelles. La fuite d'Othon en 1862, l'arrivée du nouveau roi, Georges le I^{er} ainsi que l'incorporation au royaume de l'Heptanèse (1864) et la nouvelle Constitution (1865) marquent le début du changement de génération aussi bien dans les élites que dans leurs idées ; changement qui sera plus évident dans la décennie de 1880.

Cette décennie est aussi une clé pour le Japon où les premières années de l'ère Meiji sont caractérisées par l'instabilité politique et sociale et par un programme de réformes réalisé un peu sous la forme de la preuve et l'essai. Certes, ici la continuité est plus évidente comme nous avons déjà signalé, en partie parce que ce sont les « vainqueurs » de Chōshū et Satsuma qui, malgré les concessions faites aux autres membres du mouvement, à la Cour et même aux « vaincus », vont être à la tête du nouvel Etat. Ainsi, la politique d'ouverture à l'Occident, la politique de réformes administratives, éducatives, territoriales, économiques, militaires dont on est témoin dans la décennie de 1870 avait déjà été mise en pratique par les dirigeants Meiji dans leurs fiefs respectifs durant les années du Bakumatsu⁵⁵⁰. Certes, au départ ils s'étaient montrés contraires aux étrangers, certes, entre les membres les plus radicaux

⁵⁴⁸ C'est lui qui le premier réorganise le système éducatif, le divisant en trois niveaux et chargeant l'Etat de veiller à la création de programmes, à l'élection des maîtres, etc.

⁵⁴⁹ DIMAKIS, I. *Η πολιτειακή μεταβολή*, Ιστορική Βιβλιοθήκη Θέμελιο, Αθήνα, 1991, p. 17.

⁵⁵⁰ Par exemple, Satsuma fera la réforme de son armée dans les années 60 et, grâce à l'aide des spécialistes étrangers bâtit des ateliers pour fabriquer des armes, etc.

existaient des xénophobes, or, la position agressive des Puissances étrangères en Orient, la connaissance directe de leurs sources de pouvoir avaient montré aux Japonais qu'il fallait adopter les nouvelles techniques étrangères si l'on voulait faire face à une possible intrusion avec une certaine possibilité de succès⁵⁵¹.

Néanmoins, malgré l'expérience que les nouveaux dirigeants du Japon avaient dans ce domaine, une chose était d'implanter des réformes dans un petit territoire plus ou moins homogène et une autre chose de le faire dans une aire géographique si grande et si diverse que l'était le « nouvel » Etat issu de la « restauration ». Une aire où les deux fiefs de Chōshū et Satsuma, situés dans l'occident, ne représentaient qu'une petite partie. Ainsi, l'incorporation d'autres représentants, autres personnages devient une nécessité pour le nouveau gouvernement.

Jusqu'au présent nous n'avons parlé que des personnalités politiques car ce sont elles qui ont le dernier mot en ce qui concerne les décisions à prendre, cependant il existe aussi un autre groupe, important pour notre sujet : celui des élites intellectuelles. Nous pouvons leur appliquer les mêmes caractéristiques communes que nous avons vu pour le groupe des politiciens car, effet, leur membres appartiennent aux anciennes élites soit politiques, soit intellectuels ou économiques. Ainsi, par exemple les frères Soutsos (Alexandros 1803-1863 et Panagiotis 1806-1868) et A. Rizos Rangavis (1809-1892) appartiennent à des anciennes familles Phanariotes ; Sp. Zambélios (1815-1881) et G. Tertzetis (1800-1874) étaient les fils des membres du Conseil Ionien⁵⁵². Pour sa part Futabatei Shimei 二葉亭四迷 (1864-1909) et Tsubo.uchi Shōyō 坪内逍遙 (1859-1935) étaient fils de samourais⁵⁵³. Ils ont été également élevés dans les systèmes « traditionnels » et l'on complété leur éducation à l'étranger ou en étudiant les idées occidentales. Ainsi, les Grecs ont réalisé des séjours soit en Italie, soit en France, soit en Allemagne (Vienne notamment) tandis que les Japonais se sont décidés par les Etats-Unis, l'Angleterre et puis la France et l'Allemagne⁵⁵⁴. Cette diversité de choix est intéressante parce que les modèles pris sont différents entre eux ce qui peut expliquer, en

⁵⁵¹ WAKABAYASHI, B. T. « Rival States on a Loose Rein : The Neglected Tradition of Appeasement in Late Tokugawa Japan », dans WHITE, J. W., UMEGAKI, M. et H. HALL, Th. R. H. *The Ambivalence of Nationalism. Modern Japan between East and West*, University Press of America, Lahman, New-York, London, 1990, pp. 11-38, p. 16.

⁵⁵² DIMARAS, K. Th. *Ιστορία της Ελληνικής Λογοτεχνίας*, Εκ. Γνώσης, Αθήνα, 2000 (9 εκ.), p. 352.

⁵⁵³ NAKAMURA, M. *Japanese Fiction in the Meiji Era*, Kokusai Bunka Shinkotai, Tōkyō, 1996, p. 33 et 42.

⁵⁵⁴ Pour les Grecs ces destins étaient naturels et existaient déjà dès la période antérieure. Les Japonais ont fait le choix en partant des besoins du pays. Ainsi, le hollandais a été substitué par l'anglais parce que ce dernier était le plus employé par les étrangers.

partie, les différences existant au moment de concevoir les nouvelles idées concernant l'identité nationale.

Egalement, les membres des élites intellectuelles vont traverser, pour la plus grande partie, toute la période historique qui nous intéresse, formulant des théories et des hypothèses qui peuvent suivre les changements pour s'adapter aux besoins de chaque moment.

Ces caractéristiques qui pourraient être appliquées aussi aux élites de la période antérieure se différencient de celles-ci par le rôle qu'elles vont avoir dans les nouveaux Etats. En effet, si avant elles étaient à peine impliquées dans les affaires politiques, maintenant les choses sont différentes et les intellectuels sont de plus en plus intéressés par les affaires politiques que ce soit grâce à leurs postes dans les gouvernements soit dans des institutions liées au pouvoir comme les universités. Pour les membres du *Meirokeisha* (明六社) une société créée au Japon en 1873 ayant comme fin promouvoir l'éducation et les idées occidentales⁵⁵⁵, les intellectuels pouvaient remplir leurs fonctions suivant trois chemins différents : en étant complètement indépendants du pouvoir politique, en étant intégrés dans le gouvernement, en étant parfois à l'intérieur, parfois à l'extérieur du gouvernement. Suivant les deux premiers chemins ils pouvaient servir à l'Etat et à la société. Le premier chemin sera choisi, entre autres, par Fukuzawa Yukichi 福沢諭吉(1834-1901), le deuxième par Katō Hiroyuki tandis que le dernier est suivi par Nishi Amane 西周 (1829-97) et Mori Arinori 森有礼 (1847-89)⁵⁵⁶. En effet, si Fukuzawa n'aura jamais de poste officiel, Nishi Amane sera le créateur du système postal et membre de la Diète, Mori Arinori sera ministre de l'Education en 1872, Taguchi Ukichi commencera comme fonctionnaire du ministère de finances avant de devenir historien. En Grèce, Farmakidis travaillera dans le ministère des Cultes et de l'Education aux ordres de Maurer, Paparrigopoulos deviendra professeur d'histoire à l'université d'Athènes dès 1852, Rangavis fera de même dans la chaire d'Archéologie, Tertzetis obtiendra un travail dans la bibliothèque de la Diète.

Ainsi, que ce soit par leurs positions comme fonctionnaires ou par des positions plus discrètes, les intellectuels joueront un rôle fondamental dans la création des nouvelles théories concernant l'Etat et l'identité. Des théories qui soit par affrontement, soit par accord avec les politiciens ouvriront un débat intéressant plein de nuances et toujours en évolution.

⁵⁵⁵ Pour le règlement de la société incluant les fins, les membres, etc. Voir : KAGEYAMA, N. 影山昇, "The Meirokusha (Meiji 6 Society) and the Scholars from the Shizuoka-Clan" (*Meirokusha no shakai kyōiku katsudō to Shizuokahan no hitobito* 明六社の社会教育活動と静岡藩の人びと), *Bulletin of the National Institute of Multimedia Education (Hōsōkyōikuhanhatsu senta- kenkyūkiyō dai 9 gō* 放送教育開発センター研究紀要第9号), no. 9, 1993, pp. 89-113, pp. 92-93.

⁵⁵⁶ MASAOKI, K. (éd.), *Japanese Thought in the Meiji Era*, Ōbunsha, Tōkyō, 1958, trad. D. Abosch, p. 87.

2. Des nouvelles conditions politiques ; des nouveaux problèmes.

Au lendemain de la fin des conflits, les nouveaux gouvernements se trouvent face aux problèmes que le changement du système politique entraîne inévitablement. Des problèmes dans tous les domaines et cela aussi bien à l'extérieur que à l'intérieur. Face à l'extérieur, les dirigeants vont devoir jouer de la diplomatie et dans un jeu très serré ; eux qui, jusqu'à ce moment n'avaient pas eu que des expériences partielles et en général, pas en tant qu'Etat-nation. Et l'enjeu était de taille car il fallait obtenir l'acceptation d'entrer dans la communauté des « Nations » ; acceptation qui devait être validée par les autres Puissances. Il s'agit d'une acceptation « symbolique » si l'on veut ; mais elle est très importante parce qu'elle entraîne toute une série de changements dans les rapports établis entre les nations. Ainsi, par exemple, l'existence d'ambassades, de consulats c'est-à-dire des représentants des Puissances étrangères sur le sol grec et japonais et, en sens contraire, des représentants propres à l'étranger. Mais aussi la possibilité de traiter d'égal à égal dans des négociations, etc. Face à l'intérieur, il fallait créer les conditions politiques, économiques et sociales nécessaires à la constitution d'un Etat « moderne ».

Ainsi, dans la recherche de cette reconnaissance extérieure nous trouvons deux chemins différents. D'un côté, se trouve la politique diplomatique suivie par les gouvernements, une politique qui est, évidemment différente car leurs besoins sont aussi divers. Et de l'autre se trouve le plan de « modernisation » entrepris dans les deux Etats. Ce plan peut lui aussi être divisé en deux grands ensembles : d'un côté les aspects matériels de la « civilisation » c'est-à-dire les vêtements, la nourriture, les bâtiments, les facilités de la vie quotidienne, l'urbanisme... qui sont les premiers à être adoptés. D'un autre côté, les aspects économiques, politiques, sociaux qui, pour être plus complexes, se développeront jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Bien sûr, les stratégies d'adoption seront différentes car, tandis que les aspects du premier groupe entrèrent sans presque changements dans la vie des habitants grecs et japonais d'une façon progressive, ceux qui forment la deuxième catégorie seront adaptés aux besoins propres de chaque Etat. Et encore, les résultats seront perçus d'une façon différente par les Puissances extérieures. Ainsi, tandis que les changements extérieurs sont considérés comme une « perte de l'identité », les changements institutionnels sont considérés comme un pas donné vers la « civilisation ».

2.1. Les politiques diplomatiques : politique extérieure.

Même si notre objectif n'est pas faire une histoire politique, étant donné que les changements de mentalités se produisent à l'intérieur de grands changements généraux nous ne pouvons pas manquer de parler de celle-ci. Surtout parce que l'identité nationale est en train d'être créée dans ce moment. Une identité qui doit être définie et défendue par les représentants des nouveaux Etats lors de leurs réunions avec les politiciens étrangers.

C'est dans ce domaine que les différences entre la Grèce et le Japon sont les plus visibles en raison des circonstances historiques qui conduisent à la création de l'Etat-nation à l'allure occidentale. Dans le premier cas, les Grecs devront payer cher pour l'aide reçue des Puissances européennes lors de la guerre de l'indépendance. Il ne s'agit pas seulement des crédits qui vont hypothéquer l'économie du pays pendant le restant du siècle mais aussi et cela est plus grave, de l'indépendance politique qui reconnue de nom, ne l'était pas de fait. Et cela devient clair lorsque l'on considère les documents et les décisions prises aussi bien par les dirigeants grecs que par ceux des grandes Puissances, à savoir, la Grande Bretagne, la Russie et la France.

En 1823, comme nous l'avons déjà signalé, la Grande Bretagne reconnaissait d'une façon plutôt voilée l'indépendance du gouvernement grec créé en 1821 en lui reconnaissant le statut de belligérant dans la guerre qui l'affrontait aux Ottomans. Ainsi, le mouvement armé est considéré plutôt comme une rébellion (première idée défendue par Metternich) et non comme une guerre qui s'attache au droit « international ». Or, après les traités qui vont mettre fin au conflit et dans lesquels, la Grèce ne sera pas présente, la position des grandes Puissances va changer presque radicalement.

La Constitution de Trézène de 1827 était la base du nouvel Etat grec et l'élection de son premier président Ioannis Capodistrias est confirmée par le décret du 3 avril 1827⁵⁵⁷. C'est en vertu de ce document que Capodistrias assume son rôle qu'il gardera jusqu'à son assassinat en 1831. Pendant ces trois ans, il va mener une active politique diplomatique visant à obtenir la reconnaissance de la Grèce comme Puissance parmi les autres. Surtout car il fallait tout d'abord, obtenir les limites géographiques précises pour le nouvel Etat. Il fallait bien qu'il puisse répondre à la question si souvent posée : qu'est-ce que la Grèce dont vous

⁵⁵⁷ PETRIDIS, P. B. *Νεοελληνική πολιτική ιστορία*, op. cit., p. 25. Pour le texte voir *ibid.* pp. 237-8.

êtes le Président ? Épineuse question dans un territoire où l'identité s'était faite par des liens culturels et qui n'avait pas des limites clairement définies depuis des siècles si jamais elle les a eues. Il y avait un problème encore plus difficile, la Grèce était au cœur d'une question qui commençait à déchirer l'Europe et qui continuera de le faire jusqu'à la disparition de l'Empire ottoman : la « question de l'Orient ». En effet, pour les grandes Puissances, la Grèce n'était qu'une « petite » affaire dans leurs luttes pour le contrôle de la région. Or, même si « petite » elle était fondamentale car les territoires grecs étaient là « où il fallait être ». La Grande Bretagne, la Russie, fondamentalement, la France aussi, n'étaient pas disposées ni à permettre la création d'un Etat grec puissant (ou quand même dans la possibilité de le devenir) ni à rater l'occasion d'étendre leur influence dans l'aire de leurs intérêts. Ainsi, la solution la plus simple pour elles c'était de favoriser la création d'un tout petit Etat, chrétien, suffisamment fort pour se défendre, mais pas assez pour se développer. En un mot, il fallait garder l'influence sinon le contrôle sur le nouvel Etat pour éviter que l'équilibre des forces né du Congrès de Vienne de 1815 ne se perdît pas.

Dans un tel état de choses, Capodistrias doit jouer de toute sa diplomatie dans les conversations qui se sont déroulées dès 1828. Ainsi, dans la réunion tenue avec les trois grandes Puissances à Poros, Capodistrias donne comme limites de la Grèce : le golfe de Volos et une ligne qui irait de la Méditerranée à la mer Adriatique par terre. Et parmi les îles l'Eubée, celles de la côte attique et même la Crète qu'il considère « la couverture des autres îles de l'Egée »⁵⁵⁸

Finalement, toutes les conversations mènent au protocole de Londres du 4/16 novembre 1828 par lequel les trois Puissances européennes impliquées dans l'affaire (la Grande Bretagne, la Russie et la France) reconnaissent les limites de la Grèce qui comprend le Péloponnèse, « Sterea Hellada » (c'est-à-dire la région actuelle de la Grèce centrale et l'île d'Eubée) et les Cyclades⁵⁵⁹. Il s'agit donc, d'un tout petit territoire, par rapport à la présence de la population grecque. En fait, seulement ¼ des Grecs vivaient d'après ces limites, dans le territoire grec. Cependant, cette reconnaissance était déjà une victoire de Capodistria. Or, dans un futur pas trop lointain, ce fait allait produire de sérieux problèmes et au royaume et aux Puissances lors de la création d'une politique « irrédentiste » dans les années suivant la création du royaume de la Grèce.

Entre temps, la guerre va se poursuivre aussi bien en « Sterea Hellada » que dans la Crète et Capodistrias continue aussi son activité diplomatique dont le reflet est le Protocole de

⁵⁵⁸ *Ιστορία του Ελληνικού Κράτους, op. cit.* p. 512.

⁵⁵⁹ *Ibid.* p. 514.

Londres signé le 10/22 mars 1829. Il y obtient le rattachement de l'Eubée et, dans des conversations postérieures il arrive à convaincre certaines des Puissances du besoin de faire de même avec Samos et la Crète⁵⁶⁰. Et par la même occasion, le prince de Salzbourg-Kaubourg, Léopold, montre son intérêt à occuper un « éventuel » trône de la Grèce.

La reconnaissance de la Grèce comme Etat par les grandes Puissances arrive le 22 janvier/3 février 1830 dans les protocoles signés à Londres. Dans ces protocoles, on reconnaît donc l'Etat, ses limites qui avaient été négociées auparavant et par la même occasion, le changement de système politique : le nouvel Etat sera une monarchie (article 3 du protocole du 3 février)⁵⁶¹. Il me semble clair que cette reconnaissance n'est pas innocente et que la clé se trouve dans le fait de ce changement politique. Finalement, il était bien d'accueillir une monarchie dans le sein des monarchies, surtout, lorsque le monarque sortait des rangs des maisons princières de l'Europe. Ce changement a donc été en partie, obligé par la pression exercée par les grandes Puissances européennes qui se sont attribué le droit de choisir le « meilleur roi » pour la Grèce avec le consentement de celle-ci⁵⁶².

Il était donc logique que la reconnaissance de ce nouvel Etat soit prévue dans le même protocole. A la fin, il était un « fils » de la politique d'équilibre voulu par ces trois Puissances qui tout en le reconnaissant, s'engagent à « le faire reconnaître par les autres Etats avec lesquels elles ont des rapports diplomatiques » En effet, dans l'article VII de la convention signée le 7 mai 1832 il est dit : « Les trois cours (c'est-à-dire France, Grande Bretagne et Russie) peuvent dès à présent, employer leur pouvoir pour faire reconnaître le roi Othon de Bavière comme roi de la Grèce par les souverains et les Etats avec lesquels elles ont des rapports »⁵⁶³.

Ainsi, en voyant les choses sous le prisme des documents officiels, on a l'impression que la Grèce n'est plus maîtresse de sa destinée. Et cela dès le moment où les Puissances sont intervenues en 1827 lors de la bataille de Navarin. Non seulement le système de gouvernement voulu par les Grecs n'est pas respecté mais encore ils se voient imposer une

⁵⁶⁰ *Ibid.* p. 523.

⁵⁶¹ *Ibid.* p. 537. KONSTANTINOPOULOS, Ph. (éd.), *The foundation of the Modern Greek State. Major Treaties and conventions (1830-1947)*, Ministry of foreign affairs of Greece, service of Historical Archives, Athens, 1999, p. 27.

⁵⁶² Il était ainsi stipulé dans la convention du 7 mai 1832. Pour le texte voir : « Convention Between Great Britain, France, and Russia, on the One Part, and Bavaria on the Other, Relative to the Sovereignty of Greece », *The American Journal of International Law*, Vol. 12, No. 2, Supplement: Official Documents (Apr., 1918), pp. 68-74, p. 68.

⁵⁶³ *Ibid.* p. 70.

dynastie étrangère avec les pleins pouvoirs et soutenue par l'argent que les grandes Puissances vont lui donner pour pouvoir commencer à fonctionner⁵⁶⁴.

Néanmoins, cette reconnaissance ne sera automatique et, par exemple, l'échange de lettres diplomatiques entre le royaume d'Espagne et le royaume de la Grèce sera continu jusqu'à la reconnaissance finale d'Othon en 1834 et l'envoi de l'ambassadeur de la Cour d'Espagne à Athènes en 1835⁵⁶⁵. Cette lenteur est due à des raisons politiques et diplomatiques. En effet, dans une des lettres échangées, le roi d'Espagne fait savoir à Othon qu'il le reconnaîtra lorsque la Sublime Porte en aura fait autant et lorsqu'il fera la demande formellement⁵⁶⁶. Cette lettre est datée de 1833 et montre un peu le climat diplomatique dans lequel devait évoluer le nouveau royaume grec : entre ses propres intérêts et ceux des Puissances « garantes ».

Plus tardive sera la reconnaissance des Etats-Unis qui, malgré la sympathie portée par ses philhellènes au mouvement, ne rendra officielle sa position qu'en 1837 en raison, probablement des intérêts commerciaux qu'ils avaient dans la Méditerranée comme il a été déjà signalé dans le premier chapitre de la première partie.

Ainsi, dans la plus grande partie des cas il semble s'agir d'une reconnaissance faite soit par intérêts politiques soit par « sympathie » idéologique envers les Grecs. Nous avons l'impression que la Grèce n'est pas prise trop au sérieux en tant qu'entité politique. Ce fait est clair lors des demandes concernant l'annexion de la Crète qui n'est pas consentie par les Puissances parce que cela pourrait rompre l'équilibre en Orient entre celles-ci et l'Empire ottoman⁵⁶⁷. Et encore lors de la guerre de Crimée (1852-56) qui avait été accueillie en Grèce avec joie, comme image de la nouvelle idéologie de la *Megali Idea* ; même Othon s'était mobilisé à côté de ses sujets. Or à la fin, tous les espoirs grecs partirent en fumée peut-être non pas à cause de la politique du roi mais à cause des intérêts des Puissances impliquées. En effet, les pétitions grecques qui devaient conduire à l'incorporation au royaume des territoires de population grecque majoritaire appartenant à l'Empire ottoman, n'était pas une solution envisageable pour les grandes Puissances. Et néanmoins, la Grèce ne fut pas mal lotie dans les négociations car elle obtint la protection des orthodoxes vivant en territoire ottoman, ainsi que

⁵⁶⁴ *Ibid.* p. 72.

⁵⁶⁵ MORCILLO ROSILLO, M. *Documentos del Archivo del Ministerio de Asuntos Exteriores Español. Periodo de Otón I de Grecia*, Granada, 2003, Centros de Estudios Bizantinos, Neogriegos y Chipriotas, pp. 3-14. Pour la reconnaissance officielle: p. 14-15.

⁵⁶⁶ *Ibid.* p. 9.

⁵⁶⁷ DAKIN, D. *Η ενοποίηση της Ελλάδας op. cit.* p. 111. Pour la politique anglaise : STAVRINOS, M. « Palmerson and the Cretan Question : 1839-1843 », *The Journal of Modern Greek Studies*, vol. 10, 2, 1992, pp. 249- 69.

la reconnaissance internationale de ses droits sur les territoires de Thessalie et d'Épire qui seront finalement incorporés en 1881.

Le seul succès dans l'expansion du territoire fut encore dû à l'intervention extérieure. En effet, en 1862, après la fuite d'Othon et donc de son renoncement au trône grec, encore une fois, ce sont les trois Puissances « garantes » qui, en usurpant un droit à l'État, vont choisir le nouveau monarque et vont le doter de deux cadeaux auxquels on ne pouvait pas dire non. D'abord la cession des îles Ioniennes en 1864 (cadeaux de la Grande Bretagne)⁵⁶⁸ et puis l'argent donné au nouveau roi et la renégociation des prêts accordés antérieurement à la Grèce⁵⁶⁹. Ainsi, Georges I^{er}, « roi des Grecs », arrive comme une sorte de « sauveur ». Et cependant, sa politique sera elle aussi marquée en quelque sorte par le regard des grandes Puissances.

Bien que de nature différente, les difficultés du Japon pour acquérir cette reconnaissance n'étaient pas moindres et son chemin vers cet objectif a été aussi long et tortueux. Pour lui l'enjeu n'était autant de se faire reconnaître comme État, il l'était déjà et cela les Occidentaux le savaient très bien et ne pouvaient pas le nier, que d'être reconnu comme un État à pied d'égalité avec les autres grandes Puissances étrangères. Cette nuance est importante, surtout au niveau diplomatique car elle change tous les rapports établis avec l'extérieur.

En 1854 et plus grand en 1858, les traités « inégalitaires » avaient en effet, reconnu l'existence d'un État ; or, d'un État « inférieur » et ne pas encore arrivé au même degré de « civilisation » que les nations occidentales. Ainsi, les Puissances signataires ont appliqué les mêmes conditions qui avaient été imposées à l'Empire chinois vaincu par l'Angleterre dans les deux guerres de l'Opium⁵⁷⁰. Entre autres conditions, le principe d'extraterritorialité porte

⁵⁶⁸ Cette cession montre deux choses: d'abord elle met fin à la fiction de l'indépendance des « États Unis des Îles Ioniennes » car, malgré l'accord de leur Assemblée, ils ne sont pas incorporés à la Grèce que lorsque le gouvernement anglais l'a voulu. Et ensuite, elle montre que la présence anglaise était stratégique : elle a donné les îles lorsqu'elle pouvait le faire sans mettre en danger ses intérêts commerciaux. Pour le texte de cession voir : "Treaty Between Great Britain, France, Russia, and Greece, Respecting the Union of the Ionian Islands to the Kingdom of Greece", *The American Journal of International Law*, Vol. 12, No. 2, Supplement: Official Documents (Apr., 1918), pp. 79-85. Cette cession est la fin de toute une série de documents et négociations qui commencent en 1845 : TEMPERLEY, H. "Documents Illustrating the Cession of the Ionian Islands to Greece, 1848-70", *The Journal of Modern History*, Vol. 9, No. 1 (Mar., 1937), pp. 48-55.

⁵⁶⁹ Stipulations recueillies dans l'article X du traité signé en 1863 concernant l'élection et reconnaissance de Georges comme roi des Grecs : "Treaty Between Great Britain, France, and Russia, on the One Part, and Denmark, on the Other Part, Relative to the Accession of Prince William of Denmark to the Throne of Greece", *The American Journal of International Law*, Vol. 12, No. 2, Supplement: Official Documents (Apr., 1918), pp. 75-79, pp. 77-78.

⁵⁷⁰ SHINYA, M. "The Most-Favored-Nation Treatment in Japan's Treaty Practice during the Period 1854-1905", *The American Journal of International Law*, Vol. 70, No. 2 (Apr., 1976), pp. 273-297, p. 275.

spécialement du préjudice à la souveraineté japonaise car il prévoit qu'en dépit des lois autochtones, les étrangers ayant commis un délit au Japon soient jugés d'après les lois de leurs Etats respectifs. Un autre problème, cette fois-ci de nature économique, était le fait des prix « favorisants » qu'il fallait faire aux produits qui arrivaient de l'extérieur⁵⁷¹. Si la première condition allait à l'encontre de l'autonomie politique, la seconde supposait une grande entrave au développement économique japonais.

Bien sûr, ces traités (acceptés néanmoins) avaient été imposés par la force (psychologique et réelle) des Occidentaux. Et toujours considérant que ils pouvaient amener quelque chose de bon au Japon. Ainsi, les Américains, les Français et les Anglais se considèrent comme les « éclaireurs » des « fils du Soleil levant » ; ceux qui venaient leur aider à sortir de la « barbarie » et à intégrer la « civilisation »⁵⁷².

Telle était la situation existante lors de la « dévolution » du pouvoir à l'empereur en 1868. L'une des premières tâches que se sont fixés les hommes politiques au pouvoir, hommes qui connaissaient « bien » l'Occident, était de changer les conditions des traités « inégalitaires » et de montrer au reste du monde que le Japon était un Etat « moderne et civilisé ». Ainsi, en 1871, part de Tōkyō une expédition, connue sous le nom de « mission Iwakura » donc le but était triple : présenter les lettres de créance dans les pays visités, étudier les institutions, la civilisation, les mœurs d'Occident et ouvrir de conversations en vue de la révision des traités inégalitaires⁵⁷³. Le deuxième but suit fidèlement le cinquième point de la « Chartre des Cinq Articles » signée par l'Empereur et promulguée par le gouvernement en avril 1868, c'est-à-dire, trois mois après le coup d'Etat : « Il faut agrandir la base de la politique impériale, en réunissant les savoirs du monde »⁵⁷⁴. Grâce à ces savoirs le Japon devait se développer et, petit à petit, rejoindre le groupe des Puissances occidentales qui sont considérés comme un modèle de « civilisation ».

Cette Chartre dont la nature et le terme le plus correcte pour la nommer restent encore débattus, est néanmoins l'un de textes fondamentaux du nouveau régime japonais et l'ouvrage des hommes de Chōshū et Satsuma qui connaissaient l'Occident car comme nous avons déjà vu dans la première partie, en bravant la loi interdisant les voyages en dehors du Japon, les

⁵⁷¹ Il s'agit des deux clauses les plus désavantageuses pour le Japon : id. p. 279. Et celles qui sont au coeur des missions visant la renégociation des traités inégalitaires pendant la période Meiji.

⁵⁷² WILSON, G. M. « Plots and Motives in Japan's Meiji Restoration », *Comparatives Studies in Society and History*, vol. 25, n. 3 (Jul. 1983), pp. 407-427, p. 413.

⁵⁷³ VANDE WALLE, W. F. « La mission Iwakura : une réflexion critique », dans BERLINGUEZ-KONO, N. (dir.), *Japon au Pluriel 8. La modernisation japonaise en perspective*, Actes du huitième colloque de la Société Japonaise des études Japonaises, Lille 18-20 décembre, Éd. Philippe Picquier, Arles, 2011, pp. 557-74, p. 557.

⁵⁷⁴ SAKAMOTO Takao 坂本多加雄 *Meiji Kokka no kensetsu. 1871-1890 明治国家の建設, Nihon no gendai 日本の現代 2*, Chūō kōronsha 中央公論社, Tōkyō, 1998, p. 58.

deux fiefs avaient envoyé des personnes étudier à l'étranger avant 1868. Il s'agit donc du point d'arrivée d'une politique commencée dans les années 60 qui a maintenant, un caractère de voyage officiel. Il est également, le reflet des changements voulus dès cette époque et parmi ses membres nous trouvons des noms de personnalités importantes par la suite soit dans le monde politique, soit dans celui de la culture. Ainsi, la mission est commandée par Tomomi Iwakura qui était un membre de la Cour et qui voyageait en qualité d'ambassadeur principal⁵⁷⁵. Il était accompagné par Ōkubo Toshimichi, Kido Takayoshi, Itō Hirogumi et Yamaguchi Naoyoshi qui composaient la représentation diplomatique dont le secrétaire était Kume Kunitake 久米邦武 (1839-1931)⁵⁷⁶. Les autres membres, jusqu'au nom de 77 étaient des étudiants (dont quelques femmes), du personnel subalterne, des savants et les interprètes de la mission. En tout 108 membres⁵⁷⁷.

Le deuxième objectif du voyage, celui qui faisait allusion à l'étude sera donc le plus grand succès de la mission car, après son retour on assiste à toute une série de novations et de changements qui auront la vertu de rendre le Japon plus « moderne » (entendu comme plus « occidental »). Cependant, l'objectif concernant les négociations pour la révision des traités ne sera pas atteint. Au départ, les ambassadeurs n'avaient pas de compétences pour signer quoi ce soit, or après une entrevue avec Grant et Hamilton Fish, Iwakura croit entrevoir un espoir dans leurs prétentions et envoie de retour au Japon Ōkubo et Itō afin de demander les lettres comme plénipotentiaires⁵⁷⁸. Or, lors de leur retour aux Etats-Unis en juillet 1872, les conditions ont changé et les négociations se fermeront avec un refus complet⁵⁷⁹. Donc, les Japonais n'incluront pas la révision lors de leur visite à Europe⁵⁸⁰.

Les expériences vécues à l'extérieur ne vont pas tomber néanmoins dans le vide ; au contraire, aussi bien les politiciens que les intellectuels les utiliseront aussi bien rentrés pour (ré)ouvrir de débat concernant le besoin d'établir de réformes pour permettre au pays de se développer et atteindre son plus haut sommet. Une idée qui était déjà présente dans l'idéologie traditionnelle asiatique, notamment en Chine d'après laquelle le rôle du gouvernant (de l'empereur) était de travailler pour la prospérité de son royaume. Il n'est pas à mon avis, un hasard que le premier brouillon d'une constitution soit écrit en 1872 sous

⁵⁷⁵ TSUZUKI, Ch. and JULES YOUNG, R (éd.), *Japan Rising. The Iwakura Embassy to the USA and Europe 1871-1873*, Cambridge University Press, Cambridge, 2009, p. xi.

⁵⁷⁶ VANDE WALLE, W. F. « La mission Iwakura : une réflexion critique », *op. cit.* p. 558. Grâce à Kunetake nous avons un rapport très détaillé de l'expédition qui visita Etats-Unis d'Amérique d'un extrême à l'autre et qui traverse l'Angleterre, la France, l'Allemagne (pas encore unifiée), une partie de l'Italie, l'Espagne et le Portugal.

⁵⁷⁷ TSUZUKI, Ch. and JULES YOUNG, R. (éds.), *Japan Rising*, *op. cit.* p. xv.

⁵⁷⁸ VAN WALLE, W. F. « La mission Iwakura : une réflexion critique », *op. cit.* p. 563.

⁵⁷⁹ *Ibid.* p. 563.

⁵⁸⁰ SHINYA, M. "The Most-Favored-Nation Treatment", *op. cit.* p. 284.

l'inspiration des idées Rudolf von Gneist, théoricien prussien⁵⁸¹. Certes, il reste encore un long et difficile chemin jusqu'au texte de 1889, cependant les idées sont déjà là.

Un autre domaine dans lequel la mission Iwakura aura une influence plutôt directe est celui du débat identitaire concernant l'Etat-nation. En effet, les envoyés officiels se sont rendus compte très tôt que tous les pays qu'ils visitaient avaient des signes d'identité qu'ils montraient fiers aux étrangers et qui constituaient le lien d'union de tous les citoyens. Il ne faut pas oublier la date de cette mission : 1871. Dans cette époque-ci, les Etats-Unis sont sortis de la Guerre de Sécession (1865-7) qui a fini pour définir le pays en tant que Etat-nation avec ses valeurs, ses symboles et ses héros ; l'Angleterre vive au milieu du royaume de la reine Victoire qui finit, lui aussi pour façonner le caractère et les symboles des Anglais (p. ex. l'hymne national qui servira d'inspiration à celui du Japon) ; la Prusse vient de finir l'unification de l'Allemagne sous son influence ; l'Italie est déjà unifiée... C'est-à-dire, les envoyés japonais se trouvent dans l'Occident des nationalismes. Certes, ils existent des nationalismes et de nationalismes et, même si les Japonais seront très impressionnés par le travail de la Prusse (influence qui l'on trouve dans la Constitution japonaise de 1889 modelée sur celle de l'Allemagne) ils prendront les exemples dans tous les pays en les adaptant à leur situation.

Ainsi, ils vont donner une allure « occidentale » aux institutions du gouvernement, aux endroits de réception, à l'organisation de la société... Pour ce dernier point, la « Charte de Cinq Articles » est aussi le document de référence. En effet, deux de ses articles concernent la nouvelle organisation sociale avec l'abolition des classes, la possibilité de mobilité entre elles et l'égalité entre tous les sujets de l'empereur. Ainsi le deuxième établit que : « Il faut avancer activement tous unis, ceux de en haut et ceux d'en bas » et le troisième dit : « Il est nécessaire que chacun, qu'il soit guerrier ou membre du peuple, atteigne sa propre aspiration »⁵⁸². Certes, il s'agit plutôt d'une utopie que d'un projet réalisable, surtout lorsque nous voyons qui sont les personnes qui sont au pouvoir ; néanmoins, elle marque le pas sur ce que le nouveau gouvernement voulait et qui prétendait emboîter le pas aux pays de l'Occident.

Malgré ce premier échec, le gouvernement fera de la révision des traités inégalitaires l'axe de sa politique extérieure dès 1878 parce qu'à travers celle-ci il pouvait atteindre la reconnaissance des autres Puissances comme étant l'une des siennes⁵⁸³. En 1878, les

⁵⁸¹ HARDACRE, H. *Shintô and State. 1868-1988*, Princeton university Press, Princeton-New Jersey 1989, p.115

⁵⁸² SAKAMOTO Takao 坂本多加雄 *Meiji Kokka no kensetsu. 1871-1890 明治国家の建設*, op. cit. p. 58.

⁵⁸³ BEASLEY, W. G. "Japan", dans HINSLEY, F. H. (éd.), *The New Modern History. Vol. XI. Material Progress and World Wide problems 1870-1898*, Cambridge University Press, Cambridge, p. 482.

négociations avec les Etats-Unis semblent avancer vers une autonomie tarifaire, or l'opposition de la Grande Bretagne finit avec celles-ci. Le même sort est réservé aux négociations concernant le principe d'extraterritorialité menées en 1880, 1886 et 1888-1889⁵⁸⁴.

Il faudra attendre la décennie des années 90 et le début du XX^e siècle lorsque les victoires sur la Chine et la Russie et les changements internes montrent la puissance du Japon pour que se produise cette reconnaissance si cherchée.

2.2. Les politiques de « modernisation » : politique intérieure.

Toute l'activité diplomatique dont nous venons de retracer les grandes lignes, la reconnaissance extérieure de la Grèce et du Japon était également soumise aux grands changements que les Puissances espéraient des nouveaux gouvernements. Des changements qui touchaient non seulement les aspects les plus superficiels de la vie quotidienne mais aussi les institutions, l'organisation politique, sociale, économique, dans un mot tous les domaines. Sous l'influence de l'Occident qui sert en même temps de modèle et de miroir, les Japonais et les Grecs commencent une période de « modernisation » qui est comprise comme « occidentalisation » puisque ce sont de là qui proviennent les influences. Néanmoins, il faut savoir aussi que ces changements ne se feront pas avec la même vitesse ni avec les mêmes intentions.

Sans vouloir faire de l'histoire politique non plus, nous allons signaler les problèmes les plus pressants pour les bâtisseurs des nouveaux Etats et les réponses qu'ils vont donner dans les premiers moments. L'un de ces problèmes était celui de créer les institutions et l'organisation politique nécessaires à la création d'un Etat centralisé. Et ici, les Japonais avaient de l'avantage sur les Grecs car ils avaient déjà l'expérience historique d'un Etat centralisé. Ainsi, en suivant les modèles de l'Etat de Nara, ils vont bâtir une organisation central dont le centre était un conseil d'Etat composé par deux chambres et un nombre variable de ministères (entre cinq et huit) qui vont se partager les différents domaine d'activité dont la politique intérieure, l'économie, les cultes. Toutes ces institutions portent les noms anciens or les fonctions sont les mêmes à peu près que celles de leurs homologues occidentaux. Ainsi, vers 1871, nous pouvons considérer comme finie la transition entre les

⁵⁸⁴ *Ibid.* p. 482.

modèles antérieurs et les nouveaux⁵⁸⁵. Pour les Grecs, le problème était plus complexe car, eux n'avaient pas cette expérience puisque l'Empire ottoman (la seule forme de gouvernement qu'ils avaient connue pendant quatre-cents ans) était au contraire un Etat décentralisé. C'était donc la tâche du Conseil de Régence de créer presque de toutes pièces l'organisation centralisée et pour ce faire, ils vont s'inspirer des modèles qui existaient surtout en Bavière. Pendant la minorité d'Othon, le gouvernement était entre les mains du Conseil de Régence qui était composé par le comte Joseph Armanspreng, le professeur Ludwig von Maurer, le général Karl Wilhelm von Heideck, le secrétaire Karl von Abel et l'intermédiaire entre le Conseil et les ministres Johan Baptist Greiner⁵⁸⁶. Les membres du Conseil vont se partager les tâches de gouvernement et même s'ils vont employer comme des adjoints des membres de l'élite grecque tels que Farmakidis, Trikoupi, Mavrokordatos, Voulgaris, ils vont établir les bases du nouveau Etat d'accord leur propre expérience. Une fois le roi reconnu majeur, l'organisation centrale sera composée par un Conseil et les différents ministres (Intérieur, Extérieur, Armée, Economie, Education et culte)⁵⁸⁷.

En rapport avec la vie politique, un autre changement était nécessaire : celui des assemblées et des partis politiques qui constituait l'un des piliers des régimes politiques constitutionnels. En Grèce, des différents partis politiques et des assemblées existaient déjà au temps du gouvernement de Capodistrias (et même au temps des « gouvernements » établis pendant la guerre d'indépendance). Or plutôt que de tendances « conservatrices » et « démocratiques », ces partis étaient les organes d'expression des partisans des grandes Puissances qui étaient les garantes du royaume grec. Ainsi, il y avait le parti russophile, anglophile et francophile dont les luttes vont être le reflet intérieur des politiques des diverses Puissances à l'extérieur⁵⁸⁸. Cette division en partis continuera pendant toute la période d'Othon pour se transformer petit à petit pendant le royaume de Georges I^{er}.

En ce qui concerne le Japon, même si la Charte de Cinq Articles, dans son article premier institue les assemblées comme organe de prise de décisions, ce moyen ne se développera de façon officielle qu'après la promulgation de la Constitution de 1889⁵⁸⁹. La création des partis politiques se développera quant à elle petit à petit dans la décennie des années 1880 avec la création notamment du parti des droits et des libertés du peuple en 1881.

⁵⁸⁵ CRAIG, A. M. « The Central Government », dans JANSEN, M. Et ROZMAN, (éds.), *Japan in Transition from Tokugawa to Meiji*, Princeton, 1988, pp. 36-67, p. 58.

⁵⁸⁶ DAKIN, D. *Η ενοποίηση της Ελλάδας* op. cit. p. 108.

⁵⁸⁷ PETRIDIS, P.B. *Νεοελληνική πολιτική ιστορία*, op. cit. p. 161.

⁵⁸⁸ CLOGG, R. *Συνοπτική ιστορία της Ελλάδος 1770-2000*, Εκ. Κάτοπτρο, Αθήνα, 2003, trad. Α. Παπαδάκης et Μ. Μαυρομάτης p. 72.

⁵⁸⁹ Pour le premier article de la Charte donnée : SAKAMOTO, T. *Meiji Kokka no kensetsu*, op. cit. p. 58.

Encore dans le domaine politique, la modernité exigeait des textes fondamentaux pour la régulation de la vie institutionnelle et politique. A l'arrivée d'Othon, en Grèce, existait déjà un texte de 1832 qui néanmoins, ne peut pas être mis en pratique. Le nouveau texte constitutionnel est approuvé par Othon en 1844 sous la pression des Puissances extérieures et avec de forts mécontentements à l'intérieur⁵⁹⁰. Il devait créer les bases d'une monarchie constitutionnelle mais ce texte ne fut pas respecté par le roi. Ce n'est qu'avec la constitution de 1865, promulguée après l'arrivée de Georges I^{er} que la Grèce devient une vraie monarchie constitutionnelle.

Au Japon, comme pour les partis politiques et les assemblées, le problème ne sera pas réglé qu'en 1889, même si le gouvernement écrit plusieurs brouillons de constitution pendant la décennie des années 1880⁵⁹¹.

Les réformes entreprises touchent également l'organisation du territoire. Et plus que les réformes politiques, la nouvelle structure territoriale concernait les habitants des deux territoires car elle rompait avec les liens qui depuis des siècles s'étaient établis entre les hommes et le sol. Ainsi, l'abolition des fiefs et la création des préfectures au Japon en 1871 supposent la fin des rapports entre le peuple et les seigneurs et de leur rattachement à la terre⁵⁹². En Grèce, le Conseil de Régence suit le système de Capodistrias qui consistait en diviser le territoire en 10 *nomoi* avec 42 *eparchies*⁵⁹³. Or, ce qui, sur le papier semblait facile à faire, dans la pratique était assez compliqué, dans les deux exemples surtout, parce que les nouveaux gouvernements n'avaient pas encore les moyens matériels et humains pour faire fonctionner ces systèmes.

Le même problème se présentait avec l'armée et l'éducation dont les réformes commencent très tôt aussi bien chez les Grecs (1833 pour le système éducatif et 1836 pour l'armée) que chez les Japonais (1872 en éducation, 1874 pour l'armée)⁵⁹⁴. L'objectif était de créer des institutions nationales où les habitants des deux territoires puissent être élevés dans les valeurs des nouveaux Etats. Pour l'armée cela supposait une conscription obligatoire pour les hommes ; dans le cas de l'enseignement cela supposait l'obligation pour tous (filles et

⁵⁹⁰ DAKIN, D. *Η ενοποίηση της Ελλάδας op. cit.* p. 124.

⁵⁹¹ Tous sous de modèles occidentaux. Par exemple, en 1883, Itō Hirogumi enverra une mission en Europe avec l'objectif d'étudier les différents modèles existants pour trouver celui qui le mieux pouvait convenir au Japon.

⁵⁹² JANSEN, M. B. « The ruling Class », dans JANSEN, M. B. et ROZMAN, G. (éds), *Japan in Transition from Tokugawa to Meiji*, Princeton University Press, Princeton, 1988, pp. 68-90, p. 78 et 81.

⁵⁹³ DAKIN, D. *Η ενοποίηση της Ελλάδας op. cit.*, p. 109.

⁵⁹⁴ Pour la réforme du système éducatif au Japon : RUBINGER, R. « Education : from one Roam to one system », dans JANSEN, M. B. et ROZMAN, G. *Japan in Transition from Tokugawa to Meiji, op. cit.* pp. 195-230. pp. 202-224. Pour celle de l'armée : CRAIG, « The Central Government », dans JANSEN, M. B. et ROZMAN, G. *Japan in Transition from Tokugawa to Meiji, op. cit.* p. 60.

garçons) quand même en ce qui est de l'éducation primaire. En ce qui concerne les modèles, ils seront presque les mêmes : français et allemand aussi bien pour l'éducation que pour l'armée⁵⁹⁵. Les deux territoires auront aussi les mêmes problèmes pour implanter les réformes, surtout en ce qui concerne l'enseignement. En effet, ni la Grèce ni le Japon n'avaient pas en 1872 et 1833 ni un corps de professeurs, ni une méthode d'enseignement propre, ni des matériels didactiques adaptés, ni l'argent nécessaire pour payer les enseignants ni bâtir des nouvelles écoles⁵⁹⁶. Ainsi, dans les premiers temps aussi bien les manuels que les matériels seront importés de l'extérieur et il faudra attendre quelque temps avant que les nouveaux Etats soient en mesure de contrôler et d'adapter ces matériels à leurs besoins. Au Japon, c'est à la fin de la décennie de 1880 que le ministère d'Education (*Monbushō* 文部省) fondé en 1871 peut contrôler effectivement les programmes éducatifs, les professeurs, le matériels, les horaires⁵⁹⁷.

La réforme de l'armée quant à elle était fondamentale à un moment où l'intégrité des territoires se défendait par la force militaire. La situation instable des Balkans toujours menacée par l'intervention des Puissances européennes ; la menace de ces mêmes Puissances à la vocation impérialiste en Orient, faisait de la création d'une armée nationale dans nos deux territoires presque une affaire de survie des nouveaux Etats.

D'autres réformes s'imposent aussi dans le domaine des lois afin de les adapter aux systèmes occidentaux. En Grèce les nouveaux codes sont l'ouvrage de Maurer entre 1833 et 1835 ; au Japon le nouveau code criminel est publié en 1880⁵⁹⁸.

Et bien sûr, ils s'imposent également des changements dans le domaine de l'économie et de la société.

D'autres transformations qui vont avoir lieu touchent les moyens de transport et notamment l'introduction du chemin de fer. Celui-ci s'est développé très tôt au Japon. Ainsi, la première ligne ferrée faisait le trajet Tōkyō-Yokohama et elle fut inaugurée en 1872⁵⁹⁹. En

⁵⁹⁵ Ainsi par exemple, les systèmes éducatifs seront établis sur un schéma de trois niveaux : première, secondaire (partagée en deux niveaux en Grèce), université.

⁵⁹⁶ Au Japon il seront surtout les municipalités celles qui vont affronter le développement du nouveau système dans les premiers moments : GLUCK, C. « Meiji et la modernité : de l'histoire à la théorie », dans *Japon au Pluriel* 8, 2011, pp. 575-595, p. 583-4.

⁵⁹⁷ RUBINGER, R. « Education: from one Roam to one system », *op. cit.* p. 224.

⁵⁹⁸ IRIYE, A. "Japan's driver to great-power status", dans JANSEN, *Cambridge History of Japan*, vol. 5, Cambridge Press, Cambridge, 1989 pp. 721-782, p. 737. Pour la labeur de Maurer: *Etude sur l'état actuel du Royaume de Grèce. La Grèce et le roi Othon devant l'Europe*, Paris, 1862, p. 6.

⁵⁹⁹ SHIBUSAWA, K. *Japanese society in the Meiji Era*, Ōbunsha, Tōkyō, 1958, trad. A. H. Culbertson et M. Kimura, p. 370.

Grèce, son homologue date de 1869 et permettrait de voyager entre Athènes et le Pirée⁶⁰⁰. Loin d'être une coïncidence que de trouver les premières lignes modernes de communication reliant les capitales à leurs villes portuaires les plus proches, ce fait montre l'importance que les activités maritimes, commerciales avaient pour les deux Etats-Nations. Une importance que nous voyons aussi dans la position géographique des capitales elles-mêmes, situées à une petite distance de la mer⁶⁰¹.

Le développement du transport maritime était pour les deux nations très important aussi étant donné leur condition de territoires péninsulaires et insulaires. Ainsi au Japon, on donnera la priorité à celui-ci pour être moins onéreux que le terrestre. Pour ce qui concerne la mobilité à l'intérieur des villes, on adopte des moyens « modernes » dès que possible. Par exemple à Athènes cela ne supposait un grand problème que d'avoir des fiacres ou de calèches. A Tōkyō, cela était un peu plus difficile par la rareté du cheval de tir. Et cependant, de moyen de transport sera introduit aussi entre les classes élevées bien sûr.

L'introduction du télégraphe et du téléphone, d'ailleurs liés aux affaires du gouvernement s'est fait aussi très tôt au Japon. La première ligne télégraphique commence à fonctionner en 1864 et en 1879 arrive même jusqu'à Shikoku⁶⁰². Le téléphone introduit en 1877, a moins de succès. Ainsi, en 1890 il y avait seulement 237 souscripteurs à Tōkyō et 48 à Yokohama⁶⁰³.

Un autre changement important concernant la vie quotidienne au Japon est l'adoption du calendrier grégorien fait en 1873, un changement qui ne se produit en Grèce qu'au début du XX^e siècle.

A côté de ces changements profonds et à long terme, il existe également d'autres qui concernent la vie quotidienne dans ses moindres détails et qui sont adoptés plus facilement (bien que non sans critiques) même s'ils changent complètement la vie quotidienne en créant des nouveaux besoins et de nouvelles habitudes. Ainsi, les vêtements occidentaux, la nourriture, les bâtiments, les spectacles commencent à être adoptés d'abord par les élites, ensuite par les habitants des villes et puis, petit à petit par le reste de la population dans un schéma d'ondes concentriques.

⁶⁰⁰ L'idée de créer un chemin de fer reliant Athènes au Pirée date de 1833. Elle est donc, une des premiers soins des Régents. Or, le projet prend du retard, on le renoue en 1853. Et finalement la ligne commence son service régulier en 1869.

⁶⁰¹ Même si la Grèce a une partie continentale très importante, c'est avec la mer qu'elle est liée fondamentalement. Le Japon pour sa part est un archipel. Et, dans l'actualité les deux pays se trouvent au sommet du classement par nombre d'îles dans leurs territoires.

⁶⁰² SHIBUSAWA, K. *Japanese society, op. cit.* p. 379.

⁶⁰³ *Ibid.* p. 381.

Nous voyons très tôt des changements produits dans les habits des dignitaires des deux pays. Si tôt qu'en 1871, les membres du gouvernement japonais portaient déjà des habits à l'occidentale et bien sûr, les membres de la Régence d'Othon introduisent la mode existant à la cour d'Autriche⁶⁰⁴. Une transformation pareille se trouve dans les portraits et les vêtements des souverains. En effet, Othon continue de porter ses habits à l'occidentale, l'empereur Meiji passe de la tradition orientale à l'occidentale en à peine quelques années. Or, cette apparence ne doit pas nous tromper, surtout dans le cas du Japon car sous une image « occidentale » il y a encore beaucoup de tradition japonaise. Ainsi, en 1889 même si lors de la cérémonie de proclamation de la Constitution, tout semble être conforme aux « règles » occidentales, l'allure de la salle, le décor et même la situation de l'estrade de l'empereur correspondent aux idées japonaises. En plus, dans le texte, à côté de l'image de l'empereur en costume occidental, se trouve le portrait de l'impératrice en habit de cérémonie suivant les codes japonais. Othon de sa part, lorsqu'il voudra transmettre à ses sujets sa proximité n'hésitera pas à endosser le costume des « palikaria » et même leur chapeau. Un chapeau qui sera d'ailleurs porté aussi par la reine Amalia tel que nous le voyons dans certains portraits des monarques, par exemple dans celui qui les montre au moment de la guerre de Crimée. Ces changements dans les habits répondent chez les classes aisées et chez les gouvernants à des stratégies politiques précises ; des stratégies qui peuvent être même opposées si l'on veut parler à un interlocuteur extérieur ou si, à l'inverse, on s'adresse à un auditoire interne.

Eloigné de tous des calculs politiques, le reste de la société adoptera progressivement les nouveaux modèles par souci « d'être à la mode ». Or il s'agit d'un mouvement où chacun fixera le commencement et la rapidité de son développement. En plus, il se fera au début d'une façon sélective. Ainsi, par exemple, au Japon, ce sont surtout les hommes des villes qui ont commencé à introduire dans leur armoires des vêtements occidentaux (des chapeaux, surtout, mais aussi des cannes, des pantalons,...). Le même mot d'ordre semble être valable pour la société grecque où les changements se sont introduits en douceur également.

Les tableaux en offrant des vues de l'époque sont des sources de premier ordre pour établir l'évolution de cette transformation. Au Japon, les estampes, bien qu'elles soient très tôt dépassées sont aussi des moyens d'information importants car elles continuent à avoir un

⁶⁰⁴ Même que très critiques avec ces changements, les descriptions de About dans son ouvrage *La Grèce contemporaine* de 1854, montrent bien le climat dans la Cour.

public populaire et donc, elles montrent des images de l'époque et des situations qui étaient prisées par le grand public⁶⁰⁵.

Sur le même plan, il faut considérer les changements dans la nourriture, surtout au Japon. Des changements qui influent aussi sur les outils et la façon même selon laquelle le repas est pris. Il ne faut oublier qu'ici, on emploie des baguettes pour manger et on le faisait assis sur des cousins ou dans des chaises basses, à l' hauteur des petites tables en bois. On pouvait même le faire en marchant étant donné que la base de l'alimentation était le riz et que les bols pouvaient être pris d'une main et les baguettes maniées avec l'autre. L'arrivée de l'alimentation occidentale, sauf dans certains produits, ne va pas alterner néanmoins, le régime alimentaire des Japonais et cela continue jusqu'à nos jours. C'est-à-dire, les nouveautés sont adoptées mais pas toutes et pas à n'importe quel prix.

Nous trouvons grand nombre de témoignages de ces transformations. Déjà en 1832, un voyageur en Grèce disait : « Partout, après la guerre de 1821, beaucoup de personnes ont changé dans les us et les coutumes »⁶⁰⁶. Et 1886, Taguchi Ukichi observait également dans son ouvrage *Discussion sur la culture japonaise* les changements produits dans l'habillement, dans la nourriture entre ses concitoyens⁶⁰⁷.

Associée à ces transformations et à la reconnaissance d'un Etat-nation comme tel, se trouve l'image qu'il donne de sa propre puissance à l'extérieur. C'est-à-dire, on ne peut pas se prétendre une cour dans le vrai sens du mot s'il n'existe pas une série de présupposés. Il faut une capitale digne de ce nom, un palais qui soit le symbole du gouvernant, des bâtiments publics pour des réceptions, pour loger les institutions du gouvernement... Il faut aussi toute une série d'équipements urbains sans lesquels une ville n'était pas considérée une ville (l'éclairage, les évacuations d'eaux, des trottoirs...). C'est dans tout cela que les gouvernements grecs et japonais vont s'investir avec le plus de succès en oubliant (surtout dans le cas de la Grèce) que l'aspect n'est pas le plus important.

Le premier acte symbolique (fortement lié à l'identité que l'on veut créer des nouveaux Etats) est le choix d'une nouvelle capitale qui doit jouer le rôle de centre du gouvernement et, en même temps d'image de celui-ci et du pays. Le choix fait est donc

⁶⁰⁵ Le monde des estampes constitue une partie très importante non seulement de l'art de l'époque Edo et début de Meiji, mais aussi une source première pour connaître l'évolution de la société des grandes villes comme Edo-Tōkyō, Kyōto ou Ōsaka.

⁶⁰⁶ Ludwig Ross, *Erinnerungen und Mittheilungen aus Griechenland*, Berlin, 1863, cité dans POLITIS, A. *Ρομαντικά χρόνια*, Αθήνα, 2003, p. 18.

⁶⁰⁷ TAGUCHI Ukichi 田口卯吉 *Discussion sur la culture japonaise (Nihon kaika no seishitsu 日本開化之性質)* dans MATSUMOTO Sannosuke 松本 三之介 (éd.), *Meiji Shisōshū 明治思想集*, Kindai Nihon Shisō taikai (近代日本 思想 大系), 30, Chikuma Shobō 筑摩書房, Tōkyō, 1976 p. 372.

important et très significatif. En Grèce, c'est sur Athènes, un tout petit village à l'époque, que s'est portée l'élection des Régents d'Othon⁶⁰⁸. Il ne pouvait pas être autrement compte tenu leur idéologie « philhellénique » et la grande importance donnée à ce moment-là au « glorieux passé » de la Grèce. Pour les Régents, pour les Puissances qui avaient élu Othon, Athènes représentait la civilisation, le « bon gouvernement » ; elle était la patrie de la démocratie. A ce moment, à mon avis, aucune des trois grandes Puissances ne pouvait pas envisager un royaume grec dont la capitale ne fût pas Athènes. Or, ce choix était étranger aux Grecs et à la situation grecque. Certes, les grands centres économiques et commerciaux comme Thessalonique étaient hors les frontières, mais le choix d'Athènes était quand même surprenant et en contradiction avec le sentir des Grecs pour qui la Capitale continuait d'être Constantinople (la Ville η Πόλις). Ainsi, pendant les premières décennies de vie du royaume, il y aura deux « capitales » dans le cœur des Grecs: la politique et administrative avait son siège à Athènes et la spirituelle était située à Constantinople, deuxième Rome et siège du Patriarcat.

Ce phénomène de « double capitale » s'est reproduit au Japon mais sans les problèmes inhérents à la situation grecque. En effet là-bas, les deux villes sont désormais situées dans des Etats différents, voire ennemis tandis qu'au Japon, elles se trouvent, bien évidemment sur le même territoire national. Néanmoins, les rivalités ne seront pas moindres quand même dans un premier temps. Le changement de capitale au Japon est cependant un phénomène qui peut être interprété aussi bien du point de vue de la tradition japonaise que de celui de la tradition occidentale. Ainsi, dans le retour voulu aux temps anciens, le changement de Kyōto à Tōkyō (c'est-à-dire de la Capitale « de l'est » à la Capitale « de l'ouest ») peut être considéré comme le souvenir des temps dans lesquels les capitales changeaient après le décès d'un empereur ou d'une situation problématique pour l'Etat⁶⁰⁹. Dès la fondation de Heian-kyō (Kyōto) à la fin du VIII^e siècle, la ville devient le siège du palais impérial et donc le lieu de résidence de l'empereur malgré les fluctuations et des changements ponctuels⁶¹⁰. Le transfert, fait en 1868 doit être compris pour des raisons économiques et politiques. En effet, Edo était déjà une ville prospère avant cette date tandis que la fortune de Kyōto commençait à tomber ; en plus, Edo

⁶⁰⁸ DAKIN, D. *Η ενοποίηση της Ελλάδας*, *op. cit.* p. 150

⁶⁰⁹ En effet, c'est n'est qu'avec la construction de Heian-kyō (Kyōto) que le Japon s'est doté une capitale fixe. Certes, à l'époque Nara, la ville de Heiōkyō était née avec vocation de capitale fixe suivant les modèles chinois. Or, celle-ci connaîtra encore de fluctuation et des changements.

⁶¹⁰ Pour l'histoire et l'évolution urbanistique de Kyōto voir le magnifique travail d'équipe réalisé par historiens, historiens de l'art, spécialistes en urbanisme : FIEVE, N (sous la direction de), *Atlas historique de Kyōto. Analyse spatiale des systèmes de mémoire d'une ville, de son architecture et de son paysage urbain*, les Editions de l'Amateur, imprimé à Barcelone, 2008.

était le siège des shōgun Tokugawa⁶¹¹. Elle était aussi plus avancée en ce qui concerne les nouveautés. En outre c'était ici que les étrangers avaient situés leurs légations ; Edo était considérée à l'extérieur comme le centre le plus important du Japon. Certes, elle manquait de bâtiments de référence comme était le cas d'Athènes, mais on la dotera très tôt. En outre, en transférant la capitale à Tōkyō et donc la cour avec, le nouveau gouvernement, coupait les liens établis autour de la figure impériale et pouvait créer des nouveaux liens configurés d'après leurs convenances. Ainsi, le choix de la nouvelle capitale peut être aussi compris dans une mentalité occidentale tout comme le cas de la Grèce.

Une fois le choix fait, il fallait bien transformer les sites suivant les goûts et les « normes » voulus à l'époque pour une capitale. Certes, la situation de l'Athènes du 1833 et de l'Edo du 1868 n'est pas la même ni par leurs traditions différentes ni par leurs évolutions ni par le moment dans lequel elles se trouvent lorsqu'elles sont élues. Néanmoins, dans la pratique, les problèmes auxquels elles doivent faire face et les réponses données sont dans les grandes lignes semblables. Le principal problème était celui de devenir des villes « civilisées » suivant le modèle des autres capitales européennes. Ainsi, parmi les décrets promulgués par la Régence grecque se trouve celui de 1835 concernant l'urbanisme⁶¹². Également, dans le journal du Gouvernement de 1830, il est dit : « L'architecture est tout le temps engagée dans cette voie (...) ouvrant des rues, nivelant et corrigeant partout autant que possible dans le but de corriger la laideur de la ville qui peut plaire seulement aux barbares (...) »⁶¹³. Or ces transformations qui touchent non seulement les bâtiments mais aussi l'urbanisme, étaient très complexes à mener en pratique car les villes avaient un passé derrière elles, une tradition constructive, une organisation de la population, des constructions propres. Ainsi, toujours à Athènes il existait des mosquées, des bazars, un tracé des rues sinueux... Un visage donc, plus approprié pour le village à demi turc qu'elle était que pour la capitale du royaume grec. Ici et dans d'autres villes, les travaux de renouvellement avaient déjà commencé à l'époque de Capodistrias. Or, il serait pendant le royaume d'Othon que vont se développer les projets d'urbanisation même s'ils ne seront tous réalisés. Ainsi, dès 1835 nous trouvons les plans tracés par Éd. Schaubert et St. Kleanthis, les « architectes du

⁶¹¹ En effet, la ville c'est développée comme une *jōkamachi* (c'est-à-dire comme une ville sous le château) liée au château des Tokugawa et cela dès la fin du XVI^e siècle : COALDRAKE, W. H. *Architecture and Authority in Japan*, Routledge, London et New York, 1996, pp. 129-130.

⁶¹² HASTAOGLU-MARTINIDOU, V., « City form and National Identity: Urban Designs in Nineteenth-Century Greece », *Journal of Modern Greek Studies*, vol. 13, 1, 1995, pp. 99-123, p. 105.

⁶¹³ *Εφημερίς της Κυβερνήσεως*, vol. 16, p. 24, cité par HASTAOGLU-MARTINIDOU, « City form and National Identity », *op. cit.* p. 103.

gouvernement », suivant l'idéal de la *polis* ancienne transmise à travers le néoclassicisme⁶¹⁴. Ils seront suivis par les travaux de W. von Weiler, Fr. Stauffert, Hoch et Chr. Hansen et vont se dérouler entre 1847, 1860 et 1864-5⁶¹⁵. Il s'agit d'un modèle urbanistique développé là où il n'y avait que des champs et donc où il était facile de dresser une « nouvelle » ville. Ainsi, les anciens quartiers situés à côté des monuments de l'antiquité, c'est-à-dire les quartiers actuels de Plaka, Monastiraki et même Psiri ont conservé leur structure, héritage de l'architecture et de l'urbanisme ancien et médiéval (notamment turc) tandis que les nouveaux quartiers se sont situés plus loin suivant un plan en damier que n'a rien à voir avec la ville existant jusqu'à ce moment⁶¹⁶. Ici, les architectes allemands et français ont prévu des grandes avenues, des rues se coupant en angle droit, des places, des promenades arborées, des jardins... Dans un mot, ils ont essayé de copier les modèles des cours européennes. Ces nouveaux quartiers dont le noyau symbolique était la résidence royale étaient reliés à l'autre noyau symbolique (l'Acropole et le reste de vestiges de l'Antiquité) par une avenue monumentale qui fonctionnait comme lien entre le passé et le présent⁶¹⁷. Néanmoins, la plus grande partie de ces dessins n'ont pas pu être réalisés en vertu des problèmes notamment économiques. Cela dit, entre 1835 et 1870 les rues Ermou et Aiolou deviennent le centre de la vie athénienne ; on dresse des bâtiments aussi symboliques que l'Université, la Bibliothèque Nationale, le Palais royal, des théâtres, des bâtiments pour des institutions de recherche⁶¹⁸. Dans un mot, on dote la ville d'une allure « occidentale ».

La transformation de Tōkyō quant à elle, elle est due à des architectes anglais principalement. Pour ce qui est des plans, il était plus facile d'adapter les modèles en damier parce qu'ils sont présents dans la tradition urbanistique japonaise dès le VIII^e siècle et qu'ils n'ont pas été complètement oubliés avec le devenir historique⁶¹⁹. Lorsqu'Edo a été conçue au début du XVII^e siècle elle aussi a pris ce modèle et donc, les changements de plan n'étaient pas si significatifs que dans le cas d'Athènes. Nous trouvons donc, une sorte de continuité dans le tracé urbanistique. Néanmoins, il y a des exemples de quartiers qui ont été bâtis

⁶¹⁴ HASTAOGLU-MARTINIDOU, V. , « City form and National Identity », *op. cit.* p. 107.

⁶¹⁵ *Ιστορία του Ελληνικού Κράτους*, *op. cit.* p. 516-7.

⁶¹⁶ En effet, à Athènes comme dans d'autres villes d'ailleurs, le modèle existant était celui des villes orientales et dû à la différente provenance de la population on trouvait plus ou moins pêle-mêle des églises, des mosquées, des synagogues, des marchés (couverts ou en plein air)... C'est sur ce type de ville que les architectes du XIX^e siècle essaient de bâtir les nouvelles cités en employant le plan en damier qui avait été inventé en Grèce et qu'ils « rendaient » alors à son point d'origine.

⁶¹⁷ HASTAOGLU-MARTINIDOU, V. « City form and National Identity », *op. cit.* p. 107.

⁶¹⁸ DAKIN, D. *Η ενοποίηση της Ελλάδας*, *op. cit.* p. 151.

⁶¹⁹ Ce modèle était venu du continent, de la Chine concrètement. En effet, les villes impériales chinoises ont été la source d'inspiration pour toutes les capitales japonaises en commençant par Fujiwarakyō jusqu'à arriver à Heiankyō (c'est-à-dire, Kyōto).

entièrement suivant les modèles étrangers. Tel est le cas du quartier de Ginza qui en vertu d'un décret de 1872, fut rebâti entre 1874 et 1877 après avoir été complètement détruit par un incendie⁶²⁰.

Cependant, les nouveautés au Japon concernaient surtout l'architecture. En effet, l'introduction de nouveaux matériaux de construction, le besoin de créer des bâtiments pour servir à des fonctions jusqu'à ce moment inconnues (comme les gares, les bâtiments institutionnels), ou de se doter de bâtiments connus mais adaptés aux nouveaux temps ont changé complètement le visage de la ville. En délaissant le bois, la principale matière de construction, les architectes étrangers emploient la pierre, la brique, pour dresser des bâtiments de coupe néoclassique, néogothique ou éclectique dans la ligne de l'architecture européenne de la deuxième moitié du XIX^e siècle⁶²¹. Fruit de cette architecture mixte sont les bâtiments officiels et représentatifs construits dans les premières décennies de Meiji. Néanmoins nous trouvons aussi d'architectes japonais qui, employant des techniques traditionnelles incorporent des éléments provenant d'Occident. Parmi les bâtiments de cette époque nous pouvons citer le Dai ichi Kokuritsu Ginko (1872), le Mitsui-gumi honshu (1874), le Rokumeikan (1883). Ce dernier avait été conçu comme la salle de réception des dignitaires étrangers et avait été bâti par J. Conder dans un style mixte qui ne laissa personne indifférent⁶²². Un espace avec cette fonction existait déjà dans la tradition japonaise (nous le trouvons à l'intérieur du complexe du palais impérial) mais au XIX^e siècle il est réinterprété. Ainsi, il devient un bâtiment à part entière, conçu suivant le modèle le plus somptueux possible celui du palais de Versailles. Tout a été refait plus ou moins à l'identique et le décor intérieur (néobaroque) pouvait soutenir sans rougir la comparaison avec n'importe quel bâtiment semblable en Europe⁶²³. La construction des gares, du chemin de fer, l'urbanisation de Yokohama, le projet pour la diète (plus tardivement) sont aussi des exemples de ces changements visibles dans la ville.

Même si la tradition architecturale employée à Athènes était censée suivre les pas de la tradition classique, les changements dans le paysage de la ville devaient être perçus par les Athéniens avec le même sentiment d'étrangeté que celui qui devait exister à Tōkyō. En effet, ils sortaient de siècles vivant dans d'autres traditions. D'un côté la tradition byzantine et

⁶²⁰ SHIBUSAWA, K. *Japanese society*, op. cit. p. 66.

⁶²¹ Nous trouvons dans les travaux de J. Conder, le principal architecte étranger de Meiji, tous ces styles, même si son expérience lui apprendra à être prudent dans l'emploi des différents styles et composants : TSENG, A. Y. « Styling Japan: The Case of Josiah Conder and the Museum at Ueno, Tokyo », *Journal of the Society of Architectural Historians*, Vol. 63, No. 4 (Dec., 2004), pp. 472-497, p. 482.

⁶²² J. Conder est aussi l'auteur du Musée pédagogique d'Ueno dressé en 1877 et d'autres bâtiments significatifs.

⁶²³ Nous avons une description, par exemple dans le récit de P. Lotti, « Un Bal à Yedo ».

d'autre la tradition orientale (musulmane). Aussi bien pour l'une que pour l'autre les vestiges de l'Antiquité n'étaient que des traces des infidèles. Certes, les bâtiments principaux de l'Acropole, le Théseion ont survécu, or c'était grâce à leur transformation et réemploi⁶²⁴. La construction médiévale n'avait rien à voir avec l'architecture classique. Or, c'est dans un style « néoclassique » que la nouvelle Athènes a été bâtie. Les édifices de l'Université, de l'Académie, de la Bibliothèque Nationale sont les exemples les plus achevés de cette phase. Or, il faut ajouter aussi le Palais Royal, les maisons des dignitaires...

Grâce à cette politique de « modernisation-occidentalisation », les gouvernements des deux territoires essaient de montrer à leurs homologues qu'ils sont aussi dignes d'être considérés comme de Puissances « civilisées » et, donc, leurs égales. Or, cette apparence externe ne pouvait être que cela, une apparence. Pour atteindre véritablement leur but il leur fallait changer aussi les esprits, les mentalités et cela était plus complexe, plus problématique et surtout plus lent. Ainsi, les gouvernements seront obligés de mener une politique différente, mélange des nouvelles idées venues de l'extérieur et des idées déjà existantes à l'intérieur. Seulement en tenant compte de ces deux éléments qui ne sont même pas homogènes, ils pouvaient arriver à créer une identité nationale, une unité là où, auparavant il n'existait que des territoires plus ou moins considérés comme un tout mais sans liens vraiment solides. Et les résultats, tout ayant des éléments semblables, seront en même temps différents.

⁶²⁴ En effet, le Théseion avait été transformé en église et parmi les bâtiments de l'Acropole, le Parthénon avait été église, mosquée et entrepôt de poudre.

CHAPITRE 2: LA RECEPTION DES IDEES OCCIDENTALES ET LES PREMIERS PAS DU PROCESSUS DE CREATION IDENTITAIRE NATIONALE (JUSQU'EN 1880)

C'est dans le cadre que nous avons retracé dans le chapitre précédent que vont se développer de nouveaux courants de pensée et de nouvelles stratégies destinées à définir l'essence des nouveaux Etats d'une façon qui se veut définitive. Il s'agit de réflexions concernant des éléments que nous avons déjà trouvés dans la période antérieure (la langue, la littérature, l'histoire, la religion) mais qui vont être considérées suivant d'autres points de vue et d'autres modèles. Cependant l'objectif général a un peu changé. Ainsi, même en employant des idées opposées, tous les intellectuels essaient de donner à leurs nations les fondements sur lesquels bâtir une unité nécessaire pour finir le processus de conversion en Etat-nation.

Or, ce processus de création a commencé bien avant les dates charnières signalées dans l'histoire politique parce que ce sont les réflexions et les théories des intellectuels de la période antérieure qui seront à la base de la nouvelle idéologie des gouvernements. Certes, ces réflexions sont complexes, elles s'entrecroisent, elles s'opposent ou se confondent les unes dans les autres, cependant c'est grâce à elles que la nouvelle situation politique pourrait trouver des éléments pour se constituer une légitimation et se doter d'une solide base idéologique.

Cette continuité idéologique est due, en grande partie à la présence, dans les premiers moments, des mêmes personnages qui étaient impliqués dans les changements de la période antérieure, comme nous l'avons déjà signalé. Or, l'arrivée d'un « sang nouveau » et d'un contexte historique différent fait que des nouvelles idées, fruit de la maturation des anciennes et de l'incorporation des influences extérieures, voient le jour et transforment lentement l'identité culturelle du XVIII^e siècle en identité nationale. Une identité qui, créée par le haut, arrivera jusqu'en bas grâce, principalement, à la création d'un système d'éducation obligatoire et universelle. En effet, c'est dans les écoles que les enfants vont apprendre la nouvelle langue « nationale », la nouvelle histoire, le nouveau système de valeurs... qui, parfois, vont à l'encontre de ce qu'ils connaissaient auparavant, ou de ce qu'ils vivaient chez eux. Ainsi, il va se créer une sorte de dissociation entre l'identité voulue par le gouvernement

et l'identité vécue dans le quotidien. Dissociation qui sera à la base des discussions savantes et à la base de la création des mouvements d'opposition, plus ou moins importants, plus ou moins violents qui vont s'étendre non seulement tout au long de la période qui nous intéresse dans ce chapitre, mais encore jusqu'aux limites temporelles que nous avons fixées comme terme de notre recherche. Et ces luttes continueront jusqu'au milieu du XX^e siècle. Mais cela, c'est une autre affaire.

En nous concentrant sur la période comprise entre le moment de la création des Etats-nations grec et japonais et 1880, ce que nous voyons c'est un moment dans lequel le mot le plus important est celui de « civilisation », un terme qui sera vite traduit en japonais par *bunmei* (文明). Il s'agit d'un idéal qui, d'après les acteurs de l'époque, était nécessaire pour « moderniser » leurs nations et les aider à occuper une place parmi les Etats avancés. Or, la position qu'ils avaient face à cette situation était un peu différente. Si, pour les Grecs, il s'agissait de « réintégrer » la communauté des pays « civilisés » qu'elle avait « quittés » en tombant sous le « joug ottoman », pour les Japonais, l'enjeu était « d'intégrer » cette communauté sur un pied d'égalité. Ainsi, les déclarations de deux des bâtisseurs des nouveaux Etats offre un reflet des idées dominantes au début de cette époque. D'après Ōkubo Toshimichi, « à présent tous les pays dans le monde ont dirigé tous leurs efforts vers la préparation des enseignements de “civilisation et des lumières” et ils ne manquent de rien. D'ici, nous devons les imiter sur ce point »⁶²⁵. Pour sa part, Stamatis Voulgaris écrivait à Capodistrias à propos de l'aspect d'Athènes : « La ville doit cesser d'apparaître aux yeux des Européens comme étant une cité barbare »⁶²⁶. Ainsi, l'Occident est considéré comme un modèle à suivre afin d'obtenir cette « reconnaissance » extérieure de leur existence en tant que nations « civilisées ». Et cela, quitte à oublier le passé récent, considéré comme appartenant à une période « obscure » ou « barbare ».

Les premiers moments sont donc consacrés à introduire de nouvelles idées et, d'une façon parallèle, une continuité avec les lignes de pensée qui avaient commencé auparavant, et qui continuaient d'être pertinentes puisque la situation n'avait pas changé. Il s'agit d'une période dans laquelle se développent les binômes antagonistes qui semblent servir d'armature à la création de nouvelles réflexions identitaires. Ainsi, « Orient/Occident », « barbarie/civilisation », « tradition/modernité » sont employés plus que jamais comme

⁶²⁵SUNEHIRO, H. « Japan's turn to the West », dans HANSEN, M. B. (éd.), *Cambridge History of Japan*, vol. 5, Cambridge University Press, Cambridge, 1989, p. 433.

⁶²⁶ *Notice sur le Comte J. Kapodistrias suivie de l'extrait de sa correspondance avec Stamati Bulgari*, Paris, 1832, p. 19 cité par HASTAOGLOU-MARTINIDIS, « City form and National Identity : Urban Desings in Nineteenth-Century Greece », *Journal of Modern Greek Studies*, vol. 13,1, 1995, pp. 99-123, p. 103.

termes opposés par les responsables des changements idéologiques, politiques et sociaux. En adoptant la vision « euro centriste » des Puissances extérieures, les responsables des changements considèrent, dans une certaine mesure, leurs propres milieux comme « barbares » et, néanmoins, c'est en ayant recours à des idées développées par eux-mêmes et adaptées à leurs contextes qu'ils seront capables de mener à terme les réformes nécessaires pour atteindre leurs objectifs. Certes, ces idées seront des adaptations, mais elles seront faites de façon réfléchie et sélective. De cette réflexion naîtront les clés pour la construction de l'identité nationale qui, tout en commençant à la période qui nous occupe, sera reformulée dans la décennie des années 1880 et peaufinée postérieurement.

Il faut, cependant, signaler qu'il existe un décalage de rythmes entre les deux territoires ; décalage qui peut être bien compris si l'on tient compte des dates auxquelles le processus a commencé. Ainsi, tandis que les Grecs ont presque fini de développer leurs théories avant 1880 ; les Japonais viennent à peine d'en esquisser les lignes maîtresses qui seront développées dans la décennie postérieure.

1. Vers une identité linguistique : quelle langue pour la nation ?

Bien que le problème de la langue de la nation soit l'un des enjeux des plus complexes qui va se poser aux nouveaux Etats, le débat quant à lui n'est pas nouveau ; au contraire, il a ses racines dans la période antérieure et c'est dans la continuité qu'il faut comprendre les développements de l'étape qui nous intéresse ici. En effet, la dualité, à l'intérieur des élites, entre ceux qui sont favorables à l'emploi d'une langue « ancienne » mais élégante, élevée, sanctionnée par le devenir des siècles (donc par son ancienneté) et ceux qui, au contraire, prônent l'utilisation de la langue vernaculaire, considérée comme la seule vraie puisqu'employée de la totalité des habitants contemporains, est déjà présente dès la fin du XVIII^e siècle, comme nous avons vu. Ce qui est nouveau n'est pas tant le débat que la signification et les conséquences de celui-ci. Comme nous l'avons signalé dans la première partie, tous ces débats, du XVIII^e et début du XIX^e siècle étaient des débats culturels, même si leurs auteurs pouvaient avoir certaines implications politiques ; ce n'était pas un souci politique qui en était à l'origine, il s'agissait plutôt d'un souci culturel et éducatif.

A la période qui nous occupe, les objectifs ne sont plus les mêmes et les rapports entre ces débats et la politique non plus. Maintenant, les intellectuels sont aussi des politiciens et ont des postes dans la fonction publique. Parmi tous ces postes, le plus important pour ce qui

nous concerne est le Ministère de l'Education qui, dans les deux pays, sera associé au « ministère » du Culte, parce que ce sont leurs responsables qui auront le devoir de prendre des décisions non seulement dans le domaine de l'enseignement (matières, livres de textes, langue de l'enseignement) mais aussi dans celui de la création d'une histoire commune « officielle » et dans celui des croyances.

Liées de plus en plus au gouvernement, les institutions intellectuelles et culturelles (parmi lesquelles il faut inclure à présent les universités) restent, néanmoins, des pôles de création d'opinion et permettent l'établissement de débats et de prises de positions dans les problèmes culturels. Les intellectuels, quant à eux, prennent de plus en plus parti en tenant compte de la situation politique. Il est difficile de trouver des intellectuels « indépendants » sans autres objectifs que des objectifs purement savants. Et pourtant il en existe encore.

Enjeu politique donc que celui de la langue, dont les exigences ont un double versant : l'un tourné vers l'extérieur et l'autre vers l'intérieur. En effet, aussi bien la Grèce que le Japon se rendent compte très vite du besoin d'avoir une langue commune pour pouvoir se projeter vers l'extérieur comme une unité. Or, pour ce faire, il faut commencer par travailler à l'intérieur, c'est-à-dire pour établir cette unité qui se veut « identitaire de la nation ». Dans ce processus, les idées linguistiques conservatrices se consolident petit à petit comme base pour la création d'une langue nationale commune à tous. Une langue nationale qui, paradoxalement, n'est pas celle qui est employée par la majorité des habitants des deux Etats. De façon parallèle, nous voyons croître des mouvements, au sein des élites, qui conscientes des changements produits, mais aussi, dans la continuité des lignées de pensée préexistantes, s'intéressent de plus en plus à la langue vernaculaire et songent à la possibilité de l'établir comme langue nationale. Commencés d'une façon plus ou moins timide dans la période qui nous occupe, ces mouvements vont se développer dans la décennie des années 80, avant de se voir à nouveau contestés par la réaction conservatrice des années 90 et suivantes. Néanmoins, comme nous les verrons, la marche vers l'implantation de la langue vernaculaire comme langue nationale était déjà imparable malgré les nombreux rebondissements historiques.

Loin d'être seulement un enjeu politique dans le chemin ouvert vers une société nouvelle, « la question de la langue » comme on nommait le problème de la langue en Grèce, était aussi un élément essentiel dans la réflexion identitaire. En effet, la langue était considérée d'une façon plus ou moins patente comme un signe d'identité pour les Grecs et les Japonais. Ainsi, I. Typaldos (1814-1883) écrit dans son ouvrage *La langue* (*Η Γλώσσα*) de 1856 : « Le culte et la langue sont les deux éléments admirables qui caractérisent l'unité

grecque contemporaine »⁶²⁷. Et de même, au Japon, parmi les éléments invoqués pour annexer les îles Ryū-kyū, se trouve le fait que leurs habitants parlent la même langue que les Japonais⁶²⁸.

Cependant, de quelle langue s'agit-il ? Que recouvre l'expression « langue grecque » ou « langue japonaise » ? Ces deux questions sont complexes car, tout comme nous l'avons vu pour la période précédente, il existe plusieurs registres de langue, plusieurs dialectes, parfois si éloignés les uns des autres que la compréhension mutuelle était extrêmement difficile. Et, même si « unité » est un concept clé en ce qui concerne « la question de la langue » puisqu'avant d'établir une identité, il faut bien trouver une unité qui soit susceptible de devenir « identitaire », nos deux territoires se trouvent, pour le moment, aux antipodes de cette situation. Il ne s'agit certes pas là d'une caractéristique particulière aux deux territoires, nous la trouvons également chez les Italiens ou les Allemands au lendemain de 1866 et de 1873 respectivement, cependant elle est très complexe en fonction du devenir historique et culturel de nos territoires. A la différence entre la langue « cultivée » et la langue « vernaculaire » il faut ajouter les différences existantes à l'intérieur des deux groupes, qui sont loin d'être homogènes. En ce qui concerne la deuxième question, la grande quantité de dialectes et leur relatif hermétisme fait que les habitants d'un village donné et ceux d'un village situé dans une autre région ont de grandes difficultés pour se comprendre. Cette situation est due, en partie, aux conditions géographiques et historiques. Ainsi, l'organisation du Japon en 260 domaines presque indépendants et la difficulté de voyager à l'extérieur de ceux-ci, la configuration montagneuse du pays expliquent en partie le développement quasi indépendant des dialectes régionaux⁶²⁹. En Grèce, ce sont des raisons historiques et géographiques aussi qui expliquent les différences. En effet, il existe d'abord des différences entre les îles et le continent, et ensuite à l'intérieur de chaque espace. En effet, la situation n'est pas la même dans l'Heptanèse, toujours sous domination européenne, que dans les îles de l'Egée ; le Péloponnèse n'a rien à voir avec les habitants de la Polis (c'est-à-dire de Constantinople, Istanbul) ou avec ceux de la région de Thessalonique. La présence de populations provenant des Balkans et de l'intérieur de l'Asie Mineure, même de l'Egypte, fait

⁶²⁷ TYPALDOS, I. dans ZORAS, G. *Επτανησιακά μελετήματα Α'*, Αθήνα, 1960, p. 76: *θρησκεία και γλώσσα είναι τα δύο θαυμαστά στοιχεία που χαρακτηρίζουν την τωρινήν ελληνική ενότητα.*

⁶²⁸ Il s'agit d'édicte de l'empereur rédigé en 1872: PAH-WAH LEUNG, "The Quasi-War in East Asia: Japan's Expedition to Taiwan and the Ryūkyū Controversy", *Modern Asian Studies*, Vol. 17, No. 2 (1983), pp. 257-281, p. 258

⁶²⁹ TWINE, N. « The Genbunitchi Movement. Its Origin, Development, and Conclusion », *Monumenta Nipponica*, Vol. 33, No. 3 (Autumn, 1978), pp. 333-356, p. 338.

des territoires grecs une mosaïque pleine de nuances linguistiques et culturelles qui ont laissé leurs traces dans la langue parlée.

Pour ce qui est de la langue « cultivée », elle n'est pas homogène non plus. En Grèce, les tendances sont des plus variées mais elles ont toujours le même référent: le grec ancien. Nous trouvons donc l'emploi d'une langue « archaïsante », ou plutôt de plusieurs puisque le grec auquel « retourner » n'est pas partout le même. Nous trouvons également les partisans de la « voie moyenne » de Koraïs et finalement, les partisans de la *katharevousa*.

Au Japon, la langue culte était divisée en quatre systèmes différents : deux fondés dans la tradition chinoise (*kanbun* 漢文 et *sōrobun* 候文) et deux dans la tradition japonaise (*wabun* 和文 et *wakankonkōbun* 和漢混淆文). Les deux premières étaient employées dans les contextes formels (documents officiels, éducation, correspondance, ouvrages d'érudition et littéraires) ; les autres deux étaient utilisés dans le contexte littéraire seulement. Or, il faut savoir qu'il ne s'agit pas d'un japonais contemporain, mais de celui employé dans les époques anciennes et donc, très éloigné de la réalité du moment. Du fait que les documents officiels sont écrits en *kanbun* (et parfois en chinois), les différences entre la langue écrite et la langue parlée étaient si grandes qu'il fallait des grammaires et des lexiques différents pour chacune d'entre elles⁶³⁰.

Dans une telle fragmentation linguistique, les problèmes de communication étaient très sérieux et très fréquents. C'est la situation que nous montre la pièce de théâtre grecque *Les Korakistiques* de Iakovos Rizos Neroulos, écrite en 1812 et éditée en 1813⁶³¹, continuée par *La Babylone* (*H Βαβυλονία*) écrite en 1836 par D. K. Vyzantios, et l'anecdote japonaise

⁶³⁰ On peut donc parler de diglossie (chez les élites bien entendu) qui, en Asie orientale n'est pas exclusive du Japon. Ainsi, nous la trouvons également en Corée et en Chine. Dans le premier cas, les élites étaient sinophiles et le chinois était employé comme la langue de l'administration. La création d'un système d'écriture propre au coréen (le han-gŭl) même si entreprise au XV^e siècle par le roi Sejong dans son ouvrage *Des sons corrects pour l'instruction du peuple* (1446) ne deviendra le système d'écriture national que cinq siècles après : JIN-YOUNG, K., et DESGOUTTE, J.-P. « Une lente maturation » dans DESGOUTTE, J.-P. et alii, *L'écriture du coréen. Genèse et avènement. La prune du dragon*, L'Harmattan, Paris, 2000, pp. 57-80, p. 77. Pendant l'occupation japonaise, les patriotes vont travailler à la systématisation et l'expansion du coréen mais il faudra attendre à 1933 pour que l'on crée un coréen standard (la langue parlée par les couches moyennes de Seoul) : HO-MIN SOHN, *The Korean language*, Cambridge Language Surveys, Cambridge University Press, Cambridge, 1999, p. 59. En Chine, la situation linguistique était également très complexe. Et encore, pendant le règne de la dynastie Qing (1647-1912) étant donné qu'il s'agit d'une dynastie étrangère (d'origine mandchoue), la langue officielle devient celle de la maison régnante, donc le mandchou et pas le chinois. Néanmoins, l'administration employait à l'écrit le chinois littéraire et l'oral une variante du dialecte de Pékin (parfois avec influences du dialecte de la région de la personne qui parlait) qui était connue comme *guān huā* ou langue des mandarins : NORMAN, J. *Chinese*, Cambridge Language Surveys, Cambridge University Press, Cambridge, 1988, p. 133. comme dans le cas de la Corée, il faudra attendre l'arrivée des premières décennies du XX^e siècle pour trouver des mouvements favorables à la création d'une langue nationale standard.

⁶³¹ Néanmoins, il n'existe pas d'accord en ce qui concerne la date de rédaction. Ainsi, P. A. Lascaris dans son édition et traduction de la pièce date celle-ci de 1812 (NEROULOS, J. Rizos, *Les Korakistiques*, texte et traduction, Maison d'édition « Agon », Paris, 1929, p. 7) tandis que SPATHIS, D. *Ο Διαφωτισμός και το νεοελληνικό θέατρο*, University Studio Press, Θεσσαλονίκη, 1986, p. 29) la situe en 1811, deux ans avant sa publication.

d'après laquelle, pendant les affrontements se déroulant après le coup d'état de 1868, les combattants venus de Chōshū étaient incapables de communiquer avec les habitants du centre de Hōnshū. C'est seulement en récitant des extraits d'une pièce de théâtre Nō (connue de tous) qu'ils sont arrivés à avoir les renseignements qu'ils voulaient obtenir⁶³². Même la pièce de théâtre contemporaine : *L'an un de la réforme linguistique* (1986) peut servir d'illustration au grave problème auquel devaient faire face les deux gouvernements⁶³³.

Il fallait donc (ré)trouver l'unité linguistique qui permettrait aux deux nouveaux Etats d'afficher face à l'extérieur leur cohésion interne et de cimenter celle-ci face à leurs citoyens. Or, pour ce faire, il était nécessaire d'abord de trouver une base pour cimenter les réformes. Les intellectuels, qu'ils soient proches des gouvernements ou libres dans leurs pensées, commencent alors une série de réflexions autour de ce sujet qui a aussi des lueurs de « modernité » dans le cas du Japon. Or, aussi bien dans un territoire que dans l'autre, les chemins semblent se diviser en deux, entre les partisans d'une langue « cultivée » déjà employée par le passé, et ceux qui sont partisans d'en établir une autre plus proche du peuple et dans ce sens, plus « moderne » ou plus « adaptée ». Cependant, il ne faut pas imaginer que ces mouvements soient homogènes. Au contraire, il existe plusieurs solutions possibles, parmi lesquelles les gouvernements choisiront celle qui s'adapte le mieux à leurs besoins, pouvant changer celles-ci précisément en vertu à ce choix « utilitaire ».

1.1. Les courants « vernaculaires »

Parmi les défenseurs des courants linguistiques existants, ceux qui sont les plus actifs sont précisément ceux qui défendent l'utilisation en tant que langue nationale, identitaire, de la langue qui est la plus proche au peuple. Il n'agit pas d'une idée « révolutionnaire » car elle a ses bases dans la période précédente ; cependant, elle va se développer petit à petit dans un contexte favorable comme celui de la création de l'Etat-nation. Ainsi, en Grèce, le mouvement en faveur de la langue démotique est poursuivi par les intellectuels des Iles Ioniennes où elle était la langue officielle dès 1810. Malgré le fait de l'exclusion de l'Heptanèse du royaume grec, les intellectuels ioniens prônent l'emploi de la langue vernaculaire prenant pour base des arguments qui suivent de près les idées de Herder. En

⁶³² Pour la pièce de Vyzantios: VYZANTIOS. D. K. *Η βαβυλονία*, επ. S. Evangelatos, Ερμης, NEB Θε 20, Αθήνα, 1990; pour la anecdote au Japon: ROBERT RAMSEY, S., "The Japanese Language and the Making of Tradition", *Japanese Language and Literature*, Vol. 38, No. 1 (Apr., 2004), pp. 81-110, p. 88.

⁶³³ HIRAKU, S., "Tongues-Tied: The Making of a "National Language" and the Discovery of Dialects in Meiji Japan", *The American Historical Review*, Vol. 115, No. 3 (June 2010), pp. 714-731, p. 714.

effet, pour eux, la langue grecque est celle qui est « parlée », qui est vivante. « La langue de la nation, la langue de la vie sociale, la langue de la poésie est la juridiction du peuple » déclare A. Fatseas⁶³⁴. Et il insiste : « Le refus de la langue commune comme langue poétique est la condamnation de l'esprit du peuple (...) parce que c'est la langue de la vie et de la vérité, pour cette raison c'est la langue de la véritable poésie »⁶³⁵. Est encore, suivant en partie les idées de Korais, il affirme que « la langue de la nation est la propriété du peuple »⁶³⁶. Que la langue et la vie quotidienne soient intimement unies est aussi l'opinion de Typaldos, pour qui le débat linguistique est « plus social que philologique parce que la vie et la pensée de toute la nation y sont intéressées »⁶³⁷.

Les démotocistes sont donc conscients du besoin : « nous avons besoin d'une langue à nous » dit N. Konemenos (1832-1907)⁶³⁸ et pour ceux, cette langue est la « langue parlée tous les jours » (ομιλούμενη). Néanmoins le problème est d'établir ce qui se cache derrière cette expression. En effet, compte tenu de la situation de fragmentation linguistique, il fallait établir un référent pour cette langue du peuple qui est la langue grecque moderne. Et également établir les liens l'unissant au grec ancien, des liens très importants car ils devaient montrer également l'erreur des théories énoncées par Ph. Fallmerayer, d'après lesquelles les Grecs contemporains ne seraient pas les héritiers directs des anciens Grecs⁶³⁹. Ainsi, il est établi que la langue du peuple, parlée en ce moment est la fille de la langue ancienne⁶⁴⁰. Or, elle « n'est pas la (langue) ancienne et les mots ont d'autres significations, les caractères sont différents, la syntaxe de la phrase est différente, le style littéraire est différente »⁶⁴¹. Quelle est donc, cette langue, fille de l'ancienne ?

Une première réponse se trouve chez Typaldos et les défenseurs des chansons populaires qui considèrent celles-ci comme dépositaires de la véritable langue du peuple qui est, en même temps, la véritable langue de la nation. Ainsi, le premier exhorte son auditoire à

⁶³⁴ FATSEAS, A. *Sur la langue et l'éducation des Grecs modernes (Πέρη της γλώσσας και παιδείας των νεότερων Ελλήνων)*, 1850, dans ZORAS, G. *Επτανησιακά μελετήματα Α'*, op. cit., p. 320: η γλώσσα η εθνική, η γλώσσα του κοινού βίου, η γλώσσα της ποιήσεως, είναι της δικαιοδοσίας του λαού.

⁶³⁵ *Ibid.* p. 316: διότι η αποκήρυξις της κοινής γλώσσας ως γλώσσας ποιήσεως, είναι του ποιητικού πνεύματος η καταδίκη... ότι είναι η γλώσσα της ζωής και της αληθείας, εν ένα λόγω η γλώσσα της αληθινής ποιήσεως.

⁶³⁶ *Ibid.* p. 323: η γλώσσα η εθνική είναι του λαού ιδιοκτησία.

⁶³⁷ *Ibid.* p. 225 : πολύ περισσότερο κοινωνικό παρα φιλολογικό, διότι απ' αυτό κρέμεται η ζωή και η πρόοδος του έθνους όλου.

⁶³⁸ KONEMENOS, N. *La question de la langue (Το ζήτημα της γλώσσας)*, Αθήνα, 1873, p. 4 : μια γλώσσα μας χρειάζεται..

⁶³⁹ Cette théorie est énoncée dans son ouvrage de 1830 *Geschichte der Halbinsel Morea*.

⁶⁴⁰ FATSEAS, A. dans ZORAS, G. *Επτανησιακά μελετήματα Α'* op. cit. p. 323: Η κοινή γλώσσα, η γλώσσα του έθνους είναι η θυγάτηρ της ελληνικής.

⁶⁴¹ *Ibid.* p. 323 : αλλ'οχι η ελληνική, αι λέξεις έχουν άλλην σημασίαν, οι τύποι διάφοροι, άλλη η σύνταξις του λόγου, άλλο το ύφος της συγγραφής.

« parler la langue du peuple qui est la langue de Karaïskakis, de Botzaris, de Kolokotronis, de Miaoulis »⁶⁴². C'est-à-dire la langue parlée dans les territoires qui forment le royaume grec et où sont nés les héros de la guerre de 1821. Cependant, cette réponse était tout de même problématique parce que ces chansons employaient des dialectes différents et, donc, le problème de l'unité restait encore sans réponse.

Les ouvrages de Spiridon Zambélios *Chansons populaires de la Grèce* (*Ασματα δημοτικά της Ελλάδος*) de 1852 et *D'où la langue populaire chante* (*Πόθεν η κοινή λέξις τραγουδώ*) de 1859 tout en présentant encore la langue des chansons comme la véritable langue grecque sont animés par un autre esprit. En effet, tout en considérant les chansons comme des documents importants pour connaître la vie et les sentiments du peuple, il les emploie pour montrer la continuité entre l'Antiquité et la Grèce moderne en « réhabilitant » l'époque byzantine, pont entre les deux. Dans la deuxième œuvre, il y prend également la défense de la poésie de Solomos, connu pour employer la langue parlée dans ses compositions poétiques, s'insérant donc dans le courant des démotocistes. Or, il ne résout pas non plus le problème posé.

Le manque d'accord en ce qui concerne la langue de base, n'est pas le seul problème des démotocistes. Un autre est celui du manque de systématisation. En effet, étant éminemment une langue « parlée » elle ne dispose pas des éléments normalisateurs tels qu'une grammaire ou des lexiques. Ainsi, Schinas pouvait affirmer dans l'introduction de sa *Grammaire* : « Une grammaire du grec moderne, ouvrage qui n'existe pas chez les Grecs eux-mêmes, n'est pas chose facile à faire. La langue n'est pas encore définitivement fixée. Il faut, à l'aide d'une observation attentive et journalière, percer le travail de sa formation, prendre en quelle sorte la langue sur le fait, pour en constater les principes et l'allure »⁶⁴³. A. Manousos (1828-1903) va un peu plus loin lorsqu'il fait déclarer à un membre du peuple : « Nous sommes analphabètes » dans son prologue aux *Chansons nationales* -*Τραγούδια εθνικά*- de 1850⁶⁴⁴.

Et, cependant la langue existe parce que « comment est-il possible qu'existent des grammaires et des lexiques avant qu'il existe une langue ? »⁶⁴⁵ C'est ici que les partisans de la langue « culte » et proche de l'antiquité vont attaquer les démotocistes.

⁶⁴² TYPALDOS, I. dans ZORAS, G. *Επτανησιακά μελετήματα Α'*, op. cit. p. 76 : ομιλήσετε του τη γλώσσα του, που είναι η γλώσσα του Καραϊσκάκη, του Μπότσαρη, του Κολοκοτρώνη, του Μιαούλη.

⁶⁴³ SCHINAS, I. *Grammaire élémentaire du grec moderne*, Paris, 1829, p. v.

⁶⁴⁴ MANOUSOS, A. dans ZORAS, G. *Επτανησιακά μελετήματα Α'*, op. cit. p. 218: εμείς είμαστε αγράμματοι..

⁶⁴⁵ MANOUSOS, A. dans ZORAS, G. *Επτανησιακά μελετήματα Α'*, op. cit. p. 221 : πώς είναι δυνατό να υπάρχουν γραμματικές και λεξικά πριν να υπάρχει η γλώσσα!.

En regardant les dates d'édition, nous remarquons que tous ces ouvrages ont été écrits entre 1850 et 1860 ; ces dates ne sont pas une coïncidence. En effet, il s'agit d'un moment important dans l'histoire grecque car elle coïncide avec la période de la guerre de Crimée (1853-1856) qui avait été saluée par les Grecs comme un moyen effectif de pouvoir mener à terme les théories de la *Megali Idea*. Nous nous trouvons donc dans un moment où le sentiment « nationaliste » est très fort. Alors, les réflexions sur l'un des principaux éléments de l'identité grecque sont tout à fait compréhensibles. Or, cette montée des ouvrages défendant la langue démotique coïncide également avec un fait qui, étant d'abord littéraire, devient plus tard linguistique. Il s'agit de la fondation des concours poétiques à l'université d'Athènes, fondés en 1851⁶⁴⁶. En effet, le concours, en boudant la langue populaire pour des compositions poétiques, affirme de plus en plus la position de la langue savante, de la *katharevousa*, comme langue officielle. Or, la position des membres du jury, en arrivant à interdire l'emploi de la *dimotiki* dans les concours dès 1856 ne montre que la vitalité de celle-ci et ses étroits rapports avec l'identité du peuple⁶⁴⁷. Une vitalité qui sera reconnue en 1862 lorsque l'interdiction sera levée⁶⁴⁸. Un peu plus tard, déjà sous le règne de Georges le 1^{er}, la poésie en langue démotique obtient une reconnaissance officielle lorsque l'on fait des premières strophes de l'*Hymne à la liberté* de Solomos les paroles de l'hymne national et que l'on nomme Solomos « poète national ».

Dans le nouveau climat ouvert par l'arrivée de Georges I^{er} au trône et l'incorporation des îles Ioniennes à la Grèce en 1864, les réflexions des *démoticistes* continuent et A. N. Vernardakis publie en 1868 sa *Grammaire grecque* (*Ελληνική γραμματική*), K. N. Sathas fait de même avec sa *Littérature néo-hellénique* (*Νεοελληνική Φιλολογία*) en 1870 et N. Konemenos le suit en 1873 avec *La question de la langue* (*Το ζήτημα της γλώσσας*).

Si en Grèce les idées les plus usitées sont celles qui sont issues des théories de Herder en ce qui concerne « l'âme » du peuple et ses rapports avec la langue, surtout celle des poésies et des chansons, au Japon l'esprit qui anime les responsables des réflexions linguistiques semble bien être celui des Lumières. En effet, le lemme le plus important dans les premiers moments de Meiji est celui de *bunmei kaika* (文明開化), c'est-à-dire « Civilisation et Ouverture »⁶⁴⁹. L'objectif fondamental de ces premiers moments, n'est pas

⁶⁴⁶ MOULLAS, P., *Les concours poétiques de l'université d'Athènes. 1851-1877*, Archives historiques de la Jeunesse Grecque, Secrétariat général à la Jeunesse, n° 22, Athènes, 1898, p.67.

⁶⁴⁷ Pour l'interdiction: *ibid.* p. 69.

⁶⁴⁸ *Ibid.* p. 172.

⁶⁴⁹ Il s'agit d'un mouvement favorable à l'introduction des éléments et des idées occidentaux comme moyen pour le Japon de se moderniser et de pouvoir « rattraper » le retard existant par rapport aux pays « civilisés ».

tant de chercher une langue nationale que de simplifier celle qui était employée jusqu'alors afin de favoriser d'apprentissage de tous, d'un côté, et de faciliter les réformes nécessaires à la modernisation (comme le système des postes) d'un autre côté.

Encore ici, les influences extérieures sont importantes, d'abord parce que les réflexions réformistes avaient commencé dans une période antérieure dans le sein des chercheurs proches des études « hollandaises », ensuite parce qu'elles iront jusqu'à des propositions extrêmes de certains membres du gouvernement, de substituer des langues étrangères au japonais comme langues employées au Japon. Cette dernière possibilité si surprenante qu'elle puisse paraître est défendue par Mori Arinori 森有礼 (1847-1889) au tout début de Meiji. C'est dans deux textes écrits en anglais pendant son séjour aux Etats-Unis que nous trouvons cette idée. Le premier est une lettre adressée à W. D. Whitney, linguiste américain, en 1872 dans laquelle Mori demande l'avis de spécialiste de Whitney (qui était en fait linguiste) sur son projet d'introduire l'anglais au Japon parce que « la langue parlée du Japon devient inadéquate pour les besoins croissants du peuple de cet empire »⁶⁵⁰. Il faut signaler néanmoins que le besoin d'utiliser l'anglais n'est pas dû à des problèmes internes mais au fait que le Japon est une nation commerciale et qu'elle a besoin de communiquer dans une langue occidentale (notamment l'anglais qui est très présent en Asie) pour faciliter ses activités commerciales⁶⁵¹. Or, l'anglais que Mori essaie d'introduire au Japon n'est pas le « vrai » anglais mais une version « simplifiée » de laquelle on aurait banni les exceptions (par exemple dans les verbes) et qui serait devenue une langue « régulière » (donc plus proche de la structure du japonais)⁶⁵². Il se montre donc sensible au fait qu'elle soit facilement accessible à la population japonaise. Mais, en même temps, après être plaint de l'inexistence des écoles au Japon où apprendre le japonais, il affirme que « le seul chemin que l'on peut prendre pour assurer la fin désirée est de commencer une nouvelle (langue japonaise) d'abord en consignait la langue parlée dans une correcte forme écrite fondée sur le principe phonétique. Il est contemplé que les caractères *romains* doivent être adoptés »⁶⁵³. Ainsi, la substitution ne semble pas être si évidente dans le plan de Mori qui s'inquiète aussi de la

⁶⁵⁰ «Mori's Letter to W. D. Whitney», dans Ōkubo Toshiaki 大久保利明 (éd.), *Shinshū Mori Arinori zenshū 2* 新修森有礼全集 2, Bunsendō shoten 文泉堂書店, Tōkyō, 1998, pp. 51-57, p. 51. "The spoken language of Japan being inadequate to the growing necessities of the people of that Empire".

⁶⁵¹ *Ibid.* pp. 51-2.

⁶⁵² *Ibid.* pp. 53-4.

⁶⁵³ *Ibid.* p. 52. "The only course to be taken, to secure that desired end, is to start a new, by first turning the spoken language into a properly written form, based on a pure phonetic principle. It is contemplated that roman letters should be adopted".

réforme du japonais défendant une théorie qui rassemble celle du *genbun-itchi* (c'est-à-dire l'union de la langue parlée et de la langue écrite).

La possibilité de la substitution est plus évidente dans le deuxième texte : *L'Education japonaise* (1873). Rédigé aussi en anglais, il s'agit d'un recueil de lettres adressées à Mori par divers intellectuels et chercheurs ayant comme sujet commun l'éducation en Occident en vue à établir un système semblable au Japon. Dans l'introduction, Mori se montre plus précis dans son projet linguistique en affirmant « la marche de la civilisation moderne au Japon a déjà joint le cœur de la nation. L'anglais suivant cette marche supprime l'utilisation de tous les deux, du japonais et du chinois »⁶⁵⁴. Or, comme dans le cas de la lettre à Whitney l'adoption de l'anglais est due à des raisons politiques et économiques. En effet, étant donné le pouvoir des nations parlant cette langue « le besoin absolu de maîtriser l'anglais est une obligation pour nous. C'est le requis pour le maintien de notre Indépendance dans la communauté des nations. Sous ces circonstances, notre maigre langue qui ne pourrait jamais être utilisée en dehors de nos îles, est commandé à céder à la domination de l'anglais »⁶⁵⁵. Donc, malgré les apparences, l'idée de Mori n'était peut-être pas le changement totale de la langue. Mais le choix d'une langue du Japon, « officielle » c'est-à-dire employée seulement dans les institutions et permettant le Japon de communiquer facilement avec les autres nations occidentales. Il est important aussi de signaler le fait que Mori, dans la même introduction considère la langue et la religion comme deux sujets « auxquels notre peuple est généralement intéressé »⁶⁵⁶. En effet, comme nous avons déjà vu dans la période antérieure ils étaient des domaines d'étude des *Kokugaku* dans un contexte pas encore « national ». Or, avec la conversion du Japon dans une nation aux allures occidentales, la discussion dans ces deux domaines et la création et d'une langue nationale et d'une religion nationale vont être considérés comme nécessaires au progrès du Japon.

Dans la lettre écrite par Whitney à Mori en réponse de la sienne, il semble être d'accord avec celui-ci en ce qui concerne les possibilités des Japonais de partager les avantages des nations occidentales en apprenant l'anglais⁶⁵⁷ or il lui déconseille d'introduire

⁶⁵⁴ *Education in Japan* dans Ōkubo Toshiaki 大久保利明 (éd.), *Shinshū Mori Arinori zenshū 5 新修森有禮全集 5*, Bunsendō shoten 文泉堂書店, Tōkyō, 1998, pp. 128-385, p. 186 (lvi dans l'ouvrage originel): "The march of modern civilization in Japan has already reached the heart of the nation –the English language following it suppressed the use of both Japanese and Chinese".

⁶⁵⁵ *Ibid.*: "The absolute necessity of mastering the English language is thus forced upon us. It is a requisite of the maintenance of our indépendance in the community of nations. Under the circumstances, our meagre language, which can never be of any use outside of our islands, is doomed to yield to the domination of the English language".

⁶⁵⁶ *Ibid.* p. 184: "Religion and language are two subjects in which our people are generally interested".

⁶⁵⁷ "On the adoption of the English language in Japan" dans *Education in Japan* dans Ōkubo Toshiaki 大久保利明 (éd.), *Shinshū Mori Arinori zenshū 5 新修森有禮全集 5*, op. cit. pp. 334-43, p. 335.

un anglais « simplifié » qui ne servait qu'à accroître les différences entre les anglophones et les Japonais parlant anglais⁶⁵⁸. Et ce qui est plus important, il montre son désaccord avec l'idée d'une substitution complète⁶⁵⁹.

En dehors de cette proposition, les intellectuels japonais se sont vite rendu compte des avantages que présentaient les langues étrangères en comparaison avec l'extrême complexité présente au Japon. C'est dans le contexte de Deshima et ses traducteurs, que les intellectuels proches des études « hollandaises » se sont rendu compte les premiers de la simplicité de l'alphabet occidental qui, avec à peine une trentaine de lettres, pouvait tout exprimer. Ce sont eux, donc, qui vont être à la tête d'un premier mouvement concernant la langue : celui de la simplification de l'écriture⁶⁶⁰. Une simplification qui suit deux chemins différents : soit la réduction de *kanji* 漢字, soit la substitution de ceux-ci par d'autres systèmes d'écriture (ou les *kana* 仮名, ou le *romaji* c'est-à-dire la transcription de la langue dans l'alphabet latin).

Ce mouvement de simplification a en Maejima Hisoka 前島密 (1835-1919) l'un de ses premiers représentants puisqu'il avait adressé en 1866 une requête au gouvernement demandant cette simplification. Il s'agit du *Sur la justesse de la suppression des kanji* (*Kanji go haishi no gi* 漢字後廃止之義) dans lequel Maejima prône cette simplification dans un souci d'éducation du peuple⁶⁶¹. En cela, il est proche des membres de la *Meirokeisha* (明六社), c'est-à-dire la société de l'an six (de Meiji) favorables à la modernité qui arrivait d'Occident qu'ils voyaient comme un moyen « d'éclairer » le peuple et favorables également à un enseignement égal pour tous et auquel tous auraient accès⁶⁶². Pour ce faire, il est important de « fixer la langue nationale et établir des grammaires » qui emploieront des formes linguistiques comme « gozaru » utilisées couramment à l'époque⁶⁶³.

Après un premier refus, Maejima continue sa campagne en adressant des lettres et des pétitions au nouveau gouvernement dans l'espoir de voir sa requête acceptée. Il écrit donc, en

⁶⁵⁸ *Ibid.* p. 336.

⁶⁵⁹ *Ibid.* p. 343.

⁶⁶⁰ YAMAMOTO Masahide 山本正秀, "Genbun itchi tai" 言文一致体, dans *Nihongo 10. Buntai* 日本語 10 文体, Iwanami Shoten, 岩波書店, Tōkyō, 1992, pp. 311-47, p. 315.

⁶⁶¹ LEE, Yeounsuk, '*Kokugo*' to iu shisō 国語という思想, Iwanami Shoten 岩波書店, Tōkyō, 2012, p. 32.

⁶⁶² Ainsi, dans l'article premier du règlement de la société sont établis les objectifs de la même : « les buts essentiels dans la fondation de la société sont de réunir de bénévoles pour faire avancer l'éducation de notre pays, de faire une réunion de camarades pour délibérer ce point, en échangeant objections clarifier le travail et divulger la connaissance », cité dans KAGEYAMA Noboru 景山昇, « Meijirokeisha no shakai kyōiku katsudō to Shizuokahan no hitobito » 明六社の社会教育活動と静岡藩の人びと, *Hōsō kyōiku kaiatsu senta* 放送教育開発 センター研究紀要第9号, *kenkyūkiyō dai 9 gō*, 1993, pp. 89-113, p. 92.

⁶⁶³ YAMAMOTO Masahide 山本正秀, *Kindai buntai hassei no shiteki kenkyū* 近代文体発生の史的研究, Iwanami Shoten 岩波書店, Tōkyō, 1969, p. 32.

1869 : *Proposition de l'enseignement de la langue nationale* (*Kokubun Kyōiku Shikō no Hōhō* 国文教育施行の方法) où il propose entre autres choses de supprimer les *kanji* et fixer l'écriture nationale grâce aux *kana*⁶⁶⁴ et en 1873 : *Sur la nécessité de réformer l'écriture nationale avant la promulgation de la loi sur l'éducation* (*Gakusei Goshikō ni Sakidachi Kokuji Kairyō Ainaritaki Hiken Naishinsho* 学制御試行に先ダチ国事改良相成度卑見内申書) dans lesquels il élabore un plan concret pour introduire un japonais entièrement écrit en *kana* dans le système éducatif récemment créé. Faut de réponse du gouvernement, Maejima décide fonder un journal, le *Mainichi hiragana shinbun* (1873), écrit entièrement en hiragana comme façon de démontrer la faisabilité de ses idées.

Suivant les idées de Maejima, d'autres intellectuels vont se déclarer également partisans de l'emploi de *kana*, leurs intentions étant les mêmes, c'est-à-dire, simplifier l'écriture pour le « bien » du peuple.

En général, il s'agit de personnes qui, comme lui, connaissaient bien les langues étrangères et les vertus qu'un système d'écriture simplifié avait dans la transmission du savoir, dans l'apprentissage et dans la communication. Parmi eux nous pouvons citer Shimizu Usaburō 清水卯三郎 (1838-1910) et Watanabe Shūjirō 渡辺修次郎. Le premier, qui appartenait à l'école *Yōgaku* 洋学 et qui connaissait le russe, le français, l'anglais, l'allemand et le hollandais, exprime ses idées dans l'ouvrage *Explication du Hiragana* (*Hiragana no Setsu* 平仮名の説) publié en 1874. Tandis que le deuxième fait de même dans son article *Méthode qui établit le style japonais* (*Nihon bun o seitei suru hōhō* 日本文之制定スル方法) de 1875⁶⁶⁵.

A côté des partisans de l'utilisation des *kana* se trouvent ceux qui préfèrent employer le *romaji*. Le premier à suivre ce chemin est Nambu Yoshikazu 南部義寿 (1840-1917) dans ses ouvrages *Théorie sur l'étude de la langue nationale* (*Shūkokugo Ron* 修国語論) et *Discussion sur la réforme de l'écriture* (*Moji o kaikan suru no gi* 文字ヲ改換スルノ義), publiés respectivement en 1871 et 1872. Mais, peut-être l'un des plus connus partisans à l'époque qui nous intéresse ici, de l'emploi du *romaji* est Nishi Amane 西周 (1829-1897) membre de *Meiropusha*. En 1874, il publie son article *Essai sur l'écriture de la langue*

⁶⁶⁴ MOCHIZUKI Hisataka 望月久貴, *Meijishoki kokugokyōiku no kenkyū* 明治初期国語教育の研究, Keisuishsha 渓水社, Tōkyō, 2007, p. 564: Kanji wo sutareshi, kana (hiragana) wo yotte kokuji to sadame 漢字ヲ廃シ、仮名 平仮名ヲ以テ国字ト定メ.

⁶⁶⁵ TWINE, N. "Toward Simplicity. Script Reform Movements in the Meiji Period" *Monumenta Nipponica*, Vol. 38, No. 2 (Summer, 1983), pp. 115-132, p. 120.

japonaise grâce à l'écriture occidentale (*Yōji o mote kokugo o shosuru no ron* 洋字ヲ以テ 国語ヲ書スル), qui est une défense du *romaji* comme moyen de simplifier l'écriture japonaise. Une simplification qui aiderait même les femmes et les enfants à accéder à la culture. Ainsi, il affirme « en connaissant les vingt-six lettres de l'alphabet, en apprenant l'orthographe et la phonétique même les enfants et les femmes pourraient lire les écrits des hommes. Le peuple aussi pourrait lire les écrits des savants et pourrait arriver à écrire ses idées »⁶⁶⁶. Car, pour lui, le moyen le plus important pour le développement des nations est celui prôné par le mouvement *bunmei kaika*. Même s'il s'agit de son ouvrage le plus connu, il n'est pas le seul à traiter le sujet de la langue. Ainsi, Nishi écrit un traité intitulé *Les fondements de la langue* (*Kotoba no ishizue* ことばのいしずえ) qui est plutôt un traité de linguistique dans lequel il s'intéresse à la grammaire, la syntaxe et la phonétique du japonais⁶⁶⁷. Il est à signaler que, tandis que les autres traités et articles sur la langue sont écrits dans le style *wakankonkubun*, le dernier est écrit entièrement en hiragana.

Le dernier à contribuer au parti des adeptes du *romaji* est Ōtsuki Fumihiko 大槻文彦 (1847-1928) plus connu comme compilateur des grammaires et des dictionnaires. Son *Essai sur la réforme de l'écriture japonaise* (*Nihonmoji Henkaku ron* 日本文字へんかく論) publié en 1876 dans le *Chōya shinbun* défend l'idée que les caractères occidentaux sont les meilleurs pour transcrire la phonétique japonaise⁶⁶⁸.

Si les partisans de la simplification de l'écriture développent une partie de leur activité dans le domaine spécifique des systèmes d'écriture, celui-ci n'est pas leur seul champ de travail. En effet, toujours sous l'influence de ce qu'ils ont appris par rapport aux langues étrangères, ils sont favorables à l'unification de la langue écrite et de la langue orale en ce qui concerne le domaine écrit. Il s'agit d'un désir exprimé déjà par Maejima en 1867 et qui va être suivi, entre autres par certains des membres de la *Meiropusha*. Ainsi, parmi les avantages que les Japonais pourraient tirer de l'emploi de l'alphabet Nishi signale en 1874 : « grâce à ce code ce qu'est écrit et ce qu'est dit sera identique, ce qu'est écrit sera dit »⁶⁶⁹. Pour Shimitsu, la personne qui établira une méthode réunissant la langue écrite et parlée deviendra un savant

⁶⁶⁶ ŌBUKO Toshiaki 大久保利謙編 (éd.), *Nishi Amane zenshū* 西周全集, vol. II, Shūkō Shobō 宗高書房, Tōkyō, 1981, pp. 569-79, p. 573: *Abese nijūroku ji wo shiri karisome mo teiji no hō to kohō to wo manahe wa jijo mo aka otoko no ko no kaki wo yomi hifu mo kimiko no kaki wo yomi ka mizukara kore iken wo kaku wo eheshi* (アベセ二十六字ヲ知り苟モ綴字ノ法ト呼法トヲ學ヘハ兒女モ赤男子ノ書ヲ讀ミ鄙夫モ君子ノ書ヲ讀ミ且自ら其意見ヲ書クヲ得ヘシ、).

⁶⁶⁷ *Ibid.* pp. 599-680.

⁶⁶⁸ TWINE, "Towards Simplicity," *op. cit.* p. 124.

⁶⁶⁹ ŌBUKO Toshiaki 大久保利謙編 (éd.), *Nishi Amane zenshū*, *op. cit.* p. 573: *Iu tokoro kaku tokoro to sore hō wo dousu motte kaku heshi motte iu heshi* (言フ所書ク所ト其法を同ウス以テ書クヘシ以テ言フヘシ).

instructeur⁶⁷⁰. Et pour Watanabe, il s'agit d'une union importante dans l'établissement de la langue japonaise⁶⁷¹. Fukuchi Gen.ichirō 福地源一郎 (1841-1906), lui aussi se montre favorable à cette union et dès le début des années 1870 il écrit plusieurs articles dans cette ligne dont *Essai sur le style (Bunron 文論)* qui apparaît en 1875 dans le *Tōkyō nichichi shinbun*⁶⁷².

La rencontre avec les pays étrangers sera également importante dans le domaine des ouvrages spécialisés dans la langue. En effet, les Occidentaux installés au Japon vont s'intéresser tôt au japonais et vont écrire des grammaires comme l'*Essai de grammaire japonaise* (1861) de D. Curtius, le *Japanese Grammar* (1871) de W. G. Aston ou *A Japanese and English Dictionary* (1867) de J. C. Hepburn⁶⁷³. Et les Japonais qui sont partis poursuivre leurs études à l'étranger et qui se livrent à des réflexions sur la langue vont également être influencés par la situation qu'ils trouvent à l'extérieur. Parmi eux, nous pouvons citer le nom de Baba Tatsui 馬場辰猪 qui sera l'auteur de la première grammaire (stricto sensu) du japonais, un ouvrage paru en 1873 sous le nom de *An Elementary Grammar of the Japanese Language with Easy Progressive Exercices* et paradoxalement écrit en anglais⁶⁷⁴. Dans cet ouvrage Baba tout en reconnaissant que chaque communauté a sa propre langue et donc ses propres concepts, difficiles à traduire parfois, se montre favorable à l'utilisation de la langue parlée qui est la base de sa grammaire. En effet, dans la préface de son ouvrage il affirme que les deux objectifs de celui-ci sont « donner une idée générale de la langue japonaise comme elle est parlée »⁶⁷⁵ et de réfuter les idées de certains intellectuels japonais et étrangers concernant l'état imparfait de la langue japonaise. Il pense surtout à Mori dans son essai *Education in Japan*. Ainsi Baba, en employant certains argument de J. Locke essaie de montrer que le japonais est une langue au même niveau que l'anglais. Par exemple, après avoir cité les finalités du langage d'après Locke (communication des pensées entre les hommes, communication de la connaissance des choses) il affirme : « nous pensons que notre

⁶⁷⁰ *Explication du Hiragana (Hiragana no Setsu 平仮名の説)*, cité dans YAMAMOTO Masahide 山本正秀, "Genbun itchi tai", op. cit. p. 312.

⁶⁷¹ WATANABE Shūjiro 渡辺修次郎, *Méthode qui établit le style japonais (Nihon bun o seitei suru hōhō 日本文之制定スル方法)* de 1875, recueilli dans YAMAMOTO Masahide 山本正秀, *Kindai Buntai keisei shiryō shūsei 近代文体形成史料集成*, Ōfūsha 桜楓社, Tōkyō, 1978, pp. 154-5, p. 154.

⁶⁷² TOMASI, M. "Quest for a New Written Language: Western Rhetoric and the Genbun Itchi", *Monumenta Nipponica*, Vol. 54, No. 3 (Autumn, 1999), pp. 333-360, p. 341.

⁶⁷³ MOCHIZUKI Hisataka 望月久貴, *Meijishoki kokugokyōiku no kenkyū 明治初期国語教育の研究*, op. cit. p. 33.

⁶⁷⁴ *Ibid.* p. 49. Cet ouvrage est connu aussi sous le nom de *Nihongo buntan (日本語文典)*.

⁶⁷⁵ BABA Tatsui, *Elementary Grammar of the Japanese language with easy progressive exercices* (préface) dans Ōkubo Toshiaki 大久保利明 (éd.), *Shinshū Mori Arinori zenshū 2 新修森有禮全集 2*, op. cit. pp. 58-66, p. 58

langue est suffisamment systématique pour accomplir ces fins avec certains exceptions »⁶⁷⁶. Or, curieusement, Baba tout en s'intéressant à la langue japonaise n'écrira aucun de ces ouvrages en japonais : il emploiera toujours l'anglais. En cela, il est proche de certains intellectuels grecs qui écriront à l'étranger et dans une langue étrangère les premiers ouvrages sur la littérature nationale peu de temps après la création de l'Etat grec comme nous auront le temps de voir.

Ainsi, dès les débuts de Meiji, les problèmes posés par la rencontre avec l'Occident et le besoin des changements conduisent, dans le domaine linguistique, à des solutions qui souhaitent un rapprochement entre le japonais et les langues étrangères, que ce soit sur la base d'un système autochtone (les syllabaires kana) ou sur la base d'un système alphabétique occidental à travers le *romaji*.

Or, le principal problème que présentaient ces courants de simplification était celui de la suppression des *kanji*. En effet, ceux-ci formant déjà partie de la langue japonaise, il n'était possible de les supprimer sans être confronté à un sérieux problème de confusion, par exemple parmi les nombreux homonymes existant en japonais et seulement identifiables grâce à leur écriture en *kanji*. Pour contourner ce problème, quelques-uns des partisans de la simplification vont proposer un moyen alternatif : celui d'une réduction du nombre de *kanji* considérés comme indispensables pour bien écrire la langue. Ces intellectuels formés eux aussi aux études traditionnelles et aux études occidentales sont conscients du besoin d'un changement mais ils essaient de rester plus proches de la réalité linguistique japonaise.

Si les partisans de la simplification de l'écriture grâce à l'utilisation des *kana* ou du *romaji* sont majoritaires, il existe, comme nous avons signalé, d'autres intellectuels qui poursuivent le même objectif mais avec une méthode différente. Cette fois-ci, il n'est pas question d'abroger l'utilisation des *kanji* (compte tenu les problèmes que cela supposait) mais sa réduction. Parmi ces intellectuels se trouve Fukuzawa Yukichi 福沢諭吉 (1835-1919), l'un des membres des *Meirokeisha* et l'un des partisans les plus connus du *bunmei kaika*. Ainsi, il écrit son ouvrage *L'enseignement de l'écriture (Moji no Oshie 文字之教え)* publié en 1873

⁶⁷⁶ *Ibid.* pp. 61-2: "We think that our language is sufficiently systematical to accomplish these ends with certain exceptions".

en employant moins de 1000 *kanji*⁶⁷⁷. Ce sont ceux qu'il considère comme essentiels pour la communication. Il montre également que l'on peut écrire un ouvrage scientifique avec un nombre réduit de *kanji* sans pour autant altérer la qualité du discours. Si nous les comparons aux environ 2000 *kanji* qui étaient employés en moyenne au début de Meiji, la simplification est remarquable. Mais, Fukuzawa est connu surtout, comme nous le verrons, pour la simplification progressive de son style qui devient de plus en plus proche de celui des partisans de l'utilisation à l'écrit de la langue parlée.

Comme dans le cas de la Grèce, le mouvement « vernaculaire », malgré ses importantes connotations sociales, est d'abord un combat établi au sein du débat littéraire et de l'introduction dans la littérature d'une langue considérée jusqu'alors comme peu « digne » d'être employée. Et ici, comme là bas, le problème essentiel est celui de trouver une base sur laquelle fixer aussi bien cette langue « parlée » et la langue écrite. Jusqu'en 1867, les étrangers résidant au Japon avaient remarqué que le dialecte parlé à Kyōto était une sorte de « langue de communication » et que tous pouvaient le comprendre plus ou moins. Cette situation est recueillie par Curtis Hepburn (1815-1911) dans son dictionnaire. Or, dès de transfert de la capitale à Edo, c'est le dialecte de Tōkyō qui va occuper cette place⁶⁷⁸. Même si ce n'est que progressivement que le parler de Tōkyō deviendra la base du japonais contemporain, c'est-à-dire du *nihongo* 日本語 ou *kokugo* 国語⁶⁷⁹, il faut signaler que, à la différence de ce qui se passe en Grèce, les modèles choisis se trouvent toujours entre les dialectes « vivants ».

⁶⁷⁷ MOCHIZUKI Hisataka 望月久貴, *Meijishoki kokugokyōiku no kenkyū* 明治初期国語教育の研究, *op. cit.* p. 566 : *Kono sho sansatsu ni kanji wo yōhitaru kotoba no sū wa wazuka ni sen ni tarirazaredomo, hito tōri no yōben ni wa sashitsuka nashi* (此書三冊に漢字を用ひたる言葉の数は僅に千に足りらざれども一と通りの用便には差支なし。). TWINE, N. "Towards Simplicity", *op. cit.* p. 118.

⁶⁷⁸ TWINE, N. "Standardizing Written Japanese. A Factor in Modernization", *Monumenta Nipponica*, Vol. 43, No. 4 (Winter, 1988), pp. 429-454, p. 438.

⁶⁷⁹ C'est-à-dire de la « langue de la nation ». Tous les deux sont de néologismes créés en partant des *kanji* pour définir une réalité qui devient importante dès 1858 lors des contacts plus prolongés avec les étrangers. *Nihongo* (« la langue du Japon ») est créé avant même la chute du Bakufu et le terme est vite adopté et employé pendant toute l'époque Meiji pour parler de la langue du pays. *Kokugo* apparaît pour la première fois en 1866 dans la pétition de Maejima de simplification de l'écriture. Tout en parlant de la même réalité, les nuances sont différentes. En effet, ici on parle de « langue du « pays » ». Ce dernier terme qui n'aura pas cependant ci de succès que le premier sera employé dans un sens nationaliste surtout à la fin du XIX^e siècle lors de la guerre sino-japonaise et ensuite de la guerre russo-japonaise au début du XX^e siècle. Ainsi, sa traduction pourrait être alors « la langue de la Nation (japonaise).

1.2. Les courants « continueurs »

Même si une partie de ces courants linguistiques avait eu ses origines dans le siècle précédent, les enjeux actuels étaient un peu différents par rapports aux objectifs qui avaient animé leurs initiateurs. En effet, si au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, le souci éducatif jouait un rôle fondamental, à partir de la fondation des Etats-nations, sans perdre de vue cet objectif, un problème plus important apparaît maintenant : celui de l'unité de la langue et de la standardisation de celle-ci, afin qu'elle puisse devenir la langue des nouveaux Etats. Cependant, ceux qui sont partisans d'atteindre cette unité en partant de la langue vernaculaire ne sont pas seuls dans ce débat. Face à eux se trouvent ceux qui sont partisans de l'atteindre en employant la langue qui avait été celle des élites jusqu'à ce moment, quitte à forcer l'ensemble de la population à adopter une langue qui était complètement éloignée des réalités quotidiennes. Nous ne pouvons pas parler d'un courant « conservateur » parce que aussi bien ses origines que ses membres et que les rapports entretenus par ceux-ci avec le nouveau pouvoir établi sont à peu près les mêmes que ceux des partisans des courants de la « langue vernaculaire ». De plus, certaines de ses justifications proviennent des nouvelles idées occidentales concernant les esprits nationaux ; il s'agit plutôt d'un courant « continueur » dont les objectifs semblent être de maintenir la situation antérieure tout en l'étendant à toutes les couches sociales.

Le fait de parler d'un courant ne doit pas nous conduire à une erreur parce que tout comme parmi les défenseurs de la langue vernaculaire, il existe aussi des différences notables en ce qui concerne la façon de comprendre cette continuité et la langue qui doit être employée, cela étant plus marqué dans le cas de la Grèce où nous trouvons quand même trois voies différentes. Aussi bien dans un cas que dans l'autre, la langue à laquelle nous avons affaire est essentiellement la langue écrite ; une langue écrite qui, consacrée par son utilisation par les élites politiques, sociales et intellectuelles, demeure la langue de référence malgré son éloignement avec la langue de tous les jours. Or, il existe une différence essentielle entre les deux nations : si en Grèce, nous avons affaire au grec ancien, au Japon il s'agit du *kanbun* et de ses dérivés. C'est-à-dire que d'un côté nous avons une langue propre (malgré les grandes différences entre le grec ancien et le moderne) et, d'un autre, une langue étrangère (bien que son écriture soit à la base de la création de la langue écrite japonaise)⁶⁸⁰.

⁶⁸⁰ En effet, les *kana*, la représentation physique des sons japonais ont été créés à partir de la simplification de certains *kanji* élus par leur correspondance phonétique. En plus, les *kanji* deviendront petit à petit une partie intégrante de la langue japonaise. Néanmoins, les structures syntactiques, la grammaire du chinois et du japonais sont complètement différents.

Les intellectuels grecs partisans du retour à la langue ancienne ont, donc, un puissant argument pour appuyer leurs idées, un argument qui est dans la ligne des idées de Herder : celui de la recherche des « origines » de la nation. Ainsi, le retour à une langue « archaïsante » semblait tout à fait justifié. Il s'agit de la position d'une partie des Phanariotes, de l'élite intellectuelle qui, après avoir dominé toute l'époque antérieure, une fois le royaume grec constitué, vont abandonner Constantinople pour s'installer à Athènes⁶⁸¹. Or, cette pensée « archaïsante » n'était pas la seule existant au sein des Phanariotes, il en existe une autre qui est amenée à avoir une importance majeure dans les débats linguistiques grecs. Il s'agit de la *katharevousa*. Ce terme qui veut dire épurée fait référence aux mouvements qui veulent « nettoyer » la langue parlée des différents emprunts étrangers et des déviations dues à l'usage afin de lui redonner son « esprit » premier. Même si les dernières manifestations sont les plus connues, il s'agit d'un phénomène historique qui s'est reproduit plusieurs fois dans l'histoire de la langue grecque. Ainsi, pendant l'empire byzantin, nous trouvons déjà un mouvement cherchant à « purifier » la langue pour la rendre plus proche de la langue ancienne⁶⁸².

Même si les différences entre les deux sont évidentes, quand même au départ, aussi bien en ce qui concerne les objectifs (« retour » face à « purification ») que dans la façon procéder (utilisation de mots anciens face à modification de mots contemporains pour les adapter aux normes anciennes en conservant des éléments de la langue parlée) celles-ci deviennent de moins en moins évidentes. Ainsi, l'on va nommer *katharevousa extrême* la langue archaïsante tandis que la *katharevousa simple* sera celle qui conserve un certain lien avec la réalité quotidienne. Les partisans de l'une et de l'autre seront aussi bien considérés comme « archaïsants » ou comme *katharevousiens*. Tel est le cas d'E. Voulgaris (1716-1806) ou de P. Kodricas (1762-1827). D'autres ont clairement penchés du côté de l'archaïsme : N. Doukas (1762-1845), soit du côté de la *katharevousa simple* : N. Vamvas (1776-1865), N. Theotokis (1731-1800)⁶⁸³.

Le courant qui avait été créé par Koraïs, continue à vivre, une fois le royaume grec créé, à travers de la figure de Farmakidis qui a été un fidèle partisan de ce système qui est considéré comme l'initiateur de la *katharevousa*. Cette opinion qui peut être due au fait que les deux courants ont des objectifs semblables est néanmoins erronée parce que les points de

⁶⁸¹ Leur contrôle du monde littéraire, par exemple, a mené les chercheurs à nommer les décennies entre 1830-80 comme ceux de l'école Phanariote. En plus beaucoup des membres des nouvelles élites appartiennent à des familles d'origine phanariote comme les frères Soutsos ou Rizos Neroulos.

⁶⁸² KALDELLIS, A. "Historicism in Byzantine Thought and Literature", *Dumbarton Oaks Papers*, Vol. 61 (2007), pp. 1-24, p. 21.

⁶⁸³ MASTRODIMITRIS, P. D. *Εισαγωγή στη Νεοελληνική Φιλολογία*, Εκ. Δόμος, Αθήνα, 1990 (1ère. Éd. 1974), p. 48 et 83.

départ sont différents et la façon de les développer aussi. En effet, Farmakidis serait proche de la *katharevousa simple* ce qui fait situer certains de ses membres soit d'un côté soit de l'autre (comme est le cas de Vamvas), mais il semble difficile de concilier les positions de Koraïs et de Kodricas (dont l'affrontement a fait rage dans les années antérieures à la guerre de 1821) qui étant situées dans ces pôles opposés, devraient coïncider d'après cette interprétation de la *katharevousa*. En tout cas, le seul Farmakidis semble continuer cette « voie moyenne » dans le nouveau royaume grec.

La situation donc se limite aux « archaïsants » et aux *katharevousiens* qui rapprocheront leurs positions petit à petit. De cette façon, la langue « archaïsante » employée par les Phanariotes à Constantinople devient celle des documents officiels non seulement pendant la période de la guerre mais aussi pendant le gouvernement de Capodistrias (c'est-à-dire entre 1828 et 1832). Dans ce climat, en 1829, dans l'introduction de sa *Grammaire élémentaire du grec moderne*, publié à Paris, M. Schinas déclarait :

Mais quel est le dialecte qu'on doit suivre de préférence, soit pour parler, soit pour écrire ? Question essentielle, mais d'une solution délicate, vu la jeunesse de la littérature grecque moderne. L'époque actuelle doit être toujours le point de départ, à l'exclusion des phases de la langue qui ne peuvent plus revenir aussi bien que des systèmes fantastiques qui manquent d'expérience. Sous le rapport géographique, ce n'est pas le dialecte de Candie, de Chypre, de Morée, d'Épire, de Thessalie, de Chios, de Mytilène, etc., qui peut nous servir de modèle. Ce serait plutôt celui de Constantinople, qui longtemps avant l'invasion des Turcs et jusqu'à la révolution politique actuelle, fut de droit et de fait la capitale de la Grèce⁶⁸⁴

Ce choix semble évident pour l'auteur puisqu'il s'agit de la langue des « classes éclairées » d'après les paroles de l'auteur. Ainsi, tout comme dans la pièce de J. Rizos Neroulos *Les Korakistiques*, ou dans *l'Histoire de la littérature grecque* publiée par Rizos Rangavis en 1877, le centre linguistique de référence est Constantinople et les gardiens de la langue les Phanariotes, dont la position, comme avons déjà signalé, oscillait entre un archaïsme extrême et des positions plus modérées. Seulement en considérant cette position nous pouvons comprendre l'affirmation de l'auteur qui signale toujours dans l'introduction de sa *Grammaire* : « Pour les Grecs modernes, il n'existe jusqu'à présent que la grammaire de la langue ancienne. C'est elle qu'ils étudient pour être à même de bien lire et de bien écrire »⁶⁸⁵. Le paradoxe de la situation c'est que tout en voulant un « retour aux origines glorieuses de la Grèce » l'on oublie que les premières grammaires de l'Antiquité qui étaient arrivées

⁶⁸⁴ *Grammaire élémentaire*, op. cit. ix.

⁶⁸⁵ *Ibid.* p. ii.

jusqu'aux temps modernes avaient été rédigées vers le II^e siècle av. J.-C. c'est-à-dire dans un moment très postérieur à l'époque « classique » qui était considérée comme référent⁶⁸⁶.

Une autre opinion est manifestée par I. Zambélios dans son *Discussion sur la langue néohellénique* (*Διατριβή περί της Νεοελληνικής γλώσσας*) de 1860. En effet, il commence par manifester son désaccord avec la considération du problème linguistique en termes de conflit entre ceux qui soutiennent que la langue de la nouvelle Grèce doit être celle qui est employée par le peuple (contemporain) et celle qui était employée dans les temps anciens⁶⁸⁷. Pour lui, la langue s'adapte au moment historique et, à chaque époque, elle a deux manifestations : la langue littéraire *φιλολογική γλώσσα* et la langue « vulgaire » ou employée par le peuple *αγοραία γλώσσα*⁶⁸⁸. Tout en reconnaissant l'importance de la langue ancienne et l'emploi de la langue littéraire, Zambélios affirme que celle-ci doit se maintenir entre les deux extrêmes et, surtout, être éloignée de la langue parlée⁶⁸⁹. Il est donc partisan plutôt d'une langue purifiée en littérature mais parce qu'il considère que la langue parlée n'est pas assez bonne (elle est par exemple pleine de mots étrangers).

L'arrivée en Grèce du roi Othon le 1^{er} en 1833 marque le début d'une nouvelle étape dans cette « construction » linguistique toujours tournée vers les modèles cultes de la langue. Nous pouvons cependant différencier deux périodes marquées par l'année 1853. Jusqu'à cette date, la langue « archaïsante » continue d'être employée aussi bien dans le gouvernement que dans l'éducation, de sorte que les livres sont écrits soit dans cette langue soit en grec ancien⁶⁹⁰. Or, cette année-là, Panagiotis Soutsos (1806-1868) fait un pas en avant en publiant son manifeste *Nouvelle Ecole* (*Νέα Σχολή*) qui a été considéré comme l'acte de naissance de la *katharevousa*⁶⁹¹. Tout en gardant ses distances par rapport aux continuateurs des théories de Koraïs, aux professeurs de l'université il déclare que « le grec ancien et le grec moderne ne sont qu'un et le même. La grammaire ancienne et la moderne ne font qu'une et la même »⁶⁹².

Forts de cette affirmation qui répondait également aux besoins du moment, les partisans de ce courant, commencent une lutte qui devient de plus en plus violente contre les

⁶⁸⁶ Certes, les toutes premières grammaires étaient du V^e siècle av. J.-C. Or elles avaient été perdues. *Μεγάλη Εγκυκλοπαιδεία*, τόμος Χ' Ελλάς, Ίδρυμα Ίδιοκτητής Π. Δρανδάκης, Εκ. Οργανισμός "ο Φοίνιξ", Αθήναι, 1963, s.v. γλώσσα, pp. 82-142, p. 103.

⁶⁸⁷ ZAMBELIOS, I. *Διατριβή περί της νεοελληνικής γλώσσας*, dans Zoras G., 1960, pp. 339-352, p. 339: κατ'εμέ η μία και η άλλη γνώμη, είναι σφαλερά.

⁶⁸⁸ *Ibid.* p. 341.

⁶⁸⁹ *Ibid.* p. 343: ουτε είναι, μήτε πρέπει να είναι, η αγοραία.

⁶⁹⁰ MASTRODIMITRIS, P. D. *Εισαγωγή στη Νεοελληνική Φιλολογία op. cit.*, p. 109 ; HATZOPOULOS, K.. *Η Εκπαιδευση στο ελληνικό κράτος*, Πανεπιστημιακές παράδοσεις, Αλεξανδρόπολις, 2003, p. 11.

⁶⁹¹ *Ιστορία της Ελληνικής γλώσσας*, p. 248.

⁶⁹² *Μεγάλη Εγκυκλοπαιδεία*, τόμος Χ' Ελλάς, s.v. γλώσσα, p. 118.

partisans du courant « démotociste », en les accusant entre autres choses, de ne pas avoir de grammaire, ou des règles fixes, d'employer une langue « vulgaire » et corrompue par l'existence de beaucoup de mots d'origine étrangère. En un mot, ils vont se considérer comme les « continuateurs » de la véritable langue grecque.

Sans arriver à ces extrêmes, le panorama au Japon ressemble celui de la Grèce en ce que nous trouvons des courants favorables à l'utilisation de la langue cultivée (plutôt des langues cultivées) comme base pour créer la langue nationale (*kokugo* 国語 ou *nihongo* 日本語). Certes, dès la création du Ministère de l'Education, les ministres et certains de ses membres se sont rendus compte du besoin de changer le système linguistique beaucoup trop compliqué par rapport aux systèmes occidentaux, pour être efficace. En plus, avec l'abolition en 1868 des classes sociales et en 1873 des fiefs, les citoyens devaient en théorie être « égaux » et donc avoir accès à l'éducation dans les mêmes conditions⁶⁹³. Or, dans la pratique, après quelques essais desquels nous parlerons plus tard, la langue choisie pour celle de l'administration, de la culture et de l'éducation restait celle des élites qui avaient été éduquées dans les études confucéennes. Ainsi le *kanbun* et le *sōrobun* continuaient d'être employés pour les mêmes tâches qu'auparavant : le premier dans les documents officiels, la littérature savante, les écrits scientifiques ; la deuxième dans la correspondance privée⁶⁹⁴.

Le système éducatif, créé sur le modèle français en 1871, adopte lui aussi le *kanbun* comme langue d'enseignement ce qui contribue, dans un premier temps, à rendre plus profondes les différences entre les enfants parce que ceux qui provenaient des milieux aisés pouvaient mieux suivre les cours que les fils des paysans. Le problème est plus aigu si nous tenons compte de l'existence de divers programmes éducatifs adoptés aux besoins de chaque classe sociale fonctionnant à l'époque Edo qui devront être remplacés, tout comme les écoles (publiques ou privées) dans lesquelles ils étaient dispensés, par le programme créé par le gouvernement sur des bases pédagogiques et sur des textes (en traduction) d'origine étrangère notamment anglais et français⁶⁹⁵.

Certes, le *kanbun*, le *sōrobun* et les autres dérivés comme le *kundokutai* avaient l'avantage d'être les mêmes partout et de constituer une base solide en ce qui concerne la langue écrite puisqu'ils étaient employés aussi bien dans les écrits scientifiques et littéraires

⁶⁹³ TWINE, N. « The Genbunitchi Movement », *op. cit.* p. 334.

⁶⁹⁴ *Ibid.* p. 335.

⁶⁹⁵ TSURUMI, P. « Meiji Primary School Language and Ethics Textbooks : Old Values for a New Society ? », *Modern Asian Studies*, vol. 8, n. 2 (1974), pp. 247-261, p. 249.

que dans les documents officiels et privés des élites⁶⁹⁶. Ils répondaient donc au besoin d'unité que demande la création d'une langue nationale. Or, ils avaient un grave inconvénient : ceux qui pouvaient l'employer aisément ne représentaient que 5% de la population totale du Japon⁶⁹⁷. Outre le fait (en ce qui concerne le *kanbun*) d'appartenir à une civilisation différente de la civilisation japonaise.

Les deux courants, aussi bien l'un que l'autre, ont des arguments de valeur et le débat continue même une fois que le gouvernement s'est prononcé à faveur de l'un des deux, qui, dès ce moment, devient la base de la création de l'identité linguistique nationale. Néanmoins, ce choix étatique loin de rester le même dès le début, suit un chemin vacillant, s'accordant avec les besoins extérieurs et intérieurs jusqu'au moment où il va se fixer sur un système cohérent avec d'autres éléments impliqués dans le processus de création identitaire.

2. Le fait religieux

Après la langue, le fait religieux avait été considéré dans la période antérieure comme un critère important au moment d'établir l'identité culturelle dans nos deux territoires. Cette importance, visible surtout dans le cas de la Grèce, continue, une fois les nouveaux Etats constitués. Or, des changements très substantiels vont être introduits afin de répondre aux besoins générés par la nouvelle situation politique. Il s'agit d'un domaine très complexe, tout comme celui de la langue, car il est fortement enraciné dans le sentiment collectif et il est la base de l'activité quotidienne et du rythme de vie des Grecs et des Japonais. Ainsi, toute élaboration touchant les croyances a l'avantage de pouvoir être employée comme trait d'union de toute la communauté mais pose aussi le problème de son acceptation par l'ensemble des habitants.

Avant de considérer le rôle du fait religieux dans la création de l'identité nationale, il faut tenir en compte deux phénomènes différents et, parfois, contradictoires. D'un côté se trouve le visage institutionnel, celui qui est représenté par la hiérarchie des administrateurs, par les théories « officielles », par le « bâtiment » religieux dont les rapports avec le

⁶⁹⁶ Pour la montée de l'emploi du *kanbun kundokutai* voir : UEDA, A. « Sound, Scripts, and Styles: Kanbun kundokutai and the National Language Reforms of 1880s Japan », *Review of Japanese Culture and Society*, December, 2008, pp. 131-154, pp. 134-5.

⁶⁹⁷ Ce chiffre correspond au pourcentage de la classe samouraï à l'époque Edo

gouvernement sont l'un des problèmes à résoudre par les bâtisseurs des nouveaux Etats. D'un autre côté se trouve le visage « pratique », c'est-à-dire celui qui montre la façon par laquelle le fait religieux était compris par les Grecs et les Japonais. Comme nous verrons, c'est le premier qui va être façonné par le gouvernement afin de l'employer pour le faire devenir un élément de plus dans la création de l'identité.

Dans cette voie, les stratégies seront différentes en raison des différences des situations de départ, néanmoins le résultat sera dans les deux cas presque identique : l'utilisation du fait religieux comme support des nouveaux Etats et comme élément d'unité des leurs habitants.

2. 1. Rapports religion/État : vers une « religion officielle ».

En étudiant les documents officiels des nouveaux gouvernements, un fait saute rapidement aux yeux : celui du besoin ressenti aussi bien par le Conseil de Régence d'Othon que par les Conseillers de l'empereur de clarifier les liens entre les régimes politiques et le monde « religieux ». Les dates parlent d'elles mêmes : en 1833, c'est-à-dire un an à peine après l'arrivée d'Othon, le Régent Maurer et son secrétaire d'Etat, Farmakidis, signent deux décrets : le premier, daté le 15/25 juillet, déclare l'Eglise Grecque autocéphale (donc hors de l'obédience du Patriarche Œcuménique), le deuxième daté de quelques jours plus tard (le 23 juillet/4 août) reconnaît le roi comme « tête » de l'église, suivant les modèles anglais et allemand⁶⁹⁸. En 1868, les Conseillers impériaux, décrètent quant à eux, la séparation entre le shintō et le bouddhisme (*shinbutsu buri* 神仏振り) à travers une série de lois (*lois de la clarification du shintō et du bouddhisme -shinbutsu hanzen no rei* 神仏判然の令) qui est connu comme *loi de la séparation du shintō et du bouddhisme (shinbutsu hanare rei* 神仏離令) et publient également un décret interdisant ce dernier (*haibutsu kishaku* 廃仏毀釈)⁶⁹⁹. Cette séparation avait été inspirée par les membres du *Kokugakuha* qui petit à petit étaient en train de devenir des idéologues nationalistes⁷⁰⁰.

⁶⁹⁸ MAUER, G. L. Von, *Das Griechische Volk*, Heidelberg, 1835, zweiter band, pp. 158-62. METALLINOS, G. B. Ελληνικού αυτοκεφάλου παρά λειμόμενα, Εκ. Δόμος, Αθήνα, 1989, p. 23.

⁶⁹⁹ SAKAI, Fumio 酒井文夫 *Kindai nihon ni okeru. -Kokka to shūkyō- shisō, shinjō no jiyū no kōsatsu* 近代日本における 国家と宗教—思想 信条の自由の考察, Shinyamasha 信山社, Tōkyō, 1997, p. 43.

⁷⁰⁰ HARDACRE, H. *Shinto and State. 1868-1988*, Princeton University Press, Princeton-New Jersey, 1989, p. 17.

Ces deux actes sont en eux-mêmes une déclaration explicite des intentions du gouvernement et aussi des besoins de ceux-ci. Pour les Grecs, il était clair qu'il fallait montrer l'indépendance complète du nouvel Etat et sa volonté de devenir une nation « civilisée » en coupant tous les liens avec son passé « oriental ». Pour les Japonais, il fallait légitimer ou plutôt réaffirmer le changement de régime politique en établissant un « retour » au système idéal du *ritsuryō*⁷⁰¹. Dans les deux cas, l'enjeu était d'établir d'une façon univoque les liens entre le gouvernement et le fait religieux dans sa version institutionnelle. Or, cette question n'est pas exclusive de la Grèce et du Japon, elle s'était posée aussi dans les autres Etats occidentaux. Même si, au XIX^e siècle, la force de l'Eglise comme institution, recule de plus en plus et que la liberté de culte est devenue une liberté indéniable, il est aussi vrai que la foi personnelle continue d'être un lien puissant et un élément de cohésion à l'intérieur des Etats. Les Grecs et les Japonais se trouvent donc confrontés à cette double réalité qu'ils adopteront et adapteront à leurs réalités internes suivant leurs propres expériences. Au Japon, il fallait également créer un terme pour désigner « religion ». Dans son ouvrage *Hyakugaku renkan* 百学連環 (1870), Nishi Amane emploie deux termes différents pour parler de la « religion » : *kyōhō* (教法) et *shūshi* (宗旨)⁷⁰². Finalement le terme employé sera *shūkyō* 宗教.

Lorsque le Conseil de Régence est établi en Grèce, l'une des premiers soucis de Maurer, le ministre du Culte et d'Education est de résoudre la situation paradoxale du nouveau royaume dont la tête de l'Eglise se trouvait être un « fonctionnaire » de la Sublime Porte qui était devenue un ennemi potentiel ; et aussi du fait que le centre spirituel de référence était situé en dehors du territoire national, dans un territoire appartenant à l'empire d'une autre confession. Une telle situation ne pouvait pas être envisageable ni du point de vue politique ni du point de vue pratique. Pour lui, les choses étaient claires : un Etat-nation doit avoir sa propre Eglise. On devait donc rompre avec le Patriarcat de Constantinople. Cette idée aurait posé peut-être plus de problèmes qu'elle ne l'a fait si elle n'avait pas été déjà énoncée

⁷⁰¹ Connu aussi comme *ritsuryō-seido* (système de Codes) il s'agit du système politique existant à l'époque de Nara (VII^e-VIII^e siècles) donc la base se trouvait dans la législation et les codes (pénal : *ritsu* et administratif : *ryō*). Ce système avait supposé une réforme profonde des institutions centrales et locales et avait établi un Etat centralisé ainsi comme une union entre la politique et la religion. Peut-être pour cela, le Ministère de Cultes (qui sera « rétabli » à Meiji) avait une puissance de premier ordre au sein de l'administration. Néanmoins, malgré sa place de prééminence, les fonctionnaires qui y travaillaient avaient un rang inférieur ce qui laisse à penser que malgré les apparences, le ministère de Cultes pouvait être considéré comme un organe subordonné. Pour ce système ancien voir : BATTEN, B. L. « Foreign Threat and Domestic Reform: The Emergence of the Ritsuryō State », *Monumenta Nipponica*, Vol. 41, No. 2 (Summer, 1986), pp. 199-219.

⁷⁰² ŌKUBO Toshiaki 大久保利謙, *Nishi Amane zenshū 4* 西周全集第四卷, Shūkō Shobō 宗高書房 Tōkyō, p. 112 pour le premier, p. 114, pour le deuxième. Il emploie également les deux en même temps : p. 117. Le terme *kyōhō* (教法) était employé dans les temps anciens pour parler les enseignements de Shaka, le bouddha historique et puis, il sera interprété comme « système d'enseignement ». Pour ce qui est du terme *shūshi* (宗旨), il est peut être traduit comme « doctrine ».

par des intellectuels grecs. En effet, lorsque Maurer et Farmakidis travaillaient sur le décret qui devait déclarer l'autocéphalie de l'église grecque, celui-ci a découvert les idées qui avaient été exprimées en 1821 par Koraïs dont il était un fervent partisan. Le savant dans son ouvrage *Introduction à La Politique d'Aristote* (*Προλεγόμενα εις τα Πολιτικά του Αριστοτέλους*) affirme: « Il est plus indécent que le clergé des Grecs libres et autonomes obéisse aux ordres du Patriarche élu par le tyran et qu'il obéisse par besoin au tyran »⁷⁰³. Certes, ces mots avaient été écrits dans un contexte d'opposition à l'empire byzantin et à tout ce qu'il représentait, néanmoins, ils s'adaptent bien aux besoins du nouveau gouvernement. Ils sont donc repris par Farmakidis. Une fois déclarée l'autocéphalie de l'église grecque, les Régents situent à sa tête le monarque suivant la pratique existante dans les Etats allemands dès le XVI^e siècle où fut établi le principe « *cuius regio, eius religio* » c'est-à-dire que la religion du peuple devait être celle du monarque⁷⁰⁴. Certes, le cas de la Grèce ne s'adapte pas exactement à ce précepte car Othon n'était pas orthodoxe mais il restait quand même chrétien et le siège de l'Eglise était fixé à Athènes. En faisant cela, il justifiait et légitimait son pouvoir face à ces sujets. Les décrets de Maurer et Farmakidis servent également à établir l'organisation de l'Eglise grecque dont l'organe le plus importante est le Saint Synode qui est nommé de façon différent par le Patriarcat et le gouvernement grec. Ainsi, en 1850 dans le *Tomos synodikos* (dont nous parleront plus tard) il est nommé : Saint Synode de l'église grecque (Ιερός Σύνοδος της Εκκλησίας της Ελλάδος) tandis que P. Deligianis, ministre du Culte et de l'éducation publique, s'adresse à lui comme Saint Synode du royaume grec (Ιερός Σύνοδος του βασιλείου της Ελλάδος)⁷⁰⁵. Cette double appellation montre la difficile situation de l'église grecque qui tout en étant « nationale » devait respect et, dans une certaine mesure « obéissance » morale à Constantinople puisque le Patriarcat continue d'être le référent de l'orthodoxie.

Plus complexe est la situation au Japon où la création d'une « religion officielle » qui puisse être le lien d'union des Japonais a dû passer par un changement radical dans la conception du fait religieux. Le retour au *ritsuryō* supposait deux réalités qui n'étaient pas trop claires au début de Meiji. D'un côté l'union entre le gouvernement et la religion (*saisei*

⁷⁰³ KORAIS, A. *Προλεγόμενα εις τα Πολιτικά του Αριστοτέλους*, Ελληνική Βιβλιοθήκη, Paris, 1821, p. ρκ': *Ελευθέρων και αυτονόμων Γραικών κλήρος είναι απερέστατον να υπακούη εις προσταγὰς Πατριάρχου εκλεγμένου από τύραννον και αναγκασμένου να προσκαυνῇ τύραννον.*

⁷⁰⁴ DAKIN, *Η Ενοποίηση της Ελλάδος*, op. cit. p. 111.

⁷⁰⁵ DELIGIANIS, P. *Τόμος συνόδικος και τα αφόρωντα το εκκλησιαστικού ζήτημα*, Αθήνα, 1850, p. 19 pour la première appellation; p. 28 pour la deuxième.

itchi 祭政一致) et d'autre côté l'existence d'une « religion officielle »⁷⁰⁶. C'est en suivant les idées des *Kokugaku* dont les travaux avaient commencé à l'époque précédente, que les bâtisseurs du nouvel Etat vont choisir le « shintō » pour occuper cette position. C'est-à-dire qu'ils vont créer ce qui l'on connaît comme le « shintō d'Etat » (*kokka shintō* 国家神道) dont rôle devait être en partie analogue à celui du christianisme dans les pays occidentaux.

Le premier pas dans ce sens est la « restauration » en 1868 du Département des Divinités (*Jingikan* 神祇官) qui occupe la deuxième position en importance après le Conseil d'Etat (*Dajōkan* 太政官) et, parfois, même avant celui-ci dans la nouvelle organisation de l'Etat⁷⁰⁷. Il s'agit d'une institution qui est occupée majoritairement par les membres du *Kokugakuha* dont Hirata Kanetane 平田鏗胤 (1801-1880), le fils adoptif de Hirata Atsutane et par plusieurs membres de la Cour⁷⁰⁸. Il ne faut pas, néanmoins, supposer qu'il s'agit d'un ensemble homogène. Au contraire, l'existence de diverses factions provoquera des discussions, parfois violentes, dans son sein⁷⁰⁹. Fruits de ces disputes et de l'évolution politique, ce Département devient en 1871 le ministère des Cultes (*Jingishō* 神祇所) et, en 1872, celui-ci est aboli et les affaires religieuses vont désormais faire partie du ministère d'Education fondé cette année⁷¹⁰. Dans sa courte vie, le *Jingikan* va jouer cependant un rôle clé dans le développement des rapports entre la religion et l'Etat. En effet, c'est en son sein que sera prise la décision de séparer le shintō du bouddhisme et que sera créée la Campagne de la Grande Promulgation (*daikyō senpu* 大教宣布).

Un deuxième pas vers la création du shintō comme religion de l'Etat (*shintō kokka*) est, en effet, la Campagne de la Grande Promulgation lancée en 1870 par le Département des Divinités dans le but de répandre entre la population ce que les idéologues considéraient comme les principes basiques de la « nouvelle religion » : la vénération des Kami et l'amour

⁷⁰⁶ BREEN, J. L. « Shintoist in Restoration Japan (1868-1872): Towards a Reassessment », *Modern Asian Studies*, vol. 24, n° 3 (Jul. 1990), pp. 578-602, p. 581.

⁷⁰⁷ SAKAMOTO Takao 坂本加雄, *Meiji Kokka no kensetsu. 1871-1890* (明治国家の建設), *Nihon no gendai 2* 日本の現代 2, Chūokōron-sha 中古論社, Tōkyō, 1998, p. 55. Il s'agit d'une des institutions les plus importantes du système du *ritsuryō* fondé à l'époque Nara. Néanmoins, en 1868, il s'agit d'un bureau dépendant du *Dajōkan*. Indépendant en 1869, il sera substitué par le ministère de cultes (*jingishō*) cette même année, toujours dépendant du *Dajōkan*.

⁷⁰⁸ *Ibid.* p. 56.

⁷⁰⁹ BREEN J. L. dans son article « Shintoist in Restoration Japan (1868-1872) », *op. cit.* étudie l'existence de deux factions différentes : celle des partisans de Hirata Atsutane et celle des partisans d'Ōkuni Takamasu. Il soutient que c'est cette dernière qui est la plus importante dans les affaires du shintō dans les premiers moments de Meiji.

⁷¹⁰ HARDACRE, *Shintō and State*, *op. cit.*, p. 30. En 1877, la section à l'intérieur du ministère sera remplacée par le *Shajikyoku* (le bureau de temples et sanctuaires) dépendant du Ministère de l'Intérieur. Ainsi, tout comme à l'époque Nara, malgré les apparences, les bureaux chargés des affaires religieuses restent subordonnés aux institutions politiques.

pour le pays, la clarification des principes du Ciel et de la voie des Hommes et la vénération et obédience à l'empereur⁷¹¹. Il s'agit d'une Campagne dont les trois piliers sont les Trois Grand Enseignements que nous venons de citer, l'Institut du Grand Enseignement (*Daikyōin* 大教院) et un corps d'évangélistes nationaux (*kyōdōshoku* 教道職)⁷¹². D'autres mesures complémentaires comme l'inscription obligatoire dans les sanctuaires shintō qui devaient remplacer les monastères bouddhistes dans cette tâche, la célébration de funérailles et l'établissement un système hiérarchique des sanctuaires, élaboré en collaboration avec le prêtre principal du sanctuaire d'Ise Tanaka Yoritsune 田中頼経 (1836-1897) entre autres, sont prises dans les premières années de la décennie de 1870⁷¹³. Ainsi, petit à petit, tout au long de la cette décennie, on pose les bases sur lesquelles reposera le bâtiment du *shintō kokka* dont l'empereur et les rites faits par la famille impériale deviennent clairement l'axe. Ainsi, il laisse à l'écart d'autres façons de comprendre le shintō existant déjà à l'époque Edo et connues après sous le nom de « shintō des sectes » (*kyōha shintō* 教派神道)⁷¹⁴. Même si les croyances sont en principe les mêmes, elles se différencient et du shintō d'Etat et du shintō de sanctuaire par le fait d'avoir un fondateur, une doctrine et une forme associative⁷¹⁵.

Les raisons de la décision de créer une religion officielle sont essentiellement d'ordre politique et symbolique. Dans leurs voyages à l'étranger, dans leurs lectures des ouvrages occidentaux, les idéologues de Meiji s'étaient rendu compte (avant même 1868) de l'importance que la religion avait dans certains Etats occidentaux et avaient remarqué également les liens unissant la religion et l'Etat. Ils étaient donc arrivés à la conclusion que l'une des raisons du succès occidental se trouvait dans l'unité créée autour des croyances, à l'occasion autour du christianisme. Toujours, d'après leurs réflexions, s'ils voulaient mener le Japon vers le chemin de la « civilisation » il fallait créer les mêmes conditions à l'intérieur du pays et donc, établir une « religion nationale » suivant le modèle du christianisme qui

⁷¹¹ ARAI Ken, TANAKA Shigeru (éds.) 洗建 田中滋, *Kokka to Shūkyō. Shūkyō kara miru kingendai Nihon jōkan* 国家と宗教・宗教から見る近現代日本 上巻, Kyōto Bukkyōkai 京都仏教会, Hōzōkan 法蔵館, Kyōto, 2008, p. 47.

⁷¹² SAKAI Fumio 酒井文夫, *Kindai Nihon ni okeru. –Kokka to shūkyō, op. cit.* p. 45.

⁷¹³ *Ibid.* p. 44, Ainsi, la nouvelle division des sanctuaires comptait cinq catégories (sanctuaires officiels, sanctuaires de province et préfecture, sanctuaires de village natal, sanctuaires de village et sanctuaires sans catégorie). Au sommet de l'hiérarchie se trouvait le sanctuaire d'Ise. HARDACRE, *Shinto and State, op. cit.*, pp. 83 et 86.

⁷¹⁴ SAKAI Fumio 酒井文夫, *Kindai nihon ni okeru. –Kokka to shūkyō, op. cit.* p. 43. Les sectes les plus connues de l'époque Edo était *Kurozumikyō* (黒住教), *Konkōkyō* (金光教), *Tenrikyō* (天理教) et *Misogikyō* (禊教) et elles continueront d'exister à l'époque Meiji : *Nihon shūkyō jiten* 日本宗教事典, Kōbundō 弘文堂, Tōkyō, 1985, p. 89.

⁷¹⁵ *Nihon shūkyō jiten* 日本宗教事典, *op. cit.* p. 95. Les sectes shintō ne sont pas nées à l'époque Meiji, même si c'est à ce moment qu'elles se sont développées significativement. Ainsi, parmi les treize sectes reconnues officiellement à l'époque, quatre (*Kurozumikyō* 黒住教, *Konkōkyō* 金光教, *Tenrikyō* 天理教 et *Misogikyō* 禊教) existaient déjà à l'époque Edo.

serait en même temps le lien d'unité de tous les citoyens et le moyen de légitimer le pouvoir impérial⁷¹⁶.

Bien sur, les décisions prises par les gouvernements, aussi bien en Grèce qu'au Japon ne sont pas acceptées sans problèmes et sans contestation, étant donné leur caractère novateur et, parfois opposé à des pratiques considérées comme traditionnelles et aux idées d'autres groupes d'opinion. Le choix porté sur le shintō, même s'il semblait, pour les idéologues Meiji, d'abord le plus logique, n'était pas moins sans problèmes, aussi bien d'ordre pratique que d'ordre institutionnel. Les premiers sont dus à la totale absence d'une organisation quelconque du shintō puisque, jusqu'à l'époque Meiji, il faisait un tout indissoluble avec le bouddhisme et la morale confucéenne⁷¹⁷ ; les deuxièmes font référence à sa constitution comme « religion nationale ».

Même si ces idées étaient fondées sur des précédents développés dans la période antérieure, leur application pratique et la radicalisation des présupposés dans certains cas (comme dans la séparation du shintō et du bouddhisme et les représailles qui se sont produites après) ne s'est pas faite sans soulever des protestations et des oppositions plus ou moins sérieuses. D'abord au sein même des élites, car bien sûr, elles ne sont pas homogènes, ensuite, chez les citoyens.

Ainsi, pendant vingt ans, le Patriarcat de Constantinople se refusera de reconnaître l'autocéphalie de l'église grecque car le faire supposait de perdre une partie importante de son autorité matérielle et aussi une partie importante des revenus dont il avait besoin pour subsister. De plus, la séparation de l'église grecque était un coup sérieux à son autorité spirituelle, surtout si l'on tient compte que le Patriarcat pouvait à maints égards être considéré comme étant grec : la langue, la culture, les attaches historiques, tout appartenait à l'univers hellénique. Or l'enjeu était plutôt « politique » que spirituel (car dans ce domaine, l'Eglise grecque se référait au Patriarcat). En effet, le Patriarche avait été habitué à être, outre le chef de l'église, celui du « rum-millet » et en tant que tel, il jouissait des pouvoirs « temporels » aussi comme celui de rendre la justice, de collecter les impôts ou de diriger l'éducation⁷¹⁸. Par la séparation de l'église grecque, les territoires du nouveau royaume lui échappaient

⁷¹⁶ TIPTON, E. K. *Modern Japan. A social and political history*, Routledge, London, 2002, p. 67; SAKAI Fumio 酒井文夫, *Kindai nihon ni okeru. –Kokka to shūkyō, op. cit.* pp. 42-3.

⁷¹⁷ En effet, les enseignements confucéens, notamment ceux de la piété filiale et de la loyauté seront associés au shintō dans la période Edo et vont constituer l'un des piliers sur lequel sera bâti le shintō d'Etat.

⁷¹⁸ Des charges qui continue à en avoir même après la constitution du Royaume grec : STAVRIDOS, B. Th. *Ιστορία του Οικουμενικού Πατριαρχείου (1453 σήμερα)*, Εκδοτικός οίκος Αδελφών Κυριακίδη, Θεσσαλονίκη, 1987, 15.

définitivement même s'il y avait encore une partie importante qui continuait à être sous son autorité⁷¹⁹.

En 1850, les rapports entre l'église grecque et le Patriarcat vont se normaliser grâce au *Synodikos Tomos*. Il s'agit document officiel signé par le Patriarche œcuménique Kyrilos (celui de Constantinople) dans lequel il reconnaît l'église grecque comme étant autocéphale et «sœur» du siège de Constantinople⁷²⁰ et stipule les rapports entre celle-ci et le Patriarcat. Cette « victoire » du gouvernement ne peut, cependant, cacher la première grande déception à l'égard des idées irrédentistes du nouvel Etat, survenue lors des négociations qui mettent un terme à la guerre, et qui est la source des premières oppositions sérieuses à Othon. En effet, jusqu'à ce moment, le roi, quoique étranger, avait été bien reçu par la population et par les élites. Pour ces dernières, il était une sorte de nouvel Alexandre qui allait amener la prospérité à la Grèce en lui permettant de récupérer son ancienne gloire. Dans un poème, N. T. Voulgaris écrit : « Imitateur d'Alexandre le Grand/roi, pour la fusion de tous/les peuples de la Grèce/oppose-toi aux ennemis barbares »⁷²¹. Peu importait dans ces premiers moments aussi que le nouveau roi ne soit pas orthodoxe. Or, cette différence ne doit pas être négligée parce que l'inimitié portée par les Grecs envers l'Occident était profondément ancrée dans les consciences populaires. C'étaient les catholiques qui avaient d'abord mis à sac Constantinople et puis qui avaient aidé à sa chute en 1453 pour ne pas avoir envoyé de renforts. Cette méfiance avait été attisée par l'église orthodoxe et cela malgré certains efforts pour arriver à une concertation⁷²².

Ainsi, des incidents en rapport avec la confession religieuse vont se succéder dès la décennie des années 40 d'une façon plus ou moins intermittente et avec des conséquences plus ou moins sérieuses pour la politique internationale du royaume⁷²³. Sans toucher d'abord le roi, ceux-ci commencent à arriver jusqu'à lui lorsque les affaires politiques s'avèrent tourner du mauvais côté. Bien sur, la confession du roi n'y était pour rien, cependant, la population ne pensait pas de la même façon. Les efforts de la reine Amalia qui avait appris le

⁷¹⁹ La Thessalie, l'Epire, les régions du nord. Mais aussi les Orthodoxes en Anatolie et ceux des Balkans se trouvaient encore sous l'égide du Patriarcat. Cependant, petit à petit d'autres églises autonomes vont voir le jour. Par exemple, l'église bulgare reconnue dans la décennie des années 70.

⁷²⁰ DELIGIANIS, P. *Τόμος συνόδικος και τα αφόρωντα το εκκλησιαστικού ζητήμα*, Αθήνα, 1850, p. 29.

⁷²¹ DIMARAS, K. Th. *Ελληνικό Ρομαντισμός*, Ερμής, Αθήνα, 1994, p. 367.

⁷²² Le premier Patriarche après la prise de Constantinople avait été Gennadios, un moine élu par Mehmet II pour occuper le trône patriarcal du à la haine qu'il portait aux Occidentaux. En effet, on va essayer de trouver une approche dès certaines institutions. Cependant, le Patriarcat finira pour voir dans la figure des califes ottomans, les successeurs « légitimes » des empereurs byzantins et donc, les « légitimes » gouverneurs des territoires qui avaient composée auparavant l'Empire byzantin, donc la Grèce.

⁷²³ Dans la plus grande partie, il s'agit des affrontements avec les catholiques dus à la peur d'une « invasion ». Les rapports entre les orthodoxes et les catholiques malgré les essais de concertation n'ont été jamais bons, alimentés surtout par le ressentiment des actuaciones de ces derniers par le passé (conquête de Constantinople en 1204, indifférence face à la conquête ottomane, ...).

grec et qui s'était faite orthodoxe ne servaient donc à rien ? La défaite grecque dans la guerre de Crimée malgré la « petite victoire » diplomatique retournera contre le roi tous les espoirs déçus des gens qui avaient cru, appuyés par le monarque lui-même, qu'il était possible de réaliser la *Megali Idea*, et d'intégrer au royaume grec les territoires encore sous domination ottomane, y compris Constantinople. Parmi les arguments qui seront invoqués lors du « renvoi » du roi en 1862 se trouve « l'incompatibilité » avec ses sujets ; une incompatibilité dont la religion était le plus important des points. Trois ans plus tard, en 1865 (l'année de l'arrivée du nouveau roi), M. Schinas publiait un ouvrage intitulé *Sur les affaires ecclésiastiques* (*Περί των εκκλησιαστικών*) dans lequel il affirme, après avoir posé la question si la Grèce doit ou pas avoir un culte principal, « l'église pour les Orthodoxes construit l'Etat d'autant plus que l'Etat est fondé sur l'église »⁷²⁴. Et, un peu plus loin, il continue : « notre culte est notre mère, notre nourrice, notre maître ; notre Dieu dans la terre est l'évergète, la consolation, la vie ; il est notre vertu et notre orgueil »⁷²⁵. Pour marquer encore plus cette importance de la religion, Schinas divise l'histoire grecque en deux grandes périodes : avant et après le Christ⁷²⁶.

Ainsi, l'orthodoxie se manifeste comme un des traits définitoires de l'identité grecque, non seulement culturelle comme auparavant mais aussi en tant qu'Etat-nation.

Au Japon, le choix porté sur le shintō même s'il semblait d'abord pour les idéologues Meiji le plus logique n'était pas moins sans problèmes. Mis à part les problèmes dans le domaine pratique (organisation d'un clergé chargé de diffuser les nouvelles idées, d'un système de sanctuaires, des rituels qui n'existaient pas auparavant dans le shintō), il existe l'opposition exprimée non seulement au sein des membres du bouddhisme mais aussi au sein de certains cercles intellectuels contre la politique du gouvernement concernant les décisions prises autour du shintō et de l'union entre le gouvernement et la religion. Ainsi, en 1875 les quatre sectes shinshū Jōdo (Honganji ha 本願寺派, Ōtani ha 大谷派, Bukkōji ha 仏光寺派 et Kōshō ha 興正派) sortent de l'office de propagande du Grand Enseignement⁷²⁷ tout comme la Véritable Secte de la Terre Pure *Shin Jōdo* 真浄土 qui est sortie par son fondateur Shimaji

⁷²⁴ SCHINAS, M. G. *Περί των εκκλησιαστικών*, Αθήνα, 1865, p. 2: η εκκλησία παρα τοις Ορθοδόξοις κατασκευοί εν τη πολιτεία τόσον, όσον η πολιτεία ίδρυται εν τη εκκλησία.

⁷²⁵ *Ibid.* p. 2: η θρησκεία μας είνε, φίλοι, η μήτηρ και τρόφος και διδάσκαλός μας, είνε ο ευεργέτης, η παρηγογία η ζωή ο θεός μας επι της γης, είνε η δόξα μας και το καύχημά μας.

⁷²⁶ *Ibid.* p. 4: Δύο μεγάλα και ισομήκη μερίσματα 'χει η Ελληνική ιστορία. Το πρώτον περιλαμβάνει τόσους σχεδόν χρόνους προ Χριστού, όσους και το δεύτερον απο Χριστού μέχρι σήμερα.

⁷²⁷ SHIMAZONO Susumu 島蘭進, *Kokka shinto to Nihonjin* 国家神道と日本人, Iwanami shoten 岩波書店, Tōkyō, 2010, col. Iwanami shinsho 岩波新書 1259, p. 14.

Mokurai 島地黙雷 (1838-1911)⁷²⁸. Tous ces mécontents vont faire de « la séparation de la religion et la politique » (seikyō bunri 政教分離) et de « la liberté de croyances » (shinkyō no jiyū 信教の自由) leurs mots d'ordre⁷²⁹.

Cette idée de la « liberté des croyances » est déjà présente dans l'essai « Religious freedom in Japan » écrit en anglais par Mori lors de son séjour aux Etats-Unis et paru en 1873. Déjà parmi les lettres qu'il avait reçu des savants américains le problème religieux était présent soit pour signaler le christianisme comme pilier des nations occidentales (lettres de William A. Stearns, Mark Hopkins ou J. H. Seelye) soit pour présenter une certaine indépendance de la religion et du gouvernement (lettre de Joseph Henry)⁷³⁰. Mais c'est dans son essai que Mori va exprimer ses idées sur le sujet. Ainsi, après avoir reconnu l'importance des croyances religieuses pour les hommes, il continue « dans toute les nations éclairées de la terre, la liberté de conscience, en spéciale dans les affaires de croyance religieuse, est sacrement considérée non seulement comme un droit inhérent à l'homme mais aussi comme le plus fondamental élément pour faire progresser tous les intérêts humains »⁷³¹. Fort de cette idée, Mori considère que le labeur du ministère de culte est quand même questionnable parce que « la religion ne peut pas ni être vendue ni être imposée »⁷³². Et donc, il affirme que « l'établissement des lois doit assurer une complète liberté de conscience » et cela en assurant notamment le libre exercice de toutes les religions et l'impartialité du gouvernement à leur égard⁷³³. Dans cette ligne, Mori établit dans son « chartre religieuse de l'empire du Grand Japon » entre autres directives que « le gouvernement impérial du Grand Japon ne fera pas de lois prohibant ni directement ni indirectement le libre exercice de la liberté de conscience ni de la liberté religieuse dans ses domaines »⁷³⁴. C'est sans doute au nom de cette liberté, qu'il se montre un défenseur du christianisme à un moment où au Japon tout lui était hostile. Et que, dans l'introduction de son *Education in Japan* il reconnaît les trois grandes croyances du

⁷²⁸ SUEIKI Fumihiko, «La place du bouddhisme dans la modernisation du Japon», dans BROTONS, A. et GALAN, Chr. (directeurs), *Japon au pluriel 7. Actes du septième colloque de la Société française des Études japonaises. Campus de Michel-Ange du CNRS Paris, 20-22 décembre 2006*, Éd. Philippe Picquier, Arles, 2007, pp. 21-36, p. 21.

⁷²⁹ SHIMAZONO Susumu 島蘭進, *Kokka shinto to Nihonjin 国家神道と日本人*, op. cit. p. 14.

⁷³⁰ *Education in Japan* dans Ōkubo Toshiaki 大久保利明 (éd.), *Shinshū Mori Arinori zenshū 5 新修森有禮全集 5*, op. cit. pp. 199-204 (lettre de William A. Stearns), pp. 244-55 (lettre de Mark Hopkins), pp. 256-63 (lettre de J. H. Seelye) et pp. 268-76 (lettre de Joseph Henry).

⁷³¹ «Religious freedom in Japan» dans dans Ōkubo Toshiaki 大久保利明 (éd.), *Shinshū Mori Arinori zenshū 2 新修森有禮全集 2*, op. cit. pp. 67-80, p. 67 : « In all the enlightened nations of the earth, the liberty of conscience, especially in matter of religious faith, is sacredly regarded as not only an inherent right of men, but also a most fundamental element to advances all human interests ».

⁷³² *Ibid.* p. 69: «Religion can neither be sold to, nor forced upon, any one».

⁷³³ *Ibid.* pp. 73-4.

⁷³⁴ *Ibid.* p. 79.

Japon : le bouddhisme (comme religion qui s'intéresse à la vie future), le confucianisme (vie présente) et le shintō (vie passée : culte des ancêtres)⁷³⁵.

Mori n'est pas le seul à défendre ce point de vue. Ainsi, certains membres de la *Meiokusha* (dont Nishi Amane) emploient leur revue la *Meiokuzasshi* comme moyen d'exprimer leurs idées visant également la liberté de religion. Et encore nous pouvons ajouter le nom de Fukuba Bisei 福羽美瀨 (1831-1907), disciple du *Kokugakusha* Ōkuni Takamasa et le principal créateur de la Campagne de la Grande Promulgation⁷³⁶.

Les critiques vont plus loin, jusqu'à nier que le shintō puisse être considéré comme une religion pareille au bouddhisme ou au christianisme qui étaient les référents dans le domaine religieux. Ainsi, par exemple, Fukuzawa Yukichi écrit dans son *Résumé de la théorie de la civilisation* (*Bunmei ron no gairyaku* 文明論概略) de 1875 :

Il y a ceux qui pensent que notre pays est maintenu par les doctrines de la Voie des Bouddhas et des Kami, pendant que le Shintō n'a pas encore établi un corps de doctrine. Tandis que certains identifient « restauration » (*fukko*) avec Shintō, le Shintō a été déjà enjôlé à l'intérieur de la loi bouddhique et pendant cents d'années on a échoué dans le fait de montrer ses vraies couleurs. Dans les temps récents on entend le nom du shintō en essayant de faire un mouvement qui a la faveur de la famille impériale dans un moment de changement politique mais de mon point de vue s'il s'agit d'une affaire du hasard, il ne faut pas admettre la doctrine qui a établi cela⁷³⁷.

Mokurai, quant à lui, considère le shintō comme une « non religion » parce que les Kami sont « tantôt célébrés comme des ancêtres ou tantôt comme des hommes illustres de la nation »⁷³⁸.

Ces idées seront reprises également par certains membres du mouvement favorable au shintō et, ainsi, dans un mémorial adressé au gouvernement en 1874 pour lui demander de restaurer le Département des Divinités par nombreuses voix influentes du shintō, il est affirmé :

L'Enseignement National (*kokkyō*) est l'enseignement des codes du gouvernement national fait par le gouvernement au peuple sans erreur. (...) L'Enseignement national de la famille impériale n'est pas une religion

⁷³⁵ *Education in Japan* dans Ōkubo Toshiaki 大久保利明 (éd.), *Shinshū Mori Arinori zenshū 5* 新修森有禮全集 5, *op. cit.* p. 184.

⁷³⁶ HARDACRE, H. "Creating State Shinto: The Great Promulgation Campaign and the New Religions", *Journal of Japanese Studies*, Vol. 12, No. 1 (Winter, 1986), pp. 29-63, p. 42.

⁷³⁷ FUKUZAWA Yukichi 福澤諭吉, *Bunmeiron no gairyaku* 文明論之概略, Iwanami shoten 岩波書店, White han Iwanami bunko 165 ワイド版 岩波文庫 165, Tōkyō, 2004, pp. 223-4. Pour le texte originel voir annexe 2: textes, partie b) Japon, n° 2.

⁷³⁸ SUEIKI Fumihiko, "La place du bouddhisme dans la modernisation du Japon", *op. cit.* p. 26.

parce que la religion est les théories de leurs fondateurs. L'Enseignement National consiste dans les traditions de la famille impériale, commençant dans l'Age des dieux et continuant à travers l'histoire. (...) L'Enseignement National est le Shintō et le Shintō n'est pas une autre chose que l'Enseignement National⁷³⁹

Tokoyo Nagatane 常世長胤, chargé de développer la Campagne de la Grande Promulgation à Nagasaki, insiste dans la même idée. Ainsi, dans son journal il écrit que le shintō est « la grande voie du gouvernement, la base et la source du *Kokutai* ; il n'est pas une croyance avec des écritures (*kyōhō* 教法)⁷⁴⁰

Face à cette situation, le shintō sera divisé en deux parties différentes. Le shintō de « sanctuaire » qui restera près du peuple et le nommé shintō « d'Etat » qui devenu une « non religion » servira comme fondement idéologique du gouvernement suivant les indications faites dans la mémoire de 1874. C'est-à-dire qu'il s'identifiera de plus en plus avec la famille impériale dont le rôle central dans l'unité des Japonais se développera petit à petit à partir de la décennie suivante jusqu'à sa consécration dans la Constitution de 1889.

2. 2. La « religion » comme pilier de l'identité

Le débat autour du fait religieux montre jusqu'à quel point ce sujet était considéré à l'intérieur des gouvernements comme un facteur dont il fallait tenir compte dans la définition des nouveaux régimes et dans celle des idéologies qui devaient servir de base aux gouvernements. Ainsi, aussi bien la *Megali Idea* que le *Kokutai*, s'ils ont bien comme point de départ des présupposés différents, partagent l'importance du composant « religieux » dans leurs formulations. Les croyances seront également présentes dans la définition de la communauté politique et, donc, dans l'identification du corps citoyen, bien que les considérations aient des différences sensibles. Enfin, la religion étant profondément enracinée dans la vie quotidienne des habitants, elle remplit un rôle unificateur en dehors des spéculations théoriques des politiciens et des intellectuels. Un rôle qui sera, lui aussi, employé par le gouvernement pour l'appropriation et la transformation des fêtes et des rites.

La création des idéologies servant de base aux nouveaux gouvernements est l'une des réponses données de l'intérieur aux besoins d'établir une unité nationale qui sert en même

⁷³⁹ Cité par HARDACRE, H. *Shinto and State*, op. cit., p. 66. Le texte complet se trouve dans IROKAWA, D., *Meiji kenpakusho shūsei*, vol. 3, n° 174.

⁷⁴⁰ UNO, M. "Shinkyō Soshiki Monogatari" 神教組織物語, *Nihon Bunka Kenkyūjō Kiyō* 日本文化研究所紀要, 52 (May 1983), pp. 179-272, p. 206.

temps d'élément différenciateur par rapport aux autres Etats. Et, si, dans la création de ces idéologies, interviennent d'autres éléments, le composant religieux est l'un de plus importants. En Grèce, la *Megali Idea* a un côté très important d'irrédentisme qui sera vivant jusqu'en 1922, date du « Catastrophe d'Asie Mineure ». En effet, si la volonté d'intégrer dans le royaume grec les territoires et les Grecs laissés à l'extérieur lors de l'établissement des frontières politiques alimente la politique extérieure grecque dès 1844; c'est l'idée d'être le « peuple élu » de Dieu qui lui sert de base idéologique dès le moment de la guerre de Crimée⁷⁴¹. Il s'agit d'une idée qui se trouve déjà présente dans certains écrits de la période antérieure mais qui, dans la période qui nous intéresse, se trouve renforcée par la « récupération » de Byzance énoncée par des historiens comme Zambélios ou Paparrigopoulos. En effet, dans les écrits de ceux-ci, l'apport majeur que le Moyen Age avait fait à l'histoire de la Grèce se trouve dans le domaine religieux. C'est pendant la période byzantine que le christianisme devient l'un des traits identitaires grecs : ainsi, dans les propos de Zambélios « la Grèce devient la capitale du christianisme »⁷⁴². Egalement, parmi les fondements symboliques et légendaires qui sous-tendent cette idée irrédentiste se trouvent les « prophéties » concernant la « libération » de Constantinople ; des prophéties dans lesquelles même si la chute de la « Ville » est considérée comme un châtement infligé au peuple grec pour ses péchés, celui-ci est néanmoins considéré comme le peuple élu. Et, donc, la libération de Constantinople est un devoir sacré pour lui car la « Ville », tout comme Sainte Sophie, est un symbole sacré de la foi orthodoxe. Le royaume se définit donc par une forte composante religieuse que les historiens identifieront à jamais avec l'image de Byzance.

Outre le fait de servir de pont entre le passé et le présent grâce à l'époque byzantine, la religion, à travers l'élaboration d'une « légende dorée » concernant l'église pendant l'époque de la Turcocratie devient le rempart contre la domination turque et le défenseur et gardien de la culture grecque et de son « essence ». Il s'agit d'une image qui peut se résumer dans la croyance dans les « écoles secrètes » qui auraient été créées d'une façon « clandestine » par les prêtres pour prodiguer un enseignement aux enfants grecs⁷⁴³.

⁷⁴¹ KRYMMIDAS, B. *Η Μεγάλη Ιδέα. Μεταμορφώσεις ενός εθνικού ιδεολογήματος*, Εκ. Τυπαθήτω, Αθήνα, 2010, p. 39. Cette idée irrédentiste est ajoutée aux pensée de Koletis qui dans son discours de 1844 parlait exclusivement de libérer les Grecs chrétiens encore sous le joug des Ottomans. Pour son discours voit : KRYMMIDAS, B. *Η Μεγάλη Ιδέα., op. cit.* p. 22-25. Voir aussi : KOLIPOULOS, I. S. « Ληστεία και αλτρωτισμός στην Ελλάδα του 19^{ου} αιώνα », dans VEREMIS, Th. et alii *Εθνική ταυτότητα και εθνικισμός στη Νεότερη Ελλάδα*, Μορφωτικό Ιδρύμα εθνικής Τραπέζης, Αθήνα, 1997, pp. 135-197, pp. 156-57.

⁷⁴² ZAMBELIOS, Sp. *Ασματα δημοτικά της Ελλάδος*, Κέρκυρα, 1852, p. 64: *ο Χριστιανισμός γίνεται νέα πάτρις δια την Ελλάδα, η δε Ελλάς πρωτεύουσα Χριστιανισμού.*

⁷⁴³ Cette idée est si profondément enracinée que, même aujourd'hui elle est défendue par la population malgré les essais des chercheurs d'en finir avec elle.

Si les Grecs sont les « élus de Dieu », les Japonais sont les « descendants d'Amaterasu ». Certes, le chemin pour arriver à cette définition n'est pas tout à fait droit, car il va se faire par un détour politique ; cependant, les attaches aux croyances sont présentes et jouent un rôle essentiel dans l'image et la justification du pouvoir de l'empereur. Une fois que les Japonais se sont rendu compte que leur pays ne pouvait pas établir son identité sur une base religieuse qui sert aussi pour donner de l'unité aux citoyens comme ils avaient vu dans d'autres nations, ils établiront comme pilier de cette identité le *kokutai* (国体), c'est-à-dire l'« essence de la nation »⁷⁴⁴. Celui-ci était fondé sur la croyance dans l'existence d'une lignée impériale ininterrompue dès les temps des dieux⁷⁴⁵. Ainsi, même si c'est la figure de l'empereur qui doit remplir le rôle de symbole unificateur des Japonais, celle-ci est baignée d'une atmosphère plus religieuse que politique. En effet, en profitant des théories des *kokugaku*, les idéologues Meiji vont recréer l'image impériale en renforçant le côté divin de l'empereur et ses liens avec Amaterasu qui, étant la grand-mère de Ninigi-no-Mikoto (le Petit-fils Divin) duquel descendraient tous les empereurs, devient l'ancêtre impériale⁷⁴⁶. De cette façon, les récits sur l'époque des Dieux et sur celle des premiers empereurs deviennent essentiels dans le discours historique et politique, même si cela sera un frein dans les recherches historiques rationalistes commencées dans la période antérieure. Etant donné qu'il s'agit des récits qui touchent la famille impériale, ils seront adoptés comme « dogme de foi ». C'est-à-dire qu'il faut y croire ; c'est tout. En établissant cette continuité, les idéologues japonais marquent la différence par rapport à la façon de transmettre le pouvoir en Chine. En effet, les empereurs chinois, tout en agissant au nom des Dieux (à travers le « Mandat du Ciel ») ne sont pas leurs descendants et ne forment pas une lignée continue car, dans l'Empire du Milieu, la possibilité existe de changer d'empereur s'il ne respecte pas ce « Mandat ».

Les empereurs sont donc les descendants d'Amaterasu, qui est la divinité la plus importante du panthéon shintō même si l'obtention de cette position de privilège ouvrira un intense débat au sein des shintoïstes. En effet, en 1875, on assiste à un affrontement

⁷⁴⁴ Or, le *kokutai* n'est pas une idée figée. Tout comme la *Megali Idea* il change et évolue compte tenant du contexte historique. Ainsi, nous trouvons un côté qui peut être considéré plus « politique » tandis qu'il existe aussi un autre côté plus « culturel ». Celui-ci est exprimé par Itō Hirogumi dans son article de 1879 *Discussion sur l'éducation* dans lequel il affirme que les éléments constitutifs du *Kokutai* sont la langue, la littérature, l'histoire et les coutumes.

⁷⁴⁵ Et cette croyance se manifeste aussi clairement dans les brouillons des textes constitutionnels (1878, 1880) et, bien sûr dans la Constitution de 1889. Pour les brouillons voir : PITTAU, J. *Political Thought in Early Meiji*, Harvard University Press, Harvard, 1967, p. 74 et 93.

⁷⁴⁶ C'est en vertu de ce lien existant « dès les premiers temps » que le sanctuaire d'Ise se fera promouvoir au sommet des sanctuaires parce que c'est là que la déesse reçoit son culte principal. En plus, en accord avec les sources littéraires, Amaterasu elle-même, par la bouche de la princesse impériale Yamato-hime aurait choisi l'emplacement où l'on dresserait le sanctuaire : ASTON, W. G. (traducteur), 1985, *Nihongi. Chronicles of Japan from Earliest Times to A.D. 697*, Tōkyō (1^{re} éd. 1972), I, VI, 17. Ces faits auraient eu lieu pendant le règne de Suinin (29 a.C.-70 d. C.) le successeur du légendaire empereur Sūjin (97-30 a. C.).

théologique entre Tanaka Yoritsune 田中頼経 (1836-1897) le représentant d'Ise et Senge Takatomi 千家尊福 (1845-1918) celui d'Izumo, connu comme la Dispute du Panthéon (*saijin ronsō* 祭神論争) qui finit avec le triomphe des positions du premier et donc avec l'affirmation du culte d'Amaterasu comme la principale divinité shintō⁷⁴⁷.

Une fois établie cette parenté, le pas suivant est la sacralisation de la figure impériale ; sacralisation qui sera faite dès les premiers brouillons des textes constitutionnels. L'empereur est donc, non seulement d'origine divine, mais une divinité lui même. Tout en revêtant des allures anciennes, cette divinité de l'empereur est en fait une nouveauté de Meiji qui pourrait être mise en parallèle avec les idées occidentales dans lesquelles le pouvoir politique trouve la justification de ses rapports avec la divinité. Certes, en 1868, la norme était les régimes constitutionnels or, même dans ceux-ci, le rôle donné à la religion restait plutôt important du point de vue de la justification. Néanmoins, pour établir ces liens entre l'empereur et le shintō il a fallu dépouiller ce dernier de ses « vêtements » de religion pour le faire devenir une « non religion » comme nous l'avons déjà vu. Le débat japonais peut être compris également à l'intérieur de la différence entre le domaine « privé » et le domaine « public ». Ainsi, le shintō d'Etat, vu comme une « non religion » mais agissant, en réalité comme telle, appartient à ce dernier et donc il doit être respecté de tous. Par contre, les sectes shintō, le bouddhisme, le christianisme, appartenant au domaine privé, peuvent être tolérés au nom de la « liberté de culte »⁷⁴⁸.

Soutenus donc par des idéologies dont la religion est un élément important, les nouveaux Etats reflètent dans leurs textes officiels cette situation, surtout en ce qui concerne la définition du citoyen. Certes, les contextes sont différents et la façon d'énoncer cette définition également, mais il y a quand même une affinité de sens qui rend possible un rapprochement des deux situations. Parmi les sources qui peuvent être employées pour suivre l'évolution de l'importance de l'élément religieux dans la définition du citoyen, l'une des plus intéressantes se trouve dans les textes constitutionnels (que ce soit dans les écrits préliminaires que dans les textes définitifs). Destinés à devenir la norme régulatrice de la vie à l'intérieur des nouveaux régimes, ils nous informent aussi de l'image voulue pour le citoyen. Ils nous donnent donc d'une certaine façon des clés pour suivre la création de

⁷⁴⁷ HARDACRE, *Shinto and State*, op. cit. p. 49; ARAI Ken, TANAKA Shigeru (éds.) 洗建 田中滋, *Kokka to Shūkyō*, op. cit. pp. 269-70.

⁷⁴⁸ Le shintō d'Etat serait plutôt considéré comme « rite dû aux divinités » (saishi 祭祀) tandis que le reste serait considéré comme « religion » (shūkyō 宗教): SHIMAZONO Susumu 島蘭進, *Kokkashinto to Nihonjin* 国家神道と日本人, op. cit. p. 18.

l'identité nationale. Certes, il est plus facile d'établir une ligne continue dans le cas de la Grèce que dans celui du Japon en raison du nombre de documents disponibles, néanmoins, il est possible d'apercevoir cet intérêt pour l'univers des croyances dans les deux territoires.

En parcourant les textes constitutionnels rédigés pendant la guerre d'indépendance et dans le contexte de la Grèce libre (d'abord sous Capodistrias et puis constituée en monarchie), l'une des premières choses qui nous frappe c'est la présence de la composante religieuse pour définir soit le « citoyen » grec soit la foi de l'Etat⁷⁴⁹. Ainsi, dans le premier texte (pas encore une constitution), approuvé en 1822 à Epidaure, il était établi : « Grecs sont tous les habitants autochtones de l'Etat de la Grèce croyant dans le Christ »⁷⁵⁰. Et dans la première Constitution digne de ce nom, la Constitution de Trézène de 1827, nous trouvons déjà des nouveautés. Ainsi, et cela sera une constante dans les autres textes constitutionnels, le premier chapitre concerne la religion, en effet, il est nommé « Sur le culte » (περι θρησκείας). Après avoir établi le principe de liberté religieuse il continue : « (...) le culte de l'Eglise orthodoxe d'Orient est le culte de l'Etat »⁷⁵¹. Pour ce qui est des « citoyens », les Grecs sont, en premier lieu, « les autochtones de l'Etat grec croyant dans le Christ »⁷⁵²

En 1832, l'année même de l'assassinat de Capodistrias, un nouveau texte constitutionnel est approuvé mais il ne serait jamais appliqué. Comme dans le document antérieur, juste après l'invocation, placé sous la bienveillance de « Dieu tout-puissant », le premier chapitre est consacré à la religion et reproduit ce qui avait été dit en 1827. Pour ce qui est de la définition de « Grec », la terre natale et la religion (plutôt la croyance) constituent les éléments premiers qui servent à identifier une personne comme étant « citoyen grec ». Après, comme dans le cas antérieur il y a aussi d'autres éléments qui du centre (c'est-à-dire ceux qui ont les forts liens avec le territoire grec) vont jusqu'à la « périphérie » (c'est-à-dire ceux qui n'ont que les minces rapports avec la grécité)⁷⁵³.

Le texte de 1844, arraché de force à Othon aussi bien par les grandes Puissances que par le peuple grec révolté, garde, en tête des articles, celui qui concerne la religion et qui est énoncé de la façon suivante : « Le culte de l'Etat en Grèce est celui de l'église orientale orthodoxe du Christ. Toute autre croyance est tolérée et ses cultes célébrés sous la protection

⁷⁴⁹ Pour étude complète de la création du concept de citoyenneté entre 1832 et 1844 voir : VOGLI, E. *“Ελληνες το γένος”*. *Η ιθαγενεία και η ταυτότητα στο εθνικό κράτος των Ελλήνων (1821-1844)* Πανεπιστημιακές Εκδόσεις Κρήτης, Ηράκλειο, 2006.

⁷⁵⁰ KYRIAKOPOULOS, M. G. *Τα συντάγματα της Ελλάδος*, Αθηναι, 1960, p. 34.

⁷⁵¹ PETRIDIS, P. B. *Νεοελληνική πολιτική ιστορία 1828-1843, τόμος Α'*, Θεσσαλονίκη, 1981, p. 240.

⁷⁵² *Ibid.* p. 241.

⁷⁵³ *Ibid.* p. 403.

des lois, interdisant le prosélytisme et toutes autres interventions dans le culte de l'Etat »⁷⁵⁴. Même avant cet article, le préambule est déjà un indice de la place de la religion dans l'idéologie du pouvoir. En effet, même si le texte devait mettre un terme à la monarchie absolue d'Othon et ouvrir les portes d'une monarchie constitutionnelle, le texte se veut « donné » par « Othon, roi de la Grèce par la Grâce de Dieu »⁷⁵⁵.

La nouvelle constitution de 1865, qui sera agréée par Georges I^{er} et restera en vigueur jusqu'en 1911, est la première à ouvrir la période d'une monarchie vraiment constitutionnelle. Cependant, elle va suivre les autres en ce qui concerne l'article touchant la religion, toujours en tête du texte avec la même formulation, sauf de petits changements qui sont, en soi, très significatifs. Ainsi, on ajoute à la fin de l'article 2 du chapitre premier (sur le culte) : « Les liturgies de tous les cultes tolérés sont soumises à la surveillance de la citoyenneté (...) »⁷⁵⁶.

Grâce aux textes, nous voyons une évolution sensible entre les premiers moments et ceux dans lesquels le royaume devient une monarchie constitutionnelle. Pendant la guerre, les besoins font que, tout en reconnaissant la religion comme définitoire des citoyens, cette définition est assez large comme pour permettre à tous ceux qui combattent pour l'indépendance de devenir citoyens. Petit à petit cette définition devient de plus en plus restrictive et, avec la constitution du royaume grec, c'est celui-ci qui va définir l'orthodoxie comme la religion nationale. Certes, on tolère d'autres croyances (notamment le catholicisme) mais dans des limites qui ne sont pas un danger pour la religion officielle. On respecte donc la liberté de culte, qui est devenue un droit acquis dans les Etats occidentaux, mais d'une façon plutôt « surveillée ». Une situation que nous trouverons aussi au Japon dans la Constitution de 1889.

Cette définition, néanmoins, n'empêchera pas les problèmes pour des raisons religieuses, focalisées surtout dans des affrontements entre catholiques et orthodoxes qui vont se produire pendant presque tout le règne d'Othon.

Bien qu'il faille attendre jusqu'en 1889 pour voir promulguée la première Constitution japonaise, dès la décennie des années 70, certains intellectuels et politiciens demandent la rédaction d'un texte constitutionnel. Ainsi, plusieurs brouillons seront rédigés par des personnalités représentant les différents courants idéologiques présents dans l'époque Meiji. En 1873, Aoki Shūzō 青木周藏 (1844-1914) rédige le premier brouillon, qui sera suivi en

⁷⁵⁴ *Κρίσμα κείμενα της πολιτικής ζωής Ελλάδος 1843-1967*, Προεδρία Κ. ΕΥΣΓ. Παπακωνσταντίνου, Αθήναι, εκ του εθνικού τυπογραφείου, 1977, p. 14.

⁷⁵⁵ Le titre qui porte Othon dans les documents officiels est celui de Οθων έλεω θεού βασιλέως της Ελλάδος.

⁷⁵⁶ *Ibid.* p. 93.

1874 par un deuxième. Il était diplomate à Berlin et c'est en ayant comme modèles les idées de Rudolf von Gneist qu'il présente un premier texte (*La vitalité du grand Japon Dainihon seiki* 大日本生氣) dans lequel il conseille de faire du bouddhisme la religion de l'Etat et de proscrire le reste de croyances. Or, dans le deuxième de 1874 il revient sur son idée première et accepte la liberté de culte tout en gardant le bouddhisme comme étant la religion de l'Etat⁷⁵⁷.

Encore, entre 1876 et 1880, le Conseil d'Anciens (*Genrōin* 元老院) se charge de la rédaction d'autres brouillons, dont le sens est un peu différent. En effet, tous les textes présentent des clauses pour garantir la liberté de culte, or, cette liberté est limitée car les religions ne peuvent pas intervenir dans les politiques du gouvernement ni changer les coutumes sociales établies. En 1878, un autre texte cette fois-ci de Motoda Eifu 元田永浮 (1818-1891) qui était le tuteur de l'empereur, propose le confucianisme comme religion officielle et le rôle de l'empereur comme celui qui veille sur la morale et la religion du peuple. Dans le brouillon que Motoda présente à l'empereur en 1880 (*Principe fondamental du pouvoir impérial Kokken taikō* 国権大綱) il donne à l'empereur des pouvoirs absolus, prône l'unité politique et religieuse et finit avec le principe de liberté de culte⁷⁵⁸.

Le monde des croyances ne finit pas avec ce que nous pouvons appeler la « religion officielle », c'est-à-dire celle qui est pratiquée par les institutions religieuses (église, monastères, sanctuaires). Certes, c'est celle-ci qui sera au centre du processus et des choix établis dès l'haut et des discussions qui ont eu lieu parmi les élites. Cependant, il existe aussi ce qui est appelé « religiosité populaire » car le domaine religieux tout comme la langue est un élément essentiel dans la vie quotidienne des citoyens. Il ne s'agit pas seulement des croyances, les rites et les festivités règlent le devenir temporel et les relations sociales. Dès la naissance, les Grecs et les Japonais sont entourés par ce monde spirituel qui est présent dans les rites dispensés aux nouveau-nés (baptême, inscription dans les temples), dans les rites de passage d'un âge à l'autre (fête de la majorité, *shichi-go-san* 七五三), dans les mariages, dans la mort. Mais aussi dans les rites qui marquent le déroulement de l'année : les festivités du nouvel an, les fêtes de printemps, celles de récolte, celles pour honorer les défunts... Et, en cela ils ne se différencient pas du reste des nations. En outre, étant donné qu'il s'agit de

⁷⁵⁷ HARDACRE, *Shintō and State*, op. cit. p.115.

⁷⁵⁸ *Ibid.* p. 116.

sociétés principalement agricoles, les rites en rapport avec les travaux agraires sont les plus importants.

C'est sur cette religion populaire célébrée majoritairement mais formant un ensemble hétérogène que se sont appuyés les gouvernements pour établir les modèles des fêtes qui devaient réunir l'ensemble du pays. En les employant, ils pouvaient facilement atteindre leurs objectifs d'unification. Ainsi, si c'est dans les idées des discours officiels religieux que les élites prennent le modèle pour établir les leurs, c'est dans certaines pratiques populaires qu'elles vont s'inspirer pour les nouvelles fêtes nationales. Par exemple les festivités du *niimenai* et du *kannamesai* au Japon. Au départ il s'agissait de deux fêtes agraires dans lesquelles on remerciait les dieux pour la récolte et pour la nouvelle nourriture. Elles étaient d'abord célébrées par le peuple mais après, elles furent aussi associées à la famille impériale qui faisait ses offrandes dans le sanctuaire familial d'Ise. En 1868, d'une façon tout à fait significative, l'empereur Meiji se rendit pour la première fois en personne pour y faire ces offrandes et peu de temps après les deux fêtes devinrent des fêtes nationales.

En Grèce, même si le panorama est un peu différent, des fêtes issues du quotidien sont aussi employées dans la création du sentiment d'unité nécessaire au gouvernement.

Il ne faut pas croire, néanmoins, que les fêtes vont être utilisées telles quelles. Elles seront adaptées pour répondre aux nouveaux besoins. Et dès le moment où le gouvernement se les est appropriées, leur signification se modifie et tout en partant du « peuple » devient une affaire de la « nation ».

3. L'Histoire comme « patrimoine ancestral »

Pour des Etats de nouvelle création, le problème de la continuité historique est à côté de la réflexion linguistique, un enjeu majeur dans le processus vers une identité nationale. Il est d'autant plus important qu'il justifie les actions du présent et peut-être aussi celles du futur. Certes, dans ce domaine, les situations de départ de nos territoires sont différentes mais, en même temps, les objectifs voulus par les gouvernements et les intellectuels sont en général les mêmes. Ici, comme dans le domaine de la langue, il fallait atteindre l'unité ; une unité qui était loin d'être présente à l'époque précédente. Soumis à la domination ottomane dès 1453 (date de la chute de Constantinople), les Grecs habitent dans des territoires situés géographiquement au sud de la péninsule des Balkans, dans les îles de

l'Egée et dans les côtes occidentales et nord de la péninsule anatolienne et de la mer Noire⁷⁵⁹. Cela sans compter avec les colonies situées dans les villes européennes et dans les territoires des principautés danubiennes. Il s'agit d'une situation héritée de l'Empire byzantin et qui montre l'extrême complexité du problème historique dû aux différents avatars vécus par ces territoires au cours des siècles. Ainsi, les différences entre les îles et le continent, entre le Péloponnèse et l'Anatolie, étaient évidentes non seulement dans la langue mais aussi dans les traditions et dans les rapports établis avec la Sublime Porte et avec les Puissances étrangères.

Nous trouvons la même fragmentation chez les Japonais où la consolidation des fiefs quasi indépendants pendant l'époque Edo avait donné naissance à l'existence d'un Etat qui était loin d'être unitaire. Certes, il existait des institutions centrales mais elles étaient trop éloignées des populations pour qu'elles puissent se considérer comme les membres d'un ensemble. Comme en Grèce, le lien le plus proche était celui de la famille et puis celui du village⁷⁶⁰. La grande différence se trouve justement dans le fait que le Japon est déjà une entité politique constituée avec ses particularités distinctives. Néanmoins, il lui manquait la volonté d'unité qui est l'esprit qui anime la création des Etats-nations du XIX^e siècle. Cette situation n'est cependant pas différente de celle que nous trouvons dans le reste des Nations occidentales. Chez elles aussi (par exemple en Italie ou en Allemagne) s'est posé le même problème de créer une conscience d'unité historique alors que, depuis toujours, il s'agissait de territoires fragmentés.

La création d'une identité historique commune à tous les membres des nouvelles nations est un processus compliqué et plein d'implications politiques. En effet, l'histoire est l'un des éléments qui est invoqué en politique pour justifier certaines décisions et lignes d'activité. Ainsi, nous le verrons, elle sera employée en Grèce pour justifier une expansion territoriale confinant parfois à l'impérialisme. Au Japon, dans une moindre mesure, elle sera aussi utilisée, surtout pour compléter « l'unité » territoriale du pays. Il ne faut donc pas minimiser le rôle joué par l'histoire dans cette création de l'identité.

Suivant en partie les tendances autochtones, en partie les influences arrivées de l'extérieur, les historiens grecs et japonais entament, dès ce même moment du début des nouvelles ères, une réflexion dans ce domaine dont l'idée principale était celle d'établir la

⁷⁵⁹ Telle est l'image de la Grèce que nous trouvons dans les cartes de l'époque aussi bien celles qui sont dessinées par les Européens que celle qui avait été dessinée par Rhigas Féraios à la fin du XVIII^e siècle.

⁷⁶⁰ PETROPOULOS, J. A. *Πολιτική και συγκροτηκή κράτους στο ελληνικό βασίλειο (1833/1843) Μορφωτικό Ιδρυμα εθνικής τραπεζής*, Αθήνα, 1986 (τόμος β), pp. 69-71; PAPANIKOLAOS, L. P. *Από της βυζαντινής στη νεοελληνική κοινότητα. Εσωτερική ιστορία της Τουρκοκρατίας στην Ελλάδα*, Ιστορικά Τεκμηρία Διογένης, Αθήνα, 1995, p. 16. L. Maurer dans son ouvrage *Le peuple grec* signale aussi cette circonstance : cité dans PAPANIKOLAOS, L. P. *Από της βυζαντινής στη νεοελληνική κοινότητα*, op. cit. p. 11.

continuité du présent avec le passé. Une fois cette continuité fixée, le pas suivant était de la diffuser, afin de créer une conscience d'appartenance historique commune, au sein d'une communauté plus ample que le simple village.

Comme dans le cas de la langue, c'est l'école qui va être chargée de diffuser les nouvelles idées dans la population. Cependant, le gouvernement dispose aussi d'autres moyens pour créer la conscience historique et il s'en va servir. Ces moyens sont la création des fêtes nationales, des monuments, des hauts lieux liés normalement à des faits symboliques de l'histoire. Ceux-ci mettent en valeur des éléments dont l'importance n'était pas forcément la même avant la création de l'Etat-nation mais qui, par la volonté du gouvernement, deviennent dès ce moment des éléments historiques clés dans la conscience populaire.

Dans la période qui nous intéresse, nous pouvons signaler deux phénomènes révélateurs : l'introduction de nouvelles idées provenant de l'extérieur et le début d'une science historique propre centrée autour du discours de la continuité.

3.1. Une nouvelle façon de comprendre l'histoire.

Comme nous l'avons vu dans la première partie, le XVIII^e et le début du XIX^e siècle européens ont développé leurs propres méthodes pour comprendre le phénomène historique ; des méthodes qui présentent des traits communs aussi bien que des différences. Ainsi, l'idée de la diversité de cultures, l'idée d'un progrès linéaire à la recherche d'un degré supérieur de « civilisation », l'idée de la supériorité européenne par rapport au reste des cultures... Toutes ces idées seront introduites en Grèce et au Japon d'une façon plus évidente après leur constitution en Etat-nation, grâce principalement à deux moyens qui avaient déjà été employés dans la période antérieure : les traductions des ouvrages historiques et l'arrivée de spécialistes qui vont exposer leurs idées face à des auditoires qui sont avides de nouveautés.

Dans les premiers temps, le discours occidental de sa supériorité sera accepté sans que l'on se pose trop de questions. La conception générale en Grèce et au Japon est de nier le passé proche et la situation actuelle, considérée comme arriérée par rapport au reste des nations. Il faut donc imiter l'Occident pour pouvoir avancer dans la ligne de l'évolution historique. Le concept central de ces premiers moments est celui de « civilisation ». Un terme qui sera employé dans les ouvrages et qui servira de base à la pensée d'une partie des intellectuels de l'époque.

Au Japon, nous trouvons la présence des idées européennes du XVIII^e siècle dès la fin de la période Tokugawa⁷⁶¹ mais c'est au début de Meiji que celle-ci devient générale et cela grâce à deux phénomènes qui se produisent de façon parallèle. Le premier est celui des traductions des ouvrages historiques étrangers principalement anglais et français. Ainsi, une traduction de *The science of history* de G. G. Zerffi (1821-1892) est publiée en 1879⁷⁶² et les idées de Condorcet, Guizot, Spencer et Buckle deviennent familières aux Japonais⁷⁶³.

Le seconde est celui des réalisations propres des intellectuels japonais écrites grâce aux contacts (directs : voyages à l'étranger ; indirects : traductions) avec les nouvelles idées. Dans la première décennie de Meiji est, surtout une conception de l'histoire comme évolution de la « civilisation » qui se développe. C'est Fukuzawa Yukichi 福沢諭吉 qui introduit le premier ce terme en faisant la traduction de l'anglais « civilisation » qu'il rend comme *bunmei* en japonais⁷⁶⁴ et qui devient un « idéal » à atteindre. Pour ce faire, il faut établir toute une série de changements qui peuvent être englobés dans le courant de pensée *bunmei kaika* qui est adopté dès le début de Meiji par certains membres du gouvernement (dont Ōkubo Toshimichi) et par certains intellectuels (notamment ceux qui fonderont la *Meirokeisha*), parmi lesquels Nishi Amane ou le même Fukuzawa. La « civilisation » revenait à une « occidentalisation », c'est-à-dire « sortir de l'Asie, s'intégrer à l'Europe »⁷⁶⁵. Parmi les ouvrages les plus influents et porteurs de cette nouvelle vision de l'histoire se trouve l'*Abregé de la théorie de la civilisation* (*Bunmei ron no gairyaku* 文明論の概略) publié par Fukuzawa en 1875. Il s'agit d'un ouvrage influencé par les écrits de l'historien français Guizot et par ceux de l'historien anglais Thomas Buckle⁷⁶⁶. La principale nouveauté qui est introduite est la conception que l'histoire n'est plus vue comme la succession de faits politiques et la succession des gouvernements mais comme le progrès de la civilisation parmi les divers peuples. Les aspects religieux, économiques, institutionnels sont considérés comme des éléments essentiels dans ce progrès⁷⁶⁷. La première phrase de l'introduction est déjà

⁷⁶¹ MATSUSHIMA Eiichi 松島策一, *Meiji shi ronshū I* 明治史論集 I, Meiji bungaku zenshu 77 明治文学全集 77, Chikuma Shoten 筑摩書店, Tōkyō, 1974, p. 407.

⁷⁶² Le texte est recueilli dans MATSUSHIMA Eiichi 松島策一, *Meiji shi ronshū II* 明治史論集 II, Meiji bungaku zenshu 78 明治文学全集 78, Chikuma Shoten 筑摩書店, Tōkyō, 1974, pp. 332 et ss.

⁷⁶³ Parmi les ouvrages des Guizot se trouve : *Histoire générale de la civilisation* de 1845 ; parmi ceux de Buckle : *History of civilization in England* de 1857.

⁷⁶⁴ INOUE Kiyoshi 井上清, *Nihon no rekishi, 20. Meiji Isshin* 日本の歴史 20 明治維新, Chūokoronsha 中央公論社 Tōkyō, 1974, p. 252.

⁷⁶⁵ LAVELLE, P. *La pensée politique du Japon contemporain (1868-1989)*, PUF, Paris, 1990, Col. Que sais-je ?, p. 9.

⁷⁶⁶ BROWNLEE, J. S. *Japanese Historians and the National Myths, 1600-1945. The Age of the Gods and Emperor Jimmu*, UBC Press/Vancouver University of Tokyo Press, Vancouver, 1997, p. 72.

⁷⁶⁷ FUKUZAWA, Y. *Plaidoyer pour la modernité. Introduction aux œuvres complètes*, introduction, traduction, notes par M. SAUCIER, CNRS Éd. Paris, 2008, Col. Réseau d'Asie, p. 15. Taguchi Ukichi 田口卯吉 dans son

significative en soi et semble une déclaration d'intentions : « Le débat sur la civilisation est un débat sur le développement de l'esprit (*seishin* 精神) de l'homme »⁷⁶⁸.

Même si nous trouvons une idée semblable en ce qui concerne l'importance d'autres éléments que les faits historiques dans la *Dai Nihon shi* de l'école de Mito, il s'agit là d'une exception dans la pensée historique japonaise dont le modèle continue d'être l'historiographie chinoise basée quant à elle sur l'écriture des annales des divers royaumes⁷⁶⁹.

Or, l'introduction des idées n'est pas suffisante : il fallait également des termes nouveaux pour nommer ces réalités et des ouvrages systématisant ces nouveautés. C'est le travail que fera Nishi Amane dans son ouvrage *Enchainement de cent disciplines* (*Hyakugaku renkan* 百学連環) publié entre 1871 et 1873⁷⁷⁰. Il s'agit d'un ouvrage qui naît avec la vocation de devenir une sorte d'encyclopédie des disciplines scientifiques. En effet, « encyclopédie » est le terme employé par Nishi dans l'introduction comme s'il s'agissait d'une traduction du mot japonais⁷⁷¹. Outre le titre, l'ouvrage garde l'essence d'une compilation des différents savoirs en donnant des définitions de ceux-ci organisées pas par ordre alphabétique comme dans le cas des ouvrages anglais mais groupés par domaines ; un groupement fait, en partie, d'après les habitudes existant en Occident, notamment en Angleterre, mais aussi en France. De ce fait, les noms des disciplines et certaines définitions sont données en anglais dans le texte avec la traduction en japonais faite par Nishi. L'histoire, toute comme la littérature est englobée dans le groupe des sciences dites « communes » avec la géographie et les mathématiques⁷⁷². D'après Nishi trois sont les types d'histoire (*rekishi* 歴史) : les chroniques (*hennen shi* 編年史), les annales (*rekisen* 歴箋) et l'histoire à proprement parler dont la définition donnée (en anglais) est la suivante : « L'Histoire est une narration des événements importants qui concernent une communauté d'hommes normalement arrangée comme le montre la connexion des causes et des effets »⁷⁷³. Pour sa part, une chronique est « le récit des événements lorsqu'il est d'accord avec l'ordre temporel » et les annales sont des

ouvrage *Questions de civilisation japonaise* (*Nihon kaika no seishitsu* 日本開化之性質) de 1886, énumère entre les composants de la civilisation japonaise les vêtements, l'alimentation, les outils, les maisons, la littérature, la moral.

⁷⁶⁸ FUKUZAWA, Yukichi 福沢諭吉, *Bunmei ron no gairyaku* 文明論の概略, Iwanami shoten 岩波書店, Tōkyō, 1986, p. 9 : *Bunmei ron to wa hito no seishin hatyatsu no gi ron nari.* (文明論とは人の精神発達の議論なり。).

⁷⁶⁹ Ainsi, comme nous verrons, le premier travail du Bureau d'historiographie est de continuer l'histoire dans le point où s'était arrêtée les *Rikkokushi* de l'époque Heian.

⁷⁷⁰ MATSUSHIMA Eiichi 松島策一, *Meiji shi ronshū I* 明治史論集 I, *op. cit.*, p. 418.

⁷⁷¹ ŌKUBO Toshiaki 大久保利謙, *Nishi Amane zenshū dai 4 kan* 西周全集第四卷, *op. cit.* p. 11.

⁷⁷² Les quatre disciplines sont en tête de l'ouvrage de Nishi. *Ibid.* p. 73.

⁷⁷³ *Ibid.* p. 74: "History is a methodical record of important events, which concern a community of men, usually so arranged as to show the connexion of causes and effects".

« chroniques divisées en des années différentes »⁷⁷⁴. Pour l'histoire, sont utiles les disciplines suivantes : la biographie, la chronologie, la synchronologie, mais aussi la mythologie, les fables, les romans⁷⁷⁵. Finalement, l'histoire est divisée en histoire universelle (lorsqu'elle intéresse tout le monde) et particulière (lorsqu'elle intéresse un pays) et, également dans trois périodes : histoire ancienne (*koshi* 古史), moyen âge (*chūseishi* 中世史) et histoire moderne (*bankinshi* 晩近史)⁷⁷⁶.

Nous trouvons dans l'ouvrage de Nishi, des réalités que nous avons déjà trouvées dans la période antérieure, notamment la division en trois âges, et l'existence des annales et les chroniques dans les ouvrages historiques, néanmoins, il y a aussi des nouveautés importantes comme le fait d'accorder à l'histoire (*rekishi*) la place d'honneur dans les recherches en affirmant qu'elle est l'histoire correcte (*tadashii* 正しい) alors que les modèles historiques antérieurs suivaient le schéma des chroniques et des annales. Il est nécessaire également de signaler que si la référence aux liens entre la cause et l'effet pour expliquer les événements historiques, en Occident peut rester dans le domaine de l'histoire, au Japon elle a aussi des connotations religieuses parce que la loi des causes et des effets est liée à l'enseignement bouddhique. En suivant les schémas existant en Europe, l'ouvrage de Nishi est intéressant non seulement pour étudier la création, le développement ou le renouvellement des disciplines scientifiques mais aussi pour mieux connaître la situation de celles-ci à l'étranger.

Des traductions des ouvrages aussi peuvent être considérées comme la façon d'introduire d'autres formes de pensée historique en Grèce, où les influences les plus visibles sont celles des ouvrages de Gibbon, de Herder, d'Emerson⁷⁷⁷. En général, ce que nous trouvons dans les premiers ouvrages qui s'intéressent aux faits historiques après la constitution de l'Etat grec, c'est une structure linéaire qui essaie de montrer l'évolution de la civilisation grecque dès ses origines jusqu'au moment où l'ouvrage est écrit. C'est le cas de *Histoires des actions humaines* (*Ιστορίαι των ανθρώπων πράξεων*) publié à Vienne par K. Koumas en 1830. Il s'agit d'une traduction libre des meilleurs historiens allemands modernes et d'une anthologie des historiens anciens, comme il est dit dans la présentation de

⁷⁷⁴ *Ibid.* p. 75: «Chronicle is a record of such events, when it conforms to the order of time, as its distinctive feature»; «Annals are a chronicle divided out into distinct years».

⁷⁷⁵ *Ibid.* pp. 76-7.

⁷⁷⁶ *Ibid.* p. 79.

⁷⁷⁷ Gibbon est l'historien anglais philhellène auteur de l'ouvrage fondamental *History of the decline and fall of the Roman Empire*, 1788 ainsi que d'autres ouvrages historiques consacrés à l'Antiquité. Nous avons suffisamment parlé de Herder. En ce qui concerne Emerson qui a écrit entre d'autres ouvrages *The History of Modern Greece from its conquest by the Romans, B.C. 146 to 1830*, London, 1830.

l'ouvrage⁷⁷⁸. L'auteur dans le prologue passe en revue les ouvrages historiques concernant les origines qu'il situe dans l'Inde suivant donc les idées que nous avons vues par exemple dans les ouvrages de Herder⁷⁷⁹. Il continue en passant par les Egyptiens, les Juifs, les Phéniciens, les Babyloniens, les Perses, pour arriver aux Grecs dont il continue les études historiques jusqu'à l'époque byzantine (qui finit en 1453) avant de revenir aux historiens romains⁷⁸⁰. Une fois l'introduction finie, Koumas retrace l'histoire générale de l'humanité en commençant par celle de l'Inde qui était considérée par certains intellectuels européens comme l'origine de la civilisation. Il continue en retraçant l'histoire des autres peuples jusqu'à ce qu'il arrive à celle de la Grèce (livre deuxième). Même s'il s'agit encore d'une histoire linéaire, le changement se trouve dans l'incorporation des aspects culturels, dans une conception globale de l'histoire.

L'ouvrage de Koumas est important aussi parce qu'il adopte les visions occidentales en ce qui concerne plusieurs sujets historiques. Ainsi celui des étapes de l'histoire : époque ancienne (jusqu'au V^e siècle), médiévale (jusqu'au XV^e siècle), moderne (jusqu'en 1790) et plus moderne (à partir de cette date)⁷⁸¹. Ou celui des sources nécessaires à l'étude historique : celles-ci sont fondamentalement les sources écrites, mais pas seulement les sources historiques, la poésie, par exemple, peut être employée aussi comme source. Pour ce qui est de l'utilisation des mythes comme source historique son emploi est considéré comme étant plus problématique⁷⁸².

En 1841, M. Renieris publie sa *Philosophie de l'Histoire* (*Φιλοσοφία της Ιστορίας*) dans laquelle, tout en suivant un schéma d'histoire général, il essaie de trouver un élément qui structurerait l'évolution historique et une façon de classer les différentes étapes de celle-ci. Ainsi, il divise l'histoire en deux grandes périodes : histoire ancienne et histoire moderne et, à l'intérieur de chacune, il différencie trois moments : unité, diversité et unité dans la diversité, qui peuvent être complétés par les trois forces motrices : peuple, individualisme et individualité-peuple⁷⁸³. La nouveauté de l'ouvrage c'est que l'analyse historique commence par l'époque moderne dont les débuts sont situés au XVI^e siècle. Pour ce qui concerne

⁷⁷⁸ Cette affirmation est écrite juste après le titre dans la première édition de l'ouvrage.

⁷⁷⁹ ΚΟΥΜΑΣ, Κ. *Ιστορίες των ανθρωπινών πράξεων*, Vienne, 1830, γ'.

⁷⁸⁰ *Ibid.* νζ'

⁷⁸¹ *Ibid.* p. 21-2: η Παλαιά ιστορία (...) τελειώνει εις την πέμπτη από Χριστού εκατονταετηρίδα (...). Η Μέση ιστορία φθάνει εκ ταύτης της εποχής έως την δεκάτην πέμπτη εκατονταετηρίδα (...). Η Νεωτέρα ιστορία περιέχει τας τρείς τελευταίας εκατονταετηρίδας. Η Νεωτάτη περιλαμβάνει τα από του 1790 έτους έως των ημερών μας.

⁷⁸² *Ibid.* pp. 4-7.

⁷⁸³ RENIERIS, M. *Philosophie de l'histoire* (*Φιλοσοφία της ιστορίας*), Αθήνα, 1841, p. 14 : διαρούντες ήδη την γενική ιστορίαν εις τας δύο μεγάλας αυτής περιόδους, την αρχαίαν και την νέαν ιστορίαν, θέλομεν αποδείξει ότι εκάστη αυτών φέρει εν εαυτή τον ανωτέρω τύπον Ενότητος, Ποικιλία, Ενότητος εν ποικιλία η, οπερ είναι εν και το αυτό, Λαός, Ατομικότης, Ατομικότης-λαός.

l'histoire ancienne, les trois peuples qui sont considérés sont l'Inde, l'Égypte et la Grèce dans cet ordre. Un ordre qui répond aux idées évolutionnistes du début du XIX^e siècle d'après lesquelles la civilisation trouvait son origine en Orient, notamment dans l'Inde. Pour ce qui est de l'histoire grecque, elle commence, comme chez Koumas, dans les mythes tels qu'ils ont été transmis par les traditions anciennes. Peut-être, ce qui est le plus important pour nous est la place privilégiée offerte à la religion (christianisme) comme moteur explicatif de l'histoire, parce que cette idée, modifiée en partie, sera employée par ceux qui sont considérés comme les historiens « nationaux » grecs pour qui la religion est l'un des éléments qui forment l'essence grecque.

Bien sûr, les conceptions allemandes, françaises et anglaises ne sont pas exactement les mêmes, néanmoins, elles contribuent à changer petit à petit la façon de considérer l'histoire qu'avaient les Grecs et les Japonais par le passé.

A côté de ces influences « littéraires » puisque toute traduction comporte déjà une adaptation, nous trouvons l'arrivée de professionnels qui vont amener avec eux les nouvelles idées et vont les diffuser soit à travers leur activité dans le gouvernement soit à travers leur activité dans le contexte scientifique. C'est sans doute le Japon celui qui a employé le plus cette politique et cela très tôt ; le nouveau gouvernement va faciliter l'arrivée de professionnels dans tous les domaines afin de pouvoir implanter les objectifs de « civilisation et Lumières ». Ainsi, dans les treize premières années de Meiji (c'est-à-dire jusqu'en 1880) à peu près 1000 spécialistes sont arrivés en répondant à l'invitation du gouvernement⁷⁸⁴. Parmi ceux-ci, les scientifiques et professeurs étaient les plus nombreux. Ils étaient employés non seulement dans l'enseignement primaire et secondaire mais surtout à l'université qui avait été fondée à Tōkyō en 1877⁷⁸⁵. Ainsi sur les 39 professeurs existants, 27 étaient étrangers au moment de leur fondation⁷⁸⁶. Parmi ceux-ci nous trouvons des noms de personnalités qui seront amenées à jouer un rôle important dans l'évolution de la pensée scientifique japonaise.

En Grèce, ce sont surtout les membres appartenant à la suite d'Othon I^{er}, c'est-à-dire les membres du nouveau gouvernement, qui vont introduire des nouvelles idées et qui vont contribuer, dans une certaine mesure, à les diffuser. Peut-être le plus important de tous est L. Von Maurer, ministre de l'Éducation et du Culte. Il a laissé, parmi ses ouvrages, une description de la Grèce au moment de quitter la Régence qui est une clé pour comprendre

⁷⁸⁴ INOUE Kiyoshi 井上清, *Nihon no rekishi*, 20. *Meiji Isshin 日本の歴史 20. 明治維新*, op. cit., p. 273.

⁷⁸⁵ Une première institution avait été créée en 1875 : la Kaisei Gakkō. Puis, en 1877 elle change son nom par celui de Tōkyō Daigaku (plus connue comme Tōdai ou Teidei) : MARSHALL, B. K. « Professors and Politics: The Meiji Academic Elite », *Journal of Japanese Studies*, Vol. 3, No. 1 (Winter, 1977), pp. 71-97, p. 74.

⁷⁸⁶ *Ibid.* p. 272.

l'état dans lequel se trouvait le pays⁷⁸⁷. De la même façon qu'au Japon, certains des professeurs de l'université (fondée en 1835) seront des étrangers.

3.2. La création d'une science historique propre : à la recherche de la continuité.

L'arrivée de ces nouvelles visions de l'histoire se trouve confrontée aux systèmes antérieurs qui étaient employés par les Grecs et les Japonais. Bien que, dans les deux territoires, nous trouvions de similitudes, par exemple en ce qui concerne la forme adoptée (des chroniques ou des annales), les sources utilisées (en général des sources écrites), il existe aussi des différences notamment dans les principes qui inspirent le devenir historique. De plus, la situation au Japon est très complexe puisque il y a trois systèmes différents. D'abord, une historiographie « officielle » qui, écrite en *kanbun*, suit les modèles de l'historiographie chinoise et se trouve centrée seulement sur les aspects politiques traités sous la forme d'annales. Ensuite, dès le XVIII^e siècle, se développent des écoles qui peuvent être considérées comme novatrices. Ainsi, l'école de Mito dont le grand ouvrage historique (*Dai Nihon Shi* 大日本史) tout en présentant des éléments traditionnels, comporte également des éléments novateurs comme l'emploi critique de diverses sources d'information. Finalement, les travaux des *Kokugaku* sans être complètement historiques, ont un versant proche de l'histoire dont les sources seraient les documents anciens. C'est dans ce contexte que viennent se situer les discours sur la « civilisation » et le développement des peuples. Or, comme nous l'avons signalé dans la première partie, ils n'étaient pas entièrement inconnus dans les temps antérieurs.

En regardant les écrits historiques de notre période, nous nous rendons compte que l'un des buts qui intéressaient le plus les historiens était d'établir un récit historique montrant une continuité entre les temps les plus reculés et le présent. Un besoin nécessaire d'abord pour justifier la création des nouveaux régimes et ensuite pour créer des liens d'unité entre les citoyens. Ainsi, au Japon, l'un des premiers soucis du nouveau gouvernement est la création de l'Institut historique fondé en 1869 dont le travail était de compiler l'histoire officielle du Japon suivant la tradition des *Six Histoires Nationales* (*Rikkokushi* 六国史)⁷⁸⁸. Les raisons données ne pouvaient pas très plus claires : « Actuellement le démon du mauvais

⁷⁸⁷ Il s'agit de son ouvrage *Le peuple grec* (*O Ελληνικός Λαός*).

⁷⁸⁸ MEHL, M. "Scholarship and Ideology in Conflict: The Kume Affair, 1892", *Monumenta Nipponica*, Vol. 48, No. 3 (Autumn, 1993), pp. 337-357, p. 339.

gouvernement des guerriers dès l'époque Kamakura a été surmonté et le gouvernement impérial a été restauré. Par conséquent, nous désirons qu'un bureau d'historiographie (*shikyoku*) soit établi, que les bonnes mœurs de nos ancêtres soient résumées et que la connaissance et l'éducation soient répandues à travers le pays »⁷⁸⁹ Trois ans plus tard on sépare le Bureau d'histoire de celui de géographie et, en 1877, le Grand Conseil fonde le Bureau de Compilation historique⁷⁹⁰. Tant pour les modèles que pour la langue employée (*kanbun*), il s'agit d'une continuité claire avec la tradition d'écrire l'histoire ce qui était voulu par le gouvernement. Or, cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas des essais en vue d'établir une nouvelle ligne historiographique. Ainsi, en 1877, Taguchi Ukichi 田口卯吉 (1855-1905) commence la publication de son ouvrage *Petite histoire de la civilisation japonaise* (*Nihon Kaika Shōshi* 日本開化小史) qui continue jusqu'en 1882⁷⁹¹. Il s'agit d'un ouvrage dans lequel l'auteur met l'accent sur les éléments autres que politiques, comme la culture matérielle (vêtements, nourriture, maisons), les croyances, la littérature, qui sont employées pour montrer l'évolution de la civilisation japonaise. Et cela des origines jusqu'à l'époque contemporaine⁷⁹².

Partisan aussi d'un changement dans la façon de concevoir l'histoire, Fukuchi Ōchi 福地桜痴 (1841-1909) écrit *Théorie sur l'Histoire* (*Shi Ron* 史論). Dans cet ouvrage, il expose l'idée que les historiens anciens avaient tort de continuer la méthode chinoise et qu'ils devaient considérer comme modèle historiographique japonais la *Dai Nihon Shi* de l'école de Mito⁷⁹³.

Sans être un historien, la synthèse historique que Mori fait dans l'introduction de son *Education in Japan* (1873) est assez intéressante parce qu'elle semble suivre des idées que nous avons déjà vues dans la période antérieure, c'est-à-dire à la fin de l'époque Tokugawa. Ainsi, il divise l'histoire du Japon en quatre périodes : la première correspond aux temps mythiques (l'âge des dieux) ; la deuxième qu'il nomme âge Osei (du gouvernement des empereurs) s'étend entre le règne de Jinmu et 1192 (création du shogunat par Yoritomo Minamoto), la troisième est l'âge Hasei (gouvernement des shōgun) entre 1192 et 1867 ; et la

⁷⁸⁹ MEHL, M. *History and the State in Nineteenth-Century Japan*, Houndmills, Hampshire, Macmillan Press, 1998, p. 1.

⁷⁹⁰ BORTON, H. "A Survey of Japanese Historiography", *The American Historical Review*, Vol. 43, No. 3 (Apr., 1938), pp. 489-499, p. 494.

⁷⁹¹ DUUS, P. "Whig History, Japanese Style: The Min'yusha Historians and the Meiji Restoration", *The Journal of Asian Studies*, Vol. 33, No. 3 (May, 1974), pp. 415-436, p. 418.

⁷⁹² Taguchi tout comme Fukuzawa est un partisan de la *bunmei kaika* comme façon de conduire le Japon au même niveau que le reste des Puissances occidentales.

⁷⁹³ FUKUCHI Ōchi 福地桜痴, *Théorie sur l'Histoire* (*Shi Ron* 史論), dans MATSUMOTO Sannosuke 松本三之介 (éd.), 1976, p. 282-284, p. 283.

dernière période est celle de Meiji⁷⁹⁴. Ce partage ressemble dans les lignes générales à celui d'Arai Hakuseki surtout en ce qui concerne la division entre les empereurs et les shōgun. Et donc, nous pourrions penser à une vision de l'histoire plus rationnelle. Mais, en même temps, l'inclusion de l'âge des dieux, même si Mori ne lui accorde pas une grande importance, semble suivre les positions plus traditionnelles. Ainsi, il semble être entre les deux courants déjà existants avant Meiji.

Une autre grande innovation de ces années est constituée par les études des vestiges préhistoriques réalisées par des chercheurs occidentaux engagés par le gouvernement. La position du Japon, par rapport à son passé le plus reculé, est façonnée par des impératifs d'ordre symbolique et politique. En effet, si, dans les premiers moments, les fouilles des tertres anciens avaient été aisées, à l'époque Meiji les tombeaux anciens seront sacralisés et dès 1874 les fouilles y seront interdites⁷⁹⁵.

Dans cette sorte d'impasse, l'arrivée d'E. S. Morse (1835-1925), professeur de géologie américain, que les archéologues japonais se donnent comme fondateur de l'archéologie dans leur pays, est à l'origine un revirement de la situation avec ses études et ses fouilles à Omari dans les années 1877-8. Celles-ci (dans un amas de coquillages) l'amènent à établir une séquence chronologique des trouvailles et également à établir la conclusion (présentée dans son ouvrage *The Shell Mounds of Omari* de 1879) que les premiers habitants du Japon étaient des anthropophages⁷⁹⁶. Ces premiers habitants seront, dans les premiers temps, considérés comme « non Japonais », issus d'un peuple sauvage qui aurait été remplacé par les Aïnous d'abord avant que ceux-ci ne soient déplacés à leur tour par les Japonais eux-mêmes⁷⁹⁷. Ainsi, les découvertes des premiers habitants de l'archipel seront rejetées comme l'avaient été celles effectuées au XVIII^e siècle. En fait, malgré l'importance que pouvaient avoir les témoignages matériels, les textes continuent d'être les sources historiques par excellence ; des sources qui ne seront pas mises en doute ni par les Japonais ni par Morse et

⁷⁹⁴ *Education in Japan* dans Ōkubo Toshiaki 大久保利明 (éd.), *Shinshū Mori Arinori zenshū* 5 新修森有禮全集 5, op. cit. p. 134.

⁷⁹⁵ NEPOULOUS, L. « Mythe de la raison: formation de l'Archéologie entre l'époque d'Edo et l'ère Meiji », dans BROTONS, A. et GALAN, Chr. (dir.), *Japon au pluriel* 7, op. cit. pp. 131-138, p. 136. Les tertres anciens, *kofun* 古墳, sont la manifestation la plus connue de la période « historique » comprise entre le III^e et le IV^e siècle. Néanmoins, si l'on considère la périodisation en terme de culture matérielle alors, celle-ci se prolonge jusqu'au VI^e siècle. Ces tombeaux sont importants parce que les premiers savants ont cru pouvoir identifier dans leurs vestiges les tombes des premiers empereurs (ceux qui sont aujourd'hui considérés comme les empereurs « mythiques »).

⁷⁹⁶ NANTA, A. « L'Altérité Aïnoue dans le Japon moderne (années 1880-1900) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2006/1 - 61^e année, pp. 247-273, pp. 251-53.

⁷⁹⁷ *Ibid.* p. 253.

d'autres scientifiques occidentaux qui travaillent en cette période au Japon⁷⁹⁸. En effet, si important que soit le travail de Morse, il n'était pas le seul. En effet, John Milner (1850-1913) et Heinrich Philipp von Siebold (1852-1908) et John Batchelor (1854-1944), pasteur de son état, vont réaliser également des recherches concernant les Aïnou et les populations primitives du Japon⁷⁹⁹. Ce sont eux qui vont ouvrir un débat qui sera au centre des intérêts des chercheurs japonais pionniers des disciplines archéologique et ethnologique, qui vont se développer dans la décennie suivante.

En même temps, qu'ils portent leurs études sur les Aïnous et les premiers habitants du sol japonais, l'époque d'Asuka et sa région deviennent, dans l'imaginaire japonais, le « cœur de son esprit » en tant que peuple⁸⁰⁰.

Pour ce qui est de la terminologie, Nishi Amane traduit « archéologie » dans son ouvrage *Hyakugaku renkan* par le terme de *Tsūkogaku* 通古学⁸⁰¹

Le développement de l'historiographie grecque est plus riche et nous assistons à une progression visible vers la constitution d'une histoire nationale ayant comme axe central celui de la continuité. En effet, dans les premiers ouvrages (celui de Koumas et de Renieris), l'histoire grecque est considérée comme étant une partie de l'évolution de l'humanité. Or, déjà dans le premier ouvrage, Koumas établit une histoire grecque continue dès les origines (qu'il situe dans les temps mythiques) jusqu'à l'époque contemporaine.

Cette « continuité » est néanmoins mise en danger par les théories de J. Ph. Fallmerayer (1790-1861) qu'il expose dans *Histoire de la péninsule de Morée* (*Geschichte der Halbinsel Morea*), publié entre 1830 et 1833. Ainsi, dans l'introduction, l'historien allemand affirme : « Les Scythes slaves, les Albanais illyriens, fils des peuples du Nord, du même sang que les Serbes et des Bulgares, des Dalmatiens et des Moscovites, sont le peuple qui aujourd'hui s'appelle grec et pour lequel grand nombre d'entre eux descend à travers leurs arbres généalogiques d'un Périclès, d'un Philopoemen »⁸⁰².

⁷⁹⁸ Ils travaillent en partie comme le faisait dans le même moment Schliemann, c'est-à-dire en essayant de faire concorder les textes et les découvertes matérielles. Mais avec des nuances un peu différentes.

⁷⁹⁹ NANTA, A. « L'Alterité Aïnoue dans le Japon moderne (1880-1900) », op. cit. pp. 251-8.

⁸⁰⁰ FAWCETT. « Archeology and Japanese Identity », dans DENOON, D. et alii. (éds.), *Multicultural Japan. Paleolithic to Postmodern*, Cambridge University Press, Cambridge, 1996, pp. 60-77, p. 64.

⁸⁰¹ ŌKUBO Toshiaki 大久保利謙, *Nishi Amane zenshū dai 4 kan* 西周全集第四卷, op. cit. p. 80.

⁸⁰² FALLMERAYER, J. Ph. *Geschichte der Halbinsel Morea während des Mittelalters*, Stuttgart et Zübingen, 1830, vol. I, p. iv: *Scythische Slaven, illyrische Urnauten, Kinder mitternachtlicher Lander, Blutsverwandte der Serbien und Bulgaren, der Dalmatiner und Mostowiten sind die zu ihrem bölder, welche wir heute Hellenen nennen, und ihrem eigenen Erstaunen in die Stammtafeln eines Perikles und Philopomen hinaufzuden*

Cette affirmation qui reste tout près de la vérité, est néanmoins un problème dans un contexte comme celui de la décennie des années 40, moment où nous trouvons les premières réponses de la part des Grecs. En effet, c'est le moment où les Grecs obligent Othon à rédiger une nouvelle Constitution, le moment de l'annonce publique de la *Megali Idea*, le moment de la querelle entre les autochtones et les hétérochtones. Comment pouvait-on accepter le fait que ceux qui étaient considérés comme « vrais Grecs » autochtones n'étaient pas les « vrais » descendants des Grecs anciens ? Dans un contexte dans lequel le « sang » était un facteur fondamental pour marquer la continuité, les propos de Fallmerayer ne pouvaient pas être acceptés.

La première réaction grecque est partie de Konstantinos Paparrigopoulos (1815-1891), considéré comme le « père » de l'historiographie grecque moderne. Celui-ci publie en 1843 son *Sur les Slaves* qui est une réfutation des thèses de Fallmerayer et qui marque le début d'une ligne de recherches historiques qui mène à la « renaissance » de Byzance comme une période fondamentale de l'histoire grecque. Il s'agit là d'une nouvelle vision qui rompt avec la tradition héritée de la période antérieure qui considère l'époque byzantine comme une époque d'obscurité. Telle était l'idée défendue par Koraïs, pour qui tous les maux des Grecs contemporains sont nés au moment de la création de l'Empire byzantin. Il suit dans ses raisonnements les idées des Lumières du XVIII^e siècle, pour lesquelles le Moyen Age n'était qu'une période d'obscurantisme⁸⁰³. Les idées de Paparrigopoulos et des autres historiens, au contraire, appartiennent au courant romantique qui, sans nier l'importance de l'Antiquité, affirment que chaque étape du devenir historique est importante en soi.

C'est, néanmoins, à partir de la décennie des années 50 que la position de Byzance devient de plus en plus importante et que la division en trois étapes de l'histoire grecque est énoncée. Ainsi, en 1851 est publié le premier volume de l'ouvrage de Scarlatos Vizantios *Constantinople (Η Κωνσταντινούπολις)* lequel affirme dans le prologue que l'histoire byzantine est une partie importante de « notre histoire nationale »⁸⁰⁴. Néanmoins, l'un de premiers à soutenir cette idée est Zambélios dans son recueil de chansons populaires grecques (*Chansons populaires de la Grèce, Ασματα δημοτικά της Ελλάδος*) publié en 1852. Ici, il soutient que l'histoire grecque est divisée en époque ancienne, époque médiévale et époque

⁸⁰³ Les idées négatives de Montesquieu et de Gibbon, entre autres, pesèrent lourdement dans l'image de Byzance avant qu'elle ne soit « revendiquée » comme étant une partie essentielle dans l'histoire grecque : ARGYROPOULOS, R. D. *Les intellectuels grecs à la recherche de Byzance (1860-1912)*, Athènes, 2001, Col. Histoire des idées, 1, p. 11 et pp. 24-28.

⁸⁰⁴ VIZANTIOS, S. *Η Κωνσταντινούπολις*, Αθήνα, 1851, p. α': διότι εκ της καθέκασιν τούτων γνωσέων σαφηνίζεται η ιστορία της Βυζαντινής εποχής, αποτελούσα μέρος ανυπόσπαστον και ουσιωδέστατον της καθόλου εθνικής ημών Ιστορίας. Le deuxième volume est apparu en 1862 et le troisième en 1864.

moderne⁸⁰⁵. Il ne s'agit pas d'un choix « innocent » que celui de Zambélios car, en faisant cette introduction historique, il essaie d'établir des liens solides entre l'époque ancienne et l'époque moderne à travers Byzance qui aurait constitué le conservatoire non seulement de la langue mais aussi de l'essence grecque grâce au christianisme. Il devient donc l'un des « restaurateurs » de la période byzantine à laquelle il consacre son deuxième ouvrage historique majeur : *Recherches byzantines : Sur les sources de la nation grecque* (*Βυζαντινὰ Μελέται. Περί πηγών Νεοελληνικής εθνότητος*) publié en 1857. Dans son introduction, il insiste sur l'héritage de Byzance en demandant à ses lecteurs : « Vos pères ne s'appellent pas Romaios ? Et votre peuple ne se voit pas comme Romaios et comme Romaique votre langue populaire ? »⁸⁰⁶. Et encore, il établit le culte chrétien (donc, l'orthodoxie) comme l'un des éléments de l'unité de la Grèce aussi bien au Moyen Age qu'à l'époque moderne⁸⁰⁷.

Fort de cette théorie, Zambélios crée le terme « helléno-chrétien » pour montrer la nature hybride (antiquité-Byzance) présente dans l'identité grecque à partir des changements qui se sont produits dans l'empire byzantin dès 1204⁸⁰⁸. Il affirme encore que : « Le Grec appartient à l'Europe et à l'Asie et à deux cycles nationaux : le polythéisme et le christianisme »⁸⁰⁹. En faisant cela, Zambélios ne fait que donner une explication historique à une vérité visible même pour les étrangers qui arrivaient en Grèce. En fait, l'héritage de l'Antiquité, l'identification avec les Grecs anciens si chers aux membres de la diaspora du XVIII^e siècle et par la suite aux membres du nouveau gouvernement, n'avait que peu de signification pour les habitants du nouvel Etat. Pour eux, le référent restait toujours fixé à Constantinople ; c'était un référent d'ordre religieux. En 1854, E. About dans son ouvrage *La Grèce contemporaine* écrivait : « Les Grecs sont convaincus que si l'on monte au sommet du Taygète le premier juillet on aperçoit Constantinople. Ces pauvres voient Constantinople partout »⁸¹⁰. Même si elle est un peu exagérée, cette opinion montre bien l'esprit du moment car si la capitale administrative et politique avait bien été fixée à Athènes, la capitale

⁸⁰⁵ ZAMBELIOS, Sp. *Ασματα δημοτικά της Ελλάδος*, Κέρκυρα, 1852, p. 20: *Τας τρεῖς λοιπὸν ἀνωτέρων ἐποχάς, κατὰ τὴν προτενομένην μέθοδον, διαιροῦμεν καὶ κατατάττομεν ὡς ἑφεξῆς. Α' Ἡ νεωτέρα, Β' Ἡ μέση, Γ' Ἡ ἀρχαία.*

⁸⁰⁶ ZAMBELIOS, Sp. *Βυζαντινὰ Μελέται. Περί πηγών Νεοελληνικής εθνότητος*, ἐν Αθήναις, 1857, p. 8: *δὲν ἐκαλοῦντο δὲ Ῥωμαῖοι οἱ πατέρες σας, καὶ δὲν καλεῖται Ῥωμαῖος ἐτι ὁ λαὸς σας καὶ Ῥωμαϊκὴ ἡ χυδαία γλῶσσά σας.*

⁸⁰⁷ Id., p. 32-3. Dans son ouvrage *Ασματα*, il fait l'identification suivante : Grèce-christianisme-orthodoxie (p. 274) et encore insiste : « Le christianisme devient la nouvelle patrie de la Grèce, la Grèce la nouvelle capitale du christianisme » (p. 64).

⁸⁰⁸ ZAMBELIOS, Sp. *Ασματα*, op. cit. p. 464 : il parle de « ἐλληνοχριστιανὴ ἰδέα ».

⁸⁰⁹ Ibid. p. 15: *Εἶχεν ὁ Ἕλλην να περιέλθῃ δύο κόσμος τὴν Εὐρώπην καὶ τὴν Ἀσίαν καὶ δύο κύκλος ἐθνικούς, τὸν πολυθεϊκὸν καὶ τὸν χριστιανικόν.*

⁸¹⁰ ABOUT, E. *La Grèce contemporaine*, Paris, 1854, p. 11.

spirituelle était encore à Constantinople, siège du Patriarcat et deuxième Rome. Le sentiment d'unité continuait d'être celui créé par l'orthodoxie.

Suivant le chemin ouvert vers la « réhabilitation » de Byzance, Vikelas publie en 1874 à Londres son ouvrage *Sur les Byzantins* (*Περί Βυζαντινών*) où il dénonce dans l'introduction « l'ingratitude du monde actuel d'ignorer ce qu'on doit à Byzance et refusant sa faveur utile, de cacher son ingratitude sous représentations injustes de son histoire déformée »⁸¹¹

Malgré l'existence de cet intérêt, l'histoire de Byzance dans toutes ses manifestations (littérature, musique, langue, religion) est étroitement liée au nom de l'historien Sathas (1842-1914) qui, à partir la décennie des années 60 consacrera tous ses efforts à réhabiliter le nom de l'empire byzantin⁸¹². Certes, c'était seulement, au départ, un autodidacte mais, à la fin de sa vie, après cinquante ans d'études, il était devenu le plus grand connaisseur de l'histoire de cette période. C'est à lui qui nous devons un ouvrage aussi important que *Monuments de l'histoire grecque* (*Περί Μνημείων Ελληνικής Ιστορίας*) publié à partir de 1880⁸¹³. Il s'intéresse également à la période de l'occupation ottomane, une époque qui a été « reniée » dans les travaux des autres historiens, notamment de Paparrigopoulos mais qui, dans les ouvrages de Sathas, est considérée comme un moment important. Ainsi, il défend l'idée que l'expansion de la christianisation dans le Péloponnèse se produit à cette période (même si celle-ci avait commencée avant)⁸¹⁴. C'est, sans doute, cet intérêt pour une période « maudite » qui attire la désapprobation de Paparrigopoulos qui montrera son désaccord avec les idées de Sathas dans plusieurs articles publiés dans divers journaux. Dans son ouvrage *La Grèce turque* (*Τουρκομένη Ελλάδα*), publié en 1869, il essaie de montrer que les mouvements pour libérer la Grèce ont commencé dès le moment même de la conquête et cela à travers toute la période de domination.

La Turcocratie n'est pas la seule période de l'histoire grecque qui intéressera les historiens ; la guerre d'indépendance, vue comme le moment fondateur du nouvel Etat, attirera aussi l'attention. Ainsi, Sp. Trikoupis publie à Londres en 1853 son *Histoire de la Révolution grecque* (*Ιστορία της Ελληνικής Επανάστασεως*) dont l'une des raisons d'être était le besoin des peuples de connaître la vérité historique⁸¹⁵.

⁸¹¹ VIKELAS, D. *Περί Βυζαντινών*, London, 1874, p. 15 : *Ητο δε ασύγγνωστος του νέου κόσμος αγνωμοσύνη να παραγνωρίζη ο, τι εις το Βυζάντιον χρεωστέι, και αρνούμενος τας οφειλομένας εις αυτό χάριτας, να καλύπτη την αχαριστίαν του θπο τας αδίκους παραστάσεις της παραμορφωθείς ιστορίας του.*

⁸¹² SATHAS, K. *Τουρκοκρατούμενη Ελλάδα*, Αθήνα, 1995 (translation en grec moderne contemporain de K. G. TSAUSIS), pp. 213-216, p. 213.

⁸¹³ *Ιστορία του Ελληνικού Έθνους, vol. ΙΔ'*, Βραβείο Ακαδημίας Αθηνών, 1980, p. 402.

⁸¹⁴ *Ibid.* p. 402.

⁸¹⁵ TRIKOUPIΣ, Sp. *Ιστορία της Ελληνικής Επανάστασεως*, εκ. Αθήναις, 1888, εκδόσις Τρίτη (reproduction anastatique, Ίδρυμα της βουλής των Ελλήνων, Αθήνα, notice de la deuxième Edition.

Ainsi, petit à petit toutes les phases de l'histoire grecque commencent à être l'objectif des historiens qui traitent, non seulement les aspects politiques mais aussi les aspects culturels et sociaux.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer l'œuvre de Paparrigopoulos. Il commence ses travaux dans la décennie des années 40 avec le *Sur la colonisation des tribus Slaves dans le Péloponnèse* (*Περί της εποικήσεως Σλαβικών τινών φύλων εις την Πελοπόννησον*) dont nous avons déjà parlé, ensuite il continue d'écrire d'autres ouvrages dans lesquels il énonce ses idées en ce qui concerne l'histoire grecque. Il est nommé en 1851 à la chaire d'Histoire des peuples anciens, l'un des deux départements d'histoire de l'université d'Athènes, où il commence à enseigner⁸¹⁶. C'est en 1853 (l'année à laquelle débute la guerre de Crimée) il rédige la première version de son *Histoire du peuple grec* (*Ιστορία του Ελληνικού έθνους*) qu'il publie sous sa forme définitive entre 1860 et 1874 en cinq volumes⁸¹⁷.

Pour l'historiographie grecque moderne, il s'agit de l'ouvrage de référence en ce qui concerne l'établissement de l'histoire officielle grecque et même à notre époque il continue d'être réédité en dépit des notions qui nous apparaissent actuellement comme dépassées⁸¹⁸. En l'écrivant, Paparrigopoulos a établi le modèle de continuité si nécessaire et si recherché par les idéologues grecs du moment, mais il l'a fait en partant des éléments existants à son époque aussi bien dans l'historiographie nationale que dans celle qui avait été élaborée en Occident. Ainsi, l'idée de raconter l'histoire dès les origines jusqu'à l'époque contemporaine est présente déjà dans l'ouvrage de Koumas de 1830, la théorie des trois époques avait été énoncée par Zambélios, celle qui situe l'origine de la civilisation en Asie (l'Inde) était connue dès la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle et apparaissait dans l'ouvrage de Renieris de 1841. Le génie de Paparrigopoulos est d'établir un système cohérent dans lequel la Grèce est considérée comme un tout historique continu et, en quelque sorte, « immortelle ». En passant en revue les moments les plus importants de la Grèce selon Paparrigopoulos nous trouvons, néanmoins, des « anomalies » qui doivent être expliquées à la lumière du contexte politique dans lequel l'ouvrage a été rédigé. Ainsi son histoire commence avec la déclaration suivante : « Il existe deux catégories de récits relatifs aux temps les plus anciens du peuple grec. La première comprend les traditions mythiques qui nous ont été transmises par les

⁸¹⁶ POLITIS, A. *Ρομαντικά χρόνια. Ιδεολογίες και Νεοτροπίες στην Ελλάδα του 1830/1880*, Ε.Μ.Ν.Ε. Μνημών, Αθήνα, 2003, p. 38. Il avait été auparavant professeur dans le secondaire moment dont il avait profité pour commencer à exposer ses théories historiques surtout en ce qui concerne les Macédoniens qu'il considère comme grecs : PAPARRIGOPOULOS, K., *Εγχειρίδιον της Γενικής Ιστορίας*, Αθήνα, 1849, p. 193.

⁸¹⁷ POLITIS, A. *Ρομαντικά χρόνια, op. cit.* p. 39

⁸¹⁸ Pendant mon séjour en Grèce (en 2011), un journal national était en train de le rééditer dans une collection de volumes modernisés mais conservant le texte ancien. Egalement, une des nombreuses éditions figurait parmi les ouvrages de référence dans les bibliothèques de l'Université Démocrite de Thrace.

poètes antiques et les laographes. L'autre comprend l'interprétation de ces mythes réalisée par les historiens anciens et modernes et par d'autres hommes savants »⁸¹⁹. Certes, il questionne la validité des mythes tout en exposant les idées d'historiens contemporains, comme l'allemand K. O. Müller, l'anglais G. Grote ou le français P. Roxetios, cependant, ce n'est pas innocent de sa part de commencer son histoire grecque par le récit de la création du monde telle qu'elle est racontée dans la *Théogonie* d'Hésiode. Même en émettant des doutes sur les mythes, les lecteurs de l'ouvrage peuvent avoir une impression d'ancienneté de la civilisation grecque. Une civilisation qui, comme celle de l'Europe, auraient eu ses origines en Asie car d'après les mots de Paparrigopoulos : « La nouvelle science (...) soutient que les premiers habitants de la Grèce et tous ceux de toute l'Europe proviennent de l'Asie »⁸²⁰. En ce qui concerne la langue, il signale qu'il existe une « continuité avec le sanscrit qui est la langue de l'ancienne philosophie du culte et de la poésie des Hindous »⁸²¹. Paparrigopoulos se situe donc, dans une logique « diffusionniste » qu'il emploie pour montrer l'ancienneté de la civilisation grecque.

La façon dont il commence est donc expliquée à l'intérieur des théories historiques de l'époque. Les autres « anomalies », en revanche, doivent être expliquées à la lumière de l'histoire récente de la Grèce. Ainsi, dans son récit de l'Antiquité, la période de l'Antiquité classique – qui avait été la plus importante dans la période antérieure à l'indépendance – est traitée d'une façon plutôt rapide tandis que le rôle le plus important est conféré aux Macédoniens (surtout à Alexandre) auxquels Paparrigopoulos consacre la première partie du deuxième volume⁸²². Cela contraste avec l'histoire grecque entre 133 av. J.-C. et 453 ap. J.-C., qui est analysée dans la deuxième partie du même volume. La même disproportion se trouve au moment où Paparrigopoulos doit traiter la période de la Turcocratie. En effet, les quatre cents ans de domination turque sont exposés dans la deuxième partie du volume cinq en quelque deux-cent trente pages tandis que la guerre d'indépendance à elle seule en occupe presque deux-cents⁸²³. Ces différences ne sont pas, évidemment, innocentes. En faisant cela, l'auteur contribue à rehausser les périodes qu'il considère comme essentielles dans l'histoire

⁸¹⁹ PAPARRIGOPOULOS, K. *Ιστορία του ελληνικού έθνους*, vol. I, réédition, Athènes, 1932, p. 1: *περί των αρχαιοτάτων χρόνων του ελληνικού έθνους υπάρχουνσι δύο ειδών ιστορήματα. Τα μεν είναι μυθικά παραδόσεις όσας διέσωσαν εις ημάς αρχαίοι ποιηταί και λογογράφοι, τα δε ερμηνεία των μυθευμάτων τούτων, τας εποίησαν οι αρχαίοι και νεώτεροι και άλλοι λόγοι άνδρες.*

⁸²⁰ *Ibid.* p. 54: *η νεώτερα επιστήμη έφθασεν (...) ότι οι πρώτοι κάτοικοι της Ελλάδος κατήγοντο, καθως και όλης της άλλης Ευρώπης οι κάτοικοι εξ Ασίας ήτις.*

⁸²¹ *Ibid.* p. 55: *απεδείχθη δε ότι η ελληνική γλώσσα έχει συγγενείαν προς τε την σανσκριτική, ίτις εστί η γλώσσα της παναρχαίας θρησκευτικής φιλολογίας και ηρωικής ποιήσεως των Ίνδων.*

⁸²² PAPARRIGOPOULOS, K. *Ιστορία*, vol. II.

⁸²³ Pour la Turcocratie: *ibid.* vol V; pour la guerre de l'indépendance *ibid.* vol VI.

grecque. Le problème le plus important est posé par l'incorporation des Macédoniens à l'histoire grecque comme faisant partie du peuple grec. Paparrigopoulos avait énoncé cette idée déjà en 1849 ; mais avec son *Histoire* il va la consacrer. Zambélios avait signalé le rôle important des Macédoniens comme diffuseur de la civilisation grecque⁸²⁴. Or Paparrigopoulos ira plus loin en faisant d'eux des Grecs. Étant donné que l'idée que Paparrigopoulos avait de l'ethnicité grecque était fondée sur sa culture (civilisation), la figure d'Alexandre était nécessaire comme symbole du pouvoir d'intégration et d'unification de cette culture et, en même temps comme modèle de sa diffusion⁸²⁵.

Or, ce modèle a aussi des liens étroits avec la politique du gouvernement et la *Megali Idea* car, en faisant d'Alexandre un Grec, on créait un référent historique qui justifiait l'expansion grecque extérieure vers des territoires qui, auparavant, avaient fait partie de l'empire d'Alexandre, en particulier ceux de l'Asie Mineure. Cette même idée, nous la trouvons dans le discours prononcé en 1856 par Konstantinos Asopios lors de sa deuxième présidence. En effet, dès le début il parle du « Grec Alexandre »⁸²⁶ dont le modèle serait repris par Othon⁸²⁷. Nous avons vu, que cette association entre le roi et Alexandre fait partie de la « propagande » du moment. Le choix par les élites de la figure d'Alexandre comme représentant d'une époque glorieuse de l'histoire grecque aura un écho important chez le peuple surtout parce que, de tous les personnages de l'antiquité, le roi macédonien était celui dont la mémoire était restée présente dans la mémoire grecque collective grâce aux légendes et aux versions populaires médiévales (en vers et en prose) des ouvrages le concernant. Nous trouvons ces idées populaires autour d'Alexandre dans un essai de Nikolaos Politis (père des études laographiques grecques) publié en 1878 et intitulé : *Sur le mythe des gorgones*. En effet, dans la conscience populaire, le personnage de la gorgone (divinité aquatique) était apparenté avec la figure d'Alexandre⁸²⁸.

A travers leurs ouvrages, tous ces historiens contribuent à créer une nouvelle histoire de la Grèce, mais aussi à renouveler la science historique grecque. Ils emploient certes des concepts, des idées, venus de l'Occident, par exemple l'emploi de sources autres que

⁸²⁴ ZAMBELIOS, Sp. *Ασματα*, *op. cit.* chapitre A'.

⁸²⁵ Pour les idées ethniques de Paparrigopoulos : VEREMIS, Th. et alii. (éds.), *Εθνική ταυτότητα στη Νεότερη Ελλάδα*, Μορφωτικό Ίδρυμα εθνικής τραπεζής, Αθήνα, 1997, 20. Pour le besoin d'Alexandre comme symbole, POLITIS, A. *Ρομαντικά χρόνια*, *op. cit.* p. 46.

⁸²⁶ ASOPIOS, K. *Περί Αλεξάνδρου του Μεγάλου* (*Sur Alexandre le Grand*), 1857, p. 1 : ο 'Ελλην Αλέξανδρος

⁸²⁷ *Ibid.* p. 26: επί των ημερών ήμων, προς αιωνίαν δόξαν του μεγαλειοτάτου βασιλέως της Ελλάδος 'Οθωνος και της κυβερνήσεως αυτού, επαναλαμβάνεται .

⁸²⁸ POLITIS, N. G. *Ο περί των γοργόνων μύθος παρά τω ελληνικό λαώ*, Αθήνα, 1878, pp. 9-13.

littéraires⁸²⁹, la vision de l'histoire comme un ensemble composé par des faits politiques mais aussi religieux, sociaux, culturels⁸³⁰, les théories sur l'origine de la civilisation. Mais ils les appliquent à leur histoire en essayant également de créer une science propre qui leur permet de parler par eux-mêmes de leur propre histoire. Et cela parce que, comme affirme Zambélios : « Les Occidentaux traitent seulement l'Occident et font de la recherche sur son esprit. La pensée orientale, l'origine et la raison de leurs phénomènes culturels occupe une deuxième place dans leurs études »⁸³¹.

Or, si l'on est arrivé à cette situation, c'est parce que les Grecs, toujours d'après notre auteur, semblent incapables de réagir face à l'intrusion des étrangers. En s'interrogeant sur la situation de la Grèce, il répond :

Le passé : Hélas ! Nous laissons les étrangers nous représenter à travers le prisme de leurs superstitions et sous l'impulsion de leurs systèmes et leurs opinions.

Le présent : La mort, chaque jour, mange une page de notre glorieuse indépendance, mais cette thèse devient vide pour tant de personnes !

Le futur : A travers une dispute écrite dans les journaux⁸³²

La prise en main de leur histoire tout en corrigeant, en partie, les visions « erronées » données par les historiens occidentaux, crée des nouveaux problèmes surtout parce que les historiens grecs (comme tous les historiens) sont les enfants de leur époque et malgré les objectifs d'objectivité qui commencent à trouver une place dans la science historique, ils ne peuvent pas s'empêcher de devenir un « miroir » des besoins du moment. Ainsi, l'histoire est employée comme justification du présent et, parfois, elle est réécrite. L'importance donnée à la figure d'Alexandre le Grand dans la période ancienne ; le rôle prépondérant de Konstantinos Paléologos (le dernier empereur byzantin) ; l'absence presque absolue de la période de domination ottomane répondent à un message clair : l'existence d'une unité territoriale et peut-être « politique » dont l'étendue donnera des droits à la Grèce sur les territoires qui étaient encore entre les mains de la « Turquie » et d'autres peuples des Balkans ; finalement l'importance de la religion orthodoxe dans la pensée grecque. Et ces

⁸²⁹ Zambélios dans son exposé sur l'histoire de Byzance dans les *Ασματα* emploie aussi les monnaies : chapitre OA'

⁸³⁰ Nous avons déjà signalé cet intérêt dans les ouvrages de Sathas et Paparrigopoulos. Nous le trouvons également dans l'*Ιστορία* de Paparrigopoulos.

⁸³¹ ZAMBELIOS, Sp. *Ασματα*, op. cit. p. 12: *Απλώς δυτικοί, την Δύσιν μόνον επεξεργάζονται, και το πνεύμα ταύτης μελετούσιν. Ο νούς της Ανατολής, η αρχή και το αίτιον των πολιτικών φαινομένων, κατέχει θέσιν δευτερεύουσας εις τας σπουδάς των*.

⁸³² ZAMBELIOS, Sp. *Ασματα*, op. cit. p. 7 : *Το παρελθόν; -Φευ! Αφίνομεν τους ξένους να μας το παριστάνωσιν υπό το πρίσμα των προλήψεων των και κατά την φοράν των συστημάτων και συμφερόντων αυτών. (...) Το ενεστώς; -Ο χάρος καθημέραν αφαρπάζει μίαν ζώσαν σελίδα της ενδόξου μας η δε θέσις αυτής μένει κενή δια παντός! Το μέλλον; -Εις εφημεριδογραφικάς διατριβάς*

idées sont en liaison directe avec le courant idéologique qui imprègne toute la politique grecque dès la formulation en 1844 par Koletis : la *Megali Idea*.

4. La littérature comme vecteur des changements.

Le dernier des éléments employés comme définitoire de l'identité, le domaine littéraire, est le plus proche de la réalité contemporaine et des besoins du moment. Ainsi, il agit comme moyen d'introduire des nouveautés qui sont susceptibles de produire les changements nécessaires dans le processus de « modernisation » de nos deux territoires. Or, cette introduction a un double visage. D'un côté, elle suppose, à l'arrivée, des nouvelles idées et courants aussi bien littéraires que de pensée, et, d'un autre côté, elle contribue à modifier les goûts en employant de nouveaux moyens de diffusion et de discussion. Néanmoins, si importante qu'elle soit, cette fonction de la littérature n'est pas la seule. En effet, la littérature a aussi un rôle capital dans le débat linguistique et cela pour une raison qui est facile à comprendre : toutes les théories sur la langue sont employées et appliquées à la production littéraire qui devient donc leur résultat matériel et visible. Non seulement en ce qui concerne les ouvrages de fiction mais aussi dans la production de nouveaux savoirs. Les questions des genres et des styles « nationaux » se pose aussi aux littéraires à un moment où ils sont de plus en plus ouverts aux influences venues de l'extérieur.

C'est en ayant ces deux idées à l'esprit que nous devons considérer le domaine littéraire comme un facteur intéressé dans la création identitaire. Par ordre d'adoption, le premier mouvement que nous trouvons consiste dans l'introduction de nouveaux courants, de nouvelles idées, de nouveaux moyens de diffusion et de discussion littéraire. Cette adoption massive ne semble pas néanmoins répondre à un plan étudié concernant l'identité mais plutôt aux besoins ressentis de devenir « modernes ». C'est la phase qui se développe dans les moments succédant immédiatement à la création des nouveaux Etats et qui, contrairement aux idées préconçues, n'est pas seulement une époque d'imitation mais aussi de création, puisque les courants introduits sont plus ou moins adoptés par les différents auteurs. Une fois cette phase finie, fruit des réflexions nées des contacts avec les nouvelles réalités, nous trouvons le deuxième mouvement qui consiste à établir une « histoire de la littérature » officielle dans laquelle sont recueillis tous les écrivains et les ouvrages considérés comme appartenant à la « tradition » littéraire du pays. Grâce à ces deux moyens, les écrivains et les intellectuels

pouvaient non seulement agir comme un vecteur des changements qui se produisent mais aussi comme créateurs et diffuseurs de nouvelles idées en ce qui concerne la littérature propre des deux pays.

4. 1. L'arrivée des nouveaux courants et le problème de l'adoption.

Lorsque nous parlons de l'arrivée des nouveaux courants, il s'agit d'un processus complexe parce que, comme nous avons vu, les courants littéraires, en l'occurrence le romantisme, ne sont pas quelque chose d'immuable, de fixe, de monolithique. Certes, il existe des caractéristiques communes, mais le romantisme français est différent du romantisme allemand et celui-ci du romantisme anglais. Les responsables de l'introduction des courants littéraires sont des intellectuels qui ont des connaissances en langues étrangères, certes, mais qui ne connaissent pas toutes les langues. Ainsi, leur vision des courants étrangers est limitée à celle du pays dont ils connaissent la langue. Car c'est à travers des traductions, comme dans la période précédente, que les nouveautés vont être introduites aussi bien en Grèce qu'au Japon.

Et, aussi bien qu'au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle ce sont d'abord les ouvrages scientifiques et techniques qui ont attiré l'attention des nouvelles élites intellectuelles. Et cela pour la simple raison que le développement technique et des savoirs scientifiques était considéré comme le moyen le plus sûr d'atteindre le niveau de « civilisation » nécessaire pour s'égaliser aux autres Puissances occidentales⁸³³. C'est dans la traduction de ce type d'ouvrages que nous trouvons l'une des situations les plus importantes et complexes auxquelles doivent faire face les traducteurs-intellectuels, notamment les Japonais. En effet, ce sont eux qui vont créer la plus grande partie des termes employés aujourd'hui, aussi bien dans le domaine politique que dans celui des sciences sociales. Ainsi, *bunmei* (文明), *bunka* (文化), *bungaku* (文学), *shūkyō* (宗教), entre autres, sont des termes créés, en employant des *kanji* pour traduire les notions de « civilisation », « culture », « littérature », « religion »⁸³⁴. Or, dans ce processus de création, jouait un rôle fondamental la façon par laquelle les mots étrangers étaient compris par les créateurs ainsi comme leurs horizons de référence ; des horizons qui sont essentiellement la France, l'Angleterre, l'Allemagne et les Etats-Unis.

⁸³³ Ainsi au Japon on crée le lemme : « Technique occidentale, âme orientale » pour montrer la supériorité de cette technique, mais aussi l'attache à ceux que l'on considérerait être son « esprit ».

⁸³⁴ *Bunmei* et *bunka* sont des termes créés très tôt (vers 1871) par le besoin de répondre à la situation du moment où le débat sur la « civilisation » battait son plein en Occident. Bien sûr toute la terminologie politique (droits, égalité, etc.) fait partie des créations du moment aussi. RAMSEY, R. « The Japanese Language and the Making of Tradition », *Japanese Language and Literature*, vol. 38, n. 1 (April 2004), pp. 81-110, p. 89.

L'étape suivante, celle qui nous intéresse maintenant, est celle des traductions des ouvrages littéraires qui commence néanmoins, d'une façon presque parallèle à celle des ouvrages scientifiques. La première remarque que nous devons faire de ces traductions est la coïncidence dans les ouvrages à traduire. En effet, aussi bien en Grèce qu'au Japon, les premiers travaux étrangers à être traduits sont des romans historiques anglais et français. Ainsi, Walter Scott et Alexandre Dumas se trouvent être les auteurs qui auront l'honneur d'arriver en tête des représentants du romantisme. Or, d'autres auteurs comme Jules Verne et Victor Hugo, parmi les auteurs français et Shakespeare par les anglais seront aussi très vite traduits, notamment au Japon⁸³⁵.

Bien que nous parlions de « traductions », il vaudrait mieux parler de « récréations » car les traducteurs, dans les premiers temps, se montrent peu soucieux de rendre avec exactitude les ouvrages qu'ils traduisent. Ainsi, au Japon, existe tout un groupe de traducteurs dont l'objectif était d'employer les traductions des romans étrangers comme moyen d'introduire et d'illustrer les nouveaux concepts sociaux et politiques au sein de leur société. Ainsi, *Joseph Balsamo : Mémoires d'un médecin* d'A Dumas est devenu, en vertu de la traduction partielle de Sakurada Momoe 桜田白華園(1859-1883), *Nishi no umi chishio no arashi* 西洋血潮小暴風 un roman défenseur des libertés et des droits du peuple⁸³⁶. Et la tragédie de Shakespeare *Jules César* est devenue dans la traduction de Tsubo.ichi Shoyō *Jiyū no tachi dori no kire aji* 自由の太刀余波鋭鋒⁸³⁷.

En Grèce, le problème des traductions peu « fiables » est aussi une réalité comme l'explique Rizos Rangavis dans son *Histoire de la littérature grecque moderne* publiée en 1878 : « Revenus à la vie, les Grecs ambitionnaient de se mettre au pas des nations les plus avancées, et se sentaient mûrs pour faire leur profit de tout ce qu'ils trouvaient chez elles qui méritait d'être imité (...). Ce sont donc des traductions qui, surtout après la guerre d'indépendance, constituent la plus grande partie du répertoire littéraire de la Grèce »⁸³⁸.

Or ces traductions qui embrassent « tous les cercles des connaissances humaines » porte parfois tort à la création de la nouvelle littérature car :

Plus d'un nourrisson des Muses, n'ayant qu'une connaissance imparfaite d'une langue étrangère, et n'étant pas beaucoup plus fort dans la sienne, se croyait en droit d'y mettre la main et d'offrir le fruit d'un travail hâtif et incomplet à un public avide de connaître les chefs-d'œuvre étrangers qui ne lui étaient pas autrement

⁸³⁵ YOSHIDA Seiichi 吉田精一, *Meiji-Taishō bungaku shi* 明治大正文学史, Kadogawa Shoten 角川書店, Tōkyō, 1960, p. 22.

⁸³⁶ Le roman est publié en 1882 : KEENE, D. *A History of Japanese Literature, vol. 3. Dawn to the West. Japanese Literature of the Modern Era. Fiction*, An Owl Book Henry Holt and Company, New York, p. 64.

⁸³⁷ YOSHIDA, Seiichi 吉田精一, *Meiji-Taishō bungaku shi* 明治大正文学史, *op. cit.* p. 24.

⁸³⁸ *Histoire littéraire de la Grèce Moderne*, Paris, 1878, p. 159.

accessibles. De là les négligences, les néologismes, les mots choisis au hasard, dont le style peu correct de quelques-uns de ces traducteurs est souvent entaché, et qui menaçaient de corrompre la langue plus que ne l'avaient fait les siècles de domination étrangère⁸³⁹

Ainsi, tout en donnant à connaître les auteurs étrangers et offrant aux lecteurs ce qu'ils cherchaient, ces premiers traducteurs facilitent le chemin aux traducteurs « scientifiques », intéressés véritablement par les aspects littéraires des ouvrages traduits⁸⁴⁰. Des traducteurs qui, fins connaisseurs de leurs langues de travail (essentiellement l'anglais, mais aussi le français), réalisent des traductions fidèles tout en songeant à leur propre langue. En effet, le travail de traduction requiert des connaissances approfondies de la langue écrite, de la grammaire, de la syntaxe, du vocabulaire. De cette façon, les traducteurs japonais vont créer une « langue nouvelle » qui pourrait être employée plus tard pour modifier la langue déjà existante⁸⁴¹.

Par ailleurs c'est dans la perspective de la création d'une conscience commune que se situe le problème des manuels scolaires employés dans les systèmes éducatifs récemment créés⁸⁴². En effet, ceux-ci, inspirés principalement du modèle français, se trouvent dépourvus, dans les premiers temps, de matériels adaptés à leur tâche de dispenser une éducation universelle fondée dans des principes de la « modernité » que voulait le gouvernement. Ainsi, les premiers manuels seront traduits de ceux qui étaient employés dans les pays considérés comme les modèles dans ce domaine⁸⁴³. Des traductions qui montrent déjà la préférence du gouvernement en ce qui concerne la langue voulue pour devenir « langue d'usage commun ». De cette façon, en Grèce ils seront traduits dans la langue « purifiée » employée dans tous les documents officiels tandis qu'au Japon ils seront versés en *kanbun* tout comme les matériels recueillis par le Ministère d'Education⁸⁴⁴. Malgré le fait que les nouveaux systèmes commenceront à se répandre petit à petit, la solution donnée aux besoins des manuels, au lieu de résoudre les problèmes existants, peut contribuer à les amplifier. D'abord parce que les

⁸³⁹ *Ibid.* p. 161.

⁸⁴⁰ Au Japon, l'étude des langues étrangères devient un cours obligatoire et les traductions la meilleure façon d'apprendre la pratique des langues ; une pratique qui était prioritaire pour tous ceux qui avaient des aspirations littéraires : RUBIO, C. *Claves y textos de la literatura japonesa. Una introducción*, Cátedra, Madrid, 2007, Col. Crítica y estudios literarios, p. 176.

⁸⁴¹ *Ibid.* p. 81.

⁸⁴² En Grèce, malgré les premiers élans donnés pendant le gouvernement de Capodistrias, le conseil de Régence fondera un nouveau système dont le modèle sera cette fois-ci celui qui existait en Bavière, bien que la loi de 1833 qui approuve le projet établi par L. Maurer (le ministre de l'Education et du Culte) et par Farmakidis, son secrétaire, garde aussi des éléments du système français : HATZOPOULOS, K. *Η Εκπαίδευση στο Ελληνικό Κράτος 1821 1907*, *op. cit.* p. 11. Au Japon, le système éducatif est fondé en 1872 suivant, lui aussi le modèle français.

⁸⁴³ Au Japon, nous trouvons des traductions d'ouvrages américains, anglais et français : TSURUMI, E. Patricia, « Meiji Primary School Language and Ethics Textbooks: Old Values for a New Society? », *Modern Asian Studies*, Vol. 8, No. 2 (1974), pp. 247-261, p. 249.

⁸⁴⁴ TWINE, N. « Genbun-itchi movement », *op. cit.* p. 341.

méthodes introduites sont étrangères aux Grecs et aux Japonais, et même aux maîtres, ensuite parce qu'en privilégiant la langue « culte » dans un essai de continuité avec le passé, le fossé entre l'éducation et la réalité quotidienne devient de plus en plus important. Et également, les différences entre les étudiants car pour certains était plus facile de suivre les études dans cette langue que pour d'autres.

A côté des traductions et des ouvrages créés à partir des nouvelles idées, nous trouvons un moyen très important de diffusion et de discussion des nouveautés. Il s'agit des revues et de la presse. Même si nous connaissons l'existence en Grèce de « journaux » généraux dans lesquels les éditeurs livraient des informations variées aux lecteurs dès le XVIII^e siècle nous devons attendre jusqu'au milieu du XIX^e siècle pour trouver leur équivalent au Japon⁸⁴⁵. Or, dans tous les cas, c'est à partir de la période qui nous intéresse qu'ils commencent à proliférer sous l'influence des modèles étrangers. Certains de ces journaux continueront jusqu'à nos jours. Ainsi, au Japon, quelques-uns des principaux journaux sont fondés juste après 1868. Ainsi, le *Yokohama Mainichi Shinbun* (1871), le *Tōkyō nichichi Shinbun* (1872), le *Yomiuri Shinbun* (1874) ou le *Asahi Shinbun* (1879)⁸⁴⁶.

En laissant de côté l'importance en soi de la parution de ces journaux, ils sont importants parce que, suivant les modèles occidentaux, ils vont consacrer un espace dans leurs colonnes à la littérature. Ainsi, on publiera non seulement des traductions des ouvrages étrangers mais aussi des créations nouvelles des écrivains intéressés par l'introduction des nouveautés. Nous trouvons donc la publication sous la forme de « feuilletons » des premiers romans historiques ; des poèmes (dans une moindre mesure) qui suivent les formes romantiques. Conçus pour arriver à toutes les couches de la population, soit par lecture directe, soit qu'ils soient lus à ceux qui ne peuvent pas les lire, les journaux contribuent à façonner le goût du public et à introduire des idées nouvelles.

Sœurs des journaux, les revues littéraires sont l'autre base de ce nouveau moyen de diffusion. Plus spécialisées que les journaux, elles sont aussi plus liées aux idées de leurs fondateurs et donc elles servent comme moyen d'expression de divers courants de pensée. C'est à travers elles que les débats concernant les différents moyens de concevoir la langue, l'histoire, la littérature sortiront des bureaux des intellectuels pour arriver à un public un peu

⁸⁴⁵ Les premiers « journaux » grecs sont publiés par les membres de la diaspora notamment à Vienne, à Venise, à Paris. Parmi les premiers noms nous trouvons l'*Ephemeris*, publié à Vienne à la fin du XVIII^e siècle. Ils vont continuer pendant la guerre d'indépendance, ayant un contenu plutôt politique. Au Japon, la publication qui peut être considérée comme le premier journal est apparue en 1862. Il s'agit du *Kanpun Batabiya Shimbun* : OKATAKI, Y. *Japanese Literature in the Meiji Era*, Ōbunsha, Tōkyō, 1955 (trad. V. H. Vigliemo), p. 58.

⁸⁴⁶ *Ibid.* p. 58.

plus large. C'est grâce à elles aussi que ces débats montrent leur « violence » dans l'échange d'articles « empoisonnés » et parfois offensifs. Egalement les revues et les journaux pouvaient être employés pour dénoncer de façon anonyme ou à découvert des manœuvres considérées comme plus ou moins « injustes ». Tel est le cas des décisions partisans des jurys présidant les concours athéniens⁸⁴⁷. Bien sûr, dans la plupart des occasions, elles servent tout simplement à publier les ouvrages de leurs membres et de leurs collaborateurs.

En Grèce, les premiers à employer ce moyen pour diffuser leurs idées, sont Korais et Kodricas qui se serviront du *Mercurie Savant* en premier lieu et du *Calliope* en second, dans un combat qui durera jusqu'au moins 1818⁸⁴⁸. Puis, dès la moitié du XIX^e siècle, nous voyons apparaître d'autres revues comme *Euterpe* (1847-1855), *Pandora* (1850-1872), *Estia* (1876-1897) qui se feront l'écho de ce combat linguistique en même temps qu'elles publient des traductions d'auteurs comme W. Scott. A. Dumas ou E. Sue⁸⁴⁹. Ainsi, *Pandora*, fondée par K. Paparrigopoulos et N. Dragoumis, entre autres, sera l'organe d'expression de l'université d'Athènes, donc des partisans de l'emploi de la « langue purifiée »⁸⁵⁰.

Nous trouvons une même ambiance au Japon, où les revues littéraires commencent à être publiées aussi dans les premiers moments de Meiji. Ainsi, le *Tōkyō Shinshi* (1876), le *Kagatsu Shinshi* et le *Marumaru Shinbun* (1877), le *Kanoyomi Shinbun* (1878) où nous trouvons la publication de romans en série, suivant le même principe que les « feuilletons » dans les journaux occidentaux⁸⁵¹. Les sociétés créées pour une fin intellectuelle concrète emploieront également les revues comme vitrine de leurs réalisations. Ainsi, les *Meirokeisha*, dont l'objectif principal était de propager les nouvelles idées occidentales suivant la consigne de *bunmei kaika*, se servira son magazine *Meirokezasshi* pour en faire la diffusion. La société avait été fondée en 1873 par Mori Arinori, une fois de retour de son voyage avec la mission Iwakura et comptait parmi ses membres à Fukuzawa Yukichi, Nishi Amane et d'autres intellectuels compromis avec la « modernisation » du Japon. Ainsi, dès le début, la revue devient le moyen de diffusion de leurs idées sur la langue, la culture et la civilisation.

⁸⁴⁷ Par exemple, en 1856, Tertzetis répond par un discours à la décision du jury de ne pas récompenser son poème. : MOULLAS, P. *Les concours poétique d'Athènes*, op. cit., p. 110. Quelques années avant, P. Soutsos avait critiqué également le jury dans un article publié dans le journal *Αιών* en 1853: *ibid.* p. 86.

⁸⁴⁸ Le *Mercurie Savant* avait été fondé en 1812 à Vienne et deviendra bientôt l'organe d'expression de tous ceux qui suivent les propositions de Korais en ce qui concerne la « voie moyenne ». LASCARIS, P. 1929, p. 24.

⁸⁴⁹ KARVELIS, T. *Η Γενιά του 1880*, Εκ. Σαβλήλας, Αθήνα, 2003, p. 16.

⁸⁵⁰ Alexandros Rizos Rangavis participera aussi dans la fondation de *Pandora* : HATZOPOULOS, L. *Αλέξανδρος Ρίζος Ραγκαβής. Μαρτύρια λόγου*, Ελληνικά γράμματα, Αθήνα, 1999, p. 33.

⁸⁵¹ OKATAKI, *Japanese Literature in the Meiji Era*, op. cit., p. 59, NAKAMURA, M. *Japanese Fiction in the Meiji Era*, Kokusai Bunka Kokai, Tōkyō, 1966, p. 18.

C'est grâce à ces publications plutôt qu'à celles d'ouvrages sous forme de livres, que les débats en ce qui concerne la littérature, mais aussi la langue et d'autres sujets, arrivent jusqu'à la population et peuvent se répandre un peu plus. Certes, il n'y avait pas beaucoup de gens capables de lire, mais elles arrivaient à un bon nombre d'entre d'eux. Dans les revues littéraires, nous trouvons, en effet, les échos de tout ce qui était en train de se faire dans les cercles intellectuels et des enjeux qui étaient le centre de tous les débats.

Les traductions et leur diffusion ne servent pas seulement à répondre aux goûts de nouveautés de la population qui peut en jouir, elles sont aussi les introductrices de nouvelles façons de comprendre la littérature et les nouveaux courants littéraires qui dans la période qui nous intéresse se réduit fondamentalement au romantisme. Or, ici, il faut tenir compte des dates qui forment le cadre de notre époque. En effet, en Grèce, les dates limites de 1828-1880 signalent déjà que le mouvement romantique, ici, n'est pas un produit tout à fait à l'écart du romantisme européen ; au contraire, il s'inscrit sans trop de problèmes dans le mouvement général⁸⁵². Par contre, lorsque nous le trouvons au Japon, en Europe, cela fait un certain temps que le réalisme et le naturalisme se sont emparés de la scène littéraire. Cet écart n'est pas, néanmoins, trop important pour notre recherche, car ce qui est le plus intéressant est l'arrivée des idées qui se trouvent à la base de ces mouvements ; des bases qui seront employées non seulement pour créer des nouveaux genres littéraires mais aussi pour exprimer des visions différentes en ce qui concerne la considération de l'identité.

Les spécialistes signalent l'école Phanariote ou l'Ancienne école athénienne comme le point de départ du romantisme grec et considèrent comme leurs fondateurs, les frères Panagiotis et Alexandros Soutsos ainsi qu'Alexandros Rizos Rangavis (1809-1892)⁸⁵³. Tous les trois avaient fait leurs études supérieures à l'étranger (en Allemagne et en Italie) et à leur retour, ils essaient d'introduire en Grèce les goûts littéraires de l'époque, c'est-à-dire le romantisme. Le roman *Leandros* (1834) écrit par Panagiotis Soutsos est considéré le premier roman du romantisme grec⁸⁵⁴. Certes, le genre du roman existait auparavant, et Koraïs avait été le premier à créer le terme grec désignant ce type de genre, cependant, l'ouvrage de

⁸⁵² Les dates du romantisme considéré « dur » sont elles aussi fluctuantes mais les plus acceptées sont : entre la fin du XVIII^e siècle et la fin de la décennie des années 30. VELOUDIS, G. *Μόνα ζήγα. Δέκα νεοελληνική μελετήματα*, Εκ. Γνώση, Αθήνα, 1992, p. 100.

⁸⁵³ BEATON, R. *An Introduction to Modern Greek Literature*, Oxford, Clarendon Press, 1999, p. 41.

⁸⁵⁴ *Ibid.* p. 53.

Soutsos marque le début du roman tel qu'il était conçu au XIX^e siècle⁸⁵⁵. L'ouvrage de son frère Alexandros, *Le pèlerin (Ο Οδοιπóρος)* publié en 1831 est considéré comme le premier exemple d'un ouvrage romantique (en général)⁸⁵⁶.

Deux genres vont caractériser le romantisme grec. D'un côté le roman (historique notamment) et la poésie. Et tout les deux seront employés par les différents auteurs pour illustrer les idées romantiques donnant naissance à des résultats divers. Ainsi, pendant beaucoup de temps, les chercheurs ont essayé d'opposer l'Ecole d'Athènes et l'Ecole de l'Heptanèse, les deux foyers principaux de la production littéraire à l'époque que nous sommes en train d'étudier. On opposait les caractéristiques de l'une : langue purifiée, retour à l'Antiquité (Ecole d'Athènes) aux caractéristiques de l'autre : romainque, intérêt pour les productions populaires (Ecole de l'Heptanèse). Cependant, toutes les deux peuvent être considérées comme les représentantes du Romantisme. La différence réside dans les idées qui ont été mises en avant pour les uns et pour les autres. Ainsi, les écrivains athéniens, ont choisi de « retourner » aux origines de la civilisation grecque, suivant en partie les appréciations de Herder. Or, le « retour » n'est pas allé plus loin que l'époque classique ce qui fait qu'il prend des allures de « néoclassicisme ». Ainsi, l'école Athénienne emploiera un langage poétique, hautement élaboré, plein de métaphores complexes, esthétiquement recherché. Il s'agit d'une production littéraire écrite en langue savante, de plus en plus purifiée⁸⁵⁷. Cette préférence deviendra de plus en plus évidente, surtout dans les concours poétiques créés à l'Université d'Athènes dès 1851. La préférence pour cette langue culte et « fabriquée » avait cependant derrière elle une idée qui peut être considérée romantique, quant à elle. En effet, les Phanariotes et les membres de « l'école athénienne » étaient persuadés qu'il s'agissait de la « vraie » langue des Grecs car elle était, soi-disant, celle des Anciens Grecs. Ils suivaient donc les idées romantiques qui exhortaient à revenir aux origines des peuples. Ainsi, nous trouvons le paradoxe de voir un mouvement qui devait être « moderne et novateur » revenir en arrière vers des formes linguistiques plutôt « conservatrices ».

Les Heptanésiens, quant à eux, tout en s'appropriant les idées de continuité historique, ont mis l'accent sur l'importance du peuple comme détenteur de la véritable « âme » de la nation. De là l'emploi de la langue parlée et l'importance donnée entre autres aux chansons. En plus, le romantisme des poètes des îles Ioniennes, née sous les influences italiennes et d'autres, est antérieur de celui d'Athènes car nous trouvons des sujets chers aux romantiques

⁸⁵⁵ Le terme créé par Koraïs est *mythisteria* et sera employé des 1850 ; plus tard il sera abandonné en faveur de celui de *mythistorima* celui que l'on emploie aujourd'hui : *op. cit.* p. 55.

⁸⁵⁶ VELOUDIS, G. *Μόνα ζήγα*, *op. cit.* p. 101.

⁸⁵⁷ KOHLER, D. *La littérature grecque moderne*, PUF, Paris, 1985, Col. Que sais-je ?, n. 560.

(nocturnes, sentiments, introspection) dans des ouvrages antérieurs à 1830. Par exemple dans les poèmes de Solomos.

Le problème posé dans les premières décennies du royaume grec, c'est que l'Heptanèse se trouvait en dehors de celui-ci, et donc, tout en produisant des œuvres grecques, dans le sens strict du terme, leurs auteurs n'appartenaient pas à l'Etat grec. En outre, la lutte entre les « autochtones et les hétérochtones » surtout pour des raisons politiques était aussi arrivée jusqu'au domaine littéraire. Et les positions entre les écrivains d'Athènes et de l'Heptanèse étaient plutôt d'affrontement même si, en grande partie, ils traitaient le même phénomène en suivant des approches différentes qui se manifestent surtout dans les différents domaines linguistiques : *katharevousa* et *dimotiki*.

La poésie donc était devenue un moyen d'expression des idées diverses en ce qui concerne la façon de voir et de comprendre. Elle servait même pour exprimer des idées politiques ou pour montrer la situation contemporaine comme le *Panorama de la Grèce* (*Πανόραμα της Ελλάδος*) écrit par Alexandros Soutsos en 1833 et dont la langue reste encore près de la langue parlée⁸⁵⁸.

Le développement du roman historique, quant à lui, est le reflet des aspirations romantiques de « retour » aux origines et de reconstruction de l'histoire propre, une histoire parfois oubliée qui est rendue de façon « romancée » au peuple. Cette façon de présenter l'histoire à un large public, en dehors des cercles des intellectuels, est une manière « intelligente » de former l'opinion publique et de la mettre face à son histoire commune. Donc, elle sert également dans les discours de création identitaire. Ce n'est pas un hasard si, en Grèce, la « renaissance » de Byzance qui se produit dès 1850 (et la date ne saurait pas être innocente non plus) a aussi une place dans la rédaction des romans historiques⁸⁵⁹.

Le romantisme avec son intérêt pour la vie du peuple a une autre manifestation en Grèce : le début des romans de « mœurs » ou plutôt de nouvelles. Vers 1870, les écrivains commencent à s'intéresser à la vie quotidienne, surtout dans les campagnes qui sont considérées comme les « gardiennes de la tradition ». Et ce versant doit être compris dans l'objectif général de montrer la continuité entre le passé et le présent, puisque tous les efforts

⁸⁵⁸ POLITIS, L. *Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας*, Αθήνα, 2002 (11e. éd.), p. 172.

⁸⁵⁹ Ainsi, *Le Prince de Morée* considéré le premier roman historique grec, publié en 1850 sous la forme de feuilleton chez Pandora et écrit par A. R. Rangavis, est adapté à l'époque byzantine : VITTI, M. *Histoire de la littérature néo-hellénique*, Athènes, 1989, p. 230. Néanmoins, c'est vers les faits de la guerre d'indépendance que les écrivains vont se tourner de préférence pour puiser leurs sujets (id. p. 231). Pour ce qui est de *La Papesse Jeanne* écrit par E. Roidis en 1866, c'est plutôt un roman « antihistorique » et « antiromantique » qui sous l'apparence de roman historique sur toile de fond médiévale sert à son auteur pour faire la dérision des romans historiques : TONNET, H. *Histoire du roman grec dès origines à 1960*, Éd. L'Harmattan, Paris, 1996, col. Etudes Grecques, p. 111-120, p. 115.

dans l'étude des coutumes du peuple vont dans cette direction. Même si le mouvement va se développer dans la décennie postérieure, les origines se trouvent dans les années 70 qui sont le moment dans lequel a été publié un ouvrage capital pour la création de la *laographie* grecque : *Mythologie néohellénique* (*Νεοελληνική Μυθολογία*) de Nikolaos Politis (1852-1921) publié en 1871. Avant de publier cet ouvrage capital, Politis avait déjà écrit plusieurs articles en s'intéressant aux traditions orales des Grecs contemporains. Ainsi, en 1867, il publie chez *Pandore* « Sur les contes auprès des Grecs modernes » ; en 1870 chez *Illisos* « Sur les superstitions du vampire » ; en 1873, chez *Parthénon* « Us et coutumes du peuple grec ». Dans l'article de 1870, Politis affirme que :

Bien que par beaucoup d'autres raisons, la recherche des us et coutumes du peuple de la Grèce moderne (et la collecte de ses productions populaires diverses) soit digne d'un intérêt particulier, il faut en faire une étude sérieuse, parce que, plus que toute autre chose, comme autres l'ont dit auparavant, elle sert de preuve éclatante de notre nationalité, mise en doute par bon nombre de gens, pierre de touche, en quelque sorte, de celle-ci⁸⁶⁰.

Nous sommes donc déjà en présence non seulement d'un intérêt pour les traditions du peuple mais également pour la création d'une science qui les étudie. Les raisons sont plus élaborées dans l'ouvrage *Mythologie néohellénique* où l'auteur déclare : « L'histoire d'un peuple s'est constituée seulement par la narration des événements qui font référence à son sort, il est nécessaire aussi pour la finalisation et sa formation la plus complète, une connaissance juste et détaillée du caractère et de l'esprit de ce peuple »⁸⁶¹. Un caractère qui se manifeste dans les productions populaires, ses us et ses coutumes, et ceux-ci comme la langue sont transmis, d'après Politis, de bouche en oreille d'une génération à la génération suivante⁸⁶². Il continue : « Alors, pour la grande signification historique et nationale qu'a l'observation et la salvation des coutumes grecques anciennes et la comparaison de celles-ci avec les nouvelles, je prépare nos raisons dans ce combat philologique vers la solution de ce sujet »⁸⁶³.

Nous reparlerons des idées de Politis, mais il faut savoir que celles-ci commencent à se manifester dans la décennie des années 1870.

⁸⁶⁰ POLITIS, N. G. « Αι περί βρυκολάου προλήψεις παρα του λαού της Ελλάδος », *Ιλλίσσος*, έτος β' φυλλάδιον ΙΑ' (15 mars 1870), pp. 401-8, p. 401. Pour le texte originel voir annexe 2, partie a) Grèce, n° 1.

⁸⁶¹ POLITIS, N. G. *Νεοελληνική μυθολογία. Μελέτη επί του βίου των νεώτερων Έλλήνων*, Αθήνα, 1871 (reéd. Athènes 1979), prologue, α' : *Η ιστορία ενός έθνους δεν συνίσταται εις μόνην την αφήγησιν των γεγονότων, όσα έχον ειρροήν τίνα επί της τύχης αύτου, αλλ'αναγκαία είναι, προς συμπλήρωσιν και τελειότερον αυτής καταρτισμόν, η ακριβής και λεπτομερής γνώσις του χαρακτήρος και του πνεύματος του έθνους τούτου.*

⁸⁶² *Ibid.* θ' : *μεταδίδονται μόνον δια στόματος των γονέων προς τα τέκνα*

⁸⁶³ *Ibid.* ια' : *Δια την μεγάλη λοιπόν εθνική καις ιστορική σημασίαν, ην έχει η τήρησις και διάσωσις των αρχαίων ελληνικών εθίμων και η σύγκρισις αυτών προς τα νέα, προέτειναν οι επί του φιλολογικού τούτο αγώνος τοις λογίοι ημών προς λύσιν το θέμα τούτο .*

D'une façon moins évidente mais aussi importante, l'arrivée du romantisme au Japon est employée également dans la création d'une conscience nouvelle qui, néanmoins, reste proche du ressenti japonais par certains aspects. Ainsi, l'importance donnée aux sentiments personnels qui est l'une des caractéristiques romantiques par excellence, semble pouvoir être mise en rapport avec le *ninjō* (人情) c'est-à-dire les « sentiments humains » qui sont l'un des signes caractéristiques des romans et des pièces de théâtre populaires de la littérature de la période Edo. Dans les pièces de Chikamatsu, par exemple, dans les narrations *gesaku* (戯作), ce sont les sentiments humains qui sont mis en avant⁸⁶⁴. Néanmoins, il est plus intéressant de constater l'introduction du roman et l'utilisation de celui-ci comme un moyen d'expression des espoirs que les Japonais avaient aussi bien à niveau politique et social. Certes, la tradition des récits d'aventures plus ou moins fantastiques existait déjà au Japon ; il s'agit du genre *monogatari* (物語) ; cependant ce que nous trouvons dès 1868 ce sont des romans plus proches de celles qui se font en Occident. Malgré la distance apparente entre les deux genres, le lien que les Japonais vont établir entre les deux est plutôt évident si nous regardons les titres des traductions de certains romans occidentaux. En effet, ils vont être rendus par le terme *monogatari*. Ainsi, la traduction de Miyajima Shunsho: *Un roman européen: le récit des vicissitudes de Télémaque* (*Oshū Shōsetsu : Teremaku Kafuku Monogatari*) de 1879⁸⁶⁵. Or, l'emploi n'est pas systématique car on rend pour « *monogatari* » n'importe quelle narration de fiction : comme les *Mille et une Nuits* (*Kaikan Kyōku Arabiya Monogatari* 会館きょうくアラビヤ物語) traduit en 1875 ou *Fables d'Esopé* (*Isoppu Monogatari* イソップ物語) de 1873.

En 1877, trouvons les premiers exemples ce qui est connu comme « roman politique » (*seiji shōsetsu* 政治小説) qui constitue l'une des nouveautés de la période et qui sert pour introduire les façons d'écrire de l'Occident. Celui-ci est, en même temps, le véhicule pour montrer les attentes des réformes des Japonais. Des attentes qui sont aussi évidentes dans la façon de traduire certains ouvrages occidentaux comme ceux d'A. Dumas par exemple⁸⁶⁶. Il faudra néanmoins attendre la décennie suivante pour voir le développement et l'expansion de ce genre tout comme la publication des ouvrages essentiellement japonais.

Une dernière remarque doit être faite en ce qui concerne la langue employée par ces ouvrages. Même s'ils seront publiés dans des journaux et des revues afin d'être diffusés à un

⁸⁶⁴ Il s'agit du «vieux» combat entre le *giri* et le *ninjō*, c'est-à-dire entre le devoir et les sentiments qui constitue l'un des piliers non seulement de la littérature japonaise mais aussi de sa façon d'agir.

⁸⁶⁵ OKATAKI, *Japanese Literature in the Meiji Era*, op. cit. p. 45.

⁸⁶⁶ YOSHIDA Seiichi 吉田精一, *Meiji-Taishō bungaku shi*, op. cit. p. 24.

large public, la langue utilisée rend cette tâche plus compliquée. En effet, ils seront écrits en *kanbun* ou en *gabun*⁸⁶⁷. Et cela l'éloigne des classes populaires tout comme l'emploi de la langue « purifiée » dans certains romans historiques en Grèce restent éloignés de l'ensemble de la population⁸⁶⁸. En fait, le domaine littéraire est concerné directement par les problèmes linguistiques et le débat ne touche pas seulement le fait de savoir quelle doit être la langue « nationale » mais aussi, la distinction entre une langue « littéraire » et une langue « quotidienne ». Ainsi, tout en reconnaissant l'unité de la langue, on établit une différence entre une langue « élevée » plus adéquate pour les écrits sérieux, pour la littérature « savante », pour les ouvrages scientifiques (la langue purifiée, le *kanbun*) ; tandis que la langue « quotidienne » est considérée comme bonne seulement pour la littérature « populaire » et, dans le cas de la Grèce pour la poésie. Les revendications des partisans de cette dernière se battent donc en même temps pour la faire reconnaître comme la « vraie » langue. Ils s'efforcent de montrer qu'elle peut être employée dans des ouvrages sérieux et dans le domaine littéraire. Le processus qui commence dans la période qui nous intéresse se développera dans la décennie des années 80, comme nous aurons l'occasion de voir.

4. 2. Les premières réflexions sur la « littérature nationale »

Le domaine littéraire a encore une autre incidence, cette fois-ci plus directe dans le processus de création identitaire. Il s'agit des réflexions qui, autour d'une « histoire de la littérature nationale », vont commencer suivant le sillon soit des influences extérieures, soit des lignes de pensée autochtones, soit des deux ensemble. Or, une fois de plus, la situation grecque et la situation japonaise, tout en comportant des éléments semblables, ont aussi des différences, dues surtout à la situation des deux territoires. Ainsi, si en Grèce les intellectuels étaient déjà habitués à manier certaines catégories comme « littérature », les Japonais, avant de commencer à travailler sur la « littérature » de la même façon que les Occidentaux, doivent saisir, comprendre et adapter les nouveaux concepts. Des concepts qui, néanmoins, ne rompent pas complètement avec les attaches antérieures.

Les Grecs commencent très tôt avec cette réflexion concernant la littérature et le premier ouvrage portant sur la littérature grecque moderne est le *Cours de littérature*

⁸⁶⁷ SAKAKI, A. "Kajin no Kigū: The Meiji Political Novel and the Boundaries of Literature", *Monumenta Nipponica*, Vol. 55, No. 1 (Spring, 2000), pp. 83-108, p. 94.

⁸⁶⁸ Il est, par exemple le cas des ouvrages de Zambélios qui était néanmoins partisan de la langue du peuple en ce qui concerne la poésie.

grecque moderne, publiée en 1828. Il s'agit d'un ouvrage écrit par I. Rizos Neroulos fruit des cours qu'il donne à Genève⁸⁶⁹. Tout comme la *Grammaire* de Schinas il s'agit d'un ouvrage dont le public n'est pas grec mais étranger et pour cela il est, peut-être plus intéressant car il montre l'image que les Grecs voulaient donner d'eux-mêmes face à l'extérieur. Ainsi, le premier soin de l'auteur est d'établir des origines à la littérature grecque, des origines qu'il situe dans le contexte des traditions mythiques en se faisant écho de ces narrations. Ainsi, il déclare dans son introduction : « Phénomoé, prêtresse d'Apollon, fut selon les traditions antiques, la première qui inventa l'hexamètre. C'est donc aux femmes que la poésie grecque doit son origine ; et c'est peut-être à cette circonstance qu'il faut attribuer aussi son harmonie et sa beauté. Ensuite Eumolpe, Orphée, Linus adoptèrent aussi l'hexamètre, et s'en servirent pour chanter les dieux, la religion, ses mystères et ses cérémonies »⁸⁷⁰

Il continue la théorie du développement de l'histoire littéraire grecque en parlant d'Homère qui avait écrit « ce temple superbe que les âges ont respecté » qui est *l'Iliade*⁸⁷¹. Sappho est la seule représentante de l'époque archaïque, juste avant de rendre un hommage aux philosophes ioniens, à Hérodote et d'entamer les louanges des tragiques du Ve siècle av. J.-C. : Eschyle, Sophocle, Euripide, Agathon)⁸⁷². De l'école d'Alexandrie, seulement Ménandre et Apollonius de Rhodes sont considérés dignes d'être cités⁸⁷³. Ensuite, seuls les noms de Diodore, Denys d'Halicarnasse, Polybe, Arrien, Lucien, Pausanias, Plutarque sont cités comme faisant honneur à la grandeur qui avait été celle de la Grèce de l'époque classique⁸⁷⁴. Avec la fondation de l'église d'Orient, ce sont les auteurs ecclésiastiques tels que Cyrille, Grégoire, Chrysostome qui étaient les « modèles d'éloquence évangélique » et qui « maniaient la langue grecque ancienne »⁸⁷⁵. Justinien est vu comme une calamité pour la littérature et le Moyen Age devient son tombeau définitif. « L'envahissement de la Grèce pour les Croisés donna le dernier coup à la littérature » déclare Neroulos (p. 17).

Une fois cette « histoire de la littérature grecque 'ancienne' » établie, l'auteur considère le point de départ de la littérature grecque moderne la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. A partir de ce moment, Rizos Neroulos pour qui la « langue grecque moderne a sa source dans la corruption de l'ancienne » (p. 21) crée une séquence évolutive qui, laissant un peu de côté les siècles situés entre le XV^e et le XVIII^e siècle, met tout l'accent

⁸⁶⁹ Il est publié à Paris en français; tout comme la *Grammaire*.

⁸⁷⁰ RIZOS NEROULOS, J. *Cours de littérature grecque moderne*, Paris, 1828, p. 4.

⁸⁷¹ *Ibid.* p. 5.

⁸⁷² *Ibid.* p. 10.

⁸⁷³ *Ibid.* p. 13.

⁸⁷⁴ *Ibid.* p. 13.

⁸⁷⁵ *Ibid.* p. 15.

de son ouvrage sur ce dernier jusqu'au moment où il écrit. Et cela parce qu'au XVIII^e siècle « la langue grecque moderne commença à se créer une littérature qui peut avoir un caractère et de l'originalité » (p. 25). Ensuite, le développement à proprement parler, est une exposition des trois périodes dans lesquelles il a partagé le siècle (plus précisément entre 1700 et 1828).

Il s'agit d'une rédaction qui s'ajuste aux besoins du moment et aux attentes qui pouvaient avoir les Phanariotes (Rizos Neroulos en étant un) en ce qui concerne leur rôle comme « défenseurs » de l'essence grecque. Elle établit donc la continuité entre la littérature grecque ancienne et la moderne, tout en mettant l'accent sur les gloires de l'époque classique (qui était considérée par tous les savants occidentaux comme le « zénith » de la civilisation européenne) et condamnant le Moyen Age (c'est-à-dire Byzance) comme étant une période obscure et « barbare », avant la « renaissance » des mains des Phanariotes et des intellectuels éclairés.

Ouvrage premier, il a la vertu de contenir certains points qui vont être continués par d'autres auteurs. Ainsi, malgré tous les travaux de Zambélios, et surtout de Sathas pour rétablir la gloire de Byzance et son importance non seulement dans l'histoire grecque mais aussi dans la littérature, l'ouvrage général suivant écrit par Alexandros Rangavis et publié entre 1878 et 1889 à Paris, suit à peu près le même schéma que celui de Neroulos surtout en ce qui concerne la période jusqu'en 1821. Ainsi, il commence en parlant de la littérature juste après la conquête de Constantinople, mais il le fait en parlant des chansons kleftiques qui deviennent une sorte de lien entre les époques anciennes et les temps modernes car leur style « rappelle plus d'une fois les beautés simples et austères de l'ancienne épopée »⁸⁷⁶. De plus, malgré de fait de son imperfection, « le langage populaire c'est bien la langue hellénique par le vocabulaire et la grammaire »⁸⁷⁷. Puis, il continue avec deux autres périodes qu'il nomme : « le retour à la vie : 1700-1800 » qui coïncide avec l'époque des Lumières et des Phanariotes et la « renaissance : 1800-1821 » qui correspond à la période dans laquelle les philhellènes et les membres de la diaspora grecque se sont montrés les plus actifs pour la liberté grecque. C'est dans cette période que la question de la langue est remarquée par Rangavis qui commence son exposition en parlant de Koraïs et de ses idées. Ici, il insiste en montrant que Koraïs n'a pas été le « créateur » de la langue purifiée car le courant de purification linguistique était plus ancien et prenait plusieurs visages. Ainsi, Rizos Neroulos qui cherchait la même fin était un adversaire de Koraïs⁸⁷⁸. Notre auteur ouvre la deuxième partie de son

⁸⁷⁶ RIZOS RANGAVIS, A. *Histoire de la littérature grecque moderne*, Paris, 1878, vol. I. p. 3.

⁸⁷⁷ *Ibid.* p. 14.

⁸⁷⁸ *Ibid.* p. 85.

ouvrage, celle consacrée à la Grèce libre, en parlant des prosateurs et en incluant tout type d'écrit des traductions, aux livres de didactiques et des écrits philosophiques à la presse. Il continue ensuite en traitant de la poésie qui, essentiellement est la « haute » poésie écrite en langue « purifiée ». Les poètes qui écrivent en langue « vulgaire » sont relégués à la fin et ne se voient donner qu'un petit chapitre dans lequel Rangavis analyse les ouvrages de Terteztis (1802-1874), de Valaoritis (1824-1879), de Paraschos (1838-1895) et de Vikelas (1835-1908). En général, les poètes de l'Heptanèse sont montrés comme les représentants de la « corruption dialectale » et de Solomos est dit que « son génie fait de lui une des plus grandes gloires de son pays : Malheureusement la langage dont il a revêtu et souvent étouffé sa brillante pensée a nui à la popularité qu'il mérite à beaucoup de titres »⁸⁷⁹.

Il s'agit donc, d'une vision de la littérature dans laquelle priment encore les idées de la Grèce attachée à son passé classique. Rangavis nous livre cependant une définition de littérature qui est très intéressante et qui s'adapte bien au moment historique. En effet, pour lui : « Parmi toutes les manifestations de la vie et de l'activité des peuples civilisés, la littérature est celle qui représente avec plus de fidélité leur existence intime, leur mode de penser et de sentir, aussi bien que des altérations que les vicissitudes du sort font éprouver à leur état moral et intellectuel. Elle est l'indicateur le plus sensible des changements de leurs destinées »⁸⁸⁰

Cette même idée, nous la trouvons au Japon où la littérature a joué toujours un rôle fondamental en tant que moyen d'expression non seulement des pensées purement littéraires mais aussi philosophiques⁸⁸¹. La littérature est vue aussi comme la représentation de l'époque dans laquelle elle employée. Ainsi, la « littérature » inclut non seulement la poésie, la prose, les romans et le théâtre mais aussi le genre biographique, la correspondance, les discours, les reportages⁸⁸².

Or, il existe aussi une interprétation plus répandue entre les élites de Meiji : celle d'après laquelle la littérature (*bungaku* 文学) est l'étude des classiques chinois ou *Kanshibun* 漢詩文⁸⁸³. Ainsi, cette conception de la littérature étant un peu différente de celle qui existait en Occident, les intellectuels de Meiji vont ouvrir des nouvelles visions du phénomène

⁸⁷⁹ RANGAVIS, *Histoire de la littérature néohellénique*, op. cit. p. 212.

⁸⁸⁰ *Ibid.* p. 1.

⁸⁸¹ KATO, S. *A history of Japanese Literature. The First Thousand Years*, The Macmillan Press Ltd. London-Bosington, 1979 (trad. D. Chibbett), p. 2.

⁸⁸² KONISHI, J. *A history of Japanese Literature. Vol I: The Archaic and Ancient Ages*, Princeton University Press, Princeton, 1984, (trad. A. Gatten et N. Teele), p. 6.

⁸⁸³ SASAKI, A. "Kajin no Kigū", op. cit. p. 94.

littéraire. Ainsi, Nishi Amane, dans son ouvrage *Chisetsu* 知説 (1874), englobe dans le terme « littérature » (*bunshōka* 文章家 ou *bunshōgaku* 文章学) la poésie (*shigaku* 詩学), le roman (*shōsetsu* 小説) et les nouvelles (*haishi* 稗史)⁸⁸⁴.

⁸⁸⁴ ŌKUBO Toshiaki 大久保利兼(éd.), *Nishi Amane zenshū* 西周全集, op. cit, pp. 451-66, pp. 464-5.

CHAPITRE 3: LA DECENNIE DES ANNEES 1880

Bien que, dans l'introduction générale à la deuxième partie, nous ayons fait déjà allusion à certains événements qui ont eu lieu dans cette décennie, les changements politiques, sociaux, économiques sont si importants qu'il faut leur consacrer un chapitre particulier. En effet, nous trouvons dans ces années, d'un côté, le début des effets produits par l'introduction des nouvelles idées et, d'un autre côté, une nouvelle situation extérieure (dans le cas de la Grèce) qui est la source d'affrontements et de conflits qui mèneront jusqu'à la première guerre mondiale.

C'est dans ces changements de situation intérieure et extérieure que nous trouvons des nouvelles réflexions autour de l'identité nationale qui vont servir pour reformuler l'idée qui avait été formulée dans les années précédentes.

1. Les nouveaux contextes.

Les changements fondamentaux, en dehors de ceux qui ont lieu dans le domaine culturel-intellectuel que nous examineront plus tard, se produisent dans le domaine politique, dans le domaine social, dans le domaine économique, et forment la toile de fond sur lequel vont se développer les nouvelles réflexions idéologiques.

Le premier changement a eu ses bases un peu avant 1880, bien que la date de 1881 soit très importante dans la situation politique des deux Etats. En effet il s'agit du moment de l'incorporation des territoires de la Thessalie et d'une partie de l'Epire dans le royaume grec et, d'un autre côté, c'est le moment où Okuma Shigenobu est expulsé du gouvernement au Japon, produisant un changement dans la ligne politique⁸⁸⁵. Ces deux éléments marquent des changements importants, comme nous le verrons plus tard. Précédemment, en 1878, avec l'assassinat d'Ōkubo Toshimichi, le Japon perd le dernier grand homme de la « trilogie » qui

⁸⁸⁵ Pour l'incorporation des nouveaux territoires à la Grèce : TRAJKOVA, V. « Charilaos Tricoupis et les tentatives d'un rapprochement balkanique durant les années 80 et le début des années 90 du XIX^e siècle », dans *Relations et influences réciproques entre Grecs et Bulgares XVIII^e-XX^e siècle. Art et Littérature, Linguistique, Idées politiques et Structures sociales*, V^e colloque organisé par l'Institut des Etudes Balkaniques de Thessalonique et Jannina 27-31 mars 1988, Thessalonique, 1991, pp. 477-510, p. 481. Pour l'affaire Okuma Shigenobu : FRASER, A. "The Expulsion of Ōkuma from the Government in 1881", *The Journal of Asian Studies*, Vol. 26, No. 2 (Feb., 1967), pp. 213-236.

se considère comme le responsable de la construction du nouvel Etat. Les deux autres, Kido Takayoshi et Saigō Takamori, étaient morts en 1877⁸⁸⁶. La disparition d'Ōkubo suppose en même temps celle de la ligne de pensée qui avait été la sienne, c'est-à-dire celle d'une ouverture inconditionnelle à l'Occident suivant la consigne *bunmei kaika*. On assiste donc à un renouveau des hommes politiques. Même si certains noms sont déjà connus dès la période antérieure (comme celui d'Itō Hirogumi ou Yamagata Aritomo) c'est à présent qu'ils vont venir au devant de la scène politique et vont développer de nouvelles conceptions politiques.

En Grèce, le renouveau se produit en 1875, lorsque Charilaos Trikoupis (1832-1897), fils de Spiridon Trikoupis et de Katerina Mavrokordatos (sœur d'Alexandros Mavrokordatos) monte en première ligne politique, une position qui se consolide en 1880 lorsqu'il est élu pour la première fois président du gouvernement⁸⁸⁷. C'est lui qui va conduire les destins de la Grèce jusqu'à en 1890 en défendant la *Megali Idea*, qui devient à ce moment plus que jamais une idéologie nationale. L'année 1875 marque aussi le début des affrontements entre les différents peuples des Balkans qui sont en train de bâtir leurs propres territoires et leurs propres identités nationales suivant des critères semblables à ceux de la Grèce. Dans ce contexte instable commence la guerre que la Russie déclare à l'empire Ottoman, à laquelle la Grèce essaie de participer en entrant dans l'alliance russo-roumaine ; mais les Puissances vont lui interdire d'entrer en guerre⁸⁸⁸. Finalement, grâce aux manœuvres diplomatiques de Charilaos Trikoupis, la Grèce obtient la Thessalie et l'Epire, cédées par l'empire Ottoman après les pressions des Puissances⁸⁸⁹.

Ainsi établies, les nouvelles lignes politiques, tout en ayant des liens avec les lignes passées, intègrent de nouvelles possibilités. Au Japon, on continue toujours à avoir en tête le besoin de renégocier les traités inégaux. Or, lors des contacts avec l'extérieur qui ont eu lieu dans la période antérieure, les membres du gouvernement se sont rendu compte que cette possibilité n'arriverait pas avant qu'ils n'aient entrepris la réforme du système judiciaire et établi un régime constitutionnel. C'est-à-dire après s'être « adapté » au système politique existant en Occident. Les efforts vont donc être menés pour atteindre ces objectifs. La première conséquence est l'abandon du système de *ritsuryō* qui avait été celui des premiers moments de Meiji pour adopter un système de cabinet plus approprié pour atteindre les objectifs⁸⁹⁰. Les changements ne s'arrêtent pas là. On assiste également à la création des partis

⁸⁸⁷ DAKIN, D. *Η ενοποίηση της Ελλάδας op. cit.* p. 194.

⁸⁸⁸ GAUTHIER, G. *Les aigles et les lions. Histoire des monarchies balkaniques*, Paris, 1996, p. 103.

⁸⁸⁹ DAKIN, D. *Η ενοποίηση της Ελλάδας op. cit.* p. 211.

⁸⁹⁰ *Dictionnaire historique du Japon*, vol 1. s.v. *Dajokan*, pp. 421-22. p. 422.

politiques : d'abord le *Jiyū tō* (自由党), c'est-à-dire, le parti de la Liberté fondé en 1881 par Itagaki Taisuke, qui est suivi en 1882 par le *Rikken kaishin tō* (立憲改進黨), le parti Constitutionnaliste de la réforme. Or, aucun des deux n'a eu une longue vie ni une répercussion importante (le premier était fondamentalement implanté à Tosa la préfecture d'Itagaki et le deuxième fondamentalement dans les villes)⁸⁹¹. Néanmoins, à leurs seuls noms, nous voyons déjà une volonté de changement et de « normalisation » de la vie politique d'après les normes occidentales du moment.

Progressivement, le gouvernement crée aussi des conditions nécessaires pour atteindre cette normalisation qui avait avant tout pour but la création d'un gouvernement constitutionnel. Ainsi, en 1881, Itō Hirogumi envoie une mission en Europe afin d'étudier les différents modèles de constitution et voir lequel pourrait le mieux s'adapter aux conditions du Japon. C'est finalement le modèle prussien qui sera l'élu puisque dans celui-ci le monarque n'était pas limité dans l'exercice du pouvoir par les Assemblées⁸⁹². C'est suivant ce modèle aussi que l'on crée une nouvelle noblesse avec cinq rangs en 1884, un nouvel Cabinet (1885). Un conseil privé dont les membres étaient nommés à vie par l'empereur (1888)⁸⁹³. Le dernier pas à faire était la rédaction d'une constitution dont le projet, comme nous l'avons vu, était présent dès la décennie précédente. La constitution fut donc rédigée, entre autres, par Itō Hirogumi, suivant le modèle prussien, et promulguée en 1889. Le texte reflète en même temps la « modernisation » politique du Japon et la reconnaissance des valeurs traditionnelles. Ainsi, l'empereur est reconnu comme étant le descendant d'Amaterasu, divin et inviolable et les vertus confucéennes deviennent la base des rapports établis entre l'empereur et son peuple⁸⁹⁴. De cette façon, sous une allure occidentale, ce sont le shinto et le confucianisme qui donnent la base idéologique de la nouvelle constitution. Et par la même occasion servent comme base aussi au *Kokutai* qui est l'idéologie nationale par excellence.

En Grèce, la nouvelle situation politique est marquée surtout par les problèmes de politique extérieure, à différence de celle du Japon où les affaires touchent spécialement la politique intérieure, bien qu'avec des objectifs précis face à l'extérieur (révision des traités

⁸⁹¹ *Ibid.* Vol. 2, s.v. *Seitō*, pp. 2387-8, p. 2387.

⁸⁹² JANSEN, M B. (éd.), *Cambridge History of Japan*, vol. 5, *op. cit.* p. 657. L'intérêt pour la façon prussienne d'envisager la politique date de 1873 et en 1885 deux spécialistes (Albert Mosse et Hermann Roester) sont appelés par le gouvernement japonais pour discuter sur la nouvelle constitution : *ibid.* p. 660. Pour sa part Itō Hirogumi partageait avec Otto von Bismark sa prévention face au pouvoir du peuple : BURUMA, I. *Inventing Japan. 1853-1964*, A modern Library Chronicles Book, The Modern Library, New York, 2004, p. 38.

⁸⁹³ WHITNEY HALL, J. *El imperio japonés*, Éd. Siglo XXI, Buenos Aires, 2002, col. Historia Universal Siglo XXI, n° 20, trad. Marcial Suárez, p. 272.

⁸⁹⁴ Cette idée de la sacralité et l'invulnérabilité est présente déjà dans les brouillons de 1880 : BROWNLEE, J.S. *Japanese historians*, *op. cit.* p. 94.

inégaux). En effet, les années comprises entre 1875 et le début du XX^e siècle sont marquées par la situation dans les Balkans qui implique non seulement la Grèce et les autres peuples balkaniques mais aussi les Puissances européennes, la Russie et l'empire Ottoman. C'est-à-dire qu'il s'agit d'une situation très complexe où l'alliance de forces est délicate et intéresse la politique mais aussi la création des nouveaux Etats comme la Bulgarie⁸⁹⁵. L'église bulgare avait été reconnue indépendante en 1878, ce qui faisait du nouvel Etat un ennemi de la Grèce parce qu'il était en train de créer une conscience nationale fondée dans les mêmes principes et surtout aspirant aux mêmes territoires. En fait, la Grèce considérait que les territoires bulgares, tout comme les territoires macédoniens ou thraces lui appartenaient car ils étaient habités, en grande partie, par des Grecs. Ainsi, dans leur pensée irrédentiste les Grecs étaient le peuple élu par Dieu pour libérer leurs territoires de Thessalie, d'Epire, de Macédoine, de Bulgarie et de Thrace et toutes les autres « possessions » grecques en Asie et en Europe⁸⁹⁶.

Cette idée irrédentiste dont les premières manifestations semblent apparaître dans la décennie précédente, se trouvent reliées à la *Megali Idea* dans la décennie des années 80, de façon à donner une justification religieuse aux idées d'« unification » grecque, justification qui pouvait les situer au-dessus des autres politiques nationales menées par d'autres peuples balkaniques⁸⁹⁷. En effet, en employant cette théorie de la prédestination, les Grecs se situent au-dessus du reste des peuples orthodoxes qui, eux, n'ont pas cette mission « sacrée ». Ainsi, ce n'est pas seulement le gouvernement mais aussi l'Eglise qui est intéressée par le débat. En effet, le Patriarche Joaquin III interviendra activement dans la politique pendant le gouvernement de Trikoupis en soulevant toutes sortes d'opinions, soit à faveur de cette intervention soit contre⁸⁹⁸.

En tout cas, l'existence d'un contact direct avec des « concurrents » dans la création du territoire national et de l'identité collective amène les Grecs à repenser et reformuler les théories qu'elle avait déjà acceptées. L'idée « pan-balkanique » qui avait été celle de Rhigas n'est plus possible, il faut, donc, en créer une autre plus « nationale » mais permettant de réaliser les vieilles idées.

Les affaires extérieures grecques montrent aussi un autre facteur à prendre en compte : la dépendance que l'Etat avait encore des Puissances étrangères. L'interdiction de participer à

⁸⁹⁵ En fait la partition de la Bulgarie par le traité de Berlin de 1878 est l'une des causes de l'affrontement postérieur avec la Grèce. Pour le partage. DAKIN, D. *Η ενοποίηση της Ελλάδας op. cit.* p. 207.

⁸⁹⁶ KOLIOPOULOS, J. S. et VEREMIS, Th. M., *Greece. The Modern Sequel. From 1821 to the present*, Hurst, London, 2002, p. 229.

⁸⁹⁷ Pour l'irredentisme et la *Megali Idea* : KRYMMIDAS, B. *Η Μεγάλη Ιδέα*, 2010, p. 107-9.

⁸⁹⁸ KARDARAS, Ch. A. *Το οικουμενικό Πατριαρχείο και ο αλυτρωτός Ελληνισμός της Μακεδονίας-Θράκης-Ηπείρου μετά το Συνεδρίο του Βερολίνου*, Εκ. Επικαιρότητα, Αθήνα, 1996, p. 153.

la guerre russo-ottomane, terminée en 1878, n'est qu'un des aspects de cette dépendance. En fait, la politique extérieure grecque continuait d'être tenue par les Puissances afin de garantir une certaine stabilité à la situation, jugée trop instable, des Balkans.

Pour ce qui est de la situation sociale, nous assistons aussi à certains changements intéressants, surtout en ce qui concerne les nouveaux groupes de formation d'opinion. Le mouvement général de la population est une croissance due aux meilleures conditions économiques qui, néanmoins, affectent de façon différente les diverses couches sociales. En effet, la plus grande partie de la population continue d'habiter dans les campagnes où les innovations arrivent petit à petit ; et, malgré les changements administratifs, les villages restent les centres les plus importants de cette vie paysanne⁸⁹⁹. Le secteur primaire reste quant à lui le plus important des secteurs d'activité aussi bien au Japon qu'en Grèce avec des taux qui arrivent au 50% de la population active. Bien sûr, cela suppose une baisse par rapport aux époques précédentes, cependant, il reste encore très important. Ainsi, lorsque les territoires de la Thessalie et de l'Épire ont été incorporés au royaume grec, le problème des terres est devenu le plus important. Jusqu'à ce moment, les grandes propriétés terriennes existaient seulement dans certaines régions, cependant, dans les territoires récemment intégrés, celles-ci occupaient 60% de la totalité des terres et elles étaient entre les mains des grandes familles issues de la diaspora⁹⁰⁰. Avec l'expulsion des Turcs et l'incorporation au royaume, les rapports entre les maîtres des terres (les grandes familles) et les travailleurs (paysans) changent. Le lien « féodal » qui existait auparavant est remplacé par des rapports de type capitaliste de façon à ce que les paysans soient « prolétarisés »⁹⁰¹. Certes, le gouvernement distribue des terres pour créer un groupe de petits propriétaires fonciers, on introduit des nouvelles techniques et des nouvelles infrastructures, mais les conditions de vie des paysans ne s'améliorent pas, au contraire dans certains aspects elles deviennent plus précaires. Et cela, dans un contexte où la plus grande partie de la population n'est pas propriétaire, mène à une importante crise qui se développera dans la décennie qui nous intéresse.

Au Japon, la situation est semblable aussi bien pour le nombre total de la population concernée que pour les problèmes de partage des terres. En effet, l'une des premières réformes entreprises par le gouvernement Meiji concernait celle des terres, or, comme dans

⁸⁹⁹ Par exemple, au Japon, les villages (*mura*) sont un peu plus grands que ceux de l'époque Tokugawa mais continuent à être les centres de l'organisation à la campagne : WHITNEY-HALL, J. *El imperio japonés*, op. cit. p. 254.

⁹⁰⁰ TERRADES, M. *Le drame de l'hellénisme. Ion Dragoumis (1878-1920) et la question nationale en Grèce au début du XX^e siècle*, L'Harmattan, Paris, 2005, p. 62.

⁹⁰¹ *Ibid.* p. 63.

l'exemple de la Grèce, les grandes propriétés terriennes seront aussi les plus importantes face à des petites exploitations aux mains des paysans indépendants⁹⁰². Ici aussi, les liens « féodaux » ont été remplacés par des rapports de type capitaliste ce qui mène à une situation semblable en ce qui concerne les conditions de vie des paysans.

En dehors de la population paysanne qui est la base sociale grecque et japonaise, les autres couches sociales évoluent petit à petit. Nous assistons donc à la montée d'une couche urbaine dont les revenus proviennent soit du commerce, soit de l'industrie dont l'importance va s'accroître de plus en plus jusqu'à former une couche moyenne, composée aussi par des fonctionnaires intermédiaires et des personnes exerçant des occupations libérales⁹⁰³.

La fonction « égalitaire » des systèmes éducatifs commence à porter ses fruits dans la décennie des années 80 avec des taux de scolarisation qui ne cessent pas de monter, ce qui contribue à ouvrir la culture et les savoirs à des couches sociales qui auparavant étaient restées en marge de ceux-ci. C'est grâce à cette ouverture que les élites intellectuelles verront augmenter leurs rangs avec de membres appartenant à des couches dont la présence auparavant était inimaginable et cela contribue au changement des idées, car les nouveaux arrivés ont des intérêts parfois différents de ceux qui étaient traditionnels.

Or, malgré cette possibilité d'ascension sociale, les couches supérieures continueront d'avoir leur position de privilège. Ainsi, au Japon, même si la Chartre de Cinq Points de 1868 en avait fini avec les différences sociales, dans la pratique celles-ci continuaient d'exister. La société japonaise de Meiji était divisée entre les couches privilégiées (*kizoku* 貴族, *shizoku* 士族, *sotsuzoku* 卒族) et le peuple (*heimin* 平民). Ce dernier occupait en 1880 le 93% de la population totale, face au 5'4% des couches privilégiées⁹⁰⁴. Et ce sont elles qui contrôlent le gouvernement, le monde culturel, l'économie, etc. C'est dans cette ambiance qu'il faut comprendre le mouvement pour les Droits et les Libertés du peuple qui est fondé en 1874 par un groupe constitué d'intellectuels, citadins, villageois, même de quelques membres des mouvements de 1868, ayant comme objectif de « rétablir » les rapports de l'empereur avec son peuple et de lutter pour obtenir la reconnaissance des *heimin* comme force importante et

⁹⁰² On assiste, en effet à une montée du nombre d'agriculteurs qui travaillent une terre qui n'est pas la leur. En 1870 on comptait le 30% de tenanciers tandis qu'en 1880 le nombre était du 40% : GORDON, A. *A Modern History of Japan. From Tokugawa Times to the Present*, (2^e éd.), Oxford University Press, Oxford, 2009, p. 95. Et ce fait, dans un pays où les 70% des revenus de l'Etat proviennent de la taxe foncière, reste très significatif et lourd de conséquences pour les paysans.

⁹⁰³ Pour la Grèce : SVORONOS, N. *Histoire de la Grèce moderne*, Paris, 1964, Col. Que sais-je ?, pp. 72-74. Au Japon cette « couche moyenne » est celle des habitants dans les villes, des *chōnin* qui existant déjà dès la période antérieure se développe de plus en plus grâce aux nouvelles politiques du gouvernement : ROZMAN, G. « Social change » dans JANSEN, M. (éd.), *Cambridge History of Japan*, vol. 5, op. cit. pp. 507-516.

⁹⁰⁴ SHIBUSAWA, K. *Japanese society in the Meiji Era*, op. cit. p. 51.

nécessaire dans la construction et la vie du nouvel Etat⁹⁰⁵. Malgré la dissolution du mouvement en 1884, ses membres continueront leurs activités pour atteindre leurs objectifs.

Il existe néanmoins des changements intéressants qui touchent de près le monde intellectuel et la façon dans laquelle ce domaine est appréhendé. Par exemple, on assiste au Japon aux commencements de la professionnalisation du métier d'écrivain⁹⁰⁶. Certes, les écrivains avaient déjà un certain statut, mais, à l'époque Meiji, celui-ci est reconnu comme une nouvelle unité sociale, changement qui s'est produit par intermédiaire des influences occidentales⁹⁰⁷. C'est dans le sein du « *bundan* » (un nouveau climat littéraire) que se sont constituées les bases pour cette professionnalisation des écrivains. Ses membres se sont posé la question de la valeur de la littérature et de son rôle social, suivant les idées occidentales, et cela a joué un rôle dans le changement du statut des écrivains⁹⁰⁸.

L'arrivée aux hauts échelons des domaines éducatifs (c'est-à-dire l'université) de nouveaux membres est aussi un élément fondamental pour comprendre les changements de mentalité de la population. Certes, les études universitaires restaient encore très restreintes mais, en partie, c'est dans les milieux universitaires que va se développer une partie des réflexions identitaires de cette époque (soit à faveur soit contre les idées du gouvernement). Parmi ces professeurs d'université, au Japon, nous trouvons des professionnels très jeunes (entre vingt deux ans et la trentaine) dont la formation et l'appartenance sociale sont des plus variées. Ainsi, certains professeurs ont réalisé une partie de leur parcours à l'étranger notamment dans les facultés de Droit et de Sciences mais aussi dans celles de Lettres⁹⁰⁹, d'autres avaient suivi un parcours traditionnel et étaient des spécialistes en Etudes Chinoises. Ces derniers composaient la majorité de ceux qui avaient été nommés dans les années 80 dans la faculté de Lettres⁹¹⁰. Pour ce qui est de leur origine, il n'est pas non plus homogène mais il semble que la tradition familiale soit importante à l'heure de leur engagement en tant qu'enseignants. Néanmoins il semble qu'ils n'appartenaient pas à de grandes familles politiques et, plus important, le nombre de professeurs appartenant à des fiefs vainqueurs en 1868, c'est-à-dire Chōshū, Satsuma, Tosa, Hizen, n'était pas trop élevé. En effet, ceux-ci ne représentaient que 5% des professeurs de la faculté Tōdai en 1890. Au contraire, nous

⁹⁰⁵ JANSEN, M. B. (éd.), *The Cambridge History of Japan*, vol. 5, *op. cit.* pp. 402-425 (pour le mouvement en général), p. 402-3. Voir également: GORDON, A. *A Modern History of Japan*, *op. cit.* pp. 79-84.

⁹⁰⁶ OKATAKI, Y. *Japanese Literature in the Meiji Era*, *op. cit.* p. 29.

⁹⁰⁷ *Ibid.* p. 30.

⁹⁰⁸ RUBIO, C. *Claves y textos de la literatura japonesa*, *op. cit.* p. 177.

⁹⁰⁹ MARSHALL, Byron K. "Professors and Politics: The Meiji Academic Elite", *Journal of Japanese Studies*, Vol. 3, No. 1 (Winter, 1977), pp. 71-97, p. 75.

⁹¹⁰ *Ibid.* p. 75-76.

trouvons un nombre élevé de membres qui avaient appartenu à des fiefs des Tokugawa⁹¹¹. Ces professeurs, dès le moment où ils entraient dans la faculté, devenaient membres de l'élite intellectuelle, dont le rôle est fondamental, car les fonctionnaires et les membres du gouvernement ainsi que les personnalités influentes dans le domaine économique et industriel étaient issus du milieu universitaire⁹¹². En Grèce nous observons un mouvement semblable. En effet, ici aussi, les universitaires seront impliqués dans les débats non seulement politiques mais aussi identitaires et de par leur position comme professeurs, des intellectuels comme Paparrigopoulos, Rangavis et d'autres contribuent à diffuser leurs idées concernant l'identité nationale et les théories nécessaires à l'unité du peuple⁹¹³.

Comme dans le cas des écrivains, les intellectuels enseignants deviennent une couche sociale à part entière avec une reconnaissance de leur rôle face à la société. Et, en raison de l'importance que l'éducation a dans les nouveaux Etats, leur influence est aussi de premier ordre. Une influence qui se répand aussi grâce au développement des journaux et des revues qui, dans la décennie qui nous intéresse, sont devenus des organes d'expression reconnus. La population, grâce à un changement d'habitudes, perçoit aussi ce rôle de la presse qui, surtout dans les villes, est employée comme le moyen le plus efficace pour créer une « opinion publique ».

Néanmoins, il ne faut croire que les nouvelles élites soient homogènes, au contraire, les horizons desquels elles proviennent sont divers comme sont divers leur formation et leur objectifs. Nous avons déjà remarqué ce phénomène dans le cas des professeurs d'université au Japon. On peut affirmer la même chose dans l'exemple de la Grèce, où des différences entre les différentes régions restent encore vives (par exemple la différence évidente de l'Heptanèse). Certes, les nouvelles générations, sorties de l'université d'Athènes ont toutes une certaine orientation (culturelle et/ou politique), néanmoins les faiseurs d'opinion de cette décennie ne sont pas tous passés par Athènes, si bien que les différences persistent. Au Japon, plusieurs personnalités (nées dans la décennie des années 60), sont passées par divers centres d'enseignement supérieur, ce qui fait que leurs horizons intellectuels sont eux aussi variés⁹¹⁴. Cette variété est importante pour comprendre les différences entre les pensées des intellectuels par rapport au débat identitaire.

⁹¹¹ Ibid. p. 76.

⁹¹² Ibid. p. 10.

⁹¹³ Paparrigopoulos était professeur d'histoire ; Rangavis fut pendant quelques années professeur d'archéologie à l'université d'Athènes avant de se consacrer à sa carrière politique et diplomatique.

⁹¹⁴ Ainsi, par exemple, Kitamura Tōkoku est élève de l'Ecole Spécialisée de Tōkyō (ancêtre de l'université de Waseda) ; Hozumi Yatsuka et Mori Ogai étudient à l'université de Tōkyō.

La décennie des années 80 comporte aussi des changements dans le domaine économique, qui sont les conséquences logiques des mesures prises auparavant. Dans les deux territoires, l'enjeu principal était de « moderniser » les économies afin de pouvoir rattraper le retard par rapport au reste des Puissances de l'époque. Ces changements ne concernaient pas seulement les infrastructures matérielles telles que les transports, les bâtiments, les machines ou les communications, mais aussi le système de production, les inversions, le capital humain, les matières premières. Dans ce domaine, plus que dans d'autres, les différences entre la Grèce et le Japon sont des plus évidents. Tout en étant des nations où l'agriculture a un poids fondamental et où celle-ci est le principal secteur de l'économie, les Japonais ont l'avantage de compter avec un système de commercialisation et avec des techniques qui constituent un bon point de départ pour la « modernisation ». Ainsi, la croissance qui commence pendant la décennie des années 80 serait due plus qu'à un changement radical des techniques à l'expansion de celles qui existaient auparavant⁹¹⁵. Certes, le commerce en tant qu'activité économique n'était pas très répandu, étant donné la mauvaise considération que celui-ci avait dans la morale confucéenne, néanmoins, il commence à devenir important au contact des idées occidentales et nous trouvons la création ou la réorganisation des négoce familiaux qui, avec le temps, deviendront des plus importants dans le panorama économique du pays. Tel est le cas de Mitsui, Mitsubishi⁹¹⁶.

La création en 1872 d'une monnaie unique, le yen, basée sur le système décimal par Okuma et Itō⁹¹⁷ contribue également à l'amélioration et à la croissance de l'économie japonaise dont les infrastructures et les techniques deviennent de plus en plus « occidentales » grâce, entre autres, à la présence de spécialistes dans tous les domaines. Ainsi, les filatures de soie, d'abord, et de laine ensuite (dont les machines sont importées dans un premier moment d'Angleterre et puis, dès les années 80, fabriquées au Japon) deviennent le principal moteur de l'économie⁹¹⁸. Le deuxième secteur développé est celui des fonderies des métaux. Une activité qui avait déjà commencé avant la chute du Bakufu dans certains fiefs⁹¹⁹. Bien évidemment, ce développement est lié à la consigne gouvernementale d'avoir « une armée

⁹¹⁵ DUUS, P. (éd.), *The Cambridge history of Japan. Vol. 6. The Twentieth Century*, Cambridge University Press, Cambridge, 1988, p. 391.

⁹¹⁶ GORDON, A. *A Modern History of Japan, op. cit.* p. 96.

⁹¹⁷ WHITNEY-HALL, J. *El imperio japonés, op. cit.* p. 255.

⁹¹⁸ *Ibid.* p. 95 et tableau 7.1 p. 99. En 1884 le 61% des presque 2.000 fabriques existantes étaient consacrées au textile : JANSEN, M. B. (éd.), *The Cambridge History of Japan, vol V, op. cit.* p. 613.

⁹¹⁹ Satsuma par exemple, fait venir des spécialistes français afin de créer une fonderie pour fabriquer son propre armement moderne.

puissante » grâce à laquelle on pouvait assurer l'intégrité du pays en tant que nation indépendante.

Il s'agit là des deux secteurs qui avaient été à la base de la « révolution industrielle » que l'Angleterre avait réalisée à la fin du XVIII^e siècle. En cela les Japonais suivent de près les modèles occidentaux. Et même s'ils ont eu recours eux aussi à des prêts étrangers (par exemple à celui de l'Angleterre), leur situation n'est pas allée aussi loin que celle de la Grèce⁹²⁰. En fait, ils créent en même temps une Réserve de l'Etat comme celle des Etats-Unis pour assurer la solvabilité de la nation. Egalement, la création d'une Banque Nationale en 1872, avec des régulations en 1876, qui assurent les investissements, entre autres, des anciens samouraïs, sert pour dynamiser l'économie. En effet, avec ces mesures et d'autres, le gouvernement essaie de changer la position des samouraïs et, tout en leur assurant des revenus (qui ne pouvaient plus venir de l'Etat), les faire devenir les acteurs du développement économique⁹²¹.

Avec tous ces changements, dès 1885 (et jusqu'en 1913), on assiste à une croissance continue de l'économie japonaise située entre 2'6 et le 3'6% du produit intérieur brut⁹²². Ce qui permet les changements dans la société et aussi l'accomplissement de l'une des consignes les plus chères au gouvernement : « enrichir le pays, avoir une armée forte » (*fukoku kyōhei* 富国強兵).

Face à cette situation de croissance économique, la Grèce, au contraire, se trouve dans une impasse. Créée comme Etat indépendant par les Puissances, ce sont elles aussi qui lui ont donné les ressources nécessaires pour pouvoir fonctionner en tant que tel. Or les prêts, surtout anglais, qui existent dès la fin de la guerre d'Indépendance, au lieu d'aider le pays l'ont rendu de plus en plus dépendant de ces Puissances étrangères jusqu'au point de presque paralyser non seulement la politique extérieure grecque mais aussi la politique intérieure⁹²³. Et cette situation devient plus problématique encore dans la décennie des années 80. C'est pourquoi les deux axes de la politique de Charilaos Trikoupis, dès 1880, seront la dévolution de la dette et l'investissement dans les travaux publics, travaux et infrastructures nécessaires pour le

⁹²⁰ WHITNEY-HALL, J. *El imperio japonés*, op. cit. p. 256.

⁹²¹ A travers leur participation à la colonisation et l'exploitation des nouveaux territoires (Hokkaidō), avec l'investissement en industrie et en commerce. Ces possibilités qui commencent dans la décennie précédente sont plus évidentes dans les années 80. Harry D. HAROOTUNIAN dans « The Economic Rehabilitation of the Samurai in the Early Meiji Period », *The Journal of Asian Studies*, Vol. 19, No. 4 (Aug., 1960), pp. 433-444 donne une bonne vision de cette situation.

⁹²² DUUS, P. (éd.), *The Cambridge history of Japan*. Vol. 6. op. cit. p. 391.

⁹²³ Ainsi, il était stipulé dans les deux protocoles d'élection des rois la quantité que les Puissances donnaient à la monarchie et les modalités de dévolution des mêmes.

développement économique⁹²⁴. En effet, on développe le chemin de fer, on travaille à la modernisation des ports. Mais le principal problème grec est la perte des plus importants centres commerciaux, peut-être les seuls capables de faire remonter l'économie du pays. En effet, les villes comme Thessalonique, Smyrne et même Constantinople, qui, pendant des siècles, avaient été (et continuaient d'être) les sièges des commerçants entrepreneurs, étaient restés en dehors du royaume grec et, avec eux, les ressources, les capitaux (humains et monétaires), les idées. Certes, une partie de ces entrepreneurs s'étaient installés après à Athènes, néanmoins, leur présence n'était pas suffisante pour aider l'économie. De plus, la situation dans les Balkans et la concurrence commerciale britannique n'aidaient pas non plus au rétablissement économique⁹²⁵.

Privée donc, en partie, d'un des secteurs les plus importants pour le développement économique, la Grèce devait jouer sur l'agriculture, or les réformes et les changements dans ce domaine-ci étaient très difficiles. D'abord parce que le territoire grec n'était pas très adéquat pour la culture extensive (et cela depuis l'Antiquité), et puis parce que le seul territoire capable employer ce système, la Thessalie et l'Epire, avaient été rattachés, comme nous l'avons vu, très tard à l'Etat. Et lorsqu'elles ont été intégrées, cela a été sous forme de grandes exploitations privées qui ne contribuaient guère au développement économique. Au contraire, elles pouvaient l'entraver. En effet, comme les terres étaient exploitées suivant la logique capitaliste, la plus grande partie des travailleurs agricoles étaient devenus prolétaires sans trop de revenus et démunis de presque tout⁹²⁶.

Ainsi, l'argent que le gouvernement encaissait par l'impôt, c'est-à-dire, l'argent nécessaire pour le fonctionnement de l'Etat, restait insuffisant pour payer les intérêts des dettes internationales et pour réaliser des politiques de modernisation nécessaires pour permettre l'Etat de prospérer⁹²⁷. Par conséquent l'intervention extérieure devient de plus en plus un besoin pour la subsistance.

Cette situation, déjà précaire, ne va pas s'améliorer dans la décennie qui nous occupe ; au contraire, le rattachement des nouveaux territoires conduit à une crise que Trikoupis n'est pas capable de résoudre. Et les choses deviendront encore pires les années suivantes, lorsque la Grèce, menée par son idéologie irrédentiste, se mêlera aux luttes pour la Macédoine qui

⁹²⁴ *Ιστορία του Ελληνικού κράτος. Τόμος ΙΑ*, Βραβείο Ακαδημίας Αθηνών, 1976, p. 50

⁹²⁵ L'ouverture du canal de Suez supposait pour ces derniers la porte ouverte avec le commerce oriental et il était donc nécessaire de contrôler aussi la Méditerranée. En plus, avec le traité de San Stefano de 1878, la Russie avait obtenu la libre circulation par les Détroits ce qui eut des conséquences économiques importantes aussi.

⁹²⁶ SVORONOS, N. *Histoire de la Grèce Moderne*, op. cit., p. 76.

⁹²⁷ *Ibid.* p. 75.

vont épuiser le peu de ressources qu'elle avait pu employer pour commencer les réformes économiques dont elle avait besoin.

Bien que de façon indirecte, le climat économique et les changements qui se produisent à l'intérieur affectent notre sujet principal, celui du débat identitaire. Et cela à plusieurs niveaux. D'abord au niveau social, parce que l'incorporation aux élites des nouveaux membres issus des classes formées grâce aux changements économiques suppose également l'arrivée de nouvelles idées et des nouvelles visions de soi-même qui enrichissent le panorama déjà complexe autour de cette question. Ensuite parce que les agissements des Puissances extérieures (surtout dans le cas de la Grèce) créent un climat, souvent d'opposition, qui favorise la création des idées protectrices et « nationalistes », qui mènent également à la révision de l'identité nationale formulée par le passé, qui devient de plus en plus fermée et belliqueuse.

Si nous considérons la situation internationale, nous observons deux tendances différentes en ce qui concerne les rapports avec nos Etats. D'un côté se trouvent les Puissances occidentales qui, submergées dans les problèmes internes semblent moins intéressées par la politique internationale et, de l'autre, les territoires voisins qui, malgré leurs problèmes internes, se montrent plus actifs face à l'extérieur par le besoin qu'ils ont de se réaffirmer comme entités politiques indépendantes. Cette situation est importante parce que a ses répercussions dans la continuité du débat identitaire dans nos Etats, un débat plus sérieux car il doit faire face à des « adversaires » qui sont aux portes mêmes de leurs territoires.

Dans la décennie des années 80, les Puissances occidentales comme l'Angleterre et la France sont en proie à des problèmes économiques et sociaux dus au développement du système capitaliste et à la croissance des inégalités que celui-ci entraîne implicitement. En effet, l'enrichissement de certaines couches sociales mène d'autres couches à la misère. Et comme, les droits politiques vont de pair avec la richesse, la plus grande partie de la population est donc éloignée aussi des décisions politiques. Il y a des conflits sociaux (sous la forme de grèves) même dans l'Allemagne récemment unifiée⁹²⁸. Aux Etats-Unis, on continue la reconstruction après la guerre de Sécession, terminée en 1865. Le travail était d'envergure car il fallait non seulement reconstruire les infrastructures, surtout dans le Sud, mais aussi

⁹²⁸ En effet, les conditions de vie et de travail des ouvriers allemands étaient plus pénibles que celles de leurs homologues français ou anglais : DREYFUS, F. G. *L'Allemagne contemporaine, 1815-1990*, PUF, Paris, 1991, col. Nouvelle Clio, l'histoire et ses problèmes, p. 73. Ainsi, dans la décennie qui nous intéresse, Bismarck mène toute une série de réformes et édicte des lois sociales qui néanmoins sont contestées comme étant insuffisantes pour les socialistes : *ibid.* p. 80.

créer le sentiment d'appartenance à une seule nation, incorporer la population noire, développer l'économie⁹²⁹.

Les accords du traité de San Stefano de 1878 avaient eu la vertu de rétablir en partie l'équilibre de forces entre les Puissances dans les Balkans, mais la situation était quand même instable en raison des positions des trois empires de la région. Certes aussi bien les Russes que les Autrichiens et les Ottomans étaient concentrés sur leurs problèmes internes respectifs. Le tsar et le sultan avaient commencé des politiques de « modernisation », après s'être rendu compte du besoin de ces mesures s'ils voulaient garder leur puissance internationale. Ainsi, on initie ou continue avec les réformes économiques (dans le domaine de l'agriculture, de l'industrie), avec les réformes sociales et même avec les réformes politiques. Or, ces processus sont lents et les changements entrepris ne sont pas suffisants pour répondre aux demandes de la population⁹³⁰. Pour ce qui est de l'empire autrichien, les problèmes internes étaient d'une nature différente. En effet, en raison de sa composition plurielle et de la coexistence de divers peuples, la diffusion des idées identitaires met en danger son unité. La politique suivie par l'empereur François-Joseph, qui règne entre 1848 et 1916, est fondamentalement conservatrice malgré l'existence de certaines périodes plus libérales comme celle des années 1867-1870, au cours de laquelle est promulguée la loi des nationalités reconnaissant les différentes nationalités historiques (Hongrois, Tchèques, Polonais et Serbes) de l'empire⁹³¹. En 1867, la Hongrie est reconnue comme un Etat autonome qui entretient néanmoins des liens très forts avec l'Autriche. Alors, l'empire change son nom en celui d'empire austro-hongrois⁹³².

Dans les trois cas, à la politique de consolidation interne correspondait une politique extérieure de délimitation territoriale et, parfois d'expansion. Le problème est que les intérêts

⁹²⁹ Les Etats-Unis ont commencé leur reconstruction en 1865 et l'ont continuée jusqu'en 1877, cependant malgré les changements introduits, celle-ci s'acheva sans finir ni avec les problèmes d'égalité (les noirs n'étant égaux que sur le papier) ni avec la prédominance du milieu rural dans le sud : LACROIX, J. M. *Histoire des États-Unis*, PUF, Paris, 1996, Col. Premier cycle, p. 265.

⁹³⁰ Dans l'Empire russe, c'est pendant le règne d'Alexandre II (1855-1883) que nous trouvons le commencement des réformes. En effet, le tsar était persuadé du besoin que l'empire avait de celles-ci et, par exemple il signera en 1861 la libéralisation des paysans, qui avait été l'une des préoccupations de son père : HELLER, M. *Histoire de la Russie et son empire*, Plon, Paris, 1997, pp. 759-66 (pour les réformes). Or, les réformes (juridiques, militaires, administration locale) d'abord étaient insuffisantes pour faire face à la situation de l'empire et ensuite, elles ne furent pas continuées par son fils et successeur, Alexandre III. Ainsi, une fois monté sur le trône, en 1883, il adopte une politique contraire, revenant donc à la situation existant du vivant de son grand-père, Nicolas I^{er} considéré comme l'incarnation du tsar autocrate : *ibid*, p. 821 (pour le retour), p. 697 (pour la figure de Nicolas I^{er}). En ce qui concerne l'Empire ottoman, la décennie des années 80 se situe dans le règne d'Abdülhamid II, qui suppose une continuation plus ou moins fidèle de la période antérieure connue comme « Tanzimat », c'est-à-dire comme une période de réformes : FORLNE, B. C. « The reign of Abdülhamid II » dans KASABA, R. (éd.), *The Cambridge History of Turkey*. Vol. 4 : Turkey in the modern World, Cambridge University Press, Cambridge, 2008, pp. 38-61, p. 39. Pour une vision du Tanzimat : VAUGHN FINLEY, C. « Tanzimat », dans KASABA, R. (éd.), *The Cambridge History of Turkey*, *op. cit.* pp. 11-37.

⁹³¹ BERENGER, J. *Histoire de l'empire des Habsbourg 1273-1918*, Fayard, Paris, 1990, p. 588 et 677.

⁹³² *Ibid.* p. 641.

des trois Puissances sont fixés dans le même espace : la péninsule des Balkans. En effet, pour les Russes il était essentiel d'avoir une sortie directe sur la Méditerranée ; pour les Ottomans il s'agissait d'une question économique et de prestige que de maintenir leurs possessions européennes ; finalement, l'Autriche avait des intérêts dans la région de Bosnie-Herzégovine comme le montre l'accord signé en 1876 avec la Russie dans lequel, en cas de partage de l'empire ottoman, elle se ferait assigner ce territoire⁹³³

Ainsi, la reconnaissance des nouveaux Etats comme la Bulgarie répond à des buts stratégiques et fait partie de la question connue comme « question de l'Orient ». Les positions des grandes empires sont, néanmoins, contestés parfois par les peuples des Balkans qui commencent à se doter d'une identité nationale et qui vont combattre pour se libérer du joug soit des uns, soit des autres⁹³⁴. Située à l'extrême sud de la péninsule des Balkans, la Grèce est aussi incluse dans ces luttes, parce qu'elle-même essaie de définir ses frontières nationales face à la position des Ottomans et des Bulgares principalement, mais aussi à celle des Russes.

Ceux-ci ont aussi des intérêts expansionnistes dans les régions orientales, en Sibérie, ce qui entre en conflit avec les Japonais qui vont commencer la colonisation de Hokkaido, entre autres raisons pour empêcher l'avancée russe dans la région. En 1875, le Japon et l'Empire russe normalisent leurs rapports et signent un accord en vertu duquel la possession de toutes les îles Kouriles (situées entre Hokkaidō et la Sibérie) reste entre les mains japonaises en échange de sa partie méridionale de Sakhaline qui passe sous domination russe⁹³⁵. Or, malgré cet accord, la question de la frontière nord restera ouverte même jusqu'au XX^e siècle.

Cependant, c'est la situation de l'empire chinois qui est la plus importante pour le Japon car il est son voisin le plus dangereux. Or, ici aussi, nous trouvons de sérieux problèmes internes qui éloignent l'Empire du Milieu d'une politique extérieure active vis-à-vis du Japon. A cette époque, Ci-xi occupe le trône et malgré le conseil de certains membres de la Cour, elle se montre fermement opposée à introduire des changements avançant vers la « modernisation » de l'empire. Certes, une politique de timide modernisation était commencée dès 1861 et continue pendant la première moitié de la décennie des années 80 et,

⁹³³ C'est en vertu de cet accord, elle réclamera d'ailleurs la Bosnie-Herzégovine lors du traité de San Stefano et qu'elle obtiendra.

⁹³⁴ Ainsi, la Bulgarie est reconnue comme Etat indépendant en 1878 par le traité de San Stefano et parmi les territoires qui lui sont donnés se trouve une partie de la Macédoine qu'elle réclamera par la suite, entrant donc en conflit avec la Grèce. GILLET, O. *Les Balkans. Religions et nationalisme*, Éd. Ousia, Sitaras, 2001, p. 28. Les Albanais essaient eux aussi de se faire reconnaître comme nation mais en 1878 ils ne sont pas encore reconnus par les Puissances : CASTELLAN, G. *Le monde des Balkans. Poudrière ou zone de paix ?* Thémathèque/Histoire, Librairie Uvibert, Paris, 1994, p. 67-70.

⁹³⁵ HELLER, M. *Histoire de la Russie et de son empire*, op. cit. p. 804.

dans sa troisième étape jusqu'en 1895⁹³⁶. Néanmoins, il s'agit d'un mouvement très restreint, limité à certaines provinces et ayant contre la position des Puissances étrangères et même celle du pouvoir central⁹³⁷. En effet, Ci-xi est plus occupée en consolider sa position de « monarque absolue » et presque « d'usurpatrice » du gouvernement qu'elle occupe en tant que régente de son fils⁹³⁸.

La situation interne, après la signature des traités inégalitaires qui finalisèrent les guerres de l'Opium, n'avait fait que s'aggraver en donnant lieu à plusieurs soulèvements de la population qui se traduisent par une diminution des revenus de l'Etat et donc à des problèmes économiques qui aggravent la situation sociale. Les intérêts à l'extérieur conduiront l'empire à un premier affrontement avec le Japon en 1885 à cause de la Corée, un affrontement qui se clôt par une trêve de dix ans⁹³⁹. Si, à cette époque, les différences entre le Japon et l'empire du Milieu commençaient à être visibles, en 1894 celles-ci étaient devenues un abîme infranchissable.

Ainsi, que ce soit par la non intervention dans les affaires internes ou par les contacts directs avec d'autres Puissances et entités politiques, la situation internationale devient aussi un élément important pour comprendre les changements qui se produisent dans les débats identitaires chez les Grecs et chez les Japonais.

2. La réinterprétation de l'identité.

Nous assistons à des changements, parfois significatifs dans le processus de création identitaire, qui sont le fruit des situations internes et externes que nous avons retracées plus haut. En général, les éléments utilisés dans la définition de l'identité continuent d'être les mêmes que dans la période antérieure, cependant la façon dans laquelle ils sont employés, la façon de comprendre leur importance dans la définition de l'identité nationale sont réinterprétées pour les adapter aux nouveaux besoins des Etats. Ainsi, par exemple, au Japon certains auteurs considèrent la langue comme faisant partie de l'essence nationale, pour la

⁹³⁶ HSÜ, I. C. J. *The Rise of Modern China*, op. cit. pp. 350-355.

⁹³⁷ *Ibid.* pp. 356-60.

⁹³⁸ En fait l'empereur Kuang-hsü devait avoir commencé son règne en 1886, or il ne le fera qu'en 1889 après de sérieux affrontements avec sa mère. Pour les problèmes de cette régence : id. p. 380-383.

⁹³⁹ FAIRBANK, J. K. *Historia de China (ss. XIX-XX)*, Madrid, 1990, (1^e éd. *The Great Chinese Revolution. 1800-1985*, New-York, 1986), p. 137.

première fois ; en Grèce ceux qui défendent la langue vernaculaire comme la « vraie » langue de la nation grecque gagnent du terrain. Nous assistons également en Grèce à l'incorporation décisive de l'intérêt pour le « peuple » surtout en littérature mais pas seulement. Un intérêt qui avait débuté dans la décennie précédente et qui mènera, dans la décennie suivante, à la création de la « laographie », en tant que science.

Les intellectuels, une fois assimilées les idées venues de l'extérieur, commencent à développer leurs propres théories concernant leur culture, leur essence et, dans les deux Etats, même de façon différente et avec des connotations diverses, on assiste à un « retour à l'essence propre », une essence qui serait en train de disparaître à cause des courants occidentaux arrivés dans les décennies précédentes. Pour les Japonais ce « retour » supposait la « renaissance » et la reconnaissance de la culture propre comme égale à la culture occidentale. Pour les Grecs, il s'agissait plutôt de la valorisation de la vie du « peuple » comme étant la plus « authentique » car elle gardait dans les fêtes, coutumes, etc., le souvenir les temps anciens. Ainsi, ils continuent toujours à se considérer comme les descendants des Anciens mais, maintenant ils formulent cette continuité d'une façon plus visible et plus adaptée à leur façon de concevoir leur histoire et leur héritage.

2.1. Le débat linguistique se radicalise

La situation linguistique dans la décennie des années 80 suppose en même temps un développement des courants que nous avons vus dans la période précédents et un certain retour à des positions qui avaient été postulées antérieurement par rapport à l'importance de la langue dans le débat identitaire. Plus que dans la décennie précédente, les étroits rapports entre la langue et la littérature sont mis en avant dans les travaux des littéraires et des savants de façon que nous puissions parler d'une période caractérisée par les essais théoriques qui ont des applications pratiques sous forme d'ouvrages littéraires ou des articles d'opinion. Ainsi, nous allons traiter d'une façon collective et les changements linguistiques et les nouveautés littéraires.

Comme nous avons vu précédemment, les positions par rapport à la langue comme élément identitaire étaient un peu différentes dans nos deux territoires. En Grèce, elle était considérée comme essentielle dès le début, tandis qu'au Japon, après les travaux de Motoori Norinaga, même si les inquiétudes autour de la langue étaient importantes, celle-ci ne semble

pas être un élément constitutif d'identité dans la première décennie de Meiji, mais un moyen de communication ce qui rend possible la compréhension des idées de certains intellectuels pro-occidentaux (notamment Mori Arinori), qui prônaient l'abandon du japonais en faveur de l'anglais ou d'une autre langue étrangère afin de faciliter la communication (interne et externe). Ce n'est qu'à la fin de la décennie des années 70 que nous trouvons un faible signe de changement par rapport au statut de la langue. En effet, comme nous l'avons signalé également, dans son article « Discussion sur l'éducation » de 1879, Itō Hirogumi cite parmi les composants du *Kokutai* la langue. Celle-ci reprend donc, d'une certaine façon la position qu'elle avait eue au début du XIX^e siècle et s'approche de la situation grecque.

Si la décennie des années 80 commence comme il est fini la décennie précédente, c'est dans la seconde moitié que nous trouvons de plus en plus de changements qui vont ouvrir le chemin vers la création d'une langue nationale unifiée sur les bases préconisées par les membres favorables à l'union de la langue écrite et de la langue parlée (c'est-à-dire un *genbun itchi* dont les objectifs sont définis clairement à partir 1884). Ainsi, l'Institut Pédagogique de la langue Nationale (Kokugo Denshōjo 国語伝承所), fondée en 1888, affirme que « la langue nationale affirme le *kokutai*. La langue nationale vit et meurt avec notre terre native, elle prospère et se flétrit avec notre terre native »⁹⁴⁰. Et l'Institut de recherche linguistique créé cette même année renchérit sur la même idée en établissant une adéquation entre la langue nationale et « la vitalité de l'Etat »⁹⁴¹. Et encore, Aoda Setsu dans son ouvrage de la même année 1888 *Théorie de la situation général des dialectes* (*Hōgen Kaikyōron* 方言概況論) défend les mêmes idées nationalistes en ce qui concerne l'unité linguistique. Certes, il faudra attendre jusqu'à la décennie des années 90 pour voir le développement général de cette idées or, s'il est possible c'est grâce, en partie aux travaux réalisés pendant la décennie qui nous intéresse comme nous allons le voir.

En Grèce cette importance est soulignée, entre autres, par Jean Psycharis pour qui « la langue est la nation (ethnos) »⁹⁴². Et, dans l'introduction de son roman *To ταξίδι μου* (*Mon voyage*), publié en 1888, il affirme : « Une nation (ethnos) pour devenir une nation veut deux

⁹⁴⁰ HIRAKU, S. "Tongues-Tiéd. The Making of a 'National Language' and the discovery of dialects in Meiji Japan" dans *The American Historical Review*, vol. 115, n° 3(June 2010), pp. 714-731, p. 721.

⁹⁴¹ Ibid. p. 724.

⁹⁴² SEATOS, M. "Ο Ψυχάρις και η κοινή νέο-ελληνική», dans FARINOU-MALALATARIS, G. (επιμ.), *Ο Ψυχάρις και η εποχή του. Ζητήματα γλώσσας, λογοτεχνίας και πολιτισμού*, ΙΑ- επιστημονική συνάντηση του τομέα μεσαιωνικών και νέων ελληνικών σπουδών του Τμήματος Φιλολογίας του Αριστοτελείου Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης, Ινστιτούτο Νεοελληνικών Σπουδών (Ιδρύμα Μανόλη Τριανταφυλλάδη), Θεσσαλονίκη, 2005, pp. 45-51, p. 46.

choses : élargir ses frontières et créer sa propre littérature »⁹⁴³ ; une littérature écrite, bien sûr dans la langue de la nation, donc dans celle qui est parlée par le peuple. Ainsi, dans le prologue de la première partie de sa *Grammaire historique du grec moderne*, publiée à Paris en 1886, il dit que la langue moderne devait :

être enfin franchement parlée et écrite. Puisse ce vœu trouver en Grèce quelque écho ! On croit en général arriver à l'unité dans le style et dans la création d'une langue littéraire commune à tous les Grecs en se servant de la langue ancienne. C'est une erreur. Tant qu'on n'aura pas résolument pris le parti d'écrire la langue faussement appelée *vulgaire* ou *populaire*, l'unité que l'on rêve ne sera jamais réalisée ; une norme manquera toujours et la porte restera continuellement ouverte à l'arbitraire et à la fantaisie individuelle⁹⁴⁴.

Or, comme il constate un peu plus loin : « Nous sommes loin de l'unité de style et d'accord unanime dans l'emploi des formes. Le consentement universel est surtout vrai en fait de langage : la forme commune, la locution généralement usitée, la seule vraie, est celle qu'on ne cherche pas ; c'est celle qui se présente toute seule à l'esprit ; c'est celle qui résulte de la création populaire et spontanée du langage »⁹⁴⁵.

Cette affirmation est étroitement liée au courant qui se développe sur le sol grec de « retour » à l'intérêt pour la vie quotidienne des habitants et spécialement des paysans qui sont vus comme les dépositaires des « traditions » grecques. Néanmoins, à différence de l'intérêt soulevé au début du XIX^e siècle chez certains voyageurs occidentaux et chez certains auteurs grecs comme Solomos, ce n'est désormais pas seulement la langue mais aussi les rites, les coutumes, les fêtes, les légendes, bref tout ce qui est conforme à la vie des Grecs. De ce point de vue, « la langue n'est pas (...) simplement un sujet philologique. (...) La langue est une affaire sociale »⁹⁴⁶ qui touche également la littérature.

Or, cette langue du « peuple », entendue comme la langue vernaculaire, parlée et différente de celle qui est employée par les intellectuels dans leurs activités professionnelles, a trois graves problèmes à résoudre avant de pouvoir être acceptée comme langue de la nation : l'existence d'un modèle standard, de normes grammaticales et d'un statut privilégié. Ces deux derniers aspects semblent déjà être résolus en ce qui concerne la langue employée par les élites. En effet, malgré les différents styles, la langue savante (que ce soit la *katharevousa*, que ce soit le *kanbun* et ses styles dérivés) est la même partout et les intellectuels qu'ils soient à Constantinople ou à Athènes, à Tōkyō ou au Hokkaidō sont capables de comprendre et de

⁹⁴³ PSYCHARIS, I. *To tadízi mon*, Αθήνα, 1888, α': *Ενας έθνος για να γίνη έθνος θέλει δύο πράγματα, να μεγαλώσουν τα σύνορά του και να κάμη φιλολογία δική του.*

⁹⁴⁴ PSYCHARIS, J. *Grammaire historique de la langue néohellénique*, vol. 1, Paris, 1886, p. xviii.

⁹⁴⁵ *Ibid.* p. xx.

⁹⁴⁶ LASCARATOS, A. « Πέρι γλώσσης », dans ZORAS, G. (επιμ.), 1960, p. 328-338, p. 328 : *Η γλώσσα δεν είναι (...) απλώς μόνον φιλολογικόν αντικείμενον (...). Η γλώσσα είναι κοινωνικόν ζήτημα..* Le texte date de 1884.

communiquer en l'employant précisément parce que les normes sont codifiées et connues de tous. En ce qui concerne le statut privilégié, leur utilisation depuis des années est suffisant pour le lui garantir. Au contraire, la langue vernaculaire doit se créer ces trois éléments dont le plus évident est celui de l'inexistence d'un modèle standard unificateur. En Grèce, nous l'avons vu, le débat concernant ce sujet a commencé tôt, mais dans notre décennie, la langue vernaculaire continuait d'être une mosaïque de divers dialectes plus ou moins compréhensibles entre eux. C'est grâce aux travaux de Psycharis que nous pouvons dire que l'on assiste à la naissance d'une langue « démotique » commune ; une langue qu'il emploie dans ses ouvrages et qui, néanmoins, reste hybride tout comme la *katharevousa*. Certes, elle est plus proche que celle-ci du parler du peuple, mais cela ne cache pas son aspect artificiel. En effet, Psycharis pour élaborer la « démotique » qu'il emploie utilise, certes, comme base la langue parlée mais aussi des néologismes, des mots étrangers, des mots savants mais dans leur adaptation populaire et même un mélange de divers dialectes⁹⁴⁷. Pour lui, la diversité de ceux-ci n'est pas si problématique que la diversité des langues savantes et il affirme : « Que l'on commence donc par admettre le principe et par écrire la langue moderne, telle que chacun la parle : la question des dialectes sera résolue par le fait même. (...) S'il s'agit d'arriver à une langue commune à tous, les dialectes divers n'ont qu'à se produire. Ce sera comme un concours : la plus belle œuvre fera triompher la langue dans laquelle elle sera écrite »⁹⁴⁸

Psycharis n'est pas le seul à s'intéresser à la création d'une langue démotique. Avant lui, en 1884, N. G. Hatzidakis (1848-1941) - père de la linguistique grecque moderne avait publié *Etude sur la langue grecque moderne* (*Μελέτη επι της νέας ελληνικής*). Ses opinions sont plutôt celles d'un linguiste. Ainsi, la langue est considérée comme faisant partie de l'homme (pas comme quelque chose d'extérieur avec une « âme » propre)⁹⁴⁹. Mais en même temps comme quelque chose qui évolue et s'enrichit avec le temps⁹⁵⁰. Pour ce qui est la langue démotique Hatzidakis la considère comme « un trésor linguistique commun »⁹⁵¹.

Au Japon, l'affaire avait déjà été évoquée par certains intellectuels comme Watanabe Shūjirō dans son article de 1875, mais c'est dans les années 1880 que la question prend forme. Ainsi, en 1884, Miyake Yonekichi 三宅米吉 (1860-1929), qui sera plus tard président de

⁹⁴⁷ SEATOS, M. «Ο Ψυχάρης και η κοινή νέο-ελληνική», dans FARINOU-MALALATARIS, G. (επιμ.), *Ο Ψυχάρης και η εποχή του*, op. cit. p. 48; LOADER, W. R. «Purified or Popular? (A Note on the Language Problem of Modern Greece)», *Greece & Rome*, Vol. 19, No. 57 (Oct., 1950), pp. 116-122, p. 120.

⁹⁴⁸ PSYCHARIS, J. *Grammaire historique de la langue néohellénique*, op. cit. p. 265.

⁹⁴⁹ HATZIDAKIS, N. G. *Μελέτη επι της νέας ελληνικής*, Αθήνα, 1884, p. 12: *σήμερον (...) πάντες ομολογούσιν, ότι η γλώσσα είναι ενέργεια είτε λειτουργία οργάνων του ανθρώπινου σώματος όπως π.χ. και η κίνησις, ούδεν δε πλέον.*

⁹⁵⁰ *Ibid.* p. 81: *παντός έθνους η γλώσσα πλουτίζεται.*

⁹⁵¹ *Ibid.* p. 83: *ο κοινός γλωσσικός θησαυρός της δημοτικής γλώσσας.*

l'université Normale de Tōkyō, publie dans le journal du Kana Club, le *Kana no Shirube*, son article « Les langues régionales du Japon » *Kuniguni no namari kotoba* (くにぐにのなまりことば) article dans lequel il propose trois possibilités pour constituer une langue commune à tous. La première consiste à employer la langue élégante (*gago* 雅語), la deuxième à utiliser la langue contemporaine parlée dans l'une de capitales, et la troisième à élire les éléments communs des dialectes⁹⁵². En ce qui concerne le deuxième choix, deux options se présentaient : soit la langue de Kyōto soit celle de Tōkyō. La première avait l'avantage d'être la langue de l'ancienne capitale et de compter avec le prestige de l'antiquité, mais malgré cela et le fait d'avoir été la langue « franche » par le passé, c'est finalement la langue vernaculaire de Tōkyō qui sera employée comme la langue standard pour le nouveau japonais⁹⁵³. Plus concrètement, la langue parlée par la couche moyenne de la capitale ; un choix soutenu entre autres par Yatabe Ryōkichi 矢田部良吉 (1851-1899) dans son ouvrage *Apprendre vite le rōmaji Rōmaji hayamanabi* (羅馬字早学び)⁹⁵⁴. Ce choix semble être « approuvé » par le ministère de l'Education lorsqu'en 1887 est publié le *Livre de lecture des écoles primaires* (*Jinjō Shōgaku Tokuhon* 尋常小学読本) dont le volume introductif était écrit en langue parlée dont la base était le parler de la couche moyenne de Tōkyō⁹⁵⁵. Le choix était logique, compte tenu du fait qu'elle était devenue la nouvelle langue « franche » et qu'elle était celle de la nouvelle capitale. Néanmoins, le choix ne se fera pas sans problèmes et le débat se développera tout au long de notre décennie.

Le deuxième problème à résoudre est celui des normes et des grammaires. Les défenseurs de la langue classique, forts des grammaires anciennes et des travaux systématiques produits depuis très longtemps accusent la langue vernaculaire de ne pas les avoir ; accusations que les partisans de celle-ci essaieront de démonter. Ainsi Psycharis, tout en affirmant que les grammairiens sont quelque chose « d'accidentel » dans la vie d'une nation⁹⁵⁶, propose d'employer (après une remise à jour) la grammaire de Sofianos dans l'enseignement de la langue grecque moderne faute d'une grammaire actualisée⁹⁵⁷. En plus, pour lui, la langue moderne existe car elle « a sa phonétique, la morphologie et sa syntaxe

⁹⁵² Cités dans LEE Yeounsuk, *Kokugo to iu shisō*, op. cit. p. 75.

⁹⁵³ TWINE, N. « Standardizing written Japanese », op. cit. p. 443.

⁹⁵⁴ YATABE Ryōkichi, *Rōmaji hayamanabi* (羅馬字早学び), Tōkyō, 1885, p. 3.

⁹⁵⁵ TWINE, N. « Standardizing written Japanese », op. cit. p. 443.

⁹⁵⁶ PSYCHARIS, J. *Grammaire historique de la langue néohellénique*, op. cit. p. 246.

⁹⁵⁷ *Ibid.* p. 259. Cette grammaire date du XVI^e siècle et elle est la première grammaire du grec moderne (vernaculaire) connue.

régulières : ce qu'il s'agit de créer ce n'est pas la langue c'est le style »⁹⁵⁸. Finalement, « une langue est une langue et (...) sa phonétique, sa morphologie et sa syntaxe sont les mêmes dans le discours écrit et parlé »⁹⁵⁹. Face à ceux qui nient la valeur du grec moderne comme quelque chose de désordonné, il dresse son argument de l'évolution des langues qui doivent être considérées comme l'une des manifestations de l'activité humaine et le langage comme « une des productions les plus fécondes de l'esprit humain » car « une langue ne cesse jamais de créer ou, pour être plus exacte, d'être créée »⁹⁶⁰. Donc, dans chaque étape, la langue a ses propres normes et essayer de revenir en arrière est pour lui « faire des Grecs du Moyen Age et des Grecs des temps modernes, héritiers des anciens Hellènes, de momies rigides et glacées »⁹⁶¹.

Si en Grèce, le mouvement « vernaculaire » est déjà organisé depuis la décennie antérieure, au Japon c'est à présent qu'il commence à prendre forme. En effet, nous avons vu que, dans la décennie des années 1870, plusieurs intellectuels prônaient l'union entre la langue écrite et la langue parlée comme une façon de résoudre les problèmes que présentait la langue par rapport à l'apparente simplicité des langues étrangères. Ce même état d'esprit se manifeste dans les années 1880 d'une façon plus claire et articulée grâce au mouvement du *genbun-itchi* 言文一致 prônant donc l'unification entre la langue écrite et la langue parlée afin d'en finir avec le fossé existant dans ce domaine car, comme nous l'avons déjà signalé, la langue écrite était soit le *kanbun* et ses dérivés soit la langue classique japonaise aussi éloignée de la réalité contemporaine que les styles d'origine chinois. Ainsi décrit, il est semblable, en partie à celui de la démotique, puisque celle-ci demandait aussi l'emploi par écrit de la langue parlée. Il s'agit dans les deux cas, des courants théoriques et, comme dans le cas grec, d'abord littéraires ; or c'est de leurs idées qu'est née la langue japonaise contemporaine.

Les racines du *genbun-itchi* se trouvent, donc, dans les réflexions faites par les intellectuels et les politiciens s'étant rendu à l'étranger ou ayant eu des contacts avec la réalité en dehors du Japon et ayant vu que, à l'extérieur, il existait une unité entre la langue parlée et la langue écrite. Et, néanmoins, cette vision n'est pas tout à fait correcte car, tout comme le Japon ou la Grèce, les Etats-nations européens étaient eux aussi submergés dans le processus de création de leurs propres langues nationales. Certes, par rapport à la situation du Japon,

⁹⁵⁸ *Ibid.* p. 263.

⁹⁵⁹ *Ibid.* p. 275.

⁹⁶⁰ *Ibid.* p. 236.

⁹⁶¹ *Ibid.* p. 237.

certains se trouvaient à un stade plus avancé, ce qui simplifiait beaucoup les communications à l'intérieur des pays et les rendaient plus efficaces.

Malgré l'existence d'objectifs communs, les partisans du *genbun itchi* vont montrer dès le début une grande diversité de styles au moment d'exprimer leurs idées qui se mélangent avec celles des défenseurs de la réforme de l'écriture dont l'activité continue et s'organise. Nous trouvons en effet, la création du club des *kana*, en 1882 et du club du *rōmaji* en 1883 dont les opinions sont publiées dans les journaux nourris en articles par leurs membres respectifs.

En général, que ce soit en employant des *kana* exclusivement, que ce soit en employant des *kana* et des *kanji* (comme dans le cas de Mozume Takami 物集高見 le style utilisé jusqu'en 1887 dans les publications des défenseurs de la réforme de l'écriture et du *genbun itchi* est le complexe *kanbun-kuzushi*⁹⁶². Il s'agit d'un style qui utilise les terminaisons « *nari-keri* » mais qui est consigné à l'écrit suivant des codes différents pour les intellectuels.

Ainsi, Miyake Yonekichi n'emploie que le hiragana comme nous le voyons non seulement dans son article déjà cité mais aussi dans « Sur la façon d'écrire » (ぶんのかきがたにつきて) publié en 1884 et « La langue populaire est-elle vulgaire ? » (ぞくごをいやしむな) publié l'année suivante⁹⁶³. Mozume Takami dans son ouvrage *Genbun itchi* 言文一致 adopte un style d'écriture calligraphique proche de celui employé dans les journaux de l'époque Heian⁹⁶⁴. Fukuchi Gen.ichirō dans « L'objectif de la réforme du style » *Bunshō kairyō no mokuteki* (文章改良の目的) publié en 1886 emploie un style plus proche de nos jours avec les terminaisons et les particules en hiragana et des *kanji*⁹⁶⁵. Et B. H. Chamberlain publie en 1887 un article en faveur du *genbun-itchi* dans le *Rōmaji Zasshi* écrit en *rōmaji* et employant les terminaisons « *de gozaimasu* »⁹⁶⁶. Le style de ce dernier article nous sert de pont vers les travaux de Yamada Bimyō 山田美妙 (1868-1910) qui est le principal défenseur du *genbun itchi*. En effet, un an après le discours que donna Chamberlain à l'université en faveur de l'union entre la langue parlée et la langue écrite, Bimyō publie son article « Résumé de la théorie *genbun-itchi* » (« *Genbun itchiron gairyaku* » 言文一致論概

⁹⁶² TWINE, N. "Toward Simplicity: Script Reform Movements in the Meiji Period", *op. cit.*, p. 125. Il s'agit d'un style qui suit l'ordre japonais de la phrase avec de *kanji* et le particules en *kana*. Il est connu aussi comme *kanbun chokuyakutai*.

⁹⁶³ Recueilli dans YAMAMOTO Masahide 山本正秀, *Kindai buntai keisei*, *op. cit.* pp. 194-5 et 246-54 respectivement. Il changera de style pour écrire son article « Discussion du *genbun itchi* » *Genbun itchi no ron* (言文一致の論) publié dans la revue *Bun 文* en 1887 (*ibid.*, p 498).

⁹⁶⁴ *Ibid.* pp. 265-89.

⁹⁶⁵ *Ibid.* pp. 260-4.

⁹⁶⁶ Recueilli dans YAMAMOTO Masahide 山本正秀, *Kindai buntai keisei*, *op. cit.* pp. 360 et s.

略) en 1888 où il réfute les quatre défauts que l'on attribue à la langue vernaculaire parmi lesquels se trouve le fait de ne pas avoir de règles et d'être d'un parler vulgaire⁹⁶⁷. En effet, pour lui, la langue parlée a ses propres normes grammaticales, son propre rythme même si ceux-ci sont différents à ceux de la langue écrite⁹⁶⁸. Plus important, il signale une différence importante à l'intérieur des partisans du mouvement. Ainsi

aujourd'hui parmi les savants qui défendent le *genbun itchi*, il y a deux groupes. D'une part on défend que l'on rapproche l'écrit de l'oral et, d'autre part, on défend que l'on rapproche l'oral de l'écrit. La moitié qui pense qu'il faut rapprocher l'oral de l'écrit soutient la théorie de la langue commune ; la moitié qui défend qu'il faut rapprocher l'écrit de l'oral soutient la thèse du *genbun itchi*⁹⁶⁹.

Encore dans son article de 1889 *Reproches au genbun itchi* (*Genbun itchi Kogoto* 言文一致小言), tout en développant les mêmes idées, il rejette d'autres reproches qui avaient été faits au *genbun-itchi*. L'article de 1888 est également important parce que Bimyō y emploie la forme « masu », c'est-à-dire l'une des formes qu'employait la langue parlée.

Ainsi entre 1875 – au moment où Fukuchi Gen'ichirō (propriétaire du *Nichinichi Shinbun*) publie dans son journal l'article « Théorie du style » (*Bunron* 文論) dans lequel il analyse tous les styles littéraires et arrive à la conclusion que le meilleur est le style vernaculaire – et 1889, l'utilisation du *genbun-itchi* grandit de sorte que l'unité de la langue écrite et parlée semble acceptée à la fin de la décennie. C'est à ce moment, comme nous l'avons vu grâce aux articles de Yamada Bimyō, que l'on commence à s'inquiéter des normes qui doivent régir ce nouveau style. Des normes d'autant plus nécessaires que, comme nous le verrons plus tard, il commencera à être utilisé comme style littéraire dès la fin de la décennie. C'est cet usage qui va ouvrir un débat concernant la possibilité ou non du *genbun-itchi* comme langue littéraire. C'est-à-dire, il touche au troisième point à résoudre pour les «vernaculaires» : les rapports avec le monde littéraire et donc du prestige.

Ouvert 1887, lorsque B. H. Chamberlain prononce un discours à l'université dans lequel il se montre favorable au *genbun-itchi*, le débat continue dans les années postérieures. Ainsi, ces idées sont débattues en 1887 par Tatsumi Kojirō 辰巳小次郎 dans son article « Théorie sur l'impureté du *genbun-itchi* » (« Baku genbun itchi ron » 駁言文一致論) publié dans le journal *Gakkai no Shishin*, où il affirme que les deux styles (vernaculaire et littéraire), sont différents et servent à décrire situations différentes : ce qui « se passe devant les yeux »

⁹⁶⁷ YAMADA Bimyō, « Genbun itchiron gairyaku » 言文一致論概略, recueilli dans YAMAMOTO Masahide 山本正秀, *Kindai buntai keisei*, op. cit. pp. 414-21, p. 416. Pour le texte originel voir annexe 2 : textes, partie b) Japon, n° 3.

⁹⁶⁸ *Ibid.* p. 417.

⁹⁶⁹ *Ibid.* p. 414.

(*me mae no koto wo tokishimesu* 目前の事を説き示す) grâce à la langue vernaculaire (parlée), la culture grâce à la langue littéraire (écrite)⁹⁷⁰. En plus, il signale que l'existence de cette différence entre la langue parlée et la langue écrite est un apanage des pays civilisés parce que les pays barbares n'ont que la langue parlée⁹⁷¹. Et Kojima Kenkichirō 児島献吉郎 (1866-1931) s'avance davantage en disant que le *genbun itchi* est « barbare »⁹⁷². Tatsumi Kojirō et Kojima Kenkichirō se montrent favorables à la séparation des deux styles et, donc, favorables à ne pas introduire des changements.

Bien sûr les écrivains, donc le monde de la littérature, sont aussi pris dans ce débat linguistique, aussi bien dans un territoire que dans l'autre, car le troisième problème qu'avait à résoudre la langue vernaculaire pour pouvoir devenir la langue nationale faisait allusion non seulement à ses rapports avec la langue classique, écrite et employée comme langue de la Culture jusqu'à ce moment, mais aussi à sa propre position comme langue culturelle et de prestige. Ainsi, pour atteindre ces objectifs, beaucoup d'écrivains commencent à l'employer en littérature dans une ambiance également de changement littéraire et de « retour » de l'intérêt pour le « peuple ».

En Grèce, nous trouvons le débat concernant les rapports entre la langue parlée et la langue écrite dès 1860 comme nous l'avons déjà signalé. Celui-ci continue donc dans la décennie des années 1880 surtout dans les écrits de Psycharis. Pour lui, à différence de Zambélios, c'est l'emploi de la langue vernaculaire qui est le plus juste et le meilleur parce que « une nation (...) ne tient sa place dans le monde que lorsqu'elle a une existence intellectuelle. (...) Mais ceci n'est pas possible qu'avec la fixation d'une langue littéraire nationale »⁹⁷³. Une langue qui doit être celle qui est parlée car « la langue savante n'a jamais produit et elle est incapable de produire une œuvre bien faite et bien écrite »⁹⁷⁴. Certes, cette dernière affirmation est exagérée mais elle révèle clairement la position de l'auteur face au choix de la langue nationale et littéraire.

Une opinion semblable est celle d'A. Lascaratos (1811-1900) qui critique durement les savants car ils emploient une langue qui n'est pas celle du peuple ; une langue qui « n'a pas

⁹⁷⁰ LEE, Yeounsuk, '*Kokugo*' to iu shisō 国語という思想, *op. cit.* p. 68.

⁹⁷¹ Ibid. : *Yaban hito koto arite bun nashi. Hitori kaika hito genbun wo kanemotsu nari* (野蛮人言ありて文なし。独り開化人言文を兼ね持つなり)

⁹⁷² Dans son article « Discussion sur les styles » (*Bunshōron* 文章論) publié dans le journal *Bun* le 31/03/1889.

⁹⁷³ PSYCHARIS, J. *Grammaire historique de la langue néohellénique*, *op. cit.* p. 260.

⁹⁷⁴ Ibid. p. 260.

d'âme » et donc qui est « artificielle »⁹⁷⁵. Or, lorsque cela leur convient, ils emploient sa langue maternelle, la langue de la Nation⁹⁷⁶. Néanmoins, pour lui, la langue ne doit pas se réduire à un problème littéraire puis qu'elle est le moyen de communication des hommes⁹⁷⁷. Et, en cela, il est proche de l'intellectuel japonais Bimyō qui soutient la même idée : la langue japonaise est, principalement un moyen de communication⁹⁷⁸.

Cette langue vernaculaire, d'après un manifeste signé par I. Polylas et L. Mavilis (1860-1912) entre autres, en 1884, doit contenir : essais et études critiques littéraires, ouvrages originels en poésie et en prose, chansons, légendes et contes populaires, traductions de vers et de pièces de théâtre de divers littératures, bulletins bibliographiques avec les principales auteurs⁹⁷⁹. Ils essaient donc de lui donner les instruments nécessaires pour être considérée aux yeux de tous comme une langue de prestige et donc, de « plein droit ».

Allant plus loin, Hatzidakis affirme que la « démotique » était la langue officielle de la nation⁹⁸⁰. Et D. Vernardakis (1834-1909) dans son ouvrage *Critique du Pseudo-atticisme* (*Ψευδαττικισμού έλεγχος*) écrit en 1884 pour répondre à celui de K. Kontos (1834-1917) publié en 1882, soutient que « La langue grecque d'aujourd'hui (...) doit se convertir, progressivement mais intégralement, à la langue vivante du peuple (...) jusqu'à ce que, finalement, la langue écrite de la nation se soit suffisamment rapprochée de la langue parlée, la seule langue véritable, effective de la nation grecque »⁹⁸¹.

Il ne faut pas croire, néanmoins, que ce mouvement en faveur de la revitalisation de la langue parlée soit le seul dans ces années 80. Au contraire, sous une forme parallèle, nous trouvons le phénomène inverse : celui de l'« archaïsation » de la *katharevousa* qui est déjà devenue une langue écrite et parlée dans les milieux du gouvernement et dans l'enseignement. Ainsi, en 1884, D. H. Kuriakopoulos publie *Επίτομον συντακτικόν της ελληνικής γλώσσης*. Il s'agit d'un ouvrage demandé par le Ministère de Culte et de l'Education publique suivant les

⁹⁷⁵ LASKARATOS, A. dans Zoras, G. *Επτανησιακά μελετήματα* p. 335 : *Η γλώσσα που μεταχειρίζονται οι λογιώτατοι είναι άπνευμη, και είναι άπνευμη επειδή είναι αφύσικη, και μόνο φτιασμένη τεχνητά (...)*.

⁹⁷⁶ *Ibid.* p. 337 : *αλλά, όταν πρόκειται να ομιλήση δια ιδιαίτερά του συμφέροντα, τότε της λογιωτίστικς της δίνει τα παπούτσια της, και ομιλεί τη ζώσα, τη μητρική του γλώσσα, τη γλώσσα του Έθνους.*

⁹⁷⁷ *Ibid.* p. 328.

⁹⁷⁸ TOMASI, M. "Oratory in Meiji and Taishō Japan: Public Speaking and the Formation of a New Written Language", *Monumenta Nipponica*, Vol. 57, No. 1 (Spring, 2002), pp. 43-71, p. 51.

⁹⁷⁹ ZORAS, G., *Επτανησιακά μελετήματα*, *op. cit.*, p. 364. pour le texte originel voir annexe 2: textes, partie a) Grèce, n° 2.

⁹⁸⁰ BOBOKOTIS, G. *Ελληνική γλώσσα. Παρελθόν, Παρόν, Μέλλον*, Ek. Gutenberg, Αθήναι, 1994, Σειρά Γλωσσολογική Βιβλιοθήκη, n. 2, p. 70

⁹⁸¹ VERNARDAKIS, D. *Ψευδαττικισμού έλεγχος*, Αθήνα, 1884, pp. 464-5: *η σημερινή ελληνική οφείλει (...) τουναντίο να χωρή βαθμηδόν ολονέν προς της ζώσα γλώσσας του λαού (...) μέχρις ου επί τέλους η γραπτή γλώσσα του έθνους συναφομοιωθή κατ'ουσίαν και επαραώς προς την καθομιλουμένη, την μόνην αληθή, την μόνην πραγματικήν του ελληνικού έθνους γλώσσας.*

lois de 1882 concernant les manuels scolaires⁹⁸². Adressé aux écoles publiques, le manuel est une grammaire de la langue attique (αττικού λόγου). Ce dernier point fait scandale pour Psycharis qui écrit en 1886 : « C'est une chose à peine croyable que dans les écoles, en Grèce, la langue moderne ne soit pas enseignée (...). On enseigne la grammaire ancienne »⁹⁸³. Et, il continue : « Il est certain que l'homme du peuple (...) demande d'apprendre à parler et à écrire sa propre langue. Aussi un enseignement du grec moderne dans les collèges devient-il une nécessité des plus urgentes. On ne saurait trop engager le gouvernement à y veiller. L'amour propre national (...) l'exige impérieusement »⁹⁸⁴.

Parmi les partisans de cette « archaïsation » se trouve K. Kontos dont la position dans son ouvrage *Remarques sur la langue* (Γλωσσικές παρατηρήσεις) de 1882 est opposée et à la langue vernaculaire et à la *katharevousa*. Il prône, au contraire, l'emploi d'une langue archaïsante⁹⁸⁵.

Comme nous voyons, les intellectuels grecs sont encore fort partagés dans le débat qui concerne le choix de la langue qui doit être considérée comme « langue nationale ». Et cette situation prend parfois d'allure d'affrontement personnel. Tel est le cas de ceux qui se sont produits entre Kontos et Vernardakis ; entre Roïdis (1836-1904) et Vlachos (1838-1920)⁹⁸⁶.

Dans la littérature, à côté des changements à proprement parler littéraires, il y a un mouvement qui est étroitement lié au problème de la langue et à celui de la reproduction de la réalité. Il s'agit de celui qui est adopté par les écrivains qui prônent l'emploi de la langue vernaculaire en littérature, non seulement en poésie mais aussi en prose. Les raisons de ce succès sont multiples mais elles sont toutes en rapport avec la considération de la littérature comme moyen pour refléter la réalité, et avec l'adaptation des courants littéraires étrangers.

En Grèce, l'arrivée du réalisme et du naturalisme (avec les traductions des ouvrages de Zola, dont *Nana*) ouvre le chemin pour considérer la réalité contemporaine comme un sujet de premier ordre pour les créations littéraires⁹⁸⁷. Or, tandis que dans les exemples européens c'est surtout la réalité des villes qui est la source d'inspiration, les auteurs grecs tels que Karkavitsas (1865-1922) vont se tourner vers la vie dans les campagnes et vont passer de

⁹⁸² KURIAKOPOULOS, D. H. *Επίτομον συντακτικόν της ελληνικής γλώσσης*, Αθήνα, 1884. Lettre du ministre à l'auteur située en tête de l'ouvrage.

⁹⁸³ PSYCHARIS, J. *Grammaire histoire de la langue néohellénique*, op. cit. p. 258.

⁹⁸⁴ *Ibid.* p. 259.

⁹⁸⁵ EVANGELOPOULOS, S. *Ελληνική Εκπαιδευση*, τόμος Α', Ελληνικά Γράμματα, Αθήνα, 1998, p. 119.

⁹⁸⁶ MASTRODIMITRIS, P. D. *Εισαγωγή στη Νεοελληνική Φιλολογία*, Εκ. Δόμος, Αθήνα, 1990, p. 52.

⁹⁸⁷ KOHLER, D. *Littérature grecque moderne*, Paris, PUF, 1985, Col. Que sais-je ?, n° 560, p. 85.

l'utilisation de la *katharevousa* à celle de la démotique⁹⁸⁸. Il s'agit des romans « éthographiques » qui vont devenir de plus en plus importants dans les années 80, jusqu'à constituer un nouveau genre littéraire⁹⁸⁹. Cet intérêt pour la vie du peuple est également en rapport aux premiers travaux « ethnographiques » qui commencent eux aussi dans les années 70 comme nous aurons l'occasion de voir plus tard.

Parmi les caractéristiques des romans « éthographiques » se trouve l'emploi de la langue parlée, un emploi qui devient de plus en plus importante. En effet, au début elle est employée seulement pour rendre les dialogues tandis que les parties descriptives étaient écrites en *katharevousa*⁹⁹⁰. Cependant, petit à petit, la langue vernaculaire gagne du terrain et, après *Mon voyage* Psycharis d'autres auteurs écriront des ouvrages en employant la même langue.

En poésie nous assistons également à un retour de la langue du peuple comme moyen d'expression⁹⁹¹. Certes, les changements commencent un peu avant, mais, lors de l'arrivée de Kostis Palamas à Athènes en 1875, la *katharevousa* est encore la « langue du futur »⁹⁹². C'est dans la décennie des années 80 que la démotique revient au premier plan tout en douceur. Les ouvrages qui posent les bases de ce changement sont celles de Drosinis (1859-1951) : *Toiles d'araignée* (*Ιστοί αράχνης*), et de Kampas (1857-1932) : *Vers* (*Στίχοι*) publiées au début de la décennie⁹⁹³. Se faisant aussi écho des nouveautés, la revue *Estia*, fondée en 1876, devient l'organe de diffusion de la langue vernaculaire en littérature et c'est là que Palamas publiera une partie de ses œuvres poétiques⁹⁹⁴. En effet, si, dans ses débuts, il refuse la langue vernaculaire, sa première anthologie poétique *Les chansons de ma patrie* (*Τα τραγούδια της πατρίδας μου* 1886) est déjà écrite en « démotique » tout comme son *Hymne à Athéna* (*Ύμνος προς την Αθηνά* 1889)⁹⁹⁵.

Ainsi, la langue du peuple se fabrique petit à petit ce bagage « culturel » dont elle avait besoin pour devenir une langue « culte » et donc pour se donner la possibilité de devenir, par droit propre, la langue nationale officielle.

⁹⁸⁸ POLITIS, L. *Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας*, Αθήνα, Μορφωτική Ίδρυμα Εθνικής Τραπέζης, 2002 (11e. éd.), p. 203 et 206.

⁹⁸⁹ BEATON, R. *An Introduction to modern Greek Literature*, op. cit., p. 73.

⁹⁹⁰ *Ιστορία της Ελληνικής γλώσσας*, 2000, Αθήνα, p. 236.

⁹⁹¹ KARVELIS, T. *Η Γενιά του 1880*, Εκ. Σαββάλας, Αθήνα, 2003, p. 32-33.

⁹⁹² KASINI, K. G. (éd.), *Κωστής Παλαμάς. Αλληλογραφία, τόμος πρώτος (1875-1915)*, Ίδρυμα Κ. Παλαμά, 2, Αθήνα, 1975, lettre n. 9 datée de 1876 et dirigée à Magisa, p. 14.

⁹⁹³ POLITIS, L. *Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας*, op. cit. p. 186.

⁹⁹⁴ EVANGELOPOULOS, S. *Ελληνική Εκπαίδευση*, op. cit. p. 118.

⁹⁹⁵ POLITIS, L. *Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας*, op. cit. p. 193.

Au Japon c'est, par contre, le romantisme qui va être aux origines de l'emploi de la langue parlée. En effet, les auteurs japonais, une fois assimilées les façons de faire occidentales (la période des traductions massives s'achève en effet vers 1889)⁹⁹⁶, vont ouvrir dans notre décennie une période de production propre, période qui, d'après les chercheurs, commence en 1885 avec la publication de l'ouvrage de Tsubo.uchi Shōyō 坪内逍遙 *L'essence du roman* (*Shōsetsu shinzui* 小説真髓)⁹⁹⁷. Il s'agit d'un ouvrage clé pour comprendre l'évolution postérieure et du genre littéraire et de la langue utilisée en littérature. En effet, après avoir signalé l'existence au Japon des *monogatari* (comme le *Genji*), il signale également que le terme est devenu démodé et que au présent il a été remplacé par celui de « roman » *shōsetsu* (小説)⁹⁹⁸. Ainsi, il identifie l'ancienne forme littéraire japonaise au genre moderne venu de l'Occident. Après s'être interrogé à propos de la nature artistique ou pas de la littérature et du roman, il explique l'évolution du « roman » dont les origines sont situées d'après lui dans les récits mythologiques, des origines qu'il partagerait avec l'histoire⁹⁹⁹ même si après ils suivent des chemins différents. Ensuite il définit ce que doit être un « roman ». Pour Tsubo.uchi « l'objectif principal du roman sont les passions humaines »¹⁰⁰⁰ et le romancier doit pénétrer tous les secrets de l'âme humaine (bons ou mauvais) avec minutie et d'une façon réaliste¹⁰⁰¹. Pour cela faire, il est important l'utiliser une langue qui soit proche de celle que les personnes emploient dans le quotidien. Il explique qu'il y a plusieurs styles utilisés par la littérature japonaise. D'abord le style élégant (*gagotai* 雅語体), puis le style populaire (*zokugotai* 俗語体) et finalement un style mélangeant les deux précédents (*gazoku setsuchū tai* 雅俗折衷体). Le premier est « le *wabun* »¹⁰⁰² et le mot est écrit 倭文 qui peut être lire comme *yamato bun*, c'est-à-dire « lettres japonaises », donc les classiques de l'époque Heian. Le deuxième est le style qui emploie la langue commune parlée et qui est identifié au *genbun itchi*¹⁰⁰³. Le troisième utilise certaines formes de la langue culte (dans les descriptions), mais introduit, en même temps des éléments de la langue parlée (pour les dialogues)¹⁰⁰⁴. C'est ce style que Tsubo.uchi préfère pour les romans¹⁰⁰⁵.

⁹⁹⁶ YOSHIDA, Seiichi 吉田精一, *Meiji-Taishō bungaku shi*, op. cit. p. 27.

⁹⁹⁷ OKATAKI, Y. *Japanese Literature in the Meiji Era*, op. cit., p. 15

⁹⁹⁸ Tsubo.uchi Shōyō 坪内逍遙, *Shōsetsu shinzui* 小説真髓, Iwanami Bunko 岩波分庫, Tōkyō, 2010, p. 7.

⁹⁹⁹ *Ibid.* p. 29.

¹⁰⁰⁰ *Ibid.* p. 50 : *Shōsetsu no shunō wa ninjō nari*, (小説の首脳は人情なり、).

¹⁰⁰¹ *Ibid.* p. 51.

¹⁰⁰² *Ibid.* p. 96.

¹⁰⁰³ *Ibid.* p. 103.

¹⁰⁰⁴ *Ibid.* p. 112.

Tsubo.uchi, sans adopter complètement l'utilisation du *genbun-itchi* en littérature fait un grand pas en sa faveur. C'est, en partie grâce à son travail que les écrivains novateurs commenceront à l'employer. Ainsi, Futabatei Shimei 二葉亭四迷 (1864-1909) publiera entre 1886 et 1889 *Nuages flottants* (*Ukigumo* 浮雲) qui est devenu le premier roman écrit entièrement en *genbun-itchi*¹⁰⁰⁶. Comme il le reconnaît, c'est influencé par les travaux de Tsubo.uchi concernant le style familier de la langue parlée qu'il écrit ses ouvrages¹⁰⁰⁷. Futabatei (et d'autres après lui) emploiera le *genbun-itchi* dans ses traductions des ouvrages étrangers¹⁰⁰⁸. Le style sera également utilisé dans les traductions des textes sacrés du christianisme¹⁰⁰⁹.

Bien sûr, la date de 1885 a été choisie parce que c'est le moment où les changements sont « codifiés » d'une certaine façon ; cependant, avant la sortie de l'ouvrage de Tsubo.uchi, Bimyō avait publié en 1884 le roman historique *Musashi-no* qui était écrit en partie en langue parlée, ce qui fait de lui un succès¹⁰¹⁰.

Ainsi, comme dans le cas de la Grèce, ce premier mouvement littéraire pose les bases pour la « reconnaissance » de la langue vernaculaire comme langue avec des possibilités littéraires, ce qui contribue aussi à changer les opinions par rapport à son emploi comme langue nationale standard.

D'un point de vue purement littéraire, nous trouvons également au Japon et cela dès 1882, un « retour » de l'intérêt par les études de la littérature « classique ». Ainsi, est créé cette année-là le département d'études classiques à l'université de Tōkyō. Un département qui a comme objectif la connaissance des textes anciens japonais mais aussi chinois¹⁰¹¹. L'époque Meiji est aussi une période au cours de laquelle les intellectuels continuent leurs réflexions en ce qui concerne la périodisation de la littérature, une réflexion qui avait été commencée dans la période d'Edo. En effet, Fujitani Shige.aya et son fils avaient établi, dans l'un de ses ouvrages, cinq périodes ayant comme base les changements de capitale¹⁰¹². Motoori Norinaga, quant à lui, songeait à un partage en trois étapes : *Kotai* (Ancienne),

¹⁰⁰⁵ *Ibid.* p. 193.

¹⁰⁰⁶ YAMAMOTO Masahide 山本正秀, *Kindai buntai hassei no shiteki kenkyū*, *op. cit.* p. 41.

¹⁰⁰⁷ WASABURO, D. « Futabatei Shimei (1864-1909) » dans RUBIN, J. (éd.), *Modern Japanese Writers*, Charles Scribner's Sons and Gale Group, New York 2001, pp.107-20, p. 109.

¹⁰⁰⁸ YAMAMOTO Masahide 山本正秀, *Kindai buntai hassei no shiteki kenkyū*, *op. cit.* p. 42.

¹⁰⁰⁹ *Ibid.* p. 43.

¹⁰¹⁰ NAKAMURA, M. *Japanese Fiction in the Meiji Era*, *op. cit.* p. 54.

¹⁰¹¹ SHIVELY, D. H. « The Japanization of the Middle Meiji », dans SHIVELY, D. H. (éd.), *Tradition and Modernization in Japanese Culture*, Princeton University Press, Princeton, 1971, pp. 77-119, p. 116.

¹⁰¹² *Ibid.* p. 1

Chūkotai (Moyenne) et *Kintai* (moderne)¹⁰¹³. Ce dernier schéma n'est sans rappeler celui qui sera utilisé en Occident dès le XVIII^e siècle et généralisé pendant le XIX^e siècle. Ces deux modèles continuent d'exister une fois finie l'époque Edo, et seront employées de façon parallèle par les différents intellectuels dans la première partie de Meiji sans trop de variations. Il faudra attendre les années 1890 pour voir naître une véritable réflexion en ce qui concerne l'histoire de la littérature et le *canon* littéraire.

Cependant, nous trouvons, dès les années 80 un certain intérêt du gouvernement pour ces questions littéraires comme le montre le fait de trouver à l'université un département, établi en 1882, dont le sujet d'étude est la littérature classique japonaise et chinoise (Koten Kōshū ka 古典講習科). La pétition pour la création du département avait été faite déjà en 1879 par le professeur Katō Hiroyuki mais elle n'avait pas eu l'accord du gouvernement. Ce n'est donc qu'en 1882 que le département fut créé sous la direction du professeur Konakamura Kiyonori qui était également un *kokugakusha*¹⁰¹⁴. Cependant, le département n'a pas eu une vie longue. Ainsi, en 1883 les départements de Japon et de Chine sont séparés et les études sont supprimées en 1888. donc il n'y aura que deux promotions de diplômés¹⁰¹⁵. Or, ce sont les jeunes diplômés dans ces Etudes classiques qui seront les créateurs en 1890 du nouveau « canon » de la littérature japonaise¹⁰¹⁶. Ce « canon » est présent dans les anthologies écrites cette année-là par plusieurs de ces diplômés et où l'on trouve à côté des ouvrages que l'on considérait déjà comme « classiques » (les premières Chroniques, le *Man'yōshū*, les *monogatari* de l'époque de Heian, les anthologies impériales de poésie, les journaux intimes, des essais de l'époque Kamakura), des ouvrages célèbres des époques postérieures comme les poèmes de Bashō, des pièces de Nō, Kyōgen et Bunraku (surtout Chikamatsu), des ouvrages en langue vernaculaire et même des travaux des auteurs contemporains comme Higuchi Ichiyo¹⁰¹⁷. Pour ce qui est de la langue, qui avait été l'un des critères pour établir les canons antérieurs, nous trouvons des ouvrages écrits en « japonais pur » (comme la littérature des *monogatari*) mais aussi celles qui ont été écrites dans le style *wakan konkōbun* (和漢混交文), c'est-à-dire le style mixte sino-japonais. On laisse à l'écart les ouvrages de prose et de poésie

¹⁰¹³ *Ibid.* p. 2.

¹⁰¹⁴ BROWSTEIN, M. C. "From Kokugaku to Kokubungaku: Canon Formation in the Meiji Period", *Harvard Journal of Asiatic Studies*, 1987, 47, 2, pp. 435-461, p. 437.

¹⁰¹⁵ LOZERAND, E. *Littérature et génie national. Naissance d'une histoire littéraire japonaise dans le Japon du XIX^e siècle*, Les Belles Lettres, Paris, 2005, Col. Japon, pp. 110-1.

¹⁰¹⁶ En effet parmi ceux-ci nous trouvons Mikami, Takatsu, Ueda, Ochinai, Haga: *Ibid.* p. 124.

¹⁰¹⁷ Ainsi dans l'ouvrage d'Ueda les textes qui étaient classés dans l'une des sept catégories établies par l'auteur (*Wa* : « Etudes nationales » et « poètes *waka* », *kan* : « classiques chinois » et « sino-japonais », *ge* : tout ce qui avait des rapports avec le théâtre ; *ren* : poèmes liés ; *kyō* : poèmes bouffes, *hai* : poètes de *haikai* et *yō* : études occidentales) : *ibid.* p. 252.

écrits entièrement en chinois suivant les modèles et les règles chinoises. En fait, l'inclusion ou pas de ce type de littérature sera l'un des problèmes auxquels devront faire face les idéologues lorsque l'on essaiera de définir une « littérature nationale ».

Importantes aussi pour le développement des questions littéraires sont les revues qui vont être fondées dans la décennie qui nous intéresse. Parmi celles-ci se trouvent la *Tōyō gakkei zasshi* (fondée en 1881) et la *Nihon bungaku* (fondée en 1888) renommée ensuite *Kokubungaku* en 1890¹⁰¹⁸. Cette dernière est très intéressante parce que, depuis le début, son objectif était double : publier des études de littérature comparée (Japon-Occident) et essayer de répondre à la rapide expansion des idées et des habitudes venues d'ailleurs¹⁰¹⁹

2.2. Les nouvelles perspectives de l'Histoire.

La décennie des années 80 est représentée de façon inégale dans nos deux territoires en ce qui concerne les études historiques. Or, s'agit néanmoins d'un moment soit de réélaboration, soit de réaffirmation de certaines tendances existant déjà dans la période antérieure. Ainsi, à différence de l'étape antérieure, ce sont les Japonais qui vont se montrer plus actifs dans ce domaine tout en poursuivant une double route qui finit par confluer à la fin de la décennie ; en effet, les études réalisées suivant des allures plus traditionnelles mais avec des inquiétudes nouvelles finissent par rencontrer les nouvelles idées historiographiques introduites par des professeurs étrangers tels que Riess (disciple de Ranke). Pour ce qui est des Grecs, la figure de Paparrigopoulos continue à remplir tout l'espace visible mais ses théories seront réélaborées, parfois par lui même, comme nous le verrons, pour les rendre plus proches des besoins politiques et symboliques du moment ; des besoins qui visaient à défendre la politique grecque dans les Balkans, que les Grecs considéraient comme étayée par les faits historiques. C'est alors que la figure d'Alexandre le Grand et l'existence de la Macédoine commencent à avoir une vraie signification et à être revendiquées avec force par les Grecs. En effet, en mettant en avant la « grécité » d'Alexandre et en prenant son empire comme modèle, le gouvernement pouvait justifier ses ambitions en politique extérieure (politiques qui visaient l'intégration au royaume des territoires considérés comme grecs

¹⁰¹⁸ FUKAGAYA Wazuo 深萱 和男, *Meiji no kokubungaku zasshi* 明の国文学雑誌, Kasama shoin sensho 笠間書院 選書 85, Kasama shoin 笠間書院, Tōkyō, 1978, p. 9.

¹⁰¹⁹ *Ibid.* p. 10.

encore soumis à l'empire ottoman) s'appuyant sur l'argument de l'unification du territoire « historique ».

Un deuxième phénomène important de cette décennie est le rôle de plus en plus puissant des études historiques en archéologie. Or, il ne faut pas se méprendre au sujet de cette nouvelle discipline scientifique. Ses origines, celles qui nous intéressent à présent, sont étroitement liées aux idéologies nationales du XIX^e siècle. Ainsi donc, la découverte des anciens ustensiles et des traces des premiers habitants d'un territoire n'étaient employée que pour montrer l'ancienneté des origines du peuple auquel ils étaient censés appartenir tout en « démontrant » que les sources écrites avaient raison. L'archéologie est donc intégrée au discours des origines ; un discours qui relève plus du politique que du domaine étroitement historique (dans la période qui nous intéresse) mais qui est également un élément nécessaire pour comprendre à la fois l'évolution des idées historiques et celle de la création de l'identité. Même lorsque les découvertes sont considérées comme « inacceptables » et donc considérés comme appartenant à des groupes différents (tel est le cas du Japon), ce rejet est aussi intéressant car il montre que les intellectuels s'étaient déjà créé une image idéelle de leur passé que ne devait pas être changée par ces traces matérielles qui deviennent alors un « problème ».

Etant donné que c'est dans le domaine de l'archéologie que nous allons trouver les arguments les plus précieux pour le débat identitaire, c'est par elle que nous allons commencer. Certes, il ne s'agit pas d'un intérêt nouveau, au contraire, nous trouvons déjà au XVIII^e siècle des savants qui montrent un certain attachement à l'étude des témoignages matériels trouvés ici et là. Nous avons déjà signalé l'emploi que les membres de l'école de Mito font en faire dans leurs études historiques et, du côté grec, Rhigas Féraios, par exemple utilise des monnaies grecques pour signaler l'emplacement des anciennes cités sur sa carte de la République hellénique réalisée en 1797¹⁰²⁰. Il faut néanmoins signaler l'existence d'une certaine ambiguïté dans ces premières études ; ambiguïté qui sera encore présente dans les ouvrages et les interprétations du XIX^e siècle. Dans les études savantes (et donc normalement éloignées des réalités et des pensées de la plupart de la population), tous les objets anciens n'ont pas la même valeur aux yeux des intellectuels. Nous trouvons alors, d'une part, les témoignages les plus reculés (époques Jōmon, Yayoi au Japon, époque mycénienne en Grèce)

¹⁰²⁰ Sur le site de Constantinople il emploie également la reproduction de monnaies byzantines d'époques différentes : ZACHAROPOULOS, I. (επιμ.), *Ρήγας*, Αθήνα, 1955, Βασική Βιβλιοθήκη Αέτου, 10, pp. 359-68.

qui sont considérés comme appartenant à des peuples différents, antérieurs (et/ou mythiques) à l'arrivée des Grecs et les Japonais sur leurs territoires. Et, d'autre part, les témoignages anciens mais plus récents qui, eux, sont considérés comme appartenant aux civilisations grecque et japonaise. Ainsi, au Japon les amateurs des antiquités, tout en reconnaissant que ces objets très anciens sont de facture humaine, on les attribue à des « non Japonais »¹⁰²¹. Les Grecs, pour leur part, considèrent les vestiges du passé reculé comme les œuvres d'une race mythique dont les pouvoirs s'apparentaient avec la magie et dont le souvenir était à peine une superstition¹⁰²². Par contre, et toujours pour les savants, les vestiges du classicisme sont bien sûr considérés comme les témoignages de son glorieux passé.

Nous trouvons cependant, dans ces premiers temps, une différence importante : malgré l'intérêt de certains Grecs pour les vestiges anciens, ce sont surtout les étrangers qui vont se montrer les plus attachés à ce passé et qui vont créer des sociétés et envoyer des savants pour les étudier, animés par la « légende dorée » qui fait de la Grèce le berceau de la civilisation occidentale et cela dès la Renaissance. Il ne faut pas oublier les témoignages laissés par les innombrables voyageurs qui ont sillonné le territoire grec dans ces siècles-ci¹⁰²³. Au Japon, au contraire, ce sont surtout ses savants qui vont s'y intéresser. La conclusion de ces premiers contacts ne peut donc qu'être différente dans un cas et dans un autre : féconde pour les Japonais, ambiguë pour les Grecs. En effet, les premiers vont établir les classifications d'objets, par typologie, servant à créer des séries chronologiques bien avant l'arrivée d'E. S. Morse, en 1879. Pour ce qui est des Grecs, « l'idolâtrie » portée par les Occidentaux et par certains membres de la Diaspora (dont Koraïs) à l'antiquité classique ouvre le chemin à l'acceptation comme propre de cette Antiquité, surtout dès la création de l'Etat grec.

Dans un tel état de choses, les travaux de deux étrangers vont venir réformer, d'une certaine façon, la vision que les Grecs et les Japonais s'étaient faite de leur passé. Les fouilles des archéologues européens sur le sol Grec ne sont pas récentes et, sans doute, la fondation de l'Ecole Française à Athènes en 1846 est l'image la plus claire de l'intérêt voué à la Grèce par les Etrangers¹⁰²⁴. Or, ce ne sera pas ce fait qui va frapper le plus les esprits grecs. Ce sont les

¹⁰²¹ NANTA, A. « Quelles ruptures et quelles continuités ? Le cas de la pratique ethnologique chez les savants de milieu de l'ère Meiji » dans BROTONS, A. et GALAN, Chr., (dir.), *Japan au pluriel 7, op. cit.* pp. 123-30, p. 127.

¹⁰²² KAKRIDIS I. Th. *Αρχαίοι Έλληνες στη νεοελληνική λαϊκή παράδοση*, Μορφωτικό Ίδρυμα εθνικής τραπεζής, Αθήνα, 1979, pp. 45-52.

¹⁰²³ Pour avoir un inventaire de ces voyageurs, mais non pas exhaustive, on peut regarder l'ouvrage en trois volumes de SIMOPOULOS, C. *Ξένοι ταξιδιώτες στην Ελλάδα. Δημόσιος και ιδιωτικός βίος, λαϊκός πολιτισμός, Εκκλησία και οικονομική ζωή από τα περιηγητικά χρονικά*, Αθήνα, 1991 (εκτή εκδόση)

¹⁰²⁴ Même si cette fondation est aussi un enjeu politique et symbolique de la part des Français : BASCH, S. *Le mirage grec. La Grèce moderne devant l'opinion française (1846-1946)*, Editions Hatier, Librairie Kauffmann, Athènes, 1995, pp. 43-57.

fouilles de l'allemand Schliemann qui vont être l'une des découvertes clés. En effet, n'ayant d'autre guide que l'*Illiade* ce personnage autodidacte sera capable (grâce aussi à de sages conseils de ses collaborateurs) de découvrir les ruines de la ville d'Ilion (l'ancienne Troie) et les ruines de la ville de Mycènes dont les premières fouilles se développent entre 1874 et 1876¹⁰²⁵.

Ces découvertes sont importantes pour les Grecs car elles servent pour affirmer la « véracité » des récits anciens et elles ouvrent ainsi la possibilité d'inclure des périodes mythiques dans les récits historiques. Il est donc « logique » de trouver des récits sur les héros, présents dans les poèmes, tout au début des histoires écrites à cette époque. Nous avons déjà signalé cette présence dans l'œuvre de Paparrigopoulos, or il n'est pas le seul. Ainsi, dans son ouvrage, *Histoire grecque : dès les temps les plus anciens jusqu'à présent* (*Ιστορία Ελληνική από των αρχαιότατων χρόνων μέχρι του νύν*) écrit en 1884 à l'intention des élèves du secondaire, Kyriakopoulos commence son histoire avec le récit succinct de quelques mythes en rapport avec les pères des héros de la guerre de Troie¹⁰²⁶. Et à différence de Paparrigopoulos, il se permet de conférer des dates précises à ces événements. En 1886, Spiridon Lambros commence la publication de son *Histoire de la Grèce avec les illustrations dès les temps les plus anciens jusqu'au royaume d'Othon* (*Ιστορία της Ελλάδος μετ εικονών από των αρχαιότατων χρόνων μέχρι της βασιλίας του Οθώνο*) qui va continuer jusqu'en 1908. Or, le projet initial changera en cours de réalisation et l'auteur ne traitera finalement que la période comprise entre l'antiquité et 1453, date de la conquête de Constantinople par les Ottomans¹⁰²⁷. Dans le prologue du premier volume consacré à l'histoire entre les premiers temps et la guerre du Péloponnèse, l'auteur déclare :

en connaissant l'histoire de la gloire et des martyres ; en voyant près du laurier l'acanthé, nous aimons mieux la patrie, apprenons la responsabilité, l'espoir et les dangers de la nation et comparant la hauteur de l'antiquité et les affrontements du passé avec la petitesse présent nous pourrions réfléchir sur les moyens du grand futur de la Grèce¹⁰²⁸.

Ainsi, nous trouvons une conception de l'histoire comme élément utilitaire dans la création d'un futur meilleur. Tout comme Paparrigopoulos et Kyriakopoulos, Lambros situe la mythologie dans les premiers temps de l'histoire grecque, mais dans son ouvrage, il existe

¹⁰²⁵ *Ibid.* p. 174.

¹⁰²⁶ KYRIAKOPOULOS, D. *Ιστορία Ελληνική από των αρχαιότατων χρόνων μέχρι του νύν*, Αθήνα, 1884, chap. Α'.

¹⁰²⁷ Ce changement est visible depuis le volume 4 publié en 1898 puisque l'intitulé de l'ouvrage change lui aussi.

¹⁰²⁸ LAMBROS, Sp. *Ιστορία της Ελλάδος μετ εικονών από των αρχαιότατων χρόνων μέχρι της βασιλίας του Οθώνο*, τόμος Α', Αθήνα, 1886, p. 2. Pour le texte originel voir Annexe 1: textes, partie a) Grèce, n° 3.

une différence intéressante : il incorpore également un chapitre consacré à la préhistoire grecque dans laquelle se trouve la civilisation cycladique.

Déjà en 1884, Lambros avait publié un autre ouvrage (*Etudes historiques Ιστορικά μελετήματα*) dans lequel il offrait de petits essais historiques sur les différentes époques de l'histoire grecque entre la préhistoire et le XVIII^e siècle¹⁰²⁹. L'importance de la préhistoire se trouve dans le fait qu'elle est considérée comme un moyen de connaître les premiers habitants de la Grèce. Et donc, comme dans le cas japonais nous nous trouvons face à la recherche des origines en dehors des mythes.

Mais, encore nous sommes dans la « contradiction » grecque de se voir devancer sur le chemin du monde ancien par des étrangers. Néanmoins, il me semble que cette « passivité » par rapport à l'Antiquité montre encore et toujours la position grecque sur cette affaire. En effet, malgré les efforts faits pendant les premières décennies de vie de l'Etat de « redorer » le blason du passé antique, malgré la création du terme « helléno-chrétien » pour concilier les deux positions « irréconciliables », c'est sur l'orthodoxie et sur Byzance que l'on se rabat et cela d'une façon de plus évidente dans la décennie qui nous occupe et dont nous parlerons plus longuement après.

Le débat ouvert pour Morse, Milne et Siebold dans la décennie antérieure continue dans les années 1880 à travers les études des membres de la Société d'anthropologie nouvellement créée *jinrui gakkai* 人類学会 (1884) dont le fondateur est Tsuboi Shōgorō 坪井勝五郎 (1863-1913)¹⁰³⁰. Celui-ci explique le but de l'anthropologie comme il suit : « (l'anthropologie) doit éclairer les principes relatifs à l'ensemble de l'Humanité sans faire la distinction entre le passé et le présent, ni intérieur ni extérieur »¹⁰³¹. Quelques années plus tard, il donnera une autre définition de l'anthropologie : « L'anthropologie est l'histoire naturelle de l'humanité »¹⁰³². Elle s'efforcera d'étudier les différences existantes, tenant compte entre autres choses de l'endroit géographique. Et dans cette définition il est plus près

¹⁰²⁹ LAMBROS, Sp. *Ιστορικά μελετήματα*, Αθήνα, 1884. Dans la partie consacrée à la préhistoire, l'auteur passe en revue les avancements et les études préhistoriques en rapport à la Grèce.

¹⁰³⁰ NANTA, A. « Koropokgrus, Aïnous, Japonais, aux origines du peuplement de l'archipel. Débats chez les anthropologues, 1884-1913 », *Ebisu. Etudes japonaises*, 30, printemps-été 2003, Maison Franco-japonaise, Tōkyō, pp. 123-54, p. 123. Il faut noter qu'à l'époque l'anthropologie gardait des liens très étroits avec l'ethnologie, l'archéologie et même la linguistique. Ainsi, Tsuboi, il va compléter sa formation à l'étranger comme disciple d'E. B. Tylor (1832-1917), le père de l'anthropologie culturelle et le créateur de la théorie des survivances.

¹⁰³¹ TSUBOI, Shōgorō « Histoire abrégée de notre société » (*Honkai ryakushi* 本会略史), *Bulletin de la société d'anthropologie (Jinruigakkai hōkoku* 人類学会報告), 1886, vol. I-1, p. 1-3, cité dans NANTA, A. « Koropokgrus, Aïnous, Japonais », op. cit. p. 127.

¹⁰³² TSUBOI Shōgorō *Cours d'archéologie japonaise (Nihon kōkogaku kōgi* 日本考古学講義), dans Tsuboi Shōgorō *shū* 1 坪井正五郎集 1, *Nihon Kōkogakusen* 2 日本考古学選, Tsukiji Shokan 築地書館, 1971, Tōkyō, pp. 14 et ss, p. 18 : *Jinruigaku wa jinrui no shizenshi de gozarimasu* (人類学ハ人類ノ自然史デゴザリマス.).

de ce que l'on connaissait en Europe comme anthropologie physique. Néanmoins, à l'intérieur de la société, les intérêts anthropologiques n'étaient pas les seuls. En effet, on trouve également des études en rapport avec l'archéologie, l'ethnologie, le folklore¹⁰³³. Cette interférence entre les différentes disciplines n'est pas quelque chose de particulier au Japon, nous la trouvons aussi entre les créateurs européens de celles-ci et même dans les chercheurs grecs intéressés par ces domaines. Et même si les Japonais accordent une grande importance aux travaux des Occidentaux comme Morse en ce qui concerne l'établissement de l'archéologie comme discipline, Tsuboi est considéré également comme le père de l'archéologie. Ainsi 1889, dans son ouvrage *Cours d'archéologie japonaise*, une fois qu'il a donné la définition faite par différents savants étrangers (il cite l'ouvrage *Cassel's Concise Cyclopedia*, et les noms de John Hunter-Duvar, Talfoourd Ely, Knight et W. T. Brand), Tsuboi nous livre ses idées concernant la discipline qui est « la science qui étudie en profondeur la nature des vestiges anciens, leurs rapports et également les divers choses tangibles dans les temps anciens »¹⁰³⁴. Il établit également les différences entre les périodes archéologiques. Ainsi, il y aurait une préhistoire (*yūshi* 有史), une « protohistoire » (*genshi* 原史) et encore une période nommée *shizen* 史前 connue aujourd'hui comme *senshi* 先史 (préhistoire) mais qui serait plus proche de l'histoire¹⁰³⁵. Et dans *La vraie valeur de l'archéologie* (*Kōkōgaku no shinka* 考古学の眞價) une fois qu'il a donné la définition faite par différents savants étrangers (il cite l'ouvrage *Cassel's Concise Cyclopedia*, et les noms de John Hunter-Duvar, Talfoourd Ely, Knight et W. T. Brand) et la sienne, il signale que la valeur de l'archéologie en ce qui concerne ses rapports avec l'histoire se trouve dans la possibilité qu'offre celle-ci de fournir des informations sur les périodes où les témoignages écrits vont défaut grâce à l'étude des vestiges matériels¹⁰³⁶.

Malgré une activité importante du côté de la création d'une terminologie, le cœur des activités de la société est dès le départ le débat sur les origines des japonais¹⁰³⁷. Et la réponse apportée va être de nier les rapports entre les outils et les ancêtres japonais. Dans ce débat, Tsuboi (suivant en partie les idées avancées par les chercheurs étrangers) va soutenir

¹⁰³³ LAURENS, E. « Anthropologie culturelle », *op. cit.* p. 202.

¹⁰³⁴ Tsuboi Shōgorō 坪井正五郎, *Cours d'archéologie japonaise* (*Nihon kōkōgaku kōgi* 日本考古学講義), dans Tsuboi Shōgorō *shū* 1 坪井正五郎集 1, *op. cit.* p. 15 : *Kore moku teki wo motte kōbutsu koseki ono ono no seishitsu, tagai no kankei, koreru ni yotte suichisu toki kodai no ariyō nado wo kiwamuru gakumon wo kōkōgaku to mōshimasu.* (此目的ヲ以テ古物古蹟各ノ性質、互ノ關係、是等二因テ推知ス可キ古代ノ有様等ヲ究ムル學問ヲ考古學ト申シマス。).

¹⁰³⁵ *Ibid.* p. 16.

¹⁰³⁶ *Kōkōgaku no shinka* 考古学の眞價, dans Tsuboi Shōgorō *shū* 1 坪井正五郎集 1, *op. cit.* p. 32.

¹⁰³⁷ LAURENS, E. « Anthropologie culturelle : vers une voie japonaise ni primitive ni occidentale », dans GONON et GALAN, Chr. (dir.), *Le monde comme horizon. Etat des sciences humaines et sociales au Japon*, Éd. Philippe Picquier, Paris, 2008, pp. 201-247, p. 214.

l'existence d'un peuple antérieur aux Aïnous, les « koropokgrus »¹⁰³⁸. Il s'agirait d'un peuple moins avancé que les Aïnous que l'on peut différencier par sa culture matérielle.

Dans un premier moment donc, les outils primitifs seront considérés comme appartenant à un peuple distinct qui aurait été par la suite remplacé par le peuple japonais, plus civilisé¹⁰³⁹. Or, des découvertes de plus en plus notables conduisent avec le temps à la remise en question de ces théories établies concernant les origines du peuple japonais et ses rapports avec les dieux « ancêtres ».

A côté de ces travaux « de terrain » visant à mieux comprendre, ou même à réaffirmer, des idées déjà existantes en ce qui concerne les origines des Grecs et des Japonais, les études historiques se développent également du côté « littéraire » c'est-à-dire dans les travaux faits par les historiens grâce aux interprétations des sources écrites et des ouvrages théoriques des collègues étrangers. De leur côté, les historiens japonais vont eux aussi mettre en avant les événements établissant des liens communs entre les membres de la communauté. Parmi ceux-ci, le plus évident est le recours aux mythes de création du pays par les dieux. En effet, l'origine divine des premiers empereurs et la création du pays par les divinités Izanagi et Izanami restent comme des vérités historiques intouchables. Et en conséquence, les livres d'histoire officiels commencent tous avec des narrations appartenant à la période des dieux, pour continuer par ceux des premiers empereurs et puis par les autres périodes historiques (cette fois-ci). Des mythes qui, malgré les critiques de plus en plus nombreuses des historiens ayant adopté les méthodes occidentales et employant entre autres l'archéologie dans la réinterprétation des sources écrites, continueront d'être fondamentaux dans l'imaginaire collectif. Un autre moment qui va être spécialement cher au gouvernement Meiji est celui de la lutte dite « des royaumes du nord et du sud » ayant eu lieu au XIV^e siècle¹⁰⁴⁰.

La décennie des années 80 voit, ainsi, l'arrivée au Japon des théories modernes en ce qui concerne l'histoire et la façon de la comprendre. L'objectivité comme idéal à atteindre, l'étude comparative des sources de diverses provenances, l'intégration à la réflexion historique d'autres disciplines telles que la géographie, la création d'une méthodologie historique arrivent au Japon de la main de Ludwig Riess (1861-1929), disciple de Leopold Ranke¹⁰⁴¹. Nous sommes donc en présence de la tradition scientifique allemande. Riess arrive au Japon en 1887 avec un contrat de trois ans, dans le cadre d'un programme visant à

¹⁰³⁸ NANTA, A. « L'Alterité Aïnoue », op. cit. p. 263.

¹⁰³⁹ Ils seront associés aux Aïnous, notamment et le débat s'ouvre donc autour de ceux-ci.

¹⁰⁴⁰ BROWNLEE, J. S. *Japanese Historians and the National Myths*, op. cit. pp. 87-88.

¹⁰⁴¹ *Ibid.* pp. 76-77

moderniser les savoirs, la technologie et les institutions japonaises. Il travaillera à l'université Impériale de Tōkyō, au Collège de Littérature, où l'on venait de créer le département d'Histoire et où il crée le cursus d'Histoire, dans lequel l'histoire du Japon devait être étudiée comme celle du reste du monde parce qu'elle n'était pas différente des autres. Parmi les matières se trouvaient donc l'histoire occidentale mais aussi la lecture de textes originaux et des cours de méthodologie. Parmi ses collègues se trouvaient Shigeno Yasutsugu 安澤 (1827-1910) qui fondera en 1889 l'Association historique (*Shigakkai* 史学会)¹⁰⁴², et Kume Kunitake. Shigeno est aussi une figure importante car, tout en suivant le courant traditionnel de lecture critique de textes originaux (*kōshōgaku* 考証学) il est en accord avec les préceptes prêchés par Riess avant même que celui-ci n'arrive pas au Japon et connaît également l'ouvrage de Zerffi sur la méthode historique¹⁰⁴³. En effet, lui et quelques-uns de ses collègues du Bureau d'Historiographie, commencent à faire des recueils des matériels (qu'ils ordonnent chronologiquement et nomment *shiryō* : matériels historiques) qui doivent servir comme base, une fois étudiés, pour la rédaction d'une histoire officielle du Japon¹⁰⁴⁴. Cette activité menée surtout entre 1885 et 1888 fournit à Shigeno et ses collègues une grande quantité d'informations qui, une fois confrontées, servent à corriger des erreurs commises dans la *Dai Nihonshi* et d'autres écrits historiques.

Bien que Shigeno se soit intéressé très tôt aux méthodes historiques employées en Occident (en se faisant faire des traductions par exemple) et qu'il semble désireux d'examiner l'histoire japonaise à la lumière des notions occidentales, en examinant les causes et les effets, en donnant des descriptions des conditions de vie, il était obligé de rédiger en chinois la *Histoire chronologique du Japon* (*Dai Nippon Hennen Shi* 大日本篇年史) dont le projet de 1869 ne sera commencé qu'en 1881. Mais le projet est transféré du Collège d'historiographie à l'université impériale de Tōkyō et fait que les méthodes occidentales et les travaux de compilations de sources de Shigeno et ses collègues se retrouvent aussi dans l'ouvrage. Ce projet, malgré l'emploi de méthodes novatrices, doit se plier à certaines conventions et sera, donc rédigé en *kanbun* ce qui lui vaudra les critiques des *kokugaku* qui vont prôner l'utilisation du japonais dans la rédaction des ouvrages historiques

¹⁰⁴² Elle est formée par des membres du Collège d'historiographie, du département d'histoire et du département d'histoire de l'université impériale de Tōkyō créée en 1889.

¹⁰⁴³ BEASLEY, W. G. et PULLEBLACK, E. G. (éds.), *Historians of China and Japan*, Oxford University Press, London, 1962 (1ère. Éd. 1961), p. 269 ; IWAI Tadakuma 岩井忠熊, "Shigeno Yasutsugu" 重野安澤 dans NAGABARA, K. et KANO, M. (éd.), *Nihon no rekishigaku* 日本の歴史学, Tōkyō, 1976, pp. 3-10, p. 5

¹⁰⁴⁴ *Ibid.* p. 4.

Dans le discours de la réunion inaugurale de la Société historique japonaise, intitulé « Ceux qui sont engagés dans le labeur historique doivent être justes et impartiaux dans leurs cœurs », Shigeno fait une déclaration d'intentions très importante car celle-ci l'amènera à faire la critique des conceptions historiques employés jusqu'à ce moment, spécialement, de celles qui liaient l'histoire aux intérêts politiques. Il dit :

L'histoire présente un tableau des conditions comme elles sont. C'est l'examen de ces circonstances et l'explication raisonnée de celles-ci, qui constitue la première fonction de l'enseignement historique. Il existe, néanmoins, l'idée que la première fonction de l'histoire soit d'instruire les hommes sur le moral ou le comportement ; et entre ceux qui écrivent avec cette pensée, il y en a certains qui ont tendance à déformer les faits. C'est contraire à la vraie signification de l'histoire. L'histoire fonctionne seulement si les leçons de morale – l'encouragement du bon et le découragement du méchant, la classification des liens moraux – émergent comme un produit naturel de la vraie narration des faits. Cela c'est ce que je comprends lorsque je parle d'une vue impartiale et d'un pinceau impartial¹⁰⁴⁵

C'est cette pensée qui amène Shigeno, mais aussi Kume Kunitake 久米邦武 (1839-1931) à rédiger des ouvrages critiques par rapport à quelques points très controversés comme celui qui touche les dynasties du Nord et du Sud qui seront publiés en partie dans la décennie des années 1890¹⁰⁴⁶.

A côté de cette nouvelle façon de comprendre l'histoire nous avons toujours celle qui, commencée dans la décennie antérieure était centrée dans l'idée de la « civilisation ». En effet, entre 1885 et 1888 Taguchi Ukichi publie trois ouvrages qui montrent ses idées concernant l'histoire : *Nihon kaika no seishitsu-na shakai gairyō ron* 日本開化之性質 名社会改良 (1885), *Nihon no ishō kyu seikō* 日本之意匠及情交 (1886) et *Shina kaika koshi* (1888)¹⁰⁴⁷. Ainsi, il s'intéresse à toutes les manifestations de la vie quotidienne et à leur évolution.

Nous avons également les travaux de Miyake Yonekichi qui ne s'intéresse pas seulement à la langue mais aussi à d'autres disciplines comme c'est le cas de Nishi Amane, de Kume Kunitake et d'autres intellectuels. Ainsi, dans son ouvrage de 1887 *Méthode de compilation historique dans les écoles primaires* (*Shōgaku rekishi hensan hō* 小学歴史編纂法) après avoir assuré que « pour la compilation des manuels scolaires dans l'éducation

¹⁰⁴⁵ Cité dans BEASLEY, W. G. et PULLEBLACK, E. G. (éds.), *Historians of China and Japan*, op. cit. pp. 279-280.

¹⁰⁴⁶ IWAI Tadakuma 岩井忠熊, "Shigeno Yasutsugu" 重野安繹 dans NAGABARA Keiji 永原慶二 et KANO Masanao 鹿野政直 (éd.), *Nihon no rekishigaku* 日本の歴史学, op. cit. p. 9. Parmi les sujets se trouvait celui du héros du XIV^e siècle Kojima Takamori qui, partisan de la Cour du Sud dans les luttes entre les Cours du Nord et du Sud à cette époque, avait été montré comme modèle de loyauté pour avoir aidé à l'empereur Go-Daigo

¹⁰⁴⁷ TSUKATANI Akihiro 塚谷晃弘, « Taguchi Ukichi » 田口卯吉 dans NAGABARA Keiji 永原慶二 et KANO Masanao 鹿野政直(éd.), *Nihon no rekishigaku* 日本の歴史学, op. cit. pp. 19-26, p. 22.

primaire sont nécessaires la connaissance de la pédagogie et la pratique des enseignants »¹⁰⁴⁸ il établit son plan, les objectifs et les contenus de cette histoire qui a « l'utilisation de nourrir la vertu extrêmement. Spécialement de diffuser encore plus le réveil de la loyauté et le patriotisme »¹⁰⁴⁹. Or, l'enseignement de l'histoire ne peut pas se faire dans le vide. Ainsi, Miyake affirme que « les matériaux historiques doivent être initiés sans doute, après que sont terminés les matériaux géographiques »¹⁰⁵⁰. Matériaux qui, en commençant par les cartes du monde passent après par celles de l'Asie, du Japon, et finissent par celles de la ville. En ce qui concerne l'enseignement de l'histoire à proprement parler, il est partagé en époques (*jidai* 時代). Cette division se faisait comme il suit : haute antiquité (*Daikō* 太古), antiquité (*Jōko* 上古), Fujiwawa *jidai* (藤原時代), Minamoto-Taira *jidai* (源平時代), Hōjō *jidai* (北条時代), nanbokuchō *jidai* (南北朝時代), Ashikaga *jidai* (足利時代), *Gunyū kakkyo jidai* (群雄割拠時代) et Tokugawa *jidai* (徳川時代)¹⁰⁵¹. Néanmoins, cherchant à organiser les époques d'une autre façon, l'auteur propose un autre modèle : l'antiquité (*jōko* 上古) : entre l'ère des dieux et Kōtoku 孝徳 (645-54); la période Fujiwara (藤原) : entre Kōtoku et la guerre Hōgen 保元 (1159), la période des Taira et Minamoto (原平) jusqu'à l'assassinat de Minamoto no Sanetomo 源実朝 (1219), la période Hōjō 北条 jusqu'à l'empereur Gōdaigō 後醍醐 (1339), la période des cours du nord et du sud (nanbokuchō 南北朝) jusqu'en 1382 (unification), la période Ashikaga (足利) jusqu'à l'arrivée du shōgun Ashikaga Yoshiteru 義輝 (1535-65), la période des seigneurs combattants (群雄割拠) jusqu'à l'assassinat de Oda Nobunaga 織田信長 (1582), la période de Tokutomi Hideyoshi (豊臣秀吉 mort en 1598), la période Tokugawa (徳川) jusqu'en 家定 (1867), la période de la restauration (維新) jusqu'à l'élection de Tōkyō comme capitale, la période contemporaine (genji 現時) à partir ce

¹⁰⁴⁸ MIYAKE Yonekichi, *Shōgaku rekishi hensan hō* 小学歴史編纂法 dans MORITA Toshio 森田俊男, UMENE Satoru 梅根悟 KATSUDA Shu.ichi 勝田守一 (éd.), *Miyake Yonekichi Kyōiku ron zenshū* 三宅米吉教育論集, Sekai Kyōiku ron shū 世界教育論集, Meiji tosho sōgyō 60 nen kinen shuppan 明治図書創業60年記念出版, Tōkyō, 1974, pp. 19-38, p. 19 : *Shōgaku kyōkasho no hensan ni wa kyōiku gaku no chishoku to kyōjutsu no keiken mottomo hitsuyō nari* .(小学教科書の編纂には教育学の知職と教授術の経験もとても必要なり。)

¹⁰⁴⁹ *Ibid.* p. 26: *Rekishi wa mata ooi ni tokusei wo kanyō suru no yō ari. Koto ni chūgi aikoku no shinsei wo yobi okosu ni mottomo kō eki aritosu.* (歴史はまたおおいに徳性をかん養するの用あり。ことに忠義愛国の心性を).よび起こすにもっとも功益ありとす。

¹⁰⁵⁰ *Ibid.* p. 32: *Rekishi ka wa kanarazu chiri ka wo sotsuetaru ato ni oite sazukubeki nari.* (歴史科は必ず地理科を卒えたる後において授くべきなり)。

¹⁰⁵¹ *Ibid.* p. 34. Les deux premières dénominations correspondent aux époques antérieures à l'époque Heian ; la troisième fait allusion à l'époque où la famille Fujiwara exerçait son pouvoir au gouvernement ; la quatrième fait allusion à la période de confrontation entre les familles Minamoto et Taira au XII^e siècle ; la cinquième au moment où la famille Hōjō occupait le poste de régent (au XIII^e siècle) ; la sixième correspond au moment dans lequel s'est produit la lutte des Cours du Nord et du Sud ; la septième se correspond au moment du shōgunat des Ashikaga (XIV^e siècle) ; l'huitième à l'époque des guerres civiles (XIV^e-XVI^e siècles) et finalement la dernière se correspond à la période du shōgunat des Tokugawa (jusqu'en 1868).

moment¹⁰⁵². La réalité historique est la même mais les événements pris en compte pour en faire le découpage sont de nature différente (confrontation militaires) et donnent donc un plan différent. Ce fait nous montre la relativité des choix employés pour faire le partage des ères historiques qui peut être mis au service de l'objectif que l'on veut donner à l'enseignement de l'histoire.

Des objectifs qui sont bien évidemment très divers. Ainsi, dans l'éditorial du premier numéro de la revue *Shigaku zasshi* (1889), Shigeno Yasutsugu écrit un article intitulé « Shigaku ni jūjisuru mono ha sore kokoro shikō shihira narazaru bekarazu » (史学ニ従事スル者ハ其心至公至平ナラザルベカラズ) dans lequel indique que l'une des raisons de la fondation de la revue était « le désir de comprendre l'objectif de la recherche historique »¹⁰⁵³. « L'histoire en tant que dispensatrice de l'utilité du temps passé, en ce qui concerne ce temps, elle ajoute l'idée, illumine la raison »¹⁰⁵⁴. Pour sa part, Konakamura Kiyonori contribue au même éditorial avec un article intitulé « Shigaku no hanashi » (史学ノ話) dans lequel, évoque trois raisons qui justifient le besoin de la revue : avoir une publication propre au Japon et aux façons de faire japonaises face aux ouvrages de l'étranger, l'utilité de connaître la propre histoire et le besoin de réviser les travaux que les étrangers ont fait sur le Japon, par exemple sur les ouvrages anciens comme le *Kojiki*¹⁰⁵⁵. Finalement, Hoshino Hisashi 星野恒 (1839-1916) signe une autre contribution « Shigaku kōkyū rekishi hensan ha zairyō wo seitaku suru ki setsu » (史学攷究歴史編纂ハ材料ヲ精擇スルキ説) dans laquelle signale l'importance de la recherche historique¹⁰⁵⁶. Ainsi, depuis le début la revue se veut l'organe d'expression des historiens japonais face à la présence de l'Occident et cela sans présomption des idées de chacun puisque Konakamura était un *kokugaku* tandis que Shigeno était favorable aux méthodes occidentales.

Si, au Japon, l'introduction des nouvelles méthodes amène les historiens à développer des critiques contre l'historiographie officielle, à repenser leur histoire et même à employer la langue propre plus que le chinois ce qui est une façon de « naturaliser » l'histoire, en Grèce

¹⁰⁵² *Ibid.* p. 37.

¹⁰⁵³ *Shigaku zasshi dai ichi gō* (史学雑誌第一号), 15 février 1889, pp. 1-5, p. 1: *Kore wo sōritsushi, zasshi wo hakkōshite, shigaku kōkyū no moku teki wo tatsusento hōssuru nari.* (此會ヲ創立シ、雑誌ヲ発行シテ、史學攷究ノ目的ヲ達セント欲スルナリ。).

¹⁰⁵⁴ *Ibid.* p. 3: *Rekishi wa jisei no ariyō wo utsushidasu mono ni shite, kono ariyō ni tsuki, kōan wo kuwahe, jiri wo shōmei suru kon,* (歴史ハ時世ノ有様ヲ寫シ出スモノニシテ、其有様ニ就キ、考案ヲ加ヘ、事理ヲ證明スルコン、).

¹⁰⁵⁵ KONAKAMURA Kiyonori 小中村清, *Ibid.* pp. 5-10, pp. 5-6.

¹⁰⁵⁶ HOSHINO Hisashi 星野恒, *Ibid.* pp. 10-14.

nous trouvons une tendance semblable mais suivant le chemin opposé : au lieu de se séparer du projet politique de la nation, on lui prête le soutien historique. Ou si l'on préfère, on emploie des arguments historiques pour justifier les politiques d'expansion, faites au nom de la « réunification » de tous les Grecs.

Il faut néanmoins signaler que les arguments employés seront différents, parfois opposés, en ce qui concerne leurs attaches idéologiques. D'un côté, nous avons toujours les idées de Paparrigopoulos qui, conservant son projet « des trois époques grecques » développe un peu mieux l'importance du rôle joué par la Macédoine et par Alexandre le Grand dans la formation de l'Hellénisme moderne. En effet, c'est Alexandre qui devient l'exemple à suivre car il « a réalisé sa grande œuvre, non au nom des Macédoniens mais au nom des Grecs »¹⁰⁵⁷. Paparrigopoulos affirme encore que « après la mort prématurée des pères civilisateurs (des Grecs) des héritiers étrangers ont adopté l'œuvre d'Alexandre le Grand, l'œuvre du Christianisme, l'œuvre de Constantin »¹⁰⁵⁸ qui sont donc considérés comme étant la clé de la Grécité.

Certes, ce n'est pas la première fois que la figure d'Alexandre et son œuvre sont employées dans le discours historique grec. Outre le fait que, parmi toutes les figures de l'antiquité, celle du monarque macédonien soit resté dans la conscience populaire (sous la forme de légendes, de poèmes, de récits), les premiers « idéologues » de la création d'un Etat grec vont utiliser Alexandre comme modèle. Notamment Rhigas Féraios dont les études sur Alexandre et l'époque hellénistique sont plus au moins cristallisées dans sa carte de la Grèce et dans le portrait d'Alexandre ainsi que dans la conception qu'il offrait de la « République hellénique », où le grec était employé en raison de son prestige, mais dans laquelle il ne devait pas y avoir de distinction en raison de la langue ou de la religion¹⁰⁵⁹. Et cette déclaration ressemble fort aux intentions d'Alexandre de ne pas établir de différences entre les Grecs et les Asiatiques issus de l'empire de Darius. Or, lorsque ces déclarations de Rhigas ont été faites, elles relevaient encore du domaine de la théorie, et même si, dans les formes que devait revêtir le nouvel Etat grec, existait la possibilité de « recréer » un Etat avec cet aspect, l'idée n'en a pas été acceptée par les grandes Puissances. Elle a cependant plané au dessus de Koletis et de la *Megali Idea*, mais, à cette époque, il y avait aussi une nouvelle composante :

¹⁰⁵⁷ Prologue du volume 2 de son *Ιστορία του Ελληνικού έθνους*, écrit en 1886, p. ζ' : *διεξάγει το μέγα έργον επ'ονόματι ουχί της Μακεδονίας αλλά της Ελλάδος*.

¹⁰⁵⁸ *Ibid.* p. ε' : *Μετά τον πρόωρον θάνατον των ιδίων αυτού πολιτικών γόνων υιοθέτηρεν αλληλοδιαδόχως το έργον του μεγάλου Αλεξάνδρου το έργον του χριστιανισμού, το έργον του μεγάλου Κωνσταντίνου*.

¹⁰⁵⁹ LÓPEZ VILLALBA, M. "Balkanizing the French Revolution. Rhigas's New Political Constitution", dans TZIOVAS, D. (éd.), *Greece and the Balkans. Identities, Perceptions and Cultural Encounters since the Enlightenment*, Aldershot, Ashgate Publishing Company, 2003, pp. 141-54, p. 146.

le christianisme. Ainsi, ce sont les Grecs chrétiens (entendus comme orthodoxes) qu'il faut libérer et réunir à leurs frères déjà libres.

Dans l'insistance mise sur Alexandre et sur son œuvre, telle qu'elle apparaît dans la période qui nous occupe, l'enjeu n'est tellement de montrer l'importance de ce moment historique pour la Grèce mais de le montrer comme faisant partie intégrante de l'histoire grecque de plein droit. Paparrigopoulos continue donc dans la ligne qu'il a amorcée dans la décennie des années 40 de présenter Alexandre comme un modèle à suivre. Il ne peut pas nier que le roi n'est pas grec mais macédonien, mais l'historien resserre les liens entre celui-ci et la Grèce en soulignant des faits connus grâce aux sources, qui montrent son attachement au monde hellénique. Ainsi, dans le prologue du deuxième volume de son *Histoire du peuple grec*, après avoir affirmé qu'Alexandre se battait au nom des Grecs et non pas au nom des Macédoniens, il souligne l'offrande faite à Athéna au Parthénon de 300 panoplies perses après la victoire du Granique au nom « d'Alexandre, fils de Philippe et des Grecs »¹⁰⁶⁰. Un peu après il déclare : « La Macédoine était capable de conquérir l'Orient mais pas de le civiliser ; la Grèce était capable de civiliser l'Orient mais pas de le conquérir »¹⁰⁶¹. Ainsi, nous avons l'impression que malgré l'intention de faire d'Alexandre un « Grec », l'objectif n'est pas totalement atteint. En effet, les rapports entre les deux mondes (Macédoine-Grèce) semblent plutôt se compléter dans la figure du monarque. Surtout lorsque, après avoir commenté les conquêtes de celui-ci, l'historien affirme : « La vie culturelle, nationale (εθνικός βίος) et idéologique de l'ancienne Grèce en réalité ne fut pas développée à l'identique en Orient »¹⁰⁶². De cette façon, tout en reconnaissant les liens entre l'Orient et la Grèce, Paparrigopoulos note l'existence de différences. Ces déclarations dans le prologue ne l'empêchent pas, néanmoins, de laisser sans modifications le corps de son ouvrage dans lequel l'époque d'Alexandre (couvrant la période comprise entre les activités de Philippe et la conquête de la Grèce par Rome) est appelée « Hellénisme macédonien » et occupe à elle seule 320 pages du deuxième volume (livres VI-VII) tandis que l'époque romaine (dès le II^e siècle av. J.-C. jusqu'au V^e siècle apr. J.-C.) se condense en à peine 270 pages (livre VIII). Ainsi, les historiens grecs en unissant la figure d'Alexandre le Grand (et son empire) et l'empire byzantin ne font que lier deux éléments fortement enracinés dans les consciences populaires. En effet, même dans les récits du Moyen Age, Alexandre était devenu une sorte de héros

¹⁰⁶⁰ PAPARRIGOPOULOS, K. Prologue du volume 2 de son *Ιστορία του Ελληνικού έθνους*, écrit en 1886, *op. cit.* p. ζ'

¹⁰⁶¹ *Ibid.* p. ζ' : *Η Μακεδονία ηδύνατο να κατακτήσει την Ανατολήν, αλλ' ουχί να την εκπολιτίσει, η Ελλάς ηδύνατο να εκπολιτίσει την Ανατολήν, αλλ' ουχί να την κατακτήσει.*

¹⁰⁶² *Ibid.* p. ι' : *Ο πολιτικός, ο εθνικός, ο πνευματικός βίος της αρχαίας Ελλάδος δεν μετεφυτεύθη τώνοντι απαράλλακτος εις την Ανατολήν.*

légendaire dont la figure plus ou moins déformée était connue de tous grâce aux ouvrages à caractère populaire, lus ou récités oralement, de façon individuelle ou collective, et également grâce à des adaptations pour des pièces de théâtre de marionnettes Karagöz¹⁰⁶³. Il était tellement enraciné dans cette pensée collective que l'on assiste à la création du mythe de la Gorgone, sœur d'Alexandre, recueilli par Karkavitsas dans son ouvrage *Narrations maritimes* et objet de l'article de Politis publié en 1878. Dans ce mythe, le roi macédonien est devenu le symbole de la gloire immortelle de la Grèce¹⁰⁶⁴.

Dans un contexte comme celui de la Grèce où les critères identitaires choisis faisaient partie de la culture, il était très important de souligner le rôle joué par Alexandre, mais aussi par les Diadoques (présents eux aussi sur le portrait que Rhigas dessina d'Alexandre), dans la diffusion de la civilisation grecque et des ses valeurs. C'était là un argument à invoquer au moment de réclamer des territoires ayant appartenu à l'empire du Macédonien. Et par là même, on fait un pas en avant pour s'approprier sa figure dans un moment où les intérêts d'expansion grecs entrent en collision frontale avec ceux qui commencent à se développer dans d'autres nations des Balkans, intéressées également par la Macédoine¹⁰⁶⁵.

A cet Hellénisme « macédonien » succèdent la création et l'expansion du christianisme, un Hellénisme « du Moyen Age » (μεσαιωνικός ελληνισμός)¹⁰⁶⁶. Il faut donc se demander quelle est la signification du terme « hellénisme » qui va être employé, recouvrant les mêmes intentions que la *Megali Idea*. En effet, certains chercheurs pensent qu'après le discrédit de celle-ci dû aux actions vacillantes et malheureuses du roi Othon qui l'avait embrassée comme idéologie de l'Etat, elle va être abandonnée et remplacée par le concept d'« Hellénisme » qui serait une sorte de justification de l'expansion grecque contemporaine qui parachèverait au XIX^e siècle son travail « civilisateur » commencé dans l'Antiquité avec Alexandre, continué grâce au christianisme et poursuivi par l'empire byzantin. Ainsi, la mission suprême de la Grèce, tout comme l'avait déjà exprimé Maurer en 1835, « serait

¹⁰⁶³ La figure d'Alexandre s'est transmise à partir de l'ouvrage du Pseudo Callisthène écrite au II^e apr. J.-C. et a été présente pendant toute la période byzantine d'une façon plus ou moins constante dans la littérature. C'est pendant la Turcocratie que nous trouvons, outre la continuité des récits populaires, la parution des adaptations pour les marionnettes ainsi que des chansons. Pour la tradition sur la figure d'Alexandre à travers les siècles voir l'introduction de Veloudis à l'édition de la « Phylada » d'Alexandre : VELOUDIS, G. *Διήγησις Αλεξάνδρου του Μακέδονα*, NEB, Ερμής, Αθήνα, 1989.

¹⁰⁶⁴ C'est de cette façon que sont comprises par les spécialistes grecs la question et la réponse qui se trouvent au cœur de la légende : « Le roi Alexandre est-il en vie ? » à quoi il faut répondre : « Il vive et règne ».

¹⁰⁶⁵ Ces idéologies sont évidentes dès 1875 et l'affaire de « Macédoine » sera la pomme de discorde dans les dernières décennies du XIX^e et le début du XX^e siècle dans les Balkans : CLOGGS, R. *Συνοπτική ιστορία της Ελλάδος*, op. cit. p. 91. Les nations en conflit sont la Grèce, la Bulgarie et la Serbie.

¹⁰⁶⁶ PAPARRIGOPOULOS, K. prologue aux volumes 3 et 4 de son *Ιστορία του Ελληνικού έθνους*, écrit en 1886, p. ιζ'.

d'amener la Lumière à l'Orient »¹⁰⁶⁷. En ce qui concerne Byzance, elle représente l'orthodoxie, donc l'autre pilier central de la vie quotidienne et de l'identité du peuple grec. Certes, il s'agit là d'une autre tradition née cette fois à Rome, puisque l'empire byzantin est l'héritier de l'empire romain ; Constantinople est la deuxième Rome et les Grecs, des « Romaïoi »¹⁰⁶⁸.

Le terme d'« hellénisme » est employé par la première fois par l'historien allemand J. G. Droysen (1808-1884) dans son ouvrage *Histoire d'Alexandre le Grand* paru à Berlin en 1833 et utilisé à nouveau dans *Histoire de l'hellénisme* de 1836¹⁰⁶⁹. Droysen, qui situe l'évolution de l'histoire grecque dans une opposition entre Orient et Occident, considère qu'Alexandre, héritier de l'Antiquité classique, incarne la résolution de cette opposition. Une solution qui prendra le nom « d'hellénisme ». Et cela est clair dès le début de son *Histoire d'Alexandre* :

Le nom d'Alexandre marque dans l'histoire du monde la fin d'une période et le début d'une ère nouvelle.

Les combats livrés durant deux siècles entre les Hellènes et les Perses, la première grande lutte entre l'Orient et l'Occident que connaît l'Histoire, Alexandre y met fin par l'anéantissement de l'empire des Perses, par ses conquêtes qu'il pousse jusqu'au désert africain et au-delà de l'Iaxarte et de l'Indus, par l'extension de la puissance et de la civilisation des Grecs sur les races épuisées et au bout de leur culture, par le commencement de l'hellénisme¹⁰⁷⁰.

Ainsi, cette période qui est vue par Droysen comme une synthèse (Orient et Occident) reçoit le droit d'être considérée comme une étape importante dans l'histoire de l'humanité (et non seulement dans l'histoire grecque)¹⁰⁷¹. Ce sont les idées de Droysen – qu'il cite – que Paparrigopoulos va adapter au contexte grec et dont l'explication la plus claire se trouve dans son *Histoire des noms : Grecs, peuple grec, Hellénisme (Ιστορία των ονομάτων*

¹⁰⁶⁷ MAURER, L. *Ο ελληνικός λαός, op. cit.* p. 421

¹⁰⁶⁸ La question du nom que les Grecs se sont donnés à eux-mêmes est très intéressante parce qu'elle montre l'évolution de la question identitaire. Ainsi, tandis que les intellectuels des XVIII^e-XIX^e siècles employaient (par des raisons idéologiques également) différents noms : Grecs, Hellènes, Romaïoi, les « Grecs » eux-mêmes se considéraient comme étant « Chiotès », « Crétois », « Constantinopolitains », « Athéniens »... Et lorsqu'il fallait employer un nom plus large, ils utilisaient de préférence « Romaïoi ». Même au début du XX^e siècle, une partie de la population continuait à l'employer.

¹⁰⁶⁹ Droysen, fils d'un pasteur pomérien, est l'un des historiens allemands les plus lus de son époque. En effet, intéressé depuis ses études dans l'antiquité (sa thèse était consacrée au règne de Ptolémée VI), son ouvrage *Histoire d'Alexandre le Grand* (1833) devient un succès d'édition. Droysen consacrera deux autres volumes à cette époque de l'histoire grecque (*Successeurs d'Alexandre* publié en 1836 et *Formation du système des Etats hellénistiques* de 1843). Les trois réunis forment l'ouvrage *Histoire de l'hellénisme* que l'auteur remaniera peu avant mourir : DROYSEN, J. G. *Histoire de l'hellénisme*, Robert Laffont, Paris, 2003 (trad. sous la direction de A. Bouché-Leclercq ; notes et appendices revus par B. Pagani-Skalli), viii-ix. Pour le succès de l'ouvrage de Droysen : SCHULZE, H. *Etat et nation dans l'histoire de l'Europe*, Ed. Seuil, Paris, 1996, Col. « Faire l'Europe », p. 192.

¹⁰⁷⁰ DROYSEN, J. G. *Histoire de l'hellénisme, op. cit.* p. 3,

¹⁰⁷¹ SIGALAS, N. « Hellénistes, hellénisme et idéologie nationale. De la formation du concept d'« hellénisme » en Grèce moderne », dans AULAMI, Ch. (éd.), *L'Antiquité grecque au XIX^e siècle. Un exemplum contesté ?*, L'Harmattan, 2000, pp. 238-291, p. 244.

Ελληνες, ελληνικόν Έθνος, Ελληνισμός) qui sert d'introduction à l'*Histoire de la nation grecque* en 1881. Pour lui, « hellénisme » et « nation hellénique » étaient la même chose : « les Grecs libres et les Grecs non libres »¹⁰⁷² Mais, avant, il avait déjà exprimé ses idées par rapport à l'hellénisme qui est vu comme le processus de l'hellénisation de peuples comme les Albanais ou les Slaves de Macédoine et de Thrace¹⁰⁷³. Et en 1846, lors de son cours inaugural à l'université d'Athènes, il déclarera :

La question n'est pas de savoir si nous sommes les descendants en ligne directe de Périclès et de Philopoemen, ce qui importe de prouver c'est que du croisement de races qui a eu lieu (...) a résulté, non pas une tourbe banale, inerte et stupide, mais un peuple qui possède en lui tous les éléments d'une existence politique, et plus particulièrement, que l'esprit de l'Hellénisme, modifié quant à la religion et aux mœurs, mais inaltérable quand au génie et à la nationalité, vivifie toujours en nous le résultat du travail successif des siècles.¹⁰⁷⁴

Ainsi, l'historien reconnaît une continuité « d'esprit » qui néanmoins, connaît des changements tout au long de son histoire. Des changements se produiront à chaque période. Et, donc, le terme d'« hellénisme » sans trop changer son concept de « civilisateur » va devenir le terme pour désigner les différents moments de l'histoire grecque ayant chacun ses objectifs propres et ses réalisations particulières.

Un autre historien qui réfléchit sur la signification de ce concept est D. Therianos dans son ouvrage *Φιλολόγικαι υποτυπώσεις* publié en 1885. En effet, après avoir passé en revue les théories françaises, britanniques et allemandes (dont celles de Droysen, Grote et Niebuhr), il résume également les théories grecques. Alexandre, le premier, est considéré comme le diffuseur de la langue et la culture grecques¹⁰⁷⁵. Puis, le développement de l'hellénisme continue à travers les Diadoques, Rome, les travaux de Paul de Tarse, des pères de l'Eglise et finalement de Byzance.

A côté de cette ligne de pensée, nous en trouvons une autre, représentée par Sathas (1842-1914) qui, tout en mettant l'accent sur la période médiévale, présente des différences significatives par rapport à la théorie historique de Zambélios-Paparrigopoulos¹⁰⁷⁶. En effet, Sathas, dans la préface de son *Μνημεία Ελληνικής Ιστορίας. Documents inédits relatifs à l'Histoire de la Grèce du Moyen Age* commence par affirmer que l'Empire byzantin est

¹⁰⁷² SIGALAS, N. « Hellénistes, hellénisme et idéologie nationale », *op. cit.* p. 286.

¹⁰⁷³ Ibid. p. 250.

¹⁰⁷⁴ PAPARRIGOPOULOS, K. *Introduction à l'histoire de la Renaissance du peuple grec (Εισαγωγή εις την ιστορίαν της αναγεννήσεως του ελληνικού έθνους)*, Πανδώρα, 1850, 1, pp. 119-203 et 230-33, cité par SIGALAS, N. Ibid. p. 250 et note 31.

¹⁰⁷⁵ THERIANOS, D. *Φιλολόγικαι υποτυπώσεις*, Αθήνα, 1885, pp. 36-8. Pour le développement de l'hellénisme: pp. 18-110.

¹⁰⁷⁶ Né à Athènes, Sathas est l'un des premiers historiens à se consacrer systématiquement à l'étude de la période byzantine. Ayant réalisé ses études en Italie et en France, il s'installe à Paris où il écrira une partie de son œuvre et où il mourra.

« l'empire Grec » car « le monde entier, civilisé ou barbare, ne connaissait l'empire byzantin que sous le nom d'*Imperium Graecum* »¹⁰⁷⁷. Or, comme il l'ajoute, cette dénomination ne pouvait pas être retenue par les empereurs étant donné que l'habileté politique des Byzantins se trouvait dans « la négation de toute nationalité » et que l'Eglise considérait le mot *hellénisme* comme « synonyme de paganisme »¹⁰⁷⁸. Ensuite, tout au long de cette préface, il essaie de montrer une sorte d'antagonisme entre Byzance et la Grèce qui donne l'impression d'être en face de deux entités radicalement différentes et complètement opposées, même si la deuxième faisait partie de l'empire. Pour définir ce qu'est la Grèce (Hellade est le terme employé), Sathas a recours aux paroles de Pléthon (philosophe du XV^e siècle) pour qui les Grecs (Hellènes) étaient les habitants « du Péloponnèse, du continent adjacent et des îles qui nous environnent »¹⁰⁷⁹. Sathas donne ensuite des exemples de cet antagonisme entre les Byzantins, assimilés aux « Romaios » et ceux qui se considèrent comme « Hellènes ». Il dit :

« C'est une erreur de croire que l'empire grec soit une simple continuation de l'empire romain, et que l'on n'y rencontre pas l'influence hellénique.

Même à l'époque où l'hellénisme était persécuté, les sujets de l'empereur Héraclius préféraient le nom d'Hellènes à celui de Romains.

Constantin Porphyrogénète, représentant des idées romaines, s'élève contre les armées qui, préférant à la tradition et à la langue de Rome celles de l'Hellade, hellénisaient les noms mêmes des thèmes »¹⁰⁸⁰.

Il continue encore en donnant d'autres exemples même jusqu'à la chute de Constantinople. Et, en partie, il semble voir comme responsable de cette chute les dissensions internes à Byzance en ce qui concerne la tradition « romaine » et la tradition « grecque »¹⁰⁸¹. Et encore, par rapport à l'Eglise il affirme : « Le parti orthodoxe, persistant dans son romainisme, ne suivait pas à l'aveugle une tradition surannée, mais il savait bien que ceux qui voulaient helléniser l'empire étaient Hellènes non seulement de nom, mais aussi de croyance »¹⁰⁸². En effet, Sathas pense qu'il y avait des adeptes des anciens rites qui avaient survécu jusqu'à la fin du Moyen Age (par exemple Gemiste Pléthon -1355-1452).

Ainsi, dans le problème fondamental des rapports entre Orient et Occident, entre les deux courants idéologiques (Rome-Grèce dont nous trouvons aussi l'opposition chez Paparrigopoulos), Sathas identifie Byzance avec Rome, l'orthodoxie et l'Orient (ce dernier

¹⁰⁷⁷ SATHAS, K. *Μνημεία Ελληνικής Ιστορίας. Documents inédits relatifs à l'Histoire de la Grèce du Moyen Age*, vol. I, Paris, 1880, p. v, n. 1.

¹⁰⁷⁸ *Ibid.* p. v.

¹⁰⁷⁹ *Ibid.* p. ix.

¹⁰⁸⁰ *Ibid.* xi.

¹⁰⁸¹ *Ibid.* p. xii.

¹⁰⁸² *Ibid.* p. xiii.

par disposition géographique) tandis que la Grèce (Hellade) est la continuatrice de l'Antiquité tant dans la géographie que dans la langue et la religion (paganisme). Il essaie donc de retracer une histoire de la Grèce centrée sur le Péloponnèse et les territoires contigus et relève les faits qui se sont produits comme « ce que l'on pourra appeler la tradition historique de l'Hellade moderne »¹⁰⁸³.

Nous sommes donc dans une logique de continuité, tout à fait différente de celle de Paparrigopoulos, qui s'adapte mieux aux logiques des Puissances extérieures en ce qui concerne les limites de la Grèce, mais qui était plutôt à l'opposé des idées développées par les idéologues et les politiciens grecs. Il n'est pas donc étonnant que les théories de Sathas ne soient que peu connues malgré les efforts faits par celui-ci en ce qui concerne le recueil des sources historiques pour mieux comprendre l'histoire du Moyen Âge grec.

De façon parallèle à la création de ces nouvelles perspectives historiques, nous trouvons la publication de catalogues bibliographiques contenant des travaux aussi bien des historiens grecs que des étrangers s'intéressant à des périodes de l'histoire grecque autres que l'histoire ancienne. Tel est le cas du *Catalogue d'écrivains se rapportant à l'histoire et la philologie grecque médiévale et moderne publié dans l'année présente* (Κατάλογος συγγραφέων αναφερομένων εις την μέση και νεώτερη ελληνική ιστορίαν και φιλολογίαν εκδόθεισων δε κατά το ένεστων έτος) publié en 1885 par le *Bulletin de la Société historique* (Δελτίον Ιστορίας Εταιρίας).

2.3. Religion et politique

Dans la période que nous sommes en train d'étudier, le rôle de la religion acquiert un caractère de plus en plus politique et ses représentants vont établir des liens de plus en plus étroits avec les membres du gouvernement de façon à faire de celui-ci un appui sûr de la conscience « nationale » qui est en train de se créer. Certes, les croyances jouent un rôle important dans cette définition, dès le début du processus – comme nous l'avons déjà vu. Cependant, à présent, il y a une différence. En effet, en laissant de côté de façon réfléchie sa proximité avec le peuple, les dirigeants s'acheminent d'une façon plus ouverte vers le côté politique de leurs positions.

¹⁰⁸³ *Ibid.* p. ix.

Il ne faut pas donc s'attendre à trouver des modifications substantielles, dans la vie quotidienne, des croyances populaires ou du fait religieux en général ; les mouvements par lesquels agissent les représentants « religieux » se jouent tous au sein de leurs élites. Et, néanmoins, ils auront une influence importante pour l'avenir de nos deux territoires.

L'une de premières remarques qu'il faut faire est l'intervention plus ou moins directe dans les politiques des gouvernements de la composante religieuse ; une composante qui reste fort complexe et qui a des implications dont il faut tenir compte pour mieux comprendre la suite des événements. En Grèce, où l'Eglise nationale est déjà reconnue par le Patriarcat, ce sont justement les rapports entre Athènes et Constantinople qui vont occuper les esprits durant une partie de notre décennie. En effet, c'est le moment où le Patriarche Joachim III décide de réaliser une politique qui touche tous les acteurs impliqués dans le difficile équilibre de la situation dans les Balkans. D'abord, elle intéresse la Sublime Porte qui est affectée par deux situations extrêmement problématiques depuis le moment où la Grèce est devenue Etat-nation. D'un côté, elle contrôle une partie des territoires que les Grecs revendiquent en évoquant les critères de langue, de religion et par tradition historique ; et d'autre côté le siège du Patriarcat œcuménique de l'Eglise orthodoxe est installé à Constantinople et le patriarche est, en théorie, un sujet, fonctionnaire de l'empire ottoman. Ensuite, bien sûr, la question intéresse le gouvernement d'Athènes, pris au piège entre ses désirs d'expansion et les restrictions imposées par les grandes Puissances. Et finalement, ce sont ces dernières qui dessinent et redessinent la carte des Balkans au gré des leurs intérêts politiques et commerciales.

La politique du patriarche Joachim III vise surtout la région de Macédoine et de Thessalonique où il a été métropolite avant devenir Patriarche¹⁰⁸⁴. Les liens unissant ces territoires du nord avec le Patriarcat sont clairement exprimés dans la lettre envoyée à Joachim III par les chrétiens de Thessalie en 1880 ; une lettre dans laquelle on lui demande de l'aide à un moment où le territoire devait passer entre les mains bulgares en vertu du traité de San Stefano¹⁰⁸⁵. En effet, étant encore sous domination ottomane, le Patriarche reste l'autorité de référence pour les chrétiens (orthodoxes ou pas) de la Sublime Porte. Finalement, le territoire sera intégré au royaume grec grâce au traité de Berlin de 1881.

Cette intégration et la situation du reste des territoires « grecs » soumis encore à la domination ottomane sont à la base de l'affrontement entre le Patriarche et Sp. Trikoupi dans

¹⁰⁸⁴ KARDARAS, Ch. A. *Το οικουμενικό Πατριαρχείο και αλυστρωτός Ελληνισμός της Μακεδονίας-Θράκης-Ηπείρου μετά το Συνεδρίο του Βερολίνου*, Εκ. Επικαιρότητα, Αθήνα, 1996, p. 24.

¹⁰⁸⁵ Pour la lettre: *ibid.* p. 52.

la première moitié de notre décennie. Un affrontement qui aura des répercussions postérieures et qui est fondé sur la différente vision idéologique et politique des deux institutions. La vision du Patriarche, en effet, s'inscrit dans la continuité de l'idéologie traditionnelle de Constantinople : la création ou le maintien d'un « empire œcuménique » composé par tous les chrétiens de l'Orient (« chrétien » pris comme égal à « orthodoxe »). Un « empire » dont la capitale serait Constantinople, la Polis. Il s'agit cependant d'une vision irréaliste puisque déjà deux Eglises nationales échappent de son contrôle : la grecque et la bulgare (reconnue en 1878). En plus, elle se heurte à la politique suivie par Athènes : celle d'un Etat national indépendant du pouvoir du Patriarche et qui essaie de définir ses frontières¹⁰⁸⁶. Ainsi, la question est de savoir que faire des Grecs qui sont encore sous domination ottomane. D'après Athènes, il fallait bien sûr les intégrer dans le royaume suivant la logique d'une politique « irrédentiste » d'après laquelle le rôle de l'Etat doit être de « sauver » les Grecs qui étaient encore sous domination étrangère. Etant donné la position contraire du Patriarcat, cette différence va constituer un point de friction entre les deux piliers de l'Hellénisme jusqu'aux guerres balkaniques. Il ne s'agit donc pas d'un affrontement directement lié à la religion, mais surtout du rôle politique joué par le Patriarche en tant que chef du *rum-millet*. Néanmoins, il ne faut pas oublier que, malgré la reconnaissance de l'autocéphalie de l'Eglise grecque, Constantinople reste encore le symbole de l'orthodoxie ; et sa libération (et celle des Grecs qui y résident) sera présente dans toutes les actions politiques grecques jusqu'à la défaite finale des idées irrédentistes d'Athènes en 1923. Il est aussi important de ne pas oublier le rôle que joue le Patriarcat en ce qui concerne l'éducation des personnes des territoires « occupés » puisque ce sont la langue grecque et la civilisation hellénique qui sont les bases des connaissances dispensées dans les écoles dépendant du Patriarcat. Une action qui sert à renforcer les idées d'appartenance à la communauté hellénique dans un moment fort complexe dans ces territoires (Thrace, Macédoine) qui seront l'objet de conflits constants jusqu'au début du XX^e siècle¹⁰⁸⁷.

Si, en Grèce, les rapports entre l'Etat et l'Eglise se produisent en partie « à l'extérieur » du royaume, la situation du Japon est différente, plus complexe et plus riche en conséquence. Comme nous l'avons vu déjà, la politique suivie par le gouvernement pour essayer de « créer » une religion « nationale » fondée dans le shintō avait été un échec et avait conduit à des épisodes de violence et de désordre importants dans la population. La décennie

¹⁰⁸⁶ Pour les différences de conception: *ibid.* pp. 13-15.

¹⁰⁸⁷ Par exemple, la Thrace connaîtra après la présence ottomane celle des Bulgares et puis à nouveau celle des Turcs avant d'être intégrée à la Grèce en 1921.

des années 80 représente une sorte de réorganisation aussi bien au sein du bouddhisme qu'à l'intérieur du shintō qui d'abord essayant de combattre la menace du christianisme va servir à définir les bases idéologiques sur lesquelles reposera la nouvelle identité politique qui est en train d'être créée en même temps. Une identité qui, tout en adoptant le langage formel et l'image des institutions occidentales, reste ancrée dans un univers symbolique propre à l'orient comme nous verrons.

L'une des premières remarques à faire est l'extrême fragmentation des deux principaux systèmes de croyances. En effet, aussi bien le bouddhisme et que le shintō, loin d'être unitaires (ils ne l'ont d'ailleurs jamais été) continuent d'être partagés entre des différentes « écoles » ou « sectes » chacune avec sa propre organisation, ses propres principes théologiques, ses propres prêtres qui mènent leurs propres campagnes de prosélytisme. Un bon exemple de la situation dans le domaine du shintō au début de notre décennie se trouve dans l'ouvrage *Tōkōki* de Sano Tsunehiko 佐野経彦 (1834-1906) le fondateur de la secte Shinrikyō (神理教) en 1880¹⁰⁸⁸. Il s'agit du journal du voyage entrepris par Sano entre octobre 1881 et février 1882 dans les régions de l'est ayant comme objectif de donner à connaître ses ouvrages et de s'attirer des adeptes. Ainsi, il visite de nombreux sanctuaires (entre autres le sanctuaire Hirata où l'on réalise des rites en l'honneur de Hirata Kanetane, le sanctuaire dans lequel reposait Motoori Norinaga) et les personnalités les plus influentes dans l'univers shintō dont les représentants des sanctuaires d'Ise, d'Izumo, de Kumano, de Yoshida entre autres et des représentants officiels appartenant soit à la maison impériale soit au gouvernement. Le journal n'est pas seulement un « itinéraire », il nous donne des renseignements intéressants en ce qui concerne la situation « théologique » du shintō à travers les idées de Sano et la confrontation qu'il fait avec la réalité du moment. Ainsi, lorsqu'il est appelé au Bureau des Affaires de shintō pour traiter des Statuts de son Association, il déclare que le shintō a un nom mais qu'il n'a pas de contenu, que les danses sacrées ne sont que des farces et que dans les églises il y a seulement des gens qui boivent¹⁰⁸⁹. Sano se montre spécialement concerné pour la création d'une véritable identité du shintō qui pour lui doit se fonder dans la vénération au kami (dont ceux Ise qui ont un rôle majeur) mais, curieusement

¹⁰⁸⁸ NOBUTADA, I. et HARDACRE, H. « The Shintō World of the 1880s: Sano Tsunehiko's 'A Journey to the East' », *History of Religions*, vol. 27, n° 3: Shintō as Religion and as Ideology: Perspectives from the History of Religions (Feb. 1988), pp. 326-353, p. 328.

¹⁰⁸⁹ Ibid. pp. 337-38.

le texte sur lequel s'appuie sa secte le *Diagramme de la divine vérité* est considéré par les examinateurs comme une sorte de shintō basé sur le bouddhisme¹⁰⁹⁰.

Evidemment, il n'est pas le seul à exprimer ses idées concernant ce que doit être le Shintō ; les représentants d'autres sectes le font aussi. En effet, malgré les directives de la « Grande Campagne d'Enseignement », les prêtres ont des idées diverses qu'ils diffusent dans leurs prêches, bien qu'il existe quand même un fond d'unité fondée dans le principe de la vénération des divinités tutélaires¹⁰⁹¹.

C'est dans ce climat de changements, de libre expression des idées que nous trouvons l'ouvrage de Takabashi Gorō 高橋五郎 (1856-1935) *Nouvelle théorie sur le shintō* (*Shintō shin ron* 神道新論), publié en 1880, dans lequel il s'intéresse, entre autres, au début de la vénération de l'empereur dont la filiation avec les divinités aura commencé avec Jinmu tennō¹⁰⁹². Il expose également dans le premier chapitre les idées des *kokugaku* surtout en ce qui concerne l'utilisation du mot shintō. En effet, d'après Takabashi : « Aujourd'hui les *kokugakusha* connaissent aussi par exemple dans leur cœur l'inadéquation du mot dit shintō »¹⁰⁹³.

Ainsi, le débat concernant cette croyance ne touche pas seulement les contenus, il s'intéresse également au nom qu'il faut employer pour le nommer. En 1881 (c'est-à-dire un an après l'ouvrage de Takabashi), nous assistons à la fin de la « Querelle du Panthéon » qui avait confronté dès 1875 les représentants des sanctuaires d'Ise et d'Izumo, par rapport à la position dans le panthéon officiel de leurs divinités respectives (Amaterasu et Ōkuninushi no mikoto)¹⁰⁹⁴. La victoire revenant au premier, la figure d'Amaterasu est placée à la tête des divinités dans le panthéon officiel. L'année suivante, le gouvernement annonce une distinction capitale à l'intérieur du shintō. D'un côté se trouvent désormais les institutions dépendant de l'Etat, sanctuaires qui portent dès ce moment le nom de *jinja* 神社 et de l'autre les institutions privées fondées par des particuliers qui seront connues comme *kyōkai*

¹⁰⁹⁰ Il s'agit d'un aspect concernant la responsabilité des parents dans la destinée de leurs enfants qui pour les examinateurs était une variante de la loi bouddhique des rétributions et que Saon considère comme appartenant à la voie impériale et donc sans rapports avec le Bouddhisme. Pour ses idées : *ibid.* p. 334.

¹⁰⁹¹ HARDACRE, H. "The Shintō Priesthood in Early Meiji Japan: Preliminary Inquiries", *History of Religions*, Vol. 27, No. 3, Shintō as Religion and as Ideology: Perspectives from the History of Religions (Feb., 1988), pp. 294-320, pp. 311-13.

¹⁰⁹² TAKABASHI Gorō 高橋五郎, *Shintō shin ron* (神道新論), 1880 recueilli dans Shimazono Susumu, Takakashi Hara, Hoshino Seiji 島蘭進 高橋原 星野靖二(éds.), *Shūkyō gaku no keisei katei, dai 3 kan* 宗教の形成過程 第3巻, Shiri-zu nihon no shūkyō gaku 4 シリズ日本の宗教学 4, Kuresu shuppan クレス出版, Tōkyō, 2006, introduction, p. 1.

¹⁰⁹³ *Ibid.* p. 2: *Ima no kokugakusha wa keryō kokoro ni wa shintō to iu koto no futō wo shiru* (今ノ国學者ハ假令心ニハ神道ト云ウ語ノ不當ヲ知ル).

¹⁰⁹⁴ ANTONI, K. *Shinto und die Konzeption des japanischen Nationalwessens* (kokutai), Brill, Leiden-Boston-Köln, 1998, p. 206.

教会 ou *kyōha* 教派¹⁰⁹⁵. C'est-à-dire que nous sommes en présence de la séparation entre le shintō de sanctuaire et le shintō de secte. Les différences entre les deux sont d'ordre juridique et même théologique. Ainsi, tandis que le second se fonde sur les cultes organisés par les fondateurs et possède la capacité de diffuser leurs croyances à travers des ouvrages ou par des campagnes de prédication et il peut également réaliser des travaux d'assistance à ceux qui ont besoins ; le premier est censé sauvegarder les croyances anciennes et traditionnelles japonaises et il est réduit à la célébration de rites et fêtes considérés comme appropriés pour affirmer les « caractéristiques nationales » et les prêtres ne peuvent pas diffuser leurs idées¹⁰⁹⁶. Cette différenciation est importante parce que l'Etat reconnaîtra petit à petit au cours de la décennie comme « légales » celles que l'on connaît comme les treize sectes shintō¹⁰⁹⁷. En ce qui concerne la direction de leurs affaires, les deux groupes dépendent d'institutions différentes : le shintō de sanctuaire ou d'Etat est dirigé par le Bureau de Sanctuaires du Ministère de l'Intérieur tandis que le shintō des sectes est l'affaire du Bureau des Religions du Ministère de l'Education tout comme les autres religions¹⁰⁹⁸. De cette façon, dans une première approche, ce qui semblait unir les deux mondes sont les divinités vénérées qui sont les mêmes.

Le côté ritualiste qui imprègne le « shintō des sanctuaires ou shintō d'Etat » a été considéré par certains auteurs comme une victoire de la ligne de l'école de Hirata face à la ligne d'Ōkuni, bien que cette idée ne fasse pas l'unanimité¹⁰⁹⁹. Néanmoins, il est important d'y insister car cet aspect, à côté de l'interdiction formelle arrêtée sur les textes officiels de pratiquer le prosélytisme, sont deux des arguments que les idéologues du gouvernement appuyés par des représentants shintō emploieront plus tard pour déclarer que le « shintō d'Etat » n'est pas une religion¹¹⁰⁰.

Ainsi, peu à peu les idéologues officiels avancent vers la création d'une entité qui ressemble de plus en plus à ce que nous connaissons mais qui n'existait bien évidemment pas dès le début.

Il ne faut pas croire, néanmoins que ce chemin se fait de façon paisible et qu'il est la seule option dans le panorama religieux. Moins présents dans la position prise par le

¹⁰⁹⁵ HOLTOM, D. Cl. *Un estudio sobre el Shintō moderno. La fe nacional del Japón*, Paidós Orientalia, Barcelona, 2004, p. 80.

¹⁰⁹⁶ *Ibid.* pp. 80-81.

¹⁰⁹⁷ *Nihon shūkyō jiten* 日本宗教事典, op. cit, p. 90. On compte parmi celles-ci les quatre sectes déjà citées pour l'époque Meiji et la *Shinrikyō* dont nous avons aussi parlé.

¹⁰⁹⁸ HOLTOM, D. Cl. *Un estudio sobre el Shintō moderno*, op. cit. p. 81.

¹⁰⁹⁹ ANTONI, K. *Shinto und die Konzeption des japanischen Nationalwessens* (kokutai), op. cit. , pp. 208-211.

¹¹⁰⁰ KITAGAWA, J. M. "Some Remarks on Shintō", *History of Religions*, Vol. 27, No. 3, Shintō as Religion and as Ideology: Perspectives from the History of Religions (Feb., 1988), pp. 227-245, p. 228.

gouvernement face à la religion mais également importants pour les développements postérieurs sont les changements qui se produisent dans cette décennie au sein du bouddhisme. En effet, après les graves incidents déchaînés par la politique de la séparation du shintō et du bouddhisme et voyant une montée de la puissance du christianisme, en partie consentie par les dispositions gouvernementales en faveur de l'Occident, certains chefs bouddhistes vont ouvrir une période de réflexion profonde en ce qui concerne les croyances, la situation des sectes et la façon par laquelle elles veulent être présentes dans le nouveau contexte sociopolitique et culturel. Le fruit de ces réflexions est le besoin ressenti d'une réorganisation du bouddhisme. En effet, dès l'époque du *Bakumatsu* les chefs shintō, les Confucéens et les *Kokugakusha* avaient exprimé leurs critiques sur le comportement des moines qu'ils considéraient comme corrompus moralement, et spirituellement faibles¹¹⁰¹. Or, c'est néanmoins à l'époque Meiji que les voix appelant à une réforme du clergé se font entendre plus clairement. Parmi les moines qui prônent ces changements et qui voient la situation du bouddhisme comme une conséquence de sa décadence, se trouvent Shaku Unshō 釈雲照 (1827-1909) et Fukuda Gyōkai 福田行誠 (1806-1888) qui peuvent être considérés comme les chefs de la faction favorable aux réformes¹¹⁰². Pour les réaliser, l'une des premières démarches à faire est de recueillir les informations, les textes qui doivent servir de base au nouveau « bouddhisme ». Alors, des voyages à l'étranger seront organisés par les branches les plus impliquées dans les changements. En profitant des principes énoncés dans la Charte des Cinq Points de 1868, des expéditions (à plusieurs ou en solitaire) partiront dans la décennie qui nous intéresse (et même dans la précédente) soit vers l'Occident (l'Europe et les Etats-Unis) soit vers l'Asie (l'Inde, la Chine, entre autres) ayant des objectifs complémentaires. Les premiers visent à établir des rencontres avec les spécialistes occidentaux ; les deuxièmes quant à eux vont essayer de « retourner » aux sources primitives du bouddhisme afin de trouver les arguments nécessaires à la réforme¹¹⁰³.

¹¹⁰¹ THELLE, N. R. *Buddhism and Christianity in Japan. From Conflict to Dialogue 1854-1899*, University of Hawaii Press, Honolulu, 1987, p. 19.

¹¹⁰² *Ibid.* p. 26.

¹¹⁰³ Ainsi, Kitabatake Dōryū 北畠道龍 (1820-1907) voyagera entre 1881 et 1884 par divers pays de l'Europe, et les Etats-Unis. Puis il séjourne un mois en l'Inde dans le voyage de retour. Appartenant à la branche Honganji de la secte Jōdō Shin, il était intéressé à la figure de Sākyamuni (ou du Bouddha historique). D'autres moines voyageurs en Asie, intéressés par les « sources » donc, par Shaka sont Shaku Sōen 釈宗演 (1859-1919) de la secte Rinzai et Shaku Kōzen 釈興然 (1849-1924) de la secte Shingon vont séjourner dans ces monastères à Sri Lanka. Eux aussi vont essayer de trouver les « origines » perdus afin de pour les employer à leur retour pour rénover le bouddhisme japonais.

Dans cette recherche de réforme, Takabashi publie *Nouvelle théorie du Bouddhisme Bukkyō shin ron* (仏教新論) en 1880 qui est un complément de son ouvrage sur le shintō¹¹⁰⁴. Pour sa part, Inoue Enryō 井上円了 (1858-1919) publie en 1887 *Introduction à la rénovation du bouddhisme (Bukkyō katsuron joron 仏教活論序論)* dans lequel il expose son plan de réforme nécessaire entre autres choses parce que « la moitié des moines est devenu ignorant, sans travail, sans caractère et faible »¹¹⁰⁵. Il est aussi l'auteur de l'expression *gokoku airi* 護国愛理 (protection de la nation et amour de la raison) qui sera utilisée par les bouddhistes pour exprimer leur sentiment nationaliste car, en effet Inoue ne voit pas de contradiction entre la religion et la politique. Ainsi, il expliquera ses idées concernant les liens entre la religion et l'Etat d'une façon plus complète dans son ouvrage *Débat sur les rapports de la religion et de la politique au Japon (Nihon seikyō ron 日本政教論)*. Pour lui, « les rapports entre la religion et de la politique en sont en vérité l'une des affaires sérieux de l'Etat »¹¹⁰⁶. Après avoir examiné la situation en Occident prenant comme exemple la situation des musulmans et des juifs, il se concentre sur la situation japonaise qu'il suit depuis les temps anciens où il existait trois religions (bouddhisme, shintō et confucianisme bien que cette dernière ne soit pas véritablement considérée comme telle) jusqu'aux temps modernes. D'après Inoue les rapports entre la religion et *kokutai* ont été établis depuis les temps anciens¹¹⁰⁷. Et, donc il considère la religion comme adéquate à la politique. Et il constate que « aujourd'hui en réfléchissant aux affaires occidentales on voit employer dans tous ces pays la religion qui est la plus adéquate à ces régimes politiques »¹¹⁰⁸. Pour ce qui est du Japon, il signale que « on ne doute pas que le bouddhisme et le shintō d'aujourd'hui sont devenues religions reconnues dans notre pays »¹¹⁰⁹. Alors, finalement « la nature de la propre religion s'ajoute aux facteurs du progrès de la nation »¹¹¹⁰.

¹¹⁰⁴ TAKABASHI Gorō 高橋五郎, *Bukkyō shin ron* (神道新論), 1880 recueilli dans Shimazono Susumu, Takahashi Hara, Hoshino Seiji 島蘭進 高橋原 星野靖二 (éds.), *Shūkyō gaku no keisei katei, dai 3 kan*, op. cit.

¹¹⁰⁵ *Bukkyō katsuron jōron* dans Inoue Enryō senshū dai 3 kan 井上円了選集 第3巻, Tōyōdaigaku, 東洋大学 Tōkyō, 1987, p. 328 : *sono sōryo kahan wa mugaku mushoku, muki muryoku naru wo* (その僧侶過半は無学無職、無気無力なるを).

¹¹⁰⁶ *Nihon seikyō ron* 日本政教論, dans Inoue Enryō senshū dai 8 kan 井上円了選集 第8巻, Tōyōdaigaku, 東洋大学 Tōkyō, 1991, pp. 49-69, p. 51.

¹¹⁰⁷ *Ibid.* p. 55.

¹¹⁰⁸ *Ibid.* p. 56 : *Ima, ōbei no jijo wo kangauru ni, kakukoku mina sono seiji kokutai ni mottomo tekishi taru shūkyō wo youru wo miru.* (今、欧米の事情を考うるに、各国みなその政治国体に最も適したる宗教を用うるをみる。).

¹¹⁰⁹ *Ibid.* p. 65 : *Sunawachi kyō no shintō, bukkyō wa waga kuni no kōninkyō naru koto utagai nashi.* (すなわち今日の神道、仏教はわが国の公認教なること疑いなし。).

¹¹¹⁰ *Ibid.* p. 57: *Shūkyō koyū no seishitsu wa kokka hattatsu no genso ni kuwawari* (宗教固有の性質は発達の原因に加わり).

Il faut donc ne pas oublier que même si le gouvernement penche du côté du shintō et de la morale confucéenne comme bases pour la nouvelle société et le nouvel Etat (que nous retrouverons dans la Constitution de 1889 et dans le Rescrit sur l'Education de 1890), les moines se sentent eux aussi concernés par cette création identitaire. Ainsi, lors de la fondation en 1888 du journal *Nihonjin* (dont l'un des promoteurs était Inoue Enryō qui bien évidemment y publiera des articles concernant la religion)¹¹¹¹, nous allons trouver parmi ses collaborateurs des membres du clergé bouddhiste comme Shimaji Mokurai ou Tatsumi Kojirō, qui vont insister sur le fait que le bouddhisme est « le principal élément des éléments principaux qui caractérisent un Japonais comme étant Japonais »¹¹¹². Petit à petit dans le sein du bouddhisme, on commence à développer l'idée qu'il est le fondement de l'Etat, un fondement sans lequel rien ne peut fonctionner. C'est-à-dire qu'il développe un sentiment semblable à celui que le gouvernement a déposée sur le shintō.

Inoue n'est pas le seul à prôner des réformes, dans le mouvement du « Nouveau bouddhisme » se trouvent aussi Mizutani Jinkai (1836-1896) qui publie en 1888 *Le nouveau bouddhisme* (*Shin Bukkyō* 新仏教), Nakanishi Ushio 中西午郎 (1859-1910) auteur de *Sur la révolution religieuse* (*Shūkyō kakumeiron* 宗教革命論) de 1889. Pour les deux, il faut réaliser un mouvement comme celui de la Réforme au sein de l'église chrétienne du XVI^e siècle ; or, tandis que le premier souhaite un retour aux voies traditionnelles, le deuxième prône une modernisation¹¹¹³. Il y a aussi Furukawa Rōsen 古河老川 (1871-1899) qui exprime des idées concernant la nouvelle mission du bouddhisme japonais aussi bien en Orient (devenir le guide de la civilisation coréenne) qu'en Occident. Il est aussi l'un des fondateurs de l'association *Hanseikai* 反省会 en 1886.

Si les voyages en Asie servaient fondamentalement à renouer avec les « traditions », ils aidèrent aussi à créer un fonds commun profondément hostile au christianisme, opposition qui était aussi bien présente au Japon où celui-ci était vu comme une menace pour l'intégrité du territoire. En fait, l'autre objectif et des voyages et de la réforme était de trouver les arguments et la cohésion nécessaires pour combattre la menace chrétienne et pour devenir les gardiens et les défenseurs de l'Etat¹¹¹⁴. Certes, cet objectif est présent dès les années 50, mais

¹¹¹¹ Le même année de la fondation, Inoue écrit un article intitulé presque sans changements « Débat sur la religion du Japon » (*Nihon shūkyō ron* 日本宗教論) dans la plus grande partie des numéros (en avril, mai, juin, juillet et septembre).

¹¹¹² THELLE, N. R. *Buddhism and Christianity in Japan*, op. cit. p. 101 et note 31 (p. 286).

¹¹¹³ *Ibid.* p. 195.

¹¹¹⁴ *Ibid.* p. 30.

il se fait plus évident dans la nôtre, au moment où l'on assiste à une « occidentalisation » imposée par des raisons politiques et à une montée parallèle de l'importance du christianisme.

Ainsi, la propagande antichrétienne devient très importante dans notre décennie et si, l'on commence en 1881 avec une campagne dont l'un des slogans est le fait de voir le christianisme comme une « injure nationale », entre 1883-85 le ton monte jusqu'à la devise « extermination du christianisme »¹¹¹⁵. De plus, certains idéologues pensent à la possibilité d'une « alliance » avec le shintō et le confucianisme : les trois voies du Japon pour faire front commun face au christianisme.

En effet, celui-ci est considéré comme un « ennemi » à vaincre surtout pour les bouddhistes. Malgré les persécutions du début de l'époque Meiji, réalisées non pas sur les chrétiens étrangers mais sur des Japonais chrétiens qui avaient gardé leur foi pendant toute l'ère Tokugawa, le christianisme semblait vouloir s'implanter à nouveau du fait des Occidentaux installés dans les ports ouverts à l'extérieur en vertu des traités inégalitaires. En outre, la politique « d'occidentalisation » radicale menée par le gouvernement pendant les années qui nous intéressent favorisait cette croissance qui comme, nous l'avons déjà signalé, est significative aussi bien en nombre de baptisés et que de membres de l'Eglise. Plus intéressant pour notre sujet que les missions réalisées par les étrangers, sont les attitudes que vont prendre les chrétiens japonais face aux rapports entre la religion et la politique. Il ne faut pas oublier que, pendant l'époque Meiji, la plus grande partie des chrétiens japonais et la totalité des chefs appartenaient à la couche des samurais ; ils avaient donc reçu une éducation fondée sur les principes moraux confucéens qui, en combinaison avec leurs croyances chrétiennes (protestantes), les poussaient à agir pour le bonheur de la société. Ainsi, Kozaki Hiromichi 小崎弘道 (1856-1938), un chrétien important pensait qu'ils se trouvaient dans une nouvelle ère, une ère de réformes, comme il le montre dans son ouvrage de 1886 *Nouveau traité sur la religion et la politique* (*Seikyō shinron* 正教新論). Comme les bouddhistes ou les membres du shintō, ils avaient aussi un sentiment national fort, mais ce sentiment s'exprimait de façon différente car, au lieu de privilégier l'Etat et le passé comme éléments fondamentaux, ils préféraient employer le peuple et le futur. De cette façon, ce n'est pas le « nationalisme » (*kokka-shugi* 国家主義) mais la « nationalité » (*kokumin-shugi* 国民主義) qu'ils mettent en avant¹¹¹⁶. A côté de la loyauté envers la patrie, les chrétiens japonais donnent une grande importance aux idées universalistes et au fait de croire en Dieu ; or cela

¹¹¹⁵ *Ibid.* pp. 87-89.

¹¹¹⁶ *Ibid.* p. 165.

ne veut pas dire qu'ils soient d'accord pour dépendre des Occidentaux. Au contraire, il y a des voix critiques comme celle de Tokutomi Sohō 徳富蘇峰, l'éditeur du journal chrétien *Kokumin no tomo* 国民の友, qui écrit en 1887 l'ouvrage *Le Japon future* (*Shōrai no Nihon* 将来の日本) dans lequel il montre son désaccord envers les actions commises par l'Occident. Il y a aussi Matsumura Kaiseki ou Uchimura Kanzō. Néanmoins, ils montrent une certaine intolérance envers les fêtes japonaises non chrétiennes (comme la célébration de l'anniversaire de l'empereur) bien que, petit à petit, on assiste à un assouplissement. Ainsi, dès 1889, dans les écoles chrétiennes on étudie les Analectes de Confucius à côté de la Bible, on célèbre l'anniversaire de l'empereur ; cette même année on réalise des prières en connexion avec la publication de la Constitution et de l'ouverture de la Diète en 1890.

Il ne faut pas croire qu'avec la promulgation de la Constitution dans laquelle on reconnaît la liberté de culte, les problèmes de type « religieux » vont finir. Au contraire, la condition mise à cette liberté (ne pas aller à l'encontre des fondements de l'Etat) et la proclamation du Rescrit de l'Education l'année suivante, dans lequel le shintō et la morale confucéenne campent comme ces fondements, vont créer des controverses très sérieuses entre les croyances et la politique nationale dans la décennie suivante comme nous aurons l'occasion de le voir.

Ainsi, le panorama religieux est loin d'être simple et comme nous avons vu, en employant des présupposés différents, les divers groupes entendent établir des connexions entre les croyances et l'Etat de façon que celles-ci servent de lien entre les Japonais et par la même occasion permettre aux croyances de devenir un élément constitutif de l'identité japonaise.

Au Japon, le choix du gouvernement de faire du shintō le fondement « religieux » du nouvel Etat est fait d'une façon encore plus arbitraire que dans le cas grec surtout parce que ces croyances étant fortement mélangées au bouddhisme, à la base morale confucéenne et aux théories taoïstes, il était impossible de créer quelque chose de séparé sans que cela produise un grand effet sur le peuple. Il s'agit, certes, d'un choix qui était inspiré dans les modèles extérieurs où chaque Etat était plus ou moins identifié à une « foi nationale », qui servait comme lien interne entre les citoyens¹¹¹⁷. Il n'est pas impossible que l'on doive chercher la raison du choix fait dans les modèles qui situent le monarque à la tête de l'Eglise. En effet,

¹¹¹⁷ Certes, cette vision que les Japonais s'étaient faits des rapports entre la religion et la politique est trop simpliste car en Occident on assiste de plus en plus à des mouvements « laïcs » qui prônent la séparation entre les deux instances. Il faut aussi tenir compte du fait que l'homogénéité n'était pas si claire, par exemple dans les grands empires comme l'empire allemand ou autrichien formés par des territoires aux confessions différentes (même si pour les Japonais tous étaient chrétiens, en Occident les différences entre les catholiques, les protestants et les orthodoxes créaient encore des graves affrontements).

parmi les destinations étrangères les plus visitées par les Japonais aussi bien avant 1868 qu'après cette date se trouvent l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis. Sauf dans l'exemple des Etats-Unis, dans les autres ce modèle est encore appliqué. Cette théorie d'union du gouvernement et la religion étant présente dans la tradition japonaise, surtout à l'époque de Nara vers laquelle se sont tournés les idéologues Meiji dans un premier moment, il n'était pas étrange de l'appliquer au nouveau gouvernement. A une différence près, si à l'époque de Nara c'est le bouddhisme qui est considéré comme la « foi nationale » à l'époque de Meiji ce rôle sera occupé par le shintō, qui était la croyance associée à la famille impériale dont les « ancêtres » étaient les dieux. Des institutions, suivant les modèles existants à Nara, sont créées pour contrôler les affaires cultuelles ; les prêtres deviennent des fonctionnaires et les sanctuaires sont organisés selon une hiérarchie créée par le gouvernement. Ainsi, une doctrine (à l'image de celle du bouddhisme) et des cérémonies des funérailles sont créés en hâte pour répondre aux besoins que demandait la nouvelle situation du shintō¹¹¹⁸.

2.4. L'entrée en jeu des « traditions populaires »

Bien que ce ne soit pas une nouveauté, puisque l'intérêt pour lesdites « traditions populaires » existe bien avant notre décennie, c'est à cette époque que l'on trouve d'une façon plus claire en Grèce, plus timide au Japon, un certain goût pour ce que nous pouvons qualifier de « retour aux traditions » dans la quête d'une identité propre, différente de celle qui avait été embrassée officiellement et qui était plus encline à accepter des postulats étrangers. Il ne s'agit certes que d'un début ; néanmoins, il est important par les conséquences qu'il aura dans la création de cette image de soi.

Il est nécessaire de signaler que ce « retour » ne se fait pas *ex-nihilo* et que les arguments employés sont déjà présents dans les moments antérieurs, empruntés le plus souvent aux lignes de pensée occidentales contre lesquelles on essaie, justement de lutter. Ainsi, le goût pour les « traditions populaires » comprises comme synonyme des « traditions paysannes » se trouve déjà dans l'œuvre de J. G. Herder et des Frères Grimm tout au début du XIX^e siècle. En Grèce, ce sont les étrangers qui, les premiers, se sont intéressés aux chansons comme faisant partie de ces traditions et qui, les premiers aussi, ont publié des recueils des

¹¹¹⁸ Les Evangélistes qui étaient chargés de diffuser le “Grand Enseignement” (fondé en grande mesure sur les idéaux confucéens) n'étaient pas de spécialistes, sauf les prêtres bouddhistes qui vont être acceptés. Pour ce qui est des funérailles, le shintō n'en avait pas étant donné les problèmes de souillure rituelle origine par la mort.

chants populaires avant même que les Grecs songent à le faire¹¹¹⁹. Ce sont également les chansons qui ont été considérées par les Japonais comme étant une partie de leur ancien patrimoine, patrimoine qui est mis en avant grâce aux travaux des premiers *Kokugakusha* au XVIII^e siècle¹¹²⁰. Etant donné que nous avons déjà développé cette question dans la première partie, nous ne reviendrons pas là dessus. Ces lignes servent seulement à rappeler ce goût et cet intérêt pour les « traditions ».

Comme nous l'avons déjà signalé, le premier pas vers ces « traditions » est fait à travers la langue et la littérature, suivi un peu plus tard de l'intérêt pour l'archéologie et, en général, pour les vestiges qui peuvent être montrés comme la preuve d'une continuité entre les temps passés et le présent. Néanmoins, comme nous l'avons signalé aussi, cette approche devait faire face à des problèmes d'ordre aussi bien idéologique qu'interprétatif. Bien sûr, c'est dans des ouvrages des « archéologues » européens du milieu du XIX^e siècle que nous trouvons pour la première fois les termes pour nommer l'étude des traditions populaires. En effet, celles-ci étaient connues dans un premier temps comme « antiquités populaires » un terme qui se trouve dans le titre de l'ouvrage *Observations on popular Antiquities* écrit par John Brand (1744-1866) et publié en 1777 à Londres. En 1846, dans une lettre envoyée à la revue *Athenaeum*, l'archéologue W. John Thoms (1803-1885) emploie pour la première fois aussi le terme « Folk Lore » pour parler de la recherche de la culture populaire traditionnelle¹¹²¹.

Quoi qu'il en soit, dans la décennie qui nous intéresse, ces recherches ont été encore une fois rabattues vers le monde linguistique et littéraire mais en présentant deux registres différents : d'un côté on s'efforce de rendre une description fidèle de la vie dans les campagnes comme témoignage de la « vraie » vie du peuple (dans le cas de la Grèce comme nous verrons bientôt) ; d'un autre côté, on suit le courant antérieur qui consiste à voir dans les manifestations « populaires », notamment dans les chansons, dictons, etc., des « souvenirs » des périodes antérieures, d'où découle l'intérêt pour les reproduire, pour les imiter et même pour les présenter à nouveau au public (comme nous verrons plus tard pour le Japon). Il y a encore une différence par rapport aux périodes précédentes qu'il nous paraît important de signaler : le fait que les « souvenirs », les « traces » ne se limitent pas seulement à la langue

¹¹¹⁹ Le premier recueil publié est celui de Cl. Fauriel en 1824, néanmoins nous trouvons déjà des chansons dans les ouvrages de Leake (1813) et nous savons, malgré les péripéties postérieures, que le premier à en avoir l'idée (ou plutôt la volonté) de publier ces chansons a été von Haxthausen en 1819. Jusqu'à la décennie des années 70, ce sont eux qui continuent, dans la plus grande partie des cas, à s'intéresser au folklore grec : BEATON, R. *An introduction of modern Greek Literature*, op. cit. p. 73.

¹¹²⁰ Dont Kamo no Mabuchi et Motoori Norinaga sont les plus remarquables.

¹¹²¹ ALEXIADIS, M. A. *Η Ελληνική και διεθνής επιστημονική ονοματοθεία της Λαογραφίας*, Εκ. Καρδάμυτσα, Αθήνα, 1988, p. 19.

mais à toutes les manifestations culturelles qui peuvent être observées dans les campagnes. Il s'agit, en effet, d'une façon différente de percevoir la continuité, encore et toujours le mot clé, du peuple grec et du peuple japonais. Jusqu'à présent on essaie de montrer cette continuité presque exclusivement en termes de « sang », donc d'héritage direct, ce qui présente des difficultés évidentes puisque la prétendue « continuité du sang » n'est qu'un mythe. Et même dans l'exemple du Japon, qui semble être un peuple homogène, cette idée ne résiste pas une analyse en profondeur¹¹²². Avec l'émergence des théories des « survivances », cette continuité penche du côté de la continuité culturelle, ce qui n'est pas sans problèmes, parce que l'on semble ne pas tenir compte des changements profonds qu'une culture peut avoir tout au long de son histoire. Certes, il y a des éléments qui ont subsisté (la figure de Charos en Grèce par exemple), mais ce que les savants de notre époque taisent ou, pour mieux dire, ne montrent pas, c'est le profond changement produit, et, de ce fait, ils ne disent pas que, sous un même nom, nous pouvons trouver des significations tout à fait différentes¹¹²³. Or, malgré cette difficulté, c'est avec l'intégration de type de réflexions que nous allons trouver de nouveaux arguments dans le débat identitaire.

En Grèce, c'est grâce aux travaux de Politis que nous trouvons la création d'une nouvelle discipline, la *Laographie*, qui aura comme propos l'étude des traditions populaires. Nous avons déjà signalé que cet intérêt commence dans la décennie antérieure, or il continue à se développer tout au long des années 1880, avec toute une série d'articles concernant les sujets les plus divers de la vie, des croyances et des traditions du peuple. Ainsi, entre autres, il publie en 1880 chez *Parnassos* plusieurs articles intitulés « Mythologie néohellénique » dans lesquels il étudie par exemple, les mythes en rapport avec la météorologie¹¹²⁴. C'est dans un article publié en 1884 dans la revue *Δελτίον της Ιστορικής και Εθνολογικής Εταιρείας της Ελλάδος* que Politis définit pour la première fois et le nom et le but de la discipline dont le programme sera établi dans un autre article, publié dans le premier numéro de la revue *Λαογραφία*, fondée par le même Politis en 1909¹¹²⁵. Or, un an avant, en 1883, il avait également fondé un concours de nouvelles à propos desquelles, il disait :

¹¹²² Dans les années 70 un courant de pensée nommé « nihojinron » a essayé encore de soutenir des idées d'homogénéité et malgré son succès, il n'est plus suivi.

¹¹²³ Sans quitter l'exemple de Charos en Grèce, cette figure qui, dans le folklore grec moderne et contemporaine, est identifiée à la mort et dont le nom provient de Charon, n'existe pas dans la mythologie ancienne. Ici, Charon n'est que le passeur d'âmes et même s'il est lié au monde funéraire ce n'est pas lui qui tue comme dans le cas de Charos. Et on pourrait dire de même de la figure de la Gorgone moderne par rapport à la Gorgone ancienne : il y a le nom qui reste mais son contenu est différent.

¹¹²⁴ Νεοελληνική μυθολογία. Δημόσεις μετεωρολογικοί μύθοι, *Παρνάσσος*, τόμος δ' 8, αουγ. 1880, pp. 585-608; τόμος δ' 9, σеп 1880, pp. 665-78.

¹¹²⁵ ALEXIADIS, M. A. *Η Ελληνική και διεθνής επιστημονική ονοματοθεία της Λαογραφίας* op. cit. p. 15 et 41.

Il faut admettre que le genre littéraire de la nouvelle peut exercer une influence considérable, par le fait qu'il traite d'arguments nationaux relatifs au caractère national et à la formation des coutumes. Ainsi, les scènes de l'histoire ou de la vie sociale, liées opportunément à la narration, stimulent bien plus les sentiments du lecteur, et non seulement le divertissement et l'intrigue sont sans fatigue, mais encore éveillent en lui un sentiment d'amour pour la patrie¹¹²⁶

Cette déclaration a été considérée comme l'acte de naissance non seulement d'un nouveau genre littéraire qui va se développer énormément en Grèce pendant la décennie des années 80 : la nouvelle de mœurs (connu aussi comme *éthographie* –*ηθογραφία*) mais aussi de l'intérêt pour les « traditions populaires » dans leur ensemble. Des traditions qui sont liées donc au « caractère national ». Le même nom de *laographia* choisi par Politis se fait l'écho de ce caractère propre. En effet, si les termes des disciplines voisines comme l'anthropologie ou l'ethnologie/ethnographie font allusion à des manifestations générales, la laographie, chez les Grecs à une connotation particulière. Traduit mot à mot, il s'agit de la discipline qui « décrit le peuple » (*laos* : peuple ; *graphia* : description). Or, dans le sens dans lequel l'emploie Politis, ce n'est pas tout à fait une description mais une recherche dont l'objet est l'homme du peuple dans toutes les manifestations de sa culture¹¹²⁷. Il a donc un certain caractère nationaliste que nous ne trouvons pas dans les autres disciplines. Politis ne va pas seulement établir le nom de la nouvelle discipline, il continue à publier des articles s'intéressant aux us et coutumes du peuple dans toutes ses manifestations. Parmi ces travaux, se trouve un article qui développe encore les croyances populaires autour de la figure d'Alexandre mais, à différence de celui publié en 1878 dont l'intérêt était la figure de la gorgone, cette fois-ci le centre de l'article est le roi qui est néanmoins encore étroitement lié au mythe des gorgones¹¹²⁸.

Avec les nouvelles de mœurs nous nous trouvons face à un intérêt pour la vie quotidienne des Grecs, qui se manifeste, dans ces premiers temps surtout, à travers les descriptions que nous observons dans les nouvelles de mœurs si importantes à cette époque en Grèce. Ces nouvelles ne sont pas cependant nées du néant. Elles sont apparentées au courant du réalisme et du naturalisme européens, et néanmoins elles sont en même temps différentes car, dans un premier temps, elles ne s'intéressent qu'à la vie dans les campagnes avant d'étendre leur spectre d'intérêt pour arriver jusqu'aux villes¹¹²⁹. Des noms tels que Drosinis

¹¹²⁶ VITTI, M. *Histoire de la Littérature néo-hellénique*, op. cit. p. 252.

¹¹²⁷ MEGAS, G. “Λαογραφία, Εθνογραφία, Εθνολογία”, *Λαογραφία* 25, 1967, pp. 39-42, p. 41.

¹¹²⁸ POLITIS, N. G. « Αλέξανδρος ο Μέγας κατά τας δημώδεις παραδόσεις », *Ημερολόγιον Σκόκου*, 1889, pp. 37-40, p. 38.

¹¹²⁹ KOHLER, D. *La Littérature grecque moderne*, op. cit. p. 84.

(1859-1951), Karkavitsas (1865-1922), Papadiamandis (1851-1911), Vizyinos (1849-1890) ou Palamas sont attachés à ce type de nouvelles. Certains d'entre eux vont entretenir des liens d'amitié (comme Politis et Palamas) et ils vont être coutumiers des mêmes moyens d'expression puisque leurs nouvelles et/ou articles seront publiés soit chez *Pandora* soit chez *Estia*¹¹³⁰. Ainsi, les premières nouvelles *éthographiques* seront publiées dans cette dernière¹¹³¹.

L'intérêt porté par ces nouvelles à la vie quotidienne du peuple n'est pas néanmoins quelque chose de nouveau, car nous le trouvons déjà dans certains ouvrages de Zambélios, dont le plus significatif est *Les mariages crétois* (1853). Certes, il s'agit d'un roman historique écrit en *katharevousa* cependant il montre déjà un certain intérêt pour les traditions¹¹³²; un intérêt qui sera perpétué par la suite par d'autres écrivains. Finalement, dans la décennie des années 80 c'est la vie des campagnes qui est dépeinte sous des teintes « réalistes », c'est-à-dire dans ses contradictions, ses cruautés, ses superstitions. Ce réalisme se manifeste aussi dans la langue utilisée à l'écrit. En effet, les écrivains vont glisser petit à petit de la *katharevousa* à la *dimotiki* évoluant vers une langue plus proche de celle qui était parlée par le peuple et dont le point d'arrivée (et en même de départ) est *Mon voyage* (*Το ταξίδι μου*) de J. Psycharis publié en 1888 et écrit entièrement en langue démotique. A la même époque nous trouvons la *katharevousa* simple de Papadiamandis.

En comparaison avec ces nouvelles, la démarche de Politis, tout en ayant comme objet d'étude les traditions populaires, est néanmoins différente. Il s'agit moins de décrire les traditions que de les montrer comme appartenant à la chaîne de continuité culturelle qui a ses origines dans l'Antiquité¹¹³³. Ainsi, les traditions sont considérées comme des « vestiges » des époques anciennes en employant comme éléments de comparaison des coutumes connues dans les sources littéraires antiques et des outils exhumés lors des fouilles récentes menées sur le territoire grec. Cette idéologie suit de près les théories de Zambélios et Paparrigopoulos qui sont devenus les créateurs de l'histoire « officielle » de la Grèce. Si, chez les premiers, c'est le peuple contemporain qui est observé, chez Politis, il l'est en tant que « témoin » de l'Antiquité. En effet, même si le peuple a une valeur en soi, celle-ci l'est surtout en tant que « survivance » des temps anciens. Le titre de son ouvrage de 1871 qui est considéré comme le

¹¹³⁰ Par exemple, Politis publie dès 1885 chez *Estia* qui avait été fondé par Drosinis et Palamas : KYRIAKIDIS, St. « Ο ιδρυτής της ελληνικής Λαογραφίας », *Νέα Εστία* 15, 1954, pp. 495-504, p. 500. En ce qui est de *Pandora*, fondée par Paparrigopoulos, Dragoumis et Rangavis, elle devient aussi un organe « laographique » très tôt.

¹¹³¹ VITTI, M. *Histoire de la Littérature néo-hellénique*, op. cit. p. 252. En effet, la revue est étroitement liée au concours de nouvelles.

¹¹³² DIMARAS, K. Th. *Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας*, op. cit. p. 439.

¹¹³³ BEATON, R. *An Introduction of Modern Greek Literature*, op. cit. p. 73.

début des études laographiques grecques, se saurait pas être plus clair : *Recherche sur les Grecs modernes : Mythologie néo-hellénique* (Μελέτη επί νεώτερων Ελλήνων: Νεοελληνική Μυθολογία). Et encore dans le prologue il dit : « Ainsi, les énergies et les qualités des beaucoup de dieux et de héros ont donné les saints non par la similitude de leurs noms mais par la similitude de leurs énergies et qualités, comme Saint Nicolas de Poséidon et des autres dieux marins, Saint Georges d'Apollon, saint Démétrius d'Athéna, déesse de la Sainte Sagesse et d'autres »¹¹³⁴.

Cette importance donnée aux manifestations traditionnelles du présent (non seulement linguistiques mais aussi religieuses, coutumières) que Politis et ceux qui partagent ses idées emploient comme moyen d'exprimer la continuité est un choix fait en Grèce mais qui ne sera pas encore suivi au Japon ou pas complètement. En effet, les savants japonais emploient surtout le domaine littéraire pour faire le « retour » aux origines qui commence à se manifester au début de la décennie qui nous intéresse mais qui se manifeste surtout à partir de la deuxième moitié des années 80. Ainsi, un groupe de jeunes gens, des intellectuels, qui vont prendre le nom de *kenyūsha* tout en partant de l'idée d'établir le roman comme une branche légitime de l'art finissent pour retourner à un classicisme littéraire qui les amène à rééditer les anciens ouvrages de Heian et des époques postérieures¹¹³⁵.

En 1888 Miyake Setsurei 三宅雪嶺 et d'autres collègues fondent le groupe *Seikyōsha* 正教者 et comme manifestation de leurs travaux fondent la revue *Nihonjin* 日本人 qui sera appelée plus tard *Nihon oyobi Nihonjin* 日本および日本人. Parmi la thématique des articles publiés se trouve celle de la « récupération de l'esprit » japonais se trouvent que nous voyons, par exemple dans *Une étude du paysage japonais* (*Nihon Fukeiron* 日本府警論) de Shiga Shunsei un autre membre du groupe. Un an plus tard, en 1889 Kaga Katsunan commence à publier le journal *Nihon* qui fait lui aussi appel à « récupérer l'esprit » perdu¹¹³⁶.

Peut-être, parmi les historiens du moment, Taguchi dont nous avons déjà parlé, est l'un des plus proches pour l'utilisation des traditions dans la définition de l'identité. En effet, dans son ouvrage de 1886, *Nature de la civilisation japonaise* (*Nihon kaika no seitsu* 日本開化の性質), il différencie deux types de « civilisation » : celle qui est guidée par l'aristocratie et celle qui est guidée par le peuple ; différence qui se trouve, d'après lui, dans toutes les

¹¹³⁴ POLITIS, N. *Recherche sur les Grecs modernes : Mythologie néo-hellénique* (Μελέτη επί νεώτερων Ελλήνων: Νεοελληνική Μυθολογία), Αθήνα, 1871, p. κς'.

¹¹³⁵ NAKAMURA, M. *Japanese Fiction*, op. cit. p. 53-54. Pour la publication des ouvrages classiques : OKAZANI, Y. *Japanese Literature*, op. cit. p. 19.

¹¹³⁶ *Ibid.* p. 15.

civilisations¹¹³⁷. Dans ce travail, il établit l'histoire de la civilisation japonaise à travers la description des vêtements, les habitudes de nourriture, les maisons, la littérature et lorsqu'il arrive à la fin de l'époque Tokugawa et son époque il met en parallèle la civilisation occidentale et la japonaise de façon à mettre en avant cette dernière.

Ainsi, même si l'intérêt porté aux « traditions populaires » ne se développe pas avec la même intensité en Grèce et au Japon dans cette période, nous voyons néanmoins la volonté d'avoir recours à celles-ci comme moyen d'expliquer (au moins en partie) le caractère propre à chaque territoire. Il faudra attendre la décennie suivante pour cet intérêt, lié également au problème des origines historiques prends une place plus significative dans le débat identitaire.

¹¹³⁷ TAGUCHI, Ukichi, *Nihon kaika no seishitsu* 日本開化之性質 (La nature de la civilisation japonaise), dans MATSUMOTO, S. *Meiji shisōshū*, op. cit. pp. 364-380, p. 365: *Yo no miru tokoro wo motte suru ni, kuni no kaika ni futatsu tane no kubetsu ari, hitotsu wa kizoku no michibikeru kaika, hitotsu wa heimin no michibikeru kaika kore nari.* (余の見る所を以てするに、国の開化に二種の区別あり、一は貴族の導ける開化、一は平民の導ける開化是なり。)

CHAPITRE 4: LA REACTION EXTERIEURE FACE AUX CHANGEMENTS

Comme nous l'avons vu dans les pages précédentes, même si le débat identitaire reste avant tout un problème interne, les deux gouvernements grec et japonais ont subi une forte pression extérieure qui a eu comme résultat une influence importante dans la façon de concevoir leur identité en tant qu'Etats. Les choix faits, surtout dans certains domaines, ont été motivés non pas par un souci de répondre aux problèmes internes mais pour « faire plaisir » aux Puissances étrangères. On assiste donc à une contradiction qui reste essentielle pour comprendre le processus de création identitaire. Ainsi les nouveaux Etats-nations vont se créer une « nouvelle » image à offrir à l'Occident ; image qui sera aussi employée à l'intérieur comme moyen de justifier les changements et qui n'est autre que celle de « l'occidentalisation ». Les institutions, l'industrie, l'aspect des villes, les infrastructures : tout doit devenir occidental ; ou du moins, tout va prendre « une allure » occidentale. Néanmoins, les esprits, même ceux qui sont gagnés par la « modernité », restent enracinés dans les « traditions ». Les aspects les plus quotidiens de la vie de la plus grande partie des Grecs et des Japonais (les maisons, l'habillement, les loisirs, etc.) mais aussi des aspects plus profonds comme les croyances, demeurent encore presque inchangés. En effet, en dehors des grandes villes et des élites, la vie continue, avec des nouveautés certes, mais sans que cela change, pour le moment, d'une façon très nette, le quotidien. Certes, entre le moment où les deux territoires se sont constitués en Etats-nations (1832- 1868) et la fin des années 1880, des changements se sont produits comme résultat des politiques voulues par les gouvernements ; or, ces changements étaient encore loin d'être généralisés dans l'ensemble des pays.

C'est cette contradiction qui devra être résolue dans les années à venir ; une résolution qui comme nous aurons de temps de voir, tient plus de l'intégration, de la réélaboration que de la destruction de l'un de deux éléments confrontés.

Il s'agit donc d'une situation fort complexe que celle du Japon et de la Grèce dans les premières décennies de leur existence en tant qu'Etats « modernes ». D'autant plus complexe que les Puissances étrangères, qui avaient déjà joué un rôle important dans leur avènement, semblent vouloir conserver leur influence sur eux en employant tous les moyens dont elles

disposent. Notamment la diplomatie, mais aussi leur supériorité technique, industrielle, économique... Et, même dans les jeux diplomatiques, on sent une sorte de politique « cachée » dont le résultat est la transposition des querelles internes dans les affaires politiques, diplomatiques et économiques de la Grèce et du Japon. En un mot, la vision que les politiciens étrangers se sont faite de la situation interne de nos territoires est tout sauf impartiale. Elle est aussi partielle que celle des voyageurs qui ont continué à sillonner les routes grecques et japonaises et à nous laisser leurs impressions sous forme d'ouvrages de tout type. Certes, les objectifs qui les poussent sont différents et les milieux dans lesquels ils évoluent aussi, néanmoins, en lisant certaines réflexions, on a l'étrange impression que tous, du diplomate au voyageur curieux, sont profondément méfiants et ressentent un malaise face à un processus qu'ils ont tous encouragé sinon imposé, et dont le résultat ne leur plaît pas. Ainsi, eux qui prônaient la « civilisation » des « barbares » vont avoir, de façon paradoxale, un mouvement de recul lorsqu'ils seront confrontés aux résultats de cette « occidentalisation ». Nous assistons alors à des situations aussi surprenantes que celle de Fenellosa aidé par Okakura Tenshin, qui vont s'ériger en « défenseurs » de l'art traditionnel japonais.

Et cependant, nous sommes aussi peut-être face à une incompréhension des Occidentaux devant les processus qui sont en train de se produire dans nos territoires, car, s'il est vrai que les changements ont bien lieu, il est vrai aussi que leurs effets ne sont, pour le moment, pas aussi catastrophiques que les étrangers le pensent. Pour rendre plus évidente l'évolution de cette image, nous allons suivre les opinions des visiteurs étrangers entre le moment de la création de nos Etats-nations et la fin de la décennie des années 1880. Certes, il s'agit d'une période temporelle fort inégale (vingt ans au Japon, soixante en Grèce), mais qui montre bien les espoirs et les désenchantements des étrangers par rapport aux processus qu'ils avaient contribué à déclencher.

1. Le « paradis perdu » : les voyageurs confrontés aux changements.

Peut-être est-il un peu excessif de considérer nos territoires comme des « paradis », néanmoins, et malgré les quelques relations des voyages qui circulaient déjà dans les milieux scientifiques et littéraires (ou peut-être à cause d'eux), l'approche qu'ont les voyageurs « indépendants » (c'est-à-dire ceux qui ont entrepris le voyage par leurs propres moyens et par des raisons privées : soit pour plaisir, soit dans le cours d'un voyage plus long, soit pour le

travail, soit pour les études) et, peut-être aussi de ceux qui ont séjourné dans nos territoires commandités par leurs gouvernements, de la Grèce et du Japon, reste, en général, encore celle de quelqu'un qui s'attend à y trouver une sorte de « paradis enchanté », terre promise de toutes les délices d'une antiquité retrouvée (la Grèce) ou d'un exotisme dépaysant (le Japon). C'est peut-être en raison à cette image idéalisée que leurs réactions face à la réalité seront même dans les cas les plus favorables teintées d'une sorte de désenchantement qui devient de plus en plus évident lorsque les voyages seront plus fréquents et plus aisés à réaliser.

Pour ce qui est de ces voyageurs, il s'agit bien sûr d'un groupe fort hétérogène qui présente des caractéristiques et des implications qui diffèrent d'un territoire à un autre. La première remarque à faire concerne leur nombre. Celui-ci est lié bien évidemment à l'accessibilité et donc aux moyens de transport. Le voyage en Grèce (qui normalement était intégré dans le « voyage en Orient ») qui, au départ, semblait une sorte « d'aventure » était devenu au milieu du XIX^e siècle un voyage presque « normalisé » pour tous ceux qui appartenaient à la haute société¹¹³⁸. Les conseils (comme ceux adressés par Charles Garnier en 1863 à « un jeune architecte ») et les guides (notamment le guide *Joanne* d'Isambert édité en 1873) sont de plus en plus précis ; les voyages peuvent être de mieux en mieux préparés ; néanmoins, comme le montrent également ces recommandations, il existe encore une grande partie « d'aventure » dans ces déplacements.

L'amélioration des moyens de transport (le bateau mais surtout le train) rendait donc plus accessibles nos territoires. Certes, le voyage jusqu'au Japon était plus compliqué étant donné son éloignement, mais les voyageurs « privés » vont s'y rendre également (dans un nombre moindre néanmoins). Leur présence peut être due à des circonstances diverses : soit ils y arrivent au cours d'un voyage de loisir plus ample (le tour du monde devient un sujet à la mode dans la deuxième moitié du XIX^e siècle) ; soit ils s'y trouvent attirés par la curiosité¹¹³⁹. On trouve également des particuliers à la recherche d'œuvres d'art, que ce soit à titre personnel ou commandités par leurs gouvernements, et des militaires, comme Loti, qui y font escale avant de se rendre à destination dans les possessions de leurs gouvernements sur le continent asiatique¹¹⁴⁰. En tout cas, le nombre de ces voyageurs est moindre que celui de ceux qui arriveront au Japon invités par le gouvernement.

¹¹³⁸ Pour une introduction au voyage: DUCHÈNE, H. *Le voyage en Grèce. Anthologie du Moyen Âge à l'époque contemporaine*, Robert Laffont, Bouquins, Paris, 2003, pp. i-xxviii.

¹¹³⁹ L'ouvrage de Jules Verne *Le tour du monde en 80 jours* est un reflet de cette ambiance et du goût pour les longs voyages des élites. Ainsi, comme il était de rigueur, Phileas Fogg passera lui aussi par le Japon (escale à Yokohama).

¹¹⁴⁰ En effet, les premiers séjours de Loti au Japon, en 1885, ont eu lieu au cours d'une escale technique dans son voyage pour rejoindre l'armée française dans le contexte de la guerre sino-française : FUNAOKA, S. *Pierre Loti et l'extrême Orient. Du Journal à l'œuvre*, Librairie-éd. France-Tosho, Tōkyō, 1983, p. 3.

Cette différence liée au nombre est importante parce que cela influe sur la qualité des témoignages. En effet, si, pour le cas de la Grèce, la plus grande partie d'entre eux sont issus de voyageurs dont les séjours n'étaient pas très longs et manquaient donc de profondeur, dans le cas du Japon, la proportion inverse laisse des ouvrages plus mûris. Or, cela ne veut pas dire que l'objectivité soit scrupuleusement respectée. Au contraire, même dans les ouvrages les plus « scientifiques », les auteurs laissent entrevoir leurs pensées en rapport avec ce qu'ils voient. C'est justement dans ces moments que leurs témoignages sont intéressants car ils nous montrent la distance qu'il y a entre ce qu'ils s'attendaient à trouver et la réalité qu'ils trouvent une fois arrivés à destination.

Dans le cas de la Grèce, cette différence de perception que nous trouvons présente dès les premiers moments de la création du royaume, concerne essentiellement trois domaines bien que les opinions ne soient toutes du même ton. Le premier domaine et, peut-être le plus « épargné » des critiques, est celui des vestiges anciens. La visite des sites célèbres de l'antiquité était la raison principale du voyage en Grèce et donc les voyageurs arrivent la tête pleine des textes des auteurs classiques, mais aussi de certains ouvrages contemporains comme ceux de Byron, Choiseul-Gouffier ou l'abbé Barthélemy. Il n'est pas rare, avant même la visite faite par Schliemann à Ithaque, que les voyageurs visitent l'île (et les autres îles Ioniennes) suivant la trace d'Ulysse et lisant les poèmes d'Homère¹¹⁴¹. Certes, ils sont persuadés qu'ils ne vont trouver que des vestiges ; mais l'idée qu'ils s'étaient faite de ceux-ci était quelque peu idéalisée ; de là vient leur désenchantement face à la réalité. Parmi les sites qui ont le plus « peiné » les voyageurs se trouve Corinthe. Les opinions le concernant semblent unanimes et cela depuis 1833. Ainsi, le comte d'Estourmel disait :

J'y descendis plein de l'espoir qu'au défaut d'une récolte abondante notre curiosité trouverait au moins à glaner parmi ces ruines que nous apercevions devant nous. Mais s'il est une terre, en Grèce, où il faille (sic) en entrant laisser toute espérance, c'est la triste et désolée Corinthe. Quel changement ! jamais grandeur aussi déchue n'avait affligé mes yeux¹¹⁴²

Même idée chez Flaubert qui s'écrie en 1851 face aux ruines de la ville : « Rien, rien ! où êtes-vous Laïs ? Où est le tombeau couronné d'une lionne tenant un bélier dans ses pattes ? »¹¹⁴³. Et d'après le guide d'Isambert « la seule ruine intéressante est le Temple »¹¹⁴⁴.

¹¹⁴¹ Tel est le cas par exemple du Comte Joseph d'Estourmel qui visite la Grèce en 1833, c'est-à-dire à peine un an après l'arrivée d'Othon, et qui nous a laissé ses impressions dans *Journal d'un voyage en Orient*, Paris, 1848, pp. 25 et ss.

¹¹⁴² COMTE Joseph d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*, Paris, 1848 (deuxième édition), vol. I, p.p. 84-5.

¹¹⁴³ FLAUBERT, *Oeuvres complètes de Gustave Flaubert. Notes et voyages. II. Asie Mineure-Constantinople-Grèce-Italie-Carthage*, Paris, Louis Conard Libraire-éditeur, 1910, p. 140.

C'est une idée semblable que nous trouvons dans la relation du voyage fait en 1843 par Blanchard et ses compagnons, en arrivant à Thèbes : « En entrant à Thèbes, le voyageur cherche avec empressement quelques traces de monuments qui rappellent les poètes, les héros et les demi-dieux (...) mais elles ont disparu, et la patrie d'Hercule, d'Epaminondas et de Pindare, n'est plus qu'un bourg moderne construit sur l'acropole de l'ancienne ville »¹¹⁴⁵.

En général, les voyageurs se rendent bien sûr à Athènes (qui est parfois le seul endroit visité), Delphes, Epidaure, Eleusis, visitent le Péloponnèse, certains passent dans les îles. Certes, la plus grande partie d'entre eux montrent leur enthousiasme face aux antiquités, mais même à Athènes les idées reçues et la réalité ne correspondent pas, surtout dans les premiers moments. Ainsi, à Athènes en août 1832, Adolphe de Lamartine affirme en parlant du Parthénon : « L'effet de cet édifice, le plus beau que la main humaine ait élevé sur la terre, au jugement de tous les âges, ne répond en rien à ce qu'on en attend » et il oppose les images romantiques que l'on s'est faites de lui à la réalité : « Sur votre tête vous voyez s'élever irrégulièrement de vieilles murailles noirâtres, marquées de taches blanches (...). Ces murailles, flanquées de distance en distance d'autres murs qui les soutiennent, sont couronnées d'une tour carrée byzantine et de créneaux vénitiens. Elles entourent un large mamelon qui renfermait presque tous les monuments sacrés de la ville de Thésée »¹¹⁴⁶. Sa description de la ville (qui n'est pas encore la capitale du royaume) montre également la présence des Ottomans ; c'est au bey commandant de l'Attique que Lamartine s'adresse pour avoir la permission de monter à l'Acropole¹¹⁴⁷. Le comte d'Estournel qui visite la ville au cours de la même année nous laisse aussi son impression à la vue d'Athènes.

(...) hélas ! c'est Athènes elle-même que bientôt il me faudra chercher. Nous venons d'entrer dans la ville et je la cherche, je la demande au milieu des décombres sous lesquels elle est ensevelie. (...) depuis huit années assiégée, saccagée, prise et reprise, amis et ennemis ont également concouru à la faire telle que la voici sous mes yeux. Non, je ne puis dire quelle fut ma première impression en me trouvant en présence de cette Athènes, qui avait été mon rêve, la passion de ma jeunesse, et en la trouvant dans un tel état ! l'aspect de ces ignobles mesures, là où mon imagination me présentait des temples et des palais, flétrit tellement toutes mes illusions que je baissai la tête et me laissai conduire par mon Grec, sans plus vouloir regarder autour de moi¹¹⁴⁸.

¹¹⁴⁴ ISAMBERT, E. *Itinéraire de l'Orient*, Paris, 1873, p. 246. L'acrocorinthe d'après lui, est intéressant pour le panorama que l'on voit depuis le sommet. Cet *Itinéraire* est aussi connu comme le guide Joanne, ancêtre du *guide Bleu* Hachette.

¹¹⁴⁵ CHENAVARD, A. M. *Relation du voyage fait en 1843-44 en Grèce et dans le Levant, par A. M. Chenavard, architecte et E. Rey, peintre professeurs à l'école royale des Beaux-arts de Lyon et J. M. Dalgabio, architecte*, Lyon, 1846, p. 23.

¹¹⁴⁶ *Œuvres complètes de Lamartine publiées et inédites. Souvenirs, impressions et paysages pendant un Voyage en Orient 1832-1833 ou notes d'un voyageur*, I-III (tomes VI-VIII), Paris, 1861, tome VI, p. 129. Il faut dire aussi que l'auteur changera d'avis par rapport au Parthénon dès qu'il le voit de plus près.

¹¹⁴⁷ *Ibid.* p. 137.

¹¹⁴⁸ COMTE D'ESTOUMEL, *Journal d'un voyage en Orient*, vol I. p. 93.

Le contraste entre ce que l'on attend et ce que l'on trouve est bien signalé par la Comtesse de Gasparin qui visite la Grèce avec son mari en 1847. D'après elle :

Il me reste de notre voyage en Grèce l'impression d'un travail qui n'est pas tout à fait en proportion au résultat. (...) Du côté pittoresque il y a quelques aspects admirables (...) Mais, que d'étendues pierreuses, désertes, que de croupes osseuses et décharnées ne faut-il pas traverser pour rencontrer de tels tableaux !

Du côté monuments encore, il y a disproportion entre le plaisir et la peine (...) ¹¹⁴⁹.

Dans son guide de 1873, Isambert après avoir accusé les Grecs de détruire leur propre patrimoine ancien (par exemple pour se procurer des pierres pour bâtir), il reconnaît que « des efforts sérieux ont été faits dans ces dernières années pour assurer la conservation des restes vénérables de l'art grec ancien et des fouilles ont été entreprises en différents endroits dans un but archéologique. On ne saurait trop encourager les Grecs à persévérer dans cette voie, où ils retrouveront leurs titres de noblesse les plus précieux » ¹¹⁵⁰. Ainsi, c'est comme si aux yeux des étrangers, la Grèce n'était à la hauteur qu'en conservant son passé.

Le deuxième aspect qui semble intéresser les voyageurs ce sont les paysages mais, là aussi, il y a des différences entre ce qu'ils attendent et ce qu'ils trouvent. En général, l'image qu'ils se sont faite est celle d'une Grèce presque « pastorale » et bucolique, or la réalité est tout autre. En effet, les voyageurs trouvent (et cela malgré les recommandations de voyager soit en automne soit au printemps) un pays au climat rigoureux, des terrains difficiles à traverser, des cours d'eau dangereux, des régions où les maladies font des ravages... En 1842, Alexis de Valon visite la Grèce et écrit : « Les Cyclades, que les poètes nous dépeignent si riants, sont en général d'une aridité désespérante pour l'imagination. Que d'illusions s'envolent quand on arrive en Grèce ! » ¹¹⁵¹. Or, il faut dire également, que les voyageurs décriront les paysages plutôt au gré de leurs impressions personnelles que de la réalité trouvée.

Or, c'est surtout le troisième domaine qui nous intéresse le plus parce qu'il touche la Grèce contemporaine. Et c'est ici que nous trouvons le comportement le plus paradoxal des voyageurs. D'un côté, on cherche le côté « pittoresque » dont parlait la Comtesse Gasparin, un côté pittoresque qui se trouve non seulement dans les villages et dans les campagnes mais

¹¹⁴⁹ COMTESSE de Gasparin, *Journal d'un voyage au Levant*, Paris, 1848, p. 257.

¹¹⁵⁰ ISAMBERT, E. *Itinéraire en l'Orient*, op. cit. pp. 34-5.

¹¹⁵¹ VICOMTE, Alexis de Valon, *Une année dans le Levant. Voyage en Sicile, en Grèce et en Turquie*, Paris, 1850 (deuxième édition), p. 233.

aussi dans les villes et qui se manifeste aussi bien dans les costumes que dans les mœurs, les croyances, la nourriture ou les maisons. Ainsi, les fustanelles (tantôt grecques, tantôt albanaise), les rites orthodoxes (« L'immense majorité des Grecs appartient à l'Eglise schismatique d'Orient qui s'intitule *Eglise orthodoxe*. (...) Les Grecs sont sincèrement attachés à leur religion ; elle représente pour eux un des éléments vitaux de leur nationalité »)¹¹⁵², les coutumes restées proches de celles de l'Orient semblent devenir aux yeux des voyageurs autant des signes d'identité. Dans ce contexte, nous pouvons comprendre les protestations face à l'abandon du prétendu costume national, qui se trouvent présentes dans plusieurs relations de voyage même si celles-ci révèlent déjà des idées préconçues de la part des voyageurs. Alexis du Valon en 1843¹¹⁵³, la Comtesse Gasparin en 1847¹¹⁵⁴, Gabriel Charmes en 1881¹¹⁵⁵. Certains craignent même la « disparition » des Grecs en parallèle avec la disparition du costume.

D'un autre côté on demande à la Grèce de devenir « civilisée », de sortir de l'espèce de « régression » dans laquelle l'avait plongée la domination turque. Ainsi, Estourmel pensait en 1833 que les Grecs modernes étaient en quelque sorte tombés dans la « déchéance » mais il affirme également : « Je ne vois (...) point qu'il y ait lieu de désespérer de la régénération des Grecs. Seulement on a eu tort en s'imaginant qu'on la trouverait toute faite »¹¹⁵⁶. Chenavard (1843) affirme, après avoir considéré que la situation de la femme grecque a été influée par les mœurs turques, « mais l'instruction qui se répand dans toutes les classes, (...) le contact avec les autres nations européennes, modifiera insensiblement leurs usages ; ils goûteront les charmes d'une civilisation qui ne peut s'accomplir si les femmes n'y sont de moitié »¹¹⁵⁷. Trente ans plus tard, les opinions d'Isambert semblent montrer que l'image de la Grèce n'a pas trop changé malgré le ton d'espoir que nous pouvons lire entre lignes :

L'avenir leur appartient, mais il faut savoir attendre et commencer par faire de la Grèce indépendante un modèle de prospérité et de bonne administration qui entraîne tout l'Orient par une attraction irrésistible. (...). Si

¹¹⁵² ISAMBERT, E. *Itinéraire en Orient, op. cit.* p. 32.

¹¹⁵³ Vicomte Alexis de VALON, *Une année dans le Levant, op. cit.* p. 222 : « En Grèce, comme ailleurs, toute originalité disparaît, l'habit national y devient de plus en plus rare, et notre costume disgracieux s'y multiplie ».

¹¹⁵⁴ Comtesse A. de GASPARIN, *Journal d'un voyage au Levant, op. cit.* pp. 107-8 : « Notre habit nous gouverne au quart. Et l'on a mis des redingotes bleues, des casquettes bleues, des pantalons étriqués aux descendants de Thémistocle, aux défenseurs de Missolonghi ! Et Canaris, le grand Canaris lui-même, porte un habit noir ! Heureusement qu'il y a quelques régiments en fustanelle, en veste ouverte sur la poitrine, en guêtres serrées (...) Les savants prétendent que sous le ciel, il n'y a plus de Grecs. (...) L'ai bien envie de n'en rien croire, mais j'y crois un peu malgré moi ».

¹¹⁵⁵ CHARMES, G. « Une excursion à Athènes. Les effets de la crise hellénique », *Revue des Deux Mondes*, n°43, 1^{er} février 1881, p. 497-531, cité dans DUCHÈNE, H. *Le voyage en Grèce*, p. 805 : « Les Grecs qui ont conservé la fustanelle sont arrivés, je ne sais comment, à conserver en même temps le type national. Ils ont d'ordinaire la longue et fine moustache, les traits aiguisés, les yeux étincelants, en palikares traditionnels. Le jour où ils disparaîtront, il n'y aura plus des Grecs, la théorie de Fallmerayer sera vraie »

¹¹⁵⁶ Comte d'ESTROUMEL, *Journal d'un voyage en Orient, op. cit.* pp. 79-80.

¹¹⁵⁷ CHENAVARD, A. M. *Relation du voyage fait en 1843-44 en Grèce et dans le Levant, op. cit.* p. 39.

les Grecs lettrés d'Athènes ressemblent à peu près aux autres peuples de l'Europe, on est bientôt frappé de l'énorme disproportion qui existe entre cette élite peu nombreuse et le reste de la nation, de la misère et de l'état de barbarie qui se cache sous cette écorce légère de civilisation. Sans sortir d'Athènes, on pourra observer que le bas peuple ignore les premiers éléments des arts les plus nécessaires à la vie ¹¹⁵⁸

Même, dans la *Prière sur l'acropole* de Renan, publié en 1876, mais d'après des notes de son voyage en 1865, nous trouvons une sorte de désenchantement : « Les habitants actuels de la terre que tu donnas à Erechthée (...) je les exalterai, je les flatterai. J'essayerai d'aimer jusqu'à leurs défauts ; je me persuaderai, o HIPPIA, qu'ils descendent des cavaliers qui célèbrent là-haut, sur le marbre de ta frise, leur fête éternelle (...). Que de difficultés, en effet, je prévois ! que d'habitudes d'esprit j'aurai à changer ! » ¹¹⁵⁹.

Dans cet univers plutôt négatif concernant les Grecs, les mots de Joseph Reinach en débarquant à Syra en 1878 (provenant de Turquie) sont d'un vif contraste : « On se sent en pleine civilisation, civilisation jeune, celle d'un peuple qui sait que l'avenir lui appartient. Il a la foi (...) vivace de celui qui n'ignore pas que la montagne ne va jamais à Mahomet, et qui ne compte que sur lui-même » ¹¹⁶⁰

Plus que dans les critiques « morales » c'est dans les descriptions de la Grèce moderne que cette contradiction est présente. Il ne s'agit pas des changements politiques ou économiques que nous verrons en parlant des diplomates, mais des changements de la vie quotidienne, dans les infrastructures, dans ce qui est plus proche aux voyageurs. Peut-être, le signe le plus clair de l'incompréhension des étrangers par rapport à ces changements est-il le guide d'Isambert dont nous avons déjà cité plusieurs passages. Certes, lorsqu'il affirme que la Grèce est « fort arriérée » en ce qui concerne les voies de communication ¹¹⁶¹, il décrit peut-être la réalité mais sa façon de concevoir les « voies de communication » est faite avec un regard européen et semble ne pas tenir en compte du fait qu'en Grèce (en raison des conditions du relief) il a été toujours plus aisé d'établir des communications par voie maritime que par voie terrestre. En outre, même s'il concède que le gouvernement investit depuis des décennies, ses impressions sont plutôt critiques (« il est plus facile d'arriver en Grèce que de voyager dans l'intérieur du pays » ¹¹⁶²). Les hôtels que l'on trouve seulement dans certaines villes (Corfou, Syra, Pirée, Patras, Calchis, Nauplie, Corinthe) sont modestes sinon de

¹¹⁵⁸ ISAMBERT, E. *Itinéraire en l'Orient*, op. cit. pp. 37-8.

¹¹⁵⁹ *Prière sur l'acropole* par Ernest Renan. *Compositions de H. Ballery-Desfontaines*, Paris, 1899, p. 30. (ressource numérique téléchargée de Gallica-BNF, le 26-11-2012).

¹¹⁶⁰ REINACH, J. *Voyage en Orient*, t. 2, Paris, 1879, cité dans DUCHÈNE, H. *Le voyage en Grèce*, op. cit. p. 789.

¹¹⁶¹ ISAMBERT, E. *Itinéraire en l'Orient*, op. cit. p. 29.

¹¹⁶² *Ibid.* p. 49.

« misérables bouges », Athènes faisant exception¹¹⁶³. Donc, malgré les efforts faits, ce n'est pas assez pour trouver « grâce » aux yeux des voyageurs. Et, à l'intérieur du pays (là où l'on pense trouver le côté « pittoresque ») « les mauvais gîtes, la mauvaise nourriture, les fatigues du cheval, rendent ce voyage très difficile pour les femmes. En est-on dédommagé par la beauté du pays, des ruines antiques ? Pour la plupart des touristes, ce voyage, il vaut mieux les en prévenir d'avance, est la source d'un profond mécompte »¹¹⁶⁴.

C'est néanmoins en lissant les descriptions des villes, notamment d'Athènes que l'on se rend compte de l'attitude paradoxale des étrangers vis-à-vis des changements. Nous avons déjà signalé les impressions de Lamartine et du comte d'Estourmel qui visitent Athènes en 1833 alors qu'elle n'est pas encore la capitale du royaume. Leurs impressions sur le double caractère de la ville seront présentes pendant toute la période qui nous intéresse, révélant ainsi non seulement la nature « hybride » de la capitale (c'est-à-dire son histoire) mais aussi les opinions des occidentaux à ce propos.

En 1843 (dix ans après les témoignages de Lamartine et d'Estourmel), lorsque Jean-Alexandre Buchon visite la ville, celle-ci a changé en partie son aspect pour devenir une cité mixte dont la vue « est plutôt bizarre qu'agréable » et dont « les mœurs d'Orient n'ont pas encore contracté mariage avec les mœurs d'Occident ; elles coexistent séparées, sans s'être ni fondues ensemble ni annulées »¹¹⁶⁵. Il se livre après à la description de l'ambiance d'Athènes, une ambiance où l'on retrouve des coutumes turques mais aussi les dernières modes de Paris. C'est cette transformation de la ville, qui devient de plus en plus moderne, qui sera observée d'un mauvais œil par les voyageurs qui se sentent en quelque sorte trahis. Ainsi, en 1847, La comtesse de Gasparin écrivait :

Athènes n'est certainement pas une ville ; ce n'est pas un village non plus... C'est Athènes.- Il n'y a pas dix belles maisons ; le pavé y ressemble à un chemin de montagne ; les porcs y courent les rues. Eh, bien, cela plaît, et une Athènes tirée au cordeau, avec des théâtres, des hôtels, des magasins de nouveautés, des restaurants et des cabinets littéraires ; une Athènes ainsi faite serait une Athènes vandale¹¹⁶⁶.

Dans la suite de ces réflexions, elle montre son désaccord devant le fait que les Grecs aient adopté le costume européen, ne délaissant la fustanelle pour enchaîner après sur les

¹¹⁶³ *Ibid.*

¹¹⁶⁴ *Ibid.* p. 51.

¹¹⁶⁵ BUCHON, J.-A. *La Grèce continentale et la Morée. Voyage, séjour et études historiques en 1840 et 1841*, Gosselin Paris, 1843, dans BERCHET, J.-C. *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, Robert Laffont, Bouquins, Paris, 1985, p. 169.

¹¹⁶⁶ Comtesse A. de GASPARIN, *Journal d'un voyage au Levant, op. cit.* pp. 106-7.

théories qui « prétendent que sous le ciel grec, il n'y a plus de Grecs (...) J'ai bien envie de n'en rien croire, mais j'y crois un peu malgré moi »¹¹⁶⁷

Alexis de Valon, en 1850, signale lui aussi les changements dans un sens négatif. Il commence sa description d'Athènes par une phrase sans appel : « Il est malheureux d'avoir vu Athènes ». Puis, il continue : « Tout rêve de jeunesse s'enfuit à l'aspect de la moderne capitale de la Grèce »¹¹⁶⁸. Un peu plus loin, il nous livre sa description de la ville :

Une rue droite, assez large, non pavée, bordée de pauvres boutiques aux enseignes la plupart écrites en français, traverse la ville dans sa plus grande longueur. Cinq ou six autres rues plus étroites, moins longues, désertes, également pleines de poussière, coupent la première en angle droit. Voilà toute Athènes ! Les passants portent presque tous l'habit européen ; de loin en loin seulement on aperçoit un élégant palicars (...) vêtu de la fustanelle albanaise (...). La ville, sans animation, sans mouvement, a une physionomie mesquine et bourgeoise où l'on cherche en vain le caractère étranger, la couleur orientale¹¹⁶⁹

Théophile Gautier, qui visite la ville en 1853, s'exprime de pareille façon : « L'Athènes actuelle semble se cacher derrière la citadelle, comme par une espèce de pudeur de cité déchue ». Et en la décrivant, il continue : « Les constructions démontrent, de la part des maçons qui les ont bâties, une envie naïve de faire une Athènes à l'instar de Paris. Comme tous les peuples récemment sortis de la barbarie, les Grecs actuels copient la civilisation par son côté prosaïque »¹¹⁷⁰. Et encore : « Parmi les fracs européens, modelés sur ceux de Londres ou de Paris, étincelait, de loin en loin, un beau costume d'Albanais, de Maniote ou de Palikars, d'une élégance théâtrale, et tranchant bizarrement sur le fond prosaïque d'une devanture de magasin remplie d'articles de Paris. Le roi Othon devrait bien faire un décret pour exiger de tous ses sujets qu'ils portassent le costume national ; il n'en est pas assurément de plus charmant au monde. »¹¹⁷¹

Le même manque de « caractère oriental » trouvée chez de Valon est reproché par Isambert dans son guide de 1873 lorsqu'il parle de la ville : « L'Athènes moderne n'est donc encore, on le voit, qu'une ville naissante qui répond mal à l'idée qu'on se fait d'une capitale moderne. Son aspect décousu, ses maisons à l'italienne et sans caractère n'ont aucune couleur orientale, et les monuments merveilleux de l'antiquité placés en dehors de son enceinte ne contribuent pas à l'embellir »¹¹⁷². Or, presque en contradiction, il ajoute : « Il faut éloigner la civilisation moderne des ruines de l'antiquité, si l'on veut leur conserver leur effet ».

¹¹⁶⁷ *Ibid.* p. 108.

¹¹⁶⁸ Vicomte Alexis de VALON, *Une année dans le Levant*, op. cit. p. 267.

¹¹⁶⁹ *Ibid.* pp. 272-3.

¹¹⁷⁰ GAUTIER, Th. *Voyage en Orient*, Paris, 1882, p. 128-9 (ressource numérique, téléchargée du site Gallica-BNF le 6-2012).

¹¹⁷¹ *Ibid.* p. 130.

¹¹⁷² ISAMBERT, *Itinéraire en Orient*, op. cit. p. 77.

Finalement, en 1881, Gabriel Charmes écrit :

L'aspect d'Athènes, il faut l'avouer, est assez vulgaire. C'est celui d'une ville toute moderne, construite dans les styles italien et néogrec, avec des rues poudreuses bordées parfois d'arbres rabougris, des murs blancs qui brûlent les yeux au soleil, des squares médiocres où des musiques de régiment font entendre les plus diaboliques concerts (...). Les vieux quartiers de la ville sont tombés également ou se sont transformés. Même sous l'Acropole, là où les voyageurs signalaient naguère des constructions orientales qui rappelaient la domination ottomane, le niveau moderne a passé (...). Tout le reste est bien grec, ou plutôt européen, c'est-à-dire, laid, commun, sans physionomie¹¹⁷³

Les opinions critiques sur les villes nouvelles ne se réduisent pas seulement à Athènes. Flaubert écrivait en 1851 « Patras – ville neuve. Saleté du Grec dans toute son épaisseur ; il n'y a pas un moyen de prendre un bain turc. Plus de bains turcs ! » (p. 176). Par contre, la Comtesse de Gasparin avait trouvé la ville (en 1847) « jeune, largement dessinée. Le long de ses rues s'élèvent des maisons fort modestes, mais dont l'intérieur n'a rien de révoltant » (pp. 61-2). Le Pirée est d'après Isambert « une ville qui ne fait que de naître et de laquelle on ne peut rien dire si ce n'est qu'elle est régulièrement alignée. La plupart des voyageurs se sont même égayés ou lamentés sur le contraste que présente le premier aspect de cette petite ville sans caractère, avec l'espèce de sentiment religieux donc le voyageur se sent ému en descendant sur cette terre classique » (p. 64).

De cette façon, les voyageurs qui d'abord avaient considéré le côté pittoresque des Grecs comme une preuve de sa « barbarie », dans la deuxième moitié du XIX^e siècle considèrent la disparition de ce côté « oriental » comme la perte des signes d'identité grecque. Et, au lieu d'essayer de comprendre l'évolution historique grecque et d'accepter ces changements, l'Europe décide de se détourner de la Grèce. En effet, celle-ci n'est dorénavant plus à la mode puisque l'Europe a trouvé un autre endroit « exotique » où transférer les « fantômes » : la Turquie. C'est ce sentiment qui nous trouvons chez Henry Houssaye lorsqu'il écrit dans son ouvrage *Athènes, Rome, Paris. L'Histoire et les mœurs* paru à Paris en 1879 : « On exige qu'Athènes devienne un petit Paris, mais on souhaite que Constantinople reste Constantinople. De becs de gaz à Stamboul ! ce serait un crime de lèse-caractère ; mais Athènes doit s'éclairer à la lumière électrique. »¹¹⁷⁴

Le même paradoxe, bien qu'avec de termes un peu différents, est exprimé par rapport au Japon par les voyageurs – pas très nombreux – qui vont y arriver au cours de leurs

¹¹⁷³ CHARMES, G. « Une excursion à Athènes », *Revue des Deux Mondes*, XLIII, 1^{er} février, 1881, pp. 497-531, pp. 500-501.

¹¹⁷⁴ HOUSSAYE, H. *Athènes, Rome, Paris. L'Histoire et les Mœurs*, Calmann-Lévy, Paris, 1879, p. 147.

voyages. En effet, la plus grande partie des récits dont nous disposons pour connaître les visions extérieures sur les changements qui étaient sur le point de se produire au Japon, nous les devons à des étrangers qui y ont vécu plus ou moins de temps dans l'exercice de leurs fonctions, soit en tant que personnel diplomatique ou préposé aux ambassades soit en tant que professeurs, consultants, ou experts engagés par le gouvernement afin d'aider à la « modernisation » du territoire. Nous parlerons d'eux un peu plus tard. Pour le moment, ce qui nous intéresse ici, c'est l'opinion des voyageurs « privés », pour ainsi dire. Bien sûr, comme dans le cas de la Grèce, les raisons qui les ont amenés à réaliser le voyage sont des plus diverses, mais il y a néanmoins trois grands groupes : ceux qui y sont passés au cours d'un voyage autour du monde, ceux qui y ont séjourné au cours des expéditions militaires en route pour l'Extrême-Orient, et ceux qui y sont allés spécifiquement en ayant un but concret¹¹⁷⁵. Dans tous les cas, ces voyageurs arrivent dans un territoire « exotique » dont l'image a été façonnée grâce aux récits des quelques étrangers qui y ont séjourné dès 1858. Image donc fortement incomplète car, comme il était établi dans le texte des traités inégaux, les étrangers résidents dans les ports ouverts ne pouvaient pas s'aventurer dans l'arrière-pays et leur liberté de mouvements restait réduite à quelques dizaines de kilomètres aux alentours desdits ports¹¹⁷⁶. Or, dès 1868, il était possible de s'en dérober en justifiant le voyage à l'intérieur comme étant un « voyage scientifique ». C'est le procédé employé par Alfred Houette (membre d'un bâtiment de la division navale française en rade à Yokohama) en 1874 pour pouvoir faire l'ascension du Mont Fuji avec les compagnons. Il rapporte :

Il s'agissait d'abord d'obtenir du gouvernement du mikado l'autorisation de franchir la limite des traités. Grâce à l'obligeance du ministre de France à Yeddo, nous n'eûmes qu'à décorer notre promenade du nom de voyage scientifique pour recevoir bientôt un immense passeport couvert de signes, cachets et parafes, et où nos noms figuraient dans le plus pur japonisme ainsi que la fonction particulière échue à chacun de nous : car il nous avait fallu justifier chacun une aptitude spéciale pour faire partie de ce prétendu voyage scientifique¹¹⁷⁷.

Néanmoins, ce sont surtout les alentours des grands ports qui vont se constituer en « sites touristiques » autour desquels va se développer le « circuit » à visiter : Yokohama, Tōkyō, Kamakura d'un côté, Ōsaka, Kyōto d'autre et un peu plus à l'intérieur le site de Nikko. De tous, le premier trinôme est le plus connu, le plus visité et donc celui au sujet duquel nous disposons des renseignements les plus nombreux. Or, c'est justement l'endroit le

¹¹⁷⁵ Parmi les derniers, on peut compter entre autres, Emile Guimet qui est parti en 1876 pour étudier la religion japonaise sur le terrain, pourvu d'un ordre de mission du ministère de l'Instruction et des Beaux-arts. Parmi les premiers on peut parler d'un autre Emile, Emile d'Audiffret membre de la haute société qui part faire le tour du monde avec un ami pour se secouer l'ennui de rien faire chez lui. Pierre Loti est l'exemple le plus connu du troisième groupe. Ainsi son premier séjour au Japon est dû à une escale technique dans sa route pour rejoindre les forces françaises lors de la guerre sino-française de 1885.

¹¹⁷⁶ Cette situation reste valable après la création de l'Etat-nation.

¹¹⁷⁷ HOUETTE, A. «Une ascension au Fusiyama», *Le Tour du monde*, 2^e sem. 1879, pp. 401-416, p. 401.

plus « occidentalisé » ainsi, la plus grande partie des voyageurs qui arrivaient au Japon se trouvaient d'abord confrontés à une ville, un *settlement*, portuaire où les différences entre le monde occidental (ville européenne) et le monde oriental (ville japonaise et la ville chinoise) étaient clairement exposées. Or si cette présence « occidentale » pouvaient encore être acceptée, l'arrivée à la ville de Tōkyō (arrivée faite par train, si l'on voulait, dès 1873) soulève des descriptions un peu désenchantées comme celles ces voyageurs arrivés à Athènes depuis le port du Pirée. Ainsi, Pierre Dalmas, arrivé au Japon en 1882, nous livre sa première impression de Tōkyō, une fois sorti de la gare de Shimbachi : « En arrivant à Tōkyō, au sortir de la gare, je me trouvai au milieu d'un jardin anglais dans lequel j'aperçus bientôt une ligne de tramways, avec la simple voiture publique que l'on rencontre actuellement dans toutes les grandes villes d'Europe et d'Amérique. (...). J'étais loin de m'attendre à un pareil début manquant singulièrement de couleur locale »¹¹⁷⁸. Et Pierre Loti, arrivé trois ans après n'a pas une impression plus favorable : « Ici c'est une autre surprise. Est-ce que nous arrivons à Londres, ou à Melbourne, ou à New York ? Autour de la gare se dressent des hautes maisons en brique, d'une laideur américaine. Des alignements de becs à gaz laissent deviner au loin de longues rues bien droites. L'air froid est tout rayé de fils télégraphiques et, dans diverses directions, des tramways partent avec des bruits connus de timbres et de sifflets »¹¹⁷⁹. Comme l'on peut voir dans les deux cas, c'est à cause de son « occidentalisation » que Tōkyō est boudé. L'opinion de Georges Bousquet (même s'il appartient à la catégorie des « diplomates, fonctionnaires ») reste plus proche des celle des premiers voyageurs à Athènes : c'est envers le milieu autochtone qu'il se montre critique. Bousquet restera au Japon entre 1872 et 1876 et publiera son ouvrage sur le pays de retour en France. Lui, il est arrivé à Tōkyō non en train depuis Yokohama, mais en voiture et depuis le Tōkaidō. Voici ses impressions :

Si le paysage japonais tient toutes les promesses des premiers aperçus, il s'en faut bien que les abords de la capitale répondent à l'idée que s'en fait à l'avance le voyageur le moins enthousiaste. L'imagination a été si longtemps troublée par le seul nom de cette ville jadis inabordable, l'esprit, toujours enclin à grossir ce qu'il ignore, s'est forgé de telles chimères, qu'on s'attend à trouver tout au moins une magnifique cité, des portes gigantesques, des rues, des ponts d'un style grandiose. Quelle déception lorsque, arrivé par le To-kaïdo, dans une mauvaise carriole de louage, on parcourt ces rues laides, irrégulières, aux maisons de bois, basses et noircies par le temps, qui traversent de temps à autre un terrain vague ; ou lorsque, descendant du chemin de fer, on se trouve

¹¹⁷⁸ DALMAS, R. *Les Japonais. Leur pays et leurs mœurs*, Éd. Kimé, Paris, 1993 (réd. Du texte originel édité chez Plon, Paris en 1893), pp. 112-13.

¹¹⁷⁹ LOTI, P. *Japoneries d'automne*, Calmann Lévy, Paris, 1898, p. 79.

dans la rue dite Gin-ja, bâtie en briques et plâtras, pourvue d'arcades et de réverbères, belle voie sans doute, mais sans aucune caractéristique orientale !¹¹⁸⁰

Donc des contradictions qui touchent aussi bien le Tōkyō « traditionnel » que le « moderne » et qui montrent jusqu'à quel point pouvaient être vives ces idées préconçues. Des idées préconçues qui, pour autant, montrent un certain attachement au Japon « pittoresque » qui, d'après les voyageurs est en train de disparaître et cela dès une date si proche de la « Restauration » que l'année 1872 comme en témoigne Théodore Duret dans un ouvrage qui recueille les impressions de son voyage à travers divers territoires de l'Asie en 1871 et 1872 :

Le vieux Japon pittoresque, le Japon japonais s'en va, et, dans vingt-cinq ans, les gens venus d'Europe iront à sa recherche sans le trouver. Déjà, en entrant à la baie de Yedo, nous demandions des jonques et nous n'apercevions que des bateaux à vapeur sous pavillon japonais ; les guerriers autrefois à casques et cuirasses sont aujourd'hui affublés de képis, gilets et pantalons, et leurs anciennes armures ne s'étalent plus que chez le fripier ; les libraires vendent des livres européens, éditent des livres et des grammaires pour apprendre les langues et les sciences européennes, et en cherchant dans leurs étalages des livres illustrés japonais, c'est sur l'*Histoire de la civilisation* de Guizot, et les *Principes d'économie politique*, de Stuart Mill, qu'il m'est arrivé à mettre la main. Dans beaucoup de cas, l'imitation européenne est grotesque ; cependant on aurait pu encore plus mal faire dans une voie aussi nouvelle, et, si les vieux Japonais qui endossent les vêtements européens ont l'air de singes habillés devant lesquels on se détourne pour ne pas rire, les jeunes gens commencent à porter nos habits comme nous¹¹⁸¹.

Cette modernisation qui est, avant tout, perçue dans les aspects les plus physiques, constitue, dans la décennie suivante, un sujet de crainte pour les occidentaux pour lesquels les Japonais, d'abord, ne sont pas aptes à assimiler tous ces changements et, ensuite, sont en train de « renier » leurs origines. Tel est l'opinion de Hugues Krafft, présent au Japon dans les années 1882 qui, après avoir fait l'opposition entre le Japon « traditionnel » et celui qu'il a vu, s'interroge : « N'est-ce pas regrettable de voir un grand peuple prendre plaisir à se renier lui-même, quand il a créé une civilisation et un art empreints d'un caractère si original ? » Et un peu plus loin, il formule le souhait suivant : « Puissent les femmes du Däi-Nihon, en gardiennes fidèles des foyers, contribuer longtemps encore, par le culte des bonnes traditions du passé, au développement d'une vertu que leurs fils risquent peut-être de désapprendre : l'orgueil légitime de la « nationalité » ! »¹¹⁸²

¹¹⁸⁰ BOUSQUET, G. *Le Japon de nos jours et les échelles de l'Extrême-Orient*, Paris, Hachette, 1877, 2 vol. cité dans BEILLEVAIRE, P. *Le voyage au Japon, op. cit.* p. 145.

¹¹⁸¹ DURET, T. *Voyage en Asie par Théodore Duret. Le Japon, la Chine, la Mongolie, Java, Ceylan, l'Inde (1871-1872)*, Paris, Michel Lévy frères, 1874, cité dans BEILLEVAIRE, P. *Le voyage au Japon, op. cit.* p. 846.

¹¹⁸² KRAFFT, H. *Souvenirs de notre tour du monde*, Paris, Hachette et Cie, 1885, cité dans BEILLEVAIRE, P. *Le voyage au Japon, op. cit.* p. 857

Ainsi, après avoir encouragé ces transformations, les Occidentaux tout comme dans le cas de la Grèce, en voyant les résultats « matériels » des celles-ci, regrettent une situation qu'ils ont créée eux-mêmes, sans pour autant essayer de comprendre ce qu'il y a derrière ces changements et jusqu'à quel point ils sont véritablement un « reniement » de l'identité japonaise.

Pour ce qui est des visites, en dehors des grandes villes et des circuits les plus fréquentés, les voyageurs se lancent dans des « panégyriques » de la campagne et des paysages japonais. Ici, encore, le ton lyrique est emprunté pour décrire des charmes de la nature, l'amabilité des paysans, l'hospitalité. Certes, certains récits préviennent aussi de la méfiance des habitants des campagnes mais, en général, cette vision du « Japon véritable » reste favorable et, normalement dépourvue de jugements négatifs. Les auteurs se font plutôt « peintres » que moralistes.

2. La « raison d'Etat » : les diplomates et les employés publics face à la création des nouvelles circonstances politiques.

A côté de ces voyageurs, soit attirés par les nouveautés, soit poussés par des raisons personnelles, ou par des commandes passées par des institutions publiques ou privées, nous trouvons un deuxième groupe dont le regard, a priori, est amené à être plus profond et averti. Il s'agit de celui des étrangers qui résident en Grèce et au Japon comme préposés aux institutions diplomatiques de leurs Etats respectifs (consulats, ambassades, légations), ou engagés par les gouvernements grec et japonais en vue d'aider à la création des institutions, des pratiques politiques, des textes législatifs considérés comme nécessaires pour leur développement en tant que membres de la « communauté » internationale. Certes, ces résidents étrangers ne sont pas des spécialistes dans le domaine de l'anthropologie, nous ne pouvons donc pas nous attendre à trouver des ouvrages qui analysent scientifiquement la réalité qu'ils ont vécue. Néanmoins, ils ont derrière eux un bagage intellectuel important (la plus grande partie des diplomates étant issue des couches aisées de la société) et une expérience plus ou moins prolongée sur le terrain, ce qui peut leur permettre de nous livrer des impressions un peu plus poussées que celles des voyageurs.

Néanmoins, il faut signaler également que leurs séjours ne sont pas aussi bien réglés que dans notre société contemporaine. Ainsi, ils varient en fonction des besoins des pays d'origine. Nous trouvons par exemple pour la période allant entre 1868 et 1890 dix chargés d'affaires français (dont celui qui resté le plus longtemps est Ange-Maxime Outrey en charge durant trois ans) contre trois britanniques en poste au Japon¹¹⁸³ ; tandis qu'en Grèce, pour la période 1832-1890, nous trouvons onze ministres britanniques. Parmi les séjours les plus longs, se trouvent celui de Sir Harry Parkes, le ministre britannique qui reste en poste au Japon entre 1858 et 1883 (c'est-à-dire qu'il couvre presque toute la période qui nous intéresse ici) et celui de Thomas Wyse à Athènes (où il mourra d'ailleurs) entre 1849 et 1862. Or, ces longs séjours restent quand même exceptionnels, la moyenne étant aux alentours de deux ou trois ans.

Pendant que les diplomates et les fonctionnaires des légations sont en fonction, ils ont l'occasion de mieux connaître leur pays de destination et de voyager dans l'arrière-pays (ce qui, par exemple, au Japon, était interdit aux voyageurs « touristes » même s'ils pouvaient trouver des moyens de détourner cette interdiction, nous l'avons évoqué). Bien sûr à condition de le vouloir. Dans certains cas, le temps ne leur manque pas, comme signale Henri d'Ideville, secrétaire dans la légation française à Athènes entre janvier et juin 1867. En effet, à son arrivée à Athènes, Gobineau, alors ministre auprès du roi Georges I^{er}, signale à d'Ideville que sauf le vendredi (moment où arrivait le courrier de France), « vous serez absolument libre »¹¹⁸⁴. Ainsi, les témoignages des diplomates, tout en dressant le tableau politique et économique de leurs pays de fonction, s'intéressent aussi aux mœurs des habitants et aux descriptions de la vie quotidienne ; descriptions qui sont empreintes comme dans le cas des voyageurs d'une grande subjectivité¹¹⁸⁵.

Si nous regardons du côté politique, les diplomates semblent être assez critiques envers les situations qu'ils trouvent aussi bien en Grèce qu'au Japon. Ainsi, après que les Grandes Puissances ont imposé aux Grecs un gouvernement sous forme de royaume doté d'un roi à leur goût (plutôt deux, car le roi Georges I^{er} fut choisi également par elles) dans le but de « rendre à l'Occident » ce que « l'Orient » avait repris pendant quelques siècles, ils se montrent mécontents du résultat. Certes, la Grèce a une cour, mais celle-ci n'est d'après eux

¹¹⁸³ SIMS, R. *French Policy towards the Bakufu and Meiji Japan, 1858-95*, Japan Library, Richmond, 1998, Meiji Japan series, 3, p. 75.

¹¹⁸⁴ D'IDEVILLE, H. *Journal d'un diplomate en Allemagne et en Grèce. Notes intimes pouvant servir à l'histoire du second Empire. Dresde-Athènes 1867-1868*, Paris, Librairie Hachette, 1875, p. 200.

¹¹⁸⁵ Pour ce qui est de la Grèce nous avons l'exemple de Thomas Wyse dont le long séjour sera à l'origine de deux ouvrages concernant la Grèce : *An Excursion in the Peloponnesus* et *Impression of Greece* publiés à Londres en 1858 et 1871 respectivement.

qu'une mauvaise copie des cours européennes, avec tous ses vices et aucune de ses vertus. Aussi bien le règne d'Othon que celui de Georges le 1^{er} sont considérés d'un regard sévère par les Puissances. Ideville, après avoir raconté une rixe survenue dans le Parlement, rixe due à des accusations de corruption faites mutuellement par deux députes, s'écrie : « Voilà les résultats et les effets du gouvernement constitutionnel et parlementaire qui fonctionne depuis si longtemps en Grèce »¹¹⁸⁶. Et un peu plus loin, il affirme que la situation politique grecque est « une comédie constitutionnelle »¹¹⁸⁷. Pour lui, comme pour d'autres représentants étrangers, la Grèce est incapable de se gouverner par elle-même, et cela malgré les efforts faits pour l'aider. En lisant ces opinions, nous avons l'impression que les efforts faits par la Grèce pour intégrer le groupe de Puissances européennes ne sont pas pris au sérieux par celles-ci. Et le discours par rapport aux transformations qui sont en train de se produire semble être toujours en rapport à leurs propres intérêts dans la région. Ainsi, les interventions des diplomates britanniques et le commentaire qui se sont produits suite à l'« affaire Pacifico » et à l'« affaire des Thermopyles » montrent peu de compréhension par rapport à la situation interne de la Grèce et vont avoir un poids important dans la mauvaise image de la Grèce à l'extérieur¹¹⁸⁸.

Cette idée semble planer sur les décisions concernant sa politique extérieure, qui sont prises de l'extérieur par les Puissances, sans trop tenir compte de la situation intérieure et des besoins grecs. Tel est le cas, pour la période qui nous occupe, des essais d'union de la Crète (laissée à l'Empire ottoman de peur de rompre l'équilibre des forces en Méditerranée), des revendications grecques lors de la guerre de Crimée (qui finira par l'occupation du Pirée par les troupes anglaises et françaises) en 1851, et des négociations entre la Russie et la Sublime Porte après la guerre de 1878 ; négociations qui touchaient de près les intérêts grecs et pour lesquelles l'Etat fut encore laissé de côté. De cette façon lorsque l'on examine le comportement des Grandes Puissances par rapport à la politique extérieure grecque jusqu'à la fin de la décennie des années 1890 on a l'impression que, malgré le soin pris pour envelopper leurs actions sous le voile de la diplomatie, elles agissent comme si la Grèce était leur

¹¹⁸⁶ *Ibid.* p. 248. Avant il avait recueilli les propos de deux autres diplomates à Athènes depuis un certain temps (dont le ministre de l'Italie) qui accusent le gouvernement de diffuser des fausses informations par rapport à l'insurrection de la Crète qui était en train de se produire. Et plus loin, il recueillera les accusations contre le gouvernement formulées par Erksine, le ministre anglais, d'entraver par tous les moyens le fonctionnement normal des fabriques installées par les Français et les Anglais à côté d'Athènes (*ibid.* pp. 256-7).

¹¹⁸⁷ *Ibid.* p. 270.

¹¹⁸⁸ La première « affaire » a eu lieu en 1850 et aura comme conséquence directe l'occupation du Pirée par des troupes britanniques ; la deuxième se produit en 1870 lorsque trois touristes britanniques sont assassinés par des brigands aux gorges des Thermopyles. Ce fait divers servira, reproduit dans les journaux européens, pour montrer le degré d'insécurité, voire de « barbarie », existant encore en Grèce tout en oubliant que ce type de faits était également présent dans toutes les nations « civilisées ».

propriété, ou comme si elle pouvait être un instrument dans leurs affrontements liés à « la question d'Orient ». Un autre exemple de cette situation est le blocus du Pirée par les armées des Puissances en 1885, lorsque la Grèce essaie de mener une action pour essayer d'annexer la Roumélie orientale (soulevée et donnée par la Sublime Porte au royaume bulgare). Sommés par les Puissances, les Grecs durent se plier aux « recommandations ». L'incident est apporté par Charles, comte de Mouÿ, ministre français à Athènes à l'époque : « Il y avait onze jours que la Grèce avait accordé volontairement, déférant à notre seule influence, ce qu'on réclamait avec ce redoutable appareil. On avait ainsi, suivant nos prévisions, ajourné inutilement la paix. Le blocus devait la retarder encore »¹¹⁸⁹.

Nous trouvons, cependant d'autres témoignages qui semblent plus pondérés en ce qui concerne cette « incapacité » grecque. Ainsi, le comte de Gobineau (ministre de France à Athènes entre 1864 et 1868) après avoir fait un résumé des maux qui affligent la Grèce (changements perpétuels de cabinet, brigandage...) se demande :

A qui la faute ? A la Grèce ? En aucune manière. Tout ce qu'elle était, la responsabilité en appartient uniquement à l'Europe. Celle-ci s'était chargée de l'éducation complète de la population hellénique ; elle avait décidé dans sa sagesse qu'elle en ferait un peuple représentatif, constitutionnel, un peuple à son image, habillé à sa mode, raisonnant comme elle, et elle avait complètement omis de considérer que c'était du jour au lendemain, sans transition, sans recours accessoires que le sujet turc de la veille aurait la bonté de se considérer le lendemain, d'agir en toute affaire comme un citoyen né aux Etats du roi Louis-Philippe¹¹⁹⁰.

Il essayera également de disculper le pays des accusations d'être un nid de brigands et, même en reconnaissant les problèmes économiques du royaume, l'arbitraire de certaines décisions, Gobineau sera encore plus critique envers la politique que les Puissances ont adoptée par rapport à la Grèce. Ainsi, il défendra les droits grecs sur les régions de Thessalie, d'Epire et de Macédoine lors de la guerre russo-turque de 1878 (date à laquelle il publie son essai *Le royaume des Hellènes*) car « à la fin des choses, Thessalie, Epire et Macédoine sont des pays grecs et les Grecs des ces pays appellent du soir au matin les Hellènes à leur secours, les ont pour confidents de tout ce qu'ils peuvent souffrir et espérer »¹¹⁹¹. Plus important, Gobineau considère que les îles (Sporades, Chios, Samos, Crète) auraient dû être données à la Grèce et qu'en ne faisant pas cela les Puissances ont eu tort. Et encore, lorsqu'il établit le recensement des Grecs, il y inclut tout naturellement ceux qui habitent en dehors des frontières du royaume : « Voici les Grecs à ce moment actuel, pris en somme, au nombre de

¹¹⁸⁹ Charles de Mouÿ, *Souvenirs et causeries d'un diplomate*, Paris, Plon, 1909, p. 217.

¹¹⁹⁰ GOBINEAU, A. *Deux études sur la Grèce. Capodistrias. Le royaume des Hellènes*, Plon, Paris, 1905, p. 231. L'extrait appartient à la deuxième étude : *Le royaume des Hellènes* publié en 1878 dans le *Correspondant* (10 mai, 10 juillet, 25 août, 10 octobre).

¹¹⁹¹ *Ibid.* p. 241.

huit ou dix millions d'habitants répandus dans bien des contrées diverses, mais qui, surtout dans l'Asie Mineure, dans les îles turques, dans la Roumélie, à Constantinople, constituent une classe que l'on doit qualifier de supérieure à l'égard du reste de la population »¹¹⁹². On a l'impression en le lisant qu'il est favorable aux idées de la *Megali Idea*, si chère aux Grecs et si mal vue par les Puissances européennes. Et pour contester les critiques adressées au royaume, il finit : « Ce petit peuple n'est ni inerte, ni incapable et possède tous les moyens d'exiger l'honneur d'être compté dans le monde »¹¹⁹³. Malheureusement, son désir devait encore mettre un certain temps à se réaliser.

Henri Belle, premier secrétaire de l'ambassade de France à Athènes entre 1871 et 1874, profitera de son séjour en Grèce pour visiter le pays et pour écrire des reportages pour la revue *Le Tour du Monde* qui seront publiés ensemble en 1881 sous le titre de *Trois années en Grèce*. En tant que diplomate, lorsqu'il voyage, il s'intéresse surtout aux progrès économiques, sociaux, d'infrastructures. Ainsi, lors de sa visite à Calamata, il décrit l'agrandissement de la ville où l'on peut trouver des maisons « qui n'ont rien à envier à celles d'Athènes et qui sont des modèles de solidité et d'élégance »¹¹⁹⁴, les commerces, le bazar « agglomération de petites boutiques de bois d'un pittoresque tout oriental, mais qui ressemble plus à un campement de foire qu'à un établissement digne d'un pays civilisé »¹¹⁹⁵. Il visite aussi l'une des filatures modernes que comptait la ville (parmi la douzaine de filatures existant à ce moment en Grèce) et il signale parmi les problèmes grecs pour développer l'industrie le prix de la main d'œuvre et la fluctuation des prix des matières premières en Europe¹¹⁹⁶.

Pour ce qui est du Japon, même si le contexte est différent, nous trouvons des propos semblables, aussi bien en ce qui concerne les problèmes pour intégrer la « communauté » des Puissances qu'en ce qui touche l'intervention extérieure dans les affaires politiques japonaises. Ici, certes, cette intervention ne semble pas être aussi visible, mais elle est là surtout parce que le Japon aussi est recevable dans les premiers temps des prêts étrangers pour

¹¹⁹² *Ibid.* p. 322.

¹¹⁹³ *Ibid.* p. 325.

¹¹⁹⁴ BELLE, H. *Trois années en Grèce*, Paris, 1881, cité dans DUCHÈNE, H. *Le voyage en Grèce, op. cit.* p. 755.

¹¹⁹⁵ *Ibid.* Belle se laisse emporter néanmoins pour les idées générales concernant le changement de la Grèce en ajoutant : « Avant que la civilisation ait imposé à l'Orient ses banalités et ses laideurs, que l'artiste se hâte de venir voir ces curieux marchés des villes turques ou grecques (...) il y rencontrera encore ces figures, ces costumes, ces attitudes qui disparaîtront trop tôt hélas ! sous un modèle uniforme, le jour où ces marchands indépendants auront l'idée d'adopter la *moda franca* ».

¹¹⁹⁶ *Ibid.* p. 762.

mener à bien sa politique de « modernisation »¹¹⁹⁷. Cette question n'est pas la seule à être présente. Ici, comme dans le cas grec, les Puissances vont se mêler de la politique extérieure japonaise et vont exporter leurs différences sur le sol japonais. L'enjeu change bien sûr, car il est question des problèmes liés à l'expansion coloniale, mais les acteurs sont les mêmes : l'Angleterre, la France, la Russie. Ainsi, les Puissances se mêleront des politiques japonaises concernant la Corée (qui est devenue un territoire stratégique non seulement pour la Russie mais aussi pour les Britanniques et même pour les Américains) ; elles interviendront lors de l'annexion des Ryū-kyū et des problèmes qui en découlent, et surtout elles exprimeront leurs opinions sur les affrontements avec la Russie en 1875. En effet, ce sont les représentants américains et britanniques qui vont « recommander » au Japon de céder Sakhaline à la Russie en échange des Kuriles¹¹⁹⁸.

Ici encore, cette participation active par le biais des diplomates en poste montre que les Puissances ne prennent pas tout à fait au sérieux le Japon qui, malgré tout, est en train de devenir petit à petit et plus rapidement que la Grèce leur égal dans tous les domaines grâce aux réformes progressives mises en place par le gouvernement. Bien sûr, les opinions sur la modernisation japonaise évoluent au gré des diplomates et de l'évolution politique comme nous pouvons le voir dans le cas de la France. Ange-Maxime Outrey, en poste entre 1869 et 1871, est le premier chargé d'affaires français auprès du nouvel Etat japonais et donc le premier aussi à informer des intentions du gouvernement de Meiji. Il rapporte que celui-ci « rêve d'une complète réorganisation qui puisse unifier tous les intérêts dans un seul et qui permette la création d'un gouvernement unique et puissant ». Or il ajoute : « On peut se demander soi-même si le pays est préparé pour une transformation si radicale et si les plans sans doute louables mais très précipités ne seront l'origine d'inextricables complications »¹¹⁹⁹

Après les doutes exprimés par Outrey, nous trouvons les encouragements faits par son successeur, le comte de Turenne, qui tournent en critiques dans la figure du chargé d'affaires suivant, Jules Berthemy arrivé en juin 1873. Pour lui, « prise sans méthode, sans une étude effective, poursuivie avec une hâte fébrile, cette transformation laisse à craindre des sérieuses appréhensions pour le futur du pays »¹²⁰⁰. Il se montre critique en particulier avec les prétentions japonaises concernant la révision des traités et dans ses écrits il émet de sérieux

¹¹⁹⁷ HAMIKAWA, H. (compilateur et éditeur), *Japan-American Diplomatic Relations in the Meiji-Taisho Era* (trad. et adaptation de KIMURA, M.), Pan-Pacific Press, Tōkyō, 1958, p. 78: prêts pour la construction des chemins de fer par exemple.

¹¹⁹⁸ *Ibid.* pp. 81-2.

¹¹⁹⁹ *Correspondance Politique, Japon, XVIII* (Archives du Ministère des Affaires Etrangères au Quai d'Orsay), 11 May 1869, cité par SIMS, R. *French Policy*, *ibid.* p. 101. Il s'agit d'une lettre envoyée par Outrey à La Valette.

¹²⁰⁰ C.P. Japon, XXII, 12 juillet 1873, lettre à Broglie cité dans SIMS, R. *ibid.* p. 103.

doutes en ce qui touche la possibilité de voir les Japonais en travailleurs et en potentiels démocrates¹²⁰¹. Mais son affirmation la plus surprenante est « la civilisation nationale (des Japonais) qui, même sans appartenir au même type que la nôtre, avait cependant atteint un certain niveau de culture, a été remplacée par un état hybride des choses qui est déplaisant aussi bien pour le Japonais que pour l'étranger lui-même »¹²⁰².

Cette ligne critique à l'adoption de la civilisation occidentale de façon hâtive se retrouve chez d'autres diplomates qui ont été en poste au Japon jusqu'à la fin de la décennie des années 1870. Et elle est poursuivie dans la décennie suivante mais teintée de nuances nouvelles qui sont liées à la situation politique dans la région. Ainsi, Arthur Tricou, en poste entre 1882 et 1883, déclare que « les dignitaires qui ont fait la révolution de 1868 cherchent à nous emprunter nos méthodes de civilisation seulement dans l'espoir d'être capables un jour de l'employer contre la civilisation et contre nous »¹²⁰³.

Nous avons ici énoncé le principal problème face aux critiques faites par les diplomates étrangers au Japon. En effet, même si au départ la « modernisation » avait été encouragée, celle-ci devait néanmoins permettre aux Puissances de garder un certain contrôle sur le nouvel Etat. En quelque sorte, la façon de penser pouvait s'apparenter à celle employée dans les territoires conquis lors de l'expansion coloniale. Or, les Japonais, en suivant leurs « souhaits », sont allés beaucoup plus loin que l'on ne pensait. Et ils ont devenus de potentiels concurrents. Ainsi, ils sont devenus une menace, et le seul moyen de les combattre, pour le moment, sera le discrédit.

Si les diplomates s'intéressent presque exclusivement au domaine politique, le domaine culturel et institutionnel est représenté soit par ceux qui sont engagés par les gouvernements pour travailler dans les ministères et dans les universités ; soit par ceux qui, amenés à poursuivre leurs études, vont séjourner plus ou moins de temps dans nos deux territoires. Le premier cas (celui des individus engagés par les gouvernements) est présent surtout au Japon où des professeurs, des légistes, des avocats, seront invités à développer leurs compétences et à enseigner aux Japonais les méthodes occidentales. Le deuxième cas, nous le trouvons spécialement en Grèce à travers les différentes Ecoles ouvertes à Athènes

¹²⁰¹ *Correspondance Commerciale, Yédo, VI* (Archives du Ministère des Affaires Etrangères au Quai d'Orsay), 3, avril 1874, lettre à Decazes, cité, SIMS, R. *ibid.* p. 104

¹²⁰² C.P. Japon, XXV, 4 janvier 1875, lettre à Decazes, cité par SIMS, R. *ibid.* p. 105.

¹²⁰³ C. P. Japon, XXVIII, 19 juillet 1882, lettre à Freycinet, cité par SIM. R. *ibid.* p. 108. Nous sommes au moment de la guerre entre la France et la Chine.

dont l'objectif principal est celui de l'étude des antiquités¹²⁰⁴. Ainsi, l'Ecole française est fondée en 1846, le département grec de l'Institut allemand est institué en 1872 et ouvert à Athènes en 1874, l'Ecole américaine (American School) s'y installe en 1881 et, finalement, l'Ecole britannique (British School) est ouverte en 1884. Or, il ne faut pas se tromper par rapport aux intentions de ces institutions ; certes, elles s'affichent comme étant consacrées à l'étude et aux activités scientifiques mais elles sont aussi des centres de création d'opinion très actifs et les représentantes des politiques de leurs Etats respectifs vis à vis de la Grèce. L'Ecole française (la première de son genre à être créée à Athènes) a été considérée comme la revanche prise sur les Anglais qui avaient obtenu l'avantage dans la politique orientale dès 1839¹²⁰⁵. Il y a néanmoins des exemples qui montrent que les auteurs sont allés plus loin que les apparences ou les bruits répandus, pour donner une image plus proche de la réalité ou quand même moins influencée par les clichés. Tel est le cas d'un article publié par Beulé (membre de l'Ecole française d'Athènes) dans la *Revue des Deux Mondes* en 1855. Après avoir exprimé sa tristesse devant la destruction de certains vestiges de l'antiquité pendant les travaux d'agrandissement de la ville d'Athènes, l'auteur affirme :

Pompéi est resté le sanctuaire de la vie antique, tandis qu'Athènes est déjà une ville banale, avec des rues tirées au cordeau, des maisons semblables à nos maisons. Les agents de la police et les fiacres y circulent ; les uniformes allemands s'y promènent à côté des toilettes françaises ; on parlera bientôt d'omnibus et d'éclairage au gaz, et un grossier matelot a le droit de comparer avec mépris la ville de Périclès au chef-lieu de son département ; voilà le fruit de la civilisation ! (...)

Quelques années se sont écoulées : après le retentissement prolongé de la révolution de 1830, le calme est rétabli, le commerce s'étend, les paquebots sillonnent les mers, de nombreux voyageurs visitent Athènes, les ministres des Puissances occidentales sont accrédités auprès de la nouvelle cour. « Enfin voilà donc ces Grecs tant vantés ! voilà leurs héros, leurs hommes d'état, leurs grands capitaines ! Qu'ont-ils fait depuis qu'ils sont libres ? Quelle est leur armée, quelle est leur flotte ? L'agriculture, l'industrie sont-elles florissantes ? Quoi ! Point de routes pour sortir d'Athènes ? Point de ponts sur les rivières ! point de fabriques pour les besoins les plus simples de la vie ! point d'artistes dans la patrie d'Ictinus et de Phidias ? Et les finances sont-elles prospères ? Les intérêts de l'emprunt sont-ils régulièrement payés ? L'administration est-elle habile, intègre ? Pourquoi parle-t-on de pirates et des brigands ? » Le voile une fois soulevé, les illusions tombaient, vite ; comme d'ordinaire, les adorateurs se vengèrent sur l'idole des déceptions qu'ils s'étaient seuls préparés. L'opinion demanda compte aux Grecs des vertus qu'elle leur avait prêtées aussi bien que des défauts qu'elle n'avait pas voulu voir, aussi injuste qu'elle avait été aveugle, et toujours avec passion.¹²⁰⁶

¹²⁰⁴ Néanmoins, l'Ecole Française, la première à être établie à Athènes avait, dans les commencements un objectif plus ouvert qui incluait l'étude de la Grèce contemporaine.

¹²⁰⁵ BASCH, S. *Le mirage grec*, op. cit. p. 45.

¹²⁰⁶ BEULE, E. "Athènes et les Grecs modernes", *La Revue des Deux Mondes*, X, 1855, pp. 1042-1058, pp. 1042-45.

Si nous avons reproduit ce long passage c'est parce qu'il nous semble particulièrement intéressant. D'un côté, l'auteur se montre plutôt dans le sillage des voyageurs qui regrettent les transformations vécues par la ville d'Athènes, mais, d'un autre côté, et c'est plus intéressant, il entreprend la défense des Grecs en montrant les petites avancées qu'elle a effectuées dès l'indépendance. Certes, il ne s'agit pas de grands changements, et les questions posées empruntées à l'opinion courante montrent qu'elle était très loin des espoirs que l'on avait fondés sur elle. Des espoirs qui, comme l'auteur le signale également, avaient été créés par les seules Puissances. Ainsi, si elles s'étaient trompées, c'est à elles seules que revient le problème et pas à la Grèce, ou pas complètement.

Bien que les étudiants de l'Ecole française s'intéressent aux antiquités (ils étaient en Grèce pour cela), dans leurs relations de voyage, ils nous laissent également des renseignements sur la monde contemporain. Ainsi, Eugène Gandar (en Grèce en 1848) lors d'une excursion écrit : « Je suis arrivé à Corinthe en me disant que le gouvernement ne paye pas assez cher mes services, et qu'il est fort pénible de voyager pour s'instruire »¹²⁰⁷. Et même si ce n'est qu'en guise de comparaison, la phrase suivant semble refléter sa vision de la réalité concernant la Grèce : « Les îles Ioniennes ne sont pas pauvres, incultes, désertes comme la Grèce ; grâce à l'administration anglaise, elles ont une sécurité parfaite, de bonnes moissons, un commerce florissant, et des routes de ville en ville »¹²⁰⁸.

Les mêmes difficultés pour le voyage sont repérées en 1852 par Charles Garnier, qui tout en signalant la facilité pour se rendre en Grèce note aussi que, à l'intérieur, « les routes antiques ont été détruites et les nouvelles sont encore à faire »¹²⁰⁹. Pour ce qui est des habitants, Garnier les considère comme de « pauvres diables » qui « mènent une misérable vie dans leur beau pays »¹²¹⁰.

Grenier, qui visite la Grèce en 1863, nous livre ses impressions et, lui non plus se résiste à établir des comparaisons touchant les costumes. Ainsi, il dit d'Athènes que « tous les costumes de la Grèce sont ici, continents îles, Asie et toutes les couleurs. A cette richesse orientale, à cette splendeur féerique, se mêlent sans y nuire, les uniformes diplomatiques et militaires. Je ne comprends pas que nous ayons le courage de rester là, dans nos affreux habits

¹²⁰⁷ GANDAR, E. *Lettres et souvenirs d'enseignement*, Paris, 1869, 2. vol., cité dans DUCHÈNE, H. *Le voyage en Grèce*, op. cit. p. 634.

¹²⁰⁸ *Ibid.* p. 638.

¹²⁰⁹ GARNIER, Ch. « Guide du jeune architecte en Grèce », *Revue générale de l'architecture*, n° 17, 1859, pp. 71-78 et 128-35, cité dans DUCHÈNE, H. *Le voyage en Grèce*, op. cit. p.707.

¹²¹⁰ *Ibid.* p. 723.

noirs, efflanqués, raides et mortuaires, comme nous sommes. J'ai honte de nous tandis que ces sauvages sont superbes à voir : ils ont de l'éclat, de l'ampleur, de la variété »¹²¹¹.

L'ouvrage d'Edmond About *La Grèce contemporaine* (publié en 1854) est un autre exemple de cet intérêt pour le monde actuel. About avait été pensionnaire de l'Ecole Française entre 1852 et 1853 et, tout en se consacrant à ses études, il avait eu le temps de dresser un tableau plein d'ironie de la situation grecque du milieu du siècle. Certes, il se montre parfois très extérieur aux problèmes, mais son récit reste quand même important parce qu'il a pris soin de présenter cette réalité en employant une sorte de schéma thématique de façon à ce que, de la géographie à la politique en passant par la société et l'économie, tout y soit présent. En fait, le livre d>About servira comme ouvrage de référence pour beaucoup d'autres voyageurs, ou pensionnaires qui vont séjourner en Grèce.

A côté des étudiants de l'Ecole française, nous trouvons également des missions scientifiques envoyées en Grèce par le gouvernement. Ainsi, en 1842, Philippe Le Bas est commissionné pour étudier les vestiges archéologiques en Grèce et en Asie Mineure. Il va donc se rendre sur place portant avec lui des lettres de présentation que Koletis lui avait remises afin qu'il soit accueilli par ses amis en Grèce. C'est grâce à ces lettres que Le Bas sera accueilli par le gouverneur de Syra avec lequel il parle de politique et qui lui donne un rapport concernant l'évolution de la situation grecque. En lissant ce rapport et tentant compte des signes de récupération qu'il trouve à Syra, Le Bas montre son espoir dans un changement du pays. « Les écoles de Syra, plus encore peut-être que l'université d'Athènes lui préparent, dans les contrées étrangères où la race hellénique est répandue, des conquêtes pacifiques plus sûres que les conquêtes à main armée »¹²¹²

Or, bien que les étudiants des différentes écoles et les envoyés en mission réalisent des travaux intéressants et publient des articles ou des livres rapportant une vision plus élargie de la Grèce, ils sont confrontés au problème de la durée de leur séjour. En effet, étant pensionnaires, celui-ci est fixé normalement à un an. Certes, il s'agit d'un délai supérieur à celui de n'importe quel voyageur qui n'accorde à son séjour que quelques semaines, ou quelques mois. Mais il est inférieur à celui dont jouissent les professionnels engagés par les gouvernements. Ainsi, ceux qui partent pour le Japon le font pour des périodes de plusieurs années qui peuvent s'étendre à dix ans, comme dans le cas de Boissenade qui devait aider à la

¹²¹¹ GRENIER, P.-A., *La Grèce en 1863*, Paris, 1863, cité dans BERCHET, J.-Cl., *Le voyage en Orient*, op. cit. p. 181.

¹²¹² REINACH, S. (éd.), *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure sous la direction de M. Philippe Le Bas*, Paris, 1888, p. 25.

rédaction du nouveau code civil, de Ludwig Riess (1861-1929) qui arrive en 1887 avec un contrat de trois ans et y restera jusqu'en 1902 en raison de l'importance de ses travaux dans le domaine de la modernisation des méthodes pour l'étude de l'Histoire¹²¹³. Si le premier ne semble pas avoir laissé des ouvrages spécifiques concernant les Japonais, Riess sera requis pour son gouvernement pour publier le récit de son séjour qui sera publié entre 1904 et 1908 sous le titre d'*Allerlei aus Japan*. Cet intérêt du gouvernement pour le Japon est dû au déclenchement de la guerre russo-japonaise – une guerre qui a soulevé chez les Européens le besoin de mieux connaître cette nation de « l'Extrême-Orient » qui semblait capable de tenir tête à l'une des grandes Puissances traditionnelles. Ce n'est pas seulement le gouvernement allemand qui va essayer de réunir des informations sur les Japonais (à travers l'ouvrage de Riess), d'autres nations vont faire de même. Et nous trouvons même dans certains journaux grecs (comme *Asty*) des articles, des nouvelles, des communications officielles qui se rapportent soit à la guerre en elle-même soit aux aspects sociaux, politiques et culturels des Japonais¹²¹⁴.

Comme nous venons de le voir, les opinions des voyageurs et des diplomates même si elles sont focalisées sur des réalités différentes se montrent assez critiques en général envers les processus de changement qui sont en train de se produire chez les Grecs et chez les Japonais sans pour autant arriver à être complètement impartiales. En effet, que ce soit pour des raisons politiques ou pour ces raisons symboliques ou idéologiques, les Occidentaux sont en proie à des sentiments paradoxaux nés de leurs propres « fantômes ». Ainsi, ils se sont octroyé le droit de « sauver » de la barbarie la Grèce et le Japon en leur amenant la « civilisation occidentale salvatrice ». Mais, ces pays, aussi bien l'un que l'autre, avaient déjà leur propre conception de la « civilisation », leurs propres développements, leurs propres intellectuels. Ils n'étaient pas comme les territoires des colonies et la « modernité » a été adoptée et adaptée d'après leurs besoins pour créer quelque chose de nouveau, mais éloigné des idées que les Puissances extérieures s'en étaient fait. C'est grâce à ces connaissances qu'elles ont évolué mais d'une façon différente, indépendante, qui, dans le futur, devrait les amener à s'émanciper complètement des grandes Puissances pour devenir l'une de leurs. C'est le processus que semblent indiquer les changements vécus dans la période qui nous a intéressée dans cette partie de la thèse. Un processus qui aura une conclusion différente chez les Japonais et chez les Grecs mais qui, pour le moment, met mal à l'aise les Puissances qui

¹²¹³ BROWNLEE, J. S. *Japanese Historians and the National Myths*, op. cit. pp. 75-6.

¹²¹⁴ Il faut savoir que la Grèce a entretenu des liens importants avec la Russie et donc, elle était aussi très intéressée par l'issue de la guerre. Ces informations, articles, commentaires sont néanmoins arrivés de façon indirecte car ils ont des traductions établies sur des textes des journaux étrangers, français notamment.

voient « s'échapper » ceux qu'ils ont considérés comme étant en partie « leurs créatures » et qui, pour leur faire « plaisir » ont dû, en partie, se plier à des changements peut-être prématurés ou pas complètement désirables pour le bien-être intérieur, des changements qui cependant ne seront pas considérés à leur véritable valeur par ceux qui en ont été les inspireurs et les instigateurs.

D'après les témoignages que nous avons analysés, nous observons que, forcée par les conditions aussi bien intérieures qu'extérieures, la construction identitaire prend des allures un peu différentes de celles qu'elle avait avant la construction des Etats-nations grec et japonais. Ainsi, jusqu'en 1890, pour le gouvernement, un Grec est celui qui est le descendant d'un peuple dont l'histoire ininterrompue s'appuie sur la tradition antique (surtout sur Alexandre) et sur le christianisme (Byzance : orthodoxie), qui parle une langue (le grec) ininterrompue aussi dès les origines, et dont la religion est la fois orthodoxe. Si dans les premiers moments, le fait d'être né sur le territoire du royaume ou d'y résider depuis un certain temps était essentiel pour être considéré comme citoyen grec, cette condition sera moins considérée lorsque l'on développe les idées d'expansion (application de la *Megali Idea*). A ce moment c'est l'argument historique (les Grecs nés dans les territoires de l'ancien empire d'Alexandre et puis de Byzance) qui va être invoqué.

La même idée de continuité ininterrompue apparaît dans les discours japonais. Ainsi, un Japonais est celui qui appartient à un peuple qui descend des dieux à travers l'empereur, qui vénère les kamis, qui parle le japonais (essence du *kokutai*). Pour ce qui est du lieu de naissance, étant donné que les Japonais n'ont pas les mêmes problèmes que les Grecs en ce qui concerne la population, rien n'est stipulé. Et cependant, lors de l'annexion des Ryū-kyū et de la colonisation de Hōkkaidō, le gouvernement japonais doit faire face au problème de l'intégration de deux communautés qui, à ce moment, ne sont pas considérées comme japonaises : les Aïnou et les habitants des Ryū-kyū. Ils servent donc aussi comme un miroir dans lequel les Japonais vont bâtir leur « identité ».

Comme nous l'avons vu dans les pages précédentes, même si le débat identitaire reste avant tout un problème interne, les deux gouvernements grec et japonais ont subi d'une forte pression extérieure qui a eu comme résultat une influence importante dans la façon de concevoir leur identité en tant qu'Etats. Les choix faits, surtout dans certains domaines, ont

été motivés non pas par un souci de répondre aux problèmes internes mais pour « faire plaisir » aux Puissances étrangères. On assiste donc à une contradiction qui reste essentielle pour comprendre le processus de création identitaire. Ainsi les nouveaux Etats-nations vont se créer une « nouvelle » image à offrir à l'Occident ; image qui sera aussi employée à l'intérieur comme moyen de justifier les changements et qui n'est autre que celle de « l'occidentalisation ». Les institutions, l'industrie, l'aspect des villes, les infrastructures : tout doit devenir occidental ; ou quand même, tout va prendre « une allure » occidentale. Néanmoins, les esprits, même ceux qui sont gagnés par la « modernité », restent enracinés dans les « traditions ». Les aspects les plus quotidiens de la vie de la plus grande partie des Grecs et des Japonais (les maisons, l'habillement, les loisirs, etc.) mais aussi des aspects plus profonds comme les croyances, demeurent encore presque inchangés. En effet, en dehors des grandes villes et des élites, la vie continue, avec des nouveautés certes, mais sans que cela change, pour le moment, d'une façon très nette, le quotidien. Certes, entre le moment où les deux territoires se sont constitués en Etats-nations (1832- 1868) et la fin des années 1880 des changements se sont produits comme résultat des politiques voulues par les gouvernements or, ces changements étaient encore loin de s'être généralisé dans l'ensemble des pays.

C'est cette contradiction qui devra être résolue dans les années à venir ; une résolution qui comme nous aurons de temps de voir, tient plus de l'intégration, de la réélaboration que de la destruction de l'un de deux éléments confrontés.

Il s'agit donc d'une situation forte complexe que celle du Japon et de la Grèce dans les premières décennies de leur existence en tant qu'Etats « modernes ». D'autant plus complexe que les Puissances étrangères, qui avaient déjà joué un rôle important dans leur avènement, semblent vouloir conserver leur influence sur eux en employant tous les moyens dont elles disposent. Notamment la diplomatie, mais aussi leur supériorité technique, industrielle, économique... Et, même dans les jeux diplomatiques, on sent une sorte de politique « cachée » dont le résultat est la transposition des querelles internes dans les affaires politiques, diplomatiques et économiques de la Grèce et du Japon. En un mot, la vision que les politiciens étrangers se sont faite de la situation interne de nos territoires est tout sauf impartiale. Elle est aussi partielle que celle des voyageurs qui ont continué de sillonner les routes grecques et japonaises et de nous laisser leurs impressions sous forme d'ouvrages de tout type. Certes, les objectifs qui les poussent sont différents et les milieux dans lesquels ils évoluent aussi, néanmoins, en lisant certaines réflexions, on a l'étrange impression que tous, du diplomate au voyageur curieux, sont profondément méfiants et ressentent un malaise face à un processus qu'ils ont tous encouragé sinon imposé et dont le résultat ne leur plaît pas.

Ainsi, eux qui prônaient la « civilisation » des « barbares » vont avoir, de façon paradoxale, un mouvement de recul lorsqu'ils seront confrontés aux résultats de cette « occidentalisation ». Nous assistons alors à des situations aussi surprenantes que celle de Fenellosa aidé par Okakura Tenshin, qui vont s'ériger en « défenseurs » de l'art traditionnel japonais.

Et cependant, nous sommes aussi peut-être face à une incompréhension des Occidentaux devant les processus qui sont en train de se produire dans nos territoires, car, s'il est vrai que les changements ont bien lieu, il est vrai aussi que leurs effets ne sont, pour le moment, pas aussi catastrophiques que les étrangers le pensent.

PARTIE III

CHAPITRE 1 : DE NOUVELLES CONDITIONS

Comme nous avons signalé dans l'introduction, les années comprises entre 1890 et 1912 connaissent des changements politiques, économiques, sociaux et même culturels si importants qu'ils vont amener à la création d'un nouveau visage non seulement en Europe mais dans le reste du monde. En effet, les événements de cette période vont exercer une transition entre le monde du XIX^e siècle et la « modernité ». C'est dans ce contexte que nous verrons s'affirmer l'identité de la Grèce et du Japon ; une identité qui sera établie et mise à l'épreuve dans un contexte international dans lequel les politiques des différentes Puissances joueront un rôle parfois décisif dans les politiques internes de nos deux Etats. Pour mieux comprendre le contexte de cette affirmation identitaire dans ce chapitre, nous allons nous intéresser d'abord à la situation extérieure, européenne essentiellement, en rapport avec la Grèce et le Japon pour nous consacrer ensuite à leur politique intérieure.

1. La Grèce et le Japon face à l'extérieur

La fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle constituent une période extrêmement complexe durant laquelle les Puissances européennes vont s'affronter aussi bien sur le territoire du Vieux Continent que sur les territoires coloniaux qui reproduisent plus ou moins les conflits et les intérêts de celles-ci. Ces affrontements amèneront progressivement à la Première Guerre Mondiale.

Lorsque nous avons décrit la situation au XVIII^e siècle, nous avons signalé que nos territoires pouvaient être considérés comme étant à « l'ombre » de deux des empires les plus importants de l'Orient : l'Empire ottoman et l'Empire chinois. A l'époque qui nous occupe à présent, ces deux empires sont encore très liés aussi bien à nos territoires qu'à la politique extérieure menée par les Puissances occidentales. Ainsi, dans « l'extrême occident » de l'Orient, l'Empire ottoman et sa dissolution en faveur des Puissances voisines est le grand problème de la diplomatie et des rapports entre les Etats européens. Il s'agit là d'une situation très complexe qui intéresse également la Grèce. A l'extrême opposé, le destin de l'Empire

chinois, cerné par plusieurs Puissances coloniales et menacé lui-même de partage (même si celui-ci n'est que symbolique), se trouve dans la ligne des intérêts du Japon. Ainsi, nos deux territoires et leurs expansions à cette période doivent être compris dans le cadre plus ample de la situation internationale et des rapports complexes des Puissances occidentales.

Le premier grand conflit entre les Puissances est encore la « Question d'Orient » et la politique balkanique de Russes, Allemands, Autrichiens, toujours en quête des meilleures positions par rapport aux sorties sur la Méditerranée et aux routes commerciales. Il s'agit là d'une situation qui affecte directement la Grèce, car leurs ambitions dans la région seront fortement influencées par les alliances établies non seulement entre les Puissances entre elles mais aussi entre celles-ci et les nouveaux Etats balkaniques comme la Serbie et la Bulgarie. En effet, l'année 1890 marque, plus ou moins, le moment de rupture de « l'équilibre » entre les Puissances qui avait existé jusqu'à ce moment¹²¹⁵. A ce moment, ce sont les idées impérialistes qui arrivent en première ligne du débat politique. Ainsi, après le renvoi de Bismarck, le roi Guillaume ne pense qu'à affirmer l'hégémonie allemande dans le monde, en profitant des conquêtes qui avaient été faites de l'époque du Chancelier. Etant donné que le cadre pour étendre cette hégémonie était la Sublime Porte et l'Empire chinois, cette politique ne pouvait mener qu'à des conflits avec d'autres Puissances ayant les mêmes intérêts dans la région. Et l'une des conséquences est l'alliance franco-prussienne de 1893¹²¹⁶. En fait, la Grèce est touchée par cette « Question d'Orient » parce qu'elle réclamait des territoires qui appartenaient à l'Empire ottoman, pour des raisons culturelles et historiques, spécialement les territoires de la Thrace et de la Macédoine. Mais également la Crète. Il s'agit là des deux grands conflits externes de la Grèce qui vont conduire toute sa politique extérieure et qui seront systématiquement stoppés par les interventions extérieures. Au cours de ces interventions, les Puissances montrent plus que jamais leurs contradictions non pas par rapport à la Grèce mais par rapport à l'Empire ottoman. En effet, les actions seront d'ordre différent et menées par des « maîtres » différents. Pour ce qui est de la Crète, où les soulèvements contre les Ottomans sont devenus « endémiques », le dernier grand soulèvement date de 1896 et mène une partie des rebelles à proclamer l'*enosis*, c'est-à-dire l'union avec le royaume grec¹²¹⁷. Néanmoins, sous les pressions des Puissances, spécialement de la Grande Bretagne qui avait des intérêts commerciaux en Méditerranée et qui ne souhaitait

¹²¹⁵ TOUCHARD, P et alii. (dir.) *Le siècle des excès. De 1870 à nos jours*, PUF, Paris, 1992, p. 88.

¹²¹⁶ *Ibid.* p. 101

¹²¹⁷ DAKIN, D. *The Struggle in Macedonia. 1887-1913*, Institute for Balkan Studies, Thessaloniki, 1966, p. 35. Pour les textes officiels (aussi bien celui envoyé par les rebelles au roi que la réponse de celui-ci acceptant l'union de l'île) voir : KORDATOS, G. *Ιστορία της Ελλάδος*, τόμος XII, Νεότερη Δ' 1862-1900, Εκ. 20^{ος} αιώνας, Αθήνα, 1958, pp. 551-2.

pas un affaiblissement excessif de la Sublime Porte, la Grèce dut accepter la solution établie par ces dernières, qui faisait de la Crète un territoire autonome mais non intégré au royaume grec¹²¹⁸. Cette solution ne plaira à personne, surtout parce que les Grecs l'interpréteront à leur façon et enverront un « gouverneur » chargé des affaires, au nom du roi, en la personne du prince Georges, et cela malgré l'opposition d'Eleftherios Venizélos (1864-1936) qui avait une influence importante dans l'île¹²¹⁹. En fait, les Puissances acceptent de placer la Crète sous le gouvernement du roi et non du gouvernement grec. Malgré l'opposition initiale du roi, celui-ci doit finalement l'accepter, au risque de prendre l'amitié anglaise. Néanmoins, la situation évoluera différemment dans les années suivantes et, en 1908, Venizélos profite des conflits qui suivent la révolution des Jeunes Turcs pour proclamer l'*enosis* (c'est-à-dire l'union de l'île au royaume grec) de Crète en 1908 ; union qui sera reconnue *de facto* par l'Empire ottoman en 1913¹²²⁰.

Malgré les problèmes que la Crète pouvait attirer, la situation la plus compliquée se trouvait dans les territoires du sud des Balkans, c'est-à-dire en Macédoine et en Thrace. En effet, sur ces régions confluaient non seulement les intérêts grecs mais aussi ceux des Grandes Puissances. Pour les premiers, il s'agissait de réaliser la théorie de la *Megali Idea* en incorporant au royaume ces régions qui étaient considérées comme une partie de la Grèce. Bien que la population ne fût pas entièrement grecque (il existait aussi des Slaves), le rôle joué par l'hellénisme (éducation et culture) était le point le plus solide des revendications grecques dans ces régions, spécialement en Macédoine¹²²¹. Or, les intérêts grecs, impulsés par la politique de Trikoupis, devaient se heurter non seulement aux aspirations des Puissances européennes mais aussi à celles des Etats balkaniques (la Serbie et la Bulgarie). Pour ce qui est des premières, l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche et la Russie avaient ce territoire en ligne de mire pour des raisons d'ordre économique (commerce et développement des chemins de fer)¹²²². De plus, la Russie, qui était l'une des principales impliquées, menait une politique pan-slavique sous son égide, qui était forcément opposée aux idées expansionnistes grecques¹²²³. Les deuxièmes (Serbie et Bulgarie) voulaient, tout comme la Grèce, définir leurs

¹²¹⁸ *Ibid.* p. 37. Il s'agit de l'accord de 1897. En effet, la Grande Bretagne devait surveiller ses affaires au nord de l'Afrique qui pouvaient être touchées si la Crète passait aux mains grecques en devenant ainsi un ennemi de la Sublime Porte.

¹²¹⁹ KORDATOS, G. *Ιστορία της Ελλάδος*, τόμος XIII, Νεοτέρη Δ' 1900-1924, Εκ. 20^{ος} αιώνας, Αθήνα, 1958, p. 48.

¹²²⁰ DALEGRE, J. *Grecs et Ottomans 1453-1923. De la chute de Constantinople à la disparition de l'Empire ottoman*, L'Harmattan, Paris, 2004, Col. Etudes Grecques, p. 198.

¹²²¹ DAKIN, D. *The Struggle in Macedonia*, *op. cit.* p. 19.

¹²²² DAKIN, D. *The Struggle in Macedonia*, *op. cit.* p. 4.

¹²²³ *Ibid.* p. 43.

territoires nationaux, ce qui les rendaient rivales entre elles et face à la Grèce. Ainsi, le jeu des alliances se jouera et déjouera aussi bien d'un côté que de l'autre. Dans les affrontements qui ont lieu dans la période qui nous intéresse ici, la Grèce verra ses espoirs déçus non seulement en Crète mais aussi dans les Balkans. Ainsi, la guerre de 1897 sur la frontière nord se clôt par une défaite grecque qui, néanmoins, n'est pas aussi lourde de conséquences que l'on pouvait le supposer. En effet, même si, par intervention des Puissances, la Grèce doit payer une indemnité aux Turcs, elle obtient néanmoins une rectification des frontières¹²²⁴. Cette situation ne servira pas, néanmoins, à résoudre les conflits dans la région. En effet, après cette défaite, la Grèce va se rapprocher de l'Allemagne (la prince héritier était marié avec la sœur du Kaiser), en s'éloignant de la Russie que le gouvernement considère comme pro-bulgare en vertu des derniers agissements de celle-ci en réconciliant la Serbie et la Bulgarie pour faire face à une potentielle alliance serbo-grecque qui pouvait nuire à ses intérêts dans la région¹²²⁵. En 1902, les Puissances créent un « plan de route » pour la région de Macédoine, connu comme « schéma de Vienne », adopté en 1903 par la Grande Bretagne, la France, l'Italie et l'Allemagne et puis pour l'Autriche, la Russie et pour la Sublime Porte. Il s'agit d'un plan pour établir un programme de réformes et une certaine autonomie de la région toujours sous la domination turque. Celui-ci ne se réalisera pas. Au contraire, la situation devient de plus en plus complexe surtout lorsque le Mouvement des « Jeunes Turcs » (mouvement réformateur à l'intérieur de l'Empire ottoman) touche aussi la région de Macédoine. L'année suivante, un nouveau plan de réforme est lancé et, de façon parallèle, la région occidentale de la Macédoine prépare des groupes armés de résistance aux Bulgares – des groupes qui seront aidés d'une façon plus ou moins informelle par le gouvernement grec en vertu des liens culturels qui unissaient les deux territoires. Parmi les Grecs favorables à une intervention grecque se trouvent certains membres des familles Dragoumis et Melas qui, de plus, étaient liées par des liens de parenté (Pavlos Melas et Ion Dragoumis étant beaux-frères)¹²²⁶. L'appui de ces familles n'était pas des moindres puis que leur influence dans la scène politique était de premier ordre et cela depuis la décennie des années soixante-dix. En effet, le père d'Ion, Stefanos Dragoumis (1842-1923) avait occupé divers postes dans le gouvernement dont celui de Secrétaire Général du ministère de la Justice en 1875, avant de démissionner et de se consacrer à la cause de la révolution en Macédoine pour se consacrer ensuite à la politique où, fidèle à Trikoupis, il sera amené à occuper le poste de ministre des Affaires Etrangères à deux

¹²²⁴ *Ibid.* p. 42.

¹²²⁵ *Ibid.* p. 84.

¹²²⁶ *Ibid.* pp. 139-42.

reprises (1886-89 et 1892-3). Lors de la mort de Trikoupis, il s'éloignera du parti mais pas de la politique, créant son propre parti politique (opposé à celui du gouvernement) pendant la première décennie du XX^e siècle¹²²⁷. Suivant le chemin de son père, Ion Dragoumis (1878-1920) réalisera une carrière politique qui le conduira à occuper divers postes. Ainsi, en 1902, il est Secrétaire du Consulat de Grèce à Monastir (Bitola) dans la Macédoine ottomane. Il va également soutenir la cause des Grecs en Macédoine en écrivant, par exemple, des articles appelant au « réveil » des Grecs¹²²⁸. C'est à Monastir qu'il rencontre, en 1904, Pavlos Melas (1870-1904) qui a été envoyé par le gouvernement en mission secrète, pour analyser la situation réelle de la Macédoine et agir en conséquence. Pavlos Melas appartenait à une famille de riches marchands dont certains de ses membres étaient des héros de la guerre de l'indépendance, et son père était activement impliqué dans les mouvements de révolte en Crète à la fin des années 90¹²²⁹. Or, en 1904, Dragoumis quitte son poste au Consulat et continue sa carrière diplomatique à l'extérieur de la Grèce. Et Pavlos Melas, qui part pour combattre contre les Turcs à la tête de bandes d'« irréguliers », est tué cette même année.

Dans une ambiance de plus en plus confuse, la Grèce envoie des troupes armées dans la région dès 1905 jusqu'en 1908. Et, une fois la dette interne réduite, elle se prépare aussi bien au niveau diplomatique que militaire pour l'offensive qui aura lieu en 1912 et que l'on connaît comme la « première guerre Balkanique »¹²³⁰.

Si la Grèce est touchée dans sa politique extérieure par celles des Puissances en Europe, le Japon le sera par le mouvement de consolidation des empires coloniaux qui avaient en Asie les territoires les plus importants. La Grande Bretagne s'est déjà affirmée comme Puissance coloniale en Extrême-Orient mais essaie de jouer un rôle nouveau en tant que puissance « médiatrice » entre les autres¹²³¹. Mais, la France, la Russie et, dans une moindre mesure l'Allemagne, sont en train de consolider leur pouvoir dans la partie asiatique, ce qui entre en conflit avec les idées expansionnistes japonaises qui sont en train de se concrétiser, surtout dans les territoires périphériques, comme conséquence de la politique d'expansion stratégique mise au point par Yamagata Aritomo 山県有朋 (1838-1922). Il faut signaler que parmi les impérialismes, celui qui se développe au Japon a un caractère un peu particulier,

¹²²⁷ TERRADES, M. *Le Drame de l'Hellénisme. Ion Dragoumis (1878-1920) et la question nationale en Grèce au début du XX^e siècle*, L'Harmattan, Paris, 2005, pp. 75-6.

¹²²⁸ *Ibid.* p. 109.

¹²²⁹ *Ibid.* p. 113.

¹²³⁰ Il faut tenir compte du fait que ces années sont très troublées en ce qui concerne la politique intérieure grecque dont la situation ne va pas se stabiliser qu'après l'arrivée au pouvoir de Venizélos. DAKIN, D. *The Struggle in Macedonia*, *op. cit.* pp. 360 et ss.

¹²³¹ MARX, R. *Histoire de l'Angleterre*, Fayard, Paris, 1993, p. 491.

même s'il s'est inspiré de celui qui existe dans les Etats européens. Ainsi, à différence de ce qui se passe en Europe où les raisons économiques comptent parmi les plus importantes pour expliquer la poussée de l'impérialisme, au Japon ce sont des raisons stratégiques qui sont à la base de cette expansion. D'après les idées de Yamagata, il était nécessaire, pour la sauvegarde de l'intégrité de l'Etat, de créer une aire sous contrôle japonais, qui permette de freiner l'avance des étrangers. On établit donc une série de cercles au tour du centre (les îles japonaises) qui néanmoins deviennent une logique de conquête sans limite, un peu dans la logique suivie par l'Empire romain : on conquiert un territoire extérieur par souci de protection, mais comme ce territoire finit par être intégré, il faut continuer la logique en poussant les limites de plus en plus loin¹²³². Cette vision fait également que l'empire japonais ne se trouve pas éloigné de son centre comme dans les cas européens mais en l'entourant. Certains auteurs ont considéré les Ryū-kyū et les Kouriles comme étant les premières possessions de l'empire japonais. Ensuite, dès les années 1880, le gouvernement tourne autour de la Corée qui sera constituée en protectorat japonais dès 1905 et annexée en 1910. Or, avant cela, en vertu du traité de Shimonoseki (1895) qui met fin à la guerre sino-japonaise, le Japon obtient Taiwan et les îles Pescadores. Il était prévu aussi qu'il entre en possession de la péninsule de Liaotung, mais les pressions de la France, de l'Allemagne et de la Russie l'amenèrent à y renoncer¹²³³.

Les raisons stratégiques ne sont pas néanmoins les seules à être employées par les Japonais, il existe également un fondement très important qui est puisé pour moitié en Occident, pour moitié en Orient. Il s'agit de l'idée que le Japon avait une mission à remplir vis-à-vis du reste de la région. En effet, étant déjà familiarisé avec les techniques occidentales, il se devait de répandre la « civilisation » au reste de l'Asie « barbare ». Ainsi, comme l'énonce Tokutomi Sohō en 1895, le destin du Japon est de « extend and blessing of political organization throughout the rest of East Asia and the South Pacific, just as the Romans had once done for Europe and the Mediterranean »¹²³⁴. Cette idée montre le dessin japonais d'imiter les Puissances occidentales qui avaient elles aussi la même théorie pour justifier l'impérialisme. Ainsi, d'après Joseph Chamberlain, la mission impériale de la Grande Bretagne était dans l'intérêt même de la civilisation et de l'humanité¹²³⁵. Il s'agissait donc d'amener la civilisation aux autres peuples qui, dans l'idéologie employée par les

¹²³² PYLE, K. B. *The Making of Modern Japan*, Heath, Lexington, Massachusetts, Toronto, 1996, p.135.

¹²³³ *Ibid.* p. 137; DUUS, P. (éd.), *The Cambridge History of Japan, vol. 6. The Twentieth Century*, Cambridge University Press, Cambridge, 1995, p- 224.

¹²³⁴ PYLE, K. B. *The New generation in Meiji Japan: Problems of Cultural Identity. 1885-1895*, Stanford California University Press, Stanford, 1969, p. 181.

¹²³⁵ SCHULZE, H. *Etat et Nation dans l'histoire de l'Europe*, Éd. du Seuil, Paris, 1996, p. 277.

colonisateurs (suivant des idées déterministes et des concepts du darwinisme social) étaient considérés comme porteurs de cultures arriérées¹²³⁶.

Or, même si cette idéologie rapproche le Japon des autres Puissances impérialistes, il existe un autre courant présent dans l'expansion japonaise qui est propre à elle : celle de l'assimilation des colonies. Cette idée repose sur des principes confucéens, sur les liens existant entre le Japon et les autres territoires situés dans l'aire d'influence de la Chine et sur les liens « mythiques » établis en partant de la lignée impériale¹²³⁷. Ainsi, la politique coloniale japonaise vise une assimilation à travers la japonisation des colonies : langue, vêtements, maisons...

Certes, nous allons trouver également des intérêts économiques dans cette expansion, mais il semblerait qu'ils se soient développés après l'installation des colonies et non avant, comme dans les cas européens.

Plus intéressant est le lien que l'on peut établir entre l'impérialisme japonais et le développement des idées pan-asiatiques dans les dernières décennies du XIX^e et au début du XX^e siècle. Ce mouvement qui débute au Japon dans la décennie de 1870, a parmi ses slogans : *kōa* (développement de l'Asie), *hosha shinshi* (développement mutuel) et *dōbun dōshu* (même culture, même race)¹²³⁸. En effet, nous trouvons des idées qui sont présentes également dans les logiques impérialistes japonaises telles que l'idée d'unité culturelle et raciale (face aux étrangers), d'interconnexions historiques... bien sûr, comme dans le processus impérialiste, le Japon doit être à la tête de ce mouvement pan-asiatique, d'après les idéologues japonais, parce qu'il est l'Etat asiatique le plus développé.

Dans ce contexte d'expansion, le Japon comme la Grèce sera amené à combattre contre ses voisins. Or, à différence de celle-ci, il sortira vainqueur non seulement de son combat contre la Chine (1894-5) mais aussi de la guerre contre l'Empire russe dix ans plus tard (1904-5). Ces victoires sont d'une importance capitale non seulement pour le Japon mais aussi pour la géopolitique en Asie orientale. En effet, jusqu'en 1895 et malgré la grave situation qu'il traversait, l'Empire chinois continuait d'être un référent pour le reste des territoires et le miroir dans lequel se regarder (positivement ou négativement). La victoire japonaise change cet état de choses et donne au nouvel Etat une place de prééminence dans la région ; place qui sera reconnue même par les Chinois qui prendront le Japon comme modèle

¹²³⁶ BUTLIN, R. A. *Geographies of Empire. European Empires and Colonies c. 1880-1960*, Cambridge University Press, Cambridge, 2009, p. 352.

¹²³⁷ DUUS, P. (éd.), *The Cambridge History of Japan, op. cit.* p. 240.

¹²³⁸ SAALER, S. and SZPILMANN, Ch. W. (éds.), *Pan-Asianism. A document History, vol I. 1850-1920*, Rowmann and Little field Published inc., Lahman, Boulder, New York, Toronto, Plymouth, 2011. p. 14.

lors des timides essais de modernisation pendant l'année 1898¹²³⁹. Il se situe donc comme la première puissance de l'Asie orientale et, donc, comme un allié intéressant pour les Puissances occidentales dans leur politique impérialiste dans cette partie du monde. C'est sous ce prisme que les Anglais vont le prendre en considération – eux qui seront les premiers à reconnaître ce statut du Japon. La victoire lui permet également d'essayer de renégocier avec succès les traités inégaux, atteignant ainsi l'objectif de la politique extérieure de la période antérieure. La victoire sur l'empire russe en 1905 lui sert non seulement à consolider le statut gagné dix ans auparavant, mais aussi sert à le placer dans une position d'ennemi potentiel et concurrent des Puissances européennes, qui vont chercher à avoir plus d'informations sur cet « inconnu » qui a affronté à armes égales l'un de plus grands empires européens. En effet, les informations sur la guerre faisaient la une d'une grande partie des journaux de l'époque partout en Europe, même en Grèce, qui était très intéressée par le destin de la Russie en raison de ses affinités culturelles et religieuses. Cette guerre souleva également le besoin de mieux connaître cette puissance inconnue qui était en train d'en finir avec l'empire le plus puissant de l'Europe de l'est. Ainsi, dans certains journaux grecs de l'époque (comme *Asty*) nous trouvons, à côté des informations concernant le développement de la guerre, des articles touchant les mœurs, l'histoire, l'organisation du Japon ainsi que des traductions d'ouvrages littéraires écrits par des Occidentaux ayant comme sujet le Japon. Parmi ces derniers se trouve la traduction du récit « La Sainte montagne de Nikko », écrit par Loti en 1885 et inclus dans le recueil *Japoneries d'Automne*.

Bien que les Puissances européennes considèrent le Japon comme une vraie menace au début du XX^e siècle, dès 1890 il existe des voix, notamment parmi les écrivains et les journalistes qui alertent du « péril jaune » et qui augurent une suprématie japonaise sur l'Europe dès que les Japonais auraient maîtrisé les techniques occidentales¹²⁴⁰. Ce qui suppose surtout un danger en matière économique, et, éventuellement, militaire, puisque ces voix imaginent les voies ferrées construites en Asie orientale comme le moyen éventuel de la pénétration en Occident des produits et peut-être des armées japonaises¹²⁴¹. En fait, afin de

¹²³⁹ SAYA, M. *The Sino-Japanese War and the Birth of Japanese Nationalism*, with a foreword of Mirani Hiroshi, International House of Japan, Tōkyō, 2011, x-xi.

¹²⁴⁰ Le terme est employé d'abord par rapport à la Chine. Ainsi, en 1898 l'écrivain anglais P. Shield publie *Le péril jaune* (*The Yellow Peril*) dans lequel les Chinois sont considérés comme une menace pour l'Occident. Or, pendant la guerre russo-japonaise, ce « péril jaune » sera associé aux Japonais. Nous trouvons donc des nombreux articles dans les journaux de toute l'Europe (comme les français *Le siècle*, *Le Temps* ou *Le petit journal*) où les Japonais sont présentés comme un peuple dangereux. Or, nous trouvons également des voix qui vont se dresser pour défendre les Japonais comme les Français Austin de Croze et Louis Aubert qui dans leurs ouvrages respectifs : *Le péril jaune et le Japon* (1904) et *Paix japonaise* (1906) prennent la défense du Japon. Pour l'évolution de ce concept dans la presse française : BEILLEVAIRE, P. « L'opinion française face à la guerre russo-japonaise », *Cipango. Cahiers d'études japonaises*, n° 9, automne 2000, pp. 185-232.

¹²⁴¹ WESSELING, H. *Les empires coloniaux européens*, op. cit. p. 246.

protéger leurs intérêts dans la région mais aussi dans d'autres conflits ouverts entre elles, les Puissances ne vont pas hésiter à intervenir dans la politique extérieure japonaise de la même façon qu'elles l'ont fait dans le cas grec. Certes, cette intervention n'est peut-être pas aussi évidente, néanmoins elle est aussi importante pour les répercussions qu'elle aura dans les années à venir. Les premières interventions ont lieu lors de la guerre sino-japonaise entre 1894-5. Si les Puissances n'interviennent pas directement dans les actions de guerre, elles vont le faire lors du traité qui met fin à celle-ci. Connue sous le nom de la « triple intervention », l'opposition de la France, de l'Allemagne et de la Russie oblige le Japon à rendre à la Chine la péninsule de Liaotung qui lui avait été donnée en vertu du traité de Shimonoseki ¹²⁴². Cette décision politique a des conséquences très importantes car le sentiment de frustration expérimenté par les Japonais (peuple et intellectuels) amènera la nation à prendre conscience de ses faiblesses et à entreprendre une politique de renforcement afin de ne plus jamais devoir céder face à des interventions étrangères ¹²⁴³. Une politique dont le résultat le plus évident sera la victoire sur la Russie dix ans plus tard.

Si les Puissances européennes sont intervenues pour « sauver » l'intégrité territoriale de la Chine, c'était non par sentiment de « sympathie », certes, mais bien par des intérêts économiques et géopolitiques. En fait, la péninsule de Liaotung était un endroit stratégique surtout du point de vue commercial, surtout pour la Russie qui rêvait de trouver un port ouvert sur le Pacifique, libre des glaces de l'hiver puisque les ports de la Sibérie restaient bloqués pendant cette époque de l'année. L'enjeu était donc important aussi au niveau économique que stratégique ¹²⁴⁴. Le contrôle japonais de la péninsule mettait fin à ses rêves.

En 1905, lors des négociations de paix entre les Japonais et les Russes, c'est à la demande des premiers que la médiation du président Théodore Roosevelt sera réalisée et la paix signée en 1905 (paix de Portsmouth). Parmi les clauses du traité se trouvent les suivantes : la Russie doit se retirer de la Mandchourie méridionale, renoncer à la Corée, et l'île de Sakhaline est partagée entre elle et le Japon ¹²⁴⁵.

Parmi les Puissances occidentales, les Etats-Unis avaient eu jusqu'à la décennie de 1890 plutôt un rôle de surveillants que d'intervenants directs puisque, à cette époque, leur politique internationale visait plutôt leurs intérêts en Amérique du Sud (guerre contre l'Espagne par exemple). Or, cela change surtout après l'incorporation à la Nation en 1893 du

¹²⁴² SAYA, M. *The Sino-Japanese War*, op. cit. p. 155; GIRAULT, R. *Diplomatie européenne. Nations et impérialismes. 1871-1914. Histoire des relations internationales contemporaines tome I*, Armand Colin, Paris, 1997, Petite bibliothèque Payot, p. 277.

¹²⁴³ SAYA, M. *The Sino-Japanese War*, p. 157.

¹²⁴⁴ WESSELING, H. *Les empires coloniaux européens 1815-1919*, Gallimard, Paris, 2009, p. 275.

¹²⁴⁵ *Ibid.* p. 348.

territoire de Hawaï ¹²⁴⁶. Ils seront plus présents dans le Pacifique et, dès l'adoption de la politique de « portes ouvertes » en Chine en 1899 (c'est-à-dire une politique de libre accès laissé aux vaisseaux occidentaux dans les ports de l'Empire du Milieu), ils pourront être considérés comme de potentiels opposants à la politique japonaise ¹²⁴⁷.

Néanmoins, malgré l'humiliation du renoncement à la péninsule de Liaotung ¹²⁴⁸, la victoire dans la guerre ouvre aux Japonais la porte de la politique internationale sur un pied d'égalité avec les autres Puissances. En fait, avant le début de la guerre contre la Chine, la Grande Bretagne avait déjà signé un traité (1894) avec le Japon, en vertu duquel elle renonçait au principe d'extraterritorialité et aux taux douaniers prévus dans les traités inégaux à partir de 1899 ¹²⁴⁹. Ensuite, lors des attaques chinoises contre les légations étrangères à Pékin en 1900 (guerre des Boxers), les deux Etats avaient travaillé ensemble et cette collaboration mènera Lord Salisbury (1830-1903), alors premier ministre anglais, à signer le traité de 1902. Il s'agissait d'une alliance de cinq ans concernant exclusivement les territoires de la Chine et la Corée et seulement en cas d'attaque contre les signataires par deux Puissances ¹²⁵⁰. Il s'agit là d'un traité favorable aux deux Etats parce que, pour l'Angleterre, l'avancée russe en Extrême-Orient pouvait menacer sa présence en Inde (la Russie cherchant à pousser ses frontières vers le Tibet, l'Afghanistan et la Perse) et la présence d'un allié dans la région capable de l'arrêter était plus que souhaitable. En plus, cela lui permettait de développer sa politique de « porte ouverte » en Chine (suggérée par le secrétaire d'Etat américain en 1899 aux Puissances européennes). Pour le Japon, la signature du traité suppose d'un côté sa reconnaissance officielle comme puissance mondiale, et, de l'autre, l'appui anglais nécessaire pour stopper la Russie qui était son ennemi le plus direct, surtout après les avantages tirés par son rôle lors des négociations du traité de Shimonoseki ¹²⁵¹. Juste après la fin de la guerre contre la Russie, la Grande Bretagne signe un autre traité avec le Japon, cette fois-ci pour dix ans. Parmi ses clauses, nous trouvons le fait que l'intervention de l'allié se ferait en cas

¹²⁴⁶ GIRAULT, R. *Diplomatie européenne*, op. cit. pp. 301-305.

¹²⁴⁷ GORDON, A. *A Modern History of Japan. From Tokugawa Times to the Present* (2e. Éd.), Oxford University Press, New York-Oxford, 2009, p.120.

¹²⁴⁸ GIRAULT, R. *Diplomatie européenne. Nations et impérialismes. 1871-1914. Histoire des relations internationales contemporaines tome I*, Armand Colin, Paris, 1997, Petite bibliothèque Payot, p. 277.

¹²⁴⁹ ENSOR, R. C. K. *England. 1870-1914*, Oxford and the Clarendon Press, Oxford, 1946, p. 219 ; MARX, R. *Histoire de l'Angleterre*, op. cit. p. 492.

¹²⁵⁰ MARX, R. *Histoire de l'Angleterre*, op. cit. p. 492.

¹²⁵¹ Ainsi, en 1904, le Japon obtient des prêts pour la guerre contre la Russie : MARX, R. *Histoire de l'Angleterre*, op. cit. p. 493. Pour les avantages russes : RIASANOVSKY, N. V. *Histoire de la Russie*, Bouquins Robert Laffont, Paris, p. 434 (construction du chemin de fer à travers la Mandchourie jusqu'à la mer).

d'attaque pour une seule puissance (et non par deux comme dans le traité antérieur) et également l'inclusion de l'Inde comme territoire à protéger en cas d'une attaque ennemie¹²⁵².

Ces victoires, en dehors des problèmes évoqués, ont une très grande répercussion à l'intérieur du Japon surtout celle de 1895. En fait, il ne s'agit pas seulement de la défaite de la Chine, mais de la prise de conscience, peut-être pour la première fois, d'être une nation unie, qui s'éveille chez les Japonais¹²⁵³. Ainsi, nous trouvons pendant la période de guerre des manifestations à tous les niveaux de la vie quotidienne qui signalent la création de cette conscience (depuis les jeux des enfants jusqu'aux articles publiés dans les journaux). Les cérémonies pour les morts (que ce soit de maladie ou à cause des blessures), la création de monuments mémoriaux, le poids symbolique que revêt le sanctuaire du Yasukuni, sont autant de manifestations de cet esprit d'appartenance à la nation qui se crée à ce moment¹²⁵⁴. Et, néanmoins, dans les propos de certains intellectuels, nous trouvons, peut-être de façon paradoxale, un « reniement » des origines japonaises. Ainsi dans les affirmations de Fukuzawa Yukichi (éditeur du journal *Jiji shinpō*), d'après lesquelles la guerre sino-japonaise est un « combat entre la civilisation et la barbarie » (où les « Barbares » sont bien évidemment les Chinois)¹²⁵⁵. Bien sûr, il faut aussi resituer ces idées dans la trajectoire de l'auteur, qui est un partisan fervent des « Lumières » venues de l'Occident. Ainsi, la « civilisation » serait la synthèse faite entre les idées amenées de l'Occident et certaines idées autochtones. En effet, il ne faut pas oublier que l'introduction des premières s'est faite de façon sélective et que, avant d'être adoptées, des idées ont été convenablement adaptées.

Il est donc clair que, malgré les différences existant dans la façon de procéder face à l'extérieur et malgré les différences dans les modalités d'intervention des Puissances externes, celles-ci sont nécessaires pour mieux comprendre les développements qui vont avoir lieu dans la période qui nous intéresse ici en ce qui concerne les théories identitaires.

¹²⁵² MARX, R. *Histoire de l'Angleterre*, op. cit. p. 493.

¹²⁵³ SAYA, M. *The Sino-Japanese War*, op. cit. p. 101.

¹²⁵⁴ *Ibid.* pp.142-54.

¹²⁵⁵ *Ibid.* p. 41.

2. La situation intérieure

Si, dans la politique extérieure, l'intervention des Puissances conduit nos deux Etats à des situations différentes, en ce qui concerne les développements intérieurs, ceux qui nous intéressent ici suivent le mouvement général de l'époque et donc se ressemblent. Certes, l'évolution de chacun d'entre eux suit son propre rythme, néanmoins, étant donné que les besoins étaient les mêmes, les réalisations sont elles aussi très proches. Comme dans le reste de l'Europe, surtout dans les nations qui ont été unifiées récemment, les changements les plus importants se produisent dans le domaine de la politique, de l'économie et de la société¹²⁵⁶. Il s'agit d'évolutions visant la normalisation de la vie politique, l'ascension d'un groupe social (la bourgeoisie industrielle) et le développement de l'industrie. Ainsi, afin de mieux connaître le cadre dans lequel se développent les nouveaux idéaux identitaires, nous allons esquisser brièvement ces changements internes.

D'abord en ce qui concerne la politique, aussi bien en Grèce et au Japon, nous assistons à une rénovation des partis au pouvoir et donc à un changement dans la ligne à suivre. Les années comprises entre 1890 et 1895 sont marquées, en Grèce, par une alternance politique entre Charilaos Trikoupis (1832-1896) et Theodoros Deligianis (1820-1905), qui ont des visions contraires de la politique, ce qui ne contribue pas spécialement à la stabilité du gouvernement, mais qui est interprété comme un signe de normalité politique. En fait, Trikoupis était au pouvoir dès 1882 et il est l'auteur du fonctionnement normalisé du régime parlementaire grâce aux réformes impulsées sous son gouvernement ainsi que de la réorganisation de l'armée, l'administration et la justice grecques¹²⁵⁷. Il mènera également une importante réforme agricole, nécessaire pour sortir le pays de la situation de pénurie qu'il traversait. Or, sa politique financière était seulement favorable pour le grand capital et profondément défavorable au peuple et aux couches moyennes. Et les brefs ministères de Deligianis (1890-1892) ne contribuent pas à améliorer la situation. Après la mort de Trikoupis en 1895, plusieurs gouvernements vont se succéder sans avoir le temps de mener les actions nécessaires pour résoudre les graves problèmes de l'Etat, pour lesquels la situation interne est, en partie, un reflet de la situation extérieure.

¹²⁵⁶ RAPOPORT, M. (dir.), *Culture et religion. Europe XIX^e siècle*, Atlande, Paris, 2002, pp. 43-44.

¹²⁵⁷ SVORONOS, N. *Histoire de la Grèce moderne*, PUF, Paris, 1964, Col. Que sais-je ?, p. 74.

Si la victoire de 1895 sur la Chine et « l'humiliation » de la restitution de la péninsule de Liaotung constituent pour le Japon le moment de prise en conscience de la réalité comme « Nation », la défaite grecque en 1897 face aux Turcs aura le même effet chez les Grecs. Issue d'une partie des officiers de l'armée, secondée par la bourgeoisie et basée sur les idées des milieux libéraux, une forte contestation s'oppose au gouvernement et est à l'origine de mouvements politiques de modernisation¹²⁵⁸. En effet, malgré le fait d'avoir une organisation politique en théorie « démocratique » avec différents partis politiques, avec des élections, dans la pratique, cependant, l'ancien système des « familles » et des « clients » continuait à être présent en perpétuant les structures du passé et en empêchant l'Etat de progresser¹²⁵⁹. Pour la plus grande partie, il s'agit de mouvements d'opposition qui n'arrivent pas à s'imposer. Néanmoins, nous trouvons un exemple du cas contraire dans le parti créé par Stefanos Dragoumis (1842-1923) en 1907. Il était composé par plusieurs députés, des avocats, des journalistes et cherchait la modernisation de l'Etat. C'est peut-être la raison pour laquelle il était connu sous le nom de « parti des Japonais »¹²⁶⁰. Or, le parti finit par disparaître lorsque le premier ministre Georgios Theotokis offre le poste de ministre de l'économie à Dimitrios Gounaris (1866-1922), membre de ce parti, de façon à contrecarrer l'importance grandissante que le parti était en train d'avoir à l'Assemblée¹²⁶¹. Suite à l'acceptation de celui-ci, le crédit des membres du parti tombe rapidement car l'opinion publique les voit comme des arrivistes¹²⁶².

Les affrontements entre les partisans de la continuité et ceux qui essaient d'établir des vraies réformes, aussi bien politiques que sociales, continuent jusqu'en 1909, quand un coup d'Etat, à la tête duquel se trouvent plusieurs membres haut placés de l'armée, met fin à la situation et fait appel à Eleftherios Venizélos qui arrive à Athènes cette même année, qui marque le début d'une nouvelle étape de l'histoire grecque¹²⁶³. Entouré d'hommes politiques nouveaux, paré des idées libérales, il entreprend les réformes qui étaient si nécessaires à la Grèce, à commencer par la réforme de la Constitution. En effet, un nouveau texte est approuvé en 1911¹²⁶⁴. Un texte qui, en dehors des aspects politiques, sera très important aussi

¹²⁵⁸ *Ibid.* p. 378.

¹²⁵⁹ En effet, certains partis politiques étaient des partis locaux à forte composante familiale : KARAMANLI, M. « La Grèce : du clientélisme des notables au patronage démocratique » *Mésogeios, Méditerranée*, 1 (1998), pp., 117-42, p. 121.

¹²⁶⁰ KORDATOS, G. *Ιστορία της Ελλάδος*, τόμος XIII, *op. cit.* p. 73. Dès le lendemain de la victoire japonaise à Port Arthur, toute l'Europe montra un intérêt particulier pour le Japon qui devient une sorte de « mode ».

¹²⁶¹ Theotokis est à la tête du gouvernement entre 1906 et 1908.

¹²⁶² *Ibid.* p. 74.

¹²⁶³ SVORONOS, N. *Histoire de la Grèce moderne*, *op. cit.* p. 84.

¹²⁶⁴ CONTOGEOORGIS, G. *Histoire de la Grèce*, *op. cit.* p. 380.

sur la question de la langue, comme nous aurons l'occasion de le voir. Venizélos ne mène seulement sa politique dans le domaine des réformes ; il travaille aussi du côté des idéologies et son idée concernant la politique extérieure est le reflet d'une théorie nationale développée à ce moment sur des bases déjà présentes. En effet, il développe l'idéologie de « l'hellénisme majeur », où les bases ethniques jouent un rôle très important. En effet, d'après Venizélos lui-même la Grèce « ne va nulle part sans base ethnologique »¹²⁶⁵.

Au milieu de cette délicate situation politique, la couronne va jouer un rôle ambigu, cherchant à utiliser les inimitiés entre les partisans des réformes et ceux de la continuité pour garder sa position de privilège comme directrice des lignes politiques¹²⁶⁶.

Au Japon, la situation politique est un aussi très complexe puisque la décennie des années 1890 connaît la mise en pratique des principes énoncés par la Constitution. Pour ce qui est de la politique, nous assistons à la création du système des cabinets élus au sein des partis politiques ce qui suppose un vrai changement dans la vie de l'Etat¹²⁶⁷. Cette idée est acceptée dès 1890 et l'on assiste à un essai de la part d'Inoue Kaoru de former un parti progouvernemental, qui est refusé par la plus grande partie de l'aristocratie¹²⁶⁸. Parmi les premiers partis politiques naissants se trouvent le Jiyūtō, le Taiseikai (parti du gouvernement) et le Kaishintō¹²⁶⁹. Malgré le fait de leur existence, afin de pouvoir jouer un rôle en politique, les partis devront chercher l'aide et l'alliance des groupes oligarchiques (*hanbatsu*), constitués dès le début de Meiji par des membres des han de Chōshū et de Satsuma. Ainsi, entre 1895 et 1900 on assiste à ce type d'accord ; par exemple celui qui est passé entre le deuxième gouvernement de cabinet d'Itō Hirogumi et le Jiyūtō¹²⁷⁰. En fait, comme dans le cas de la politique grecque, même sous un autre nom, les relations de « clientélisme » étaient aussi présentes dans la politique japonaise, et les alliances traditionnelles continuent à rester en vigueur malgré le changement de cadre politique. En analysant la « physionomie » des chefs de cabinet et des hommes influents, on se rend compte que ce sont des personnages issus des anciens fiefs de Chōshū et de Satsuma ainsi que leurs protégés qui tiennent encore les fils du gouvernement. Ils avaient encore assez de pouvoir pour s'assurer du remplacement à la tête

¹²⁶⁵ Cité par CONTOGEORGIS, G. *Histoire de la Grèce*, op. cit. p. 385.

¹²⁶⁶ CONTOGEORGIS, G. *Histoire de la Grèce*, Hatier, Paris, 1992, Col. Nations de l'Europe, pp. 375-6.

¹²⁶⁷ PYLE, K. B. *The Making of Japan*, op. cit. p. 161.

¹²⁶⁸ MITANI, T. "The establishment of party cabinet" dans DUUS, P. (éd.), *The Cambridge History of Japan*, vol. 6, op. cit. pp. 55-96, p. 56.

¹²⁶⁹ SIMS, R. *Japanese Political History since the Meiji Renovation: 1868-2000*, Hurts and Company, London, 2001, p. 71.

¹²⁷⁰ MITANI, T. dans DUUS, P. (éd.), *The Cambridge History of Japan*, vol. 6, op. cit. p. 65.

du gouvernement d'un membre de Chōshū par un autre de Satsuma et cela presque jusqu'à la fin de l'ère Meiji¹²⁷¹.

A l'intérieur de ces gouvernements, même si nous trouvons des ministres chargés de différentes affaires comme dans le reste des pays occidentaux, les rapports de ceux-ci avec l'empereur relèvent d'une interprétation différente. En effet, ils ne doivent pas rendre compte au premier ministre mais à l'empereur directement ce qui rend difficile l'unité d'action des cabinets¹²⁷².

Bien entendu, cette continuité des « vieilles » oligarchies, associée à la possibilité d'avoir des nouveaux personnages qui ne sont pas forcément d'accord avec les idées du gouvernement, crée des tensions importantes au cours des séances de la Diète. Des tensions qui sont momentanément estompées lors des conflits extérieurs. Ainsi, pendant la guerre sino-japonaise, tous vont faire front commun autour de l'unité « nationale » contre l'ennemi. Or, cette « amitié » de circonstance finira lors de la « triple intervention », que sera considérée de façon différente pour chaque parti politique¹²⁷³. Il en va de même pour la guerre russo-japonaise qui sert d'abord comme bannière d'unité pour faire réapparaître ensuite les différences existant entre les divers partis politiques¹²⁷⁴. En tout cas, la fin de Meiji suppose aussi la fin de l'hégémonie des anciens leaders de la « Restauration » et ouvre la porte à une nouvelle période.

L'autre grand pilier de la situation intérieure dans nos deux Etats est l'économie qui connaît d'importantes transformations dans cette période, qui peut être considérée comme la véritable transition entre une économie « prémoderne » et une économie « moderne » ou, pour mieux dire, entre une économie agricole et une économie industrielle. Ce changement qui se fait de façon progressive dans les deux Etats (même si, à la fin de la période étudiée, les résultats sont plus visibles dans le cas japonais) n'est pas certainement isolé, au contraire il s'insère de manière quasi parfaite dans un mouvement plus amples et qui affecte d'autres nations, notamment l'Allemagne. Ce fait est important pour nous parce que c'est le modèle allemand qui va être suivi par les Japonais et, dans une moindre mesure par les Grecs¹²⁷⁵.

¹²⁷¹ SIMS, R. *Japanese Political History*, op. cit. p. 74; GORDON, A. *A Modern History of Japan*, op. cit. p. 127: ainsi entre 1900 et la fin de Meiji les deux hommes qui alternent au poste de premier ministre sont Katsura Tarō (issu de l'entourage de Yamagata Aritomo) et Saionji Kimmochi (protégé d'Itō Hirogumi).

¹²⁷² MITANI, T. dans DUUS, P. (éd.), *The Cambridge History of Japan*, vol. 6, op. cit p. 60.

¹²⁷³ SIMS, R. *Japanese Political History*, op. cit. p. 76.

¹²⁷⁴ *Ibid.* p. 89.

¹²⁷⁵ CRAWCOUR, E. Sydney "Industrialization and technological change 1885-1920" dans DUUS, P. (éd.), *Cambridge History of Japan*, vol. 6, 1995, pp. 385-450, p. 448.

Dans la dernière décennie du XIX^e siècle et même au début du XX^e siècle une grande majorité de la population vivait encore de l'agriculture et habitait la campagne aussi bien dans un cas que dans l'autre. C'est donc dans ce secteur que nous trouvons les changements les plus importants, surtout parce qu'il s'agit du principal pilier économique. Au Japon, par exemple, les impôts qui taxaient la terre étaient l'un des revenus les plus importants pour le gouvernement¹²⁷⁶. Une modernisation de l'agriculture s'imposait donc en vue d'augmenter la production et le profit que l'on pouvait en tirer. Cette modernisation s'est produite, surtout au Japon, grâce à l'introduction de la technologie, des fertilisants, mais aussi de nouvelles façons d'organiser le travail qui néanmoins restent limités jusqu'au début du XX^e siècle. En Grèce, on observe aussi des avancées dans le domaine agricole. En effet, celui-ci croît également dans notre période non seulement en ce qui concerne la superficie cultivée mais aussi en ce qui concerne les produits exportés. La première passe de 70.000 ha environ à 111.000 ha en 1911¹²⁷⁷. Néanmoins, l'un des principaux problèmes du secteur, celui de la propriété de la terre, reste sans solution, même s'il s'agit d'un problème posé dès les premiers temps. Pour comprendre les raisons de ce manque d'accord, il faut prendre en compte les implications non seulement économiques mais aussi politiques et sociales qui sont présentes. En effet, la possession de la terre (l'une des principales sources de richesse même dans la période qui nous intéresse) restait entre les mains des notables privilégiés qui louaient des parcelles à des agriculteurs, obligés de travailler pour payer le loyer, les impôts et pour vivre – ce qui rend difficile l'introduction des innovations et qui met les agriculteurs face à des situations compliquées en cas de mauvais temps, de conflits armés... Certes, en Grèce, nous assistons, entre 1871 et 1911, à la création de petites et moyennes propriétés, grâce à la distribution de terres nationales, mais ce n'est pas suffisant surtout si l'on pense à la création des grandes propriétés foncières réalisée lors de l'incorporation de la Thessalie¹²⁷⁸. En même temps, au Japon, le nombre de terres cultivées en location continue son augmentation graduelle (commencée en 1868) et passe à 35% au début de la décennie 1880, et à 45% au commencement de la Première Guerre Mondiale¹²⁷⁹.

Si, dans le secteur agricole, nous pouvons voir de tels problèmes, la situation change en ce qui concerne le développement de l'industrie. En effet, les Japonais vont être plus actifs dans ce domaine-ci, même si l'une des clés de leur croissance économique est le commerce

¹²⁷⁶ *Ibid.* p. 412. Dans la décennie de 1890 les revenus tirés des taxes sur l'agriculture supposaient 60% du total : GORDON, A. *A Modern History of Japan*, *op. cit.* p. 94.

¹²⁷⁷ *Ibid.* p. 71.

¹²⁷⁸ SVORONOS, N. *Histoire de la Grèce moderne*, *op. cit.* pp. 73 et 76.

¹²⁷⁹ CRAWCOUR, E. S. "Industrialization and technology" and DUSS, P. (éd.), *Cambridge History of Japan*, vol. 6, *op. cit.* p. 408.

extérieur, dont nous parlerons un peu plus loin. Pour ce qui est de l'industrialisation, elle commence avec l'introduction des nouvelles industries et des nouvelles techniques. Ainsi, nous trouvons un changement important dans deux secteurs qui sont le moteur de l'industrialisation. D'un côté le secteur du textile (coton et soie) dont la production, spécialement de soie, est multipliée par quatre entre 1890 et 1913¹²⁸⁰. En 1911, elle emploie, avec des conditions de travail très précaires, à plus près la moitié des travailleurs industriels dont les 4/5èmes étaient des femmes¹²⁸¹. D'autre côté le secteur des industries lourdes : des minéraux (exploitation des mines), fonderies, chantiers navals dont la production s'est accrue de 700% entre 1876 et 1896¹²⁸². Il s'agit ici d'un secteur vital pour le gouvernement puisqu'il permettait la fabrication d'armes et de vaisseaux (de guerre ou de commerce) et, de ce fait, presque toutes les industries appartenaient à l'Etat. On trouve, néanmoins, des investisseurs privés mais en petit nombre puisqu'il était plus intéressant pour eux d'importer le matériel que de l'extraire sur place¹²⁸³.

Ce fait nous montre un aspect intéressant de la façon avec laquelle le Japon a entrepris sa modernisation économique. En effet, dans la période entre 1897 et 1914, le principal acteur de celle-ci est le gouvernement à travers des investissements qui supposent entre 30% et 40% du total réalisé¹²⁸⁴. De plus, il va nationaliser les chemins de fer dès 1890 ; créer des infrastructures financières... Il ne faut pas, néanmoins, sous-estimer le rôle joué dans le processus par le secteur privé puisque les monopoles économiques ont également contribué à cette modernisation du Japon. Plus connus comme *zaibatsu*, ils ont des origines diverses, mais certains d'entre eux remontent à l'époque Edo (comme celui de Mitsui, de Sumitomo) tandis que d'autres sont fondés par des entrepreneurs de l'époque Meiji¹²⁸⁵. Or, malgré l'expansion de l'industrie, en 1904 environ 65% de la force de travail continuaient d'être concentrés dans l'agriculture¹²⁸⁶.

L'industrialisation grecque est moins développée même si elle suit le même découpage : industries légères (textile) et lourdes (minéraux, aciéries, extraction...). A la différence du cas japonais, elle dépend surtout des apports de capitaux en provenance de l'extérieur, ce qui conditionne en partie son développement. Ainsi, les premières fabriques

¹²⁸⁰ GORDON, A. *A modern History of Japan, op. cit.* p. 95.

¹²⁸¹ *Ibid.* p. 99.

¹²⁸² GORDON, A. *A modern History of Japan, op. cit.* p. 95.

¹²⁸³ CRAWCOUR, E. S. "Industrialization and technology" and DUSS, P. (éd.), *Cambridge History of Japan, vol. 6, op. cit.* p. 429. Ainsi, seul 10% d'acier japonais serait utilisé lors de la guerre Russo-japonaise.

¹²⁸⁴ *Ibid.* p. 387.

¹²⁸⁵ GORDON, A. *A modern History of Japan, op. cit.* p. 96.

¹²⁸⁶ TIPTON, Elise K. *Modern Japan. A social and political history*, Routledge, London-New York, 2002, p. 80.

installées dans les années 1875 ne dépassaient pas le stade de l'artisanat, et celles qui sont plus modernes comme les mines de Laurium étaient des fondations étrangères. Ce fait posait de nombreux problèmes entre les patrons et les travailleurs car, à différence de ce qui se passait dans d'autres nations, il fallait ici ajouter le facteur de la non appartenance au même Etat. Etant donné que les conditions de travail des ouvriers n'étaient différentes de celles du reste de l'Europe, les Grecs, dans certains cas, ont développé un sentiment de haine envers les étrangers qui les « exploitaient » et agi violemment contre eux (grèves, mouvements sociaux, etc.). Nous assistons néanmoins à un développement des industries à capital grec à partir de 1904¹²⁸⁷.

A côté des deux secteurs déjà cités se trouve le commerce qui est l'un des piliers économiques le plus important pour la Grèce et aussi, peut-être, pour le Japon. Dans les deux territoires, nous assistons à une augmentation non seulement du volume de marchandises mais aussi du nombre de vaisseaux marchands. Ainsi, en 1893 la flotte marchande japonaise était formée de 642 vaisseaux faisant 102.352 tonnes¹²⁸⁸. L'expansion coloniale, comme nous l'avons signalé auparavant, ne présentait pas d'intérêts économiques pour le Japon, néanmoins, une fois les colonies établies, celles-ci ont servi aussi au développement économique de la métropole, surtout en ce qui concerne les matières premières, mais aussi pour les possibilités commerciales que ces établissements offraient, puisqu'il fallait bien apporter à la population résidente des produits auxquels elle était déjà habituée. En Grèce aussi, le volume des marchandises et le nombre des vaisseaux de la flotte marchande augmente entre 1875 et 1915, passant d'un tonnage de 8.241 en 1875 à 893.650 en 1915 et cela accompagné de la substitution des anciens voiliers et bateaux à moteur par d'autres modernes à vapeur¹²⁸⁹.

Grâce à tous ces changements, l'économie des deux nations connaît une période d'expansion dont les résultats visibles sont différents. Ainsi, dans le cas du Japon, la croissance du PNB est fixée entre 2,6% et 3,6% dans la période de 1885 à 1913. Et les bénéfices ont été investis dans l'amélioration des infrastructures (transports, communications, fabriques), des institutions économiques, de l'éducation... En Grèce, au contraire, la dette, cumulée dans les années antérieures et non remboursée, conduit la nation à la faillite,

¹²⁸⁷ *Ibid.* p. 72.

¹²⁸⁸ CRAWCOUR, E. S. "Industrialization and technology" and DUSS, P. (éd.), *Cambridge History of Japan*, vol 6, *op. cit.*, p. 397.

¹²⁸⁹ SVORONOS, N. *Histoire de la Grèce moderne*, *op. cit.* p. 71.

reconnue par Trikoupis en 1893, et donc à une situation économique plus que compliquée, qui dure jusqu'à la première décennie du XX^e siècle¹²⁹⁰.

Bien sûr, tous ces changements internes, aussi bien politiques qu'économiques, ont leur reflet dans la société. Il est vrai, comme dans le cas de l'agriculture, qu'une grande partie de la population continue d'habiter les campagnes ; néanmoins, le nombre de citoyens s'élève d'une façon progressive tout au long de notre période. Ainsi, en Grèce, celui-ci passe de 8% environ en 1833 à 33% en 1907¹²⁹¹. Au Japon, cette croissance est présente aussi. Or, le nombre de villes au-dessus de 100.000 habitants reste assez stable par rapport à la situation du XVIII^e siècle. En effet, de cinq elles passent à six en 1897 (Tōkyō, Ōsaka, Kyōto, Nagoya, Kobe et Yokohama)¹²⁹². La population quitte progressivement les campagnes pour s'installer dans les villes de taille moyenne. Cette tendance est accompagnée, bien évidemment, de l'augmentation des facilités associées à la vie citadine : l'éclairage des rues, la présence de transports en commun, l'expansion des lignes téléphoniques, la construction de nouveaux bâtiments (hôtels, banques, théâtres et salles de spectacle...).

C'est à l'intérieur des villes que nous voyons s'installer en douceur une bourgeoisie industrielle qui se développe en Grèce au tournant du siècle, c'est-à-dire vers 1900 et au Japon un peu plus tôt, mais qui s'accroît également dans la première décennie du XX^e siècle¹²⁹³. Il s'agit d'une nouvelle couche sociale qui tire ses revenus des récentes industries et qui, ayant un niveau économique acceptable, commence à demander des changements politiques afin de pouvoir accéder aux postes de responsabilité qui, jusqu'à présent, restaient entre les mains des anciennes familles traditionnelles.

L'industrialisation crée également une autre couche sociale dont les conditions de vie seront les mêmes sans que le lieu de résidence joue un rôle important. Il s'agit de la classe ouvrière, soumise à des journées de travail éreintantes dans des installations disposant à peine d'un minimum de confort et gagnant des petits salaires. Bien sûr, le travail féminin est présent aussi bien en Grèce qu'au Japon. Fruit des précaires conditions de travail, nous assistons également à la création des syndicats et aussi aux premières grèves comme moyen de pression face aux patrons. Les premiers syndicats japonais sont fondés dès 1897 par des travailleurs qui avaient fait leurs premières armes à l'étranger (notamment aux Etats-Unis). Or, ils

¹²⁹⁰ *Ibid.* p. 73 ; CONTOGEORGIS, G. *Histoire de la Grèce*, op. cit. p. 375.

¹²⁹¹ SVORONOS, N. *Histoire de la Grèce moderne*, op. cit. p. 73.

¹²⁹² ROZMAN, G. "Social change" dans JANSEN, M. B. (éd.), *The Cambridge History of Japan*, vol 5, pp. 499-568, p. 533.

¹²⁹³ Pour la Grèce: SVORONOS, N. *Histoire de la Grèce moderne*, op. cit. p. 72.

disparaîtront vite suite à la publication de la loi de police sur l'ordre public (*Chinu keisatsu hō*) en 1900¹²⁹⁴. En Grèce, ceux-ci apparaissent également à la fin du XIX^e siècle. Ces grèves, parfois très nombreuses (au Japon on compte cent seize pour la seule année 1897), peuvent avoir des conséquences très graves comme celle des mines de Laurium en Grèce, en 1896, qui finit avec l'intervention de la police, et qui laisse de nombreux morts et blessés¹²⁹⁵.

C'est dans ce contexte de changement intérieur et d'affrontements extérieurs qu'il faut comprendre l'étape suivante dans le processus de création de l'identité nationale. Il s'agit d'une étape très importante car elle suppose le développement de certains éléments que nous avons vus dès le début de notre recherche et sa fusion avec d'autres pour constituer la base identitaire suivie et acceptée pendant tout le XX^e siècle.

¹²⁹⁴ LEVY, Chr. « Les syndicats de l'ère Meiji : les enjeux d'une modernité naissante » dans TSCHUDIN J.-J. et HAMON, C. (éds.), *La nation en marche. Études sur le Japon impérial de Meiji*, Éd. Philippe Picquier, Paris, 1999, pp. 227-41, pp. 231-32.

¹²⁹⁵ SVORONOS, N. *Histoire de la Grèce moderne*, op. cit. p. 77. Pour le grèves au Japon : LEVY, Chr. « Les syndicats de l'ère Meiji » op. cit. p. 231.

CHAPITRE 2: L’AFFIRMATION DES SIGNES IDENTITAIRES

Nous venons de le voir, la période comprise entre 1890 et 1912 est intense en affaires politiques, dont la résolution semblait pouvoir aider d’une façon déterminante nos pays à affirmer leur statut d’État nation. Dans ce processus, les signes que nous avons relevés et vus progresser petit à petit prennent un peu plus d’ampleur et semblent se consolider. Nous allons voir dans quelle voie et vers quelle direction.

1. La langue : vers une langue « nationale ».

La complexité de la question linguistique continue d’être présente tout au long des dernières années du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Comme nous l’avons déjà vu, dans ce combat pour la langue, il y a deux positions qui semblent plus prégnantes que d’autres. Cependant cette impression, sans être tout à fait fausse, est quand même trompeuse. En effet, les deux « grands » blocs – les partisans de l’emploi de la langue parlée contemporaine et les partisans d’une langue « archaïsante » – ne sont que les extrêmes de tout un éventail de possibilités qui sont employées de façon plus ou moins voyante aussi bien en Grèce qu’au Japon. En plus, à l’intérieur de ces deux positions existent des différences de forme, tout en partageant les mêmes idées dans le fond. Ainsi, comme nous verrons plus tard, la façon d’employer le *genbun-itchi* présente des visages les plus divers.

Il existe deux éléments qui peuvent être signalés dans cette période : d’un côté la recherche d’un modèle standard et de l’autre la participation du gouvernement afin de définir de façon claire ce qu’il entend par langue « nationale » ; une langue qui soit la représentante de l’Etat à l’extérieur et qui serve de cohésion, vue de l’intérieur.

1.1. Encore une oscillation entre la langue vernaculaire et la langue « archaïsante ».

En continuité avec la situation existant dans la période antérieure, les partisans de l’emploi de la langue vernaculaire poursuivent leur chemin afin de faire valoir les droits de celle-ci non seulement en tant que langue littéraire mais également en tant que langue de la nation.

Et c'est déjà une nuance importante dans le débat linguistique de cette fin de siècle. Il s'agirait aussi d'une langue qui, unifiée, serait un signe identitaire tout comme on voyait dans d'autres nations de l'époque. Ainsi, dans les articles et les ouvrages des représentants de ce courant en Grèce, on trouve de plus en plus de références à la langue « nationale » identifiée avec la langue vernaculaire. En effet, pour Psycharis qui continue à écrire des ouvrages théoriques sur la démotique, « les langues démotiques, les langues nationales sont cultivées partout en Europe (...). La nôtre est récente »¹²⁹⁶.

Mavilis est plus clair dans son discours devant l'Assemblée le 26 février 1911, où il prend la défense de la langue démotique comme langue de la nation parce que, selon ses mots, la langue de la nation « n'est pas celle qui est employée dans les livres et par les étrangers mais celle qui se transmet de père en fils depuis des siècles »¹²⁹⁷. Et Palamas qui, au départ, était un partisan de la *katharevousa* devient de plus en plus attaché à la langue vernaculaire qu'il finit par considérer comme la seule langue de la nation. En 1908, il déclare avec orgueil : « Je suis démotiste »¹²⁹⁸. Et parmi ses articles publiés dans diverses revues, il affiche clairement sa position en ce qui concerne la langue. La *dimotiki* apparaît de plus en plus comme un synonyme de « langue nationale » dans les milieux « non officiels ». En effet, Psycharis demeure à Paris et ses travaux, lorsqu'ils arrivent en Grèce, sont comme les ouvrages d'un « étranger ». Palamas, bien que travaillant à l'université d'Athènes, doit faire face à des critiques qui sont de plus en plus acerbes, comme nous le voyons dans sa correspondance. En effet, dans une lettre envoyée en 1903 à Psycharis, il montre sa tristesse devant les accusations de ses détracteurs qui lui reprochent de défendre la *dimotiki* alors qu'il est fonctionnaire en s'opposant ainsi au gouvernement qui, lui est favorable à l'utilisation de la *katharevousa*¹²⁹⁹. Or, il est vrai, également qu'il devient de plus en plus ferme dans sa position comme nous le voyons dans ses articles.

Ce fait est particulièrement important, ainsi que nous le verrons plus tard, puisque les différentes tendances linguistiques vont être défendues plus avec les articles publiés dans des revues spécialisées et dans des journaux que dans des ouvrages théoriques. Parmi ces

¹²⁹⁶ PSYCHARIS, Y. “Διαγωνισμός για τη γλώσσα.1903”, *Ο Νούμας*, 23 Νοεμβρίου 1903, 1-3, p. 2: : οι δημοτικές, οι εθνικές γλώσσες καλλιέργηθήκαν πια τώρα παντού στην Εβρώπη, (...). Η δική μας είναι φρέσκα.

¹²⁹⁷ MAVILIS, L. “Λόγος περί του γλωσσικού ζητήματος”, dans ZORA, G. *Επτανησιακά μελετήματα*, Αθήνα, 1960, pp. 306-314, pp. 312-3: δεν είναι η γλώσσα, την οποίαν εκ των βιβλίων δύναται να μάθη και εις ξένος άνθρωπος, αλλ' η γλώσσα η παραδοθείσα από πατρός εις υιόν δια των αιώνων.

¹²⁹⁸ Κώστη Παλαμά. *Αλληλογραφία, τόμος πρώτος (1875 1915)*, εισαγωγή, φιλολογική επιμέλεια, σημειώσεις Κ. G. KASINIS, Ίδρυμα Κ. Παλαμά, 2, Αθήνα, 1975, n° 90, p. 149: ligne 22: Είμαι δημοτικιστής.

¹²⁹⁹ *Ibid.* n° 45, p. 82, lignes 7-12: Πώς! Αυτός γραμματεύς του Πανεπιστημίου, να παίρνει μιστό απο το κεντρικό ταμείο, να είναι δημόσιος υπάλληλος, και να μην κάνει ντεμενά στους δασκάλους, να μην κολακεύη τους δημοσιογράφους, να μη βουβαίνεται, να τιμά τον Ψυχάρη, να γράφει την ζωντανή γλώσσα, να επιμένει να ζη πνευματικά;(...) Πρέπει νάρθη κι άλλος στη θέση του.

derniers, nous trouvons ceux de Psycharis, publiés pour la plus grande partie en français, puisque l'auteur était installé à Paris où il était professeur l'École de Langues Orientales¹³⁰⁰. Certes, il fera des visites à Athènes, appelé par ses amis, dont Palamas, au cours desquelles nous avons l'impression que le fossé entre ses idées et le contexte réel de la Grèce devient plus visible. Tout Grec qu'il soit, Psycharis ressemble en partie à Koraïs et son cercle qui, installés à l'étranger, essaient d'établir des théories applicables dans leur pays, duquel il sont absents.

Néanmoins, la réflexion sur les bases tangibles de la langue démotique n'est pas seulement l'apanage de Psycharis. A l'intérieur de la Grèce, il existe aussi des auteurs intéressés par les ouvrages théoriques. Tel est le cas de Menos Filintas (1870-1934) qui publie, en 1902, sa *Γραμματική της Ρωμαϊκής γλώσσας* (*Grammaire de la langue romaique*) dont le titre même montre déjà les idées de l'auteur non seulement en ce qui concerne la langue mais aussi en ce qui concerne l'identité grecque. Comme nous l'avons déjà vu, le terme « romaiikos » fait allusion à l'héritage byzantin et donc, appliqué à la langue, il prend en considération la phase byzantine du grec moderne qui est censé avoir ses racines justement dans cette période. Dans ce contexte, l'auteur est en accord avec les théories de Psycharis (qui a d'ailleurs écrit la préface de l'ouvrage de Filintas et à qui l'ouvrage était en partie dédié) énoncées dans l'ouvrage de 1892 : *Études de philologie néo-grecque* dont il est l'éditeur. En effet, d'après lui « le grec moderne ne s'est pas formé avant le X^e siècle »¹³⁰¹.

Cette « renaissance » de Byzance et de son importance dans l'histoire grecque n'est pas un hasard. L'image de l'Empire byzantin était essentiel (à côté de celle de l'empire d'Alexandre) pour justifier les théories expansionnistes qui alimentent la politique grecque à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Certes, l'intérêt pour cette période historique avait commencé vers les années 1850, mais il devient évident dans tous les domaines à présent.

Si nous retournons à Filintas, celui-ci, tout comme Psycharis, considère que le grec moderne est « né » de l'évolution linguistique produite dans un moment pas très précis du Moyen Age grec, c'est-à-dire dans la période byzantine. Pour lui, « la langue grecque (romaiiki) commune est la forme moderne de l'ancienne langue hellénique attique qui s'est

¹³⁰⁰ Il y occupe sa chaire dès 1904 : BEATON, R. *An Introduction to Modern Greek Literature*, Oxford, Clarendon Press, 1999, p. 310. Or, bien qu'installé à Paris, Psycharis envoie régulièrement des articles dans les revues grecques telles que *O Noumas* et reçoit des nouvelles grâce à ces amis, dont Palamas qui sera également le responsable de la visite de Psycharis à Athènes en 1896 au cours de laquelle il prononcera plusieurs conférences.

¹³⁰¹ PSYCHARIS, J. (éd.), *Études de philologie néo-grecque*, Paris, 1892, p. xiv. Et encore, Psycharis pense que le grec moderne se trouve pour la première fois dans *Erophile*.

transformée avec le temps dans ce que appelons koïnè, à un moment byzantin et néo byzantin à partir du X^e siècle et puis, l'actuelle langue romaique »¹³⁰².

En 1908, E. Yannidis, démotiste lui aussi, publie son ouvrage *Langue et vie* (*Γλώσσα και ζωή*) dans lequel il présente ses opinions en ce qui concerne le débat linguistique. A la question « Quelle langue il faut préférer ? » l'auteur répond : « Pour que le peuple répondre correctement, il faut d'abord comprendre le débat. Mais, lorsqu'on l'a compris il n'a pas besoin d'aucune réponse parce qu'il est résolu »¹³⁰³. Ainsi, son ouvrage « n'est pas une réponse pour personne mais une introduction pour tout le monde. Il n'est pas une monographie scientifique, il est un livre didactique »¹³⁰⁴. Peut-être c'est dans ce but didactique que Yannidis continue : « J'écris avant tout pour ceux qui n'ont jamais lu en démotique »¹³⁰⁵. Mais, aussi pour tous parce que « pour nous, le débat de la langue est un débat d'intérêt national et non un débat scientifique »¹³⁰⁶. En analysant les origines du débat sur la langue, Yannidis signale la situation générale dans l'enseignement où la langue utilisée n'a pas de rapports avec celle qui est parlée en famille et ce problème grandit avec les enfants pour mener à une diglossie dans laquelle, d'après l'esprit de l'époque « la langue que nous a apprise notre mère est 'un idiome corrompu et barbare' »¹³⁰⁷. Or, pour lui, « notre langue naturelle, c'est-à-dire la langue du peuple, n'est pas 'un idiome vulgaire' »¹³⁰⁸ et répliquant aux arguments exprimés par les opposants à la *dimotiki*, il affirme que c'est la *katharevousa* qui manque de règles fixes¹³⁰⁹.

Dans le domaine de la poésie Iakovos Polyas publie en 1892 son ouvrage *Notre langue littéraire* (*Η φιλολογική μας γλώσσα*) dans lequel il établit une comparaison entre la *dimotiki* et la *katharevousa* en poésie et, en même temps, il défend la première face à la

¹³⁰² FILINTAS, M. *Γραμματική της Ρωμαϊκής γλώσσας*, Αθήναια, 1903, p. 16-7 : *Η Ρωμαϊκή γλώσσα είναι η νεότερη μορφή της αρχαίας αττικής Ελληνικής, που με τον καιρό μεταμορφώθηκε στην Κοινή, που λέγανε, κατόπι στη Βυζαντινή και τέλος στη Νεοβυζαντινή από δέκατο αιώνα και δώθε, που 'ναι το κατάντημά της η σημερινή Ρωμαϊκή.*

¹³⁰³ YANNIDIS, E. *Langue et vie. Etude analytique de l'affaire linguistique* (*Γλώσσα και ζωή. Αναλυτική μελέτη του γλωσσικού ζητήματος*), Αθήνα, 1908, p. 5: *για να απαντήσει το Έθνος σωστά, πρέπει πρώτα να το καταλάβει το ζήτημα, αλλά όταν θα έχει καταλάβει, δε θα χρειάζεται πια απάντηση, γιατί είναι λυμένο.*

¹³⁰⁴ *Ibid.* p. 6: *δεν είναι απάντηση σε κανέναν, είναι εισαγωγή για όλους. Δεν είναι μονογραφία επιστημονική, είναι διδαχτικό βιβλίο.*

¹³⁰⁵ *Ibid.* p. 10: *γράφω προ πάντων για κείνους που δεν edιάβασαν ποτέ δημοτική.*

¹³⁰⁶ *Ibid.* p. 90: *γιατί το ζήτημα της γλώσσας για μας είναι ζήτημα εθνικού συμφέροντος και όχι ζήμητα επιστημονικό.*

¹³⁰⁷ *Ibid.* p. 13: *η γλώσσα που μας έμαθε η μητέρα μας είναι ενα «διεφθαρμένον και βάρβαρον ιδίωμα».*

¹³⁰⁸ *Ibid.* p. 20: *η γλώσσα μας η φυσική, δηλαδή η γλώσσα του λαού, δεν είναι «χρδαίον ιδίωμα».*

¹³⁰⁹ *Ibid.* p. 72: *μια γλώσσα που δεν έχει κανόνες είναι η καθαρεύουσα.*

seconde. Il défend également l'idée que la poésie contemporaine était en continuité avec celle de l'antiquité et qu'elle en était visible dans la production orale du peuple¹³¹⁰.

Même si la figure de Psycharis reste un référent dans la défense de la *dimotiki*, il existe d'autres positions. Ainsi Hatzidakis, tout en rejoignant les idées de Psycharis sur les rapports entre la langue et la nation et entre la langue et son contexte historique, insiste sur l'existence de formes adéquates pour écrire et d'autres pour parler¹³¹¹. Pour lui, le débat linguistique est en partie une affaire concernant la langue écrite¹³¹². Une langue écrite qui « a été créée par les chercheurs savants principalement avec des buts scientifiques et d'autres buts de la vie tels que les buts commerciaux, judiciaires, législatifs, militaires, etc. »¹³¹³. Il ne s'oppose pas à la *dimotiki* comme réalité linguistique contemporaine, mais il montre ses doutes à la faire devenir la langue officielle avant que la synthèse entre la langue parlée et la langue écrite ne se produise¹³¹⁴.

Face aux idées des partisans de la langue vernaculaire, les partisans de la *katharevousa* se contentent de suivre le même chemin que jusqu'à présent. Entretien par les théories des élites, par l'amour de l'antiquité des puissances occidentales, la langue « archaïsante » jouit d'un statut de langue « officieuse » sans avoir trop à se justifier puisqu'elle jouit de l'autorité du passé ancien de la Grèce. Langue employée dans les institutions publiques, dans l'éducation notamment, elle sert à transmettre les idées du gouvernement. Plus important encore : employée par l'Eglise, elle se revêt d'un halo de sacralité qui peut expliquer, en partie, les luttes cruelles de 1901. En effet, plus que dans d'autres situations, les affaires de 1901 et de 1903 montrent jusqu'à quel point la *katharevousa* était vue, en général, comme la langue nationale. Et, également, le fanatisme des partisans des deux camps qui s'affrontaient non seulement en ce qui concernait la langue mais de façon plus profonde en ce qui concernait l'identité grecque.

¹³¹⁰ POLYLAS, I. «Η φιλολογική μας γλώσσα» dans ZORA, G., *Επταωσιακά μελετήματα*, pp. 241-96, pp. 278-9.

¹³¹¹ BEATON, R. *An Introduction to Modern Greek Literature* p. 312-3. Hatzidakis connaît bien les théories linguistiques du moment aussi bien en Allemagne (théories de Brugman et d'Osthoff) que dans d'autres pays comme le montrent ses analyses dans plusieurs ouvrages comme son *Ακαδημικά Αναγνώσματα εις την ελληνικήν, λατινικήν και μικρόν εις την ινδικήν γραμματικήν*, Αθήνα, 1902-1904 ou *Sur le débat linguistique en Grèce*, vol. 2 (*Περί του γλωσσικού ζητήματος εν Ελλάδι, μέρος δευτέρος*), Αθήνα, 1893.

¹³¹² HATZIDAKIS, G. *Περί του γλωσσικού ζητήματος*, Αθήνα, 1903, p. 4: *κατά πρώτον χωριστέον το πρακτικόν, ατε απλώς, εις την χρίσιν αναγερόμενον, ζήμητα του γραπτού ημών λόγου από του ζητήματος της επιστημονικής εξετάσεως της νεωτέρας ημών καθόλου γλώσσης*.

¹³¹³ HATZIDAKIS, G. *Περί του γλωσσικού ζητήματος εν Ελλάδι, μέρος δευτέρο*, Αθήνα, 1893, p. 3: *η γλώσσα η γραφομένη, όπως είδομε, επλάσθη κυρίως υπό λογίων επιστημόνων εις επιστημονικούς και άλλους του βίου σκοπούς, ήτοι εμπορικούς, δικαστικούς, νομοθετικούς, διοικητικούς κλπ.*

¹³¹⁴ BOBOKOTIS, G. *Ελληνική γλώσσα. Παρέλθον, Πάρον, Μέλλον*, Εκ. Gutenberg, Αθήνα, 1994, Σειρά Γλωσσολογική Βιβλιοθήκη, 2, p. 70

L'*Evangelika* est le nom donné à la polémique ouverte au sujet de la traduction en langue vernaculaire des Evangiles. En 1898, la reine Olga, afin de permettre à tous l'accès aux livres sacrés, avait demandé une traduction de ceux-ci en démotique à Alexandros Pallis. Or, une fois celle-ci terminée, lorsque la reine demanda au ministère de l'Education de la publier, celui-ci refusa sous prétexte qu'il avait besoin de l'accord du Synode de l'Eglise pour le faire. Devant cette réponse négative à ses requêtes, la reine écrivit au Patriarche qui ne se montra guère réceptif non plus. Finalement, en 1899, le Synode donna une deuxième réponse et les Evangiles commencèrent à être publiés dans le journal *Acropolis*, édité par Gavriilidis, à partir de novembre 1901¹³¹⁵. Entre temps, l'affaire avait été rendue publique par les journaux et ils s'étaient livrés à une guerre de pamphlets pour et contre la traduction, ce qui peut expliquer les violentes réactions au début de la publication, qui finirent par causer plusieurs morts. En fait, derrière la question linguistique se cachait un arrière fond politique : l'opposition à la politique extérieure du roi, cristallisée sur la défiance manifestée envers la reine parce qu'elle était d'origine russe. En parlant de cette affaire, Hatzidakis disait : « le débat de l'Evangile [est] (...) pour moi, un débat de la langue et de conscience nationale non de culte »¹³¹⁶.

Moins politique mais pas moins violente sera l'affaire connue comme *ta Orestia*, qui a eu lieu en 1903. Il s'agit également d'un problème de traduction, c'est fois-ci de la trilogie tragique d'Eschyle, *l'Orestie*, faite par le poète Sotiatidis¹³¹⁷. Certes, ce n'était pas la première fois que des textes classiques étaient traduits. Mais, à cette occasion, il s'agissait d'une représentation faite au théâtre et donc, publique. Comme dans le cas précédent, des affrontements vont avoir lieu entre les partisans d'un groupe et ceux de l'autre, le jour même de la première ; des affrontements dont le dénouement sera semblable à celui de l'affaire de 1901¹³¹⁸. Bien sûr, l'affaire produit les réactions les plus diverses et encore un accroissement d'articles en faveur ou à l'encontre de cette traduction. Questionné sur ce cas particulier par les éditeurs du journal *O Noumas*, Psycharis écrira une réponse publiée en août, dans laquelle

¹³¹⁵ *Ιστορία του Ελληνικού κράτους*, Βραβείο Ακαδημίας Αθηνών, 1976, Εκδότης Αθηνών Α. Ε. , τόμος ΙΔ .Νεώτερος Ελληνισμός. Απο το 1881 ως το 1913, pp. 174-6.

¹³¹⁶ HATZIDAKIS , G. *Sur le débat linguistique*, op- cit 1903, p. 37 : *το ζήτημα του Ευαγγελίου (...) ζήμητα γλώσσας κατ' ἐμέ και εθνικής συνειδήσεως*. Dans les pages suivantes, il fait la description de l'affaire.

¹³¹⁷ PSYCHARIS, Y. "Η μετάφραση της Ορεστίας"(La traduction de *l'Orestie*), *Ο Νόμας*, 30 Νοεμ. 1903, pp.1 2, p. 2.

¹³¹⁸ En effet, dans l'affrontement entre les partisans des uns et des autres, quelques spectateurs furent tués. TERRADES, M. *Le Drame de l'hellénisme. Ion Dragoumis*, L'Harmattan, Paris, 2005, Col. Etudes Grecques, p.197, note 24.

il considère (malgré les faits violents) que cette traduction et sa représentation sont « l'une des victoires majeures pour notre langue »¹³¹⁹.

Dans les deux exemples, les arguments des uns et des autres sont les mêmes. Pour les partisans de la *katharevousa* ces traductions étaient un « attentat » contre la langue grecque, tandis que pour ceux qui étaient favorables à la langue vernaculaire il s'agissait d'un exercice logique, voire nécessaire, puisque pour eux le grec avait évolué depuis l'époque ancienne et, qu'il fallait faire état des changements produits. En 1903, Palamas, publie un article encourageant les écrivains à traduire les auteurs classiques suivant les exemples d'autres nations européennes comme la France ou l'Italie¹³²⁰. Dans une lettre envoyée à Psycharis en 1903, il montre également ses espoirs dans les jeunes étudiants universitaires qui décident s'engager dans cette voie¹³²¹.

La radicalisation des deux camps extrêmes ne doit pour autant pas nous faire perdre de vue la complexité du problème. En effet, tout comme dans la période antérieure, les positions intermédiaires entre les deux sont des plus nombreuses et les auteurs, puisque le problème est plutôt l'apanage des hommes des lettres, se servent de l'une ou de l'autre position à leur convenance, comme nous le verrons lorsque nous parlerons de la littérature. Ainsi, Roïdis dans son ouvrage *Τα Εἰδωλα* (*Les Idoles*) tout en écrivant dans une *katharevousa* simplifiée fait, dans le prologue, une défense de la langue vernaculaire¹³²². Il était pensait que la langue dans laquelle étaient écrites les chansons populaires, les légendes, les proverbes était celle qui était parlée par tous les Grecs¹³²³. Pour lui, la différence entre la *katharevousa* et la *dimotiki* était seulement le lexique¹³²⁴. D'un autre côté, pour les démotacistes, le principal problème, comme pour leurs homologues japonais, était la mise en place d'une langue standard qui puisse remplir le rôle d'une langue commune à toute la nation. Dans les études linguistiques de Psycharis, nous voyons l'importance des dialectes comme base de cette langue commune

¹³¹⁹ PSYCHARIS, Y. “Μετάφραση της ‘Ορεστείας’”, p. 1: *είναι από τις μεγαλύτερες νίκες που κέρδισε η δημοτική μας*.

¹³²⁰ Palamas consacre à l'affaire un article écrit en 1903, au moment de la traduction de la *Orestie* : « Μεταφράζετε τους αρχαίους » (Traduisez les anciens) dans PALAMAS, K. *Απαντα, τόμος έκτος (Γράμματα)*, Γκοβόστης, Ίδρυμα Κ. Παλαμάς, Αθήνα, 1960, pp. 359-72.

¹³²¹ KASINIS, G. K. (Επιμ.), *Κώστη Παλαμά. Αλληλογραφία*, n° 45, p. 83.

¹³²² ROIDIS, E. *Τα Εἰδωλα*, Αθήνα, 1894, προλόγος p. κθ'. L'archaïsme et la “purification” de la langue écrite sont considérés comme une maladie à guérir. Roïdis considère que les différences entre la langue parlée et la *katharevousa* sont dues au lexique seulement. Il se montre également d'accord avec ceux comme Humboldt qui pensent que la langue est « une énergie » c'est-à-dire une force créatrice et non un produit (ibid. κς'). Plus important, il considère que « la langue grecque depuis les temps pré-homériques jusqu'aujourd'hui est une et cette langue n'est ni corrompue ni barbare ni même victime mais elle s'est développée comme toute autre langue d'après les lois internes et nécessaires » (ibid, p. ιγ'): *η από των προομηκικών μέχρι των σημερινών χρόνων ελληνική είναι μία και η αυτή γλώσσα, ούτε φθαρείσα, ούτε βαρβαρωθείσα ουδ'άλλο τι παθούσα, αλλά κατ'εσωτερικούς και αναγκαίους νόμους ως πάσα άλλη αναπτχθείσα*.

¹³²³ PARASCHOS, K. Επιμ. *Εμμανουήλ Ροΐδης*, Βασική βιβλιοθήκη 20 Αετος Α. Ε. Αθήνα, 1957, p. 31.

¹³²⁴ *Ibid* .p. 32.

ce qui fait que la *dimotiki* est, comme la *katharevousa*, une langue recréée et donc « artificielle ». De là l'importance des ouvrages théoriques et des grammaires qui commencent à proliférer dans ces années de la fin du siècle et du début du XX^e siècle.

Une même préoccupation est présente au Japon, où, néanmoins, elle préoccupe davantage les linguistes. En effet, les études sur la langue et la recherche d'une langue commune sont étroitement liées au nom d'Ueda Kazutoshi 上田 万年 (1868-1937) dont l'activité comme chercheur commence principalement en 1895 après son retour d'Allemagne où il fera un séjour d'études de quatre ans¹³²⁵. A son retour il sera engagé comme professeur dans le département de linguistique de l'université impériale de Tōkyō¹³²⁶. Pendant son séjour dans les universités allemandes (Berlin, Leipzig) où il rencontre entre autres K. Brugmann (1849-1919) et H. Osthoff (1847-1909), il peut se rendre compte de l'importance qu'a la langue commune pour la construction de l'unité nationale et ainsi, en 1895 dans son ouvrage *Pour une langue nationale* (*Kokugo no tame 国語ため*) il expose deux idées principales : la langue nationale est la mère la nation et en même temps la langue nationale est la muraille du siège impérial¹³²⁷. Pour lui, les quatre éléments essentiels pour un Etat-nation sont la terre, la race, l'unité et la loi¹³²⁸. Et dans ce qu'il considère « unité » se trouvent l'histoire et les coutumes (*rekishi to kanshū 歴史と慣習*), les principes politiques (*seiji jō no shugi 政治上の主義*), la religion (*shūkyō 宗教*), la langue (*genko 言語*) et l'éducation (*kyōiku 教育*)¹³²⁹. Ces déclarations sont faites dans une période d'euphorie à l'intérieur du Japon puisque l'on vient de gagner la guerre contre la Chine et, donc, nous assistons à une montée des idées nationalistes et à un rejet de tout ce qui a un rapport avec la Chine qui n'est plus considérée

¹³²⁵ Pendant ses études à l'université impériale de Tōkyō, Ueda avait étudié la littérature avec Tsubouchi Shōyō et la linguistique avec B. H. Chamberlain dont certaines idées seront reprises après par Ueda. Puis, lors de son séjour en Allemagne (Berlin, Leipzig), il aura l'occasion de connaître les récents mouvements linguistiques présents dans les ambiances universitaires européennes. Il fréquente entre autres, les membres de la « jeune école de grammaire » (*seinen bupō gakuha 青年文法学派*) de l'université de Leipzig. Il connaît également les associations en faveur de la langue nationale. ŌNO Susumu 大野 晋, « Nihongo kenkyū no rekishi (2) » 日本語研究の歴史 dans *Nihongo 1. Nihongo to Kokugogaku, 日本語 1 日本語と国語学*, Iwanami shoten 岩波書店, Tōkyō, 1992, pp. 231-274, p. 257 ; LEE, Yeounsuk, « Kokugo » *to iu shisō, 国語という思想* Iwanami shoten 岩波書店, Gakujutsu 学術, 263, Tōkyō, 2012, pp. 124-38.

¹³²⁶ LEE, Yeounsuk, *ibid.*, p. 139.

¹³²⁷ LEE, Yeounsuk, « Kokugo » *to iu shisō*, p. 180 : *Kokugo wa teishitsu no hanpei nari, kokugo wa kokumin no ji bō nari* (国語は帝室の藩屏なり、国語は国民の慈母なり). Même s'il s'agit d'un passage très connu, il n'est pas recueilli dans l'anthologie de Ueda dans *Ochiai Naobumi, Ueda Kazutoshi, Haga Ya.ichi, Fujioka Sakutarō shū, Meiji Bungaku zenshū, 44 落合直文 上田万年 芳賀矢一 藤岡作太郎 集*, 明治文学全集, Chikuma bunpo 琢磨文保, Tōkyō, 1984 (1^{re} éd. 1955), pp. 108-133.

¹³²⁸ « Kokugo to kokka » – 国語と国家 (publié d'abord en 1894), article à l'intérieur de *Kokugo no tame*, dans *Ochiai Naobumi, Ueda Kazutoshi, Haga Ya.ichi, Fujioka Sakutarō shū, Meiji Bungaku zenshū, 44 落合直文, 上田万年 芳賀矢一 藤岡作太郎 集*, 明治文学全集, pp. 108-133, p. 108 : *Yue ni kokka to iu hanashi no kannen no shita ni wa, dai ichi tochi, dai ni jishu, dai san ketsugō itchi, dai yon hōritsu, kono yotsu no mono ga kaku be karazaru yōso to shite sonsuru wo miru* (故に此国家と云ふ語の觀念の下には、第一土地、第二人種、第三結合一致、第四法律、この四の者が缺くべからざるゆ要素として存するを見る。)

¹³²⁹ *Ibid.* p. 109.

comme un modèle. En ce qui concerne la langue, ce mouvement se manifeste par un rejet du *kanbun* 漢文 et une montée des partisans de l'utilisation du japonais dont les partisans du *genbun-itchi* qui, pendant les années comprises entre 1890 et 1895, avaient vu descendre le nombre de publications écrites dans ce style-ci¹³³⁰. En effet, jusqu'à environ 1895, l'affaire linguistique pouvait être considérée plutôt comme un problème de styles littéraires donc, domaine des écrivains qui cherchent des nouveaux moyens d'expression. Or, avec les théories linguistiques amenées de l'Occident, la situation change. Ainsi, même si le terme *kokugo* (国語) existait depuis le début de l'époque Meiji ce n'est qu'à partir des travaux d'Ueda qu'il commence à se répandre dans le sens de « langue nationale »¹³³¹.

Une fois établi le besoin de celle-ci pour donner au Japon la cohésion nécessaire en tant que nation, la question était de savoir de quelle « langue » on était en train de parler. Bien sûr, il s'agit du japonais mais de quel japonais ? Le *kanbun* semblait être écarté en raison de ses liens avec la Chine, il restait donc le *bungo* 文語 (c'est-à-dire la langue littéraire) et le *kōgo* 口語 (la langue parlée). Le premier était principalement l'apanage des *Kokugakusha* qui étaient partisans d'un retour à l'utilisation du style de l'époque Heian (écriture : kana, prononciation, structure) ; le deuxième des représentants du *genbun-itchi* qui prônait comme nous l'avons déjà vu l'unification de la langue parlée et de la langue écrite comme base à celle qui était employée par les contemporains¹³³². L'utilisation du premier, même si ses partisans étaient nombreux et s'il semblait jouir d'un certain prestige en tant que langue « ancienne » (en *bungo* étaient rédigés beaucoup d'articles des journaux)¹³³³ avait une difficulté majeure signalée par Haga Ya.ichi dans un article de 1909. A savoir, les modernes avaient oublié les sons et les sens de ce langage ancien et donc il était presque impossible de l'employer parce que « ce qui est passé ne retourne plus »¹³³⁴. L'option du *genbun-itchi* semble donc la plus opportune, or ici encore il y a des grandes différences puisqu'il n'existe pas une norme égale

¹³³⁰ TWINE, N. *Language and Modern State. The reform of written Japanese*, Routledge, London, New York, 1991, p. 150. Yamamoto considère cette période comme celle d'une interruption dans le mouvement: YAMAMOTO Masahide 山本正秀, *Kindai buntai hassei no shiteki kenkyū* 近代文体発生の史的研究, Iwanami Shoten, Tōkyō, 1966, pp. 45-7.

¹³³¹ LEE, Yeounsuk, « *Kokugo* » to iu shisō, *op. cit.* p. x. Le terme apparaît pour la première fois dans la troisième édition du *Dictionnaire japonais-anglais* de Hepburn éditée en 1886 (ibid, pp. 88-9).

¹³³² SHIGA, K. "Aspects of two contrasting ideas in the genbun itchi movement and Meiji Education. A gap between written and spoken Japanese", dans *Yokohama kokuritsu daigaku Jinbunkiyō*, dai ni rui, Gogaku-Bungaku 横浜国立大学人文紀要第二類 語学文学, Yokohama kokuritsu daigaku kyōikugakubu hen 横浜国立大学教育学部編, n° 33, 1986, 12, pp. 109-128, p. 117: le groupe du genbun itchi adopte le kogo parce qu'il est simple, de facile accès, donc par des raisons pragmatiques.

¹³³³ Ainsi, le *bungo* est la langue de presque toute la majorité des articles dans les petits journaux entre 1875 et 1884 et reste employé après ; il est également le style pour les articles écrits outre qu'en *kanbun* dans les grands journaux dans la même période : Ibid, p. 116-7.

¹³³⁴ « Kana kenkai teisaisei iken » « 仮名見解提再製意見 », dans *Haga Yaichi shoshū, dai yon maki. Kokugo* 芳賀矢一書集第四巻国語, Kokugakuindaigaku 國學院大學, Tōkyō, 1987, pp. 13-25, pp. 22-3.

pour tous ceux qui l'emploient à l'écrit. Ueda Kazutoshi en partant des études visant cette unification essaie de trouver un standard qui serve de base à la création d'une langue commune. C'est dans le japonais parlé par les couches moyennes de Tōkyō, peut-être en souvenir des commerçants de l'époque Edo, qu'il va déposer ses espoirs¹³³⁵.

Néanmoins, il s'agit d'une option qui n'est pas partagée pour tout le monde. Ainsi, Ōtsuki Fumihiko dans un article publié en 1902 montre son désaccord avec le choix manifeste de Ueda bien qu'il soit d'accord avec l'idée de créer un standard ou des règles précises pour l'écriture¹³³⁶. Des critiques sont présentes aussi en ce qui concerne les réformes nécessaires de l'écriture et sa simplification prônées par Ueda et les partisans du *genbun-itchi*. Inoue Enryō publie toute une série d'articles au début du XX^e siècle en faveur du maintien des *sinogrammes* en employant comme argument principal le fait que « les *kanji* sont la base du japonais »¹³³⁷. Il fait en même temps le parallèle entre la réforme linguistique et les politiques religieuses du début de Meiji. D'après lui, de la même manière que les essais pour éradiquer le bouddhisme n'ont pas eu de succès, ceux pour faire disparaître les *kanji* connaîtront le même résultat¹³³⁸. Ainsi, il publie plusieurs articles dans lesquels il met en rapport le bouddhisme et la langue. Ainsi dans « Rapports entre la religion et la réforme de l'écriture nationale » publiée en 1900, il affirme que « la suppression des *kanji* cause préjudice à la diffusion du bouddhisme et favorise la divulgation du christianisme »¹³³⁹. Et parmi les raisons invoqués par les bouddhistes il note non seulement le fait que les textes bouddhiques sont écrits en *kanbun* et que le changement de la langue rendrait la connaissance des textes peut-être impossible parce que « le bouddhisme est l'esprit et les *kanji* sont leur moteur » mais également le fait que l'influence de bouddhisme est présente depuis les temps anciens dans l'histoire et les mœurs japonais et celui des rapports entre les croyances et le style d'écriture¹³⁴⁰. Il reprendra presque mot par mot le même article un an plus tard dans « Rapports entre le bouddhisme et les *kanji* » dans lequel il montre également que pour la

¹³³⁵ UEDA Kazutoshi 上田 万年, «Hyōjungo ni tsuite » (標準語に就いて), dans YAMAMOTO Masahide 山本正秀 *Kindai buntai keisei shiryō shūsei, I* 近代文体形成史料集成 I, Ōfūsha 桜楓社, Tōkyō, 1978, vol. 1, pp.727-31, p. 730.

¹³³⁶ ŌTSUKI Fumihiko 大槻文彦 « Kokugo kairyō no hanashi » 「国語改良の話」, *Kyōiku Jirōn* 教育持論, 617, 1902, pp. 5-7.

¹³³⁷ « Kanji fukahai ron » « 漢字不可廢論 », dans Inoue Enryō *shū, 25 maki* 井上 円了集 25 卷, Tōyō Daigaku 東洋大学, Tōkyō, 2004, pp. 252-59, p. 258 : *Kanji wa waga kokugo no kiso to naru wa mochiron* (漢字はわが国語の基礎となるはもちろん). Il s'agit d'un article publié en 1900.

¹³³⁸ « Kanji no unmei » (漢字の運命), dans Inoue Enryō *shū, 25 maki*, Tōyō Daigaku, Tōkyō, 2004, pp. 148-152, pp. 151-2.

¹³³⁹ INOUE Enryō 井上 円了, « Kokuji kairyō to shūkyō to no kankei » 国字改良と宗教との関係 recueilli dans *Enryō Kōwashū* 円了講話集, Tōkyō 1904 (reéd. Inoue Enryō kenkyū. *Shiryō shū, dai 3 satsu* 井上 円了研究 資料集第3冊, Tōyō Daigaku 東洋大学, Tōkyō, 1982), pp. 284-88, p. 285.

¹³⁴⁰ *Ibid.* pp. 285-6.

diffusion du bouddhisme il serait utile de traduire ses textes dans les langues étrangères plus que changer l'écriture¹³⁴¹ Miyake Setsurei semble lui aussi favorable au maintien du traditionnel système d'écriture lorsqu'il pense que celui-ci peut servir comme élément dans la domination de l'Asie orientale¹³⁴².

Inoue ne se trompait pas dans ses raisonnements. En effet, les *kanji* faisant partie du japonais depuis les époques anciennes, il était impossible de les faire disparaître comme cela. Et les mouvements de réforme ne se feront pas désormais pour les éradiquer mais pour réduire leur nom ou pour les simplifier. Ainsi, la directive de 1900 du ministère (même si elle ne sera appliquée dans l'immédiat) proposait de réduire les *kanji* appris à l'école au nombre de 1200.

Le *genbun-itchi* donc devient le support de la langue commune, de la langue nationale dans un mouvement qui va se prolonger au delà des limites de notre étude. Or, il faut signaler que, sous la bannière de l'unification de la langue écrite et de la langue parlée, les divers auteurs avaient leur vision particulière en ce qui concerne le style et la façon de l'écrire. En plus, étant donné qu'il s'agit, comme dans le cas de la *dimotiki* d'une langue « hybride », il est nécessaire d'écrire des grammaires et des ouvrages d'emploi à l'intention des Japonais. Si nous passons en revue ces ouvrages qui commencent à être publiés à partir du début du XX^e siècle nous trouvons la grande variété de ces styles. Ainsi, tandis que Yamada Bimyō emploie la forme « masu », le furigana dans tous les *kanji*, une ponctuation proche de celle qui est utilisée dans l'actualité et une structure simple, Mozume Takami préfère de suivre un style plus proche du *wabun* avec une écriture cursive où le hiragana est prédominant mais en employant aussi des *kanji* ; Horie Hideo 堀江秀雄 emploie lui aussi la forme « masu » et de furigana et Wada Masao 和田正夫 emploie la forme « de ari » mais avec de furigana également¹³⁴³. Le contenu de ces ouvrages d'utilisation de *genbun-itchi* est très intéressant puisque il nous montre jusqu'à quel point il s'agit de quelque chose qu'il faut apprendre complètement. Ainsi, il y a des exemples pour écrire des lettres, des documents officiels et d'autres éléments nécessaires pour la vie quotidienne. Nous trouvons également toute une

¹³⁴¹ INOUE Enryō 井上円了, « Kanji to bukyō to no kankei » 漢字と仏教との関係 (1901), dans *Enryō Kōwashū* 円了講話集, op. cit. pp. 196-200, p. 199.

¹³⁴² LEE, Yeounsuk, « *Kokugo* » to iu shisō, op. cit. p. 182: : le *kanji* est considéré comme « l'écriture de l'Asie orientale » (*Tōa no bunji* 東亜の文字).

¹³⁴³ YAMADA Bimyō 山田美妙 *Genbun-itchi. Tairei* 言文一致 文例, Tōkyō, 1901 et *Shinbunpan. Genbun-itchi* 新文範言文一致, Tōkyō, 1911 ; MOZUME, Takami, *Genbun-itchi* 言文一致, Tōkyō, 1886 ; HORIE Hideo, *Genbun-itchi bunpan* 言文一致 文範, Tōkyō, 1907 ; WADA Masao, *Genbun-itchi. Ōfukubun* 言文一致往復文, Tōkyō.

série de grammaires de la langue colloquiale qui vont voir le jour presque en même temps que ces « manuels » d'utilisation¹³⁴⁴.

Ce fait n'est pas un hasard mais le fruit de l'insistance de Ueda et de ses successeurs et disciples qui depuis la fin du XIX^e siècle se battent pour arriver à ce résultat. Ainsi, en 1898 Ueda fonde la Société de linguistique dont l'objectif principal était la défense et la diffusion du *genbun-itchi*. Un peu après, il fonde avec d'autres linguistes la Société pour la réforme de l'écriture nationale (*kokuji kairyōkai* 国字改良会). Avec lui, Yamada Bimyō, Futabatei Shimei et autres seront membres actifs et de la société et du journal. Peu après, la Société écrira une pétition au ministère de l'Education avec les résultats que nous connaissons déjà. Encore en 1900, on fonde la *genbun-itchikai* 現文一致会 (Société du *genbun-itchi*) qui avait les mêmes objectifs que la Société de Ueda : implantation du style colloquial et de la standardisation. Or, après avoir « provoqué » la création de la commission pour la recherche dans la langue nationale et l'emploi progressif de la langue colloquiale dans les livres de texte, la *Genbun-itchi kai* commence à décliner dès 1904 pour disparaître en 1910¹³⁴⁵.

En Grèce, des institutions semblables vont voir le jour presque au même moment (début du XX^e siècle) avec des objectifs semblables mais avec de résultats différents. En effet, en 1905, on fonde la Langue nationale (Εθνική Γλώσσα), en 1910 la Société éducative (Εκπαιδευτικό Ομίλος) et l'Association d'Etudiants (Φοιτητική Συντροφία)¹³⁴⁶. Parmi les membres de la Société éducative se trouvent A. Delmouzos, Dimitrios Glinos, Manolis Triandafyllidis et le jeune Nikos Kazantzakis¹³⁴⁷. Il s'agit d'institutions constituées par ceux qui aimaient la *dimotiki* dont Konstantinos Demertzis ou Georgios Kafonditis¹³⁴⁸. Or les efforts de celle-ci se solderont par un échec après la décision du gouvernement de 1911.

1.2. Les milieux prioritaires : l'éducation et les journaux.

Avant d'intéresser directement le gouvernement, la discussion linguistique reste surtout l'apanage des intellectuels, en particulier des écrivains qui, néanmoins, montrent dans leurs articles et études théoriques des idées qui vont au delà des simples discussions

¹³⁴⁴ Par exemple les travaux de Matsushita Daizaburō 松下大三郎 1878-1935 (*Nihon Zokugo Bunten* 日本俗語文典 de 1901), de Kamei Tomozō (*Nihon Zokugo Bunten* 日本俗語文典 1901), de Suzuki Nobuo (*Nihon Kōgohō* 日本口語法 1904) ou de Yushioka Gōho (*Nihon Kōgohō* 日本口語法 1906).

¹³⁴⁵ TWINE, N. *Language and Modern State*, op. cit. p. 171.

¹³⁴⁶ TERRADES, M. *Le Drame de l'hellénisme*, op. cit. p. 205, note 36.

¹³⁴⁷ Triandafyllidis sera l'auteur d'une *Grammaire du grec démotique* en 1941 qui n'a pas été encore surpassée.

¹³⁴⁸ KARANIKOLAS, G. D. "Ελληνες πρωτόπυργοι για τη δημοτική γλώσσα", *Νέα Εστία*, 'ετος ΝΣΤ', τόμος 111^{ος}, τεύχος 1309, pp. 95- 99, p. 95.

littéraires. En effet, aussi bien en Grèce qu'au Japon, ceux-ci vont définir deux milieux prioritaires dans l'application et la diffusion de leurs théories : les journaux et l'éducation.

L'utilisation des journaux dans ce but n'est pas une nouveauté puisque nous la trouvons depuis le moment où ceux-ci ont commencé à être publiés ; néanmoins nous assistons à une augmentation dans leur emploi de la part de tous ceux qui sont intéressés dans le débat linguistique, un débat qui ne peut pas être séparé des réflexions faites autour des changements littéraires et de la création d'une littérature nationale comme nous aurons l'occasion de le voir. Les utilisations qui doivent retenir notre attention en rapport à notre sujet sont doubles. D'un côté celle de la diffusion des idées grâce aux revues spécialisées et de l'autre celle de l'utilisation de divers styles d'écriture qui ne correspondent pas directement avec la première utilisation. Il est vrai que cela peut paraître paradoxal, mais certains auteurs par souci de visibilité vont employer la langue la plus utilisée (*katharevousa* dans ses plusieurs versions, le *wabun*) dans leurs articles pour la défense de la langue vernaculaire.

Pour ce qui est des journaux, nous assistons au Japon à une diminution du nombre de ceux qui publient des articles en *genbun-itchi* qui avaient tant proliféré dans la période antérieure mais qui ont eu une courte vie. Surtout ceux qui étaient écrits uniquement en *kana*. Dans les grands journaux, ceux qui traitent de sujets sérieux (politique, économie...), le *kanbun* restait le style prédominant. Or, les petits journaux, dont les sujets étaient plus populaires (affaires divers, romans, etc.) et dont les différents styles (dont le *genbun-itchi*) semblaient avoir trouvé un milieu d'expression, vont voir leur nombre d'articles publiés réduit quand même jusqu'en 1895, moment où l'on assiste à nouveau à une augmentation coïncidant avec la fin de la guerre contre la Chine et le sentiment de puissance « nationale »¹³⁴⁹.

Ces variations sont intéressantes parce qu'elles montrent, d'une certaine façon, la facilité d'accessibilité à ces styles de la part du public auquel les journaux étaient destinés. En effet, lorsque l'on parle des journaux, nous ne pouvons pas prendre de vue les lecteurs car ce sont eux qui vont « faire » les ventes. En retour, les journaux vont « modeler » les goûts des lecteurs. Ainsi, le *Nihonjin*, fondé à la fin de la décennie antérieure connaît, dès 1895 un succès intéressant, et nous voyons apparaître parmi ses numéros des articles consacrés à la langue, la littérature, l'esprit nationaux écrits, entre autres, par Miyake Setsurei. Nous ne pouvons pas encore parler de « nationalisme » dans le sens le plus connu, mais ces idées

¹³⁴⁹ SHIGA, K. "Aspect of two contrasting ideas in the Genbun Itchi movement and Meiji Education", pp. 115-6.

servent bien évidemment à créer un climat propice pour faire grandir le sentiment d'appartenance à une communauté unique et différente des autres.

Pour ce qui est des revues spécialisées, il en existe deux ou trois qui sont spécialement importantes pour notre sujet. La première est *Waseda bungaku* (早稲田文学) fondée en 1891 par Tsubouchi Shōyō dans le département de littérature de la nouvelle université de Waseda. Il s'agit pour l'essentiel d'une revue littéraire. Or, compte tenu des rapports entre la langue et la littérature, plusieurs auteurs intéressés par la première vont y publier des articles comme nous aurons l'occasion de le voir lorsque nous en reparlerons dans la partie consacrée à la littérature. Une autre revue importante est celle de la Société linguistique (*Gengo Gakkai* 言語学会) fondée en 1898 par Ueda Kazutoshi. Appelée *Gengogaku zasshi* 言語学雑誌, elle est publiée entre 1900 et 1902 avec un contenu éminemment linguistique puisqu'elle est l'organe d'expression des linguistes regroupés autour du fondateur ainsi que d'autres personnalités intéressées par ces problèmes¹³⁵⁰.

En Grèce, nombreuses sont les revues existantes dans cette période, dont les intérêts se trouvent du côté de la langue et la littérature¹³⁵¹. Certaines d'entre elles n'ont pas eu une vie très longue, d'autres sont devenues le référent en ce qui concerne le sujet qui nous intéresse ici. Certes, *Estia* continue d'être la voix des défenseurs de la *dimotiki* et donc le milieu privilégié, entre autres, par Palamas, pour publier des articles¹³⁵². Néanmoins, elle n'est pas la seule. Ainsi, nous en trouvons d'autres comme *O Noumas*. Celle-ci est fondée en 1903 pour diffuser les idées démotocistes et devient l'une des revues littéraires du moment¹³⁵³. Ainsi, elle publiera entre autres des articles envoyés par Psycharis depuis Paris, toujours pour la défense de la *dimotiki* aussi bien dans leur contenu que par la façon dans laquelle ils ont été écrits. Une autre revue, de brève existence néanmoins, est *Kritiki* dont la parution ne dura qu'une année (entre janvier et décembre 1903)¹³⁵⁴. Son importance est due surtout au fait d'être l'une des premières revues à être consacrées entièrement à la critique littéraire. Pour nous, elle est intéressante car, dans le débat linguistique, elle sera connue par défendre la démotique. Ainsi, parmi ses collaborateurs se trouvent, entre d'autres, Psycharis, Palamas, Xenopoulos,

¹³⁵⁰ TWINE, N. *Language and the Modern State*, op. cit. p. 165.

¹³⁵¹ Bien que les revues athéniennes soient les plus connues et les plus souvent citées, il ne faut pas oublier celles qui se publient dans d'autres villes y compris Constantinople. Pour un catalogue des revues athéniennes voir : KARAGLOU, Ch. L. (Επορτεία, ερευνητική ομάδα), *Περιοδικά λόγου και τέχνης*, University Studio Press, Θεσσαλονίκη, 1996. Voir surtout le premier volume consacré aux revues athéniennes entre 1901 et 1925.

¹³⁵² Pendant un certain temps, Politis sera le rédacteur de la revue et, par conséquent, des articles en rapport avec la laographie seront aussi présents.

¹³⁵³ BEATON, R. *An Introduction to Modern Greek Literature*, op. cit. p. 317.

¹³⁵⁴ KARAGLOU, Ch. L. (Επορτεία, ερευνητική ομάδα), *Περιοδικά λόγου και τέχνης, τόμος πρώτος Αθηναϊκά περιοδικά (1901-1925)*, University Studio Press, Θεσσαλονίκη, 1996, pp. 115-9, p. 115. La revue était éditée et fondée par Georgios Axiotis et Georgios Lambelet.

Nirvanas.¹³⁵⁵ De façon parallèle, les défenseurs de la *katharevousa* auront leurs moyens d'expression, ce qui fait que, dans cette période de montée des tensions, nous trouvons de « guerres » d'articles entre les uns et les autres, dont nous avons certains échos dans la correspondance de Palamas par exemple¹³⁵⁶.

Si les journaux sont un milieu pour diffuser les idées linguistiques, l'éducation est plutôt un objectif surtout pour les défenseurs de la langue vernaculaire. En effet, que ce soit en Grèce qu'au Japon, la langue employée dans l'éducation restait éloignée de celle qui était parlée par les contemporains : le *kanbun* et la *katharevousa* régnaient encore dans ce milieu en rendant plus évidente la différence entre les deux registres et donc en favorisant la diglossie¹³⁵⁷. En effet, pour ce qui concerne la Grèce, une loi de 1895 établit la *katharevousa* comme langue de l'enseignement¹³⁵⁸. Cette situation était considérée comme un véritable problème pour certains auteurs. Ainsi, D. P. Petrokokkinos, dans un article publié dans *O Noumas* fait état de la question en rendant publics les extraits de quelques lettres envoyées par une fille à sa famille où le problème de la « diglossie » est évident. En effet, cette fille (et probablement le reste de ses camarades d'école) employait dans le contexte scolaire la *katharevousa* ; or lorsqu'elle écrivait à sa famille elle utilisait la *dimotiki*. Questionnée par sa mère à propos de cette différence, la fille lui écrit : « Il s'agit d'affaires de tous les jours, on n'utilise pas la *katharevousa* »¹³⁵⁹. Cette anecdote, racontée par une personne résidant à l'étranger (l'article est écrit à Folkstone) est un indice de la complexité de la situation ; une situation déjà commentée par Yannidis comme nous avons vu. Une situation qui n'est pas améliorée avec les ans. En 1911, questionné sur la même question, Psycharis répond entre autres choses que « il est connu qu'en Grèce on parle une langue et l'on écrit une autre. Ainsi, on dit « νερό » mais l'on écrit « ὕδωρ »¹³⁶⁰. Dans ce contexte, Palamas considère que

¹³⁵⁵ *Ibid.* p. 116. Pour le rôle de la revue dans le débat linguistique : *ibid.* p. 117.

¹³⁵⁶ En effet, nous trouvons plusieurs lettres qui font allusion au monde de la presse soit sous forme de lettres envoyées aux éditeurs, soit sous forme de commentaires ou critiques dans sa correspondance avec ses amis. A titre d'exemple nous avons les lettres n° 25 (envoyée à Dimitri P. Tankopoulos en 1898), n° 26 (à l'éditeur du journal *Akropolis*) ou le n° 70 (pour Cimon Michailidis) : *Κώστη Παλάμα. Αλληλογραφία*, pp. 45-6, 46-et ss. et pp. 70-1 respectivement.

¹³⁵⁷ Diglossie qui est effective dans le cas du japonais et « ressentie » dans le cas du grec étant donné qu'il s'agit de la même langue (dans divers stades de son histoire).

¹³⁵⁸ HATZOPOULOS, K. *Η Εκπαιδευση στο Ελληνικό Κράτος 1821 1907*, Πανεπιστημιακές παραδόσεις, Αλεξανδρούπολη 2003, p. 31.

¹³⁵⁹ PETROKKOKINOS, D. H. « Δημοτική και Καθαρεύουσα. Η επιρροή της καθαρεύουσας και της δημοτικής στο μυαλό των παιδιών μας. Η αρθρογραφία του Κου. Σκία », *Ο Νούμας* τόμ. 8, Αρ. 406, 1910, pp. 114-5, p. 114: *αυτά είναι πράγματα καθημερινά, δεν ταιριάζουν στην καθαρεύουσα.*

¹³⁶⁰ « Το γλωσσικό ζήτημα στην Ελλάδα . Ο Μιστριώτης και το Εθνος. Τί λέει ο Ψυχάρης » publié chez *O Noumas* le 13 mars 1911, p. 1: *γνωτό πώς άλλη γλώσσα μιλιέται κι άλλη γλώσσα γράφεται στην Ελλάδα. Έστι το νερό γράφεται ὕδωρ.*

« l'école est le deuxième grand combat de la langue nationale (démotique). L'école doit ouvrir ses portes à la nouvelle vie, à la vie quotidienne. L'école doit changer »¹³⁶¹. Psycharis, qui dispense ses cours de « néo-grec » à l'Ecole de Langues Orientales de Paris, signale que : « Le grec moderne, dans le système grammatical qu'il nous révèle aujourd'hui, est encore de fraîche date. Il se trouve à l'état du français de la Chanson de Roland, ou même, si l'on veut y mettre le grain de sel, à l'état du latin vulgaire entre le II^e et le IV^e siècle de notre ère »¹³⁶².

Dans la ligne de Psycharis qui a d'ailleurs écrit la préface de son ouvrage, Filintas publie sa grammaire de la langue romàïque avec laquelle il essaie de donner des bases solides pour pouvoir répandre son étude dans les écoles.

Pour tous, il est clair qu'il est nécessaire d'introduire la langue vernaculaire qu'ils considèrent comme la vraie langue du peuple (et de la nation) dans le système éducatif, pour lequel la langue « obligée » est celle des philologues (donc la *katharevousa*). Or, dans aucun cas, nous ne trouvons une seule allusion à la création et/ou l'utilisation d'un standard. En effet, pour les chercheurs grecs, il semble que la *dimotiki* soit unique. Filintas déclare dans sa *Grammaire* que la langue est « le langage commun que tous dans un peuple comprennent et utilisent en littérature »¹³⁶³. Néanmoins, il avait écrit un peu plus haut que la grammaire de cette langue était « constituée par des éléments des divers types qui sont utilisés par les Grecs (Romioi) aujourd'hui à l'écrit et à l'oral dans la langue commune et toutes les règles que faisons dans ces types »¹³⁶⁴. Il s'agit donc d'un mélange comme celui que nous voyons dans les ouvrages de Psycharis. Et Palamas déclare dans l'introduction de *Routes prosaïques* (*Πεζοί Δρόμοι*) que « la langedémotique au moment où elle est écrite comme langue littéraire est une prouesse architectonique »¹³⁶⁵. En Grèce donc, plutôt que de partir d'une base déjà constituée, on procède en rassemblant des éléments semblables présents dans tous les dialectes pour constituer la langue commune et la norme standard. En tout cas, il s'agit d'un problème qui semble ne pas tourmenter beaucoup les linguistes.

¹³⁶¹ PALAMAS, K. *Απαντα, τόμος έκτος (Γράμματα)*, Γκοβόστης, Ίδρυμα Κ. Παλαμάς, Αθήνα, 1960, pp. 14-5: *Το Σκολείο είναι ο δευτέρος, ο πιο μεγάλο πολέμος της εθνικής γλώσσας. Το Σκολείο πρέπει να νανοίξη τις πόρτες του προς τη νέα ζωή προς τη ζωντανή ζωή. Το Σκολείο πρέπει να μεταμορφωθεί*.

¹³⁶² PSYCHARIS, J. *Etudes de philologie néo-grecque. Recherches sur le développement historique du grec*, Paris, 1892, p. ii. Psycharis est le responsable de la publication des textes qui composent le livre, et également l'auteur de la préface.

¹³⁶³ *Ibid.* p. 16-7.

¹³⁶⁴ *Ibid.* p. 15.

¹³⁶⁵ PALAMAS, K. *Απαντα, τόμος δέκατος*, Γκοβόστης, Ίδρυμα Κ. Παλαμάς, Αθήνα, 1960, p. 12: *: η δημοτική γλώσσα από τη στιγμή που γράφεται ως γλώσσα λογοτεχνική είναι αρχιτεκτονικό κατόρθωμα*. THUDI, Th. "Ο Παλαμάς και το γλωσσικό ζήτημα", *Νέα Εστία* 'ετος ΝΣΤ, τόμος 111^{ος}, τεύχος 1312, Αθηναι, 1982, pp. 286-95, p. 287.

Au Japon par contre, il est bien présent dans les réflexions de ceux-ci, spécialement dans celles de Ueda Kazutoshi. Ainsi, en 1895 il affirme que la langue nationale est un élément important à être utilisé comme fondement dans la construction de l'éducation d'un pays¹³⁶⁶ et dans le cas du Japon il prône le *genbun itchi* comme standard dans celle-ci¹³⁶⁷. Et la même année, il donne sa définition du standard (« la langue standard est celle que peut être utilisée comme modèle à l'intérieur d'un pays »)¹³⁶⁸ ainsi que les avantages qu'une telle langue pourrait avoir pour le Japon. Etant donné que ce standard, ayant comme base le *genbun-itchi*, était plus proche de la langue parlée et était plus simple, son emploi ne pouvait qu'être favorable pour l'Etat puisqu'il rendait plus simple l'enseignement.

En fait, le problème posé entre la langue de tous les jours et la langue employée à l'école est déjà présent dans certains ouvrages de la décennie antérieure. Ainsi, Mozume Takami, dans l'introduction de son étude sur le *genbun-itchi* montre son inquiétude face à la situation des enfants confrontés à une éducation qui est loin de la langue qu'ils parlent¹³⁶⁹. Et cette situation est semblable à celle qui décrit Petrokokkinos dans l'article dont nous avons déjà parlé

1.3. La réponse du gouvernement : une langue « nationale ».

Comme nous l'avons déjà signalé, à différence d'autres domaines dans lesquels le gouvernement semble s'intéresser de façon effective depuis le début de notre période d'étude (notamment celui de l'histoire et des croyances), l'affaire de la langue a été le « terrain » des intellectuels et des écrivains. Malgré le fait que certains d'entre eux eurent des contacts plus ou moins proches avec leurs gouvernements respectifs et que ceux-ci eurent montré un certain intérêt pour ce problème, ce n'est qu'à la fin de celui-ci que des positions officielles vont être prises en ce qui concerne la langue.

¹³⁶⁶ UEDA Kazutoshi 上田 万年, « Kyōiku jō kokugogakusha no hōki » 教育上国学者の放棄, dans YAMAMOTO, *Kindai buntai*, pp. 732-41, p. 732: *Sate kokuko to mōshimasu mono wa, kiwamete daisetsuna mono te, ikkoku no kyōiku ha mattaku kore wo kiso to shite tate ageraru*, (さて国語と申します者は、極めて大切な者で、一国の教育は全くこれを基礎として建てあげらる。).

¹³⁶⁷ *Ibid.* p. 740: *genbun itchi to wa kanarazu shimo nichijō no koto wa toori ni kaku to iu koto ni te hanasa koto, yonde wakari, kiite wakari, kaite wakari, mite wakaru no wo motte hyōjun to nasu koto* (言文一致とは必ずしも日常のことは通りにかくといふ事にてはなさ事、読でわかり、聞いてわかり、書いてわかり、見てわかるのを標準となす事。).

¹³⁶⁸ UEDA Kazutoshi 上田 万年, “Hyōjungo ni tsuite 標準語について”, dans YAMAMOTO Masahide 山本正秀, *Kindai buntai*, pp. 727-31: p. 727: *hyōjungo to wa ikkoku uchi ni mohan to shite yoiararu gengo wo iu* (標準語とは一国内に模範として用ゐらるゝ言語をいふ。).

¹³⁶⁹ MOZUME Takami 物集高見, *Genbun-itchi*, Tōkyō, 1886, pp. 1-3.

En Grèce, même au début du XX^e siècle, la position officielle semble ne pas être encore très fixée. Ainsi, dans une réunion du gouvernement en 1907, on se montre plutôt favorable à l'emploi de la *dimotiki* puisque l'on affirme que « cette langue constitue 'la pierre fondatrice de notre unité nationale' »¹³⁷⁰. Un autre argument en faveur de son utilisation est de nature religieuse. En effet, on pense que : « La langue hellénique (...) est la langue dans laquelle pour deux fois Dieu a pris part de la façon la plus évidente(...). Les livres de l'Ancien Testament ont été traduits de façon infatigable, de façon indiscutable, qui est inspirée par Dieu » et « ceci est une attestation historique que le Christ parlait en grec »¹³⁷¹.

Or, dans la réunion de 1908, on considère comme inacceptable que les enseignements dispensés par Psycharis à Paris soient donnés dans « une langue misérable et populaire, affreuse invention de son enseignement... »¹³⁷²

Un autre témoignage de cette ambivalence se trouve dans l'existence d'écoles « expérimentales » en dehors du système officiel, dans lesquelles on emploie la langue démotique et on l'apprendre. Tel est le cas de l'école de filles fondée par Alexandros Delmouzos à Volos en 1908 et l'Ecole Expérimentale d'Athènes¹³⁷³. La fondation des associations pour la défense de la langue démotique quelques années auparavant se fait également l'écho de la situation. Parmi celles-ci se trouvent la *Langue nationale (Εθνική Γλώσσα)* et la *Confrérie démotiste (Αδελφάτο της Δημοτικής)* fondées en 1905, la première à Athènes, et la seconde à Constantinople¹³⁷⁴.

Finalement, une pétition est soumise à l'Assemblée en 1911 par le Professeur Mistriotis de l'Université nationale d'Athènes, qui avait joué un rôle important dans les événements de 1901 et 1903. Celui, partisan de la *katharevousa* considérait que celle-ci était « le paladion de l'unité nationale, de la patrie, de la famille et du culte »¹³⁷⁵. Compte tenu de la popularité de la *dimotiki* et des récents événements, le Professeur (et bien sûr ceux qui

¹³⁷⁰ Εφ. Χρόνος, 22 Φεβρουαρίου 1907, σελ. 2, και εφ. Ακρόπολις, 23 Φεβρουαρίου 1907, σελ. 1: τον θεμέλιον λίθον της εθνικής ημών ενότητος.

¹³⁷¹ Εφ. Ακρόπολις, 1η Μαρτίου 1907, σελ. 3: Η γλώσσα η Ελληνική (...) είναι η γλώσσα την οποίαν ο Θεός δις εμφαντικώτατα μετεχειρίσθη(...). «είναι ιστορικώς βεβαιωμένον ότι ο Χριστός ωμίλει την Ελληνικήν. Ημείς παραινούμεθα να παραιτηθώμεν της γλώσσης, την οποίαν ωμίλησεν ο Θεός».

¹³⁷² Πρακτικά των Συνεδριάσεων της Βουλής, Συνεδρίασης ΑΘ' της 4ης Φεβρουαρίου 1908, σελ. 329-330: γιατί η γλώσσα που διδάσκεται εκεί, «είναι γλώσσα ελεεινή και χυδαία, φρικώδες κατασκεύασμα του διδάσκοντος αυτήν».

¹³⁷³ BEATON, R. *An Introduction to Modern Greek Literature*, op. cit. p. 318.

¹³⁷⁴ TERRADES, M. *Le Drame de l'Hellénisme*, op. cit. p. 205, note 36

¹³⁷⁵ D'après les mots de Psycharis dans un article intitulé « Το γλωσσικό ζήτημα στην Ελλάδα . Ο Μιστριώτης και το Έθνος. Τι λέει ο Ψυχάρης » publié dans *Ο Νουμάς* le 13 mars 1911, 1: η καθαρεύουσα είναι «το παλλάδιον της εθνικής ενότητος, της πατρίδος, της οικογενείας, της θρησκείας.. Le terme « paladion » peut être interprété comme « protection » puisqu'il fait référence à l'ancienne statue qui était censée protéger la destinée de Troie. Une statue qui, d'après les légendes aurait été amenée à Rome par Enée et située dans le temple de Vesta. Ici, le paladion aurait joué le même rôle de protection et lors de la création de Constantinople elle y aurait été ammenée avec le même objectif.

partageaient ses opinions) considère que la « langue nationale » est en danger et demande à l'Assemblée d'inclure un article dans la Constitution qui établisse de façon claire que la langue de la nation est la *katharevousa*¹³⁷⁶. Il s'agit là d'une proposition qui ne pouvait laisser personne indifférent comme le montre le compte rendu d'une séance de l'Assemblée, rapporté par Lorenzo Mavilis, défenseur de la *dimotiki*. Celui-ci après avoir fait sa « profession de foi » en s'avouant disciple de Iakovos Polylas, disciple lui-même de Solomos, se pose des questions sur le fait de voir dans la *katharevousa* la langue de la « nation » et après sur les prétendus dangers qui la menacent. Niant ce fait majeur, il considère que le vrai problème est que la « vraie » langue n'est pas libre¹³⁷⁷. Les réactions des autres membres rapportées dans le même écrit montrent le partage des idées, qui est un reflet de celles des Grecs. Partage qui se retrouve aussi dans d'autres articles de la même époque¹³⁷⁸.

Finalement, cette idée qui pouvait paraître « folle » à Eleftherios Venizélos et peut-être aussi au ministre de l'Education qui était dans son for intérieur 'démotociste' d'après les mots de Psycharis¹³⁷⁹, finira par faire chemin malgré les réunions plutôt houleuses de l'Assemblée. Ainsi, l'article 107 inclus dans la nouvelle Constitution, promulguée en 1911, établit que la « langue nationale » est celle dans laquelle sont écrits les documents officiels¹³⁸⁰. Cette décision qui semble plutôt stratégique que prise par goût personnel met un terme, pour le moment, aux aspirations des démoticistes qui avaient lutté depuis le début du XIX^e siècle pour que la langue parlée soit considérée comme celle de la nation. Ainsi, le problème de la « diglossie » continuera pendant des années et ce ne sera qu'en 1975, après la chute de la dictature des Colonels que les partisans de la langue vernaculaire auront gain de cause et que celle-ci sera reconnue comme la langue de l'Etat grec.

Au Japon, le gouvernement va prendre aussi une décision qui, sans être aussi radicale que la décision des autorités grecques, se veut une réponse officielle au problème de la langue. Ainsi, nous assistons dès le début du XX^e siècle aux premiers pas ce que nous pouvons considérer comme une politique linguistique. Parmi les mesures que nous pouvons

¹³⁷⁶ Ibid. 1: *Ο Μιστριώτης εν'εκείνος που ζήτησε να βαλθή στο Σύνταγμα άρθρο για τη νομιμοποίηση μόνης της αρχαίας ελληνικής γλώσσας.*

¹³⁷⁷ MAVILIS, L. "Λόγος περί του γλωσσικού ζητήματος", dans ZORA. G. *Επταωσιακά μελετήματα*, pp. 308-310.

¹³⁷⁸ Ainsi, dans un petit supplément ajouté par les traducteurs de l'article de Psycharis du 13 mars 1911 publié chez *O Noumas*.

¹³⁷⁹ « Το γλωσσικό ζήτημα στην Ελλάδα . Ο Μιστριώτης και το Έθνος. Τί λέει ο Ψυχάρης », p. 2.

¹³⁸⁰ *Εφημερίς της κυβέρνησεως του Βασιλείου της Ελλάδος*, τεύχος Α αριθ. Φύλλου 127, εν Αθήναις τη 1 ιουνίου 1911, pp. 539-40 : *Επίσημος γλώσσα του Κράτους είναι εκείνη εις την οποίαν συντάσσονται το πολίτευμα και της ελληνικής νομοθεσίας τα κείμενα.* L'article 2 inclut également un paragraphe nouveau où l'on établit que les textes sacrés seront écrits dans la langue de l'Eglise de Constantinople: p. 533 : *Το κείμενο των αγίων τηρείται ανυπόθετον, η εις άλλον γλωσσικόν τύπον απόδοσις τούτου, άνευ της προηγουμένης εγκρίσεως και της εν Κωνσταντινουπόλει Μεγάλης του Χριστού Εκκλησίας, απαγορεύεται απολύτως.*

signaler se trouve la fusion en 1899 du département chargé des affaires linguistiques au sein de la Société impériale de l'Education (*Eitoku kyōiku kai* 帝国教育会) avec la Société fondée en 1898 par Ueda. Un an plus tard, le président de la Société impériale, lui-même membre du ministère, adresse au ministre et aux présidents des deux chambres, une requête en demandant la création d'une réforme linguistique¹³⁸¹. Le Ministère répond par la création d'un groupe de travail dont la présidence est donnée à Mei-jima Isoka et duquel font partie Ueda, Ōtsuki Fumihiko et d'autres et qui se trouve à la base de l'organisation de la commission d'enquête sur la langue nationale (*kokugo chosa Jinkai* 国語調査委員会) qui commence à fonctionner en 1902, selon les directives rendues publiques par son président Kao Hiroyuki. Celles-ci comportent entre autres les recommandations suivantes : adoption d'une écriture phonétique, adoption d'une langue écrite identique à la langue orale et établissement des modalités d'emploi, étudier les dialectes et définir les normes de la langue standard¹³⁸². Il s'agit donc d'une politique qui est favorable au *genbun-itchi* qui sera adopté petit à petit comme langue du ministère de l'Education¹³⁸³. Il s'agit là de la principale revendication de l'Association d'Ueda qui sera dissoute peu après l'annonce de cette adoption. Certes, nous ne sommes pas encore dans la reconnaissance totale du *genbun-itchi* mais c'est le premier pas et, peut-être le plus important vers celle-ci, étant donné qu'il concerne l'éducation et donc la formation des futurs citoyens.

Ainsi, la langue qui, au départ, restait un peu à l'écart des intérêts des gouvernements, au début du XX^e siècle fait déjà partie des éléments identitaires reconnus comme tels, et donc parrainés et diffusés par les institutions publiques.

¹³⁸¹ LEE, Yeounsuk, "*Kokugo*" to iu shisō, *op. cit.* p. 170. Ce document est *Petition en ce qui concerne la réforme de l'écriture, de la langue et du style l'écriture nationales* (*Kokuji kokugo kokubun no kairyō ni kansuru seigansho* 国字国語国文ノ改良ニ関スル請願書)

¹³⁸² *Ibid.* p. 170-1 : *Ichī bunji ha on.in bunji (fuonoguramu) wo saiyō suru koto, shi kana romaji nadō no tokushitsu wo chōsa suru koto. Ni bunshō wa genbun itchi tai wo saiyō suru koto, shi kore ni kan suru chōsa wo nasu koto. San kokugo no on.in soshiki wo chōsa suru koto. Yon kata koto wo chōsa shite hyōjungo wo sentei suru koto* (一 文字おは音韻文字 (フオノグラム) ヲ採用スルコト、シ仮名羅馬字等ノ得失ヲ調査スルコト 二 文章ハ言文一致体ヲ採用スルコト、シ是ニ関スル調査ヲ為スコト 三 国語ノ音韻組織ヲ調査スルコト 四 方言ヲ調査シテ標準語ヲ選定スルコト.)

¹³⁸³ Ainsi, depuis 1900 on met à point une série d'actions visant cet objectif : emploi dans les manuels scolaires, disparition progressive (dès 1909) du *kanbun* : LEE, Yeounsuk, "*Kokugo*" to iu shisō, *op. cit.* pp. 178-9. Néanmoins, l'adoption d'une langue standard (basée sur la langue parlée de Tōkyō) se fait pour le moment, seulement dans les domaines de l'écriture et la lecture mais non à l'oral.

2. L'histoire : enjeu politique et légitimateur.

A différence de la langue, la création et l'écriture d'une histoire commune et officielle sont mises sous la surveillance de l'Etat depuis le début de la création de l'Etat-nation et cela est dû au rôle important qu'elle pouvait avoir pour justifier et légitimer les nouveaux régimes politiques nés des processus « révolutionnaires ». La période qui nous intéresse dans ce chapitre est particulièrement riche en réalisations et en débats historiques, aussi bien au sein des institutions officielles que dans d'autres cercles de discussion « indépendants » du fait des événements qui étaient en train de se passer à l'intérieur, mais surtout à l'extérieur des nos territoires. Ces discussions et les décisions prises en conséquence avaient comme objectif final d'assurer une légitimation définitive et une cohérence interne, et, en même temps de justifier la politique extérieure menée par les gouvernements et dont la finalité était l'expansion territoriale.

Pour étudier ces enjeux, il y a deux domaines que nous devons examiner. D'abord, les efforts pour écrire une histoire officielle susceptible de mettre en valeur les étapes et les événements considérés comme les plus importants pour les gouvernements. Une histoire qui, une fois fixée, sera enseignée dans les écoles. Ce sera donc elle qui va forger les esprits et les consciences des jeunes citoyens en contribuant à créer le sentiment d'appartenance et d'unité nécessaires à la bonne « santé » des Etats. Bien sûr, ce labeur ne sera pas exempt de problèmes, surtout lorsque les méthodes scientifiques pour écrire l'histoire sont en contradiction avec les souhaits du gouvernement. En plus, il faut tenir compte également des courants « non officiels » qui vont eux aussi donner une version alternative et, donc, contribuer au débat historique. Il s'agit là d'une question dont le développement se trouve à des stades différents chez les Grecs et chez les Japonais, puisque les premiers ont déjà une « histoire officielle » tandis que les seconds commencent à la publier à l'époque qui nous intéresse dans le présent (bien qu'ils existent déjà des projets antérieurs allant dans ce sens). Néanmoins, les enjeux ne restent pas moins les mêmes.

La seconde question que nous devons examiner a des nuances encore plus politiques que la précédente et concerne les théories que nous pourrions appeler en général des « théories identitaires », puisqu'elles concernent les visions que les différents groupes

d'intellectuels ont d'eux-mêmes et de leurs compatriotes en tant que communauté. Parfois complémentaires entre elles, souvent en opposition, ces théories servent à justifier les actions des gouvernements face à l'extérieur et elles constituent, d'une certaine façon, une arme de plus entre leurs mains et un moyen important dans la création de la conscience identitaire.

2.1. L'écriture de l'histoire.

La question de l'établissement d'une histoire officielle et de sa rédaction est depuis le début l'apanage des institutions contrôlées par le gouvernement quelle que soit sa nature. Ainsi, en Grèce, comme nous l'avons vu, c'est à l'université que cette tâche incombe, tandis qu'au Japon c'est un bureau spécial, étroitement lié aux dirigeants politiques, qui a été chargé de la rédaction de celle-ci. Les choses ne vont pas se modifier dans la période qui nous intéresse, mais l'affaire va devenir plus d'actualité surtout au Japon. En même temps, les discussions « alternatives » deviennent aussi plus actives.

Avant de commencer à examiner la situation dans nos territoires, il faut tenir compte que l'établissement de l'histoire comme discipline d'étude en Occident (d'où arrivent les modèles en Grèce et au Japon) est très récente, et nous pouvons même considérer qu'il est en train de se faire. Ainsi, le « retard » qui pouvait exister entre les études historiques dans nos territoires et l'Occident n'est parfois pas trop visible. D'un autre côté, les influences suivies sont importantes pour comprendre le chemin que cette discipline scientifique développe sur le sol grec et japonais. En effet, la vision adoptée ici doit beaucoup aux idées allemandes, surtout dans le cas du Japon où celles-ci sont arrivées soit de façon directe (à travers les cours de Riess à l'université impériale, à travers les leçons apprises lors des séjours d'étude en Allemagne) soit de façon plus indirecte (à travers les ouvrages sur la matière, par exemple ceux de Mommsen)¹³⁸⁴. Les idées anglaises seront également importantes surtout celles qui

¹³⁸⁴ Comme nous l'avons déjà vu, Riess sera engagé comme professeur d'histoire et il sera la personne chargée d'organiser le département d'histoire de l'université impériale de Tōkyō. Ses cours seront publiés plus tard et parmi ceux nous trouvons *Methodology of History* (1896). Pour ce qui des étudiants japonais en Allemagne, nous savons qu'entre 1878 et 1905, il y en a eu 448 qui ont fait une partie de leurs études dans des universités allemandes (Berlin, Heidelberg, entre autres). Parmi les disciplines les plus demandées se trouvaient la médecine, le droit, l'économie, la philosophie, la pédagogie : MARTIN, B. *Japan and Germany in the Modern World*, Berghahn Books, Providence, Oxford, 1995, p. 27. Pour ce qui est des études d'histoire, nous trouvons deux tendances principales. D'un côté le « historicisme » de L. von Ranke et J. G. Droysen et d'autre la « *Kulturgeschichte* » de K. Lamprecht. La première domine une grande partie du XIX^e siècle et prône entre autres principes : l'objectivité de l'historien, la notion d'histoire comme connaissance, une vision universelle de l'histoire. Dans cette théorie, peuple et nation sont équivalents. La *Kulturgeschichte* de Lamprecht domine quant à elle la fin du XIX^e siècle et se présente comme une « histoire totale » dans laquelle sont importants non seulement des événements politiques mais aussi les réalisations économiques, sociales et artistiques. Pour la situation du débat historique en Allemagne voir : DEVULDER, C. *L'histoire en Allemagne au XIX^e siècle*, Méridiens Klincksieck, Paris, 1993. Ces tendances seront reçues et adaptées dans le contexte japonais aussi bien de façon directe (à travers les enseignements des professeurs allemands), soit de façon indirecte. En plus,

touchent les études historiques comme partie de la société (Spencer est cité aussi bien par les historiens japonais que grecs). Pour ce qui est des idées françaises, elles sont moins bien représentées.

Le « panorama » officiel en Grèce continue, dominé par la version établie par Paparrigopoulos dans la décennie antérieure ; version qui se voit réaffirmée par les écrits que l'historien continue de publier. Ainsi, en 1899 il livre son dernier travail : *Les conclusions les plus didactiques de l'histoire du peuple grec* (*Διδακτικώτερα πορίσματα της Ιστορίας του ελληνικού Έθνους*) dans lequel il affirme ses idées et met l'accent sur l'époque byzantine moins connue et peu appréciée des étrangers. Cette prééminence de l'époque médiévale, nous la remarquons dans le partage fait dans le premier volume de son ouvrage. Tandis que l'antiquité (entre les premiers temps identifiés avec les récits de l'*Odyssée* et de l'*Iliade* et la fin de l'Empire romain d'occident) est résumée en moins de cent pages, le « Moyen Age » (entre la deuxième moitié du V^e siècle et le XV^e siècle avec la chute de Constantinople) est traité en plus du double de pages¹³⁸⁵. Il poursuit son travail en parlant de la situation grecque sous la domination turque, qui est considérée comme la préparation du « nouvel hellénisme » et finalement, il s'intéresse à la guerre d'Indépendance qui sert de clôture à son travail¹³⁸⁶.

L'intérêt par la période médiévale, c'est-à-dire byzantine, n'est pas seulement l'apanage de Paparrigopoulos et, malgré l'importance donnée dans les cercles officiels à l'antiquité (comme nous le voyons lors de la cérémonie des premiers Jeux Olympiques de l'ère moderne en 1896), il occupe les travaux d'autres chercheurs, comme Dimitrios Vikelas. Celui-ci publie en 1893 à Paris (en français) son ouvrage *La Grèce byzantine et moderne. Essais historiques*. Certes, il ne s'agit pas exactement d'un livre d'histoire mais l'auteur recueille des essais couvrant les événements qu'il considère comme suffisants pour montrer la continuité de l'histoire grecque. En effet, dans la préface il déclare : « En rassemblant les pages éparses qui forment ce volume, je n'ai point la prétention d'y avoir pu résumer les longues destinées du peuple grec, depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours. Je crois, cependant,

aux grands travaux de compilation des sources réalisés au début du XIX^e siècle (et connus des chercheurs japonais) semblent répondre comme un écho les travaux semblables réalisés par le Bureau de compilation des matériaux historiques. Parmi les ouvrages allemands connus se trouvent *Deutsche Grammatik* (1819), *Deutsche Mythologie* (1835) et *Monumenta Germaniae Historica Scriptores* (1826) : MATSUSHIMA Eiichi 松島 榮一 (éd.), *Meiji shiron shū II* 明治史論集, *Meiji bungaku zenshū* 明治文学全集 77, Chikuma shobō 筑摩書房, Tōkyō, 1974, p. 368 ; ŌKUBO Toshiaki 大久保利兼, *Nihon rekishi no rekishi* 日本歴史の歴史, *Nihon bunka Kenkyū* 4 日本文化研究 4, Shinchōsha 新潮社, Tōkyō, 1959, p. 36.

¹³⁸⁵ PAPARRIGOPOULOS, K. *Διδακτικώτερα πορίσματα της Ιστορίας του ελληνικού Έθνους, τομός Α'.* Αρχαίος και μεσαιωνικός ελληνισμός, Σύλλογος προς διαδόσιν ωφειλμένων βιβλίων, Αθήναι, 1980, pp. 20-91: Ancien Hellénisme; pp. 92-318: Hellénisme médiéval.

¹³⁸⁶ PAPARRIGOPOULOS, K. *Διδακτικώτερα πορίσματα της Ιστορίας του ελληνικού Έθνους, τομός Β'.* Νεώτερος ελληνισμός, Σύλλογος προς διάδοσιν ωφειλμένων βιβλίων, Αθήναι, 1980.

qu'il y a entre ces essais détachés un lien qui en justifie le titre collectif et que la continuité de l'histoire de la Grèce en ressort »¹³⁸⁷

Les sujets sont partagés de la façon qui suit : quatre traitent les événements de l'époque byzantine, trois la guerre d'indépendance et quatre traitent l'histoire de l'Etat grec moderne¹³⁸⁸. Or, l'auteur prend en particulier la défense de l'empire byzantin contre les opinions les plus répandues à cette époque, qui considéraient Byzance comme « une monstruosité politique » où, entre autres choses, « la civilisation dépérit en se flétrissant »¹³⁸⁹. Certes, Vikelas reconnaît que Byzance a connu des moments de « décadence » mais aussi de « grandeur » et surtout, le plus important, pour lui, c'est le rôle de sauvegarde de la civilisation ancienne qu'a joué l'empire byzantin¹³⁹⁰. Or, pour lui, « cet Empire, quoiqu'il absorbe et qu'il représente le Moyen Age grec, n'était grec que de langue ; l'idée de la patrie grecque n'y existait pas »¹³⁹¹. Elle se serait formée après.

Certes, il s'agit là d'un ouvrage écrit pour un public non grec, mais fait sa valeur puisque Vikelas insiste dans ce qu'il considère les éléments historiques appartenant à la Grèce et qui doivent être connus de tous.

En dehors des ouvrages de Paparrigopoulos, d'autres historiens vont rédiger des ouvrages historiques, aussi bien d'ensemble que traitant des époques concrètes de l'histoire grecque en prêtant une attention spéciale à des périodes récentes. Ainsi, nous trouvons les travaux d'Epaminondas Kyriakidis (1861-1939) *Histoire de l'Hellénisme contemporain. De la fondation du royaume de la Grèce jusqu'à nos jours. 1832-1892* (*Ιστορία του συγχρόνου Ελληνισμού από της ιδρύσεως του βασιλείου της Ελλάδος μέχρι των ημερών μας 1832-1892*) publié en 1892, de Trifon Evangelidis (1863-1941) *Histoire d'Othon, roi de la Grèce 1832-1862* (*Ιστορία του Οθώonos, Βασιλέως της Ελλάδος 1832-1862*) en 1894 et la publication des Mémoires de Kolokotronis (1901).

Dans ces ouvrages, on essaie de donner une vision qui se veut objective de l'histoire contemporaine. Or, les termes employés pour parler de celle-ci sont déjà chargés de subjectivité et cachent une certaine idéologie. En effet, la « romiosyni » n'a pas les mêmes connotations que « hellénisme », puisque ils mettent l'accent sur l'importance de l'héritage d'époques du passé qui sont bien différentes. Pour le premier, il s'agit de la période byzantine,

¹³⁸⁷ VIKELAS, D., *La Grèce byzantine et moderne. Essais historiques*, Paris, chez Firmin Didot, 1893, p. vii.

¹³⁸⁸ *Ibid.* p. 437.

¹³⁸⁹ *Ibid.* p. 4.

¹³⁹⁰ *Ibid.* p. 6.

¹³⁹¹ *Ibid.* p. 399.

c'est-à-dire le moment où s'est faite la synthèse entre le christianisme et le monde ancien ; pour le second (« hellénisme »), c'est le monde ancien qui est le référent.

Pour ce qui est du Japon, le panorama est encore plus varié et nous trouvons des exemples aussi bien généraux et « monographiques » qu'en Grèce. Dans la période antérieure, nous l'avons signalé, les membres du Bureau d'historiographie avaient été commandités pour écrire la continuation de l'histoire du Japon suivant les modèles employés dans la période Heian et continuant la narration là où elle s'était jadis interrompue¹³⁹². Or, en 1893, cette compilation (puisqu'il s'agissait surtout de la compilation de sources) est interrompue avec la fermeture du Bureau par le gouvernement. En effet, celui-ci n'étant pas content du travail accompli et des problèmes existant au sein du Bureau, prendra cette décision en utilisant comme arguments d'un côté la lenteur des travaux et de l'autre le fait que cet ouvrage était rédigé en *kanbun*, un style qui était devenu obsolète¹³⁹³. Il ne faut pas néanmoins croire que c'est la fin du contrôle de l'écriture de l'histoire de la part du gouvernement, au contraire. Le Bureau sera rouvert en 1895 sous le nom de « Département pour la compilation de matériaux historiques de la faculté de littérature de l'université Impériale » (Teikokudaigaku bungakubu shiryō hensanjo 帝国大学文学部史料編纂所) et il sera encore plus surveillé qu'auparavant. Parmi les membres de ce département se trouvent des noms considérés comme les auteurs des fondements de la discipline historique au Japon comme Kume Kunitake, Shigeno Yasutsugu 重野安繹 (1827-1910), Hoshino Hisashi 星野恒 (1839-1917)¹³⁹⁴.

Le gouvernement se réserve la surveillance des ouvrages historiques non seulement en ce qui concerne la recherche mais aussi pour ce qui est des manuels utilisés dans les écoles à travers d'un département du ministère d'Education. Ce contrôle et les problèmes qu'en découlent seront à l'origine d'un des affrontements les plus intéressants et problématiques concernant le débat historique dans la période qui nous occupe.

D'autres cercles (publics ou privés) écriront aussi des ouvrages historiques. Par exemple la Société pour la narration historique (*Shindankai*) fondée en 1889 par Shimazu

¹³⁹² MEHL, M. *History and the State in nineteenth-century Japan*, Palgrave, Hampshire and New York, 1998, p. 35.

¹³⁹³ *Ibid.* p. 133.

¹³⁹⁴ En tant que membres du département ils collaboreront aux ouvrages collectifs ; or, leur appartenance à celui-ci pouvait supposer un problème en ce qui concerne la liberté de pensée. Ainsi, l'article critique de Kume concernant le shintō publié en 1891 est la cause de son exclusion du Bureau et, de façon indirecte, la fermeture de celui-ci en 1893. Également, les membres appartenaient à des horizons intellectuels différents : Yatsuguru avait reçu une formation traditionnelle et sa méthode de travail était plus proche de l'école *Kōshōgaku* (études anciennes) que des idées modernes (NAGABARA Keiichi 永原慶二 et KANO Masanao 鹿野政直 (éd.) *Nihon no rekishigaku* 日本の歴史学, Nihon Hyōronsha 日本評論社, Tōkyō, 1976, pp. 7-8) ; Kume pour sa part préférait ces dernières.

Hisamitsu¹³⁹⁵. A côté de ces institutions, il faut considérer l'existence des revues spécialisées, qui ont un rôle semblable à celle des revues littéraires. Fondées par les associations ou les universités, elles deviennent l'organe d'expression de leurs fondateurs, bien qu'elles puissent publier des articles d'autres tendances. Ainsi, la plus connue de toutes est *Shikai* (史海) éditée par Taguchi entre 1891 et 1896.

La variété de centres de production explique le grand nombre d'ouvrages que nous trouvons entre 1890 et 1912. Des ouvrages qui reproduisent les inquiétudes du moment et les intérêts des auteurs. Parmi les ouvrages à caractère général on compte la *Nisen gohyaku nenshi* 二千五百年史 (2500 ans d'histoire) de 1896 par Taketoshi Yosaburō 竹越與三郎 et la *Dainihon jidaishi* 大日本時代史 (Histoire des époques du Grand Japon) publiée à partir 1907 ; parmi ceux qui traitent des périodes particuliers il faut citer la *Shin Nihonshi* 新日本史 (Histoire du nouveau Japon) publiée en 1891 (période du Japon contemporain), *Yōsei nenkikō* 上世年紀考 (Notions des époques anciennes) de 1897 écrite par Nakō Michiyo 那珂通世; finalement, le groupe le plus important concerne les compilations de sources historiques et les dictionnaires. Ainsi nous trouvons : *Kokushi taikai* 国史大系 (Grande collection de l'histoire nationale) publié par Taguchi Ukichi entre 1896 et 1902, le *Shikokushigakushi* 史国史学史 (Histoire de l'étude de l'histoire nationale) de 1899, *Kokushi daijiten* 国史大辞典 (Grand dictionnaire de histoire nationale) dont la publication date de 1908 par Yashiro Kuniiji, le *Kokushigan* 国史眼 (Essence de l'histoire nationale) de Shigeno Yasutsugu qui est publié en 1897, le *Dai Nihon shiryō* 大日本史料 (Matériaux historiques du Grand Japon) dont la publication commence en 1901, tout comme le *Dai Nihon komonjo* 大日本古文書 (Documents anciens du Grand Japon)¹³⁹⁶.

Les ouvrages généraux ont, parmi leurs objectifs, de montrer la grandeur de l'histoire du Japon et en même temps d'empêcher l'oubli des époques les plus reculées. Néanmoins, comme le signale Taketoshi Yosaburō dans son ouvrage, « il n'est pas possible que le peuple oublie son histoire »¹³⁹⁷. Ainsi, comme les compilations des sources et les monographies consacrées à l'époque ancienne, elles commencent à l'âge des dieux, employant comme sources premières le *Kokiji* et *Nihongi*. Tel est le cas de la *Nihon jidaishi* ouvrage des

¹³⁹⁵ Ibid. p. 57-9.

¹³⁹⁶ Parmi les coauteurs du *Dainihon shiryō* se trouve Mikami Sanji 三上参次 (1865-1944) qui était également le coauteur du *Kokushi daijiten*.

¹³⁹⁷ TAKETOSHI Yosaburō 竹越與三郎, *Nisen gokyaku nenshi* 二千五百年史, Tōkyō, 1896, préface, p. 1 : *kokumin ha rekishi no soto ni datsuru nōhazu* (国民は歴史の外に出づる能はず).

professeurs de l'université de Waseda, qui vont se charger de différentes étapes de l'histoire du Japon. Le projet primitif consistait en neuf volumes partagés de la façon suivante : époque ancienne (vol. 1), époque Nara (vol. 2), époque Heian (vol. 3), époque Kamakura (vol. 4), époque des cours du nord et du sud (vol. 5), époque Muromachi (vol. 6), époque Azuchi-Momoyama (vol. 7), époque Tokugawa (vol. 8), époque du Bakumatsu (vol. 9)¹³⁹⁸. A ce projet, on ajoutera en 1912 un autre volume consacré à la période Meiji.

Pour ce qui est des ouvrages spécifiques, la *Shin Nihonshi* traite de la période comprise entre l'arrivée de Perry et le moment où l'ouvrage est publié en employant une méthodologie moderne. Par contre, la *Yōsei Nenrikō* se centre dans la période ancienne et pour cela l'auteur emploie le *Kojiki* qu'il considère comme un livre sacré¹³⁹⁹. Or, il s'agit là d'une idée qui n'est pas partagée par tout le monde.

Le grand nombre d'ouvrages de compilation de sources est le reflet d'une des préoccupations majeures de l'écriture de l'histoire au Japon en ce qui concerne la méthodologie. En effet, la critique textuelle était la pratique courante dans le Bureau d'historiographie. Or, pour faire cela, il fallait d'abord faire la compilation des sources. Une fois faite, on procédait par comparaison à l'établissement des faits¹⁴⁰⁰. Cette façon de faire n'était pas très éloignée, dans les principes, de la méthode établie par Riess dans le département d'histoire de l'université. Ainsi, ses ouvrages fondent un nouveau courant dans l'écriture de l'histoire, d'après laquelle celle-ci devait être une discipline indépendante, devait employer les sources de façon objective afin d'arriver, grâce à la confrontation des sources premières, à la vérification des faits¹⁴⁰¹. Ce courant qui suit les pas de Riess est connu comme celui des « Académistes »¹⁴⁰². Certes, la compilation des sources premières est un procédé nécessaire dans n'importe quelle recherche, mais le danger qui existe est de trop se focaliser sur la critique textuelle et d'oublier l'analyse des faits. Or, c'est juste dans ce « guet-apens » que sont tombés certains historiens, comme le prouve l'article critique publié par Kume Kunitake en 1901 dans la revue *Shigaku zasshi*, où il se montre très dur envers ceux qui ont

¹³⁹⁸ KUME Kunitake 久米邦武 *Kodaishi 古代史 (Histoire ancienne)*, Tōkyō, 1908, introduction, pp. 3-4.

¹³⁹⁹ NAKŌ Michiyo 那珂通世, *Yōsei Nenrikō*, Tōkyō, 1897, p. 5 : il emploie le terme *ressei* (列聖) qui peut être traduit comme « canonisation ».

¹⁴⁰⁰ MEHL, M. *History and the State in nineteenth-century Japan*, op. cit. p. 87. Cette méthode dérivait de l'école *kōshōgaku* (une branche des études confucéennes).

¹⁴⁰¹ Ibid, p. 103. Les ouvrages les plus importants de Riess en ce qui concerne la méthodologie historique sont *Methodology of History* (1896), *Universal History* (1983), *A short survey of universal History* (1899-1901).

¹⁴⁰² Il s'agit de l'un des courants existants dans ce moment. Les autres deux étaient le courant « philologique » (*kōshōgaku* 考証学) et l'autre le courant « culturaliste » (*bunkagaku* 文化学). Le premier suivait la tradition ancienne et étudiait les textes de l'antiquité, le deuxième suivait les idées occidentales arrivées avec le mouvement *bunmei kaika*.

oublié que la critique des sources est un « moyen » et pas un « objectif » de la recherche historique¹⁴⁰³.

Yamaji Aizan 山治愛山 (1865-1919) historien, journaliste et membre des *Min.yūsha* va suivre aussi ce courant d'étude des sources dans la recherche historique. Et comme il était chrétien, il va l'appliquer aussi aux textes sacrés, dont la Bible, qui n'est pour lui qu'une source historique de plus¹⁴⁰⁴. Sa foi va aussi être présente dans ses idées concernant le but de l'histoire. Ainsi, pour lui, la narration historique, en offrant de l'émotion aux lecteurs, ne doit pas 'tenter les hommes dans des affaires de ce monde'¹⁴⁰⁵.

L'arrivée de la nouvelle méthodologie occidentale (avec l'emploi de sources diverses, avec la formulation de questions à résoudre, avec l'intérêt dans toutes les manifestations des périodes historiques) ne passera néanmoins pas inaperçue. Ainsi dans *Shin nihonshi*, l'auteur se pose des questions auxquelles il essaie de répondre en partant du matériel historique, il introduit des études statistiques, il s'intéresse à des problèmes comme la religion ou l'économie¹⁴⁰⁶. Pour ce qui est de la périodisation des événements, des changements se produisent mais d'une façon progressive. Ainsi, nous trouvons encore le système traditionnel employé dans les chroniques ; un système qui organise l'information en unités se référant au règne des empereurs comme nous le voyons dans certains recueils de sources comme par exemple le *Dai Nihon shiryō*. Dans d'autres, cette organisation est faite par époques (Heian, Kamakura...).

Ces compilations ont, néanmoins, des caractéristiques communes dont la plus importante est d'inclure, comme étant les premières sources historiques, le *Kojiki* et le *Nihonshoki* ; une introduction qui a comme conséquence « l'historicisation » des événements qu'y sont contenus et donc des liens reliant la famille impériale et les dieux. Ainsi, cette question de l'âge des dieux qui avait été rejetée dans la période antérieure par des historiens « rationalistes » redevient une « réalité » à ne pas mettre en doute.

¹⁴⁰³ MEHL, M. *History and State in Nineteenth century Japan*, op. cit, p. 110. "Shigaku kōshō no hei", *Shigakuzasshi*, 12, 1901, pp. 905-32.

¹⁴⁰⁴ ITO, Y. *Yamaji Aizan and his time. Nationalism and debating Japanese History*, Obbul Oriental, Folkstone, Kent, 2007, p. 15.

¹⁴⁰⁵ SAKAMOTO Takao 坂本多加雄, *Yamaji Aizan 山路愛山*, Yoshikawa Kōbunkan 吉川弘文館 Tōkyō, 1988, p. 79: "hito wo kono yo no jigyō ni sasou" to no denakerebanaranakatta no de aru (「人を此の世の事業に誘ふ」とでなければならなかったのである). Egalement, il va se montrer critique envers les idées d'Inoue Tetsujirō dans l'affaire de l'incompatibilité entre la foi et l'éducation crée autour de l'interprétation du Rescrit sur l'Éducation.

¹⁴⁰⁶ Une anthologie de l'ouvrage est recueillie dans MATSUSHIMA Eiichi 松島栄一, (éd.), *Meiji shironshū I*, déjà cité.

Que ce soit en Grèce ou au Japon, tous ces ouvrages historiques ne sont pas complètement « innocents » et leurs contenus, tout comme la langue dans laquelle ils ont été écrits, montre déjà les idées des auteurs. Dans le cas du Japon, il est intéressant de signaler qu’aussi bien dans les compilations de sources que dans les monographies et les histoires générales il reste établi que l’histoire japonaise commence à « l’époque des dieux », fait qui, rebattu dans la décennie antérieure, devient capital si l’on tient compte de l’idéologie du moment, exprimée entre autres dans le Rescrit sur l’Education. En Grèce, c’est la période byzantine qui devient de plus en plus souvent une façon d’affirmer la continuité avec le passé et l’importance de cette période comme chaînon dans la formation de la nation grecque.

La langue dans laquelle sont écrits les ouvrages sur l’histoire constitue un autre débat important, plus évident dans le cas japonais que dans le cas grec. En effet, ces derniers sont normalement écrits en *katharevousa* – lorsqu’ils ne le sont pas en langues étrangères (notamment en français) et publiés à l’extérieur. Au Japon, au contraire nous trouvons une grande variété de styles. Ainsi, même si en 1893, certains chercheurs considèrent le *kanbun* comme étant une langue morte¹⁴⁰⁷, on l’utilisera pour écrire une partie considérable des préfaces des ouvrages historiques du moment. Il n’est pas cependant une norme et nous trouvons également des ouvrages dont les préfaces et/ou les prologues sont écrits en *wabun*. Pour ce qui est du corps du texte, le style le plus employé est le *wabun* avec des particules et les terminaisons verbales transcrites en *kana* (soit en *hiragana*, soit en *katakana*) et employant le style *–nari*.

A côté de ces changements de style et de méthodologie, la création des nouvelles interprétations des textes et des périodes historiques vont être à l’origine de débats assez intéressants, puisqu’ils montrent bien les enjeux qu’avait ce domaine dans les idéologies officielles. Tel est le cas du Japon où deux des débats les plus actifs touchent le premier la localisation de l’ancien Yamatai, et le second la légitimité des cours du nord et du sud. L’affaire de Yamatai avait été déjà débattue dans les époques antérieures et Motoori Norinaga avait émis son interprétation à la fin du XVIII^e siècle en la situant en Kyūshū. Celle-ci sera acceptée par la plus grande partie des historiens et le débat en Meiji sera plutôt de savoir dans quelle partie de Kyūshū il fallait le situer. Or, en 1910 nous trouvons à nouveau une confrontation entre les partisans de Yamato comme foyer de Yamatai et ceux qui continuent à défendre la localisation en Kyūshū qui était la thèse soutenue par les historiens de la première moitié de Meiji parmi lesquels nous pouvons citer Hoshino Hisashi. Parmi les

¹⁴⁰⁷ MEHL, M. *History and State in Nineteenth century Japan*, op. cit. p. 134.

premiers se trouve Naitō Konan 内藤湖南(1866-1934)¹⁴⁰⁸, représentant des *sinologues* de l'université de l'université impériale de Kyōto), pour les seconds il faut signaler la figure de Shiratori Kurakichi 白鳥庫吉 (1865-1942), qui défend la théorie des *tōyōshi* (東洋史) de l'université impériale de Tōkyō. Les défenseurs d'une théorie ou d'une autre s'appuient essentiellement sur l'interprétation des sources textuelles, mais ils emploient également des arguments philologiques comme l'étude des toponymes. Or, il s'agit là d'un débat qui, d'abord politique (important pour la figure de l'empereur), perdra cette nuance au moment où les chercheurs accepteront la séparation entre le rôle politique et le rôle religieux des empereurs.

Plus important dans sa signification aussi bien dans le monde de l'enseignement et de l'interprétation est le débat concernant l'affaire des cours du nord et du sud¹⁴⁰⁹ ce qui se produit en 1911. En 1906, Kita Sadakichi 喜田貞吉 (1871-1939) qui était le superviseur des manuels scolaires officiels pour le ministère de l'Education approuve la publication d'un texte qui défend la légitimité de la cour du Sud face à la cour du Nord dans les événements qui avaient eu lieu du XIV^e siècle¹⁴¹⁰. En faisant cela, il allait à l'encontre des théories qui défendaient la légitimité de la cour du nord. Certes, le débat n'était pas nouveau (il remontait aux travaux de Hayashi Gohō, historien du XVII^e siècle) mais en publiant ce manuel, on reconnaissait sa validité, en ouvrant ainsi la voie « royale » à tous ceux qui partageaient cette théorie. La polémique devient de plus en plus importante et, finalement, le gouvernement est obligé de reconnaître cette théorie mais Sadakichi est démissionné de ses fonctions et Mikami Sanji démissionne de sa propre volonté¹⁴¹¹. Cette polémique était importante pour le gouvernement parce qu'elle touchait la légitimité de la lignée impériale. Ainsi, nous pouvons comprendre le pourquoi de l'acceptation de la théorie : il ne fallait pas qu'il y ait une ombre de doute sur ce point. En revanche, à partir de ce moment, les professeurs et les manuels

¹⁴⁰⁸ Naitō Konan est surtout important par ces travaux en ce qui concerne l'histoire chinoise (il était, en effet sinologue et y avait réalisé des enquêtes sur le terrain) de laquelle, il offrira une nouvelle périodisation. Il est également important pour son implication dans la création à l'université de Kyōto d'un courant pour l'étude de l'Asie orientale.

¹⁴⁰⁹ La période comprise entre 1337 et 1392 est connue au Japon comme la période des Cours du nord et du sud (Nanbokuchōjidai 南北朝時代). Elle représente un problème important dans l'historiographie japonaise parce que pendant ces soixante ans le Japon connaît l'anomalie d'avoir deux cours avec deux empereurs. D'un côté, la cour du nord (située à Kyōto donc dans la capitale) où se trouve l'empereur régnant et de l'autre la cour du sud (située à Yoshino) et créée par l'empereur retiré Go Daigo. Le problème qui se pose est de savoir qui a la légitimité car, il ne peut y avoir qu'un seul empereur et une seule lignée impériale.

¹⁴¹⁰ UYENAKA, S. « The textbook controversy of 1911 : National needs and historical truth », dans BROWNLEE, J. S. (éd.), *History in the service of the Japanese Nation*, University of Toronto- York University Joint Center on Modern East Asia, Publication Series, vol. 2, n° 2, Toronto, 1983, pp. 94-120, p. 107.

¹⁴¹¹ Ibid, p. 110.

scolaires seront surveillés étroitement et ne pourront émettre des idées contraires à l'idéologie du gouvernement et cela jusqu'en 1945.

2.2. Histoire et politique : les théories identitaires et leur application.

Si l'écriture de l'histoire (aussi bien dans sa version officielle que dans les versions « indépendantes ») joue un rôle fondamental au moment de constituer une narration cohérente d'événements censés être le passé collectif des habitants de nos territoires en tant que communauté, l'utilisation que le gouvernement fait de celle-ci pour justifier sa politique (intérieure et extérieure) l'est aussi puisque cette utilisation est le reflet des différentes idées identitaires qui s'affrontent à cette époque. Celles-ci – dans un contexte international dans lequel devient de plus en plus important d'établir une définition des caractères nationaux distinctifs – essaient de répondre à d'anciennes questions telles que : « Qu'est-ce qu'être Grec ou Japonais ? » Et, notons bien que la question est exprimée de façon à définir l'individu, mais qu'elle intéresse également l'ensemble des habitants et donc, la « nation » qui, au XIX^e siècle, est étroitement liée au terme d'Etat. Ainsi, en définissant les habitants on peut également trouver une définition à l'Etat.

Avant d'examiner nos exemples, il faut signaler qu'aussi bien en Grèce qu'au Japon la discussion porte essentiellement sur des éléments culturels plus que sur des éléments politiques ou économiques, quoique ces derniers, surtout politiques, acquièrent une importance majeure dans le débat à la fin du XIX^e siècle. Ainsi, la figure de l'empereur et de l'institution impériale sera définitivement située au cœur de la définition du *kokutai* en faisant du premier le descendant des dieux et le dernier rejeton d'une lignée ininterrompue depuis l'âge divin. C'est dans ce sens là que sont rédigés les deux documents officiels les plus importants de la période : la Constitution de 1889 et le Rescrit sur l'Education de 1890. Les études historiques, les compilations et les interprétations des sources auront comme premier souci de bien établir cette origine divine comme étant historique, et d'affirmer de façon non équivoque la légitimité et la continuité de la lignée impériale. Les Japonais seraient donc les sujets de cette lignée. En Grèce, l'aspect politique est aussi mis en avant dans certaines théories, notamment celle de la *Megali Idea*, en faisant des Grecs modernes les héritiers de l'empire byzantin. Ce faisant, il était aisé de justifier leurs prétentions irrédentistes et l'expansion planifiée dans les Balkans et même dans les territoires de l'empire ottoman.

Néanmoins, les réponses les plus courantes à la question posée plus haut passent par un recours à des réalisations appartenant au monde de la culture. En effet, les croyances, le passé commun, la langue seront utilisés à cette fin. Pour cela, les théoriciens créeront l'illusion de voir en elles des réalisations qui se seraient transmises de génération en génération à travers les siècles suivants.

En Grèce, c'est à partir 1897 (avec la défaite face aux Turcs), que nous trouvons un intérêt grandissant en ce qui concerne les théories identitaires qui a leur reflet dans la réouverture de l'ancien débat entre l'Hellénisme et la *Romiosyni* qui, oublié en apparence dès la création de l'Etat, refait surface au tout début du XX^e siècle. Sous couvert de débattre autour du terme par lequel il faut nommer les Grecs modernes se cache, en fait, une discussion plus profonde qui touche « l'essence » même du Grec ¹⁴¹². Ainsi, les « démoticistes » sont plus partisans d'employer le terme « Romioi » pour nommer les Grecs et les font remonter jusqu'aux temps de Justinien sinon avant ¹⁴¹³. En suivant cette ligne, l'*Histoire de la Romiosyni (Ιστορία της Ρωμιόσυνης)* d'Agrydis Eftaliotis (1849-1923), est consacrée à l'histoire de l'Empire byzantin, les Byzantins étant considérés par auteur comme « ancêtres » des Grecs modernes ¹⁴¹⁴ ; une partie des plus importantes parce qu'elle serait le point de départ des Grecs modernes. Ainsi, les croyances, la langue, les traditions existantes trouveraient leur origine dans la synthèse faite entre l'Antiquité et le christianisme pendant la période byzantine. En 1901, la même année que celle la publication de l'ouvrage déjà cité d'Eftaliotis, plusieurs articles concernant ce sujet vont être publiés dans différents journaux d'Athènes. Hatzidakis et Xenopoulos dans *Panathinaia*, Politis dans *Agon*, Sotiriadis dans *Acropolis*, Palamas dans *Astu* manifestent leurs opinions sur ce point particulier. Il n'y a que Politis qui, cette fois-ci, se montre partisan de l'emploi du terme « Hellène » qu'il considère mieux documenté dans les sources premières ¹⁴¹⁵ ; les autres auteurs cités se montrent favorables à l'utilisation de celui de « Romios » pour être celui d'usage courant même de leur temps.

¹⁴¹² Il est considéré comme tel même dans les travaux de certains chercheurs contemporains. Ainsi pour G. Valetas, « la Romiosyni est le créateur du peuple grec » or si « la Romiosyni est Hellénisme » le contraire ne peut pas être parce que la romiosyni étant plus moderne a créé sa propre psychologie, langue, culte, culture : VALETAS, G. . *Της Ρωμιόσυνης. Δοκιμίας*, Αθήνα, Εκ. Πήγη, 1976, p. 8.

¹⁴¹³ Par exemple, K. Palamas dans son article "Romios et Romiosyni" publié en 1901 qui est recueilli dans PALAMAS, K. *Γράμματα Β'* dans *Απαντα, τόμος 6*, pp. 273-81, p. 278 : *Βαπτιστικός του κλασσικού Ρωμαίου της Ρώμης, από τον καιρό του Ιουστινιανού ως τον καιρό του Ρήγα του Βελεστινλή, ο ίδιος εμείνε, ξεχωρισμένος, ο ίδιος πάντα, μέσα από το δανεικό του όνομα, που τόκαμε δικό του, ο ρωμαίος της Πόλης, ο ρωμιός ο ραγιάς, ο ρωμιός ο αδούλωτος, ο ρωμιός ο Έλλην.*

¹⁴¹⁴ EFTALITIS, A. *Ιστορία της Ρωμιόσυνης*, Αθήνα, 1901, p. 11: *οι προπατόρι μας, οι Βυζαντινοί*. L'ouvrage est dédié à Psycharis et suppose une sorte d'officialisation du terme dans le domaine scientifique: TERRADES, M. *Ion Dragoumis*, p. 208.

¹⁴¹⁵ Après l'article est publié en tiré à part: POLITIS, N. G. *Έλληνες ή Ρόμιοι; (Hellènes ou Romios?)* Αθήνα, 1901.

L'importance de l'héritage byzantin dans la constitution de l'essence grecque (comprise comme romiosyni) est exprimé également dans les compositions littéraires. Tel est le cas des poèmes de Palamas écrits au début du XX^e siècle comme *La flûte du roi* (*Η φλογέρα του βασιλιά*) de 1910 ou *Le Dodécalogue du gitan* (*Ο Δωδεκάλογος του Γυφτού*) de 1907¹⁴¹⁶. Et même de certains ouvrages de Kavafis qui est considéré par certains chercheurs comme le « poète de la romiosyni »¹⁴¹⁷.

De façon parallèle, dans l'*Appel à la communauté de tous les Grecs* (*Ἑκκλησις προς Πανελλήνιον κοινόν*) publié en 1907, Périclès Giannopoulos passe en revue l'histoire grecque en signalant les moments plus importants (les bases pour connaître les Grecs) en choisissant parfois des éléments qui semblent jouer comme des symboles. Ainsi, pour lui « l'ancien Hellénisme était habitué au divin de la création d'Athéna »¹⁴¹⁸ ; « Alexandre est le génie masculin mûr de l'Hellénisme bien que l'Hellénisme soit encore jeune »¹⁴¹⁹ ; et de ses mots concernant la construction « d'un nouveau temple de la Nouvelle Vierge Sagesse » lors de l'arrivée du christianisme semblent affirmer la substitution d'Athéna par Marie dans une ligne continue¹⁴²⁰. Une continuité qui semble se poursuivre à l'époque de la guerre de l'indépendance « parce qu'arrive à nouveau l'heure de la renaissance et de la naissance d'un NOUVEAU IDEAL avec un vrai sommet (...) parce que cette fois-ci après la Déesse Sagesse Athéna, après Athéna Vierge Sagesse, arrivera la lumière, la meilleure de toutes : Vierge Sagesse APHRODITE »¹⁴²¹. Aphrodite est identifiée à la Grèce au début de son ouvrage. Ainsi, nous avons l'impression que chaque époque de l'histoire grecque est représentée par une figure divine (Athéna, Marie, Aphrodite) qui néanmoins partage les mêmes caractéristiques d'être « sage » et « vierge ». Le divin semble constituer donc pour lui une partie importante de l'esprit grec. Or, son interprétation du divin semble plus proche de celle qui existait dans l'antiquité que de celle créée avec le christianisme. Dans tous les cas, il semble respecter l'image tripartite de l'historiographie officielle (Antiquité, Byzance, monde moderne). La paradoxe de cet extrait revient au fait que, contre toute attente, le monde

¹⁴¹⁶ VALETAS, G. *Της Ρωμιосύνης, op. cit.* p. 16.

¹⁴¹⁷ *Ibid.* p. 53.

¹⁴¹⁸ GIANNOPOULOS, P. *Ἑκκλησις προς Πανελλήνιον κοινόν*, Αθήνα, 1907, p. 12: *Ο αρχαίος Ελληνισμός έθιζε το Θεϊόν πλάσας τας ΑΘΗΝΑΣ.*

¹⁴¹⁹ *Ibid.* p. 21 : *Ο Αλέξανδρος είνε ο Ὁριμος Ανδρικός Εγκέφαλος του Ελληνισμού, όπως και αυτός ο Ελληνισμός είνε ήδη Ανήρ.*

¹⁴²⁰ *Ibid.* p. 36 : *ο ΝΕΟΣ ΝΑΟΣ ΤΗΣ ΝΕΑΣ ΠΑΡΘΕΝΟΥ ΣΟΦΙΑΣ.* Ce nouveau temple est, sans doute, Sainte Sophie de Constantinople.

¹⁴²¹ *Ibid.* p. 59 : : *ότι καταφθάνει πάλιν η ώρα της Απελευθερώσεως και της Γεννήσεως ενός ΝΕΟΥ ΙΔΑΝΙΚΟΥ με ενα απώτατον βέβαιον Κορύφωνα, ότι αυτήν την φοράν μετά την θέαν Σοφία Αθηνά, μετά την Αθηνά Παναγία Σοφία, θα πεταχθή εις το φώς η όλων ΩΡΑΙΟΤΕΡΑ: Παναγία Σοφία ΑΦΡΟΔΙΤΗ.* Les majuscules sont de Giannopoulos.

moderne soit représenté par Aphrodite, une divinité païenne alors que suivant la logique de l'importance de l'orthodoxie dans la Grèce moderne ce rôle devrait être joué par la Vierge Marie (Panagia).

Pour ce qui est de la réponse que les institutions officielles donnent à la question identitaire, elle ne semble pas avoir beaucoup changé depuis le début de la création de l'Etat nation et se centre sur la question de la religion (orthodoxie) et la langue (grec employé par les institutions : défini à ce moment pour en finir avec les problèmes qui viennent du mouvement « démotiste »). Pour ce qui est de l'histoire, le double pilier que supposent les empires d'Alexandre et l'empire byzantin continue d'être à la base des idées de la *Megali Idea*.

Même s'il est favorable à la réalisation des objectifs de celle-ci, Ion Dragoumis va créer sa propre vision de l'Hellénisme. Ainsi, il écrit : « Les Grecs de la Grèce, ou comme on le dit les « Helladiques » identifient dans leurs cerveaux le gouvernement grec, le royaume grec, la petite Grèce avec le peuple grec. Ils oublient le peuple grec, la Romiosyni, l'Hellénisme. Ils oublient que le gouvernement, la royauté est provisoire »¹⁴²². Et encore : « Lorsque je emploie le mot « Hellènes » je veut dire non seulement Helladiques mais aussi tous les Grecs. Et lorsque je parle aux Grecs je pense aux Helladiques et aux Grecs de l'extérieur »¹⁴²³. Dragoumis pense donc à une unité grecque et dans son ouvrage *Ceux qui sont vivants* (*Οσοι ζωντανοί*) de 1911 signale la position de la « romiosyni » entre l'Orient et l'Occident ¹⁴²⁴. Il se montre également favorable à un enseignement de la réalité contemporaine comme moyen de réveiller la conscience nationale ; une idée qui semble aller à l'encontre de ce qui se faisait à son époque dans les écoles. En effet, il signale : « Alexis voulait que le maître apprenne aux enfants à échauffer la conscience nationale grâce à la connaissance des sources de la vie grecque quotidienne, grâce à la connaissance de la philologie démotique contemporaine, de la langue et de l'histoire contemporaine du peuple, et un peu de l'histoire plus ancienne ». Et « lorsqu'il leur lit les chansons populaires, kleptiques et autres et les légendes et les contes et après l'autre littérature démotique, qu'il leur dirait

¹⁴²² DRAGOUMIS, I. « Mon Hellénisme et les Grecs » (Ο Ελληνισμός μου και οι Έλληνες) recueilli dans PAPAKONSTANTINOS, Th. (éd.), *Ιόν Δραγούμης και πολιτική πεζογραφία*, Αθήνα, Βασική Βιβλιοθήκη Αέτου, 39, 1957, pp. 46-54, p. 50: *Οι Έλληνες της Ελλάδος, ως τους πούμε οι ελλαδοκοί, συνταύτισαν στο μυαλό τους τι ελληνικό κράτος, το ελληνικό βασίλειο, τη μικρή Ελλάδα με το ελληνικό έθνος. Ξέχασαν το ελληνικό έθνος, τη Ρωμιοσύνη, τον Ελληνισμό. Ξέχασαν πως το κράτος, το βασίλειο, είναι προσωρινό (...).*

¹⁴²³ Ibid, p. 52 : *όταν μεταχειρίζομαι τη λέξη «Έλληνες» δεν εννοώ τους ελλαδικούς μόνο, εννοώ τους Έλληνες όλους. Και όταν μιλώ στους Έλληνες, σκέπτομαι και τους ελλαδικούς και τους έξω Έλληνες..*

¹⁴²⁴ DRAGOUMIS, I. *Ceux qui sont vivants* (*Οσοι ζωντανοί*) recueilli dans PAPAKONSTANTINOS, Th. (éd.), pp. 64-9, p. 68 (le fragment est renommé « Idéologie hellénique » Ελληνική Ιδεολογία dans le recueil).

‘Celle-ci est votre langue’ »¹⁴²⁵. Ce panorama favorable à la démotique est à l’opposé de ce que les maîtres faisaient en réalité :

Quel est l’idéal que transmettent les maîtres aux petits Grecs ? L’enthousiasme pour la religion chrétienne ? L’enthousiasme pour la tradition de l’empire des Byzantins ? L’enthousiasme pour la lointaine ancienne Grèce ? L’enthousiasme pour les sciences ? Pour les arts ? Pour la gymnastique et le mouvement ? Rien de tout cela. Ils les enveniment petit à petit avec pédanteries qui leur laissent dans l’âme une calme et imitative fausse adoration envers les anciens Grecs (...), répétition traditionnelle que l’Eglise et la nation sont une seule chose, que la religion chrétienne et la langue ancienne ont créé la nation (mais pas que la nation avec ce qu’il y a de vivant a créé la religion et la langue comme cela semble clair), une invincible répugnance envers les canons grammaticaux et syntaxiques de la langue attique, envers le maître et l’école et une complète indifférence envers chaque opinion¹⁴²⁶.

Or, pour lui, ni la langue, ni la religion ne sont des éléments déterminants pour définir le « Grec »¹⁴²⁷. Certes, il s’agit de piliers importants mais ils ne sont pas immuables puisqu’ils changent avec le temps. Ainsi, il n’est pas possible de donner une définition « substantielle » du « Grec ». Même si Dragoumis emploie dans ses écrits plusieurs termes qui peuvent paraître synonymes, ceux qui reviennent le plus souvent : Hellénisme et Romiosyni ne le sont pas exactement. D’après Marc Terrades, qui a étudié l’œuvre de Dragoumis, le premier terme relèverait de l’ensemble des réalisations de la civilisation grecque (aussi bien politiques que culturelles) tandis que le second serait « le principe essentiel qui soude l’ensemble des Grecs en une communauté d’âme »¹⁴²⁸. Il semble donc proche des idées de Renan pour qui « une nation est une âme, un principe spirituel (...) une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu’on a faits et de ceux qu’on est disposé à faire encore »¹⁴²⁹. Ce lien nécessaire dans la création d’une nation l’est également dans la création de la culture ou de la civilisation : « pour la naissance d’une civilisation il est nécessaire qu’il y ait un endroit, un temps et des hommes réunis et constitués en nation (ethnos) »¹⁴³⁰ parce que « la civilisation [est un] ouvrage humaniste, réellement humain »¹⁴³¹

¹⁴²⁵ *Ibid.* p. 68. Pour le texte originel voir annexe 2 : textes, partie a) Grèce, n° 4.

¹⁴²⁶ *Ibid.* p. 67. Pour le texte originel voir annexe 2 : textes, partie a) Grèce, n° 5.

¹⁴²⁷ TERRADES, M. *Ion Dragoumis, op. cit.* pp. 210-11.

¹⁴²⁸ *Ibid.* pp. 208-9.

¹⁴²⁹ RENAN, E. *Qu’est-ce qu’une nation?* (conférence prononcée à la Sorbonne le 11 mars 1882) dans : FOREST, Ph. (dir.), *Qu’est-ce qu’une nation ? Littérature et identité nationale de 1871 à 1914*, Pierre Bordas et fils, Éditeur, Paris, 1991, Collection : Littérature vivante, texte intégral, pp. 31-42, p. 41.

¹⁴³⁰ DRAGOUMIS, I. « Civilisation hellénique » Ελληνικός Πολιτισμός dans PAPAKONSTANTINOS, Th. (éd.), pp. 80-88, p. 88 (le fragment est renommé « Civilisation néohellénique » Νεοελληνικός Πολιτισμός dans le recueil) : *Για να γεννηθή πολιτισμός χρειάζεται τόπος, χρόνος και άνθρωποι μαζωμένοι και συνθεμένοι σε έθνος.*

¹⁴³¹ *Ibid.* p. ις’ : *Ο πολιτισμός! Να έργο άξιο για τα έθνη, έργο ανθρωπιστικό, έργο αληθινά ανθρωπino.*

Au Japon, l'année 1890 marque le début d'un intérêt croissant pour les questions nationalistes, dans un mouvement de réponse à l'époque antérieure, dans laquelle, comme nous l'avons vu, les influences occidentales s'étaient infiltrées dans tous les aspects de la vie japonaise. Ce mouvement d'exaltation des caractéristiques particulières avait commencé dans les dernières années de la décennie de 1880 grâce, entre autres, aux travaux des membres du *Min.yūsha* 民友社 (la société des amis du peuple) dont Tokutomi Sohō 徳富蘇峰 (1863-1957) était l'une des figures les plus connues. Néanmoins, il ne s'agit pas d'un groupe parfaitement homogène. Sous couvert de l'importance des activités du « peuple » dans la définition des caractéristiques propres aux Japonais, se cachent différentes interprétations liées aussi bien aux particularités des auteurs qu'à leurs domaines d'activité. En effet, à l'intérieur du groupe, nous trouvons des écrivains comme Futabatei, des historiens comme Yamaji Aizan, des journalistes comme le même Tokutomi. En plus, parfois leurs pensées changent avec le temps. Ainsi, Tokutomi continue son activité comme journaliste et historien dans la période que nous intéresse aussi bien dans son journal *Kokumin no tomo* 国民の友 dans lequel publiaient des articles également Taguchi Yukichi ou Futabatei Shimei que dans le *Kokumin shinbun* 国民新聞 un autre journal qu'il commence à publier en 1890¹⁴³². L'esprit qui anime les deux publications est le même. Ainsi, lorsqu'il arrêtera le premier, il concentrera toutes ses énergies dans l'édition du *Kokumin shinbun*. Ses idées concernant l'identité japonaise peuvent être suivies dans ses articles et également dans les quelques ouvrages historiques qu'il écrit. Car, tout comme Miyake Setsurei, tout en étant journaliste de son état, il était également un historien « indépendant » c'est-à-dire qui ne travaille pas dans les milieux officiels (bureau d'historiographie, université). Ainsi, en 1893, il publie 吉田松陰 (Yoshida Shō'in) dans lequel il analyse la pensée du personnage tout en montrant ses idées concernant la fin du Bakumatsu et le début de Meiji. Pour Tokutomi, le plus important c'est l'activité du peuple compris comme les *heimin* (平民)¹⁴³³. Il s'agit là des idées qu'il partage avec d'autres membres des *Min.yūsha* comme Yamaji Aizan ou Taketoshi Yosaburō.

Néanmoins, la pensée de Tokutomi change après la guerre sino-japonaise. En, effet, il devient plus proche des idées du *kokutai* donc, des idées concernant le grand Japon qui

¹⁴³² NAGABARA, Keiichi 永原慶一 et KANO Masanao 鹿野政直 (ÉD.), *Nihon no rekishigaku no goku*, op. cit. p. 28

¹⁴³³ *Ibid.* pp. 30-1. Les *heimin* sont l'équivalent du « peuple » en Occident, c'est-à-dire ceux qui n'appartiennent pas aux élites.

avaient débuté avec la théorie du « Sonnō », c'est-à-dire de la vénération à l'empereur¹⁴³⁴. Ainsi, pouvons percevoir ce changement dans la réédition de l'ouvrage cité précédemment publié en 1908. Dans l'introduction, il signale que « la vie de la société commence grâce à la loyauté plus qu'au gouvernement Tokugawa » et encore « l'esprit de respect à l'empereur s'était originé dans le commencement de la création de la nation »¹⁴³⁵. Ce changement sera critiqué par Yamaji Aizan lui aussi journaliste et historien.

A côté des idées de Tokutomi et des *Min.yūsha*, nous trouvons la figure de Miyake Setsurei qui tout comme Tokutomi sera en même temps journaliste et historien « indépendant »¹⁴³⁶. Parmi les réalisations les plus importantes de Miyake se trouve la création du mouvement *Kokusui* 国粹 terme avec lequel il essaie de traduire le terme de « nationality » anglaise¹⁴³⁷. Pour exprimer ses idées et celles de ceux qui sont proches de lui (Inoue Enryō, Haga Ya.ichi), Miyake fonde en 1888 la revue *Nihonjin*¹⁴³⁸. On a considéré que les essais fondateurs de cette pensée *kokusui* sont *Shinzenbi nihonjin* 眞善美日本人 (« Le vrai, le bon et le beau Japonais ») et *Gia.kushū nihonjin* 偽悪醜日本人 (« Le faux, le mauvais et le laid Japonais ») écrits par Miyake Seturei en 1891. Dans la préface il affirme que « s'efforcer pour son propre pays est s'efforcer pour le monde entier ; élever les caractéristiques du peuple c'est aider à l'éducation universelle de l'humanité »¹⁴³⁹. Pour lui, la prise de conscience de la part des Japonais de leurs caractéristiques propres peut être quelque chose de bénéfique pour la diffusion de la civilisation. Ces paramètres propres aux Japonais sont d'après Miyake trois : la « vérité » (*makoto* 眞), la « bonté » (*yoi* 善) et la « beauté » (*bi* 美). Le premier fait allusion à la recherche épistémologique que les Japonais doivent mettre au service de l'étude de l'histoire, la société et la culture des nations orientales ; la seconde concerne la justice ; la troisième la beauté des réalisations artistiques¹⁴⁴⁰. Il s'agit d'une

¹⁴³⁴ Tokutomi change donc d'un sentiment "populiste" (en tant qu'intéressé dans les réalisations du peuple) à un autre « impérialiste » : MOTOYAMA Yukihiro 本山幸彦, *Miyake Setsurei shū* 三宅雪嶺集, Kindai Nihon shisō Taiki 5 近代日本思想大系 5, Chikuma Shobō 筑摩書房, Tōkyō, 1975, p. 363.

¹⁴³⁵ NAGABARA Keiichi 永原慶一 et KANO 鹿野政直 Masanao (éd.), *Nihon no rekishigaku no gaku*, op. cit. p. 32: « *Chūgi wo motte shakai no seirei to shite taru wa, Tokugawa seiji yori hajimaru* » (忠義を以て社会の生命としてたるは、徳川政治より始まる) ; « *sonnō no seishin wa, Yamato minzoku seikei no tōsho ni engen* » (尊王の精神は、大和民族成形成の当初に淵源).

¹⁴³⁶ Il était également professeur de Philosophie et ami de Inoue Enryō : *ibid.* pp. 53-4.

¹⁴³⁷ MOTOYAMA Yukihiro 本山幸彦, *Miyake Setsurei shū*, op. cit. p. 360.

¹⁴³⁸ *Ibid.* p. 359.

¹⁴³⁹ YANAGITA, Izumi 柳田泉 (éd.), *Miyake Setsurei shū* 三宅雪嶺集, Meiji Bungaku zenshū 明治文学全集, Chikuma Shobō 筑摩書房, Tōkyō, 1967, pp. 200-220, p. 200: *Jikoku no tame ni chikara wo tsukusuha, sekai no tame ni chikara wo tsukusu nari, minshu no tokushoku wo hatsuyō suru wa jinrui no kaiku wo hihosuru nari*, (自国の為に力を盡すは、世界の為に力を盡すなり、民種の特色を發揚するは人類の化育を裨補するなり、).

¹⁴⁴⁰ MOTOYAMA Yukihiro 本山幸彦, *Miyake Setsurei shū*, op. cit. pp. 360-1; YANAGITA, Izumi 柳田泉 (éd.), *Miyake Setsurei shū*, op. cit. pp. 207 et ss.

définition de caractéristiques qui, sans oublier le côté politique, prêtre plus d'attention au domaine culturel et aux créations du peuple. Ainsi, parmi les exemples qu'il donne dans « Le bon Japonais » il parle de la civilisation grecque qu'il caractérise par les personnages qui sont considérés comme les plus représentatifs des traits caractéristiques des Grecs : Léonidas pour la valeur ; Homère et Sophocle pour la poésie ; Socrate pour la vertu ; Platon pour la philosophie ; Phidias pour l'art¹⁴⁴¹. En général, sa position est plutôt favorable à la conservation des coutumes ; il a donc une pensée que nous pouvons considérer comme traditionnaliste¹⁴⁴².

La même année de la publication de ces essais (1891), Miyake fonde la Société orientale (Tōyō kyōkai 東洋協会) dont les membres partageaient l'idée que l'identité japonaise devait être modelée en tenant compte de ses rapports avec l'Asie orientale. Ils s'opposaient donc aux *Min.yūsha* qui, à partir 1890 prônaient l'assimilation des idées occidentales en vue de la création d'une identité japonaise unique¹⁴⁴³. Cet intérêt pour situer le Japon dans son contexte géographique se manifeste également dans l'activité journalistique de Miyake. Ainsi, lorsque la vigueur de *Nihonjin* semble s'estomper, Miyake s'intéresse à la revue *Ajia* 亜細亜 (Asie) et puis il fonde *Nihon to Nihonjin* 日本と日本人 qui suit les principes de *Nihonjin* avec les essais sur la politique, les réalisations artistiques, la société¹⁴⁴⁴.

En 1903, lorsqu'il rentre au Japon après un voyage à l'étranger, Miyake étudie le problème du *kokusui* en employant un autre point de vue et en émettant des comparaisons avec les nations semblables¹⁴⁴⁵.

Un autre membre du mouvement, Kikuchi Kumetarō (1864-1904), avait défini en 1888 le *kokusui* comme

« un esprit national unique et commun. Il s'agit des émotions intangibles, des idées et des intentions. Il s'agit de quelque chose qui ne peut pas être manifesté par des reliques matérielles comme le grand Bouddha de Nara (...) Le *kokusui* est donc un esprit national particulier qui ne peut pas être copié par d'autres pays »¹⁴⁴⁶.

¹⁴⁴¹ L'inclusion de cet exemple est intéressant à double titre : d'abord parce qu'il sert à illustrer les idées de Miyake en ce qui concerne les traits à prendre en compte pour définir une nationalité ; ensuite parce qu'il est un reflet des idées qu'en Occident on s'était faites de l'histoire ancienne de la Grèce. Une histoire ancienne qui passe essentiellement pour des éléments de ce que nous connaissons comme « Antiquité classique » (c'est-à-dire les V^e-IV^e siècles av. J.-C.). Homère reste la seule exception mais il n'est pas éloigné de cette période si nous tenons compte que c'est au VI^e siècle av. J.-C. que les poèmes sont mis par écrit. YANAGITA, Izumi (éd.), *Miyake Setsurei shū*, p. 202.

¹⁴⁴² SATŌ Yoshimaru 佐藤義丸, *Miyake Setsurei no hito to shisō* 三宅雪嶺の人と思想, dans Ryūtsūkeizaigaku, Miyake Setsureikinenshiryōkan 流通経済大学 三宅雪嶺記念資料館, texte d'une conférence donnée en 2002, p. 23.

¹⁴⁴³ PYLE, K. B. *The New generation in Meiji Japan. Problems of cultural Identity 1885-1895*, Stanford University Press, Stanford, 1969, p. 167.

¹⁴⁴⁴ MOTOYAMA Yukihiro 本山幸彦, *Miyake Setsurei shū*, op. cit. p. 367.

¹⁴⁴⁵ *Ibid.* p. 387.

Il s'agit donc d'une définition ou d'un essai de définition qui s'éloigne des normes habituelles (qui emploient des éléments visibles pour la faire) pour utiliser des principes plutôt « spirituels » ce qui les rapproche des théories de Dragoumis qui comme nous l'avons vu, se replie également sur l'existence « d'un esprit national » qui serait à l'origine de cette identité.

Haga Ya.ichi 芳賀矢一(1867-1927) pour sa part peut être considéré à mi-chemin entre le groupe des partisans du *Kokusui* et celui des *Shinkokugaku*. En effet, dans son article de 1907 « Dix essais sur les Japonais », il établit dix traits par lesquels on peut reconnaître les Japonais et qui les rendent différents du reste des peuples. Parmi ces traits dont l'auteur cherche des exemples depuis les temps épiques les plus anciens (c'est-à-dire depuis l'âge des dieux), nous trouvons des traits qui peuvent être qualifiés de « sentiments » ou des éléments spirituels comme l'amour pour la nature, la simplicité et l'élégance tandis que d'autres comme la loyauté envers les supérieurs, le patriotisme et la vénération des ancêtres doivent être englobés dans la ligne du *kokutai* et de la pensée des *Kokugakusha*¹⁴⁴⁷. Ainsi, lorsqu'il développe ses arguments pour justifier la loyauté comme un trait caractéristique, Haga affirme que celle-ci existe depuis les temps les plus anciens et qu'elle est due au fait que les empereurs sont les descendants des dieux (d'Amaterasu), ce qui suppose une différence par rapport à d'autres gouvernants occidentaux comme les Romanov ou les Hohenzollern¹⁴⁴⁸. Or, Haga réinterprète aussi les mythes en établissant encore un autre lien entre le Japon et les dieux à travers Izanagi qui serait la mère et du territoire national japonais et d'Amaterasu¹⁴⁴⁹. Et il continue en disant que « l'amour des enfants envers les supérieurs est le *magokoro* »¹⁴⁵⁰, c'est-à-dire l'esprit japonais. L'aspect divin du gouvernement et des empereurs est traité encore dans l'élément suivant : celui de la vénération des ancêtres. En effet, Haga affirme que la société japonaise des temps anciens était une « théocratie » et également une

¹⁴⁴⁶ “Kokusuishugi no henkyūiku (1)”, *NHJ*, nov, 18, 1888, cité dans PYLE, K. B. *The New generation in Meiji Japan*, op. cit. p. 69.

¹⁴⁴⁷ HAGA Ya.ichi 芳賀矢一, *Kokusei jūron 国性十論* dans Ochiai Naobumi, Ueda Kazutoshi, Haga Yaichi, *Fujioka Sakutarō shū*, pp. 235-81. En effet ces deux aspects sont les premiers à être exposés par Haga dans son ouvrage (pp. 236-41 pour le premier ; pp. 241-6 pour le deuxième).

¹⁴⁴⁸ Ibid. pp. 238 : *Kono Amaterasu Ōkami ga sunawachi waga kōshitsu no go sosen de aru to iu no de aru* (この天照大神が即ち我が皇室の御祖先であるいふのである).

¹⁴⁴⁹ Ibid. : *Nihon kokudo to Amaterasu Ōkami to wa onajiku Izanagi no mikoto no gokosama de atte, sunawachi gokyōdai de aru* 日本国土と天照大神とは同じく伊弉諾尊の御子様であつて、即ち御兄弟である。Ainsi, aussi bien la famille impériale que le territoire national se trouveraient au cœur de la mythologie: *waga kōshitsu wo chūshin to shite shinwa de aru. Mata waga kokudo wo chūshin to shite shinwa de aru.* 我が皇室を中心として神話である。又国土を中心として神話である。

¹⁴⁵⁰ Ibid. p. 239: *oyako no aijō wa hito no shijō de kore magokoro de aru* (親子の愛情は人の至情でこれマゴコロである。).

« patriarchie »¹⁴⁵¹. Ainsi, le domaine religieux serait un des aspects dominants de la politique et cela depuis les temps anciens jusqu'au temps présent. Pour ce qui est des ancêtres, ceux-ci seraient « divinisés » dans les figures des « ujigami » c'est-à-dire des dieux de chaque lignée familiale¹⁴⁵².

D'autres traits que Haga considère comme typiques des Japonais sont plutôt des créations culturelles et sociales comme celle de leur amour pour l'étiquette et la cérémonie. Ainsi, parmi les exemples qu'il donne se trouvent les formules de politesse employées dans la langue, les différents registres existants pour parler de soi-même, des autres (pronoms)¹⁴⁵³.

Il s'agit donc d'un ouvrage qui mélange des éléments de définition qui relèvent plutôt de l'intangible tandis que d'autres sont réels et ils sont même le fruit de l'évolution historique. Certes, Haga soutient l'illusion que ces traits sont restés immuables depuis les temps anciens ; cependant, ses arguments servent pour la création d'une idée identitaire dont l'élément historique est important.

En 1912, Haga publie *Nihonjin* (日本人) dans lequel il insiste sur l'importance de la famille dans le caractère japonais. Une importance qui se manifeste entre autres choses dans le culte des ancêtres qui continue à être présent au Japon et cela depuis les époques anciennes¹⁴⁵⁴. Ce culte des ancêtres, suivant les idées énoncées dans le Rescrit d'Education (que Haga accepte pleinement) touche bien évidemment l'empereur qui est le descendant des dieux et également un « père » pour les Japonais. Alors, rien d'étrange de trouver le Rescrit suivi et vénéré dans toutes les écoles¹⁴⁵⁵. C'est justement ce caractère divin qui fait la différence du concept d'« empereur » au Japon par rapport à sa signification en Occident et en Chine¹⁴⁵⁶.

¹⁴⁵¹ Ibid. p. 241: *shakai gaku ue kara jōdai no waga kokka wo mieba, ihayuru shinshi seiji* (Theokratie) de *atta* (...) *mata ippō kara mireba shūzoku seiji* (Patriarchie) de, *shūke ga bunka wo shihai shita mono de atta* (社会学上から上代のわが国家を見えば、いはゆる紳紙政治 (Theokratie)であった (...) 又一方から見れば宗族政治 (Patriarchie)で、宗家が分家を支配したものであった。).

¹⁴⁵² Ibid. pp. 243: *mukashi no ujigami to iu no wa, sore na no shimesu ga gotoku, sore dōzoku naka no sosen no kami de ari, shūka no kami de aru* (むかしの氏神といふのは、其名の示すが如く、其同族中の祖先の神であり、宗家の神である。).

¹⁴⁵³ Ibid. pp. 272-3.

¹⁴⁵⁴ HAGA, Ya.ichi 芳賀矢一, *Nihonjin* 日本人, Sōsho nihonjinron 5 叢書日本人論 5, 鹽修南博, Daikusha 大空社, Tōkyō, 1996, introduction p. 9: *waga kuni no jōko wa matsurigoto (matsurigoto), sunawachi matsurigoto de, sosen no kōgyō wo tattonde, sosen no niwa ni danketsu shita no ga, kokumin ni totte motto mo jūyō na shigoto de atta* (我が国の上古は祭事(マツリゴト) 即ち政で、祖先の功業を貴んで、祖先の庭に団結したのが国民にとって最も重要な仕事であった。).

¹⁴⁵⁵ Ibid. p. 23 : *nihon no kyōiku chokugo ga zenkoku no gakkō ni junpō serarete* (日本の教育勅語が全国の学校に遵奉せられて).

¹⁴⁵⁶ En Occident, le concept d'après Haga provient de l'empire romain lequel dans son devenir historique donne naissance à trois empires différents et successifs : l'Empire byzantin (Empire romain d'Orient), le Saint Empire Romain germanique (avec son expression dans l'Empire austro-hongrois) et l'empire allemand de Guillaume I^{er} (ibid. p. 2). « Caesar » et « imperator » sont les termes latins qui ont donné origine aux titres modernes de « Kaiser », « Tzar » et « Empereur » mais pour Haga leur signification est différente à celle de *tennō* dont le caractère divin est plus qu'évident. Et donc dans les pays étrangers n'ont pas bien saisi cette différence puis

Comme nous l'avons vu, les développements en ce qui concerne l'histoire montrent bien d'un côté l'intérêt du gouvernement en ce qui concerne la création d'une narration historique qui sert à justifier son idéologie politique, quitte à faire des entorses à la vérité et à oublier certaines leçons épistémologiques qui étaient présentes dans la période antérieure, telle que la confrontations des sources. C'est le cas du Japon où les historiens se concentrent sur les sources écrites sans, apparemment, s'intéresser aux témoignages matériels que les archéologues, les ethnologues étaient en train d'étudier. Nous pouvons ainsi mieux comprendre pourquoi l'âge des dieux devient encore une fois la première étape de l'histoire japonaise. D'un autre côté, nous pouvons également voir comment les théories identitaires ou celles qui essaient de définir l'essence des Japonais et des Grecs sont loin d'être univoques. Certains chercheurs attachent aux traits « intangibles » le plus grand poids dans la création de cette identité, même si ce choix fait que la définition reste compliquée à prouver puisque les exemples donnés sont subjectifs et ne tiennent pas compte des changements qui se sont produits au cours des temps. D'autres restent attachés aux éléments « tangibles » qui sont, néanmoins, attachés aux réalisations du peuple, considéré comme protecteur et transmetteur des « traditions ».

Or, que ce soit chez les uns ou les autres, l'idée du passé commun comme moyen de lier les destins présents reste l'un des arguments principaux de la pensée historique.

3. La littérature : image de l'unité nationale.

Comme dans les périodes antérieures, la littérature reste liée solidement aux problèmes soulevés par la question linguistique puisque celle-ci concerne aussi et surtout, la langue écrite. Il ne s'agit pas seulement d'une question de styles (qui reste néanmoins très intéressante) mais aussi d'une question de définition de langue « nationale » qui est un prérequis pour pouvoir constituer une « histoire de la littérature nationale ». En effet, il est difficile de définir un canon littéraire avant d'être d'accord sur la langue dans laquelle il a été

qu'ils emploient les termes occidentaux pour traduire celui de Tennō (*ibid.* p. 19 : *Nihon no sumeramikoto wa gaikoku ni tai suru toki wa tei toka emperoru toka kaizeru toka de yaku suru yori soto ni hōhō wa arumai ga, kono jitsu wa senmei no bun ni aru toori, akitsumikami to iubeku, nihonjin no shiso kara iheba, kami to iu ji ni ateru no ga motto mo tekitōna no de aru* 日本のおめらみことは外国に対する時は帝とかエンペロルとかカイゼルとかで釋するより外に方法はあるまいが、其の実は宣命の文にある通り現神といふべく、日本人の思想から言へば神といふ字に当てるのが最も適當なのである。)。En Chine, le concept est différent également.

écrit. C'est le problème que devront résoudre les chercheurs au Japon qui vont créer à partir de 1890 à la fois la discipline d'études littéraires, le concept de littérature et l'histoire de la littérature japonaise.

L'introduction de nouveaux genres provenant de l'extérieur et adoptés/adaptés en Grèce et au Japon à l'époque qui nous intéresse contribue non seulement au développement de la littérature, mais aussi à renforcer une image d'identité face à l'intérieur. Ainsi, comme nous aurons l'occasion de le voir, le naturalisme (réinterprété) servira d'un côté pour affirmer les droits d'une forme linguistique (la langue vernaculaire) et de l'autre pour diffuser une certaine idée identitaire.

3.1. Les styles.

L'une des questions liées à la littérature touche surtout, au Japon, l'affaire des styles, c'est-à-dire à la façon d'écrire et de concevoir la création littéraire. Il s'agit d'une question qui touche de près les conceptions linguistiques puisqu'elle concerne les affaires de la langue. En effet, les écrivains, tout en constituant leurs œuvres, vont également employer des styles différents pour soutenir leurs idées. Ainsi, avant de parler du *genbun-itchi* en termes de langue nationale, il a été considéré comme un autre style pour écrire le japonais. Telle est l'idée que nous trouvons dans les articles écrits dès le début du mouvement. Il est cité, en effet, entre les autres formes dont les écrivains disposaient pour leur utilisation. Yamada Bimyō, Futabatei Shimei, Tsubouchi Shōyō surtout vont employer cette idée de « style » dans leurs écrits théoriques. Également, Haga Yaichi, Kitamura Tōkoku en utilisant une façon d'écrire plutôt qu'une autre montrent leurs positions par rapport à l'affaire linguistique. Ainsi, ceux qui sont partisans des idées nouvelles, comme Futabatei, Bimyō, Takami prônent l'emploi du *genbun-itchi* c'est-à-dire du style qui veut réunir la langue parlée et la langue écrite et qui se trouve être le sujet central de plusieurs de leurs articles¹⁴⁵⁷. Par contre, ceux qui restent dans le mouvement les *Kokugaku* se maintiennent dans l'emploi du *wabun* et des styles associés, donc de la langue classique (et néo-classique) japonaise¹⁴⁵⁸. D'après Owada

¹⁴⁵⁷ Certes, Yamada, Futabatei défendent ce style depuis 1885 or, c'est à partir de 1895 que son emploi en littérature ne cesse de s'accroître. Shimazaki Tōson en 1906 publie un article intitulé « Genbun-itchi niryōha » dans la revue *Bunshō sekai* dans lequel il discute sur le style de Futabatei Shimei : YAMAMOTO Masahide 山本正秀, *Kindai buntai keisei shiryō shirei II*, pp. 560-2.

¹⁴⁵⁸ Ils considéraient en effet, les *kana* comme l'écriture nationale : YODA, T. *Gender and National Literature. Heian Texts in the Construction of Japanese Modernity*, Duke University Press, Durham and London, 2004, p. 49

Takeki 大和田建樹 (1857-1910), les nombreux styles employés au Japon peuvent être classés en cinq grands groupes : le *wabuntai* (和文体), le *kanbunchokuyakutai* (漢文直譯), le *tsūsokutai* (通俗体), le *genbun-itchi* (言文一致), le *yōbunchokuyakutai* (洋文直譯体)¹⁴⁵⁹. Une autre discussion sur les styles se trouve dans certains articles de Tsubouchi Shōyō publiés dans la revue *Waseda bungaku* et cela depuis sa première publication¹⁴⁶⁰.

Dans ce complexe monde littéraire au cœur duquel se mélangent les styles, les courants littéraires et les goûts propres aux écrivains, nous assistons surtout à partir de 1895 à une croissance de l'emploi du *genbun-itchi* qui, en même temps commence à être considéré comme *kokugo* (c'est-à-dire) comme langue nationale. Certes, son utilisation en littérature est liée d'abord aux idéaux cherchés par les auteurs (proximité à la réalité, individualité, reflet des sentiments humains...). Néanmoins, ce fait contribue à créer un sentiment d'unité et d'appartenance à une même communauté qui partage des caractéristiques communes. Le rythme de cette progression est continu : jusqu'en 1908 le 100% des ouvrages est écrit en *genbun-itchi*¹⁴⁶¹. Cette utilisation massive servira comme argument aux linguistes pour l'affirmer comme langue « nationale ».

Nous trouvons une situation semblable en Grèce où les auteurs emploient des styles différents pour marquer les choix linguistiques même si, parfois, aussi bien les premiers que les seconds peuvent changer au cours de leur vie littéraire influencés par les circonstances où par leurs changements personnels. Tel est le cas de Kostis Palamas qui est, peut-être, l'un des plus significatifs étant donné l'importance de sa « figure » dans la question linguistique. Palamas qui, à la fin du XIX^e siècle, déclarait triomphant « Je suis démotiste » au début de sa carrière était favorable à la langue du moment employée en littérature, c'est-à-dire en *katharevousa*¹⁴⁶².

Il ne faut pas pour autant croire que l'emploi d'un style ou d'un autre soit systématique. Au contraire, en tant qu'auteurs, les écrivains changent de registre même si ce n'est que pour montrer qu'ils les dominent tous. Tel est le cas de Ozaki Kōyō 尾崎紅葉

¹⁴⁵⁹ L'article est paru en 1901 dans la revue *Kokkai* et recueilli dans YAMAMOTO Masahide 山本正秀, *Kindai buntai keisei shiryō shirei I*, pp. 672-78. Le *wabuntai* est le style « classique » employé dans la littérature de l'époque Heian (par exemple dans la rédaction du *Genji monogatari* 源氏物語); le *kanbunchokuyakutai* est un mélange d'éléments du *kanbun* et d'éléments populaires (il s'agit du style dans lequel est écrit le *Konjaku monogatari* 今昔物語), le *tsūsokutai* est le style populaire ou vulgaire, le *genbun itchi* est le style employé entre autres par Bimyō ou Futabatei Shimei (par exemple l'ouvrage de ce dernier *Ukigumo* 浮雲), le *yōbunchokuyakutai* qui suit les modèles de la littérature occidentale.

¹⁴⁶⁰ Tel est le cas de « Buntai no konran » issu dans le premier numéro de la revue en 1891 : YAMAMOTO Masahide 山本正秀, *Kindai buntai keisei shiryō shirei I*, op. cit. pp. 683-6.

¹⁴⁶¹ YAMAMOTO Masahide 山本正秀, *Kindan buntai hassei no shiteki kenkyū*, op. cit. p. 51.

¹⁴⁶² Ce changement peut être suivi aisément dans sa correspondance. Ainsi, dans une lettre écrite à sa sœur il montre son désaccord avec ceux qui emploient la langue démotique et son admiration envers ceux qui utilisent la *katharevousa* : Κώστη Παλαμά. Αλληλογραφία, op. cit. n° 9.

(1867-1903) qui écrivant dans un style « classique » finira pour s'approcher du *genbun-itchi* comme le manifeste son roman *Konjiki Yasha* (金色夜叉)¹⁴⁶³. En plus, à l'intérieur d'un même style, les auteurs emploient des variantes différentes qui ne sont pas non plus continues. Cette situation complexe est mise en évidence dans un article de Futabatei Shimei publié en 1907 dans lequel il s'interroge sur le futur du mouvement du *genbun-itchi* et signale les différences entre la façon d'écrire de Yamada Bimyō, de Tsubouchi Shōyō et de lui-même ainsi que l'évolution de leurs styles¹⁴⁶⁴.

3.2. La littérature et le peuple (nouveaux courants).

Un autre aspect à signaler dans le domaine de la littérature est l'introduction de nouveaux courants venus de l'Occident, qui, par leur intérêt, vont contribuer à une redécouverte de la vie contemporaine dans tous ses visages, en y incluant celui de la langue. Ces nouveaux courants sont le romantisme (dans le cas du Japon), le réalisme et le naturalisme, mais aussi d'autres qui sont plus ou moins propres à la Grèce et au Japon même s'il s'agit d'une adaptation à leurs contextes historiques d'autres courants étrangers.

Le courant romantique s'est développé au Japon entre 1884 et 1904 et a dans la figure de Kitamura Tōtoku 北村透谷 (1868-1894) son représentant le plus connu. En tant que courant, le romantisme japonais donne beaucoup d'importance aux sentiments humains, et, lié à cela, à la recherche de l'individualisme et à la liberté de l'homme. S'efforçant de trouver des objectifs, les auteurs se tournent vers le passé récent avec une certaine nostalgie de l'époque d'Edo et de la culture des marchands, florissante au XVIII^e siècle¹⁴⁶⁵. Pour diffuser les idées romantiques, les écrivains fonderont la revue *Bungakkai* en 1893¹⁴⁶⁶.

Le réalisme et, surtout le naturalisme sont particulièrement intéressants dans le développement de ce goût pour la vie de tous les jours. Aussi bien en Grèce qu'au Japon le courant a commencé sous l'influence d'Emile Zola bien que l'interprétation que les auteurs ont faite du mouvement a été différent¹⁴⁶⁷. D'un côté, comme nous l'avons signalé dans la

¹⁴⁶³ Ozaki écrira un article pour affirmer sa position face au *genbun-itchi* et à son utilisation qu'il considère « belle » : OZAKI, K. « Genbun-itchi to gikobun », (Le genbun-itchi et le style archaïque), YAMAMOTO, M. *Kindai buntai keisei shiryō shirei II*, op. cit. pp. 253-4.

¹⁴⁶⁴ FUTABATEI Shimei 二葉亭四迷, « Yoga genbun-itchi no yūrai » (« Le future de notre genbun-itchi »), dans *Futabatei Shimei senshū*, Chikuma bunsho, Tōkyō, Shōwa 49, vol. 4, pp. 171-3.

¹⁴⁶⁵ KATO, S. *Histoire de la littérature japonaise*, op. cit. p. 186.

¹⁴⁶⁶ Ibid, p. 187. Il s'agit fondamentalement d'une publication de poèmes dont les modèles sont ceux de Byron, Shelly, Keats, Wordsworth. La revue avait été fondée par Kitamura Tōkoku.

¹⁴⁶⁷ Le roman *Nana* de Zola a été traduit en grec pour la première fois en 1880 : DEBAISIEUX, R.-P. *Le soupçon et l'amertume dans le roman grec moderne, 1880-1922*, L'Harmattan, Paris, 1992, p. 11. Il était paru en

partie précédente, le réalisme et le naturalisme en Grèce vont adopter la version propre du mouvement « éthographique », c'est-à-dire la littérature de « coutumes » qui va montrer un intérêt tout particulier par les conditions de vie des habitants des campagnes. En fait, l'existence de ce courant et des romans qui se voulaient « réalistes » depuis la moitié du XIX^e siècle vont aider au développement du naturalisme grec¹⁴⁶⁸. Or, ce courant, qui va être présent dans la littérature grecque jusqu'en 1922 environ, expérimente une évolution substantielle entre les premiers romans écrits dans la décennie des années 1880 et ceux qui seront publiés dans la période qui nous intéresse ici. Ainsi, en laissant de côté les versions « bucoliques » de la vie dans les campagnes, les romanciers tels de Karkavitsas vont écrire des romans montrant les conditions de vie misérable, les superstitions, etc.¹⁴⁶⁹. Cet intérêt est proche des idées et des développements de Politis dans son étude des coutumes populaires. Ainsi, par la description de plus en plus réelle de la vie de tous les jours, les écrivains contribuent à établir une image du peuple grec qui se veut véridique.

Les romans et les nouvelles vont élargir leurs sujets, dans les deux premières décennies du XX^e siècle, grâce à l'introduction des nouvelles idées provenant de l'Europe et diffusées à travers les revues spécialisées. Parmi ces idées se trouvent les pensées de Nietzsche et le besoin de « libérer » l'homme, un besoin qui va se refléter de façons diverses dans les ouvrages des écrivains grecs. Ainsi, une partie essaie de trouver une sorte de « régénération » des Grecs qui les ferait aspirer à un futur meilleur ; d'autres vont privilégier la valorisation des vertus « traditionnelles » et donc ils défendent une pensée nationaliste¹⁴⁷⁰. Il faut signaler que parmi les premiers, *L'Archéologue* de Karkavitsas, publié en 1904, écrit sous l'influence de la défaite de 1897, critique le culte de l'Antiquité et se tourne vers le monde contemporain populaire¹⁴⁷¹.

De façon parallèle, nous trouvons un autre courant qui se développe surtout en poésie. Il s'agit du courant du décadentisme, qui montre le malaise de la fin du siècle et qui est

1879 sous la forme de feuilleton : BORGHART, P. « The Late Appearance of Modern Greek Naturalism: An Explanatory Hypothesis », *Journal of Modern Greek Studies*, vol. 23, n° 2, octobre 2005, pp. 313-34, p. 319. Au Japon le mouvement « naturaliste » se développe à partir 1906 mais Kosugi Tengai (1865-1952) qui est considéré comme le précurseur du mouvement publie en 1900 son roman *Hatsusugata* qui est fortement influé par *Nana* de Zola : KEENE, D. *Dawn to the West. Japanese Literature in the Modern Era Fiction*, An Owl Book, Henry Holt and company, New York, 1984, p. 225.

¹⁴⁶⁸ BORGHART, P. « The Late Appearance of Modern Greek Naturalism », op. cit. pp. 318-20.

¹⁴⁶⁹ Le monde des croyances des campagnes est un sujet récurrent dans les romans et les nouvelles de cette époque. Des croyances voisines de la superstition, en dehors des celles qui sont défendues par l'Eglise, et qui sont dénoncées comme étant à l'origine de certaines « mauvaises » pratiques paysannes. Nous trouvons ce sujet dans ouvrages comme *Les visionnaires*, *Le mendiant* (1896) de Karkavitsas, *Les sorcières* et *Les petites filles et la mort* de Papadiamandis : DEBAISIEUX, R.-P. *Le soupçon et l'amertume*, op. cit. pp. 83-94.

¹⁴⁷⁰ *Ibid.* p. 129.

¹⁴⁷¹ *Ibid.* p. 133.

considéré comme l'héritier du romantisme¹⁴⁷². Il sera présent entre 1894 et 1912, il est donc contemporain, en partie, du réalisme¹⁴⁷³. En général, il s'agit d'un mouvement poétique même si nous trouvons aussi une production en prose (romans, nouvelles) où le personnage principal essaie de fuir la réalité en se réfugiant dans un monde où règne le « beau absolu ». la langue employée est, souvent, une *katharevousa* élégante, d'une façon modérée¹⁴⁷⁴. C'est par le biais d'un retour vers la nature que les Décadents manifestent leur opposition à la « civilisation » considérée comme un artifice.

Cette opposition entre la nature et ce qui est « artificiel » nous la trouvons également au Japon où le terme *shizenshugi* (自然主義) crée pour traduire le terme « naturalisme » fait allusion justement à cette différence plus à la signification donnée en France à celui-ci¹⁴⁷⁵. Il faut savoir néanmoins que malgré le fait que ses idées soient contemporaines étant donné que le naturalisme japonais commence en 1906 et continue jusqu'en 1912 les contextes sont différents¹⁴⁷⁶. En effet, si les décadents essaient de fuir la réalité, les naturalistes japonais s'intéressent surtout à l'individu et tout ce qui lui entoure¹⁴⁷⁷. Dans cet intérêt, les écrivains essaient de s'approcher le plus aux sentiments humains et malgré le fait que le narrateur soit une seule personne, ils réussissent à retracer un portrait réaliste de la vie quotidienne contemporaine¹⁴⁷⁸. Pour ces écrivains, la recherche de la « vérité » (nature) face à l'artifice passe pour décrire leurs propres expériences vitales. Et cela en employant deux arguments : celui des jeunes qui fuissent la vie traditionnelle et ses contraintes en allant à Tōkyō et celui de la vie d'écrivain à Tōkyō avec les difficultés, les misères, etc.¹⁴⁷⁹. Ils vont également

¹⁴⁷² Dans les mots de Stéfanos Rozanis dans la préface de l'ouvrage de DEBAISIEUX, R.-P. *Le décadentisme grec dans les œuvres en prose (1894-1912)*, L'Harmattan, Col. Etudes Grecques, Paris, 1995, p. 9.

¹⁴⁷³ DEBAISEUX, R.-P. *Le décadentisme grec. Une esthétique de la déformation*, L'Harmattan, Col. Etudes Grecques, Paris, 1997, p. 9.

¹⁴⁷⁴ DEBAISIEUX, R.-P. *Le décadentisme grec dans les œuvre en prose, op. cit.* p. 19. Il faut néanmoins tenir compte que le choix entre la *dimotiki*, la *katharevousa*, ou un mélange entre les deux appartiennent aux auteurs et il est donc, quelque chose de personnel qui peut changer également au long de la carrière des écrivains.

¹⁴⁷⁵ KATO, S. *Histoire de la littérature japonaise. Tome 3. L'époque moderne*, Fayard/Intertextes, Paris, 1986, p. 189 (1^{ère} éd. Nihonbungakushi josetsu Chikuma shobō, Tōkyō).

¹⁴⁷⁶ SIBLEY, William F. « Naturalism in Japanese Literature », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 28 (1968), pp. 157-69, p. 157.

¹⁴⁷⁷ KEENE, D. *Dawn to the West, op. cit.* p. 221. L'intérêt pour l'individu est, néanmoins mené jusqu'aux limites et se transforme chez les auteurs japonais en « égocentrisme ». En effet, les romans sont habituellement écrits en se servant comme narrateur d'un seul personnage qui donne donc sa vision des faits : SIBLEY, William F. « Naturalism in Japanese Literature », p. 159. Cette position conduit à ce que l'on connaît comme les « romans du moi » (*shishōsetsu*).

¹⁴⁷⁸ *Ibid.* p. 165.

¹⁴⁷⁹ KATO, S. *Histoire de la littérature japonaise, op. cit.* p. 186.

décrire la vie dans les campagnes comme nous voyons dans le roman *Hakai* 破戒 (1906) de Shimazaki Tōson 島崎藤村 (1872-1943)¹⁴⁸⁰

Parmi les auteurs du mouvement se trouvent Kunikida Doppo 国木田独步 (1871-1908), Toyama Katai 富山花袋 (1872-1930), Shimazaki Tōson qui ont commencé leur carrière littéraire dans le courant romantique, ce qui les a aidés à développer ensuite le naturalisme¹⁴⁸¹. Il faut aussi tenir compte du fait de la proximité de Yanagita Kunio du mouvement qui publiera avec Toyama Katai *Poèmes de forme nouvelle* (*Shintaishi* 新体詩) en 1897-8¹⁴⁸². Il est possible que les idées naturalistes aient influencé en partie le jeune Yanagita vers l'étude des habitants des campagnes et donc, petit à petit, à la création de ce qui sera après le mouvement folklorique au Japon tout comme nous aurons l'occasion de le voir plus loin.

Alors que le romantisme est encore à la mode dans les cercles littéraires, nous assistons à la création d'un mouvement littéraire propre au Japon qui répond aux sentiments de « retour à ce qui est japonais » que nous trouvons partout à la fin du XIX^e siècle. Il s'agit du groupe des *Ken'yūsha* 硯友社 dont les têtes de file sont Ozaki Kōyō et Kōda Rohan et dont fait partie également Yamada Bimyō¹⁴⁸³. La création de ce groupe a ses origines dans un mouvement de réaction face aux idées littéraires de Futabatei Shimei et de Tsubouchi Shōyō, surtout en ce qui concerne la recherche du réalisme. Ils vont se tourner vers la littérature d'Edo, plus spécifiquement vers celle qui s'est développée pendant la période Genroku (1688-1704), à un moment où la littérature « populaire » est mise à l'honneur grâce entre autres aux ouvrages de Saikaku (1642-1693). Dans les ouvrages de ses membres, la description de la vie contemporaine à l'auteur se trouve déjà présente et nous trouvons également certaines idées qui avaient été défendues par Shōyō or la recherche du réalisme ira plus loin que ne l'avaient fait Futabatei ou Shōyō¹⁴⁸⁴. Comme moyen de diffusion de leurs idées, le groupe publie

¹⁴⁸⁰ ROGGENDORF, J. « Shimazaki Tōson. A Maker of the Modern Japanese Novel », *Monumenta Nipponica*, vol 7, n° 1/2 (1951), pp. 40-66, p. 51. Il s'agit avec *Haru* (1908) et *Ie* de la trilogie naturaliste de l'auteur.

¹⁴⁸¹ Shimazaki Tōson publie ses poèmes romantiques entre 1897 et 1901 avec une édition finale en 1904 : ROGGENDORF, J. « Shimazaki Tōson », p. 47.

¹⁴⁸² KATO, S. *Histoire de la littérature japonaise*, op. cit. p. 150.

¹⁴⁸³ NAKAMURA, M. *Japanese fiction in the Meiji Era*, Kokusai Bunka Shinkokai (The Society for International Cultural Relations), Tōkyō, 1966, p. 53. Parmi les ouvrages de Ozaki Kōyō se trouve *Konjiki Yasha* qui est considéré comme l'un des ouvrages les plus importants de la littérature de l'époque. Dans ce roman, Ozaki emploie un style proche du *genbun-itchi* et cela comme un exercice de « style » puisqu'il était opposé à celui-ci. En fait, le *Konjiki* est écrit dans le style de Ozaki, le *gazoku setchū tai* (mélange d'éléments élégants et populaires). Après avoir expérimenté avec le *genbun-itchi* dans des romans comme *Tajō takon*, il emploie un style dans lequel le style direct (dialogues) est rendu en *genbun-itchi* et les descriptions dans le style de l'époque Genroku, notamment dans celui de Saikaku : KÖNIGSBERG, M. « The 'Transparent Narrator' revisited : Ozaki Kōyō and *genbun itchi* », *Japanese Language and Literature*, vol. 42, n° 1 (avril 2008), pp. 197-226, p. 215.

¹⁴⁸⁴ NAKAMURA, M. *Japanese fiction in the Meiji Era*, op. cit. p. 54.

d'abord *Garakuta-bunko* (entre 1885 et 1889) et puis *Miyako no Hana* dont l'éditeur est Yamada Bimyō à partir 1888¹⁴⁸⁵. Même si, au présent, le mouvement des *kenyūsha* est considéré comme « traditionaliste », à l'époque il était d'une certaine modernité en prônant les idées de la littérature comme branche propre des Beaux Arts avec des objectifs de divertissement, en cherchant le réalisme, en jouant avec les styles d'écriture. Il s'agit là des idées modernes qui avaient été introduites au Japon en provenance de l'Occident et qui vont néanmoins contribuer à « revaloriser » une partie de l'histoire littéraire japonaise qui jusqu'à ce moment semblait n'avait pas joui d'un intérêt de la part des chercheurs. Ainsi, nous voyons se conformer le deuxième « âge d'or » de la littérature japonaise après l'époque Heian. En effet, dans les histoires littéraires, les époques les plus importantes seront la période Heian et la période Tokugawa qui se correspondent à l'époque ancienne (dernière période) et à l'époque moderne dans la division faite par les théoriciens de la littérature comme nous verrons plus tard.

Mis à part ce rapport entre la réalité et les sujets traités par certains écrivains, nous trouvons aussi un intérêt centré dans les rapports entretenus entre la littérature et le sentiment national (*kokuminsei* 国民性). Tel est le cas de « *Kokuminsei to bungaku* » « 国民性と文学 » (« Nationalité et littérature ») écrit par Tsunashima Ryōsen 綱島梁川 (1873-1907)¹⁴⁸⁶. Et encore le cas de « *Bungaku to kokka* » « 文学と国家 » (« Littérature et Etat-nation ») et « *Kokuminbungaku to kokumin seishin* » « 国民文学精神 » écrits par Ōmachi Keigetsu 大町柱月 (1869-1925)¹⁴⁸⁷. Dans ce dernier article Ōmachi considère la littérature populaire comme un produit du peuple d'un pays, comme un reflet de son essence¹⁴⁸⁸. Encore, pour lui, chaque peuple a son essence propre et caractéristique. Pour ce qui est du Japon, les trois éléments qui font partie de cette essence sont : la vénération de l'empereur (*Keishin* 敬神), la loyauté et l'amour de la patrie (*chūkun* 忠君 - *aikoku* 愛国)¹⁴⁸⁹.

Lié étroitement à cette réflexion, se trouve le renouvellement des *études nationales* dont l'activité principale dans la décennie que nous sommes en train d'étudier se concentre sur l'étude de la littérature ancienne. En effet, même s'ils sont dominants au départ dans le département de l'université de Tōkyō chargé des études littéraires, à partir 1890, ils seront

¹⁴⁸⁵ *Ibid.* p. 55.

¹⁴⁸⁶ *Meijishisōshū II* 明治思想集 II, *op. cit.* pp. 364-70. L'article fut publié en 1898

¹⁴⁸⁷ *Ibid.* p. 379-81 et pp. 382-5. Tous les deux de 1899.

¹⁴⁸⁸ « *Kokumin bungaku* », p. 382 : *Jikoku koyū no ji wo motte nōku sono kokumin seishin wo hakkishitaru bungaku zerenari* (自国固有の辞を以て能く其国民精神を發揮したる文学是れなり).

¹⁴⁸⁹ *Ibid.* p. 384.

petit à petit remplacés par d'autres collègues. Pour essayer de revitaliser les études nationales, les responsables de l'Institut pour l'Étude des classiques impériales (Koten Kōkyōjo) adresseront une pétition au ministre de l'Education afin de pouvoir réorganiser l'institution qui devenir la Kokugakuin daigaku (国学院大学) en 1891¹⁴⁹⁰. Parmi les objectifs de l'institution se trouvaient l'enseignement de la langue et l'histoire nationale dans l'éducation nationale¹⁴⁹¹. Et pour ce faire les élèves étudiaient bien les textes « classiques » anciens (à commencer par le *Kokiji* et le *Nihongi*), mais également le système légal, les traditions, l'histoire des temps anciens, les rites et cela dans un programme d'études de trois ans. Ce ne sera que plus tard que seront ajoutées les études sur le shintō¹⁴⁹². En effet, les liens entre l'université et le shintō s'affirment progressivement dans la décennie de 1890¹⁴⁹³.

Les membres de cette nouvelle génération de *Kokugakusha* commencent à se voir eux-mêmes comme quelque chose de différent par rapport à ceux du XVIII^e siècle et nous voyons apparaître en 1896 pour la première fois le terme de *Shinkokugaku* 新国学 dans la revue de la Kokugakuin daigaku qui l'adopte comme titre¹⁴⁹⁴. Parmi les membres de cette nouvelle vague de *kokugaku* se trouvent Konakamura Kiyonori 子中村清矩 (1821-1895) et surtout Haga Yaichi dont nous aurons l'occasion de parler lorsque nous traiterons de la création et l'écriture de l'histoire de la littérature. Néanmoins, il faut parler ici de lui en tant qu'« idéologue » du mouvement *Kokugaku*. En effet, l'une des premières choses que font Konakamura et Haga est d'essayer de définir ce qui est « *Kokugaku* » et de lui donner des allures scientifiques. Ainsi, dans un article publié en 1890, Konakamura établit la généalogie des anciens *Kokugakusha*, qui sera acceptée par la suite (Azumamaro, Mabuchi, Motoori Norinaga et Hirata Atsutane) et affirme que seulement eux et leurs travaux peuvent être considérés comme *Kokugaku*¹⁴⁹⁵. Cette généalogie est adoptée également par Haga dans *Kokugakushi gairon* 国学史概論 (Introduction à l'histoire du *Kokugaku*), publié à partir de plusieurs cours donnés par l'auteur avant son départ pour l'Allemagne en 1900¹⁴⁹⁶. Or, les travaux de ceux-ci sont considérés dans une optique nationaliste, qui fait d'eux les premiers exemples de l'exaltation de la nation alors qu'il s'agit d'une idée inconnue chez eux. En

¹⁴⁹⁰ BURNS, S. *Before the Nation*, op. cit. p. 192. Pour une histoire de l'institution: *Kokugakuin daigaku hyakunen koshi* 国学院大学百年小史, Tōkyō, 1982.

¹⁴⁹¹ *Ibid.* p. 110.

¹⁴⁹² *Ibid.* p. 48.

¹⁴⁹³ *Ibid.* p. 331.

¹⁴⁹⁴ UCHINO Gorō 内野五郎, *Shinkokugakuron no tenkan. Yanagita, Origuchi minzokugaku no kōso* 新国学論の展開. 柳田折口民俗学の行方, Kōrinsha 創林社, Tōkyō, 1983, p. 11. Néanmoins, l'on considère les « vrais » *shinkokugaku* la génération de l'après guerre (*ibid.* p. 13).

¹⁴⁹⁵ BURNS, S. *Before the Nation*, op. cit. p. 195.

¹⁴⁹⁶ *Ibid.* p. 201.

effet, dans les écrits des nouveaux membres du mouvement ont de plus en plus importance les notions nationalistes. Ainsi, Haga définit le *Kokugaku* comme l'étude du « caractère de la nation » (*kokusui*) et de l'esprit national (*kokuseishin*) et dans la plus grande partie des ouvrages appartenant au mouvement, les auteurs font l'identification suivante : ancien (*ko* 古) égal à Japon (*Wa* 和), égal à nation (*ko* 国), égal à Japon (*Nihon* 日本)¹⁴⁹⁷. Pour ce qui est de la littérature, *kokubungaku* peut avoir deux significations : « étude de la littérature nationale » (*kokubun no gaku* 国文の学) et « étude littéraire de la nation » (*ko* 国 *no* 国 *bungaku* 国の文学). C'est cette dernière acception qui est employée par Haga Yaichi dans son premier ouvrage sur la littérature (celui de 1890) tandis que c'est plutôt la seconde qui prédomine dans ses travaux de la fin de Meiji¹⁴⁹⁸.

Après son retour d'Allemagne et après avoir étudié à l'université de Berlin les ouvrages des philologues et d'autres chercheurs occidentaux, Haga se montre catégorique en ce qui concerne la nature du *Kokugaku* : étant donné que leurs objectifs et leurs méthodes de recherche littéraire et linguistique étaient semblables à ceux des philologues occidentaux, les *Kokugakusha* sont une discipline scientifique tout comme la philologie¹⁴⁹⁹. En effet, d'après lui, l'intérêt que les Occidentaux manifestent pour l'étude de la langue, l'histoire ancienne (c'est-à-dire de la civilisation gréco-romaine considérée comme les racines de la civilisation occidentale) peut être équivalente aux études des *Kokugakusha*¹⁵⁰⁰.

Avant de finir, il faut signaler l'importance que les revues littéraires ont eue dans la diffusion des nouveaux courants et dans la création des mouvements critiques et propres au Japon et à la Grèce. En effet, chaque courant éditera ses propres revues et les discussions marquées par l'échange d'articles contribueront à enrichir le panorama littéraire. En Grèce, le naturalisme sera diffusé grâce aux revues et journaux tels que *Asty*, *Efimeris*, *Panathinaia*, tandis qu'au Japon les nouvelles idées sont diffusées par *Bungakkai*, *Shigarami zōshi*, *Waseda*

¹⁴⁹⁷ UCHINO UCHINO Gorō 内野五郎, *Shinkokugakuron*, op. cit. p. 35. Pour Haga : BURNS, S. *Before the nation*, op. cit. p. 200.

¹⁴⁹⁸ *Ibid.* p. 36.

¹⁴⁹⁹ Ces idées sont défendues par Haga dans un discours prononcé en 1904 à la Kokugakuin daigaku et publiés peu après avec le titre « Kokugaku to wa nanzoya » 国学とは何ぞや (Qu'est-ce les études nationales ?) : HAGA Ya-ichi 芳賀矢一, dans *Ochiai Naobumi, Ueda Kazutoshi, Haga Yaichi, Fujioka Sakutarō shū*, pp. 226-35.

¹⁵⁰⁰ *Ibid.* p. 229 : *sore wa Girisha, Roma no furui tokoro no koto bakari wo torishirabete iru no de, Nihon de mo kokugakusha ga furui tokoro wo shirabete iru no to onaji mono de arimasu* (それは希臘、羅馬の古い所の事ばかりを取調べて居るので、日本でも国学者が古い所を調べて居るのと同じものであります。). Dans d'autres études Haga manifeste également sa croyance dans ces racines gréco-latines de la civilisation occidentale. Une idée qui était largement répandue dans les milieux scientifiques de l'époque aussi bien en Europe qu'en Amérique.

Bungaku, *Garakuta bunko* entre autres¹⁵⁰¹. Les nouveaux styles aussi sont diffusés grâce aux publications (articles, ouvrages) de ces revues.

Or, même si le travail que ces publications réalisent est bénéfique en général pour le monde littéraire, étant donné leur conception, elles encourent un danger important : celui de rester trop dogmatiques et enfermées dans les positions de leurs fondateurs. Pour éviter ce problème, Ichimura Sanjirō 市村賛次郎 (1864-1947) l'un des fondateurs de *Shigarami zōshi* aura l'idée d'ouvrir la revue aux membres d'autres courants. Ainsi, dans la troisième issue, ont publiera des articles de Tsubouchi Shōyō (rival de Mori Ogai), de Kōda Rohan et dans la quatrième issue des articles de Yamada Bimyo¹⁵⁰². Cette ouverture était due aussi à l'esprit de « critique littéraire » des fondateurs qui publieront également des traductions de romans étrangers et des romans contemporains japonais¹⁵⁰³.

3.3. L'histoire de la littérature.

Le troisième aspect mais non pour cela le moins important dans cette prise de conscience de l'identité grâce à la littérature est celui qui concerne la création d'une histoire de la littérature nationale. Il s'agit d'une affaire complexe qui touche à la fois l'idée que l'on se fait du passé, de la langue et du même concept de « littérature ».

Comme nous avons déjà vu, en Grèce, la réflexion sur la littérature avait commencé presque depuis le moment où elle s'était constituée en Etat-nation avec l'élaboration d'une première histoire de la littérature en 1828, écrite par Rizos Neroulos. Cinquante ans plus tard (1878) voit le jour une autre histoire de la littérature, celle de Rangavis dont la publication va se prolonger jusqu'en 1889¹⁵⁰⁴. Ce deux ouvrages, qui restent des éléments de référence pendant toute la période qui nous intéresse, ont une particularité que nous ne trouvons pas dans des ouvrages japonais homologues (ou quand même pas dans toutes). En effet, si au

¹⁵⁰¹ Dans le cas grec, il s'agit de journaux qui, entre 1880 et 1900 vont publier des articles et des traductions (sous forme de feuilleton) des romans naturalistes étrangers : BORGHART, P. « The Late Appearance of Modern Greek Naturalism », p. 320. En ce qui concerne le Japon, il s'agit de revues littéraires fondées pour défendre et diffuser les nouvelles idées. Ainsi, si *Bungakkai* est la revue des romantiques, *Shigarami zōshi* a été fondé par Mori Ogai en 1889 avec le but de faire de la critique littéraire toute comme le *Waseda bungaku* de Tsubouchi Shōyō.

¹⁵⁰² MORITA, James R. "Shigarami zōshi", *Monumenta Nipponica*, vol. 24, n° 1/2 (1969), pp. 47-58, pp. 48-9. Ces articles faisaient un grand contraste avec le reste de ceux qui étaient publiés par la revue surtout en ce qui concerne le style. En effet, *Shigarami* maintenait un style « traditionnel » opposé à celui qui devenait de plus en plus employé (style colloquial).

¹⁵⁰³ Ibid. p. 86.

¹⁵⁰⁴ BEATON, R. *An Introduction to Modern Greek Literature*, op. cit. p. 10.

Japon, il s'agit d'ouvrages généraux retraçant toute l'histoire de la littérature nationale, en Grèce ils ne concernent que la période moderne dont les origines sont situées aux environs du XV^e siècle dans les deux ouvrages dont nous disposons¹⁵⁰⁵. Ceux-ci continuent leur analyse de la littérature grecque jusqu'aux temps contemporains formant ainsi une période très longue et qui semble faire pendant à l'Antiquité qui reste « indépendante ». De cette façon, l'intégration faite en histoire grâce aux travaux de Zambélios et de Paparrigopoulos des trois époques (ancienne, médiévale et moderne) et qui sera reproduite plus ou moins par les linguistiques démotiques (qui prônent une continuité grâce à la vision évolutive de la langue) ne semble pas être appliquée en littérature. En effet, ces histoires littéraires attachent une grande importance à l'héritage de l'antiquité et semblent nier la valeur de la période médiévale (byzantine) malgré la récupération de celle-ci de la part des écrivains (aussi bien des romanciers et des poètes, et surtout de ceux-ci)¹⁵⁰⁶.

Certes, comme nous avons déjà vu dans la période antérieure, il y a eu des efforts pour « réhabiliter » la période byzantine (par exemple des ouvrages de Sathas) mais sans que cela arrive à une intégration dans une histoire générale de la littérature¹⁵⁰⁷. A partir de 1890, en faisant remonter les origines de cette littérature moderne au X^e siècle (comme le voulaient les démoticistes pour la langue), on inclut une partie de la période byzantine et donc de l'époque médiévale mais la continuité avec l'Antiquité dans un même ouvrage n'est pas encore présente. A nos yeux, le problème dérive en partie du fait que les ouvrages écrits dans l'Antiquité étant « adoptés » par le reste de l'Europe comme faisant partie des racines de la culture occidentale, ils jouaient un double rôle : d'un côté ils étaient considérés comme « universels » mais d'un autre côté ils appartenaient à la période la plus ancienne de la littérature grecque. De cette façon, une « nationalisation » des mêmes ouvrages pourrait être mal vue de la part du reste des nations européennes.

¹⁵⁰⁵ Ainsi, dans l'ouvrage de Rizos Neroulos après un exposé général de la littérature grecque depuis l'âge des mythes, l'auteur se consacre à la littérature moderne depuis la chute de Constantinople et surtout à partir du XVIII^e siècle. Rangavis, quant à lui, il commence directement son exposé de la littérature moderne après 1453 même s'il reconnaît que les racines de celle-ci se trouvent dans les périodes antérieures.

¹⁵⁰⁶ Il faut signaler que ces ouvrages sont le produit, même celle de Rizos Neroulos, des cours de langue et/ou littérature grecque que les auteurs avaient enseignés à l'étranger dans un effort de diffuser cette partie de la culture grecque moderne.

¹⁵⁰⁷ Dans l'actualité on trouve encore cette dualité par exemple dans les ouvrages généraux traitant de la littérature. D'un côté il y a ceux qui s'intéressent à la littérature ancienne et d'un autre côté ceux qui ont comme sujet l'étude de la littérature grecque « moderne » qui commence dans la plus grande partie des cas à la période byzantine. Parmi les ouvrages les plus importantes traitant cette période moderne se trouvent les travaux de K. Dimaras (*Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας. Από τις πρώτες ρίζες ως την εποχή μας*, Αθήνα, 1949), de L. Politis (*Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας*, Αθήνα, 1978) et, parmi les étrangers ceux de R. Beaton (*An Introduction to Modern Greek Literature*, Oxford, Clarendon Press, 1999) et de M. Vitti (*Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας*, Αθήνα, 1989).

Cette fin de siècle est très importante pour l'intégration de Byzance en tant qu'étape fondamentale de la littérature grecque. Et cela grâce aux études aussi bien des chercheurs étrangers comme des chercheurs grecs. En effet, en 1891, Karl Krumbacher, le philologue allemand, publie son *Histoire de la littérature byzantine de Justinien jusqu'à la fin de l'empire romain d'Orient (527-1453)* [*Geschichte der byzantinischen Literatur, von Justinian bis zum Ende Oströromischen Reichen (527-1453)* dans son titre originel], un ouvrage qui suppose un pas de plus donné vers la reconnaissance de Byzance de la part des chercheurs occidentaux¹⁵⁰⁸. En 1892, Vikelas publie un compte-rendu de l'ouvrage dans la revue *Deux mondes* (15 mars 1892, pp. 374-5) dans lequel il exprime cette même idée. Elle sera également suivie par Kavafis qui dans son article «Οι βυζαντινοί Ποιηταί», publié dans le journal alexandrin *Τηλέγραφος* (11/23 avril 1892), fera une présentation de la partie consacrée aux poètes byzantins dans le compte rendu de Vikelas. Après l'intérêt suscité par l'ouvrage qui est un reflet aussi du climat de faveur dont jouissait la période byzantine à l'époque, il sera traduit en grec par Sotiaridis et publié entre 1897 et 1900 en trois volumes. Au début de sa traduction, Sotiaridis reconnaît l'importance de l'ouvrage dans l'évolution des études sur Byzance et signale également l'intérêt que lui portent des professeurs d'histoire et d'études ecclésiastiques¹⁵⁰⁹. En faisant coïncider l'histoire politique et l'histoire de la littérature dans la période 527-1453, Krumbacher délimite de façon claire cette période «intermédiaire» qui, pendant beaucoup de temps, a été méconnue sinon ignorée des intellectuels (européens et grecs) en la dotant d'un espace propre. De cette façon, ce qui avait déjà été fait en histoire semble s'ouvrir un chemin en littérature aussi.

Les études de Krumbacher qui s'intéressent non seulement à la littérature mais aussi aux traditions orales byzantines vont servir de repère aux chercheurs grecs dans ce domaine. Ainsi, Politis publie en 1898 un petit ouvrage *Interprétations des proverbes byzantins* (*Ερμηνευτικά εις τας βυζαντινάς παροιμίας*) dans lequel il reconnaît l'importance de Krumbacher dans l'établissement de la recherche sur Byzance¹⁵¹⁰.

¹⁵⁰⁸ HAAS, D. *Le problème religieux dans l'œuvre de Cavafis. Les années de formation (1882-1905)*, Presses Universitaires de la Sorbonne, Paris, 1996, p. 74.

¹⁵⁰⁹ SOTIARIDIS, G. (trad.), *Κρουμπαχερ. Ιστορία της Βυζαντινής Λογοτεχνίας*, τόμος πρώτος, Αθήνα, 1897, α': *Η συνεργασία τέλος του εν τω πανεπιστημίω του Βυρτοβούργου καθηγητού της εκκλησιαστικής ιστορίας κ. Αλβέρτου Ερχαρτ και του εν τω της Ιένης καθηγητού της ιστορίας κ. Ερρίκου Γέλτστερ προσέθεσε δύο νέας όλως τμήματα εις την νέαν έκδοσιν, το περί της θεολογίας των Βυζαντινών και το της ιστορίας της χιλιετούς αυτοκρατορίας του Βυζαντίου.*

¹⁵¹⁰ POLITIS, N. G. *Ερμηνευτικά εις τας βυζαντινάς παροιμίας*, Αθήνα, 1898, p. 3: *Η ερμηνεία των εν συλλογαίς περιελθουσών εις ημάς βυζαντινών παροιμιών προήχθη μεγάλως δια των λελετών του Kurtz, του Jernstedt και του Krumbacher.*

La situation au Japon est radicalement différente, c'est juste dans la période qui commence en 1890 que les réflexions autour de la « littérature », l'histoire de la littérature et la littérature nationale vont occuper une place privilégiée. Néanmoins, il ne faut pas croire que ces réflexions sont nées du néant, au contraire nous les trouvons déjà dans la période précédente surtout grâce à l'ouvrage de Tsubo.uchi Shōyō, *L'essence du roman* (1885-6). Il s'agit d'une réflexion comme son nom l'indique sur le roman, mais avant cela l'auteur livre aussi ses idées sur la littérature. Pour lui, celle-ci n'est pas une partie en plus des « beaux-arts » mais un genre indépendant dont l'objectif est d'amuser les lecteurs¹⁵¹¹. Un objectif qui pouvait avoir son reflet dans son idée de l'importance des sentiments humains (*ninjō*) dans les romans¹⁵¹². Face à cette idée se trouvent ceux qui pensent que les romans (et la littérature) doivent servir à éduquer le peuple et dont les héros doivent rester des modèles moraux (prééminence du *giri*). Telle est l'opinion de Ozaki Yukio 尾崎行隆 (1858-1954) et Shimada Saburō 島田三郎 (1852-1923) entre autres¹⁵¹³. Cette discussion sur la nature de la littérature sera continuée dans la décennie de 1890, moment où d'autres auteurs vont la reprendre dans des termes semblables. Ainsi, Kitamura Tōkoku défend l'idée que la littérature doit servir pour exprimer les idées et les sentiments individuels, tandis que Aizan soutient que celle-ci doit être utilisée comme une sorte de « entreprise » dont le but serait de servir de modèle aux lecteurs en diffusant des idées bénéfiques¹⁵¹⁴. Encore, vers les années 1891-2, Tsubo.uchi Shōyō (éditeur de la revue *Waseda bungaku*) et Mori Ogai vont se livrer à une « dispute littéraire » concernant la nature de la critique littéraire. Pour Shōyō celle-ci doit être « scientifique » sans faire intervenir ni les goûts, ni les idéaux du critique tandis que pour Ogai ces idéaux étaient indispensables pour pouvoir faire la critique¹⁵¹⁵. Certes, il s'agit ici des disputes entre théoriciens mais elles font avancer la création d'une théorie moderne de la littérature japonaise qui est en train de se faire.

¹⁵¹¹ En fait, l'ouvrage de Tsubo.uchi s'insère dans un courant qui existe depuis le début de Meiji et pour lequel la littérature fait partie des Beaux Arts : ORIGAS, J.-J. « L'art de représenter. La réflexion théorique sur le roman et la formation de la littérature moderne » dans ORIGAS, J.-J. *La lampe d'Akutagawa. Essais sur la littérature japonaise*, Les Belles Lettres, Paris, 2008, Col. Japon édité sur la direction de E. Lozerand et Chr. Marquet, pp. 99-117, p. 101.

¹⁵¹² MURAKAMI, F. *Ideology and narrative in Modern Japanese Literature*, Van Gorcum, Assen, 1996, p. 5,

¹⁵¹³ *Ibid.*

¹⁵¹⁴ Les idées de Kitamura se trouvent présentes dans plusieurs articles dont « Nihon bungakushi hone » « 日本文学史骨 » : dans MATSUMOTO Sannosuke 松本三之助, *Meiji shisōshū II 明治思想集II*, Kindai Nihonshisō Taikai 近代日本思想体系, Chikuma shobō 筑摩書房, Tōkyō, 1977, pp. 208-25. Kitamura s'intéresse également à l'histoire de la littérature et, entre autres, fait le compte rendu de l'ouvrage d'Owada Takeki *Wabungakushi 和文学史 (Histoire de la littérature japonaise)* qui est publié en 1893 dans la revue *Heiwa* : dans Kitamura Tōkoku *shū* 北村透谷集, Meiji bungakuzenshū 明治文学全集, 29, Tōkyō, 1976, pp. 201-6.

¹⁵¹⁵ NAKAMURA, M. *Japanese Fiction*, op. cit. pp. 66-7. Cette lutte se libère à travers les revues éditées pour les Ogai se trouvent entre autres dans les articles : « Waseda bungaku no botsurisō » et « Waseda bungaku no botsuhōrisō » publiés 1892. Voir : *Meiji shisōshū II*, op. cit. pp. 168-74 et 175-80.

Ainsi, dans la première décennie du XX^e siècle, Natsume Sōseki 夏目漱石 publiera deux ouvrages théoriques dans lesquels, tout en étudiant la littérature anglaise, il exprime ses idées concernant l'essence de la littérature en général. En 1906, dans *Théorie littéraire* (*Bungakuron* 文学論) il énonce sa pensée théorique sur l'expression littéraire en développant la formule F+f. D'après celle-ci, dans la création littéraire, sont importantes aussi bien les idées (« l'impression focale= F) que « l'esprit que s'adhère » à celles-ci (f) ¹⁵¹⁶. Trois ans plus tard, en 1909, il publie son étude *Critique littéraire* (*Bungakuhyōron* 文学評論) dans lequel il affirme que le terme « littérature » a été créé tel quel au XVIII^e siècle mais que à ce moment personne ne pouvait dire clairement ce que c'était. Si l'on considère le XVIII^e siècle comme une période de cent ans dont la réalité peut être suivie au cours des années, alors la littérature de ce siècle serait une partie de l'histoire, une partie de l'histoire de la littérature ¹⁵¹⁷. Mais si l'on considère que celle-ci essaie d'analyser le phénomène social, d'en faire la synthèse, de s'efforcer de clarifier ce qui est complexe et cela du point de vue de la recherche des liens cause-effet, alors la littérature serait une science ¹⁵¹⁸. Malgré les idées les plus répandues entre les gens, Sōseki est persuadé que, finalement la littérature est une science et que la différence existant entre littérature et science dans les idées communes est due à une confusion ¹⁵¹⁹. En effet, étant donné que la littérature est identifiée à la production littéraire et que celle-ci est considérée comme le reflet des capacités des hommes et de la nature des phénomènes, elle peut être vue comme une science ¹⁵²⁰. Le processus par lequel on s'approche de la littérature est donné comme une suite d'événements logiques : d'abord on lit un ouvrage, ensuite cet ouvrage soulève des sentiments qui vont amener le lecteur à se poser des questions et finalement à vouloir les expliquer ¹⁵²¹. Néanmoins, tout en reconnaissant que l'histoire de la littérature est issue d'une évolution, il refuse d'y voir seulement « l'esprit de l'époque » étant donné qu'il y a des ouvrages qui sont appréciés à des époques différentes et

¹⁵¹⁶ NATSUME Sōseki 夏目漱石, *Bungakuron* 文学論 (*Théorie littéraire*), Iwanami shoten 岩波書店, Tōkyō, 1956, p. 27 : *F wa muten teki insho mata wa kennin wo imi shi, f wa kore ni fujaku suru jōcho wo imi su* (Fは無點的印象又は権念を意味し、fはこれに付着する清緒を意味す。).

¹⁵¹⁷ NATSUME Sōseki 夏目漱石, *Bungaku hyōron* 文学評論 (*Critique littéraire*), Iwanami shoten 岩波書店, Tōkyō, 1985, p. 13 : *Sate jūhachi seiki to wa iu made mo naku hyakunen kan no koto de aru. Hyakunen kan no jijitsu wo ichinen me kara hyakunen me made ato tsukete iku ue kara shita he tsuranuita kisai ga dekiru. Sunawachi jūhachi seiki bungaku wa kono ten kara iu to rekishi de aru. Bungaku shi no hitotsu bun de aru* (さて十八世紀とはいってもなく百年間の事である。百年間の事実を一年目から百年目まであとつけて行く上から下へ貫いた記載が出来る。即ち十八世紀文学はこの点からいう歴史である。文学史の一分である。)-

¹⁵¹⁸ *Ibid.* pp. 13-4: *Shakai no genshō wo bunseki shite mitari, sōgō shite mitari, sakuzatsu naru mono wo meiryō ni suru koto wo tsutomete mitari, gen.in kekka no kankei wo miidasu koto ni hone wo oru ten kara ieba mochiron kagaku de arō* (社会の現象を分析して見たり、総合してみたり、錯雑なる者を明瞭にすることを力めて見たり、原因結果の関係を見出す事に骨を折る点からいえば無論科学であろう。).

¹⁵¹⁹ *Ibid.* p. 17.

¹⁵²⁰ *Ibid.* p. 18.

¹⁵²¹ *Ibid.* p. 22.

pour des personnes différentes. Pour comprendre la littérature, il faut tenir compte également des sentiments humains¹⁵²².

De façon parallèle à la réflexion sur la nature de la littérature, se trouve la création de la discipline « littérature nationale » qui, comme nous l'avons signalé, est créée officiellement dans l'université impériale de Tōkyō en 1890 de la division du département d'Etudes classiques dans lequel on étudiait les ouvrages chinois et japonais¹⁵²³. Depuis cette date, le terme employé pour traduire celui de « literature » (en anglais) est *bungaku* (文学). Il s'agit d'un terme qui provient du chinois et qui auparavant était employé avec la signification de « classiques chinois »¹⁵²⁴. Néanmoins, à partir de la création en 1890 du département de littérature nationale (*kokubungaku*) à l'université impériale de Tōkyō il sert à nommer la littérature japonaise¹⁵²⁵. Or, son adoption se fera petit à petit et nous trouvons des auteurs comme Sōseki qui emploient d'autres termes pour la nommer¹⁵²⁶.

Bien que créée dans la décennie des années quatre-vingt, la discipline ne se consolidera comme telle qu'au début du XX^e siècle¹⁵²⁷. Le nouveau département est contrôlé au départ par des chercheurs appartenant à l'école des *Kokugaku* ce qui explique en partie le contenu des premières histoires littéraires écrites au Japon, mais, petit à petit, ils vont être remplacés par des chercheurs qui ont fait leurs études à l'étranger et qui, de retour au Japon, vont introduire les idées littéraires existant en Occident (Europe et Etats Unis)¹⁵²⁸. Or, cette influence est déjà présente dans les premiers textes datant de 1890 comme par exemple dans *Histoire de la littérature nationale* (*Nihon bungaku shi* 日本文学史) de Mikami Sanshi 三上参次 et Takatsu Kuwasaburō 高津鋤三郎 où nous trouvons certaines idées prises des ouvrages d'Hyppolite Taine¹⁵²⁹. En effet, parmi les lectures universitaires des premiers étudiants du département de Literature japonaise se trouvaient H. Taine et H. M. Posnett¹⁵³⁰.

¹⁵²² *Ibid.* pp. 45-6.

¹⁵²³ La division se produit en 1884.

¹⁵²⁴ C'est-à-dire des textes ayant une finalité politique et morale. Le terme est employé pour traduire « littérature » pour la première fois par Nishi Amane et Kikuchi Dairoku : LOZERAND, E « La constitution d'une littérature nationale dans le Japon de 1890 », dans TSCHUDIN, J.-J. et HAMON, Cl. (éd.), *La nation en marche. Etudes sur le Japon impérial de Meiji*, Éd. Philippe Picquier, Paris, 1999, pp. 123-41, p. 125.

¹⁵²⁵ Pour la fondation du département: BURNS, Susan L. *Before the Nation. Kokugaku and the imagining of community in early Modern Japan*, Duke University Press, Durham et London, 2003, p. 191.

¹⁵²⁶ En effet lui, il emploie le terme *kanbungaku* ce qui peut induire en erreur du fait de la présence du premier élément : *kan* qui normalement fait référence aux idées qui viennent de la Chine : KARATANI, K. *Origins of Modern Japanese Literature*, Duke University Press, Durham et London, 1993, p. 19.

¹⁵²⁷ YODA, T. *Gender and National Literature*, *op. cit.* p. 43.

¹⁵²⁸ *Ibid.* p. 43.

¹⁵²⁹ *Ibid.* p. 44. Ces influences concernent entre autres, l'idée du concept « d'histoire de la littérature ».

¹⁵³⁰ BROWNSTEIN, Michael C. « From Kokugaku to Kokubungaku. Canon Formation in the Meiji Period », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 77, n° 2 (dec. 1987), pp. 435-60. Parmi ces premiers étudiants se trouvent Ochiai Naobumi, Ueda Kazutoshi, Haga Yaichi, Mikami Sanji.

1890 est une année riche en publications concernant l'histoire de la littérature japonaise ce qui rend compte de la fertilité des nouvelles idées en rapport à ce problème. À côté de l'ouvrage de Mikami et de Takatsu nous trouvons deux autres ouvrages traitant le même sujet, ceux de Ueda Kazutoshi : *Littérature nationale* (国文学 Kokubungaku) et de Haga Ya.ichi et Tachibana Senzaburō : *Livre de lecture de littérature nationale* (国文学読本 Koku bungaku tokuhon)¹⁵³¹. Puis, de façon parallèle à la parution de cette « trilogie » de anthologies, Ochiai Naobumi 落合直文 et ses collaborateurs commencent (aux éditions Hakubun-kan) la publication d'une série nommée *Collection complète de littérature nationale* (日本文学全書 Nihon bungaku zensho) dans laquelle sont publiés, dans un style proche de la langue parlée, des classiques de l'époque Heian et d'autres époques jusqu'au XV^e siècle (notamment la littérature des « monogatari » et des « journaux »)¹⁵³². L'objectif des auteurs est exprimé dans la préface du premier volume. Ainsi, ils déclarent :

L'édition des classiques est pauvre et souvent les rares livres qui peuvent être acquis avec difficulté sont pleins d'erreurs et difficiles à comprendre. La raison pour laquelle nous publions cette collection est de rendre plus facile au peuple d'acquiescer et de lire ces livres et donc de les rendre capables de connaître l'excellence de la littérature nationale qui est au-dessus de la littérature chinoise et de la littérature occidentale¹⁵³³

Certes, tous les ouvrages ont le même sujet, mais la façon de le traiter et de comprendre « l'histoire de la littérature » et la « littérature » en général est différente d'un auteur à un autre. Ainsi, dans l'introduction de sa *Littérature nationale*, Ueda déclare que :

pour ce qui est de ces grandes questions comme de savoir ce qu'est la littérature, ou ce qu'est la littérature nationale, je souhaite ne pas donner ici de définition pour y répondre. Nous ne connaissons pas assez largement la totalité du champ de la littérature, nous ne connaissons pas non plus assez profondément la valeur spécifique de la littérature, c'est pourquoi nous ne nous lancerons pas absurdement dans des spéculations abstraites¹⁵³⁴

Mikami et Takatsu, dans leur ouvrage, manifestent également les difficultés de donner une définition de la « littérature » à laquelle ils consacrent le deuxième chapitre de leur *Histoire de la littérature japonaise*. Celui-ci s'ouvre avec la constatation que si l'on demande

¹⁵³¹ LOZERAND, E. *Littérature et génie national*, op. cit. p. 73. Le premier est un ouvrage de 340 pages qui contient une anthologie de textes recueillis entre les époques Nara et Tokugawa appartenant à soixante-dix auteurs (connus et moins connus) ; le deuxième a environ 400 pages incluant extraits d'ouvrages écrits également à ces époques (y incluant des pièces de Nō, kyogen, ouvrages de Chikamatsu) : BROWNSTEIN, Michael C. « From kokugaku to Kokubungaku », op. cit. pp. 442-3.

¹⁵³² *Nihon bungaku zensho*, Tōkyō, 1890. Les ouvrages sont précédés d'une petite introduction dans laquelle les éditeurs les situent dans leur contexte historique. BROWNSTEIN, Michael C. « From kokugaku to Kokubungaku », op. cit. p. 443.

¹⁵³³ *Nihon bungaku zensho*, Tōkyō, 1890, vol. 1, p. 1.

¹⁵³⁴ UEDA Kazutoshi, *Kokubungaku*, 1890, p. 5, cité par LOZERAND, E. *Littérature et génie national*, op. cit. p. 33-4.

à dix personnes ce qui est la littérature on aura dix réponses différentes et continue en passant en revue des définitions faites par les auteurs latins (Tacite, Cicéron, Quintilien) et certains des auteurs modernes¹⁵³⁵.

Après, ils se concentrent sur le concept de littérature au Japon en constatant que, depuis les temps anciens jusqu'à la fin de la période Edo, il s'agit de l'apanage des spécialistes en études chinoises¹⁵³⁶. Puis, devant les différentes définitions possibles (emploi des styles, reflet des sentiments et pensées des hommes, finalité d'amusement, spécialité d'études), ils préfèrent de ne pas en donner une¹⁵³⁷. Par contre, dans le chapitre qu'ils consacrent à la littérature nationale, ils laissent clairs les rapports existants entre la littérature et le contexte historique et social dans lequel les ouvrages ont été créés suivant les idées d'Hyppolite Taine¹⁵³⁸. En effet, ils déclarent que :

L'histoire littéraire est la forme de l'histoire qui note l'origine, l'évolution, et développement et la transformation de la littérature. Tout comme il y a une histoire mondiale et une histoire nationale dans l'histoire à propre parler, il existe une histoire mondiale de la littérature et la histoire nationale de la littérature existe dans son domaine. Ainsi comme les études de l'évolution et du progrès de l'intelligence humaine à travers de la littérature et plus tard examinent historiquement le phénomène littéraire qui appartient à la nation¹⁵³⁹

Pour sa part, Haga Ya.ichi dans son ouvrage de 1894 *Dix conférences sur la littérature nationale* (*Kokubungaku shi jūkō* 国文学史十講) après avoir passé en revue les ouvrages consacrés à ce sujet dès 1890, s'attaque (dans l'introduction) à la définition de la « littérature » en commençant par avertir de l'existence de plusieurs définitions possibles faites aussi bien par les étrangers (dont Aston) et les Japonais¹⁵⁴⁰. Il ne donne pas sa définition, (p. 4), mais semble convaincu du fait que la littérature est une production artistique réalisée par les hommes¹⁵⁴¹.

Néanmoins, cette « non définition » théorique de la littérature, est en partie compensée par le contenu des ouvrages et les déclarations des auteurs dans les introductions. Ainsi, pour

¹⁵³⁵ MIKAMI Sanji 三上参次 et TAKATSU Kuwasaburō 高津鉄三郎, *Nihonbungakushi*, 1890, pp. 7-9 : : *tatohi, kotae ni kiwasezaru mo, jūnin, jūshu no kotae wo nasubeshi* (たとひ答に窮せざるも、十人、十種の答を為すべし).

¹⁵³⁶ *Ibid.* p. 11 : *waga hō ni te, Tokugawa bakufu no yo no bakumatsu made wa, gakumon to ieba masu kangaku no koto ni te, gakusha to ieba matsu no koto ni te, gakusha to ieba kanji wo yomu hito to omou hodo nari* (我邦にて、徳川幕府の世の末葉までは、学問とイヘバまつ漢学の事にて、学者と云へば漢字を読む人と思ふほどなり).

¹⁵³⁷ *Ibid.* 15 : *ijō nobetaru tokoro ni te, moto, bungaku no nani mono taru ka to no gimon ni kotaebeshi. Saredomo, kono teigi totemo, ima da kanzen naru mono ni wa hizaru beshi* (以上述べたる処にて、略、文学の何ものたるかとの疑問に答得べし。されども、この定義とても、いまだ完全なるものには非ざるべし。).

¹⁵³⁸ *Ibid.* pp. 28-9.

¹⁵³⁹ *Ibid.* chap. 1, p. 1. Pour le texte original voir annexe 2 : textes, partie b) Japon, n° 4.

¹⁵⁴⁰ HAGA Ya.ichi 芳賀矢一, *Kokubungaku shi jūkō*, Tōkyō, 1899, pp. 4-6.

¹⁵⁴¹ *Ibid.* p. 5 : *bungaku to iu mono wa, bunjin ni yotte tsukurareta seisaku mono de arimasu* (文学といふものは、文人によって作られた製作物であります).

Mikami et Takatsu la sienne était « véritablement la première histoire de la littérature » du Japon¹⁵⁴². En ce qui concerne le contenu, les auteurs sont conscients de l'existence d'une littérature japonaise depuis l'époque des dieux jusqu'aux temps présents¹⁵⁴³ et ils font un partage des époques compte tenu des référents différents. Ainsi, dans l'ouvrage de Mikami et Takatsu, il est fait suivant les périodes historiques (époque ancienne, Heian, Kamakura, Muromachi, Edo), dans celui de Haga Ya.ichi (1899) il suit une division en cinq parties : l'époque ancienne (*jōko bungaku* 上古文学) depuis les premiers temps jusqu'à Heian, l'époque ancienne moyenne (*chūko bungaku* 中古文学) de Heian à la création du bakufu de Kamakura, l'époque ancienne récente (*kinko bungaku* 近古文学) qui englobe les périodes entre Kamakura et Edo, l'époque moderne (*kinsei bungaku* 近世文学) qui correspond avec la période d'Edo et l'époque contemporaine (*gendai bungaku* 現代文学)¹⁵⁴⁴. En 1890, Haga et Tachibana avaient fait ce partage d'époques en six parties : première époque ancienne (*jōko no bungaku* 上古の文学) jusqu'à l'époque de Shōtoku Taishi, époque ancienne moyenne (*jōchū no bungaku* 上中の文学) qui correspond avec l'époque Heian, Kamakura (*Kamakura jidai no bungaku* 鎌倉時代の文学), Muromachi (*Muromachi jidai no bungaku* 室町時代の文学), Edo (*Edo jidai no bungaku* 江戸時代の文学) et époque après la restauration Meiji (*Meiji ishin go no bungaku* 明治維新後の文学)¹⁵⁴⁵.

Pour ce qui est des ouvrages contenus dans ces « histoires de la littérature », les auteurs respectent ceux qui étaient déjà considérés comme « classiques » (chroniques anciennes, le *Man'yō-shū*, les premières anthologies poétiques, la littérature de journaux et monogatari de Heian et de Kamakura, quelques pièces de Nō) mais ils incluent d'autres ouvrages qui ne pouvaient pas être considérés comme tels pendant l'époque Tokugawa (moment où les *Kokugakusha* ont établi un premier « canon »). Ainsi, la littérature populaire d'Edo, les ouvrages de Chikamatsu sont inclus également. Et cela parce que l'époque Edo (notamment la période Genroku) est considérée à présent comme le deuxième « âge d'or » de la littérature japonaise du fait qu'elle est écrite pour et par le peuple japonais¹⁵⁴⁶. L'inclusion

¹⁵⁴² MIKAMI Sanji 三上参次 et TAKATSU Kuwasaburō 高津鉄三郎, *Nihon bungaku shi*, introduction, p. 9 : *honsho wa jitshu ni honyō bungaku shi no kōshi ari.* (本書ハ実ニ本邦文学史の嚆矢あり。)

¹⁵⁴³ HAGA Ya.ichi 芳賀矢一, *Kokubungaku shi jūkō*, p. 12 : *Waga kuni no bungaku wa kamiyo kara hajimatte, renmen to shite kyō made tsutahatte irimasu* (我国の文学は神代から始まって、連綿として今日迄伝はって居ります。).

¹⁵⁴⁴ *Ibid.* pp. 18-9.

¹⁵⁴⁵ HAGA Ya.ichi 芳賀矢一, *Kokubungaku shogen shōron* 国文学緒言詳論, dans *Ochiai Naobumi, Ueda Kazutoshi, Haga Yaichi, Fujioka Sakuburō senshū*, op. cit. pp. 197-205, p. 199.

¹⁵⁴⁶ Cette considération “d'âge d'or” apparaît dans l'ouvrage de Mikami et Tachibana: BROWNSTEIN, Michael C. « From kokugaku to Kokubungaku », op. cit. p. 454.

de nouveaux ouvrages est annoncée par Ueda dans la préface de son ouvrage de 1890 avec les mots suivants :

J'estime non seulement la littérature des époques Nara et Heian comme d'autres chercheurs mais aussi les chroniques guerrières, les essais, les librettos de Nō et du théâtre de marionnettes, les romans et les vers comiques (...). Je désire introduire dans les cercles éducatifs des ouvrages qui ont été ignorés de ces chercheurs jusqu'à ce moment¹⁵⁴⁷.

Non seulement l'époque à laquelle les ouvrages ont été écrits est considérée, mais la langue l'est également. Bien sûr, les ouvrages écrits en chinois et *kanbun* sont exclus. Il nous reste donc les ouvrages écrits en *wabun* mais aussi ceux qui le sont en langue « vernaculaire » comme les ouvrages populaires de l'époque Tokugawa et en style mixte (*wakan konkōbun*)¹⁵⁴⁸.

Ces premiers ouvrages, malgré leurs différences montrent déjà une certaine unité qui est importante pour notre sujet. D'abord, ils sont élaborés pour servir, en partie comme manuels de texte et de lecture pour les étudiants de l'université et donc, ils contribuent déjà à donner une certaine vision de la littérature japonaise. Tout comme les « classiques » dont la publication en langue « vernaculaire » commence en même temps. Un autre aspect important est le fait de reconnaître les rapports existant entre la littérature et le contexte social et historique dans lequel elle a été créée. En faisant cela non seulement se renforcent les liens entre la littérature et l'histoire mais aussi entre les Japonais et l'expression écrite de leurs pensées, sentiments, etc. Dans son *Histoire de la littérature japonaise*, Mikami et Takatsu déclarent que : « 'Bungaku' exprime les sentiments, les idées, l'imagination des hommes avec un certain style, qui combine plaisir et utilité comme son objectif et répand une connaissance générale dans la majorité du peuple »¹⁵⁴⁹ La littérature devient ainsi le patrimoine de tous et cela depuis les temps anciens. Les ouvrages donc montrent et diffusent une continuité qui avait déjà été établie en ce qui concerne l'histoire (à travers l'institution impériale) et en ce

¹⁵⁴⁷ *Kokubungaku shogen* dans *Ochiai Naobumi, Ueda Kazutoshi, Haga Ya.ichi, Fujioka Sakuburō zenshū*, op. cit. pp. 107-8, p. 107 : *Yue ni chosha wa kare no wagakusha to tomo ni Nara engi no chō no bungaku wo sonjū suru to dōji ni mata ato yo no hattatsu ni kakaru senki zuihitsu yōbun inhon shōsetsu haikai kyōka nado wo sonjū shite okazaru mono nari, (...) Yue ni chosha wa yōi ni konnichi no wagakusha ni raidō suru atawazushite karera ga dōgaiji shi hōteki shi okeru mono wo teiki shi kitari aete korera wo kyōikukai ni yunyūsen to hossuru mono nari*, (故に著者ハ彼の和学者と共に奈良延喜の朝の文学を尊重する同時に又後世の発達にかかる戦記随筆謡文院本小説俳諧狂歌等を尊重して措かざるものなり (...) 故に著者ハ容易に今日の和学者に雷同する能はずして彼等が度外視し放擲し置ける者を提起し来り敢て此等を教育界に輸入せんと欲するものなり).

¹⁵⁴⁸ BROWNSTEIN, Michael C. « From kokugaku to Kokubungaku », op. cit. p. 455.

¹⁵⁴⁹ MIKAMI Sanji 三上参次 et TAKATSU Kuwasaburō 高津鉄三郎, *Nihon bungaku shi*, 1890, vol. 1, p. 13 : *Bungaku to wa, naru buntai wo motte, takumi ni hito no shisō, kanjō, sōzō wo arawashitaru mono ni shite, jitsuyō to kairaku to wo kaneru wo mokuteki to, daita kazu no hito ni. Daitai no chishoku wo tsutahuru mono wo iu* (文学とは、或る文体を以て 巧みに人の思想、感情、想像を表したる者にして、実用と快樂とを兼ねるを目的と、大多数の人に。大体の智識を伝ふる者を云ふ。).

qui concerne les croyances (à travers la création du shintō d'Etat). Il s'agit là d'un aspect qui, comme nous l'avons vu, semble manquer aux ouvrages grecs du même domaine.

Pour ce qui concerne la langue, il s'agit d'ouvrages écrits dans des styles divers du japonais et certains comme celui de Haga Ya.ichi de 1899 proches déjà du japonais moderne. En tout cas, étant donné qu'ils sont écrits par des chercheurs qui réclament une unité japonaise, ils ne sont pas écrits en *kanbun*.

En partant de ces premiers travaux, d'autres vont voir le jour tout au long de la période qui nous intéresse ici. Certains seront des ouvrages partiels consacrés à une période concrète. Tel est le cas de celui de Owada Takeki 大和田健樹 *Meiji Bungakushi* 明治文学史 publié en 1894 et dont le but est d'établir une étude de la nouvelle littérature qui s'est créée à partir des nouvelles conditions de Meiji¹⁵⁵⁰. Nous trouvons également d'autres ouvrages comme *Nihon bungakushi* 日本文学史 de Konakamura Gisō 小中村 義象¹⁵⁵¹. Ochiai Naobumi 落合直文 (1861-1903) quant à lui commence à écrire en 1890 toute une série d'articles concernant la littérature comme discipline théorique ; des articles qui s'intéressent non seulement à son développement à travers l'histoire (étude sur la littérature de l'époque Nara), mais aussi au futur de la littérature nationale, à la poésie¹⁵⁵².

Le nombre de ceux-ci montre l'intérêt que le sujet soulève entre les chercheurs et l'ampleur de la discussion concernant la littérature qui permet d'écrire des ouvrages de divers signes sous un même titre.

Ainsi, que ce soit par leur contenu (canon de textes choisis) ou par leurs styles, ces histoires de la littérature contribuent d'une façon effective à répandre l'image d'une identité propre aux Japonais, qui trouve son expression écrite dans des ouvrages « uniques et propres », miroir de l'évolution et des sentiments et de la civilisation du peuple japonais. Il s'agit d'une idée semblable à celle que nous trouvons dans les histoires littéraires grecques et surtout dans les travaux des linguistes et des écrivains partisans de la langue démotique comme Psycharis ou Palamas pour lesquels la langue (et la littérature) évolue avec le temps, montrant de cette façon ses liens profonds avec la propre évolution de la nation

¹⁵⁵⁰ OWADA Tateki 大和田健樹, *Meijibungakushi*, Tōkyō, 1894, p. 2 : *Iu wa yuru Meiji shakai no shinpo to tomo ni katsudō shite tomazaru shinbungaku no sonsuru mono aru wo iu nari* (謂はゆる明治社会の進歩と共に活動して止まざる新文学の存するものあるを謂うなり。). Le même auteur écrira aussi une *Histoire de la littérature japonaise* (*Wabungakushi* 和文学史). Il est bon signaler le fait que l'auteur emploie le terme Wa (和) dans sa signification de "Japon" au lieu d'employer le terme qui était le plus courant, celui de Koku (国) ou encore de Nihon (日本). Ce choix implique une position idéologique dans laquelle le référent est celui des époques anciennes et donc, il renforce l'idée de la continuité du caractère national depuis ces premières époques.

¹⁵⁵¹ HAGA Ya.ichi 芳賀矢一, *Kokubungaku shi jūkō*, 1899, pp. 1-2.

¹⁵⁵² Quelques uns de ces articles publiés entre 1890 et 1892 sont recueillis dans *Ochinai Naobumi, Ueda Kazutoshī, Haga Yaichi, Fujioka Sakutarō shū*, op. cit., pp. 3-23.

4. Les croyances : unité du peuple ?

A côté de l'histoire, le domaine des croyances est celui qui a intéressé de près, depuis le début, les gouvernements. Certes, comme nous l'avons vu, l'intérêt qu'on lui a porté a revêtu des visages différents en Grèce et au Japon, mais cela ne nie pas le contrôle que les gouvernements ont exercé sur ce domaine. Il a été aussi signalé que le besoin éprouvé par les nouveaux régimes d'employer les croyances afin de justifier leurs positions les a amenés à établir des modèles qui allaient parfois à l'encontre des croyances populaires, ce qui avait produit des conflits très violents, surtout dans le cas du Japon. Des conflits qui avaient fini par un certain « repli » du gouvernement dans ses prétentions. Or la situation grecque est très différente de celle du Japon, compte tenu du fait que l'orthodoxie est reconnue depuis le début comme la religion officielle de la nation et que personne ne la met en doute. Face à cette « homogénéité », les Japonais doivent faire face à une situation plus complexe, fruit de sa propre histoire et de la capacité synchrétique des différentes croyances qui se sont implantées sur leur sol. De là la difficulté d'établir une « religion officielle ». Néanmoins, comme nous le verrons plus tard, à partir 1890, la création du shintō d'Etat peut être une tentative pour trouver une « croyance commune » même si l'on y verra plus une ligne de comportement moral qu'une religion.

Dans la période qui nous intéresse ici, nous voyons s'affirmer certaines situations qui s'étaient développées antérieurement et d'autres qui seront des clés pour comprendre l'histoire postérieure de nos deux territoires. Pour aborder la problématique de la religion, il faut considérer deux grands ensembles. D'abord la situation interne et l'importance accordée aux croyances comme élément capable de créer l'unité de la nation tout comme les problèmes que cela pouvait avoir dans la vie de tous les jours. Ensuite, l'image projetée face à l'extérieur ; une image qui sert pour diffuser les discours officiels mais également pour la complexité des réalités concernant les croyances.

4.1. Les croyances face à l'intérieur : une unité ?

Comme dans la période précédente, les questions concernant la vie religieuse sont plus complexes au Japon qu'en Grèce et notre chapitre sera donc un reflet de cette situation. Il existe néanmoins une certaine gradation dans cette affaire qui peut être appliquée aux deux territoires. D'un côté se trouve le problème de la « religion officielle » et des rapports entre les institutions religieuses et le gouvernement, de l'autre l'affaire des superstitions et finalement la présence de la religion dans le monde de la recherche et l'enseignement. En fait, toutes ces questions sont liées puisque l'établissement d'une idéologie officielle mène également à la création des canaux pour la diffuser et donc pour arriver à tous les habitants des Etats en faisant de celle-ci la base d'une conscience unitaire.

Si nous commençons donc par le premier problème, celui de la religion « officielle », la situation grecque continue dans la ligne de ce que nous avons observé dans les décennies antérieures. C'est-à-dire que l'orthodoxie reste, sans contestation, la religion de l'État. Ainsi était-il établi dans l'article 1 de la Constitution promulguée en 1864, dont le texte est repris à l'identique de celui de la Constitution de 1844. Un article qui stipulait également que le reste des croyances était respecté si celles-ci ne supposaient pas une menace pour la vraie foi¹⁵⁵³. Cette remarque servait à inclure également les représentants d'autres branches du christianisme comme les catholiques dont les prêtres, archevêques et évêques devaient néanmoins être citoyens grecs. Egalement, elle servait à établir une différence par rapport aux populations musulmanes qui habitaient des territoires revendiqués comme étant grecs. En 1911, la nouvelle constitution conservera encore dans l'article 2 la même référence à la religion officielle de l'Etat. Or, nous observons des changements qui, même minces, sont significatifs. Le premier fait référence à la mention des autres croyances, qui est éliminée du texte. En revanche, les pères de la nouvelle loi fondamentale ajoutent une phrase qui sert à consolider encore plus l'importance de la *katharevousa*. Ainsi, il est dit que les textes sacrés

¹⁵⁵³ La référence à la religion officielle de l'Etat est présente depuis la première constitution de 1832 (et même dans les textes rédigés pendant la guerre d'indépendance. Dans les constitutions les deux premiers articles concernent le culte et leur contenu est presque identique depuis celle de 1844. Pour les textes constitutionnels : *Τα Ελληνικά συντάγματα*, Εκ. Α. Αναστανασίου, Αθήνα, 1977, Σύνταγμα και πολιτεία, σειρά μελετών και κειμένων, 1: celui de 1844 pp. 65-87; celui de 1864: pp. 88-105; celui de 1911 : pp. 106-30.

seulement peuvent être écrits dans la langue de la Sainte Eglise Orthodoxe, donc dans la langue archaïsante¹⁵⁵⁴.

Et peut-être, suivant cette identification entre l'Eglise et l'Etat, Konstantinos Oikonomos publie en 1898 son ouvrage *Vie du Patriarche de Constantinople, ethno-martyr Gregorios V* (*Βίος του εθνομαρτύρου Πατριάρχου Κωνσταντινπόλεως Γρηγορίου του Ε'*) dans lequel le patriarche est considéré comme le premier « martyr » de la patrie.

Bien sûr, cette référence constante à l'orthodoxie servait à identifier les Grecs à l'intérieur de l'Etat mais également, servait les idées irrédentistes – une constante jusqu'en 1923. Des idées qui, néanmoins, supposaient dans notre décennie, un affrontement extérieur non seulement avec les autres Etats orthodoxes indépendants mais également avec le Patriarcat dont le représentant, Joachim, nourrissait le rêve de créer à nouveau une communauté « œcuménique » qui unirait tous les orthodoxes sous son mandat¹⁵⁵⁵. Quoi qu'il en soit, l'orthodoxie reste toujours un signe d'identité aussi bien de l'Etat que des Grecs dans l'idéologie officielle.

Or, comme nous verrons plus tard, le discours de l'Eglise est une chose et autre chose les croyances et la religiosité du peuple.

Au Japon au contraire, la situation est plus complexe. Comme nous l'avons déjà vu, la décennie des années 1880 se fermait avec la promulgation de la Constitution dont l'article 9 supposait la première réglementation officielle en ce qui concerne les croyances de l'Etat. La décennie suivante s'ouvrira avec un autre document extrêmement important pour la suite du problème identitaire et, en général, pour l'avenir du territoire. Il s'agit du Rescrit sur l'Education (*Kyōiku chokugo* 教育勅語) fait public d'abord dans le bulletin officiel (*kanpō*) du gouvernement en 1890 et puis dans le journal *Tōkyō Asahi*¹⁵⁵⁶. Si la constitution affirmait la liberté de conscience, dans les limites du respect à la morale constitutive des bases de l'Etat et du respect à l'empereur, le Rescrit ira plus loin dans ses idées. Le texte est assez connu pour le citer en entier ; or, il y a des éléments qui sont trop importants pour les passer sous silence puisque pris de la morale confucéenne, ils avaient été transférés aux croyances du shintō pour donner les bases et du shintō d'Etat et du *kokutai*. C'est-à-dire, les bases de la « religion d'Etat » et de « l'essence » du pays. Ainsi, l'un et l'autre sont fondés sur la croyance que la lignée impériale, issue des dieux (et donc d'origine divine) s'est maintenue

¹⁵⁵⁴ *Ibid.* p. 106.

¹⁵⁵⁵ FUJINAMI, N. « The Patriarcal Crisis of 1910 », op. cit. pp. 16-7.

¹⁵⁵⁶ GRIOLET, P. « L'élaboration du Rescrit sur l'Education, *kyōiku choguko* » dans TSCHUDIN, J.-J. et HAMON, Cl. (éds.), *La nation en marche. Etudes sur le Japon impérial de Meiji*, Ed, Philippe Picquier, Paris, 1999, pp. 59-77, p. 59. Le texte publié dans le journal était noté de façon phonétique.

ininterrompue depuis toujours ; dans l'observance des principes de loyauté et de piété filiale (*chū 忠* et *kō 孝*) ; dans le respect des cinq rapports personnels¹⁵⁵⁷. Ainsi, le Rescrit commence :

A Nos sujets :

Nos Impériaux Ancêtres ont établi l'Empire sur une base large et impérissable et ils ont profondément et solidement implanté la Vertu dans Notre Patrie. Nos sujets, constamment unis dans les sentiments de loyauté et de piété filiale, en ont d'âge en âge illustré la beauté. (...) Vous, Nos sujets, soyez fils pieux, frères affectueux, époux unis, amis sincères (...) vous défendrez ainsi et maintiendrez la prospérité de Notre Trône Impérial, contemporain du Ciel et de la Terre¹⁵⁵⁸

Nous trouvons donc, une synthèse entre les éléments shinto comme ils avaient été établis dans la tradition du *kokugaku* : l'empereur descendant des dieux et les éléments confucéens : la loyauté, la piété filiale (puisque l'empereur est le « père » de tous les Japonais) et les cinq rapports personnels. En plus, le lien unissant l'empereur et ses sujets est aussi soumis à des notions issues de la pensée confucéenne : les sujets lui doivent loyauté en échange de laquelle il se doit d'être bienveillant envers eux. Etant donné qu'il prône comme obligatoire une série de croyances, le Rescrit suppose un coup important donné à la liberté de conscience défendue dans la Constitution¹⁵⁵⁹. En 1891, le ministère de l'Education chargera Inoue Tetsujirō 井上鉄次郎(1855-1944) de réaliser un *Commentaire du Rescrit impérial sur l'Education* (*Kyōiku Chokugo engi 教育勅語演義*) qui sera considéré comme l'interprétation officielle de celui-ci. Dans son ouvrage, Tetsujirō qui avait étudié la philosophie occidentale en Allemagne, utilise des exemples comme ceux de Socrate pour affirmer la supériorité de la loyauté et la piété filiale comme des valeurs éthiques¹⁵⁶⁰. En fait, son commentaire interprète le rescrit comme étant un texte de principes moraux. Ainsi, il signale que celui-ci est la « quintessence de la morale nationale » dont le contenu principal est le *kokutai*. Et celui-ci est fondé sur la « lignée impériale ininterrompue depuis dix mille générations »¹⁵⁶¹. Tetsujirō fait également le parallèle entre la loyauté et la piété filiale et la morale nationale de façon que les

¹⁵⁵⁷ Pour le contenu du *kokutai* : SHIMAZONO, S. « Inoue Tetsujirō (1855-1944) et la théorie d'une 'religion japonaise' » dans BERTHON, J.-P., BOUCHY, A. et SOUYRI, P. F. (éds.), *Identités, marges, médiations. Regards croisés sur la société japonaise*, Actes des troisièmes tables rondes franco-japonaises 1997-1998, Ecole Française d'Extrême-Orient, Paris, 2001, pp. 71-83, p. 79.

¹⁵⁵⁸ Traduction officielle publiée en 1909: GRIOLET, P. « L'élaboration du Rescrit sur l'Education », p. 61. Pour le texte originel voir annexes 2 : textes b) Japon, n° 5.

¹⁵⁵⁹ Elle est énoncée dans l'article 28 (chapitre 2 : Droits et devoirs des sujets): « Les sujets japonais ont la liberté de conscience dans les limites que permettent leur devoirs de sujet et sans nuire l'ordre et la paix ». : »: *Nihon shinmin wa annei chitsujō wo samatakesu kyū shinmin taru no gimu ni somukasaru kagiri ni oite shinkyō no jiyū wo aru* 日本臣民ハ安寧秩序ヲ妨ケス及臣民タルノ義務ニ背カサル限ニ於テ信教ノ自由ヲ有ス.

¹⁵⁶⁰ Pour les études de Tetsujirō : SHIMAZONO, S. « Inoue Tetsujirō (1855-1944) et la théorie d'une 'religion japonaise' », p. 73.

¹⁵⁶¹ *Ibid.* p. 79.

trois ne font qu'un¹⁵⁶². Il s'agit d'une théorie qui sera développée par la suite dans ses travaux postérieurs et qui est à la base des critiques faites par Tetsujirō au christianisme surtout après les problèmes causés par certains professeurs qui ne vont pas accepter de vénérer le rescrit sur l'éducation. Ces problèmes seront signalés par l'auteur dans son célèbre ouvrage *Kyōikushūkyō shōtotsu* publié en 1893. Ici, il signale dès l'introduction les différences entre le christianisme et le rescrit¹⁵⁶³.

Il ne faut pas, néanmoins, croire que ce commentaire soit accepté de tous. En effet, nous trouvons plusieurs critiques issues des milieux divers. Ainsi, Miyake Seturei le critique pour avoir la prétention de vouloir expliquer le pourquoi de la loyauté ; Onishi Hajime lui reproche de faire de la loyauté et de la piété filiale les bases de toutes sortes de principes moraux¹⁵⁶⁴.

En dehors du contenu, l'importance du texte réside dans l'utilisation que l'on va faire de lui. Ainsi, l'on enverra une copie dans toutes les écoles et institutions d'enseignement et on l'entourera de tout un rituel (révérence, lecture, etc.) inspiré des rituels shintō en faisant de lui non seulement les principes de l'Etat mais aussi d'un objet représentant l'empereur et donc sacré¹⁵⁶⁵.

Puisque la vénération et l'observance du contenu du Rescrit sont obligatoires, tout tentative d'aller à leur encontre est considéré comme un « attentat » envers l'empereur. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre les affaires de Kume Kunitake en 1891 et d'Uchimura Kanzō 内村鑑三 (1861-1930) en 1892 qui se sont terminés par un « châtement » exemplaire des coupables. En effet, Kume est démis de son poste à l'université suite à la publication en 1891 de son article « Le shintō est une tradition ancienne de la vénération du ciel » (*Shintō ha saiten no kozoku* 神道は祭天の古俗) mettant en doute la théorie officielle sur le shintō¹⁵⁶⁶. Pour sa part, Uchimura qui était chrétien, refuse de vénérer le Rescrit et pour cela est

¹⁵⁶² INOUE Tetsujirō 井上鉄次郎 *Kyōiku chokugo engi* 教育勅語演義 dans *Inoue Tetsujirō shū, dai 1 kan: Seiyō tetsugaku kōgi* 井上鉄次郎集 第1巻 西洋哲学講義, Kuresu shuppan クレス出版 Tōkyō, 2003, p. 3 : *chokugo no shui wa, kōtei chūshin no tokkō wo osamete, kokka no kiso wo katakushi, Kyōdō aikoku no gishin wo baiyōshite, fugu no henru ni sonafuru ni ari* (勅語ノ主意ハ、孝悌忠信ノ徳行ヲ修メテ、国家ノ基礎ヲ固クシ、共同愛國ノ義心ヲ培養シテ、不虞ノ變ニ備フルニアリ。).

¹⁵⁶³ INOUE Tetsujirō 井上鉄次郎 *Kyōiku shūkyō shōtotsu* 教育宗教衝突 dans SUZUKI, N. 鈴木範久 (éd.), *Kinkai nihon kirisutokyō meichozenshū, dai IV kirisitokyō to shakai.kokka hen*, 25: *Kyōiku to shūkyō no shōtotsu, Haigitetsu gaku ron* 近代日本キリスト教 名著選集 第IV 期もリント教 と社会国家 編 25 教育と宗教の衝突, Nihon Tōsho senta- 日本図書センタ, Tōkyō, 2004, introduction p. 4 : *chokugo no shui to yasukyō to kore omomuki wo koto ni suru mono aru wo ronjuru mono ni te* (勅語の主意と耶蘇教と其趣をことにするものあるを論ずるものにて).

¹⁵⁶⁴ DAVIS, W. "The Civil Theology of Inoue Tetsujirō", *Japanese Journal of Religious Studies*, Vol. 3, No. 1 (Mar., 1976), pp. 5-40, pp. 10-11.

¹⁵⁶⁵ HARDACRE, H. *Shinto and the State*, op. cit. p. 122-3.

¹⁵⁶⁶ *Meijishisōshū II, 明治思想 II*, op. cit. pp. 117-36. En plus d'aller apparemment à l'encontre du cité article 28 de la Constitution, il semble contredire également l'article 29 sur le droit d'association, publication, écriture.

également démis de son poste de professeur¹⁵⁶⁷. Si l'affaire se calme petit à petit, celle de Uchimura au contraire sert pour revitaliser le mouvement contre les chrétiens qu'avaient commencé les bouddhistes dans la décennie antérieure. En effet, on considérait le christianisme comme une religion antipatriotique, étrangère et donc, dangereuse pour le Japon. Les chrétiens japonais présenteront leur version des faits concernant le christianisme dans le congrès des religions en 1893, et essayant de montrer que loin d'être un ennemi, il pouvait être intégré sans problème dans la pensée japonaise. Néanmoins, les conflits continueront, comme le montre l'incident de 1897, qui est encore (ou voulait l'être) une illustration de la contradiction entre la foi chrétienne et le Rescrit sur l'Education¹⁵⁶⁸.

Au contraire, les Japonais orthodoxes (orthodoxie russe) montreront que leur foi n'est pas incompatible avec la loyauté envers l'empereur et la patrie, lorsqu'ils participeront activement à la guerre russo-japonaise, non seulement avec leur présence au front, mais aussi dans des associations pour aider les blessés et les familles des morts au combat¹⁵⁶⁹.

Pour ce qui est des bouddhistes, la tendance générale est de montrer qu'ils peuvent s'accommoder de la nouvelle idéologie ; fait d'autant plus aisé puisque nous assistons à une dissociation entre « religion » et « essence nationale ». En effet, la « religion » sera considérée comme quelque chose à caractère privé et donc propre à chaque individu tandis que le respect de « l'essence nationale », dont l'observance était obligatoire, était une affaire publique. Celle-ci est vue également comme la « morale » nationale. Donc, les bouddhistes mais aussi les chrétiens essaient de montrer que leurs croyances ne sont pas en conflit avec la « morale » japonaise ; qu'au contraire, celles-ci peuvent en être complémentaires. Ainsi, il y aura toute une série de slogans qui servent à affirmer la loyauté des bouddhistes envers l'Etat (par exemple assurant la protection du pays)¹⁵⁷⁰. Ils vont également réaliser leurs commentaires au rescrit sur l'Education en signalant que leur doctrine des Quatre Bénéfices (*Shi-on*) contient

¹⁵⁶⁷ SHIMAZONO Susumu 島蘭進, *Kokka shintō to Nihonjin* 国家神道と日本人, *op. cit.* p. 42. Dans l'affaire Uchimura nous trouvons d'une façon claire, les limites à la liberté de conscience. En effet, sa négation à vénérer le Rescrit est considérée comme troublant l'ordre public et de ce fait il peut être sanctionnée.

¹⁵⁶⁸ Il s'agit d'un incident touchant la tradition qui existait dans l'Haute Ecole Normale de Tōkyō d'engager les meilleurs candidats provenant de l'Ecole Normale de Niigata. Or, en 1897 le meilleur candidat était chrétien et on décide de ne pas tenir compte de sa candidature. L'affaire tourne au « scandale » et malgré l'intervention du gouverneur qui rappelle la liberté de culte, le candidat ne sera pas engagé dans cette institution : CARY. O. A *History of Christianity in Japan*, 2 vol. Curzon Press, Richmond, 1993, vol. 2, p. 272.

¹⁵⁶⁹ *Ibid.* vol. 1, pp. 418-9. La communauté des Japonais orthodoxes avait été établie par le prêtre russe Nicolai qui était arrivé au Japon (à Hakodate) en 1861 et qui résidait à Tōkyō depuis 1872 où il pourra bâtir la première cathédrale de son culte. Malgré le fait d'être une petite communauté à l'intérieur des groupes chrétiens, l'Eglise orthodoxe japonaise sera considérée comme une « sœur » pour les autres Eglises orthodoxes et elle sera visitée par l'archevêque de Zante, Dionysios Latas en 1893 et recevra une icône envoyée par l'archevêque de Jérusalem en 1895. Peut-être, il s'agit des liens tissés à l'issue du congrès des Religions qui eut lieu en 1893 à Chicago de façon parallèle à l'Exposition universelle.

¹⁵⁷⁰ DAVIS, W. "Buddhism and the Modernization of Japan", *History of religions*, vol. 28, n° 4 (May 1989), pp. 304-39, pp. 307-8.

les mêmes principes que le rescrit. Egalement, ils vont accepter sans problème le principe prôné par le gouvernement du *saisei itchi* 祭政一致), c'est-à-dire, l'union de la religion et de la politique¹⁵⁷¹.

Ainsi, Inoue Enryō 井上円了 intéressé par le bouddhisme et sa rénovation va intervenir également dans le débat concernant la morale nationale et bien que ses idées soient exprimées du point de vue de cet enseignement, elles sont très proches de celles de Tetsujirō. En effet, dans son article « Discussion sur la revitalisation de la loyauté et de la piété filiale » (« Chūkō katsuron » 忠孝活論) de 1893 il établit une défense de la loyauté et la piété filiales¹⁵⁷². Pour lui, dans la société il y a eu d'abord la famille impériale et puis le peuple. De là l'importance qu'il accorde à l'obéissance absolue à l'empereur comme valeur morale et en même temps il signale la coïncidence entre la loyauté et la piété filiale. Il dit : « Un Etat peut être considéré comme une grande famille. Lorsque les sentiments d'amitié sont étendus aux proches et plus loin ceux-ci peuvent devenir principes moraux envers la société et l'Etat »¹⁵⁷³. Il va également exprimer ses opinions en ce qui concerne la « querelle entre l'éducation et la religion » ouverte par Tetsujirō. En effet, dans la même année de 1893, il publiera dans la revue *Rokkai zasshin* 六会雑誌 un article intitulé « Kyōiku shūkyō kankeiron » 教育宗教関係論 (Discussion sur les rapports entre l'éducation et la religion)¹⁵⁷⁴. Dans cet article il défend l'idée que l'éducation et la religion ont des objectifs différents. Ainsi, tandis que la première s'intéresse à « ce monde », la seconde le fait par rapport au monde « d'en haut »¹⁵⁷⁵. Néanmoins, elles entretiennent des rapports par le biais de leur identification par l'auteur à la psychologie et la philosophie respectivement¹⁵⁷⁶. Bien sûr, dans la réforme du bouddhisme, dans cet article aussi, lorsque Inoue utilise le terme « religion » il le fait de façon que celui-ci devient un synonyme du bouddhisme.

Pour sa part, Kiyozawa Manshi 清沢満之 (1863-1903), fondateur d'un mouvement de réforme du bouddhisme connu comme *seishinshugi* (精神主義), ou spiritualisme, se montrera

¹⁵⁷¹ Ce qui défend le *sai-itchi* c'est le fait que le fondement du pouvoir politique de l'empereur se trouve dans sa responsabilité religieuse.

¹⁵⁷² Pour un compte rendu de l'époque voir : Tōyō daigaku Inoue Enryō kenkyūkai dai san bu (éd.) 東洋大学井上円了研究第三部, *Inoue Enryō kenkyū. Shiryōshū dai issatsu, Rokkazasshi, Taiyō, kokumin no tomo, Nihonjin* 井上円了研究資料集 第一冊 六会雑誌 太陽 国民の友 日本人, Tōkyō, 1981, pp. 38-9.

¹⁵⁷³ IENAGA, S. "Japan's Modernisation and Buddhism", *Contemporary Religions in Japan*, vol. 6, n° 1 (March 1965), pp. 1-41, p. 19.

¹⁵⁷⁴ Pour un compte rendu voir: *Enryō kenkyū. Shiryōshū dai issatsu Rokkazasshi, Taiyō, kokumin no tomo, Nihonjin*, Tōkyō, 1981, pp. 35-8.

¹⁵⁷⁵ *Ibid.* p. 36: *kyōiku to shūkyō kono mokuteki sōdō shi kara zaru mono ari* (教育と宗教とは其目的相同しからざるものあり。).

¹⁵⁷⁶ *Ibid.* pp. 36-7.

plus intéressé dans le domaine purement religieux. Ainsi, pour lui le salut vient de la foi dans une conception qui est proche de celle de Luther¹⁵⁷⁷.

D'autres auteurs qui s'intéressent à ces questions sont Hiraiwa Yoshiyasu 平岩宣程 qui écrira : *Notre kokutai et le christianisme* (*Waga Kokutai to Kirisutokyō わが国体とキリスト教*) publié en 1894 et Nakanishi Ushirō 中西牛郎 : *Conclusion à la confrontation entre l'éducation et la religion* (*Kyōiku shūkyō shōtotsu dan.an 教育宗教衝突断案*) de 1893 et *Discussion sur les trois religions du monde* (*Sekai sanseiron 世界三聖論*) de la même année. Dans leurs travaux, les deux auteurs répondent aux arguments employés par Inoue Tetsujirō dans son ouvrage de 1893 *Confrontation entre l'éducation et la religion* (*Kyōiku shūkyō shōtotsu*), des arguments qui sont une critique du christianisme, qui est vu comme un danger pour l'Etat et une religion antipatriotique. En effet, Tetsujirō se sert du refus des chrétiens (affaire d'Uchimura) pour montrer son hostilité envers eux. Face à ces accusations d'antipatriotisme, Hiraiwa semble convaincu de la possibilité d'une conciliation entre le *kokutai* et la foi chrétienne. Or, pour ce faire, il établit une différence à l'intérieur du *kokutai* entre l'essence (qui serait celui décrit dans le rescrit sur l'éducation) et le shintō¹⁵⁷⁸. Pour sa part, Nakanishi, dans son ouvrage *Kyōiku shūkyō shōtotsu dan.an*, emploie presque le même titre que Tetsujirō mais il essaie de donner une résolution au problème. Tout comme Hiraiwa, l'auteur cherche dans l'histoire ancienne du christianisme (c'est-à-dire dans les temps de Jésus) pour montrer que la loyauté envers les régimes politiques n'est pas incompatible avec les chrétiens. Ainsi, il cite comme Hiraiwa l'histoire des rapports avec les empereurs romains et, en allant plus loin, il cite l'exemple de l'empire byzantin qui compte parmi ses piliers idéologiques le christianisme¹⁵⁷⁹. Toujours dans le domaine de l'étude du christianisme, Nakanishi établit une analyse comparée des trois religions historiques : bouddhisme,

¹⁵⁷⁷ DAVIS, W. "Buddhism and the Modernization of Japan", op. cit. p. 316. Parmi les mouvements de réforme se trouve également le "nouveau bouddhisme" fondé en 1894 par Furukawa Rōsen et autres. Mais tout comme celui de Kiyozawa il n'a pas eu beaucoup de continuité ni de résultat effectif. Ils ont joué surtout un rôle de critique envers les politiques du gouvernement surtout dans la première décennie du XX^e siècle. Il y a également de bouddhistes plus radicaux dans leurs idées (proches du socialisme) et ainsi, il n'est pas étrange de trouver entre les personnes commandées à mort lors de la tentative d'assassinat de l'empereur en 1910 quelques uns de ces radicaux : ibid., pp. 321-2.

¹⁵⁷⁸ Ces deux aspects sont traités, en effet dans les chapitres séparés. Dans le chapitre 2, l'auteur renvoie au rescrit et le commentaire pour l'essence du *kokutai* (loyauté et piété filiale) ; dans le chapitre 3 Hiraiwa analyse les rapports entre le *kokutai* et le shintō à travers le culte aux ancêtres : HIRAIWA Yoshiyasu 平岩宣程 *Waga kokutai to kirisutokyō わが国体とキリスト教* dans SUZUKI Norihisa 鈴木範久 *Kindainihon morisuto kyōmeichosenshū, dai IV ki : Kirisutokyō to shakaikokka ben 近代日本もリスト教名著選集 第 四 期 キリスト教と社会国家篇*, Nihon Tosho 日本図書, Tōkyō, 2004. Bien que l'auteur signale la position de ceux qui considèrent le christianisme contraire au *kokutai*, il semble croire à la possibilité contraire (p. 14).

¹⁵⁷⁹ NAKANISHI Ushirō 中西牛郎 *Kyōiku shūkyō shōtotsu dan.an 教育宗教衝突断案* dans 島園進 高橋原 星野立青(éds.) *Nihon no shūkyō dai 1 maki 日本の宗教論第1巻*, Kuresu shuppan クレス出版, Tōkyō, 2009, pp. 4-5. Certes, ces idées sont à nuancer parce que les premiers chrétiens étaient opposés aux empereurs. Peut-être c'est plutôt l'exemple de Jésus présente dans la Bible qui comptait pour Nakanishi.

confucianisme et christianisme dans son ouvrage *Sekai sanseiron*. Dans l'introduction, il signale que les cinq rapports personnels existent dans ces trois religions¹⁵⁸⁰. Et cette déclaration est importante parce qu'elle accepte de façon implicite la capacité du christianisme d'être compatible avec le *kokutai* et donc sert aussi pour réfuter les idées contraires à celui-ci. Il constitue aussi une facilité donnée au bouddhisme pour s'accommoder de la nouvelle idéologie. En effet, christianisme et bouddhisme qui, dans la décennie antérieure, avaient été des ennemis, arriveront à une entente dans la dernière partie de Meiji.

Quoi qu'il en soit, une fois défini le shintō d'Etat comme l'idéologie officielle (idéologie puisque l'on insiste pour ne pas la considérer une religion), nous assistons petit à petit à l'imposition de celui-ci et au contrôle du reste des branches shintō (des sectes et des sanctuaires) à travers une série de directives qui sont publiées dans les dix premières années du XX^e siècle. En 1900, on crée au ministère de l'Intérieur le Bureau de sanctuaires (*jinjakyoku* 神社局) et le Bureau de religions pour se charger de ces affaires. Or, tandis que ce dernier a été transféré au ministère d'Education en 1903, le Bureau de sanctuaires reste dans son ministère d'origine¹⁵⁸¹. Cette différence montre d'une certaine façon que les rapports entre le shintō d'Etat et celui de sanctuaire étaient plus proches de ce que l'on voulait laisser entendre. En effet, tous les deux partageaient, en dehors des principes de base, un caractère ritualiste très accentué. En plus, depuis 1904-5, les demandes du peuple pour que le gouvernement se charge de la construction de nouveaux sanctuaires croissent et mènent à approuver des mesures pour garantir cette activité¹⁵⁸². D'une façon parallèle aux actions du gouvernement, en 1898, on fonde l'association des prêtres de sanctuaire (*zenkoku shinshokukai*) qui, également, s'occupe des affaires en rapport avec l'organisation de ceux-ci.

Parmi les directives qui émanent des Bureaux se trouvent celles qui concernent le rituel, qui doit être réalisé dans les sanctuaires (1907), leurs finances (1908), l'administration du sanctuaire d'Ise et ses rites funéraires (1912), les rites d'Ise et d'autres sanctuaires

¹⁵⁸⁰ NAKANISHI Ushiō 中西牛郎 *Sekai sanseiron* 世界三聖論 dans SHIMAZOMO Susumu, TAKAHASHI Hara et HOSHINO Seiji 島園進 高橋原 星野立青 (éds.), *Shirizu Nihon no shūkyōgaku* 4. *Shūkyōkaiseikeisei, dai yon kani. Sekai sanseiron. Kagakutekishūkyōhoka* シリズ日本宗教学4. 宗教の形成過程, 第4巻: 世界三聖論 科学的宗教ほか, Kuresu shuppan クレス出版, Tōkyō, 2006, p. 1 : : *watakushi wa masa ni sekai sandai shūkyō naru nashō wo bukkō, jukyō oyobi kirisuto kyō ni atahen tosu* (吾人は將に世界の三大宗教なる名稱を仏教、儒教及び基督教に與へんとす。).

¹⁵⁸¹ KITAGAWA, J. M. *Religion in Japanese History*, Columbia University Press, New York, 1990 (1^{re} éd. 1966), p. 212

¹⁵⁸² SAKAMOTO, S. "The Structure of State Shinto: its creation, development and demised" dans BREEN, J. et TEEUWEN, M. (éds.), *Shinto in History. Ways of the Kami*, Curzon, Richmond, 2000, pp. 272-94, p. 274.

(1914)¹⁵⁸³ on établit des règlements pour le sanctuaire d'Ise et d'autres sanctuaires, des contrôles des finances, etc.

Ainsi, bien que sous couvert d'une liberté de culte et de la négation du caractère religieux du shintō d'Etat, celui-ci revêt dans la pratique les rituels et l'image d'une « religion officielle » avec ses objets de vénération, ses fêtes, ses rites, ses prêtres et même ses préceptes, qui est diffusée grâce au rescrit d'éducation et qui sert à modeler les esprits des nouvelles générations des Japonais.

Malgré cette montée du shintō d'Etat dans tous les domaines de la vie, la situation était loin d'être homogène comme le montre bien le nombre de participants dans une réunion célébrée en 1896 chez Matsudaira et ayant comme objectif de promouvoir la bonne entente de toutes les croyances présentes au Japon. En effet, nous trouvons dix-neuf représentants du bouddhisme, seize pour le christianisme, deux pour le shinto et cinq divers¹⁵⁸⁴. Certes, il s'agit d'une réunion privée mais qui montre la mosaïque religieuse existante.

Un autre exemple de l'union possible des religions concernant la politique du gouvernement et, donc, montrant que les croyances étaient indépendantes de la loyauté est la réunion organisée peu après le début de la guerre russo-japonaise (en 1904) par Kuroda Shindō 黒田真河 (1855-1916) et Maeda Eun 前田慧雲 (1857-1930) (bouddhistes), Honda Yo.ichi 本田庸一 (1848-1912) et Kozaki Hiromichi 小崎弘道 (1858-1938) (chrétiens) et Shibata Rei.ichi 柴田礼一 (shintō). Cette réunion avait comme objectif de débattre sur les religions mais ils vont également justifier la guerre de façon unanime en affirmant que celle-ci a été déclarée pour la « sécurité de l'empire japonais et la paix éternelle dans l'Est et pour la diffusion de la civilisation et l'humanité dans le monde »¹⁵⁸⁵.

A ce point de notre travail, il est important de signaler l'introduction dans le monde scientifique japonais de l'étude des religions et, en même temps du terme de *shūkyō* comme traduction de « religion » ; un terme qui a subi des transformations depuis son utilisation et qui a contribué à changer les conceptions du monde qu'il sert à noter¹⁵⁸⁶. Certes, il est problématique de l'employer pour parler du phénomène des croyances et c'est pour cela que nous évitons de le faire.

¹⁵⁸³ *Ibid.* p. 275.

¹⁵⁸⁴ CARY. O. *A History of Christianity in Japan*, op. cit. vol. 2, p. 268.

¹⁵⁸⁵ IENAGA, S. « Japan's Modernisation and Buddhism », op. cit. p. 15.

¹⁵⁸⁶ Le terme est employé pour la première fois en 1869 pour nommer le christianisme orthodoxe présent au Japon grâce aux soins du père Nikolai : SUZUKI Norihisa 鈴木範久, *Meiji shūkyō shichō no kenkyū. Shūkyōgaku kotohajime* 明治宗教思潮の研究宗教学事始, Tōkyō Daigaku suppankai 東京大学出版会, Tōkyō, 1979, p. 13.

La discipline des « Etudes des religions », comprise comme étude comparative des systèmes de croyances, est une discipline nouvelle, même en Occident, et qui est fondée au Japon par Inoue Tetsujirō, qui donne le premier cours de « science des religions » à l'université de Tōkyō en 1891 avec le nom « Philosophie orientale et religions comparées » et crée la première chaire dans le domaine en 1905¹⁵⁸⁷. A côté de Tetsujirō, Inoue Enryō est l'autre figure qui va s'intéresser au développement de la science des religions au Japon¹⁵⁸⁸. Aussi bien l'un que l'autre sont familiarisés avec les études étrangères, spécialement la philosophie et cette orientation sera visible dans leurs travaux sur la religion. En effet, le lien entre la religion et la philosophie au Japon est un trait caractéristique que nous voyons également dans les travaux de Tetsujirō et de Enryō non seulement dans ceux qui touchent de façon directe la philosophie mais également dans leurs idées concernant les croyances du Japon et le *kokutai* comme nous l'avons déjà vu dans le cas de Tetsujirō et son commentaire du rescrit impérial. Ainsi, la Société philosophique (*tetsugakukai* 哲学会) fondée par Enryō en 1882, lorsqu'il était encore à l'université sera bien tôt un référent dans le domaine, et sera fréquentée par des noms connus comme Nishi Amane, le même Tetsujirō et d'autres noms importants dans le domaine religieux comme Shimaji Mokurai et Kiyozawa Manshi¹⁵⁸⁹.

Dans ses études sur la religion, Tetsujirō fait la différence entre les religions « historiques » et la religion « réelle ». Parmi les premières se trouvent le bouddhisme ou le christianisme qui, d'après lui, une fois fondées, souffrent de distorsions au cours de l'histoire et, en plus, elles ont tendance à aller vers le sectarisme¹⁵⁹⁰. Lors que les « religions » évoluent vers la « morale », elles arrivent à la religion « réelle » qui est « une sorte d'émotion envers l'univers que l'on ressent dans le cœur »¹⁵⁹¹. Ce mouvement vers la moralité intéresse Tetsujirō non seulement en tant que philosophe mais aussi en tant qu'enseignant qui essaie de établir des normes à appliquer à l'éducation des enfants. Une éducation qu'il divise en deux : éducation individuelle et une éducation de groupe : la première sert à élever les enfants en

¹⁵⁸⁷ SHIMAZONO, S. « Inoue Tetsujirō », op. cit. pp. 71-72. Cette nouveauté en Occident est signalée même dans un article présentant un compte rendu du Congrès des Religions célébré en 1893 : V. d. G. J. « Le Parlement des Religions à l'Exposition universelle de Chicago en 1893 », *Revue néo-scholastique*, 1, année, n° 2, 1894, pp. 172-80, p. 172.

¹⁵⁸⁸ SUZUKI Norihisa 鈴木範久, *Meiji shūkyō shichō no kenkyū*, op. cit. p. 9-10. Tetsujirō et Enryō proviennent de familles appartenant à des milieux différents, mais ils ont suivi une formation parallèle dont la base est constituée par les classiques chinois. Après, l'un sera plus versé vers le confucianisme (Tetsujirō) et l'autre vers le bouddhisme (Enryō) mais ils étudieront à l'université de Tōkyō la même discipline avec les mêmes professeurs (Fenellosa et Hara Tazan).

¹⁵⁸⁹ Ces derniers étaient comme Enryō des bouddhistes engagés dans la modernisation et la rénovation de celui-ci. JOSEPHSON, Jason Ānanda, "When Buddhism Became a "Religion": Religion and Superstition in the Writings of Inoue Enryō", *Japanese Journal of Religious Studies*, Vol. 33, No. 1 (2006), pp. 143-168, p. 150.

¹⁵⁹⁰ DAVIS, W. "The Civil Theology of Inoue Tetsujirō", op. cit. p. 21.

¹⁵⁹¹ Ibid. p. 22.

tant qu'êtres, la seconde en tant que citoyens¹⁵⁹². Pour base à ces idées, le shintō (en ce qui touche le culte aux ancêtres, la vénération à l'empereur) est considéré en même temps comme la « morale nationale » et la religion « réelle » du Japon. En 1912, Tetsujirō publie *Introduction à la morale nationale* (*Kokumin dōtoku gairon* 国民道德概論) un ouvrage dans lequel il développe d'une façon plus claire ses idées concernant la morale¹⁵⁹³. Ainsi, il commence pour affirmer que « aujourd'hui les études morales sont devenues spécialement nécessaires » et que la « morale nationale est en train d'occuper à l'intérieur de l'éducation nationale, une position devenue fondamentale »¹⁵⁹⁴. Une position fondamentale qui peut être expliquée, d'après Tetsujirō, entre autres choses, parce qu'elle « est l'âme spécifique du Japon, c'est-à-dire, l'âme de la famille »¹⁵⁹⁵. Il s'agit là de l'une des définitions. Une autre, sera que « la morale nationale est la morale qui est devenue spécifique »¹⁵⁹⁶.

A côté de Tetsujirō, il y a d'autres chercheurs qui vont s'intéresser aux rapports entre la religion et la philosophie. Parmi eux se trouve Kiyozawa Manshi qui analyse ces rapports dans son ouvrage *Shūkyō-tetsugaku gaikotsu* 宗教哲学骸骨 publié en 1892. Ici, tout en reconnaissant que la religion et la philosophie entretiennent des rapports avec l'infini, ceux-ci sont de nature différente. Ainsi, tandis que la philosophie les « cherche », la religion les a « reçus »¹⁵⁹⁷. Egalement, il fait l'équivalence : philosophie/raison et religion/croyance étant les deux termes les plus employés au Japon depuis les temps anciens¹⁵⁹⁸. Bien qu'il puissent paraître éloignés, en fait les deux domaines ne sont pas étrangers l'un à l'autre : « La religion se fonde sur la croyance, mais dans la nature de la raison il y a la religion. Alors si dans une

¹⁵⁹² Ibid. p. 18.

¹⁵⁹³ INOUE Tetsujirō 井上哲次郎 *Kokumin dōtoku gairon* 国民道德概論 dans *Inoue Tetsujirō shū dai 2 kan. Kokumin dōtoku gairon* 井上哲次郎集 第2巻 国民道德概論, Kuresu shuppan クレス出版, Tōkyō, 2003. Seulement en regardant l'index nous avons une idée des intentions de Inoue dans son ouvrage. Ainsi, il donne d'abord sa définition de « morale nationale ». Puis, il analyse ses rapports avec le *kokutai*, avec l'éducation, avec la piété filiale et la loyauté. Mais également, il étudie les rapports entre le *kokutai* et le shintō, la famille, etc.

¹⁵⁹⁴ Ibid. pp. 1-2: *kokumin no dōtoku no kenkyū ga toku ni kyō hitsuyō to natte irimasu* (国民の道德の研究が特に今日必要となつて居ります); *kokumin dōtoku wa kokumin kyōiku no naka ni oite wa shuyō naru chi.i wo shimete iru mono de arimasu* (国民道德は国民教育の中に於て主要なる地位を占めて居るものであります).

¹⁵⁹⁵ Ibid. p. 6: *nihon koyū no seishin, sunawachi nihon no minzokuteki seijin de arimasu* (日本固有の精神、即ち日本の民族的な精神であります。).

¹⁵⁹⁶ Ibid. p. 14: *kokumin dōtoku ha kokumin tokuyū naru dōtoku no koto de arimasu* (国民道德は国民特有なる道德の事であります。)

¹⁵⁹⁷ KIYOZAWA Manzi 清沢満之, *Shūkyō tetsugaku gaikotsu* 宗教哲学骸骨 dans *Nihonmeicho* 43, HASHIMOTO M. (éd.), 橋本峰雄 (éd.), Kiyozawa Manshi. Suzuki . Suzuki Daisetsu 日本明著 43. 清沢満之. 鈴木大拙, Chūōkōronsha 中央公論社, Tōkyō, 1970, pp. 49 et ss. p. 49: *dōrishin ga kankei suru no wa, kore wo tsuikyū suru ni aru. Shūkyōshin ga kankei suru no wa, kore wo juyō suru ni aru* (道理心が関係するのは、これを追求するにある。宗教心が関係するのは、これを受用するにある。).

¹⁵⁹⁸ Ibid. p. 50: *kore ga korai, tetsugaku wa dōri ni yori, shūkyō wa shingō ni yoru to iu yuen de aru* (これが古来、哲学は道理により、宗教は信仰によるというゆえんである。).

occasion il existe un doute en ce qui concerne la religion, pourquoi refuserai les Etudes de la raison ? »¹⁵⁹⁹

Il ne faut pas, néanmoins, croire que le domaine des études religieuses est enfermé dans ces questions. Nous trouvons également des chercheurs qui réalisent des travaux autour d'autres sujets. Ainsi, Fujishima Ryō'on 藤嶋了穩 semble intéressé par les études sur les religions comparées comme nous le voyons dans son article « Etudes des religions comparées » (« Higaku shūkyōgaku » 比較宗教学) publié en 1892. Pour sa part, Tatsumi Kōjirō 辰巳小次郎 analyse le développement de la religion dans son article : « Résumé du développement des religions » (« Shūkyō hattsu no taiyō » 宗教発達の概要) en prêtant attention au culte des ancêtres. Un autre problème, celui des rapports entre la foi et la connaissance est le sujet de son article « Rapport entre la croyance et la connaissance » (« Chi to Shin to no kankei » 知と信との関係) publié la même année que l'antérieur dans la même revue : *Shūkyō 宗教*¹⁶⁰⁰.

Grâce à toutes ces discussions, le domaine de l'étude des religions contribue non seulement à définir les contours de la discipline mais également à la création de théories susceptibles d'être employées dans la création d'une identité nationale. Et dans ses rapports avec l'éducation, il est essentiel parce que, à travers des cours de morale données dans les écoles, à partir du début du XX^e siècle, les valeurs des idéologues du gouvernement arriveront à tout le monde créant un substrat commun.

Un dernier point qu'il faut signaler dans le domaine religieux est celui qui concerne le monde des superstitions puisqu'il est important dans les rapports entre les théories officielles et la pratique de tous les jours. En effet, aussi bien en Grèce qu'au Japon (bouddhisme, shintō), le gouvernement soutient et est soutenu par un système de croyances établi et, malgré les apparences, assez rigide qui se veut la seule « vérité » à respecter. Certes, il s'agit de systèmes un peu différents mais qui fonctionnent d'une façon semblable sans laisser de place à l'existence d'autres foyers de vénération ou de crainte. Ainsi, pour l'orthodoxie grecque, la foi dans le Christ, la Vierge (Panagia) est fondamental et elle est accompagnée de ses rites et ses fêtes ; au Japon c'est la vénération des ancêtres (à travers l'empereur) et d'Amaterasu qui

¹⁵⁹⁹ Ibid. p. 50: : *moshi shūkyō uchi no koto ni utagai ga aru baai ni wa, dōshite dōri no kenkyū wo koba mou ka* (もし宗教内のことに疑いがある場合には、どうして道理の研究を拒もうか。).

¹⁶⁰⁰ SHIMAZOMO Susumu, TAKAHASHI Hara, HOSHINO, Seiji. 島園進 高橋原 星野靖二(éds.), *Shirizu Nihon no shūkyōgaku 4. Shūkyō nokeiseikatei, dai san kan. Shokyōbenran: Shintōshinron-Butsudōshinron* シリッス日本の宗教学 4. 宗教の形成過程, 第3巻: 言者教便贅: 神道新論-仏道新論, Kuresu shuppan クレス出版, Tōkyō, 2006, pp. 48-50 et p. 57-8.

a ce rôle principal. Or, tout en partant des sentiments qui sont partagés par le peuple, ils ne sont pas les seuls et, parfois, même pas les plus importants dans les mentalités populaires. Ainsi, en Grèce les cultes chrétiens sont mêlés à toute une série de croyances dans lesquelles jouent un rôle significatif des créatures fantastiques, et dont les racines sont un mélange entre les cultes des divinités anciennes et certaines pratiques chrétiennes (et dans certaines régions musulmanes aussi). Les nymphes, les lamies et d'autres créatures, dont il faut s'attirer la bienveillance, peuplent les rites des campagnes et sont étroitement liées aux fêtes en l'honneur des saints patrons protecteurs des villages¹⁶⁰¹. Au Japon, les croyances dans les démons, les tengu, les fantômes, les gobelins et d'autres êtres habitant les forêts (tout comme en Grèce la forêt reste la demeure des êtres insaisissables) sont présents également dans les milieux ruraux et même dans la population des cités.

C'est là l'univers dans lequel vont plonger les chercheurs comme Politis et Yanagita et tous ceux qui sont intéressés par les « traditions » puisque ces croyances populaires sont considérées comme le plus proche des croyances anciennes. Or, c'est justement un domaine qui va être combattu par ceux qui essaient de souligner l'importance de la religion comme « institution ». L'Eglise orthodoxe va donc condamner ces pratiques « superstitieuses » comme contraires à la foi dans le Christ, et des chercheurs japonais aussi bien shintō que bouddhistes vont consacrer également une partie de leurs travaux à ce problème. Peut-être l'exemple le mieux connu est celui de Inoue Enryō dont le second sujet majeur de recherche avec la réforme du bouddhisme est, en effet, la lutte et l'élimination de la superstition. C'est dans ce but qu'il consacrera une partie importante de son travail à l'étude des êtres surnaturels qu'il publiera sous le nom de *Etude des démons* (*Yōkaigaku* 妖怪学) en 1896

4.2. Les croyances face à l'extérieur : reflet de la situation interne.

En ce qui concerne le problème de l'image donnée à l'extérieur nous avons la chance de disposer d'un élément très particulier qui nous permet d'entrevoir une partie des positions prises dans la décennie 1890. En 1893, Chicago organise l'exposition universelle connue comme « Colombine », puisqu'elle fête les quatre-cents ans de la découverte de

¹⁶⁰¹ Ainsi, l'ouvrage de LAWSON sur la religion grecque moderne cherche à établir les racines des pratiques religieuses dans celles de l'Antiquité. Et dans les traditions du village de Bersitsia les forêts sont pleines de néréides, lamias, nymphes qui sont considérées généralement comme des créatures bienfaisantes : SAKELLAROPOULOS, N. P. *Λαογραφικά Βερσιτσιού Καλαβρυτών*, Αθήνα, 1974, pp. 108-9.

l'Amérique¹⁶⁰². Suivant l'exemple d'autres expositions qui organisaient des rencontres savantes et des congrès, Chicago les présente également. D'après Charles C. Bonney, le président de tous les congrès de l'exposition, le point de départ général était « la croissance des liens fraternels entre tous les peuples du monde en langue, littérature, vie domestique, religion, science, art et institutions civiles »¹⁶⁰³. Suivant cette idée, les responsables de l'organisation décident de réunir des représentants de toutes les religions afin de débattre sur le phénomène des croyances. Il s'agit de ce que l'on connaît comme « Parlement des religions ». L'idée avait commencé à germer en 1891, et dès le moment où l'on décida d'organiser un congrès en 1893, de nombreuses réponses favorables furent émises provenant de toutes parts du globe mais également des refus¹⁶⁰⁴. Il s'agissait de quelque chose d'original puisque c'était la première fois que l'on réunissait des membres de différentes croyances pour en débattre et les objectifs de la réunion montrent les inquiétudes et en même temps les envies, peut-être un peu naïves, d'arriver à une entente amicale. Ainsi, parmi ces objectifs se trouvaient : « Réunir dans une conférence pour la première fois dans l'histoire des représentants des grandes religions historiques du monde » ; « Amener les nations du monde vers une entente amicale dans l'espoir d'atteindre une paix internationale permanente », « Découvrir, grâce aux hommes compétents, la lumière que la religion peut apporter aux problèmes de l'âge présent, spécialement ceux qui concernent la tempérance, le labeur, l'éducation, la santé et la pauvreté »¹⁶⁰⁵. Et cela parce que les organisateurs étaient persuadés que « la religion est le plus grand fait de l'Histoire »¹⁶⁰⁶.

Bien sûr, les représentants les plus nombreux étaient les chrétiens de toutes les branches (catholiques, protestants, orthodoxes) avec leurs divisions et des membres des différentes missions. Mais il y avait également des représentants des juifs, des musulmans, des bouddhistes, des confucéens... Les organisateurs n'oublient même pas des croyances

¹⁶⁰² Mc RAE, John R. « Oriental Verities on the American Frontier: The World's Parliament of Religions and the Thought of Masao Abe », *Buddhist-Christian Studies*, vol. 11 (1991), pp. 7-36, p. 9. L'exposition devait avoir commencé, en effet en 1892 cependant les retards firent qu'elle fut inaugurée finalement en 1893. Même si elle est, peut-être la plus connue des expositions célébrées en Amérique au XIX^e siècle, elle n'est pas la première. Cet honneur fut accordé à Philadelphie qui organisa celle de 1876.

¹⁶⁰³ BONNEY, Charles, C. "The World's Parliament of Religions", *The Monist*, vol. 5, n° 36 (April. 1895), pp. 321-44, p. 325.

¹⁶⁰⁴ BARROWS, Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions. An Illustrated and Popular history of the World's first Parliament of Religions held in Chicago in connection with the Columbian Exposition of 1893*, London "Review of Reviews" office, The Lake Side Press, Chicago, 1893, vol. 2, vol. 1, pp. 1-9. Parmi les refus les plus importants se trouvaient ceux de l'archevêque de Canterbury et du sultan turc qui décident de ne pas participer parce qu'ils ne pouvaient pas accepter l'idée de départ de l'égalité des religions : Mc RAE, John R. « Oriental Verities », p. 13.

¹⁶⁰⁵ *Ibid.* p. 18.

¹⁶⁰⁶ *Ibid.* préface, vii.

« minoritaires »¹⁶⁰⁷. Ainsi, nous trouvons aussi des envoyés défendre les idées shintô. Malgré les difficultés matérielles du congrès et les nombreux malentendus qui se produisent, dus aux problèmes de traduction des conférences (l'anglais était la langue officielle et les représentants parlaient soit leur langue soit un anglais parfois imparfait), malgré le fait que les résultats ne furent pas ceux escomptés, pour notre sujet, ce Parlement est très intéressant à la lumière des interventions des légations grecques et japonaises car aussi bien les uns que les autres prirent partie au congrès.

Déjà dès son ouverture le 11 septembre 1893, le congrès montre sa volonté affichée d'être un endroit de réunion des diverses confessions. En effet, il est ouvert par dix coups de cloche : un pour chacune des religions considérées comme les plus importantes parmi lesquelles on compte le shintô¹⁶⁰⁸. Nous sommes donc en présence d'une première considération envers celui-ci. Ensuite, il est intéressant de signaler que les Grecs seront inclus dans le groupe des légations « orientales » avec celles provenant de l'Inde, de Ceylan, de la Chine, du Japon, de l'Arménie et les représentants de l'Eglise méthodiste d'Afrique¹⁶⁰⁹. C'est-à-dire, que même à la fin du XIX^e siècle et malgré le fait d'être située en Europe, la Grèce continue à être considérée comme une partie de l'Orient. Bien sûr, le monde orthodoxe n'était pas représenté uniquement par les Grecs, il y avait aussi des membres de l'Eglise orthodoxe russe, du Patriarcat de Constantinople¹⁶¹⁰. Pour ce qui est des Grecs, ceux qui prirent la parole dans les Congrès furent l'archevêque de Zante (Dionysios Latas) et le représentant de l'Eglise grecque de Chicago (le père P. Phiambolis), qui dans leurs discours, montraient des idées qui réaffirmaient l'importance de l'Eglise dans le monde grec et dans le monde en général, mais depuis des points de vue différents. L'archevêque de Zante profite de son intervention pour se faire le porte-parole des théories officielles de l'Etat. Ainsi pour lui, la période antique est d'une grande importance parce qu'elle sert comme préparation pour la nouvelle foi. En effet, c'est dans un monde « civilisé » (civilisation grecque diffusée grâce à l'empire d'Alexandre et puis celui de Rome) que sont fondées les premières Eglises

¹⁶⁰⁷ Il faut signaler que malgré les belles paroles des organisateurs, le congrès était célébré dans l'espoir de montrer que le christianisme était la religion la plus importante. Ainsi, les musulmans n'étaient représentés que par quelques convers américains et quelques chercheurs en raison de la négative du sultan turc (tête de l'Islam) à participer : Mc. RAE, John R. « Oriental Verities », p. 14 En plus, les textes des communications devaient être soumis au préalable aux organisateurs et ceux-ci changèrent certains d'être eux pour les accommoder au public : KETELAAR, James E. « Strategic Occidentalism. Meiji Buddhism at the World's Parliament of Religion », *Buddhist-Christian Studies*, vol. 11 (1991), pp. 37-56, p. 49.

¹⁶⁰⁸ Les autres sont le christianisme, l'islam, le judaïsme, le bouddhisme, le confucianisme, le zoroastrisme, l'hindouisme/brahmanisme, le jainisme et le tao : *ibid.*, p. 43. En tout le congrès réunit plus de cent-cinquante participations représentant quarante positions différentes et cela pendant dix-sept jours.

¹⁶⁰⁹ BARROWS, Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, *op. cit.* pp. 62-3.

¹⁶¹⁰ *Ibid.* p. 63.

chrétiennes ¹⁶¹¹. Comme suite logique, le grec était également la langue des écritures et des prêches dans ces premiers temps ¹⁶¹². Latas défend donc l'idée officielle qui relie sans qu'il y ait contradiction l'antiquité et le christianisme, qui sont donc reconnus comme les deux piliers de la Grèce. Or, il y a, dans le discours de Latas, une certaine contradiction avec les théories historiques. En effet, tout en reconnaissant le rôle joué par les Macédoniens dans la diffusion de la culture grecque, il les considère comme des « envahisseurs » puisque les Grecs ont dû subir leur « conquête » ¹⁶¹³.

Le père Phiambolis de Chicago, lui aussi, insiste sur le fait que c'est parmi les Grecs de l'antiquité (spécialement en Asie Mineure) que les premières Eglises chrétiennes se sont constituées et que le grec est employé comme langue de communication ¹⁶¹⁴. Or, son argument continue après dans le domaine théologique non sans faire une allusion au fait de la domination ottomane et de l'indifférence des chrétiens occidentaux qui ont permis les souffrances subies par le peuple grec ¹⁶¹⁵.

Ainsi, l'idée générale que l'on pourrait se faire de l'Eglise grecque, c'est l'importance des liens tissés entre la civilisation grecque ancienne et le christianisme, donc une synthèse qui était déjà celle du gouvernement. Et, ainsi, ses interventions pourraient servir à la diffusion de celles-ci.

La situation dans la délégation japonaise est loin d'être aussi homogène mais, elle aussi représente les faits qui étaient en train de se produire sur son sol. Ainsi, nous trouvons de représentants défendant les points de vue les plus divers même à l'intérieur des grandes tendances générales. D'un côté, nous avons les représentants du shintō dont la seule présence montre que, pour les Occidentaux, cette croyance était considérée comme l'une des plus importantes du Japon sinon la plus ancienne ¹⁶¹⁶. Une idée qui, depuis 1890, acquiert sa forme grâce à la création du shintō d'Etat qui, curieusement, au Japon, sera considéré comme une « non » religion. D'un autre côté, se trouvent ceux qui parlent au nom du bouddhisme japonais et finalement ceux qui sont gagnés par le christianisme. Bien évidemment, chaque

¹⁶¹¹ LATAS, Dionysios "The Greek Church", dans BARROWS, Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, op. cit. vol. 1, pp. 353-59. Il s'agit des Eglises fondées en Asie Mineure, en Afrique en Macédoine, même à Athènes. L'intervention de l'archevêque fut prononcée le troisième jour du congrès (qui dura deux semaines).

¹⁶¹² Ibid. p. 359.

¹⁶¹³ Ibid. p. 354.

¹⁶¹⁴ PHIAMBOLIS, P. "The Greek Church" dans BARROWS, Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, op. cit. vol. 2, pp. 1128-30. La conférence a été prononcée dans la treizième journée.

¹⁶¹⁵ Ibid. p. 1129.

¹⁶¹⁶ En 1893, les études sur le Japon étaient déjà fort avancées en Europe et plusieurs écoles d'études orientales existaient déjà des grandes villes. Le shintō avait très tôt réveillé les intérêts des chercheurs occidentaux. Il faut, par exemple, compter les travaux de Guimet en France.

groupe a ses idées particulières et même à l'intérieur de chacun, il existe des différences substantielles. En ce qui concerne le shintō, nous trouvons les interventions de Matsugama Katayoshi « Origin of Shintoism », de Kaburagi Goro (1854-1926) « The shintō religion », de Sugao Nishikawa « The three principles of Shintoism », Shibata Reiichi 柴田礼一 « Shintoism ». Le bouddhisme représenté par cinq personnalités qui ne sont pas néanmoins les plus connues du mouvement à l'intérieur. En effet, seulement deux des envoyés avaient le rang d'abbé : Shaku Sōen 釈宗演 (1859-1919) de la secte Rinzai zen et Yatsubuchi Banryū 八淵蕃龍 de la secte de la Terre Pure. Les autres sont Toki Hōryū 土宜法竜 (1854-1923) de la secte Shingon, Ashitsu Zitsuzen 蘆津実全 de la secte Tendai et Hirai Kinzō 平井金三 (1859-1916)¹⁶¹⁷. Les cinq réaliseront des interventions en exposant les vérités des leurs sectes respectives, et en essayant de faire du prosélytisme. Ainsi, celle de Toki Hōryū (Horin Toki dans les actes du congrès) s'intitulait « Buddhism in Japan » et celle de Yatsubuchi (appelée Yoshigiro Kawai) avait comme titre « A Declaration of faith and the truth of buddhism ». Il y a aussi l'allocution de M. L. Gordon, de l'école Doshisha de Kyōto « Some characteristics of buddhism as it exists in Japan which indicate that it is no a final religion »¹⁶¹⁸. Pour ce qui est du christianisme: Hirai Kinzō (le Kinza Riuge des actes) bien que bouddhiste interviendra avec une communication qui provoquera un scandale dans le congrès dont le titre était « The Real position of Japan toward Christianity »¹⁶¹⁹; Kozaki « Christianity in Japan; its present condition and future prospects ». Finalement, il y a trois interventions générales : Hirai Kinzō « Synthetic religion »; Nobuta Kishimoto 能武太岸本 « Future of religion in Japan »; Noguchi Zenshorī 野口復堂 « The Religion of the world ».

En voyant le nombre des interventions nous pouvons déjà nous faire une idée de la variété des points de vue concernant le sujet et également des problèmes qu'il soulevait au sein de la société japonaise. Le contenu de celles-ci est encore révélateur de ces différences mais aussi des traits communs reconnus pour tous. Si nous commençons par le shintō, il est évident que tous les intervenants sont d'accord sur le fait qu'il s'agit des croyances anciennes du Japon, qu'elles sont d'un caractère ritualiste où le culte des ancêtres joue un rôle fondamental tout comme la vénération à l'empereur considéré comme le descendant des dieux. En dehors de cela, il existe également des différences. Ainsi, tandis que Matsugama

¹⁶¹⁷ KETELAAR, James E. « Strategic Occidentalism », op. cit. pp. 46-7.

¹⁶¹⁸ En général, les interventions sur le bouddhisme portent sur des points théologiques des différentes sectes. Ceux qui nous avons choisis touchent des points plus généraux qui peuvent avoir de l'importance pour notre sujet.

¹⁶¹⁹ KETELAAR, James E. « Strategic Occidentalism », op. cit. p. 48.

Takayoshi, et Kaburagi Goro signalent le *Kojiki* et le *Nihongi* comme des textes liés au shinto, Shibata Reiichi (représentant de la secte Zikkō) parle des textes du fondateur de cette secte¹⁶²⁰. Les deux premiers signalent également l'importance des principes moraux existant dans le shinto ; principes qui sont laissés assez vagues dans l'intervention de Kaburagi mais qui sont énoncés dans celle de Takayoshi correspondant au cinq rapports sociaux établis par le confucianisme et qui sont adoptés comme faisant partie du shintō dans sa formation moderne. En effet, à côté de la loyauté envers l'empereur et la piété filiale ils configurent les principes du shinto d'Etat comme stipulé aussi bien dans la constitution de 1889 et dans le Rescript d'éducation du 1890. Ainsi, l'intervention de Takayoshi pourrait être comprise comme la représentation du shintō d'Etat. Tout comme celle de Nishikawa dans laquelle il expose les trois principes du shinto tel qu'ils avaient été exposés dans la Grande campagne de l'Enseignement dans la décennie des années 70¹⁶²¹. Proche de cette vision du shintō, se trouve celle de Kaburagi même si elle est vouée plutôt vers le côté rituel au centre duquel se trouve l'empereur qui « est la représentation de toute la nation et qui doit être son modèle »¹⁶²². Pour ce qui est de la position de Shibata Reuchi, il est celle du shinto de secte qui, néanmoins, comme Kaburagi, reconnaît l'existence des trois regalia (miroir, épée, gèbe) comme des cadeaux faits par les dieux aux empereurs.

Ainsi, les interventions des représentants du shintō, loin de présenter un exposé unifié montrent les diverses interprétations qui s'étaient faites à l'intérieur du Japon sans essayer de créer un front commun.

Le même panorama fragmenté est donné par les bouddhistes qui sont néanmoins plus intéressés par les questions théologiques. Yoshigiro fait un exposé des idées de la secte Nichiren tandis que Toki Hōryu expose les enseignements bouddhistes (courant Mahayana) qui sont arrivés au Japon¹⁶²³. Tandis qu'ils essaient de montrer les vertus du bouddhisme, le

¹⁶²⁰ MATSUGAMA, T. "Origin of Shintoism", dans BARROWS, Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, vol. 2, pp. 1370-73; Goro Kaburagi "The Shinto religion", ibid. pp. 1373-74. Les deux participations ont eu lieu la seizième journée du congrès. En ce qui concerne celle de Reuchi, elle a eu lieu pendant la troisième journée : SHIBATA, R. « Shintoism », dans BARROWS, Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, op. cit. vol. 1, pp. 451-4.

¹⁶²¹ NISHIKAWA, Sugao "The three principles of shintoism", dans BARROWS, Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, op. cit. vol. 2, pp. 1374-5. Ces principes sont le culte, l'administration et l'enseignement.

¹⁶²² Ibid. p. 1373.

¹⁶²³ KAWAI, Y. "A Declaration of faith and the truth of buddhism", dans BARROWS, Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, op. cit. vol. 2, pp. 1290-3 (seizième journée); TOKI, Hōryu, "Buddhism in Japan", dans BARROWS, Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, op. cit. vol. 1, pp. 543-49 (quatrième journée).

père M. L. Gordon dans son essai se montre contraire à la possibilité de faire de celui-ci la religion du Japon (et de n'importe quelle autre nation)¹⁶²⁴.

Les deux essais écrits à propos du christianisme au Japon sont eux aussi d'un signe différent. Tandis que Kozaki retrace les caractéristiques du christianisme japonais et ses idées concernant son futur, Hirai Kinzō explique les raisons pour lesquelles le christianisme a été mal reçu et les possibilités qu'il a dans le futur¹⁶²⁵. En effet, tous les deux se montrent d'accord sur la continuité du christianisme au Japon et sur la possibilité que celui devienne sa religion principale. Or, tandis que Kozaki se montre plus réaliste sur cette possibilité en signalant les problèmes qu'il faudrait surmonter pour le devenir, Kinzō accepte cette possibilité comme allant de soi, puisque, finalement, l'union des religions dans la pratique et pas seulement nominalement lui semble être l'objectif des Japonais¹⁶²⁶. Cette affirmation est d'autant plus intéressante que l'auteur avait déclaré avant être l'un des premiers critiques de la présence du christianisme au Japon. Néanmoins, comme il le signale également il s'agit plutôt d'une opposition envers ceux qui ne suivent pas les préceptes qu'ils veulent enseigner, que d'une opposition envers la doctrine. L'aspect syncrétique des croyances japonaises sera défendu par lui également dans une autre intervention réalisée dans le même congrès¹⁶²⁷

Cette position qui, aux yeux des Occidentaux, pourrait être choquante, ne l'est pas autant aux yeux Japonais, puisque, comme signale Nobuta Kishimoto, la religion japonaise est, en fait, constituée de trois croyances différentes formant un triangle : le shinto (la religion plus ancienne), le confucianisme (qui n'est pas au Japon une religion pas des principes moraux) et le bouddhisme (arrivé de l'Inde à travers la Chine et la Corée). Chacune des trois a un domaine d'activité : «le shintoïsme fournit l'objet des objets ; le confucianisme offre les règles de vie ; le bouddhisme donne la voie de la salvation ». De cette situation, l'auteur conclut : « Comme vous voyez, nous les Japonais, nous sommes éclectiques même en religion »¹⁶²⁸. En fonction de cette capacité syncrétique, Nobuta pense que le christianisme qui garde en lui des idées proches de celles présentes dans les autres religions du Japon, peut

¹⁶²⁴ GORDON, M. L. "Some Characteristics of buddhism as it exists in Japan which indicate that it is not a final religion", dans BARROWS, Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, op. cit. vol. 2, pp. 1293 et ss.

¹⁶²⁵ KOZAKI, "Christianity in Japan: its present condition and future prospects", dans BARROWS, Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, op. cit. vol. 2, pp. 1012-15 (dixième journée); HIRAI Kinzō "The real position of Japan toward Christianity" dans BARROWS, Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, op. cit. vol. 1, pp. 444-50 (troisième journée).

¹⁶²⁶ KOZAKI, ibid p. 1014; HIRAI, ibid p. 450.

¹⁶²⁷ HIRAI, Kinzō, "Synthetic religion", dans BARROWS, Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, op. cit. vol. 2, pp. 1286-88.

¹⁶²⁸ NOBUTA, K. "Future of religion in Japan", dans BARROWS, Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, op. cit. vol 2, pp. 1279-83 (seizième journée), p. 1282.

devenir dans le futur la religion de son pays. Or, ce christianisme doit être propre au Japon et pour cela, il invoque les paroles de Saint Vincent concernant l'Eglise chrétienne. Celle-ci doit garder : « l'unité dans l'essentiel, la liberté dans les choses qui ne sont pas essentielles et dans tout la clarté »¹⁶²⁹.

L'insistance sur la possibilité de développement au Japon du christianisme peut être comprise dans le contexte du congrès qui cherchait, comme nous avons signalé, une concertation entre les différentes religions où la religion chrétienne était largement représentée. Mais, elle peut être comprise également si nous tenons compte de la situation interne du Japon. En effet, avec la création du shintō d'Etat et l'obligation de s'y plier, le reste des croyances (même si la liberté de culte était garantie par la Constitution) devient des rivaux potentiels, surtout le christianisme¹⁶³⁰. Celui-ci avait déjà été combattu par les bouddhistes dans la décennie antérieure comme nuisible à l'intégrité de l'Etat. Au présent, il le sera également du côté des shintoïstes représentants du courant du gouvernement en raison des problèmes causés par le Rescript d'éducation qui était tout frais au moment de l'ouverture du congrès. En entreprenant la défense du christianisme, les intervenants pourraient essayer de stopper des idées et ses rumeurs.

Ce que nous pouvons tirer en clair de la participation des Japonais et des Grecs dans le congrès est d'abord la reconnaissance du shinto comme « religion » importante et représentative du Japon ; la diffusion des idées officielles concernant la religion ; le reflet de la situation interne. Pour les Grecs, la réalité est claire : l'orthodoxie est la religion officielle et son importance se serait forgée depuis l'antiquité. Pour le Japon, la situation est, par contre, plus complexe à la mesure de ce qui se passe à l'intérieur : d'un côté une mosaïque de religions et de l'autre une croyance qui semble jouer le rôle de religion « officielle ».

Nous pouvons suivre également l'importance des idées religieuses face à l'extérieur dans la crise ouverte en 1910 autour de la nomination des nouveaux métropolitains au Patriarcat de Constantinople. Il s'agissait, certes, d'une affaire concernant les affaires internes de l'Eglise, mais pour les Grecs, même s'ils étaient indépendants, ce qui se passait à Constantinople les intéressait, étant donné les aspirations « irrédentistes » qui les poussaient à la « reconquête » des territoires encore entre les mains des Turcs, dont l'ancienne capitale de

¹⁶²⁹ Ibid. p. 1283.

¹⁶³⁰ Le christianisme au Japon est une image de la mosaïque que celui-ci est devenu au cours des siècles. Ainsi, il y a des catholiques, des protestants (de tous les bords), des orthodoxes (même si connus comme « catholiques grecs » il s'agit des orthodoxes russes).

l'empire byzantin¹⁶³¹. En effet, le Patriarche Joaquim était opposé aux idées grecques « irrédentistes » et prônait au contraire l'existence d'une « union orthodoxe œcuménique »¹⁶³². Ainsi, ils vont appuyer les opposants à Joachim.

Ainsi, malgré la différence que l'affaire des croyances revêt en Grèce et au Japon, à travers les divers stratégies adoptées, les gouvernements vont se servir petit à petit de ces croyances comme d'un des éléments qui servent à les identifier face à l'extérieur et, en même temps, à atteindre l'unité face à l'intérieur. Certes, au Japon la situation est plus complexe étant donné le nombre de chemins qui peuvent être choisis, or le fait d'en parler et les débats qui s'en suivent montrent l'importance que les intellectuels ont donnée aux croyances comme élément identitaire.

5. Les traditions populaires : affirmation des particularités.

En continuité avec la période antérieure dans laquelle nous avons vu la fondation des premières institutions et publications concernant les caractéristiques propres au peuple grec et japonais, la dernière décennie du XIX^e siècle et la première du XX^e siècle voient apparaître d'autres réflexions et courants qui servent à réaffirmer les positions défendues dans la décennie des années 1880. Bien sûr, nous sommes encore dans un moment dans lequel les différences entre l'anthropologie, l'ethnographie-ethnologie, l'archéologie et les études du folklore ne sont pas très nettes quand même en ce qui concerne nos territoires. Les quatre disciplines ont comme objet l'étude des manifestations culturelles et des productions matérielles du peuple considéré comme groupe homogène et c'est ce caractère qui fait qu'elles sont un puissant argument entre les mains du gouvernement pour assurer l'identité nationale et l'unité du peuple à l'intérieur tout comme sa particularité face à l'extérieur. En effet, ces études dans les premiers temps n'étaient pas seulement une affaire académique mais aussi une affaire idéologique et politique, que ce soit au Japon ou en Grèce. Ce double enjeu

¹⁶³¹ FUJINAMI, Nobuyoshi, "The Patriarchal Crisis of 1910 and Constitutional Logic: Ottoman Greeks' Dual Role in the Second Constitutional Politics", *Journal of Modern Greek Studies*, Volume 27, Number 1, May 2009, pp. 1-30.

¹⁶³² Ibid. p. 17.

est clair dans le complexe sujet des continuités qui « hantent » les pensées des intellectuels grecs depuis les théories de Fallmerayer¹⁶³³ et qui ne seront pas étrangères à leurs homologues japonais depuis les travaux de Morse réalisés à la fin de la décennie de 1870. Ce problème des continuités est lié étroitement à celui des origines des « modernes » Grecs et Japonais et aux traits qui leur sont communs et servent à les différencier du reste des peuples. Origine, continuité, survivances sont donc des sujets qui vont être traités par les premiers chercheurs en « sciences humaines » grecs et japonais, qui comptent pour cela avec les théories européennes et leurs propres théories et traditions interprétatives.

Malgré le fait que les préoccupations soient semblables, il faut néanmoins tenir compte des contextes scientifiques différents. En effet, si nous voyons la création de la discipline académique de la *laographia* en Grèce à la fin de notre période, son équivalent japonais *Minzokugaku* ne sera fondé que dans les années 20 du XX^e siècle bien que les premiers éléments soient déjà énoncés par son fondateur avant la fin de Meiji.

5.1. Nikolaos G. Politis et Yanagita Kunio : fondateurs de la discipline des Etudes folkloriques.

Si les travaux des spécialistes dans d'autres disciplines des sciences sociales contribuent dans une bonne mesure à la création d'une image homogène des Japonais et des Grecs, ce sont surtout les travaux de Politis et de Yanagita qui vont former cette image du point de vue de la différence par rapport aux « autres » en employant les traditions dites « populaires ». Ce sont leurs idées, leurs théories, leurs études qui ont le mieux contribué à diffuser l'image des Grecs et des Japonais comme un peuple unique avec des traits caractéristiques qui sont restés plus ou moins inchangés depuis les temps anciens. Ils sont les pères de la discipline des Etudes folkloriques dans leurs pays respectifs et des figures de référence.

Malgré la différence d'âge (Politis est né en 1852, Yanagita en 1875), de formation et de contexte culturel, les besoins idéologiques de leurs Etats respectifs étaient à peu près les mêmes et ce fait, lié à celui des influences extérieures, fait que leurs lignes de travail sont, en grande partie, semblables, tout comme leurs centres d'intérêt premiers.

¹⁶³³ DANFORTH, Loring M. "The Ideological Context of the Search for Continuities in Greek Culture", *Journal of Modern Greek Studies*, vol. 2, n° 1, mai 1984, pp. 53-85, p. 67.

Politis est né à Kalamata, fils d'un professeur intéressé par la langue populaire, et, après avoir fait ses études à Athènes (où il participe aux activités des revues comme *Chrysallis* et *Pandore* qui intéressées d'abord dans des recherches historiques vont devenir aussi des revues « *laographiques* »)¹⁶³⁴, il réside en Allemagne entre 1876 et 1880, le temps de réaliser ses études à l'université de Munich¹⁶³⁵. Après avoir eu plusieurs postes au ministère de l'Education, il devient professeur à l'université d'Athènes en 1890 où il travaillera jusqu'à sa mort en 1921. Il sera chargé de dispenser le cours de Mythologie et d'Archéologie grecque¹⁶³⁶. Même si ce cours peut paraître éloigné de ses intérêts, il n'est pas si rare, si nous tenons compte du fait qu'une grande partie des études s'intéressant aux traditions populaires passent par les traditions orales (chansons, contes) dans le sillon des travaux des premiers « folkloristes » comme les frères Grimm en Allemagne ou MacPherson en Angleterre¹⁶³⁷. Et plus, il faut savoir que les études de *Philologia* –*φιλολογία*– (Politis était *philologos*) en Grèce ne comportent seulement pas la langue mais aussi d'autres domaines dont l'archéologie¹⁶³⁸. Dans le cours inaugural d'Archéologie en 1890, Politis livre ses idées concernant la discipline qui, pour lui, doit suivre un chemin parallèle à celui de l'histoire est cela « en ne se limitant pas à l'étude des seuls peuples anciens mais en incluant dans sa recherche aussi les phénomènes de la culture, du culte, des sciences et de la vie quotidienne des peuples modernes »¹⁶³⁹. De plus, « l'archéologie sert l'objectif de la connaissance de la civilisation grecque antique (*αρχαιομάθεια*) de connaître la caractéristique propre à l'esprit de l'antiquité en menant la recherche sur les différentes étapes de la vie antique, comme la vie publique, culturelle, quotidienne et scientifique des peuples anciens »¹⁶⁴⁰. En un mot, l'Archéologie est considérée comme une sorte de science du « folklore » mais appliquée aux

¹⁶³⁴ LOUKATOS, D. S. *Εισαγωγή στην ελληνική Λαογραφία*, Μορφωτικό ίδρυμα Εθνικής τραπεζας, Αθήνα, 1992, p. 63.

¹⁶³⁵ Ibid. p. 65-6. Avant partir, il avait déjà publié l'un de ses ouvrages les plus importants: *Mythologie Neohellénique* (1871-4).

¹⁶³⁶ LOUKATOS, D. S. *Εισαγωγή στην ελληνική Λαογραφία*, *op. cit.* p. 65.

¹⁶³⁷ KURIAKIDIS, St. Ο ιδρυτής της ελληνικής Λαογραφίας, *NE 15*, 1954, pp. 495-504, p. 500. Ainsi, il publiera des articles concernant la littérature grecque dans la revue *Estia*.

¹⁶³⁸ En effet, en Grèce, le but de la philologie, en tant que discipline scientifique est d'étudier la vie intellectuelle et littéraire des peuples. Et dans cette étude qui comprend bien sûr les temps antiques, l'archéologie est nécessaire pour connaître justement, les réalisations les plus anciennes.

¹⁶³⁹ POLITIS, N. G. *Λόγος Εισιτήριος εις το μάθημα της Ελληνικής Αρχαιολογίας*, Αθήνα, 1890, p. 9 : *μη περιοριζομένης δηλαδή εις την εξέτασιν μόνον των αρχαίων έθνων, αλλά περιλαμβανοούσας εις τας ερεύνas αυτής και τα φαινόμενα του πολιτικού, του θρησκευτικού, του επιστημονικού, του ιδιωτικού βίου των νεωτέρων εθνών.*

¹⁶⁴⁰ Ibid. p. 6 : *Τον σκοπόν δε τούτον της αρχαιομαθείας, την γνώσιν του ιδιάζοντος χαρακτήρος και του καθόλου πνεύματος της αρχαιότητος, εξυπηρετεί η αρχαιολογία, εξετάζουσα τας διαφόρους φάσεις του αρχαίου βίου, ήτοι τον δημόσιον, τον θρησκευτικόν, τον ιδιωτικόν και τον επιστημονικόν βίον των αρχαίων έθνων.*

premières époques grecques¹⁶⁴¹. Ainsi, il n'est pas étrange non plus de constater l'union entre la mythologie (croyances anciennes) et l'archéologie que nous trouvons dans son cours. En plus, l'étude des mythes antiques est considéré comme nécessaire pour comprendre non seulement l'histoire de la religion des Grecs (anciens et modernes) mais aussi des autres peuples (Ariens et autres)¹⁶⁴². Celui-ci montre également les influences que les théories des folkloristes et des ethnologues non grecs ont eues dans la pensée épistémologique de Politis. En effet, pendant son séjour en Allemagne, il a pris connaissance des idées de Ad. Kuhn et de Max Müller en ce qui concerne les études des croyances religieuses¹⁶⁴³. Mais ce sont surtout les idées de Edward B. Tylor qui vont avoir un poids majeur dans le développement de sa théorie de la *Laographia* puisque ces idées pouvaient servir à régler un problème qui hantait les Grecs depuis la publication de l'ouvrage de Fallmerayer en 1830. C'est-à-dire, le problème de la continuité entre les Grecs anciens et les Grecs modernes. Tylor publie en 1871 *Primitives Cultures*, dans lequel il énonce la théorie des « survivances ». Pour lui, les peuples « primitifs » sont les reliques, les évidences des premières phases de l'évolution et, ainsi, leur étude peut servir pour reconstituer ce passé lointain¹⁶⁴⁴. Appliqué aux cultures spécifiques, le fait de trouver des éléments anciens est la preuve de la continuité entre le passé et le présent. Dans le cas grec, l'interprétation de Politis des « survivances » d'éléments clairement anciens, comme, par exemple, celle du personnage de Charos dans les chansons populaires, est censée mettre fin au problème de la continuité. Ainsi, d'après la réflexion faite par les partisans des survivances, si cette figure est encore présente c'est parce qu'il existe une continuité entre les Anciens et les Modernes. Bien sûr, il s'agit là d'une vision « faussée » de la réalité parce que sur le nom de « Charos » nous ne trouvons pas dans les chansons populaires le passeur des âmes mais la mort elle-même. Alors, il est évident que la signification n'est plus la même. Néanmoins, le fait l'employer ces apparentes survivances comme un exemple de continuité servait bien au discours identitaire visant à contrecarrer les thèses de Fallmerayer et à tisser des liens entre le passé et le présent de la Grèce.

¹⁶⁴¹ Nous trouvons cette pensée également dans la décennie antérieure dans certains travaux qui parlent de la création d'une « laographie archéologique » : VARVOUNIS, M. G. *Εισαγωγικά στη Λαογραφία*, Εκ. Σπανίδης, Ξάνθη, 2002, p. 40. En Grèce, la laographie est en étroite rapport avec l'archéologie et avec la philologie : ibid. p. 54.

¹⁶⁴² POLITIS, N. G. *Λόγος Εισιτήριος εις το μάθημα της Ελληνικής Μυθολογίας*, Αθήνα, 1882, p. 4: *Τούτου δ'ένεκα, εν τη εκθέσει περι των ερευνών, των γενομένων εν τω κλάδω της ελληνικής μυθολογίας και περι των ερμηνευτικών συστημάτων, των από της αρχαιότητος μέχρι των καθ'ημάς χρόνων προταθέντων προς εξήγησιν των ελληνικών μύθων, συνοψίζονται πάσαι αι έρευναι και πάσαι αι ιδέαι, αι εξενεχθείσαι προς διαφώτισιν της ιστορίας των θρησκειών ου μόνον των αρίων, αλλά και των επιλοίπων λαών.*

¹⁶⁴³ Ibid. p. 15 : *και γινώσκω μετ'ότι διάσημος μυθολόγος, ου η γνώμη μέγιστον έχει κύρος ο Μάξ Μύλλερ, σφόδρα υποτιμά την αξίαν της τοιαύτης μεθόδου.* Ces deux auteurs avaient consacré leurs études aux livres sacrés de l'Inde ancienne, c'est-à-dire les *Veddhas* qu'ils avaient étudiés d'un point de vue ethnologique.

¹⁶⁴⁴ DANFORTH, Loring M. "The Ideological Context of the Search for Continuities in Greek Culture", p. 56.

Cette continuité sera défendue par Politis dans un essai de 1901, qui est une réponse à un article de Palamas en ce qui concerne le nom des Grecs comme communauté. En effet, Palamas défendait l'idée que les Grecs avaient employé le terme de « Romioi » pour se nommer depuis l'époque de Justinien, tandis que Politis croyait qu'ils n'avaient pas abandonné celui de « Hellènes »¹⁶⁴⁵. Tous les deux défendaient la continuité de la communauté mais leurs référents étaient différents. Pour Palamas, il s'agissait de l'alliance faite entre l'Antiquité et le christianisme pendant l'Empire byzantin, pour Politis il s'agissait des temps anciens dans le sens que nous connaissons aujourd'hui. Ainsi, il déclarait : « Jamais le peuple n'a renié son origine, ses traditions, les liens qui le lient avec le passé. Et le nom 'Hellènes' symbolise la continuité inséparable de la vie du peuple grec depuis l'antiquité reculée jusqu'à la restitution de la patrie libre »¹⁶⁴⁶

C'est dans ce contexte de l'étude des éléments anciens présents dans la culture contemporaine populaire comme étant des survivances du passé qu'il faut considérer toute l'œuvre de Politis, qui en donnera une définition en 1909 dans un article de sa revue *Laographia*, dont la publication commence cette même année comme organe d'expression de la Société Laographique grecque fondée par Politis en 1908¹⁶⁴⁷. D'après lui, la discipline doit s'intéresser aux coutumes, traditions, pensées du peuple¹⁶⁴⁸. Il y a deux domaines d'étude de la laographie selon l'opinion de Politis : l'un contient les « souvenirs de la langue » c'est-à-dire les chansons, les légendes, les contes, les narrations populaires, les mots et les tournures employés par le peuple, l'autre s'intéresse aux coutumes de la vie quotidienne : les maisons, les costumes, les croyances, la médecine populaire, la musique, la danse, les pratiques

¹⁶⁴⁵ POLITIS, N. G. *Έλληνες η Ρωμιοι*; Αθήνα, 1901, p. 3: *Ο κ. Παλαμάς πιστεύει ότι ο Έλλην από των χρόνων του Ιουστινιανού μέχρι των χρόνων, καθ'ους εποίησεν ο Ρήγας τον Θούριόν του, και μέχρι της σήμερον ακόμη, εκάλει και καλεί εαυτόν Ρωμιόν (...)*; p. 4 : *θα ιδώμεν ότι ταυτά ούδεν μαρτυρούσιν* L'article avait été publié dans le journal *Agon*.

¹⁶⁴⁶ *Ibid.* p. 20: *ουδέποτε ελησμόνησεν ο λαός την καταγωγή του, τας παραδόσεις του, τους δεσμούς τους συνδέοντας αυτόν προς το παρελθόν. Και την αδιάσπαστον συνέχειαν του βίου του ελληνικού έθνους, απο των χρόνων της πολιάς αρχαιότητος μέχρι των επωδύων χρόνων της υπό τους Τούρκους δουλείας και μέχρι της αποκαταστάσεως της ελευθέρας πατρίδος, συμβολίζει το όνομα του Έλληνος.*

¹⁶⁴⁷ LOUKATOS, D. S. *Εισαγωγή στην ελληνική Λαογραφία*, *op. cit.* p. 67.

¹⁶⁴⁸ POLITIS, N. G. «Λαογραφία», *Λαογραφία* 1, 1909, pp. 3-18, p. 4: *Η λαογραφία εξετάζει τας κατα παράδοσιν δια λόγων πράξεων η ενεργειών εκδηλώσεις του ψυχικού και κοινωνικού βίου του λαού.* Le mot «*laographia*» existerait depuis l'antiquité mais avec une autre signification: , p. 3: *Η λέξις λαογραφία την οποίαν προ εικοσιπενταετίας μεταχειρίζομεθα προς δήλωσιν των σπουδών περί των δημοδών παραδόσεων, δοξασιών, εθίμων, περί της δημόδους αγράφου φιλολογίας και περί παντος καθόλου του συντελούντος εις ακριβεστέραν γνώσιν του λαού ευρίσκεται εκ χρήσει εις την αρχαίαν ελληνικήν από των τελευταίων χρόνων της αλεξανδρικής περιόδου εις όλως διάφορον ειδικήν σημασίαν.*

magiques, etc.¹⁶⁴⁹. Dans cette étude les communautés paysannes ont un rôle important aussi bien pour Politis que pour ses disciples¹⁶⁵⁰.

Bien qu'intéressé par l'étude des traditions en général, les points d'attention privilégiés par Politis seront la production orale et la religion populaire car, d'après lui, ce sont les domaines dans lequel les survivances sont les plus évidentes. Fruit de cet intérêt, on trouve ses ouvrages concernant les chansons, les légendes publiés entre 1904 et 1908 mais aussi de nombreux articles sur ces sujets¹⁶⁵¹.

Né en 1875 dans la préfecture de Hyōgo, Yanagita Kunio suit un chemin, en même temps semblable et différent. Fils d'un médecin gagné pour les idées des *Kokugaku*, le jeune Yanagita réalisera ses premières études dans sa ville d'origine, avant de la quitter pour s'installer définitivement à Tōkyō où il résidera jusqu'à sa mort¹⁶⁵². Cette première étape de sa vie sera très importante par la suite puisque son père, malgré sa mort prématurée, aura le temps de l'initier à la pensée des *Kokugaku*, spécialement à celle de l'école de Hirata Atsutane, dont certaines idées concernant le monde de l'au-delà seront importantes dans les études de Yanagita sur la religion populaire qui constitue son principal domaine d'intérêt¹⁶⁵³.

Si son père l'initie à ce courant de pensée traditionnelle, son frère aîné Yanagita Michiyasu (1866-1941) l'introduit dans l'avant-garde des cercles et des débats littéraires. Ainsi, c'est lui qui va envoyer à son cadet les numéros des revues comme *Garakuto bunko*, *Kokumin no tomo* ou *Shigarami zōshi*¹⁶⁵⁴. C'est également son frère qui va le présenter à Mori Ogai qui collaborait avec cette dernière revue. C'est grâce à cette rencontre que le jeune Yanagita pourra publier ses premiers vers dans *Shigarami* en 1890¹⁶⁵⁵. Il s'agit des vers encore dans la ligne romantique, mais qui vont changer avec le temps grâce à ses contacts avec des auteurs gagnés pour le naturalisme comme Tayama Katai et Shimazaki Tōson. En

¹⁶⁴⁹ POLITIS, N. G. “Λαογραφία», *Λαογραφία* 1, 1909, pp. 3-18, p. 10-4: *μνημεία του λόγου (άσματα, παροιμίες, διηγήσεις, παραμύθια...), παράδοσιν πράξεις η ενέργειαι (ενδύματα, τροφή, έθιμα, λατρεία δημώδης φιλολογία...)*.

¹⁶⁵⁰ VARVOUNIS, M. G. “Η ελληνική λαογραφία στα πλαίσια της Ευρωπαϊκής Ένωσης”, dans *Μελετήματα Ελληνικής Λαογραφίας, τόμος Δ' . Λαογραφικά θεωρητικά μεθοδολογικά και ποικιλία*, Εκ. Σπανίδης, Ξάνθη, 2004, pp. 25-36, p. 27.

¹⁶⁵¹ Entre 1899 et 1902 il publie *Παροιμίες* et en 1904 *Παραδόσεις*.

¹⁶⁵² FUKUDA, A. 福田アジお, *Yanagita Kunio no Minzokugaku 柳田国男の民俗学*, Yoshikawakō bunkan, 吉川弘文館 Tōkyō, 1992, p. 4.

¹⁶⁵³ *Ibid.* p. 3. La réflexion que Yanagita fait du culte des ancêtres est également proche de la pensée de Hirata : HAGA Noboru 芳賀登 *Yanagita Kunio to Hirata Atsutane 柳田国男と平田篤胤*, Kōseisha, 白告星社 Tōkyō, 1997, pp. 7-8.

¹⁶⁵⁴ MORSE, Ronald A. *Yanagita Kunio and the Folklore Movement. The Search for Japan's Character and Distinctiveness*, Garland Folklore Library, 2, Garland Publishing, New York-London, 1990, p. 13.

¹⁶⁵⁵ *Ibid.* p.10.

effet, Yanagita participera au groupe naturaliste de ceux-ci, le groupe Ibsen entre 1905 et 1910¹⁶⁵⁶. Et publiera en 1898 un recueil de poèmes avec Tayama Katai¹⁶⁵⁷

A côté de cette activité littéraire qui le met en rapport avec des idées telles que la recherche de la réalité, l'individualisme, Yanagita continue ses études et fait des Etudes d'agropolitique à l'Université Impériale de Tōkyō d'où il sort diplômé en 1900¹⁶⁵⁸. Puis il occupera divers postes au ministère de l'agriculture et dans le monde de la politique jusqu'en 1919 moment où il se retire de la vie politique pour se consacrer à sa recherche scientifique¹⁶⁵⁹. C'est en tant que membre du ministère de l'agriculture qu'il sera envoyé en mission sur le terrain et qu'il commencera à s'intéresser aux moyens de vie des paysans qui deviendront le centre de ses études folkloriques puis qu'ils seront considérés comme les détenteurs de la « vraie » culture japonaise. En 1910, il va intégrer le groupe *kyōdokai* 郷土会 dont le fondateur était Nitobe Inazō 新渡戸稲造 et dont l'objectif était de faire la recherche de l'histoire sociale et économique des villages agricoles japonais¹⁶⁶⁰. Ainsi, la plus grande partie de ses publications de la première étape sont consacrées aux problèmes économiques et sociaux des communautés paysannes.

Néanmoins, si Yanagita va établir et développer sa théorie sur les études des traditions à partir les années 20, certains travaux qu'il publie entre 1905 et 1912 sont déjà les embryons de cette théorie ; et dont nous pouvons considérer la fin de la période Meiji comme celle de la gestation du *minzokugaku* (民俗学) terme employé au Japon pour nommer les études folkloriques¹⁶⁶¹.

Tout comme Politis, il va connaître les théories existant à l'extérieur, aussi bien en Allemagne qu'ailleurs. En 1910 il fait la connaissance de Tsuboi Shōgoro et il connaissait également Ueda Bin (1879-1916) qui avait été le premier à introduire au Japon l'ouvrage de George Lawrence Gomme *Manual of Foklore*, une référence dans ce domaine à l'époque¹⁶⁶². Bin, tout comme Tsuboi et Yanagita après, s'intéressait aux coutumes et costumes, aux croyances des Japonais faisant partie de la Société d'Études anthropologiques fondée par

¹⁶⁵⁶ *Ibid.* p. 31.

¹⁶⁵⁷ KATO, S. *Histoire de la littérature japonaise*, op. cit. p. 150.

¹⁶⁵⁸ KAWADA, M. *The Origin of Ethnology in Japan. Yanagita Kunio and his Time*, Kegan Paul International, London New York, 1993, Col. Japanese Studies, p. 2.

¹⁶⁵⁹ *Ibid.* p. 3.

¹⁶⁶⁰ *Ibid.* p. 109.

¹⁶⁶¹ Comme nous avons signalé, au Japon les études folkloriques et l'Ethnologie (qui est plutôt Anthropologie culturelle) sont très proches surtout en ce qui concerne les objectifs. Et cette proximité est mise en avant avec les termes qui servent à désigner les deux disciplines. En effet, il s'agit de deux homophones : *minzokugaku* (民族学) est Ethnologie et *minzokugaku* (民俗学) Etudes du folklore.

¹⁶⁶² MORSE, Ronald A. *Yanagita Kunio and the Folklore Movement* p. 137-8.

Tsuboi. Gomme sera l'une des sources de Yanagita, mais il connaissait également les travaux d'autres chercheurs occidentaux qui réalisaient leurs études aussi bien à l'intérieur du Japon qu'à l'extérieur. Ainsi, il avait lu ou connu les travaux de Morse, de B. H. Chamberlain, de Lafcadio Hearn qui étaient professeurs à l'université de Tōkyō lorsqu'il étudiait et connaissait également les théories évolutionnistes de Darwin¹⁶⁶³. A mi-chemin entre la littérature et les études folkloriques se trouvent ses connaissances des travaux des frères Grimm en ce qui concerne la publication et l'étude des traditions orales ; des connaissances qui seront importantes dans sa propre conception des études semblables au Japon¹⁶⁶⁴. En effet, Yanagita considérerait les frères Grimm comme une source importante dans ce domaine. En ce qui concerne l'étude des religions, Yanagita lit en 1912, *Le Rameau d'or* de Frazer qui était également un ouvrage de référence dans le domaine de la mythologie comparée¹⁶⁶⁵.

Néanmoins le fait de connaître des ouvrages ne veut pas dire que Yanagita intègre dans ses théories toutes les idées qui y sont contenues. Ainsi, même s'il est d'accord en général avec Gomme (duquel il lira en 1913 *Ethnology in Folklore*), il y a un point sur lequel ils sont en désaccord. Il s'agit de celui qui concerne les survivances des éléments anciens dans la vie quotidienne des paysans. Ainsi, si pour Gomme ces survivances étaient un souvenir des anciennes cultures détruites depuis très longtemps et isolées dans le monde contemporain, pour Yanagita il s'agit d'éléments qui continuent à vivre encore dans le présent. Alors, tandis que Gomme ne croit pas dans la continuité entre le passé et le présent, Yanagita défend la position contraire¹⁶⁶⁶ et s'approche ainsi des idées de Politis¹⁶⁶⁷.

Le nombre d'ouvrages de Yanagita est très important mais nous allons considérer ici seulement ceux qui ont été publiés avant 1912 dont le sujet laisse entrevoir les idées de son auteur concernant le folklore. C'est-à-dire entre 1905 et 1912. Bien que la classification théorique des sujets d'étude du folklore soit fixée en 1935, nous en trouvons déjà des indices dans son ouvrage *Tōno monogatari* 遠野物語 écrit suite au voyage fait par Yanagita dans la région de Tōno en 1909 et publié en 1910. Il s'agit d'un ouvrage qui a été considéré comme le point de départ des études folkloriques et dans lequel Yanagita consigne par écrit des

¹⁶⁶³ *Ibid.* p. 137.

¹⁶⁶⁴ EUBANKS, Ch. "On the Winds of a Bird: Folklore, Nativism, and Nostalgia in Meiji Letters", *Asian Folklore Studies*, vol. 65, n° 1, 2006, pp. 1-20, p. 5.

¹⁶⁶⁵ KAWADA, M- *The Origin of Ethnology, op. cit.* p. 110.

¹⁶⁶⁶ MAKINO, Y. "Lafcadio Hearn and Yanagita Kunio. Who initiated folklore studies in Japan?", dans *Seijō daigaku keizaikenkyū* 成城大学経済研究, *Seijō daigaku keizaigakkai* 成城大学経済学会, n° 166, 2004, 11, pp. 133-45, p. 136.

¹⁶⁶⁷ Nous trouvons, en effet chez les deux auteurs deux coïncidences majeures : celle des survivances et celle qui fait du peuple (entendu comme communauté paysanne) le dépositaire-transmetteur de ces survivances. Pour ces considérations chez Yanagita : HASHIKAWA Bunzo 橋川文三 *Yanagita Kunio. Sono ningen to shisō* 柳田国男 その人間と思想, Kōdansha 講談社, Tōkyō, 1977, pp. 84-7.

informations recueillies sur place, grâce à son informateur local¹⁶⁶⁸. Principalement, le *Tōno* est un recueil de narrations fantastiques dans lesquelles les croyances populaires jouent un rôle très important et suivent, en partie, l'intérêt que l'auteur avait déjà montré pour ce genre de narration dans son article de 1897 *Yumegatari* (夢がたり), publié dans la revue *Bungakkai*¹⁶⁶⁹. Les chercheurs signalent comme modèles du *Tōno* le *Histoires qui sont aujourd'hui du passé* (*Konjakumonogatari* 今昔物語), une collection de contes et narrations fantastiques datées de la première moitié du XII^e siècle, mais dont l'interprétation est différente. En effet, tandis que chez le *Konjaku* il est clair qu'il s'agit d'histoires du passé (cette référence étant présente dans le début de toutes les narrations) interprétées suivant le modèle bouddhiste, le *Tōno* recueille des histoires contemporaines (quand même dans leur narration) dont l'intérêt est de montrer la diversité culturelle japonaise¹⁶⁷⁰. Ainsi, si dans les ouvrages antérieurs, il s'était intéressé aux aspects économiques et sociaux, avec le *Tōno* il change de registre pour s'intéresser aux manifestations culturelles, surtout celles qui concernent les pensées et les croyances religieuses. Ainsi, nous trouvons non seulement des légendes mais aussi la description de rites et des fêtes réalisées par les habitants de la région de Tōno. Ces réalisations, produits de la tradition orale, constitueront l'un des domaines d'étude du folklore d'après la classification que Yanagita fera en 1935. En effet, celle-ci comprendra trois groupes : le premier concerne les manifestations matérielles (maisons, coutumes et costumes, musique, danse, ustensiles, mariage, médecine, croyances populaires, fêtes, rites...), le deuxième touche le monde des productions orales (légendes, chansons, contes, expressions, mots...) et le troisième étudie les phénomènes psychologiques (formes de pensée et réponses aux problèmes de la vie quotidienne)¹⁶⁷¹.

Parmi tous ces sujets, Yanagita prêterait un soin spécial à celui qui touche le monde de la religion populaire des communautés villageoises surtout en rapport avec le culte des *ujigami*, c'est-à-dire des divinités propres à chaque village qui était en origine des ancêtres divinisés des familles¹⁶⁷². Cet intérêt pour la religion populaire est dû, d'après les mots de Yanagita au fait que « il existe au Japon une croyance religieuse indigène qui est suivie.

¹⁶⁶⁸ *Tōno Monogatari* 遠野物語 dans HIGASHI Masao 東雅夫 *Yanagita Kunio shū. Yūmeidan* 柳田国男集 幽冥談, Chikuma shobō 筑摩書房, Tōkyō, 2007, Chikuma bunpo Fu 36.6 ちくま文庫 ふ 36.6, pp. 24-91, p. 24 : : *kono hanashi wa sudete Tonō no hito Sasaki Kikyōseki kun yori kikitari* (この話はすべて遠野の人 佐々木鏡石君より聞きたり。).

¹⁶⁶⁹ *Ibid.* pp. 367-74.

¹⁶⁷⁰ FUJI, T. "Une modernité inachevée. Pourquoi les *Contes de Tōno* de Yanagita Kunio sont lus aujourd'hui", *Ebisu* 44, 2011, pp. 137-56, p. 141.

¹⁶⁷¹ KAWADA, M. *The Origin of Ethnology*, op. cit. p. 122. Cette classification est fait dans l'ouvrage *Kyōdōseikatsu no kenkyūhō* (Méthode d'investigation dans l'étude de la vie du peuple dans les communautés locales) publié en 1935.

¹⁶⁷² *Ibid.* pp. 44-7.

Aussi, cette foi si a eu de l'influence dans le caractère des citoyens, dans les périodes historiques, elle a eu aussi des rapports extraordinaires avec le développement véritable de l'histoire »¹⁶⁷³. Mais, il s'intéresse également à d'autres aspects de la vie quotidienne parce « si l'on étudie les caractéristiques qui sont différentes en chacun, dès ce point de vue, l'on peut étudier l'histoire des citoyens des divers pays » et à travers cela l'on peut mesurer les caractéristiques des citoyens¹⁶⁷⁴. Ces caractéristiques et ces croyances se transmettront continuellement comme le sang jusqu'au moment où ce sang japonais disparaîtrait dissous dans les successifs mariages mixtes¹⁶⁷⁵.

Parmi ces croyances populaires se trouve celle dans l'au-delà, qui est déjà présente dans les études de Hirata Atsutane qui seront si importantes dans les ouvrages postérieurs de Yanagita¹⁶⁷⁶. En effet, Hirata est parmi les *kokugakusha* du XVIII^e et du début du XIX^e siècle celui qui va s'intéresser de près aux coutumes des communautés paysannes et du peuple en général (*aohitogusa* 青人草). Ainsi, dans des ouvrages comme *Ibuki oroshi*, *Tamadasuki* ou encore *Zoku shintōtai.i* (俗神道大意), il expose ses idées concernant les croyances populaires, dont le culte des *ujigami*. Et cette importance de Hirata dans l'étude des croyances « indigènes » qui sont en rapport avec le shintō est reconnue dans *Yūmeidan* qui est, comme nous avons vu, l'un des premiers essais sur ce sujet¹⁶⁷⁷.

Le problème de la religion est également traité dans son ouvrage *Ishigami mondō* (石神問答), publié la même année que le *Tōno* et cette thématique lie les deux ouvrages qui peuvent être considérés comme les origines de la recherche folklorique au Japon. Par contre,

¹⁶⁷³ HIGASHI Masao 東雅夫, *Yanagita Kunio shū. Yūmeidan, op. cit.* p. 134: *tonikaku Nihon ni wa isshū kawatta shinkō ga aru. Mata sore wa kokumin no seishitsu ni mo eikyō shite oreba, jidai jidai no jisei ni mo, mata ippo susundewa rekishi ue no jijitsu ni mo hijōna kankei wo motte iru* (とにかく日本には一種変った信仰がある。またそれは国民の性質にも影響しておれば、時代時代の時勢にも、また一歩進んでは歴史上の事実にも非常な関係を有っている。).

¹⁶⁷⁴ HIGASHI Masao 東雅夫, *Yanagita Kunio shū. Yūmeidan, op. cit.* p. 116-7: *sore wa minna chigatta tokushoku wo motte otte, korera wo kenkyūshite ittanaraba ichimen kuniguni no kokumin no rekishi wo kenkyū suru koto ga dekiru de arou to omou. Koto ni kokumin no seishitsu to iu mono wo hitotsu hōhō ni yotte hakaru koto ga dekiru darou to omou* (それは皆な違った特色を持って追って、これらを研究していったならば一面国々の国民の歴史を研究することができるであろうと思う。ことに国民の性質というものを一つ方法に依って計ることができるだろうと思う。).

¹⁶⁷⁵ HIGASHI Masao 東雅夫, *Yanagita Kunio shū. Yūmeidan, op. cit.* p. 117: *iwan ya bukkyō to ka, kirisuto kyō to ka iu gotoki hito no koshira eta shūkyō dewanai ichi tane no shinkō de aru kara, nihonjin no chi ga zakkon ni yotte kiete shimau made wa nokotte iru darou to omou* (いわんや仏教とか、基督教とかいうことき人の俵えた宗教ではない一種の信仰であるから、日本人の血が雑婚に依って消えてしまうまでは遺っているだろうと思う。).

¹⁶⁷⁶ En fait, les théories de Yanagita concernant l'importance du culte à l'*ujigami* dans les communautés paysannes allaient à l'encontre du shintō d'Etat qui était l'idéologie dominante à l'époque où il écrivait. Pour lui, cette idéologie officielle n'était en quelque sorte qu'une création artificielle opposée aux « vraies » croyances des Japonais et donc elle pouvait être un danger pour celles-ci. Curieusement, la base sur laquelle on avait modélisé le shintō d'Etat était la pensée de l'école de Hirata : KAWADA, M. *The Origin of Ethnology*, pp. 48-9.

¹⁶⁷⁷ HIGASHI Masao 東雅夫, *Yanagita Kunio shū. Yūmeidan, op. cit.* pp. 119-120.

ce sont les affaires linguistiques (évolution de la signification des mots) qui dominent le *Notes sur les termes de chasse traditionnelle* (*Nochi no kari kotoba no ki* 後狩詞記) publié en 1909¹⁶⁷⁸.

Comme nous le voyons, aussi bien Politis que Yanagita, malgré la différence des contextes de formation, sont arrivés à des réflexions semblables en ce qui concerne le besoin de l'étude des traditions et le contenu de cette nouvelle discipline. Tous les deux considèrent de la même façon le concept de « survivances » pris de la pratique ethnologique anglaise et pensent qu'il pourrait leur être utile pour montrer la continuité entre le passé et le présent, une continuité qui devait servir à expliquer les caractéristiques propres des Grecs et des Japonais contemporains, des caractéristiques qui, étudiées dans les traditions des communautés paysannes, sont présentes depuis le début des temps. Elles se seraient transmises sans changements de génération en génération par voie orale, et seraient surtout évidentes dans les traditions littéraires orales (contes, légendes, chansons, etc.) et dans les croyances religieuses populaires.

Ces idées ne sont pas complètement étrangères aux traditions de pensée existant dans les deux Etats et pour cela, elles seront employées de façon efficace pour résoudre le problème de la création de l'identité nationale. Certes, elles sont discutables puisqu'elles oublient les changements qui s'y sont produits au cours des siècles, mais pour les besoins politiques de l'époque elles étaient largement suffisantes

5.2. Les « Sciences sociales » et les caractéristiques des peuples.

A la fin du XIX^e siècle, celles que nous pouvons appeler « sciences sociales » puisqu'elles ont comme objet l'étude de l'homme à l'intérieur d'un groupe étaient déjà affirmées dans le panorama épistémologique occidental et avaient développé leurs propres théories et courants. Celles qui nous intéressent ici sont l'anthropologie, l'ethnologie-ethnographie, l'archéologie et les Etudes du folklore. Le fait de trouver dans ce groupe l'archéologie peut nous paraître un peu étrange puisque, aujourd'hui, elle appartient plus au domaine des études historiques qu'à celui des « sciences humaines », néanmoins, au XIX^e siècle, les archéologues et les anthropologues n'étaient pas aussi éloignés, surtout si nous tenons compte de la charge idéologique qui imprégnait les travaux des premiers spécialement

¹⁶⁷⁸ KAJIKI Gō, 梶木剛, *Yanagita Kunio no shisō* 柳田国男の思想, Keisōku shobō 勁草書房, Tōkyō, 1989, p. 234.

dans le cas de nos deux Etats. Cette charge idéologique qui sera plus sensible dans les disciplines qui étudient les traditions populaires (*Laographia*, *Minzokugaku*) est visible encore aujourd'hui aussi bien en Grèce qu'au Japon. En effet, les deux disciplines sont présentes dans les universités et elles sont intégrées dans les départements d'anthropologie où elles sont considérées comme un « apanage » propre. Ainsi, tandis que l'anthropologie et l'ethnologie sont étudiées suivant les théories et les modèles étrangers, les Etudes du folklore le sont suivant les théories et les exemples des chercheurs du pays dont l'intérêt est exclusivement centré dans l'étude de la situation existant à l'intérieur de leur propre territoire national¹⁶⁷⁹.

Nous avons déjà vu dans quelles circonstances se sont développés les études du « folklore » dans nos territoires d'étude ; nous allons à présent donner les traits caractéristiques des autres trois disciplines (anthropologie, ethnologie-ethnographie, archéologie) afin de comprendre les apports qu'elles peuvent offrir (et qu'elles offrent) à la création des théories identitaires de nos territoires d'étude.

1. Ethnologie. Comme pour le reste des disciplines qui nous occupent, il n'est pas aisé définir le moment de la fondation de l'ethnologie. Même si l'intérêt pour les peuples lointains et différents était présent chez les Européens dès la Renaissance – et il connaîtra une montée importante lors des Lumières bien que les savants soient animés par des raisons diverses – c'est au XIX^e siècle que cette discipline sera institutionnalisée d'abord dans le milieu anglo-saxon (en 1899 F. Boas, l'un des fondateurs de la discipline, crée la chaire d'ethnologie aux Etats-Unis) puis dans les autres pays¹⁶⁸⁰.

L'objet d'étude des ethnologues, dans les premiers temps de cette discipline, était « les ethnies », un terme associé aux populations lointaines et exotiques. C'est-à-dire, ce que l'on nommait à l'époque les « sociétés primitives »¹⁶⁸¹. Ainsi, les chercheurs s'intéressaient surtout

¹⁶⁷⁹ Ainsi, une partie des chercheurs japonais considèrent que leurs collègues étrangers, tout en étant compétents dans leur discipline, ne sont pas capables de pénétrer la connaissance profonde de la culture japonaise : CAILLET, L. « Ethnographies japonaises », *Ateliers d'Anthropologie*, 30, avril 2006, pp. 9-34, pp. 14-5. En Grèce, nous trouvons le cours « *Laographia* » dans certaines universités (Athènes, Thessaloniki, Komotini) offert aux étudiants d'Histoire entre autres. Pour la différence de disciplines en Grèce : DAMIANAKOS, St. « Représentations de la paysannerie dans l'Ethnographie grecque », dans *Paysans et Nations d'Europe centrale et Balkanique*, Paris, 1985, pp. 71-86, p. 73.

¹⁶⁸⁰ Par exemple, en France il faudra attendre jusqu'en 1925 pour qu'elle soit institutionnalisée ; en plus la première chaire française date de 1943 : GERAUD, M-O. et al., *Les notions clés de l'ethnologie. Analyses et textes*, Armand Colin, Paris, Col, Cursus, série Sociologie, 1998, p. 12.

¹⁶⁸¹ FORMOSA, B. « L'ethnie en question, débats sur l'identité » dans SEGALIN, M. (dir.) *Ethnologie. Concepts et aires culturelles*, Armand Colin, Paris, 2001. Coll. U, série sociologie, pp. 15-30, p. 15. Les ethnies seront également rapprochées du terme race et de ce fait, pendant une partie du XIX^e siècle, l'ethnologie, mais aussi l'anthropologie se consacreront à établir des typologies « raciales » avec leurs caractéristiques propres dans lesquelles encadrer les différents groupes humains.

aux peuples de l'Afrique mais aussi de l'Extrême-Orient, de l'Inde... En un mot, tout ce qui n'appartenait pas à l'Occident et qui, au XIX^e siècle, faisait partie des empires coloniaux. Etant donné qu'il s'agit, sauf exceptions, de peuples qui n'ont pas laissé de documents écrits (à la façon de l'Occident), les savants se sont intéressés fondamentalement à des questions d'organisation sociale : système de parenté, répartition des rôles à l'intérieur de la communauté, le système du pouvoir, les croyances et rites, les techniques... Pour cela, étant donné l'absence de documents, les chercheurs se sont servis du moyen qui sera le plus caractéristique pour nos trois disciplines : l'observation directe sur le terrain et la collecte d'informations¹⁶⁸². Cette collecte est systématisée sous le nom d'ethnographie. Autrement dit, l'ethnographie est plutôt une méthode qu'une discipline puisqu'elle ne se charge que de recueillir et de créer des séries typologiques¹⁶⁸³.

Une fois ce travail fait, l'ethnologie se charge d'émettre des hypothèses, d'analyser les données, de créer de théories qui aident à expliquer et comprendre les différentes sociétés.

2. Anthropologie. Elle est née au milieu du XIX^e siècle (en 1859 la réflexion sur l'homme, sa société et son évolution devient un sujet d'étude à part entière)¹⁶⁸⁴ avec des intentions semblables à celles de l'ethnologie, mais peut-être avec une ampleur d'objectifs plus importante. En effet, elle est la discipline qui étudie l'homme dans toutes ses dimensions. Très tôt, l'anthropologie est divisée en deux branches différentes : d'un côté l'anthropologie biologique, c'est-à-dire celle qui se charge de l'étude de l'homme en tant qu'appartenant à une espèce du royaume animal avec toutes ses caractéristiques physiques, d'évolution, etc.¹⁶⁸⁵ D'un autre côté, l'anthropologie sociale (terme adopté par les Britanniques) ou culturelle (dénomination adoptée par les Américains)¹⁶⁸⁶. Néanmoins, dans les ouvrages de Boas,

¹⁶⁸² COLLEYN, J.-P., *Eléments d'Anthropologie sociale et culturelle*, Éd. Université de Bruxelles, Bruxelles, 1998 p. 47.

¹⁶⁸³ GERAUD, M. O., *Les notions clés de l'ethnologie*, op. cit. p. 14.

¹⁶⁸⁴ KILANI, M. *Anthropologie. Du local au global*, Armand Colin, Paris, Col. U. 2009, p. 213.

¹⁶⁸⁵ COLLEYN, J.-P. *Eléments d'Anthropologie sociale et culturelle*, op. cit. p. 47

¹⁶⁸⁶ L'anthropologie sociale, tout en partageant avec les autres disciplines l'observation de terrain, est importante par son postulat de « devenir » acteur de la société que l'on veut étudier. C'est-à-dire, lorsqu'il n'y a pas de documents écrits, il faut apprendre la langue, recueillir les traditions orales, partager la vie quotidienne des gens. Ainsi, E. B. Tylor, l'un des pères fondateurs de la discipline crée la théorie des « survivances » qui sera si importante dans le cas de la Grèce: COLLEYN, J.-P. *Eléments d'Anthropologie sociale et culturelle*, op. cit. p. 48 et RUPP- EISENREICH, B. « La leçon des mots et des choses. Philologie, Linguistique et Ethnologie (de August Boeck à Heymann Steinthal) », ESPAGNE, M. et WERNER, M. (dir.), *Philologiques I. Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIX^e siècle*, Éd. De la Maison de Sciences de l'Homme, Paris, 1990, pp. 365-91, p. 388.

l'anthropologie est vue comme un tout et elle est donc en même temps anthropologie physique, linguistique, culturelle et archéologique¹⁶⁸⁷.

Or, le plus important lorsque l'on parle d'anthropologie est son projet, à savoir : penser l'unité et la diversité de l'humanité¹⁶⁸⁸. Ainsi, elle pourrait être définie, comme il suit (tout en sachant qu'il ne s'agit pas d'une définition absolue) : « La démarche anthropologique prend comme objet d'investigation des unités sociales de faible ampleur, à partir desquelles elle tente d'élaborer une analyse de portée plus générale, appréhendant d'un certain point de vue la totalité de la société où ces unités s'insèrent »¹⁶⁸⁹. Dans cette démarche, les concepts basiques aussi bien pour la recherche anthropologique que pour la recherche ethnologique sont ceux de société, civilisation et culture. En 1871, E. B. Tylor (1832-1917) définissait la culture ou la civilisation comme étant « cette totalité complexe qui comprend les connaissances, les croyances, les arts, les lois, la morale, la coutume et toute autre capacité ou habitude acquises par l'homme en tant que membre d'une société »¹⁶⁹⁰. La culture est donc quelque chose d'appris et pas d'inné¹⁶⁹¹. Un autre concept important est celui d'évolution. Ayant défini, le projet et les concepts basiques, il fallait également une méthode pour réaliser ces études. Celle-ci sera pendant la période qui nous intéresse la méthode comparative dont les problèmes seront signalés par Boas dans son ouvrage *The limitations of Comparative Method in Anthropology* publié en 1896. Le problème le plus grave réside dans le fait que cette méthode n'était pas utilisée pour établir des comparaisons adaptées aux différentes sociétés étudiées, mais plutôt pour établir une échelle dans l'évolution de celles-ci, vers ce que l'on considérait être le degré le plus élevé de civilisation (c'est-à-dire la civilisation occidentale). En présentant les limitations de la méthode, Boas met en question également la théorie évolutionniste qui dominait, à la fin du siècle, l'anthropologie (physique et culturelle) et l'ethnologie¹⁶⁹². Cette théorie établit trois stades dans l'évolution des peuples : celui de la culture européenne (le supérieur), celui des peuples « barbares » (qui possèdent une culture

¹⁶⁸⁷ LABURTHE-TOLRA, P. et WARNIER, J.-P. *Ethnologie-Anthropologie*, Paris, PUF, 1993, Col. 1^{er} cycle, p. 43.

¹⁶⁸⁸ KILANI, M. *Anthropologie. Du local au global*, op. cit. p. 20.

¹⁶⁸⁹ *Ibid.* p. 30.

¹⁶⁹⁰ TYLOR, E. *Primitive culture*, London, 1871, vol. 1, p.1.

¹⁶⁹¹ LABURTHE-TOLRA, P. et WARNIER, J.-P. *Ethnologie-Anthropologie*, op. cit. p. 11

¹⁶⁹² Une théorie dont le fondateur est l'Américain Lewis Morgan (1818-1881) avec son ouvrage *La société archaïque* de 1877 qui n'est que l'histoire de l'évolution de l'humanité¹⁶⁹². D'autres éminents évolutionnistes sont E. B. Tylor (1832-1917) et J. G. Frazer (1854-1941, *Le Rameau d'or*) dans le domaine de la religion (tous les deux Britanniques).

mais pas aussi évoluée que la culture européenne), celui des peuples « sauvages »¹⁶⁹³. En effet, l'évolutionnisme repose sur l'idée née avec les Lumières que l'homme est un objet social et qu'il peut donc être étudié comme un « objet » quelconque. En entrant en contact avec d'autres peuples, les savants éclairés ont bâti un modèle d'après lequel, leur culture était la plus avancée et ensuite ils ont placé le reste sur une échelle qu'ils pouvaient gravir en s'approchant de la « civilisation », c'est-à-dire de la culture occidentale. C'est cette idée qui a été employée d'abord par nos disciplines qui vont également utiliser par la suite deux autres théories : le diffusionnisme et le fonctionnalisme¹⁶⁹⁴.

3. Archéologie. Elle se développe en tant que discipline scientifique également pendant la seconde moitié du XIX^e siècle. Liée dans les premiers temps aux collectionneurs d'ouvrages artistiques, elle restera jusqu'au début du XX^e siècle plus ou moins attachée au domaine de l'art, mais elle est redevable également aux sciences naturelles qui vont lui fournir une partie de sa problématique et de ses méthodes. Ainsi, l'établissement de typologies, l'étude de la stratigraphie et de la topographie, sont des emprunts réalisés à ces dernières¹⁶⁹⁵. En fait, l'archéologie, comme les autres disciplines dont nous avons déjà parlé, a dans les premiers moments de sa création un souci globalisateur. Ainsi, son objet d'étude, ce ne sont pas seulement les vestiges matériels (compris comme monuments figurés) mais aussi la langue, la religion, l'art, les institutions et les mœurs des peuples de l'Antiquité¹⁶⁹⁶. En un mot, c'est la période ancienne dans sa totalité qui est étudiée. Ce sujet est redéfini néanmoins dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et l'archéologie vise désormais à retrouver, grâce aux fouilles, les vestiges des civilisations¹⁶⁹⁷.

Ce sont surtout les vestiges gréco-romains qui sont aux origines du développement de l'archéologie européenne qui expérimentent un succès important à l'époque romantique. Ainsi, nous trouvons en 1829 la première institution officielle ouverte en Grèce ayant comme

¹⁶⁹³ KURIAKODIΟΥ NESTOROS, A., *Η θεωρία της ελληνικής λαογραφίας. Κριτική ανάλυση*, Εταιρεία Σπουδών Νεοελληνικού πολιτισμού και γενικής παιδείας, Θεσσαλονίκη, 2001, Βιβλιοθήκη γενικής παιδείας, 6 p.21.

¹⁶⁹⁴ Pour ce qui est du diffusionnisme, il s'agit d'une théorie qui postule que les traits communs entre cultures sont dus à un processus de « diffusion » en partant des « foyers culturels ». Parmi ses membres, en dehors de ceux qui ont été cités dans le cas de l'évolutionnisme, il faut ajouter : F. Ratzel (savant allemand travaillant sur l'Afrique), G. Elliot-Smith (théorie pan-égyptienne), F. Boas : GERAUD, *Les notions clés de l'ethnologie*, op. cit. pp. 123-4. Pour ce qui est du fonctionnalisme, il a ses origines dans les opinions de théoriciens comme H. Spencer ou A. Comte. D'après ce courant, la société est conçue comme une totalité à l'intérieur de laquelle tous ses éléments sont interdépendants et chacun a une fonction spécifique. La finalité de cet ensemble serait sa propre reproduction : GERAUD, *Les notions clés de l'ethnologie*, op. cit. p. 131. Parmi ses membres se compte E. Durkheim (1858-1917).

¹⁶⁹⁵ JOCKEY, P. *L'archéologie*, Belin, Paris, 1999, Col. Sujets, p. 74.

¹⁶⁹⁶ *Ibid.* p. 13.

¹⁶⁹⁷ *Ibid.* p. 45.

objectif d'étudier les vestiges anciens. Il s'agit de l'Institut germano-italien de Correspondance archéologique qui est également l'origine de l'Institut archéologique allemand, qui, depuis son siège à Athènes, dirige depuis 1870 les campagnes de fouilles sur le territoire grec¹⁶⁹⁸. En 1846 sera fondée l'Ecole française, en 1886 l'anglaise, en 1881 l'américaine pour ne citer que les plus connues. C'est en partant de l'archéologie « classique » que vont se développer les études d'autres vestiges anciens. Très tôt aussi, Capodistrias fondera le premier musée archéologique (1829) et, en 1834, par nomination du roi Othon, Ludovic Ross devient de premier éphore des antiquités¹⁶⁹⁹.

Or, l'étude des vestiges anciens est également en rapport avec la création de la discipline de la préhistoire qui se développe de façon parallèle. Ayant comme fondement direct les théories de Boucher de Perthes et ses découvertes « antédiluviennes »¹⁷⁰⁰ et comme fondement indirect les théories de Darwin (qui montrent l'ancienneté de l'homme au delà des récits bibliques)¹⁷⁰¹, la préhistoire, tout comme l'archéologie, peut être considérée comme une discipline qui s'intéresse aux origines de l'homme. Et elle entretient donc des liens également avec l'anthropologie.

Lorsque ces disciplines arriveront en Grèce et au Japon, elles vont être adaptées aux contextes concrets et employées d'une façon plus ou moins active dans le débat identitaire puisqu'elles apportaient (notamment l'archéologie) de nouveaux témoignages qui servaient à clarifier et/ou à affirmer des positions déjà prises. Mais, elles ouvraient également de nouveaux débats.

5.3. D'autres contributions à l'étude des traditions populaires et des origines.

Même si Yanagita et de Politis sont considérés comme les fondateurs de la science folklorique dans leur respectifs pays, ils ne sont pas les seuls à s'intéresser aux caractéristiques qui semblent être particulières aux deux cultures. D'autres chercheurs travaillant en même qu'eux vont contribuer également à la consolidation de ces traits et à sa diffusion en dehors des frontières. Cet aspect de diffusion est, en effet, important et peut être compris par le fait que certains de ces chercheurs étaient des étrangers qui, néanmoins,

¹⁶⁹⁸ GINOUVÈS, R. *L'archéologie gréco-romaine*, PUF, Paris, 1975, Col. « Que sais-je ? », p. 10.

¹⁶⁹⁹ *Μεγάλη Ελληνική Εγκυκλοπαίδεια*, Ιδρυτής Ιδιοκτήτης Παύλος Δραναδάκης, Εκδοτικός οργανισμός "ο Φοινίξ", Αθήνα, τόμος Ελλάς, s.v. Επιστημαι, αρχαιολογία, pp. 486-90, p. 488.

¹⁷⁰⁰ SCHNAPP, A. *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Éd. Carré, Paris, 1993, série références, n° 546, p. 382.

¹⁷⁰¹ JOCKEY, P. *L'archéologie*, op. cit. p. 88.

s'étaient installés en Grèce et au Japon et avaient donc des connaissances plus ou moins solides des réalités des pays.

Parmi ces autres contributions, il faut d'abord citer les travaux archéologiques qui, dans leur objectif de trouver les vestiges du passé, pourraient être employés pour consolider les idées de continuité. Néanmoins, la conception des Occidentaux et des Grecs semble être, à cette époque un peu différente, surtout en ce qui concerne les interprétations. Comme nous l'avons vu, Politis considère l'archéologie comme un moyen de connaître la vie quotidienne des Grecs anciens et la comparaison avec d'autres peuples anciens est utilisée pour expliquer les comportements du présent¹⁷⁰². Par contre, les archéologues européens sont plus intéressés par les vestiges matériels en employant une vision plus propre au domaine artistique¹⁷⁰³. Quoiqu'il en soit, des travaux archéologiques en Grèce peuvent être considérés comme mis au service d'idée de continuité de la nation grecque, compte tenu des endroits où les fouilles ont commencé. En effet, les sites qui méritent l'attention en premier lieu sont l'Acropole (à partir de 1861), Epidaure. Il s'agit donc, des endroits clés dans la perspective historique de la nouvelle nation. Néanmoins, les apports des premiers archéologues grecs vont plus loin que les fouilles dans ces sites « classiques ». Ainsi, Dimitrios Philos mène des fouilles à Eleusis entre 1882 et 1894 ; Christos Tsoundas (1857-1934) identifiera le site de Tirynthe en 1886 et mènera des fouilles à Mycènes (bien sûr, il n'est pas le premier puis que Schliemann y avait déjà réalisé les siennes. Plus tard, en 1898 il conduira des fouilles dans les Cyclades et en 1899 il créera le terme « civilisation des Cyclades » pour parler de la période dans laquelle s'était développé cette époque de l'histoire grecque. Pour sa part, Konstantinos Karapanos (1840-1914) identifiera le site de l'oracle de Dodone, où il fouillera dès 1872 et dont les collections furent données au Musée Archéologique National en au début du XX^e siècle¹⁷⁰⁴. Puis, les étrangers commenceront également leurs chantiers : les Allemands à Olympie depuis 1875 et parmi eux Schliemann dont les fouilles à Troie commencent en 1870 et celles de Mycènes en 1876¹⁷⁰⁵ ; les Français à Délos (1877) et Delphes (1892), Sparte (1907), Cnossos (1900) par les Anglais ; Corinthe (1895) par les Américains¹⁷⁰⁶. Parmi ces fouilles, celles

¹⁷⁰² POLITIS, N. G. *Λόγος Εισιτήριος εις το μάθημα της Ελληνικής Αρχαιολογίας*, pp. 18-9.

¹⁷⁰³ Ainsi, ce sont les travaux de Winckelmann à la fin du XVIII^e siècle qui posent les bases de l'archéologie scientifique tout en faisant de même pour l'histoire de l'art ancien : GINOUVES, R. *L'archéologie gréco-romaine*, PUF, Paris, 1975, Col. « Que sais-je ? », p. 10.

¹⁷⁰⁴ Karapanos était banquier, attaché de l'ambassade de la Sublime Porte à Paris (Arta, sa ville étant encore sur le territoire turc), président de la Société Philologique de Constantinople et, entre 1882 et 1894 politicien (d'abord comme représentant d'Arta et puis occupant plusieurs postes de responsabilité dans le gouvernement entre 1890 et 1894).

¹⁷⁰⁵ STORCH DE GRACIA, J. *El arte griego (I)*, Madrid, 1990, Historia 16, Historia del arte n° 7, p. 48.

¹⁷⁰⁶ GINOUVES, R. *L'archéologie gréco-romaine, op. cit.* p. 11.

entreprises par Schliemann, par Evans (Crète) et par l'américain Carl Blegen (Mycènes et autres sites minoens et mycéniens) correspondent aux époques les plus anciennes de l'histoire grecque et même situées à l'époque du bronze¹⁷⁰⁷ ; elles sont étudiées par l'archéologie et pas par les préhistoriens comme c'est le cas d'autres civilisations. En fait, la distinction entre un domaine et un autre concerne plus l'existence, ou pas, de l'écriture que de la chronologie.

De cette façon, à la fin de la période qui nous intéresse, la connaissance des époques les plus anciennes de l'histoire grecque commençait à prendre corps même si, pour le moment, elle restait encore attachée aux récits mythiques et à Homère. Cela explique les noms donnés aux trouvailles faites par les archéologues telles que le « masque d'Agamemnon » ou le trésor des « Atrides » pour les objets funéraires trouvés dans les sépultures de Mycènes, ou le nom donné à la première civilisation de Crète : Minoenne du nom du légendaire roi Minos qui, dans la pensée d'Evans avait le siège de son gouvernement à Cnossos. De là le titre de son ouvrage de 1930 publiant les résultats des fouilles¹⁷⁰⁸.

Au Japon, l'utilisation des vestiges du passé trouvés lors des fouilles est connue depuis la période Tokugawa, mais ce sont les travaux de Morse (aussi bien pratiques que les traductions d'ouvrages) qui introduisent les principes de l'archéologie scientifique à partir la fin de la décennie de 1870. Le problème à résoudre par l'archéologie japonaise était celui de trouver les vestiges les plus anciens de la civilisation ayant vécu sur l'archipel, en partie en vue de pouvoir les exposer dans les Expositions universelles, en partie pour trouver des réponses concernant les origines des Japonais contemporains. Ainsi, l'une des discussions les plus importantes sera celle qui s'intéresse aux liens possibles entre les habitants de la période Jōmon et les habitants modernes de Hokkaidō : les Aïnous.

L'alliance entre les études folkloriques, l'archéologie et l'anthropologie-ethnologie est présente d'abord dans les travaux de Tsuboi Shōgorō, qui est considéré le père de l'anthropologie japonaise. Dans la décennie des années 1880, il avait déjà développé une partie de ses études sur l'origine des Japonais en essayant de réfuter les idées de Morse d'après lequel les Japonais primitifs auraient eu recours à de pratiques de cannibalisme¹⁷⁰⁹. Morse, professeur à l'université de Tōkyō, avait traduit et introduit au Japon des concepts en

¹⁷⁰⁷ BIERSE, Williams R. *Archaeology of Greece. An Introduction*, Cornell University, London, 1982, p. 22.

¹⁷⁰⁸ En effet, celui-ci est *The Palace of Minos at Knossos*, London, 1930. Toutes ces appellations sont aujourd'hui dépassées mais elles sont tellement entrées dans les esprits qu'elles sont encore employées. Ces vestiges servaient, dans le premier moment de leur découverte pour donner la raison à ceux chercheurs qui considéraient les textes d'Homère comme des récits historiques véridiques et donc certains considéraient que les rois mythiques avaient gouverné l'Attique et le Péloponnèse : BIERSE, William R. *The Archaeology of Greece*, p. 62.

¹⁷⁰⁹ LOW, M. "Physical Anthropology in Japan. The Ainu and the Search for the Origins of the Japanese", *Current Anthropology*, vol. 53, suppl. April 2012, pp. 57-69, p. 59.

zoologie, ethnologie et archéologie puisque, à ce moment-là, les disciplines n'étaient pas si clairement délimitées qu'elles ne le sont de nos jours et, par exemple il n'était pas étrange de trouver des anthropologues formés dans le domaine de la médecine¹⁷¹⁰. Tsuboi lui même avait étudié la Biologie à l'université et son père était médecin.

Dans la continuité de son activité antérieure, Tsuboi poursuit ses études sur les Aïnous et les « Koropokgrus ». Ainsi, entre 1888 et 1889 il réalisera une étude sur le terrain à Hokkaidō, dont les conclusions étaient l'existence de ressemblances dans les squelettes des Aïnous et des habitants de l'archipel à l'époque Jōmon ce qui voulait dire que les premiers pouvaient être considérés comme un « vestige » des anciens Japonais et servait donc pour opposer une image de peuple « arriéré » et primitive de ceux-ci face aux Japonais contemporains « modernes et civilisés »¹⁷¹¹. Aussi bien Tsuboi que son collègue Koganei Yoshikiyo 小金井良精 (1859-1944) vont étudier les Aïnou, mais leurs conclusions seront différentes. Ainsi, le deuxième maintient la théorie des Japonais comme race hybride ce qui sera utilisé comme justification en 1910 à la colonisation de la Corée dont les habitants étaient considérés comme descendants d'un ancêtre commun partagé avec les Japonais¹⁷¹². Egalement, l'étude des os retrouvés lors de cette expédition va séparer le chemin des deux chercheurs en ce qui concerne les « Koropokgrus ». Ainsi, tandis que Tsuboi défendra cette théorie jusqu'à sa mort, Koganei arrive à la conclusion, après l'analyse des os, que ce peuple plus ancien n'existe pas¹⁷¹³.

En 1893, Tsuboi fonde l'Institut anthropologique de Tōkyō où l'on enseignait, entre autres, l'anthropologie physique et l'archéologie. Déjà en 1890, il dispense à l'université de Tōkyō le cours connu comme « l'étude des coutumes » (*dozokugaku* 土俗学). Il s'agissait fondamentalement de l'anthropologie physique et de l'archéologie¹⁷¹⁴. En 1893, un autre cours, cette fois-ci avec des notions d'Ethnologie est assuré aussi par Tsuboi et après sa mort

¹⁷¹⁰ Tsuboi Shōgorō shū 坪井勝五郎集, dans *Nihon Kōkogaku jōshū* 日本考古学上集, vol. 2, Tsukiji Shokan 築地書間, Tōkyō, 1971, p. 2. Il faut tenir compte du fait que l'anthropologie physique (l'une des deux branches de la discipline) étudie l'homme dans ses manifestations en tant qu'être vivant et donc, elle étudie sa morphologie, ses caractéristiques externes, etc. Dans l'époque que nous occupes, le concept associé était celui de « race ».

¹⁷¹¹ *Ibid.* pp. 59-60.

¹⁷¹² *Ibid.* p. 61. Konagai était en fait le principal opposant de Tsuboi en ce qui concerne le débat sur l'identité ethnique japonaise : IKAWA-SMITH, F. « Co-Traditions in Japanese Archeology », *World Archeology*, vol. 13, n° 3, Regional Traditions of Archaeological Research II (Feb. 1982), pp. 296-309, p. 300

¹⁷¹³ NANTA, A. « Koropokgrus, Aïnous, Japonais », op. cit. p. 141.

¹⁷¹⁴ La définition d'ethnologie (au Japon considéré comme anthropologie) est liée aux problèmes historiques du moment ce qui se reflète dans le nom qui sera donné à la discipline par ses spécialistes. En effet, dans un premier moment, elle sera connue comme *Jinruigaku* (人類学 anthropologie) et fera écho au slogan « quitter l'Asie et intégrer l'Europe » (*datsua-nyūō*). Puis, entre 1895 et 1945 le terme sera *Jinshugaku* (人種学 Etude des races) et sera le reflet de l'époque du colonialisme japonais et monté de l'anthropologie physique qui travaille surtout sur le concept de « race » (en Occident aussi).

par Torii Ryūzō 鳥井龍蔵 (1870-1953)¹⁷¹⁵. Cette même année, il publie un ouvrage intitulé *Archéologie et ethnologie* (*Kōkogaku to Dozokugaku* 考古学と土俗学) dans lequel il établit entre autres la différence existante entre les deux disciplines mais aussi des liens avec l'anthropologie. Ainsi, l'ethnologie est « la science qui étudie les us et traditions des différents pays »¹⁷¹⁶. Et encore, l'ethnologie comparative est la science qui étudie comparativement l'objet d'étude de l'ethnologie. L'archéologie étudierait les vestiges du passé et l'anthropologie des aspects comme les bâtiments, les outils. Etant donné qu'après lui « le passé est le guide du présent »¹⁷¹⁷ sa pensée semble proche de celle de Politis en ce qui concerne les liens entre l'archéologie et les traditions. La première étudie les premiers temps des peuples, la deuxième les traditions contemporaines et c'est grâce aux études archéologiques qu'il est plus aisé de mieux connaître les manifestations du présent. Tsuboi était, en effet, influencé par les théories évolutionnistes de Tylor¹⁷¹⁸. En cela, les Japonais se séparent des idées occidentales puisque ces « premières étapes » de leur existence (connues après comme Jōmon, Yayoi et Kōfun) appartiennent, d'après les classifications occidentales, à la Préhistoire en étant des époques sans écriture. Elles devraient être donc, en toute logique, étudiées par les préhistoriens mais, même aujourd'hui elles le sont par les archéologues¹⁷¹⁹.

Les liens entre les deux disciplines se manifestent plus clairement dans la fondation de la Société japonaise du Folklore, créée par le groupe de Tsuboi en 1912¹⁷²⁰. Et encore dans la reconstruction d'un village Aïnou dans l'Exposition Universelle de Saint Louis en 1904¹⁷²¹. Cette présence montre de façon visible l'acceptation des théories de Tsuboi concernant les liens entre les habitants de Hokkaidō et les anciens Japonais.

En 1895, est fondée la Société d'archéologie dont l'objectif est « l'étude de l'archéologie de notre pays, afin de mettre de la lumière dans les coutumes, institutions culture et technologies dans les étapes successives de notre histoire nationale »¹⁷²². Elle est fondée principalement par des historiens, mais des membres éminents de l'Institut

¹⁷¹⁵ IKAWA-SMITH, F. « Co-Traditions in Japanese Archeology », *op. cit.* p. 208.

¹⁷¹⁶ TSUBOI Shōgorō, *Archéologie et ethnologie* (*Kōkogaku to Dozokugaku* 考古学と土俗学) dans *Tsuboi Shōgorō shū*, *op. cit.*, pp. 36-41, p. 36: *shokoku jinmin no fuzoku shūkan wo shiraberu gakumon wo dozokugaku (ethnography) to ii* (諸国人民の風俗習慣を調べる学問を土俗学 (ethnography) と云ひ).

¹⁷¹⁷ Ibid. p. 36: *kako wa mirai no annai mono ari* (過去は未来の案内者あり。).

¹⁷¹⁸ LAURENS, E. « Anthropologie culturelle : vers une voie japonaise ni primitive ni occidentale », dans GONON, A. et GALAN, Chr. (dir.), *Le monde comme horizon. Etat des sciences humaines et sociales au Japon*, Éd. Philippe Picquier, Paris, 2008, pp. 201-247, p. 202.

¹⁷¹⁹ MORI Ikuo 森郁夫 « Rekishikōkogaku to wa nan ka 歴史考古学とは何か » dans SAKATSUME Hideichi 坂詰秀一 et MORI Ikuo 森郁夫(éds), *Nihon rekishi kōkogaku wo manabu* 日本歴史考古学を学ぶ, vol. 1 Tōkyō, 1983, pp. 2-11, pp. 2-3.

¹⁷²⁰ MORSE, Ronald. A. *Yanagita Kunio and the Folklore Movement*, *op. cit.* p. 138.

¹⁷²¹ LOW, « Physical Anthropology in Japan », *op. cit.* p. 60.

¹⁷²² Cité dans IKAWA-SMITH, « Co-Traditions in Japanese Archeology », *op. cit.* p. 301.

anthropologique se comptaient aussi parmi ses membres d'autres savants, dont Tsuboi, qui fera également des fouilles. En effet, l'archéologie a plus de rapports avec les études historiques qu'avec les études anthropologiques. Mais, malgré les différences de rattachement, ils partagent une problématique commune : celle des origines du peuple japonais et donc de ses caractères distinctifs. Un problème qui devient urgent à résoudre dans la période que nous sommes en train d'étudier. Ainsi, ses études qui existaient auparavant d'une façon plutôt discrète vont devenir plus visibles grâce à la création de départements spécialisés dans les universités et à la fondation de sociétés savantes.

A côté des « archéologues » et des « anthropologues », nous trouvons également des écrivains (étrangers ou pas) qui vont s'intéresser aux traditions et qui vont contribuer à leur diffusion et à la création d'une image « propre » de la Grèce et du Japon. Pour ce qui est du Japon, il est nécessaire de signaler les travaux de Lafcadio Hearn (1850-1904) l'écrivain et journaliste d'origine gréco-irlandaise qui, après une vie d'errance, finira pour s'installer au Japon en tant que professeur de littérature anglaise pour y passer les quatorze dernières années de sa vie¹⁷²³. Hearn va s'intéresser aux contes, récits fantastiques, et d'autres aspects de la vie quotidienne japonaise dont les matériaux sont recueillis par des informateurs les plus divers. Ainsi, nous avons les témoignages d'un des ses étudiants, qui exerçait également comme « secrétaire », grâce auxquels nous pouvons connaître un peu mieux ses méthodes de travail. Il fixait un sujet (chansons, poèmes, insectes...) et son collaborateur se chargeait de chercher les témoignages pour lui¹⁷²⁴. Cette façon d'agir était nécessaire puisque Hearn n'était pas capable de lire le japonais de façon courante, sauf dans le « patois » qu'il parlait avec sa femme qui était également l'une de ses principales sources d'information. Ainsi, tous ses ouvrages, il en a écrit quatorze entre 1890 et 1904 (sans compter les articles dans des journaux), seront écrits en anglais qui était la langue de Hearn¹⁷²⁵. Ce fait est, en grande

¹⁷²³ La mère de Lafcadio était originaire de Lefkada, son père était un médecin militaire appartenant à l'armée britannique. L'enfant, néanmoins sera élève par une tante dans le climat sévère d'Irlande. Après avoir vécu aux Etats-Unis, en Martinique et dans les colonies asiatiques, Lafcadio arrive au Japon en 1890 comme collaborateur du journal *Harper*. Puis, il deviendra professeur dans un village et puis, à l'université de Tōkyō. Marié en 1891 à une Japonaise, il finira pour se faire naturaliser Japonais. A l'université il fut le premier à enseigner les anciennes ballades anglaises dans son cours de littérature. Parmi ses étudiants se trouvait Ueda Bin : MASUI, M. « Lafcadio Hearn as a folklore dilettante », *Kyōtofuritsudaigaku Gakujutsuhōkokujinbun* 京都府立大学 学術報告人文, *Kyōtofuritsudaigaku Gakujutsuhōkoku iinkaihen* 京都府立大学 学術報告 委員会編, n° 43, 1991, pp. 23-31, p. 26.

¹⁷²⁴ *Ibid.* p. 28.

¹⁷²⁵ Parmi ces ouvrages, dont les Japonais lisent des fragments dans leurs livres de texte, se trouvent *Vestiges d'un Japon étranger* (1894), *Kokoro* (1896), *Kwaidan* (1904) : MAKINO, Y. « Lafcadio Hearn and Yanagita Kunio », op. cit. p. 134.

mesure, le responsable de son succès et il permit de diffuser à l'étranger ces traditions qui seraient peut-être restées à l'intérieur du pays.

Le problème de la langue n'est cependant pas sans importance puisque les informations dont Hearn disposait n'étaient pas directes et nous pouvons nous interroger sur la qualité et la pertinence de ces informations. Conscient peut-être de cette réalité, il n'hésitera pas à demander l'avis des personnes plus compétentes que lui. Ainsi, dans sa correspondance des années comprises entre 1890 et 1895, le nombre de lettres envoyées à B. H. Chamberlain à propos des aspects scientifiques est assez considérable¹⁷²⁶. En dehors de cet aspect, Hearn disposait d'une grande curiosité et d'un grand sens de l'observation que lui permirent de réaliser des ouvrages qui sont considérés aujourd'hui comme indispensables à la connaissance des traditions japonaises. Tout comme Yanagita après, il s'intéresse surtout aux croyances populaires, mais aussi aux aspects religieux de shintō et du bouddhisme¹⁷²⁷.

Néanmoins, l'opinion de ses contemporains concernant son travail ne faisait pas l'unanimité. Ainsi, pour Chamberlain, même si Hearn était capable de percevoir clairement des aspects concrets, il n'en faisait pas autant pour ce qui est l'interprétation de l'ensemble de la culture japonaise¹⁷²⁸. En tout cas, ses travaux de compilation et d'étude des rites, des fêtes, des légendes, etc. contribuent également à la création des études sur le folklore au Japon.

Le cas d'un autre étranger intéressé par les études folkloriques, cette fois en Grèce, est celui de J. C. Lawson. Celui-ci obtient une bourse d'études pour les années 1898 et 1900 où il résidera sur place¹⁷²⁹. A différence de Hearn, Lawson pourra recueillir des informations directes grâce à sa connaissance de la langue qu'il étudie pendant les premiers mois de son séjour en Grèce. Mais, comme Hearn, il va s'intéresser aux croyances populaires, aux superstitions et aux coutumes. Son ouvrage suit de près la ligne des travaux de Politis, qu'il connaîtra pendant son séjour. Ainsi, Lawson partage avec lui l'idée que les rites et les croyances modernes sont les continuateurs des anciens rites, et il arrive à faire des associations entre les saints contemporains et les dieux et les héros de l'Antiquité tout comme entre les fêtes anciennes et celles qu'il a pu voir lors de ses études sur le terrain.

¹⁷²⁶ Une partie de cette correspondance est éditée dans: *The Writings of Lafcadio Hearn*, Large Paper Edition in sixteen volumes, vol. XIV: *Life and Letters*, edited by Elisabeth Hough (in three volumes), vol. II, Boston et New York, Houghton Mifflin company, 1921.

¹⁷²⁷ NELSON, J. "Acknowledging the Guide: An Introduction to Lafcadio Hearn", *Kassuironbun* dai 30 shū 活水論文 第30集, 1987, pp. 55-65, pp. 61-2.

¹⁷²⁸ CHAMBERLAIN, B. H. *Things Japanese being notes on various subjects connected with Japan for the use of travellers and others*, 6ème. éd. revised, London (Fegan Paul, Trench Trubner)-Japan (J. L. Thompson), Kobe, 1935, p. 296. L'ouvrage de Chamberlain est publié pour la première fois en 1890. Il a la forme d'un dictionnaire encyclopédique et parmi les entrées dans les pages 295-8 se trouve ce qui est consacré à Lafcadio Hearn.

¹⁷²⁹ LAWSON, J. C. *Modern Greek Folklore and Ancient Greek Religion*, University Books, New York, 1964 (reimpression 1ère éd. 1909), p. viii.

Or, Hearn et Lawson ne sont pas les seuls à s'intéresser aux traditions, il y a des écrivains grecs et japonais qui y vont s'intéresser. Ainsi, en Grèce nous pouvons citer les ouvrages de Drosinis et les auteurs naturalistes. Nous avons déjà signalé l'intérêt de ces derniers dans les superstitions et les croyances dans les campagnes. A leurs ouvrages, il faut ajouter peut-être les *Lettres champêtres* (*Αγροτικάί επιστολαί*) de Drosinis, écrites à la fin du XIX^e siècle et dans lesquelles, l'auteur prête une attention particulière à la vie spirituelle du peuple¹⁷³⁰.

Au Japon, les travaux d'Ueda Bin suivant ceux de Tsuboi Shōgorō contribuent également à la connaissance des traditions et des origines des Japonais.

Les étroits rapports établis entre l'ethnologie, l'archéologie et les études folkloriques tels que nous les voyons dans les travaux aussi bien des « pères fondateurs » de ces derniers en Grèce et au Japon (Politis et Yanagita) que des spécialistes dans les autres domaines concernés, contribuent donc à établir d'une façon « scientifique » des théories qui essaient d'expliquer les origines et les caractéristiques propres des habitants actuels des deux territoires. Ils créent alors une image de continuité à travers laquelle on bâtit le rêve de l'homogénéité et de l'existence de traits différenciateurs qui seraient restés inchangés depuis les temps les plus anciens. Il s'agit, bien sûr, de théories qui peuvent être mises en question mais qui, dans le contexte de l'époque vont avoir leur utilité dans la création identitaire.

¹⁷³⁰ VARVOUNIS, M. G. *Παραδοσιακή θρησκευτική συμπεριφορά και θρησκευτική λαογραφία*, Εκδόσεις Οδυσσέας, Αθήνα, p. 69.

CHAPITRE 3: L'INSTITUTIONNALISATION DE L'IDENTITE

En 1912, à la mort de l'empereur Meiji et à l'aube des guerres balkaniques, deux événements qui marquent le début d'une nouvelle époque pour le Japon et la Grèce, le chemin parcouru dans l'objectif de se constituer une identité nationale a porté déjà des fruits qui sont en partie consolidés et en partie en voie de se consolider comme tels. Dans son ouvrage consacré à la création des identités nationales, Anne Marie Thiesse signale comme éléments constitutifs de l'identité nationale : une histoire commune, une langue, des héros qui sont les modèles des vertus nationales, un folklore, des monuments, des hauts lieux et paysages typiques, des représentations officielles (hymne et drapeau) des identifications pittoresques (cuisine, costume, etc.)¹⁷³¹. De tous ces éléments nous avons déjà vu ce qui se passe avec l'histoire, la langue et les traditions populaires (folklore). Au présent, nous allons nous intéresser à d'autres éléments qui fonctionnent comme manifestations visibles et institutionnalisées des choix pris dans les autres domaines. En effet, la création d'un hymne national (musique et paroles), d'un drapeau, de musées, d'endroits spécifiques reconnus comme symboles n'est pas laissée au hasard et correspond bien aux besoins des gouvernements au moment où ils apparaissent.

Certes, il y a des éléments qui se sont constitués presque depuis le début de la création de l'Etat-nation, d'autres qui ont mis plus de temps. Néanmoins, il me semble intéressant de les étudier tous ensemble pour montrer également que la création n'est pas un processus linéaire et fermement établi mais qu'il peut changer en fonction des besoins du moment jusqu'à ce qu'il soit finalement défini. Ainsi, selon la période de création ces symboles, qui sont à la fin intégrés dans l'ensemble, ceux-ci montrent des influences d'un signe ou d'un autre signe (par exemple dans les musiques des hymnes nationaux comme nous le verrons plus tard).

Dans ce chapitre nous allons donc étudier l'institutionnalisation de l'identité en prêtant attention aux hymnes nationaux et aux drapeaux, aux musées, aux fêtes nationales et puis à l'utilisation de ceux-ci dans des événements internationaux comme les Expositions

¹⁷³¹ THIESSE, A.-M. *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XIX^e siècles*, Éd. du Seuil, Paris, 2001, p. 14.

universelles et les premiers Jeux Olympiques de l'ère moderne parce que ces grandes réunions en dehors de leur caractère « festif » étaient peut-être avant tout des « vitrines » pour exposer les « identités » de chaque nation.

1. Les symboles nationaux.

Parmi toutes les manifestations visibles de l'identité nationale, nous avons choisi d'étudier celles qui, dans nos territoires, sont étroitement liées aux théories que nous avons suivies jusqu'à présent. Ainsi, le choix des paroles des hymnes nationaux, des dessins des drapeaux, la création des musées et des fêtes nationales correspond presque parfaitement à l'ambiance qui se vivait dans la Grèce et le Japon lorsqu'on a décidé de les employer. En plus, jusqu'au moment de son adoption définitive, nous assistons à des changements, parfois substantiels qui sont le reflet du changement des temps. Néanmoins, il faut signaler également qu'ils resteront plutôt stables depuis leur création.

1.1. Les hymnes et drapeaux nationaux.

Si nous commençons notre parcours par les hymnes qui représenteront nos territoires à l'extérieur et qui seront un moyen d'exprimer leur unité à l'intérieur, c'est parce qu'ils illustrent bien les théories identitaires que nous avons étudiées. Avant tout, il faut faire la différence entre les paroles et la musique. En effet, tandis que les premières seront puisées dans la tradition propre à nos territoires, la musique est en grande mesure composée suivant les modèles d'autres hymnes et marches existant déjà dans les nations d'Occident¹⁷³². Nous allons donc, nous intéresser en premier lieu aux paroles.

En Grèce, l'idée d'avoir un hymne est née avec l'arrivée d'Othon ; néanmoins il faudra bien attendre l'arrivée du roi Georges pour que ce souhait se réalise. En 1824, Dionysios Solomos compose son poème *Hymne à la liberté* dont les premières strophes seront mises en musique par Nikolaos Mantzaros en 1828 suivant les mélodies populaires¹⁷³³. A partir de ce moment, l'ensemble sera exécuté lors des festivités dans l'Heptanèse (alors sous administration britannique) d'où étaient originaires aussi bien Solomos que Mantzaros (il

¹⁷³² Les influences les plus importantes dans ce domaine proviennent d'Allemagne et d'Angleterre.

¹⁷³³ *Μεγάλη Ελληνική Εγκυκλοπαίδεια*, Ιδρυτής Ιδιοκτήτης Παύλος Δραναδάκης, Εκδοτικός οργανισμός "ο Φοινίξ", Αθήνα, τόμος Ελλάς, σ.ν. Εθνικός Ύμνος pp. 604-5.

était né à Corfou). Il sera considéré comme l'hymne « officiel » de la République des Îles Ioniennes. En 1844, Mantzaros fera une nouvelle partition pour la présenter au roi Othon, mais le projet ne dépasse pas le stade du projet. Finalement, après un nouvel arrangement ayant comme modèle les marches militaires d'autres nations, le roi Georges décide de l'adopter comme l'hymne national en 1865¹⁷³⁴. La date et le choix sont extrêmement symboliques puisque nous trouvons réunis plusieurs des éléments qui sont à la base de l'identité grecque postérieurement définie. Avant de commenter les paroles, il faut tenir compte du moment historique de l'adoption. 1865 est une année très importante pour la Grèce, d'abord parce qu'elle voit l'arrivée d'un nouveau roi et le début d'une nouvelle étape marquée pour la création d'une véritable monarchie constitutionnelle ; puis, parce que c'est à ce moment que les îles Ioniennes sont intégrées au royaume grec. Or, c'est dans l'Heptanèse que la langue vernaculaire a été toujours employée dans tous les domaines aussi bien publics que privés, que le souvenir des « traditions » est resté vivant d'une façon très marquée, même s'il ne s'agit pas du seul endroit où il a été conservé. Et, de façon parallèle, c'est le lieu de la Grèce le plus influencé par les idées étrangères. Le fait d'adopter une production créée par des auteurs de l'Heptanèse est une forme d'intégration du nouveau territoire mais également la reconnaissance de l'histoire récente et du courant vernaculaire comme signes d'identité de la nation. En effet, l'*Hymne* composé par Solomos est écrit en *dimotiki* et met en valeur les Grecs contemporains. Pour mieux saisir l'importance de ce choix voici la traduction des paroles :

« Je te connais à la lame terrible de ton épée ;
 Je te connais au visage qui avec force mesure la terre.
 Issue des ossements sacrés des Grecs
 Et courageuse comme avant : Salut, Salut, Liberté »¹⁷³⁵

Pour ce qui est de la date, la langue et le contexte de composition du poème, ils sont également significatifs. En effet, Solomos compose ce long poème (158 strophes) en 1823 pendant la guerre de l'indépendance, à un moment où les Grecs semblaient avoir le dessus sur les Ottomans et où l'enthousiasme aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur était à son apogée. Même les étrangers se sont emparés du poème. Par exemple, Firmin-Didot, l'éditeur des

¹⁷³⁴ ALEXIOS, E. *Διονύσιου Σόλωνος Άπαντα*, Αθήνα, 1975, p. 81.

¹⁷³⁵ L'hymne est composé des trois premières strophes du poème de Solomos, plus la répétition de la deuxième strophe qui fait le refrain. Pour le texte : SOLOMOS, D. *Άπαντα*, Αθήνα, 1901, 26: Σε γνωρίζω από την κόψη/ του σπαθιού την τρομερή/ σε γνωρίζω από την όψη./ που με βία μετράει την γή/ Απ'τα κόκκαλα βγαλμένη/ των Ελλήνων τα ιερά/ και σαν πρώτα ανδρειωμένη/ Χαίρε, ω χείρε, Ελευθεριά .

Chants populaires de la Grèce moderne de Claude Fauriel, décide de l'ajouter au recueil. Dans l'avertissement qui accompagne le poème, l'éditeur justifie cet ajout de la façon suivante :

M. Fauriel était absent lorsque nous avons reçu de la Grèce cette dernière composition (l'Hymne). (...) Nous l'avons ajoutée à la fin de son recueil, afin d'offrir au lecteur le moyen de comparer cette poésie populaire, si intéressante par sa grâce naturelle et sa piquante originalité, avec celle des Grecs formés à l'école des grands modèles de l'antiquité¹⁷³⁶.

Il s'agit donc, d'un ouvrage qui était connu et reconnu à l'extérieur mais qui l'était également à l'intérieur où il supposait en même temps une reconnaissance du passé ancien et « héroïque » des Grecs et du présent également héroïque dans lequel le peuple combattait pour la liberté. Le peuple est, donc, l'élément plus important, et, pour marquer encore plus cette importance, Solomos écrit le poème (comme le reste de son œuvre) en langue démotique qui était employée aux îles Ioniennes alors sous administration britannique non seulement par les gens du peuple mais aussi dans les milieux cultes. Le choix d'un ouvrage écrit en *dimotiki* peut paraître surprenant venant d'un gouvernement qui défend officiellement la *katharevousa*, néanmoins, il ne l'est pas autant si nous regardons le contenu de l'hymne qui est écrit en « l'honneur » des Grecs qui suivent leurs illustres ancêtres, une idéologie chère aux gouvernants et qui marque la continuité avec l'Antiquité en réponse aux doutes émis par Fallmerayer.

Au Japon, si l'idée de créer un hymne semble venir d'un étranger, elle sera vite acceptée par le nouveau gouvernement Meiji qui commencera à chercher les paroles les plus appropriées, qui sont trouvées et approuvées en 1869. D'après certains, le choix final est dû à la proximité du poème élu avec l'hymne britannique composé en l'honneur de la reine Victoria. Or, il semble que le choix peut se justifier en regardant le contexte japonais sans avoir besoin de trouver d'influences extérieures (mais sans les nier non plus). Même si l'origine du texte qui sert de base aux paroles semble encore débattu, l'hypothèse la plus plausible est celle qui le place dans un poème du X^e siècle recueilli dans le *Kokinwakashū* 古今和歌集 une compilation de poèmes japonais publiée dans ce même siècle¹⁷³⁷. Il s'agit du poème n° 343 du septième volume. Comme dans le cas grec, les paroles sont révélatrices en elles-mêmes :

¹⁷³⁶ FAURIEL, Cl. *Chants populaires de la Grèce moderne*, tome 2, Paris, 1825, p. 436.

¹⁷³⁷ *Grand dictionnaire d'histoire du Japon (Kokushidaijiten 国史大辞典)*, Tōkyō, 1986, dai 4 kan (第4巻), s.v. « kimigayo » (君が代), p. 210. La seule différence entre le poème et la lettre de l'hymne actuel est la première ligne or il s'agit d'un changement important parce que tandis que dans le poème le « waga kimi wa » faire référence à un seigneur sans spécifier, dans l'hymne le « kimi ga yo wa » faire référence à l'empereur.

« Puisse le règne de notre Seigneur continuer mille, huit mille générations. Qu'il vive jusqu'au moment où les petites pierres deviendront grands, grands rochers mousseux »¹⁷³⁸

Ainsi, suivant les idées qui avaient amené à la « restauration » Meiji, on insiste sur le rôle central de l'empereur et à la continuité ininterrompue de son gouvernement depuis l'aube des temps. Une continuité qui se veut infinie et qui est la meilleure garantie de la prospérité du pays. Le choix semble avoir été fait au sein des partisans de l'école de Hirata Atsutane qui, comme nous l'avons vu, était à la base de l'idéologie officielle des premiers moments de Meiji¹⁷³⁹. Donc, le shintō reste également au centre du poème et de l'hymne ce qui peut expliquer son choix. Puis, sa proximité avec l'hymne britannique (« God save the king ») pouvait réaffirmer ce choix surtout dans un contexte d'ouverture à l'Occident comme était celui des premières années de Meiji.

Ainsi, dans les deux exemples, les paroles des hymnes sont adaptées des textes déjà existants ; des poèmes écrits dans la langue du « peuple », dans des contextes spécifiques mais qui sont habilement réinterprétés pour s'adapter au moment présent et qui servent à réaffirmer les idées gouvernementales.

En contraste avec cette « ancienneté » (plus évidente dans le cas japonais que dans le cas grec), les musiques sont créées suivant des modèles modernes et « étrangers » même si à un moment où à un autre elles ont été influencées par les musiques « populaires ». Ainsi, en Grèce, comme nous l'avons vu, le compositeur commence avec une partition aux sonorités populaires qui sera plus tard adaptée aux rythmes occidentaux. Au Japon, c'est J. W. Fenton, le directeur de la fanfare de musique militaire, qui suggère l'idée à Ōyama Iwao 大山巖 (1847-1916) alors officier de Satsuma et qui compose la mélodie¹⁷⁴⁰. Cette première composition est jouée devant l'empereur en 1870 Or, n'étant pas tout à fait satisfait, le

¹⁷³⁸ Kimi ga yo ha chi yo ni yachi yo ni sazare ishi no iwao to narite koke no musu made (君が代は千に八千にさざれ石の巖となて苔のむすまで). Les paroles sont une adaptation du poème original: KOZAWA, M. 小沢正夫(éd.), *Kokinwakashū 古今和歌集*, Nihon kōtenbungakuzenshū 7 日本古典文学全集 7, Tōkyō, 1991, p. 168, n° 343 dont voici le texte : waga kimi ha chi yo ni yachi yo ni sazare ishi no ihaho to narite koke no musu made (わが君は千代に八千代に細ざれ石のいはとなりて苔のむすまで). La traduction au japonais actuel est la suivante : Waga kimi no otoshi ha chi yo, yachi yo made tsuzuite tadakitai. Hitotsu nigiri no koishi ga sukoshizutsu ookiku nari, ookina iwa ni nari, sore koke ga haeru toki made mo (わが君のお年は千代、八千代まで続いていただきたい。一握りの小石が少しずつ大きくなり、大きな岩になり、それ苔が生える時までも。) B. H. Chamberlain traduit ce poème comme il suit : « A thousand years of happy life be thine ! Live on, my Lord, till what are pebbles now, By age united, thou great rocks shall grow, Whose venerable sides the moss doth line ».

¹⁷³⁹ Il faut rappeler que l'école de Hirata dominera presque en maitresse l'idéologie du nouveau gouvernement pendant les quatre premières années qui ont suivi la « restauration » : SIEFFERT, R. *Les religions du Japon*, POF, Paris, 2000, p. 107 (1ère éd. PUF, 1968). Parmi ces membres, il convient citer Aizawa Seishisai et Satō Nobuhiro qui joueront un rôle important dans le développement de l'idéologie de Hirata au début du XIX^e siècle.

¹⁷⁴⁰ NISHIKAWA, N. 西川長夫 et MATSUMIYA, H. 松宮秀治, (éds.), *Bakumatsu.Meijiiki no kokuminkokkakeisei to bunkahen'yo 幕末明治期の国民国家形成と文化変容*, Shin'yōsha 新曜社, Tōkyō, 1995, p. 456.

musicien japonais Hayashi Hiromori 林広守 (1831-1896) se chargera d'en composer une autre en 1880. Celle-ci sera adaptée à l'harmonie occidentale par le musicien allemand Franck Eckert et après elle deviendra la mélodie définitive de l'hymne national¹⁷⁴¹. Toutes les deux (paroles et musique définitives) seront jouées ensemble pour la première fois le 3 novembre 1880 à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur. Depuis 1893, l'hymne sera joué dans toutes les cérémonies officielles et tous les actes solennels dans les écoles.

Le choix des drapeaux quant à lui semble suivre des chemins semblables à celui des hymnes et se trouve aussi bien enraciné dans le passé que dans le besoin contemporain des Etats de se doter d'un symbole distinctif face à l'extérieur. En effet, leur dessin n'est pas le fruit du hasard mais d'une adaptation des modèles existant auparavant et, dans le cas du Japon, il s'agit seulement d'un changement d'interprétation. Or, que ce soit dans un cas ou dans l'autre le référent religieux est très important. Ainsi, en Grèce, la référence principale est celle de l'orthodoxie et cela depuis le moment de la guerre de l'indépendance. En effet, parmi les drapeaux « révolutionnaires » nous trouvons celui des partisans de Kolokotronis qui était blanc et portait la croix aux bras égaux de l'orthodoxie de couleur bleue¹⁷⁴². Tel est le drapeau que nous trouvons dans les tableaux de peinture historique représentant les origines de la guerre, qui seront si reproduits pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, lorsque le rôle de l'Eglise dans la guerre de l'indépendance a fait l'objet d'une certaine « mythification ». Et tel est le drapeau choisi en 1822 à Epidaure (lors du premier acte du gouvernement grec autoproclamé) mais en inversant les couleurs. Le drapeau officiel du nouvel Etat grec serait donc bleu avec une croix blanche, qui occupe toute sa surface¹⁷⁴³. Ce drapeau sera le même pendant les règnes d'Othon et de Georges, sauf qu'ils vont ajouter des touches personnelles. Ainsi par un décret de 1833, le drapeau du roi (et donc du royaume) est toujours bleu avec une croix blanche mais au centre de celle-ci on place l'emblème royal. En 1863, un autre décret du roi Georges change l'emblème d'Othon par l'écusson de la famille royale¹⁷⁴⁴. Ainsi,

¹⁷⁴¹ TOYATAKA, K. (éd. et comp.) *Japanese Music and Drama in the Meiji Era*, Ōbunsha, Tōkyō, 1956, p. 457.

¹⁷⁴² *Μεγάλη Ελληνική Εγκυκλοπαίδεια*, Ιδρυτής Ιδιοκτήτης Παύλος Δραναδάκης, Εκδοτικός οργανισμός “ο Φοινίξ”, Αθήνα, τόμος Ελλάς, s.v. “σημαίαι”, pp. 592-5, p. 592. Un drapeau différent fut porté par les partisans d’Alexandre Ypsilanti dont les trois couleurs (rouge, blanc et noir) étaient les mêmes que celles du drapeau créé par Rigas Féraïos.

¹⁷⁴³ Ibid, p. 593. A l’occasion, deux autres drapeaux sont reconnus comme étant officiels et destinés aux navires aussi bien de guerre que commerciaux. Leur dessin était le même que celui du drapeau actuel sauf que les couleurs et la position de la croix sont inversés : www.presidency.gr, rubrique « présidence », « symboles » « simaia » (consultée le 13 septembre 2012).

¹⁷⁴⁴ *Μεγάλη Ελληνική Εγκυκλοπαίδεια*, Ιδρυτής Ιδιοκτήτης Παύλος Δραναδάκης, Εκδοτικός οργανισμός “ο Φοινίξ”, Αθήνα, τόμος Ελλάς, s.v. “σημαίαι”, p. 593.

les rois s'associent à un symbole aussi bien religieux qu'historique cher aux Grecs, d'abord parce que la croix rappelle l'orthodoxie et ensuite parce que le dessin général est celui du « héros » de l'indépendance. En effet, le choix du drapeau de Kolokotronis alors qu'il en existait d'autres (celui des « Phanariotes » d'Ypsilantis, celui des marins des îles) est déjà une manifestation idéologique en soi. Ce n'est pas aux « allochtones » mais aux « autochtones » que l'on emprunte le drapeau pour la nation libre. Le fait qu'il n'ait pas été changé montre sans doute le besoin des rois (étrangers tous les deux) de s'attirer les sympathies de leurs sujets en conservant un symbole choisi par eux-mêmes au moment de la création du nouvel Etat.

Dans le cas japonais, le drapeau actuel connu comme « Hi no maru » (日の丸) a une longue histoire. En effet, un drapeau ayant un cercle rouge sur fond blanc est connu depuis, au moins, les temps médiévaux et pendant les XV^e-XVI^e siècles il est adopté par plusieurs seigneurs, dont Uesugi Kenshin lors des batailles¹⁷⁴⁵. Il sera employé également par Toyotomi Hideyoshi à la fin du XVI^e siècle lors des campagnes d'invasion de la Corée peut-être aussi bien comme symbole à lui que comme un symbole (face à l'extérieur) du Japon qu'il essaie d'unifier. Peut-être chargé de cette dernière signification, le drapeau est utilisé par les bateaux japonais pendant l'époque Tokugawa, une utilisation qui devient obligatoire pendant le Bakumatsu comme moyen de différencier les bateaux japonais des bateaux occidentaux qui deviennent de plus en plus nombreux depuis « l'ouverture » du Japon. Alors, d'une certaine façon, lorsque le pays devient Etat-nation ce drapeau est déjà devenu un symbole visible et reconnu de tous. Le nouveau gouvernement l'adoptera en 1870 comme drapeau national¹⁷⁴⁶. Néanmoins il ne sera consacré comme tel qu'en 1890, moment où l'on adopte également le drapeau impérial : une fleur de chrysanthème dorée sur un fond roux¹⁷⁴⁷. Ainsi, tout comme dans le cas de l'hymne, les références les plus évidentes sont liées au shintō. En effet, le soleil est, en même temps, l'image du pays et celle d'Amaterasu (la divinité protectrice de la maison impériale et de la nation toute entière). De cette façon, malgré le fait de l'existence de la liberté de culte, aussi bien l'hymne que le drapeau sont, en fait, les représentations d'une idéologie très concrète qui a ses racines dans les croyances shintō telles qu'elles ont été établies à l'époque Meiji.

¹⁷⁴⁵ *Grand dictionnaire d'histoire du Japon (Kokushidaijiten 国史大辞典)*, Tōkyō, 1986, dai 5 kan (第5巻), s.v. “kokki” (国旗), p. 893. *Kodansha Encyclopedia of Japan*, vol. 5, Kodansha, Tōkyō, 1993, s.v. “national flag”, p. 339.

¹⁷⁴⁶ Ibid. p. 339.

¹⁷⁴⁷ En 1999, l'Act sur l'hymne et le drapeau nationales donne toutes les indications précises en ce qui concerne les mesures, le format et les couleurs du drapeau ainsi que les indications concernant les paroles et la partition de l'hymne : 国旗及び国歌に関する法律 (法律第百二十七号) (Act on National Flag and Anthem, Act No. 127).

En résumé, le choix des hymnes et des drapeaux sert à mettre en relief les éléments historiques et religieux très concrets qui sont considérés comme signes identitaires de nos territoires.

1.2. Les Musées. Le patrimoine artistique.

Si l'hymne et le drapeau sont des symboles qui ont été réinterprétés pour les adapter aux nouveaux contextes historiques, les musées sont la représentation visible des idées identitaires et suivent dans leur constitution le rythme du processus de création de celle-ci. Des musées existaient depuis le XVIII^e siècle mais, le XIX^e siècle est sans doute le siècle qui connaît la consécration de ce type d'institutions. En effet, tous les Etats-nations vont constituer les leurs, rivalisant avec ceux des voisins en richesse et en étendue, puisqu'ils représentaient aussi bien face à l'intérieur que face à l'extérieur leur grandeur et leur puissance. Pour donner l'ampleur du phénomène à partir de la moitié du XIX^e siècle nous pouvons donner quelques chiffres. La Grande Bretagne possédait en 1850 environ cinquante-neuf musées, nombre qui s'élève à deux-cent quatre-vingt cinq en 1914 ; en France il y en avait environ une vingtaine en 1800 et six-cents en 1900¹⁷⁴⁸. Bien sûr, la Grèce et le Japon vont créer également leurs propres musées pour exposer devant tous les témoignages de leur histoire et leurs signes d'identité. Et cette création suit de près les différentes étapes et les influences venues de l'extérieur. Elle est également liée à la réflexion sur le concept de patrimoine qui doit être protégé et par la même occasion avec les réflexions faites autour de l'art, de son histoire et de son importance dans la création de l'identité.

En Grèce, les premières mesures pour protéger et exposer au grand jour les vestiges matériels du passé ne naissent pas avec le nouvel Etat-nation. En effet, nous trouvons à Athènes depuis 1813 une association appelée « Philomousa » dont l'objectif était de préserver les antiquités. Ainsi, leurs membres travaillent sur les bâtiments visibles et avec les pièces trouvées ici et là ils créent un petit musée où les exposer¹⁷⁴⁹. Il s'agit là d'une réaction logique si nous tenons compte des problèmes créés lorsque les représentants ottomans donnèrent la permission aux étrangers de faire sortir du territoire grec des vestiges comme dans le cas de Lord Elgin et les marbres du Parthénon.

¹⁷⁴⁸ CARON, J.-C. et VERNUS, M. *L'Europe au XIX^e siècle. Des nations aux nationalismes. 1815-1914*, Armand Colin, Paris, 1996, p. 287.

¹⁷⁴⁹ TRAVLOS, J. "Athens after the Liberation: Planning the New City and Exploring the Old", *Hesperia: The Journal of the American School of Classical Studies at Athens*, Vol. 50, No. 4, Greek Towns and Cities: A Symposium (Oct. - Dec., 1981), pp. 391-407, p. 391.

Les initiatives du gouvernement commencent quant à elles très tôt également. Ainsi en 1829 (un an après son arrivée en Grèce), le président Ioannis Capodistrias organise à Egine (alors la capitale du nouvel Etat) le premier musée archéologique dans lequel devaient être montrés ces vestiges anciens¹⁷⁵⁰. La création de cette institution alors que tout était à faire pour constituer le nouvel Etat montre à quel point on accordait de l'importance à la sauvegarde des reliques du passé considéré comme une partie de « l'essence » grecque. L'idée sera suivie ensuite avec la création de l'actuel Musée Archéologique National, qui peut être considéré comme le continuateur de celui d'Egine¹⁷⁵¹.

Le Musée Archéologique a son acte de fondation officielle dans une circulaire royale datée du 9 août 1893 et publiée dans le *Journal du Gouvernement grec* I, 152. D'après celle-ci, les objectifs de l'institution étaient l'étude et l'enseignement de la science archéologique, la propagation de la connaissance archéologique et le développement de l'amour pour les Beaux Arts¹⁷⁵². Les collections de celui-ci seront formées petit à petit du fruit des excavations officielles (à Athènes elles sont commencées depuis 1834, mettant au jour progressivement plusieurs hauts lieux de la ville antique)¹⁷⁵³, des fouilles réalisées par les particuliers (comme celles menées à Dodone) et des collections privées et installées dans un bâtiment néoclassique (le site actuel) édifié par Ernst Ziller suivant les dessins de L. Lange entre 1866 et 1889¹⁷⁵⁴. Suivant l'idéologie de l'époque, il fallait bien montrer les « gloires » du passé ancien dont les Grecs modernes étaient les héritiers. L'emploi du style néoclassique fait également le lien entre l'antiquité et le monde présent. Or, cette tâche était quand même difficile si nous tenons compte du fait qu'Athènes pendant beaucoup de temps encore (et même aujourd'hui) gardera les traces de son passé médiéval et ottoman. Certes, la nouvelle ville sera dressée suivant des plans « modernes ». Or, cette modernisation était plus difficile d'atteindre dans le cœur

¹⁷⁵⁰ Page du ministère de la culture grec : <http://odysseus.gr> rubrique « musées, catalogue thématique » : musée Archéologique d'Egine (en grec) consulté le 13 septembre 2012.

¹⁷⁵¹ Site officiel du Musée Archéologique National d'Athènes : www.namuseum.gr section « History » (consultée le 8 août 2012).

¹⁷⁵² www.namuseum.gr section « History » (consultée le 8 août 2012).

¹⁷⁵³ Par un décret de 1833, l'Acropole devient un site archéologique protégé et l'on y commence des fouilles qui ne seront pas néanmoins systématiques jusqu'aux travaux de Panayiotis Kavvadias et de Georg Kawerau à la fin du XIX^e siècle. En 1837 est fondée la Société Archéologique qui mènera plusieurs chantiers de fouilles dont celui de l'Acropole (secteur de l'Odeion) qui commence en 1848. Bien sur, on entreprend également la restauration des bâtiments. Ainsi, le temple d'Athéna Nike sur l'Acropole est restauré pour la première fois en 1835 par Ludwig Ross, Christian Hansen, et Eduard Schaubert : TRAVLOS, J. « Athens after the Liberation », op. cit., p. 395. Après progressivement d'autres travaux sont entrepris et l'on dégage le théâtre de Dionysos, l'Asclépeion sur l'agora (les travaux sur l'agora commencent en 1859), la stoa d'Attale, l'Aréopage, la porte du Dipylon, le Céramique...

¹⁷⁵⁴ www.namuseum.gr section « présentation » (consultée le 8 août 2012). Ce style, adapté à l'idéologie du gouvernement, sera celui choisi pour la construction de la plus grande partie des édifices officiels d'Athènes comme la Bibliothèque Nationale (1877-1902), l'université (1838-64), Polytechnique (1862-76), l'Académie (1859-87).

historique de la ville, là où se dressent les vestiges les plus anciens. En effet, malgré les travaux de « nettoyage » de l'Acropole des bâtiments antérieurs à la période ancienne, le quartier situé à ses pieds continuera d'être une succession de constructions antiques, byzantines et ottomanes.

Toujours dans la même perspective de protection des vestiges anciens, on créera le musée de l'Acropole qui sera inauguré dans un bâtiment au sommet de la colline sacrée en 1874 (le bâtiment fut édifié entre 1865 et 1874) avant les grandes campagnes de fouilles réalisées entre 1881 et 1891 par P. Kavvadias et G. Kawerau¹⁷⁵⁵. Le bâtiment fut agrandi pour pouvoir exposer les résultats de ces fouilles.

Si le passé classique domine la vie officielle grecque pendant presque toute la période que nous avons étudiée, à la fin du XIX^e siècle, fruit des efforts pour réhabiliter de façon visible l'héritage de Byzance, nous voyons naître la société d'Etudes byzantines et chrétiennes. Cette institution, fondée 1884 par Georgios Lampakis (le secrétaire de la reine Olga), se charge, entre autres missions, de mener des fouilles et de protéger les vestiges trouvés. Pour ce faire, elle crée un petit musée qui d'abord logé dans une salle du Saint Synode (en 1890) sera accueilli en 1893 dans quelques salles du Musée National, où il reste jusqu'en 1923, date à laquelle il jouira d'un bâtiment propre (dix ans après de sa fondation comme « musée byzantin »¹⁷⁵⁶. En effet, l'institution est reconnue officiellement par la loi 401/1914 « Sur la fondation du Musée Byzantin et Chrétien »¹⁷⁵⁷.

Même si cet événement est déjà en dehors de nos limites chronologiques, il est significatif de constater la fondation du Musée des Arts populaires, en 1918, par le poète Georgios Drosinis et l'archéologue Georgios Kourouviotis¹⁷⁵⁸. Même si la date reste en dehors de notre période d'étude, elle a lieu seulement neuf ans après la création de la revue *Laographia* de Politis et marque donc la reconnaissance de l'importance du savoir-faire du peuple. Cette rapidité est significative si nous tenons compte du temps mis à officialiser l'héritage byzantin. En plus, l'objectif principal du musée était de recueillir et exposer selon un ordre chronologique les manifestations artistiques populaires de toutes les contrées grecques appartenant à la période comprise entre la chute de Constantinople (1453) et la

¹⁷⁵⁵ TRIANTI, I. *Η Ακρόπολη των Αθηνών*, Ταμείο Αρχαιολογικών πόρων, Αθήνα, 2003. Le musée restera dans cet emplacement jusqu'à l'inauguration en 2009 du Nouveau musée aux pieds de l'Acropole.

¹⁷⁵⁶ www.byzantinemuseum.gr (site officiel du musée), section « history » (consultée le 13 septembre 2012, en grec).

¹⁷⁵⁷ Il s'agit du premier de cette catégorie. Bien que fondé après la période que nous avons étudiée son existence est une manifestation du support du gouvernement et de la reconnaissance officielle à cette époque de l'histoire grecque.

¹⁷⁵⁸ KAPLANI, G. *Μουσείο Ελληνικής Λαϊκής Τέχνης*, Ταμείο Αρχαιολογικών πόρων, Αθήνα, 2003.

création du nouvel Etat en 1833¹⁷⁵⁹. C'est-à-dire que l'on reconnaît l'importance des créations populaires pendant la période de la Turcocratie, ce qui est également une reconnaissance de cette époque comme étant une partie de l'histoire grecque.

Le parcours suivi au Japon se développe, quant à lui, entre l'intérêt porté par les étrangers à l'art japonais d'un côté, et, d'un autre côté, par les besoins du gouvernement de montrer son passé ; des besoins ressentis petit à petit surtout après les différentes missions envoyées à l'étranger et les participations dans les Expositions universelles. En effet, la sauvegarde du patrimoine, le recensement de celui-ci, la création des musées et l'élaboration d'une histoire de l'art national sont très étroitement liés à ces participations dont la première, comme nous le verrons plus tard a eu lieu en 1862 avant même la création du nouvel Etat-nation.

Avant même la fin de la période Tokugawa, dans les années 1860, les observations faites par les membres des différentes missions officielles envoyées à l'étranger, avaient servi pour créer une conscience du besoin de conserver les objets précieux du passé en créant des musées¹⁷⁶⁰. Ainsi, en 1871 le gouvernement publie une ordonnance sur la protection des objets antiques et des choses anciennes (*Koki kyūbutsu hozon kata* 古器 旧物 保存 方) à l'origine et des premières mesures de conservation du patrimoine et de la création des premières expositions artistiques. Comme besoin préalable à la protection du « patrimoine » le gouvernement mène également une grande enquête connue comme *Jinshin kensa* 壬申検査 à laquelle participent entre autres Machida Hisanari 町田久成(1838-1897), Ningawa Noritane 蜷川式胤 (1835-1882), Uchida Masao 内田正雄(1838-1876) qui était membre du ministère de l'Education, le peintre Takahashi Yuichi 高橋由一 (1828-1894) et le photographe Yokoyama Matsusaburō 横山松三郎 (1884-1938). Ces derniers étaient membres du bureau de l'Exposition de Vienne. Ils vont parcourir Nara, Kyōto, Ise et Nagoya en faisant l'inventaire des temples, sanctuaires et objets. Il s'agit de la première mesure pour connaître et protéger le patrimoine¹⁷⁶¹. De façon parallèle, est créée une exposition d'objets artistiques à partir de 1872 dans le Taiseiden 大成殿 du Yushima Seidō 湯島聖堂, un temple confucéen. Cette exposition (dont les objets appartenant à l'État seront visitables après la fermeture de la

¹⁷⁵⁹ www.melt.gr (site officielle du musée), section « history » (consultée le 13 septembre 2012, en grec).

¹⁷⁶⁰ Tel est le cas de l'avis rédigé en 1871 par Machida Hisanari 町田久成(1838-1897) et Tanaka Yoshio 田中芳男(1838-1916).

¹⁷⁶¹ Ibid. « History- Jinshin Survey ».

manifestation), réalisée sous les auspices du Ministère de l'Education, sera à l'origine du Musée National¹⁷⁶².

En 1871 et de façon parallèle aux réalisations dont nous venons de parler, le gouvernement Meiji est invité à participer à l'Exposition de Vienne de 1873, et, après avoir accepté, il prépare un comité chargé de chercher les objets à présenter. Cette participation a deux conséquences importantes. La première est la création du néologisme *bijutsu* (美術) comme terme pour traduire les « Beaux Arts » et du terme *geijutsu* (芸術) pour traduire « art » dans un sens général¹⁷⁶³ ; la deuxième est le rapport rédigé par le Gottfried Wagener (1831-1892) à la demande de Sano Tsunetami 佐野常民 (1822-1902) afin de créer un musée permanent à Tōkyō¹⁷⁶⁴.

En 1881, le Musée de Yushima avec un bureau pour les expositions et d'autres dépendances (dont une bibliothèque) est transféré à Ueno dans un complexe avec sept bâtiments d'exposition (antiquités, animaux, plantes, minéraux, agriculture et objets étrangers). Le bâtiment principal ou Honkan 本館 fut bâti, entre 1878 et 1881, suivant les plans de Josiah Conder (1852-1920), l'architecte le plus important de Meiji et celui qui sera chargé de faire une bonne partie des bâtiments de l'époque, ainsi que d'apprendre les techniques occidentales aux bâtisseurs japonais¹⁷⁶⁵. Le bâtiment et le zoo furent inaugurés en 1882 en présence de l'empereur. Le ministère de l'Agriculture et du commerce prit en charge le nouveau musée (il était également chargé d'organiser les participations japonaises aux expositions universelles) et le premier directeur fut Machida Hisanari. Ces collections comprenaient l'histoire, l'art et l'histoire naturelle. Il y avait associé également une bibliothèque et le zoo. En 1888, lorsque la Maison impériale se charge de sa gestion, il fut renommé Musée impérial (Teikoku hakubutsukan 帝国博物館). En 1900, il fut encore renommé comme Musée de la Maison impériale à Tōkyō. Et, il fut élargi avec un nouveau

¹⁷⁶² Site officiel du Musée National de Tōkyō : www.tnm.jp rubrique « History- Yushima seido » (consulté le 18 août 2012).

¹⁷⁶³ En effet, le terme est employé par la première fois lors de la traduction officielle (faite par le gouvernement) du règlement de l'exposition (rédigé en allemand) à l'intention des participants : MARQUET, Ch. « Le Japon face au patrimoine artistique », *Cipango*, n° hors-série printemps 2000, *Mutations de la conscience dans la Japon moderne*, pp. 243-304, p. 260.

¹⁷⁶⁴ Site officiel du Musée National de Tōkyō : www.tnm.jp rubrique «The World's Fair in Vienna : the origin of the Japanese modern museum» (consulté le 18 août 2012).

¹⁷⁶⁵ TSENG, Alice Y. «Styling Japan: The Case of Josiah Conder and the Museum at Ueno, Tokyo», *Journal of the Society of Architectural Historians*, Vol. 63, No. 4 (Dec., 2004), pp. 472-497, pp. 472.

bâtiment, le Hyōkeikan (表慶館), bâti entre 1901 et 1908 et inauguré par le prince héritier cette même année¹⁷⁶⁶.

Or, le Musée de Tōkyō n'est pas le seul. Petit à petit, d'autres musées verront le jour. Ainsi, en 1895 et 1897 on fondera respectivement le Musée Impérial de Nara et le Musée Impérial de Kyōto (un choix symbolique aussi puisque Nara et Kyōto sont considérés comme étant les berceaux du Japon). 1897 est également l'année dans laquelle le Japon publie la première loi de protection de monuments historiques et crée la catégorie de « trésor national » (*kokuhō* 国宝)¹⁷⁶⁷ qui est appliqué aussi bien aux objets qu'aux techniques et aux personnes.

De façon parallèle à la création d'un musée art et de ses collections, il faut tenir compte du travail réalisé par Ernest Fenellosa (1853-1908) et par Okakura Tenshin 岡倉天心 (1862-1913) dans le domaine théorique. Ernest Fenellosa était un professeur de l'université de Boston qui donna des cours des Sciences Politiques et Philosophie à l'Université Impériale pendant quatre ans, lors de son premier séjour au Japon¹⁷⁶⁸. Choqué par l'état d'abandon de beaucoup de ces trésors, il fondera en 1884 une association pour la valorisation de la peinture (*kanga kai*) et prononcera plusieurs discours sur l'art et l'esthétique. L'un d'eux, traduit en japonais deviendra la première introduction générale à l'esthétique. Grâce à son insistance il sera envoyé en mission officielle en Europe avec des collègues japonais pour étudier la façon dont on administrait et faisait l'enseignement artistique. En 1876, le gouvernement avait déjà créé une école d'art (l'Ecole Technique) dans laquelle des professeurs étrangers (notamment italiens comme Fontanelli) enseignaient les disciplines artistiques (spécialement l'architecture et la sculpture) suivant les méthodes occidentales et en employant des manuels occidentaux¹⁷⁶⁹. Cela rompait avec la conception que jusqu'à ce moment existait au Japon sur l'enseignement des disciplines artistiques. En effet, les peintres, les bâtisseurs étant considérés plutôt comme des artisans, l'enseignement se produisait à l'intérieur d'une « école » ou d'un atelier et il était fondé sur les rapports entre le maître et les disciples. Avec l'introduction des méthodes occidentales, ce rapport est changé

¹⁷⁶⁶ Bâti suivant les modèles de l'architecture gréco-romaine, il fut destiné à l'exposition de sculptures, peintures et art décoratifs.

¹⁷⁶⁷ MARQUET, Chr. « Le Japon face à son patrimoine artistique », *Cipango. Cahiers d'études japonaises. Mutations de la conscience dans le Japon moderne*, n° hors-série, printemps 2002, pp. 243-304, p. 279.

¹⁷⁶⁸ CHARRIER, I. « La réaction nationaliste dans les milieux artistiques : Fenellosa et Okakura Tenshin », dans TSCHUDIN, J.-J. et HAMON, Cl. (Éds.), *La nation en marche. Etudes sur le Japon impérial de Meiji*, Éd. Philippe Picquier, Paris, 1999, pp. 163-80, p. 164.

¹⁷⁶⁹ *The Art Museum of Japan*. 日本美術館, Shōgakukan 小学館, Tōkyō, 1997, p. 882. Les premiers manuels d'art entièrement japonais ne seront publiés avant 1902.

et devient celui qui s'établit entre le professeur et les étudiants. Mais, il faut dire que l'Ecole Technique n'aura pas une vie très longue puisqu'elle ferme ses portes quelques années plus tard. Par contre, l'Ecole des Beaux Arts (Tōkyō bijutsu gakkō 東京美術学校) qui ouvrira ses portes en 1889 grâce aux efforts de Fenellosa et de Okakura deviendra le référent dans l'enseignement artistique¹⁷⁷⁰. C'est cette école où Okakura donnera son premier cours en 1890, qui contribuera grandement au développement d'une nouvelle école de peinture connue comme *Nihonga* 日本画 (peinture japonaise) dont l'idéal était de retourner aux « origines » de la peinture japonaise. Le terme existait de longue date au Japon, mais il sera employé à l'époque Meiji pour marquer la différence entre la peinture japonaise et la peinture occidentale aussi bien en techniques, thématiques et méthodes¹⁷⁷¹. Cette dernière, qui était connue sous le nom de « abura-e » (油絵) c'est-à-dire « peinture à l'huile » sera nommée peinture « occidentale » (*yōga* 洋画) pour faire plus clairement la différence entre elle et la peinture du Japon à la fin de la décennie 1880, de façon parallèle à la montée de la vague « nationaliste » qui commence alors¹⁷⁷². Or, même si l'idéal était le « retour » à la tradition après l'engouement pour la peinture occidentale, les ouvrages des peintres *Nihonga* ne reproduiront pas exactement les styles japonais (que ce soit le *Yamato-e* 大和絵 que le *kanga* 漢画)¹⁷⁷³ traditionnels puisqu'ils y vont mélanger des éléments pris à la peinture occidentale. En effet, l'idée de Fenellosa et de Okakura (les principaux défenseurs de ce style pictural) était de créer un style nouveau, signe d'identité du nouveau Japon dans lequel se trouveraient réunis les meilleurs éléments des deux traditions (japonaise et occidentale)¹⁷⁷⁴. Parmi les réalisations du *Nihonga* nous trouvons donc des peintures qui suivent les modèles traditionnels de la peinture à l'encre dont un des référents était l'école Kano ; d'autres suivent les modèles du *yamato-e*.

¹⁷⁷⁰ CHARRIER, I. “La réaction nationaliste dans les milieux artistiques : Fenellosa et Okakura Tenshin”, dans TSCHUDIN, J.-J. et HAMON, Cl. (Éds.), *La nation en marche, op. cit.* p. 166. C'est dans cette institution et dans des associations artistiques créées par des intellectuels japonais qui vont se créer (ou réinterpréter) les nouveaux termes pour à employer dans la discipline artistique.

¹⁷⁷¹ *Nihon bijutsu jiten* 日本美術事典, 平凡社 Tōkyō, s.v. “nihonga” 日本画 pp. 712-4, p. 713.

¹⁷⁷² CONAN, Ellen P. *Nihonga. Transcending the Past: Japanese Style Painting, 1868-1968*, The Saint Louis Art museum, The Japan Fondation, St. Louis, Missouri, 1995, p. 14.

¹⁷⁷³ Le *yamato-e* est un style créé à l'époque Heian et employé surtout pour illustrer les ouvrages littéraires tels que les *monogatari* mais aussi les *sutra* (c'est-à-dire les textes sacrés du bouddhisme). Le *kanga* est la peinture à l'encre importée de la Chine et adaptée après au goût japonais. Elle sera importante surtout à partir du XIII^e siècle. Parmi les écoles de peinture à l'encre, l'école Kano fondée au XV^e siècle) deviendra l'une des plus importantes.

¹⁷⁷⁴ Ainsi, même si dans l'école on récupère les méthodes anciens (par exemple on reprendre l'utilisation du pinceau qui avait été délaissé pour celle du crayon), les enseignements sont suivis par des étudiants qui ont, dans certains cas, des connaissances des méthodes occidentales.

Le travail de Okakura ne se limite pas seulement à son implication avec le développement de ce style pictural, il s'intéresse aussi à la théorie artistique. Ainsi pour lui, les recherches en histoire de l'art ne devaient pas seulement servir à connaître le passé mais à donner aux étudiants des Beaux Arts des connaissances pour améliorer leurs propres œuvres. En un mot : connaître le passé pour progresser. Mais cette connaissance ne devait pas être seulement artistique : le contexte historique et social était important aussi pour bien saisir le développement artistique.

Il ne faut pas penser que la vision de Okakura est la seule à ce moment au Japon. En effet, à côté de celle-ci, nous trouvons celle de l'Ecole des Etudes Nationales. Il s'agit d'une vision que nous pouvons considérer comme « philologique » dans le sens que, pour chaque œuvre, elle essaie de trouver des références chez les classiques. Parmi les théoriciens de ce courant nous pouvons signaler Kurokawa Mayori 黒川真頼 (1829-1906).

Suivant les idées de l'un et d'autre, les chercheurs du Musée Impérial de Tōkyō commenceront en 1890 la compilation de documents et la rédaction d'une histoire générale de l'art national. Le projet (qui ne se réalisera pas) était très ambitieux et visait à écrire un ouvrage « scientifique » étudiant les œuvres d'art des monastères et sanctuaires et aussi des collections privées ; il voulait faire aussi une chronologie et un résumé de l'histoire de l'art. En 1897, en songeant à l'Exposition Universelle qui aurait lieu à Paris en 1900, on va néanmoins reprendre ce projet. En effet, le gouvernement français avait manifesté son désir d'avoir une exposition rétrospective de l'art ancien japonais pour accompagner la participation du Japon à l'Exposition de 1900 et, en 1898, Hayashi Tadamasa 林忠正 (1853-1906), et contre l'opinion de beaucoup de critiques au Japon, est élu commissaire de la participation japonaise¹⁷⁷⁵. Pour accompagner cette exposition rétrospective qui fut installée dans un bâtiment qui reproduisait le kondo du Hōryūji, l'on rédigea un ouvrage intitulé *Histoire de l'art du Japon* publié en 1900 en français et traduit après au japonais. Hayashi faisait partie des responsables de l'édition avec Shugyō Hiromachi et Fukuchi Mataichi (1862-1909) qui, finalement, remplacera Okakura Tenshin. Il s'agit de la première « histoire de l'art » japonais. L'avis aux lecteurs du commissaire Hayashi Tadamasa était destiné aux lecteurs étrangers, et il est important car il dresse le portrait des difficultés et de la façon de travailler des auteurs de l'ouvrage, qui se présente « sous l'aspect moins d'un livre à

¹⁷⁷⁵ KOYAMA-RICHARD, B. *Japon rêvé. Edmond de Goncourt et Hayashi Tadamasa*, Hermann, Éd. des Sciences et des Arts, Paris, 2001, p. 141. Hayashi Tadamasa était le fils d'une famille de médecins spécialistes en médecine occidentale. Installé à Paris, d'abord comme interprète et employé d'une compagnie d'exportation, il deviendra l'un des marchands d'art japonais le plus importants dans le Paris de la fin du siècle à côté de Siegfried Bing (1838-1905). Il collaborera activement avec Edmond de Goncourt, avec Louis Gonse à la rédaction d'ouvrages sur l'art japonais.

tendances personnelles que d'un recueil de documents »¹⁷⁷⁶. En effet, ceux-ci ont procédé d'abord « dresser la liste des œuvres à citer », puis ils ont procédé « pour chaque œuvre, à la vérification de l'authenticité et de la date », ensuite ils ont dû « confronter avec les archives du musée, avec les archives des temples, les traditions qui constituaient souvent tous les titres de tel ou tel monument »¹⁷⁷⁷. Pour la documentation graphique, des commissions furent envoyées dans tout le Japon pour « recueillir, chez les particuliers, dans les temples, la matière d'une illustration abondante »¹⁷⁷⁸.

Cet avis est important aussi par l'image que Hayashi donne des premiers moments de l'art japonais. Ainsi, pour lui, il existerait un « tempérament national » japonais présent dès le début dans les créations artistiques. De cette façon, « quelque influence qu'aient exercé sur nous les Coréens, les Chinois, les Hindous, jamais nous n'avons pu nous défendre de marquer d'un caractère de race et d'une physionomie personnelle mêmes les œuvres imitées ou copiées de nos initiateurs et de nos maîtres »¹⁷⁷⁹. Il reconnaît donc, les apports extérieurs mais peut-être sans les accorder la valeur qu'elles ont eu. Certes, il aurait été difficile de nier les influences chinoises ou coréennes, mais elles sont considérées sous une optique plutôt négative. Ainsi, parlant des peintures Hayashi affirme : « On reconnaît leur travaux (ceux des peintres japonais) à la souplesse des lignes, à la douceur des tons par lesquels ils ont remplacé la froideur des traits et la lourdeur des colorations qui déparent tant d'œuvres chinoises »¹⁷⁸⁰. La sculpture est considérée sous le même point de vue. « La sévérité du modèle coréen disparaît sous la grâce nerveuse des formes ; à l'uniformité du type primitif succède une variété extraordinaire de modèles engendrée par l'observation de la nature »¹⁷⁸¹. La fin de cet avis aux lecteurs est également intéressante parce qu'elle nous donne une idée de ce que les auteurs considéraient comme étant propre au domaine artistique japonais :

Ils (les lecteurs) saisiront à merveille l'intérêt spécial qui s'attache à toutes les branches de l'art dans lesquelles nous nous sommes exercés, la céramique, le bronze, le bois, les métaux, la ciselure, l'incrustation, la soie, la broderie, les gravures, les estampes. Ce qu'il me suffit, à moi, d'indiquer, c'est la conclusion bien nette qui se dégage de l'étude de ces formes d'art et des particularités par lesquelles chacune se signale : tout y est japonais¹⁷⁸²

¹⁷⁷⁶ *Histoire de l'art du Japon*, ouvrage publié par la Commission impériale du Japon à l'exposition universelle de Paris, 1900, Paris, 1900, p. vii.

¹⁷⁷⁷ *Ibid.* p. vi

¹⁷⁷⁸ *Ibid.*

¹⁷⁷⁹ *Ibid.* p. vii

¹⁷⁸⁰ *Ibid.* p. vii.

¹⁷⁸¹ *Ibid.* p. vii.

¹⁷⁸² *Ibid.* p. ix.

Comme nous le voyons, Hayashi ne cite ici que les catégories artistiques que ses lecteurs occidentaux identifient rapidement comme étant japonaises du fait de leur présence massive dans les Expositions universelles. Cette insistance signale, peut être, la volonté de Hayashi d'affirmer aux lecteurs l'image qu'ils se sont faite de l'art japonais. Il est d'autant plus intéressant que cet avis aux lecteurs ne figurera pas dans la version japonaise.

Pour ce qui est du contenu de l'ouvrage, il retrace l'histoire de l'art depuis les origines (avec l'inclusion des photographies et des dessins de cloches, figurines de terre cuite, etc., des périodes préhistoriques) jusqu'à l'époque Edo (celle-ci incluse). A l'intérieur de chaque période, une partie est consacrée au cadre historique pour situer les ouvrages ; ensuite les manifestations artistiques sont réparties dans les catégories utilisées à l'époque : architecture, peinture, sculpture et arts « industriels » (c'est-à-dire les arts décoratifs). Enfin, pour chaque catégorie, les auteurs réalisent une partie générale tirée des documents écrits et ensuite une description des ouvrages (« monuments » dans le texte) les plus significatifs accompagnés éventuellement soit de plans, soit de photographies, soit de dessins. Même si, ces descriptions restent surtout formelles, même si les parties générales restent très attachées aux textes, il est vrai qu'un grand effort a été fait pour se doter d'une histoire de l'art, montrant l'évolution et la continuité voulue dans le processus identitaire.

Le livre sera réédité en 1908 avec une introduction de Kuki Ryūichi 九鬼隆一 (1852-1931) destinée aux Japonais dans laquelle, il considère que l'étude de l'histoire de l'art doit contribuer «pour le passé, à élever le prestige de l'histoire nationale, et pour le futur, à développer le devenir de la nation ».

L'évolution des idées identitaires en ce qui concerne l'art a sa manifestation visible dans les pavillons des Expositions universelles et également dans les ouvrages envoyés pour y participer comme nous aurons le temps de le voir un peu plus loin.

1.3. Les fêtes nationales.

Conçues pour célébrer des moments considérés comme des moments clés dans les nouveaux Etats-nations, les fêtes nationales sont l'un des événements les plus visibles de la glorification de l'identité. Etroitement liées à l'idéologie du gouvernement, elles ont la prétention de devenir un symbole clair de celui-ci. Dans la plus grande part, il s'agit de fêtes qui ont été créées soit en réinterprétant des éléments qui étaient déjà présents, soit en les créant complètement en s'appuyant sur des événements récents mais considérés comme

fondamentaux pour l'histoire de l'Etat. A travers nos deux territoires nous trouvons des exemples de ces deux types de fêtes.

En effet, la fête nationale grecque a été créée avec la fondation de l'Etat moderne et cela depuis sa reconnaissance par les autres puissances occidentales. Dans un premier moment, on fixa cette fête le vingt-cinq janvier pour célébrer l'arrivée du roi Othon à Nauplie en 1833. Il s'agissait donc, d'une date qui était liée seulement avec la constitution du royaume grec, et qui n'avait donc aucune résonance dans la population. Elle était, en quelque sorte, aussi étrangère aux Grecs que le roi. La décision était politique et ses référents l'étaient également. Or, en 1838, après la rupture d'Othon avec les membres de la Régence et d'autres personnages constituant la « Bavarocratie », le roi décide de se rapprocher davantage de ses sujets et donc, de devenir plus « grec ». Ainsi, il se fait baptiser orthodoxe, il commence à porter la fustanelle dans les occasions solennelles et l'on change la fête nationale. Désormais elle est célébrée le 25 mars, en commémoration du jour du début de la guerre d'indépendance.

La nouvelle fête, donc, donne toute son importance non pas à l'acte politique, mais au peuple dont la lutte a mené à la création du nouvel Etat. Un peuple composé des « pallicares » dans une réinterprétation intéressée qui laisse à l'écart tous ceux qui sans être Grecs (les Albanais par exemple) avait lutté également pour l'indépendance. Elle consacre en même temps le rôle de l'orthodoxie (et de l'Eglise) comme pilier du royaume puisqu'il est dit que le vingt-cinq mars 1821 est le jour où le patriarche Georgios avait béni la bannière des insurgés. Ce moment deviendra également un sujet central dans la peinture « d'histoire » qui se développe en Grèce pendant le XIX^e siècle suivant la tendance existant aussi dans le reste de l'Europe. Il est vrai que la création de la fête a été due à des raisons politiques très calculées puisqu'Othon visait à faire montrer sa popularité et à être accepté de ses sujets, néanmoins étant donné qu'il a choisi un moment qui était cher aux Grecs et encore tout récent dans la collectivité puisque une partie de ceux qui avaient combattu vivaient encore, la fête avait toutes les chances d'être acceptée de grand cœur. Ce choix, qui peut paraître en contradiction avec l'amour pour l'antiquité et l'idéologie classiciste affichée par le gouvernement (pour des raisons d'ordre symbolique surtout) est néanmoins compréhensible si nous tenons compte des objectifs du changement d'attitude d'Othon. En choisissant la date qui marque le début de l'indépendance grecque, il peut également montrer son désir d'indépendance vis-à-vis de ceux qui, en son nom (mais sans compter avec ses opinions), ont gouverné le royaume et, de cette façon, exprimer d'une façon symbolique sa volonté de couper les liens avec la Bavière pour les nouer avec la Grèce en honorant les héros contemporains qui étaient plus proches de la

réalité quotidienne des Grecs, pour qui les « gloires » des anciens étaient considérés dans le meilleur des cas comme un peuple mythique.

Le cas du Japon est un peu plus complexe parce que nous ne trouvons pas une, mais plusieurs fêtes nationales, et d'autres qui, sans l'être vraiment, peuvent être considérées comme des manifestations des théories identitaires. Dans tous les exemples, que ce soit une réinterprétation des fêtes déjà existantes ou qu'il s'agisse de festivités inventées ex-novo, les bases qui sont derrière elles sont les mêmes : la croyance dans le lien sacré de l'empereur avec les dieux (à travers le « petit-fils » sacré envoyé par Amaterasu), le rôle central de celui-ci dans la continuité du pays, l'importance du culte des ancêtres. C'est-à-dire, les principes du shintō d'Etat. Suivant donc une logique évidente, les responsables du département des cultes vont puiser dans le passé pour chercher les nouvelles fêtes nationales qui seront, bien sûr, réinterprétées pour mieux servir au nouvel Etat. L'une des premières mesures concernant les fêtes nationales fut le décret d'abolition des anciennes festivités publié le 4 janvier 1873, décret suivi par celui du 14 octobre de la même année annonçant les fêtes nouvelles¹⁷⁸³. Les fêtes supprimées sont celles qui avaient lieu suivant le changement de saison. C'est-à-dire : la nouvelle année *Ōshōgatsu* 大正月 (le septième jour du premier mois), la fête des filles *Hina matsuri* 雛祭り (le troisième jour du troisième mois), la fête des garçons *Gogatsu zekku* 五月節句 (le cinquième jour du cinquième mois), la fête des étoiles *Tanabata* 七夕 (le septième jour du septième mois) et la fête des chrysanthèmes *Chōyō* 重陽 (le neuvième jour du neuvième mois). A sa place, les nouvelles fêtes ne font que renforcer le lien entre l'empereur, le nouvel Etat et le Shintō. Ainsi, parmi elles se trouvent : la célébration de la nouvelle année pour l'empereur (le 3 janvier), la fondation légendaire du Japon *Kigensetsu* 紀元節 (le 11 février)¹⁷⁸⁴, l'anniversaire de la mort de l'empereur Jinmu (le 3 avril), le remerciement à Amaterasu pour les récoltes (le 17 octobre), le remerciement de l'empereur à la déesse pour la même raison (le 23 novembre). En 1878, on ajoute la célébration des deux équinoxes (printemps et automne) dans lesquels on vénère les ancêtres impériaux.

Il ne faut pas croire que les fêtes traditionnelles vont disparaître du jour au lendemain. En fait, malgré l'interdiction, elles continuent d'être célébrées par la population et certaines d'entre elles (comme le *Hina matsuri* ou fête des filles) deviennent très populaires. Ainsi,

¹⁷⁸³ YANAGIDA, K. (éd. et comp.), *Japanese Manners and Customs in the Meiji Era*, Ōbunsha, Tōkyō, 1957, p. 260. Cette position officielle survient après l'adoption du calendrier grégorien qui fait du neuvième jour du onzième mois de l'année cinq de Meiji (1872) le premier janvier 1873.

¹⁷⁸⁴ Il s'agit du jour qui sera choisi pour la promulgation de la Constitution de 1889 : une date donc symbolique qui contribue à marquer la continuité entre le passé et le présent.

Basil H. Chamberlain dans son ouvrage *Choses japonaises (Japaneses Things)* cite les fêtes anciennes ainsi que les problèmes que le changement du calendrier a créé à l'heure de les fêter¹⁷⁸⁵.

En dehors des fêtes déjà signalées il faut citer également, celles qui touchant de près la famille impériale contribuent à renforcer les liens entre celle-ci et ses sujets par l'intermédiaire des ancêtres impériaux. La première de toutes est la cérémonie d'intronisation (*sokui* 即位) qui, pour l'empereur Meiji eu lieu en octobre 1868 à Kyōto¹⁷⁸⁶. Il s'agit d'une cérémonie dont les influences chinoises sont assez importantes, d'après certains chercheurs¹⁷⁸⁷, mais qui à l'époque Meiji fut réinterprétée suivant l'idéologie du shintō d'Etat.

Une fois intronisé empereur, celui-ci doit réaliser une autre cérémonie hautement symbolique : le *daijōsai* 大嘗祭 que ne se réalise qu'une fois par règne¹⁷⁸⁸. Il s'agit de l'offrande des premiers fruits (c'est pour cela qu'elle se fête entre l'automne et l'hiver) à Amaterasu comme action de grâce pour sa protection. Au cours de la cérémonie (célébrée à Kyōto)¹⁷⁸⁹, l'empereur offre à la divinité de la nourriture (*yūki ōmike* 悠紀大御食) et de la boisson (*miki* 神酒) qu'il partage après avec Amaterasu au cours d'un repas sacré. De cette façon, l'empereur devient une sorte d'intermédiaire entre la divinité et ses sujets, assurant par ce fait la bienveillance divine sur le pays.

Le lien ainsi établi sera renouvelé tous les ans grâce à deux cérémonies dont les principes sont semblables et dont les buts sont les mêmes : remercier les divinités de leur protection. En effet, aussi bien celle d'octobre connue comme *kanname-sai* (神嘗際) que celle de novembre ou *niiname-sai* (新嘗際), aussi connue comme Fête de la dégustation du nouvel riz, sont des anciennes fêtes des premiers fruits qui étaient présentées chaque année aux divinités par la famille impériale comme signe de remerciement pour la protection sacrée.

¹⁷⁸⁵ Il s'agit des problèmes dus à la non correspondance des deux calendriers ce qui suppose un décalage compliqué pour des fêtes qui suivent un rythme saisonnier. CHAMBERLAIN, B. H. *Japanese Things*, London, 1902, s.v. « festivals », pp. 157-63.

¹⁷⁸⁶ HOLTOM, D. C. *The Japanese Enthronement Ceremonies*, Tōkyō, 1972, p. 50. La cérémonie du Daijōsai eu lieu en 1871 à Tōkyō.

¹⁷⁸⁷ *Ibid.* p. 60.

¹⁷⁸⁸ *Grand dictionnaire d'histoire du Japon (Kokushidaijiten 国史大辞典)*, Tōkyō, 1986, dai 8 kan (第8巻), s.v. « Daijōsai » (大嘗祭), pp. 769-71.

¹⁷⁸⁹ Dans les premiers moments de Meiji, il avait lieu dans le palais impérial de Kyōto, mais après, lorsque Tōkyō sera reconnue de façon définitive comme la nouvelle capitale, la cérémonie se déroulera ici. En fait, le lieu de célébration de la fête reste assez flou dans les premiers moments. Ainsi, dans la loi de la maison impériale de 1888, il est signalé que la cérémonie d'intronisation (*sokui* 即位) devait être célébrée dans la capitale de l'ouest : saikyō (Kyōto, art. XI). Le *daijōsai* devait être réalisé après, mais on ne donne pas d'indication (art. XII) : FUJITANI, T. *Splendid Monarchy. Power and Pageantry in Modern Japan*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles-London, 1996, p. 65.

Semblables dans leur but, elles présentent néanmoins des différences dans la forme¹⁷⁹⁰. En effet, le *kanname-sai* a lieu dans le sanctuaire d'Ise qui, comme nous l'avons déjà signalé, était devenu le plus important du pays en tant que lieu de vénération d'Amaterasu, divinité protectrice du Japon (et pas seulement de la famille impériale comme auparavant). C'est ici que l'envoyé impérial fait l'offrande des premiers fruits (nourriture : *yūki ōmike* 悠紀大御食 et boisson : *miki* 神酒) au nom de l'empereur aussi bien dans le *Geku* 外宮 (à Toyuke Ōmikami) et dans le *Naiku* 内宮 (à Amaterasu Ōmikami). La cérémonie réalisée par des prêtres shintō, est précédée par une purification des assistants et finit avec les danses sacrées (*mikagura* 御神楽). Elle est célébrée entre le 15 et le 17 octobre. Ce dernier jour, l'empereur réalise dans le palais impérial un rite semblable dans un Pavillon spécial : le *Kashiro-dokoro*. Pour ce qui est du *niiname-sai* c'est l'empereur qui réalise l'offrande des premiers fruits. Ainsi, en tant que représentant de tous les Japonais, il renouvelle tous les ans le lien qui les lie avec Amaterasu¹⁷⁹¹.

A côté de ces fêtes, il faut signaler également la création en 1895 du *Jidai matsuri* 時代祭り qui avait été créé pour célébrer les 1100 ans du transfert de la capitale à Heiankyō et en même temps pour dédommager Kyōto pour la perte de son statut de capitale en faveur de Tōkyō. Evidemment, ni la date, ni l'endroit, ni les objectifs de la nouvelle fête ne sont innocents. D'abord, la date. Comme il a été déjà dit, 1895 marque la victoire japonaise sur les Chinois et, donc, nous nous trouvons dans une période d'euphorie en faveur de ce qui est japonais. C'était donc l'occasion rêvée que de profiter de cette date d'abord pour honorer le souvenir de la fondation de Heiankyō et, ensuite pour montrer au grand jour les étapes et les personnages les plus signalés de la longue histoire japonaise. En effet, l'événement central est un défilé qui montre les différentes périodes historiques du Japon. De là le nom de la fête : Fêtes des Âges. Kyōto, malgré la perte de son statut de capitale continuait de jouir du rôle central qu'il avait eu dans le monde culturel. Il est devenu, en plus, le symbole de la conservation du Japon « de toujours ». En créant donc la fête, on mettait en avant le passé glorieux du peuple japonais. Pour réaffirmer cette idée, on bâtit la même année le sanctuaire Heian dont l'architecture est un mélange de styles (Nara, Heian) qui voulait être également un monument aux époques anciennes.

¹⁷⁹⁰ D'après le *Nihon Shoki*, les origines du *kanname-sai* seraient les offrandes envoyés à Ise en 721 par l'empereur Genshō ; tandis que le *niiname-sai* aurait été célébré pour la première fois en 678.

¹⁷⁹¹ Dans l'actualité l'empereur continue à la fêter à titre privé dans la résidence impériale tandis que les Japonais la fêtent (est jour férié national) sous le nom de Jour du remerciement aux Travailleurs (*Kinrō kansha no hi*).

Afin de souligner plus nettement le caractère national de ces nouvelles fêtes, il sera d'usage et cela depuis 1873, de hisser le drapeau national¹⁷⁹². Une habitude que nous trouvons également dans les fêtes scolaires depuis 1890.

2. L'utilisation à l'extérieur.

Si le XIX^e siècle est connu pour être celui de la création des Etats-nations, il l'est connu également pour la création des événements dans lesquels ces Etats pouvaient se mettre en valeur et montrer aux autres leurs progrès dans tous les domaines. Parmi ces événements deux nous semblent particulièrement intéressants pour ce qui concerne nos territoires. L'un sont les expositions universelles, l'autre les Jeux olympiques. Certes, il s'agit de manifestations différentes, mais tous les deux servent aux Grecs et aux Japonais pour afficher leurs signes identitaires face à l'extérieur ; des signes qui vont être perçus de façon diverse par le reste des Nations et dont la perception influera à son tour sur les idées existantes dans nos territoires.

2.1. Les Expositions universelles.

Lorsqu'en 1851, l'on inaugure la première Exposition universelle à Londres (celle qui est connue comme la « Grande Exposition »), ce type d'événements à une échelle plus modeste existait déjà aussi bien en Grande Bretagne qu'en France¹⁷⁹³. Néanmoins, les organisateurs avaient un nouveau concept d'exposition en tête. Il s'agissait de réunir des représentants de toutes les nations afin de montrer les innovations dans le domaine scientifique et technologique et de les partager entre tous. A côté de l'objectif « philanthropique » de faire profiter à tous des progrès qui devaient mettre toutes les nations dans la voie de la modernité, l'objectif économique était l'un des plus importants¹⁷⁹⁴. Cet objectif premier qui se développera au fur et à mesure des expositions, en ouvrant de plus en plus de groupes et sections, se perdra aussi petit à petit ; et, à partir de l'Exposition de Paris en 1900, le public ne cherche plus autant la connaissance que l'amusement. En plus, les Nations

¹⁷⁹² YANAGIDA, K. *Japanese Manners and Customs*, op. cit. p. 260.

¹⁷⁹³ AIMONE, L. et OLMO, C. *Les Expositions Universelles. 1851-1900*, Belin, Paris, 1993, p. 22.

¹⁷⁹⁴ En effet, les produits exposés étaient à la vente et les expositions étaient une bonne occasion pour demander des conditions profitables de commerce (liberté, concurrence, etc.).

emploient les expositions de plus en plus comme un moyen de montrer leur « grandeur » face aux autres et comme moyen de propagande. Certes, il s'agit là d'une idée qui était présente depuis l'Exposition de 1851, mais qui devient plus évidente avec le changement du siècle¹⁷⁹⁵.

L'un des changements les plus intéressants pour nous est l'adoption des pavillons nationaux pour exposer les produits présentés puisque ces bâtiments permettaient aux différentes nations d'afficher de façon plus visible les signes de leur identité. Certes, cette identité était déjà claire dans les espaces d'exposition dont les nations disposaient à l'intérieur du pavillon unique qui était la structure la plus importante lors des trois premières expositions, mais elle sera plus évidente avec la nouvelle organisation qui permettait aux exposants d'être présents à de différents endroits et de mieux déployer leur particularités¹⁷⁹⁶.

Or, que ce soit dans des pavillons où à l'intérieur d'un bâtiment unique, l'emplacement des Nations répond le plus souvent à l'idée du monde qu'ont les organisateurs. Ainsi, pour ce qui est de nos territoires, la Grèce est placée à côté de la Turquie et l'Égypte dans les Exposition de Londres 1851 et Paris 1855 et, malgré l'organisation géographique de l'exposition de Vienne 1873, elle continue d'être citée après la Turquie¹⁷⁹⁷. La Grèce continue donc d'être considérée comme faisant partie de « l'Orient » et, en plus, une partie des produits grecs étaient aussi présentés dans les espaces d'autres nations : la Grande Bretagne pour les produits des îles Ioniennes jusqu'en 1865 et la Turquie pour les produits de Constantinople, d'autres villes de l'Asie Mineure et des îles (Crète et Rhodes notamment). À partir 1878, la Grèce est citée dans le groupe des participants européens. Et, en 1889 sa façade nationale est située près de celle de la Serbie, et encore en 1900 le pavillon grec est à côté du pavillon serbe¹⁷⁹⁸. Donc, la Grèce abandonne l'Orient pour intégrer le groupe des nations européennes

¹⁷⁹⁵ Ainsi, la surface consacrée à l'emplacement des expositions, le nombre des bâtiments, les événements associés ne font que s'accroître d'une exposition à la suivante. Et les gouvernements organisateurs se montrent orgueilleux de surpasser l'événement précédent. En plus, les dates choisies pour leur célébration sont déjà un bon moyen de propagande. L'exposition de Paris en 1855 était l'affirmation du Second Empire, celle de Vienne en 1873 célébrait l'intégrité de l'Empire allemand, en 1876 à Philadelphie on voulait montrer l'unité nationale, en 1889 à Paris c'était l'anniversaire de la révolution, à Chicago en 1893 le 4^e centenaire de la découverte de l'Amérique...

¹⁷⁹⁶ Le pavillon unique est utilisé à Londres en 1851 (Cristal Palace) et en 1862, et à Paris en 1855 (Palais de l'Industrie). On introduit les pavillons en Paris 1867 et malgré un retour au pavillon unique en 1878 (Paris), l'idée sera adoptée complètement par la suite : AIMONE, L. et OLMO, C. *Les Expositions universelles*, pp. 53-62.

¹⁷⁹⁷ En effet, la Grèce occupait, lors de l'Exposition de 1851, une place près de l'entrée sud à côté de la Turquie, de l'Égypte, de la Tunisie : *Le Palais de Crystal*, n° 1 (7 mai 1851), pp. 8-9 (cet ouvrage a été numérisé par la CNAM : <http://cnum.cnam.fr/redir?FOLXAE2>). En 1855, elle occupait une place entre la Toscane, la Chine, la Turquie et l'Égypte : *Visite à l'Exposition universelle de Paris en 1855*, Paris, 1855, pp. 58-60 (cet ouvrage a été numérisé par la CNAM : <http://cnum.cnam.fr/redir?12XAE10>). WOLOWSKI, Louis-François-Michel-Raymond, *Rapport verbal sur l'Exposition de Vienne*, Vienne, 1873, p. 12 (cet ouvrage a été numérisé par la CNAM : <http://cnum.cnam.fr/redir?8XAE184>).

¹⁷⁹⁸ *Les merveilles de l'Exposition de 1889*, Paris, 1889, p. 242 pour la présence de la Grèce dans le groupe de nations européennes, p. 864 pour l'emplacement de la façade grecque. Pour le pavillon grec en 1900 placé sur le « Quai des Nations » : *Paris et ses expositions universelles. Architectures 1855-1937*, Éd. Du Patrimoine, Paris,

des Balkans. Néanmoins, dans le « Tour du Monde » de l'Exposition de 1900, elle est encore citée entre les destinations « curieuses » desservies par les paquebots avec la Turquie, l'Égypte, les Indes, la Chine, le Japon, l'Australie, l'Amérique du Sud, le Portugal et l'Espagne¹⁷⁹⁹.

Pour ce qui est du Japon, mis à part l'exposition de quelques produits dans l'espace hollandais en 1855 et en 1862, il a toujours été placé en Orient avec d'autres nations¹⁸⁰⁰. En 1867, on le cite avec le Siam ; en 1873, il est cité dans les catalogues à côté de la Chine¹⁸⁰¹. Néanmoins, depuis sa première participation officielle en 1867, le Japon devient de plus en plus à la mode et il sera bientôt considéré d'un œil bienveillant et célébré pour son art. En effet, les visiteurs, les experts en art vont créer petit à petit le stéréotype du Japon considéré comme « la Grèce de l'Est »¹⁸⁰².

A l'intérieur des expositions, il y a trois moyens par lesquels les nations peuvent afficher leur identité : les pavillons (et façades) nationaux, les produits exposés et les événements annexes (expositions rétrospectives, spectacles, restaurants...). Si nous commençons par les pavillons et autres bâtiments, il faut dire qu'ils montrent l'évolution des idées identitaires. Ainsi, la façade grecque de la rue des Nations en 1867 était de style néoclassique, celui qui était voulu par le gouvernement. En 1889, celle-ci était encore proche de l'antiquité avec dans la porte d'entrée d'une reproduction de l'Athéna de Droussis de l'Académie d'Athènes, mais dans les côtés de la porte, de part et d'autre, on avait représenté des batailles anciennes et modernes¹⁸⁰³. Le changement le plus évident se produit en 1900 lorsque le pavillon grec est bâti sur le modèle d'une église byzantine¹⁸⁰⁴. Il s'agit là d'une rupture fondamentale dans un moment où la Grèce met en avant son héritage médiéval comme moyen de justifier sa politique dans les Balkans.

2008, Catalogue de l'exposition du Centre des monuments nationaux à la Conciergerie, 12 décembre 2008-12 mars 2009, p. 49.

¹⁷⁹⁹ *Guide Armand Silvestre de Paris et de ses environs et de l'Exposition de 1900*, Paris, 1900, p. 159.

¹⁸⁰⁰ AIMONE, L. et OLMO, C. *Les Expositions universelles. 1851-1900*, p. 218.

¹⁸⁰¹ Pour 1867 : AYMAR-BRESSION, M. P. *Histoire générale de l'Exposition universelle de 1867. Les puissances étrangères*, Paris, 1868, pp. 403-11. En 1873 : WOŁOWSKI, Louis-François-Michel-Raymond, *Rapport verbal sur l'Exposition de Vienne*, p. 25. En fait l'exposition de 1873 est très importante pour le Japon non pas seulement sur le plan extérieur mais aussi à l'intérieur comme nous avons déjà vu puisque ses préparatifs se trouvent à l'origine du Musée national et d'autres expositions d'art. La légation japonaise de 1873 comptera avec le support du gouvernement non seulement dans la figure du commissaire Tsunetami Sano mais aussi dans l'effort fait par celui-ci pour réunir les meilleurs artisans en les encourageant à présenter leurs créations : NAOTERU, U. (éd.) *Japanese Arts and Crafts in the Meiji Era*, Pan-pacific Press, Tōkyō, 1958, p. 111.

¹⁸⁰² MIZUTA, Miya Elise, « 'Fair Japan' : On Art and War at the Saint Louis World's Fair, 1904 », *Discourse*, 28,1 Winter, 2006, pp. 28-52, p. 33.

¹⁸⁰³ *Les merveilles de l'Exposition de 1889*, op. cit. pp. 863-4.

¹⁸⁰⁴ *Guide Armand Silvestre de Paris et de ses environs et de l'Exposition de 1900*, p. 178 ; VV. AA. *L'architecture de l'Exposition universelle de 1900*, Paris, 1900, Les quais, plate IX (cet ouvrage a été numérisé par la bibliothèque électronique suisse : <http://dx.doi.org/10.3931/e.rara-353>).

Le cas du Japon est plus complexe par qu'il est étroitement lié au mouvement du « japonisme » et de l'engouement des Occidentaux (des Français surtout) pour tout ce qui venait du Japon. Depuis leur première participation en 1867, les Japonais bâtissent des pavillons ou installent des jardins pour exposer leurs produits. Cette première participation est accompagnée par un incident diplomatique assez embarrassant pour les Français. En effet, le gouvernement avait envoyé une requête au Bakufu à travers le consul français à Tōkyō en demandant sa participation à l'Exposition de 1867. Une requête que, après des longues hésitations, fut acceptée¹⁸⁰⁵. Or, les daimyōs de Satsuma, en faisant valoir une convention signée avec eux (en tant que gouverneurs du royaume des Ryū-kyū) en 1858, demandent à être présents sous un pavillon indépendant de celui du Japon. Finalement, les produits seront exposés dans un pavillon unique sous le nom de « Confédération japonaise » mais sous des bannières différentes : l'une avec les armes du shōgun et l'autre avec celles de Satsuma et Ryū-kyū. Bien sûr cet arrangement qui était acceptable pour le gouvernement français ne l'était pour le Bakufu qui néanmoins doit transiger¹⁸⁰⁶. Pour l'exposition de 1876 célébrée à Philadelphie le pavillon sera bâti par les ouvriers japonais suivant le modèle des maisons privées des nobles de l'époque Heian, c'est-à-dire un bâtiment en forme de U avec des portes coulissantes et une toiture en irimoya (入母屋) qui sera couverte de tuiles¹⁸⁰⁷. Pour adapter le modèle architectural à l'objectif d'exposer des produits, il fut conçu avec deux étages alors que les résidences n'en avaient qu'un seul. On bâtit également un autre pavillon nommé le « bazar japonais » situé dans une sorte de jardin. Il s'agissait d'un petit bâtiment en bois sans trop de prétentions. Or, l'idée du jardin qui apparaît ici pour la première fois sera reprise presque dans toutes les expositions et cette installation sera l'une des plus admirées des visiteurs¹⁸⁰⁸. Ainsi, en Paris 1878, le Japon était présent non seulement dans la Galerie des Beaux-Arts du Palais du Champ-de-Mars, mais il a également une façade nationale et un jardin au Trocadéro. La façade, située entre celles de l'Italie et la Chine, reproduisait l'entrée d'une maison bourgeoise de Meiji avec des fontaines publiques d'un côté et de l'autre de la

¹⁸⁰⁵ NISHINO, Y. « Introduction », dans NISHINO, Y. et POLAK, Chr. (éds.), *Ishin : l'ombre des échanges scientifiques entre la France et le Japon*, Musée de la recherche de l'université de Tōkyō, Tōkyō, 2009, pp. 16-26, pp. 23-4.

¹⁸⁰⁶ POLAK, Chr. « La France et le roi des Ryūkyū » dans NISHINO, Y. et POLAK, Chr. (éds.), *Ishin : l'ombre des échanges scientifiques entre la France et le Japon*, pp. 50-7, p. 56. Au Champs de Mars on disposa une maison en bambou avec un jardin : DE GUY, P. *Paris en 1867. Guide à l'Exposition universelle avec un album de 23 gravures*, Paris, 1866, p. 3.

¹⁸⁰⁷ LANCASTER, C. "Japanese Buildings in the United States before 1900: Their Influence upon American Domestic Architecture", *The Art Bulletin*, Vol. 35, No. 3 (Sep., 1953), pp. 217-224, p. 218. Le japon fut la seule nation asiatique qui participa à l'exposition de 1876. Fig. 2.

¹⁸⁰⁸ Ibid, fig. 3. L'irimoya est un style de toiture dans lequel on aménage un espace triangulaire encadré par les deux versants du toit et l'auvent qui protège l'entrée du bâtiment.

porte¹⁸⁰⁹. Mais ce qui attirait le plus l'attention était le jardin et la maison de thé (fermée au public néanmoins) situés au Trocadéro¹⁸¹⁰. Pour l'exposition de 1889, nous avons encore plusieurs endroits d'exposition. La façade nationale donnait sur la rue du Caire et était une structure à deux étages couronnée par une toiture en irimoya¹⁸¹¹. Pour ce qui de l'exposition d'horticulture au Trocadéro, nous trouvons aussi une reproduction d'un jardin¹⁸¹².

Les éléments les plus représentatifs de l'identité qui était en train de s'officialiser sont les pavillons des expositions de 1893 et de 1900. Le premier fut réalisé comme celui de Philadelphie par des ouvriers japonais et après l'exposition donné à la ville de Chicago qui y fit un musée. Il s'agissait d'une reproduction du Byōdō.in 廟堂院 d'Uji, l'un des bâtiments les plus importants de la période Fujiwara. A l'intérieur du bâtiment, le pavillon du sud avait été aménagé comme le Kingakuji, le pavillon central comme un château du XVII^e siècle et le pavillon nord suivant le modèle des maisons de l'époque Fujiwara¹⁸¹³. Il s'agit donc d'un concentré de différents styles des époques Heian, Muromachi et Tokugawa.

L'époque de Nara sera représentée à l'exposition de Paris 1900, dont le pavillon du Trocadéro, qui servait à accueillir l'exposition rétrospective de l'art japonais réalisée à demande du gouvernement français, fut dressé suivant le modèle du kondō du Hōryūji, l'un des temples bouddhistes les plus anciens du Japon¹⁸¹⁴.

A côté des bâtiments, les produits étaient également une façon de se différencier du reste des nations et de montrer la réalité contemporaine, même si cette réalité n'était pas toujours celle que les organisateurs voulaient. Tel est le cas de la Grèce que l'on imaginait toujours comme une continuité de la Grèce ancienne. Ainsi, les exemplaires des matières premières présentées (l'une des parties les plus importantes des exposants grecs) sont considérées comme dignes héritières de celles de l'antiquité tandis que le manque d'autres objets (par exemple des manufactures) est justifié en mettant l'accent sur les possibilités de

¹⁸⁰⁹ KOYAMA-RICHARD, B. *Japon rêvé. Edmond de Goncourt et Hayashi Tadamasa*, Hermann, Éd. Des sciences et des Arts, Paris, 2000, p. 42. Il s'agit d'une façade sévère et modeste qui attire l'attention seulement par les fontaines en forme de lotus épanoui.

¹⁸¹⁰ *Ibid.*, pp. 42-3.

¹⁸¹¹ *Les merveilles de l'Exposition de 1889*, p. 913.

¹⁸¹² *Ibid.* p. 916.

¹⁸¹³ SANDWEISS, E. « Around the World in a Day: International Participation in the World's Columbian Exposition », *Illinois Historical Journal*, vol. 84, n° 1 (spring 1991), pp. 2-14, p. 10. Le projet est l'ouvrage de l'architecte Masanichi Kuru. Le choix du Byōdō.in est dû au désir de montrer quelque chose de différent par rapport à l'architecture chinoise.

¹⁸¹⁴ Certes, Hayashi Tadamasa, le commissaire général de la section japonaise dut faire quelques concessions au modèle choisi et ajouter des fenêtres caractéristiques des temples zen de l'époque médiévale afin de mieux éclairer l'intérieur du bâtiment qui fut baptisé comme le « Palais japonais ». Cette participation est l'une des plus brillantes de toutes celles que le Japon avait faites et le gouvernement contribuera avec un million de yens : NAOTERU, U. *Japanese Arts and Crafts in the Meiji Era*, op. cit., p. 113.

«renaissance» d'une nation qui a été si grande par le passé¹⁸¹⁵. Certes, les guides vantent également les costumes et les broderies grecques néanmoins, elles signalent également que ces broderies sont semblables à d'autres productions des Balkans ce qui contribue à rester de l'originalité aux produits grecs populaires, presque les seuls présentés (dans un premier temps) à côté des matières premières. Par contre, tout ce qui touche à l'antiquité, même s'il s'agit de photographies des fouilles, est accueilli avec chaleur¹⁸¹⁶. Et bien sûr, personne ne semble prêter attention à l'art contemporain qui est néanmoins fort instructif quand aux sujets qui sont envoyés. En effet, nous trouvons un mélange entre l'antiquité et le présent fort intéressant. Par exemple, parmi les peintures envoyées en 1878, il s'en trouve beaucoup dont le sujet reproduit des scènes populaires ou des différentes étapes historiques tandis que les sculptures étaient soit des portraits de personnalités célèbres (anciennes : Homère, Socrate, Hippocrate ; modernes : Capodistrias, Canaris, le roi Georges, Lord Byron), soit des sujets divers relatant des souvenirs anciens¹⁸¹⁷.

Pour ce qui est du Japon, son plus grand succès est dû à l'exotisme des produits exposés que ce soit des laques, des bronzes, des céramiques, des meubles... Tout semble une nouveauté pour les visiteurs. Et les artistes qui cherchaient des formes nouvelles d'expression commencent à faire l'éloge des estampes et d'autres témoignages artistiques¹⁸¹⁸. Or, il s'agit seulement formes artistiques anciennes qui sont différentes de ce qu'ils connaissent puisque l'exposition d'ouvrages dans la section des Beaux-Arts (consacré aux travaux contemporains) ne suscite que des critiques comme celles des visiteurs de l'exposition de 1900¹⁸¹⁹. Comme pour le reste des domaines, il semble que l'Occident s'intéresse au Japon en ce qu'il a de différent et d'exotique. Néanmoins lorsqu'il essaie d'avancer vers d'autres pratiques, on décrit ses efforts comme une perte de « l'identité ». C'est de façon parallèle à la rétrospective de

¹⁸¹⁵ Telle est l'opinion de Th. Bibault dans la chronique consacrée à la Grèce lors de l'Exposition de 1867 : BILBAUT, Th. *Revue de l'Exposition universelle de 1867. L'Espagne, la Grèce et la Roumanie*, Paris, 1867, p. 50 (la chronique comprend les pages 29 à la 51).

¹⁸¹⁶ *Les merveilles de l'Exposition de 1889, op. cit.* p. 865.

¹⁸¹⁷ *Exposition universelle de 1878 à Paris. Catalogue officiel publié par le Commissaire général*, Paris, 1878, pp. 321-4. Parmi les peintres représentés se trouve Nikolaos Gyzis (1842-1901) qui réinterprète de façon symboliste aussi bien l'antiquité (par exemple la figure d'Athéna sur la bannière de l'université d'Athènes peinte en 1887) que l'époque byzantine (représentations de scènes religieuses par exemple « La fondation de la foi - Le triomphe de la religion ». Pour l'artiste, voir : DANOS, A. « The Culmination of Aesthetic and Artistic Discourse in Nineteenth-century Greece: Periklis Yannopoulos and Nikolaos Gyzis », *Journal of Modern Greek Studies*, Volume 20, Number 1, May 2002, pp. 75-112. L'auteur reproduit la bannière de l'université dans le même article: p. 91, fig. 1. et « la fondation de la foi » dans pp. 99-101, figs. 8, 8a et 8b).

¹⁸¹⁸ L'architecture présente dans les bâtiments des jardins sera louée également et les pavillons serviront d'inspiration, par exemple aux architectes américains (qui ont vu et gardé ceux des expositions de 1876 et 1893) et anglais : MATHIEU, C. *Les expositions universelles à Paris : architectures réelles ou utopiques*, Cinq Continents, Musée d'Orsay, Paris, 2007, p. 11.

¹⁸¹⁹ KOYAMA-RICHARD, B. *Japon rêvé. Edmond de Goncourt et Hayashi Tadamasa, op. cit.* p. 146.

1900 que les Japonais vont rédiger leur première histoire de l'art et qu'ils vont réunir toute une série d'objets appartenant à des périodes différentes pour les montrer en public¹⁸²⁰.

Les jardins et l'art des bonsaïs présents comme nous l'avons dit depuis le début des expositions sont considérés également comme faisant partie de l'identité japonaise.

Jusqu'à présent nous avons parlé des pavillons et des objets présentés par les gouvernements, parce qu'il faut savoir que les nations pouvaient être représentées par des légations de nature différente. En effet, il pouvait s'agir des légations officielles constituées et organisées par des personnes nommées par les gouvernements ou être créées par des particuliers et ensuite reconnues par ceux-ci. La Grèce et le Japon appartiennent au premier groupe comme on le souligne lors de l'exposition de Paris de 1889¹⁸²¹. Cette « officialité » n'exclut pas l'existence d'autres événements financés par des particuliers ou placés sous les auspices des organisateurs. Ces amusements pouvaient également contribuer à améliorer la connaissance de nos nations ou, au pis, perpétuer les stéréotypes. Des exemples, nous les trouvons dans les expositions de la fin du siècle. Ainsi, en 1889, la Grèce et le Japon sont présents à l'exposition des « habitations », qui retrace l'histoire des maisons depuis les premiers moments de l'humanité ; des scènes de la vie quotidienne japonaise sont reconstituées dans un bâtiment situé entre ceux de l'Amérique du sud grâce à un mécène privé¹⁸²². Dans la même exposition, le pavillon grec dispose d'un restaurant où l'on peut déguster la cuisine du pays avec des serveurs habillés avec les costumes populaires. En 1867, la Grèce avait également prévu du personnel qui, habillé avec le costume local, offrait des friandises à ceux qui approchaient de l'endroit¹⁸²³. En 1900, les visiteurs de l'exposition pouvaient jouir également des représentations de kabuki, et des geishas étaient présentes à l'exposition de Saint Louis de 1904¹⁸²⁴. A Saint Louis également, on reproduit la vie dans un

¹⁸²⁰ Hayashi Tadamasa, nommé commissaire général en 1898 rentre au Japon cette même année pour chercher lui-même les pièces qui appartenaient aux collections de la Maison impériale, aux musées, aux temples et à certaines anciennes familles : KOYAMA-RICHARD, B. *Japon rêvé. Edmond de Goncourt et Hayashi Tadamasa, op. cit.* p. 142. Bien sûr, l'exposition des objets de la Maison impériale ne se fit pas sans résoudre avant beaucoup de doutes et des résistances : *ibid.*, p. 150. A la fin, l'exposition rétrospective fut un succès complet.

¹⁸²¹ *Les merveilles de l'Exposition de 1889, op. cit.* p. 242. Ainsi, à l'exposition de 1889, le commissaire général de la légation grecque était l'ingénieur Vlastos ; en 1878 celui du Japon était Maeda Masana et en 1900 l'exposition japonaise sera organisée par Hayashi Tadamasa que comme Masana résidait à Paris depuis très longtemps : Masana depuis 1868, Hayashi depuis 1878.

¹⁸²² La Grèce est présente dans l'histoire de l'habitation avec deux maisons : l'une de style « grec » qui reproduit une maison de l'antiquité classique et l'autre reproduisant le style byzantin. Le Japon de son côté était présent avec une maison qui réunissait tous les éléments que l'on considérait comme caractéristiques de son architecture domestique suivant les indications des voyageurs. Pour ce qui est de la « ville japonaise », à l'intérieur du bâtiment étaient reproduits plusieurs tableaux : ouvriers, paysans, nobles, geishas...

¹⁸²³ BILBAUT, Th. *Revue de l'Exposition universelle de 1867, op. cit.* p. 38.

¹⁸²⁴ Pour les représentations de kabuki en 1900 : AIMONE, L. et OLMO, C. *Les Expositions universelles. 1851-1900*, p. 225. Il s'agit d'un événement qui souleva un vrai intérêt entre les visiteurs d'après les impressions de Jean Lorrain (c'est-à-dire de Paul Duval) : LORRAIN, J. *Mes Expositions universelles (1889-1900)*, éd. établie,

village Aïnou, dont les représentants avaient été choisis par le professeur Frederick Starr de l'université de Chicago¹⁸²⁵.

2.2. Les Jeux Olympiques.

À côté des Expositions universelles, nous trouvons un autre événement qui a servi à réunir des représentants de toutes les nations pour s'affronter d'une façon pacifique, à savoir les Jeux Olympiques. Certes, ici les signes identitaires généraux sont réduits aux hymnes et aux drapeaux des légations, néanmoins pour les nations organisatrices c'était également un bon moyen pour afficher leur identité aussi bien dans la réception des athlètes que dans la façon d'annoncer les Jeux. Si nous les avons inclus c'est parce que leur renaissance touche de près le problème de l'institutionnalisation de l'identité en Grèce.

Il faut dire, qu'avant l'initiative de Pierre de Coubertin (1863-1935), les Grecs avaient également essayé de faire renaître les Jeux. Ainsi, en 1838 (date du changement de la fête nationale) un comité est créé près d'Olympie avec cette finalité, mais le projet s'arrête là. Il faut attendre vingt ans pour trouver une autre initiative qui prend corps sous le nom de « Jeux Panhélieniques » qui seront parrainés par Evangelos Zappas, un riche politicien. Celui-ci financera la construction d'un bâtiment près du stade d'Olympie qui sera le centre des concours musicaux, artistiques. Finalement, présidés par le roi Othon, des concours athlétiques ont eu lieu suivant le modèle des Jeux anciens avec des épreuves presque semblables (course, triple saut, disque et javelot, courses de chevaux) et d'autres plus modernes (natation, équilibre). Les prix étaient aussi comme les anciens : une couronne d'olivier et un prix en métal.

Comme nous voyons, ces initiatives s'insèrent bien dans la ligne idéologique du retour à l'antiquité qui était si chère aux élites mais qui restait pour la majeure partie éloignée des préoccupations de la population. Et de ce fait, elles n'eurent pas de suites¹⁸²⁶.

La renaissance des Jeux Olympiques proviendra finalement des étrangers, concrètement de Pierre de Coubertin, qui rêvait de les rétablir en les adaptant aux goûts

annotée et présentée par Philippe Martin-Lau, Honoré-Champion, Paris, 2002, Col. Textes de la littérature moderne et contemporaine dirigée par Alain Montandon et Jean-Yves Guérin, 57, en spécial pp. 261-5 et pp. 315-8. Pour les geishas en 1904 : MIZUTA, Miya Elise, « 'Fair Japan' : On Art and War at the Saint Louis World's Fair, 1904 », p. 35 (p. 34 fig 1 et p. 35 fig. 3).

¹⁸²⁵ Ibid., p. 38.

¹⁸²⁶ Quelque chose de la sorte se produira dans les années vingt du XX^e siècle lorsque Angelos Sikelianos essaiera la renaissance des Jeux à Delphes. Certes, l'événement eut une certaine répercussion dans les milieux artistiques étrangers mais il ne s'agit pas que d'une initiative minoritaire qui ne dura que quelques années.

modernes. L'athlétisme étant déjà présent un peu partout dans le monde, il semblait logique d'établir des rassemblements périodiques où les athlètes pouvaient s'affronter. Bien sûr, le modèle devait être celui des compétitions olympiques de l'antiquité. Pour Coubertin, Olympie « symbolisait une civilisation entière, supérieure aux cités dont elle avait apaisé les querelles, - supérieure aux luttes armées qu'elle avait interrompues souverainement -, supérieure à la religion même qu'elle subordonnait au culte de la jeunesse, à l'avenir de la race »¹⁸²⁷. Il s'agit, bien sûr, d'une interprétation idéalisée de l'antiquité mais telle était la vision partagée pour la plus grande partie des Occidentaux à l'époque. Coubertin mise également sur les Jeux Olympiques, dans l'idée que l'athlétisme redevienne plus « pacifique » alors qu'il s'était « militarisé » dans les derniers temps. L'idée d'avoir des trêves dans un moment de guerre entre les Etats semblait lui être cher aussi¹⁸²⁸. Avec un tel état d'esprit, on organisera une réunion à Paris en 1894 dans laquelle des représentants des quinze premières nations à participer aux Jeux (dont Demetrios Vikelas pour la Grèce) éliront Athènes comme siège des premiers Jeux de l'ère moderne¹⁸²⁹. Il s'agissait certes d'un choix symbolique mais qui ne prenait pas en compte la délicate situation politique que traversait le pays (problèmes économiques et politiques). Ainsi, lorsque la décision fut présentée à Trikoupis en 1894, il la refusa comme irréalisable étant donné que la Grèce venait d'être déclarée en faillite et qu'elle ne disposait pas des moyens économiques nécessaires pour faire face à son organisation¹⁸³⁰. La nouvelle fut accueillie de façons différentes comme le montrent les nombreux articles de journaux et qu'il soit pour l'accepter ou pour la refuser, le fait d'en parler montre qu'elle ne laissa pas les Grecs indifférents. Si finalement la Grèce accepte de les organiser, cela est dû, en grande partie, à l'engagement personnel des princes royaux. Non seulement du prince héritier qui sera nommé président du comité olympique et qui se mobilisera pour trouver l'argent nécessaire mais aussi de ses frères qui organiseront une partie des concours¹⁸³¹. C'est grâce aux contributions des particuliers et des corporations municipales que les Jeux ont pu avoir lieu¹⁸³². Parmi les contributeurs privés peut-être le plus connu est Georges Averoff, un

¹⁸²⁷ COUBERTIN, P. de *Souvenirs d'Amérique et de Grèce*, Paris, 1897, p. 105.

¹⁸²⁸ *Ibid.* p. 116.

¹⁸²⁹ COUBERTIN, P. de *Souvenirs d'Amérique et de Grèce*, p. 103. La suggestion d'Athènes fut faite par Vikelas et adopté de suite par les membres du comité : BARON de COUBERTIN, PHILEMON, T. POLITIS, N. G. et ANNINOS, Ch. *Les Jeux Olympiques. 776 av. J.-C. -1896, deuxième partie : Les Jeux Olympiques de 1896*, Athènes-Paris, 1896, p. 7.

¹⁸³⁰ Ce climat hostile est décrit par Coubertin dans ses *Souvenirs d'Amérique et de Grèce* (pp. 117-20). En effet, il fera le voyage jusqu'en Grèce pour s'entretenir avec Trikoupis et se trouva avec son refus. Néanmoins, il constitua un petit groupe favorable à l'entreprise dont le membre le plus important était le prince héritier, Konstantinos. BARON de COUBERTIN et alii *Les Jeux Olympiques 776 av. J.-C. -1896, deuxième partie : Les Jeux Olympiques de 1896*, p. 8.

¹⁸³¹ *Ibid.* pp. 18-19.

¹⁸³² *Ibid.* p. 19

mécène qui avait déjà répandu sa bienveillance sur la Grèce. En effet, il paiera intégralement la restauration du stade panathénaïque, le lieu emblématique des Jeux de 1896¹⁸³³.

Comme nous pouvons le voir, si l'idée de la restauration des Jeux provient de l'extérieur, ceux de 1896 deviennent très tôt une entreprise « nationale » dans le sens qu'elle permet aux Grecs de se regrouper pour contribuer à son organisation. De plus, les endroits choisis (dont le stade panathénaïque qui était celui dans lequel avaient lieu une partie des épreuves lors des Panathénées et qui avait été restauré par Hérode Atticus au II^e siècle apr. J.-C.), les dessins des médailles commémoratives représentaient l'Acropole et la tête de Zeus¹⁸³⁴, des timbres réalisés pour obtenir de l'argent nécessaire aux dépenses des préparatifs reprenaient autant de motifs symboliques de l'Antiquité¹⁸³⁵. À côté de ceux-ci d'autres symboles invitaient les Grecs à renouer avec leur passé. D'abord la présence des relais de la torche (les courses aux flambeaux existaient dans les programmes athlétiques aussi bien à Olympie qu'à Athènes), ensuite l'hymne olympique dont les paroles seront composées par Palamas et la musique par Samaras¹⁸³⁶. En effet, celui-ci est un chant glorifiant l'antiquité.

Néanmoins, l'antiquité n'est pas la seule à être présente dans les Jeux de 1896. Etant donné qu'ils s'adressent aussi (et peut-être surtout) aux Grecs, ils sont entourés également des symboles identitaires qui sont importants pour eux. D'abord, la date de l'inauguration correspond avec la fête nationale (le vingt-cinq mars) et avec la célébration de la Pâque orthodoxe¹⁸³⁷. Ensuite, dans les affiches nous trouvons une personnification de la Grèce en costume « traditionnel » entourée des vestiges de l'antiquité. Il s'agit donc d'une représentation visuelle de la nouvelle idéologie identitaire qui voulait montrer la continuité entre l'antiquité et l'époque contemporaine et où la religion et les « traditions » jouaient un rôle important.

¹⁸³³ *Ibid.* p. 20.

¹⁸³⁴ L'Acropole était, pour les Européens le symbole de la civilisation grecque ; Zeus était la divinité en honneur de laquelle étaient célébrés les Jeux Olympiques.

¹⁸³⁵ Les diplômes olympiques, dessinés par Nikolaos Gyzis comportaient une image allégorique de la Grèce accompagnée d'une représentation de Niké, déesse de la victoire, dans un décor qui reproduit le Parthénon et d'autres vestiges anciens. Le phénix trônant au centre de la composition est une allusion à la « renaissance » des Jeux et, peut-être aussi de la Grèce : DANOS, A. « The Culmination of Aesthetic and Artistic Discourse in Nineteenth-century Greece: Periklis Yannopoulos and Nikolaos Gyzis », p. 105.

¹⁸³⁶ Malgré le contenu de aux allures anciennes, le texte est écrit en *dimotiki*, c'est-à-dire qu'il reconnaît également le génie du peuple grec. Cet hymne fut joué pour la première fois à Athènes 1896 mais il ne devient l'hymne officiel qu'en 1960 lors des Jeux Olympiques de Rome. Il fut approuvé en 1958 à Tōkyō lors de la 55^e session du COI.

¹⁸³⁷ En Grèce comme au Japon, le calendrier n'était pas le même que celui employé en Occident. Or, tandis que les Japonais font le changement au début de Meiji, les Grecs n'adopteront le calendrier grégorien que plus tard. Ainsi, les Jeux olympiques de 1896 ont eu lieu entre le 6 et le 15 avril 1896 d'après le calendrier grégorien mais entre le 25 mars et le 4 avril du calendrier grec. Cette année en plus l'on fêtait le 75^e anniversaire du début de la guerre d'indépendance et en plus la Pâque orthodoxe qui a lieu une semaine plus tard que celle des catholiques.

Plus significative est l'image de Spyros Louis, le vainqueur de l'épreuve de marathon (peut-être l'épreuve symbolique par excellence) habillé en fustanelle lors de la cérémonie de clôture des Jeux. Ce choix servait d'une façon évidente à affirmer une identité dont une partie des racines appartient au monde médiéval. En effet, on fait l'association entre les anciens héros, les pallicares et les « irréguliers » de la guerre de l'indépendance qui seront symbolisés par le vainqueur du marathon¹⁸³⁸. Il s'agirait d'une lignée ininterrompue de « l'âme » du peuple grec. En portant la fustanelle comme vainqueur des Jeux, Spyros consacrait encore plus celle-ci comme « costume national » une considération qui existe depuis très longtemps, comme le montre le fait qu'Othon en voulant devenir « plus grec » l'adopte lors des actes solennels et cela depuis 1838.

Ainsi, dans un paysage « ancien » et devant un public international (quatorze nations différentes ont envoyé des représentants aux Jeux), la Grèce s'affiche comme une nation dont l'histoire ne s'est pas arrêtée à la période ancienne mais qui a continué à travers les siècles.

Après les Jeux à Athènes et suivant la proposition faite lors du congrès de Paris de 1894 dans lequel on avait accordé la création des jeux modernes, ceux-ci deviennent itinérants et ils sont accueillis par les différents pays « fondateurs ». Ainsi, en 1900 ils ont eu lieu à Paris, en 1904 à Saint Louis, en 1908 à Londres, en 1912 à Stockholm et en 1920 à Anvers¹⁸³⁹. Cette itinérance était d'autant plus souhaitée que les Grecs, après les Jeux de 1896 semblaient prêts à en reprendre le contrôle (à image des Jeux de l'antiquité), allant à l'encontre des idées d'universalisme qui avaient poussé Coubertin à organiser leur renaissance. Le fait de changer de pays et de ville sert également à accentuer leur vocation de « vitrine » des nations. Et cela est encore plus visible dans le cas des Jeux de 1900 et 1904 qui ont lieu à Paris et à Saint Louis coïncidant avec les Expositions universelles tenues dans ces villes.

Quoi qu'il en soit, pour la Grèce, les Jeux de 1896, malgré les problèmes, sont un bon milieu pour manifester son identité nationale telle qu'elle se définissait à ce moment. Une identité « hybride »¹⁸⁴⁰.

De ce que nous avons exposé jusqu'à présent, nous pouvons tirer quelques conclusions intéressantes qui nous montrent que ces éléments jugés à priori « secondaires » sont en réalité étroitement liés au processus de création identitaire et qu'ils agissent comme les symboles les

¹⁸³⁸ VERINIS, James P. "Spiridon Loues, the Modern Foustanelá, and the Symbolic Power of Pallikariá at the 1896 Olympic Games", *Journal of Modern Greek Studies*, Volume 23, Number 1, May, 2005, pp. 139-175, pp. 153-4.

¹⁸³⁹ AUGUSTIN, J.-P. et GILLON, P. *L'Olympisme. Bilan et enjeux géopolitiques*, Armand Colin, Paris, p. 2004, p. 128.

¹⁸⁴⁰ En effet, l'identité nationale est quelque chose qui change avec le temps et qui doit s'adapter et prendre de nouvelles formes : VERINIS, James P. "Spiridon Loues, the Modern Foustanelá, and the Symbolic Power of Pallikariá at the 1896 Olympic Games", op. cit. p. 143.

plus visibles face à l'extérieur de l'image que la Grèce et le Japon se sont faits d'eux mêmes et de l'image qu'ils ont voulu montrer au reste des Nations. Ainsi, en ce qui concerne les choix réalisés pour les hymnes et les drapeaux nationaux nous trouvons les échos des débats qui ont eu lieu dans nos territoires dans les domaines linguistique, littéraire et historique. Que les paroles de l'hymne grec ayant comme cadre la guerre de l'indépendance soient écrites en *dimotiki* par Solomos a priori peut ne surprendre personne. Mais lorsque nous analysons chaque élément dans son contexte, le choix ne peut pas être plus symbolique. En effet, en adoptant l'hymne, non seulement le gouvernement reconnaît de façon officielle l'importance de la lutte pour l'indépendance ; il rend officielle également la théorie de la continuité historique de la Grèce (montrée dans les strophes choisies) et marque aussi la récupération des Iles Ioniennes. Dans le domaine littéraire, ce n'est pas seulement Solomos qui est reconnu comme poète « national » (il l'était depuis 1850), mais la littérature écrite en *dimotiki* qui va jouir désormais d'un certain « statut ». Pour ce qui est de la langue certes, le débat continue mais est déjà significatif le fait que, dans un milieu hostile à la langue vernaculaire, un poème soit écrit dans celle-ci et soit choisi pour devenir l'hymne national.

Des réflexions semblables peuvent être faites dans le cas du Japon. Le choix d'un ancien poème écrit en ancien japonais (même si la signification sera un quelque peu changée pour l'adapter à la nouvelle situation politique) montre bien le même esprit de marquer la continuité avec le passé non seulement en ce qui concerne l'histoire mais aussi la littérature et la langue. Certes, le japonais ancien n'était plus parlé et il était très éloigné du japonais du XIX^e siècle, mais il s'agit bien de la même langue, de la langue parlée par le peuple. Le choix s'insère donc dans la logique de la réflexion linguistique favorable à l'utilisation de la propre langue. En ce qui concerne le domaine littéraire, le choix de l'anthologie d'où le poème sera sorti est l'un des ouvrages considérés comme « classiques » en ce qui concerne la poésie. Certes, nous trouvons ici une différence par rapport à la Grèce où aussi bien le poème et l'auteur étaient contemporains, mais la valeur symbolique accordée au poème peut être considérée comme semblable.

Donc, si l'idée des hymnes semble empruntée (et dans le cas du Japon suggérée) aux pratiques extérieures, c'est dans la continuité des idées identitaires que le choix a été fait. Il en va ainsi pour les paroles des hymnes et pour les dessins des drapeaux. Certes, parfois l'interprétation de ceux-ci a été adaptée aux nouveaux besoins, mais il n'est pas moins vrai qu'il s'agissait d'éléments qui étaient déjà largement répandus entre la population (ou quand même parmi l'élite). Les nouveaux gouvernements récréent donc quelque chose qui existait déjà. On peut ainsi expliquer la rapide acceptation de ceux-ci, même si, dans le cas japonais,

curieusement, il faudra attendre jusqu'en 1999 pour que l'hymne et le drapeau soient reconnus par décret.

La protection du patrimoine qui a été vite ressentie par les gouvernements est également liée à la constructions identitaire étant donné que ce patrimoine sera considéré comme un héritage qui leur a été légué et donc, qu'il faut protéger. Certes, les Japonais ont été dans ce domaine profondément influencés par les idées extérieures (à travers leurs voyages à l'étranger, la participation dans les expositions universelles et la présence au Japon de personnages comme Fenellosa) mais ils ont su transposer celles-ci dans son contexte. Non seulement avec la création d'une législation sur le patrimoine mais aussi en créant la catégorie de « trésor national ». La complexité du processus de fondation des premiers grands musées montre en même temps les tâtonnements en la matière et les idées identitaires en ce qui touche la constitution de leurs contenus. Ainsi, si le musée National d'Athènes est né comme musée archéologique pour garder les vestiges de l'antiquité c'est parce que dans ce moment c'est surtout l'héritage ancien qui focalisait les esprits des idéologues. Il faudra attendre aux travaux de Zambélios, Paparrigopoulos, Sathas pour que Byzance (et par la même occasion le christianisme, donc l'orthodoxie) devient le deuxième pilier (reconnue comme tel) de l'identité grecque. A partir de ce moment l'intérêt grandit, et les collections représentant le christianisme et Byzance trouveront d'abord (dès 1890) une place dans le Musée Archéologique pour devenir plus tard, au moment où le double héritage (ancien et byzantin) est reconnu d'une façon plus solide, des domaines artistiques avec des places d'exposition propres à eux. Au Japon, par contre, le Musée National garde des objets qui retracent toutes les périodes historiques suivant la volonté de montrer la continuité du peuple depuis l'âge des dieux, mais cette volonté est déjà le résultat d'une réflexion sur la propre histoire et sur les périodes considérés comme les plus importants et donc dignes d'être montrés. L'évolution dans la protection et l'exposition du patrimoine n'est donc pas fruit de l'hasard mais des avancées du processus de création identitaire surtout en ce qui concerne le discours des origines et du devenir historique de nos territoires.

Née avec la vocation de devenir le miroir face aux « Autres » de cette identité nationale, la participation dans les expositions universelles est un bon exemple de l'évolution de celle-ci dans la période qui nous occupe. Une évolution que nous trouvons non seulement dans le déploiement des symboles visibles de l'identité (drapeaux, hymnes), mais aussi dans l'architecture des bâtiments destinés à contenir les pièces exposées et dans le choix opéré de celles-ci. Pour ce qui est du Japon, si dans les premières participations, il va créer des jardins et des pavillons qui rappellent plutôt l'époque Tokugawa (pavillon de thé par exemple), dans les

dernières participation étudiés c'est la reproduction de bâtiments considérés comme représentatifs du Japon qui est présente. Or, ces bâtiments appartiennent à des époques concrètes, des époques qui ont été mises en avant lors de la création de nouvelle vision de l'histoire du pays. Pour ce qui est des pièces présentées et des artistes, il faut dire que le choix est tributaire non seulement des évolutions internes, mais également des influences extérieures. Ainsi, les Japonais même s'ils sont désireux de montrer les créations artistiques contemporaines, ils seront pris au piège du « succès » de son art « traditionnel ». Ainsi, c'est pour répondre aux attentes des visiteurs occidentaux qu'ils devront toujours amener aux expositions des pièces anciennes.

La participation dans les expositions a donc un double visage. D'un côté, elle agit comme un moment fort pour montrer les signes identitaires (par exemple dans les bâtiments et les expositions artistiques) et donc comme une vitrine des évolutions internes. D'un autre côté, elle est la « fille de son temps » et donc elle est « soumise » aux regards extérieurs qui peuvent avoir une l'influence sur l'image que finalement les Grecs et les Japonais laissent voir d'eux mêmes.

Il est donc clair que nous ne pouvons pas séparer la création de ces signes « extérieurs » de l'identité du propre processus de création parce que, jouant comme ils jouent un rôle symbolique et « représentatifs », ils sont soumis aux changements du même processus. Néanmoins, il faut signaler également que, une fois fixés définitivement, ils vont se « fossiliser » d'une certaine façon. Tel est le cas des hymnes et des drapeaux qui gardant leur statut de symbole, vont perdre la signification première qu'ils avaient lors de leur création et adoption. En outre, la création et la utilisation de ces symboles oscillent, comme, du reste, l'identité entre l'intérieur et l'extérieur, entre le « Nous » et les « Autres », parce que, finalement, pour percevoir l'identité (et la différence) on a besoin de deux parties.

CONCLUSION

“Comparer l’incomparable”, voici une tâche qui peut paraître trop risquée voire impossible à première vue. Certes, si l’on se livre à des comparaisons visant à trouver les mêmes éléments et les mêmes comportements sans tenir compte les différents contextes, nous pouvons tomber dans le comparativisme du XIX^e siècle et avoir tendance à asseoir la supériorité d’une communauté sur une autre. Néanmoins, si cette comparaison est faite dans le respect des rythmes évolutifs, des contextes historiques et qu’elle s’efforce de trouver des éléments ayant de significations semblables même s’ils ne sont pas tout à fait les mêmes, la comparaison peut s’avérer très intéressante. Il me semble que notre travail peut bien illustrer ce type de démarche qui doit être également entrepris dans un état d’esprit le plus objectif possible. N’étant ni Grecque ni Japonaise, n’ayant donc pas les a priori imposés aux nationaux des deux pays par leurs contextes historiques respectifs, nous avons essayé de porter un regard objectif sur ce processus de création identitaire qui s’est révélé être au cours de notre recherche vraiment un produit élaboré par des élites et pas un sentiment inné consubstantiel au fait d’être Grec ou Japonais. Or, il ne faut pas oublier non plus que, dans cette recherche, les acteurs principaux ne sont pas deux mais trois, l’Occident jouant le rôle de « miroir » et de « maître ». Ainsi, ce qui au départ semblait être un « vis-à-vis » est devenu un « ménage à trois » d’autant plus intéressant qu’il montre non seulement l’évolution des sentiments face à l’Autre en Grèce et au Japon mais également l’évolution du regard posé sur eux par les Occidentaux.

Dans ce contexte, nos conclusions peuvent se regrouper en trois grands domaines : celui qui fait allusion au processus en lui-même (conditions, acteurs, évolution), celui qui s’intéresse aux éléments de cette identité et finalement celui qui touche les rapports entre nos territoires et les « Autres », des rapports qui doivent être compris dans une double direction et non en sens unique (« extérieur »-« intérieur » ; « Nous »-« les Autres »).

Si nous commençons par le premier point, il semble clair que malgré les difficultés à situer le début des réflexions identitaires à un moment précis, étant donné la nature du processus de cette création, nous pouvons accepter le fait qu’au milieu (plus ou moins) du XVIII^e siècle nous trouvons dans nos deux territoires toute une série de circonstances favorables à un développement substantiel portant sur ce sujet même si à l’époque nous ne

pouvons pas encore parler d'identité nationale. En effet, les savants semblent intéressés, certes, à signaler ce qui différencie leurs cultures des cultures voisines mais sans que cela ait une volonté politique d'unité visible. Il faut signaler et cela est l'une des ressemblances dans ce commencement du processus identitaire qu'aussi bien la Grèce que le Japon au XVIII^e siècle sont à « l'ombre » d'autres entités politiques et culturelles (l'Empire Ottoman, l'Empire Chinois sous la dynastie Mandchou) bien que cette « soumission » soit effective à des degrés différents et ait des connotations différentes aussi. Ainsi, la Grèce n'existe pas en tant qu'entité politique à cette époque, ce qu'il y a ce sont les territoires de l'ancien Empire Byzantin dominés, après conquête, par les Ottomans. Il y a des Grecs, bien sûr, mais même à l'intérieur de l'organisation administrative ottomane ils ne forment pas une communauté indépendante puisqu'ils sont intégrés dans le *rum millet* qui regroupe les populations orthodoxes (or les Grecs ne sont pas les seuls orthodoxes à habiter dans l'Empire). La communauté grecque va donc se définir et par la religion et par la langue.

La « soumission » japonaise à l'Empire chinois est moins évidente et relève exclusivement du domaine culturel. En effet, à la différence de la Grèce, les Japonais ont une organisation politique solide et indépendante, certes il ne s'agit pas d'un Etat-nation à l'occidentale (cela viendra à partir 1868 avec l'avènement de Meiji) mais elle a déjà certains éléments centralisateurs qui seront utilisés par la suite lors de la création de l'Etat moderne.

Dans ce contexte, différent et semblable à la foi, d'autres éléments sont à signaler de par leur importance dans l'évolution du processus identitaire. Le premier est le manque d'unité, paradoxal peut être dans le cas du Japon, existant au cœur de ces communautés et qui se traduit notamment par de grandes variations dans la langue employée au quotidien ce qui sera un problème à résoudre pour les créateurs de l'identité nationale. Un deuxième élément important est le fait de trouver des élites (notamment les savants) qui vont s'intéresser au problème identitaire, compris encore comme une affaire culturelle, et qui vont commencer une réflexion dont certains éléments semblent avoir des objectifs qui se rapprochent. Ainsi, le problème linguistique (quelle est « notre » langue ? quelle langue utiliser ?) a parfois des visées éducatives aussi bien dans un territoire que dans un autre. Egalement, l'évolution de ces pensées est faite d'une façon qui se ressemble. Certes, les idées qui sont venues de l'extérieur (grâce notamment à ceux parmi les savants qui vont se rendre à l'étranger) sont importantes, mais il faut signaler le fait qu'à l'origine nous trouvons une réflexion née dans traditions existant dans chaque territoire. Le troisième élément intéressant est donc l'existence de ces membres de l'élite (culturelle, mais parfois aussi politique) qui vont se rendre à l'étranger (les communautés grecques en Europe, les voyages –interdits à l'époque– des

membres du fief de Satsuma) ou qui auront des contacts avec les courants étrangers (à Deshima par exemple) et qui grâce à ces nouvelles expériences vont faire progresser leurs idées vers une réflexion qui quitte progressivement le domaine culturel pour devenir de plus en plus « nationale ». C'est l'évolution que nous trouvons entre les premières manifestations à milieu du XVIII^e siècle et celles qui seront faites dans un moment proche déjà des événements qui amèneront à la création des Etats-nations dans nos territoires. Les exemples les plus intéressants sont ceux des écrits de Rhigas ou les manifestes de Ypsilantis d'un côté et les théories du *kokutai* d'Aizawa d'un autre côté. Certes, nous ne sommes pas encore dans une logique d'identité nationale mais nous trouvons déjà des éléments qui auparavant n'avaient que des connotations culturelles employées comme traits différenciateurs des communautés politiques. Des éléments qui seront utilisés par la suite, une fois atteint l'avènement de l'Etat-nation (en Grèce en 1830, au Japon en 1868) qui s'est produit grâce à des conflits armés semblables en partie à des « coups d'Etat » (si nous pouvons utiliser cet anachronisme puisqu'organisés contre le pouvoir établi) dans lesquels les Puissances occidentales sont intervenues d'une façon plus ou moins directe suivant l'importance de leurs intérêts particuliers dans le développement des événements dans ces territoires. La continuité des idées est assurée par la continuité au pouvoir d'une certaine partie des élites dans les premiers moments même si cela laissait au dehors d'autres forces importantes dans les mouvements politiques. Ainsi, les Phanariotes en Grèce ou les membres des fiefs de Satsuma et Chōshū au Japon vont s'imposer pendant les premiers moments. Et avec eux certaines idées identitaires.

Il ne faut pas pour autant croire que ces élites (politiques et/ou culturelles) une fois arrivées au pouvoir dans les tout nouveaux Etats-nations avaient une idée précise et une détermination arrêtée depuis le début de créer une « identité nationale ». Loin de là. En fait, la création du sentiment d'appartenance à la « nation » s'est fait d'une façon progressive, dans un processus constitué de pas en avant et de pas en arrière ; presque suivant la technique de «essai-erreur » et cela dans le but de s'affirmer comme puissance avec les mêmes droits que les autres nations occidentales. De ce fait, certains éléments seront privilégiés par les gouvernements face à d'autres et cela depuis les premiers moments. Tel est le cas de la religion et de l'histoire présentes d'une façon active dans les déclarations des nouveaux gouvernements depuis le début. Ainsi en Grèce, l'une des premières réformes réalisées par la Régence sera la déclaration d'indépendance de l'église orthodoxe grecque par rapport au Patriarcat de Constantinople ; au Japon, si tôt l'empereur rétabli dans son pouvoir, il sera décrété la séparation entre le shintō et le bouddhisme. La visée de ces deux décisions était de donner aux nouveaux Etats l'appui d'une organisation religieuse « officielle » et propre à eux,

sans intervention extérieure aucune (le Patriarcat toujours sous la mainmise de l'Empire Ottoman est devenu « l'Autre » du point de vue politique et le bouddhisme est considéré comme étant une croyance « étrangère » au Japon malgré le fait de sa présence sur le sol japonais depuis le VII^e siècle et son adaptation complète à ce milieu). Dans le domaine historique, l'activité gouvernementale est aussi bien visible : au Japon à travers les déclarations de l'empereur concernant le besoin de continuer les compilations de l'histoire du pays pour montrer la continuité historique depuis les temps les plus reculés ; en Grèce à travers la volonté affichée par le gouvernement de s'attacher au passé « classique » (c'est-à-dire l'antiquité) pour montrer également cette continuité. Dans ce cas ci, ces décisions ont plutôt une visée politique : la légitimation des nouveaux Etats en se disant les « continueurs » des organisations déjà existantes.

Si le résultat du processus de création identitaire peut sembler cohérent en la regardant de nos jours, il ne faut pas oublier qu'il est avant tout le fruit du contexte historique et des besoins qu'ont eus les gouvernements et les membres de l'élite pour servir leurs objectifs politiques d'asseoir leur pouvoir dans l'ensemble des nations occidentales. Or pour ce faire, il leur fallait non seulement donner une image face à l'extérieur mais également de créer une unité à l'intérieur. Ils devaient donc compter avec la situation interne. Une situation pas toujours homogène et qui va parfois à l'encontre de certaines décisions prises et donc qui va interférer dans les idées du gouvernement concernant les piliers de la nation et donc de l'identité. Ces mouvements de contestation sont importants eux aussi parce que, et cela est évident dans le cas du Japon, ils feront parfois des réflexions alternatives sur l'identité.

Processus sans trop de planification préalable, mais processus tout de même, la réflexion identitaire va avoir dans nos deux territoires des éléments qui se veulent constitutifs de celle-ci et qui sont les mêmes que nous pouvons trouver ailleurs, même s'ils sont utilisés à des degrés différents et suivant une évolution parfois semblable parfois dissemblable. Nous avons déjà cité deux d'entre eux : la religion (croyances) et l'histoire. Il faut ajouter la langue et associée à elle la littérature, et les traditions pour avoir la liste complète des éléments impliqués dans la réflexion identitaire. Face à la même question : comment atteindre le niveau d'unité intérieure jugé nécessaire pour un nouvel Etat suivant les conceptions « modernes », c'est-à-dire occidentales, la Grèce et le Japon vont avoir des réponses différentes et semblables en même temps. Différentes de par leurs contextes historiques, politiques et sociaux ; semblables parce qu'ils vont prendre comme modèle les puissances occidentales qui menaient le jeu politique : la France, l'Angleterre, l'Allemagne et les Etats-Unis. Nous allons

donc nous intéresser ici à notre deuxième grand domaine de réflexion : celui des éléments constitutifs de la réflexion identitaire et la façon dans laquelle ils ont été employés dans nos deux territoires.

Le premier élément qui doit être considéré est la langue parce que, dans le contexte de notre recherche il s'est avéré comme l'un des plus importants au moment d'établir une « identité nationale » bien que, paradoxalement il ne soit pas l'objet d'une définition officielle qu'à la fin de notre période d'étude. La première remarque qu'il faut faire est la situation de diglossie et d'hétérogénéité qui présentent nos deux cas d'étude avant la création de l'Etat-nation, une situation qui continuera par la suite et face à laquelle plusieurs choix se sont offerts aux écrivains, aux linguistiques, aux savants et intellectuels qui sont les acteurs principaux dans le développement d'une « langue nationale ». En effet, au XVIII^e siècle nous trouvons aussi bien en Grèce qu'au Japon un panorama très complexe dans lequel nous trouvons d'abord un grand fossé qui sépare la langue écrite (archaïque ou archaisante dans le cas grec ; étrangère –chinois- ou ancienne dans le cas du Japon) de la langue parlée (c'est-à-dire la langue contemporaine aux savants) et ensuite un autre, pas négligeable non plus, entre les différentes variations de la langue parlée (non seulement concernant les différentes couches sociales mais aussi les variations régionales) qui rendent parfois presque impossible la communication entre les habitants des deux territoires. Il convient de rappeler que cette diglossie présente des visages différents sans pour autant abandonner sa signification première. En effet, elle est très visible au Japon où l'utilisation du chinois et du japonais par les élites est un clair exemple de diglossie. Néanmoins, nous pouvons parler également de « diglossie » en Grèce et, comme telle, était ressentie, du fait que la langue écrite et la langue parlée bien qu'étant du « grec » présentaient des caractéristiques si diverses parfois qu'elles semblaient être deux langues différentes dans la pratique.

Face à cette situation, une première réflexion est faite visant à se rapprocher de la langue parlée (en Grèce) dans un souci lié à l'enseignement du « peuple » et donc dans ligne des théories éclairées et à se détacher de la langue étrangère (au Japon) pour mettre l'accent sur la langue autochtone qui est liée au territoire à travers des travaux établissant leurs origines à l'époque des « dieux » et donc de la création mythique du peuple japonais. Au moment de la création de nos Etats-nations, elle est déjà perçue comme un élément définitoire d'une certaine identité « nationale » alors qu'au départ cette nuance n'existait pas. Ainsi, dans les premières constitutions grecques la langue (grec) et la religion (orthodoxie) étaient les deux éléments qui définissaient un « citoyen ». Et au Japon, les travaux de Mori Arinori, entre autres montrent une association entre l'Etat et la langue. Et cette volonté est claire aussi dans

les efforts réalisés par les savants afin de réduire le fossé existant entre la langue écrite et la langue parlée (les travaux de Maejima au Japon, la « voie moyenne » de Korais en Grèce). Or, si les liens entre la langue parlée et la langue écrite ne semblent pas créer de doutes, celles-ci sont persistantes dans ce que l'on comprend sous le nom de « langue grecque » et « langue japonaise ». C'est cette différence et le non positionnement clair des gouvernements qui sont à la base du débat sur la langue qui se développe tout au long de notre période d'étude. Un débat riche en solutions, en rebondissements et qui trouvera une issue, d'une façon plus ou moins « permanente » lors des décisions pris par les gouvernements à la fin de notre période d'étude. En effet, après un certain intérêt dans les moments qui suivent la « constitution » de l'Etat-nation, les gouvernements semblent ne pas donner la priorité au problème linguistique peut-être parce que pour eux, il ne s'agissait pas véritablement d'un « problème ». Etant donné que leurs premiers membres se trouvent dans la continuité des élites de la période antérieure, leur choix semble naturel. Ainsi, en Grèce, on va adopter la *katharevousa* au Japon le *kanbun* pour les écrits officiels étant toutes les deux des formes éminemment écrites. Et ce choix accroît donc les différences qui existaient déjà entre l'écrit et l'oral perpétuant donc la « diglossie ». Néanmoins, cette pratique ne sera accompagnée pour le moment d'aucune loi l'imposant comme officielle. Lorsque ces lois seront établies, les deux territoires choisiront de solutions différentes : la Grèce insistera dans son choix de la *katharevousa* tandis que le Japon acceptera le *genbun-itchi* donc l'alliance de l'écrit et de l'oral (ayant pour celui-ci comme référence la langue parlée à Tōkyō).

Or, pour arriver à cette conclusion, des débats intenses ont eu lieu en dehors des cercles officiels, mais toujours au sein des élites. En effet, les intellectuels et les écrivains vont donner leurs propres visions de la langue « nationale » donnant naissance à des formes diverses dans sa définition et son utilisation. Aux deux extrêmes se situent, d'un côté ceux qui défendent l'idée que le « grec » et le « japonais » doivent être la langue vernaculaire et d'autre ceux qui, au contraire sont partisans de la ligne « continuatrice » à savoir, l'utilisation des langues « archaïsantes » où « étrangères ». Entre les deux s'étale tout un éventail de possibilités créé de la combinaison des éléments pris de la langue parlée et de la langue écrite et de son utilisation personnelle par les intellectuels. Dans ces débats, l'un des problèmes les plus sérieux pour les défenseurs de la langue parlée en tant que langue « nationale » était l'hétérogénéité due aux différences régionales ; l'autre était ce caractère « oral » et donc le manque de règles visibles. Les intellectuels vont alors essayer de les résoudre en employant des chemins différents. Au Japon, ils ont choisi une langue « standard » (malgré le fait de l'existence d'une certaine diversité de registre à son intérieur) ; en Grèce, le choix qui

s'impose (celui de Psycharis) est, dans la pratique, une langue « fabriquée » avec des éléments appartenant à différents registres et différents dialectes. Il s'agit là de l'une des options qu'envisageaient les intellectuels japonais mais qui fut rejetée. Mais, finalement, dans un cas comme dans l'autre, celle qui sera amenée à devenir la « langue nationale » n'est qu'une création née au sein des élites et du fait d'être une « création » elle est parfois éloignée aussi de la langue vernaculaire.

Étroitement unie à la langue, la littérature représente un élément très intéressant aussi bien en Grèce qu'au Japon. En effet, la langue laissée un peu de côté par les politiques du gouvernement comme nous avons déjà dit, c'est grâce aux ouvrages littéraires que les nouvelles formes linguistiques verront le jour et pourront se diffuser. Ainsi, les traductions des ouvrages étrangers d'abord et les ouvrages novateurs (comme ceux de Psycharis ou Futabatei Shimei) aideront au développement, la diffusion et l'acceptation d'une nouvelle forme de langue écrite qui, même si elle était aussi « fabriquée » se voulait la « vraie langue » de la nation. Mais cela n'est pas son seul intérêt. En effet, la littérature étant un moyen d'introduction des nouveaux courants joue aussi un rôle rénovateur dans les conceptions des écrivains. Or, peut-être le plus important est la création de « canons » littéraires, d'histoires de la littérature qui deviennent les « échantillons » de la culture de la nation et donc une pièce maîtresse dans cette identité. La création de ces canons même si les modèles occidentaux peuvent être les mêmes, répond à des besoins différents et donc présente une allure différente. En Grèce, les histoires littéraires ne recouvrent pas la totalité de l'histoire grecque mais des époques partielles à travers lesquelles on essaie néanmoins de faire le pont avec les époques les plus anciennes. En effet, les deux « histoires littéraires » (celles de Néroulos et de Rangavis) dont nous disposons traitent les périodes post-antiquité et arrivent jusqu'aux temps présents en faisant un inventaire des auteurs considérés comme clés, mais dont le choix dépend en beaucoup du bien vouloir, subjectif des auteurs. Et lorsque le moment sera venu de la « réhabilitation » de Byzance nous trouverons également une histoire de la littérature byzantine. En tout les cas, nous n'avons rien de comparable en littérature aux ouvrages de Paparrigopoulos en histoire, c'est-à-dire une histoire de la littérature depuis l'antiquité jusqu'aux temps des auteurs. Pour ce qui est du Japon, le problème d'établir un canon littéraire était plus complexe que nous ne pouvons supposer du fait de l'existence d'une abondante littérature écrite soit en chinois pur soit en *kanbun* mais écrit par des Japonais. Ainsi, le choix des canons relève à lui seul déjà d'une certaine idée identitaire de la part des auteurs en dehors des choix personnels. Plus abondantes que dans le cas grec, les premières histoires de la littérature se présentent plutôt comme des anthologies de textes desquelles,

néanmoins, ont été exclus les textes qui étaient écrits en chinois mais elles incluaient des exemples de tous les genres littéraires (prose, théâtre et poésie) dont les catégories ont été bien évidemment adaptées au contexte japonais.

Si la langue semble intéresser peu les gouvernements dans un premier moment, bien que ce soit l'un des éléments les plus employés pour définir l'identité nationale à l'époque, l'histoire par contre sera présente depuis le début dans leurs pensées et cela pour une raison très évidente : grâce à l'histoire ils pouvaient justifier leur position dans le nouveau contexte politique. Une justification qui était plus au moins nécessaire du fait que les nouveaux gouvernements se sont constitués après des conflits armés qui ressemblent fort à des « coups d'Etat » (puisqu'ils étaient adressés contre le pouvoir établi). Ainsi, l'une des premières utilisations de l'histoire va être d'établir une continuité entre le passé lointain et la période récemment instaurée, surtout en Grèce où cette « continuité » avait été niée par les études de Fallmerayer. Pour ce faire, les gouvernements tout en se voulant « novateurs » vont employer des éléments symboliques et/ou pratiques qui signalent ce fait continuateur. Et ici, le choix n'est pas laissé au hasard bien entendu. Si les références grecques sont dans un premier moment la figure d'Alexandre le Grand et puis l'empire Byzantin c'est parce qu'il s'agit de deux moments dans lesquels (malgré les différences internes) les territoires grecs ont donné une image d'unité qui se manifestait entre autres par l'existence de frontières physiques bien définies. Or, cette expansion territoriale devait être utilisée par le gouvernement grec pour accomplir sa politique de la *Megali Idea*. Certes, avant la création de l'Etat-nation le référent historique était l'antiquité et c'est au nom de ces « ancêtres sacrés » que les Grecs se seraient battus (et les philhellènes européens avec) pour retrouver leur liberté. Or, la Grèce antique n'a jamais été une unité politique unifiée, par contre la figure d'Alexandre semblait répondre mieux aux objectifs du nouvel Etat. Un problème existait néanmoins : la religion. En effet, l'orthodoxie est, comme nous avons vu, l'un des piliers de l'identité grecque et, pour les orthodoxes les anciens ne sont que des païens. Alors, le roi macédonien (qui deviendra « grec » sous la plume des intellectuels du XIX^e siècle) pouvait voir sa « légitimité » compromise. La solution sera de créer un nouveau terme « helléno-chrétien » pour réunir les deux réalités : l'antiquité (spécialement l'époque d'Alexandre) et le christianisme (symbolisé par l'empire Byzantin). Et cette idéologie sera adoptée et diffusée par l'historien « officiel » Paparrigopoulos non seulement dans notre période d'étude mais même de nos jours.

Au Japon, cette continuité historique est établie suivant deux chemins différents. D'abord, par un chemin strictement scientifique avec les travaux de compilation historique qui emploient dans un premier moment les mêmes méthodes que dans les périodes

précédentes (mais cela change avec le temps pour créer une discipline historique plus proche à ce que l'on faisait en Occident). Ensuite par la réintroduction de pratiques et institutions qui avaient disparu depuis bien longtemps mais qui servaient dans le nouveau gouvernement à renouer le présent avec le passé. Ainsi, le ministère de cultes, les cérémonies d'intronisation sont mis en avant pour essayer de donner au gouvernement son allure « d'origine ». L'insistance sur l'existence d'une lignée impériale ininterrompue depuis l'âge des dieux (idée formulée déjà au début du XIX^e siècle) devient l'un des arguments de préférence des historiens. Parmi les époques, la période de Nara semble être celle de prédilection surtout en raison du rôle important que l'empereur jouait à l'époque et que l'on veut « ressusciter » à Meiji.

En dehors de l'utilisation de l'histoire comme moyen de justifier les nouveaux gouvernements avec une idéologie qui, bien sur va être mise en avant dans l'enseignement de la discipline, nous avons un autre facteur important en rapport avec l'histoire : celui de la création d'une discipline et d'une « histoire nationale ». En effet, en partant d'une conception historique fondée, surtout dans un caractère d'annales, aussi bien en Grèce qu'au Japon, seront adoptés et adaptés les nouvelles formes de concevoir l'histoire et l'étude de la celle-ci. Ainsi, nous voyons introduire un découpage en époques (plutôt qu'en règnes), l'utilisation progressive d'autres sources en dehors des sources écrites, l'intérêt pour des phénomènes économiques, sociaux, culturels, l'introduction d'une analyse des faits... Grâce à cela nous allons trouver des ouvrages qui étudient partiellement ou totalement les événements historiques, formant un récit continu et cohérent qui présente tous les moments importants de l'évolution des deux territoires. Et lorsqu'il sera « agréé » par le gouvernement, ce récit peut devenir l'histoire « officielle » de la nation et donc ce qui est appris aux enfants, servant donc à former chez eux l'esprit d'appartenance à une communauté ayant une histoire commune et reconnue comme telle.

Avec l'histoire, le domaine religieux est l'autre grand intérêt des gouvernements nouvellement créés. Si, auparavant, il s'agissait d'un élément culturel après il sera considéré comme un élément important dans la réflexion identitaire. Ainsi, de façon paradoxale, à une époque où le concept de « religion d'Etat » semble en voie de disparition en Europe, aussi bien la Grèce que le Japon fondent une partie de leur identité nationale sur une « religion d'Etat ». Or, il s'agit là encore d'une création, plus visible dans le cas japonais que dans le cas grec. En effet, l'orthodoxie étant un élément définitoire de la grécité, le choix du gouvernement était clair. Néanmoins, ce qu'il faut faire c'est de donner une dimension « nationale » à cette orthodoxie qui s'est toujours voulue œcuménique. Face à cette situation,

le gouvernement grec « nationalise » l'Eglise. C'est-à-dire, tout en reconnaissant le rôle spirituel du Patriarche de Constantinople, on lui nie le droit d'agir dans les affaires internes de l'Eglise grecque (comme si se passera également ailleurs dans le monde orthodoxe au fur et à mesure que d'autres territoires balkaniques de l'Empire ottoman deviennent indépendants) et dans la politique de l'Etat. Désormais l'autorité la plus importante dans ces affaires est le roi ; il devient la tête de l'église, le chargé (à travers ses ministres) de son organisation, de la désignation finale des hautes hiérarchies... Pour mieux affirmer ce lien entre l'Eglise et l'Etat, dans toutes les constitutions, le premier article est consacré à rappeler le fait que la foi orthodoxe est celle de l'Etat. Il existe néanmoins une « ouverture » obligée par l'époque, « ouverture » que nous trouvons désignée d'une façon très proche dans la constitution japonaise de 1889 : les autres croyances sont « tolérées » dans la mesure où elles ne nuisent pas à la religion « officielle ».

Plus complexe, mais ayant une conclusion assez semblable, le cas japonais est très intéressant parce qu'il montre le fait de la « création » d'une « religion officielle » et les contraintes que ce choix avait à l'époque. Il y a d'abord le problème de la terminologie (les Occidentaux et les Japonais n'ayant pas la même perception du domaine religieux), ensuite celui de l'élection d'une croyance pour la faire devenir « religion officielle ». Un choix qui n'était pas évident du fait des syncrétismes historiques entre les trois grands systèmes de croyances du Japon (le shinto, le bouddhisme et le confucianisme). Ainsi, lorsque le gouvernement Meiji essaie de séparer les deux premiers, le résultat est un échec. Obligé donc de revenir sur son idée de faire du shinto la « religion officielle », d'autres voies se sont ouvertes jusqu'à arriver à la création du « shintō d'Etat » qui tout en devenant la « croyance officielle » n'aura pas le statu de « religion ». Et cela, en partie pour satisfaire les idées occidentales de la liberté de culte ; liberté que, comme l'avons signalé, est reconnue également dans la constitution. Or cette création (qui mélange éléments shintoïstes et confucianistes mais qui n'est ni l'un ni l'autre), laisse en dehors toutes les autres croyances qui désormais seront suspectes de ne pas être patriotiques. Et donc, elle laisse la porte ouverte au développement des mouvements d'opposition plus ou moins violents de la part des membres des sectes bouddhistes, des chrétiens et d'autres. Des mouvements qui seront aussi constructifs puisque les « exclus » vont contribuer avec leurs réflexions à un débat sur les rapports entre la religion et l'Etat très intéressant pour étudier l'évolution des pensées dans ce domaine.

Or, à différence de ce qui se passe avec les autres éléments identitaires, celui qui nous intéresse maintenant a des répercussions directes sur la vie quotidienne des Grecs et des

Japonais, surtout dans le cas de ces derniers. En effet, la désaffection des moines et des nonnes (les fermetures des monastères et des couvents nous les trouvons également en Grèce et au Japon), l'interdiction de certaines pratiques courantes dans le peuple, le changement des fêtes, la création d'autres, nouvelles, bouleversent cette vie éminemment agricole, fondée sur des rites et des croyances qui d'après les nouvelles conceptions seront considérées comme des superstitions et donc interdites.

Lié à cet aspect, et dernier élément à être utilisé, les « traditions » et leurs rapports avec le « peuple » c'est-à-dire la population en dehors des élites (surtout celle qui habite les campagnes), sont présents dans les réflexions de certains savants même avant la constitution des Etats-nations grec et japonais. Ainsi, nous trouvons un intérêt dans ce domaine dans certains écrits de Hirata Atsutane, des écrits qui seront connus et peut-être employés par Yanagita Kunio à qui on a reconnu le titre de « père des études sur le folklore » (*minzokugaku*) à la fin de notre période d'étude. Un intérêt pareil peut se trouver dans les récits de certains voyageurs en Grèce et dans les travaux de Politis qui fondera, lui aussi à la fin de notre période, les études sur le folklore en Grèce (*laographia*). Le rôle de ces « traditions » liées éminemment au milieu rural semble être celui d'une affirmation des anciennes coutumes en tant que patrimoine « immémorial » de la nation et comme un signe de la continuité voulue par le gouvernement et établie d'une façon plus ou moins évidente grâce à d'autres éléments, comme nous l'avons déjà dit. Compte tenu de cet objectif de « défenseur » de la continuité, suivant en partie la théorie des « survivances » développée en Occident et connue de nos deux intellectuels, la nouvelle discipline entretient des rapports étroits avec l'archéologie qui était liée aux études historiques. Et ces rapports apparaissent de façon plus ou moins directe dans leurs ouvrages. Par la suite, les études de Politis et de Yanagita gagneront de l'importance dans la réflexion identitaire mais, dans notre recherche nous n'en avons vu que les commencements.

C'est ainsi que ces éléments, leurs évolutions et leurs combinaisons vont former ce que l'on connaît comme l'identité nationale. Une identité, produit de son époque, et qui devrait encore atteindre quelques années pour se consolider et devenir quelque chose de figé dont la forme arrivera même jusqu'à nos jours.

Nous arrivons donc, au troisième grand volet qui s'est dégagé de notre recherche : celui des rapports tissés entre nos deux territoires et l'Occident ; des rapports qui se présentent avec un double visage et dans une double direction. En effet, il ne s'agit pas seulement de

l'arrivée et de l'adoption des nouvelles idées mais aussi de l'image que nos territoires vont créer face aux « Autres » et de la façon avec laquelle cette image sera perçue. Si nous commençons par le regard des Grecs et des Japonais sur l'Occident, il faut signaler que celui-ci a adopté deux aspects. D'un côté, les Occidentaux sont considérés comme de « modèles » à suivre dans différents domaines. Ainsi, dans plusieurs disciplines scientifiques, les ouvrages des auteurs étrangers (par exemple Osthoff en linguistique ; Droysen, Gibbon, Taine dans l'étude de l'histoire ; Frazer, Morse, Darwin dans le domaine « anthropo-ethnologique ») seront la source d'inspiration directe de développements semblables à ceux qu'ils prônent dans nos territoires. Les courants de pensée et les courants littéraires, arrivés à leur rythme contribueront également à la création de nouvelles façons de comprendre la réalité qui vont être en étroit rapport avec la réflexion identitaire. Il est significatif de signaler le rôle joué par les traductions des ouvrages étrangers (qu'ils soient littéraires ou scientifiques) dans le développement d'une langue écrite plus proche de la langue parlée et donc, de plus en plus éloignée de la langue écrite utilisée jusqu'à ce moment et considérée progressivement comme contraire à la langue vernaculaire. Certes, la présence de ces idées venues de l'extérieur se fait sentir surtout dans le domaine politique (adoption de nouvelles formes de gouvernement, d'administration, d'organisation des éléments stratégiques comme l'éducation ou l'armée) mais il faut signaler également que cette adoption ne se fait pas sans une adaptation préalable ce qui fait que les nouveaux Etats-nations partagent une certaine aire de similitude mais qu'ils sont en même temps très différents puisqu'il a fallu cette adaptation au contexte. La même adaptation qui a été nécessaire pour s'approprier les nouvelles coutumes vestimentaires, alimentaires, artistiques, architecturales qui s'ouvrent un passage dans la vie quotidienne grecque et japonaise tout au long de la période étudiée.

Or, ces changements surtout les plus visibles, introduits peut-être trop vite par les gouvernements en quête de reconnaissance internationale, vont provoquer des réactions de rejet qui mènent à l'utilisation d'un deuxième visage de l'Occident : celui de « l'Autre » comme miroir. C'est-à-dire, comme contraire à ce que « Nous » nous sommes ; et donc avec des connotations négatives, la plus grande partie des cas. Ce moment, qui pour le Japon est clair autour des années 1890, crée une méfiance non seulement parmi les élites mais aussi parmi le reste de la population et donne naissance à des mouvements « nationalistes » dans le sens de la quête des signes d'identité pouvant faire face aux éléments extérieurs et servant comme piliers distinctifs, sans qu'il existe la moindre doute, de la communauté face aux « Autres ». Plus que jamais, on essaie de trouver et/ou de recréer ces symboles, ces éléments

qui devaient jouer le double rôle de fédérateurs face à l'intérieur et de symboles faces à l'extérieur.

De façon parallèle, les rapports tissés par les Puissances occidentales avec nos territoires évoluent tout au long de notre période d'étude. Après une parenthèse dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle dans laquelle l'Orient (il ne faut pas oublier qu'à l'époque le terme incluait une aire géographique assez floue mais désignant en gros les territoires situés, à l'est, et dont la Grèce était en partie la « porte d'entrée ») était considéré comme un berceau de civilisation (à quelques exceptions près), le XIX^e siècle, en général, considère ces territoires comme arriérés et donc ayant besoin de la « civilisation » que les Puissances occidentales (notamment européennes) peuvent les amener. Nos deux territoires ne font pas figure d'exception. Ainsi, pour en reconnaissant l'existence d'une civilisation supérieur dans les périodes antiques aussi bien en Grèce qu'au Japon, les Occidentaux se voient comme les « civilisateurs » des Grecs et des Japonais modernes qui auraient perdu avec les siècles la grandeur de leurs ancêtres. C'est donc sous cette optique que les Occidentaux vont tisser leurs rapports avec les nouveaux Etats-nations. Des rapports qui sont inégaux depuis le début puisque les Grandes Puissances ne vont pas considérer la Grèce et le Japon comme des interlocuteurs à leur niveau, ce qui est clair dans le cas du Japon avec les négociations pour la révision des traités inégaux et dans le cas de la Grèce avec l'élection des deux rois (Othon I^{er} et Georges I^{er}) dont le choix n'appartiendra même pas aux Grecs mais aux Puissances garantes du royaume.

Elles vont donc demander aux nouveaux Etats de devenir « modernes », d'adopter les mêmes conventions, la même organisation, la même allure qui s'imposait partout. Or, et là se trouve la contradiction, ces conventions, cette organisation, cette allure sont elles mêmes en train de se faire en Occident. Ainsi, les Etats-nations qui se veulent des modèles pour la Grèce et le Japon sont elles aussi en train de se créer des éléments identitaires propres (la France, l'Angleterre) voire de se constituer en Etat unifiés (l'Allemagne dont l'unification définitive se produit presque quarante ans après l'indépendance de la Grèce et trois ans à peine après la révolution Meiji). Néanmoins, il semblerait que les Puissances aient sous-estimé les capacités d'adaptation des Grecs et des Japonais. En effet, et cela constitue le deuxième visage de l'Occident, après avoir encouragé les changements, exprimant leur conviction dans les effets bénéfiques que ceux-ci pourraient avoir pour les nouveaux Etats et confiant en leurs capacités pour se rapprocher de la « civilisation », ils vont boudier de façon ouverte et parfois cruelle les résultats de ces changements. Il ne s'agit pas seulement des remarques désobligeantes des voyageurs vis-à-vis d'une réalité quotidienne qui est en train de perdre « son essence » (avant

cette essence était considérée presque comme barbare), c'est-à-dire son aspect « pittoresque » mais, plus important encore, de dures critiques faites aux systèmes politiques nés des idées encouragées par les Occidentaux. En effet, l'existence de ceux-ci montre que les Grecs et les Japonais, loin de se contenter de faire la copie « conforme » des institutions occidentales vont essayer de les adapter (avec plus ou moins difficultés) à leur réalités donnant naissance à des développements différents et donc éloignés du contrôle européen. D'une certaine façon, nous avons l'impression que les Occidentaux essaient de donner un petit « vernis » de « civilisation » mais lorsque cela va au delà, ils s'opposent à que cela continue.

Nous avons la même impression lors des expositions universelles. Certes, elles sont des vitrines d'exception pour l'étude de ces identités nationales nouvellement créées mais, elles sont également une façon de perpétuer les idées préconçues que l'Occident a de nos territoires. Ainsi, l'art japonais est bien considéré en ce qu'il est quelque chose d'exotique et donc correspondant à l'image du pays, mais lorsqu'il s'agit d'apprécier les nouvelles formes artistiques, celles-ci sont boudées pour être trop « occidentales ». De lors, les commissaires japonais vont chercher des produits « exotiques » à exhiber puisque c'est cela que le public veut voir et donc, ils perpétuent, de façon consciente les clichés leur concernant. Même, s'il s'agit d'un autre contexte, nous trouvons la même réaction dans les années 1950 lors de la découverte du cinéma japonais par l'Occident : étant donné que l'image que l'on avait était celle d'un pays exotique plein de samurais et de geishas, la plus grande partie des films présentés dans les festivals de cinéma internationaux dans les années 50 seront des films connus comme *jidai geki* (c'est-à-dire des films dont l'action se déroule avant l'époque Meiji et donc offrant une image « traditionnelle » du Japon). Du côté de la Grèce, c'est l'antiquité classique qui intéresse et, donc, tout ce qui l'évoque, même sous forme de photographies sera apprécié par le public, qui se détourne comme dans le cas du Japon, des productions artistiques ou industrielles contemporaines considérées comme étant peu intéressantes, voire « arriérées » par rapport aux nouveautés présentées par des Puissances de l'époque.

Face à cette situation, nos territoires ont dû créer leur identité non seulement en tenant compte de leurs intérêts internes mais également de l'opinion extérieure ; une opinion variable et intéressée pour leurs propres objectifs politiques ou économiques, qui entraient parfois en confrontation directe avec ceux des Grecs et des Japonais.

Comme nous pouvons bien le voir, la complexité de notre recherche laisse ouverte la porte à un grand nombre de projets futurs non seulement dans les domaines individuels des études grecques ou japonaises voire des études culturelles du XIX^e siècle occidental mais, ce

qui est plus intéressant, dans le domaine des études comparatives. Par exemple : l'évolution de l'image des Japonais en Grèce au XIX^e siècle. En effet, l'aspect des possibles rapports et des connaissances de la réalité d'un territoire dans l'autre est quelque chose qui n'a pas été traité dans notre recherche mais qui mérite d'être creusé surtout parce qu'il s'agit là d'une affaire touchant non seulement les jeux identitaires mais également les visions données aux autres. En effet, si la Grèce semble s'intéresser au Japon d'une forme visible au début du XX^e siècle (avec des articles et des traductions d'ouvrages sur le Japon parus abondamment dans les journaux) cela tient au fait de la guerre russo-japonaise et donc à l'intérêt de connaître « l'ennemi ». Par contre, les Japonais ne semblent s'intéresser aux Grecs que dans ce qu'ils ont « d'ancêtres » de la civilisation occidentale. Ainsi, il serait intéressant de voir si ces idées/images évoluent ou pas, pourquoi, dans quels contextes...

Toujours dans les jeux des représentations identitaires, il serait bon également d'approfondir dans le rôle joué par les expositions universelles et d'autres rencontres semblables dans la diffusion, pérennisation, transformation des images identitaires. En effet, même si les expositions universelles sont nées avec l'objectif de faire connaître et de faire partager entre les nations les novations techniques, très tôt également, elles vont devenir des « vitrines » où exposer la « grandeur » des Etats-nations invités à y participer. Ainsi, l'image offerte par les différents pavillons et par les expositions des produits servent à montrer les images identitaires ; des images qui sont également créées compte tenu du regard de l'Autre. Les Jeux Olympiques sont également un bon moment pour étudier ces représentations surtout lors de la cérémonie d'ouverture mais également dans la façon dans laquelle sont habillés les personnes chargées de décerner les médailles, dans l'élection des symboles des Jeux...

Finalement, sans quitter le domaine des images et des représentations, il serait intéressant d'étudier l'image de l'antiquité grecque dans le *manga* japonais et cela pour ces raisons qui nous semblent très en rapport avec nos recherches. D'abord parce qu'il s'agit là de la représentation d'une idée que l'on se fait de l'autre en partant des connaissances plus ou moins solides mais qui peuvent être également véhiculées par l'image que l'autre a voulu faire de lui-même. Plus intéressant, dans certains exemples, cette image n'est pas restée au Japon, elle est revenue en Occident et a servi, parfois pour faire (ré)découvrir certains aspects (revisités certes) de la civilisation grecque. Or cette « adaptation » du contexte grec au contexte japonais reste également intéressante à étudier de près pour ce qu'elle peut révéler de ressemblances et de différences entre les deux civilisations. Finalement parce que, malgré les idées préconçues que nous pouvons avoir sur le *manga*, celui-ci ne reste pas moins un produit

culturel (reconnu comme tel par le gouvernement japonais récemment) de la société qui l'a créé et donc une source d'information aussi valable qu'une autre pour étudier certains phénomènes de la société contemporaine japonaise dont les représentations identitaires de soi-même et des Autres.

Donc, notre thèse peut avoir des suites scientifiques qui pourront embrasser différents domaines de recherche ainsi que de différentes périodes et aire géographiques, facilitant la collaboration interdisciplinaire et créant des liens entre chercheurs des différents pays concernés contribuant ainsi à une meilleure connaissance des réalités culturelles en dehors de nos frontières.

BIBLIOGRAPHIE

1. Grèce

1. Sources.

- ABOUT, E. *La Grèce contemporaine*, Paris, 1854.
- ASOPIOS, K. *Περί Αλεξάνδρου του Μεγάλου*, 1857.
- BEULE, E. “Athènes et les Grecs modernes”, *La Revue des Deux Mondes*, X, 1855, pp. 1042-1058.
- BERCHET, J.-C. *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, Robert Laffont, Bouquins, Paris, 1985.
- BILBAUT, Th. *Revue de l'Exposition universelle de 1867. L'Espagne, la Grèce et la Roumanie*, Paris, 1867.
- BUCHON, J.-A. *La Grèce continentale et la Morée. Voyage, séjour et études historiques en 1840 et 1841*, Gosselin Paris, 1843, dans Berchet, J.-C. *Le voyage en Orient*, pp. 183-209.
- CHENAVARD, A. M. Relation du voyage fait en 1843-44 en Grèce et dans le Levant, par A. M. Chenavard, architecte et E. Rey, peintre professeur à l'école royale des Beaux-Arts de Lyon et J. M. Dalgabio, architecte, Lyon, 1846.
- CHARMES, G. “Une excursion à Athènes », *Revue des Deux Mondes*, XLIII, 1^{er} février, 1881, pp. 497-531.
- CHRISTOPOULOS, A. *Γραμματική της αιολοδορικής ήτοι της ομιλουμένης τωρινής των Ελλήνων γλώσσας*, Vienne, 1805.
- « Convention Between Great Britain, France, and Russia, on the One Part, and Bavaria on the Other, Relative to the Sovereignty of Greece”, *The American Journal of International Law*, Vol. 12, No. 2, Supplement: Official Documents (Apr., 1918), pp. 68-74.
- COUBERTIN, P. de *Souvenirs d'Amérique et de Grèce*, Paris, 1897.
- d'ESTOURNEL, J. (comte), *Journal d'un voyage en Orient*, Paris, 1848 (deuxième édition).
- d'IDEVILLE, H. *Journal d'un diplomate en Allemagne et en Grèce. Notes intimes pouvant servir à l'histoire du second Empire. Dresde-Athènes 1867-1868*, Paris, Libraire Hachette, 1875.
- DELIGIANIS, P. *Τόμος συνόδικος και τα αφόρωντα το εκκλησιαστικού ζήτημα*, Αθήνα, 1850
- DIMARAS, K. Th. *Ο Αδαμάντιος Κοραΐς και η εποχή του*, Αθήνα, 1974, βασική βιβλιοθήκη Αέτου, 9
- DIMITRIOS, G. *Γραμματική ελληνο-λατινίς*, Vienne, 1785.

- DRAGOUMIS, I. « Mon Hellénisme et les Grecs » (Ο Ελληνισμός μου και οι Έλληνες) dans PAPAKONSTANTINOS, Th. (éd.), *Ιών Δραγούμης και πολιτική πεζογραφία*, Αθήνα, Βασική Βιβλιοθήκη Αέτου, 39, 1957, pp. 46-54.
- DRAGOUMIS, I. *Ceux qui sont vivants (Όσοι ζωντανοί)* dans PAPAKONSTANTINOS, Th. (éd.), *Ιών Δραγούμης και πολιτική πεζογραφία*, *op. cit.* 1957, pp. 64-9.
- DRAGOUMIS, I. «Civilisation hellénique» Ελληνικός Πολιτισμός dans PAPAKONSTANTINOS, Th. (éd.), *Ιών Δραγούμης και πολιτική πεζογραφία*, *op. cit.* pp. 80-88.
- DROYSEN, J. G. *Geschichte des Hellenismus*, (A. Bouché-Leclercq et E. Leroux, trad. Sous le titre *Histoire de l'Hellénisme*, Paris 1883-1885, 3 vol.).
- EFTALLOTIS, A. *Ιστορία της Ρωμιοσύνης*, Αθήνα, 1901.
- Etude sur l'état actuel du Royaume de Grèce. La Grèce et le roi Othon devant l'Europe*, Paris, 1862.
- FALLMERAYER, J. Ph. *Geschichte der Halbinsel Morea während des Mitellalters*, Stuttgart et Zubingen, 1830.
- FATSEAS, S. *Περί της γλώσσης και παιδείας των νεότερων Ελλήνων*, 1850, dans ZORAS, G. *Επτανησιακά μελετήματα*, 1960, pp. 315-327.
- FLAUBERT, *Œuvres complètes de Gustave Flaubert. Notes et voyages. II. Asie Mineure-Constantinople- Grèce-Italie-Carthage*, Paris, Louis Conard Libraire-éditeur, 1910.
- FAURIEL, Cl. *Chants populaires de la Grèce Moderne, tome I*, Firmin Didot Éd. Paris, 1824.
- FILINTAS, M. *Γραμματική της Ρωμαϊκής γλώσσας*, Αθήναια, 1903.
- GASPARINI (comtesse de), *Journal d'un voyage au Levant*, Paris, 1848.
- GAUTIER, Th. *Voyage en Orient*, Paris, 1882.
- GIANNOPOULOS, P. *Έκκλησις προς Πανελλήνιον κοινόν*, Αθήνα, 1907.
- GREGORIOS V, "Εγκυκλίσ" dans, Dimaras, K. Th. *Κοραής και η εποχή του*, pp. 291-6.
- GOBINEAU, A. *Deux études sur la Grèce moderne. Capodistrias. Le royaume des Hellènes*, Paris, Plon, 1905.
- HATZIDAKIS, N. G. *Μελέτη επί της νέας ελληνικής*, Αθήνα, 1884.
- HATZIDAKIS, G. *Περί του γλωσσικού ζητήματος*, Αθήνα, 1903.
- HATZIDAKIS, G. *Περί του γλωσσικού ζητήματος εν Ελλάδι, μέρος δευτέρος*, Αθήνα, 1893.
- HOUSSAYE, H. *Athènes, Rome, Paris. L'Histoire et les Mœurs*, Calmann-Lévy, Paris, 1879.
- ISAMBERT, E. *Itinéraire de l'Orient*, Paris, 1873.
- KATARTZIS, D. *Δοκίμια*, Έρμης, Αθήνα, 1974, ΝΕΒ Σπ 28.
- KATARTZIS, D. *Σχέδιο της αγωγής των παιδιών Ρωμηών και Βλάχων, που πρέπει να γίνεται μετά λόγου στα κοινά και σπιτικά σχολεία*, dans *Δοκίμια*, pp. 22-41.
- KODRIKAS, P. *Etude du dialecte commun de la langue grecque (Μελέτη της κοινής Ελληνικής διαλέκτου)*, Paris, 1818.
- KONEMENOS, N. *Το ζήτημα της γλώσσης*, Αθήνα, 1873.
- KONSTANTINOS PRESBITEROS, *Περί της γνήσιας προφοράς της Ελληνικής γλώσσης*, Πετρόπολεις, 1830.
- KOSTANTAS, G. *Στοιχεία της λογικής*, 1804, dans Dimaras, K. Th. *Ο Κοραής και η εποχή του*, pp. 78-82
- KOUMAS, K. . *Ιστορίες των ανθρωπινών πραξέων*, Vienne, 1830.
- KOUMARIANOU, A. (éd.), *Γεωγραφία Νεώτερη*, Έρμης, Αθήνα, 1988, ΝΕΒ, Σπ. 45.

-KORAIS, A. *Προλεγόμενα εις τα Πολιτικά του Αριστοτέλους*, Ελληνική Βιβλιοθήκη, Paris, 1821.

-KORAIS, A. *Lettre de l'immortel Coray aux habitants de Smyrne dont l'originelle a été trouvée parmi les papiers de feu Constantin Petritzi, Smyrne, 1838*, dans *Lettres de Coray au protopsalte de Smyrne Dimitris Lotos sur les événements de la Révolution Française (1782-1793)*, traduites du grec pour la première fois par le marquis de Saint-Hilaire, Paris, 1870.

-KORAIS, A. *Lettre au roi Alexandre* (Επιστολή προς Αλέξανδρος Βασιλείου) dans DIMARAS, K. Th. (éd.), *Ο Αδαμάντιος Κοραΐς και η εποχή του*, pp. 95-123.

- *Κρίσμα κείμενα της πολιτικής ζωής Ελλάδος 1843/1967*, Προεδρία Κ. ΕΥΣΓ. Παπακωνσταντίνου, Αθήναι, εκ του εθνικού τυπογραφείου, 1977.

-KYRIAKOPOULOS, D. H. *Επίτομον συντακτικόν της ελληνικής γλώσσης*, Αθήνα, 1884.

-KYRIAKOPOULOS, D. *Ιστορία Ελληνική απο των αρχαιοτάτων χρόνων μέχρι του νυν*, Αθήνα, 1884.

-LAMARTINE, A. *Œuvres complètes de Lamartine publiées et inédites. Souvenirs, impressions et paysages pendant un Voyage en Orient 1832-1833 ou notes d'un voyageur*, I-III (tomes VI-VIII), Paris, 1861.

-LAMBROS, Sp. *Ιστορία της Ελλάδος μετ'εικονών από των αρχαιοτάτων χρόνων μέχρι της βασιλείας του Οθώonos*, τόμος Α', Αθήνα, 1886.

-LAMBROS, Sp. *Ιστορικά μελετήματα*, Αθήνα, 1884

-LASKARATOS, A. « Περὶ γλώσσης », 1884, dans Zoras, G. *Επτανησιακά μελετήματα*, pp. 328-338.

-LATAS, D. "The Greek Church", dans Barrows, Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, vol. 1, pp. 353-59.

-LAWSON, J. C. *Modern Greek Folklore and Ancient Greek Religion*, University Books, New York, 1964 (reimpression 1ere éd. 1909).

-MANOUSOS, A. *Τραγούδια εθνικά, Κέρκυρα*, 1850, dans Zoras, G. *Επτανησιακά μελετήματα*, pp. 218-224.

-MAURER, G. L. von. *Das Griechische Volk in öffentlicher, kirchlicher und privatrechtlicher Beriehung vor und nach dem Freiheitskampfe bis zum 31. Juli 1834*, Heidelberg, 1835.

-MAVILIS, L. "Λόγος περὶ του γλωσσικού ζητήματος", dans Zoras, G. *Επτανησιακά μελετήματα*, pp.306-314.

-MOUY, Ch. (comte de) *Souvenirs et causeries d'un diplomate*, Paris, Plon, 1909.

-*Notice sur le Comte J. Kapodistrias suivie de l'extrait de sa correspondance avec Stamati Bulgari*, Paris, 1832.

-*Œuvres complètes de Lamartine publiées et inédites. Souvenirs, impressions et paysages pendant un Voyage en Orient 1832-1833 ou notes d'un voyageur*, I-III (tomes VI-VIII), Paris, 1861, tome VI.

- NEROULOS, J. Rizos, *Les Korakistiques*, texte et traduction par LASCARIS, P. A. Maison d'édition « Agon », Paris, 1929.

-PALAMAS, "Romios et Romiosyne" publié en 1901 dans Palamas, K. *Γράμματα Β'* dans *Απαντα*, τόμος έκτος, pp. 273-81.

-PALAMAS, K. *Αλληλογραφία, τόμος πρώτος (1875 1915)*, επιμ. Κ. Γ. Κασίνη, Ιδρυμα Κ. Παλαμά, 2, Αθήνα, 1975.

-PALAMAS, K. *Απαντα, τόμος έκτος (Γράμματα)*, Γκοβόστης, Ιδρυμα Κ. Παλαμάς, Αθήνα, 1960.

- PALAMAS, K. *Πεζοί Δρόμοι* dans Palamas, K. *Απαντα, τόμος δέκατος*, Γκοβόστης, Ιδρυμα Κ. Παλαμάς, Αθήνα, 1960.

- PAPARRIGOPOULOS, K. *Περί της εποικήσεως Σλαβικών τίνων φύλων εις την Πελοπόννησον*, Αθήνα, 1843.
- PAPARRIGOPOULOS, K. *Στοιχεία της Γενικής Ιστορίας*, Αθήνα, 1849.
- PAPARRIGOPOULOS, K. “Εισαγωγή εις την ιστορίαν της αναγεννήσεως του ελληνικού Έθνους”, *Πανδώρα*, 1850, 1, pp. 119-203 et 230-33.
- PAPARRIGOPOULOS, K. *Histoire de la civilisation hellénique*, Paris, 1878.
- PAPARRIGOPOULOS, K. *Ιστορία του ελληνικού Έθνους*, Αθήνα, 1883, vol. I, (réédition, Athènes, 1932).
- PAPARRIGOPOULOS, K. *Διδακτικώτερα πορίσματα της Ιστορίας του ελληνικού Έθνους, τομός Α΄. Αρχαίος και μεσαιωνικός ελληνισμός*, Σύλλογος προς διαδόσυν ωφειλιμών βιβλίων, Αθήναι, 1980 (l’ouvrage est édité pour la première fois en 1898).
- PAPARRIGOPOULOS, K. *Διδακτικώτερα πορίσματα της Ιστορίας του ελληνικού Έθνους, τομός Β΄. Νεώτερος ελληνισμός*, Σύλλογος προς διαδόσυν ωφειλιμών βιβλίων, Αθήναι, 1980.
- PARASCHOS, K. Επιμ. *Εμμανουήλ Ροΐδης*, Βασική βιβλιοθήκη 20 Αέτος Α. Ε. Αθήνα, 1957.
- PHIAMBOLIS, P. “The Greek Church”, Barrows, Rev. John Henry, *The World’s Parliament of Religions*, vol. 2, pp. 1128-30.
- POLITIS, N. G. « Αι περί βρυκολάου προλήψεις παρά του λαού της Ελλάδος », *Ιλλίσσος*, έτος β΄ φυλλάδιου ΙΑ΄ (15 mars 1870), pp. 401-8.
- POLITIS, N. G. *Μελέτε επί νεότερων Ελλήνων: Νεοελληνική Μυθολογία*, Αθήνα, 1871.
- POLITIS, N. G. *Περί των γοργόνων μύθος παρά τω ελληνικώ λαώ*, Αθήνα, 1878.
- POLITIS, N. G. “Νεοελληνική μυθολογία. Δημόσεις μετεωρολογικοί μύθοι”, *Παρνάσσος*, τόμος δ΄ 8, αουγ. 1880, pp. 585-608; τόμος δ΄ 9, σεπ 1880, pp. 665-78.
- POLITIS, N. G. « Αλέξανδρος ο Μέγας κατά τας δημώδεις παραδόσεις », *Ημερολογίον Σκόκον*, 1889, pp. 37-40.
- POLITS, N. G. *Λόγος Εισιτήριος εις το μάθημα της Ελληνικής Αρχαιολογίας*, Αθήνα, 1891.
- POLITIS, N. G. *Ερμηνευτικά εις τας βυζαντινάς παροιμίας*, Αθήνα, 1898.
- POLITIS, N. G. *Έλληνες ή Ρόμιοι*, Αθήνα, 1901.
- POLITIS, N. G. “Λαογραφία», *Λαογραφία* 1, 1909, pp. 3-18.
- POLYLAS, I. “Η φιλολογική μας γλώσσα” dans Zoras, G. *Επτανησιακά μελετήματα*, pp. 241-96.
- PSYCHARIS, J. *Grammaire historique de la langue néohellénique*, vol. 1, Paris, 1886.
- PSYCHARIS, J. *Études de philologie néo-grecque*, Paris, 1892.
- PSYCHARIS, I. “Μετάφραση της ‘Ορεστείας’”, *Ο Νούμας*, 30 νοεμβρίου 1903.
- PSYCHARIS, I. “Διαγωνισμός για τη γλώσσα. 1903”, *Ο Νούμας*, 23 νοεμβρίου 1903, 1-3.
- PSYCHARIS, I. « Το γλωσσικό ζήτημα στην Ελλάδα . Ο Μιστριώτης και το Εθνος. Τί λεέι ο Ψυχάρης” publié chez *O Noumas* le 13 mars 1911.
- PSYCHARIS, I. *Το ταδίξι μου*, Αθήνα, 1888.
- QUINET, E. *La Grèce moderne et ses rapports avec l’Antiquité, suivie d’un Journal de voyage (inédit)*, introduction, établissement des textes, notes, lettres et documents inédits, index, documentation cartographique et iconographique par Willy Aeschmann et Jean Tucuo-Chala, Paris, Belles Lettres, 1984.
- REINACH, S. (éd.), *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure sous la direction de M. Philippe Le Bas*, Paris, 1888.

- RENIERIS, M. *Φιλοσοφία της ιστορίας*, Αθήνα, 1841.
- RIZOS NEROULOS, J. *Cours de littérature grecque moderne*, Abraham Cherbuliez Libraire, Genève, 1828.
- RIZOS RANVAGIS, A. *Histoire littéraire de la Grèce Moderne*, Paris, 1878.
- ROIDIS, E. *Τα Είδωλα*, Αθήνα, Εκ. Εστίας, 1893.
- ROSS, L. , *Erinnerungen und Mittheillungen aus Griechenland*, Berlin, 1863.
- SATHAS, K. *Τουρκοκρατούμενη Ελλάδα*, Αθήνα, 1995 (traduction en grec moderne contemporain de K. G. Tsausis).
- SATHAS, K. *Μνημεία Ελληνικής Ιστορίας. Documents inédits relatifs à l'Histoire de la Grèce du Moyen Age*, vol. I, Paris, 1880.
- SCHINAS, I. *Grammaire élémentaire du grec moderne*, Paris, 1829.
- SOLOMOS, D. *‘Απαντα*, Αθήνα, 1901.
- SOTIARIDIS, G. (trad.), *Κρουμβαχερ. Ιστορία της Βυζαντινής Λογοτεχνίας, τόμος πρώτος*, Αθήνα, 1897.
- THERIANOS, D. *Φιλολογικά υποτυπώσεις*, Αθήνα, 1885.
- TOMADAKIS, N. B. (Επιμ.) *Διονύσιος Σολωμός*, Αθήνα, 1959, Βασική Βιβλιοθήκη Αέτου 15.
- “Treaty Between Great Britain, France, and Russia, on the One Part, and Denmark, on the Other Part, Relative to the Accession of Prince William of Denmark to the Throne of Greece”, *The American Journal of International Law*, Vol. 12, No. 2, Supplement: Official Documents (Apr., 1918), pp. 75-79.
- “Treaty Between Great Britain, France, Russia, and Greece, Respecting the Union of the Ionian Islands to the Kingdom of Greece”, *The American Journal of International Law*, Vol. 12, No. 2, Supplement: Official Documents (Apr., 1918), pp. 79-85.
- TRIKOUPIS, Sp. *Ιστορία της Ελληνικής Επανάστασεως*, εκ. Αθηναίς, 1888, εκδόσις Τρίτη (reproduction anastatique, Ίδρυμα της βουλής των Ελλήνων, Αθήνα.
- TYPALDOS, I. *Η Γλώσσα* 1856, dans Zoras, G. *Επτανησιακά μελετήματα*, pp.225-230.
- VALON, Alexis de (Vicomte), *Une année dans le Levant. Voyage en Sicile, en Grèce et en Turquie*, Paris, 1850 (deuxième édition).
- VIKELAS, D. “ Statistics of the Kingdom of Greece”, *Journal of the Statistical Society of London*, Vol. 31, No. 3 (Sep., 1868), pp. 265-298.
- VIKELAS, D., *La Grèce byzantine et moderne. Essais historiques*, Paris, chez Firmin Didot, 1893.
- VIKELAS, D. *Περί Βυζαντινών*, London, 1874.
- VERNARDAKIS, D. *Ψευδαττικισμός έλεγχος*, Αθήνα, 1884.
- VYZANTIOS, D. K. *Η βαβυλωνία*, επ. Σ. Ευαγγελάτος, Ερμης, NEB Θε 20, Αθήνα, 1990.
- YANNIDIS, E. *Γλώσσα και ζωή. Αναλυτική μελέτη του γλωσσικού ζητήματος*, Αθήνα, 1908.
- ZACHAROPOULOS, I. (επιμ.), *Ρήγας*, Αθήνα, 1955, Βασική Βιβλιοθήκη Αέτου, 10.
- ZAMBELIOS, Sp. *Ασματα δημοτικά της Ελλάδος*, Κέρκυρα, 1852.
- ZAMBELIOS, Sp. *Βυζαντινά Μελέται. Περί πηγών Νεοελληνικής εθνότητος*, εν Αθήναι, 1857.
- ZAMBELIOS, Sp. *Πόθεν η κοινή λέξις τραγουδώ*, Κέρκυρα, 1859.
- ZAMBELIOS, I. *Διατριβή περί της νεοελληνικής γλώσσης*, dans Zoras, G. *Επτανησιακά μελετήματα*, pp. 339-352.
- Πρακτικά των Συνεδριάσεων της Βουλής, Συνεδρίαση ΑΘ΄ της 4ης Φεβρουαρίου 1908, σελ. 329-330.

-*Τα Ελληνικά συντάγματα*, Εκ. Α. Αναστανασίου, Αθήνα, 1977.

2. Ouvrages de référence

-BEATON, R. *An Introduction to Modern Greek Literature*, Oxford, Clarendon Press, 1999.

-BIERS, Williams R. *Archaeology of Greece. An Introduction*, Cornell University, London, 1982.

-CLOGG, R. *Συνοπτική ιστορία της Ελλάδος 1770-2000*, Εκ. Κάτοπτρο, Αθήνα, 2003, trad. Α. Παπαδάκης et Μ. Μαυρομμάτης.

-CONTOGEORGIS, G. *Histoire de la Grèce*, Hatier, Paris, 1993, Col. Nations de l'Europe.

-DIMARAS, C. Th. *Histoire de la littérature Néohellénique des origines à nos jours*, Institut Français, Athènes, 1965, Col. De l'Institut Français d'Athènes.

-DIMARAS, K. Th. *Ιστορία της Ελληνικής Λογοτεχνίας*, Εκ. Γνώσης, Αθήνα, 2000 (9 εκ.).

-FORSTER, E. S. *A Short History of Modern Greece (1821-1940)*, Methuen and Co. London, 1941.

-GALLANT, Th. W. *Modern Greece*, Bloomsbury Publishing, London, 2001.

-GINOUVÈS, R. *L'archéologie gréco-romaine*, PUF, Paris, 1975, Col. « Que sais-je ? ».

-KNÖS, B. *Histoire de la Littérature néogrecque. La période jusqu'en 1821*, Almqvist and Wiksell, Stockholm, 1962.

-KOHLE, D. *La littérature grecque moderne*, PUF, Paris, 1985, Col. Que sais-je ?, n. 560.

-KORDATOS, G. *Ιστορία της Ελλάδος*, τόμος XII, Νεότερη Δ' 1862-1900, Εκ. 20^{ος} αιώνας, Αθήνα, 1958.

-KORDATOS, G. *Ιστορία της Ελλάδος*, τόμος XIII, Νεότερη Δ' 1900-1924, Εκ. 20^{ος} αιώνας, Αθήνα, 1958.

-POLITIS, L. *Historia de la Literatura griega moderna*, Madrid, 1994 (1ere. éd. anglaise Oxford 1973).

-POLITIS, L. *Ιστορία της Νεοελληνικής Λογοτεχνίας*, Μορφωτικό Ίδρυμα Εκνικής Τραπέζης, Αθήνα, 2002 (11e. éd.).

-STAVRIDOS, B. Th. *Ιστορία του Οικουμενικού Πατριαρχείου (1453 σήμερα)*, Εκδοτικός οίκος Αδελφών Κυριακίδη, Θεσσαλονίκη, 1987, 15.

-SVORONOS, N. *Histoire de la Grèce moderne*, Paris, PUF, 1964, Col. Que sais-je ?

-VEREMIS, Th. et DRAGOUMIS, M. *Historical Dictionary of Greece*, The Scarecrow press, New York. London, 1995.

-*Μεγάλη Ελληνική Εγκυκλοπαιδεία*, Ιδρυτής Ιδιοκτήτης Παύλος Δραναδάκης, Εκδοτικός οργανισμός "ο Φοινίξ", Αθήνα, τόμος Ελλάς, s.v. Εθνικός Ύμνος pp. 604-5.

-*Μεγάλη Ελληνική Εγκυκλοπαιδεία*, Ιδρυτής Ιδιοκτήτης Παύλος Δραναδάκης, Εκδοτικός οργανισμός "ο Φοινίξ", Αθήνα, τόμος Ελλάς, s.v. σημαίαι, pp. 592-5.

-*Μεγάλη Εγκυκλοπαιδεία*, , Ιδρυμα Ιδιοκτητής Παύλος Δρανδάκης, Εκδοτικός Οργανισμός "ο Φοινίξ", Αθήναι, 1963, τόμος Ελλάς s.v. γλώσσα, pp. 82-142

-*Ιστορία του Ελληνικού Κρατού*, Βραβείο Ακαδημίας Αθηνών, 1976, Εκδότης Αθηνών Α. Ε. , τόμος ΙΔ .Νεώτερος Ελληνισμός. Απο το 1881 ως το 1913.

-*Ιστορία της Ελληνικής γλώσσας*, Ελληνικό Λογοτεχνικό και ιστορικό αρχείο, Αθήνα, 2000.

- *Ιστορία του Ελληνικού Έθνους*, vol. ΙΔ', Βραβείο Ακαδημίας Αθηνών, 1980.
- *Ιστορία του Ελληνικού Κράτους*, Βραβείο Ακαδημίας Αθηνών, 1976, Εκδοτική Αθηνών Α. Θ. Τόμος ΙΒ'.

3. Essais et livres.

- AGRYROPOULOS, R. *Les intellectuels grecs à la recherche de Byzance*, Institut de recherches néohelléniques, Athènes, 2001.
- ALEXIADIS, M. A. *Η Ελληνική και διεθνής επιστημονική ονοματοθεσία της Λαογραφίας*, Εκ. Καρδάμυτσα, Αθήνα, 1988.
- ALEXIOS, E. *Διονύσιου Σολωνού Απαντα*, Εκ. Γ. Μέρμηγκα, Αθήνα, 1975.
- AMANTOS, A. "Ο Τιμοθέος Κυριακόπουλος και το γλωσσικό ζήτημα", *Ημερολόγιο της Μεγάλης Ελλάδος*, 1934, pp. 89-92
- ARGYROS, A. (comp.), *Tradition et Modernité en Orient et dans les mondes slaves et néo-hellénique : l'inspiration française*, INALCO, Paris, 2002.
- AUGUSTINOS, G. « Greek War of Liberation (1821-1832) », dans Golstone, J. A. (éd.), 204-5
- AULAMI, Ch. (éd.), *L'Antiquité grecque au XIX^e siècle. Un exemplum contesté ?*, L'Harmattan, 2000.
- BARAU, D. *La cause des Grecs. Une histoire du mouvement philhellène (1821-1829)*, Honoré Champion, Paris, 2009
- BASCH, S. *Le mirage grec. La Grèce moderne devant l'opinion française (1846-1946)*, Editions Hatier Librairie Kauffman, Athènes, 1995.
- BATRAKOULIS, Th. "Grecs et Turcs au cours des XIX^e et XX^e siècles. Les faits, les représentations et leurs interprétations", *Mésogeios* 11 (2001), 95-138.
- BEATON, R. « Koraes, Toybnee and the modern Greek heritage », *Byzantine and Modern Greek Studies*, vol. 15 (1991), pp. 1-18.
- BOBOKOTIS, G. *Ελληνική γλώσσα. Παρελθόν, Παρόν, Μέλλον*, Ek. Gutenberg, Αθήναι, 1994, Σειρά Γλωσσολογική Βιβλιοθήκη, n. 2.
- BORGHART, P. « The Late Appearance of Modern Greek Naturalism: An Explanatory Hypothesis », *Journal of Modern Greek Studies*, vol. 23, n° 2, octobre 2005, pp. 313-34.
- CAMARIANO-CIORAN, A. *Les Académies princières de Bucarest et du Jassy et leurs professeurs*, Institut for Balkan Studies, Thessaloniki, 1974.
- CLOGG, R. (éd.), *Balkan Society in the Age of Greek Independence*, Barnes and Noble Books, London, 1981.
- CLOGG, R. "The Greek mercantile Bourgeoisie: 'progressive' or 'reactionary'?" dans Clog, R. (éd.), *Balkan Society*, 83-110.
- CLOGG, R. « Sense of the Past in Pre-Independence Greece » dans Sussex, R. at Eade, J. C. (eds.), *Culture and Nationalism in nineteenth century eastern Europe*, pp.7-30.
- CLOGG, R. *Anatolica. Studies in the Greek East in the 18th and 19th Centuries*, Aldershot, 1996.
- CONSTANTOPOULOS, P. (éd.) *The foundation of the Modern Greek State. Major Treaties and Conventions (1830-1947)*, Ministry of foreign affairs of Greece, Service of Historical Archives, Athènes, 1999.
- DAKIN, D. *Η ενοποίηση της Ελλάδας. 1770-1923*, Μ.Ι.Ε.Τ. Αθήνα, 1982 (trad. Ε. Π. Παπανούτσος).

- DAKIN, D. *The Struggle in Macedonia. 1987-1913*, Institute for Balkan Studies, Thessaloniki, 1966.
- DALEGRE, J. *Grecs et Ottomans 1453-1923. De la chute de Constantinople à la disparition de l'Empire ottoman*, L'Harmattan, Paris, 2004, Col. Etudes Grecques
- DAMIANAKOS, St. « Représentations de la paysannerie dans l'Ethnographie grecque », dans *Paysans et Nations d'Europe centrale et Balkanique*, Paris, 1985, pp. 71-86.
- DANFORTH, Loring M. "The Ideological Context of the Search for Continuities in Greek Culture", *Journal of Modern Greek Studies*, vol. 2, n° 1, mai 1984, pp. 53-85.
- DANOS, A. « The Culmination of Aesthetic and Artistic Discourse in Nineteenth-century Greece: Periklis Yannopoulos and Nikolaos Gyzis », *Journal of Modern Greek Studies*, Volume 20, Number 1, May 2002, pp. 75-112.
- DEBAISIEUX-ZEMOUR, R.-P. *Le soupçon et l'amertume dans le roman grec moderne, 1880-1922*, L'Harmattan, Paris, 1992, Col. Etudes Grecques.
- DEBAISEUX-ZEMOUR, R.-P. *Le décadentisme grec. Une esthétique de la déformation*, L'Harmattan, Paris, 1997, Col. Etudes Grecques.
- DIMAKIS, I. *Η πολιτειακή μεταβολή του 1843 και το ζήτημα των αυτοχθονών και ετεροχθονών*, Ιστορική Βιβλιοθήκη Θέμελιο, Αθήνα, 1991.
- DIMARAS, C. Th. *La Grèce au temps des Lumières*, Librairie Droz, Genève, 1969.
- DIMARAS, K. Th. *Ελληνικός Ρομαντισμός*, Ερμης, Αθήνα, 1994.
- DIMARAS, K. Th. *Κ. Παπαρρηγόπουλος. Η εποχή του, η ζωή του, το έργο του*, α' ανατύπωση, Μορφωτικό Ίδρυμα Εθνικές Τραπέζες, Αθήνα, 2006, Σειρά Νεοελληνική Προσωπογραφία.
- DIMITRAKOPOULOS, F. A. *Ο Νεοελληνισμός στη Λογοτεχνία, 19^{ος}-20^{ος}, Επικαιρότητα*, Αθήνα, 1990.
- DRIAULT, E. et L'HERITIER, M. *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours. Tome I. L'insurrection et l'indépendance*, PUF, Paris, 1925.
- DRIAULT, E. *La Grèce d'aujourd'hui et la Grèce éternelle*, Figuière, Paris, 1934.
- DUCELIER, A. *Le drame de Byzance. Idéal et échec d'une société chrétienne*, Hachette littératures, Paris, 1997 (1^{ère} éd. 1976).
- DUCHÈNE, H. *Le voyage en Grèce. Anthologie du Moyen Âge à l'époque contemporaine*, Robert Laffont, Bouquins, Paris, 2003.
- EVANGELOPOULOS S. *Ελληνική Εκπαιδευση, τόμος Α'*, Ελληνικά Γράμματα, Αθήνα, 1998.
- FARINOU-MALAMATARIS, G. (επιμ.), *Ο Ψυχάρης και η εποχή του. Ζητήματα γλώσσας, λογοτεχνίας και πολιτισμού*, ΙΑ- επιστημονή συνάντηση του τομέα μεσαιωνικών και νέων ελληνικών σπουδών του Τμήματος Φιλολογίας του Αριστοτελείου Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης, Ινστιτούτο Νεοελληνικών Σπουδών/Ίδρυμα Μανόλη Τριανταφυλλάδη, Θεσσαλονίκη, 2005.
- FUJINAMI, Nobuyoshi, "The Patriarchal Crisis of 1910 and Constitutional Logic: Ottoman Greeks' Dual Role in the Second Constitutional Politics", *Journal of Modern Greek Studies*, Volume 27, Number 1, May 2009, pp. 1-30.
- GALLEY, J. B. *Claude Fauriel membre de l'Institut (1772-1843)*, Honoré-Champion, Paris, 1909.
- GIANNARA, Ch. *Η νεοελληνική ταυτότητα*, Τρίτη εκ., Εκδόσεις Γρηγόρης, Αθήνα, 1989.
- GRIMSTED, P. K. "Capodistrias and a "New Order" for Restoration Europe: The "Liberal Ideas" of a Russian Foreign Minister, 1814-1822, *The Journal of Modern History*, Vol. 40, No. 2 (Jun., 1968), pp. 166-192.

- HAAS, D. *Le problème religieux dans l'œuvre de Cavafis. Les années de formation (1882-1905)*, Presses Universitaires de la Sorbonne, Paris, 1996.
- HASTAOGLU-MARTINIDOU, V., « City form and National Identity: Urban Designs in Nineteenth-Century Greece », *Journal of Modern Greek Studies*, vol. 13, 1, 1995, pp. 99-123.
- HATZOPOULOS, K. *Η Εκπαίδευση στο ελληνικό κράτος*, Πανεπιστημιακές παραδόσεις, Αλεξανδρούπολη, 2003.
- HATZOPOULOS, K. K. « The US Navy in the Aegean during the Greek War of Independence, 1821-1829 » dans Vacalopoulos, A. E.- Svolopoulos, C. D.- Király, B. K. (éds.), *Southeast European Maritime commerce and naval policies from the mid-eighteenth century to 1914*, pp. 343-361.
- HATZOPOULOS, K. *Ιδεολογικά ρεύματα στους κόλπους του Τουρκοκρατουμένου Ελληνισμού (πανεπιστημιακές παραδόσεις)*, Κομοτηνή, 2011.
- HATZOPOULOS, L. *Αλέξανδρος Ρίζος Ραγκαβής. Μαρτύρια λόγου, Ελληνικά γράμματα*, Αθήνα, 1999.
- HATZOPOULOS, K. *Η Εκπαίδευση στο Ελληνικό Κράτος 1821 1907*, Πανεπιστημιακές παραδόσεις, Αλεξανδρούπολη 2003.
- HAXTHAUSEN, W. von *Neugriechische Volkslieder*, herausgegeben von K. Schulte-Hemminghausen und G. Gonter, Münster, 1935.
- HERZFELD, M. *Ours Once More. Folklore, Ideology and the Making of the Modern Greece*, Pella Published Company Inc. New-York, 1986.
- IBROVAC, M. *Claude Fauriel, et la fortune européenne des poésies populaires grecque et serbe. Etude d'Histoire romantique suivi du Cours de Fauriel professé en Sorbonne (1831-1832)*, M. Didier, Paris, 1966, Col. Etudes de littérature étrangère et comparée, n° 52.
- KALDELLIS, A. "Historicism in Byzantine Thought and Literature", *Dumbarton Oaks Papers*, Vol. 61 (2007), pp. 1-24.
- KAPLANIS, G. *Μουσείο Ελληνικής Λαϊκής Τέχνης*, Ταμείο Αρχαιολογικών πόρων, Αθήνα, 2003.
- KARAMANLIS, M. "La religion orthodoxe et son influence sur la vie politique grecque", *Mésogeios* 3 (1999), 99-144.
- KARAMANLIS, M. « La Grèce : du clientélisme des notables au patronage démocratique » *Mésogeios, Méditerranée*, 1 (1998), pp. 117-42.
- KARANIKOLAS, G. D. "«Ελληνες πρωθύπουργοι για τή δημοτική γλώσσα», *Νέα Εστία*, 'ετος ΝΣΤ', τόμος 111^{ος}, τεύχος 1309, pp. 95- 99.
- KARAOGLIS, Ch. L. (Επορτεία, ερευνητική ομάδα), *Περιοδικά λόγου και τέχνης, τόμος πρώτος Αθηναϊκά περιοδικά (1901-1925)*, University Studio Press, Θεσσαλονίκη, 1996.
- KARATHANASIS, A. E. *Η τρισήμη ενότητα του ελληνισμού. Αρχαιότητα, Βυζάντιο, Νέος Ελληνισμός*, Εκδοτικός οίκος Αδελφών Κυριακίδη, Θεσσαλονίκη, 1991.
- KARDARAS, Ch. A. *Το οικουμενικό Πατριαρχείο και ο αλυτρωτός Ελληνισμός της Μακεδονίας-Θράκης-Ηπείρου μετά το Συνέδριο του Βερολίνου*, Εκ. Επικαιρότητα, Αθήνα, 1996.
- KARDIDIS, I. Th. *Αρχαίοι Έλληνες στη νεοελληνική λαϊκή παράδοση*, Μορφωτικό Ίδρυμα Εθνικής τραπεζής, Αθήνα, 1979.
- KARVELIS, T. *Η Γενιά του 1880*, Εκ. Σαβλήλας, Αθήνα, 2003.
- KEKRIADIS, S. N. *Εκκλησία και Λογοκρισία στην οθωμανική αυτοκρατορία (1700-1850)*, Εκ. Παρουσία, Καβάλα, 1995, Σειρά Δευτέρα Εκκλησία και θεολογία, n° 7.
- KITROMILIDES, P. M. (éd.), *Adamantios Korais and the European Enlightenment*, Voltaire Foundation University of Oxford, Oxford, 2010, SVEC 2010/10.

- KITROMILIDES, P. M. *Enlightenment, Nationalism, Orthodoxy. Studies in the Culture and Political Thought of south-eastern Europe*, Aldershot, 1994.
- KITROMILIDES, P. M. et ARVANIKATIS, D. (éd.), *The Greek World under the Ottoman and Western Domination*, Onassis Public Benefict Foundation and M. Benaki, New-York, 2008.
- KOKKINOS, A. D. *Η Ελληνική Επανάσταση*, Δευτέρα εκ., τόμος πρώτος, Μέλισσα, Αθήνα, 1940.
- KOLIOPOULOS, I. S. “Ληστεία και αλυτρωτισμός στην Ελλάδα του 19^{ου} αιώνα”, dans VEREMIS, Th. et alii *Εθνική ταυτότητα και εθνικισμός στη Νεότερη Ελλάδα*, Μορφωτικό Ίδρυμα εθνικής Τραπέζης, Αθήνα, 1997, pp. 135-197.
- KOLIOPOULOS, J. S. et VEREMIS, Th. M., *Greece. The Modern Sequel. From 1821 to the present*, C. Hurst, London, 2002.
- KONORTAS, P. *Οθωμανικές θεωρήσεις για το Οικουμενικό Πατριαρχείο. 17^{ος} αρχές 20^{ού} αιώνα*, Εκ. Αλεξανδρεία, Αθήνα, 1998, σειράς Νεότερη και σύγχρονη ιστορία.
- KONSTANTINOPOULOS, Ph. (éd.), *The foundation of the Modern Greek State. Major Treaties and conventions (1830-1947)*, Ministry of foreign affairs of Greece, service of Historical Archives, Athens, 1999.
- KOUKKOS, E. E. *Διαμόρφωσις της Ελληνικής κοινωνίας κατά την Τουρκοκρατίαν*, Εθνικών κέντρον κοινωνικών Ερευνών, Αθήνα.
- KOUBOURLIS, I. *La formation de l'histoire nationale grecque. L'apport de Spyridon Zambélios (1815-1881)*, Institut de recherches Néohelléniques, Fondation de la Recherche Scientifique, n° 87, Athènes, 2005, Col. Histoire des Idées, n° 5.
- KRYMMYDAS, B. *Η Μεγάλη Ιδέα. Μεταμορφώσεις ενός εθνικού ιδεολογήματος*, Εκ. Τυπαθήτω, Αθήνα, 2010.
- KYRIAKIADIS, St. “Ο ιδρυτής της ελληνικής Λαογραφίας”, *NE 15*, 1954, pp. 495-504.
- KYRIAKIDOU-NESTOROS, A. *Η θεωρία της ελληνικής λαογραφίας. Κριτική ανάλυση*, Εταιρεία Σπουδών Νεοελληνικού πολιτισμού και γενικής παιδείας, Θεσσαλονίκη, 2001, Βιβλιοθήκη γενικής παιδείας, 6.
- KYRIAKOPOULOS, M. G. *Τα συντάγματα της Ελλάδος*, Αθηναι, 1960.
- LOADER, W. R. “Purified or Popular? (A Note on the Language Problem of Modern Greece)”, *Greece & Rome*, Vol. 19, No. 57 (Oct., 1950), pp. 116-122.
- LÓPEZ VILLALBA, M. “Balkanizing the French Revolution. Rhigas’s New Politicak Constitution”, dans TZIOVAS, D. (éd.), *Greece and the Balkans. Identities, Perceptions and Cultural Encounters since the Enlightenment*, Aldershot, Ashgate Publishing Company, 2003, pp. 141-54.
- LOPÈZ VILLALBA, M. *Traducir la Revolución. La nueva Constitución política de Rigas de Velesino*, Madrid, 2003.
- Los escritos revolucionarios, Rigas Velestinlis 1757-1798*, Sociedad Científica de Estudios sobre “Feres-Velestinis-Rigas”, Atenas, 2005 (trad. Isabel García Gálvez; introduction et édition Dimitrios Karamberopoulos).
- LOUKATOS, D. S. *Εισαγωγή στην ελληνική Λαογραφία*, Μορφωτικό Ίδρυμα Εθνικής Τραπέζης, Αθήνα, 1992.
- LOUKOS, Ch. «Οι τύχες του Αλέξανδρου Μαυροκορδάτου στην Νεοελληνική συνείδηση” dans *Η Επανάσταση του 1821. Μελέτες στην Μνήμη της Δέσπονας Θεμελη-Καταφόρη*, Εταιρεία Μελετής νέου Ελληνισμού, Αθήνα, 1994.
- MACKRIDGE, P. «The Greek Intelligentsia 1780-1830: A Balkan Perspective”, dans Clogg, R. (éd.) *Balkan Society*, 63-84.

- MAKRIDIS, M. « Phanariots », dans Speake, G. (éd.), *Encyclopedia of Greece and Hellenic Tradition*, vol. 2 L-Z, Fritzroy Dearborn, London-Chicago, 2000.
- MASSON-VINCOURT, M.-F. *Paul Calligas (1814-1896) et la fondation de l'État grec*, Paris, 1997.
- MASTRODIMITRIS, P. D. *Εισαγωγή στη Νεοελληνική Φιλολογία*, Εκ. Δόμος, Αθήνα, 1990 (1ère. éd. 1974).
- MEGAS, G. “Λαογραφία, Εθνογραφία, Εθνολογία” , *Λαογραφία* 25, 1967, pp. 39-42.
- METALLINOS, G. B. *Ελληνικού αυτοκεφάλου παρά λειμόμενα*, Εκ. Δόμος, Αθήνα, 1989.
- MORCILLO ROSILLO, M. *Documentos del Archivo del Ministerio de Asuntos Exteriores Español. Periodo de Otón I de Grecia*, Granada, 2003, Centros de Estudios Bizantinos, Neogriegos y Chipriotas.
- MOULLAS, P., *Les concours poétiques de l'université d'Athènes. 1851-1877*, Archives historiques de la Jeunesse Grecque, Secrétariat général à la Jeunesse, n° 22, Athènes, 1898.
- NIEHOFF, J. « Vom Paradigmenwechsel in der griechischen Volksliedforschung (zugleich Bespr. Von Walter Puchner, Studien zum griechischen Volklied. Wien, Selbstverlag der österreichischen Museums für Volkskunde, 1996. 319 S. Raabser Märchenreihe, 10), *Jahrbuch für Volksliedforschung*, 44 Jahrg. (1999), pp.138-145.
- PANAGIOTOPOYLOS, I. M. *Το ιστορικό μυθιστόρημα*, Βασική Βιβλιοθήκη Αέτου 17, Αθήνα, 1955.
- PANTAZOPOULOS, N. *Νεοελληνικό κράτος και Ευρωπαϊκή Κοινότητα*, Παρουσία, Αθήνα, 1998.
- PAPAGEORGIOS, S. P. *Το ελληνικό κράτος (1821-1909). Οδηγός αρχειακών πηγών της νεοελληνικής ιστορίας*, Εκ. Παπαζήση, Αθήνα, 1988.
- PAPANIKOLAOS, L. P. *Απο της βυζαντινής στη νεοελληνική κοινότητα. Εσωτερική ιστορία της Τουρκοκρατίας στην Ελλάδα*, Ιστορικά Τεκμηρία Διογένης, Αθήνα, 1995.
- PETRIDIS, P. B. *Νεοελληνική πολιτική ιστορία, 1828-1843*, τόμος Α', Θεσσαλονίκη, 1981, Εκ. Παρατηρήτης, θέματα νεοελληνικής ιστορίας, 1.
- PETROKKOKINOS, D. H. “Δημοτική και Καθαρεύουσα. Η επιρροή της Καθαρεύουσας και της Δημοτικής στο μυαλό των παιδιών μας. Η αρθρογραφία του Κου. Σκία”, *Ο Νούμας* τόμ. 8, Αρ. 406, pp. 114-5.
- PETROPOULOS, D. *Ellinika dimotika tragoudia*, I. N. Zacharopoulos, Athènes, 1958.
- PETROPOULOS, J. A. *Πολιτική και συγκροτηκή κράτους στο ελληνικό βασίλειο (1833/1843)Μορφωτικό Ιδρυμα Εθνικής τραπέζης*, Αθήνα, 1986 (τόμος β).
- POLITIS, A. *Ρομαντικά χρόνια. Ιδεολογίες και Νοοτροπίες στην Ελλάδα του 1830-1880*, E.M.N.E. Μνημων, Αθήνα, 2003.
- Relations et influences réciproques entre Grecs et Bulgares XVIII^e-XX^e siècles. Art et Littérature, Linguistique, Idées politiques et Structures sociales, V^e colloque organisé par l'Institut des Etudes Balkaniques de Thessalonique et Jannina 27-31 mars 1988, Thessalonique, 1991.
- SAKELLAROPOULOS, N. *Λαογραφικά Βερσίτσιου Καλαβρυτών*, Αθήνα, 1974.
- SEATOS, M. “Ο Ψυχάρης και η κοινή νέο-ελληνική», dans Farinos-Malamataris, G. (επιμ.), *Ο Ψυχάρης και η εποχή του. Ζητήματα γλώσσας, λογοτεχνίας και πολιτισμού*, ΙΑ-επιστημονή συνάντηση του τομέα μεσαιωνικών και νέων ελληνικών σπουδών του Τμήματος Φιλολογίας του Αριστοτελείου Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης, Ινστιτούτο Νεοελληνικών Σπουδών (Ιδρύμα Μανόλη Τριανταφυλλάδη), Θεσσαλονίκη, 2005, pp. 45-51.

-SIGALAS, N. "Hellénistes, hellénisme et idéologie nationale. De la formation du concept d'hellénisme en Grèce moderne », dans Aulami, Ch. (éd.), *L'Antiquité grecque au XIX^e siècle. Un exemplum contesté ?*, L'Harmattan, 2000, pp. 238-291.

-SIMOPOULOS, K. *Ξένοι ταξιδιώτες στην Ελλάδα. Δημόσιος και ιδιωτικός βίος, λαϊκός πολιτισμός, Εκκλησία και οικονομική ζωή από τα περιηγητικά χρονικά*, Αθήνα, 1991 (έκτη εκδόση).

-SPATHIS, D. *Ο Διαφωτισμός και το νεοελληνικό θέατρο*, University Studio Press, Θεσσαλονίκη, 1986.

-STAVRINOS, M. « Palmerton and the Cretan Question : 1839-1843 », *The Journal of Modern Greek Studies*, vol. 10, 2, 1992, pp. 249- 69.

-TEMPERLEY, H. "Documents Illustrating the Cession of the Ionian Islands to Greece, 1848-70", *The Journal of Modern History*, Vol. 9, No. 1 (Mar., 1937), pp. 48-55.

-TERRADES, M. *Le Drame de l'Hellénisme, Ion Dragoumis (1878-1920) et la question nationale en Grèce au début du XX^e siècle*, Paris, 2005, Col. Etudes Grecques.

-TZIOVAS, D. « The reception of Solomos : national poetry and the question of lyricism », *Byzantine and Modern Greek Studies*, vol. 23 (1999), pp. 164-94.

-TZIOVAS, D. (éd.), *Greece and the Balkans. Identities, Perceptions and Cultural Encounters since the Enlightenment*, Aldershot, Ashgate Publishing Company, 2003.

-THIDIS, TH. "Ο Παλαμάς και το γλωσσικό ζήτημα" , *Νέα Εστία* 'ετος ΝΣΤ, τόμος 111^{ος} , τεύχος 1312, Αθηναι ,1982, pp. 286-95.

-TONNET, H. *Histoire du roman grec des origines à 1960*, Éd. L'Harmattan, Paris, 1996, Col. Etudes Grecques.

-TRAJKOVA, V. « Charilaos Tricoupis et les tentatives d'un rapprochement balkanique durant les années 80 et le début des années 90 du XIX^e siècle », dans *Relations et influences réciproques entre Grecs et Bulgares XVIII^e-XX^e siècles. Art et Littérature, Linguistique, Idées politiques et Structures sociales*, V^e colloque organisé par l'Institut des Etudes Balkaniques de Thessalonique et Jannina 27-31 mars 1988, Thessalonique, 1991, pp. 477-510.

-TRAVLOS, J. "Athens after the Liberation: Planning the New City and Exploring the Old", *Hesperia: The Journal of the American School of Classical Studies at Athens*, Vol. 50, No. 4, Greek Towns and Cities: A Symposium (Oct. - Dec., 1981), pp. 391-407.

-TRIANITIS, I. *Η Ακρόπολη των Αθηνών*, Ταμείο Αρχαιολογικών πόρων, Αθήνα, 2003.

-VACALOPULOS, A. E.- SVOLOPOULOS, C. D.- KIRÁLY, B. K. (éds.), *Southeast European Maritime commerce and naval policies from the mid-eighteenth century to 1914*, Proceedings of the XVIIIth Conference on War and Society in East Central Europe, Thessaloniki, 6-8 june 1985, Thessaloniki, 1998

-VALETAS, G. *Της Ρωμοσύνης. Δοκιμίας*, Αθήνα, Εκ. Πήγη, 1976.

-VARNOUNIS, M. G. *Μελετήματα Ελληνικής Λαογραφίας, τόμος Δ'. Λαογραφικά θεωρητικά μεθοδολογικά και ποικιλία*, Εκ. Σπανίδης, Ξάνθη, 2004.

-VARVOUNIS, M. G. *Εισαγωγικά στη Λαογραφία*, Εκ. Σπανίδης, Ξάνθη, 2002.

-VARVOUNIS, M. G. *Παραδοσιακή θρησκευτική συμπεριφορά και θρησκευτική λαογραφία*, Εκδόσεις Οδυσσέας, Αθήνα, 1995.

-VELOUDIS, G. *Μόνα ζήγα. Δέκα νεοελληνική μελετήματα*, Εκ. Γνώση, Αθήνα, 1992.

-VEREMIS, Th. et alii *Εθνική ταυτότητα και εθνικισμός στη Νεότερη Ελλάδα*, Μορφωτικό Ιδρύμα Εθνικής Τραπέζης, Αθήνα, 1997.

-VERINIS, James P. "Spiridon Loues, the Modern Foustanéla, and the Symbolic Power of Pallikariá at the 1896 Olympic Games", *Journal of Modern Greek Studies*, Volume 23, Number 1, May, 2005, pp. 139-175.

- VITTI, M. "Hellénisme, mythe et/ou tradition", *Mythes et Hellénisme* (Colloque des 24-25 novembre 1995, université Michel de Montaigne), Paris, 1997, 9-18.
- VITTI, M. *Histoire de la littérature néo-hellénique*, Éd. Kaufman, Athènes, 1989.
- VOGLI, E. "Έλληνες το γένος". *Η ιθαγενεία και η ταυτότητα στο εθνικό κράτος των Ελλήνων (1821-1844)* Πανεπιστημιακές Εκδόσεις Κρήτης, Ηράκλειο, 2006.
- WOLFF, L. *Ο διαφωτισμός και ο ορθόδοξος κόσμος/The Enlightenment and the Orthodox World*, Κέντρο νεοελληνικών ερευνών Εθνικού Ιδρύματος ερευνών, Athens, 2001.
- WOODHOUSE, C. M. *Modern Greece. A Short History*, Faber and Faber, London-Boston, 2000.
- YANNOULOPOULOS, G. « State and Society in the Ionian Islands 1800-1830 », dans CLOGG, R. (éd.), *Balkan Society in the Age of Greek Independence*, Macmillan press, London, 1981
- ZACHARIADOS, E. A. *Δέκα τουρκικά έγγραφα για την μεγάλη εκκλησία (1483-1567)*, Εθνικό Ιδρυμα Ερευνών Ινστιτούτο Βυζαντινών Ερευνών, Αθήνα, 1996, Πήγες 2.
- ZOIDIS, T. H. "Φιλική Εταιρεία και του Εικοσιένα", dans *Η Επανάσταση του εικοσιένα*, Επιστιμονηκό symposium 21-23 Μαρτη 1981, Κέντρο Πορξιστικών Ερευνών, Εκ. Συγχρονή εποχή, Αθήνα, 1988, pp. 74-92.
- ZORAS, G. *Επτανησιακά μελετήματα Α'*, Αθήνα, 1960.

4. Sites web

- <http://odysseus.gr>
- www.presidency.gr
- www.byzantinemuseum.gr
- www.melt.gr
- www.namuseum.gr
- www.openarchives.gr

2. Japon

1. Sources.

- ARAI Hakuseki 新井白石, *Koshitsū* 古史通 dans *Arai Hakuseki zenshū dai 3 kan* 新井白石全集第三卷, Tōkyō, 1906, pp. 210-316.
- ARAI Hakuseki 新井白石, *Tokushi yoron* 読史余論 dans *Arai Hakuseki zenshū dai 3 kan* 新井白石全集第三卷, Tōkyō, 1906, pp. 339-584.
- AIZAWA Seishisai 会沢正志斎 *Shinron jō* 新論上, 1825.
- BEILEVAIRE, P. *Le voyage au Japon. Anthologie de textes français. 1858-1908*, Paris, 2001
- CHAMBERLAIN, B. H. *Things Japanese being notes on various subjects connected with Japan for the use of travelers and others*, 6eme. éd. revised, London (Fegan Paul, Trench Trubner)-Japan (J. L. Thompson), Kobe, 1935.
- DALMAS, R. *Les Japonais. Leur pays et leurs moeurs*, Éd. Kimé, Paris, 1993 (réd. Du texte originel édité chez Plon, Paris en 1893).
- DURET, T. *Voyage en Asie par Théodore Duret. Le Japon, la Chine, la Mongolie, Java, Ceylan, l'Inde (1871-1872)*, Paris, Michel Lévy frères, 1874, dans Beillevaire, P. *Le voyage au Japon*.
- FLUECKIGER, P. "Reflections on the Meaning of Our Country, Kamo no Mabuchi's *Kokuikō*", *Monumenta Nipponica*, vol. 63, n° 2, 2008, 211-63.
- FUKUCHI Ōchi 福地桜痴, *Shi Ron* 史論, dans Matsumoto Sannosuke 松本三之介 (éd.), *明治思想集 I*, 1976, p. 282-284.
- FUKUCHI Gen.ichirō 福地源一郎, *Bunshō kairyō no mokuteki* 文章改良の目的, 1886, dans Yamamoto Masahide 山本正秀, *Kindai buntai keisei* 近代文体形成, pp. 260-4.
- FUKUZAWA Yukichi 福沢諭吉, *Bunmei ron no gairyaku* 文明論之概略, Iwanami shoten 岩波書店, Tōkyō, 1896.
- FUKUZAWA Yukichi, *An Encouragement of Learning*, Sophia University Press, Tōkyō, 1969.
- FUKUZAWA Yukichi, *Plaidoyer pour la modernité. Introduction aux œuvres complètes*, introduction, traduction, notes par M. Saucier, CNRS Éd. Paris, 2008, Col. Réseau d'Asie.
- FUTABATEI Shimei 二葉亭四迷. « *Yoga genbun-itchi no yūrai* » “余が言文一の由来”, dans *Futabatei Shimei senshū* 二葉亭四迷集, Chikuma bunsho 筑摩文庫, Tōkyō, 1974, vol. 4.
- GORO Kaburagi, “The Shinto religion”, dans Barrows, Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, vol. 2, pp. 1373-74.
- HAGA Ya.ichi 芳賀矢一, *Kokusei jūron* 国性十論 dans *Ochiai Naobumi, Ueda Kazutoshi, Haga Yaichi, Fujioka Sakutarō shū, Meiji Bungaku senshū*, 44 落合直文, 上田万年 芳賀矢一 富樹朔太郎 集 明治文学全集 Chikumabunpo 琢磨文庫, Tōkyō, 1984 (1ere éd. 1955), pp. 235-81.
- HAGA Ya.ichi 芳賀矢一 et TACHIBANA Senzaburō 立花仙三郎, *Kokubungaku tokuhon* 国文学読本, Tōkyō, 1890.
- HAGA Ya.ichi 芳賀矢一, *Kokubungaku shogen shōron* 国文学緒言詳論, dans *Ochiai Naobumi, Ueda Kazutoshi, Haga Yaichi, Fujioka Sakutarō shū* 落合直文, 上田万年 芳賀矢一 藤岡作太郎 集 明治文学全集, pp. 197-205.
- HAGA Ya.ichi 芳賀矢一, *Kokubungaku shijūkō* 国文学史十講, Tōkyō, 1899.

-HAGA Ya.ichi 芳賀矢一, “Kanakenkai teisaisei iken » « 仮名見解提再製意見 », dans *Haga Yaichi shoshū, dai yon maki. Kokugo* 芳賀矢一書集第四卷国語, Kokugakuin daigaku 國學院大學, Tōkyō, 1987, pp. 13-25.

-HAGA Yaichi 芳賀矢一, *Nihonjin* 日本人, Sōsho nihonjinron 5 叢書日本人論 5, 鹽修南博, Daikusha 大空社, Tōkyō, 1996.

-HIRAI Kinzō 平井金三, “The real position of Japan toward Christianity” dans Barrows, Rev. John Henry, *The World’s Parliament of Religions*, vol. 1, pp. 444-50.

-HIRAI Kinzō, “Synthetic religion”, dans Barrows, Rev. John Henry, *The World’s Parliament of Religions*, vol. 2, pp. 1286-88.

-HIRAIWA Yoshiyashu 平岩宣程, *Waga kokutai to kirisutokyō* わが国体とキリスト教 dans Suzuki Norihisa 鈴木範久, *Kindainihon morisuto kyōmeichosenshū, dai IV ki : Kirisutokyō to shakaikokka ben* 近代日本キリスト教明著選集 第 4 期 キリスト教と社会国家篇, Nihon Tosho 日本図書, Tōkyō, 2004.

-HIRATA Atsutane 平田篤胤, *Ibuki oroshi* 伊吹於呂志, dans Muromatsu Iwao 室松岩雄 et alii (comp.), *Hirata Atsutane zenshū 1* 平田篤胤全集第一卷, Itchidō shoten 一致堂書店, Tōkyō, 1911.

-HIRATA Atsutane 平田篤胤, *Tama no mihashira* (霊能真柱), dans Muromatsu Iwao 室松岩雄 et alii (comp.), *Hirata Atsutane zenshū 2* 平田篤胤全集第二卷.

-HIRATA Atsutane 平田篤胤, *Tamadasuki* (玉だすき), dans Muromatsu Iwao 室松岩雄 et alii (comp.), *Hirata Atsutane zenshū 4* 平田篤胤全集第四卷.

-HIRATA Atsutane 平田篤胤 *Koshiden* 古史伝 dans Muromatsu Iwao 室松岩雄 et alii (comp.), *Hirata Atsutane zenshū 7* 平田篤胤全集第七卷.

-HAYASHI Tadamasa, *Histoire de l’art du Japon*, ouvrage publié par la Commission impériale du Japon à l’exposition universelle de Paris 1900, Paris, 1900.

-HORIE Hideo, *Genbun-itchi bunpan* 言文一致文範, Tōkyō, 1907.

-HOSHINO Hisashi 星野恒, “Shigaku kōkyū rekishi hensan ha zairyō wo seitakusuru ki setsu » (史学攷究歴史編纂ハ材料ヲ精擇スルキ説), *Shigaku zasshi dai ichi gō* (史学雑誌第一号), 15 février 1889, pp. 10-4.

-INOUE Enryō 井上円了, « Kanji fukahairon » (漢字不可廢論), dans *Inoue Enryō shū, 25 kan* 井上円了集 25 卷, Tōyō Daigaku 東洋大学, Tōkyō, 2004, pp. 252-59.

-INOUE Enryō 井上円了, « Kanji no unmei » (漢字の運命) dans *Inoue Enryō shū, 25 kan*, Tōyō Daigaku, Tōkyō, 2004, pp. 148-152.

-INOUE Enryō 井上円了, « Kanji to bukyō to no kankei » 漢字と仏教との関係 dans *Enryō kōwashū* 円了講話集, Tōkyō 1904 (reéd. Inoue Enryō kenkyū. Shiryō shū, dai 3 satsu 井上円了研究 資料集第 3 冊, Tōyōdaigaku 東洋大学, Tōkyō, 1982), pp. 196-200.

-INOUE Enryō 井上円了, « Kokuji kairyō to shūkyō to no kankei » 国字改良と宗教との関係 dans *Enryō kōwashū* 円了講話集, Tōkyō 1904 (reéd. Inoue Enryō kenkyū. Shiryō shū, dai 3 satsu 井上円了研究 資料集第 3 冊, Tōyō Daigaku 東洋大学, Tōkyō, 1982), pp. 284-88.

-INOUE Enryō 井上円了, *Nihon seikyō ron* 日本政教論, dans *Inoue Enryō senshū dai 8 kan* 井上円了選集 第 8 卷, Tōyōdaigaku, 東洋大学 Tōkyō, 1991, pp. 49-69.

-INOUE Tetsujirō 井上鉄次郎, *Kyōiku chokugo engi* 教育勅語演義 dans *Inoue Tetsujirō shū, dai 1 maki: Seiyōtetsugakukōgi* 井上鉄次郎集 第1巻 西洋哲学講義, Kuresu suppan クレス出版, Tōkyō, 2003.

-INOUE Tetsujirō 井上鉄次郎, *Kyōikushūkyō shōtotsu* 教育宗教衝突 dans Suzuki Norihisa 鈴木範久 (éd.), *Kinkai nihonkirisutokyō meichozen shū, dai IV kimo risitokyō to shakai.kokka hen, 25: Kyōikutoshūkyō no shōtotsu, Haigitetsu gakuron* 近代日本キリスト教 名著選集 第IV期もリシト教 と社会国家 編25 教育と宗教の衝突, Nihon Tōsho senta- 日本図書センタ, Tōkyō, 2004.

-INOUE, Tetsujirō 井上鉄次郎, *Kokumin dōtoku gairon* 国民道德概論 dans *Inoue Tetsujirō shū dai 2 maki. Kokumin dōtoku gairon* 井上鉄次郎集 第2巻 国民道德概論, Kuresu shuppan クレス出版, Tōkyō, 2003.

-KADA Azumamaro, “Petition pour l’établissement de l’école l’Etudes Nationales” traduction partielle dans Tsunoda, R., Bary, Th. de, Keene, D. (éds.), *Sources of Japanese Tradition*, vol. II, Introduction to Oriental Civilization, Columbia University Press, New York, 1969, pp. 1-6.

-KADA Azumamaro et DUMOULIN, H. « So-Gakko-Kei. Kada Azumamaro’s Gesuch um die Errichtung einer Kokugaku-Schule », *Monumenta Nipponica*, vol. 3, n° 2 (jul. 1940), pp. 590-609.

-KEICHŪ 契沖, *Wajishoranshō ichi* 和字正濫抄一, 1695.

-Kitamura Tōkoku shū 北村透谷集, *Meiji bungaku zenshū* 明治文学全集 29, Tōkyō, 1976.

-KITAMURA, Tōkoku 北村透谷, « Nihon bungakushi hone » 日本文学史骨 : dans Matsumoto Sannosuke 松本三之助, *Meiji shisōshū II* 明治思想集II, Kindai Nihonshisō Taiki 近代日本思想体系, Chikuma shobō 筑摩書房, Tōkyō, 1977.

-KIYOZAWA Manshi 清沢満之, *Shūkyō tetsugaku gaigatsu* 宗教哲学骸骨 dans *Nihonmeicho* 43, Hashimoto M. (éd.), 橋本峰雄 (éd.), *Kiyozawa Manshi. Suzuki . Suzuki Daisetsu* 日本明著 43. 清沢満之. 鈴木大拙, Chūōkōronsha 中央公論社, Tōkyō, 1970, pp. 49 et ss.

-KONAKAMURA Kiyoshi 古中村清 « Shigaku no hanashi » 史学ノ話, *Shigaku zasshi dai ichi gō*, 15 février 1889, pp. 5-10.

-KOZAKI, “Christianity in Japan: its present condition and future prospects”, dans Barrows, , Rev. John Henry, *The World’s Parliament of Religions* vol. 2, pp. 1012-15.

-KOZAWA Masao 小沢正夫, *Kokinwakashū* 古今和歌集, *Nihon kōtenbungakuzenshū* 7 日本古典文学全集, Tōkyō, 1991.

-KRAFFT, H. *Souvenirs de notre tour du monde*, Paris, Hachette et Cie, 1885, cité dans BEILLEVAIRE, P. *Le voyage au Japon*.

- KUME Kunitake 久米邦武, *Kodaishi* 古代史 (*Histoire ancienne*), Tōkyō, 1908.

-LOTI, P. *Japonneries d’automne*, Calmann Lévy éd. Paris, 1898.

-MATSUMOTO Sannosuke 松本三之介 (éd.), *Meiji Shisōshū I* 明治思想集I, Kindai Nihon Shisō taiki 近代日本思想大系, 30, Chikuma Shobō 筑摩書房, Tōkyō, 1976.

-MATSUMOTO Sannosuke 松本三之助 (éd.) *Meiji shisōshū II* 明治思想集II, Kindai Nihonshisō Taiki 近代日本思想体系, Chikuma shobō 筑摩書房, Tōkyō, 1977.

-MATSUSHIMA Eiichi 松島榮一 (éd.), *Meiji shiron shū I-II* 明治史論集, *Meiji bungaku senshū* 明治文学全集 77, Chikuma shobō 筑摩書房, Tōkyō, 1974.

- MATSUYAMA, Takayoshi, “Origin of Shintoism”, dans Barrows Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, vol. 2, pp. 1370-73.

-MIKAMI Sanji 三上参次 et TAKATSU Kuwasaburō 高津鋏三郎, *Nihonbungakushi* 日本文学史, Tōkyō, 1890.

-MIYAKE Yonekichi 三宅米吉, *Shōgaku rekishi hensan hō* 小学歴史編纂法 dans Morita Toshio 森田俊男, Umeme Satoru 梅根悟 et Katsuda Shu.ichi 勝田守一 (ends.), *Miyake Yonekichi Kyōiku ron zenshū* 三宅米吉教育論集, Sekai Kyōiku ron shū 世界教育論集, Meiji tosho sōgyō 60 nen kinemn shopping 明治図書創業 60 年記念出版, Tōkyō, 1974, pp. 19-38.

-MIYAKE Yonekichi 三宅米吉, ぶんのかきがたにつきて, 1884 dans Yamamoto Masahide 山本正秀, *Kindai buntai keisei* 近代文体形成, op. cit. pp. 194-5.

-MIYAKE Yonekichi 三宅米吉, ぞくごをいやしむな, 1885 dans Yamamoto Masahide 山本正秀, *Kindai buntai keisei* 近代文体形成, op. cit. pp. 246-54.

-MIYAKE Setscrew 三宅雪嶺, *Shenzhen Nihonjin* 眞善美日本人 et *Giakushū Nihonjin* 偽悪醜日本人 dans Yanagita Izumi 柳田泉 (éd.), *Miyake Setsurei shū* 三宅雪嶺集, Meiji Bungaku zenshū 明治文学全集, Chikuma Shobō 筑摩書房, Tōkyō, 1967, pp. 200-220.

-MOTOORI Norinaga 本居宣長, “Uiyamabumi”, *Monumenta Nipponica*, vol. 42, n° 4 (Winter 1987), 456-93.

-MOTOORI Norinaga 本居宣長, *Uiyamabumi* うひ山ぶみ dans *Motoori Norinaga zenshū* 9 本居宣長全集 9, Tōkyō, 1926 (ancien), pp. 479-505

-MOTOORI Norinaga 本居宣長, “Tamakushige”, *Monumenta Nipponica*, vol. 43, n° 1 (Spring 1988), 45-61.

-*Motoori Norinaga zenshū* 8, 本居宣長全集 8, Tōkyō, 1993.

-MOTOORI Norinaga 本居宣長, *Aru hito no ieru koto*, *Tamakatsuma* (ある人のいえること、玉勝間), 8, *Motoori Norinaga zenshū* 1, 本居宣長全集 1, Tōkyō, 1993, p. 257.

-MOTOORI Norinaga 本居宣長, *Kojiki den dai ichi kan* 古事記伝第一巻, *Motoori Norinaga zenshu* 9, 本居宣長全集 9, Tōkyō, 1993,

- MOTOORI Norinaga 本居宣長, *Naobi no mitama* 直毘靈, *Kojiki den dai ichi kan* 古事記伝第一巻, *Motoori Norinaga zenshu* 9, 本居宣長全集 9, Tōkyō, 1993,, pp. 49- 63.

-MOTOYAMA Yukihiko 本山幸彦, *Miyake Setsurei shū* 三宅雪嶺集, *Kindai Nihon shisō Taiei* 5 近代日本思想大系 5, Chikuma Shobō 筑摩書房, Tōkyō, 1975.

-MOZUME Takami 物集高見, *Genbun-itchi* 言文一致, Tōkyō, 1886.

-MUROMATSU Iwao 室松岩雄 et alii (comp.), *Hirata Atsutane zenshū* 平田篤胤全集

-NAKANISHI Ushiō 中西牛郎, *Kyōikushūkyō shōtotsu dan'an* 教育宗教衝突断案 dans Shimazono Susumu, Takabashi, Hara et Hoshino Seiji 島園進 高橋原 星野靖二 (éds.) *Nihon no shūkyō kyōikuron dai 1 kan* 日本の宗教論第1巻, Kuresu shuppan クレス出版, Tōkyō, 2009.

-NAKANISHI Ushiō 中西牛郎, *Sekai sanseiron* 世界三聖論 dans Shimazono Susumu, Takabashi Hara, Hoshino Seiji(éds.) 島園進 高橋原 星野靖二, *Shirizu Nihon no shūkyōgaku* 4. *Shūkyō no kaiseikatei, dai 4 kan: Sekai sanseiron, kagakuteki shūkyōhoka*, シリズ日本宗教学4. 宗教の形成過程, 第4巻: 世界三聖論 科学的宗教ほか, Kuresu shuppan クレス出版, Tōkyō, 2006.

-NAKO Michiyo 那珂通世, *Josei Nenrikō* 上世年紀考, Tōkyō, 1897.

-NATSUME Sōseki 夏目漱石, *Bungakuron* 文学論, Iwanami shoten 岩波書店, Tōkyō, 1956.

-NATSUME Sōseki 夏目漱石, *Bungaku hyōron* 文学評論, Iwanami shoten 岩波書店, Tōkyō, 1985.

-NISHI Amane 西周, *Yōji o mote kokugo o shosuru no ron* 洋字ヲ以テ国語ヲ書スル dans Ōkubo Toshiaki 大久保利謙編 (éd.), *Nishi Amane zenshū* 西周全集, vol. II, Shūkō Shobō 宗高書房, Tōkyō, 1981, pp 569-79.

-NISHI Amane 西周, *Hyakugaku renkan* 百学連環 dans Ōkubo Toshiaki 大久保利謙, *Nishi Amane zenshū* 4 西周全集第四卷, Shūkō Shobō 宗高書房 Tōkyō

-NISHIMURA, S. “The Way of the Gods. Motoori Norigana’s *Naobi no Mitama*”, *Monumenta Nipponica*, vol. 46, n° 1 (Spring 1991), 21-41.

-NOBUTA Kishimoto 能武太岸本, “Future of religion in Japan”, dans Barrows, Rev. John Henry, *The World’s Parliament of Religions*, vol 2, pp. 1279-83

-ŌKUBO Toshiaki 大久保利 (éd.), *Nishi Amane zenshū* 西周全集, vol. II, Shūkō Shobō 宗高書房, Tōkyō, 1981.

-OCHIAI Naobumi 落合直文 et alii, *Nihon bungaku sensho* 日本文学選書, Tōkyō, 1890, vol. 1.

-Ogyū sensei gakusoku 荻生先生学則 dans Ogyū Sorai zenshū, *dai ichi kan Gakumon ronshū* 荻生徂徠全集第一卷学問論集, Misuzu Shobō みすず書房, Tōkyō, 1994, pp. 71-113.

-OGYŪ Sorai 荻生徂徠, *Gakusoku* 学則, II, dans Ogyū Sorai, *Nihon shisō taikai* 荻生徂徠 日本思想体系, Iwanami Shoten 岩波書店, Tōkyō, 1993.

-ŌTSUKI Fumihiko 大槻文彦 « Kokugo kairyō no hanashi » «国語改良の話», *Kyōiku Jirōn* 教育持論, 617, 1902, pp. 5-7.

-OWADA Tateki 大和田健樹 *Meiji bungaku shi* 明治文学史, Tōkyō, 1894.

- SHIBATA Rei.ichi 柴田礼一 , « Shintoism », dans Barrows Rev. John Henry, *The World’s Parliament of Religions*, vol. 1, pp. 451-4.

-SHIGENO Yasutsugu 重野安繹, “Shigaku ni jūjisuru mono ha sore kokoro shikō shihira narazaru bekarazu » 史学ニ従事スル者ハ其心至公至平ナラザルベカラズ, *Shigaku zasshi dai ichi gō*, 15 février 1889, pp. 1-5.

-SUGAO Nishikawa, “The three principles of shintoism”, dans Barrows Rev. John Henry, *The World’s Parliament of Religions*, vol. 2, pp. 1374-5.

-TAGUCHI Ukichi 田口 卯吉 *Nihon kaika no seishitsu* 日本開化之性質 dans Matsumoto Sannosuke 松本三之介 (éd.), *Meiji Shisōshū* 明治思想集, Kindai Nihon Shisō taikai 近代日本 思想 大系, 30, Chikuma Shobō 筑摩書房, Tōkyō, 1976.

-TAGUCHI Ukichi 田口卯吉, *Nihon kaika no seishitsu* 日本開化之性質, Tōkyō, 1886, dans Matsumoto Sannosuke 松本三之介 (éd.), *Meiji Shisōshū* 明治思想集, pp. 364-380.

-TAKABASHI Gorō 高橋五郎, *Shintō shin ron* 神道新論, 1880 dans Shimazono Susumu, Takakashi Hara, Hoshino Seiji 島蘭進 高橋原 星野靖二(éds.), *Shūkyō gaku no keisei katei, dai 3 kan* 宗教学の形成過程 第3巻, Shiri-zu nihon no shūkyō gaku 4 シリ-ズ日本の宗教学4, Kuresu shuppan クレス出版, Tōkyō, 2006.

-TAKABASHI Gorō 高橋五郎, *Bukkyō shin ron* 仏教新論, 1880 dans Shimazono Susumu, Takahashi Hara, Hoshino Seiji 島蘭進 高橋原 星野靖二 (éds.), *Shūkyō gaku no keisei katei, dai 3 kan*

-TAKETOSHI Yosaburō 竹越與三郎, *Nisen gokyaku nenshi* 二千五百年史, Tōkyō, 1896.

-TATSUMI Kojirō 辰巳小次郎 « Chi to Shin to no kankei » 知と信との関係, dans Shimazono Susumu, Takabashi Hara, Hoshino Seiji (éds.) 島園進 高橋原 星野靖二, *Shūkyō gaku no keisei katei, dai 3 kan* 宗教学の形成過程 第3巻, *Shokyōbenran: Shintōshinron-Buddōshinron* 言者教便贅: 神道新論仏教新論 Shiri-zu nihon no shūkyō gaku 4 シリ-ズ日本の宗教学4, Kuresu shuppan クレス出版, Tōkyō, 2006 pp. 57-8.

-TATSUMI Kojirō 辰巳小次郎, « Shūkyō hattatsu no taiyō » 宗教発達の大要 dans Shimazono Susumu, Takabashi Hara, Hoshino Seiji (éds.) 島園進 高橋原 星野靖二, *Shūkyō gaku no keisei katei, dai 3 kan* 宗教学の形成過程 第3巻, *Shokyōbenran: Shintōshinron-Buddōshinron* 言者教便贅: 神道新論仏教新論 Shiri-zu nihon no shūkyō gaku 4 シリ-ズ日本の宗教学4, pp. 48-50.

-*The Writtings of Lafcadio Hearn*, Large Paper Edition in sixteen volumes, vol. XIV: *Life and Letters*, edited by Elisabeth Houghth (in three volumes), vol. II, Boston et New York, Houghton Mifflin company, 1921.

-TOKI Hōryū 土宜法竜, “Buddhism in Japan”, dans Barrows Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, vol. 1, pp. 543-49.

-Tōyō daigaku Inoue Enryō kenkyūkai dai san bu (éd.) 東洋大学井上円了研究第三部, Inoue Enryō kenkyū. Shiryōshū dai issatsu, Rokkazasshi, Taiyō, kokumin no tomo, Nihonjin 井上円了研究資料集 第一冊 六会雑誌 太陽 国民の友 日本人, Tōkyō, 1981.

-*Tsuboi Shōgorō shū* 坪井勝五郎集, dans *Nihon Kōkōgaku jōshū* 日本考古学上集, vol. 2, Tsukiji Shokan 築地書間, Tōkyō, 1971.

-TSUBOI Shōgorō 坪井勝五郎, *Nihon kōkōgaku kōgi* 日本考古学講義, dans *Tsuboi Shōgorō shū 1* 坪井正五郎集1, *Nihon Kōkōgakusen 2* 日本考古学選, Tsukiji Shokan 築地書館, 1971, Tōkyō, pp. 14 et ss

-TSUBOI Shōgorō 坪井勝五郎 *Kōkōgaku no shinka* 考古学の真價, dans *Tsuboi Shōgorō shū 1* 坪井正五郎集1, pp. 30-4.

-TSUBOI Shōgorō 坪井勝五郎, *Kōkōgaku to Dozokugaku* 考古学と土俗学 dans *Tsuboi Shōgorō shū, op. cit.*, pp. 36-41.

-TSUBO.UCHI Shōyō 坪内逍遙, *Shōsetsu shinzui* 小説真髓, Iwanami Bunko 岩波分庫, Tōkyō, 2010.

-UEDA Kazutoshi 上田万年, *Kokugo no tame ni* 国語之為に, Tōkyō, 1895.

-UEDA Kazutoshi 上田万年, « Kyōiku ue kokugogakusha no hōki » (教育上国学者の放棄), dans Yamamoto Masahide 山本正秀, *Kindai buntai keisei shiryō shūsei, I* 近代文体形成史料集成I, Ōfūsha 桜楓社, Tōkyō, 1978, vol. 1, pp. 732-41.

-UEDA Kazutoshi 上田万年, « Hyōjungo ni tsuite » (標準語に就いて), dans Yamamoto Masahide 山本正秀 *Kindai buntai keisei shiryō shūsei, I* 近代文体形成史料集成I, vol. 1, pp. 727-31.

-UEDA Kazutoshi 上田万年 “Kokugo to kokka” (-国語と国家), dans *Ochiai Naobumi, Ueda Kazutoshi, Haga Yaichi, Fujioka Sakutarō shū*, pp. 108-133.

-WADA Masao, *Genbun-itchi. Ōfukubun* 言文一致往復文, Tōkyō.

-YATABE Ryōkichi 矢田部良吉, *Rōmaji hayamanabi* 羅馬字早学び, Tōkyō, 1885.

-YAMADA Bimyō 山田美妙, *Genbun-itchi. Tairei* 言文一致文例, Tōkyō, 1901.

-YAMADA Bimyō 山田美妙, *Shinbunpan. Genbun-itchi* 新文範, 言文一致, Tōkyō, 1911.

-YAMADA Bimyō 山田美妙, « Genbun-itchi ron gairyaku » 言文一致論概略, recueilli dans Yamamoto Masahide 山本正秀, *Kindai buntai keisei* 近代文体形成, pp. 414-21.

-YANAGITA Izumi 柳田泉 (éd.), *Miyake Setsurei shū* 三宅雪嶺集, Meiji Bungaku zenshū 明治文学全集, Chikuma Shobō 筑摩書房, Tōkyō, 1967.

-YANAGITA Kunio 柳田国男, *Yumegatari* 夢がたり dans Higashi Masao 東雅夫, *Yanagita Kunio shū. Yūmeidan* 柳田国男集幽冥談, Chikuma shobō 筑摩書房, Tōkyō, 2007, Chikuma bunpo Fu 36.6 ちくま文庫 ふ 36.6, pp. 367-74.

-YANAGITA Kunio 柳田国男, *Yūmeidan* 幽冥談, dans Higashi Masao 東雅夫, *Yanagita Kunio shū* 柳田国男集幽冥談, pp. 115-34

-YAMAMOTO Masahide 山本正秀, *Kindai buntai hassei shiteki kenkyū* 近代文体發生の史的研究, Iwanami Shoten, Tōkyō, 1966.

-YAMAMOTO Masahide 山本正秀, *Kindai buntai keisei shiryō shūsei, I* 近代文体形成史料集成I, Ōfūsha 桜楓社, Tōkyō, 1978, vol. 1.

YANAGITA Kunio (éd. et comp.), *Japanese Manners and Customs in the Meiji Era*, Ōbunsha, Tōkyō, 1957.

-YANAGITA Kunio 柳田国男, *Tōno Monogatari* 遠野物語 dans Higashi Masao 東雅夫, *Yanagita Kunio shū. Yūmeidan* 柳田国男集幽冥談, pp. 24-91.

-YOSHIGIRO Kawai “A Declaration of faith and the truth of buddhism”, dans Barrows Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions*, vol. 2, pp. 1290-3.

-WATANABE Shūjiro 渡辺修次郎, *Nihon bun o seitei suru hōhō* 日本文之制定スル方法 dans Yamamoto Masahide 山本正秀, *Kindai Buntai keisei*, pp. 154-5.

2. Ouvrages généraux

-BERQUE, A. (dir.). *Dictionnaire de la civilisation japonaise*, Ed, Hazan Farigliano, 1994.

-CARY, O. *A History of Christianity in Japan*, 2 vol. Curzon Press, Richmond, 1993, 2 vol.

-DE BARY, Th. et alii (compilateurs), *Sources of Japanese Tradition*, vol. II, Columbia University Press, New York, London, 1964.

-DUUS, P. (éd.), *The Cambridge History of Japan*, vol. 6. *The Twentieth Century*, Cambridge University Press, Cambridge, 1995.

- GORDON, A. *A Modern History of Japan. From Tokugawa Times to the Present*, (2^e éd.), Oxford University Press, Oxford, 2009.

-HANE, M. *Modern Japan. A Historical Survey*, One world, Colorado, 2001.

- HINSLEY, F. H. (éd.), *The New Modern History. Vol. XI. Material Progress and World Wide problems 1870-1898*, Cambridge University Press, Cambridge, 1961.

-JANSEN, M. B. (éd.), *The Cambridge History of Japan. Vol. 5. The Nineteen Century*, Cambridge University Press, Cambridge, 1993.

-KATO, S. *A history of Japanese Literature. The First Thousand Years*, The Macmillan Press Ltd. London-Bosington, 1979 (trad. D. Chibbett).

-KATO, S. *Histoire de la littérature japonaise. Tome 3. L'époque moderne*, Fayard/Intertextes, Paris, 1986, p. 189 (1^{ere} éd. Nihonbungakushi josetsu Chikuma shobō, Tōkyō).

-KEENE, D. *World within walls. Japanese Literature of the Pre-modern Era 1600-1867*, New York, 1976.

- KONISHI, J. *A history of Japanese Literature. Vol I: The Archaic and Ancient Ages*, Princeton University Press, Princeton, 1984, (trad. A. Gatten et N. Teele).
- KRACHT, K. "Mito School" in *Kodansha Encyclopedia of Japan*, Tōkyō, 1983, p. 205.
- RUBIO, C. *Claves y textos de la literatura japonesa. Una introducción*, Cátedra, Madrid, 2007, Col. Crítica y estudios literarios.
- TOTMAN, G. *A History of Japan*, Oxford, 2005 (1ere. éd. 2000).
- WHITNEY HALL, J. (éd.), *The Cambridge History of Japan, vol. 4 : The Early modern Japan*, Cambridge University Press, Cambridge, 1991.
- Dictionnaire historique du Japon*, vol 1. Maison Franco-japonaise-Maisonnette et Larousse, Paris, 2000, s.v. *Dajokan*, pp. 421-22.
- Nihongo 10. Buntai 日本語 10 文体*, Iwanami Shoten, 岩波書店, Tōkyō, 1992.
- Nihon shūkyō jiten 日本宗教事典*, Kōbundō 弘文堂, Tōkyō, 1985.
- Kodansha Encyclopedia of Japan*, vol. 5, Kodansha, Tōkyō, 1993, s.v. "National anthem", p. 335.
- *Kodansha Encyclopedia of Japan*, vol. 5, Kodansha, Tōkyō, 1993, s.v. "national flag", p. 339.
- *Kokushi daijiten 国史大辞典*, Yoshikawakōbunkan 吉川弘文館, Tōkyō, 1986, dai 4 kan 第4巻, s.v. « kimigayo » 君が代, p. 210
- *Kokushi daijiten 国史大辞典*, Yoshikawakōbunkan 吉川弘文館, Tōkyō, 1986, dai 5 kan 第5巻, s.v. "kokki" 国旗, p. 893.
- Kokushi daijiten 国史大辞典*, Yoshikawakōbunkan 吉川弘文館, Tōkyō, 1986, dai 8 kan 第8巻, s.v. « Daijōsai » 大嘗祭, pp. 769-71.
- *The Art Museum of Japan. 日本美術館*, Shōgakukan 小学館, Tōkyō, 1997.
- Nihon bijutsu jiten 日本美術事典*, 平凡社, Tōkyō, s.v. "nihonga" 日本画, pp. 712-4.

3. Livres et essais.

- Acceptance of Western Cultures in Japan from the Sixteenth to the mid Nineteenth Century*, The Center for East Asian Cultural Studies, Tōkyō, 1964.
- AKAMATSU, P. *Meiji 1868. Révolution et contre-révolution en Japon*, Calmann-Lévy, Paris, 1968, Col. Les grandes vagues révolutionnaires.
- ANSART, O. "Les chemins de la justification" dans Girard et alii (dir.), 3-48.
- ANSART, O. *L'empire du rite. La pensée politique d'Ogyū Sorai. Japon 1666-1728*, Librairie Droz, Genève-Paris, 1998.
- ANTONI, K. *Shintō und die Konzeption des japanischen Nationalwessens (kokutai)*, Brill, Leiden-Boston-Köln, 1998.
- ARAI Ken, TANAKA Shigeru 洗建 田中滋 (éds.), *Kokka to Shūkyō. Shūkyō kara miru kingendai Nihon jōkan 国家と宗教・宗教から見る近現代日本 上巻*, Kyōto Bukkyōkai 京都仏教会, Hōzōkan 法藏館, Kyōto, 2008
- ARIMA, S. « The Western Influence on Japanese Military Science, Shipbuilding and Navigation » dans *Acceptance of Western Cultures in Japan*, pp. 118-145.
- ASTON, W. G. (traductor), 1985, *Nihongi. Chronicles of Japan from Earliest Times to A.D. 697*, Tōkyō (1ère end. 1972).
- BATTEN, B. L. « Foreign Threat and Domestic Reform: The Emergence of the Ritsuryō State », *Monumenta Nipponica*, Vol. 41, No. 2 (Summer, 1986), pp. 199-219.

-BEASLEY, W. G. "Councilors of samurai origin in the Early Meiji Government. 1868-69", *Bulletin of the School of Oriental and African Studies university of London*, vol. 20, No. 1/3, Studies in Honor of Sir Ralph Turner, Director of the School of Oriental and African Studies, 1937-57 (1957), pp. 89-103.

-BEASLEY, W. G. "Japan", dans Hinsley, F. H. (éd.), *The New Modern History. Vol. XI. Material Progress and World Wide problems 1870-1898*, Cambridge University Press, Cambridge, 1961.

-BEASLEY, W. G. *Great Britain and the opening of Japan. 1834-1858*, Japan Library, London, 1995 (1ère éd. 1951)

-BEASLEY, W. G. *Japan Encounters the Barbarians. Japanese travelers in America and Europe*, Yale University Press, New York-London, 1995

-BEASLEY, W. G. *Select Documents on Japanese Foreign Policy, 1853-1868*, Oxford University Press, London, 1967 (1ère éd. 1955).

-BEASLEY, W. G. et PULLEBLACK, E. G. (éds.), *Historians of China and Japan*, Oxford University Press, School of oriental and African Studies, London, 1962 (1ère. Éd. 1961).

-BERLINGUEZ-KONO, N. (dir.), *Japon au Pluriel 8. La modernisation japonaise en perspective*, Actes du huitième colloque de la Société Japonaise des études Japonaises, Lille 18-20 décembre, Éd. Philippe Picquier, Arles, 2011

-BERTHON, J.-P., BOUCHY, A. et SOUYRI, P. F. (éds.), *Identités, marges, médiations. Regards croisés sur la société japonaise*, Actes des troisièmes tables rondes franco-japonaises 1997-1998, Ecole Française d'Extrême-Orient, Paris, 2001, Etudes thématiques.

-BORSA, G. *La nascita del mondo moderno in Asia Orientale. La penetrazione europea e la crisi delle società tradizionali in India, China e Giappone*, Rizzoli Editore, Milan, 1977.

-BORTON, H. "A Survey of Japanese Historiography", *The American Historical Review*, Vol. 43, No. 3 (Apr., 1938), pp. 489-499.

-BOUSQUET, G. *Le Japon de nos jours et les échelles de l'Extrême Orient*, Paris, Hachette, 1877, 2 vol. cité dans Beillevaire, P. *Le voyage au Japon*, op. cit.

-BREEN, J. et TEEUWEN, M. (éds.), *Shinto in History. Ways of the Kami*, Curzon, Richmond, 2000.

-BREEN, J. L. « Shintoist in Restoration Japan (1868-1872): Towards a Reassessment », *Modern Asian Studies*, vol. 24, n° 3 (Jul. 1990), pp. 578-602.

-BROTONS, A. et GALAN, Chr. (dir.), *Japon au pluriel 7, Actes du septième colloque de la Société française des Études japonaises. Campus de Michel-Ange du CNRS Paris, 20-22 décembre 2006*, Éd. Philippe Picquier, Arles, 2007.

-BROWNLEE, J. S. (éd.), *History in the service of the Japanese Nation*, University of Toronto- York University Joint Center on Modern East Asia, Publication Series, vol. 2, n° 2, Toronto, 1983.

-BROWNLEE, J. S. "The Jeweled Comb-Box. Motoori Norinaga's *Tamakushige*", *Monumenta Nipponica*, vol. 43, n° 1 (Spring 1988), pp. 34-44.

-BROWNLEE, J. S. *Japanese Historians and the National Myths, 1600-1945. The Age of the Gods and Emperor Jimmu*, UBC Press/Vancouver University of Tokyo Press, Vancouver, 1997.

-BROWNSTEIN, Michael C. « From Kokugaku to Kokubungaku. Canon Formation in the Meiji Period », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 77, n° 2 (dec. 1987), pp. 435-60.

-BRUNEAU, M. "Pour un modèle géohistorique de l'hellénisme et de la diaspora grecque", *Mésogeios 1* (1998), pp. 33-53.

- BURNS, Susan L. *Before the Nation. Kokugaku and the imagining of community in early Modern Japan*, Duke University Press, Durham et London, 2003.
- BURUMA, I. *Inventing Japan. 1853-1964*, A modern Library Chronicles Book, The Modern Library, New York, 2004.
- CAILLET, L. « Ethnographies japonaises », *Ateliers d'Anthropologie*, 30, avril 2006, pp. 9-34.
- CALVET, R. C. « La faiblesse de la présence française dans le Japon du XIX^e siècle » dans Raibaud, M. et Souty, F. (éds.), pp. 91-101
- COALDRAKE, W. H. *Architecture and Authority in Japan*, London et New York, Routledge, 1996.
- CONAN, Ellen P. *Nihonga. Transcending the Past: Japanese Style Painting, 1868-1968*, The Saint Louis Art museum, The Japan Foundation, St. Louis, Missouri, 1995.
- CORNAILLE, A. *Le premier traité franco-japonais. Son application au vu des dépêches diplomatiques du Duchesne de Bellecourt*, POF, Paris, 1994
- CRAIG, A. M. « The Central Government », dans Jansen, M. B. et Rozman, G. (éds.), *Japan in Transition from Tokugawa to Meiji*, Princeton, 1988, pp. 36-67.
- CRAWCOUR, E. Sydney "Industrialization and technological change 1885-1920" dans DUSS, P. (éd.), *Cambridge History of Japan*, vol. 6, 1995, pp. 385-450.
- DANIELS, G. *Sir Harry Parkes. British representation in Japan. 1865-1883*, Japan Library, Folkstone, 1996.
- DAVIS, W. "The Civil Theology of Inoue Tetsujirō", *Japanese Journal of Religious Studies*, Vol. 3, No. 1 (Mar., 1976), pp. 5-40.
- DAVIS, W. "Buddhism and the Modernization of Japan", *History of religions*, vol. 28, n° 4 (May 1989), pp. 304-39.
- DENOON, D. Et alii. (éds.), *Multicultural Japan. Paleolithic to Postmodern*, Cambridge University Press, Cambridge, 1996.
- DE TOUCHET, E. *Quand les Français armaient le Japon. La création de l'arsenal de Yokosuka. 1865-1882*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2003.
- DUTEIL-OGATA, F. "Le fait religieux: rupture et continuité: 1854-2004" dans Sabouret (dir.), pp. 293-303.
- DUUS, P. "Whig History, Japanese Style: The Min'yusha Historians and the Meiji Restoration", *The Journal of Asian Studies*, Vol. 33, No. 3 (May, 1974), pp. 415-436.
- EISENSTADT, S. N. "Axial and non-Axial Civilizations. The Japanese Experience in a Comparative Perspective. The construction of Generalized Particularistic Trust" dans H. Sonoda et S. N. Eisenstadt (éds.), pp. 1-18.
- ELMAN, B. A.; DUNCAN, J. B. et OOMS, H (éd.), *Rethinking Confucianism. Past and Present in China, Japan, Korea and Vietnam*, University of California, Los Angeles, 2002.
- EUBANKS, Ch. "On the Winds of a Bird: Folklore, Nativism, and Nostalgia in Meiji Letters", *Asian Folklore Studies*, vol. 65, n° 1, 2006, pp. 1-20.
- FAWCETT. "Archeology and Japanese Identity", dans Denoon, D. et. All (éds.), *Multicultural Japan. Paleolithic to Postmodern*, Cambridge University Press, Cambridge, 1996, pp. 60-77.
- FIEVE, N (sous la direction de), *Atlas historique de Kyōto. Analyse spatiale des systèmes de mémoire d'une ville, de son architecture et de son paysage urbain*, les Editions de l'Amateur, imprimé à Barcelone, 2008.
- FUJI, T. "Une modernité inachevée. Pourquoi les Contes de Tōno de Yanagita Kunio sont lus aujourd'hui « , *Ebisu* 44, 2011, pp. 137-56.

-FUJITANI, T. *Splendid Monarchy. Power and Pageantry in Modern Japan*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles-London, 1996.

- FUKUTA Ajiō 福田アジお, *Yanagita Kunio no Minzokugaku 柳田国男の民俗学*, Yoshikawakōbunkan 吉川弘文館, Tōkyō, 1992.

-FUNAOKA, S. *Pierre Loti et l'extrême Orient. Du Journal à l'œuvre*, Librairie-éd. France-Tosho, Tōkyō, 1983.

- FRASER, A. "The Expulsion of Ōkuma from the Government in 1881", *The Journal of Asian Studies*, Vol. 26, No. 2 (Feb., 1967), pp. 213-236.

- FURUSHIMA, T. « The village and agriculture during the Edo period » dans WHITNEY HALL, J. (éd.), *The Cambridge History of Japan, op. cit.*, pp. 478-518.

-GALAN, Ch. *L'enseignement de la lecture au Japon : Politique et éducation*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2001.

-GLUCK, C. « Meiji et la modernité : de l'histoire à la théorie », dans *Japon au Pluriel* 8, 2011, pp. 575-595, p. 583-4.

-GONON et GALAN, Chr. (dir.), *Le monde comme horizon. Etat des sciences humaines et sociales au Japon*, Éd. Philippe Picquier, Paris, 2008.

-GOODMAN, G. K. *The Dutch impact on Japan (1640-1853)*, E. J. Brill, Leiden, 1967

-GORDON, M. L. "Some Characteristics of buddhism as it exists in Japan which indicate that it is not a final religion", dans Barrows, vol. 2, pp. 1293 et ss.

-GRIOLET, P. « L'élaboration du Rescrit sur l'Education, *kyōiku chōgoku* » dans Tschudin, J.-J. et Hamon, Cl. (éds.), pp. 59-77.

-GRIOLET, P. *La modernisation du Japon et la réforme de l'écriture*, POF, Paris, 1985.

- HAGA Noboru 芳賀登, *Yanagita Kunio to Hirata Atsutane 柳田国男と平田篤胤*, Kōseisha, 白告星社, Tōkyō, 1997.

- HALL, W. « The Muromachi Bakufu » dans Yamamura, K. (éd.), *The Cambridge History of Japan, vol 3 : Medieval Japan*, Cambridge University Press, Cambridge, 1990, pp. 175-230.

-HAMIKAWA, H. (compilateur et éditeur), *Japan-American Diplomatic Relations in the Meiji-Taisho Era* (trad. et adaptation de Kimura M.), Pan-Pacific Press, Tōkyō, 1958.

-HANE, M. *Peasants, Rebels, Women, and outcastes. The underside of modern Japan* (2de. éd.), Rowman and Littlefield publishers Inc. Lanham-Boulder- New York- Oxford, 2003.

-HARDACRE, H. "Creating State Shinto: The Great Promulgation Campaign and the New Religions", *Journal of Japanese Studies*, Vol. 12, No. 1 (Winter, 1986), pp. 29-63.

-HARDACRE, H. "The Shintō Priesthood in Early Meiji Japan: Preliminary Inquiries", *History of Religions*, Vol. 27, No. 3, Shintō as Religion and as Ideology: Perspectives from the History of Religions (Feb., 1988), pp. 294-320, pp. 311-13.

-HARDACRE, H. *Shintō and State. 1868-1988*, Princeton university Press, Princeton-New Jersey 1989.

-HAROOTUNIAN, H. D. "The Consciousness of Archaic Form in the New Realism of *Kokugaku*" dans T. Fajita et J. Scheiner (éds.), *Japanese Thought in the Tokugawa Period 1600-1868*, Chicago-London, 1978, pp. 63-184.

-HAROOTUNIAN, H. D. « The Economic Rehabilitation of the Samurai in the Early Meiji Period », *The Journal of Asian Studies*, Vol. 19, No. 4 (Aug., 1960), pp. 433-444

-HAROOTUNIAN, H. D. *Things Seen and Unseen. Discourse and Ideology in Tokugawa Nativism*, University of Chicago Press, Chicago, 1988.

- HASHIKAWA Bunzo 橋川文三, Yanagita Kunio. *Sono ningen to shisō* 柳田国男 *その人間と思想*, Kōdansha 講談社, Tōkyō, 1977.
- HAVENS, N. "Shintō" dans Swanson, P. L. et Chilson, Cl. (éds.), *Nanzan Guide of Japanese Religions*, Hawaii, 2006, pp. 14-37.
- HERAIL, F. "Arai Hakuseki, interprète des récits de l'Age des divinités" *Cipango. Cahier d'études japonaises* 2, 1993, pp. 165-189
- HIRAKU, S. "Tongues-Tied. The Making of a 'National Language' and the discovery of dialects in Meiji Japan", *The American Historical Review*, vol. 115, n° 3 (June 2010), pp. 714-731.
- HOLTOM, D. Cl. *Un estudio sobre el Shintō moderno. La fe nacional del Japón*, Paidós Orientalia, Barcelona, 2004.
- HOSONO, M. *Nagasaki prints and early copper plates*, (trad. Lloyd R. Craighill), Kodansha International, Tōkyō, 1978.
- HOUEITE, A. "Une ascension au Fusiyama", *Le Tour du monde*, 2^e sem. 1879, pp. 401-16.
- IENAGA, S. "Japan's Modernisation and Buddhism", *Contemporary Religions in Japan*, vol. 6, n° 1 (March 1965), pp. 1-41.
- IKAWA-SMITH, F. « Co-Traditions in Japanese Archeology », *World Archeology*, vol. 13, n° 3, Regional Traditions of Archaeological Research II (Feb. 1982), pp. 296-309.
- INOUE Kiyoshi 井上清, *Nihon no rekishi, 20. Meiji Isshin* 日本の歴史20 明治維新, Chūokoronsha 中央公論社, Tōkyō, 1974.
- IRIYE, A. "Japan's driver to great-power status", dans Hansen, M. B., *Cambridge History of Japan*, vol. 5, Cambridge, 1989, pp. 721-782.
- ISHIDA, Ichirō 石田 一良, *Nihon shisō shi kairon* 日本思想史根概論, Yoshikawa Kobunkan 吉川弘文館, Tōkyō, 1963.
- ISHIDA, T. "Creating modern Japan as a cultural unit" H. Sonoda et S. N. Eisenstadt (éds.), 129-45.
- ISOMAE, J. "Reappropriating th Japanese Myths. Motoori Norinaga and the Creation Myths of the *Kojiki* and *Nihon Shoki*", *Japanese Journal of Religious Studies*, 2000, 27 1-2, 15-39.
- ITO, Y. *Yamaji Aizan and his time. Nationalism and debating Japanese History*, Obbol Oriental, Folkstone Kent, 2007.
- IWAI Tadakuma 岩井忠熊, "Shigeno Yasutsugu" 重野安繹 dans Nagabara Keiji 永原慶二 et Kano Masanao 鹿野政直 (éd.), *Nihon no rekishigaku* 日本の歴史学, Tōkyō, 1976, pp. 3-10.
- JAFFE, R. M. "Seeking Śākyamuni: Travel and the Reconstruction of Japanese Buddhism", *Journal of Japanese Studies*, Vol. 30, No. 1 (Winter, 2004), pp. 65-96.
- JANSEN, M. B. « The ruling Class », dans Jansen, M. B. et Rozman, G. (éds.), *Japan in Transition*, 1988, pp. 68-90.
- JANSEN, M. B. *The Making of modern Japan*, Belkap Press of Harvard University Press, London, 2000.
- JANSEN, M. et ROZMAN, (éds.), *Japan in Transition from Tokugawa to Meiji*, Princeton University Press, Princeton, 1988.
- JOSEPHSON, Jason Ānanda, "When Buddhism Became a "Religion": Religion and Superstition in the Writings of Inoue Enryō", *Japanese Journal of Religious Studies*, Vol. 33, No. 1 (2006), pp. 143-168.

- KAJIKI Gō 梶木剛, *Yanagita Kunio no shisō 柳田国男の思想*, Keisakushobō 勁草書房, Tōkyō, 1989.
- KARATANI, K. *Origins of Modern Japanese Literature*, Duke University Press, Durham et London, 1993.
- KATSUMATA, S. *Ikki. Coalitions, ligues et révoltes dans le Japon d'autrefois*, CNRS Éd. Paris, 2011 (1^{ère} éd. Iwanami Shoten, Tōkyō, 1982).
- KAWADA, M. *The Origin of Ethnology in Japan. Yanagita Kunio and his Time*, Kegan Paul International, London New York, 1993, Col. Japanese Studies.
- KEENE, D. *Dawn to the West. Japanese Literature in the Modern Era Fiction*, An Owl Book, Henry Holt and company, New York, 1984.
- KEENE, D. *The Japanese Discovery of Europe, 1720-1830*, Stanford University Press, Stanford, 1969 (1^{ère} éd. 1952).
- KENJI, U. "The Idea of Restoration in the Thought of the Kokugaku School from Keichū to Norinaga", *PSJ* 11(1975), pp. 41-59.
- KETELAAR, James E. « Strategic Occidentalism. Meiji Buddhism at the World's Parliament of Religion », *Buddhist-Christian Studies*, vol. 11 (1991), pp. 37-56.
- KISALA, R. "Japanese Religions" dans Swanson et Chilson (éds.), pp. 3-13.
- KISHIMOTO, H. (comp.) *Japanese Religion in the Meiji Era*, Ōbansho, Tōkyō, 1956, trad. J. F. Homes.
- KITAGAWA, J. M. "The Japanese 'Kokutai' (National Community). History and Myth", *History of Religions*, vol. 13, n° 3 (February 1974), pp. 209-26.
- KITAGAWA, J. M. "Some Remarks on Shintō", *History of Religions*, Vol. 27, No. 3, Shintō as Religion and as Ideology: Perspectives from the History of Religions (Feb., 1988), pp. 227-245.
- KITAGAWA, J. M. *Religion in Japanese History*, Columbia University Press, New York, 1990 (1^{ère} éd. 1966).
- KAGEYAMA Noboru 影山昇, "The Meirokusha (Meiji 6 Society) and the Scholars from the Shizuoka-Clan" (*Meirokusha no shakai kyōikukatsudō to Shizuokahan no hitobito* 明六社の社会教育活動と静岡藩の人びと), *Bulletin of the National Institute of Multimedia Education (Hōsō kyōiku hanhatsu senta- kenkyū kiyō dai 9 gō 放送教育開発センター研究紀要第9号)*, no. 9, 1993, pp. 89-113.
- KONDO, A. *Japón. Evolución histórica de un pueblo (hasta 1650)*, Nerea, Guipúzcoa, 1999.
- KÖNIGSBERG, M. « The 'Transparent Narrator' revisited : Ozaki Kōyō and *genbun itchi* », *Japanese Language and Literature*, vol. 42, n° 1 (avril 2008), pp. 197-226.
- KONISHI Shirō 小西四郎, *Kaikoku to Jōi 開国と攘夷*, Chūōkōronsha 中央公論社, Nihon no rekishi 日本歴史 19, Tōkyō, 1994.
- KORNICKI, P. F. "Public Display and Changing Values. Early Meiji Exhibitions and Their Precursors", *Monumenta Nipponica*, Vol. 49, No. 2 (Summer, 1994), pp. 167-196.
- KOYAMA-RICHARD, B. *Japon rêvé. Edmond Goncourt et Hayashi Tadamasa*, Hermann, Paris, 2001.
- KOYASU Nobukuni 子安宣邦, *Hirata Atsutane no sekai 平田篤胤の世界*, Perikansha ペリカン社, Tōkyō, 2001.
- KURODA, T. "Shinto in the History of Japanese Religion", *The journal of Japanese Studies*, vol. 7, n° 1 (1981), pp. 1-21.
- LANCASTER, C. "Japanese Buildings in the United States before 1900: Their Influence upon American Domestic Architecture", *The Art Bulletin*, Vol. 35, No. 3 (Sep., 1953), pp. 217-224.

-LAURENS, E. « Anthropologie culturelle : vers une voie japonaise ni primitive ni occidentale », dans Gonon et Galan (éds.), pp. 201-247.

-LAVELLE, P. *La pensée politique du Japon contemporain (1868-1989)*, Paris, PUF, 1990, Col. Que sais-je ?

-LEE, Yoonsuk, « *Kokugo* » to iu shisō, 国語という思想, Iwanami shoten 岩波書店, Gakujutsu 学術, 263, Tōkyō, 2012.

-LEVY, Chr. « Les syndicats de l'ère Meiji : les enjeux d'une modernité naissante » dans TSCHUDI J.-J. et HAMON, C. (éds.), *La nation en marche. Etudes sur le Japon impérial de Meiji*, Éd. Philippe Picquier, Paris, 1999, pp. 227-41.

-LOW, M. "Physical Anthropology in Japan. The Ainu and the Search for the Origins of the Japanese", *Current Anthropology*, vol. 53, suppl. April 2012, pp. 57-69.

-LOZERAND, E « La constitution d'une littérature nationale dans le Japon de 1890 », dans Tschudin, J.-J. et Hamon, Cl. (éds.), pp. 123-41.

-LOZERAND, E. *Littérature et génie national. Naissance d'une histoire littéraire dans le Japon du XIX^e siècle*, Les Belles Lettres, Col. Japon, Paris, 2005.

-MACÉ, F. "De l'inscription de l'histoire nationale dans le sol: à la recherche des tombes impériales à partir de la seconde moitié d'Edo", *Japon au pluriel. Actes du 3^{eme}. Colloque de la société française des études japonaises* (campus Michel-Ange du CNRS, Paris 17-19 décembre 1998), publiées sous la direction de J.-P. Berthon et A. Gossot, Paris, 1999, pp. 173-9.

-MACÉ, F. "Le Shintō en mal de funérailles" dans *Japon au pluriel. Actes du 1^{er}. Colloque de la société française des études japonaises* (Saint-Germain en Laye et Paris, 16-17 décembre 1994), publiées sous la direction de P. Beillevaire et A. Gossot, Paris, 1995, pp. 45-51.

-MACÉ, F. "Le Shintō et les shintō à l'époque d'Edo", *Japon au pluriel 5. Actes de la société française des études japonaises* (Maison de la Culture du Japon et campus Michel-Ange du CNRS, Paris, 19-21 décembre 1999), éditées par P: Triolet et M. Lucke, Paris, 2004, pp. 95-104.

- MAKINO, Y. "Lafcadio Hearn and Yanagita Kunio. Who initiated folklore studies in Japan?", dans Seijō daigaku keizaikenkyū 成城大学経済研究, Seijō daigaku keizaigakkai 成城大学経済学会, n° 166, 2004, 11, pp. 133-45.

-MARQUET, "Conscience patrimoniale et écriture de l'histoire d'art nationale", dans TSCHUDIN, J.-J. et HAMON, Cl. (Éds.), *La nation en marche*, pp. 143-62.

-MARSHALL, B. K. « Professors and Politics: The Meiji Academic Elite », *Journal of Japanese Studies*, Vol. 3, No. 1 (Winter, 1977), pp. 71-97.

-MARTIN, B. *Japan and Germany in the Modern World*, Berghahn Books, Providence, Oxford, 1995.

-MARUYAMA, M. *Essais sur l'histoire de la pensée politique au Japon*, PUF, Paris, 1996 (trad. du japonais par J. Joly), Col. Orientales.

-MASAAKI, K. (éd.), *Japanese Thought in the Meiji Era*, Ōbunsha, Tōkyō, 1958, trad. D. Abosch.

-MASHIGE, B. "Religion and society in the Edo Period, as Revealed in the Thought of Motoori Norinaga", *Modern Asian Studies*, vol. 18, n° 4, special Issue: *Edo Culture and Its Modern Legacy*, 1984, pp. 581-92.

-MASUI, M. "Lafcadio Hearn as a folklore dilettante", *Kyōtofuritsudaigaku Gakujutsuhōkokujinbun* 京都府立大学 学術報告人文, *Kyōtofuritsudaigaku Gakujutsuhōkoku iinkaihen* 京都府立大学 学術報告 委員会編, n° 43, 1991, pp. 23-31.

- Mc RAE, John R. « Oriental Verities on the American Frontier: The World's Parliament of Religions and the Thought of Masao Abe », *Buddhist-Christian Studies*, vol. 11 (1991), pp. 7-36.
- MEHL, M. "Scholarship and Ideology in Conflict: The Kume Affair, 1892", *Monumenta Nipponica*, Vol. 48, No. 3 (Autumn, 1993), pp. 337-357.
- MEHL, M. *History and the State in Nineteenth- Century Japan*, Houndmills, Hampshire, MacMillan Press, 1998.
- MITANI, H. (translated by D. Noble), *Escape from Impasse. The Decision to open Japan*, I-House Press, Tōkyō, 2008, LTCB International library selection.
- MITANI, T. "The establishment of party cabinet" dans DUUS, P. (éd.), *The Cambridge History of Japan*, op. cit. pp. 55-96.
- MIYOSHI, M. *As We Say Them. The First Japanese Embassy to the United States*, Kodansha International, New York, Tōkyō, 1979.
- MIZUTA, Miya Elise, « 'Fair Japan' : On Art and War at the Saint Louis World's Fair, 1904 », *Discourse*, 28,1 Winter, 2006, pp. 28-52.
- MORI Ikuo 森郁夫, « Rekishi kōkogaku to wa nan ka » 歴史考古学とは何か dans Sakatsume Hideichi 坂詰秀一 et Mori Ikuo 森郁夫 (éds), *Nihon rekishi Kōkogaku wo manabu*, 1 日本歴史考古学を学ぶ上 pp. 2-11.
- MORITA, James R. "Shigarami zōshi", *Monumenta Nipponica*, vol. 24, n° 1/2 (1969), pp. 47-58.
- MOCHIZUKI Hisataka 望月久貴, *Meijishoki kokugokyōiku no kenkyū* 明治初期国語教育の研究, Keisuisha 溪水社, Tōkyō, 2007.
- MORRIS-SUZUKI, T. *The Technological transformation of Japan (XVII-XXth centuries)*, Cambridge University Press, Cambridge, 1996, (1^{re} éd. 1994).
- MORSE, Ronald A. *Yanagita Kunio and the Folklore Movement. The Search for Japan's Character and Distinctiveness*, Garland Folklore Library, 2, Garland Publishing, New York-London, 1990.
- MOTOYAMA, J. "The Political thought of the late Mito School", *PSJ* 11, 95-119.
- MOTOYAMA, Y. "The political Thought of the Mito School", *PSJ* 11 (1975), 95-119.
- MUTEL, J. *La fin du Shogunat et le Japon Meiji. 1853-1912*, Hatier, Paris, 1970
- NAGABARA Keiji 永原慶二 et KANO Masanao 鹿野政直 (éd.) *Nihon no rekishigaku* 日本の歴史学, Nihon Hyōronsha 日本評論社, Tōkyō, 1976.
- NAKAMURA, M. *Japanese fiction in the Meiji Era*, Kokusai Bunka Shinkokai (The Society for International Cultural Relations), Tōkyō, 1966.
- NANTA, A. « L'Altérité aïnoue dans le Japon moderne (années 1880-1900) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2006/1 - 61^e année, pp. 247-273.
- NANTA, A. « Quelles ruptures et quelles continuités ? Le cas de la pratique ethnologique chez les savants de milieu de l'ère Meiji » dans Brotons, A. et Galan, Chr., (dir.), *Japon au pluriel* 7, op. cit. pp. 123-30.
- NANTA, A. "Passé, légitimité et figure impériale dans le Japon moderne et contemporain" dans Sabouret (dir.), 273-88.
- NELSON, J. "Acknowledging the Guide: An Introduction to Lafcadio Hearn", *Kassuironbun* dai 30 shū 活水論文 第30集, 1987, pp. 55-65.
- NEPOULOUS, L. "Mythe de la raison: formation de l'Archéologie entre l'époque d'Edo et l'ère Meiji », dans Brotons, A. et Galan, Chr. (dir.), *Japon au pluriel* 7, op. cit. pp. 131-138.

-NISHIKAWA Nagao 西川長夫 et MATSUMIYA Hideharu 松宮秀治, (éds.), *Bakumatsu.Meijiki no kokuminkokkakeisei to bunkahen'yo* 幕末明治期の国民国家形成と文化変容, Tōkyō, 1995.

-NISHINO, Y. « Introduction », dans Nishino, Y. et Polak, Chr. (éds.), *Ishin : l'ombre des échanges scientifiques entre la France et le Japon*, pp. 16-26.

-NISHINO, Y. et POLAK, Chr. (éds.), *Ishin : l'ombre des échanges scientifiques entre la France et le Japon*, Musée de la recherche de l'université de Tōkyō, Tōkyō, 2009.

-NOBUTADA, I. et HARDACRE, H. « The Shintō World of the 1880s: Sano Tsunehiko's 'A Journey to the East' », *History of Religions*, vol. 27, n° 3: Shintō as Religion and as Ideology: Perspectives from the History of Religions (Feb. 1988), pp. 326-353.

-NOSCO, P. "Nature, Invention and National Learning: the Kokka hachiron Controversy", *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 41, n° 1 (June 1981), pp. 75-91.

-NOSCO, P. *Confucian and Tokugawa culture*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1989.

-NOSCO, P. *Remembering Paradise. Nativism and Nostalgia in Eighteenth Century Japan*, Council on East Asian Studies, Harvard University Press, Cambridge, London, 1990.

-NAKAI, N. "Commercial change and urban growth in early modern Japan", dans WHITNEY HALL, J. (éd.), *The Cambridge History of Japan, op. cit.* pp. 519-95.

-NAOTERU, U. (éd.) *Japanese Arts and Crafts in the Meiji Era*, Pan-pacific Press, Tōkyō, 1958.

-OKATAKI, Y. *Japanese Literature in the Meiji Era*, Ōbunsha, Tōkyō, 1955 (trad. V. H. Vigliemo).

-ŌKUBO Toshiaki 大久保利 *Nihon rekishi no rekishi* 日本歴史の歴史, Nihon bunka Kenkyū 4 日本文化研究 4, Shinchōsha 新潮社, Tōkyō, 1959.

-ŌNO Susumu 大野晋, « Nihongo kenkyū no rekishi (2) » 日本語研究の歴史 dans VV. AA. *日本語 1 日本語と国語学 Nihongo 1. Nihongo to Kokugogaku*, 岩波書店 Iwanami shoten, Tōkyō, 1992, pp. 231- 274.

-OOMS, H. *Tokugawa Ideology. Early constructions, 1570-1680*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1998.

-ORIGAS, J. "Littérature moderne", dans Berque, A. (dir.), *Dictionnaire de la civilisation japonaise*, Éd. Hazan, Farigliano, 1994, pp. 284-99.

-ORIGAS, J.-J. *La lampe d'Akutagawa. Essais sur la littérature japonaise*, Les Belles Lettres, Paris, 2008, Col. Japon édité sur la direction de E. Lozerand et Chr. Marquet.

-ORIGAS, J.-J. « L'art de représenter. La réflexion théorique sur le roman et la formation de la littérature moderne » dans Origas, J.-J. *La lampe d'Akutagawa*, pp. 99-117.

-PAH-WAH LEUNG, "The Quasi-War in East Asia: Japan's Expedition to Taiwan and the Ryūkyū Controversy", *Modern Asian Studies*, Vol. 17, No. 2 (1983), pp. 257-281.

-PIGEOT, J. "Le système de lecture de Motoori Norinaga" dans Girard et alii (dir.), 310-39.

-PITTAU, J. *Political Thought in Early Meiji*, Harvard University Press, Harvard, 1967.

-POLAK, Chr. « La France et le roi des Ryūkyū » dans Nishino, Y. et Polak, Chr. (éds.), *Ishin : l'ombre des échanges scientifiques entre la France et le Japon*, pp. 50-7.

-POSTEL-VINAY, K. "Le Japon entre histoire globale et histoire asiatique" dans Sabouret (dir.), pp. 135-46.

-PYLE, K. B. *The Making of Modern Japan*, D. C. Heath, Lexington, Massachusetts, Toronto, 1996.

-PYLE, K. B. *The New generation in Meiji Japan. Problems of cultural Identity 1885-1895*, Stanford University Press, Stanford, 1969.

- PYLE, K. B. *The New generation in Meiji Japan: Problems of Cultural Identity. 1885-1895*, Stanford, Stanford California University Press, 1969.
- RAIBAUD, M. et SOUTY, F. (éds.), *Europe-Asie. Echanges, éthiques et marchés (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Actes des colloques organisés à La Rochelle (13 décembre 1999 et 11-12 décembre 2000), Paris, 2004.
- RAMSEY, R. "The Japanese Language and the Making of Tradition", *Japanese Language and Literature*, vol. 38, n° 1 (April 2004), pp. 81-110.
- ROCHER, A. "Mythe et idéologie identitaire au Japon: généalogie d'un malentendu » (article à paraître).
- RODRÍGUEZ ARTACHO, S. *La Monarquía japonesa*, Centro de Estudios Políticos y Constitucionales, Madrid, 2001.
- ROGGENDORF, J. « Shimazaki Tôson. A Maker of the Modern Japanese Novel », *Monumenta Nipponica*, vol 7, n° 1/2 (1951), pp. 40-66.
- ROZMAN, G. "Social change", dans Jansen, M. (éd.), *Cambridge History of Japan*, vol. 5, Cambridge University Press, Cambridge, 1989, pp. 499-568.
- RUBIN, J. (éd.), *Modern Japanese Writers*, Charles Scribner's Sons and Gale Group, New York 2001.
- RUBINGER, R. « Education : from one Roam to one system », dans Jansen, M. B. et Rozman, G. 1988, pp. 195-230.
- RUPP-EISENREICH, B. « La leçon des mots et des choses. Philologie, Linguistique et Ethnologie (de August Boeck à Heymaann Steinthal) », dans Espagne, M. et Werner, M. (dir.), pp. 365-91.
- SAALER, S. and SZPILMANN, Ch. W. (éds.), *Pan-Asianism. A document History, vol I. 1850-1920*, Rowmann and Little field Published inc., Lahman, Boulder, New York, Toronto, Plymouth, 2011.
- SAKAI Fumio 酒井文夫 *Kindai nihon ni okeru. -Kokka to shūkyō- shisō, shinjō no jiyū no kōsatsu 近代日本における 国家と宗教—思想 信条の自由の考察*, Shinyamasha 信山社, Tōkyō, 1997.
- SAKAKI, A. "Kajin no Kigū: The Meiji Political Novel and the Boundaries of Literature", *Monumenta Nipponica*, Vol. 55, No. 1 (Spring, 2000), pp. 83-108.
- SAKAMOTO, S. "The Structure of State Shinto: its creation, development and demised" dans Breen, J. et Teeuwen, M. (éds.), pp. 272-94.
- SAKAMOTO Takao 坂本多加雄, *Meiji Kokka no kensetsu. 1871-1890 明治国家の建設 1871-1890, Nihon no gendai 日本の現代2*, Chūōkōronsha 中央公論社, Tōkyō, 1998.
- SAKAMOTO Takao 坂本多加雄, *Yamaji Aizan 山路愛山*, Yoshikawa Kōbunkan 吉川弘文館 Tōkyō, 1988.
- SAKATA, Y. et WHITNEY-HALL, J. "The Motivation of political Leadership in the Meiji Restoration", *The Journal of Asian Studies*, vol 16, n.1 (Nov. 1956), pp. 31-50.
- SAKATSUME Hideichi 坂詰秀一 et MORI Ikuo 森郁夫 (eds), *Nihon rekishi Kōkogaku wo manabu, 1 日本歴史考古学を学ぶ上*, Tōkyō, 1983.
- SANSOM, G. *History of Japan. 1615-1867*, Stanford, 1963.
- SAYA, M. *The Sino-Japanese War and the Birth of Japanese Nationalism*, with a foreword of Mirani Hiroshi, International House of Japan, Tōkyō, 2011.
- SEGUY, Chr. *Histoire de la presse japonaise. Le développement de la presse à l'époque Meiji et son rôle dans la modernisation du Japon*, POF, Paris, 1993.

-SHIBUSAWA, K. *Japanese society in the Meiji Era*, Ōbunsha, Tōkyō, 1958, trad. A. H. Culbertson et M. Kimura.

-SHIGA, K. "Aspects of two contrasting ideas in the genbun itchi movement and Meiji Education. A gap between written and spoken Japanese", dans Yokohama kokuritsu daigaku Jinbunkiyō, dai ni rui, Gogaku-Bungaku 横浜国立大学人文紀要第二類 語学文学, Yokohama kokuritsudaigaku kyōikugakubu hen 横浜国立大学教育学部編, n° 33, 1986, 12, pp. 109-128.

-SHIMAZONO, S. « Inoue Tetsujirō (1855-1944) et la théorie d'une 'religion japonaise' » dans BERTHON, J.-P., BOUCHY, A. et SOUYRI, P. F. (eds), pp. 71-83.

-SHINYA, M. "The Most-Favored-Nation Treatment in Japan's Treaty Practice During the Period 1854-1905", *The American Journal of International Law*, Vol. 70, No. 2 (Apr., 1976), pp. 273-297.

-SHIVELY, D. H. (éd.), *Tradition and Modernization in Japanese Culture*, Princeton University Press, Princeton, 1971.

- SHIVELY, D. H. « The Japanization of the Middle Meiji », dans SHIVELY, D. H. (éd.), *Tradition and Modernization in Japanese Culture*, Princeton, 1971, pp. 77-119.

-SIBLEY, William F. "Naturalism in Japanese Literature", *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 28 (1968), pp. 157-69.

-SIEFFERT, R. *Les religions du Japon*, POF, Paris, 2000.

-SIMS, R. *French Policy towards the Bakufu and Meiji Japan, 1858-95*, Japan Library, Richmond, 1998, Meiji Japan series, 3.

-SIMS, R. *Japanese Political History since the Meiji Renovation: 1868-2000*, Hurts and Company, London, 2001.

-SONODA, H. "The Way of approaching Japan" dans H. Sonoda et S. N. Eisenstadt (éds.), pp. 31-36.

-SONODA, H. et EISENSTADT (éds.), *Japan in Comparative Perspective* (International Symposium Kyōto 12-17 January 1998), Kyōto, 1998.

-SOUM, J.-F. *Nakae Tōju (1608-1648) et Kumazawa Banzan (1619-1691)*, Collège de France, Institut des Hautes Etudes Japonaises, Centre d'Etudes Japonaises de l'INALCO, Paris, 2000.

- SUEIKI, F. "La place du Bouddhisme dans la modernisation du Japon", dans Brotons, A. et Galan, Chr. (directeurs), *Japon au pluriel 7. Actes du septième colloque de la Société française des Études japonaises. Campus de Michel-Ange du CNRS Paris, 20-22 décembre 2006*, Éd. Philippe Picquier, Arles, 2007, pp. 21-36.

-SUNEHIRO, H. « Japan's turn to the West », *Cambridge History of Japan*, vol. 5, Cambridge U. Press, Cambridge, 1993.

-SUZUKI Norihisa 鈴木範久, *Meiji shūkyō shijōnokenkyū. Shūkyōgaku kotohajime 明治宗教思潮の研究宗教学事始*, Tōkyō Daigaku dehankai 東京大学出版会, Tōkyō, 1979.

-SWANSON, P. L. et CHILSON, Cl. (éds.), *Nanzan Guide of Japanese Religions*, University of Hawaii Press, Hawaii, 2006.

-SATŌ Y. 佐藤義丸. *Miyake Setsurei no hito to shisō 三宅雪嶺の人と思想*, dans Ryūtsūkeizaigaku, Miyake Setsureikinenshiryōkan 流通経済大学 三宅雪嶺記念資料館, texte d'une conférence donnée en 2002.

-SIEFFERT, R. « la mission japonaise de 1862 : Fukuzawa Yukichi » dans VV.AA. *Le Japon et la France. Images d'une découverte*, Paris, 1974.

-TAHARA, T. "The Kokugaku Thought", AA 25 (1973), pp. 54-67.

- TAKAMITSU, K. "Constructing Imperial Mythology: *Kojiki* and *Nihon Shōki*", dans H. Shirane et T. Suzuki (éds.), pp. 51-67.
- TAKEUCHI, C. *The Structure and History of Japanese from Yamatokotoba to Nihongo*, Longman, London, New York, 1999, Col. Longman linguistics library.
- TEEUWEN, M. "Motoori Norinaga on the Two Shrines at Ise", dans G. J. Tanabe Jr (éd.), *Religions of Japan in practice*, Princeton, 1999, pp. 435-449.
- THELLE, N. R. *Buddhism and Christianity in Japan. From Conflict to Dialogue 1854-1899*, University of Hawaii Press, Honolulu, 1987.
- TIPTON, E. K. *Modern Japan. A social and political history*, Routledge, London-New York, London, 2002.
- TOMASI, M. "Oratory in Meiji and Taishō Japan: Public Speaking and the Formation of a New Written Language", *Monumenta Nipponica*, Vol. 57, No. 1 (Spring, 2002), pp. 43-71.
- TOMASI, M. "Quest for a New Written Language: Western Rhetoric and the Genbun Itchi", *Monumenta Nipponica*, Vol. 54, No. 3 (Autumn, 1999), pp. 333-360.
- TOUCHARD, P et alii (dir.) *Le siècle des excès. De 1870 à nos jours*, PUF, Paris, 1992.
- TOYODA, T. *A History of pre-Meiji commerce in Japan*, Kokusai Bunka Shinkokai (Japan Cultural Society), Tōkyō, 1969, Japanese Life and Cultural Series
- TREAT, P. J. *Japan and the United States, 1853-1921*, Stanford University Press, Stanford, 1921.
- TSCHUDI J.-J. et HAMON, C. (éds.), *La nation en marche. Etudes sur le Japon impérial de Meiji*, Éd. Philippe Picquier, Paris, 1999.
- TSENG, A. Y. « Styling Japan: The Case of Josiah Conder and the Museum at Ueno, Tokyo », *Journal of the Society of Architectural Historians*, Vol. 63, No. 4 (Dec., 2004), pp. 472-497.
- TSUKATANI Akihiro 塚谷晃弘, « Taguchi Ukichi » 田口卯吉 dans Nagabara Keiji et Kano Masanao (éd.), *Nihon no rekishigaku 日本の歴史学*, op. cit. pp. 19-26.
- TSURUMI, P. « Meiji Primary School Language and Ethics Textbooks : Old Values for a New Society ? », *Modern Asian Studies*, vol. 8, n. 2 (1974), pp. 247-261.
- TSUZUKI, Ch. and JULES YOUNG, R (éd.), *Japan Rising. The Iwakura Embassy to the USA and Europe 1871-1873*, Cambridge University Press, Cambridge, 2009.
- TWINE, N. "Standardizing Written Japanese. A Factor in Modernization", *Monumenta Nipponica*, Vol. 43, No. 4 (Winter, 1988), pp. 429-454.
- TWINE, N. "Toward Simplicity: Script Reform Movements in the Meiji", *Monumenta Nipponica*, Vol. 38, No. 2 (Summer, 1983), pp. 115-132.
- TWINE, N. « The Genbunitchi Movement. Its Origin, Development, and Conclusion », *Monumenta Nipponica*, Vol. 33, No. 3 (Autumn, 1978), pp. 333-356
- TWINE, N. *Language and the Modern State. The reform of written Japanese*, Routledge, London, New York, 1991.
- UCHINO Gorō 内野五郎, *Shinkokugakuron no tenkan. Yanagita, Origuchi minzokugaku no kōso 新国学論の展開. 柳田折口民俗学の行方*, Kōrinsha 創林社, Tōkyō 1983.
- UEDA, A. « Sound, Scripts, and Styles: Kanbun kundokutai and the National Language Reforms of 1880s Japan », *Review of Japanese Culture and Society*, Decembre, 2008, pp. 131-154.
- UEYAMA, S. "The Originality of the Japanese Civilization" dans H. Sonoda et S. N. Eisenstadt (éds.), pp. 19-29.

-UNO, M. "Shinkyō Soshiki Monogatari", *Nihon Bunka Kenkyūjō Kiyō*, 52 (May 1983), pp. 179-272.

-UYENAKA, S. « The textbook controversy of 1911: National needs and historical truth », dans Brownlee, J. S. (éd.), *History in the service of the Japanese Nation*, pp. 94-120.

-VANDE WALLE, W. F. « La mission Iwakura : une réflexion critique », dans Berlinguez-Kono, N. (dir.), *Japon au Pluriel 8. La modernisation japonaise en perspective*, Actes du huitième colloque de la Société Japonaise des études Japonaises, Lille 18-20 décembre, Éd. Philippe Picquier, Arles, 2011, pp. 557-74.

-WAKABAYASHI, B. T. « Rival States on a Loose Rein : The Neglected Tradition of Appeasement in Late Tokugawa Japan », dans White, J. W., Umegaki, M et Hall, Th. R. H. *The Ambivalence of Nationalism. Modern Japan between East and West*, Universtiy Press of America, Lahman, New-York, London, 1990, pp. 11-38.

-WAKABAYASHI, B. *Anti-Foreignism and Western Learning in Early-Modern Japan*, Harvard Univesity Press, Cambridge, 1991.

-WASABURO, D. « Futabatei Shimei (1864-1909) » dans Rubin, J. (éd.), *Modern Japanese Writers*, Charles Scribner's Sons and Gale Group, New York 2001, pp.107-20.

-WEHMEYER, A. (trad.), *Kojikiden. Book 1*, Ithaca, New York, 1997.

-WHITE, J. W., UMEGAKI, M et HALL, Th. R. H. *The Ambivalence of Nationalism. Modern Japan between East and West*, Universtiy Press of America, Lahman, New-York, London, 1990.

-WHITNEY HALL, J. *El imperio japonés*, Éd. Siglo XXI, Buenos Aires, 2002, col. Hisoria Universal Siglo XXI, n° 20, trad. Marcial Suárez.

-WHITNEY-HALL, J. *Tanuma Okitsugu, 1719-1788. Forerunner of Modern Japan*, Harvard University Press, Cambridge, Massachussets, 1955.

-WILDMAN NAKAI, K. « Chinese Ritual and Native Identity in Tokugawa Confucianism », dans ELMAN et alii (éd.), *Rethinking Confucianism*, 2002, pp. 254-291.

-WILSON, G. M. « Plots and Motives in Japan's Meiji Restoration », *Comparatives Studies in Society and History*, vol. 25, n. 3 (Jul. 1983), pp. 407-427.

-YAMAMOTO, M. 山本正秀, "Genbun itchi tai" 言文一致体, dans VV.AA. *Nihongo 10. Buntai 日本語 10 文体*, op. cit. pp. 311-47.

-YAMAMOTO, M. 山本正秀 *Kindai buntai hassei no shiteki kenkyū 近代文体発生の史的研究*, Iwanami Shoten 岩波書店, Tōkyō, 1969.

-YATES, Ch. L. "Saigō Takamori in the Emergence of Meiji Japan", *Modern Asian Studies*, Vol. 28, No. 3 (Jul., 1994), pp. 449-474.

-YODA, T. *Gender and National Literature. Heian Texts in the Construction of Japanese Modernity*, Duke University Press, Durham and London, 2004.

-YOSHIKAZU, S. "Man'yōshū. The Invention of a National Poetry Anthology" dans H. Shirane et T. Suzuki (éds.), pp. 31-50.

-YOSHINO, K. "From Ethnic to Nation: theoretical reflections on Nationalism" H. Sonoda et S. N. Eisenstadt (éds.), pp. 147-55.

-YOSHIDA, Seiichi 吉田精一, *Meiji-Taishō bungaku shi 明治大正文学史*, Kadogawa Shoten 角川書店, Tōkyō, 1960

Sites web.

-www.tnm.jp

-www.archive.org

3. D'autres aires géographiques

1. Sources

-AYMAR-BRESSON, M. P. *Histoire générale de l'Exposition universelle de 1867. Les puissances étrangères*, Paris, 1868.

- BARON de COURBERTIN, PHILEMON, T. POLITIS, N. G. et ANNINOS, Ch. *Les Jeux Olympiques. 776 av. J.-C. -1896, deuxième partie : Les Jeux Olympiques de 1896*, Athènes-Paris, 1896.

-BARROWS, Rev. John Henry, *The World's Parliament of Religions. An Illustrated and Popular history of the World's first Parliament of Religions held in Chicago in connection with the Columbian Exposition of 1893*, London "Review of Reviews" office, The Lake Side Press, Chicago, 1893, vols. 1-2.

-BONNEY, Charles, C. "The World's Parliament of Religions", *The Monist*, vol. 5, n° 36 (April. 1895), pp. 321-44, p. 325.

-DE GUY, P. *Paris en 1867. Guide à l'Exposition universelle avec un album de 23 gravures*, Paris, 1866.

-DIDEROT et D'ALEMBERT, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, Vol. I (tomes I-VI), Paris, 1751, (Readex Microprint, New York, 1969).

-*Guide Armand Silvestre de Paris et de ses environs et de l'Exposition de 1900*.

-HERDER, J.-G. *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, introduction, traduction et notes par M. Rouché, Paris, 1962, col. « Bilingue de classiques étrangers ».

-KANT, E. *Qu'est-ce que les Lumières ?* dans E. Kant *Vers une paix perpétuelle ; Que signifie s'orienter dans la pensée ? ; Qu'est-ce que les Lumières ? et autres textes*, introduction, notes, bibliographie et chronologie par F. Proust ; traduction par J.-F. Poirier et F. Proust, GF Flammarion, Paris, 2006.

-KANT, E. *Pour la paix perpétuelle. Projet philosophique*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 1985, Le livre de poche, n° 4669.

-*Le Palais de Crystal*, n° 1 (7 mai 1851), cet ouvrage a été numérisé par la CNAM : <http://cnum.cnam.fr/redir?FOLXAE2>.

-*Les merveilles de l'Exposition de 1889*, Paris, 1889.

-*L'architecture de l'Exposition universelle de 1900*, Paris, 1900, cet ouvrage a été numérisé par la bibliothèque électronique suisse : <http://dx.doi.org/10.3931/e.rara-353>.

-*Lettres édifiantes et curieuses de Chine par les missionnaires jésuites. 1706-1776*, Chronologie, introduction, notices et notes par Isabelle et J.-M. Vissière, Garnier-Flammarion, Paris, 1979.

-LOCKE, J. *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, trad. P. Coste, établissement du texte, présentation, dossiers et notes par P. Homou, Le livre de Poche, Paris, 2009, Col. « Classiques de la philosophie ».

-MARET, H. *Essai sur le panthéisme dans les temps modernes*, Paris, 1841 (2nd éd.).

-MONTESQUIEU, *Œuvres complètes, vol. II (L'esprit des Lois)*, texte présenté et commenté par R. Caillois, Éd. Gallimard, Paris, 1958, Col. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 86.

-NOVALIS, *Pollens (Blüthenstaub)*, dans *Œuvres complètes. I. Romans-Poésie-Essais*, éd. établie, traduite et présentée par A. Guerne, Éd. Gallimard, Paris, 1975, Col. « Du monde entier ».

-RENAN, E. *Qu'est-ce qu'une nation?* (conférence prononcée à la Sorbonne le 11 mars 1882) dans : Forest, Ph. (direc.), *Qu'est-ce qu'une nation ? Littérature et identité nationale de 1871 à 1914*, texte intégral, pp. 31-42.

-SCHLEGEL, F. *Ueber die Sprache und und Weisheit der Inder*, Heidelberg, 1808.

-*Shelley's poetry and prose*, selected and edited by D. H. Reiman et N. Fraistat, W. W. Norton and Company, New York-London, 2002.

-STENDHAL, *Racine et Shakespeare (1818-1825) et autres textes de théorie romantique*, établissement du texte, annotation et préface de M. Crouzet, Honoré-Camphion, Paris, 2006, Col. « Textes de la littérature moderne et contemporaine », n° 87.

-TYLOR, E. *Primitive culture*, London, 1871, vol. 1

-V. d. G. J. « Le Parlement des Religions à l'Exposition universelle de Chicago en 1893 », *Revue néo-scholastique*, 1, année, n° 2, 1894, pp. 172-8.

-*Visite à l'Exposition universelle de Paris en 1855*, Paris, 1855, cet ouvrage a été numérisé par la CNAM : <http://cnum.cnam.fr/redir?12XAE10>

-VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations et sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII*, édition de R. Pomeau, Éd. Garnier Frères, Paris, 1963 (2 vol.).

-Von WALZEL, O. F. (Hgg.), *Friedrich Schlegels Briefe an seinen Bruder August Wilhelm*, Berlin, 1890.

-WOLOWSKI, Louis-François-Michel-Raymond, *Rapport verbal sur l'Exposition de Vienne*, Vienne, 1873, cet ouvrage a été numérisé par la CNAM : <http://cnum.cnam.fr/redir?8XAE184>.

2. Ouvrage de référence

-ARTOLA, M. (dir.), *Historia de Europa*, tomo 2, Espasa Calpe, Madrid, 2007.

-CASTELLAN, G. *Histoire des Balkans*, Fayard, Paris, 2000.

-CHENG, A. *Histoire de la pensée chinoise*, Éd. Du Seuil, Paris, 1997, col. « Points Essais ».

-CUA, A. (éd.), *Encyclopedia of Chinese Philosophy*, Routledge, London, New York, 2003.

-COLLEYN, J.-P. *Éléments d'Anthropologie sociale et culturelle*, Éd. Université de Bruxelles, Bruxelles, 1998.

-DELON, M. (sous la direction de), *Dictionnaire européen des Lumières*, PUF, Paris, 1997.

-DOMÍNGUEZ ORTÍZ, A. *Las claves del Despotismo Ilustrado (1715-1789)*, Planeta, Barcelona, 1990.

-FAIRBANK, J. K. *Historia de China (ss. XIX-XX)*, Alianza Editorial, Madrid, 1990, (1^e éd. *The Great Chinese Revolution. 1800-1985*, New-York, 1986).

-GENGEMBRE, G. *Le romantisme en France et en Europe*, Pocket, Paris, 2003, col. « les guides Pocket Classiques ».

-GERAUD, M.-O. et all, *Les notions clés de l'ethnologie. Analyses et textes*, Armand Colin, Paris, Col. Cursus, série Sociologie, 1998.

-GERNET, J. *El mundo chino*, Barcelona, 2005 (1^{ere} éd. Française *Le monde chinois*, Paris, Armand Colin, 1972), trad. D. Folch. (éd. française 2003).

- GOLDSTONE, J. A. (éd.) *The Encyclopedia of political Revolutions*, Fitzroy Dearborn, Chicago, London, 1998.
- GOULEMOT, J. M. *La Littérature des Lumières*, Armand Colin, Paris, 2005.
- GUSDORF, G. *Le romantisme. Vol. I. Le savoir romantique*, Éd. Payot et Rivages, Paris, 1993.
- HELLER, M. *Histoire de la Russie et de son empire*, Plon, Paris, 1997.
- HERMANN, Chr. *Initiation au Siècle des Lumières*, Ellipses, Paris, 2008, Col. « Initiation à... »
- JOCKEY, P. *L'archéologie*, Belin, Paris, 1999, Col. Sujets.
- KASABA, R. (éd.), *The Cambridge History of Turkey. Vol. 4 : Turkey in the modern World*, Cambridge University Press, Cambridge, 2008.
- KILANI, M. *Anthropologie. Du local au global*, Armand Colin, Paris, 2009, Col. U.
- KLANCHER, J. (éd.), *A Companion to the Romantic Age*, Wiley-Blackwell, Oxford, 2009.
- KYLE-CROSLEY, P. *Los Manchús*, Barcelona, 2002 (1ère éd. *The Manchu*, Oxford, Oxford University Press, 1997), trad. J. Reche Navarro.
- LABURTHE-TOLRA, P. et WARNIER, J.-P. *Ethnologie-Anthropologie*, Paris, PUF, 1993, Col. 1^{er} cycle.
- LACROIX, J. M. *Histoire des États-Unis*, PUF, Paris, 1996, Col. Premier cycle.
- LEOUSSI, A. S. (éd.), *Encyclopedia of Nationalism*, Academic Press, New York, Brunswick, London, 2001.
- Mac LEAVY, M. *The Modern History of China*, Weidenfeld and Nicolson, New York-Washington, 1967.
- PETERSON, W. J. (ed), *The Cambridge History of China. Vol. 9, part One, The Ch'ing Empire to 1800*, Cambridge University Press, Cambridge, 2002.
- RAYNAUD, Ph. et RIALS, S. (éds.), *Diccionario Akal de Filosofía política*, Akal, Madrid, 2001 (Edition original *Dictionnaire de Philosophie politique*, Paris, 1996)
- RIASANOVSKY, N. V. *Histoire de la Russie dès origines à 1996*, Bouquins Robert Laffont, Paris, 1994 (1ère éd. 1963).
- SEGALEN, M. (direc.) *Ethnologie. Concepts et aires culturelles*, Armand Colin, Paris, 2001. Coll. U.
- TWITCHETT, D. And FAIRBANK, J. K. (éds.), *The Cambridge History of China. Vol. 10. Late Ch'ing, 1800-1912, part 1*, Cambridge University Press, Cambridge, 1978.

3. Livres et essais

- ABBATTISTA, G. « Temps et espace », dans Ferrone V. et Roche, D. (dir.), *Le monde des Lumières*, Fayard, Paris, 1997, pp. 155-168.
- AIMONE, L. et OLMO, C. *Les Expositions Universelles. 1851-1900*, Belin, Paris, 1993.
- ANDERSON, B. *Imagined Communities. Reflexions on the Origin and Spread of Nationalism*, rev. Éd. Verse, London-New York, 1991.
- ANDRIES, L. « Culture populaire » dans Delon, M. (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, PUF, Paris, 1997, pp. 301-304.
- APOSTOLOU, I. *L'Orientalisme des voyageurs français aux XVIII^e siècle. Une iconographie de l'Orient méditerranéen*, PUPS, Paris, 2009, Col. Imago Mundi.
- ASPAKI, G. "Village society", dans Speake, G. (éd.), *Encyclopedia of Greece and Greek Hellenism*, vol. 2 L-Z.
- AUROUX, S « Langue », dans Delon, M. (dir.), pp. 641-643.

- BAI, Z. *Les voyageurs français en Chine aux XVII^e et XVIII^e siècles*, L'Harmattan, Paris, 2007, Col. Recherches asiatiques.
- BARTLETT, Th. « Gu Yanwu » dans Cua (éd.), *Encyclopedia of Chinese Philosophy*, Routledge, London, New York, 2003, pp. 272-276.
- BAYCROFT, Th. Et HEWITSON, M. (éds.) *What is a Nation?*, Oxford University Press, Oxford, 2006.
- BAYCROFT, Th. Et HEWITSON, M. «What is a Nation in 19th Century Europe? » dans Baycroft, Th. et Hewitson, M. (éds.) *What is a Nation?*, pp. 1-13.
- BEAUD, O. « Constitución y Constitucionalismo », dans Raynaud, Ph. et Rials, S. (éds.), *Europe-Asie. Echanges, éthiques et marchés (XVII^e-XVIII^e siècles)*, pp.137-148.
- BEGUIN, A. *L'âme romantique et le rêvé*, Le livre de poche, Paris, 1991, col. « Biblio Essais », n° 4170.
- BERENGER, J. -CONTAMINE, P. -DURAND, Y. -RAPP, F. *L'Europe du début du XIV^e à la fin du XVIII^e siècle*, PUF, Paris, 1980, Col. Histoire Général de l'Europe (dirigée par G. Livet et R. Mousnier), vol. 2.
- BLACK, J. *Eighteenth-Century Europe*, St. Martin Press, Hampshire, London, 1999 (1ere éd. 1990)
- BLANCO, R. « Revolución liberal y constitucionalismo » dans Artola, M. (dir.), *Historia de Europa*, pp. 247-371.
- BLUCHE, F. *Le despotisme éclairé*, Hachette Littératures, Paris, 1969.
- BOSSERT, A. *Herder, sa vie et son œuvre*, Librairie Hachette, Paris, 1916.
- BOTET, S. *Le premier romantisme allemand*, Honoré-Champion, Paris, 2009, Col. « Unichamp-Essentiel » 22.
- BOUQUET, D. *Les lumières en France et en Europe*, Paris, Pocket, 2004, Col. « Les guides Pocket Classiques ».
- BOUR, I., DAYRE, E. et NEE, P. (textes réunis par), *Modernité et Romantisme*, Honoré-Champion, Paris. 2001, Actes du colloque *Romantisme et modernité*, 5-7 juin 1997, université de Versailles-Saint Quentin-en-Yvelines.
- BRILLI, A. *Quand voyager était un art. Le roman du Grand Tour*, Gérard Montfort éd. Saint Pierre de Salerne, 2001.
- BUTLIN, R. A. *Géographies of Empire. European Empires and Colonies c. 1880-1960*, Cambridge University Press, Cambridge, 2009.
- CAIRA-PRINCIPATO, M. « China », dans Delon, M. (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, pp. 210-213.
- CARON, J.-C. et VERNUS, M. *L'Europe au XIX^e siècle. Des nations aux nationalismes. 1815-1914*, Armand Colin, Paris, 1996.
- CASTELLAN, G. *Le monde des Balkans. Poudrière ou zone de paix ?* Thémathèque/Histoire, Librairie Uvibert, Paris, 1994.
- CHARRIER, I. «La réaction nationaliste dans les milieux artistiques», 1999.
- CHARTIER, R. « Livres, lecteurs, lectures », dans Ferrone, V. et Roche, D. (dir.), *Le monde des Lumières*, pp. 285-293.
- CHTCHETKINA-ROCHER, N. *La tentation de l'Orient dans la pensée russe. Des préfigurations médiévales à la figuration philosophique de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle*, thèse de doctorat soutenu à l'université Michel de Montaigne Bordeaux 3, le 12 novembre 2008.
- CRIVELLI, T. « Sappho ou le mythe de l'ancienne Grèce. L'écriture romanesque entre Orient et Occident. Antiquité et Lumières », dans Lotterie et MacMahon (éd.), *Les Lumières européennes dans leurs relations avec les autres grandes cultures et religions*, Honoré Champion, Paris, 2002, pp. 145-161.

- DAGEN, J. « Histoire », dans Delon, M. (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, pp. 538-543.
- DEKENS, O. *Herder*, Les Belles Lettres, Paris, 2003, Col. Figures du savoir, n° 32.
- DEYON, F. *L'Europe du XVIII^e siècle* (2^{nde} éd.), Hachette supérieur, Paris, 1000, Col. Les fondamentaux.
- DREYFUS, F. G. *L'Allemagne contemporaine, 1815-1990*, PUF, Paris, 1991, col. Nouvelle Clio.
- DUCHHARDT, H. *La época del Absolutismo* (versión espagnole de J. L. Gil Aritsu), Alianza Editorial, Madrid, 1992 (édition original *Das Zeitalter des Absolutismus*, München, 1989)
- EISNER, R. *Travelers to an Antique Land. The History and Literature of travel to Greece*, Ann Arbor, 1991.
- ELMAN, B. A. « The social roles of literati in Early to mid-Ch'ing », dans Peterson (éd.), pp. 360-427.
- ENSOR, R. C. K. *England. 1870-1914*, Oxford and the Clarendon Press, Oxford, 1946.
- ESPAGNE, M. et WERNER, M. (dir.), *Philologiques I. Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIX^e siècle*, Éd. De la Maison de Sciences de l'Homme, Paris, 1990.
- FAIRBANK, J. K. *La Grande Révolution chinoise. 1800-1989*, Flammarion, Paris, 1989 (trad. de l'anglais par S. Dreyfus).
- FERRONE, V. et ROCHE, D. (sous la direction de), *Le monde des Lumières*, Fayard, Paris, 1997.
- FINK, G. L. « Cosmopolitisme », dans Delon, M. (dir.), pp. 277-279.
- FOREST, Ph. (direc.), *Qu'est-ce qu'une nation ? Littérature et identité nationale de 1871 à 1914*, Pierre Bordas et fils, Éditeur, Paris, 1991, Collection : Littérature vivante.
- FORMOSA, B. « L'ethnie en question, débats sur l'identité » dans SEGALIN, M. (direc.) *Ethnologie. Concepts et aires culturelles*, Armand Colin, Paris, 2001. Coll. U, série sociologie, pp. 15-30.
- FOUCAULT, M. *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris, 1966, Bibliothèque de Sciences Humaines.
- FRIJHOFF, W. « Cosmopolitisme » dans Ferrone, V. et Roche, D. (dir.), *Le monde des Lumières*, pp. 31-40.
- FROESCHLÉ-CHOPARD, M.-H. « Religion », dans Ferrone, V. et Roche, D. (dir), *Le monde des Lumières*, pp. 229-238.
- GAUTHIER, G. *Les aigles et les lions. Histoire des monarchies balkaniques*, France-Empire, Paris, 1996.
- GERARD, A. *L'idée romantique de la poésie en Angleterre. Etudes sur la théorie de la poésie chez Coleridge, Wordsworth, Keats and Shelley*, Les Belles Lettres, Paris, 1955.
- GERSHOY, L. *L'Europe des princes éclairés (1763-1780)*, Gérard Montfort, Paris, 1966 (1^{ere} éd. 1944 anglaise), trad. J. Fleury.
- GILLET, O. *Les Balkans. Religions et nationalisme*, Éd. Ousia, Sitaras, 2001.
- GILLET, O. *Les Balkans. Religions et nationalismes*, Bruxelles, 2001.
- GIRAULT, R. *Diplomatie européenne. Nations et impérialismes. 1871-1914. Histoire des relations internationales contemporaines tome I*, Armand Colin, Paris, 1997, Petite bibliothèque Payot.
- GOODWIN, J. *Los señores del Horizonte. Historia del Imperio Otomano*, Madrid, trad. G. Alonso García, Alianza Editorial, Madrid, 2006.

- GREILICH, S. « La représentation des peuples et des cultures « orientaux » dans les almanachs du *Messenger boiteux* au siècle des Lumières », dans Lotterie et McMahon (éd.), pp. 191-211.
- HAFID-MARTIN, N. *Voyage et connaissance au tournant des Lumières (1780-1820)*, Voltaire Foundation, Oxford, 1995, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 334.
- HITZEL, F. *L'empire Ottoman. XV^e-XVIII^e siècles*, Paris, 2001.
- HOBSBAWM, E. J. et RANGER, T (éds.), *The Invention of Tradition*, Cambridge University Press, Cambridge, 1983.
- HOBSBAWM, E. J. *Nations and Nationalism since 1780. Programme, Myth, Reality*, 2nd. Éd. Cambridge University Press, Cambridge, 1992.
- HSÜ, I. C. Y. *The Rise of Modern China*, Oxford University Press, Oxford, 1975.
- HUNTCHINSON, J. « Cultural Nationalism » dans Leoussi, A. S. (éd.), *Encyclopedia of Nationalism*, pp. 40-3.
- IM HOF, U. *Les Lumières en Europe*, Éd. Du Seuil, Paris, 1993, Col. « Faire l'Europe » (titre originel *Das Europa der Aufklärung*), trad. J. Etoré et B. Lortholary.
- IM HOF, U. *The Enlightenment. An Historical Introduction*, Blackwell Publisher, Oxford, 1994 (titre originel *Das Europa der Aufklärung*), trad. W. E. Yuill.
- JACOB, M. C. *The Enlightenment. A Brief History with Documents*, Bedford St-Martin's, Boston, New York, 2001, Col. "Bedford series in History and Culture".
- JANSEN, M. B. *China in the Tokugawa World*, Harvard University Press, Harvard, 1992
- JARRELLS, A. « Associations Respect [ing] the Past » dans Klancher (éd.), *A Companion ton the Romantic Age*, Wiley-Blackwell, Oxford, 2009, pp. 57-76.
- JAUREGUI ADELL, J. *El Estado-Nación*, Ediciones 29, San Cugat del Vallès, 2004
- JONES, W. T. *The Romantic syndrome. Toward a new method in cultural anthropology and history of ideas*, Martins Nijhoff, The Hague, 1961.
- KITROMILIDES, P. M. "Enlightenned and Nationalism" dans Leoussi, A. S. (ed,) 56-60.
- KONORTAS, P. *Οθωμανικές θεωρήσεις για το Οικουμενικό Πατριαρχείο. 17^{ος} αρχές 20^{ου} αιώνα*, Εκ. Αλεξανδρεία, Αθήνα, 1998, σειράς Νεότερη και σύγχρονη ιστορία.
- LEWIS, B. *The emergence of Modern Turkey*, Oxford University Press, Oxford, 1968.
- LORRAIN, J. *Mes Expositions universelles (1889-1900)*, éd. établie, annotée et présentée par Philippe Martin-Lau, Honoré-Champion, Paris, 2002, Col. Textes de la littérature moderne et contemporaine dirigée par Alain Montandon et Jeanyves Guérin, 57.
- LOTTERIE, Fl. et McMAHON, D. M. (éd.), *Les Lumières européennes dans leurs relations avec les autres grandes cultures et religions*, Honoré Champion, Paris, 2002.
- LOWE, J. *The Concert of Europe. International Relations. 1814-1870*, Hodder Arnold H and S, London, 1991, Col. Access to History
- LÜSEBRINK, H.-J. « Civilisation », dans Ferrone, V. et Roche, D. (dir.), *Le monde des Lumières*, pp. 169-176.
- MAKDISI, S. « Romanticism and Empire » dans Klancher (éd.), *A Companion ton the Romantic Age*, pp. 36-56.
- MANN, G. *De la Reforma a la Revolución*, Madrid, 1988, Col. Historia Universal VII, 2 (éd. Española revisada por J. M. Roldán Hervás).
- MANTIENNE, F. "Commerce occidentale et sociétés asiatiques, XVII^e-XVIII^e siècles : les marchands européens au contact des pratiques commerciales et des sociétés locales », dans Raibaud, M. et Souty (éds.), pp. 59-82.
- MANTRAN, R. (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Fayard, Paris, 1989.
- MARX, R. *Histoire de l'Angleterre*, Fayard, Paris, 1993.

- MATHIEU, C. *Les expositions universelles à Paris : architectures réelles ou utopiques*, Cinq Continents, Musée d'Orsay, Paris, 2007.
- MAULPOIX, J.-M. « L'identité lyrique » dans Bour et alii (comp.), pp. 111-119.
- NEE, P. « L'ailleurs en question », dans *Modernité et romantisme*, textes réunis par I. Bour, E. Dayre et P. Nee, pp. 211-33.
- Paris et ses expositions universelles. Architectures 1855-1937*, Éd. Du Patrimoine, Paris, 2008, Catalogue de l'exposition du Centre des monuments nationaux à la Conciergerie, 12 décembre 2008-12 mars 2009.
- PELLIOT, P. *L'origine des relations de la France avec la Chine. Le premier voyage de « l'Amphitrite » en Chine*, Librairie Orientaliste, Paris, 1930.
- PELTRE, Chr. *Retour en Arcadie. Le voyage des artistes français en Grèce au XIX^e siècle*, Klincksieck, Paris, 1997.
- PIGEARD DE GURBERT, G. « Les temps des Lumières » dans Salem et alii (éd.), pp. 31-51.
- PINCUS, S. « British 'Glorious Revolution' (1688-1689) » dans Goldstone, J. A. (éd.), *The Encyclopedia of political Revolutions*, pp. 52-55
- POMEAU, R. *L'Europe des Lumières. Cosmopolitisme et unité européenne au XVIII^e siècle*, Éd. Stock, Paris, 1991, Col. « Pluriel ».
- PORRET, M. (sous la direction de), *Sens des Lumières*, Georg éd. Genève, 2007, Col. « L'Equinoxe Sciences Humaines ».
- PORTILLO-VALDÉS, J. M. « Ilustración y Despotismo Ilustrado » dans Artola, M. (dir.), 239-296
- PSOMIADES, H. J. *The Eastern Question : the last phase*, Institute for Balkan Studies, Thessaloniki, 1968.
- RAIBAUD, M. et SOUTY, F. (éds.), *Europe-Asie. Echanges, éthiques et marchés (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Actes des colloques organisés à La Rochelle (13 décembre 1999 et 11-12 décembre 2000), Les Indes savantes, Paris, 2004
- RANCIÈRE, J. « Y a-t-il un concept du romantisme ? » dans *Modernité et romantisme*, Paris, pp. 287-300.
- RAPOPORT, M. (dir.), *Culture et religion. Europe-XIX^e siècle*, Atlante, Paris, 2002.
- RAYNAUD, Ph. « Monarquía » dans Raynaud, Ph. et Rials, S. (éds.), 516-525
- RICUPERATI, G. « L'homme des Lumières » dans Ferrone, V. et Roche, D. (dir.), *Le monde des lumières*, pp. 15-29.
- ROCHE, D. « Voyage », dans Ferrone, V. et Roche, D. (dir.), *Le monde des Lumières*, pp. 349-357.
- ROGGERO, M. « Education », dans Ferrone, V. et Roche, D. (dir.), *Le monde des lumières*, pp. 239-249.
- RUSTON, S. *Romanticism*, Continuum, London, New York, 2007, col. "Introduction of British Literature and Culture".
- SALEM, J., PIGEARD DE GURBERT, G. et TUNSTAIL, K. E. (éd.), *Qu'est-ce que les Lumières ?*, Voltaire Foundation, Oxford, 2006.
- SANDWEISS, E. « Around the World in a Day: International Participation in the World's Columbian Exposition », *Illinois Historical Journal*, vol. 84, n° 1 (spring 1991), pp. 2-14.
- SCHLOBACH, J. « Anciens et Modernes (Querelle) », dans Delon M. (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, pp. 75-79.
- SCHLOBACH, J. « Peuple », dans Delon, M. (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, pp. 847-851.
- SCHULZE, H. *Etat et Nation dans l'histoire de l'Europe*, Éd. du Seuil, Paris, 1996.

- SCOTT, H. M. (éd.), *Enlightened Absolutism. Reform and Reformers in later Eighteenth-Century Europe*, Macmillan, Hampshire, London, 1990.
- SCOTT-LATOURETTE, K. *A history of Christians missions in China*, Ch'eng-wen publishing Company, Taipei, 1970.
- SOLNON, J. F. *Le turban et la stambouline. L'Empire ottoman et l'Europe, XIV^e-XX^e siècle, affrontement et fascination réciproques*, Perrin, Paris, 2009
- SOSOE, L. K. « Nación », dans Raynaud, Ph. et Rials, S. (éds.), 535-540
- STEFANOV, S. « Western Europe confronts the Balkans in the age of Enlightenment: encounter or clash of cultures? » dans Lotterie and McMahon (éd.), *Les Lumières européennes*, pp. 213-227.
- SU-WONYU, A. *Les Etats-Unis et le monde au XIX^e siècle*, Armand Collin Paris, 2004, Col. U Histoire contemporaine.
- THIESSE, A.-M. *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XIX^e siècles*, Ed. du Seuil, Paris, 2001.
- TING TCHAO-TS'ING, *Les descriptions de la Chine par les Français (1650-1750)*, Librairie Orientale, Paris, 1928.
- TÓTH, F. *La guerre russo-turque (1768-1774) et la défense des Dardanelles. L'extraordinaire mission du baron de Tott*, Éd. Economica, Paris, 2008, Col. Campagnes et stratégies, n° 64.
- VAUGHN FINLEY, C. "Tanzimat", dans KASABA, R. (éd.), *The Cambridge History of Turkey*, op. cit. pp. 11-37.
- VOVELLE, M. et alii *Le siècle des Lumières. L'apogée/1750-1789, tome 2*, PUF, Paris, 1997.
- WEBER, I. « Les regard ethnologique sous l'influence de la philosophie des Lumières », dans Lotterie et McMahon (éd.), pp. 39-60.
- WEIBEL, E. *Histoire et géopolitique des Balkans de 1800 à nos jours*, Ellipses, Paris, 2000.
- WESSELING, H. *Les empires coloniaux européens 1815-1919*, Gallimard, Paris, 2009.

4. Sites web

- www.bnf.fr (gallica).

ANNEXES

Annexe 1 : Tableaux chronologiques

TABLEAU I
DE 1750 A LA CREATION DE L'ETAT-NATION (1830/1868)

	Grèce	Japon	Occident
Evénements historiques	<p>-Vers 1770 : Révolte dans le Péloponnèse soutenue dans l'ombre par la Russie</p> <p>-1797 : Annexion à la France des Iles Ioniennes.</p> <p>-1799 : Expulsion des Français des Iles Ioniennes.</p> <p>-1804 : Création des Etats-Unis des Iles Ioniennes, sous tutelle anglaise jusqu'en 1864.</p> <p>-1814 : Fondation de la « Société Amicale » (<i>Φιλική Εταιρία</i>).</p> <p>-1821-1827: Guerre de l'indépendance.</p> <p>-1828-1830 : Capodistria, premier gouverneur de la Grèce</p> <p>-1829 : Traité d'Andrinople pour lequel la Porte reconnaît 'indépendance de la Grèce.</p> <p>-1830 : La Grèce reconnue officiellement comme Etat indépendant.</p>	<p>-1716-1735 : Reformes de Kyōhō</p> <p>-1771 : Benyowsky arrive au Japon</p> <p>-1792 : Laxman arrive à Hokkaidō avec la mission d'établir des rapports entre la Russie et le Japon</p> <p>-1806 : Hokkaidō terre du Bakufu</p> <p>-1825 : Ordre de détruire les vaisseaux étrangers</p> <p>-1841 : Reformes de l'ère Tenpō</p> <p>-1853 : Arrivée de Perry.</p> <p>-1854 : Premiers ports ouverts ; traité de Kanagawa avec les Etats-Unis.</p> <p>-1858 : Traités inégalitaires</p> <p>-1864 : Bombardement de Shimonoseki par les Occidentaux.</p> <p>-1866 : Accord entre les fiefs de Chōshū et Satsuma</p> <p>-1868 : « restauration » Meiji</p>	<p>-1775-83 : Guerre d'indépendance des EEUU</p> <p>-1789-93 : Révolution française</p> <p>-1762-96 : règne de Catherine II de Russie.</p> <p>-1815 : Congrès de Vienne</p> <p>-1821-30 : Indépendance des territoires de l'Amérique latine</p> <p>-1840-2 : Guerre de l'opium (Grande Bretagne-Chine)</p> <p>-1851-70 : Second Empire en France.</p> <p>-1850-71 : Unification de l'Italie</p> <p>-1859-71 : Unification de l'Allemagne</p> <p>-1861-5 : Guerre de sécession EEUU</p>

Langue et littérature	Grèce	Japon	Occident
	<p>-1759 : Kyriacopoulos : <i>Promotion de l'enseignement de la religion chrétienne</i></p> <p>-1783 c. : Katartzis, « Que la langue roméïque... »</p> <p>-1801 : Koraïs, <i>La trompette guerrière</i></p> <p>-1804 : Koraïs, éd. <i>Ethiopiennes</i></p> <p>-1805 : Christopoulos, <i>Grammaire du éolodorien</i></p> <p>-1814 : Vilaras, <i>La langue roméïque</i></p> <p>-1818 : Kodricas, <i>Etude du dialecte commun de la langue grecque</i></p> <p>-1824 : <i>Hymne à la liberté</i> de Solomos.</p>	<p>-1728 : pétition de Kada Azumamaro. Etudes nationales</p> <p>-1754 : Monnō, <i>Extraits de la grande observation de l'écriture japonaise</i></p> <p>-1765 : Kamo no Mabuchi, <i>Kokuikō</i></p> <p>-1789 : Motoori Norinaga, <i>La vraie langue de l'époque des Dieux</i></p> <p>-1798 : Mootori Norigana, <i>Uiyamabumi, Kojikiden</i></p> <p>-1808 : Sous ordre du Bakufu du personnel attaché à l'étude du français, de l'anglais et du russe à Nagasaki</p> <p>-1811 : Création de Bureau de traduction</p> <p>-1829 : Hirata Atsutane, <i>Tamadasuki</i></p> <p>-1862 : Institut des « livres barbares » renommé Institut de livres occidentaux</p>	<p>-1767 : N. Beauzée: <i>Grammaire générale à l'étude de toutes les langues</i></p> <p>-1760-80 : mouvement <i>Sturm und Drang</i></p> <p>-1770: G. Herder, <i>Abhandlung über den Ursprung der Sprache</i></p> <p>-1802: Goethe, <i>Faust</i></p> <p>-1807-8: J.-G. Fichte, <i>Discours à la nation allemande</i></p> <p>-1808: F. Schlegel, <i>Ueber die Sprache und Weisheit der Inder</i></p> <p>-1812: Byron, <i>Childe Harold</i> (premiers chants)</p> <p>-1816: F. Bopp, <i>Über das Konjugationssystem der Sanskrit-sprache...</i></p> <p>-1818 : Keats, <i>Endymion</i></p> <p>-1819 : Scott, <i>Ivanhoe</i></p> <p>-1827: Cromwell de Victor Hugo</p> <p>-1830 : Stendhal, <i>Le Rouge et le Noir</i></p> <p>-1834 : discours d'Ampère « Histoire de la littérature française »</p> <p>-1837 : Hallan, <i>Introduction to the Literature of Europe</i></p> <p>-1836-9: W. von Humboldt, <i>Über die Kavi-Sprache auf der Insel Java</i></p> <p>-1819-37 : J. Grimm, <i>Deutsche Grammatik</i></p> <p>-1847 : C. Brönte, <i>Jane Eyre</i> ; E. Brönte, <i>Les Hauts de Hurlevent</i></p>

Histoire	Grèce	Japon	Occident
	-1791 : Filippides et Konstantas, <i>Nouvelle géographie</i> -1797 : Rhigas Féraios, <i>Constitution de la république hellénique</i> , carte de la Grèce	-Ecole de Mito (<i>Dai Nihon shin</i>) -Premières fouilles des tertres royaux -1715: Arai Hakuseki, <i>Compréhension de l'histoire ancienne</i> -1723 : Arai Hakuseki, <i>Mes réflexions sur l'histoire</i> -1787: Mootori Norinaga, <i>Tamakushige</i> -1771 : Motoori Norinaga, <i>Naobi no mitama</i> -1811: Hirata Atsutane, <i>Koshiden</i> -1825 : Aizawa Seishishai <i>Shin ron</i> -1848 : Date Chihiro, <i>Trois étapes de l'histoire du Japon</i>	-1719 : Premières fouilles systématiques à Herculanum. -1757 : Mirabeau, <i>L'ami des hommes</i> -1773 : Herder, <i>Une autre philosophie de l'histoire</i> -1776 : Gibbon, <i>History of decline and fall of Roman Empire</i> -1785 : Herder, <i>Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité</i> -1786 : Condorcet, <i>De l'influence de la révolution d'Amérique sur l'Europe</i> -1810 : Fichte, <i>Discours à la nation allemande</i> -1824: Ranke, <i>Geschichte der romanischen und germanischen Völker von 1494 bis 1514</i> -1827 : Michelet, <i>Précis d'histoire moderne</i> -1828 : Guizot, <i>Histoire générale de la civilisation en Europe</i> -1828-1850 : Grote, <i>Histoire générale de la Grèce</i>
Croyances	-1821 : Korais demande une église grecque indépendante dans l'introduction dans <i>La Politique</i> d'Aristote	-1813: Hirata Atsutane, <i>Tama no mihashira</i>	-1773 : dissolution de la Compagnie de Jésus -1801 : Concordat entre la France et le Pape (on reconnaît les cultes catholique, luthérien et réformé). -1816 : le catholicisme reconnu religion de l'Etat au royaume des Deux Siciles -1830 : Le catholicisme n'est plus la religion de l'Etat (en France) mais de la « majorité des Français »

Traditions populaires	Grèce	Japon	Occident
	-1824-1825 : Fauriel, <i>Chants populaires de la Grèce moderne</i>	-1813 : Hirata, <i>Ibuki Oroshi</i> -1812: Hirata, <i>Zoku shintō taii</i>	-1778 : Herder, <i>Stimmender Voelker</i> -1812, 1815, 1821 : Frères Grimm, <i>Kinder- und Hausmärchen</i> -1829: Grimm, <i>Mythologie allemande</i>

TABLEAU II
DE LA CREATION DE L'ETAT-NATION A 1889

	Grèce	Japon	Occident
Événements historiques	<p>-1828-30 : gouvernement de Capodistrias</p> <p>-1831-61 : royaume d'Othon Ier</p> <p>-1831-5 : Régence</p> <p>-1844 : Constitution</p> <p>-1853-6 : guerre de Crimée</p> <p>-1857 : occupation étrangère du Pirée.</p> <p>-1854 : mouvements indépendance de Thessalie, Macédoine</p> <p>-1864 : arrivée du roi Georges Ier</p> <p>-1865 : Annexion des Îles Ioniennes</p> <p>-1866-9 : première phase de la guerre d'Indépendance en Crète</p> <p>-1875 : Tricoupis premier ministre</p> <p>-1881 : annexion de l'Epire et la Thessalie</p>	<p>-1868 : Charte des Cinq Points</p> <p>-1871 : Mission Iwakura, abolition des fiefs</p> <p>-1872 : premier brouillon de la constitution, édit d'incorporation des Ryū-kyū</p> <p>-1873 : « coup d'Etat »</p> <p>-1877 : rébellion de Saigo Takamori</p> <p>-1878 : Okubo Toshimichi est assassiné</p> <p>-1874-1881 : brouillons de la constitution</p> <p>-1885 : fondation du bureau de Relations Internationales</p> <p>-1889 : Constitution</p>	<p>-1830-48 : révolutions libérales en France</p> <p>-1837-1901: règne de Victoria d'Angleterre (en 1877 prend le titre d'impératrice des Indes)</p> <p>-1853-6 : Guerre de Crimée</p> <p>-1848-1916: règne de François-Joseph I^{er} en Autriche (Empire austro-hongrois depuis 1867).</p> <p>-1870 : Rome, capitale de l'Italie unifiée.</p> <p>-1871-79 : III^e République en France</p> <p>-1871-90 : Empire allemand, ouvrage de Bismarck</p> <p>-1875-8 : Crise des Balkans.</p> <p>-1878 : Traité de San Stefano (agrandissement de la Bulgarie) et Congrès de Berlin (indépendance de la Roumanie et du Monténégro).</p> <p>-1882 : Proclamation du royaume serbe.</p>

Langue et Littérature	Grèce	Japon	Occident
	<p>-1827 : Néroulos, <i>Histoire de la littérature grecque moderne</i></p> <p>1829 : Schinas, <i>Grammaire élémentaire du grec moderne</i></p> <p>-1830-60 : romantisme</p> <p>-1834 : premier roman historique</p> <p>-1837 : fondation université d'Athènes</p> <p>-1850 : Fatseas, <i>Sur la langue et l'éducation des Grecs</i></p> <p>-1852 : Zambélios, <i>Chants populaires de la Grèce</i></p> <p>-1853 : Panagiotis Soutsos, <i>Nouvelle Ecole</i></p> <p>-1856 : Typaldos, <i>La langue</i></p> <p>-1865 : L'Hymne à la liberté devient hymne national</p> <p>-1868, Vernardakis, <i>Grammaire grecque</i></p> <p>-1873 : Konemenos, <i>La question de la langue</i></p> <p>-1874-89 : Rangavis, <i>Histoire de la littérature grecque moderne</i></p> <p>-1884 : Hatzidakis, <i>Etudes sur la langue grecque moderne</i></p> <p>-1886 : Psycharis, <i>Grammaire historique du grec moderne</i></p> <p>-1888 : Psycharis, <i>Mon voyage</i></p>	<p>-1869 : Maejima Hisoka, <i>Proposition de l'enseignement de la langue nationale</i></p> <p>-1873 : Mori Arinori, <i>L'éducation japonaise</i> ; Maejima Hisoka, <i>Sur la nécessité de reformer l'écriture nationale...</i></p> <p>-1873, Baba Tatsui, <i>An Elementary Grammar of the Japanese Language</i></p> <p>-1874 : Shimizu Usaburō, <i>Explication du Hiragana</i> ; Nishi Amane, <i>Essai sur l'écriture de la langue japonaise</i></p> <p>-1884 : Miyake Yonekichi, « Les langues régionales du Japon »</p> <p>-1885 : Tsuboi, <i>Essence du roman</i></p> <p>-1886-9 : Futabatei, <i>Ukigumo</i></p> <p>-1888 : Yamada Bimyō, « Résumé de la théorie genbun itchi »</p>	<p>-1844-1861 : Nisard, <i>Histoire de la littérature française</i></p> <p>-1851 : J. Grimm, <i>Sur l'origine du langage</i></p> <p>-1857 : Flaubert, <i>Madame Bovary</i> ; Baudelaire, <i>Les Fleurs du mal</i></p> <p>-1862 : Hugo, <i>Les Misérables</i></p> <p>-1862 : Arnold junior, <i>Manual of English Literature</i></p> <p>-1864-1869 : Taine, <i>Histoire de la littérature anglaise</i></p> <p>-1865 : Agnus, <i>Handbook of English Literature</i></p> <p>-1869 : Flaubert, <i>L'Education sentimentale</i></p> <p>-1870-1871 : De Sanctis, <i>Storia della Letteratura italiana</i></p> <p>-1878 : Gautier, <i>Les épopées françaises. Etudes sur les origines et l'histoire de la littérature nationale</i></p> <p>-1878-1910: Osthoff et Brugmann, <i>Morphological Studies in the Indo-European Languages</i></p> <p>-1879 : Zola, <i>Nana</i></p> <p>-1880: Paul, <i>Prinzipien der Sprachgeschichte</i></p> <p>-1885 : Maupassant, <i>Bel Ami</i></p> <p>-1886-90 : Brugmann, <i>Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen</i></p>

Histoire	Grèce	Japon	Occident
	<p>-1830 : Koumas, <i>Histoire des coutumes humaines</i></p> <p>-1830-1833 : Fallmerayer, <i>Histoire de la péninsule de Morée</i></p> <p>-1841 : Renieris, <i>Philosophie de l'histoire</i></p> <p>-1843 : Paparrigopoulos, <i>Sur les Esclaves</i></p> <p>-1851-1864 : Vizantios, <i>Constantinople</i></p> <p>-1853 : Paparrigopoulos, première version de <i>l'Histoire du peuple grec</i></p> <p>-1857 : Zambélios, <i>Recherches byzantines</i></p> <p>-1860-74 : Paparrigopoulos, <i>Histoire du peuple grec</i></p> <p>-1874 : Vikelas, <i>Sur les Byzantins</i></p> <p>-1880 : Sathas, <i>Monuments de l'histoire grecque</i></p>	<p>-1869 : Compilation histoire suivant les <i>Six Histoires nationales</i></p> <p>-1872 : Bureau d'historiographie divisé en deux sections (géographie et histoire)</p> <p>-1875 : Fukuzawa Yukichi, <i>Abrégé de la théorie de la civilisation</i></p> <p>-1877-1882 : Taguchi Ukichi, <i>Petite histoire de la civilisation japonaise</i></p> <p>-1877 : création du Bureau de compilation historique.</p> <p>-1881 : Début de <i>Histoire chronologique du Grand Japon</i></p> <p>-1887 : Cathédre d'Histoire à l'université</p> <p>-1888 : Bureau de compilation historique</p> <p>-1889 : Création du département d'histoire japonaise ; création de l'Association historique</p>	<p>-1830 : Balbo, <i>Storia d'Italia</i></p> <p>-1833-1844 : Michelet, <i>Histoire de France</i></p> <p>-1833 : Droysen, <i>Histoire d'Alexandre le Grand</i></p> <p>-1836-1843 : Droysen, <i>Histoire de l'Hellénisme</i></p> <p>-1846 : Guizot, <i>Histoire de la Révolution d'Angleterre</i> ; Spencer, <i>Statique sociale</i></p> <p>-1857-1861 : Buckle, <i>History and Civilization of England</i></p> <p>-1864 : Fustel de Coulanges, <i>La cité antique</i></p> <p>-1876-1893 : Taine, <i>Origines de la France contemporaine</i></p> <p>-1876 : Michelet, <i>Histoire du XIX^e siècle</i> (ouvrage posthume)</p> <p>-1877 : Della Gattina, <i>Storia della idea italiana</i></p> <p>-1879 : Zerffi, <i>The Science of History</i></p> <p>-1884 : Spencer, <i>L'individu contre l'Etat</i></p> <p>-1885: Riess, <i>Geschichte des Wahlrechts zum englischen Parlament</i></p> <p>-1887-1889: Zerffi: <i>Studies in the Science of General History</i></p>

Croyances	Grèce	Japon	Occident
	<p>-1833 : L'église grecque indépendante du Patriarcat</p> <p>-1850 : L'église grecque reconnue indépendante (<i>Synodikos Tomos</i>)</p> <p>-1865 : Schinas, <i>Sur les affaires ecclésiastiques</i></p>	<p>-1868 : édit séparation shintō et bouddhisme (<i>shinbutsu bunri</i>), création du département de culte</p> <p>-1870-84 : Grande campagne de promulgation</p> <p>-1871 : ministère de culte (<i>jingishō</i>)</p> <p>-1873 : Mori Arinori « Religious freedom in Japan »</p> <p>-1874 : Enseignement national (<i>kokkyō</i>)</p> <p>-1875 : dispute du panthéon (<i>saijin ronsō</i>)</p> <p>-1879 : le Yasukuni transféré de Kyōto à Tōkyō</p> <p>-1882 : séparation du shintō de secte de celui de sanctuaire-Etat</p> <p>-1887 : Inoue Enryō, <i>Introduction à la rénovation du bouddhisme</i></p> <p>-1889 : Shintō comme non religion</p>	<p>-1838 : Guizot, <i>De la religion dans les sociétés modernes</i></p> <p>-1855 : Concordat entre l'Autriche et la Papauté (on reconnaît la liberté de culte déjà présente dans la Constitution de 1848)</p> <p>-1844-1861 : Concordats avec les nations de l'Amérique latine (catholicisme religion de l'Etat : exceptions : Mexique, Brésil, Argentine)</p> <p>-1880 : Fondation par Maurice Vernes de la <i>Revue de l'histoire des religions</i> ; chaire d'histoire comparée des religions (en France)</p> <p>-1877 : Petrus Tiele, premier titulaire de la chaire d'histoire générale des religions à Leyde.</p> <p>-1876 : Constitution en Espagne (catholicisme religion de l'Etat mais respect aux autres idées religieuses)</p>
Traditions populaires	<p>-1837 : fondation de la Société hellénique d'archéologie ; première référence aux études anthropologiques</p> <p>-1870-1 : Politis, <i>Nouvelle mythologie grecque</i></p>	<p>-1874 : Fouilles des tombeaux anciens interdites</p> <p>-1879 : Morse, <i>The Shell Founds of Omari</i></p> <p>-1884: Fondation de la Société d'anthropologie par Tsuboi Shōgorō</p> <p>-1889 : Tsuboi Shōgorō, <i>Cours d'archéologie japonaise</i></p>	<p>-1853: Gobineau: <i>Sur l'inégalité des races humaines</i></p> <p>-1859: Darwin, <i>L'Origine des espèces</i></p> <p>-1865 : Tylor, <i>Researches into the Early History of Mankind and the Development of Civilization</i></p> <p>-1871 : Tylor, <i>Primitive Culture</i></p>

**TABLEAU III
DE 1890 A 1912**

	Grèce	Japon	Occident
Événements historiques	-1895: Mort de Trikoupis et Deligianis premier ministre -1896: Jeux Olympiques -1897: Soulèvements en Crète et en Macédoine -1904: Guerre en Macédoine et encore soulèvement en Crète -1908: “Jeunes Turcs”, annexion de la Crète -1909: Coup d’état fomenté par une Ligue militaire sous les ordres de Goudi -1910: Venizélos au pouvoir -1911: Nouvelle constitution -1912: Début des guerres balkaniques	-1890 : Nouvelle constitution -1894-5 : guerre sino-japonaise -1900 : participation dans la suppression de la rébellion des Boxers en Chine -1904-5 : guerre russo-japonaise -1906 : guerre de Corée -1910 : annexion de la Corée	-1900 : Rébellion des Boxers en Chine. -1904 : Entente (France-Allemagne). -1879-1900 : République « opportuniste » en France suivie -1900-14 : par une République « radicale » -1912 : Abdication du dernier empereur mandchou en Chine et proclamation de la République par Sun Yatsen
Langue et Littérature	-1880-1920 : naturalisme -1894-1912: décadentisme -1892 : Polylas, <i>Notre langue littéraire</i> -1902 : Filintas, <i>Grammaire de la langue roméïque</i> -1901-3: traduction des Ecritures et de l’ <i>Orestiade</i> en langue démotique -1908 : Palamas se déclare démoticiste.	-1890 : Rescrit sur l’éducation -1890 : Mikami-Takatsu, <i>Histoire de la littérature nationale</i> ; Ueda Kazutoshi, <i>Littérature nationale</i> , Haga-Tachibana, <i>Livre de lecture de littérature nationale</i> ; Ochintai et alii <i>Collection complète de littérature nationale</i> -1895 : Ueda Kazutoshi, <i>Pour la langue nationale</i>	-1891 : Verlaine, <i>Bonheur</i> -1891 : Krumbacher, <i>Histoire de la littérature byzantine</i> -1892 : Mazzoni, <i>Avviamento alla studio delle Lettere italiana</i> -1894 : Lanson, <i>Histoire de la littérature française</i> -1896 : Proust, <i>Les Plaisirs et les jours</i> -1897 : Rostand, <i>Cyrano de Bergerac</i>

	<p>-1908 : Yannidis, <i>Langue et vie</i></p> <p>-1911 : discours de Mavilis en défense de la langue démotique ; la <i>katharevousa</i> reconnue comme langue officielle</p>	<p>-1898 : Fondation de la Société linguistique par Ueda</p> <p>-1900 : Fondation de la Société du <i>genbun itchi</i> par Ueda</p> <p>-1902 : Etude du ministère sur la langue nationale</p> <p>-1906 : Natsumi Sōseki, <i>Théorie littéraire</i></p> <p>-1909 : Natsumi Sōseki, <i>Critique littéraire</i> ; le <i>kanbun</i> et le <i>sōrōbun</i> disparaissent progressivement de l'enseignement</p> <p>-1910 : le 100% des ouvrages littéraires écrits en <i>genbun itchi</i></p>	
Histoire	<p>-1892 : Kyriakidis, <i>Histoire de l'hellénisme contemporain</i></p> <p>-1893 : Vikelas, <i>La Grèce byzantine et moderne</i>.</p> <p>-1895 : Paparrigopoulos, <i>Les conclusions les plus didactiques de l'histoire du peuple grec</i></p> <p>-1901 : Eftaliotis, <i>Histoire de la Romiosyni</i></p> <p>-1907 : Giannopoulos, <i>Appel à la communauté de tous les Grecs</i></p> <p>-1911 : Dragoumis, <i>Ceux qui sont vivants</i></p>	<p>-1893 : <i>Histoire du nouveau Japon</i></p> <p>-1895 : Refondation du bureau d'historiographie (fermé en 1892)</p> <p>-1896 : <i>Recueil des événements anciens et 2500 ans d'histoire</i></p> <p>-1897 : <i>Grande collection de l'histoire nationale</i> ; Shigeno Yasutsugu, <i>Essence de l'histoire nationale</i></p> <p>-1899 : Fondation de la société d'Histoire et géographie ; <i>Histoire de l'étude de l'histoire nationale</i></p> <p>-1907-8 : <i>Histoire des époques du grand Japon</i></p> <p>-1907 : Haga Ya.ichi, <i>Dix essais sur les Japonais</i></p>	<p>-1891 : Riess, <i>Lectures in English Constitutional History</i></p> <p>-1904-1908: Riess, <i>Allerei aus Japon</i></p>

Croyances	Grèce	Japon	Occident
		<p>-1890 : l'empereur considéré descendant des dieux</p> <p>-1891-2 : Affaires Kume Kunitake et Uchimura Kanzō</p> <p>-1893 : participation dans le Congrès des religions à Chicago</p> <p>-1900 : établissement du bureau de culte (<i>jinja kyoku</i>)</p> <p>-1907 : directives du gouvernement pour contrôler les activités des sanctuaires shintō.</p>	<p>-1905 : Séparation de l'Eglise et de l'Etat en France.</p>
Traditions populaires	<p>-1896 : Fondation du Musée anthropologique</p> <p>-1909 : fondation de la revue <i>Laografia</i> par Politis</p>	<p>-1890-1904 : ouvrages sur le Japon de Lafcadio Hearn</p> <p>-1890 : Cours « étude de coutumes » du Tsuboi Shōgorō</p> <p>-1893 : Tsuboi Shōgorō fonde l'Institut anthropologique à Tōkyō; <i>Archéologie et ethnologie</i> du même Tsuboi</p> <p>-1895 : fondation de la Société d'archéologie</p> <p>-1905 : <i>Yumeidan</i> de Yanagita</p> <p>-1910: <i>Tōno monogatari</i> de Yanagita</p>	<p>-1890: Frazer, <i>The Golden Bough. A Study in Comparative Religion</i> (éd. définitive 1911-15)</p> <p>-1894: Musée ethnologique à Oslo</p> <p>-1912: Durkheim, <i>Les formes élémentaires de la vie religieuse</i></p>

Annexe 2 : Textes

A) GRECE

N° 1. Nikolalos G. Politis, “Sur les superstitions du vampire”, p. 401 (p. 287 dans la thèse).

Αν και δι' άλλους πολλούς λόγους η έρευνα ήθων και εθίμων του λαού της νεωτέρας Ελλάδος, και η συναγωγή των ποικίλων αυτού δημοτικών προϊόντων είναι ιδιαζούσης προσοχής, σπουδαίον όμως μελέτημα πρέπει να θεωρήται, διότι είπερ το και άλλο χρησιμεύει, ως και άλλοι πρότερον είπον, εις φαειωήν απόδειξιν της υπό ουχί ολίγων αμφιοβητουμένης εθνικότητος ημών, λυδία λίθος τρόπον τινά αυτής καθισταμένη.

N° 2. Manifeste de Mavilis, Polulas et alii Pour la langue, dans Zoras, G. p. 364 (p. 318 dans la thèse).

Η «Εθνική Γλώσσα» θέλει περιέχει α) Κριτικός διατριβάς ήτοι μελέτας περί της φιλολογικής διαμορφώσεως, και επικρίσεις των διαφόρων μνημείων της νεωτέρας ελληνικής φιλολογίας. β) Πρωτοτύπους συγγραφάς και πρωτότυπα ποιήματα. γ) Πέζας και εμμέτρους μεταγλωττίσεις από διαφόρων φιλολογικών, μή εξαιρουμένης της σανσκριτικής. δ) ανέκδοτα δημοτικά άσματα, παραμύθια κι παροιμίας. ε) Συναγωγήν γλωσσικής ύλης μετά σημειώσεων εξηγητικών και ετυμολογικών. ζ) Βιβλιογραφικών δελτίων των κυριωτέρων δημοσιευμάτων.

N° 3. Sp. Lambros, *Histoire de la Grèce*, vol. 1, p. 2 (p. 337 dans la thèse).

Γνωρίζοντες την ιστορίαν της δόξης και των μαρτυρίων, βλέποντες εκ του πλησίον τας τε δάφνας και τας ακάνθας, αγαπώμεν περισσότερο την πατρίδα, μαυθάνομεν τας υποχρεώσεις, τας ελπίδας και τους κινδύνους του έθνους, και συγκρίνοντας το ύψος της αρχαιότητος και τους αγώνας του παρελθόντος προς την ομικρότητα του παρόντος θα σκεφθώμεν περι των μέσων του μέλλοντος μεγαλείο της Ελλάδος.

N° 4. I. Dragoumis, *Osoi zontani*, dans Dimaras, K. Th. (éd.), p. 68 (p. 443 dans la thèse).

Ο Αλέξης ήθελε το δάσκαλο να ξέρη να θερμαίνει την εθνική συνέδηση στα παιδιά με τη γνωριμία των πηγών της τωρινής ελληνικής ζωής, με τη γνώση της σύγχρονης δημοτικής φιλολογίας και γλώσσας και την ιστορία του έθνους τη σύγχρονη και τη λίγο μακρινότερη. (...) Όταν τους διαβάση τα δημοτικά τραγούδια, τα κλέφτικα και τα άλλα, και τα παραμύθια και τις παράδοσες και έπειτα την άλλη δημοτική φιλολογία, θα τους πη: «Αυτή είναι η γλώσσας σας και αυτού μέσα θαυρήτε την ψυχή σας».

N° 5. I. Dragoumis, *Osoi zontani*, dans Dimaras, K. Th. (éd.), p. 67 (p. 443 dans la thèse).

Ποιό είναι το ιδανικό –ας μην είναι και εθνικό- που μεταγγίζουν στα ελληνόπουλα οι δάσκαλοι τους; Τι τους δίνουν; Ενθουσιασμό για τη θρησκεία τη χριστιανική; Ενθουσιασμό για την παράδοση της αυτοκρατορίας των Βυζαντινών; Ενθουσιασμό καν για την απομακρυσμένη αρχαία Ελλάδα; Ενθουσιασμό για της επιστήμες; Για της τέχνες; Για τη γυμναστική και την

κίνηση; Τίποτε απ'όλα αυτά. Τους φαρμακώνουν σιγά σιγά με λογοκοπανίσματα, που τους αφήνουν στην ψυχή μία ξεθυμασμένη, μαϊμουδίστικη, λογού ψευτολατρεία για τους αρχαίους Έλληνες, μιαν αδειανή ψευτοπερηφάνεια για κάποιους μεγάλους προγόνους που τους προστατεύουν τάχα από το χαμό, μία πατροπαράδοτη επανάληψη πως εκκλησία και έθνος είναι ένα πράγμα και πως η χριστιανική θρησκεία και η αρχαία γλώσσα έσωσε το έθνος (και όχι πως το έθνος, με το να είναι ζωντανό, έσωσε κάποια θρησκεία και κάποια γλώσσα, όπως φαίνεται πιθανότερο), μία σιχασιά ανίκητη για τους γραμματικούς και συνταχτικούς κανόνες της αττικής γλώσσας, για το δάσκαλο και το σχολείο και μιαν αδιαφορία τέλεια για κάθε γνώση.

B) JAPON

N° 1. Motoori Norinaga, *Naobi no mitama*, dans MNZ 9, p. 49 (p. 178 dans la thèse).

Kono kudari wa, michi to iku koto no ron hinari
Sumera Ohomikuni wa, kakemaku kashikoki kamu mioya Amaterasu Ohomikami no,
miaremaseru ohomikuni ni shite,
Manguni sudaretaru yoyu wa, saki koko ni ichi jiruji, kuni to iku kuni ni, kore no
Ohomikami no ohomimegumi ka ga furanu kuni nashi,
Ohomikami, ōmite ni amatsu shirushi wo sasage motashite,
Ohodai ohodai ni mi shirushi to tsutahari kitsuru, mikasa no kamutakara wa kore,
Yorozuchi aki ko naga aki ni, agamiko no shiroshimesamu kuni nari to, koto yosashi
tamaherishimani,
Amatsuhi shigitakamikura no, tenchi no muta ugokanu koto wa, hayaku koko ni
sadamaritsu,
この篇は道といふことの論ひなり、
皇大御国は、掛まく可畏き神御祖天照大御神の、御生坐る大御神にして、
萬国に勝れたる所由は、先ここにいちじるじ、国といふ国に、此大ご神のおおご
徳かがふらぬ国なし、
大御神、大御手に天つ璽を捧持して、
御代御代に御するしと傳はり来つる、三種の神寶は是ぞ、
萬千秋の長秋に、吾御子のしろしめさむ国なりと、ことよさし賜へりしまに、
天津日詞高御座の、天地の共動かぬことは、既くここに定まりつ、

N° 2. Fukuzawa Yukichi, *Bunmei ron no gairyaku*, pp. 223-4 (p. 251 dans la thèse).

Genrai waga kuni no shūshi wa, shinbutsu ryōdō nari to iu mono are domo. Shintō wa
mada shūshi no karada wo nasazu. Tatoi fukko ni sono setsu aru mo, sude ni butsu hō no
naka ni rōraku serarete, kazu hyakunen ni aida, honshoku wo kenwasu wo ezu. Aruiwa
kinjitsu itate tsukoshite shintō no na wo kiku ga ikaku naredomo, seifu no henkaku ni
kiwashi, wazukani ōshitsu no yokō ni sekite bibi taru undo wo isan to suru no mi nite, tada iji
gūzen no koto nareba, yohai no tokoro mi nite wa, kore wo sadamaritaru shūshi to
mitomubekarazu.

元来我国の宗旨は、神仏両道なりという者あれども神道は未だ宗旨の体を成さず。たとい復古にその説あるも、既に仏法の中に籠絡せられて、数百年の間、本色を顕わずを得ず。あるいは近日に至て少して神道の名を聞くが如くなれども、政

府の変革に際し、僅に王室の余光に籍て微々たる運動を為さんとするのみにて、ただ一時偶然の事なれば、余輩の所見にては、これを定りたる宗旨と認むべからず。

N° 3. Yamada Bimyō, *Genbun itchi ron gairyaku*, dans Yamamoto, *Kindai buntai seirei*, p. 414 (p. 316 dans la thèse).

Kyō wa genbun itchi wo shushō suru gakusha ni wa ni shurui ga atte, ippō wa koto wo bun ni kinzukeru koto, mata ippō wa bun wo koto ni kinzukeru koto wo shushō shimasu. Koto wo bun ni kinzuke yau to omou hito no kahan wa tokoro iu futsuron sha de, bun wo koto ni kinzuke yau omou hito no kahan ha tokoro iu genbun itchi ronsha desu.

今日は 言文一致を主唱する学者にはに種類が有って、一方は言を文に近づける事、又一方は文を言ふ近づける事を主唱します。言を文に近づけやうと思ふ人の過半は所謂 普通論者で、文を言に近づけやう思ふ人の過半所謂 言文一致論者です

N° 4. Mikami Sanshi, *Nihon bungaku shi*, chap. I, p. 1 (p. 466 dans la thèse).

Bungaku wa rekishi no ittane ni te, bungaku no kigen, hattatsu, henshen wo, orusu mono nari. Sate rekishi no daitai ni mo, sekai shi to, kakukoku shi to no betsu aru ga gotoku, bungaku shi ni mo, mata, sekai bungakushi to, kakukoku bungakushi to no futa tane aru nari. Maesha wa fuku kakukoku wo sōgō shite, jinchi no hattatsu shinpo wo, bungaku ue yori, kinsatsu taru mono ni te, kosha wa, ikkoku uchi ni araharetaru, bungaku ue no genzō wo, rekishi teki ni, jojutsu shitaru mono nari.

文学は歴史の一種にて、文学の起源、発達、變遷を、おるすものなり。さて歴史の本體にも、世界史と、各国史との別あるが如く、文学史にも、また、世界文学史と、各国文学史との二種あるなり。前者は普く各国を綜合して、人智の発達進歩を、文学上より、觀察たるものにて、後者は、一国内にあらはれたる、文学上の現像を、歴史的に、叙述したるものなり。

N° 5. *Kyoiku choku go* (p. 473 dans la thèse).

Chin.omohu ni waga kōso kōsō kuni wo hajimuru koto kōen ni toku wo tatsuru koto shinkō nari Waga shinmin yoku chūni yoku kō ni okuchō kokoro wo hitotsu ni shite yoyo sono bi wo naseruha (...) nanji shinmin fubo ni kō ni keitei ni yūni fūfu aiwashi hōyū aishinji (...) ittan kankyū areba giyū kō ni hōji motte tenjō mokyū no kōun wo fuyoku subeshi kaku no gotoki wa

朕惟ふに 我が皇祖皇宗 国を肇むること 宏遠に 徳を樹つること深厚なり 我が臣民克く忠に克く孝に 億兆心一にして 世世厥の美を済せるは (...) 爾臣民 父母に孝に兄弟に友に 夫婦相和し 朋友相信じ (...) 一旦緩急あれば義勇公に奉じ 以て天壤無窮の皇運を扶翼すべして是の如きは

INDEX

INDEX DE LIEUX

Allemagne, 85, 90, 108, 160, 195, 204, 205, 260, 280, 284, 305, 352, 374, 391, 393, 397, 403, 413, 416, 430, 457, 458, 473, 493, 497, 503, 515

Angleterre, 18, 33, 41, 42, 43, 44, 46, 49, 51, 52, 54, 57, 59, 77, 101, 102, 104, 109, 113, 114, 127, 190, 191, 195, 202, 204, 205, 263, 280, 302, 303, 305, 352, 378, 393, 398, 399, 493, 515

Athènes, 39, 59, 73, 81, 86, 96, 97, 124, 133, 134, 135, 144, 145, 155, 164, 171, 174, 189, 196, 201, 209, 210, 212, 213, 214, 215, 216, 219, 227, 237, 244, 271, 272, 274, 275, 283, 285, 286, 287, 301, 304, 311, 320, 326, 339, 342, 343, 363, 365, 366, 367, 368, 369, 371, 374, 375, 376, 377, 379, 380, 381, 382, 401, 410, 411, 426, 440, 486, 493, 502, 506, 521, 522, 537, 540, 543, 544, 545, 547

Autriche-Hongrie, 18

Balkans, 20, 21, 22, 30, 42, 180, 190, 209, 222, 248, 259, 277, 295, 297, 298, 304, 306, 307, 324, 335, 337, 342, 391, 439, 537, 540

Byzance, 42, 81, 82, 85, 164, 253, 271, 272, 273, 277, 286, 291, 328, 338, 339, 340, 384, 411, 432, 441, 461, 523, 547

Chicago, 49, 64, 146, 475, 480, 483, 484, 485, 486, 536, 539, 542

Chine, 17, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 32, 44, 48, 80, 81, 94, 100, 106, 107, 121, 124, 128, 129, 130, 140, 153, 159, 168, 169, 176, 204, 206, 215, 223, 254, 323, 347, 372, 379, 395, 396, 397, 398, 399, 401, 416, 417, 421, 448, 449, 464, 485, 489, 527, 536, 537, 538

Chios, 72, 91, 238, 376

Chōshū, 45, 78, 79, 92, 93, 99, 188, 189, 194, 195, 203, 224, 300, 402

Constantinople, 19, 20, 29, 42, 62, 63, 65, 66, 77, 91, 95, 138, 161, 162, 175, 180,

213, 222, 237, 238, 243, 247, 248, 249, 253, 259, 271, 272, 290, 291, 304, 311, 327, 338, 340, 342, 343, 362, 369, 377, 391, 422, 426, 427, 431, 441, 460, 472, 485, 490, 507, 523, 536

Corée, 107, 223, 308, 378, 394, 397, 398, 489, 509, 520

Crète, 39, 59, 65, 86, 199, 201, 375, 376, 390, 391, 508, 536

Crimée, 43, 45, 201, 211, 227, 249, 253, 274, 375

Deshima, 35, 36, 38, 47, 74

Edo, 38, 39, 67, 68, 69, 75, 147, 171, 211, 213, 214, 215, 235, 240, 241, 246, 260, 269, 288, 322, 405, 418, 452, 455, 466, 467, 530

Empire byzantin, 42, 248, 260, 271, 339, 440, 448

Empire du Milieu, 18, 19, 23, 24, 25, 26, 41, 254, 307, 398

Empire ottoman, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 24, 26, 28, 31, 42, 59, 72, 77, 89, 139, 306, 375, 389, 391, 392

Épire, 37, 201, 238, 248, 294, 295, 297, 298, 304, 376

Etats-Unis, 33, 39, 40, 41, 47, 48, 49, 53, 77, 79, 108, 112, 195, 201, 204, 205, 206, 228, 250, 280, 303, 305, 306, 347, 352, 397, 407, 502, 511

France, 21, 27, 33, 34, 37, 41, 45, 46, 52, 55, 57, 59, 65, 77, 78, 82, 90, 101, 102, 103, 104, 107, 108, 110, 112, 115, 127, 147, 154, 160, 190, 195, 198, 199, 200, 202, 204, 263, 280, 305, 339, 361, 370, 371, 374, 376, 377, 378, 379, 392, 393, 397, 415, 454, 486, 502, 503, 521, 535, 538

Grèce, I, 17, 18, 22, 26, 29, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 40, 41, 42, 44, 45, 46, 48, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 69, 73, 75, 76, 77, 81, 85, 86, 87, 88,

89, 90, 91, 92, 94, 95, 96, 97, 100, 103, 104, 114, 119, 123, 124, 128, 130, 131, 132, 133, 134, 137, 138, 142, 143, 145, 149, 150, 152, 154, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 180, 181, 185, 186, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 196, 198, 199, 200, 201, 202, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 214, 215, 221, 222, 223, 224, 226, 227, 235, 236, 238, 239, 240, 241, 243, 247, 248, 249, 253, 256, 259, 260, 261, 264, 266, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 286, 289, 290, 292, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 301, 302, 303, 304, 305, 307, 309, 310, 311, 312, 314, 317, 319, 322, 325, 326, 327, 328, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 385, 389, 390, 391, 393, 395, 400, 401, 402, 404, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 413, 420, 421, 422, 423, 424, 426, 430, 431, 432, 433, 437, 439, 440, 441, 442, 443, 446, 450, 451, 452, 458, 459, 470, 471, 482, 485, 491, 492, 493, 494, 502, 503, 505, 506, 507, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 521, 522, 531, 536, 537, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546
 Heptanèse, 44, 46, 65, 91, 96, 137, 194, 222, 224, 285, 286, 292, 301, 515
 Hokkaidō, 307, 311, 508, 509, 510
 Hollande, 33, 34, 41, 47, 49, 76, 109
 îles Kouriles, 307
 369
 Italie, 29, 34, 64, 65, 78, 86, 138, 171, 185, 195, 204, 205, 260, 284, 339, 362, 375, 391, 415, 538
 Japon, I, 17, 18, 19, 22, 26, 27, 30, 32, 33, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 52, 53, 55, 56, 57, 58, 59, 61, 62, 67, 68, 69, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 84, 87, 88, 92, 93, 94, 97, 99, 100, 106, 107, 119, 124, 125, 128, 130, 131, 133, 134, 139, 140, 141, 145, 148, 152, 155, 157, 158, 159, 161, 164, 165, 166, 168, 169, 170, 171, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 180, 181, 185, 186, 187, 188,

189, 191, 192, 194, 195, 196, 198, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 213, 215, 221, 222, 223, 224, 227, 228, 229, 230, 233, 235, 236, 240, 241, 243, 244, 246, 247, 249, 250, 251, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 264, 266, 267, 268, 269, 270, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 288, 292, 294, 295, 296, 298, 299, 300, 301, 302, 307, 308, 309, 312, 314, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 329, 330, 331, 333, 334, 343, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 377, 378, 379, 382, 383, 385, 389, 390, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 416, 417, 421, 423, 425, 427, 430, 433, 434, 435, 437, 438, 439, 444, 446, 447, 448, 449, 450, 452, 453, 454, 455, 456, 458, 459, 460, 462, 464, 466, 467, 469, 470, 471, 472, 475, 479, 480, 481, 482, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 497, 499, 500, 502, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 517, 518, 519, 520, 521, 524, 525, 526, 528, 529, 532, 533, 534, 537, 538, 539, 540, 541, 544, 546, 547
 Kyōto, 177, 211, 213, 215, 235, 246, 313, 370, 407, 438, 487, 524, 526, 533, 534
 Londres, 45, 77, 97, 127, 199, 200, 273, 353, 368, 371, 374, 535, 536, 545
 Macédoine, 124, 297, 304, 307, 324, 335, 336, 337, 339, 342, 343, 376, 390, 391, 486
 Mito, 32, 78, 87, 92, 93, 98, 141, 164, 165, 169, 170, 171, 263, 267, 268, 325
 Moldavie, 64, 73, 95, 133, 145, 152, 180
 Mongolie, 23, 25, 372
 Morée, 22, 42, 123, 238, 270, 286, 367
 Moscou, 20, 42, 138
 Nagasaki, 35, 37, 38, 43, 74, 75, 79, 84, 252
 Occident, 17, 18, 20, 22, 26, 27, 30, 32, 33, 37, 46, 47, 56, 57, 71, 78, 80, 81, 94, 97, 98, 124, 131, 137, 150, 162, 163, 173, 185, 186, 191, 194, 203, 205, 206, 216, 219, 229, 230, 234, 248, 261, 263, 264, 274, 276, 279, 288, 293, 295, 321, 323, 324, 331, 334, 338, 340, 347, 348, 349, 351, 359, 367, 374, 385, 394, 396, 399, 417,

430, 442, 444, 446, 448, 452, 456, 464,
 480, 503, 509, 515, 518, 540, 544
 Paris, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 27, 28, 29, 31,
 34, 37, 44, 45, 46, 49, 50, 51, 54, 59, 63,
 65, 66, 69, 77, 80, 81, 85, 86, 89, 95, 102,
 103, 104, 109, 110, 111, 112, 113, 114,
 117, 122, 128, 134, 141, 147, 150, 152,
 162, 164, 171, 209, 219, 223, 226, 238,
 244, 250, 262, 272, 280, 282, 285, 286,
 290, 291, 295, 298, 299, 305, 306, 307,
 311, 319, 323, 329, 338, 339, 340, 361,
 362, 363, 364, 366, 367, 368, 369, 371,
 372, 374, 376, 377, 381, 382, 390, 391,
 393, 394, 397, 398, 400, 402, 408, 410,
 411, 414, 422, 424, 426, 430, 431, 432,
 443, 452, 454, 461, 462, 464, 472, 473,
 502, 503, 504, 505, 506, 507, 510, 514,
 517, 518, 521, 526, 528, 529, 535, 536,
 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 545
 Péloponnèse, 39, 66, 95, 145, 161, 222,
 260, 273, 274, 327, 340, 341, 363
 Phanar, 20, 22, 64
 Russie, 19, 21, 25, 33, 38, 39, 41, 42, 44,
 46, 50, 52, 57, 59, 90, 180, 190, 198, 199,
 200, 206, 295, 297, 304, 306, 307, 375,
 378, 383, 391, 393, 396, 397, 398
 Ryū-kyū, 125, 384, 394
 Sakhaline, 307

Satsuma, 45, 78, 79, 92, 93, 99, 188, 189,
 194, 195, 203, 300, 302, 402, 518, 538
 Sibérie, 25, 41, 43, 153, 307, 397
 Thessalie, 86, 201, 238, 248, 294, 295,
 297, 298, 304, 342, 376, 404
 Tōkyō, 35, 38, 43, 47, 75, 78, 81, 128, 140,
 141, 146, 147, 165, 166, 167, 168, 170,
 171, 195, 196, 203, 209, 210, 211, 212,
 213, 215, 216, 228, 229, 230, 231, 232,
 233, 235, 242, 245, 246, 249, 251, 254,
 262, 263, 266, 280, 282, 283, 301, 311,
 313, 321, 322, 324, 328, 331, 333, 345,
 348, 370, 372, 407, 416, 417, 418, 419,
 425, 428, 430, 434, 435, 436, 438, 445,
 448, 452, 454, 455, 456, 457, 462, 463,
 464, 465, 466, 469, 472, 474, 475, 476,
 477, 478, 479, 480, 481, 482, 496, 497,
 498, 499, 501, 508, 509, 510, 517, 518,
 519, 520, 525, 526, 527, 528, 533, 534,
 537, 538
 Trézène, 198, 256
 Valachie, 64, 73, 95, 145, 152, 180
 Venise, 77, 91, 135, 144, 162, 282
 Vienne, 20, 21, 65, 72, 77, 83, 86, 89, 91,
 96, 134, 137, 138, 144, 145, 151, 162, 195,
 199, 264, 265, 282, 283, 392, 524, 525,
 536, 537

INDEX DE NOMS

Dans tous les cas, le nom de famille précède le prénom.

- About, A. 211, 272, 382
Aizawa Seishisai, 169, 518
Alexandre, 63, 64, 82, 86, 95, 151, 162, 163, 164, 175, 188, 248, 275, 276, 277, 280, 295, 306, 324, 335, 336, 337, 338, 339, 355, 367, 384, 411, 414, 441, 442, 485, 519
Amaterasu, 98, 166, 167, 168, 169, 178, 181, 254, 296, 345, 447, 482, 520, 532, 533, 534
Arai Hakuseki, 164, 165, 166, 269
Ashitsu Zitsuzen, 487
Asopios, A. 276
Baba Tatsui, 233
Belle, H. 377
Benyowsky, M. A. von 37
Beulé, E. 380
Blanchard, J. 363
Boissenade, 382
Bousquet, G. 371
Capodistrias, I. 189, 191, 198, 199, 207, 208, 238, 281, 376, 506, 540
Catherine II, 38, 41, 42, 50, 52
Chamberlain, H. B. 192, 315, 316, 394, 416, 498, 512, 518, 533
Charmes, G. 365, 369
Chenavard, A. M. 363, 365
Choiseul-Gouffier, M.-G. 37
Christopoulos, Ath. 145, 152
Courbertin, P. de 542
d'Ideville, H. 374
Dai Zhen, 32, 118
Dalmas, P. 371
Date Chihiro, 170
Deligianis, P. 244
Dragoumis, I. 283, 298, 356, 392, 393, 401, 414, 440, 442, 443, 447
Drosinis, G. 320, 356, 513, 523
Droysen, J. G. 338, 339, 430
Dumas, A. 280, 283, 288
Duret, Th. 372
Eckert, F. 519
Eftaliotis, A. 440
Estourmel, E. (comte de) 362, 363, 365, 367
Fallmerayer, J. Ph. 90, 225, 270, 271, 365, 492, 494, 517
Farmakidis, Th. 189, 191, 196, 207, 237, 242, 244, 281
Fatseas, A. 225, 614
Fauriel, Cl. 82, 85, 86, 89, 155, 353, 516, 517
Fenellosa, E. 360, 480, 526, 527, 547
Filintas, M. 411, 424
Filippidis, D. 136
Flaubert, 362, 369
Frazer, J. G. 498, 504
Fukuchi Ōchi, 268
Fukuzawa Yukichi, 77, 191, 196, 234, 251, 262, 268, 284, 399, 596, 615, 622
Futabatei Shimei, 322, 420, 444, 450, 451, 452, 455
Gandar, E. 381
Garnier, Ch. 381
Gasparin, A. (comtesse de) 364, 369
Gautier, Th. 368
Georges I^{er}, 192, 202, 207, 208, 227, 257, 374
Giannopoulos, P. 441
Gobineau, A. 374, 376
Goethe, 89, 110, 112
Grimm (frères), 50, 89, 352, 493, 498
Gu Yanwu, 32, 87, 117, 119
Haga Ya.ichi, 323, 416, 417, 445, 447, 448, 450, 457, 458, 464, 465, 466, 467, 468, 469
Harry Parkes, 46, 57, 58, 99, 374
Hatzidakis, G. 312, 318, 413, 414, 440
Haxthausen, W. von 82, 86, 89, 90
Hayashi Razan, 164, 165, 169
Hayashi Tadamasa, 77, 528, 529, 530, 539, 540, 541
Hearn, L. 498, 511, 512, 513
Herder, J. G. 54, 55, 78, 82, 85, 90, 106, 110, 112, 113, 114, 115, 120, 121, 122, 126, 130, 149, 154, 155, 157, 224, 227, 237, 264, 285, 352
Hirai Kinzō, 487, 489

Hirata Atsutane, 94, 147, 167, 178, 179, 245, 457, 496, 500, 518
 Houette, A. 370
 Houssaye, H. 369
 Huang Zongxi, 117
 Inoue Enryō, 348, 349, 418, 445, 476, 480, 483
 Inoue Tetsujirō, 436, 473, 474, 476, 477, 480, 481
 Isambert, E. 361, 362, 364, 365, 366, 368, 369
 Itō Hirogumi, 79, 191, 204, 295, 296, 310
 Iwakura Tomomi, 189
 Joaquim III, 297
 Kada no Azumamaro, 139, 146, 159
 Kaempfer, E. 35, 37, 39, 98
 Kamo no Mabuchi, 80, 132, 146, 155, 156, 159, 167, 168, 353
 Kampas, N. 320
 Kant, E. 54, 85, 103, 109
 Karkavitsas, A. 319, 337, 356, 453
 Katartzis, D. 89, 132, 135, 136, 138
 Kavafis, K. 461
 Kitamura Tōtoku, 452
 Kiyozawa Manshi, 476, 480, 481
 Kodricas, P. 138, 144, 151, 152, 175, 237, 238
 Koganei Yoshikiyo, 509
 Koletis, N. 190, 253, 278
 Konakamura, 323, 334, 457, 469
 Konakamura Kiyonori, 323, 334, 457
 Konemenos, N. 225
 Konstantas, G. 136, 144
 Koraïs, A. 72, 73, 76, 77, 82, 85, 86, 87, 89, 91, 96, 131, 132, 138, 142, 150, 151, 152, 155, 159, 163, 223, 225, 237, 239, 244, 271, 283, 285, 291, 326, 411
 Koumas, K. M. 144, 264, 265, 266, 270, 274
 Kozaki Hiromichi, 350, 479
 Krafft, H. 372
 Krumbacher, K. 461
 Kume Kunitake, 191, 204, 331, 332, 433, 435, 474
 Kunikida Doppo, 455
 Kyriacopoulos, T. 135
 l'empereur Meiji Mutsuhito, 192
 Lamartine, A. 363, 367
 Lambros, Sp. 327, 328
 Lawson, J. C. 512, 513
 Laxman, A. 37
 Le Bas, Ph. 382
 Lord Byron, 114, 540
 Loti, P. 361, 370, 371, 396
 MacPherson, J. 112, 130, 493
 Maeda Eun, 479
 Maejima Hisoka, 148, 159, 230, 232, 235, 428
 Manousos, A. 226
 Masuho Zankō, 177
 Maurer, G. L. von 193, 196, 207, 209, 242, 243, 260, 266, 281, 337
 Mavilis, L. 318, 410, 427
 Mavrokordatos, A. 133, 138, 145, 189, 190, 191, 207, 295
 Melas, P. 392
 Mikami Sanshi, 323, 434, 438, 464, 465, 466, 467, 468
 Miyake Setsurei, 357, 419, 421, 444, 445, 446
 Miyake Yonekichi, 312, 315, 332, 333
 Montesquieu, 28
 Mori Ogai, 301, 459, 462, 496
 Mori Arinori, 196, 228, 229, 233, 250, 251, 269, 284, 310
 Morse, E. H. 191, 269, 326, 328, 492, 498, 508
 Motoori Norinaga, 32, 80, 81, 84, 87, 124, 131, 132, 140, 142, 146, 148, 156, 159, 170, 178, 309, 322, 344, 353, 437, 457
 Moüy, C. (comte de) 376
 Mozume Takami, 315, 425
 Naitō Konan, 438
 Nakō Michiyo, 434, 435
 Natsume Sōseki, 463
 Neroulos, J. 223, 237, 238, 290, 291, 459, 460
 Nikolaos Sofianos, 143
 Nishi Amane, 35, 196, 231, 232, 243, 251, 262, 263, 264, 270, 280, 284, 293, 332, 464, 480
 Nobuta Kishimoto, 487, 489
 Ochiai Naobumi, 416, 447, 458, 464, 465, 467, 468, 469
 Ogyū Sorai, 80, 128, 141
 Okakura Tenshin, 526, 527, 528
 Ōkubo Toshimichi, 189, 190, 204, 219, 262, 294
 Osthoff, H. 413, 416
 Ōtsuki Fumihiko, 232, 418, 428

Othon, 66, 189, 191, 192, 193, 194, 200, 201, 207, 208, 209, 210, 212, 214, 239, 242, 244, 248, 256, 257, 266, 271, 276, 327, 337, 362, 368, 375, 432, 506, 515, 519, 531, 542, 545
 Outrey, A.-M. 374, 378
 Owada Takeki, 451
 Ozaki Kōyō, 451, 455
 Palamas, K. 320, 356, 410, 411, 415, 422, 423, 424, 440, 441, 451, 469, 495, 544
 Paparrigopoulos, K. 81, 196, 253, 271, 273, 274, 275, 276, 277, 283, 301, 324, 327, 335, 336, 338, 339, 340, 341, 356, 431, 432, 547
 Perry, 44, 47, 435
 Phanariotes, 20, 22, 59, 63, 64, 72, 83, 88, 89, 91, 94, 134, 180, 188, 189, 194, 195, 237, 238, 285, 291, 520
 Phiambolis, 485, 486
 Politis, N.G. 276, 287, 288, 337, 354, 355, 356, 357, 422, 440, 453, 460, 461, 483, 492, 493, 495, 496, 497, 498, 501, 506, 507, 510, 512, 513, 523
 Polylas, I. 318, 412, 427
 Psycharis, I. 133, 310, 312, 313, 317, 319, 320, 356, 410, 411, 413, 414, 415, 422, 423, 424, 426, 427, 440, 469
 Rangavis, A. 195, 196, 238, 280, 283, 284, 286, 291, 292, 301, 356, 459, 460
 Reinach, J. 366
 Renan, E. 366, 443
 Renieris, M. 265
 Rhigas Féraios, 73, 86, 123, 137, 149, 163, 180, 260, 325, 335
 Riess, L. 192, 324, 330, 383, 430, 435
 Rōidis, E. 286, 319, 415
 Sathas, K. 227, 273, 277, 291, 339, 340, 341, 460, 547
 Schinas, M. 226, 238, 249, 290
 Schlegel F. 110, 111, 112, 114, 121
 Senge Takatomi, 255
 Shaku Sōen, 347, 487
 Shibata Rei.ichi, 488
 Shigeno Yasutsugu, 331, 332, 334, 433, 434
 Shimaji Mokurai, 250, 349, 480
 Shimizu Usaburō, 231
 Shiratori Kurakichi, 438
 Siebold, P. F. von 37, 39, 40, 74, 76
 Siebold, H. P. von 270, 328
 Soliman le Magnifique, 19
 Solomos, D. 72, 77, 86, 89, 91, 137, 155, 226, 227, 286, 292, 311, 427, 515, 516, 517, 546
 Soutsos (frères), 195, 237, 239, 283, 284, 286
 Spyros Louis, 545
 Taguchi Ukichi, 196, 212, 262, 268, 332, 434
 Takabashi Gorō, 345
 Taketoshi Yosaburō, 434, 444
 Tatsumi Kojirō, 316, 349
 Toki Hōryū, 487, 488
 Tokugawa Ieyasu, 68, 97
 Tokutomi Sohō, 351
 Tokuwaga Mitsukuni, 165
 Torii Ryūzō, 510
 Trikoupis, Ch. 273, 294, 295, 297, 303, 304, 391, 400, 543
 Trikoupis, Sp. 342
 Tsubo.uchi Shōyō, 195, 321, 416, 422, 451, 452, 455, 459, 462
 Tsuboi Shōgorō, 328, 329, 508, 509, 510
 Tylor, E. B. 328, 494, 503, 504, 510
 Typaldos, I. 221, 225
 Ueda Kazutoshi, 416, 418, 422, 425, 447, 458, 464, 465, 467, 468, 469
 Valon, A. 364, 365, 368
 Vénizélos, E. 391, 393, 401, 427
 Vernardakis, A. N. 227, 318, 319
 Vikelas, D. 273, 292, 431, 432, 461, 543
 Vilaras, I. 145
 Voltaire, 28
 Voulgaris, E. 138, 237, 248
 Wang Zhong, 32, 87
 Yamada Bimyō, 315, 316, 419, 420, 450, 452, 455, 459
 Yamagata Aritomo, 189, 295, 393, 403
 Yamaji Aizan, 436, 444, 445
 Yanagita Kunio, 455, 492, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 510, 511
 Yannidis, E. 412, 423
 Yatabe Ryōkichi, 313
 Yatsubuchi Banryū, 487
 Ypsilantis, A. 72, 188, 520
 Zambélios, Sp. 81, 226, 239, 253, 272, 274, 276, 277, 291, 317, 339, 356, 460, 547
 Zola, E. 319, 452

INDEX DE SUJETS

- « question d'Orient », 17, 21
 Aïnous, 269, 328, 330, 509
 anthropologie, 165, 328, 355, 373, 502, 503, 506, 508, 509
 Antiquité, 81, 85, 86, 89, 90, 104, 113, 114, 117, 121, 131, 138, 159, 161, 163, 164, 171, 174, 181, 215, 216, 226, 238, 264, 271, 272, 275, 285, 304, 326, 328, 337, 338, 341, 356, 440, 441, 446, 453, 460, 483, 495, 512, 517, 544
 archéologie, 32, 87, 122, 171, 269, 270, 301, 325, 328, 329, 330, 353, 493, 494, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 513
 Bakufu, 49, 56, 58, 68, 77, 79, 84, 92, 93, 97, 98, 189, 235, 302, 374, 538
 Bakumatsu, 45, 170, 194, 347, 435, 444, 518, 520
 bouddhisme, 117, 174, 176, 177, 178, 242, 245, 247, 249, 250, 251, 255, 258, 344, 347, 348, 349, 351, 418, 476, 477, 479, 480, 482, 483, 485, 486, 487, 488, 489, 512, 527
bunmei kaika, 227, 232, 234, 268, 283, 295
 Campagne de la Grande Promulgation, 245, 251, 252
 Chartre de Cinq Points, 53, 299
 christianisme, 37, 38, 76, 78, 119, 121, 163, 174, 245, 246, 250, 251, 253, 255, 266, 272, 322, 344, 347, 349, 350, 384, 418, 433, 440, 441, 471, 474, 475, 477, 479, 480, 485, 486, 489, 490, 495, 547
 civilisation, 27, 28, 29, 30, 32, 35, 36, 43, 81, 96, 104, 106, 113, 114, 115, 120, 121, 122, 123, 140, 160, 168, 171, 185, 186, 197, 202, 203, 212, 219, 229, 241, 246, 251, 261, 262, 263, 264, 266, 267, 268, 274, 276, 277, 279, 284, 285, 291, 326, 328, 332, 337, 338, 343, 349, 357, 358, 360, 365, 366, 368, 372, 377, 379, 380, 383, 386, 394, 399, 432, 443, 445, 454, 458, 469, 479, 485, 486, 493, 504, 507, 508, 543, 544
 confucianisme, 169, 350
 Constitution, 52, 53, 79, 82, 86, 123, 137, 180, 194, 198, 205, 207, 211, 252, 254, 256, 257, 271, 335, 349, 351, 401, 402, 427, 439, 471, 472, 473, 474, 490, 532
 continuité, 27, 56, 58, 81, 85, 95, 116, 122, 141, 152, 162, 192, 194, 215, 218, 219, 220, 221, 226, 236, 254, 259, 261, 267, 270, 271, 274, 282, 285, 287, 291, 305, 309, 337, 339, 341, 343, 353, 354, 356, 357, 384, 401, 402, 403, 409, 413, 431, 437, 439, 441, 460, 468, 469, 477, 489, 491, 494, 495, 498, 501, 507, 509, 513, 517, 518, 530, 532, 539, 544, 546, 547
 création de l'identité, I, 17, 60, 100, 128, 130, 132, 134, 241, 256, 260, 325, 408, 501, 521
 culture, 17, 19, 23, 26, 31, 34, 54, 62, 64, 65, 70, 73, 74, 80, 81, 85, 98, 103, 104, 105, 106, 107, 113, 117, 137, 139, 140, 145, 147, 155, 156, 157, 160, 162, 164, 169, 171, 177, 180, 204, 212, 232, 240, 247, 253, 268, 276, 279, 284, 299, 304, 309, 317, 330, 337, 338, 339, 353, 354, 355, 379, 391, 395, 440, 443, 445, 452, 460, 486, 493, 495, 497, 502, 504, 510, 512, 522
démoticisme, 136, 143
 démotique, 83, 91, 143, 224, 227, 312, 314, 318, 320, 356, 410, 411, 412, 414, 420, 422, 424, 426, 442, 451, 469, 517
 diglossie, 133, 134, 146, 223, 412, 423, 427
dimotiki, 227, 286, 356, 410, 412, 413, 415, 419, 420, 422, 423, 424, 426, 454, 516, 517, 544, 546
 drapeaux, 514, 515, 519, 521, 542, 546, 547, 548
 Etats-nations, 17, 18, 46, 48, 49, 58, 60, 72, 131, 132, 149, 172, 185, 186, 187, 219, 236, 260, 314, 359, 360, 384, 385, 521, 530, 535
 ethnologie, 328, 329, 355, 502, 503, 505, 508, 509, 510, 513

Expositions universelles, VI, 508, 514, 524, 530, 535, 536, 537, 541, 542, 545, 603
 fêtes, VI, 31, 173, 252, 258, 259, 261, 309, 311, 346, 351, 479, 482, 499, 512, 514, 515, 530, 532, 533, 534, 535, 559
 folklore, 329, 353, 354, 491, 493, 497, 498, 501, 502, 511, 512, 514
genbun-itchi, 229, 314, 316, 409, 417, 418, 419, 420, 421, 425, 428, 450, 451, 452, 455
gokoku airi, 348
 grammaire, 127, 143, 145, 226, 232, 233, 236, 238, 239, 240, 281, 291, 313, 319, 416, 424
 Hellénisme, 164, 181, 335, 336, 337, 338, 339, 343, 393, 426, 431, 432, 440, 441, 442, 443
 helléno-chrétien, 272, 328, 556
 histoire de la littérature, 138, 278, 289, 290, 323, 449, 457, 459, 461, 462, 463, 464, 465, 466
 hymnes, 514, 515, 518, 519, 521, 542, 546, 547, 548
 identité historique, 260
 identité nationale, I, 17, 89, 131, 157, 180, 186, 196, 198, 217, 218, 220, 241, 256, 259, 294, 301, 305, 307, 308, 408, 443, 482, 491, 501, 514, 515, 545, 547
Ishin, 58, 467, 538
jōi, 78, 93, 98, 170
kana, 142, 146, 147, 148, 153, 155, 158, 231, 234, 236, 315, 417, 421, 428, 437, 450
kanbun, 134, 142, 148, 153, 165, 168, 223, 236, 240, 241, 267, 268, 281, 289, 311, 314, 315, 331, 417, 418, 421, 423, 428, 433, 437, 451, 468, 469
kanji, 139, 142, 146, 149, 153, 230, 231, 234, 235, 236, 279, 315, 418, 419, 466
katharevousa, 138, 223, 227, 237, 239, 286, 311, 312, 318, 319, 320, 356 410, 412, 413, 415, 421, 423, 424, 426, 437, 451, 454, 471, 517
Kenyūsha, 455
Kogaku, 32, 80, 128, 139
Kokugaku, 32, 80, 92, 93, 139, 140, 141, 146, 157, 166, 170, 176, 177, 229, 245, 267, 323, 450, 457, 458, 464, 467, 496

kokugo, 232, 235, 240, 416, 417, 418, 428, 451, 582
Kokusui, 447
kokutai, 93, 254, 310, 345, 346, 348, 384, 439, 444, 447, 472, 473, 477, 480, 481
 langue culte, 223, 285, 313, 321
 langue écrite, 127, 134, 135, 146, 148, 153, 223, 229, 232, 235, 236, 240, 281, 310, 314, 315, 316, 317, 318, 413, 415, 417, 419, 428, 449, 450
 langue maternelle, 112, 318
 langue nationale, 221, 223, 224, 228, 229, 230, 231, 240, 241, 310, 317, 319, 320, 322, 410, 413, 416, 419, 420, 424, 425, 427, 428, 450, 451
 langue parlée, 40, 78, 82, 83, 113, 127, 134, 135, 136, 137, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 151, 152, 223, 225, 226, 228, 233, 235, 237, 239, 286, 310, 312, 313, 314, 315, 317, 318, 320, 321, 322, 409, 413, 415, 417, 419, 425, 427, 428, 450, 465, 546
 langue roméïque, 135, 145
 langue standard, 313, 415, 425, 428
 langue vernaculaire, 132, 133, 135, 137, 143, 147, 148, 153, 155, 158, 159, 220, 221, 224, 236, 309, 311, 313, 316, 317, 318, 319, 320, 322, 323, 409, 410, 413, 414, 415, 421, 423, 424, 427, 450, 516, 546
laographia, 355, 492, 495, 559
laographie, 287, 309, 355, 422, 494, 495
 littérature nationale, 289, 324, 449, 458, 464
 Lumières, 23, 33, 34, 36, 41, 50, 52, 64, 73, 78, 82, 83, 84, 86, 88, 90, 94, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 114, 115, 116, 117, 120, 129, 130, 134, 135, 137, 158, 227, 266, 271, 291, 399, 502, 505
Megali Idea, 59, 201, 227, 249, 252, 253, 254, 271, 276, 278, 295, 297, 335, 337, 377, 384, 391, 439, 442
 Meiji, 45, 46, 48, 52, 53, 58, 68, 71, 92, 98, 170, 173, 180, 187, 188, 189, 190, 192, 194, 195, 196, 203, 205, 207, 208, 209, 211, 212, 216, 224, 227, 228, 230, 231, 234, 235, 240, 243, 244, 245, 246, 247, 249, 252, 254, 255, 257, 259, 262, 263, 266, 268, 269, 280, 281, 282, 283, 288,

289, 292, 295, 298, 299, 300, 303, 310, 315, 318, 321, 322, 323, 324, 326, 330, 333, 345, 346, 347, 350, 352, 358, 374, 378, 394, 402, 403, 405, 408, 416, 417, 418, 421, 431, 435, 436, 437, 444, 445, 446, 447, 455, 458, 462, 464, 467, 469, 472, 478, 479, 480, 485, 492, 497, 498, 514, 517, 518, 519, 520, 525, 526, 527, 532, 533, 537, 538, 539, 544
Meirokeisha, 196, 230, 231, 232, 234, 251, 262, 283
min.yūsha, 444, 445, 446
minzokugaku, 457, 497, 559, 597
Mitogaku, 78, 92
Musée Archéologique National, 507, 522
Musée Byzantin et Chrétien, 523
Musée de l'Acropole, 523
Musée des Arts populaires, 523
Musée du Yushima, 525
Musée Impérial de Nara, 526
naturalisme, 284, 319, 355, 450, 452, 454, 455, 458, 496
nihongo, 235
orthodoxe, 20, 66, 82, 85, 95, 161, 173, 174, 175, 180, 181, 244, 248, 249, 253, 256, 277, 340, 342, 343, 365, 384, 475, 479, 483, 485, 491, 531, 544
orthodoxie, 42, 82, 85, 90, 108, 138, 172, 174, 175, 176, 180, 181, 244, 249, 257, 272, 273, 328, 338, 343, 384, 442, 470, 471, 472, 475, 482, 490, 519, 531, 547
Patriarcat, 63, 88, 133, 134, 180, 213, 243, 247, 248, 273, 342, 343, 472, 485, 490
Querelle du Panthéon, 345
Rangaku, 32, 36, 37, 80, 84, 92, 93, 153
rationalisme, 109, 111, 117, 129, 130, 165, 166, 169, 171

réalisme, 284, 319, 355, 356, 452, 454, 455
religion nationale, 229, 246, 247, 257
Rescrit sur l'Education, 349, 351, 436, 437, 439, 472, 473, 475, 588
Romaioi, 63, 81, 338
romaji, 230, 231, 232, 234, 428
romantisme, 82, 90, 101, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 116, 121, 122, 127, 279, 280, 284, 285, 286, 288, 321, 452, 454, 455
Romioi, 161, 163, 172, 424, 440, 495
Romiosyni, 181, 440, 442, 443
Rum millet, 20, 31, 62, 63
saisei itchi, 245, 476
shinbutsu buri, 242
shintō, 69, 80, 124, 139, 147, 168, 170, 176, 177, 178, 180, 242, 245, 247, 249, 251, 252, 254, 255, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 457, 469, 470, 474, 475, 477, 478, 479, 482, 483, 485, 486, 488, 490, 500, 512, 518, 520, 533, 534
shintō d'Etat, 245, 346
sōrobun, 223, 240
Sturm und Drang, 110, 111
traditions populaires, 89, 352, 355, 358, 491
traductions, 36, 76, 84, 86, 89, 90, 112, 138, 143, 145, 153, 158, 159, 162, 178, 261, 262, 264, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 288, 292, 318, 319, 321, 322, 331, 383, 415, 459, 508
traités inégalitaires, 25, 295, 350
Volksgeist, 154
wabun, 223, 321, 419, 421, 437, 450, 468
Wagaku, 139, 156
wakankonkōbun, 223, 323